



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE.

A—CE.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT ET LAGUIONIE,
Rue de Grenelle-St-Honoré, n. 55.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES PERSONNAGES DES TEMPS HÉROIQUES ET DES DIVINITÉS GRECQUES, ITALIQUES, ÉGYPTIENNES, HINDOUES, JAPONAISES, SCANDINAVES, CELTES, MEXICAINES, etc.

TOME CINQUANTE-TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, N° 67.

1832.

AVERTISSEMENT.

Les auteurs de la *Biographie universelle* s'étaient fait une loi de n'y admettre aucun article mythologique. Il eût en effet paru bizarre de trouver, dans un ouvrage exclusivement consacré à l'histoire véritable, des êtres purement fictifs ou même ces personnages des temps héroïques dont les actions réelles peuvent à peine se faire jour au travers des nuages fabuleux qui les enveloppent.

Mais, si la mythologie doit être distinguée de l'histoire, il n'en faut pas conclure qu'elle ne puisse, traitée séparément, marcher à sa suite. Nous croyons au contraire qu'elle en est un appendice nécessaire, surtout en la considérant sous un point de vue plus élevé qu'on ne l'a fait jusqu'à nos jours.

Il eût été indigne du 19e siècle de borner l'utilité de la mythologie à faire saisir une allusion poétique, à faire connaître le sujet d'un tableau ou d'un morceau de sculpture. Une étude plus approfondie des institutions religieuses de l'antiquité païenne nous met sur la voie de l'histoire de la civilisation progressive des peuples et de l'état des sciences à ces époques reculées.

Tels sont les motifs qui, joints aux réclamations d'un grand nombre de personnes, ont déterminé l'éditeur de la *Biographie universelle* à donner, pour premier complément de cet important ouvrage, une *Mythologie*.

M. Parisot, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, s'est chargé de cette tâche dont il ne se dissimulait pas les difficultés. Préparé par dix années d'études mythologiques au grand travail qu'il acceptait, entouré des recueils scientifiques que chaque jour voit naître non-seulement en Europe, mais dans l'Asie et dans l'Amérique; éclairé par les conseils des savants français, parmi lesquels il nomme à la fois avec regret et reconnaissance MM. Abel Rémusat, Champollion jeune et De Chézy, il a vu s'évanouir devant lui une grande partie des difficultés qui obstruaient la route, peu frayée en France, où il entrait.

Pour distinguer à chaque pas sous quelles images divines les peuples naïfs personnalisèrent et consacrèrent des objets de crainte ou d'amour, il faut joindre à une lecture immense, à une patience à toute épreuve, à une connaissance profonde de l'histoire primordiale un tact exquis et une haute philosophie. Une réunion de collaborateurs eût seule pu présenter la réunion des qualités nécessaires à cette œuvre difficile. Mais l'unité de composition était un besoin encore plus essentiel que tous les autres dans un ouvrage de ce genre ; car tout s'y tient et tout s'y emboîte. Rien d'ailleurs n'y est géométrique; dès-lors, il fallait un seul homme pour que la solution donnée à tel problème dans tel article ne fût point en contradiction avec l'idée émise dans tel autre.

Enfin cette mythologie devait, à moins de faire disparate dans la collection, porter le titre de *Biographie mythologique*.

On s'abuserait, si de cet intitulé nécessaire on concluait que nous avons voulu travestir la mythologie en histoire. Sans doute les légendes abondent chez nous; mais, sauf les cas où elles se recommandent par le grandiose, le piquant ou l'antiquité, elles sont toutes présentées avec autant de brièveté que le comporte la loi que nous nous sommes faite d'être complets. Ce que nous nous sommes surtout appliqués à mettre en relief, c'est où le rapport où la contradiction des légendes, mine féconde d'instruction pour qui sait, au milieu des variantes, saisir le fil indicateur, à l'aide duquel on voit tout se résoudre dans une large et riche unité.

En fait d'histoire, nous n'avons vu dans la mythologie que l'histoire par masses, l'histoire des clans, dèmes, peuples ou races, des castes, des cultes, des grandes institutions, des révolutions majeures, l'histoire sans dates. Mais qu'elle est riche et imposante, cette histoire ethnographique dont les langues, les religions, les codes, sont les uniques monuments, et qu'il faut démêler sous des légendes où mille traits surajoutés et d'âges divers se croisent sous des superstitions locales qui ont au loin leurs analogues, sous des formes inaperçues ou méprisées d'un état social qui fut et qui n'est plus !

Ensuite venait l'extérieur du culte, temples, prêtres, fêtes, sacrifices, processions, victimes humaines, prostitutions sacrées, statues, talismans, animaux représentatifs de la divinité. Les mystères, tant dogmes que cérémonies, s'intercalaient

avec éclat dans ce labyrinthe. Enfin, les nombreuses représentations figurées, épargnées par le temps, exigeaient un travail particulier. Dans toute cette section revenait encore l'histoire, car le culte non moins que le lieu a souvent la sienne, et c'est à tort, par exemple, qu'on identifierait à l'histoire de Bacchus celle de la religion dyonisiaque.

Toutes ces difficultés pourtant n'étaient que des jeux auprès de celles de l'herménentique. C'est là que s'était déployé dans tout son luxe l'esprit de système et d'exclusivité : l'un n'a vu dans la mythologie que l'astrologie judiciaire, l'autre que la pierre philosophale, un troisième que des cataclysmes, un quatrième que des coïncidences astronomiques. On ignorait que la mythologie symbolise tout, ciel et terre, eau et feu, esprit et matière, idéal et réel, éléments et rapports, et, fait immense! qu'elle symbolise tout en même temps, tout en trois ou quatre ou dix ou vingt hiéroglyphes, les uns parlés, les autres sculptés, ceux-ci pris tout simplement à la nature qui ne donne que des fétiches, ceux-là humanisés, hellénisés à plaisir. On ignorait qu'il est une mythologie pour l'ichthyophage, comme pour le nomade qui erre de steppe en steppe avec ses troupeaux; pour la Phénicie navigatrice comme pour la continentale Phrygie; pour le mineur qui croit au feu central et aux dragons gardiens de l'or, comme pour l'agriculteur qui fait ses dieux de la rosée et des douces chaleurs.

Il nous reste à circonscrire cette *Biographie mythologique*. Comme la Biographie même, elle est universelle. Toutefois nous avons élagué et ce que les convenances, et ce que la physionomie par trop historique des faits ou la nouveauté de la date nous forçait à regarder comme peu mythologique. Ainsi, la Grèce, l'Egypte, l'Asie antérieure, la Perse, l'Inde, le Tibet, la Chine, le Japon, les Celtes, les Slaves, les Finnois, les Scandinaves, l'Irlande, l'Afrique, les îles du Cap-Vert, les Antilles, Mexico, Tlascala, Palenqué, Cuzco, les Muiscas, le Chili, la Plata, la Floride, les tribus iroquoises et canadiennes, les Sioux, les Ouakach, etc., et enfin les nombreux archipels de la Polynésie ont fourni à notre Panthéon ou Pandémonium biographique une multitude de noms. Mais c'est en vain que l'on y chercherait les êtres surnaturels que reconnaît le Talmud. L'Islamisme, dont tout en quelque sorte s'est passé

à notre vue, n'a pu nous donner de dieux mythologiques. La démonologie, les fables brillantes du moyen âge, les fées, les ogres, les sylphes, les gnomes, les ondines, les dames blanches, les lavandières, les sulèves, les goules, enfin les cycles épiques de Charlemagne et d'Arthur participent à la même exclusion.

Nous avons été sobres pour les articles d'animaux; cependant le bœuf Apis, le loup Fenrir, le singe Hanouman, le serpent Iormoungandour, ne pouvaient être passés sous silence. On nous pardonnera aussi les articles sur l'arbre Bogaha et l'arbre Hom, sur la roche primordiale Agd et quelques autres.

Du reste, notre Biographie mythologique ne contient que des noms d'hommes ou d'êtres assimilés à des dieux. Nous avons élagué sans pitié les noms de choses : point d'articles Cosmogonie, Fétichisme, Géomancie, Métempsychose. Ces articles, à notre avis, appartiennent à un traité méthodique et non à un dictionnaire. Tout ce que nous pouvions était de donner les détails de fêtes, de temples, de cérémonies, de monuments et de dogmes transcendantaux aux articles individuels. Ainsi Bouto, Brahmâ, Esmoun, Ilithye, Khaméphioïdes contiennent de haute théologie plus que n'en présente tout ce que nous connaissons de lexiques mythologiques. Sous Éleusis et sous Cérès se trouve un vaste tableau des Éleusinies. La géographie sacrée de l'Inde se trouve à Siva, Siva-Mérou. Des renvois ménagés avec soin faciliteront, à qui voudra s'en donner la peine, le passage de l'un des articles aux autres, et permettront de suivre presque comme dans un ouvrage méthodique soit les développements d'une même religion, soit les transfigurations d'une même idée chez des peuples différents.

BIOGRAPHIE
MYTHOLOGIQUE.

A

AÆDÉ, fausse orthographe pour Aœdé (Ἀοιδή), que nous écrivons AÉDÉ.

AAR-TOION, dieu suprême des Iakoutes ou Sochalar (en Sibérie, gouvernement d'Irkoutsk, à l'ouest des Samoièdes sur les bords de la Léna), est regardé par eux comme le créateur (Billings, *Voyage dans le Nord de la Russie asiat.*). On lui donne pour femme Khoubé-Khatoun dont le nom signifie *brillante de gloire*. Celui du dieu se traduit par *chef miséricordieux*.

ABAD figure dans le Dabistan comme le souverain le plus ancien d'un empire qui aurait embrassé l'Assyrie, la Médie, la Perse, l'Inde. C'est à lui que l'on attribue l'institution des quatre castes; treize autres ABADS le suivent et forment avec lui une double pléiade, ou, si on l'aime mieux, un groupe duodécoaire de Treize-Douze, comme Aditi-Kaciapa et ses douze fils chez les Hindous, comme en Égypte Fré, avec les douze dieux élémentaires et planétaires. Il faut se rappeler ici avec combien de facilité on peut passer de treize à quatorze, par l'adjonction d'un aïeul : le père alors n'est plus que son émanation. Ainsi d'Heimdall incarné descendent toujours treize héros, un fils (son représentant) et douze petit-fils. D'autres mythologies offrent en grand nombre des exemples analogues. Toutefois songeons que le Dabistan n'est vraisemblablement qu'une œuvre moderne et controuvée. (Voy. la *Symb.* de Creuzer, tr. fr. de Guigniaut, I, p. 671, n. 1). Abad en persan et en hindoustan signifie *ville*.

1. ABADDIRS, en général les aérolithes ou météorites pris comme dieux. *Voy.* BÉTYLES.

2. ABADDIRS, divinités africaines que St Augustin (*Ep.* XVII ou XLIV, selon les éd.) dit avoir été adorées à Carthage. Münter (*üb. die vom Himmel gefall. Stein.*, dans les *Antiquariske Abh.*, p. 257 et s.) les regarde, probablement à cause de la parité du nom, comme identiques aux météorites sacrés nommés tantôt Abaddirs, tantôt Bétyles (*Voy.* ce dernier mot) par les anciens. Depuis il a modifié son opinion et admis que les Abaddirs peuvent être les Cabires (*Relig. d. Karthage*, p. 87). Peut-être est-ce dans la fusion des deux idées que se trouve la vérité. Le culte rendu aux météorites n'a d'autre base que l'idée de la divinité de la pierre. Or, cette pierre-dieu étant tombée du ciel au milieu des éclairs et d'une détonnation semblable au retentissement de la foudre, il a été facile de voir dans le bloc informe tombé du ciel un

fils du dieu-feu, un fils de Sidik ou de Fta, en un mot un Cabire. Ajoutez à ces raisons qu'un des éléments lexicologiques du mot Abaddir (père grand) peut être pris pour la traduction de Cabir qui en Arabe veut dire *grand*. Les prêtres des Abaddirs de Carthage se nommaient Encaddirs.

ABAN (quelquefois Avan), un des 28 Izeds de la religion persane, était censé le génie de l'eau. En effet *Ab, Ap*, en vieux persan comme en samskrit veut dire eau. De plus, Aban présidait suivant les Guèbres modernes (Chardin, *Voyage en Perse*) aux arts libéraux et mécaniques. Serait-ce qu'ici l'allégorisme persan aurait voulu indiquer ces puissantes machines mises en mouvement par les eaux? Nous ne le croyons pas. De telles idées sont trop ingénieuses pour les races naïves de l'antiquité; et d'ailleurs qui peut répondre qu'à cette époque l'eau fût employée comme agent mécanique? Peut-être doit-on entendre la tradition guèbre de l'harmonie, des chants, des vers, de la musique. Ici tout se concilie mythologiquement. Les chants et les flots sont en corrélation. Aux Indes, voyez Maha-Çouara-Grama, la plus belle des Raguinis, glisser le vina dans une main, la balance dans l'autre, sur l'océan des sons. Aux Hébrides, à l'autre extrémité de notre vieux continent, voyez les prismes basaltiques qui s'échappent du sein des flots atlantiques s'emparer du nom d'*An-Oua-Vine*, la grotte mélodieuse. Et dans le bassin italohellénique qui sépare les deux contrées, voyez les nymphes des mers, des fleuves, des fontaines, se dessiner Sirènes, Sibylles, Muses, Achéloïdes, Agauippides, Libéthrides! Est-ce bien par hasard que dans l'Italie supérieure, aux environs de Padoue, nous retrouvons décorée du nom d'Apone (auj. *Abano*, mais la ressemblance du nom n'en est que plus frappante) une source minérale qui actuellement encore guérit les malades, mais qui au temps des anciens donnait l'usage de la parole aux muets de naissance et avait une vertu divinatoire (Suétone, *Vie de Tib.*, 14; Lucain, *Pharsale*, l. VII, v. 194)? Enfin, Aban présidait au dixième jour du mois. Le huitième mois de l'année fixe portait le nom d'Aban : il répondait probablement à octobre et novembre. Il peut être piquant de remarquer que ce mois (éponyme de l'Ized génie des eaux) précède immédiatement Ader, éponyme de l'Ized auquel Ormuzd avait confié le feu. Dans la liste des Amchasfands et Izeds qui président aux mois, Ader, au contraire, marche avant Aban (le neuvième jour), mais les deux principes opposés se suivent toujours. Les Grecs défiguraient le nom d'Aban, Ized ou mois, en Ἄπτιμα et Ἄπτι.

ABANTIADE et ABANTIDE (au masc. *Abantiades* ou *-tides*, Ἀβαντιάδης ou -τίδης; au fém. *Abantias* ou *-tis*, Ἀβαντιάς, τίς), dénomination patronymique commune à tous les membres de la dynastie argienne issue d'Abas, fils et successeur de Lyncée, mais plus particulièrement aux deux rois Acrisius et Prætus, aux deux princesses Atalante et Danaé, enfin à Persée. Comme la mythologie distingue plusieurs Abas, rien n'empêche que les descendants de tout prince de ce nom aient porté le nom d'Abantiades (*V.* Abas).

ABARBALÉES, Ἀβαρβαλαῖαι, nymphes dont il est question dans Hésychius. Il les nomme aussi Abarbarées, Ἀβαρβαρέαι. Probablement, ce

nom, comme celui de l'Abarbarée, sujet de l'art. suivant, revient à Ὑπερβορίαι, hyperboréennes, ou à βάρβαροι, barbares, étrangères.

ABARBARÉE, Ἀβαρβαρέη, naïade dont Bucolion, l'aîné des fils de Laomédon, eut Esèpe et Pédase. Il est aisé de démêler l'allégorie dans toute cette légende généalogique. Esèpe et Pédase sont deux dénominations locales communes à la Troade et qui représentent, l'une un fleuve (τὸν Αἴσηπον, auj. *Satal-Déré*, le plus considérable de la Mysie N. O., celui que Strabon donne comme formant la limite orientale de l'empire de Priam), l'autre une ville (comp. PÉDASE). Bucolion ne signifie autre chose que le pâtre (βουκολεῖν). Et quant au nom d'Abarbarée, il semble assez probable que c'est une déformation phrygienne d'ὑπερβορέη, qui fut ensuite consommée par la création du mot βάρβαρος (synonyme primitivement de βόρειος, puis de ξένος).

ABARICEDI, c'est-à-dire *l'Inexprimable*, un des noms de Brahmâ, en tant que Parabrahmâ.

ABARIS, Ἄβαρις (g.-ιος), incarnation de l'Apollon hyperboréen, était, selon l'opinion commune des Grecs, un prêtre scythe voué au culte d'Apollon. On lui donne pour père Seuth (Σεῦθος ou Σεύθης). Il parcourut long-temps la Grèce, tant insulaire que continentale, à une époque qui n'est pas déterminée, mais que généralement on place de la troisième à la soixantième olympiade (768-536 avant J.-C.), puis revint chez les Hyperboréens, ses compatriotes. Son itinéraire, que du reste les légendaires n'ont pas tracé exactement, présente quelques noms spéciaux. En Attique, ou peut-être dans quelque île voisine de cette contrée, il fabrique pour les Athéniens un palladium des os de Pélops; à Lacédémone il fonde ou plutôt réédifie le temple de Proserpine (Κόρη Σώτειρα: Paus., liv. III, ch. 12) que quelques uns attribuent à Orphée; en Thrace, il assiste aux noces de l'Hèbre et même compose l'épithalame du fleuve : partout il délivre les populations des fléaux dont elles sont la proie : famine, peste (Jamblique, *Vie de Pyth.*, 19), stérilité, orages, tout fuit ou rentre dans l'ordre à sa voix. Sauveur des peuples il veut de plus en être le législateur; il institue des rites, des mystères; il apprend à la foule qui l'écoute des hymnes, des chants expiatoires, des formules d'évocation ou d'invocation, une théogonie : il les écrit. C'est surtout à l'apparition d'Apollon parmi les hordes hyperboréennes que ces inspirations sacrées retentissent. Il est inutile d'ajouter que pour lui l'avenir n'a point de voiles : le ministre favori du dieu prophète ne peut être qu'un prophète. Aussi colporta-t-on long-temps après sa mort ou sa disparition des *Oracles scythiques* dont il est censé l'auteur (Voy. le schol. d'Aristoph. *sur les Chev.*, et Suidas, art. Ἄβαρις). Mais de plus, et c'est le fait central de la légende d'Abaris, avec le don des miracles, avec l'esprit de divination, l'élu d'Apollon a eu du dieu dont il popularise les louanges une flèche mystérieuse dont jamais il ne se sépare, et que le dieu de la lumière dota des mêmes pouvoirs que lui. Est-ce en elle qu'Abaris puise la sagesse, les prescriptions salutaires, la prescience? est-ce à elle qu'il doit cette force magique et surnaturelle dont il n'use que pour le bien-être des tribus qu'il visite? Le fait est que, grâce à elle, il ne foule pas toujours la terre, il n'erre pas toujours au milieu des hommes : souvent porté par

elle, il plane sur leurs têtes et traverse légèrement l'immensité.—Que conclure de ces éléments? Abaris est-il un homme, un dieu, ou quelque personnification différente de tous les dieux connus? A l'appui de la première hypothèse se présentent ces hymnes, ces chants, cette théogonie, ces épodes, ces catharmes, toutes œuvres qui, si elles ont existé, ont eu des hommes pour auteurs. Les prodiges opérés par le pontife voyageur, les guérisons, les oracles, la fabrication d'un palladium annoncent aussi un être réel, un homme, un prêtre, un grand-prêtre, un sage, un scribe sacré. Telle était effectivement l'opinion générale de l'antiquité romaine et grecque. Hérodote, lorsqu'il révoque en doute (liv. IV, ch. 36) la réalité des excursions aériennes du servant d'Apollon, parle évidemment dans la supposition d'un Abaris humain. Platon (*Charmide*, page 465 c. d'éd. Francf.) rapproche Abaris de Zamolxis (*V.* Zamolxis, *Biog. univ.*, LII, 82), autre personnage encore assez problématique, mais dont l'existence semble moins contestable que celle d'Abaris. Presque tous les anciens ont cru qu'il existait vraiment des œuvres de ce sage: de là, les nombreuses compilations apocryphes mises en circulation par les faussaires grecs, avec le nom d'Abaris (Lycurg. *c. Ménès.*, dans Eudocie, *Viol.*, p. 20; Nonnus *sur Grég.*, dans les *Meletem.* de Creuzer, P. I, p. 76); de là les oracles scythiques dont le nom figure plus haut et qui existaient dans les premiers siècles du christianisme; de là aussi l'épître de Pythagore à Abaris (Λόγον πρὸς τὸν Ἄβαριν) où il est dit que l'œil a de l'analogie avec le feu, et ces deux lettres que nous trouvons dans la correspondance de Phalaris (*lett.* LVI et LVII), l'une du tyran d'Agrigente au prêtre scythe, l'autre du prêtre au tyran. Beaucoup de modernes, sans croire à l'authenticité de ces pièces ridicules, y ont vu autant de preuves d'un Abaris humain; et comme les anciens ils ont cherché à localiser son voyage dans la chronologie de la Grèce. Selon Suidas (art. cité) cet évènement aurait eu lieu dans la troisième olympiade. Toutefois il faut dire qu'au lieu de la note numérale γ' (3) des éditions usuelles, Kuster a lu dans un manuscrit νγ' (53). Pindare, selon Harpocration, faisait descendre les courses d'Abaris à l'époque de Crésus, c'est-à-dire à la cinquante-neuvième olympiade (540-537 av. J.C.) (comp. Bentley, *Resp. ad Boyl. de ætat. Pythag.*). Ce système expliquerait les relations que le pontife hyperboréen aurait eues avec Pythagore et avec Phalaris. Mais, d'une part, rien n'est moins prouvé que ces rapports: évidemment c'est lors de la vogue de l'éclectisme et du syncrétisme que furent imaginées toutes ces hypothèses gratuites sur des communications entre des législateurs du Nord et les sages de la Grèce, de l'Égypte et de la Chaldée. Et d'autre part, si réellement le voyage d'Abaris devait se classer dans le sixième siècle qui précède notre ère, l'histoire grecque, l'histoire vraie, et non l'histoire mythologique, en aurait conservé le souvenir. Or c'est ce qui n'a point lieu. Lors donc que l'on admettrait qu'Abaris a existé, on devrait reculer son existence au moins jusque dans le huitième siècle (voy. Edw. Simson, *Chron.*, col. 475 et suiv.; et Huet, *Quæst. alnet.*, 117, c. 12, § 2), et mieux encore jusqu'au temps d'Orphée. En effet Lacédémone sembla confondre Abaris et Orphée; et, sans

admettre l'identité des deux personnages, on peut être amené à regarder Abaris comme un des initiés étrangers des écoles orphiques. Creuzer (*Symbolik u. Mythologie*, liv. V) a cru trouver une corrélation précieuse entre l'opinion de Platon et un passage de la Saga de Hialmar (voy. Toland, *Hist. des Druides*, tome 1 *des œuvres posthumes*). Là comme dans le Charmide se trouvent rapprochés les noms de deux sages, Abor et Samolis (sans doute Abaris et Zamolxis) venus de la Grèce au grand plaisir de leurs hôtes septentrionaux qu'ils civilisèrent et initièrent aux idées religienses. Il en conclut qu'Abaris était sans doute un druide du Nord, et que le pays des hyperboréens doit être cherché dans les Hébrides. La dernière partie de cette conclusion ne nous semblerait rien moins que juste, lors même que l'on admettrait l'authenticité de la Saga.—On pourrait aussi penser à des peuples, à des races entières comme personnifiées dans Abaris. Ainsi les Avares (ou Abares), ainsi les peuples du septentrion (Βόρειοι) seraient résumés par le nom de ce seul personnage. La mythologie proclamerait ainsi que les races du nord ont civilisé le midi; et au fond, dans l'Inde, cette assertion aurait du vrai. Des hauteurs de l'Himalaïa rayonnèrent les arts, les lois, les institutions dont la péninsule hindoustanique subit encore l'influence. —Mais nombre de traits évidemment allégoriques excluent l'idée d'un être humain, soit individuel soit collectif. Cette flèche, douée de la faculté locomotrice et qui se meut dans un milieu subtil avec toute la facilité d'un principe impondérable, ces excursions aériennes, cette translation si vague, si molle, si fluide, nous dirions presque si incorporelle, offrent un caractère de mysticisme, dont nulle interprétation historique n'est propre à rendre compte; c'est ce que reconnaît Ott. Müller (*Dorier*, I, p. 364 et suiv.). Les miracles, les prophéties, les chants poétiques, nous confirment encore dans cette voie, et nous montrent partout Apollon-Esculape (mais Esculape se réabsorbe en Apollon) ou bien Apollon seul. C'est donc à juste titre que l'on pourrait soupçonner dans Abaris non plus un homme, ni un peuple, mais un dieu plus ou moins identifié à ses prêtres ou à ses adorateurs. Et d'abord nous y soupçonnerions une personnification de ces théories religieuses que la piété des Hyperboréens dans les âges héroïques envoyait à Délos. Ces pèlerinages de mer commencèrent vers l'époque où fleurirent les écoles orphiques, et ils ne cessèrent que lorsque les droits de l'hospitalité eurent été violés dans la personne des pèlerins. Ainsi s'expliquent les variations sur le siècle d'Abaris et la tradition qui le classe vaguement du huitième au quatorzième siècle. Toutes les cérémonies qu'accomplissent les Théores, toutes les aventures auxquelles ils prennent part deviennent dans la langue religieuse l'histoire d'un homme, d'un prêtre, d'un saint privilégié; il y a plus, on finit par absorber dans une même idée la Théorie et l'Archithéoro; Abaris est et le navire et le pilote; il guide la barque sainte, et la barque le porte. Cette barque c'est la flèche voyageuse (*V.* les planches qui représentent les processions de la barque sacrée égyptienne, *Descript. de l'Egypt.*, *Antiq.*, t. I, pl. 11, 4, et t. III, pl. 33). Le mât même est une flèche; et dans cette langue allégorique, si familière à l'antiquité, les mots flèche,

mât, navire, durent être synonymes. Enfin qu'on songe que la barque sacrée avait en Egypte le nom de Bari, nom que l'on retrouve dans les *Perses* d'Eschyle, et l'on sera porté à croire que le nom d'Abaris n'en est qu'une déformation ou une complication. Mais peut-être l'explication des légendes abariques par Abaris-Bari ou Abaris-Théorie est-elle plus ingénieuse que vraie; et, selon toutes les apparences, il faut se borner à reconnaître avec Schwenck (*Etymologisch-mythologische Andeutungen*, page 358 et suiv.), dans toute cette fable, le dieu identifié avec le prêtre, ou si l'on veut le prêtre avec le dieu. Dans cette hypothèse Abaris est le continuateur, le vicaire, le gérant d'Apollon descendant de la voûte céleste. Comme lui il chante, guérit, prophétise; il multiplie les miracles, il contemple le monde du haut des nues, et, voyageur aérien, traverse l'espace. Sa flèche, c'est une de ces flèches d'or que darde le disque solaire sur notre globe. Radieuses, rapides, plus fines que des tubes capillaires, ces lignes déliées qui glissent plus qu'elles ne marchent, ont dû de bonne heure dans la langue de la poésie et de la religion se confondre avec le globe ignivome dont elles émanent; les rayons et l'astre dieu qui lance les rayons ne sont qu'un seul et même être. Abaris avec la flèche, Abaris sur la flèche, Abaris flèche, Abaris lumière, autant d'individualisations et de formes concrètes qui toutes nous ramènent au dieu-soleil. On pourrait, par une induction idéologique de ce genre, mais poussée plus loin, et en faisant prédominer dans la physionomie d'Abaris le caractère du scribe, confondre le prêtre auteur des prophéties et des prescriptions écrites avec l'écriture. La parole est comme la flèche de la pensée, l'écriture est comme la flèche de la parole. Mobile, prompte, infatigable, cette flèche circule perpétuellement du nord au sud, du sud au nord; elle vole, glisse, coule en quelque sorte dans le temps et dans l'espace, sans qu'on voie qui la transporte; point de rive qu'elle ne côtoie, de continent ou d'île sur qui elle ne plane, de race humaine qu'elle n'illumine; arts, science, sagesse, vers, cultes, médecine, c'est à elle que les innombrables tribus de la première des espèces animales doivent toutes ces phénoménalités, toutes ces richesses intellectuelles, instruments et garants de sa prééminence. Creuzer, à qui appartiennent quelques unes de ces idées, les a poussées plus loin et en même temps les a revêtues de spécialité. Chez lui ce n'est pas simplement de l'écriture et d'une flèche allégorique qu'il s'agit, c'est de l'écriture runique, si frappante par son aspect sagittiforme (voy. les tables runiques, dans les *Antiquariske Abh.*, Copenh. 1817, vol. I, II, III; et comp. Schroter, *Run. finnois*.). Creuzer eût pu ajouter que les runes ont été des dieux fétiches pour les Scandinaves, qui les appelaient *alrunes* (Jornandès; et comp. Benj. Constant, *de la Rel.*, III). — On trouve dans Virgile, *Énéide*, IX, 344, un Abaris tué par Euryale.

ABARNIS, Ἄβαρνις (g. -ιδος), Priape à Lampsaque, et probablement aussi Apollon en Phocide. (Phalle et Baal ne sont qu'un même nom, qu'un même dieu). Schwenck dérive Abarnis d'Abaris, forme macédonienne d'Ἀφαρεύς (*Voy.* Abaris). Deux villes, l'une en Phocide, l'autre d'origine phocéenne et aux environs de Lampsaque portaient le même nom (Ἀβαρνίς) (Hésych. et Suidas). La dernière se nommait aussi Abarne (Ἄβαρ-

νος); et dans ce cas c'est au territoire environnant qu'appartenait le nom d'Abarnis ou Abarnide. Enfin nous voyons aussi une tribu de Phocéens se nommer Abarnée (Ἀϐαρνεύς) (Hésych., art. Ἄϐαρνίς); ce qui reviendrait à *Apolloniatide* ou *Apollinaire*. Nous ajouterons qu'au dire des Grecs, Abarnis devait son nom à ce que Vénus, honteuse d'avoir donné le jour à un fils aussi difforme que Priape, l'avait abandonné dans les environs de Lampsaque. Voy. Apollonius de Rh., I, 933; Étienne de Byz., art. Ἄϐαρνις et Λάμψακος.

1. ABAS, Ἄϐας (-ντος), d'Argos se distingue de ses homonymes, dans les légendes, par les traits suivants. 1° Il figure dans la généalogie des Inachides, immédiatement au-dessous de Lyncée et de sa femme Hypermnestre, immédiatement au-dessus d'Acrisius et de Prætus. Ces deux derniers sont dits jumeaux. Abas épousa l'arcadienne Ocalie. Un coup d'œil sur la table généalogique annexée à l'art. Inachus fera saisir les rapports d'Abas avec Danaüs son aïeul, avec Persée son arrière petit-fils et Hercule son représentant au septième degré. 2° Dans la chronologie, Abas flotte un peu plus haut, un peu plus bas, selon la place que l'on assigne à deux points de départ principaux, le siège de Troie et le règne d'Inachus, et selon le plus ou moins d'années que l'on donne à chaque prince dans le calcul des générations. Ainsi les uns (*Mém. de l'Ac. des Insc. et B.-L.*, III, 197) le font monter sur le trône 1361 ans avant J.-C.; aux yeux des autres, les calculs d'Eusèbe ou plutôt les calculs d'après Eusèbe le reporteraient à 1416. M. Petit-Radel fixe son règne de 1480 à 1450. Il fait ressortir l'anachronisme de ceux qui l'ont regardé comme contemporain de Nyctime, fils de Lycaon (*Exam. anal. des synch. de l'hist. des temps hér. de la Grèce*, expl. meth., CCCVIII). 3° L'empire d'Argos sous son règne n'est point encore démembré. C'est après sa mort que les dissensions entre ses enfants occasionnent le partage de l'Argolide en Argos et Tirynthe, partage qui n'est que le prélude de plus grandes mutilations. 4° C'est lui qui avait porté à Lyncée la nouvelle de la mort de Danaüs. 5° On le voit instituer, en l'honneur de Junon (Ἥρη), des fêtes dites Hérées il lui élève un temple (*Heræum*). 6° Il lui consacre le bouclier que Lyncée, dans l'excès de sa joie, lui a donné à l'instant où il a, de la bouche d'un fils, reçu l'heureuse nouvelle qui le délivre d'un beau-père bourreau. Ce bouclier attaché à la voûte du temple devint pour Argos, pour les Inachides, un talisman. On le portait processionnellement tous les ans. L'athlète vainqueur aux jeux qui accompagnaient les Hérées, avait l'honneur de le détacher de la voûte, et d'en être le porteur. Une tradition sacrée voulait qu'en cas d'extrême danger pour Argos, on mît au jour le bouclier d'Abas; à cette vue, les rebelles devaient rentrer dans le devoir et poser les armes. 7° Enfin, on rapporte des colonies à Abas. Selon les uns, c'est lui qui fonda la ville d'Abes en Phocide; d'autres disent que si les habitants (ou des habitants) de l'Eubée portèrent le nom d'Abantes, c'est du roi argien, jadis leur chef, qu'ils le prirent. Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne doivent être admises. A notre avis le nom d'Abas n'est pas autre que le monosyllabe sacré des orientaux, Bal ou Baal, déformé de tant de manières (Abel..., Apoll..., etc.). Le bouclier appendu dans le temple de Junon, et qui rappelle, entre

autres talismans fameux, les Anciles de Numa, n'est pas lui-même sans relation avec le soleil. D'abord la forme ovale ou ronde, et tel est le trait caractéristique du bouclier d'Argos, rappelle l'idée du disque solaire; puis, toute forme à part, le soleil, qui semble comme suspendu sans lien fixe dans l'espace, des hauteurs duquel pourtant il ne tombe pas sur nous, trouve un emblème naturel dans le bouclier appendu à la voûte du temple d'Argos (comp. d'ailleurs les boucliers de Brahmâ, d'Achille, d'Hercule, d'Énée, etc., etc., puis ceux des Amazones, puis les disques). —On comprend de reste, par ce qui précède, que, sans la nier formellement, nous n'avons pas une foi bien vive à l'existence d'un roi argien, du nom d'Abas. A plus forte raison, nous éloignons-nous de l'idée de ceux qui voient dans Abas un roi guerrier, inventeur du bouclier argolique, et qui croient que ce novateur militaire popularisa son invention en mettant son premier essai sous la protection de la déesse d'Argos (opinion de Nitsch, *Neu. myth. Wort.*).

2. ABAS, d'Athènes, fils d'Alcon (c'est à tort que l'on écrit Χάλκων) l'Érechthide, serait, selon M. Raoul-Rochette (*Col. grecq.*, II, 101, etc.), le chef des Abantes de l'Eubée. Au fond, l'origine des Abantes (qu'on voit à Chio avec des Cariens sous Enopion, et près des monts Céraunes dans la Thesprotide où ils fondent une ville de Thronium) est une des questions ethnographiques sur lesquelles il y a le moins d'accord. 1° Selon Aristote (dans Strabon, X), Arrien (dans Eustathe, *s. Denys de Periég.*, v. 520) et Pausanias, ils venaient de la ville d'Abes en Phocide. Les deux premiers y ajoutent seulement ce fait que, quoique venant de la Phocide, les Abantes étaient de sang thrace. 2° Le scholiaste de Pindare (*Pyth.*, VIII, 74; et comp. Étienne de Byz., art. Ἄβαντις) au contraire se prononce pour l'origine argienne du peuple eubéen. 3° Le scholiaste d'Homère, auquel il faut joindre Éphore (dans Ét. de B., art. Ἀθῆναι), donne les Abantes comme des colonies athéniennes; et il faut avouer que plus d'une circonstance rend cette solution vraisemblable. 4° Eustathe a tenté de concilier les deux premières opinions, en supposant aux Abantes une origine thrace (et au besoin thraco-phocéenne) et un chef argien. 5° Enfin on pourrait soupçonner aussi un quatrième système pur, celui de l'indigénat des Abantes en Eubée. Éphore dans Ét. de B. (art. Ἀθῆναι) faisait d'Abas le père et non le fils d'Alcon : mais cette interversion ne porte ni sur la famille, et par conséquent sur la patrie du héros, ni sur le rapport des Abantes à Athènes. L'époque même de l'émigration, s'il fallait prendre ces traditions au sérieux, ne serait point sensiblement altérée.

3. ABAS, fils de Neptune et d'Aréthuse qui elle-même devait le jour à Hérilée. C'est de lui, dit-on, que l'île d'Eubée prit son nom ancien d'Abantide (Étienne de Byz., art. Ἄβαντ.). On peut en douter (comp. les deux articles qui précèdent).

4. ABAS, le Mélampide, appartient à la famille de ce Mélampe qui, en récompense de la guérison des Prœtides (*V.* ce nom), se fit donner les deux tiers du royaume d'Argos. Mélampe eut d'Iphianasse ou Iphianire, sa femme, trois fils, Abas, Antiphate, Mantius que son nom présente comme participant aux prérogatives divinatoires de son père. Abas lui-même donne le jour à deux fils devins comme

leur aïeul, Idmon et Cérane; Lysimaque, sa fille, s'unit à Talas, et en a, entre autres enfants, Eriphyle, l'épouse du devin Ampliaras. Tous les personnages de ce groupe sont donc empreints de la teinte divinatoire; et, de même que ci-dessus Abas (n° 1) figure comme Soleil-chef-père des peuples, il affectionne ici le rôle de Soleil-prophète : c'est presque un Hermès. — N. B. 1° Selon Pausanias, II, 6, c'est Lysianasse, et non Lysimaque, qui est femme de Talas. 2° M. Petit-Radel fixe le règne du Mélampide Abas à 1410-1360. 3° La femme d'Abas se nommait Laodamie.

5. ABAS, Cadmile moqueur, duquel on conte la même aventure que d'Ascalabe, autrement Stellion (*V.* ASCALABE). La seule différence (encore n'est-elle qu'apparente), c'est qu'on lui donne pour mère une Métanire, tandis qu'Ascalabe est dit fils de Misma.

6-13. ABAS, huit héros mythiques obscurs ou imaginés à plaisir par les poètes des temps postérieurs. Ce sont: 1° et 2° Un roi d'Aulis, qui a pour fils Comète; puis le fils de ce même Comète. Ce fils serait argonaute (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, IX, 83). Ni Apollodore ni les argonautographes vulgaires n'en font mention. Toutefois notez qu'on parle d'un Astérion, argonaute et fils de Comète; qu'Astérion et Comète (ἀστήρ, κομήτης) nous offrent des traces de personnifications sidériques; qu'en conséquence, Abas pourrait avoir été substitué à Astérion dans certaines nomenclatures. 3° Un suivant de Persée tué par Pélatas dans le combat contre les Éthiopiens (Ovide, *Métam.*, V, 126). — 4° Un centaure qui se dérobe par la fuite aux coups des Lapithes vainqueurs (Ovide, *Métam.*, XII, 306). — 5° et 6° Deux Troyens: l'un, fils d'Erymas, succombe devant Troie sous la lance de Diomède (*Iliad.*, V, 149); l'autre périt dans la tempête qui pousse la flotte d'Énée sur les côtes de Carthage (Virg., *Én.*, I, 125). — 7° Un Grec qui fut tué, la nuit de la prise de Troie, par la petite bande que commandait Enée. Dans la suite le héros troyen consacra son bouclier sur la plage d'Actium, à Ambracie, avec l'inscription votive : *Æneas hæc de Danais victoribus arma* (*Énéide*, III, 286 et suiv.). Funke (*Neues Realschullex.*, I, 2) demande si cet Abas n'est pas un chef abante venu de l'Eubée. Un rapprochement plus curieux serait celui du bouclier qu'Énée a pris sur Abas, et qu'il consacre, comme nous venons de le voir, avec le bouclier appendu par Abas l'Inachide dans l'Heræum d'Argos. Voy. ci-dessus, n° 1. — 8° Un chef tusque, qui vint seconder Énée dans la guerre contre les Rutules, et lui amena neuf cents hommes de Populonium et de l'île d'Éthalie. Lausus, fils de Mézence, le tua (*Énéide*, X, 130, 1427).

ABASTER, corr. pour ALASTOR.

ABBA est l'Être suprême chez les insulaires de l'Archipel des Philippines.

ABDA, ancienne idole des Madianites (fétiche? pierre??).

ABDER, Ἄϐδηρος, suivant d'Hercule, était en Thrace, lorsque le héros tua Diomède. Attaqué subitement par les Bistones, son maître lui donna les cavales anthropophages à garder : celles-ci se jetèrent sur Abder et le dévorèrent. Hercule inconsolable fonda la ville d'Abdère en l'honneur de la jeune victime de son imprudence. Ainsi toujours, autour d'Hercule, de Bacchus, d'Apollon, de Mercure même, des adolescents qui meurent,

tués par eux ou par leur faute ! Hylas, Ampèle, Hyacinthe, cent autres expirent ainsi à la fleur de l'âge. Parèdres et victimes, ce sont des Cadmiles : leur trépas prématuré, c'est la mort cabirique. Peu importent après cela les variantes en apparence graves de la légende. Qu'Abder soit fils d'un dieu (Mercure) ou d'un homme (Thronius de Thronium en Locride); que le lieu de sa naissance soit cette même ville de Thronium ou bien Oponte; que (suivant Hygin, *fab.* XXX) le jeune homme se présente dans le mythe comme suivant de Diomède et non comme suivant d'Hercule; que, même enfin, Abder devienne Abdéra, sœur (sœur-femme ?) de Diomède; malgré tout, il reste un trait fondamental, celui d'un ou d'une parèdre, qui meurt pour revivre. Mais, dit-on, Abder ne ressuscite point! Si, il ressuscite comme ville, comme tombe, comme nom glorieux et vénéré (comp. ILUS, PÉLOPS, BUSIRIS qui est Osiris-ville). Abdère montrait avec orgueil le tombeau du Cadmile éponyme (Voy. Heyne, *Comm. sur Apollodore*). Les inscriptions aussi font foi de l'antiquité de cette fable favorite qui rapportait à Hercule la fondation de la ville (Marini, *Iscrizioni Albane*, p. 150; de plus, comp. Saumaise, *Exercitat. Plinian.*, p. 160; et Berckhel, *sur Étienne de Byzance*).

ABDERA ou ABDÈRE, sœur du roi de Thrace, Diomède. *V.* l'art. qui précède.

ABDJAIONI, en samskrit, *matrice des nues*; épithète de Brahmâ, parce que la terre à laquelle s'identifient en un sens des explications transcendantales, la terre dont le sein expulse les vapeurs, est comme grosse des nues.

ABÉE, en latin ABÆUS, Ἀϐαῖος, surnom d'Apollon, ne serait selon l'opinion vulgaire qu'une épithète locale, relative au temple que ce Dieu avait dans la ville d'Abes en Phocide. On pourrait déjà commencer à en douter, pour peu que l'on se rappelât l'Apollon Aphée (Ἀφαῖος) qu'on traduit d'ordinaire par Apollon lumineux, et que l'on rapporte à φάος. Les Macédoniens, on le sait, prononçaient Ἀϐαῖος pour Ἀφαῖος. Abée aussi représenterait donc un Apollon le lumineux! Comme Abas (un peu plus haut), comme Abobas (un peu plus bas), ce ne serait qu'une modification du grand nom oriental Baal ou Bel, de ce nom que nous verrons se transformer de tant de manières et devenir là Babelios, ici Abelios, ailleurs encore Apellon, Aplu, et enfin Apollon. Quoi qu'il en soit, le temple d'Abes (Pausan. X, 35) était un des plus anciennement célèbres de la Grèce. Le Dieu-prophète y rendait des oracles. Trois statues d'Apollon, d'Artémis, de Latone, s'y voyaient encore du temps de Pausanias et inspiraient aux visitants le même respect que les Palladium, les Pénates, et généralement les talismans tombés des cieux. Incendié par les Perses dans la guerre médique, et ruiné de fond en comble par les Thébains dans la guerre sacrée, ce sanctuaire de l'ancienne religion fut reconstruit à grands frais par Adrien.

ABELIOS, Ἀϐέλιος, était l'Apollon des Crétois. Vulgairement on dérivait ce nom d'ἥλιος, (dor. ἅλιος, ionien épiq. ἠέλιος, dor. ép. ἀέλιος, puis par insertion de digamma éolique, ἀϐέλιος, Abelios). Buttmann (*Mythologus*, T. I, VII, p. 188, not.) s'élève avec raison contre ce système de dérivation. Évidemment le *Bel* assyrien en est la racine : n i

sa désinence *ios*, ni l'addition initiale de l'A ne peut nous le faire méconnaître, et au besoin sa forme BELA usitée chez les Lacédémoniens formerait la transition de Bel à Abelios ou Abel. Comp. ABELLIO, BELA, BELIS, BELEN et BAAL. Une autre série d'éponymies remarquables est celle des lieux et des villes qui portent le nom d'Abyla ou Abila. On en compte au moins cinq, parmi lesquels le plus remarquable est certainement le mont Abila, une des colonnes d'Hercule. Ce dernier nous reporte de la manière la plus incontestable aux légendes solaires; et il en est de même de Calpé. Comp. sur toutes les villes d'Abila les dictionnaires de l'antiquité (Sabathier de Castres, Funke); et de plus les *Mém. de l'Ac. des Insc.*, XXVIII, 558 et suiv., XXXII, 698 et suiv.

ABELLIO, le même selon G. Vossius et Mone (*Gesch. des Heidenthums in nordl. Europa*, t. II, p. 416) que le Belen ou Belin, regardé comme l'Apollon des Celtes. César le nomme parmi les dieux de la Gaule et lui attribue le don de guérir les maladies, ce qui en effet le rapproche d'Apollon. On a retrouvé à Comminges trois inscriptions votives latines en son honneur (Voy. Jos. Scaliger, *Lectiones Ausonian.*, I, 9; et plus particulièrement sur la seconde Buttmann, *Myth.* t. I, VII, pp. 167 et 168, not.). Du reste le léger changement de Belen en Abellio, n'est pas plus étonnant que celui de Bel en Abelios (*Voy.* ABELIOS), et peut aider à comprendre ce dernier. Cf. *Mém. de l'Ac. Celt.*, III, 149.

ABÉONE, ABEONA, était la déesse latine du départ (S. Augustin, *C. de Dieu*, IV, 21). Il est évident que c'est le verbe *abire* (*abeo*), pourvu de la désinence substantive, propre aux noms de quelques personnes divines (Bellona de *bellum*; Pomona de *pomum*, etc.). A la déesse Abéone, s'oppose naturellement Adéone, qui préside à l'arrivée. Du reste, dire si Abéone et Adéone sont deux déités distinctes, ou une même déesse en deux personnes, une même déesse présidant au départ et au retour, comme la Vénus sicilienne en l'honneur de laquelle se célébraient les Anagogies et les Catagogies, dire si c'est un Mercure femelle ou une Aphrodite ou toute autre divinité connue, c'est ce qui est impossible : nous ignorons même si elle avait des temples.

ABÉRID ou ABÉRIDE, 'Αβερίδης (g. -ου) fils d'Uranus et d'Hestiâ, le même sans doute (dit Nitsch) que Crone (Saturne). On peut aussi soupçonner que c'est le même qu'Apollon (Fré-'Αφαρεύς, ou Abaris), ou que Neptune, à qui la ville de Béryte était consacrée et qui dans son empire maritime, dans son lit même, voit des Béroés? (Comp. ce dernier art.) C'est aux généalogies syriennes qu'il faut reporter ce nom; et nous n'avons pas besoin de dire qu'en conséquence Uranus et Hestiâ, ne sont ici que des équivalents. Les vrais noms divins indigènes sont inconnus.

ABIDA ou ABIDAMA, une des principales divinités des Mongols-Kalmouks, dont la vénération l'associe à Chakiamouni et à Erlik-Khan, dans une espèce de trinité, que l'on représente dans l'attitude et avec les attributs d'Itchora (Siva-Itchora, Priape des Indes) et qui remplit dans leur mythologie les fonctions de psychopompe (conducteur des âmes). Lorsque l'étincelle spirituelle se sépare du corps, il attire les âmes à lui: pures, il les laisse s'élever librement dans l'espace; souillées par des fautes, par des crimes, il les purifie. C'est

par lui aussi qu'après avoir été jugées elles vont animer de nouveau des corps mortels soit d'hommes, soit d'animaux dépourvus de raison. Ainsi Abida cumule les rôles multiples du Toth-Hermès-Anubis égyptien, à ceci près qu'on ne le voit pas former de ses mains la momie primitive, et qu'il n'a pas le même sens astronomique (horizon, et gardien des quatre points cardinaux de l'horizon). Du reste c'est aussi dans les cieux, c'est à l'Est, c'est aux lieux où le soleil, sa figure vivante, se lève, que les mythologues placent son domicile. Il y siège immovible et toujours semblable à lui-même, au sein d'un repos et d'une félicité éternelle.

ABIE, Ἀβία (g.-ας), nourrice d'Hyllus, bâtit un temple en l'honneur d'Hercule à Ira en Messénie. Plus tard, l'héraclide Cresphonte donna le nom d'Abie à Ira (Pausanias, IV, 30.) — Eponymies. 1° Une peuplade scythe que l'Iliade (XIII) place sur les confins de la Mysie (Asie-Min.). *Abba* dans les langues semitiq. signifie *père;* et nous nous trouvons ainsi reportés par les Ἄβιοι aux Pitris de l'Inde, aux Patres des Romains (voy. Baur, *Symbolyk und Mytholog.*, t. II, 1[e] part., p. 11). 2° L' Ἀβία, nom ancien du Péloponèse.

ABILE (Abilius), autrement Aolle (Aollius), passait pour fils de Romulus et d'Hersilie.

ABIMOUNI (*Myth. hind.*), radjah de la race des enfants de la Lune, fils d'Ardjouna (l'ami de Krichna) et de Souvatri, époux d'Outri et père de Parikchitou.

ABIOU de Saumaise (qui peut-être eût mieux fait de transposer les deux voyelles finales, I, OU, et d'écrire Aboui: cf. Ptébiou, Atemboui, etc.), Archatapias de Firmicus, premier Décan des poissons, est représenté dans les deux zodiaques tentyrites sous la forme d'un génie à tête de chakal. Sa coiffure est très-simple. De plus il a, dans le zodiaque rectangulaire, la main armée du sceptre des dieux bienfaisants. D'après nos tables de concordance annexées à l'article Décans, il est pris pour Maris, 34[e] dynaste du latercule d'Eratosthène, ou pour Mochen (17[e]), ou pour Siphoas (35[e]).

ABLER, Ἄβληρος, Troyen qui tomba sous les coups d'Antiloque le Nestoride (*Iliad.*, VI, 32).

ABOBAS ou ABUBAS, Ἀβώβας, Ἀβούβας, un des noms d'Adonis chez les Pergéens de la Pamphylie (et en Perse?). Nous y soupçonnons une déformation semi-hellénique d'un mot syriaque, tel qu'Abou-Baal, Abibal, etc. (un roi de Tyr porta ce nom: comp. *Mém. de l'A. des Insc.*, XXXVIII, 89), ou dont au moins la deuxième partie serait Baal. (Voir aussi Saumaise, *De ling. hellenistica*, p. 419; et se rappeler que les noms puniques en BAL, changent, en grec, le L final en S: (Ἀννίβας, Ἀσδρούβας).

ABONDANCE, en grec Εὐθηνία, en latin Copia, déesse évidemment allégorique dont le nom se trouve dans Ovide. Selon ce poète, elle suivit Saturne lorsque Jupiter le chassa de l'empire des cieux. Les anciens ne lui dédièrent ni temple ni autel; mais on la retrouve souvent sur les médailles. C'est tantôt un faisceau d'épis, ou bien le modius sérapique duquel s'élancent des épis; tantôt la présence de corbeilles remplies de fleurs et de fruits, sur lesquelles elle étend ses mains (méd. d'Antonin); tantôt une longue amphore (Montfaucon, *Ant. expl.* I pl. CXIX, f. 4), et tantôt la corne d'Amalthée ou d'Achéloüs (*V.* ces noms) qui la caractérisent. Dans une médaille de Trajan, la déesse est assise négligemment

sur l'espèce de siège concave que forment deux cornes d'abondance en se croisant sur le milieu de leur longueur (Montfaucon, ouv. et pl. d°. f. 5). Une autre figure (méd. de Pertinax) la représente relevant de sa main gauche la draperie écarlate de son sein aux mamelles puissantes (comp. ici Artémis). A cette époque où Rome, oisive consommatrice des richesses du monde, ne se nourrissait que de céréales ravies à l'Afrique et à la Sicile, un vaisseau parèdre indiquait que l'abondance n'existait dans la capitale des Césars que par l'importation. Sous Héliogabale on voit l'abondance se réduire à l'abondance du numéraire, à la prodigalité, à la dilapidation de biens enlevés au travail et jetés en masse à l'ignoble fainéantise : de sa corne renversée s'échappe une pluie de pièces d'or et d'argent. Voir dans Montfaucon (pl. CXCIX, f. 6, 7, 8, 9), si toutefois ce ne sont pas des grains de blé un peu gros qui tombent hors de la corne. Quelquefois on a confondu l'Abondance avec Ops (Diane-Cybèle) et avec Cérès. Ces deux ou trois déesses reviennent soit à la terre, soit à la génératrice par excellence Δῖα; *magna mater*; Δᾶ Μάτηρ. On comprend sans peine jusqu'à quel point et en quel sens cette identification, sentie après coup, peut être juste.

ABOUDAD, le taureau primordial en Perse. *Voy*. Kaïomorts.

ABOUI : *Voy*. Abiou.

ABRAXAS, ou en transposant les lettres finales Abrasax, dieu suprême selon les sectaires basilidiens, dont la prétention était de fondre les dogmes modernes du christianisme avec les idées religieuses antérieurement en vogue dans l'Egypte, la Syrie et l'empire des Perses. Tout indique qu'aux yeux des syncrétistes qui mirent à la mode le culte d'Abraxas, ce dieu remplissait la fonction du Knef-Amoun des Thébains. Premier Démiurge (c'est-à-dire révélation première de l'être éternel et créateur des ébauches prototypes plutôt que des réalités) il s'élève pourtant au rang d'éternel et d'irrévélé, en même temps qu'il se délègue en mille formes inférieures. « Oui, » disait Basilide (Voy. Tertullien, *Prescr. cont. les hér.*; et comp. St Augustin, t. VIII, p. 6 des *OEuv. comp.* in-f°., St Jérôme, *Comm. sur Amos*) « oui, c'est « Abraxas qui a créé l'entendement, « le *Nous* des Grecs; du *Nous* émane « la vertu, le *Logos*; du *Logos*, la « providence, la vertu, la sagesse; de « celles-ci les principautés, les puis- « sances et les anges, les anges par « myriades. Par lui et sous lui ces « anges ont créé les trois cent soixante- « cinq cieux. La preuve de cette haute « puissance, c'est que, prises numéra- « lement, les sept lettres de ce nom « sacré forment 365. » Mais d'autre part, le dieu suprême, lorsqu'il semble donner le jour à des puissances subalternes, ne crée pas réellement, il se scinde, il s'émane, il s'individualise et se délègue dans des espèces bien inférieures. Cette conception fondamentale ne pouvait manquer de faire règle chez des syncrétistes situés aux confins de l'Asie antérieure et du monde romain; et en conséquence, il devint tout simple 1° de voir Abraxas s'emparer passagèrement des fonctions de soleil, d'Hermès, etc., (voy. ci-dessous); 2° de le représenter sous presque toutes les formes imaginables, homme, singe, lion, serpent, scarabée, etc.; 3° enfin, de faire de chacune de ces représentations, de l'objet même qui portait les représentations, un dieu, un

sauveur, un talisman, et de retomber, à force de mysticité, dans le fétichisme des sauvages. En conséquence, pour quiconque connaît la symbolique et l'iconographie religieuse égyptienne, un Abraxas scarabée-canope, serpent inoffensif, ou même à queue de serpent, indiquera l'Agathodémon Amoun; un Abraxas lion, ou à tête de lion, sera Knef-Neith, surtout si, lion, il a le scarabée à la pointe de la langue; un Abraxas armé du fouet incitateur sera ou Fta ou le soleil, ou en combinant ces deux idées, Fta-Fré; un Abraxas à tête de coq sera sans doute Fré, puisqu'à cause de sa crête rougeâtre et de son chant matinal le coq était regardé comme l'oiseau du soleil. Il en est de même de ceux qui ont des figures ailées. Un Abraxas à tête d'ibis ne peut guère être pris que pour Toth; des Abraxas à tête de chien, à formes de singes, font songer au dieu souterrain Anbô (vulg. Anubis). Abraxas anguipède semble être Esculape ou Chmoun, Echmoun, et, comme tel, rentre dans la classe des Agathodémons, puisque Chmoun dans la haute théologie n'est qu'une forme bien connue d'Amoun. Abraxas ithyphallique nous rappelle, par ses attributs priapiques, non pas le Priape des Grecs, mais le type de Priape, Knef ou Fré générateur; on dit aussi Amoun-Ra générateur. Enfin un Abraxas à tête d'homme d'où sortent sept serpents ferait penser à Fta ou Sidik, s'émanant en sept Cabires (comp. aussi l'Amida japonais et le grand serpent hindou à 7 têtes Adicéchen). Or toutes ces formes existent combinées à l'infini sur les monuments, principalement sur les médailles et les médaillons. Voy. D. Bern. de Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. II, pl. CXLIV-CLXXVIII. Les boucliers ou disques ronds et ovales, emblèmes soit de la lune, soit du soleil, y abondent aussi. Il faut en dire autant des astres et des astérismes. Ajoutons qu'un nombre assez considérable d'Abraxas ne contiennent que des inscriptions sans figures, ou bien avec des figures qui font presque fonction d'hiéroglyphes. Des scarabées, des serpents, des poissons, voilà les plus ordinaires dans ce cas. On voit aussi des zodiaques rangés circulairement dans des divisions duodénaires, soit de la circonférence, soit d'une périphérie ovalaire. Souvent les mots sacrés sont disposés de manière à former une étoile dans les agencements cabalistiques. Les noms Iao (abréviation de Jehovah), Abraxas, Adonaï, Sabaoth, sont ceux qui reviennent à tout instant. Il n'y a pas besoin d'avertir que là se trouvent des idées chrétiennes ou juives, soit pures, soit entées sur le paganisme. Un de ces Abraxas se distingue par le mélange de mots grecs et latins (en lettres grecques): *Μνησθη Ευτυχι πετρα σακραθα* (Songez, Eutyque, à la pierre sacrée?). Deux autres portent les noms des quatre puissances des Gnostiques (Sallamaxa, Bamaïakha, Amorakheï, Aganakhba, la première; Aïanakha, Amorakheï, Sammaz, Azallaba, la seconde). Deux pierres noires (basaltes d'Égypte) citées par Montfaucon comme du cabinet de Foucault, se font remarquer par leurs attributs panthées. Sur la première se voient, entre autres détails, un fronton et au milieu un serpent roulé en ovale; à droite et à gauche du fronton deux cynocéphales ithyphalliques, les bras levés en signe d'adoration; au-dessous un homme ithyphalle comme les précédents, ailé, à queue d'oiseau, et tenant un scorpion à la main; à sa droite un Fta stabiliteur, muni du fléau et du lituus augural; à sa gau-

che, un anguipède mutilé par en haut et à peine reconnaissable ; enfin au bas du tableau, entre deux éperviers sacrés, un Haroéri, et non Isis, s'élançant, le van à la main, du calice du lotos. La seconde représente de face un dieu (androgyne?) au-dessus de la tête duquel surgit une autre tête coiffée du calathe ou modius de Sérapis : ses pieds pressent chacun la tête d'un énorme crocodile (voyez et comp. Neith); les deux mains tiennent chacune des sceptres surmontés du lotos, et en même temps des serpents et un mammifère (agathodémons et taureau d'un côté? hadjés et griffon de l'autre?). En continuant de parcourir la série des Abraxas publiés par Montfaucon, on apercevra le nom de Jésus répété sur plusieurs de ces amulettes si singulièrement bigarrées de christianisme et d'antiques superstitions orientales. Ces monuments n'ont rien d'élégant sous le rapport de l'art; mais ils intéressent l'historien de la philosophie, et surtout de la philosophie religieuse.—N. B. Les noms spéciaux des Abraxas ne formeront point matière à des articles dans la suite de ce dictionnaire ; on voit assez que ce n'est pas là de la vraie mythologie.

ABRESSE. *Voy.* Abrettane.

ABRETTANE ou ABRETTÈNE, *Abrettanus*, Ἀβρεττηνός, était, à ce qu'on assure, un surnom local de Jupiter, protecteur de l'Abrettène (Ἀβρεττηνή, ou -ττάν, ou ττανή?) en Mysie (Strabon, XIII). Nous inclinerions à voir dans ce nom la modification attique d'Abresses, qui, lui-même, n'est qu'Abraxas. Abrellenus, dans quelques compilateurs, est évidemment une faute.

ABRETTIE, Ἀβρεττία, nymphe à qui l'Abrettène en Mysie devait son nom. Abréti a-t-il rapport à Βόρειος *septentrional* (l'Abrettène était la Mysie nord)? Ou bien serait-ce l'énigmatique Abrod, d'où ἀβρότη, *nuit*, et Aphrodite (Vénus)?

ABROCHÈTE, ABROCOME, mauvaise orthographe pour Habrocuète, Habrocome.

ABROTE, Ἀβρότη, Béotienne qu'épousa Nise, un des quatre fils d'Égée. Ce prince voulut, dit-on, qu'à tout jamais les femmes de ses états (Mégare) portassent les modes d'Abrote. Celles-ci un jour voulurent s'en écarter : l'oracle s'en mêla, et les novatrices se virent contraintes de revenir à l'ancien usage.

ABSÉE, Ἀψεύς (g. -έως), lat. Abseus, un des fils du Tartare et de la Terre et un des Géants (γηγενεῖς) qui tentèrent d'escalader le ciel (Hygin, préf. des *Fab.*). Serait-ce le mot ἄβυσσος (*abyssus*) défiguré par l'affranchi bibliothécaire ou par ses copistes?

ABSYRTE (et non Absyrthe), Ἄψυρτος, en lat. Absyrtos, Absyrtus (quelquefois Apsyrtus?), Cadmile colque en rapport avec Eète (Axiéros), Jason et Médée (Axiocerses) ; les légendes s'accordent à le donner pour fils du premier et pour frère de la dernière. Sur tous les autres points diversité complète. Ici, l'on veut que sa sœur, à l'instant où elle déserte le palais paternel, l'enlève, puis, quand elle se sent poursuivie par la flotte des Colques, le tue, le déchire et sème ses lambeaux sur la route. Ces funèbres vestiges, laissés sur la ligne de voyage, retardent la course d'Eète ou des agents qu'il a envoyés sur les traces de sa fille : la fugitive a ainsi le temps de quitter l'Euxin pour une des bouches du Danube (*V.* Argonautes). Là, au contraire, Absyrte figure comme chef de la flotte que la Colchide expédie vers l'ouest. Du reste

cette deuxième tradition varie aussi dans ses détails. Selon les uns, Médée, atteinte par les vaisseaux de son père (près de l'embouchure du Phase, ou vers celle du Danube, ou encore dans l'Adriatique!), lui inspire par ses paroles une funeste confiance, et l'attire à une conférence où elle le fait poignarder de la main de Jason (Apollon. de Rh., III, 421-475). Suivant les autres Absyrte, après de longues erreurs, Absyrte qui entre, dit-on, dans le Danube par une autre bouche que les Argonautes, arrive au port de Phéacie (Corfou) alors l'asile du navire d'Iolcos, et surprend le héros grec dans une île voisine où il sacrifie à Diane. Un combat s'engage : Absyrte tombe. Enfin, au dire de quelques mythographes, ni meurtre ni conférence n'ont lieu. Absyrte en route reçoit par la voix de la foudre les avis de Junon, et retourne vers le Phase sans Médée. Peu importe ici de rechercher à laquelle de ces broderies mythiques on doit donner la préférence. Ce qui domine au milieu des diverses traditions, c'est la physionomie cadmilique du jeune prince. Soit comme parèdre, victime, voyageur, soit tout simplement comme quatrième membre de la tétrade, Absyrte s'offre toujours à nous comme Cadmile! Les autres détails n'ont pas d'importance; nous les réduisons à quatre : 1° la mère d'Absyrte est-elle Astérodie, nymphe du Caucase (Apollonius de Rhodes, *Argonautiq.*, III, 242) et première femme d'Eète? ou bien Eurylyte, seconde épouse de ce monarque (Schol. d'Apoll., III, 242, d'après l'auteur des *Naupactiq.*)? ou Ipsie (Hyg., *Fab.* XXIII)? ou Idye? ou Hécate? ou Néère? ou bien enfin une Néréide anonyme (Schol. d'Ap., sur IV, 223, d'après Sophocle, trag. des *Scyth.*)? 2° Absyrte est-il un enfant encore au berceau (le même, pass. d°) ou un adolescent, ou un adulte? l'aîné ou le puîné de Médée? etc. 3° Le meurtre d'Absyrte inspire de l'horreur aux dieux et porte malheur au navire des Argonautes. Tantôt le navire même prend miraculeusement la parole, tantôt un oracle demande ou annonce vengeance! Suivant les uns, cette vengeance déjà commencée par les longues aberrations du navire thessalien s'achève par un naufrage au cap Malée (opinion d'Onomacrite): selon les autres, Jason et Médée avant d'aborder en Grèce subissent une expiation qui les préserve de catastrophes ultérieures? 4° Quel est le lieu théâtre de cette scène tragique? Placé par quelques uns sur les rives du Bas-Phase (c.-à-d. du Rion, fleuve principal, dont le Phase n'est que l'affluent); il est transporté par d'autres à Absuras où l'on montrait le tombeau d'Absyrte du temps d'Arrien (Arr., *Péripl. du P.-Eux.*); par d'autres au bord occidental de l'Euxin, près de l'embouchure du Danube, et par d'autres encore aux parages de l'Adriatique. « La « ville scythique de Tomes, disent « ceux-là, en est une preuve frappante ; car τέτομα signifie *couper* « (Ovide, *Tristes*, l. III, él. IV). » Et les îles Absyrtides (auj. *Ozero* et *Cherzo*), répliquent ceux-là, ces deux îles oblongues et étroites que sépare un faible bras de mer et qu'aujourd'hui unit un pont, n'indiquent-elles pas la présence d'Absyrte en ces lieux? Il est remarquable que ces divergences sur le lieu témoin du meurtre tiennent en partie aux variantes de l'itinéraire du retour des Argonautes. — Ajoutons qu'on a dérivé Absyrte d'ἀποσύρειν. — Dupuis (*Origine des Cultes*, VI, 392) regarde Absyrte comme la constellation du Cocher (comp. PHAÉTHON,

qui est le Cocher, et dont le nom convient au bel Absyrte comme jeune, comme dieu-victime, comme fils d'un dieu-soleil, Eète).—Sources et passages à consulter. I. Anciens. Apollodore, I, 9, § 23, 24, et not. 104 et 105 de Clavier, snr ce chap. d'Apollod. (aj. celles de Heyne); Apollonius de Rhod., *Argon.*, l. III, et son Schol.; Val. Flaccus, et en général tous les mythographes qui ont traité des Argonautes. II. Modernes. Ramler, *Myth.*, 361, 362; Nitsch, *Myth. lexic.* (art. assez substantiel, quoique sans hauteur de vues); Banier, *Myth.*, I, II, p. 263, t. VI, p. 422 et suiv. et *Exp. des fab.*, t. III, p. 127 (il regarde Absyrte comme le général de la flotte envoyée à la poursuite de Jason), et les *Mém. de l'Acad. des Insc.*, XII, 126-136, XIV, 45, 47.

ABUBAS. *Voy.* Abobas.

ACACALLIS, Acallis ou Acalle (et non Acasis), Ἀκακαλλίς (g.-ίδος), fille de Minos, se trouve mise en rapport, tantôt avec Hermès, tantôt avec Apollon. Selon les uns, de Mercure elle eut Cydon, fondateur de la ville crétoise éponyme; selon les autres, d'Apollon elle eut Milet: quelques traditions locales disaient aussi Garamas et Amphithémis (Schol. d'Apollonius, s. IV, 1491). Ainsi que Vénus, mère de Priape, caricature du soleil-générateur, ainsi qu'Addirdaga, mère de Sémiramis, ainsi que Biblis, ainsi que Myrrha, selon quelques légendaires, Acacallis, lorsqu'elle allait mettre Milet au monde, redoutant le courroux de son père ou en proie à une honte tardive, s'enfuit du palais natal et abandonna dans les déserts le fruit d'un amour clandestin. Des loups l'élevèrent, puis des pâtres le recueillirent (Ant. Liberalis, c. 30). Plus tard, son aïeul l'expulsa de Crète. Quelques traditions faisaient de Milet le mari d'Acacallis. Cette variante résulte de l'usage d'intervertir les degrés généalogiques des personnes divines, ce qui donne lieu tantôt à des filles épouses, tantôt à des fils amants ou maris. Nous ne balançons point à voir dans l'Acalle, fille de Minos et de Pasiphaé (Apollodore, III, 1) le même personnage que dans Acacallis. — Pausanias (X, 16) nomme une Acacallis, nymphe, aussi en rapport avec Apollon, de qui elle a deux fils, Phylacis et Philandre, dans la ville de Tarrhe et dans la maison de Carmanor. On voyait à Delphes sa statue de bronze qui semblait donner à téter aux deux enfants. Banier (*Myth.*, t. VI, p. 246, VIII, 63) fait cette nymphe fille de Minos Ier et d'Iothore, et remplace le dieu par un prêtre ou un prince à qui son talent musical ou bien ses hautes connaissances avaient mérité le surnom d'Apollon.—Enfin la première prêtresse dont font mention les marbres d'Amyclès, suivant la copie de Fourmont (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, XXIII, 406), est une Acacallis, fille d'Acrate, dont le sacerdoce dura dix ans (soit de 1430 à 1420 av. J.-C.). Voy. sur ceci Petit-Radel (*Exam. analytique*, p. 178).

ACACÈSE et ACACÈTE, Ἀκακήσιος, Ἀκάκητις, surnoms de Mercure, que l'on devrait regarder comme synonymes. Cependant l'un passe pour être local: il vient, dit-on, d'Acacesium. L'autre signifie, dit-on, sans malice, préservateur. Pour nous, nous croyons distinguer dans ces deux épithètes le radical d'ἀκέομαι, *guérir*, avec redoublement; et nous voyons dans le dieu auquel s'applique le surnom un membre du groupe des dieux

sauveurs, des dieux qui guérissent (âme ou corps, n'importe: *V.* Esculape). Quoi qu'il en soit Mercure était honoré sous le nom d'Acacèse à Mégalopolis et dans la ville d'Acacesium.

ACACUS, Ἄκακος, un des fils de Lycaon, fonda la ville d'Acacesium en Arcadie (Pausanias, l. VIII). Selon la tradition indigène, c'est ce prince qui éleva Hermès (Mercure).

ACADÈME, Ἀκάδημος, d'Athènes, apprit aux deux Tyndarides Castor et Pollux qu'Hélène, leur sœur, avait été cachée dans Aphidnes par Thésée. Les deux héros le comblèrent d'honneurs, et plus tard, dit-on, les Lacédémoniens, lors de leurs fréquentes excursions en Attique, épargnèrent en mémoire de lui le pays et la terre qu'il avait habitée et qui garde toujours le nom d'Académie. On sait que, depuis, ce lieu devint célèbre par les cours de Platon et donna son nom à l'école fondée par l'illustre disciple de Socrate. Une tradition différente voulait que le nom primitif d'Académie eût été Échédémie, et rattachait à ce dire peu connu les noms des deux frères Échédème et Marathon. (*V.* Échédème.)

ACALANTHIS, Ἀκαλανθίς (g. -ιδος), une des neuf Piérides, fut changée en serin ou en chardonneret, du moins selon la légende de ceux qui supposent que chacune des ces imprudentes rivales des Muses subit une métamorphose particulière (Ant. Liberalis, c. 9). N. B. 1° En grec, ἀκαλανθίς, comme ἀκανθίς et ἀκανθυλλίς, signifie chardonneret: tous trois viennent, assure-t-on, d'ἄκανθα (*épine*), parce que ces oiseaux se posent souvent sur les épines, ou font entrer des brins d'épines dans la construction de leurs nids. L'incertitude que laissent les mythographes sur l'espèce ornithologique dont Acalanthis prend la forme n'importe en rien. Chardonneret et serin appartiennent à la même famille (les fringillés.) Il n'est pas impossible, même, que ces espèces si voisines aient souvent été confondues par les anciens et en conséquence désignées par un même nom. Il y a plus: M. Cuvier regarde l'acanthyllide d'Aristote (*Hist. des anim.*, IX, 13) comme la *Vitiparra* de Pline (*Hist. Nat.*, X, 50: Voy. not. de l'éd. Lemaire, t. IV de Pline, p. 286 et 7), c'est-à-dire comme des mésanges. Le chant d'une part, de l'autre une vivacité qui peut sembler bizarre, capricieuse, ont sans doute été les causes qui ont fait choisir l'Acanthide des anciens pour l'adéquate zoologique des Piérides. La remarque serait frappante surtout, si l'on s'arrêtait aux mésanges, dont le cri aigu, concentré, exprime si complètement l'humeur colérique. Comparez les articles Acanthe et Acanthis.

ACALLE, Ἀκάλλη (g. -ης). *Voy.* Acacallis.

AÇAMANIA, dans le Ramaïana, figure comme fils du roi d'Aoude (alors Aïodhia) Sazava et de Kessini, sa première femme. Impie et cruel il fut banni du trône par son père; et Ansouman, son frère, fils du second lit, fut substitué à tous ses droits.

1. ACAMAS, Ἀκάμας (dans Virgile, *Én.*, II, Athamas), était fils de Thésée, et de Phèdre, suivant les uns, d'Antiope, suivant les autres. Éthra, sa bisaïeule, lui prodigua pendant son enfance les soins les plus tendres. Devenu grand il alla comme ambassadeur avec son frère Démophoon redemander Hélène aux Troyens. Laodice, la plus belle des filles de Priam et femme d'Hélicaon,

devint éperdument amoureuse de lui. La femme de Persée, gouverneur de la ville, favorisa leur passion mutuelle. Le fils qui résulta de ces entrevues illicites s'appela Munitus ou Munychus: Éthra qui avait suivi Hélène dans Ilium l'éleva non moins soigneusement que son père. Acamas fut un de ceux qui se cachèrent dans les flancs du cheval de bois pour s'introduire dans Troie. De cette ville incendiée par les Grecs les uns le ramènent en Europe; mais selon les autres il semble qu'il s'enfonça dans la haute Phrygie. Il combattit les Solymes (Étienne de Byz., art. Ἀκαμάντιον); charmé de ses hauts faits, le roi du pays lui concéda un emplacement où notre héros fonda la ville d'Acamantium (noyau de Synnade? comp. Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, II, 395). Un peu plus tard, Cypre le reçut: et une cité de son nom s'éleva entre Arsinoé et Paphos (Schol. de Lycophr., v. 591): un de ses descendants même bâtit Chytres (Xénagore dans É. de Byz., art. Χυτροί); et la pointe nord-ouest de l'île (auj. cap S.-Épiphane) porta le nom d'Acamas ou Acamantide (Strabon, X) étendu quelquefois à l'île entière (Pline, V, 31). — Pour la conciliation de tous ces voyages, de toutes ces colonies, *Voy.* Raoul-Rochette, ouvr. et pass. d°. et tout le chapitre. Remarquons surtout que l'Iliade ne dit mot d'Acamas, pas plus que de Démophoon. Ils ne vinrent donc pas à Troie! Si, répond-on, et Homère lui-même le disait, mais dans des vers qui ne nous sont point parvenus (Démosth., *Or. funèb.*, p. 245 C éd. Wolf; auquel aj. Schol. de Lycoph., v. 452, et Pausanias, X, 26). Il est vrai que sans doute ils y vinrent comme simples volontaires et à la suite d'Éléphénor ou Elpénor, le chef des Abantes de l'Eubée: Ménesthée alors jouissait à leur préjudice dans Athènes d'une puissance usurpée. M. Petit-Radel, dans ses synchronismes de l'histoire grecque primitive, suppose qu'Acamas à l'époque du commencement de la guerre de Troie (1209 av. J.-C.) avait environ 30 ans (Voy. *Exam. analyt.*, p. 204 et le tableau XVIII-5). Pour quelques-uns Acamas était le fils et non le frère de Démophoon.

2. ACAMAS, fils d'Anténor, commandait les Dardanes avec Archiloque, son frère (*Il.*, II, 842), et avec Énée. Dans l'attaque du camp grec (XII, 100), c'est lui qui conduit la quatrième colonne de l'armée troyenne. Archiloque périt de la main d'Ajax: Acamas le venge en tuant Promaque (XIV, 475). Plus tard Mérione l'immole (XVI, 342; comp. l'article qui précède); ou plutôt le blesse, si avec le vieux mythologue Symmaque (*Retours*, dans le Schol. de Lycoph., s. v. 873), il faut croire que trois princes anténorides, Acamas, Hippoloque et Glaucus, vont bâtir une ville sur la colline dite des Anténorides, dans le Niphaïat ou lisière libyque de l'Égypte (comp. Raoul-Rochette, *Col. gr.*, II, 365). — On trouve encore deux Acamas: 1° Un fils d'Eussore; chef des Thraces, brave, agile coureur, il finit par tomber sous les coups d'Ajax le Télamonide (*Iliad.*, II, 844; V, 462; VI, 7). 2° Un fils d'Asius, que Wolf écrit ADAMAS. Il combat dans l'Iliade Léontée et Polypète, est blessé par Antiloque et tombe percé d'un coup de lance par Mérione (XII, 140, etc; XIII, 560, etc.). Asius, son père, commandait le corps dont Acamas faisait partie. On reconnaît ici sans doute l'Ase ou dieu suprême scandinave et le Cadmile, son parèdre.

—N. B. Le brave Troyen que donne M. Noël comme un homonyme nouveau, ne peut être qu'un des précédents.

ACANTHE, Ἄκανθος, fils d'Autonoüs et d'Hippodamie, fut dévoré par les chevaux de son père, et changé en acanthide (serin ou chardonneret chez les anciens : comp. ACALANTHIS). Cette fin tragique rappelle celle d'Abder, et indique un Cadmile. Acanthis, qu'on donne comme sœur d'Acanthe, et qui subit la même métamorphose, complète la ressemblance; car Abder-Cadmile se trouve tantôt un jeune servant, tantôt la sœur de Diomède. Or, peu importe qu'on admette à la fois deux personnages à sexe différent ou seulement un des deux; Acanthe-Acanthis sont à volonté un androgyne, ou un être doué d'un sexe seul, ou deux êtres l'un mâle et l'autre femelle : même chose d'Abder-Abdéra. Nous ne disons rien de la relation de consanguinité entre le Cadmile et ses supérieurs; il est trop évident que, fils ou simple parèdre, c'est toujours un Cadmile. — Quelques mythologues modernes (Banier, *Myth.*, t. II, p. 620) nomment une nymphe ACANTHE, amante d'Apollon et métamorphosée par ce dieu en une plante éponyme (le célèbre *Acanthus mollis* de Linn., vulg. *branche ursine* dont les feuilles si élégamment découpées ont fourni au chapiteau des colonnes corinthiennes l'ornement le plus léger et le plus gracieux). On doit se souvenir ici que nombre d'amantes d'Apollon, dans la mythologie hellénique, furent métamorphosées en fleurs, en arbres, en plantes. Peut-être aussi dans cette Acanthe faut-il soupçonner une Neith inférieure. Comp. l'art. ACANTHO. —Outre les oiseaux et la plante indiqués dans l'appendice qui précède et à l'art. ACALANTHIS, on doit remarquer trois villes du nom d'*Acanthe*, l'une en Thrace, la seconde dans l'Athamanie en Épire, la troisième en Égypte. La dernière offre aux mythologues un détail intéressant dans la cérémonie annuelle de l'eau versée par un prêtre dans un vase percé : analogie marquée avec les Canopes (*V.* CANOPE), avec les Danaïdes, avec le trou par lequel, dans le temple de la déesse de Syrie (*V.* ADDIRDAGA), on jetait les eaux commémoratives du grand cataclysme.

ACANTHIS, Ἀκανθίς, sœur d'Acanthe et par conséquent fille d'Autonoüs et d'Hippodamie, fut métamorphosée en acanthide (*V.* l'article précédent et ACALANTHIS). Longtemps sans doute après la formation première du mythe d'Acanthis et pour le coordonner avec celui d'Acanthe, on écrivit qu'Acanthis changea de forme, grâce à la pitié des dieux touchés des larmes qu'elle ne cessait de répandre sur la mort de son frère. Réminiscence évidente des Héliades et de Phaéthon! Et peut-être, en pressant un peu les légendes, remarquerait-on encore d'autres rapports. Acanthe meurt dévoré par les chevaux d'Hippodamie (la dompteuse de chevaux); Phaéthon périt victime de ses coursiers. Une sœur gémit sur Acanthe; des sœurs pleurent sur Phaéthon. Et cette sœur d'Acanthe, Acanthis, ne serait-elle donc pas l'Acanthe, nymphe aimée d'Apollon? L'Acanthe oiseau, l'acanthe plante ne sont qu'un; l'épine éponyme (ἄκανθα), qui forme le nid, se confond avec le léger volatile qui en cueille et en assemble les brins pour y déposer les fruits de l'amour. Tout est donc aérien et héliaque dans cette fable, et le parallélisme se dessine de plus en plus. Les Phaéthontides deviennent

arbres ; une Acanthis devient arbuste.—Une autre Acanthis est fille d'Ajax le Télamonide et de sa concubine Glauca.

ACANTHO, Ἀκανθώ (g. -όος-οῦς), mère du quatrième soleil de Cicéron. De là deux hypothèses possibles : l'une, que le soleil, fils d'Acantho, n'est autre que Fta (Vulcain, le feu-lumière); l'autre, que le troisième et le quatrième soleil de Cicéron se réduisent à un seul, fils de Fta (Opas, selon le philosophe latin) et de Neith (Acantho). Car Neith figure tour à tour comme mère et comme femme de Fta (*V.* Neith).

AÇARADEN. *Voy.* Daçaratha.

ACARNAS ou ACARNAN, Ἀκάρνας (g. -ανος), et Amphotère, Ἀμφότερος, Dioscures argiens, étaient fils de l'amphiaraïde Alcméon et de Calliroé, sa seconde femme. Encore au berceau lorsque leur père expira sous les coups des deux Phégéides, frères d'Alphésibée, la jalouse rivale supplantée par leur mère, ils arrivèrent instantanément à l'âge d'homme. « Hébé, » disent les mythologues, « ajouta les années aux heures qu'à » peine ils comptaient. » Dociles aux ordres d'une mère qui ne respirait que pour la vengeance, ils marchent soudain au palais d'Agapénor, ou, suivant d'autres, vers Delphes où ils tuent Pronoüs et Argénor, les deux assassins d'Alcméon ; puis arrivent à toute bride en Arcadie à Psophis, résidence du vieux Phégée, et l'immolent avec sa femme aux mânes du fils d'Amphiaràs. On les poursuit; mais les Tégéates leur ouvrent les portes de leur ville, et leur donnent asile. Un peu plus tard, ils s'éloignèrent de la péninsule péloponésienne, et allèrent fonder un établissement à l'ouest des Locrides. Le pays prit, d'un d'entre eux, le nom, depuis si connu, d'Acarnanie. Notez toutefois que, selon des traditions non moins répandues, Alcméon s'était, long-temps avant tous ces évènements, établi dans l'Acarnanie où, par conséquent, ses fils n'auraient fait que continuer son ouvrage. Voy. *Col. gr.* de Raoul-Roch., t. II, p. 240 et suiv. Jusqu'ici nous n'apercevons qu'un trait vraiment mythologique dans cette légende qu'à peu de frais l'évhémérisme peut métamorphoser en une histoire vraisemblable. C'est la miraculeuse célérité avec laquelle nos deux Alcméonides passent de l'extrême enfance à l'âge viril. Zéthès et Calaïs, ces fils jumeaux de Borée, nous offrent le même spectacle. Dans l'un et l'autre cas, voici ce qui plane sur l'idée primitive de la légende. Cabires, Patèques, Dioscures, tous dieux ou génies émanations de Knef et de Fta, se présentent en mythologie avec les formes naines, grosses, courtes, ramassées, joufflues et grotesques. Castor et Pollux se voient souvent avec cette physionomie bizarre et qui provoque le rire. Mais les Grecs, de bonne heure amateurs passionnés des belles formes, les Grecs qui, récapitulaient tout par la configuration humaine adulte, les Grecs, qui, en conséquence voulaient faire de leurs héros des adolescents, des hommes, et qui pourtant tenaient à les montrer enfants et nés de la veille, se trouvèrent amenés à proclamer le miracle des croissances subites : à peine jetés du sein maternel dans le berceau, ce sont des hommes, des braves, des vengeurs. Les détails de cette vengeance sont tout aussi mythologiques. Ainsi, par exemple, le collier et la robe d'Ériphyle (l'incarnation péloponésienne d'Harmonie) y figurent depuis le commencement jusqu'à la fin. Ra-

dieux ornements donnés d'abord par Alcméon à la fille de Phégée, puis à la rivale qui lui succède, ils ont passé dans la main de Pronoüs et d'Argénor qui vont les dédier au dieu de Delphes. Surviennent les vengeurs : le mystique collier est pris par les Dioscures argiens, qui le font briller un moment aux yeux de leur mère, puis définitivement le consacrent dans le temple delphique. Achéloüs, le fleuve antique, l'avait ainsi ordonné par un oracle. Dans cette famille d'Amphiarâs, comme dans la dynastie tantalide, on voit toujours le sang appeler du sang, le meurtre des meurtres. Vengeance, voilà l'unique devise. Mais, quel que soit le fondement historique de ces traditions, nul doute qu'elles n'aient été adaptées à des dogmes sacrés antérieurs. Quels sont ces dogmes? ceux de la mort cabirique. Dans une au moins des écoles cabiroïdes, il faut que Cadmile meure. Les raisons, on les trouve aux articles CABIRES, CADMILE. Mais, dès que Cadmile est la forme, ce n'est pas une fois qu'il meurt, c'est mille. De cette mort multiple, l'idée des réactions, des vengeances, des légendes semi-historiques vulgaires.

ACASIS, Ἄκασις (g. -ιδος), probablement corruption pour ACALLIS, qui serait la même qu'ACALLE ou ACACALLIS (*V.* ce nom).

ACASTE, Ἄκαστος, fils de Pélias (usurpateur du trône d'Iolcos), eut pour mère Anaxibie ou Philomaque; pour épouse Astydamie ou (selon Pindare, *Ném.* IV, 92 ; V, 49) Hippodamie, fille de Créthée; pour enfants deux filles, Laodamie, femme de Protésilas, et Stérope, promise à Pélée; pour sœurs enfin, les Péliades, si célèbres par le meurtre de leur père qu'elles coupèrent en lambeaux pour préparer son rajeunissement. On le voit prendre part à la chasse du sanglier de Calydon (Ovide, *Métam.*, VIII, 306) et à l'expédition des Argonautes, parmi lesquels ses magnifiques chevaux le font surtout remarquer (Apollonius de Rhodes, I, 224). Il célèbre des jeux funèbres en l'honneur de son père. Zéthès y remporte le prix de la course dolichodromique; Calaïs, celui du double stade; Castor celui du stade; Pollux celui du ceste; Pélée celui de la lutte : Hercule triomphe dans le pancrace; Euryte au tir de l'arc; Méléagre au jeu du disque; Bellérophon dans la course à cheval; Iolas dans la course des quadriges; Céphale à la fronde. Orphée, Olympe, Linus, Eumolpe, y obtiennent aussi des couronnes; les deux derniers pour le chant, Olympe pour la flûte et Orphée pour la lyre (Voy. Hygin, *Fab.* CCLXXIII). Glaucus y fut déchiré par ses chevaux, et Pilus y périt de la main de Cycnus. De plus, Acaste a avec Pélée les relations les plus diverses en apparence. D'abord, il lui donne l'hospitalité, après le meurtre d'Eurytion; puis s'imaginant, sur les plaintes mensongères de sa femme, nouvelle Sthénobée d'un nouveau Bellérophon, que le prince phthiote a voulu souiller son lit, il l'invite à la chasse; et, quand accablé de fatigue Pélée succombe au sommeil, Acaste lui dérobe son glaive et le livre aux Centaures (*V.* Apollod., III, XIII, § 3, d'après Hésiode, dans le schol. de Pind., *Ném.* IV, v. 95). Selon quelques auteurs, Pélée, pendant la chasse, avait tué par mégarde le fils d'Acaste. Ainsi le roi d'Iolcos aurait et le meurtre d'un fils et un adultère à punir. Des écrivains plus récents ont réuni les deux traditions. Quoi qu'il en soit, Pélée se venge bientôt : sauvé par Chiron ou par l'apparition de Vulcain qui vient lui remettre un

autre fer forgé de sa main, il retourne à Iolcos, accompagné de Jason, de Castor, de Pollux, s'empare de la ville et fait Astydamie prisonnière. Acaste s'échappe et va vieillir dans l'exil. Rien ne dit clairement qo'il revienne plus tard dans ses états. Cependant les malheurs qu'Homère (*Iliad.*, XXIII; *Odys.*, XI, 493 et suiv.) attribue à la vieillesse de Pélée ont fait présumer qu'au moins Iolcos avait été reconquise sur le roi de la Phthiotide par Acaste ou par sa famille. On a essayé de coordonner ces détails et de les réduire en corps d'histoire. Beaucoup plus vieux que Pélée, dit-on, Acaste fit connaissance avec ce prince à la chasse du sanglier de Calydon. Plus tard, lorsqu'il l'eut reçu dans sun palais, craignant de voir son hôte ambitieox lui ravir le sceptre usurpé sur Éson (le malheur de son fils redoublait ces craintes), il se résolut à perdre un rival redonté; mais soit honte de violer les droits sacrés de l'hospitalité, soit sentiment de son impuissance, il eut recours à ses voisins. Les Centaures belliqueux, habitants des monts limitrophes, reçoivent de lui l'avis de prendre le roi de la Phthiotide, et ils se partagent ses états. Mais Pélée échappe : il se ligue avec le parti de Jason, le fils du prince dépossédé par le père d'Acaste, avec les Dioscures, les chevaliers errants de l'aotique mythologie, présents partout, secourables partout, à Calydon, dans la Bébrycie, sur les rives du Phase. Acaste fuit. Iolcos, pillée, tombe aux maios de Jason qui ne sait pas la conserver longtemps. Acaste, disons plutôt les Acastides, lorsqu'ils sont de nouveau possesseurs de leur petit royaume, ne maoquent pas de prendre leur revanche, et de susciter de graves embarras au vieux Pélée, s'ils ne lui font pas eux-mêmes la guerre, ce que cependant proclamait formellement Dictys de Crète, l. VI, c. 9; mais d'après les broderies arbitraires dont quelques poètes tragiques avaient surchargé un drame de Néoptolème. Voy. Clavier (*Hist. des premiers temps de la Grèce*, II, 9, et n. 3). — Pour nous, bornons-nous à faire observer, 1° qu'Acaste, voisin de Pélée et Pélias (quelque différentes que soient les orthographes de ces deux mots, Πηλεύς, Πελίας), rappelle à l'instant Castor avec Pollux; 2° que dès-lors Acaste-Castor a deux fonctions : il est jusqu'à un certain point hémisphère supérieur, ciel lumineux, soleil ou bon principe; il est hémisphère inférieur, ciel sombre, ténèbres, *lux maligna*, et par suite génie perfide et funeste. Quoique fils d'un soleil il est soleil lui-même; mais il a un jumeau, un égal, qui bientôt devient un rival, un antipode, un antagoniste. L'alternative de succès et de revers des deux antagonistes prouve que la victoire appartient tantôt aux ténèbres (soleil d'automne et d'hiver), tantôt à la forte et resplendissante lumière qui renaît à l'équinoxe du printemps. Pour l'épisode d'Astydamie, c'est celui de Phèdre et de Sthénobée dans les légendes solaires de Thésée et de Bellérophon. (*Voy.* ces noms). — Une nymphe ACASTE (Hésiode, *Théog.*, 356) est Océanide.

AÇAT (vulg. ASAT, mais prononcez le s dur), dans la mythologie théologico-philosophique des Védantas (commentaire du Véda) est pris pour le Non-Être, c'est-à-dire pour les phénomènes, pour les formes, pour tout ce qui est insubstantiel. On n'a pas de peine à comprendre comment le mysticisme hindou prompt à tout personnaliser a fait du non-être un

être. Toutes les personnifications de la Mort passent pour une antinomie analogue : et cependant quelle différence dans la hauteur de conceptions entre la négation de l'être prise pour la destruction, la mort, et la négation de l'être placée dans le phénomène, dans la qualité, dans la forme ! (Colebrooke, *As. Research.*, *VIII*, p. 397 et 404; Mayer, *Brahma*, p. 139, etc.).

ACCA ou ACCA-LARENTIA, nom donné par les légendes romaines 1° à la femme du berger Faustule, père nourricier de Romulus; 2° à la courtisane connue depuis dans le culte sous le nom de Flore. La femme du pâtre est mère de douze fils (Masur. Sabin., dans Aulu-Gelle, *Nuits attiq.*, VI, 7). Sa vie aussi est vouée aux désordres: *Lupa*, tel est le nom que lui donnent les historiens, et par là on explique, au grand applaudissement de la foule des savants, la tradition qui fait nourrir les deux jumeaux issus de Silvie par une louve. D'autres veulent qu'en réduisant au minimum, qu'en restreignant à un instant ce miraculeux allaitement par la louve, le fait n'ait rien d'improbable. Nous ne descendons pas à ces misérables discussions. L'important pour nous est de remarquer que le caractère courtisanesque de l'Acca Faustulide nous mène droit à la légende de l'Acca qu'on métamorphosa en Flore. Celle-ci s'était enrichie (comme des courtisanes s'enrichissent dans d'humbles bourgades qui n'ont ni luxe ni civilisation) des dépouilles de mille amants, lorsqu'un beau matin elle sort du temple d'Hercule. Elle y avait passé la nuit entière (dans les bras d'un prêtre, interrompent nos impitoyables évhéméristes); et là l'oracle lui avait conseillé de prendre pour mari le premier homme qui se présenterait à elle au sortir du lieu saint. Acca jouait de bonheur; elle rencontra un riche (Tarutius); ce riche l'aima : ils se marièrent. Long-temps après Acca mourut et légua ses grands biens au peuple romain; et le peuple romain fit ce que fit depuis Sylla en pareille occasion, il accepta la donation. De plus, il institua une fête en l'honneur de la testatrice et lui donna le nom de Flore. Les invraisemblances qui chamarrent ces vieilles traditions n'ont pas besoin d'être relevées. L'essentiel est de se convaincre que les deux Acca n'ont pas plus existé l'une que l'autre, qu'elles se réduisent à une seule conception primitive, que la *Louve* (*V.* LATONE) est en mythologie la mère des dieux de la lumière, enfin que les douze fils d'Acca rappellent de la manière la plus frappante les douze Aditias de l'Inde. Les fêtes d'Acca se célébraient le 23 décembre et s'appelaient Accalies ou Larentalies : les Florales ou fêtes d'Acca-Flore tombaient le 28 avril et duraient 3 jours. —Virgile (*Én.*, XI, 897) nomme Acca une des suivantes de la guerrière Camille.

ACÈLE, Ἄκελος, ou ACELLE, Ἀκέλλας, fils d'Hercule et de Malis, suivante d'Omphale (Apollod., I, p. 359 d'éd. Clavier). On peut remarquer en Lycie une ville du même nom.

ACENCHÉRÉ. *Voy.* ACHENCHARA.

ACERBAS, mieux AKHERBAS ou SIKHARBAS; vulgairement SICHÉE. *Voy.* ce nom.—Quelques-uns lisent ATHERBAS.

ACERSÉCOMÈS, Ἀκερσεκόμης, *à la longue chevelure*, épithète, puis nom d'Apollon, dieu à l'éternelle jeunesse. On connaît la coutume qu'avaient les anciens, Asiatiques,

Romains et Grecs, de laisser croître la chevelure des éphèbes, des esclaves de luxe et de plaisir; et l'on sait quelle application Juvénal (X, 128) a fait du mot Acersécomès (1).

ACÉSAMÈNE, Ἀκεσάμενος, et, selon d'autres, ACÉSAMÉNÉE, Ἀκεσαμενεύς, père de Péribée, maîtresse du fleuve thraco-macédonien Axios, et mère de Pélégon (*Iliad.*, XXI, 142).

ACÉSIDAS ou IDAS, Ἀκεσίδας ou Ἴδας, est un des Dactyles idéens selon la liste crétoise que nous a conservée Pausanias (l. v, ch. 7), et dont presque tous les noms ont évidemment été forgés sous l'influence d'idées médicinales (*Voy.* DACTYLES). Dans Acésidas, se reconnaît sur le champ le verbe grec *Akéomai*, guérir. Ce dieu avait un temple à Olympie.

ACÉSIOS, Ἀκέσιος, surnom d'Apollon et de Télesphore, était plus particulièrement affecté au premier. Voy. Lennep, *Etym. gr.*, 1, p. 69; Pausanias, VI, 24: et comp. ACESTOR.

ACÉSO, Ἀκεσώ (g. -όος-οῦς), fille d'Esculape (toujours la même racine, *Akéomai*, guérir), selon Le Clerc, aurait été la salubrité de l'air purifié par les rayons du soleil. Il peut y avoir en cela un peu de vrai. Remarquons que l'on donne encore une fille à Esculape : c'est Iaso, car nous ne parlons pas d'Hygie. Si Acéso et Iaso ne sont pas une seule et même divinité, nous inclinerions assez à voir dans Iaso (d'*Iâsthæ*) la médecine, la puissance médicinale, en tant qu'offrant des potions et des remèdes, tandis qu'Acéso serait plutôt cette médecine légère, intangible, impondérable, qu'exercent sur l'homme l'état convenable de l'atmosphère et les phénomènes météorologiques : bien entendu pourtant que chacune de ces personnalisations empiète un peu sur l'autre et balance dans un vague large qui est le contraire de la rigoureuse précision. Hygie, Acéso et Iaso forment comme une triade de grâces médicales.

ACESTE (en latin ACESTES), Ἀκέστης, prince sicilien, fils du fleuve Crimise, et non Crinise (*fiume di Calta Bellota*) et de la Troyenne Égeste, jeta les fondements d'une ville à laquelle il donna le nom de sa mère (Hygin, *Fab.* CCLXXIII). Selon Virgile (I, 550, et V), Énée relâcha deux fois dans ses états, et y reçut du vieux monarque l'accueil le plus bienveillant. Il y laissa même une partie de ses compagnons de voyage. Denys d'Halicarnasse (I, 52) prétend qu'Aceste naquit en Asie et non en Sicile, et qu'il n'émigra de sa ville natale que lorsque le siège commença à inspirer des craintes vives aux Priamides. D'antiques médailles siciliennes (dans Paruto et Derville; comp. Cluver, *Sic. antiq.*, II, 2) font allusion aux évènements mythiques, dont est brodée la légende d'Aceste.—Où Aceste a-t-il existé? Ce nom représente-t-il un peuple, un homme, ou bien une idée? Y a-t-il eu vraiment une émigration troyenne en Sicile? La légende, liée par Virgile à celle d'Énée et généralement à toutes celles qui nous montrent les fils d'Ilion et de l'Orient faisant voile vers l'Hespérie, fut-elle indigène en Sicile, ou bien y fut-elle importée plus tard par les Grecs? Égeste et Aceste ne sont au fond qu'un même nom. On peut aussi penser à la similitude des noms Ceste (ceinture et gantelet de fer), d'une part, et Acésios de l'autre; ce qui nous fait entrevoir des

(1) ....Si nemo tribunal
Vendit Acersecomes....

rapports entre ce Troyen, voyageur maritime, et les Dioscures Cabires (Hélène-Vénus au ceste grâcieux; Castor et Pollux-Mars au ceste terrible). Les Cabires, il ne faut pas l'oublier, ont aussi un aspect médicinal.

ACESTOR, Ἀκέστωρ, surnom de Phébus dans Euripide (voy. *pet. Schol. sur l'Iliade*, XXII, 2). Cette épithète, la même que celle d'Acésios se réfère à la série des attributions médicales du dieu, et devrait se traduire par *guérisseur* (R., *Akéomai*, guérir). — Peut-être ne se tromperait-on pas si l'on dédoublait Apolloo-Acestor en Apollon d'une part, et de l'autre en un Acestor compagnon et fils, comme Esculape. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Acestorides, c'est-à-dire descendants d'Acestor, étaient au nombre des puissantes familles de la Grèce, et figurent comme archontes d'Athènes. La maison Acilia à Rome eut sans doute quelques prétentions généalogiques de ce genre; et c'est ce que semblent indiquer les images d'Esculape ou d'Hygie, que portent ses médailles (voy. Orsini, Vaillant, Eckhel et principalement le grand ouvrage de ce dernier, t. V, p. 119); quoique, au dire de quelques savants, ces emblèmes fassent tout simplement allusion à la résidence d'Archagathe, le premier médecin grec venu à Rome, 219 ans avant J.-C., dans le carrefour des Acilius (Pline, *H. nat.*, XXIX, 6; Morelli dans Spanheim, *de us. et præst. numism.*, II, p. 15; Lavercamp, sur *Thes.* de Morelli, 2 et suiv., 637 et suiv.).—Un autre Acestor, fils d'Éphippe, fut tué par Hercule (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, t. XXXIX, p. 243).

ACÈTE (en latin Acoetes), Ἀκοίτης, disciple et apôtre de Bacchus, figure dans les narrations relatives au culte dionysiaque comme Lydien de naissance. Il commande un vaisseau (corsaire) que montent des aventuriers de Tyrrhène; il fend les eaux des Cyclades. Naxos, l'île consacrée par les larmes d'Ariadne, arrête un instant ses matelots. Un adolescent de la plus rare beauté est là endormi sur la côte. Ils l'enlèvent, et déjà se préparent à l'outrager. Seul, Acète devine dans ce captif un rejeton du sang des dieux, et attend un miracle en silence. Tout à coup le navire s'arrête: le lierre court du pied à la cime du mât, les tigres, porteurs habituels du dieu de Nysa, rugissent: l'enfant maîtrise leurs bonds puissants avec des guides de soie. Il agite son sceptre de lierre (le thyrse), et les ravisseurs, transformés en dauphins, se précipitent dans les ondes: Acète seul échappe à sa vengeance, et devient son grand-prêtre. Ici, la scène change. Missionnaire du culte nouveau, Acète va conter aux infidèles les merveilles dont il a été témoin oculaire. Le roi de la Thèbes de Béotie, Penthée, l'entend, et s'indigne de ces prédications. Il jette l'enthousiaste en prison. Mais, à peine la nuit commence, et les chaînes qui lient le martyr se brisent ou tombent; sans avoir tourné et crié sur leurs gonds, les portes s'ouvrent: Acète est libre. — On trouve encore deux Acètes, l'un père de Laocoon (Hygin, *Fab.* CXXXV), l'autre compagnon d'Évandre qui l'envoie auprès d'Énée avec son fils Pallas (*Énéid.*, XI, 30). Au nom du premier de ces deux Acètes, Munker, dans Hygin, substitue Anténor.

ACHATE, Achates, le Pylade d'Énée dans Virgile, qui manque rarement de lui donner l'épithète de *fidus*. L'expression *fidèle Achate* a

passé en proverbe, comme synonyme d'ami, d'inséparable.

ACHÉCHING, autrement ARCHING, Ized femelle qui ne fait qu'un avec l'Ized mâle Ard. L'être composite qui résulte de là, Ard-Achéching, n'est-il point analogue à l'Arddhanari des Hindous? (Voyez Creuzer, trad. de Guign., I, 704, la n). Grâce à la bienveillante influence de cet Ized, l'espèce humaine, brillante de santé (*Zend-Av.* de Kleuker, I, 148 et 162), voit les aliments charger ses tables et la joie inonder son cœur. Les ris, les plaisirs, un doux éclat forment son cortège.—Peut-être doit-on rapprocher le nom d'Achéching, 1° d'Houcheng, qui lui-même ressemble assez à Jasion, Jason, etc., ainsi qu'aux dieux et déesses Acésios, Acéso, Acestor; 2° d'Hygie qu'au fond nous croyons identique à Houcheng. Et quant à l'idée, rien de si simple que des génies à la fois nourriciers et sauveurs de l'homme, pâtres et médecins. Apollon en Grèce réunissait ces deux fonctions, et presque tous les groupes où se montrent ses parèdres offrent un dieu qui fournit les aliments, et un dieu qui chasse au loin la maladie.

ACHÉE ou AKHÉE, en latin ACHÆUS, en grec Ἀχαιός, dont le nom récapitule jusqu'à un certain point la peuplade achéenne, a été scindé en deux, savoir: 1° un Achée, fils de la Thessalienne Larisse et de Neptune, frère de Phthius et de Pélasgue, père d'un autre Phthius et petit-fils d'un autre Pélasgue (Den. d'Hal., I, 17); 2° un fils de Xanthe et de Créuse. Ce dernier aurait vécu vers 1520-1470 avant J.-C., tandis que le premier remonterait à 1655 (naissance, 1710: Petit-Radel, Tabl. dans l'*Exam. analyt.*). Ceux qui ne les ont pas distingués ont dit, les uns, qu'Achée originaire du nord-ouest du Péloponèse alla fonder un établissement dans la Phthiotide; les autres, qu'Achée parti de la Phthiotide fonda un état dans le Péloponèse. L'existence de deux princes homonymes lève ces difficultés et bien d'autres encore. Par exemple (selon Pausanias, VII, 1), deux petits-fils d'Achée le Xanthide, Archandre et Archédique vont dans le Péloponèse épouser deux filles du roi Danaüs (Scée et Automaté). Or, Xanthe était postérieur de six générations à Danaüs. Comment ses petits-fils auraient-ils pu s'unir aux filles du monarque d'Argos? Évidemment il y a eu confusion, et l'on a attribué à l'Achée du sang de Xanthe ce qui appartenait au fils de Larisse. Qui sait même si cette généalogie fameuse qui donnait Xanthe l'Hellénide pour père à Achée, et qui fit presque oublier aux Grecs l'Achée ancien, n'est pas moderne relativement à celle qui nous montre dans ce dernier un fils de Larisse et du dieu des mers? N'aurait-on pas imaginé le premier uniquement dans la vue de donner aux Achéens une origine dorienne? (Clavier, *Trad. d'Apollod.*, t. II, p. 86 et 87, n° 12.) Cette conjecture est plus plausible sans doute que celle de Larcher (*Chronol. d'Hérodote*, p. 322 et 428), qui explique l'union des Danaïdes avec des petits-fils de Xanthe par l'existence d'un deuxième Danaüs, dont on ne voit nulle trace dans la fable ni dans l'histoire. Pour nous, voici les faits: les Achéens occupent presque de temps immémorial la Phthiotide en Thessalie, et paraissent aussi dans le Péloponèse, tantôt à une époque assez reculée et lorsque ce sont les Pélasgues qui règnent dans cette péninsule,

tantôt plus tard et quand les Doriens guidés par le fils d'Hercule en ont opéré la conquête. De là deux masses distinctes de faits : 1° le triomphe des Achéens Phthiotes qui vont les premiers combattre les Pélasgues et qui font du Péloponèse une péninsule achéo-pélasgique ; 2° la défaite des Achéens-Pélasgues qui sont dépouillés par les Hellènes et qui, refoulés sur la rive nord-ouest du Péloponèse achéo-hellénique, refluent jusque sur la Phthiotide, leur patrie. Au reste, voy. sur les questions ethnographiques dont les mythes ne sont évidemment que l'expression, 1° Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, I, 347, II, 110, 210, 211, 212, 419, 420, puis II, 7, 107, 110, 243, III, 12, 13, 17, 107; 2° Clavier, *Hist. des premiers temps de la G.*, I, 237, 238, 269, II, 25, 26, 51, 52, etc.; 3° K.-Otf. Müller, *Dorier*, 1re partie, 10, 64, 76. Baur veut qu'Achaïe revienne à Αχ-γαῖα, terre aquatique (Αχ... est le latin *aqua*, le persan et l'hindou *ab*, etc.). *Symbol. u. Myt.*, I, 268, n. Mentionnons de plus Achée, Ἀχαία, au féminin, surnom de Cérès ainsi appelée à cause de la vive douleur, *Achos*, que lui fit éprouver la perte de sa fille. D'autres dieux et déesses ont pu porter de même l'épithète d'Achée, mais seulement comme épithète locale; Minerve surtout avait ce nom en Daunie (*Ouï-dire merv.*, attrib. à Aristote).

ACHÉLOÉ, Ἀχελόη (ne serait-ce pas plutôt ACHELOO), Harpye (*Antiq. expl.* de D. Bern. de Montfaucon, t. I).

ACHÉLOIS, Ἀχελωΐς (g.-ωΐδος), est une des sept muses qu'Épicharme nommait dans sa comédie des noces d'Hébé (Tzetzès *sur Hésiode*, commencement). Les six autres sont Nilo, Tritone, Asopo, Heptapore, Rhodie et Pactolo (vulg. Τιτόπλουν ou Τιπόπλουν; c'est Heumann, p. 288, et suiv. de ses *Opuscula*, Leipz. 1827, qui a substitué Πακτωλοῦν). Il est à remarquer que tous ces noms rappellent des fleuves. Effectivement les Muses sont des nymphes des eaux, des eaux murmurantes et inspiratrices (*Voy.* l'art. suivant).

ACHÉLOUS, Ἀχελῷος, dieu-fleuve de la Grèce pélasgique, passait pour fils de l'Océan et de Téthys; il faisait partie des trois cents fleuves primitifs, que l'antique mythologie donne comme descendants immédiats de ces deux divinités. Il disputa Déjanire à Hercule lorsque ce héros voulut la transporter à la nage au travers de ses flots. Vaincu, il prit la forme d'un serpent, puis celle d'un taureau, sans être plus heureux. Hercule même finit par lui arracher une de ses cornes. Les nymphes emplirent ce trophée célèbre de fleurs, de fruits, de grains et de feuillage, et lui donnèrent le nom de corne d'abondance. On sait que d'autres attribuent cet honneur à la corne d'Amalthée (*Voy.* AMALTHÉE); mais dans cette hypothèse, c'est Achéloüs qui tient d'Amalthée la corne opulente, et il la cède à son vainqueur en échange de celle qui vient de lui être arrachée. Un jour cinq nymphes qui folâtraient, ou qui sacrifiaient sur le bord des eaux, oublièrent Achéloüs dans leurs hommages : le dieu-fleuve irrité emporta sa rive, et les nymphes enveloppées par les flots firent place à cinq îles (les Échinades, aujourd'hui *Curzole*). Au reste c'était pour les naïfs Pélasgues un devoir que de sacrifier à Achéloüs, et plus tard même on voit l'oracle de Dodone répéter ce précepte parmi ses prescriptions les plus saintes. On donnait pour épouse à Achéloüs la fille d'Éole, Périmède, qu'il rendit père de deux

fils, Oreste et Hippodamas (Apollod., I, VII, 2). Une amante (Melpomène, ou Calliope, ou Stérope) lui donna quatre ou trois ou sept ou cinq filles qui furent les Sirènes, désignées aussi par le nom patronymique harmonieux d'Achéloïdes. — Ceux qui cherchent l'explication de toute légende mythique dans l'histoire ou dans la physique de détail disent que la métamorphose d'Achéloüs en serpent exprimait les sinuosités de son cours, que par la métamorphose en taureau on indiquait les ravages causés par le débordement de ses eaux mugissantes et furieuses. La lutte d'Hercule et du dieu fluviatile, c'est la guerre fréquemment renouvelée entre des peuplades limitrophes auxquelles le fleuve, divisé par des îlots et porté au-dessus de ses rives par les inondations, ne marquait que des limites incertaines. Bientôt la lutte cesse; Hercule triomphe, c'est-à-dire que, à l'aide de digues, il astreint les eaux à couler dans un lit uniforme; il arrache une corne au fleuve, c'est-à-dire qu'il réunit les deux bras divisés naguère; il transforme cette corne en corbeille d'abondance, c'est-à-dire que par ces changements importants il donne au pays l'opulence et le bien-être. Les Pélasgues faisaient d'Achéloüs un prophète. Le don de la divination était de même attribué aux grands fleuves dans nombre de pays. L'eau est inspiratrice, témoin Hippocrène, Aganippe, etc. L'eau est sans cesse en mouvement, et tend vers l'Océan comme la pensée vers l'avenir. L'eau est la source de tout, du feu même et par conséquent de la flamme intellectuelle. Terminons en rappelant qu'Achille avec Thétis et Pélée rappelle, quoique dans une sphère inférieure, Achéloüs avec Téthys et le vieil Océan. Dans les représentations métamorphiques d'Achéloüs, on doit observer que, comme l'Hébon des mystères de Bacchus, il a le corps seul du taureau et que la tête est celle d'un homme. En cela il diffère du Minotaure et de tous les dieux à formes analogues : ceux-ci réunissent au corps de l'homme la tête du taureau. Comp. sur ces détails Eckhel, *Doct. num. vit.*, p. 136; Pellerin, *Rei.* t. I, p. 90, etc.; Lanzi, *Sagg.*; Creuzer, *Symbolik und Mythologie*, t. IV, p. 135, n° 238, 2e éd.; et *Dionys.*, I, p. 282, avec tableau, III, n° 4. Derville (*Sicula*) rapporte d'excellentes choses à ce sujet. Il a reconnu un Achéloüs dans un taureau que jusqu'ici on avait pris pour le Minotaure (méd. des Æniades en Acarnanie). Eckhel, Lanzi, etc., regardaient comme des Bacchus les tauro-céphales que présentent beaucoup de médailles de la Sicile et de la Campanie; Paruta, Toremuzza et Millingen ont fait voir que ces prétendus Bacchus étaient des Achéloüs ou des fleuves agriculteurs. On voit la corne du fleuve aux mains d'Hercule dans le Musée Pio-Clémentin, II, 5, et dans Tischbein, *Vases grecs*, IV, 25. On doit lire sur tout le mythe d'Achéloüs les réflexions disséminées dans la *Symbolik* de Creuzer, II, 475 et 567, IV, 132, 138, 152, 115, 156, 567, not. — L'Achéloüs réel coulait entre l'Acarnanie et l'Étolie. Quelques mythologues ont dit que primitivement il s'appelait Thoas, le rapide, et qu'il prit le nom d'Achéloüs quand il fut vaincu par Hercule. On le nomme aujourd'hui Aspropotamo (fleuve blanc). Dans le temps des pluies il a près d'une demi-lieue de largeur. Son aspect alors a quelque chose d'imposant, et la teinte blanchâtre de ses eaux, chargées de parcelles calcaires, ajoute à l'idée que naturellement on se

crée d'un fleuve des fleuves, fécondateur, père et nourricier. On se rappelle involontairement et tous ces fleuves rois, le Gange, le Nil, le Tibre, l'Éridan, le Liger, et la mer de lait. Trois autres petites rivières de Grèce portaient aussi le nom d'Achéloüs.

ACHÉMÈNE, en lat. ACHÆMENES, Ἀχαιμένης, était donné par les Grecs et les Romains comme le fondateur du grand royaume asiatique qui embrassa dans sa vaste périphérie Asie antérieure, Assyries et Syrie, Médie, Bactriane, Perside, et lisière hindoue (à peu près l'empire perse au temps d'Artaxerce Longuemain et à l'époque où il contenait cinq cent cinquante milles carrés). Les poètes surtout vantaient la puissance et les trésors d'Achémène :

> An tu quæ tenuit dives Achæmenes
> Permutare velis crine Licymniæ?
> HORACE, L. II, od. XII.

Tout porte à croire que cet Achémène, ce sultan oriental, avec toute sa splendeur digne des Mille et une nuits, n'est autre que le grand Dchemchid du Zend-Avesta.

ACHÉMÉNIDE, en latin ACHÆMENIDES, en grec Ἀχαιμενίδης, compagnon d'Ulysse, puis d'Enée, fut abandonné par le premier dans la Sicile à l'instant où il se dérobait par une prompte fuite aux Cyclopes et à Polyphème; le second le recueillit dans son navire. Si ce personnage mythique, qui semble de l'invention de Virgile (*Énéide*, III, 614, etc.; comp. Heyne, not. et exc. sur ce passage), était de plus ancienne date, on pourrait y voir un emblème de l'être mortel, de l'esclave, du faible, délaissé par le génie ahrimanien qu'il a servi pendant la première partie de sa vie, et alors se ralliant au bon principe qui oublie ses torts à la vue de sa misère et le reçoit à bras ouverts. L'épisode touchant d'Achéménide a fourni aussi de jolis vers à Ovide (*Métam.*, XV, 16, et *Élégies Pont.*, II, 25) et à Delille (*Malheur et Pitié*, ch. IV).

ACHENCHARA ou ACHENCHARÈS est, à peu de chose près, nous le pensons, l'orthographe véritable des noms de Chontaré et Chontacré que l'on trouve dans la table des Décans de Saumaise, ainsi que de ceux de Sentacer, Asentacer, Sinacher, disséminés dans la liste de Firmicus. Il est probable aussi que le nom monstrueux d'Acheschos-Okara, dégagé d'articulations et de désinences exotiques, se rapprocherait beaucoup de celui d'Achenchara. Manéthon, dans sa liste des rois d'Égypte de la dix-huitième dynastie, nomme deux Achenchérès et une Akenchersès.

ACHÉRÉ, un des Devs (génies funestes ou ahrimaniens) de la mythologie persane. C'était sans doute un Dev inférieur, c'est-à-dire un de ceux que le dualisme des peuples d'Iran opposait aux Izeds. Le Vendidad (Fargard XXI, t. II, 383 du *Zend-Av.* de Kl.) le nomme avec trois autres Devs qui ne sont pas non plus des antagonistes d'Amchasfands, Eghouéré, Eghranm, Oghranm. Achéré signifiait impur. — Rapprochez ce nom des Achouras ou Açouras de l'Inde.

ACHÉRON, Ἀχέρων (g. -οντος), dieu-fleuve qui presque toujours est pris pour un fleuve des enfers dans la mythologie des Grecs et des Romains, était, selon les légendes vulgaires, un fils du Soleil et de la Terre. Ayant fourni de l'eau à quelques Titans, ou quelques géants, pendant la guerre que ceux-ci soutenaient contre Jupiter, il fut changé en fleuve et précipité dans les enfers. Pour d'autres c'est un fils de Cérès (disons Cérès-Proserpine, Κόρη Χθονία) et d'un roi de Crète : ne

pouvant soutenir l'éblouissante lumière du soleil, il se retira aux enfers (dans une grotte?) et devint un fleuve du sombre séjour. Ailleurs on semble le confondre avec le roi d'Épire Aïdonée. Dans les scholies sur les Argonautiques (d'Apollonius de Rhod., II, 354) on lit qu'un roi de l'Asie Mineure porta le nom d'Achéron, et que le fils de sa fille Dardanis, amante d'Hercule, donna en mémoire de cet évènement le nom de Dardanie à la contrée, d'Héraclée à une ville et d'Achéron à une rivière. Nous devons ajouter, puisque nous parlons d'Hercule, qu'un athlète nommé Acharée vint lui disputer le prix du pentathle aux jeux que lui-même avait institués à Olympie (Hygin, *Fab.* CCLXXIII); et probablement le nom de Charon ne diffère point essentiellement de celui d'Achéron: Charon alors serait le fleuve-nocher. On connaît un grand nombre de cours d'eau qui portent le nom d'Achéron, ce sont: 1° celui de l'Épire qui se jette dans le golfe d'Ambracie; 2° celui du Bruttium qui tombe non loin de Pandosie (depuis Pæstum?) dans la mer Tyrrhénienne; 3° celui qui passait à Héraclée dans la Bithynie et qui allait se perdre dans l'Euxin; 4° enfin un des petits affluents du Ladon, lui-même tributaire de l'Alphée en Élide. A ces rivières il faut joindre trois lacs du même nom (en grec *λίμνη Ἀχερουσία*), situés le premier à l'embouchure de l'Achéron d'Épire, et qui n'était autre chose qu'un vaste marécage formé sur cette plage basse par les eaux stagnantes du fleuve; le deuxième en Égypte auprès de Memphis (Diodore de Sic., I, 96); le troisième dans la Campanie entre Cumes et Misène. On pourrait être tenté de croire que ce dernier fait double emploi avec le Lucrin ou l'Averne; il n'en est rien, Strabon et Pline les distinguent nettement. Il n'est pas impossible que l'Achéron épirote, ainsi que le lac Achérouse de la Campanie, doive son origine à quelque grande révolution du globe. Le nombre de volcans éteints dont toutes ces côtes sont hérissées, l'odeur fétide des flots immobiles, les fatales anomalies de l'inondation ont dû aider en ce cas à transporter l'Achéron aux enfers. En Égypte, c'est ce lac fameux que les morts devaient traverser pour obtenir d'un tribunal la faculté d'aller reposer dans la nécropole. Dans la topographie des enfers selon Homère (*Od.*, X, 513), le Phlégéthon et le Cocyte, dont le Styx n'est qu'un bras, coulent dans l'Achéron. Virgile qui suit le sentiment des modernes, notamment de Platon, ravale au contraire l'Achéron au rang d'affluent du Cocyte, et dispose les fleuves de manière qu'en entrant dans les enfers on rencontre d'abord l'Achéron, ensuite le Cocyte, puis le Styx.

ACHGOUAIA-XERAX (conservateur de toutes choses, *servator rerum*) était dans l'île de Ténériffe et dans tout l'archipel canariote le principe du bien et peut-être le dieu suprême résumant en lui les deux principes, comme le Zervane Akerène des Perses. Comme principe du bien, on l'opposait à Gouaïotta, l'Ahrimân des Gouanches.—Synonymes: Achouhouchanar et Achouhourahan.

ACHILLE (mieux vaudrait écrire et prononcer AKHILL), Ἀχιλλεύς (g. -έως; souvent en poésie Ἀχιλεύς -λῆος), en latin ACHILLES (g. *lei* ou *lis*), fils de Pélée et de Thétis, roi de la Phthiotide en Thessalie et le plus brave des Grecs qui suivirent Agamemnon en Asie, descendait des deux côtés du sang des dieux. Thétis

était fille de Nérée et de Doris; Pélée, par Éaque, son père, remontait presque immédiatement à Jupiter. Quelques mythographes disent que Thétis avait été sept fois enceinte avant de l'être d'Achille; mais que chaque accouchement se terminait par la mort du fœtus. Achille seul devait hériter de Pélée et appeler la Néréide du nom de mère. Avant sa naissance, Thémis annonça aux dieux assemblés ses hautes destinées et ses actions (Pindare, *Isthmiq.*, VIII, 78). A peine eut-il ouvert les yeux à la lumière, que Thétis voulant l'assimiler à elle-même se mit à oindre d'ambroisie ses membres délicats, et à le passer la nuit par les flammes pour lui enlever tout ce qu'il avait d'éléments périssables (Apollodore, III, XIII, 6; Apollon. de Rh., IV, 866, et Schol. de l'*Il.*, XVI, 36; Schol. de Lycophron, v. 178; Ptol.-Héph., l. VI); malheureusement Pélée s'éveilla, et à la vue de son fils dans un brasier ardent s'élança pour l'arracher à un péril imaginaire. Contact fatal et profane qui neutralise tout ce qu'a fait Thétis! L'immortelle courroucée abandonne Achille à son père, qui le nomme Pyrisoüs, c'est-à-dire *sauvé des flammes*, et va rejoindre les Néréides au fond de l'abîme. Selon d'autres (Sch. d'Apollonius de Rh., IV, 814), Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le trempa dans l'onde du Styx en prononçant la puissante formule qui intervertissait l'ordre de la nature et conférait l'immortalité. Mais elle le tenait par le talon: en vain l'onde terrible a mouillé le reste du derme: l'invulnérabilité est incomplète; il reste un point que peuvent entamer le glaive pesant, la flèche légère. Achille mourra. Au reste des voix divines l'avaient prédit. Les Parques, selon les uns, Thémis, suivant les autres, l'avaient annoncé solennellement à Thétis, la nuit de ses noces. — Privé du secours et de la vue de sa femme, Pélée confia son fils au centaure Chiron qu'à tout instant on rencontre instruisant les héros de la Grèce. C'est grâce à lui qu'il devint le plus vaillant des hommes; car il lui donna pour aliments la moelle des ours, des lions et des sangliers. C'est grâce à lui que le futur vainqueur de Troie s'instruisit dans l'art de guérir, s'initia aux mystères des sciences, et apprit à faire vibrer sous ses doigts agiles les cordes de la lyre. Ce talent lui valut le nom de Ligyron (*ligyr....* harmonieux: Schol. de Lycophron, 178). Sans doute l'arc et les flèches, le maniement du cheval et des chars ne furent point oubliés par l'instituteur universel (Stace, *Achilléide*, ch. II, v. 385). On voit de plus la nymphe Chariclo, Philyre (la femme-cavale, amante de Neptune et mère de Chiron), enfin le roi d'Épire, Amyntor, seconder les soins de Chiron pour son arrière petit-fils (Pindare, *Ném.* III, 75; Apollonius de Rh., IV, 812; et le Schol. d'Homère, *Iliad.*, IX, 481). Achille n'avait encore que seize ans, et déjà Diane et Minerve elles-mêmes admiraient ses exploits; il chassait sans chiens et sans filets, atteignait les daims à la course, tuait les lions et les sangliers (Pindare, *Ném.* III, 75, *Isthmiq.* VIII, 78). C'est alors que le rapt d'Hélène servit de prétexte aux Grecs pour marcher contre Troie. Le devin Calchas avait annoncé que la présence d'Achille était nécessaire au succès de cette entreprise. Thétis, qui savait que son fils devait succomber sous les murs de la ville de Priam, l'envoya furtivement, et sous des habits de femme, à Scyros, auprès de son aïeul paternel Lycomède. Achille y vécut

quelque temps au milieu des femmes qui entouraient la jeune princesse fille de Lycomède, Déidamie, et la rendit mère de Pyrrhus ou Néoptolème. Le fils de Déidamie n'était pas encore au monde, lorsque Ulysse, qu'un stratagème de Palamède avait forcé à se mettre dans les rangs des guerriers qui partaient pour Troie, parut à la cour de Lycomède, déguisé en marchand, et se fit introduire dans les appartements des femmes (*Voy.* Ulysse). Déidamie et ses compagnes n'avaient d'yeux que pour les parures, les riches tissus, les joyaux que le rusé prince d'Ithaque étalait devant elles: Achille s'élança sur une épée. Son sexe ayant été ainsi découvert, il ne put refuser de suivre les autres Grecs en Asie. Sa mère lui donna en pleurant des armes forgées par Vulcain. Il s'embarqua à la tète des Mygdones, des Achéens, des Hellènes et des Myrmidons de la Phthiotide : sa flotte était de cinquante vaisseaux. Parmi ses compagnons se distinguent surtout Phénix et Patrocle. Le second, à peu près de même âge que lui, figure comme son ami; Phénix, plus âgé, passe pour son gouverneur, et lui donne les conseils d'un mentor indulgent et zélé. Avant que l'on s'occupât sérieusement du siége même, il fallait subjuguer tout le territoire environnant, tout ce qui s'était rallié à la cause de Priam. C'est Achille qui fut chargé de la majeure partie de ces expéditions. Vingt-trois petits états et leurs capitales tombent sous ses coups, douze dans les îles, onze sur les continents. Voici les noms des principales de ces villes: Lesbos, Thèbes de Cilicie, Ténédos, Lyrnesse, auxquelles il convient d'ajouter les sept que plus tard Agamemnon offre de lui abandonner, Cardamyle, Énope, Ira, Phères, Anthée, Épée, Pédase. C'est aussi à cette série de faits que se rapporte l'aventure de Télèphe qu'il blessa de sa lance, et qu'ensuite il guérit, en appliquant sur la plaie la rouille même de cette lance qui lui avait été fatale. Il ne montra pas moins de bravoure sous les murs d'Ilion. Cycnus le Neptunide, en dépit de son invulnérabilité, allait mourir de sa main : il le pressait de la courroie de son casque pour l'étrangler, lorsque Neptune le déroba à ses coups, en le changeant en cygne. Peu de temps après Apollon envoya, pour venger l'outrage fait à son prêtre Chrysès, une maladie épidémique dans le camp des Grecs. Achille, inspiré par Junon, convoqua les chefs de l'armée, et encouragea Calchas à faire connaître la véritable cause du fléau dont les Grecs étaient victimes. Celui-ci proclama hautement que l'unique motif du courroux d'Apollon était la conduite insolente du roi des rois à l'égard de son prêtre, et que le dieu ne s'apaiserait que quand Agamemnon aurait rendu Chryséis à son père. De là une querelle violente entre Achille et Agamemnon. Ce dernier consentit enfin à rendre Chryséis; mais, pour se venger de la part qu'Achille avait prise à cet événement, il fit enlever de sa tente Briséis, captive que les Grecs lui avaient adjugée pour sa part du butin. Achille alors refusa de prendre part à la guerre, et se tint enfermé dans sa tente. Les Troyens mirent à profit son absence, et battirent complètement leurs adversaires. En vain Agamemnon, abattu par ses revers, l'invita par une députation à reparaître sur le champ de bataille, et lui offrit, outre Briséis, des présents magnifiques et la main d'une de ses filles, au choix du héros. Achille refusa tous ses dons et resta dans sa tente. Hector, à la tête des Troyens, marchait de succès en succès, et enfin était sur le

point de mettre le feu à la flotte qui avait conduit les Grecs sur les rives de la Phrygie, quand, avec la permission d'Achille, Patrocle s'avança dans la plaine suivi des phalanges des Myrmidons, et arrêta quelque temps les efforts des Troyens. Mais bientôt il tomba frappé d'un coup mortel par la main d'Hector, qui le dépouilla de ses armes (c'étaient les armes d'Achille), et qui déjà se préparait à emporter son cadavre dans Ilion. Cependant les Grecs combattaient autour des restes inanimés du héros, pour empêcher qu'ils ne devinssent la proie de l'ennemi. Achille, tout-à-coup instruit par Antiloque de la fatale nouvelle, fait quelques pas hors de sa tente: à sa voix seule les Troyens effrayés se retirent, les Grecs rapportent au camp le corps de Patrocle. Achille pleure sur ces lamentables restes, leur promet vengeance, se réconcilie avec Agamemnon dont il accepte les présents et les propositions, et reçoit de Thétis des armes divines forgées par Vulcain, et parmi lesquelles il faut remarquer le bouclier aux riches sculptures, qui a servi de modèle à Hésiode pour le bouclier d'Hercule, et à Virgile pour celui d'Énée. Cependant il a laissé échapper le serment téméraire de ne prendre aucun aliment qu'il n'ait vengé la mort de Patrocle. Minerve vient, par les ordres de Jupiter, lui verser le nectar et lui apporter l'ambrosie. Des forces nouvelles s'éveillent en lui, et il n'a point rompu son serment. Le lendemain, plus ardent que jamais et en dépit des prophéties de Xanthe son cheval qui, doué subitement de la voix par les dieux, lui prédit sa fin prochaine, il se précipite dans l'arène des combats. Énée allait tomber sous ses coups, si Neptune ne fût venu à son secours. Il tue ensuite Iphition, Hippodamas, Polydore et d'autres encore. Hector lui-même ne se dérobe à sa fureur que grâce à l'intervention d'Apollon. Les Troyens fuient de toutes parts. Un grand nombre se noie en voulant traverser le Xanthe. Achille, qui les poursuit, en réserve douze qu'il immolera sur la tombe et aux mânes de Patrocle. Il fait aussi mordre la poussière à Lycaon, un des fils de Priam, et à Astéropée qui l'a blessé. Le Xanthe alors prend parti contre lui, et gonfle ses flots pour le noyer. Aux cris d'Achille qui est forcé d'avoir recours aux dieux, Neptune et Minerve accourent, le sauvent, et l'excitent à entamer un nouveau combat. Le Xanthe appelle le Simoïs à son aide: tous deux de concert se répandent dans la campagne. Junon envoie Vulcain qui, armé de ses flammes puissantes, dessèche les deux fleuves coalisés, et les force, sous peine de tarir, à rentrer dans leurs lits. Achille, qu'aucun danger n'a fait pâlir, recommence à harceler les Troyens qui fuient pêle-mêle vers la ville, ainsi qu'Hector leur chef. Il s'attache à ce dernier, le poursuit, lui enfonce sa lance dans la gorge, puis après l'avoir dépouillé de ses armes et de ses vêtements, lui perce les talons, y fait passer une courroie, et le traîne trois fois autour de la ville assiégée. Il rend ensuite les honneurs funèbres aux mânes de Patrocle, immole de sa main douze captifs sur son bûcher, et célèbre des jeux en l'honneur du brave qu'il regrette. La nuit suivante Priam paraît dans sa tente et, baignant de pleurs les mains sanguinaires qui ont égorgé son fils, le supplie de lui rendre le cadavre inanimé. Achille, qui avait juré de le livrer aux chiens et aux oiseaux, oublie son serment, s'attendrit avec le vieillard qui l'implore au nom de Pélée, et lui rend ce qui lui reste de son fils. Ce n'est pas la seule fois qu'il se montre sensi-

ble et tendre autant qu'irascible et courageux. Quand la reine des Amazones, Penthésilée, a reçu de son bras le coup fatal, à la vue de cette beauté mourante il déteste sa cruelle victoire; il maudit sa main trop sûre : ses pleurs se mêlent au sang de la victime. Thersite, le plus laid et le plus lâche des Grecs, ose se moquer de ses larmes : Achille l'assomme d'un coup de poing. Peu de temps après, une des cinquante Priamides, Polyxène, l'enchante par ses attraits. Il offre au roi d'Ilion d'abandonner la cause des Grecs et de sauver la capitale de la Phrygie. Le plus brave des Grecs va être un transfuge! Les dieux ne permettent pas que cet attentat se consomme. Le héros sur le point de devenir un traître rencontre la trahison. Polyxène, Priam, Ilion entier peut-être, acceptent de bonne foi la proposition d'Achille : seul, Pâris médite la mort de son futur beau-frère. Une entrevue est fixée dans le temple d'Apollon Thymbrée. Là sans doute l'hymen de Polyxène et du fils de Thétis va cimenter le traité. Pâris, caché derrière la statue du Dieu et instruit par lui-même, décoche au fiancé une flèche qui lui perce le talon (Servius, sur Virgile, *Én.*, VI, 57). Selon Dictys de Crète (IV, 2) Déiphobe prend part à cette perfidie du ravisseur d'Hélène : il embrasse Achille à l'instant où celui-ci pose le pied dans le temple, et au même instant l'épée de Pâris arrache la vie à l'arrivant. Hygin (*fab.* CVII) et Horace enregistrent une autre tradition suivant laquelle Apollon lui-même, empruntant les traits et la forme de Pâris, lance sur le héros la flèche homicide. Dans Homère (*Odyssée*, XXIV, 36, etc.), Achille meurt sur le champ de bataille, et un combat acharné s'engage autour de son corps que se disputent les deux armées. Il fut enterré au cap Sigée. — Personne n'ignore qu'Achille est le héros de l'*Iliade*, dont au moins pendant seize chants son absence est le principal ressort. On s'est plu à remarquer qu'Homère, en montrant ainsi les Grecs toujours battus malgré la foule de héros que compte leur armée, lorsque Achille ne les seconde pas, a donné une plus haute idée de la vaillance de son personnage de prédilection que s'il l'eût montré sans cesse agissant et courant de triomphe en triomphe. C'est une des fortes raisons que pourraient alléguer en faveur de leur opinion ceux qui croient à l'existence d'Homère, et qui pensent qu'une conception primordiale aussi haute a dû naître dans la tête d'un poète unique, et ne pouvait résulter fortuitement des travaux de vingt rhapsodes, de vingt collaborateurs. Au reste Homère n'est pas le seul qui se soit exercé sur ce héros. L'éducation d'Achille a donné lieu au second poème épique de Stace, l'*Achilléide*, dont l'auteur n'a pu achever complètement deux chants. Chez nous, Luce de Lancival a composé un *Achille à Scyros*. Une idylle de Théocrite roule sur le même sujet; malheureusement nous n'en possédons que le début. Achille figure aussi dans beaucoup de pièces tragiques anciennes, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang *Iphigénie en Aulide*. Les modernes l'ont mis encore plus fréquemment en scène. Ils n'ont guère oublié dans la peinture de ce héros que la nationalité grecque de ces époques antiques, et la physionomie mythique qui constitue son individualité. Du reste leur Achille est un type élégant du courage juvénile qui va jusqu'à la témérité et qu'accompagne une loyauté généreuse. Horace avait assez heureusement résumé le caractère de l'Achille ho-

mérique par ces vers souvent cités,

... Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,

que Delille (*Imaginat.*, ch. I) a ainsi développés :

Mais qu'on me montre Achille, Achille, âme de feu,
Dont la rage est d'un tigre et les vertus d'un dieu;
D'amitié, de fureur, héroïque assemblage,
Sentant profondément les bienfaits et l'outrage;
Tonnant dans les combats ou, la lyre à la main,
Seul, au bord de la mer, consolant son chagrin;
Pour apaiser Patrocle en sa demeure sombre,
Tourmentant un cadavre et punissant une ombre;
Et quand Priam d'Hector vient chercher les débris
Respectant un vieux père et lui rendant son fils :
Ce grand tableau m'étonna....

Pour le compléter cependant, il faut ajouter que selon les poètes anciens, Achille est le plus beau des mortels, et que Nérée lui-même, ce fils d'Aglaïa (la resplendissante beauté) et de Charops (l'homme au visage gracieux), lui cède la palme sous ce rapport.—Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la vie d'Achille, en tant qu'elle s'écarte peu des vraisemblances humaines. Voyons maintenant Achille divinisé. C'est ici que les miracles et les hommages se multiplient. Ce ne sont pas les Grecs seuls qui pleurent la mort de leur héros. A peine son corps est-il apporté sur le vaisseau qui l'a conduit en Asie, Thétis s'y rend accompagnée de ses sœurs les Néréides, et là elle gémit soixante-dix jours durant. Quand la flotte grecque retourne vers l'Europe, le sépulcre du cap Sigée prend la parole pour demander une offrande expiatoire. Il faut du sang pour venger le sang d'Achille; et les vainqueurs reviennent à force de voiles sur la plage où fut Troie pour égorger en cérémonie Polyxène. Ainsi, dans ce drame de dix ans dit guerre de Troie, la fille du chef des Hellènes expire au lever de la toile; le rideau tombe sur le cadavre de la fille du roi de Phrygie. Le cap même de Sigée s'identifie peu à peu avec la tombe, avec Achille. Alexandre méditant la conquête de l'empire fondé par Cyrus s'arrêtera, méditatif ou jouant la méditation, devant ce léger promontoire et s'écriera : « Heureux Achille ! » Leucé, cette île *blanche* (λευκή) ou plutôt *lumineuse* (lux, λύκη, λεύσσω), que postérieurement on nomme, et l'île des heureux, et l'île des héros, et l'île d'Achille, se métamorphose, par la suite des temps, en un verdoyant élysée, en un archipel hyperboréen, en une oasis de bonheur, asile futur de quiconque mourra pour sa patrie. « Harmodius « chéri, non, non, tu n'es pas mort! « Tu es, on l'assure, dans les îles des « heureux, dans les îles où l'on place « Achille au pied agile.» (*Hymne* de Callistrate sur Harmodius et Aristogiton.) Et dans la suite, en effet, des autels, des chapelles, des bosquets sacrés, s'y élevèrent en l'honneur du héros. Les dieux même ont voulu perpétuer la cérémonie funèbre en l'honneur d'Achille. L'île est annuellement visitée par des oiseaux merveilleux, qui viennent s'ébattre sur l'éminence en forme de tombe, qu'on peut croire son séjour d'affection, et célébrer, en l'honneur du plus brave des guerriers antiques, des jeux guerriers, des simulacres de ces joûtes sévères, de ces mêlées sanglantes dont il avait été enthousiaste pendant sa vie. D'autres, il est vrai, prétendent tout le contraire, et affirment que jamais oiseaux ne volaient au dessus de la tombe d'Achille (Pline le Nat., X, c. 29). C'est ici le lieu d'indiquer deux autres miracles qui, sans doute, ne furent imaginés qu'à une époque assez moderne, et dont pourtant le second nous semble avoir quelque importance. Le premier se rapporte à Homère, Ce poète illustre faisait, dit-on, paître ses troupeaux auprès du tombeau

d'Achille. A force d'offrandes et de prières il obtint que le héros se montrerait à lui : Achille parut, mais environné de tant de splendeur qu'Homère ébloui devint aveugle à l'instant même. L'autre met en scène les Amazones. Ces guerrières, que nous avons déjà remarquées sur le champ de bataille de Troie, débarquent un jour dans l'île blanche qu'elles s'apprêtent à profaner en haine du nom et des exploits d'Achille. D'abord elles contraignent les habitants à porter la cognée sacrilège sur les arbres de la forêt où repose le héros : les cognées se retournent contre les travailleurs et les étendent morts au pied des arbres mutilés. Irritées, mais non vaincues, les Amazones se déterminent à entrer à cheval dans le temple. Achille paraît : le feu qui étincelle dans ses regards effarouche les chevaux; ils jettent à terre leurs belliqueuses conductrices, les foulent aux pieds, les dévorent, puis se précipitent furieux dans la mer, dont en même temps les eaux purificatrices montent jusqu'au parvis profané par les impies. Les vaisseaux qui les avaient apportées se heurtent les uns contre les autres, ou sombrent. Mais ce n'est pas tout. Au dire des Grecs, Achille règne aujourd'hui sur les Scythes (c'est-à-dire, sur le Nord? c'est-à-dire sur le sombre empire?? car le Nord, comme l'Hespérie, suppose déclin, extinction, absence de Feu-Lumière : Alcée dans Eustath. *sur Den. le Périég.*, p. 105 d'éd. Urs.). Et il figure aussi parmi les génies infernaux; Jupiter, à la prière de sa mère, a consenti à le laisser siéger parmi les juges du sombre empire, entre Crone, Rhadamanthe, Cadmus et Pélée. Médée, ou, selon d'autres, Iphigénie, devient son épouse dans le domaine souterrain. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'honorait aussi à Sparte, à Brasies, en Laconie, à Élis et dans la Thessalie. Ses fêtes à Brasies se nommaient Achillées. Les hommages des Thessaliens consistaient en un sacrifice (deux taureaux, un blanc, un noir) et des libations de l'eau du Sperchius. Ces actes d'une vénération touchante avaient lieu au promontoire de Sigée. C'est à un oracle de Dodone que l'on rapportait l'origine de ce culte. Nous trouvons encore le nom d'Achillée donné à une fontaine voisine de Milet, en mémoire de ce qu'Achille s'y était baigné, et celui d'Ἀχιλλέως δρόμος (c'est-à-dire *la course d'Achille*) à une île de la Mer Noire, parce que (dit Pomponius Méla, II), Achille étant entré avec sa flotte dans cet enfoncement de la Méditerranée célébra là ses premiers triomphes par des jeux et, entre autres, par des courses où il remporta la victoire. On assure (*Voy.* M. Noël, *Dict. myt.*, I, 21) que cette île diffère de celle de Leucé. Le contraire nous semble évident.—Maintenant sans doute on va demander : Achille a-t-il existé? Nous n'en doutons pas. Ici, comme dans bien des légendes héroïques de la Grèce, une explication historique est simple. Un des vingt roitelets de la Thessalie fait voile pour Troie, comme les autres chefs de clans de la Grèce. Il se distingue, dès le commencement des opérations militaires, par sa bravoure, par son bonheur. C'est lui qui est chargé de tout ce qui exige de la célérité, de l'audace, de l'élan. Il dompte ou prend d'assaut toutes les cités secondaires qui tiennent pour Troie, et facilite ainsi aux Grecs les moyens d'empêcher les arrivages, de réduire de plus en plus Ilion à ses propres forces, peut-être de la prendre un jour par famine. Le continent et les îles, le nord et le sud, Ténédos et la Thèbes de Cilicie le voient, prompt

comme l'éclair, arriver à la tête de sa flottille ou de sa petite armée. Telle est la vie extérieure du héros. Dans ses relations avec les autres chefs, avec le chef suprême, il est fier, irascible, bouillant, avide d'honneurs et, comme on l'était dans le temps, prodigue d'injures. Une injustice le courrouce, et, s'il ne la repousse pas par la force, il s'en venge par la neutralité et l'inaction. La mort funeste de son ami lui fait reprendre les armes. Enfin il meurt lui-même, mais au sein de la victoire, mais pleuré, regretté de toute l'armée, mais cité pour modèle par tous les guerriers contemporains à tous les guerriers à venir, mais se survivant dans un fils qui, comme lui, fait preuve d'intrépidité avant de sortir de l'adolescence, Néoptolème qui le remplace au siége de Troie. — Certes il y a du vrai dans cette manière d'envisager Achille. Mais, outre le peu de naturel et la mesquinerie extrême de quelques-uns des traits explicatifs, il y a de l'invraisemblance dans ce que l'on raconte des attaques tentées par Achille sur des villes de la Cilicie, quoique à cette époque la Cilicie ne fût pas aussi reculée vers l'est qu'elle l'a été depuis; et, d'autre part, plus de quarante traits mythiques, et qui ne peuvent s'interpréter que par les mythes, ne sont pas même indiqués. Nul doute que, si l'on veut en tenir compte, on n'en vienne promptement à reconnaître dans Achille une foule de traits qui appartiennent aux dieux-soleils, soit de toute l'année, soit semestriels. Comme Haroéri, il est caché dans une vallée profonde, avec Chiron; dans une île brumeuse, avec Lycomède et Déidamie. Comme Osiris s'unissant à Isis dans le sein de leur mère commune, qui est la terre, il s'unit par des liens furtifs et précoces à la princesse de Scyros dans cette terre humide qui représente le sein maternel. Comme Hercule filant aux pieds d'Omphale, il abdique momentanément le caractère viril : il a oublié la moelle des lions, la course rapide, la lutte : des robes traînantes ondoient autour de lui; la ceinture virginale comprime sa taille robuste; c'est Déidamie (la domteuse d'ennemis) qui prend son rôle : les caractères se permutent. Ainsi Alcide revêt la sandyx lydienne, tandis qu'Omphale s'enveloppe de la peau fauve et âpre du lion de Némée. Mais c'est surtout avec Apollon qu'il a les rapports les plus marqués. Sa beauté, sa jeunesse, ses blonds cheveux, son bouclier analogue à celui d'Abas, d'Hercule, de Brahmâ, son invulnérabilité, la lyre dont il effleure harmonieusement les cordes, la science médicinale que décèle la guérison de Télèphe, l'aspect pastoral de la première partie de sa vie, sa disparition vague et comme nuageuse dans de lointaines contrées, dans des mers, dans des îles (se rappeler ici l'Ile Blanche et comp. toutes les îles blanches des chroniques religienses : Wilford, ch. 3. de son essai VI, *on the sacred isl. in the west* dans les *Asiatic Research.*, t. XI), tout reflète et la brillante physionomie et les aventures du dieu de Délos. Nul doute qu'on ne doive aussi l'assimiler aux Cabires, aux Tritopators, et peut-être aux Anaces. Dieu-soleil, et victime d'un guet-à-pens qui l'enlève à la fleur de l'âge, il est Cadmile. Dioscure, soit avec Patrocle, soit avec Hélène ou Déidamie, il est Axiocerse. Enfin Creuzer le met en rapport avec les eaux. Achille, dit-il, avec Thétis sa mère semble une délégation inférieure d'Achéloüs et de Téthys. L'onde fluviale et l'onde marine primordiales s'individualisent et donnent lieu à un fleuve secondaire, à une

mer-nymphe subalterne : le fleuve s'élève au rang de soleil. Ainsi Knef est le Nil et le soleil prototype. Le feu et l'eau en Égypte soutiennent une lutte analogue à celle d'Hépheste et du Xanthe en Phrygie. Mais l'Égypte adjuge la victoire à son Canope aux mille trous; la Perse, l'Asie antérieure, la Grèce tendent à laisser l'avantage au dieu du feu.—On voit Achille sur un assez grand nombre de monuments parmi lesquels il faut classer au premier rang la table iliaque, Π, Κ, Τ, Υ, Φ, Χ, Ψ, Ω; ainsi que dans la bande supérieure et dans les deux bandes inférieures, qui renferment les évènements posthomériques. Divers évènements capitaux de la vie d'Achille, sa naissance, son éducation, son séjour à Scyros, sa sortie de l'île malgré Déidamie qui cherche en vain à le retenir, son combat avec Hector, l'horrible vengeance qu'il exerce sur son cadavre, se trouvent représentés sur la mardelle d'un puits revêtu de marbre (*Musée Capitolin*, IV, 37). Un bas-relief dans Millin (*Diss. dans le Rec. de la Soc. d'émulat.* de médecine, V^e ann., p. 342; ou, *Galerie myth.*, CLIII, 554) montre le jeune héros recevant du centaure Chiron en présence de Pélée sa leçon de botanique. Dans une pierre gravée de Gori (*Mus. florent.* II, xxv, 2), il joue de la lyre sous les yeux du centaure. Une autre pierre (Bracci, *Mém. di ant. incis.*, II, 90) le présente encore jouant de la lyre; mais cette fois il est accablé par la douleur de la perte de Briséis. Son inaction est figurée dans Gori (*Mus. flor.*, II, xxv, 3). On peut voir nombre d'autres représentations d'Achille dans la *Galerie myth.* de Millin, f. 584, 585, 587, 589, 590, 594, 595, 597, 599, 601, 602. Son armure est figurée, 558, 580, 629, 630; son char, son corps, son tombeau, 558 (table iliaque), ses chevaux, 580. Vleughels a dessiné d'après les indications du chantre de l'Iliade, un bouclier d'Achille, pour M. Boivin qui l'a inséré dans l'apologie d'Homère. On retrouvera ce dessin avec celui du bouclier d'Hercule et du bouclier d'Énée par le Lorrain dans le t. XXVII, des *M. de l'Acad. des Insc. et B.-Lett.*—Le nom d'Achille a été commun, dit-on, à cinq autres héros : ce sont 1° Un fils de la Terre (γηγενής). Il sut persuader à Junon, qui s'était réfugiée chez lui pour être à l'abri des poursuites amoureuses de Jupiter, que jamais dieu plus grand, plus noble et plus digne d'elle ne pouvait prétendre à sa main. Jupiter, en récompense de ce service, lui promit que tous ses homonymes seraient des hommes célèbres. 2° Un fils de Jupiter et de Lamie. Pan proclama que nulle déesse ne pouvait lui disputer le prix de la beauté. Vénus, blessée de cette décision, inspira au juge rustique un amour sans espoir pour la nymphe Écho, et opéra, dans la personne du fils de Lamie, une modification priapique qui fit de lui un objet aussi hideux que ridicule. 3° Un fils de Salatée, né avec des cheveux blancs; 4° un précepteur du centaure Chiron; 5° un héros auquel on attribue l'invention de l'ostracisme.

ACHIROÉ, Ἀχιρόη, petite-fille de Mars, fut femme de Pallénée et de Rhétée (géants?) personnifications de la péninsule de Pallène en Macédoine et du cap Rhétée qui est presque vis-à-vis ? D'autres lui donnent pour époux Sithon, et font de Pallénée et de Rhétée ses deux filles. Celles-ci bâtirent les villes de Pallène en Europe et de Rhétée en Asie. Ces lieux passaient pour froids et funestes. L'i-

dée de géants implique de même quelque chose d'ahrimanien ; et Mars, planète rougeâtre, se prête aussi à ce sens. Achiroé ne se confondrait-elle pas jusqu'à un certain point avec l'Achéron?

ACHLÉ, Ἀχλι, nom d'Achille sur plusieurs monuments de la grande Grèce. C'est évidemment un mode d'écriture oriental ; ainsi l'indique l'absence des voyelles. Il est remarquable qu'Achéloüs avec suppression de voyelles s'écrirait presque absolument de même.

ACHLYS, Ἀχλύς, *Brouillard*, *Nuage*, *Obscurité*, déité cosmogonique qui au fond n'est autre chose que la nuit primordiale, la profonde et vaseuse Bouto, l'inharmonique Chaos, premier principe de tous les êtres. Les anciens se le représentaient comme composé d'une multitude de gaz humides, ἀεροειδέστι. De cette masse irrévélée qui est par elle-même (Souaïambhouva des Hindous, mais Souaïambhouva s'ignorant lui-même) s'élancera un jour la lumière. Ainsi de Bouto émanent Knef, puis Fta; ainsi les ténèbres de Brahm s'illuminent au prononcé du monosyllabe mystique Oum; ainsi, dans la Polynésie, de Po descendent tous les dieux qu'on nomme en conséquence enfants de Pô.

ACHMOGH était, dans la mythologie médo-persane, un des princes des Devs, du moins selon l'Afrin des sept Amchasfands; le Boundehech n'en parle pas. Il est opposé au second Amchasfand Bahman, comme Echem-Ahrimân, le suprême mauvais principe, à Séroch-Ormuzd. Les livres zends le représentent comme reconnaissant à merveille la vérité de la voix vivante que laissent échapper les lèvres saintes d'Ormuzd-Honover, mais se refusant à proclamer ce qu'il sait et ce qu'il sent (*Zend-Avesta* allem. de Kleuker, I, 96 et 109). Il ne néglige aucune occasion de rendre la terre stérile, de semer les désastres, les plaies, la douleur parmi les familles humaines, d'affaiblir et de clouer au lit les frêles mortels (II, 353 et 383). On le représentait sous la figure d'un serpent à deux pieds (I, 394, II; 325 et 358). Quelquefois on appliquait ce nom d'Achmoghs, pris comme au pluriel, à tous les Devs supérieurs ou subalternes. « Les Achmoghs, disaient les pieux lecteurs du Zend-Avesta, ne cessent de parler contre les Fervers » (II, n° XCIII, card. 25).

ACHNAS, Ἀχνᾶς, ou OKHNAS, le même que CHNAS : c'est de cette forme intermédiaire, créée par un besoin d'euphonie et pour éviter la dureté de deux consonnes initiales consécutives que les rhapsodes anciens ont fait Agénor (voy. Buttmann, *Mythologus*, diss. X (*Noach's Sœhne*), p. 234).

ACHOUHOUCHANAR (en langue guanche, *le plus élevé*), et

ACHOUHOURAHAN (le plus grand) : mêmes divinités qu'ACHGOUAÏA-XÉRAX (*Voy.* ce nom).

ACHTAD, Ized que le Zend-Avesta regarde comme présidant à l'abondance, et comme donnant au monde les fruits, les moissons (*Zend-Av.* de Kleuker, II, n° XCII ; et comp. II, 292). Sous ce point de vue il ressemble à l'Amchasfand Amerdad dont il usurpe quelques fonctions et qu'il représente, mais dans une sphère subordonnée. Achtad, selon les Guèbres, donne à ses adorateurs la force morale qui fait accomplir le devoir (II, n° XXXI). Comme le Siva des Hindous, il réside sur une montagne vivante (l'Albordj? Olympe, Atlas, Kailaça de la Perse zoroastérienne); en d'autres termes, il couronne la cîme de

cette colonne gigantesque qui soutient les cieux; c'est du haut des cieux, son séjour, qu'il verse sur nous les trésors. De là, de cette immense hauteur, son œil attentif veille sur les quatre coins du monde (*Z.-Av.*, II, n° xc, card. 5; comp. *Z.-Av.* d'Eckard, *Auszug*, p. 32). Achtad était censé présider au vingt-sixième jour du mois. En conséquence l'Iecht que l'on récitait en son honneur (xcv du t. II du *Z.-Av.* kleukérien) se répétait surtout le 26 du mois, et aussi à chaque Gah, puis les 7, 18 et 28 de chaque mois : ces jours étaient sous la présidence d'Amerdad l'Amchasfand et des deux Izeds Rachnérast et Zamiad. Ces trois génies étaient regardés comme les hamkars ou coadjuteurs d'Achtad (II, xcii et xcv). On y ajoute encore Ockens (I, lxxxi).

ACHTORET, plus connue sous le nom d'Astarté (1), divinité phénicienne qu'on trouve en rapport, tantôt avec Baal, tantôt avec Adonis, mais dont on ne connaît guère le véritable caractère, est généralement regardée comme la Vénus tyrienne; toutefois il faut ajouter que dans Carthage, du moins si nous nous en référons aux récits des Romains, elle avait plutôt les traits de Junon. Isis, la Lune, Baaltide, sont les autres divinités femelles avec lesquelles on peut être tenté de l'identifier. Dans la théogonie phénicienne elle se trouve fille d'Uranus et sœur du premier Crone. Elle l'épouse, et de celui-ci elle a le deuxième Crone, Jupiter-Belus, Apollon, Typhon, Nérée. Sanchoniaton (dans Eusèbe, *Prép. évang.*, p. 34, etc., etc. d'éd. Orell.) la fait mère de sept filles dites Titanides ou Dianes, et de deux fils, Pothos et Éros, le Désir et l'Amour; ailleurs, on la voit consacrer dans l'île sainte de Tyr une étoile tombée du ciel.—Commençons par remarquer la physionomie incontestablement sidérique de cette déesse. Son nom même nous rappelle les astres, ἄστρον en grec, *astara* en persan (Hammer, *Min. de l'Or.*, III, 275); et, sans adopter l'étymologie fausse des anciens qui expliquaient Astarté par ἀστροαρχή, le principe ou la reine des astres, nous voyons clairement que, dans leur opinion d'accord sans doute avec un dogme sacerdotal ou avec une croyance populaire, Achtoret était un astre plus brillant, plus beau que les autres, n'importe à quel titre, ou bien un principe supérieur aux astres. En effet Baal, le premier des dieux, se prenant tantôt pour le soleil, tantôt pour un principe supérieur aux astres, dès qu'on le dédoubla en deux sexes, sa femme fut ou une puissance femelle supérieure aux astres, ou le premier des astres après le soleil. La puissance femelle supérieure aux astres est plutôt Baaltide qu'Astarté; Astarté est l'astre femelle par excellence. Quel est cet astre femelle? deux surtout dans les idées astronomiques de la haute antiquité semblent avoir eu droit à ce titre : ce sont la Lune et la planète Vénus. Mais auquel la préférence fut-elle donnée? C'est ce qui varia suivant les peuples, les temples et les corps sacerdotaux, suivant les temps, suivant les lieux. Dans nombre d'endroits on voulut que la lune fût l'épouse

(1) Volgairement on dit, d'après les Grecs qui out modifié et décliné ce mot à leur manière, Astarté. Probablemeot dans quelques una des idiomes du bassin syriaque les ooms d'Achtaroth ou Astaroth (Voy. *Jug.* chap. II, v. 13; *Rois*, I, 7, 4), Achtarta (d'*acht*.... astre, et *arta* qui signifiait grandeur, comme dans Artémis, Ertosi, etc.), Achrar (cf. Gesen, *hebræisch Wörterb.*, p. 75, etc., et Biel, *Thes.*, p. 74) et Achtara oo Astara (dans le monumeot de la reine Comosarye : Kohler, sur ce mon., Pétersb. 1805) oot été employés. Mais c'est Achtoret que lit M. Ét. Quatremère (voy. *Nouv. journ. asiatiq.*, t. 1, 1828) dans les inscriptions puniques du major Humbert.

du soleil; dans cent autres la lune fut censée un mâle ou hermaphrodite. En Syrie, il nous semble que l'on songea peu à la lune, et qu'évidemment c'est à la planète Vénus que les légendes vulgaires adjoignirent le soleil. Dupuis avait adopté cet avis dans son premier mémoire sur la mythologie; plus tard il en vint à douter de cette assertion, et, après avoir long-temps balancé, il se rétracta formellement (voy. *Orig. des cult.*, liv. III, ch. XII). Parmi les raisons principales qu'il est possible d'alléguer à l'appui de cette seconde hypothèse, nous indiquerons 1° la périphrase d'*étoile d'Isis* donnée par les Égyptiens comme synonyme de Vénus; 2° les attributs tauriformes communs à Isis en Égypte et à la radieuse Achtoret, tant en Phénicie qu'en Occident. Mais Dupuis s'exagère les conséquences de ces faits lorsqu'il en conclut l'identité d'Achtoret et d'Isis, d'Achtoret et de la lune. Ce qui en résulte, c'est tout simplement que la lune et Achtoret étaient en rapport, mais non qu'elles étaient les mêmes. L'étoile de Vénus a son exaltation dans le signe du taureau équinoxial, comme notre satellite y a son domicile : de là, les attributs tauriformes donnés à l'une et à l'autre; de là, la confusion fréquente, mais au fond partielle, exceptionnelle ou épisodique des deux astres; de là, l'idée égyptienne qui fit de Vénus en quelque sorte la suivante d'Isis, c'est-à-dire de la lune, absolument de même que Jupiter devint l'étoile d'Osiris, c'est-à-dire du soleil. Mais pourquoi les Phéniciens auraient-ils servilement et en tout calqué les idées égyptiennes? là, Isis avait pour suivante l'étoile de Vénus; ici nous verrons cette belle planète prédominer, et emprunter seulement quelques-uns des attributs et des caractères, soit de la lune même, soit d'Isis.

Sur cette identité d'Achtoret et de Vénus ou Aphrodite (on sait que le nom grec de cette déesse est Ἀφροδίτη) il n'y a qu'une voix parmi les anciens: Cicéron (*Nat. d. Dieux*, liv. III, ch. LIX), entre autres, la nomme comme sa quatrième Vénus, et la qualifie de femme d'Adonis (*quam Adonidi nupsisse tradunt*). Cet accord universel indique assez à quelle divinité se rapporte fondamentalement Achtoret. Seulement, ainsi qu'il a déjà été remarqué, il faut modifier l'opinion trop absolue des anciens en ceci que la Vénus orientale n'est pas seulement déesse de la beauté et des amours, mais la haute fécondatrice, la puissance passive, l'Uterus-univers; ses formes sont ou tour à tour, ou simultanément Beauté, Amour, Génération, Ciel femelle, Astre femme. Ainsi d'abord autour des attributs de Vénus-planète se groupent quelques traits de la lune. Par exemple, Achtoret parcourt la terre coiffée d'une tête de taureau (peut-être faut-il traduire de vache), ce qui nous ramène aux aventures d'Io et aux effigies d'Isis; et plus tard nous verrons des médailles la représenter avec la même coiffure (voy. Banier, *Mythologie*, tom. I, p. 29, 165, etc., tom. III, p. 9, 10, etc.). Ailleurs on voit la physionomie si décidément astrale de notre déesse céder devant d'autres caractères, et l'importance du rôle extra-sidérique qu'elle joue dans la hiérarchie céleste la fait assimiler par les Grecs et par les Romains à Héra (Ἥρη) ou Junon, suprême épouse du dieu suprême (de Zeus ou de Jupiter dans les siècles historiques). Aussi Lucien, dans son traité de la déesse syrienne, lui donne-t-il le nom d'Héra: aux yeux des Romains la divinité tutélaire de Carthage (et l'on présume que c'est d'Astarté qu'ils

parlent alors) était Junon; les Carthaginois eux-mêmes crurent reconnaître et saluèrent dans la Junon lucinienne des Italiotes leur grand génie femelle (*Diod. de Sic.*, liv. IV, ch. XXXIII); et la colonie conduite par Gracchus, le père des Gracques, en Afrique pour réédifier Carthage (Plutarque, *Vie de C. Gracch.*, ch. 11; Macrobe, *Saturnal.*, liv. VII, ch. XV) fut appelée Junonienne. Junon, en effet, peut être regardée à volonté comme plus ou comme moins élevée dans la hiérarchie céleste. Qu'on y voie, comme généralement les Romains, la personnification d'une puissance météorologique; l'atmosphère, par exemple; en revanche on peut y voir un pouvoir sidéral et même, plus que sidéral, cosmogonique. Et justement le nom de Dioné, qui est synonyme de Baaltide et par conséquent d'Achtoret, a un singulier rapport avec Junon (Juno, Djuno, Diuno). — Quelques traits de l'Astarté punique peuvent aussi nous faire songer à Minerve ou à Diane. Les Grecs, en traduisant Achtoret par Aphrodite, y ajoutèrent toujours l'épithète d'Uranie (οὐρανία), Céleste (en latin *Venus cœlestis*), dont les modifications modernes ont tout-à-fait dénaturé le sens (*V.* Uranie).—Hamaker, en examinant les inscriptions puniques du major Humbert, a cru reconnaître Baal et Achtoret sous les noms corrélatifs de Tholad et Thalath, le générateur et la fécondée. De plus, il a cru retrouver dans le couple divin le Génos et la Généa (*Voy.* ces mots) de Sanchoniaton ou plutôt de Byblos, son traducteur. M. Quatremère, en reprenant cet examen, a substitué Baal-Hamman à Tholad, et a reconnu dans Thalath (c'est le nom qu'il donne à la divinité femelle) une déesse distincte d'Achtoret. — Achtoret avait un temple magnifique à Sidon, et semble avoir été la grande déesse de cette ville. D'autres veulent qu'Ascalon surtout lui ait été consacrée. Lucien parle de mythographes qui ont placé à Hiérapolis le centre du culte d'Achtoret. Mais ceux-là confondaient, et bien à tort, Achtoret avec la célèbre déesse-poisson Dercéto. C'étaient surtout des bois que l'on consacrait à Achtoret. On a même prétendu que du nom hébreu Asrim, qui veut dire forêts, bocages, dérive le nom d'Asera plus d'une fois employé par les prophètes, du moins selon les Septante, pour désigner Astaroth. Mais son culte ne fut point borné à la ville de Sidon. Toute la Syrie s'y livra avec fureur. Le peuple de Dieu sacrifia même à ses autels; et, sous les règnes d'Achaz et de Jézabel, nous voyons la Judée compter Achtoret au nombre de ses grandes divinités (voy. Ménandre d'Éphèse, cité par Josèphe, *Ant. jud.*; et comp. Lucien, *Déess. syr.*, ch. IV, Selden *de D. syr.*, II, 2, avec les *addit.* p. 284). Cypre aussi la reçut d'Ascalon, et l'on sait de quelle importance devint dans cette île voluptueuse la religion d'Aphrodite; car tel fut le nom que les nombreuses colonies grecques établies dans l'île donnèrent, dit-on, à la divinité phénicienne. Dans la suite, le culte d'Achtoret, transplanté avec une partie de la population phénicienne sur la côte où fleurit Carthage, y jouit du plus grand éclat. Les bois sacrés, les temples, s'élevèrent en l'honneur de la déesse. D'autres villes d'Afrique, et même d'Europe, Gadès, Malte et quelques îles de la Méditerranée l'adoptèrent aussi (voyez Münter, p. 80, etc.). On a présumé, et certes sans trop d'invraisemblance, que ce génie de Carthage invoqué dans le traité entre Annibal et Philippe V de Macédoine

(Polyb., liv. VII, ch. IX, éd. Schweighæuser) n'est autre qu'Astarté. Dans ce cas ce serait elle que les Romains, lors du siège décrété en obéissance à l'inexorable *delenda Carthago*, évoquèrent solennellement; et toutefois ils ignoraient le vrai nom, et, chose étrange! le sexe du génie protecteur de Carthage. Mais la puissance protectrice survécut de beaucoup aux protégés. Carthage devenue romaine vit reconstruire avec splendeur les temples d'Astarté; ses fêtes, plus magnifiques que jamais, attirèrent une affluence extrême; des monuments, des médailles, la représentèrent sous toutes les formes. Enfin, vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, le jeune fils de Julie Mammée, qui d'un pontificat provincial avait été en quelques jours élevé à l'empire, s'avisa de vouloir marier son dieu Elagabale à l'Astarté de Carthage (voy. les détails à l'art. ÉLAGABALE). Quelque étroite que puisse sembler la connexion d'Achtoret et de Baal, les caractères des deux cultes différèrent gravement. Trop souvent le grand fécondateur de la théogonie phénicienne n'apparaît que comme grand destructeur, et reflète dans l'Asie antérieure des couleurs sombres du Mahadeva des Hindous; le sang, quelquefois le sang humain, ruisselle sur ses autels. Rarement un être animé perdait la vie au pied de celui d'Astarté; tout au plus des colombes, emblème du feu générateur, tombaient-elles sous le couteau sacré à Paphos, et si quelque autre victime devait apaiser le courroux ou capter les faveurs de la déesse, probablement c'était dans quelque cour ou quelque partie retirée du sanctuaire. La cruelle Carthage même n'offre point de ces scènes sanglantes. Des gâteaux, des liqueurs, des parfums, étaient les offrandes ordinaires. Il faut y joindre, assure-t-on, ces prostitutions délirantes, épisodes essentiels ou plutôt âme de tant de solennités antiques. Les bois au centre desquels s'élevait le temple, ou qui le plus souvent formaient à eux seuls tout le temple, prêtaient leurs ombrages à ces mystères qui n'étaient point des secrets. Quelques initiés plus délicats allaient vaquer à la cérémonie soit dans des grottes, soit sous des tentes construites exprès. Beaucoup de dévots en commémoration de cette fête se faisaient imprimer sur la chair la figure d'un arbre, d'où le nom de Dendrophores (Δενδροφόροι) par lequel les désignaient les Grecs. Comp. St Augustin, Salvius de Marseille et autres pères de l'église, qui çà et là dans leurs ouvrages gémissent sur les excès dont les fêtes d'Astarté étaient le prétexte ou l'occasion (Voy. dans Münter, p. 76 et 81, un grand nomb. de citat. y relativ.).—Resterait à spécifier la nature des idoles par lesquelles les adorateurs d'Astarté représentaient leur divinité. En comparant tout ce que nous connaissons aujourd'hui et d'informes monuments et de médailles, on peut croire que ces représentations différèrent selon les temps et qu'elles moulent avec fidélité toutes les périodes, toutes les phases du culte même. A l'époque la plus reculée ce ne fut probablement qu'un bloc grossier ou une pierre conique. Telle était l'idole sacrée par excellence de Paphos, idole cent fois reproduite dans ces pierres coniques ou pyramidales qui abondent aux environs de Paphos, dans toutes ces images portatives que l'on distribuait aux initiés dans les mystères (Voyez Arnobe, *cont. les nat.*, V, p. 74, éd. Paris, 1666; St Clém. d'Alex.,

Protrept., ch. 2, p. 13, éd. Potter) et dans ces petites idoles que l'on vendait aux étrangers (Athén., *Dipnosoph.*, liv. XV, ch. 18). Les médailles de l'île de Cypre présentent à l'œil ce cône sacré au milieu même du sanctuaire. Le dieu émésien Élagabale lui-même était figuré sous cette forme que Rome entière, sous le règne de l'empereur homonyme, plaça dans le Capitole et vénéra à l'égal des plus grands dieux. Même effigie se retrouve sur le revers des médailles de Cossura (Pentellarié). Les Noraghs de la Sardaigne se rapportent probablement à une même série d'idées. Tous les antiquaires s'accordent à reconnaître dans cette effigie pyramidale ou conique un adoucissement du Phalle, qui de temps immémorial en Orient fut l'emblème des forces fécondantes de la nature. Plus tard ces formes grossières firent place à un travail plus élégant, mais dans lequel les formes humaines furent totalement omises ou combinées avec des formes animales. Ainsi dans le Chanaan Astarté était figurée sous la forme d'une vache (*Tobie*, ch. I, v. 5, trad. des Septante), ce qui du reste était en harmonie avec la tête de taureau donnée à Baal. Ailleurs la déesse est une belle et jeune femme à tête de vache; ailleurs encore, et particulièrement sur des médailles siculo-puniques, la tête même est celle d'une femme; mais deux cornes s'échappent de ses tempes ou surmontent ses oreilles. Enfin sous l'empire romain les traces du zoomorphisme dans la graphique des dieux s'évanouissent complètement: et Astarté, dégagée de toute alliance animale, est une déesse à taille imposante, à visage majestueux; des médailles tyriennes, frappées en l'honneur de Démétrius, deuxième roi de Syrie, ont pour revers une Astarté à tunique longue, à manteau retroussé sur l'épaule, à crochet augural; une des mains s'avance en signe d'autorité. Sur quelques pierres gravées ses caractères d'omnipotence sont encore mieux développés; sa tête est ceinte de créneaux, la foudre est dans sa main droite; sa gauche soutient le sceptre: le lion solaire est sa monture: peu s'en faut qu'on ne croie voir Cybèle. Sur beaucoup de médailles de Malte et de Gaulos un diadème ou un voile couvre sa tête divine et fait songer soit à la profonde et antique Bouto égyptienne, soit à une des trois grandes déesses, épouses des Kaméphis. Une pièce de monnaie maltaise est citée comme portant au revers une tête de bélier, et à la face une tête de femme que l'on peut assimiler à Héra ou Junon grecque. Parmi les attributs d'Astarté, les anciens nomment spécialement en fait de plantes ou de fleurs la rose et le lotus; en fait d'animaux, 1° le lion, probablement à cause des hautes chaleurs causées par ce Baal si intimement lié avec Astarté, ou mieux encore à cause des rapports établis entre elle et Cybèle; 2° le cheval; 3° le bélier que nous avons aperçu dans une médaille maltaise; 4° le homard; 5° enfin la colombe, attribut constant des deux Vénus, la Paphienne et l'Érycyne. La colombe est un des êtres animés auxquels les antiques mythologies ont fait jouer le plus grand rôle. Les raisons en sont simples: d'abord les anciens formulaient souvent les idées de production et de monde par celles d'œuf et de chaleur, d'œuf et d'incubation. Or c'est dans la classe des oiseaux qu'il faut chercher ces deux phénomènes; et quel oiseau mieux que la colombe attirera l'attention? S'il ne s'agissait que d'œuf, et que

l'idée d'incubation, de chaleur, fût mise à part, c'est dans la classe des poissons que nous arriverions; et telle a été en effet la marche de l'esprit humain en tant que religieuse dans la Syrie. A côté des oiseaux se trouvent les poissons. Mais dans toute la légende d'Astarté, et dans tout ce qui nous reste de monuments relatifs à cette déesse, il n'est en rien question de ceux-ci.

ACIAME, Ἀκίαμος, le même, dit-on, qu'ALCIME, fut le plus ancien des rois de Lydie après Lydus. On trouvera une prétendue histoire du règne de ce prince par Sévin (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, V, 240). Comp. Fréret (recueil, d°, VI, 531 et suiv.) Les deux savants distinguent Aciame d'Alcime. Effectivement ce dernier (selon Xanthe de Lydie dans Suidas, art. Ξάνθος) vivait à l'époque de la guerre de Troie. Quoi qu'il en soit nous croyons qu'il eût été plus utile de remarquer combien le nom de ce vieux monarque ressemble dans le fond au Sem ou Djom d'Égypte ainsi qu'aux nombreuses dérivations de ce mot, et de reconnaître en conséquence dans Sem-Assam ou Sem-Aciame un Cadmile, un Hercule, un soleil lydique, quitte à laisser dans le vague le caractère propre de ce soleil. Comp. CANDAULE. Voy. aussi M. Raoul-Rochette, *Col. gr.*, I, 289, n. 2.

ACIDALIS, Ἀκιδαλίς, ou ACIDALIE, Ἀκιδαλία, nom ou épithète de Vénus (*Énéid.*, I, 720; *Fast.*, l. IV). Étymologie incertaine: 1° Idalie, ville de Cypre qui a donné aussi son nom à la déesse de la beauté; 2° ἀκή, *pointe* (allusion aux soucis et aux inquiétudes que cause l'amour); 3° la fontaine d'Acidalie à Orchomène en Béotie (c'est là que les Grâces allaient se baigner). Pour cette dernière il est probable qu'effectivement il y a quelque rapport entre la fontaine et la déesse. Mais dire qu'Acidalis vient d'Acidalie, c'est ce que personne n'admettra.

ACINAX, Mars fétiche des peuplades scythiques. C'était (ainsi que l'indique le nom ἀκινάκης, cimeterre), une vieille lame d'épée élevée sur une quille de bois et devant laquelle avait lieu tous les ans un hippobole ou sacrifice de chevaux. Comp. QUEIR, QUIRINUS et ZAMOLXIS.

ACINÈTE, Ἀκίνητος, un des fils d'Hercule et de Mégare, fut tué par son père dans l'accès de démence qui saisit ce héros au retour des enfers.

ACIROCOMÈS, Ἀκιρσοκόμης, le même qu'ACERSÉCOMÈS : il est même plus grec ; Acersécomès est de formation éolienne.

ACIS, Ἄκις, fils de Faune et de Simèthe, aima la belle néréide Galatée qu'adorait aussi Polyphème, et fut plus heureux que le colossal cyclope. Un jour enfin le terrible Neptunide surprend les deux amants. Immortelle, Galatée ne craint rien de son courroux : mais Acis périt écrasé sous un énorme quartier de roc. Son sang rejaillit sur la nymphe marine... mais déjà ce n'est plus du sang. L'amante fidèle veut que son ami vive éternellement sous une forme nouvelle : c'est un fleuve (l'Acis, auj. *Iaci*).

ACMÈNES, Ἀκμῆνες (g. -ων), nymphes de la suite de Vénus (Pausanias, V, 15) avaient un autel à Élis.

1. ACMON, Ἄκμων, Scythe qui avait pour père Manès ou Pannée, eut deux fils, Uranus et Titée (le Ciel et la Terre), fonda deux villes du nom d'Acmonie, l'une en Phrygie (Ptolém., V), l'autre sur les bords du Thermodon (Ét. de Byz., art. Ἀκμονία), et

enfin mourut pour s'être trop échauffé à la chasse. Ses sujets le mirent au nombre des Dieux avec le titre de Très-Haut. Son culte était célèbre surtout dans l'île de Crète. Ajoutons que selon les traditions antiques c'est dans le bois Acmonéen qu'eut lieu l'hymen furtif de Mars et d'Harmonie.—On donne aussi ce nom d'Acmon à un Dactyle idéen, que l'on veut distinguer du chef scythe, mais à tort. L'Ida de Crète nous ramène à l'Ida phrygien, et la Phrygie au premier Acmon. — Acmon en vieux grec signifie *enclume*, et par conséquent se rapporte parfaitement à l'idée primitive des Dactyles que tout nous montre comme déités métallurgistes. Hésychius et le grand étymologiste prétendent que, dans l'antique langage des Hellènes, Acmon avait signifié *ciel*; et Sainte-Croix (*Myst. du Pag.*, sect. II, art. 2) attache à cette interprétation une importance assez grande pour transformer ces Dactyles en divinités sidériques (Comp. l'art. Dactyles). Il y a ici une distinction à faire. Oui, à notre avis, Acmon revient au Dieu-Ciel, et Ciel s'est dit Acmon. Mais pourquoi? C'est que primitivement Acmon signifia le Dieu suprême à Samothrace, en Phrygie, en Crète. Or, le Dieu suprême, dans un système panthéistique, c'est le Ciel. — De la collation de tous ces traits mythologiques nous concluons : 1° que le Scythe ne diffère point du Dactyle habitant de l'Ida crétois ou phrygien; 2° que Dactyle (c'est-à-dire génie-pontife-métallurgiste-civilisateur) par le pôle inférieur, par le pôle antipode il s'élève au rang de Dieu cosmogonique; 3° qu'il est l'Axieros monade suprême dont émanent Arès et Aphrodite-Harmonie; 4° qu'il est Amoun ou Knef lui-même (Amoun phrygien-crétois, bien entendu). Amoun (*V.* cet art., et songez à la ville d'Achmouneïn), Ahmoun, Ahhmoun, Akmoun sont bien le même mot. Fta (qui se dédouble en Fta-Potiri et Fta-To) est bien son fils. Phanès (d'où Pan), Amoun, Amen ou Men (d'où Menès, Minos, Man-Ros, etc.) sont bien des faces, des incarnations, des adéquates d'Ahmoun.

2. ACMON ou ALÉMON est un des deux Cercopes que la tradition lydienne mettait en rapport avec Hercule. L'autre s'appelait Passale. Quelques mythographes leur donnent le nom de Candaule (*Voy.* ce nom) et d'Atlas.— Un troisième Acmon, fils de Clytius de Lyrnesse, fut frère de Mnesthée et compagnon d'Énée (Virg., *Énéid.* X, 128).

ACMONIDE, Ἀκμονίδης, nom commun : 1° A Uranus (quelques-uns disent Cœlus, ce qui revient au même) comme fils d'Acmon (*Voy.* l'art. précédent). 2° A Saturne ou Crone, comme fils d'Uranus et par conséquent petit-fils d'Acmon, ou plutôt comme fils d'Acmon. On sait que dans le système d'émanation le père réabsorbe le fils, et que par conséquent, l'aïeul n'est plus que le père. 3° A un cyclope, soit comme dédoublement subalterne d'Uranus-Hépheste, soit comme Dactyle inférieur (Acmon, Dactyle chef; Acmonide, Dactyle servant). *Acmonides* se lit dans Ovide (*Fast.*, IV, 288) : quelques-uns écrivent *Æmonides*. La première leçon vaut mieux.

ACONCE, Ἀκόντιος, héros d'un roman mythologique qui était en vogue dans les îles de la mer Égée, était censé de l'île de Céos et réunissait à la beauté, à la jeunesse, une noble naissance, moins noble pourtant que celle de l'amante qui va paraître sur la scène. Un jour se trouvant à Délos à l'époque d'une fête solennelle, il y vit

Cydippe, la jeune, la noble, la riche Cydippe, l'ornement d'Athènes. Aussitôt Aconce ressent la passion la plus vive pour la brillante athénienne; mais comment l'obtenir? Un stratagème bizarre s'offre tout-à-coup à lui. Une loi religieuse ordonnait, sous peine de mort, à tout dévot qui mettrait le pied dans le temple, d'exécuter à la lettre tout ce qu'il aurait prononcé à haute voix (sciemment ou non) sous la voûte sacrée. Aconce jette, Cydippe ramasse une pomme d'or sur laquelle sont écrits deux vers. Aussi rapides que la pensée, ses yeux lisent et ses lèvres prononcent (1) :

Si je mens, Artémis, immole-moi demain!
J'engage au jeune Aconce et mon cœur et ma main.

Elle jette la pomme aussitôt, mais il n'est plus temps. Le serment est prononcé et l'enchaîne. Toutefois elle retourne dans sa patrie; son père la fiance à un époux de son choix. Mais quand le jour des noces est proche, Cydippe tombe malade. On ajourne la cérémonie, la convalescence commence. On fixe le jour du mariage, nouvelle maladie. Trois fois ce prodige a lieu. Aconce que la renommée informe de cette suite d'évènements bizarres vole dans la capitale de l'Attique. En même temps l'oracle de Delphes consulté par le père de Cydippe déclare que cette tenace maladie est la punition d'un parjure. La jeune fille de son côté avoue à sa mère ce qui s'est passé dans le temple d'Artémis. Dès lors le père ne balance plus et obtempérant à la volonté des Dieux, il accorde la main de sa fille à l'amour d'un gendre qui d'ailleurs n'est point indigne de lui, et auquel le cœur de la jeune fille s'est plus d'une fois intéressé en secret. — Il faut comparer à cette aventure, celle de Ctésylle et d'Hermocharès. Les derniers épisodes de ce roman ont quelque chose de moderne et de trop artificiel. Toutefois on y retrouve quelques traits antiques, par exemple la maladie envoyée par le fils de Latone : ainsi dans l'Iliade les flèches d'Apollon répandent la peste dans le camp des Grecs. L'oracle conserve toute l'ambiguité ordinaire. Quant à la réunion des deux amants par laquelle se dénoue l'aventure, ici se dessine surtout la différence du roman à la mythologie pure. Dans celle-ci, après l'hymen ou la jonction, arrive, soit la mort, soit du mal, soit la séparation. Dans le roman, les choses vont pour le mieux. Ici on peut se rappeler les aventures de Psyché dont le dénouement, romanesque aussi (quoique le commencement et l'ensemble soient tout mythiques) offre de la ressemblance avec l'histoire d'Aconce et de Cydippe. — Les sources pour ce mythe sont : 1° une lettre de l'épistolographe Aristénète (I, 10); 2° les Héroïdes XIX et XX d'Ovide (Aconce à Cydippe, Cydippe à Aconce); 3° des fragments de Callimaque (probablement de son recueil mythologique intitulé Αἴτια). Buttmann, *Ub. die fabel der Kyd.* (Mém. de l'Académie de Münich; inséré plus tard dans son *Myth.*, II, 115-144) a rassemblé ces lambeaux de l'hymnographe d'Alexandrie et a traité avec soin tout ce qui se rapporte à cette fable demi-laïque et demi-religieuse.

ACONTE, Ἀκόντης (g. -ου), est un des cinquante fils de Lycaon (Apollodore, III, VIII, 1). Un bourg d'Arcadie (Ét. de Byz., art. Ἀκόντιον) portait son nom. Pausanias l'appelle Acontimacarie, mais il est probable qu'il y a ici faute de copiste et qu'on

(1) En latin :
Juro tibi sanctæ per mystica sacra Dianæ
Me tibi venturam comitem, sponsamque futuram.

doit couper en deux ce nom barbare. On comprend de reste qu'au dire des mythologues vulgaires, Aconte fut le fondateur d'Acontium.

ACONTÉE, en latin Aconteus (trois syll.), nom commun à deux guerriers: l'un de la suite de Persée (Ovide, *Métam.*, V, 201), ayant par mégarde jeté les yeux sur la tête de Méduse, fut pétrifié; l'autre de l'armée de Turnus fut tué par Tyrrhène (*Énéide*, XI, 612, 615).

AÇOUAKROUKCHEN, dans l'histoire mythique des Indiens, radjah de la race des enfants de la lune, eut pour père Açanidacen. Vingt-six enfants lui durent la naissance. Ces vingt-six enfants forment deux séries de treize-douze, en d'autres termes deux lignes duodénaires précédées chacune d'un chef de file qui n'est autre que la forme immédiatement inférieure en qui se délègue Açouakroukchen. Comp. Heimdall s'incarnant sous trois formes, et donnant naissance par chacune à treize ou douze chefs de tribus. Chronologiquement, Açouakroukchen est localisé par les Hindous dans les premiers siècles du Kali-Iouga, quatrième âge. (*Bhagavat-Gita*, IX, dans les *Asiat. Orig. Schr.*, I, p. 166, 167.)

AÇOUAPATI (vulg. Aswapati), roi indien que le Chandodia-Oupanichad, sur des commentaires du Samavéda, représente comme très-versé dans les choses divines. Des sages vont le consulter sur la nature de Dieu. Le radjah questionne chacun des consultants sur l'objet de ses adorations. L'un dit qu'il adore le ciel; un autre nomme le soleil, le troisième l'air, le quatrième l'éther, le cinquième la terre, le sixième l'eau. « Tous vous adorez l'essence suprême, s'écrie Açouapati; tous vous vous prosternez devant les parties séparées de Mahanatma » (la grande âme, l'âme universelle localisée et spécialisée dans chaque être, petit ou grand, collectif ou individuel). « C'est à Mahanatma même, à l'être duquel émanent tous les êtres et en qui se réabsorbent tous les êtres, qu'il faut penser lorsque vous rendez hommage à une de ses émanations. » (Voy. *Asiatic res.*, t. III, 463-67). —On appelle quelquefois cet Açouapati le fils de Kékaïa.

AÇOUIN. *Voy.* le *N. B.* d'Açouins.

AÇOUINAOU et

AÇOUINIKOUMARAOU, nom samskrit des Açouins (au nomin. duel, seul nombre usité).

AÇOUINS (vulg. Asswins), Dioscures ou Gémeaux de l'Inde sont une incarnation de Brahmâ-Souria (Brahmâ en tant que soleil). Ils reçurent le jour d'une nymphe vierge à laquelle les légendes donnent la forme d'une cavale et que les rayons du soleil (Ἐφάπτωρ) imprégnèrent par les narines. Éternellement jeunes, éternellement beaux comme leur père, ils parcourent à cheval la surface du globe, guérissant les maladies du corps et de l'âme. On les nomme quelquefois médecins des dieux, titre que partage avec eux le céleste Dhanouantara, qui d'ailleurs n'est qu'une forme parallèle aux Açouins et qui joue dans la mythologie vichnouite le rôle originairement dévolu aux Dioscures Gémeaux dans les Védas (*Bhagavat-Gita*, Dialog. XI dans l'*Asiat. mag.*, T. II, p. 274: comp. d'Eckstein, *le Cath.*, T. VI, p 368). Les comparaisons qui s'offrent ici en foule n'ont pas besoin d'être développées longuement. Les mots Dioscures et Gémeaux ont mis déjà sur la voie. Les courses rapides et perpé-

tuelles à cheval, l'idée de jeunesse, de beauté, de fraternité jumelle, enfin de bienveillance et d'assistance secourable, sont communes aux Dioscures (Tyndarides et autres) et aux Açouins. Il ne reste qu'à y joindre les attributs des deux Asclépiades, Machaon et Podalire. — Un mois de l'année indienne, celui qui répond à septembre, s'appelle Âçouina. Originairement il était le premier de l'année; il est aujourd'hui le 7e. Dans tous les systèmes c'est lui qui ouvre le tiers de l'année auquel préside Brahmâ; ainsi se renoue encore la chaîne qui unit ce premier personnage de la Trimourti aux Açouins. Comme dans nos zodiaques, c'est Toula (la Balance) qui correspond au mois Açouina; ce qui n'empêche pas qu'un autre signe zodiacal (celui de mai, Djichtha) ne porte le nom de Gémeaux (Mithouna) : ces deux derniers sont mâle et femelle. — N. B. Les livres sacrés désignent toujours les Açouins par les noms duels Açouinaou, Açouinikoumaraou (ce dernier d'après la règle dite *Douandouaçamaça*). A la rigueur, Açouin n'est que l'un des deux Dioscures; l'autre s'appelle Koumar.

AÇOURA ou ACHOURA (vulg. écrit Asoura, Ashoora, Aschura). *Voy.* Daitias.

ACRAGAS, Ἀκράγας, auquel la ville d'Agrigente, aujourd'hui *Girgenti*, faisait honneur de sa fondation, était censé fils de l'Océanide Astérope et de Jupiter.

ACRATE, Ἄκρατος (d'ἄκρατον, vin pur), autrement Chalis (Χάλις), génie parèdre de la suite de Bacchus. Selon Creuzer (*Symbol. u. Myth.*, III, 217, etc.), c'est le même que Silène. C'est aussi notre avis. Nous y ajoutons que comme tel Acrate-Chalis se réabsorbe plus directement encore en Bacchus. Comp. Chalis. Acrate était connu surtout dans Athènes où sa tête était, disent les mythologues, fixée dans un mur de la chapelle de Dionyse Melpomène (Bacchus chantant).

ACRATOPHORE, Ἀκρατοφόρος, *porteur* (c'est-à-dire *dispensateur*, *générateur*, etc.) *de vin pur*, surnom de Bacchus. La cité arcadienne de Phigalie lui avait dédié un temple sous ce nom (Pausanias, VIII, 39). — Rapprochez ce nom d'Acrate et d'Acratopote pour méditer tant sur l'identité des parèdres entre eux que sur celle des parèdres avec le dieu même.

ACRATOPOTE, Ἀκρατοπότης, *buveur de vin pur*, nom commun 1° au dieu du vin Bacchus; 2° à un héros, compagnon, dédoublement de ce dieu, que l'on honorait à Munychie près d'Athènes (Polémon dans Athénée, *Dipnosoph.*, III, 2, p. 149 d'éd. Schweighæuser). C'était sans nul doute le même qu'Acrate ou Chalis, et par conséquent que Silène.

ACRÉE (Ἄκραιος s'il s'agit d'un dieu, Ἀκραία s'il s'agit d'une déesse; en latin, Acræus, Acræa), nom qui semble dériver d'ἄκρος, élevé, situé à la pointe (d'où ἀκρωτήρια, cap, ἀκρόπολις, citadelle, etc., etc.), mais qui quelquefois aussi peut être la déformation de *kar*, *kor*, *ker*, *kr* (Korâ, Cérès, etc.), était commun 1° à plusieurs dieux, parmi lesquels se distinguait Jupiter à Smyrne (temple sur une pointe près de la mer); 2° à plusieurs déesses dont les principales étaient la Fortune (à Rome?) et Junon au port de Lechée, à l'ouest et près de Corinthe; on n'y sacrifiait que des chèvres; 3° à une nymphe, fille du fleuve Astérion, sœur de Prosymna et d'Eubée, et en conséquence co-nourrice de Junon. Les évhéméristes traduisent ce fait mythologique en

institution du culte d'Héra (Junon) à Argos par trois sœurs ou trois affiliées. M. Petit-Radel (Tableau ann. à l'*Exam. analyt.*) place Acrée, col. XXVIII, 56, c'est-à-dire 1750 ans avant J.-C.

ACRÉPHÉE, 'Ακραιφεύς (g. -έως), en lat. ACRÆPHEUS (trissyl.), Cadmile, fils d'Apollon, personnification vivante et tige prétendue de la ville d'Acrèphes en Béotie.

ACRIOS ou ACRIE ("Ακριος, en lat. ACRIUS; 'Ακρία, ACRIA): comme Acrée, 1° et 2°.

ACRISIUS, 'Ακρίσιος; 4° roi de la dynastie danaïde d'Argos, selon la légende, et grand-père de Persée, eut pour père Abas (le fils d'Hypermnestre et de Lyncée), et pour mère l'Arcadienne Brasée (Apollodor. II, 11) ou Aglaé (Euripide, *Oreste*, 965). Il vint au monde avec Prœtus, qui devait être pour lui un rival, plutôt qu'un frère. Antagonistes avant que de naître ils se battaient dans le sein maternel. A la mort d'Abas la discorde éclata. Chacun voulait régner. La guerre se termina par le triomphe d'Acrisius, et Prœtus s'enfuit à la cour d'Iobate, autrement Amphianax, en Lycie, d'où un peu plus tard on le voit revenir pour former un établissement à Tirynthe, en Argolide comme Argos, avec les Cyclopes. Pour Acrisius, époux d'Eurydice et père de Danaé, il apprend par la voix de l'oracle (ou, si l'on veut, de Phémonoé) que son petit-fils lui donnera la mort. Tremblant, il condamne sa fille à une éternelle stérilité. Un cachot d'airain, des gardes, des meutes vigilantes lui garantissent, avec la virginité de sa fille, l'impossibilité de donner le jour à un rejeton parricide. Mais qui peut résister à Jupiter? La pluie d'or inonde la tour de bronze, la tour naguère inféconde. La captive est mère. Eurymédon, que plus tard on nommera Persée, respire. L'aïeul s'emporte à cette nouvelle et commande de jeter les deux infortunés dans les flots. On obéit; mais l'onde, moins cruelle que le prince, respecte la vie des victimes et les dépose à Sériphe sur la grève. (*Voy.* DANAÉ, DICTYS, PERSÉE, POLYDECTE.) Ils y trouvent appui, protection. Persée grandit bientôt, et quand déjà ses exploits, ses dangers, ses victoires, l'ont rendu célèbre, il veut revoir sa patrie, embrasser son aïeul et se réconcilier avec lui. Acrisius, qui n'a cessé de trembler au souvenir de l'oracle, s'enfuit précipitamment de sa capitale et arrive en Thessalie. Un fatal hasard dirige du même côté les pas de Persée qui veut assister aux jeux funèbres que donne le roi de la contrée, et le disque lancé par son bras étend son grand-père sur le sable de Larisse (Apollod., pass. d°; le schol. d'Apollonius de Rh., sur IV, 1091, 1515; Pausanias, II, 15, 16). N'oublions pas ici les variantes connues; 1° Acrisius a vu son royaume envahi, son trône occupé par Prœtus; Persée les lui rend; mais il craint que cette générosité ne soit un piége, et il continue, soit de fuir, soit de se cacher. 2° Acrisius aspire lui-même à se réconcilier avec sa fille et Persée: il aborde à Sériphe. Il y meurt, frappé aussi du disque, aussi à des jeux funèbres; mais aux jeux funèbres donnés sur la tombe de Polydecte. Ceux qui veulent voir partout l'histoire n'ont point eu de peine à grouper les traits mythiques qui composent la physionomie d'Acrisius. Ainsi pour eux antipathie mortelle entre deux jumeaux héritiers présomptifs de la couronne; un peu plus tard guerre, puis après des événements divers (secours apportés par le roi de Lycie au moins heureux des deux concurrents),

partage de l'antique monarchie d'Inachus en deux empires, Argos et Tirynthe, voilà la première moitié du mythe tout expliquée. L'autre n'offre pas plus de difficulté. Le monarque argien, qui n'a qu'une fille, redoute son gendre futur : il voue la vierge, cause innocente de ses craintes, à un célibat éternel; il l'enferme; l'or ouvre les portes de la prison. C'est Prœtus lui-même qui séduit ainsi sa nièce dans l'ombre. Mais bientôt la vérité se fait jour : immuable dans ses résolutions, Acrisius veut qu'on se débarrasse à tout prix des infortunés qu'il redoute. On les jette à la mer dans une frêle embarcation : le prodige qui les sauve n'en est pas un. Que la mère et le fils doivent la vie à un pêcheur de Sériphe; qu'ils soient accueillis par le roi; que l'enfant, arrivé à l'âge d'homme, se signale par des tentatives brillantes, aventureuses, et toujours justifiées par le succès; qu'il veuille alors reparaître à la cour paternelle; que le grand-père, en proie aux remords, incrédule à l'amitié, à la franchise du jeune visiteur, et en même temps incapable d'opposer de la résistance au cortége victorieux qui le suit et le seconde, fuie vers la Thessalie, y soit poursuivi, y trouve la mort, tous ces évènements n'ont rien que de simple et d'explicable par les voies ordinaires. Les variantes se prêtent de même aux explications. Chronologiquement ces faits se classent de 1450 à 1370 (M. Petit-Radel, tableau, dans l'*Ex. anal.*), savoir : naissance, 1450; union avec Eurydice et naissance de Danaé, 1420, 1419; naissance de Persée, 1390 (Danaé aurait été alors âgée de près de trente ans!); Acrisius ne serait mort qu'octogénaire.—On a supposé aussi (Strabon, IX), mais très-gratuitement, qu'Acrisius fonda l'Amphictionie de Delphes; et Valois (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. VII, p. 92 et suiv.) essaie de prouver que cette vieille tradition n'est nullement inconciliable avec celle qui attribuait l'institution primordiale à Amphiction. C'est notre avis aussi; mais il resterait à prouver, soit l'existence d'Amphiction, premier fondateur de la diète éponyme, soit la rénovation ou réorganisation du système par une influence argienne. Au reste, comp. AMPHICTION. Clavier, exclusif et étroit qu'il est dans son système d'évhémérisme, se refuse nettement à cette hypothèse et proclame l'Amphictionie delphique de beaucoup postérieure à l'époque présumée d'Acrisius (*Hist. des premiers temps de la Gr.*, I, 157). C'est dans les articles déjà cités, DANAÉ, PERSÉE, POLYDECTE, que l'on trouvera les bases premières et les prolégomènes de la seule explication vraie. Pour qui saura comprendre cet immense assemblage de personnifications lumineuses et solaires, de voyages, de grossesses, de luttes, de meurtres qui ne sont que des destructions de la forme féconde en formes nouvelles, Acrisius et Prœtus seront les deux soleils rivaux (soleil de mars à septembre ou boréal, soleil d'octobre à février ou austral), les deux soleils semestriels, et par suite la lumière et les ténèbres. Prœtus n'est évidemment que Fré, le soleil en égyptien. Acrisius est moins aisé à expliquer étymologiquement; mais son radical *Kr...* implique l'idée de puissance, de souveraineté, de règne. Castor et Pollux sont des symbolisations analogues des deux pôles, des deux hémisphères, des deux soleils présidant à chacun d'eux et leur dispensant la lumière. Et quant à la difficulté de comprendre deux soleils jumeaux issus d'un soleil unique, que l'on se rappel-

le, non-seulement toutes les généalogies solaires où semblable phénomène a lieu (*Voy.* Leucippe et Oxypore), mais encore les douze Aditias, soleils mensuels de l'Inde, fils de la radieuse Aditi. Le décret de virginité, la tour d'airain, la pluie d'or si platement expliqués pour l'ordinaire, la ciste ou coffre qui emporte les victimes d'un pouvoir ombrageux et jaloux, l'asile insulaire (Bouto pélasgique d'un Haroéri pélasgue), le disque qui tue les ténèbres, tout cela doit être renvoyé à Persée. Remarquez en outre l'extrême conformité de ce mythe et de la légende de Romulus; puis surtout la similitude des interprétations évhéméristes : Amulius, séducteur de Sylvia; Prœtus, aussi oncle, séducteur de Danaé.

ACRISIONÉIS, Ἀκρισιωνηΐς (g. ίδος), nom patronymique de Danaé, fille d'Acrisios.

ACRISIONIADE, Ἀκρισιωνιάδης (g. -ου), et si on le voulait Ἀκρισιωνιάς (nom patronymique), Persée et sa mère Danaé.

ACRON, jeune Étrusque de Corythe, combattit dans l'armée d'Énée contre les Rutules, et fut tué par Mézence (*Énéid.*, X, 719, etc.).

ACRONÉE, Ἀκρονέως, dispute le prix aux jeux donnés dans Ithaque par les prétendants de Pénélope (*Odyss.*, VIII, v. 111).

ACRORITE, Ἀκρορείτης (g. -ου), en lat. Acrorita (g..... æ), c'est-à-dire *qui habite le sommet des monts* (ἄκρα ὄρη) : Apollon à Sicyone.

ACTÉE, Ἀκταῖος (g. -αίου), l'Attique personnifiée, fut convertie par les légendaires en un monarque antérieur à Cécrops, et à tous les habitants pélasges et hellènes; du reste hôte généreux, et qui, après avoir donné au nouveau débarqué Aglaure sa fille en mariage, ne tarda pas à lui laisser le sceptre. Ainsi l'on voit Latinus en Latium s'arranger avec Énée. Il n'est pas besoin de faire remarquer ce que veulent dire des mythes si clairs. L'Attique, la Côte (ἀκτή) reçoit quiconque y débarque, lui fournit épouse et demeure, richesse même, palais, puissance, et au total se dessine pourtant comme plus antique. Les Lélègues seuls s'offrent comme antérieurs. D'autres Actées sont : 1° le père de Télamon, et en conséquence l'aïeul d'Ajax de Salamine; 2° un des Telchines, ou hommes méchants, de Jalyse dans l'île de Rhodes; 3° et 4° Apollon et Pan, protecteurs des rivages; 5° une Néréide; 6° une Danaïde qui épouse et tue Périphas; 7° Cérès, comme Athénienne; quelques uns ajoutent ou substituent Diane. La conciliation s'opèrera au moyen des noms grecs Damater et Artémis, dont l'équivalence idéologique est presque complète. 8° Orithye, aussi comme Athénienne; 9° une des Heures.

ACTÉON, Ἀκταίων, que tout le monde connaît comme métamorphosé en cerf par le courroux de Diane, et déchiré par ses chiens, naquit à Thèbes en Béotie. Il appartenait à la dynastie Cadméide. Autonoé sa mère, qui l'eut d'Aristée, était une des quatre filles de Cadmus; c'est d'elle qu'il prit ce nom d'*Autonoeïus heros*, par lequel on le désigne si souvent. Remarquons que les mythologues ne lui donnent ni femme ni amante, quoique Apollodore le présente comme fiancé à Sémélé, sa tante. La chasse était sa seule passion. Un jour ses rapides excursions l'amenèrent dans la vallée de Gargaphie : Diane alors était au bain avec ses nymphes. Selon les uns, Actéon la vit par mégarde (Callimaq., *Bains de Pall.*, v. 113). Pour d'autres c'est à dessein qu'il se dirigea vers l'asile mystérieux de la fière chasse-

resse. Ailleurs on admet qu'il arrive par hasard, mais qu'au lieu de fuir il s'arrête. Chez Pausanias (IX, 2) il monte même sur un rocher pour mieux apercevoir la reine des nymphes. Dans Hygiu (*fab.* CLXXX), il veut lui faire violence. Diodore de Sicile (IV, 81) se rapproche de cette idée en disant qu'il prétend à la main de la déesse (Comp. ORION). Seul, Euripide (*Bacchant.*, 1, 337) dit qu'Actéon irrita Diane en se proclamant plus habile qu'elle à la chasse. La déesse voue son offenseur à la mort, lui jette une goutte d'eau à la tête, ou selon d'autres prononce quelques mots magiques. Soudain le prince se trouve couvert d'une peau de cerf ou de daim (nébride) (Stésichore, dans Pausanias, IX, 2), ou suivant la légende vulgaire est métamorphosé en cerf. Alors ses chiens ou, comme le dit Euripide, les chiens de Diane le poursuivent, le déchirent. On ajoute qu'ensuite, souillée du sang de son maître, la meute homicide le chercha long-temps, et ne cessa de parcourir les flancs boisés de la montagne qu'à la vue d'un fantôme, image évanide et cave, qu'enfin Chiron évoqua et fit apparaître devant elle (Apollodore, III, IV, 4; Ovide, *Métamorph*, l. III). Plus tard semblable spectre apparut à la cime d'une roche et fit trembler les superstitieux Béotiens. L'oracle ordonna de fondre une statue d'Actéon en bronze et de l'attacher à la même roche avec des liens de fer. Orchomène, la ville béotienne, honorait Actéon d'un culte particulier. C'est dans son territoire que fut placée la statue talismanique ou emblématique dont il vient d'être question. Du temps de Pausanias des dévots montraient encore la pierre sur laquelle le héros grimpa pour être mieux à même de voir la déesse et son cortège. Parmi les récits de la mort d'Actéon on doit remarquer celui d'Ovide, *Métam*, l. III, f. 4. Sa description assez élégante se fait remarquer surtout par la longue nomenclature des chiens du héros Cadméide. Un artiste ancien a représenté toute l'histoire d'Actéon sur un magnifique sarcophage de la villa Pinciana (Stanza VII, n°s 16 et 17, ou dans Millin, C. 405, C. 406, 407), dans quatre divisions entourées de guirlandes de fruits et de branches de laurier portées par trois femmes et deux griffons. On a donné les interprétations les plus diverses de la fable d'Actéon. Selon M. d'Ekstein (*Catholiq.*, t. XVI, p. 408, etc.), Actéon-Actée (il réunit ce prince thébain et le roi d'Attique) représentent l'Actâ (la côte), le sol cultivé ou cultivable, l'agriculture. Il y a entre eux cette différence qu'en Attique on voit surtout l'agriculture proprement dite, et qu'en Béotie on songe plus à la chasse. Ceci posé, les indigènes attachent au sol, au roc le chasseur du mont Cithéron comme le cultivateur de la côte. D'autres ont vu dans le chasseur transformé en cerf l'emblème de l'homme que ruine la passion de la chasse, l'emblème de la folle curiosité, l'emblème du prince ou de tout autre que trahissent ceux qu'il a comblés de biens, l'emblème du danger des déguisements. Pausanias veut que tout simplement les chiens d'Actéon aient été saisis d'un accès de rage. — Un des quatre coursiers du soleil (Fulgence, *Myth.*, 1, 2) porte le nom d'Actéon. Munker et d'autres, à son exemple, croient qu'il faut lire Éthon (Æthon, Αἴθων). La correction est ingénieuse. Toutefois, avant de se prononcer, on devra songer au sens d'Ἀκτίν, *rayon*, et à la physionomie solaire de notre Actéon : c'est en quelque sorte le soleil en conjonction avec la lune (Diane, sous le nom

de Phœbé). Sa qualité de chasseur ne détruit point cette analogie; car si le nom d'Actéon veut dire *rayon*, de l'idée de *rayon* à celle de *flèche* la transition est facile.

ACTIAQUE. *Voy*. ACTIOS.

ACTIN ou ACTIS (Ἀκτίν ou Ἀκτίς), fils du dieu-soleil rhodien Hélius, fonda en Égypte la ville solaire d'On ou Héliopolis. Actin en grec veut dire *rayon*. Ce mot suffira pour faire comprendre le sens de la fable. Mais ce qu'il est important de remarquer, c'est la tendance de la race dorique à tout rapporter à des origines doriennes. Si jamais un culte vint de l'Orient à l'Europe, c'est assurément le culte solaire. Eh bien! voici les Grecs qui nous déclarent que l'Égypte le tient d'eux! c'est un fils de Rhodes qui élève Héliopolis! l'île qui regarde l'angle sud-ouest de la Carie est la métropole, et la cité égyptienne la colonie! — Diodore ajoute qu'Actin enseigna l'astrologie aux Égyptiens. Cette tradition nous met sur la voie des Toths-Hermès et des rapports mythologiques qu'il est possible d'établir entre les astres et le soleil. — L'Actine, *Actinus* (Ἀκτῖνος), habile astrologue nommé par quelques mythographes, n'est évidemment que l'Actin sujet de cet article.

ACTIOS, en latin Actius, surnom d'Apollon. Généralement il semblerait devoir se confondre avec celui d'Ἀκταῖος, riverain (racine commune: ἀκτή). C'est effectivement ce que disent les mythologues. Et pourtant on voit presque toujours Ἄκτιος synonyme d'Actiaque (Ἀκτιακός). Il faut ici se souvenir qu'Auguste dont la prétention favorite était de descendre du soleil (par Vénus soleil-planète, Anchise, Ilus, etc.) et d'être un Apollon incarné (comp. entre autres Horace, l. I, od. 11 : « *Sive mutata juvenem figura ales, etc., etc.* »), renouvela ou institua dans Actium-Nicopolis (ville de la victoire) des fêtes triennales (taurobole, jeux, etc., etc.) qui depuis furent transportées à Rome et s'y célébrèrent de cinq en cinq ans (voir Wernsdorf, Exc. IX sur El. Bassus, *Carm. poetar. minor.*, t. IX, p. 395).

1. ACTOR, Ἄκτωρ, est célèbre comme aïeul de Patrocle qui porte si souvent dans les poètes le nom patronymique d'Actoride. On est unanime sur sa descendance; car chez tous Ménèce est son fils, et Patrocle son petit-fils. On varie sur les degrés ascendants. Ici on lui donne pour mère Hyrmine et on lui fait fonder en Élide une ville éponyme (dans ce cas Hyrmine semble la fille d'Augias; et, en conséquence, il y a confusion de l'Actor en question avec l'Actor père des Molionides que tout annonce avoir été un prince éléen: Voy. ci-dessous n° 2). Là on le réabsorbe dans une tige thessalienne et on le proclame fils de Déion et de Diomédé, ou de Myrmidon et de Pisidice, ou seulement fils de Myrmidon, qui lui-même est le fruit des amours de Pisidice et de Jupiter. Selon d'autres variantes, Actor, natif de Locres, aurait été s'établir en Thessalie, ou bien Actor, Thessalien ou Locro-Thessalien, aurait émigré et fondé un petit royaume dans l'île d'Égine, primitivement OEnone. Un itinéraire tout contraire lui fait quitter Égine pour la Thessalie, car c'est le sens le plus naturel de la fable qui nous montre la nymphe Égine, cette fille d'Asope, après l'aventure qu'elle a eue avec Jupiter, passant de l'île qui plus tard porta son nom sur le continent, et y épousant Actor. Ces différences au reste sont de peu de valeur. Un fait historique les domine, c'est l'établis-

sement d'un rameau doro-thessalien (les Myrmidons) dans Égine. Qu'Actor se fixe dans cette île avec la colonie ou bien qu'il revienne en Thessalie, en d'autres termes que les Myrmidons se concentrent dans leur nouvel établissement, ou qu'ils conservent quelques possessions dans la terre naguère leur séjour, le fait central ne change point. Dans sa vieillesse Actor abandonne ses états à Pélée, et lui donne en mariage Polymèle sa fille, plus connue sous le nom de Thétis. Notez ici que des mythologues distinguent dans les régions de la Grèce méridionale deux Actors très-proches parents (cousins par leurs mères et leurs aïeuls). Pisidice, la fille d'Éole, donne l'un à Myrmidon; Diomédé, la fille de Xuthus, donne l'autre à Déion. Or Éole et Xuthus sont frères et fils d'Hellen. Ceci posé, l'Actor Éolide est frère d'Antiphe et père ou aïeul d'Eurytion autrement Actorion? (*Voy.* ce nom); l'Actor Xuthide est père de notre Patrocle, roi-colon d'Égine.

2. ACTOR, père putatif des Molionides (Euryte et Ctéate), autrement Actorides, si fameux par la résistance qu'ils opposèrent aux usurpations d'Hercule, était fils de Phorbas et d'Hyrmine l'Épéide, et frère d'Augias, le roi éléen. Il eut pour femme Molione, Molione adultère amante du dieu des mers. « Actor, s'écrie ici Creuzer, est l'homme du rivage (ἀκτή) contre lequel vient se briser le flot de la mer. » Jusqu'ici rien de mieux. « Il est aussi l'homme de la mouture, du blé écrasé (ἄγνυμι) et moulu. » Ceci nous semble un peu plus douteux. On peut voir à notre article MOLIONIDES que cette seconde interprétation est peu utile. On songera peut-être à une troisième, dans laquelle Actor (ὁ ἄκτωρ, ὃς ἄγει) serait le commissionnaire maritime, le porteur des richesses. On fraierait ainsi la voie à l'interprétation qui verrait exclusivement dans Euryte et Ctéate l'arrivage, puis la libre possession, ou bien la production et possession, puis l'écoulement facile des biens de quelque nature qu'ils soient.

3-11. ACTOR est encore le nom de neuf personnages mythologiques obscurs, que nous classerons sous deux groupes. A celui de l'antique mythologie appartiendront: 1° un fils d'Agamède et de Neptune, adéquate évident de son oncle; 2° le fils de Déion et de Diomédé la Xuthide, dont il a été parlé n° 1. Cet Actor est par conséquent père d'Énète, de Phylacus et de Céphale. Il s'établit à Oponte (voir Raoul-Rochette, *Colonies grecq.*, II, 16) et fut père d'Eurytion. 3° Le fils d'Acaste, tué à la chasse par Pélée (scholiaste de Lycophron sur v. 175 et 179); 4° le fils d'Axée (et non Azée): il régna comme son père sur les Minyes de la Béotie. D'Astyoche, sa fille, furtivement unie à Mars, naquirent deux fils Ialmène et Ascalaphe, qui conduisirent à Troie les vaisseaux d'Asplédon et d'Orchomène (Pausanias, IX, 37; *Iliad.*, II). Le deuxième groupe ne se compose que de personnages évidemment inventés après coup et très-postérieurement. Ce sont: 1° un suivant de Persée. Le centaure Clanis le tua dans la guerre des Lapithes contre les Centaures. 2° Un Argonaute, fils d'Hippase (mais quel Hippase? il y en a au moins trois); 3° un suivant d'Hercule qui dans la guerre contre les Amazones reçut des blessures et revint mourant dans sa patrie; 4° un compagnon de navigation d'Énée; 5° un guerrier aurunce qui combattit dans les rangs d'Énée, et dont Turnus, après l'avoir immolé de sa main, portait orgueilleu-

sement la lance au milieu de la mêlée. Juvénal (II, 100) fait une allusion piquante à ce trait de Virgile, en appelant *Actoris aurunci spolium* le miroir, dépouille opime conquise sur Othon dans la plaine de Bébriac.

ACTORIDE, Ἀκτορίδης, Argonaute, dont le nom omis par Apollodore (I, IX) se trouve dans Orphée (*Arg.*, 136) qui le joint à Corone. Ce nom est-il patronymique, ou bien est-ce un nom propre? Nous l'ignorons. — Au reste, on sent que le nom d'Actoride peut être employé comme désignation patronymique de beaucoup de héros. Patrocle surtout est souvent indiqué par ce synonyme.

ACTORIDES, Ἀκτορίδαι, ou bien, au duel, Ἀκτορίδα, les mêmes que les Molionides, portaient ce nom patronymique à cause de leur père putatif Actor, mari de Molione, leur mère. C'est ainsi qu'Éphialte et Otus portent le nom d'Aloïdes qui rappelle celui d'Aloée, mari d'Iphimédie, quoique, comme les Molionides, ils dussent le jour à Neptune.

ACTORION, Ἀκτορίων, Argonaute qui, comme Actoride, est nommé par Orphée (*Arg.*, v. 177), mais qu'Apollodore ne connaît point. Au premier abord, on pourrait soupçonner que ce nom est patronymique; mais le poète donne Actorion comme fils d'Irus. Il est vrai qu'Irus lui-même est frère de Ménèce et fils de notre Actor n° 1, selon Apollodore. Burmann (note sur Apollodore) et Clavier (éd. d'Ap., II, 163) supposent qu'au lieu d'Actorion il faut lire Eurytion. Un Eurytion argonaute, en effet, était fils d'Irus.

ACTORIS, Ἀκτορίς (g. -ίδος), maîtresse d'Ulysse (*Odyss.*, XXIII).

ACTYLE, Ἄκτυλος, fils de Zéthès et de Philomèle, favorisait l'amour de son père pour une Hamadryade. Philomèle irritée le tua au retour de la chasse. Il y a ici plusieurs remarques à faire : 1° Évidemment Actyle, soit comme *Leno*, soit comme victime, joue un rôle de Cadmile. Réuni à Zéthès et à Philomèle, il forme donc une triade cabiroïde. 2° On comprend aisément comment Zéthès (le vent vigoureux) se trouve en rapport avec une Hamadryade (forêt ou arbre personnifié) et avec Philomèle (l'harmonie incarnée, l'harmonie sous forme de femme-oiseau).

ACUS, Ἄκος, fils de Vulcain et d'Aglaé, une des Grâces.

ADAD ou ADOD fut une des divinités principales de la Phénicie et de l'Assyrie. C'est à tort que l'on a prétendu les distinguer. Tout au plus pourrait-on admettre qu'Adod ou Asdod était le nom phénicien (comp. Sanchoniaton dans Eusèbe), et que la théologie babylonienne disait Adad (voy. Macrobe, *Saturn.*, I). Encore rien n'est-il moins sûr. Il était qualifié de roi des dieux et venait dans les généalogies cosmogoniques et célestes immédiatement après Crone, c'est-à-dire après son analogue oriental (Moloch?) entre Achtoret (Astarté) et Démare. D'autre part, on lui donne pour femme la grande déesse-poisson Addirdaga. Ainsi Adad serait, non pas androgyne, mais mâle; sa statue avait la partie inférieure de la tête entourée de rayons qui semblaient se diriger vers la terre : au contraire, ceux dont la tête d'Addirdaga était parée allaient de bas en haut. En résulte-t-il, comme le veut Macrobe, que ces deux déités fussent le soleil et la terre. Non, car l'épouse ordinaire du soleil, en Orient surtout, c'est la lune, c'est Vénus. Nous recommandons à l'attention deux autres noms solaires, célèbres aux deux extrémités de l'ancien

monde, l'Aditi (ou Adidi) des Hindous, et la Didon carthaginoise. Beaucoup d'antiques rois de Syrie portèrent le nom d'Adad ou Ben-Adad, c'est-à-dire fils d'Adad (voy. *Genèse*, XXXVI, 35, 36; *Paral.* I, I, 50, etc., XI, 14, etc.). Il est hors de doute que ces princes cherchaient ainsi à enter leur dynastie sur le soleil, dont ils empruntaient le nom.

ADAGOUS, dieu hermaphrodite de la Phrygie (Hésych., art. Ἄγδιστις: comp. Jablonski, *de ling. lyc.* opusc., p. 64; Arnobe, *contre les Gentils*, v, 4, etc.). Tout porte à croire que c'est ou Agd (*Voy.* ce nom), ou Agdistis, ou bien la Cybèle statue, la Cybèle dormant sur un roc, que la légende phrygienne nous présente entre Agd et Agdistis.

ADAL, quatrième fils du dieu scandinave Iarl ou Rigr II, qui lui-même est fils d'Heimdall, incarné sous le nom de Fadir, et donnant ainsi naissance à toutes les branches de la caste noble (*Adall* en islandais et en danois, *Adel* en allemand, signifient noblesse; *adel*, *edel*, noble. Comp. le mot persan *Adal*, beau, juste, honorable). *Voy.* le tableau généalog. annexé à l'art. HEIMDALL.

ADAMAN, Ἀδάμαντος, surnom d'Hercule et de Mars comme invincibles; mais voyez l'art. suivant. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que ce nom ne soit celui d'un dieu assyrien ou perse. *Voy.* ADAN, AMAN, DANAUS, OUM.

ADAMANTÉE, Ἀδαμαντία. Nous ne doutons point que ce grand nom ne soit une déformation d'Amalthée.

ADAMAS, Ἀδάμας, Troyen, fut tué par Mérione. Pourtant son nom signifie *indomptable*, à ce que remarquent les étymologistes de profession. (*Voy.* ACAMAS, n° 2.)

ADAMASTE, Ἀδάμαστος, d'Ithaque, père d'Achéménide, compagnon d'Ulysse, qui plus tard passa sur la flotte d'Énée (Virg., *Énéide*, III).

ADAN ou ADANE, Ἄδανος, est, selon Étienne de Byzance (a. Ἄδανος), un fils d'Uranus et de Gée (le ciel et la terre). Soit; mais en quel pays, c'est-à-dire dans quelle mythologie? Probablement en Phénicie. Reste à deviner le rang, le rôle d'Adane. Est-ce Adonis?

ADARED, Mercure, soit comme dieu, soit comme planète chez les Arabes (Riccioli). — On dit aussi Adras au lieu d'Adared. Du reste, comp. ADER.

ADARGATIS, Ἀδάργατις, plus communément avec le T à la deuxième syllabe, ATARGATIS ou ATERGATIS, quoique le véritable nom semble avoir été Addirdaga (*Voy.* ADDIRDAGA.)

ADDÉPHAGE (moins bien, ADÉPHAGE), Ἀδδηφάγος (c'est-à-dire *qui mange en quantité*) surnom d'Hercule. Tout dieu-soleil ainsi que Mithra (*Voy.* ce nom) est tueur de bœuf, et par suite mangeur de bœuf; car, en avançant dans la constellation du taureau, il absorbe le taureau, il l'engloutit. Engloutir un taureau! c'est être fort mangeur. De là, l'idée première d'Addéphage. Ceci posé, voici comment on l'a brodée. Il y a lutte véritable entre Hercule et Léprée, le petit-fils de Neptune, à qui expédiera le plus vite son taureau. Tous deux en viennent à leur honneur : mais Hercule a fini avant Léprée. Ce travail valut au fils d'Alcmène le beau nom d'Addéphage. Remarquez au surplus qu'Hercule figure aussi dans les hautes mythologies comme gai buveur et même un peu ivrogne, véritable Acratopoto ou Acrate. Sous ce point de vue fameux en Grèce, et très-grotesquement exploité par les poëtes, même dans

la tragédie (Euripide, *Alceste*, etc., etc.), il se lie à Bacchus, dieu-soleil ainsi que lui, et prend plus que jamais la physionomie cadmilique.

ADDÉPHAGIE, Ἀδδηφαγία, la gourmandise (Voy. ce qui précède) avait un temple ou une chapelle en Sicile; et l'on y voyait sa statue auprès de celle de Cérès (Elien, *Hist. divers.*, 27). C'est une parèdre de cette déesse; c'est son Cadmile femelle. Cérès la tue.

ADDIRDAGA ou ADDIRDAG, chez les Grecs DERCETO ou DERCETIS (d'où l'on a fait, mais mal à propos, DIRCÉ), et autrement ATERGATIS (puis par d'autres corruptions plus ou moins éloignées de la forme primitive, ATTARGATIS, ADARGATIS, ARGATIS, ARATHIS, ARZAGA, ATHARA, mais non ASTARA, comme le veulent quelques commentateurs), fameuse déesse phénicienne, était surtout adorée à Mabog (qui depuis porta les noms de Bambyce, d'Édesse et d'Hiérapolis) dans la Syrie Euphratésienne, à Joppé en Phénicie, à Asdod ou Azot. Son nom vent dire le grand, l'excellent, l'éminent poisson (Voy. Selden, *de Diis Syris*). Tous les mythologues s'accordent à reconnaître qu'il y a un rapport entre ces quatre noms Dercéto, Atergatis, Achtoret ou Astarté, la déesse syrienne, mais en quoi consiste ce rapport? ici on se divise. Baur (*Symbolik. u. Myth.*, II, 1re part., p. 59) identifie les quatre déesses, tandis que d'autres en proclamant que les quatre noms ne désignent point une seule et même déesse, different dans la manière dont ils assimilent l'une à l'autre. Cependant des nombreuses variantes que les circonstances introduisirent dans la légende, il n'en est pas une qui détruise l'idée fondamentale qui est celle du poisson. Selon un récit très-ancien, un œuf tomba des cieux dans la mer: des poissons le portèrent sur le rivage, des colombes le couvèrent, une déesse en naquit. C'était Vénus, ajoute-t-on; en d'autres termes, Aphrodite ou Astarté? Soit: mais c'était d'abord une Aphrodite Anadyomène, une Génétyllide encore attachée aux eaux, mais sur le point de s'en détacher; une Vénus marine, encore emprisonnée dans les formes des habitants des mers. Si l'on veut penser aux Naraïana, aux Matsiavatar, aux Oannès, et comparer ensemble ces formes divines qui correspondent à autant de périodes cosmogoniques ou de phases du culte, il n'y aura pas de doute sur ce point. Un gros poisson, telle fut la conception la plus antique du mythe d'Atergatis, qui depuis reçut des formes de plus en plus humaines, de plus en plus historiques: bientôt, au lieu d'un poisson, on eut un poisson à tête humaine, puis une femme à queue de poisson, ou une femme métamorphosée en poisson. Là, nous sommes tout-à-fait sous l'influence des idées grecques, et la théogonie syriaque est si bien mise en oubli que cette Vénus, postérieure à l'apparition du grand œuf, du grand poisson, se trouva dotée de deux caractères nouveaux, antériorité et prééminence. Selon Ctésias conservé par Diodore de Sicile (*Biblioth.* liv. II, ch. 4; ou dans les *fragm.* même, éd. Bœhr, p. 393, etc.), Dercéto, à la fois femme et poisson, régnait sur la ville d'Ascalon. Elle défia ou brava Aphrodite. Celle-ci pour se venger lui inspira une passion violente pour un jeune prêtre de son temple. Dercéto, devient mère, mais ne pouvant supporter sa honte, elle tue son amant, expose la fille à qui elle vient de donner le jour, et se précipite dans un lac voisin, où elle continue de vivre, mais sous la forme de poisson. Selon une

autre version, Atergatis tombe, mais par mégarde, dans le lac de Bambyce; un grand poisson la sauve et la porte au rivage. En Lydie, nouveau récit: Atergatis était une reine fort cruelle; Mopse, voyageur que suivaient plusieurs compagnons, eut avec elle un démêlé qu'il termina en la jetant dans le lac d'Ascalon avec Ichthys son fils: mais cette fois-ci les poissons moins compatissants la mangèrent. A ces narrations déjà chargées de trop de broderies pour n'y pas reconnaître l'esprit conteur et syncrétiste des Grecs, ajouterons-nous que, dans Diodore de Sicile, la fille de Dercéto est Sémiramis que nourrissent miraculeusement d'abord des colombes (en syriaque *Simma*), puis un pâtre du nom de Simma, et qu'un enchaînement merveilleux de circonstances amène dans le lit de Ménonès, gouverneur en Syrie, et plus tard dans le harem et enfin sur le trône de Ninus? ajouterons-nous que l'amant heureux d'Atergatis aurait été Caystre, fils de la reine des Amazones Penthésilée (Voy. *Etymolog. Gudian.*, p. 306, éd. Sturz; et les comm. sur Suét., *Vie de Jul. Cés.*, ch. 22)? enfin appellerons-nous l'attention sur la généalogie d'Ovide qui fait de Dercéto une fille de Nisus? Toutes ces considérations nous entraîneraient loin et de la vérité et des points culminants de la religion syrienne. Restons dans les traditions relatives aux dieux poissons. Dercéto n'est pas la seule divinité de ce genre. Oannès que nous avons déjà nommé, le célèbre Oannès, législateur prétendu des Babyloniens, Dagon immortalisé par les fraudes gastronomiques de ses prêtres, le grand mammifère marin Céto vaincu par Persée, suivant une tradition, près de Joppé où l'on adorait la femme-poisson (Pline, liv. V, ch. 14; comp. Vass, *de Idolat.*, I, 23), enfin même, s'il faut s'en rapporter à Dupuis, l'époux de Sémiramis, Ninus (dans lequel on retrouve *Nuno* ou les poissons célestes en syriaque), tout nous reporte à des êtres, à des cultes pisciformes. Ne croyons pas même que ces idées aient été propres à la Syrie: outre l'incarnation en poisson ou Matsiavataram dans laquelle le grand Vichnou se revèle pour la première fois aux Indes, nous retrouverons en Italie Camasène, l'épouse de Janus, et en Grèce Ino qui se jette dans la mer avec Mélicerte son fils, et qui devient ainsi que lui une divinité marine. Arion sauvé par un dauphin n'est peut-être qu'une imitation, une traduction libre d'une des légendes d'Atergatis. Quoi qu'il en soit, notons en passant que cet Ichthys, donné en Lydie pour fils d'Atergatis, dut dans les idiomes syriaques porter un autre nom. Ichthys, ἰχθύς, est purement grec et signifie poisson. Y aurait-il de la témérité à voir dans ce nom la traduction de Dagon qui en syrien avait le même sens, quoi qu'ait pu prétendre Philon de Biblos ou plutôt ses commentateurs? Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a rapproché Dagon d'Addirdaga; Selden incline même à croire que tous deux ne font qu'une seule et même divinité considérée tour à tour comme mâle et comme femelle, par conséquent comme hermaphrodite. Nous sommes complètement de cet avis; mais à notre gré ce n'est pas tout: 1° le mâle lorsqu'on le distingue se révèle successivement comme fils et comme amant ou mari; ces deux rôles ne se contredisent pas plus que ceux de fille et d'épouse dans la Neith égyptienne, dans la Maïa des Indes et dans mille autres déesses; 2° le mâle en dépit de son sexe est soumis à la déité femelle, et n'échappe jamais com-

plètement à son caractère d'obséquiosité et de dépendance : le même phénomène nous est offert dans d'autres systèmes religieux ; ainsi en Phrygie Atys est subordonné à Cybèle, en Grèce Endymion est l'esclave autant que l'amant de Diane. Le système de la tétrade cabirique met ce fait dans tout son jour ; Addirdaga y serait Axiéros (alors elle contient Dagou) et Axiocerse (dans ce deuxième cas elle s'oppose comme femme à Dagon Axiocerse mâle, et comme mère à Dagon Cadmile).—Selon les anciens mythographes, il était défendu aux Syriens par la religion de manger du poisson, et quoique très-probablement cette prohibition ne se soit point étendue à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les espèces ichthyologiques et qu'au moins on ait pu s'en exempter par des dispenses, on ne peut guère douter que l'abstinence de la chair des poissons n'ait fait partie intégrante des rites et des préceptes sacerdotaux. Quelle fut la cause de cette injonction? faut-il y voir une précaution hygiénique d'un législateur sacré? ou bien y reconnaîtrons-nous les traces de quelque superstition, de quelque croyance antique? La deuxième solution nous semble la seule vraie. L'idée des dieux-poissons précéda. A nos yeux, ce n'est point pour justifier et rendre sacré le précepte d'abstinence que les prêtres mirent en circulation la légende d'Addirdaga, c'est parce que cette légende courait qu'ils s'imaginèrent de soustraire les poissons à la consommation usuelle, de peur qu'un jour quelque incrédule ne vînt à trouver extraordinaire que ces poissons, vénérables objets de l'adoration des fidèles, fussent mangés par leurs adorateurs. Du reste on varia dans les détails du mythe, et en s'abstenant de poisson, les uns respectèrent le libérateur de Dercéto, les autres Dercéto même, tandis que d'autres encore crurent en obéissant à cette loi suivre la volonté de l'antique reine Gatis, qui aimant beaucoup le poisson avait défendu à ses sujets d'en manger, sans avoir prélevé sa part (mot à mot sans Gatis, ἄτερ Γάτιδος). Cette historiette, imaginée pour rendre compte d'une étymologie absurde, ne vaut pas même la peine d'être combattue; mais elle prouve suffisamment que l'usage du poisson était prohibé, du moins dans certains temples et certaines localités. Ailleurs il paraît que l'idée de l'amour que l'on supposait à la déesse pour les poissons avait amené d'autres rites, et que les uns sacrifiaient des poissons à Dercéto, tandis que d'autres en consacraient les effigies dans ses temples. Des poissons sacrés étaient nourris dans des étangs à Hiérapolis. Addirdaga était, du moins dans les premiers temps, représentée sous la forme d'un poisson, ou bien d'une femme-poisson, c'est-à-dire dont les extrémités inférieures sont remplacées par une queue de poisson. On ne peut douter que l'idole pisciforme n'ait été extrêmement répandue, même hors des limites de la Syrie, et que le

..... Turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne

de l'épître aux Pisons ne soit un trait satirique lancé par l'incrédule de Vénose contre une image familière aux yeux (comp. Lucien, *Déesse syr.*, ch. 14). Mais plus tard, la déesse de plus en plus rapprochée des types humains finit par ne plus présenter que les formes pures de la femme. C'est à cette grave modification qu'il faut rapporter l'erreur de Schaubach qui oppose Astarté, Atergatis et la déesse syrienne, femmes pures selon lui, à Dercéto, déesse-poisson ou semi-pois-

son (Voy. *Comment. sur Cataster.*, d'Érathostène, ch. 38). Le fait réel est que la déesse à forme tout humaine et la déesse-poisson n'en font qu'une, mais que les monuments qui la représentent, comme les conceptions religieuses, appartiennent à deux époques différentes. Dans la première la forme animale, symbole parlant et plein de sens pour les prêtres, subsiste ou tout entière ou en partie; dans la seconde, la partie symbolique disparaît et il ne reste plus que l'idée vague et incaractérisée de déesse, produite au dehors par l'image d'une belle femme. Il n'est pas besoin de faire apercevoir que les femmes-poissons forment dans cet ensemble de représentations divines comme la transition. Dans cette deuxième période du culte de Dercéto, la déesse revêt tour à tour les traits de Minerve, de Vénus, de Rhéa, de la Lune et de Diane, de Némésis et des Parques, mais surtout de Junon et de Cybèle. Aussi Lucien dans son traité de la *Déesse syr.* l'appelle-t-il *Héré*. A vrai dire l'idole hiérapolitaine des temps postérieurs est une espèce de figure panthée dans laquelle les attributs les plus divers se sont donné rendez-vous. Rien de plus rationnel, puisque originairement c'est la toute-puissance en tant que génération, et que le principe femelle de la génération fut pris pour la Génération tout entière. Ne nous étonnons donc pas que, si dans une de ses mains brille un sceptre, l'autre supporte la quenouille d'Atropos; que, si sur sa tête s'élève la tour de Cybèle, mais environnée de rayons, la ceinture de Vénus serre et orne sa taille. Des médailles d'Hiérapolis représentent Dercéto assise sur un trône entre deux lions, ce qui plus encore que tout le reste, nous ramène aux rapports de la déesse avec Cybèle. Les inscriptions témoignent de même de cette identité. Aussi Macrobe prend-il Atergatis pour la terre, dont on sait que Cybèle est une personnification mythique. D'autres points de contact pourraient encore être notés. Un mot déjà a été dit sur cet accessoire de l'amant inférieur à l'amante, commun aux deux cultes. Les cérémonies orgiastiques, les danses bruyantes, sauvages, irrégulières au son des flûtes et des tambours, les flagellations cruelles, sanglantes, la castration, et surtout de bizarres amours entre des femmes fanatisées et ces eunuques volontaires, tout nous fait songer naturellement aux folies et aux pompes du culte dont la Phrygie fut le théâtre. Mais est-ce la Phrygie qui reçut des Syriens le culte et les fêtes de Cybèle? ou bien les pratiques des Cybébées vinrent-elles se lier au culte d'Atergatis, très-postérieurement à l'institution des fêtes de cette dernière? Malgré la pénurie des renseignements, nous ne balançons point à rejeter complètement la première hypothèse, et nous inclinons à admettre la seconde. Quoi qu'il en soit, le temple hiérapolitain était extrêmement riche; les dévots y affluaient de toutes parts; et lorsque Crassus s'empara de la ville, il passa plusieurs jours à peser les trésors du sanctuaire de Dercéto.— Quoique nous rejetions le système qui assimile Addirdaga et Astarté, il ne faudrait pas conclure que les deux divinités n'ont point de rapport. D'abord, selon certaines légendes, Astarté est fille de Dercéto; ensuite, dans plus d'un temple, dans plus d'une imagination, cette généalogie de la première a pu se traduire ainsi: Astarté n'est que Dercéto développée, ou bien Dercéto s'individualisant dans l'espèce humaine. En thèse générale, à quoi semblent se référer tous ces mythes? A la pro-

duction et à la reproduction. Un œuf, un poisson, sont les symboles de la première : et là nous avons Dercéto. Un être né de l'œuf et qui présidera à des productions nouvelles, en d'autres termes à la reproduction, voilà Astarté. Plus tard, on fond cette idée avec celle d'une divinité planète, radieuse et fécondante, qui, tour à tour, semble la Lune et Vénus : entre Astarté et Addirdaga il y a alors, non seulement distinction, mais distance énorme. Au reste, on ne peut douter qu'à toute cette série de conceptions, tant philosophiques que religieuses, ne se soit mêlée, mais faiblement, une pensée cosmogonique. On voit à l'article OANNÈS, que les Babyloniens exprimèrent dans les aventures de ce quadruple personnage les époques successives présumées de la création. Dans le culte d'Addirdaga, on voit poindre encore un souvenir du déluge; et certainement c'est en commémoration de ce cataclysme, dernière grande catastrophe de notre planète, que les dévots avaient coutume de porter deux fois l'année de l'eau marine dans le temple d'Hiérapolis et de la verser dans un lieu particulier, d'où elle s'échappait par des orifices pratiqués à cet effet. Cette cérémonie, encore en vogue du temps de Lucien, figurait, au dire même des anciens, la fin du déluge, et l'époque à laquelle la terre, dégagée des eaux, commence à élever ses cimes au dessus du vaste niveau océanique. Comp. OANNÈS.

ADÉONE, ADEONA. *V.* ABÉONE.

ADÉPHAGE et ADÉPHAGIE. *Voy.* ADDÉPHAGE et ADDÉPHAGIE.

ADER ou ASER, un des vingt-huit Izeds que reconnaît le Zend-Avesta. C'était, ainsi que l'indique son nom, le génie recteur du feu; mais probablement dans une sphère très-subordonnée à celle de l'Amchasfand Ardibehecht, qui a la même fonction. C'est la différence de Vulcain à Polyphème, de Bacchus à Acrate, d'Hercule à Iolas ou à un autre de ses parèdres. Classé dans le calendrier, Ader présidait et au neuvième jour du mois (*Zend-Av.* de Kleuker, III, 288) et au neuvième mois (novembre-décembre), qui même portait son nom. Dans chacune de ces listes théoastronomiques, le nom d'Aban, l'Ized de l'eau, figure à côté de celui d'Ader : il s'applique au huitième mois et au dixième jour. L'importance de l'Ized du feu ne peut être révoquée en doute dans cette Médie Atropatène dont le naphte, les eaux sulfureuses, les fontaines ardentes imprègnent ou couvrent le sol, et qui de bonne heure reconnut dans le feu sidérique ou terrestre, tutélaire ou terrible, électromagnétique ou seulement calorifique et lumineux, la plus haute des puissances cosmogoniques révélées (*Voy.* ARDIBEHECHT, MITRA, ORMUZD). Notre but ici n'est que d'indiquer l'impossibilité où nous nous trouvons de fixer l'essence, le rôle, le vrai caractère d'Ader. Dédoublement d'Ardibehecht (le feu-lumière à l'intellectuel et au moral ainsi qu'au physique), Ader n'est-il plus que le feu physique? On peut le penser en voyant parmi les Izeds, Nérioceugh, le feu du génie qui anime les rois. N'est-il plus que le feu sans lumière? L'existence d'un Ized Aniran (primordiale lumière) peut le faire croire un instant; mais, outre que la lumière primordiale n'est en quelque sorte qu'un prototype de la lumière réelle, le Zend-Avesta invoque Ader comme répandant l'éclat, la splendeur (*Z.-A.* de Kleuker, II, 159 et 288); et alors on est tenté de croire qu'Ader à lui seul représente le feu dans toutes ses fonctions et tous ses rapports.

ADÈS. *Voy*. HADÈS.

ADHNA (*myth. irl.*). *V*. BAATH.

ADI ou ADIN est un des noms de Vichnou. Ce dieu hindou est pris souvent, dans les livres sacrés, pour le souverain des régions de l'Ouest, pour le roi de ténèbres et de justice, pour Iama, autrement Dharmaradja, qui effectivement n'est qu'une de ses formes. Ainsi, Pluton devient le noir Jupiter chez Stace; et Rhadamante (Radj-Amenti, Dharma-Radj) n'est qu'une forme de Pluton. On est autorisé à conclure de là que les noms Hadès et Dis sont dérivés d'Adin. Comp. *Asiat. Research.*, V, 299 (*on the Cab. Deit.*). Remarquez en même temps la ressemblance des noms de Lakchmi, femme de Vichnou, et de Lachésis, forme de la femme de Pluton.

ADIAATMA. *Voy*. MAHANATMA.

ADIANTE, Ἀδιάντη (g.-ης), Danaïde, épouse de Daïphron (Apollod., II, 1, 5). D'après l'étymologie grecque, Adiante signifierait sèche, inarrosée, et se rapporterait à l'extrême sécheresse primitive du pays d'Argos.

ADIBOUDDHA (c'est-à-dire en samskrit premier Bouddha, premier sage) est dans le système des Bouddhistes de l'Inde la monade suprême qui est par elle-même et en qui tout est, mais indistinct et irrévélé. Dès qu'Adibouddha veut la création, il veut d'un qu'il était devenir plusieurs. A l'instant même où il conçoit ce desir, apparaissent cinq Bouddhas, qui plus tard produisent chacun un autre être nommé leur fils. C'est le dernier d'entre eux, Padma-Pâni, qui crée Brahmâ, Vichnou et Siva. Adibouddha remplit donc à peu près chez les Bouddhistes les fonctions de Brahm dans le Brahmanisme. Il y a cette différence que de Brahm (Souaïambhouva) à Brahmâ il n'y a pas de groupes intermédiaires; tandis que cinq Bouddhas et cinq fils de Bouddha sont la transition d'Adibouddha à Brahmâ. Du reste les Bouddhistes identifient Adibouddha à Souaïambhouva. Voy. Hodgson, *Essai sur le Bouddhisme*, en angl., ou compte rendu dans le *Globe*, t. VII, n. 99.

ADIÇAKTI (vulg. ADI-SAKTI, et à tort ADY-SACTY), déesse ou dieu hermaphrodite, la même ou le même que SAKTI. Ce nom veut dire *énergie première*.

ADICÈCHA ou ADICÈCHEN (autrement SÈCHA, ANANTA ou ANAR-D[illegible], VAÇOUDJI, enfin SARPARADJA ou roi des Serpents), le grand serpent de la mythologie hindoue, n'avait primitivement que cinq têtes, dont deux formaient le traversin de Vichnou, tandis que deux autres servaient de support à ses mains et qu'il était assis sur la cinquième comme sur une natte spacieuse. Adicèchen voulant savoir jusqu'où allait la puissance de Vichnou, se dit un jour : « Mais qu'arriverait-il si une sixième tête venait s'ajouter aux cinq que j'ai déjà », et sur-le-champ, une sixième tête se dresse à côté des premières. Aussitôt Vichnou, au lieu de deux mains en a trois, et la main nouvelle se pose sur la tête qui vient de naître. Mais la lutte n'en reste pas là; sans cesse le reptile ajoute une tête aux précédentes et il arrive ainsi à en avoir 7, 9, enfin 1000; sans cesse Vichnou s'enrichit de mains nouvelles. L'un et l'autre pourtant finirent par s'arrêter. Dans la création du monde, et quand les dieux, afin de s'assurer l'immortalité, résolurent la confection de l'Amrita, c'est Adicèchen qui apporta le Mérou dans la mer de lait; c'est lui qui s'enroulant autour de l'énorme pyramide et se laissant tirer de deux côtés diamétralement opposés par la foule des Dieux et des Génies

força, par sa pression puissante, le mont rebelle à céder ses arbres, ses fleurs, ses fruits, ses sucs précieux à l'océan lacté, dont les eaux combinées avec leurs principes formèrent l'Amrita (comp. AMBROSIE). Dans beaucoup de pagodes hindoues, on voit Vichnou dormir tantôt sur la tête d'Adicéchen, tantôt sur un lit de lotos au-dessus du chevet duquel se recourbent harmonieusement ses têtes, au nombre de 7 ou de 8; car l'art n'a point entrepris d'en rendre 1000 (Sonnerat, *Voyage aux Indes*, t. 1, et la pl. 49; et Moore, *Hindu Pantheon*, pl. 59). On le montre aussi servant de siège au grand Siva-Mahadeva (collect. des dessins du Brahmane Sami, n° 87); il a alors trois têtes et il est le symbole du temps; ou bien formant une chevelure bouclée au sage Bouddha (Moore, *Hindu Pantheon*, pl. 75, 13); ou bien encore roulé autour de l'image sacrée du Lingam qu'il surmonte et protège avec quatre têtes (Nikl. Müller, *Glauben*, *Wissen und Kunst der alt. Hindus*, pl. 76). Nous appellerons encore l'attention sur le magnifique Adicéchen portant le poids des vingt-un mondes figuré dans N. Müller, pl. I, d'après le dessin original d'un brahme. — Il n'est pas besoin de faire remarquer qu'Adicéchen roulé sur lui-même est sans doute l'original de l'hiéroglyphe égyptien de l'Éternel, un serpent se mordant la queue, et que ce même reptile jeté autour des tempes et sur le front de Bouddha comme chevelure, a donné l'idée du *nœud vipérin* de Bacchus (1).

ADIDEVA (*premier dieu*), nom commun à Brahm et à Brahmâ.

(1) Nodo coerces viperino
Bistonidum sine fraude crines.
HORACE, liv. II, od. 19.

ADIDIEN, radjah de la race des fils du soleil, fils de Koucen et père de Nichten. *Bhagavat-G.*, IX, dans les *As. or. Schrift*, I, p. 158.

ADIDINANAS. *Voy.* ADITIAS.

ADIKOS, Ἄδικος (g. -ου), c'est-à-dire *injuste*, surnom de Vénus en Libye (Hésych., art. Ἄδικος). Tout le monde croira sentir à merveille le sens un peu moderne de cette qualification. Toutefois, il faut y distinguer deux nuances: 1° injuste en tant qu'aveugle; 2° injuste en tant qu'illégitime, foulant aux pieds les lois, marchant à son but *per fas et nefas*.

ADIMA (c'est-à-dire *le premier*) ou PARAMA-POUROUCHA (le grand homme), nom de Souaïambhouva, le premier des sept Menous de la religion hindoue, série des émanations brahmaniques. Sataroupa, sa femme, la même que Prakriti (la nature, *Voy.* NEITH), se nomme aussi Adimi, la première. Ajoutons que celle-ci porte encore un autre nom, Iva (la femelle). Les comparaisons se présentent ici en foule. Nous nous contentons d'en faire remarquer la possibilité (Comp. les narrations polynésiennes de la création de l'homme, art. TIAMAARATAAO, et la cosmogonie phénicienne, art. PROTOGONE).

ADIMANTE, Ἀδείμαντος, prince de Phlionte, foudroyé par Jupiter pour avoir refusé de fléchir le genou devant les dieux (Ovid., *Ibis*, V, 427, 428). C'est à tort que l'on penserait à écrire Adamante. La quantité fait foi en faveur d'Adimante. Quant au sens, le nom du roi signifierait *intrépide*.

ADIMI. *Voy.* ADIMA.

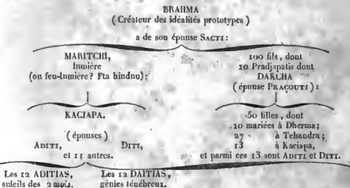
ADIMO, c'est-à-dire *l'infortuné*, premier homme selon les Chasters cités par Brunet (*Par. des rel.*, p. 209), eut pour femme Kama (l'amour).

ADIRADEN, radjah hindou de la

race des fils de la lune, petit-fils de Sadourangen, éleva le fils de Koundi, Karnen, que cette épouse de Pandou avait mis au monde avant son mariage et sans perdre sa virginité. *Bhagavat G.*, IX dans les *As. orig. Schrift.*

ADIRDAG ou ADIRDAGA. *Voy.* Addirdaga.

ADITI ou ADIDI, le jour primordial, ou, si l'on veut, le jour-soleil primordial, dans la mythologie hindoue, est une déesse, fille de Dakcha (un des dix Pradjapatis) et de Praçouti; elle épouse le fils de Maritchi, Kaciapa dont elle est la favorite (quoique douze de ses sœurs portent aussi le titre d'épouses), ou qui du moins ne lui donne de rivale célèbre que Didi ou Diti, son antagoniste perpétuelle. De Kaciapa et d'Aditi naissent les douze Aditias ou Adidinanas (soleils mensuels, *Voy.* l'art. suiv.), comme de Kaciapa et de Diti naîtront ou naissent déjà les Daitias, génies de ténèbres et de malice (*Bhagavat-G.*, VIII): Aditias s'explique le plus souvent par premiers-nés. Nul doute que Diti (*Dis*, *Ditis* des Romains, féminisé) ne soit l'ombre, la nuit, l'absence du jour. Kaciapa est l'espace illimité que se partagent le jour et la nuit, tour à tour et partiellement triomphants. Maritchi est la lumière, dont la nuit est fille, non moins que la déesse-jour. Car, comment arrive-t-on à l'idée de ténèbres ? A l'aide de celle de clarté, qu'annule ensuite une négation. — Résumons ces détails par la table généalogique ci-dessous :



La tragédie de Sakountala (trad. all., 218 et 239) appelle Aditi et Kaciapa le couple divin, issu de Maritchi et de Dakcha. Ce sont « les petits-fils de Brahmâ; Souaïambhouva leur donna l'être au commencement de toutes choses; les mortels inspirés les invoquent comme la source d'où jaillit la clarté; l'œil humain les voit dans les douze soleils. » Comp. *Asiat. Res.*, t. I, p. 262; Maurice, *History of Hindust.*, I, p. 497 et 498. Quelques uns élèvent Aditi à un rôle plus haut encore que celui de jour primitif, et voient en elle la force productrice. Il est vrai que, selon certains systèmes, la force par laquelle tout est, c'est la lumière, ou, pour développer plus complètement l'idée du système, c'est le fluide luminoso-calorifique, ce qui implique feu, et ce qui impliquerait de plus pour nous, modernes, l'électricité-magnétisme.

ADITIAS (vulg. on écrit Adityas,

et en allemand ADITJAS), autrement ADIDINANAS, c'est-à-dire les fils d'Aditi, sont, dans les livres sacrés des Hindous, les fils d'Aditi (le jour-soleil primordial) et de Kaciapa (l'espace, ce vaste milieu qu'occupent la lumière et les ténèbres). Les Aditias sont au nombre de douze. On les regarde comme autant de soleils. Il en résulte que ce sont des soleils mensuels. L'unité solaire (soit Aditi, soit Souria ou Savitri) s'est scindée en douze douzièmes adéquates chacun au tout, leur père commun. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils sont opposés aux Daitias ou fils de Diti, comme en Perse les Amchasfands et les Izeds sont opposés aux Devs. Au seul énoncé de ce nombre douze, les comparaisons se présentent en foule. Ne parlons ni des douze constellations zodiacales, ni des douze génies que nous allons voir donner leurs noms aux mois, ni des douze divinités supérieures qui président à ces douze fractions de l'année. Mais qui ne pense déjà aux 13-12 de l'Égypte, aux douze grands dieux de l'Étrurie et de Rome, aux douze fils d'Acca Larentia, aux douze fils de chacune des trois incarnations voyageuses du Scandinave Heimdall, etc., etc.; en un mot, à tous les groupes duodénaires mentionnés dans la table de Dupuis, au mot DOUZE. On varie sur les noms des douze Aditias. La nomenclature la plus ordinaire est celle-ci (Wilkins, not. du *Bhagavat-G.*, p. 161 de la traduct. franç.) :

1 Varonna.	7 Gabasti.
2 Souria.	8 Iama.
3 Védaoi.	9 Souarnareta.
4 Bhanou.	10 Divakara.
5 Indra ou Devendren.	11 Mitra.
6 Ravi.	12 Vichnou.

Dans quelques autres listes, on remarque les noms de Hara, Bhaga, Paouacha, qui appartiennent, le premier à Siva, le deuxième à Vichnou, le troisième à Brahmâ. Dans la première nomenclature, déjà remarquable par les noms de Mitra, que les Perses ont popularisé, d'Iama, localisé dans l'hémisphère des ténèbres, d'Indra, fréquemment comparé à Jupiter et si important parmi les puissances inférieures à la Trimourti, on distingue encore plus spécialement et Vichnou lui-même et Souria le soleil. Ainsi se trouvent réunies dans un même mythe « la croyance qui offre les idoles, la science qui a constaté les faits, la métaphysique qui cherche les causes, et la cosmogonie, qui est forcée de les personnifier (Benj. Constant, *de la Rel.*, t. III, p. 181) ». Notons, afin de compléter ce qui regarde la scission de l'astre soleil, conducteur de l'année, en douze soleils, que la religion indienne distingue encore et douze génies des mois (les mois portent leurs noms ou des noms qui en dérivent), et douze signes zodiacaux. Il y a plus : à ces mois, et probablement aux signes, président des dieux de l'ordre supérieur dont les génies et les Aditias ne doivent être que des individualisations subalternes; mais jusqu'ici nous ne pouvons expliquer les détails que nous soupçonnons. Le tableau que nous donnons ci-après présente, sous cinq colonnes, 1° le mois, et par conséquent le génie du mois, génie homéonyme; 2° l'astérisme zodiacal correspondant; 3° l'Aditia; 4° la haute divinité qui préside aux mois comme les Aditias et les génies mensuels; 5° la déité gréco-romaine qui préside aux mois juliens équivalents. Il est très-remarquable de voir combien les personnages de cette dernière colonne répondent exactement aux dieux hindous de la quatrième.

MOIS HINDOUS ET GÉNIES HOMÉONYMES des mois.	ADITIAS qui correspondent aux mois.	CONSTELLATIONS ZODIACALES.	DIVINITÉS SUPÉRIEURES qui président aux mêmes mois.	GRANDES DIVINITÉS GRÉCO-ROMAINES qui président aux mêmes mois juliens.
Tchaitra. (Mars).	Varouna.	Mecha. (Bélier).	Saraçouati.	Minerve.
Vaiçakha. (Avril).	Souria.	Joava, Vricha ou Mahicha. (Taureau).	Lakchmi ou Sri.	Vénus.
Djiaichtha. (Mai).	Védani.	Metouna. (Gémeaux).	Indra.	Apollon.
Achadha. (Juin).	Bhanou.	Carkata. (Écrevisse).	Bouddha.	Mercure.
Sravana. (Juillet).	Indra.	Sinha. (Lion).	Brahmâ.	Jupiter.
Bhadra. (Août).	Ravi.	Kania. (Vierge).	Prithivi ou Gondopi.	Cérès.
Acouina. (Septembre).	Gabhasti.	Toula. (Balance).	Maïa.	Proserpine.
Cartika. (Octobre).	Iama.	Vristchika. (Scorpion).	Siva.	Mars.
Margasircha ou Agrahaïana. (Novembre).	Souarnareta.	Dhanous. (Arc ou Sagittaire).	Bhavani.	Diane.
Paoucha. (Decembre).	Divakara.	Makara. (Monstre marin (Antilope à queue de poisson)?	Ganeja.	Vulcain.
Magha. (Janvier).	Mitra.	Khoumbha. (Urne, c'est-à-dire Verseau).	Indrani.	Junon.
Falgouna. (Fevrier).	Vichnou.	Matsia ou Mina. (Poissons).	Vichnou.	Neptune.

ADIVARANGA-PÉROUNAL, ou tout simplement VARANGA, Vichnou dans sa troisième incarnation (sous forme d'ours et de sanglier); le vrai nom est VARAHAVATAR. *Voy.* cet article.

ADMA, nymphe. Comp. ADMETO.

ADMATA, Ἀδμάτα, forme dorienne d'Ἀδμήτη, Admète femme.

ADMÉTA, équivalent latin d'Ἀδμήτη.

1. ADMÈTE, Ἄδμητος, roi de Phère en Thessalie, a été mis par les mythologies grecques en rapport avec Hercule et Apollon, avec l'idée de lutte, de mort cabirique et de sacrifice, enfin avec le type des Dioscures. Fils de Phérès, roi de Phère, il prend part dans sa jeunesse à l'expédition contre le sanglier de Calydon, suit les Argonautes en Colchide, à son retour succède à son père qui, sans doute, est mort pendant son absence. Peu après Apollon, chassé de l'Olympe par le courroux de Jupiter, vient lui demander l'hospitalité et conduit ses troupeaux dans les prairies thessaliennes. Il ne tarde pas à lui rendre un service plus grand. Admète était épris des charmes d'Alceste; mais le père de la jeune princesse, Pélias, avait juré de ne donner sa fille qu'à un gendre qui se présenterait à lui sur un char attelé d'un sanglier et d'un lion; grâce à l'intervention d'Apollon, ce prodige s'accomplit. Bientôt un autre miracle devient nécessaire. Le jour même du mariage, Admète, en posant le pied dans la chambre nuptiale, voit un groupe de serpents enlacés lui barrer le passage. C'est Diane, Diane oubliée dans les sacrifices du matin, qui les envoie! Apollon obtient la grâce de son ami, et les jeunes époux respirent enfin, débarrassés de ces hôtes funestes. L'histoire mythique d'Admète offre encore un trait précieux. C'est l'heureuse prérogative qu'il a de ne jamais mourir; mais à condition qu'un autre mourra pour lui lorsqu'il tombera malade. Une fièvre cruelle va le mettre au tombeau, personne ne veut se dévouer : Alceste seule s'y décide; elle meurt. Déjà le froid sépulcre enferme sa dépouille livide quand Hercule vient. Il court au lieu funèbre, lutte corps à corps avec l'informe Thanate (la mort), le terrasse, lui arrache sa noble proie et la replace, immobile et silencieuse, dans le palais d'Admète qui, dans neuf jours, la reverra ouvrir les yeux, marcher et sourire. — Tout dans ce mythe élégant et varié nous ramène au soleil. Admète est comme une incarnation inférieure de ce grand astre dont Hercule et Apollon sont des incarnations supérieures. Hercule, qui comme lumière est aussi la vie, lutte contre Thanate; c'est la lumière qui combat les ténèbres, la vie qui lutte avec la mort. Il lutte; c'est un parèdre lutteur, tandis que, dans l'aventure qui lie Admète à Apollon, le dieu était un parèdre harmoniste et purificateur. Ajoutons que le grand principe du sacrifice (l'innocent sauvant le coupable, le faible sauvant le fort par son trépas) se trouve là proclamé de la manière la plus expresse. Il y a donc dans cette mort d'Alceste quelque chose de la mort cadmilique. Enfin, en pénétrant plus avant dans l'esprit des légendes antiques, on croit voir qu'Admète-Alceste est comme un être unique, mais qui se dédouble en deux noms, en deux sexes, en deux phénomènes, soleil boréal ou forte lumière (Admète), soleil austral ou quasi-ténèbres (Alceste). Qui ne sait que celles-ci équivalent à soleil mourant?

2. ADMÈTE, Ἀδμήτη (on trouve aussi ADMETA, ADMATA), fille d'Eurysthée (et non d'Aristée) et d'une autre Admète (*Voy.* plus bas), reçut

de son père la fameuse ceinture conquise par Hercule sur la reine des Amazones. Selon Tzetzès (sur Lycophr., 1327), c'est même elle qui conseille à son père d'imposer ce travail au fils d'Alcmène. De plus, c'est elle qui institue dans Samos le culte et les fêtes de Junon. Elle a fui d'Argos, on ne sait pour quelle raison, et probablement elle a emporté, pour protéger sa fuite et se faire accueillir par les peuplades étrangères, quelque palladium révéré des Pélasgues. Les Argiens, à la nouvelle de ce départ précipité, s'indignent, s'assemblent, et, dans l'impossibilité de reprendre la fugitive, ils résolvent au moins de la perdre; ils chargent, moyennant récompense, des corsaires tyrrhéniens, d'enlever la statue de l'Héra samienne. Samos, irritée de cette perte, s'en vengerait sans doute en tuant la prêtresse, la nouvelle venue, l'infidèle gardienne! Vain espoir. Les pirates réussissent bien à prendre la statue; mais la majesté divine est un poids trop lourd pour la frêle carène. La nef immobile va sombrer. L'équipage impuissant renonce à une folle entreprise, et les bras même qui ont ravi la statue la déposent sur la plage. Le lendemain, Admète annonce la disparition du talisman. On s'agite, on se désole, enfin on retrouve le divin simulacre sur la côte. Alors on croit que la protectrice de Samos s'apprête à faire une infidélité à son île favorite, qu'elle attend un vent favorable ou une trirème complaisante, qu'elle veut se rendre aux vœux des Cariens. « Eh bien, de gré ou de force, Héra, tu nous resteras; » et, non contents de replacer la déesse dans sa chapelle, dans sa niche, tous les ans ils la reportent, mais liée, mais prise tout entière dans un réseau de branches d'arbres, au bord de la mer, et là ils célèbrent la fête dite Ténies (Τῆνος, rameau). M. Petit-Radel fait naître Admète en 1370, avant J.-C. Elle est revêtue du sacerdoce à quinze ans, en 1355, et l'exerce jusqu'à sa mort, en 1317, c'est-à-dire trente-huit ans (*Exam. analyt.*, art. CCLXXIX). Sa mère, fille d'Amphidamas et femme du roi d'Argos, Eurysthée, s'appelle aussi ADMÈTE. — Une Océanide (Hésiode, *Théog.*, 349) porte le même nom (Voy. *l'Ant. expl.* de D. Bern. de Montfaucon, I, 208, II, 70-71, et comp. ADMÉTO).

ADMÉTO, Ἀδμητώ (g. -όος-οῦς), en lat. ADMETO (g. -tûs), est dite fille de Pontos et de Thalassa (Hygin, *Préf.*). Il est impossible ici de ne pas se rappeler et la nymphe Adma et l'Océanide Admète. Ces trois personnages mythiques en un sens n'en forment qu'un. C'est un premier être à formes quasi-humaines. C'est presque le Protogone des Syriens, mais Protogone femme et par conséquent lié aux eaux. Du reste le nom d'Adma est vague : ce titre de nymphe, que lui donnent les mythologues, est un mot éminemment moderne appliqué à l'être mythique (Océanide ou fille de Thalassa) par des copistes, pour qui la signification exacte des noms était lettres closes. L'Admète, fille de l'Océan, est une conception assez antique, dorienne peut-être, mais dorienne avec mélange d'un autre élément. Admèto, fille de Thalassa et de Pontos, est de la plus haute antiquité; c'est une Addirdaga-Anadyomène pélasgique. La désinence même (ώ, οῦς) le prouverait déjà. Comp. ACANTHO.

ADOD ou ASDOD, vulg. AZOT. *Voy.* ADAD.

ADONÉE, Ἀδωνεύς (g. -έως), nom que l'on donnait à Bacchus en Orient (Ausone, *Épig.* XXIX, v. 26), et par

lequel les Arabes désignaient le soleil (Strabon, l. XVI; Théophraste, *Hist. des Plant.*, l. IX, c. 4). Il est évident que c'est le mot sémitique Adonaï. Comp. Adonis.

ADONIS, Ἄδωνις (g. -ιδος) fut de tous les dieux de la Syrie le plus célèbre en Grèce. Le mot Adon ou Adonaï en hébreu et généralement dans les langues sémitiques signifie seigneur, monseigneur; et l'on en retrouve effectivement les éléments principaux dans une foule de noms propres orientaux ou d'origine orientale que les rois et les princes portent de préférence, tels qu'Adonisébech, Assaraddon, Nabukadnézar, Sardanapale (Assar-adan-baal). Adonis est donc une dénomination générique affectée plus particulièrement par l'usage au soleil : nous savons qu'il en fut de même de Baal; avec cette différence toutefois que le soleil seul a été nommé Adonis, tandis que le nom de Baal a été transporté à la planète de Saturne et à quelques autres dieux (*V.* Baal). — Suivant Hésiode cité par Apollodore (liv. III, ch. 14, § 4, p. 378 éd. de Clavier), Adonis était un fils de Phénix et d'Alphésibée. Selon l'ancien mythologue Panyasis, Adonis devait la naissance à l'inceste de Théias ou Thias, roi des Assyriens (cf. Lycophron et Ovide; Ant. Liberalis, *narrat.* xxxiv; Oppien, *Halieutiq.*, liv. III, v. 403; Lucien, *Déesse syrienne*, ch. 16.), et de Smyrne, sa fille, qui fut changée en un arbre du même nom (l'arbre à myrrhe). Tous les autres mythologues s'accordent à mettre Adonis dans la grande famille solaire des Cinyrades. Mais là encore il y a quelques différences. La généalogie la plus complète selon Apollodore, rectifié par Phurnutus, nous présenterait successivement 1° l'Aurore avec Céphale, amant ou mari; 2° Tithon; 3° Phaéthon; 4° Astynoüs (mieux peut-être Astronoüs); 5° Sandak; 6° Cinyre (épouse, Métharmé); 7° Myrrha ou Smyrne; 8° Adonis. Dans cette hypothèse Myrrha, épouse du prince égyptien Ammon, est la mère d'Adonis sans en être la sœur, et Adonis est simplement le petit-fils de Cinyre. Mais dans le système généralement en vogue, il faut supprimer un degré dans cette table généalogique et voir dans Cinyre le père d'Adonis. Quant au nom de sa mère il y a encore dissidence; et tandis que les uns (Servius sur Virg.; Ovid., *Métam.*, liv. X, v. 309; Hygin, *F.* lviii) veulent que Métharmé, légitime épouse du roi de Cypre, donne le jour au bel Adonis, les autres (voy. Ovid. *Métamorph.*, liv. X, v. 298 et suiv.) reproduisent ici l'aventure de Thias avec sa fille et prétendent qu'Adonis est le fruit d'un commerce incestueux entre Smyrne et Cinyre. Au fond il y a donc parité entre les deux généalogies les plus répandues. Adonis dans le langage anti-oriental, anti-spiritualiste des Grecs est le fruit de l'inceste; et pour nous, plus habitués aux doctrines et au ton de l'antique Orient, il doit le jour à une essence céleste, à une femme divine (épouse et fille tout ensemble comme la Maïa de Brahm, etc.). Quant à l'Alphésibée et au Phénix d'Hésiode, il serait inutile et même dérisoire d'en chercher une explication. — Ce serait oublier un détail essentiel de la parenté d'Adonis que de ne pas mentionner Oxypore, son frère, ce robuste et rapide voyageur dans lequel Creuzer (*Symbol. u. Mythol.*, liv. VI) a démêlé une personnification du soleil, et ses trois sœurs aux noms helléniques, Laogore, Orsédice et Brésie que nous trouvons en corrélation avec Vénus. — Dix mois après l'a-

venture du roi Thias avec sa fille et la métamorphose de cette dernière, Adonis s'élance hors de l'écorce de l'arbre maternel. Astarté, ou, comme le dit l'antiquité gréco-romaine, Aphrodite ou Vénus est frappée de sa beauté; et dès-lors, décidée à le réserver pour ses plaisirs, elle le cache, encore tendre enfant, dans un coffre dont elle confie la garde à l'épouse du sombre Aïs, à Perséphone (Proserpine). Mais Perséphone a entrevu le contenu du coffre; l'amant futur d'Aphrodite est nécessaire à son bonheur, et bientôt, dépositaire infidèle, elle refuse de s'en dessaisir. Enfin il est décidé que les deux rivales s'en réfèreront au tribunal de Jupiter: alors le maître des dieux décrète que, des douze mois qui composent l'année, quatre seulement appartiendront à l'adolescent qui devra tour à tour en passer quatre avec Perséphone et quatre avec Aphrodite. Cet arrêt est exécuté à ceci près que le bel Adonis, préférant Aphrodite à Perséphone et le ciel aux sombres demeures, consacre à la première ses quatre mois de liberté. Longtemps après, ajoute Apollodore, Adonis est tué à la chasse par un sanglier que Diane irritée excite contre lui. Ainsi dans cette tradition, la contestation des deux déesses qui se disputent Adonis, et la sentence de Jupiter, précèdent la mort de l'amant et en sont totalement indépendantes: un second narré au contraire ne place le débat d'Aphrodite et de Proserpine qu'après l'accident qui a privé la première de la présence de son amant. Adonis venu au monde dans les brûlantes solitudes de l'Arabie, nouveau domicile de sa mère métamorphosée en arbuste à parfums, acquiert avec l'âge la plus ravissante beauté. Vénus qui a persécuté la mère devient éperdument amoureuse du fils, l'enlève, le transporte dans ses jardins de Cypre ou de Syrie et l'enivre de ses faveurs. Mais l'amant de Vénus est par là même le rival de Mars. Cependant Adonis qu'ennuie un long et monotone repos parcourt les forêts du Liban, et, malgré les serments qu'il a prodigués à l'inquiète Vénus, poursuit les bêtes farouches avec toute l'impétuosité de son âge. Le dieu jaloux se change en sanglier, ou, suivant quelques mythographes, engage Diane à envoyer un sanglier contre son heureux rival. Adonis le blesse, et presque aussitôt il est renversé et mis en pièces; son sang coule et colore en rouge les roses blanches que naguère foulaient ses pas. Vénus qui pour le suivre a tout quitté, Cythère, Paphos, Amathonte, Idalie, arrive sur ces entrefaites et cache le corps de son ami sous des mauves et des laitues (les unes et les autres passaient chez les anciens pour anti-aphrodisiaques). Plus tard, elle le métamorphose en anémone. Selon Euripide, le motif qui décide la chaste Diane à faire cause commune avec Mars et à servir son courroux, c'est le ressentiment que lui a inspiré la mort d'Hippolyte, innocente victime des caprices de Vénus. Quoi qu'il en soit, c'est alors, c'est après cette chasse funeste qu'Adonis privé de la vie apparaît aux enfers et inspire à Proserpine les sentiments qu'il a inspirés à Vénus. En vain la déesse de la beauté a obtenu de Jupiter la résurrection et le retour de son amant; la reine du Styx n'acquiesce point à ce décret. Alors le père des dieux renvoie les deux déesses amoureuses au jugement de la muse Calliope qui partage le différend en ordonnant qu'Adonis appartiendra alternativement à Perséphone et à sa rivale, et passera six mois par an auprès de chacune d'elles. Mais cet arrangement n'est point ratifié par les contestantes; et quand Adonis ramené des

enfers par les Heures est remis aux bras de sa céleste amante, celle-ci après six mois de possession refuse de le rendre à Perséphone. Nouveaux débats, Jupiter intervient de nouveau, et cette fois jugeant le procès par lui-même, il modifie la sentence de Calliope et décrète comme dans la tradition ancienne qu'Adonis sera un tiers de l'année à Vénus, un tiers à la reine des enfers et un tiers à qui il voudra. On a dit quel usage il fait de ces quatre mois de liberté. — Quelques modifications doivent attirer notre attention. Suivant Phanoclès dans son poëme des amours (voy. Plutarq., *Banquet*, ch. 4 et 5, et Ruhnken, *Epist. crit.*, II, p. 390 et suiv.), c'était Dionyse (Bacchus) qui avait enlevé Adonis. Ainsi le débat érotique serait non pas entre deux déesses, mais entre un dieu et une déesse tous deux également épris des charmes et de la jeunesse du fils de Cinyre. Nous y reviendrons. Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes (sur chant I, v. 932; cf. le gr. Étym., art. Ἀβαρνίς; et *biblioth. crit.*, II, 17, p. 13) rapporte que Vénus avant d'avoir commerce avec Adonis avait Bacchus pour amant, et même était enceinte d'un fils. Bacchus partit pour l'Inde, et c'est pendant son absence qu'Aphrodite, liée avec le fils de Cinyre, mit au monde le fruit de son premier amour. Ce fut Priape, ce gardien des jardins et des vergers, cette personnification du phalle, ce dieu de Lampsaque que Hug regarde comme une espèce de caricature d'Adonis.— Le sanglier qui tue Adonis était nommé chez les Phéniciens Alpha, c'est-à-dire le cruel (Voy. *Lexiq.* inédit de la biblioth. Coislin, p. 604, nº 5). —Nous avons vu ci-dessus Adonis naître dans l'Arabie; d'autres légendaires placent son berceau dans la Syrie, et quelques uns enfin dans l'île de Cypre. Ces divergences tiennent en partie à celles auxquelles donne lieu le nom de son père. Le fils de Thias, les fils de Phénix ne peuvent guère voir le jour qu'en Syrie; le fils de Cinyre doit avoir Cypre pour patrie. Du reste on expliquerait facilement les deux faits par cette remarque simple qu'on peut tout à la fois être originaire d'un pays et natif d'un autre, c'est-à-dire qu'il est possible d'avoir deux patries. Mais ces explications même sont ici superflues. Le scholiaste de Lycophron (sur *Cassand.*, v. 829) a eu le tort d'en tenter une qui tout aussi inutile est en même temps bien plus mauvaise. Elle consiste à supposer l'existence successive de deux Adonis. —La mort cruelle et l'espèce de résurrection d'Adonis donne lieu à une des fêtes les plus remarquables de l'antiquité. On devine qu'il s'agit ici des Adonies qui dans Alexandrie, dans Athènes, à Byblos et ailleurs étaient célébrées avec la plus grande pompe. Il paraît que dans certaines contrées la fête durait huit jours : vulgairement elle n'en excédait pas deux ou trois. Nous allons voir la raison de ces différences. Les Adonies se composaient essentiellement de deux parties; l'une consacrée au deuil et aux larmes se nommait Aphanisme c'est-à-dire disparition; l'autre destinée aux réjouissances qu'excitait le retour du héros, portait en conséquence le nom d'Hévrèse ou découverte. Est-il vrai, comme le prétend Meursius, que dans quelques localités les deux parties de la fête se célébraient à six mois de distance, soit en commémoration des six mois passés auprès de Proserpine (il faut noter que les légendes disent quatre) soit par allusion à la migration périodique apparente du soleil dans l'hémisphère austral? ce qu'il y a de certain, c'est

que pour l'ordinaire les deux solennités se suivaient à peu de distance, et que l'intervalle au plus de huit jours se réduisait souvent à un seul. Dans ce cas la durée entière des Adonies était de trois jours. De plus, les deux fêtes ne se succédaient pas dans le même ordre. A Biblos la fête des larmes précédait; Athènes, Argos, Alexandrie, célébraient l'Hévrèse avant l'Aphanisme. Cette différence dans les deux rites se rapporte probablement à celle des deux légendes; puisque, si, d'après la plus romanesque et la plus moderne des deux, Vénus ne se livre à la joie d'avoir retrouvé son amant qu'après avoir pleuré sur sa perte, le caractère de la plus ancienne est de nous faire voir d'abord la contestation des deux amantes d'Adonis, puis Adonis dans tout l'éclat de sa beauté, enfin Adonis blessé à mort, en d'autres termes l'Aphanisme après l'Hévrèse. — Toutefois il paraît que des deux parties intégrantes de la fête, l'Aphanisme était la plus célèbre et la plus magnifique. C'est de celle-là que nous entretiennent les descriptions des poètes anciens; c'est pour celle-là qu'ils semblent avoir composé des hymnes (Voy. Bion, *Idyll.* I); c'est à celle-là que vaquaient les femmes israélites auxquelles Ézéchiel reprochait de verser des pleurs sur Thammouz. Une procession magnifique, mais où tout respire et inspire la tristesse, ouvrait d'ordinaire la cérémonie que quelquefois elle terminait comme nous le verrons plus bas : parmi les prêtres, des canéphores marchaient chargés de corbeilles, de gâteaux, de parfums, de fleurs, de branches d'arbres. On se rendait ainsi près d'un catafalque colossal sur lequel des femmes laïques, mais des femmes de la plus haute distinction, étendaient solennellement de riches tapis de pourpre : l'on y couchait ensuite une statue d'Adonis, à la plaie sanguinolente, timide et pâle comme l'être que la vie abandonne, mais beau encore. Sur un lit voisin et quelquefois sur le catafalque même, une Vénus Epitymbie, c'est-à-dire *à la tombe* (*Voy.* Visconti, *Musée Pio-Clément.*, t. IV, pl. 35), que représenta plus d'une fois une actrice vivante, se livrait à toutes les démonstrations d'une muette douleur. La flûte gingrine faisait entendre des sons lamentables; des hymnes de deuil, proprement Adonidies, Ἀδωνίδια, retentissaient (Voy. Théocrite, *Idyll.* xv, v. 131 et suiv.). Les femmes qui venaient en foule à la cérémonie paraissaient sans ceinture, les cheveux épars ou la tête rasée et en robe de deuil. Une mélancolie vague, un mol et presque voluptueux abandon respiraient dans leurs poses, dans leurs gestes, dans leur démarche chancelante. A Biblos même, celles qui refusaient de prendre part au deuil étaient obligées de s'abandonner un jour durant aux pieux visiteurs de la tombe d'Adonis et de consacrer à son autel le prix de la prostitution sacrée. Enfin vers le déclin du jour on procédait à l'ensevelissement solennel du dieu : ce dernier acte de la cérémonie funèbre était diversifié par des épisodes nombreux, probablement fidèles images de ce qui se pratiquait en Syrie dans les inhumations : de suaves parfums, des eaux limpides inondaient ce corps d'albâtre dont

Le Cocyte aux flots purs seul peut laver les plaies.
Vers d'Ecrnosion, *Hyacinthe.*

Nous devons surtout remarquer le sacrifice funéraire dit Cathèdre (siège), probablement parce que la plupart des assistants étaient assis : on sait que les anciens représentent fréquemment dans cette attitude les personnages qui versent des larmes. Dans les magnifiques

Adonies Alexandrines on portait processionnellement l'effigie du dieu jusqu'à la mer, divinité ennemie suivant l'antique croyance égyptienne, et on la précipitait dans les flots. L'honneur de porter la statue sainte était l'objet de la rivalité des femmes les plus qualifiées d'Alexandrie, et même des reines. Suivant Lucien (*Déesse syr.*, ch. 7, t. IX, p. 90, éd. Deux-Ponts), les célébrants abandonnaient alors à la mer un panier d'osier qui, poussé par les vents allait aborder sur les côtes de la Phénicie où il était attendu avec impatience. A peine arrivé sur la plage il était en grande pompe transporté au temple, puis examiné. Une tête mystérieuse s'offrait aux regards, et les lamentations de la veille disparaissaient devant les joies et les pompes du lendemain. Saint Cyrille ajoute que, dans cette espèce d'esquif, à côté de la tête divine se trouvaient des lettres par lesquelles l'Égypte invitait la Syrie à se réjouir, vu que le dieu pleuré par elle était retrouvé. Il est clair que cette dernière circonstance des cérémonies adoniques reflète les aventures posthumes d'Osiris tantôt perdu pour Isis ou l'Égypte son épouse, tantôt trouvé par elle dans une des colonnes du palais de Biblos (*Voy.* Osiris), et en effet il y a tant de traits communs à Osiris et à Adonis, que nous ne répudierons pas entièrement le système des savants (Dupuis, etc.) qui appellent le premier Adonis égyptien et désignent le deuxième par la périphrase d'Osiris phénicien (*Orig. des cult.*, liv. III, ch. 12). On regardait comme de mauvais augure, du moins en Grèce, la fête de l'Aphanisme; et, quand la flotte athénienne sous les ordres de Démosthène et de Nicias eut été anéantie, la superstition athénienne ne manqua pas de compter parmi les causes qui avaient fait manquer l'expédition l'imprudence des amiraux, qui avaient mis à la voile le jour où l'on célébrait la partie funéraire des Adonies. — La fête de la résurrection ou du retour commençait vraisemblablement par quelque chose d'analogue à ce que nous venons de dire sur la réception du coffret théophore à Biblos. Adonis est retrouvé, Adonis est de retour! tel devait être le cri des prêtres qui annonçaient l'ouverture d'une cérémonie nouvelle. L'effigie du dieu qui allait échapper à l'empire des ténèbres figurait encore, du moins presque partout, sur le catafalque ou le lit de la veille; mais à la pâleur de la mort avait succédé celle de la convalescence : les pleurs, les hymnes lamentables, avaient cessé et fait place à une joie tendre, mais en quelque sorte craintive et incertaine : autour de l'estrade funéraire et le long des murailles saintes, des paniers de jonc, des vases d'argile, des corbeilles de bronze, d'or ou d'argent, suivant l'opulence des temples ou des dévots qui contribuaient à l'ornement de la fête, étaient rangés; et, couverts de jeunes tiges, de pousses tendres et verdoyantes que développait dans un terreau choisi et meuble l'action d'une chaleur concentrée, étalaient autour du bel et faible Adonis renaissant une image de la végétation printanière. Du blé, du fenouil, des mauves, de la laitue, tels étaient (Voy. Hésych., p. 102 de l'éd. Alberti) les principaux éléments de ces jardins improvisés que quelques jours avaient suffi pour faire naître, que quelques jours devaient flétrir. De là l'expression proverbiale de jardins d'Adonis (κῆποι Ἀδώνιδος) si célèbre chez les Grecs, depuis Euripide et Platon jusqu'aux temps de la décadence des lettres, pour désigner des

jouissances frivoles ou peu solides (Eustathe, *sur l'Odyss.*, ch. XI, p. 1170 et suiv.; Eudocie, *Violar.*, art. Κῆπ. 'Αδ.; Wyttenbach, sur le traité de *la tard. veng.* par Plutarque, p. 79). — La légende d'Adonis est une de celles qui se plient avec le plus de facilité à des interprétations différentes qui jouissent chacune de quelque degré de probabilité, qui même, il faut le dire, peuvent exister et se soutenir les unes en présence des autres. De toutes ces interprétations cependant la plus importante comme la plus féconde est celle que donne l'astronomie. — Rien de plus célèbre chez les anciens, on le sait, que la division du zodiaque en deux parties par l'équateur aux deux points équinoxiaux, et par suite la séparation soit de l'espace, soit du globe terrestre en deux empires, l'empire du bien ou de la lumière, l'empire du mal ou des ténèbres. Isis et Nephté dans la langue populaire de la théologie égyptienne étaient les symboles, les personnifications féminines de ces deux empires; Vénus et Proserpine, ou, pour employer la terminologie grecque, Aphrodite et Perséphone jouent le même rôle dans les croyances de la Phénicie et de la Grèce. L'hémisphère supérieur, l'hémisphère boréal, celui dont notre Europe, dont l'Asie entière et la portion de l'Afrique connue des anciens font partie, aux yeux des Asiatiques, des Égyptiens et des Grecs, voilà Vénus; l'hémisphère austral, l'hémisphère par nous proclamé inférieur, celui qu'habitent nos antipodes, était pour eux Perséphone. Dès-lors on comprend qu'Adonis dans les bras de Vénus, représente le soleil s'élevant de plus en plus sur l'horizon des contrées situées au nord de l'équateur, tandis qu'au contraire Adonis dans les bras de Proserpine, c'est l'astre du jour redescendant au-dessous de la ligne équinoxiale, désertant l'hémisphère septentrional, abandonnant la lumière pour les ténèbres, la force pour l'impuissance, la joie pour le deuil, la vie pour la mort, en un mot l'éblouissante Aphrodite pour la sombre Perséphone. Et que l'on n'objecte point avec une exactitude géométrique, que l'hémisphère boréal n'est pas plus que l'hémisphère méridional le domaine privilégié de la lumière, puisque c'est le soleil, le soleil seul qui dispense à notre planète lumière, chaleur, fécondité, végétation; puisque ce grand astre en passant dans ce qu'il nous plait d'appeler l'hémisphère inférieur y transforme de même l'hiver en été, la nuit en jour. Il ne s'agit point ici de donner la vraie théorie des phénomènes astronomiques : quelle était la théorie des anciens, la théorie des collèges sacerdotaux de l'Orient? voilà la question : la solution ne peut être incertaine. — A côté de cette exégèse solaire du mythe qui nous occupe se groupent naturellement deux explications que nous a conservées Jean le Lydien (p. 88 de l'éd. de Schow). Dans l'une Adonis représente le mois de mai, le printemps qui vient tuer l'été ou mars sous la forme d'un porc, animal d'une nature ardente : dans l'autre Adonis serait un symbole du blé; le rôle du porc ennemi perpétuel des biens de la terre se conçoit de lui-même. Le scholiaste de Théocrite (sur *Idyl.* III, v. 48) modifiait heureusement cette théorie en montrant dans le blé, six mois, ou à peu près, enseveli dans le sillon, puis six mois embellissant la surface du champ nourricier, une image parfaite de la destinée d'Adonis. Ammien Marcellin indique même (liv. XIX, ch. I; cf. Porphyr. dans Eusèbe, *Prép. év.* liv. III, ch. 11, etc.) que la philosophie sacer-

dotale était parvenue à généraliser ces idées, puisque dans les illustrations mystiques du mythe d'Adonis et de ses apparitions périodiques, le jeune dieu était l'emblème des fruits de la terre arrivés à la maturité. Qui eût empêché d'y voir l'emblème de tous les fruits, de toutes les plantes, de toute l'histoire de la végétation? qui eût empêché de voir dans le dieu mutilé, inanimé, le repos périodique de la sève, dans le dieu renaissant la sève sortant de son inaction et circulant dans toutes les veines de la plante! et pour redescendre à des scènes plus spéciales, qui eût empêché de reconnaître dans l'amaut périodique de Perséphone et d'Astarté, le sol tour à tour jachère infertile et riche guéret, ou bien le végétal tour à tour emprisonné dans la terre et réexposé à l'air libre? Rien ne prouve que toutes ces explications aient été saisies par les anciens; mais rien ne prouve qu'elles ne l'aient pas été; toutes sont dans le génie allégorique de l'Orient, toutes sont d'accord avec le ton et l'esprit du mythe; enfin et c'est le point le plus important, toutes découlent naturellement les unes des autres. Creuzer va jusqu'à voir dans Adonis comme dans Osiris, qui quelquefois est pris pour le Nil, un fleuve dont certains phénomènes correspondent à des phénomènes célestes analogues (Voy. *Symbolik und Mytholog.*, liv. IV, ch. 3, ou de la trad. franç. t. II, p. 54). Un seul fait matériel l'a mis sur la voie de cette conjecture, qu'au reste il a eu l'extrême bon sens de ne point poursuivre : c'est la teinte rougeâtre que prenaient à certaine époque de l'année, probablement celle de la fête, les flots d'une petite rivière côtière qui passait à Biblos et qui portait, peut-être grâce à cette circonstance, le nom d'Adonis. Cette rivière qui allait se perdre dans la Méditerranée et qui même (Lucien, *Déesse syr.*, 8) colorait les eaux marines en rouge assez loin de son embouchure, prenait sa source dans le mont Liban sur lequel les légendes placent le théâtre de la chasse funeste au héros. C'est, disaient les poètes, au sang du jeune chasseur que les eaux du fleuve devaient leur nuance. Les modernes y soupçonnent plutôt quelques friponneries de la part des prêtres. Toutefois, s'il faut en croire un voyageur qui se donne pour témoin oculaire de ce phénomène (Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérus.*, p. 34, et dans la *Samml. orientalisch. Reisen* de Paulus, t. I, p. 47), il faudrait l'expliquer par l'érosion de quelques terres rouges dont les hautes eaux détachent et charrient des parcelles à l'époque ci-dessus indiquée. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'entre la légende moderne si artistement brodée d'Adonis et la nuance passagère des eaux du fleuve homonyme, il y avait quelque rapport : mais pour que le fleuve eût été vraiment un Adonis terrestre, comme le Nil un Osiris, il faudrait que le premier apparût comme un grand fécondateur, comme un bienfaiteur de la région qu'il arrose; il faudrait que la Syrie pût être prise pour Astarté, comme la vallée égyptienne pour Isis. C'est ce qui n'est pas; et la nature en Syrie n'a pas plus de rapport avec l'Égypte que le ruisseau de Biblos ne ressemble au Nil. — Dans toutes les considérations qui précèdent, nous nous en sommes tenus à la lettre du jugement de la nymphe Calliope, c'est-à-dire que nous avons toujours supposé Adonis partageant également son temps entre ses deux maîtresses et donnant six mois à la reine sombre, six mois à sa resplendissante rivale. Cependant les deux légendes disent ex-

pressément qu'Adonis libre un tiers de l'année consacrait à Vénus ces quatre mois d'indépendance et par conséquent huit mois dans l'année. La plus simple connaissance de l'antiquité suffit pour sentir que la périodicité semestrielle fut ici l'idée primitive et fondamentale, et que la division de l'année en trois parties dont deux se trouvent en définitive appartenir à la reine de l'hémisphère supérieur tient à une modification évidemment postérieure. Est-ce à la Phénicie, la Cilicie ou l'île de Cypre; est-ce à la Grèce qu'il convient de l'attribuer? c'est ce que nous ne déciderons pas. Quant à la pensée ou à l'aperçu dont elle est l'enveloppe symbolique, il est probable que c'est ou l'observation attentive des aurores et des crépuscules qui prolongent de plus d'une heure et demie la durée de chaque jour et dont la somme par conséquent ajoute beaucoup à celle du temps pendant lequel l'hémisphère supérieur jouit du bienfait de la lumière, ou le peu de longueur de la période des frimas sous le ciel de la Syrie et de la Grèce.—Dupuis, exclusif et géométrique comme à son ordinaire, cherche laborieusement quelle est cette Aphrodite ou Astarté amante d'Adonis, et, après avoir long-temps hésité entre la planète de Vénus et la lune, il se décide pour cette dernière. C'est encore Dupuis que nous retrouvons à la tête de ceux qui veulent jeter du jour sur l'intervention du sanglier dans notre légende. Le sanglier en effet est là un trait des plus importants; on le retrouve dans plusieurs mythes exotiques; chez les Scandinaves, Odin est blessé par un sanglier; dans les traditions indochinoises le dieu du jour, Sommonakodom, triomphe d'un épouvantable géant à tête hérissée de serpents; mais comme Mars le monstre vaincu se métamorphose en sanglier, et Sommonakodom meurt empoisonné pour avoir mangé de sa chair. Vulgairement on regardait le sanglier comme symbole de l'hiver, soit parce que les glands sont des produits de cette saison, soit parce que les défenses aiguës et les soies du sanglier offrent quelque analogie avec le manteau des frimas dont on s'imagine voir l'hiver enveloppé. Mais pour l'auteur de l'Origine des cultes, ce sanglier n'est plus que le sanglier d'Érymanthe, un des paranatellons du scorpion : or, dit-il, c'est dans le signe du scorpion que passe Adonis lorsqu'il abandonne l'hémisphère supérieur, et de plus ce signe zodiacal est un des domiciles de Mars : il a donc été naturel que Mars envoyât le sanglier. Pour nous, quelque ingénieuse que soit cette interprétation, nous ne pouvons l'accepter : il nous semble que le seul fait auquel il convienne de donner ici un sens, c'est le sanglier; et nous nous en tenons volontiers au système de ceux qui voient dans le sombre et sauvage mammifère le symbole de l'âpre saison, quoique les analogies par eux signalées soient bien chétives. Mais qu'on fasse intervenir Mars dans cette fable autrement que comme principe funeste et avec des intentions tout humaines, il n'y a plus rien ici d'oriental, rien de sacerdotal, rien de simple et de riche de sens. C'est aux Grecs et à une époque relativement moderne qu'il faut renvoyer ces épisodes ajoutés à plaisir, ces scènes de drame ou de roman, ces *fioriture* mythologiques. Pour eux qui avaient admis de longue main l'intimité amoureuse de Vénus et de Mars, lorsque l'on importa en Grèce le mythe d'Adonis, l'amour de la déesse pour l'adolescent ne pouvait manquer d'être une infidélité. De là, jalousie, vengeance, et pour arriver à cette vengeance, un sanglier; pour justifier l'ap-

parition du sanglier, coopération de Diane en courroux; pour motiver le courroux de Diane, retour à la mort d'Hippolyte! Qui ne reconnaît ici l'esprit fabuleux et conteur de la race grecque? — Ce qu'il nous importe de ne pas oublier dans cette analyse, c'est la nuance caractéristique de notre dieu-soleil. Cette nuance, c'est quelque chose de vague, de mou, d'indécis, d'efféminé, de chancelant: on dirait un fantôme sans corps, sans nerfs, et dont le cœur ne bat point. En vain la légende répète les mots de résurrection, le mort de la veille n'est pas rentré dans la plénitude de la vie; une léthargie invincible, une torpeur qu'il ne peut secouer pèsent sur sa tête: il faut qu'il passe lentement par tous les degrés de la convalescence, heureux s'il recouvre jamais ce qu'il a perdu! En vain aussi l'ardente Aphrodite se félicite d'avoir reconquis son amant: ses bras n'enlacent que l'ombre d'Adonis. L'eunuchisme, l'impuissance, voilà ce qu'elle a repris à sa rivale. Les mauves éphémères, les molles laitues, les tiges minces qui ne peuvent se soutenir et qui rampent sur le sol, les tendres et frêles rameaux qui penchent en bas leur feuillage, comme les pleureuses leur chevelure, cette verdure précaire et caduque, tout est en harmonie avec la faiblesse du héros encore sur les confins de la vie et de la mort, de la lumière et de l'ombre, de la force et de l'abattement. Le soleil lui-même présente cette image lorsque échappé aux quatre signes zodiacaux les plus funestes à son éclat, il darde sur le globe des rayons douteux et obliques. Ainsi le triste Osiris retrouvé par sa veuve ne lui donne qu'un fils faible et mutilé, le pâle Harpocrate. Sandon-Candaule en Lydie, Atys en Phrygie, Cinyre en Cypre, nous offrent tous le même caractère, tandis qu'au contraire le Djom de l'Égypte, le Sandak de la Cilicie, l'Hercule grec, le Melkarth de Tyr, l'ardent Sandès de la Perse apparaissent radieux, puissants, invincibles, beaux d'orgueil et de fureur. Tous sont des symboles du soleil; mais dans ceux-ci nous reconnaissons le soleil à l'époque solsticiale, et lorsque son disque perpendiculaire embrase notre hémisphère; ceux-là, et plus spécialement Adonis, représentent le même astre à l'automne et au printemps, à l'époque funeste où il semble disparaître et à l'époque heureuse où faible et pâle encore, il vient pourtant rasséréner les cieux et promettre de nouveaux bienfaits (Comp. surtout les art. Achtoret, Cinyre, Sandak, puis en seconde ligne tous ceux que nous venons d'indiquer plus haut). Ajouterons-nous qu'à cette nuance si marquée d'énervation, d'impuissance, se lie peut-être l'androgynisme dont toutes les religions orientales furent prodigues pour leurs grands dieux (*Voy.* Aphrodite, Baaltide, etc.), ou, ce qui était aussi une manière de concevoir l'androgynisme dans l'antiquité, la co-existence de liaisons amoureuses avec les deux sexes? Amant actif d'Aphrodite, amant passif de Bacchus (Voy. plus haut la citat. de Phanoclès), l'adolescent est tour-à-tour homme pour la déesse et femme pour le dieu. Peut-être le mythe si énigmatique du Mélampyge s'applique-t-il au bel Adonis tout aussi bien qu'au vigoureux Hercule, puisque tous deux sont également des personnifications solaires et que le Mélampyge est l'astre du jour passant dans l'hémisphère opposé au nôtre, en d'autres termes nous tournant le dos (πυγή). Dans un sens transcendantal, mais rarement proclamé, Adonis rapproché d'Osiris et d'Atys tendait à jouer un rôle cosmogonique d'un ordre su-

périeur. Chez les Alexandrins, il était absorbé avec Osiris dans l'idée d'Éon (Αἰών), l'Éternel créateur ou le Démiurge par excellence; ailleurs (en Syrie, probablement), il était identifié avec l'amant de Cybèle et pris pour l'auteur de la création se développant dans le temps, et par conséquent pour un Démiurge inférieur. Ainsi se manifeste à tout instant dans tout l'Orient, le penchant à relever de plus en plus dans l'échelle des hautes conceptions métaphysiques les idées populaires, les individualisations et les formes; et ainsi se réalisait pour le jeune dieu porté par les prêtres, par les sages, aux premiers rangs de la création, le nom d'Adonaï ou seigneur que lui avaient décerné ses adorateurs indigènes.

ADOR. *Voy*. Adour.

ADOREA, la Victoire à Rome, dans les temps antiques. On lui offrait des gâteaux salés de pur froment (*Ador*). *Voy*. Montfaucon, *Ant. expl.*, t. II, et comp. Mitscherlich sur Horace, l. IV, od. 4.

ADOUR ou ADOR (Adores), troisième roi de Damas, suivant Justin (l. XXXVI, c. 3). Josèphe n'en fait pas mention. Il est à présumer que l'histoire n'est en cet endroit qu'une cosmogonie revêtue d'un vain coloris historique. Après le dieu suprême irrévélé arrivait le premier Démiurge, créateur des idées prototypes, analogue du Knef-Amoun d'Égypte, puis Ador (l'adéquate du Sidik phénicien, du Fta memphitique). On sent qu'Ador revient absolument à Ader, dont il ne diffère que par les voyelles (*Voy*. Ader).

ADPORINE (en lat. Adporina), et aussi Asporine, Asporrine, surnom de Cybèle ou de Minerve, à cause d'un temple qu'elle avait sur une cime escarpée (*aspera*), auprès de Pergame. Aussi assure-t-on, par une étymologie évidemment mauvaise, que *Montana* en est un équivalent exact.

ADRA, nom que les Athéniens, instruits par Cécrops, donnèrent à la déesse égyptienne Athor avant d'en faire Adrastée?

ADRAMÉLECH était la grande divinité des Sépharaïtes, en Syrie. Souvent on brûlait, ou plutôt on faisait passer par le feu, de jeunes enfants en son honneur. C'était un mode d'initiation en usage dans les parages de l'Asie antérieure ainsi qu'à Carthage (*Voy*. Moloch). Rapprochez les légendes d'Isis, Cérès, Thétis, etc., purifiant par la flamme les fils de leurs hôtesses et même leurs propres fils : art. Achille, Célée, Triptolème, auxquels ajoutez Hercule, Palès, Sothis). Presque toujours on joint ensemble les noms d'Adramélech et d'Anamélech. Le fait est que tous deux sont fort peu connus. Le second de ces dieux était représenté avec la tête ou les attributs du cheval; le premier avec ceux du mulet (Kirker, *Œd.*, t. I, p. 371) ou de l'animal que les astrologues mahométans peignent près du cocher céleste (Riccioli, *Almag.*, p. 112). Au fond, les deux dieux se réduiraient-ils à un seul? Autre point de vue commun. Selon Dupuis, le cheval d'Anamélech peut être Pégase, Pégase placé sur le verseau et qui, par son lever du soir, annonce le solstice d'été et monte avec Céphée, auquel il prête ses attributs (*Orig. des cult.*, l. III, c. 18): Hyde même dit formellement que les Sépharaïtes adorèrent la constellation de Céphée sous le nom d'Anamélech (*Veter. Pers. relig.*, c. V, p. 131). Or, suivant Théophile (*à Autolyc.*, l. II, p. 103), on faisait d'Adramélech comme de Céphée un Éthiopien. Quoi qu'il en soit, il est assez évident

que nous ne possédons pas ce qu'il faudrait de données pour espérer une solution. L'idée de ceux qui prennent Adramélech pour Junon, vu, disent-ils, que cette déité syrienne était figurée sous la forme d'un paon, ne mérite pas une réfutation.

ADRANE, Ἄδρανος (et, selon quelques mythologues, qui probablement ont tort, ADRAME), était honoré en Sicile. Suivant une tradition indigène, les frères Paliques, que généralement on regarde comme nés de l'union de Jupiter, déguisé en vautour, avec Etna (Clém. d'Alexand., *Homél.* VI, 13), avaient Adrane pour père. Des chiens sacrés étaient nourris dans son temple, où, d'après des idées vulgaires, on eût été tenté de croire qu'ils remplissaient le double rôle de guides et de gardiens : courir au devant des pieux visiteurs, lécher les mains généreuses qui portaient des offrandes, combler de caresses ceux qui réunissaient la foi et les œuvres, telle était la première partie de leurs fonctions; sauter à la gorge des impies, des mécréants et des voleurs, était la seconde. On ajoute qu'ils remettaient dans la route ceux qui n'avaient d'autre tort que de se trouver le soir la jambe et la tête un peu avinées (Élien, *Hist. des anim.*, XI, 3 et 20; XII, 7). — Deux villes ou plutôt deux bourgs, en Sicile, portèrent un nom évidemment dérivé d'Adrane. Adranum (auj. *Aderno*, prov. et à six lieues N.-O. de Catane) se signala en se déclarant la première pour la cause de Timoléon et de l'indépendance sicilienne. Nous ignorons l'emplacement de la deuxième. Au reste (comp. Bochart, *Colon. phœnic.*, I, 29), il est présumable que toutes deux furent fondées, sinon par les Phéniciens, du moins par les Carthaginois eux-mêmes, colons de la Phénicie. — Ce simple soupçon nous amène naturellement à comprendre le vrai caractère d'Adrane. Si le monosyllabe *Adr*, *Azr*, *Atr* (métamorphosable à volonté par la substitution de l'E à l'A initial et par des intercalations de voyelles), signifia feu dans les langues sémitiques et pehlvi; si à chaque instant nous voyons ce radical se reproduire dans une foule de noms géographiques anciens (Atra, Atropatène) et modernes (Mazenderan, Aderbaïdjan); si un des Izeds s'appelle Ader (*Voy.* ce nom), si la flamme sainte, la flamme-dieu que nuit et jour les Mobeds entretiennent dans l'Atechgah, et que les Parses seuls ont droit de contempler (*Zend-Avesta* de Kleuker, II, 125), se nomma, dans la langue des Pyrolâtres, Aderan, qui pourrait grammaticalement se refuser à reconnaître ce nom dans Adrane? Eh bien, le sens des mythes s'accorde ici avec les noms. Tout porte l'empreinte d'un culte du feu. Un lac d'eau sulfureuse et bouillante (le Delli) avoisine le temple des Paliques. Etna, leur mère, est fille de Vulcain. Adrane, la ville éponyme du dieu qui nous occupe, est presque au pied du volcan. Aderno est bâti tout près des ruines de la vieille ville, et la façade de sa cathédrale est ornée de colonnes de lave. Les Paliques eux-mêmes, en dernière analyse, ne sont-ils pas ces laves et cendres que sème de loin en loin le cratère, ces jets des fontaines intermittentes ignées (*Voy.* PALIQUES)? Dès lors, quoi de plus simple qu'Adrane, dieu-feu, Sidik ou Fta sicilien, père de Cabires sicules?

1. ADRASTE, Ἄδραστος (et quelquefois, par exemple, dans les monuments de l'art étrusque, Ἄτρεστος), généralissime des deux expéditions péloponésiennes mythiques contre Thèbes (celle des Sept Chefs et celle des

Épigones), appartient, par sa naissance, par ses alliances, et par ses aventures premières, au Péloponèse. Il a pour père Talas le Biantide (Apoll., I, IX, 12 et 13; Apoll. de Rh., *Arg.*, I, 118 et 119). On varie sur le nom de sa mère; le plus communément, c'est une Lysimaque ou Lysianasse, fille de Polybe, roi de Sicyone (Hérod., v, 67; Schol. de Pind., sur *Ném.*, IX, 30 : comp. Pausanias, II, 6). Il a trois frères, Parthénopée, Pronax, Mécistée; et trois sœurs, Aristomaque, Ériphyle, Astynome. Amphithée, sa nièce, fille de Pronax, le rend père de deux fils, Égialée, Cyanippe, et de trois filles, Argie, Déipyle, Égialée (Αἰγιαλεια; le frère s'appelle Αἰγιαλεύς). Adraste, en qui se résume la branche des Talaïdes ou fils de Bias, a pour antagoniste naturel Amphiaras, représentant de la branche des Oïclides ou descendants de Mélampe. Amphiaras enlève le trône d'Argos et la vie à Talas : Adraste trouve un asile à la cour de Sicyone et devient le gendre du roi, son hôte. Plus tard, il lui succède. Enfin, on le voit reparaître en Argolide : il est qualifié de roi d'Argos. Amphiaras épouse Ériphyle sa sœur. Adraste, en quittant Sicyone, nomme pour le remplacer, ou pour gouverner en son nom, Ianisque (Pausan., pass. d°). C'est Adraste qui, pendant son séjour à Sicyone, institue les jeux pythiques (Pindare, *Ném.*, IX, 20), dont la fondation a aussi été attribuée à Apollon, à Amphiction, au conseil des Amphictions, et enfin à Diomède. Après l'expédition infructueuse qu'il dirige sur Thèbes, on le voit brûler le corps de ses nobles compagnons d'armes et célébrer en leur honneur, sous la présidence d'Apollon, des jeux sur les bords de l'Asope (Pindare, *Ném.*, IX, 19; *Olymp.*, VI, 19). Adraste donne ses deux filles aînées, Argie et Déipyle, en mariage à deux héros expulsés des états paternels, Polynice et Tydée. « Roi de Sicyone et d'Argos, lui avait dit l'oracle, tes filles auront pour époux un lion et un sanglier. » Une nuit, Polynice et Tydée, reçus dans le palais, ont entre eux une rixe violente. Adraste, éveillé par le bruit, voit sur l'un les blanches défenses du sanglier, et autour de l'autre la peau fauve et les griffes du lion; il les prend pour les époux annoncés par la voix prophétique et les unit aux deux princesses. Il s'engage en même temps à les rétablir sur le trône d'où les a chassés l'usurpation. Mais seul, comment réussir? ses forces sont trop exiguës. D'ailleurs, une portion de l'Argolide obéit à Amphiaras, ou, comme le disent les évhéméristes (Clavier, *H. des premiers temps de la G.*, t. I, 170 et 171), Adraste n'est roi d'Argos que pour un tiers. Il convoque donc le ban et l'arrière-ban des princes du Péloponèse oriental, et marche enfin, suivi de quatre alliés et de ses deux gendres, contre la capitale de la Béotie (en tout sept chefs). L'expédition n'est point couronnée de succès; dix ans après il la renouvelle avec les fils des six princes (Épigones) qui ont pris part à la première tentative. Égialée, son fils, l'accompagne, et complète l'heptade épigone. Dans l'un et l'autre cas, sept corps d'armée assiègent Thèbes. Il y a cette différence que, dans la première guerre, les sept corps obéissent à sept chefs, tandis que, dans la seconde, la phalange argienne en a deux, Adraste et son fils, et que, par conséquent, outre les sept Épigones, représentants des sept princes de la guerre primitive, le généralissime des vieux jours se dessine à la tête de toute l'armée. Les détails de cette brillante expédition,

en deux actes, se trouvent aux art. ÉPIGONES et SEPT CHEFS. Ici, le seul fait général sur lequel nous voulions insister, c'est l'opposition du sort d'Adraste ou des Adrastides et des autres guerriers. Dans la première phase de la guerre, tous les princes, sauf Adraste, mordent la poussière ou périssent misérablement. Dans la deuxième, tous sont vainqueurs et vivants, à l'exception de l'Adrastide Égialée. C'est grâce à l'agile cheval Arion (*Voy.* ce nom), qu'Adraste échappe aux coups des Thébains victorieux (*Iliade*, XXIII, 346). On doit noter à ce propos que les jeux célébrés par le prince en l'honneur de ses amis, sur les rives du fleuve Asope, consistaient en courses. — Une tradition, évidemment postérieure, nous montre Adraste mourant à Mégare du chagrin que lui cause la perte de son fils (Hygin, *Fab.* XI). Mégare, Athènes et Sicyone lui rendirent les honneurs divins (Pausanias, I, 43, 44, 30). — Les explications historiques sont ici faciles. Les deux guerres de Thèbes, la possibilité d'une rivalité de longue durée entre la péninsule péloponésienne et la Livadie actuelle, dont le Cithéron et les villes annexes étaient comme l'ombilic, l'existence réelle de rois mélampides, biantides, etc., la prééminence d'Argos et de sa dynastie, au milieu de tous ces chefs de clans pélasgiques, sont autant de faits que, sans absurdité, on peut regarder comme hors de doute, et qui, pris en eux-mêmes, ne contrarient pas plus le bon sens que les monuments de l'histoire primitive de la Grèce. Mais vouloir plier les moindres détails de ces évènements généraux (vrais comme masse) à la stricte vraisemblance, condition *sine quâ non* de l'histoire des temps modernes, est un rêve que l'on ne peut réaliser qu'au moyen des raffinements les plus puérils; et, d'autre part, ne pas reconnaître que choses et hommes, tout a été accommodé tantôt d'avance, tantôt après l'évènement, à la mythologie et aux thèmes astrologiques des devins en possession de guider toutes les entreprises, c'est se refuser à voir les mythes de cette antique époque sous leur véritable jour. Ceci posé, effleurons les rapports principaux. 1° D'un bout à l'autre de l'histoire d'Adraste, le dualisme se formule : il règne avec Amphiaras, son ancien rival, dans l'Argolide; père, il s'individualise en fils et filles; ses fils sont au nombre de deux; deux de ses filles seulement sont célèbres et lui valent deux nobles gendres. Le dualisme d'ailleurs est tout solaire. Tantôt Adraste est comme un soleil qui va se scinder en deux soleils semestriels; tantôt il est un de ces soleils de six mois, le soleil de l'hémisphère boréal (*Voy.* ATRIDES, DIOSCURES, POLLUX, etc.). C'est ici le lieu de rapprocher Adraste d'Atrée (les deux noms reviennent au même; comp. aussi l'art. ADER) et ses deux gendres des Atrides. On n'oubliera pas non plus qu'Adraste veut dire le *flamboyant*. 2° Arion, ce cheval du sang des dieux, rival des vents et de l'éclair, libérateur de son maître qu'il emporte loin du champ du sang et dont il ne se distingue qu'à peine; Arion, parallèle à Pégase, malgré l'absence des aîles, nous confirme dans cette voie brillante des personnifications solaires. Le soleil, robuste coureur selon les uns, est un cavalier suivant les autres. Oxypore et Leucippe (*Voy.* ces articles) sont deux de ses noms. Plus tard, sans doute, les Grecs lui donnent deux coursiers au lieu d'un seul, quatre au lieu de deux; la brûlante quadrige du stade d'Olympie se reflète dans une quadrige de feu, sillonnant de même le stade céleste. Mais, primitivement,

un seul coursier porte le lumineux voyageur. Comp. parmi les autres mythes ACOUIN et POLLUX. Pour les autres détails, comp. ÉGIALÉE et les art. cités; POLYNICE, TYDÉE; et là songez que, aux Indes aussi, le conservateur Vichnou s'incarne en sanglier (Varahâvataram) et en lion (Narasinghavataram).

2. ADRASTE, fils d'Hercule, se précipita dans les flammes avec son frère Hipponoüs, pour obéir à un ordre de l'oracle (Hygin, *fab.* CCXLII). — Tout est ici à remarquer, Hercule-soleil, les deux frères, jumeaux peut-être, la flamme dont ils consentent à devenir victimes, leur rôle même de victimes, de Cadmiles, d'Axiocerses, de Dioscures, puis enfin les noms qu'ils portent.

3. ADRASTE, fut un des trois fils de Polynice, selon Pausanias. Sa statue se voyait dans Argos. On sait que, pour l'ordinaire, en Grèce, le petit-fils portait le nom de l'aïeul paternel. L'aïeul paternel ici étant OEdipe, on crut peut-être devoir substituer à ce nom de mauvais augure celui de l'aïeul maternel. — Généralement on ne nomme comme fils de Polynice que Thersandre. Thersandre et Adraste sont-ils le même personnage mythique? ou bien, quoique primordialement coessentiels, se distinguent-ils à part, comme résultats d'un de ces dédoublements si fréquents dans la mythologie? Nous laissons le lecteur en juger.—L'Adraste, roi des Dauniens, que Télémaque tue à cause de sa perfidie, est de l'invention de l'archevêque de Cambrai.

4. ADRASTE, vieux roi de Phrygie, donna sa fille Eurydice au roi de Troie, Ilus, et par conséquent se trouve l'aïeul maternel de Laomédon. On voit par là combien on est peu fondé à le faire contemporain de la guerre de Troie, à laquelle chronologiquement il se trouve antérieur de trois générations. C'est à cet Adraste qu'il convient d'attribuer la fondation d'Adrastée, ville ou temple.

5. ADRASTE, fils de Mérops de Percote. Il avait pour frère (jumeau?) Amphion. Leur père, devin habile, et qui lisait leur mort dans un avenir prochain, ne voulait point les laisser aller au secours d'Ilion assiégé par les Grecs (remarquez ici le rapport avec Amphiaras et Achille). Mais les destins devaient s'accomplir : indociles à la voix paternelle, ils emmenèrent à leur suite les jeunes guerriers d'Adrastée, de Pityée, du mont Ténée, et allèrent combattre les phalanges conduites par Agamemnon. Bientôt ils périrent sous les coups de Diomède (*Iliad.*, II, 828; XI, 328). Cet Adraste fournit à lui seul deux articles, n°s 1 et 7, à M. Noël.—Évidemment c'est à tort qu'on leur attribue la fondation d'un temple à Adrastée.—On peut joindre à ces cinq Adrastes un Troyen de même nom, à qui Ménélas vainqueur allait accorder la vie moyennant rançon, lorsque Agamemnon survint, et décida son frère à le tuer (*Iliad.*, VI, 38, 64). Sur l'extrême limite de la mythologie et de l'histoire (600 ans, dit-on, avant J.-C.) apparaît un Adraste, petit-fils du roi de Phrygie, Midas. Il a tué involontairement son père; il fuit à la cour de Crésus qui le purifie, le comble de grâces et de prévenances, et lui confie le soin de son fils Atys. Mais la fatalité s'attache aux pas de l'exilé. Dans la chasse dirigée contre le sanglier dévastateur de la Mysie, il tue Atys du coup qui devait abattre l'horrible animal, et presque aussitôt, malgré le pardon généreux que lui accorde Crésus, il s'immole sur le tombeau du jeune Lydien. Cette aventure, toute homérique, a fourni à Hérodote

un récit de la plus admirable naïveté (liv. I, p. 35). Nul donte que le fond n'ait été que trop réel. Mais tous les détails respirent le mythe.

ADRASTÉE, et quelquefois ADRASTIE, Ἀδρήστεια (en ion.) et Ἀδράστεια, en lat. ADRASTEA, Athor-Bouto de la religion asiatique importée en Grèce devint plus tard, chez les Hellènes, une divinité parèdre assez subalterne, puis même fut scindée en deux déesses : la première, dit-on, fille du souverain crétois Mélisse, fut, ainsi qu'Ida ou Ita, sa sœur, nourrice du jeune Jupiter (Plutarque, *Banq*. III, 9, p. 651 d'éd. Wyttenb.; *Hymne* d'Hom. *à Jupiter*, v. 47, av. not. de Spanheim; Zoéga, *Abh*. pub. par Welcker, p. 41 ff., 60 ff.; et comp. Pausan., *Arc.*, 47, 2); la deuxième est une furie, la seule furie à laquelle réellement les dieux commettent le soin de venger leurs injures. C'est, ajoute-t-on, la même que Némésis, et Némésis, long-temps connue sous le nom d'Adrastée, n'a pris ce nom moderne, sous lequel les mortels tremblants l'adorent, que depuis le jour où Jupiter reconnaissant lui confia une multitude d'emplois auxquels il semble que trois ou quatre déesses auraient eu peine à suffire. On assure que les Egyptiens plaçaient Adrastée au dessus de la lune, d'où elle promenait sans cesse ses longs et perspicaces regards sur le globe, imperturbable dans ses inspections, inexorable dans ses vengeances. Selon les chefs de l'école orphique (Proclus, sur Timée, V, p. 323 d'éd. Creuzer), Jupiter ou le Démiurge eut pour nourrice Adrastée, pour femme Ananchè (la nécessité), pour fille Imarmène (Εἱμαρμένη, la destinée). Zoéga en a conclu, avec une sagacité admirable, qu'Adrastée n'est autre qu'Athor (p. 56 des *Abhandls*). Complétons sa pensée, en élevant dans la cosmogonie cette épouse de Fta, et en l'identifiant à la nuit primordiale, à Bouto. Dès lors tout s'explique : 1° Athor fut une des antiques divinités des Cécropides ; d'Athor l'euphonie forma bientôt Éthra (Αἴθρα) et Adra, d'où Adrastée. 2° Adra, dit-on, fut mère de la lune et des Dioscures. Athor, en tant qu'épouse de Fta, ne donne-t-elle pas lieu à Fré (soleil divisible à volonté, ce qui donne des Dioscures) et à Pooh (la lune). Ce couple même, Pooh et Fré (car tous deux sont mâles), pourrait passer pour dioscure.—On représentait Adrastée avec des ailes et une roue sous ses pieds. Sa statue, sculptée par Phidias, avait sur la tête une couronne ornée de petites figures de cerfs et de victoires. Quelquefois on voit entre ses mains un gouvernail. De feu, invincible, rapide, souveraine, voilà par quelles épithètes on peut traduire ces symboles. De feu, tel est en effet, à notre avis, le sens du nom d'Adrastée ; et ce que nous avons dit dans cet article, joint aux réflexions grammaticales que nous avons faites à l'article ADER, prouve l'exactitude de cette hypothèse. Nous n'osons pas décider avec autant de confiance si l'élément final *asté*, *asti*, cache un mot tel que ἄστρον (astre), ou quelque chose de semblable. Les autres étymologies sont détestables. Ce sont 1° α priv. et διδράσκω, fuir (l'inévitable); 2° α priv. et δρᾶν, faire (la prohibitive ; op. de Creuzer); 3° ἀεὶ, toujours, ou α extensif, et δρᾶν (qui agit sans cesse); 4° Adraste, le roi d'Argos, lequel aurait le premier élevé un autel à la vengeance pour obtenir d'elle la punition des Thébains meurtriers de son fils. — Une suivante d'Hélène s'appelle ADRASTÉE ou ADRESTE (*Odys.*, IV).—Une nymphe porte aussi le même nom. Mais cette nymphe, c'est notre Mélisside nourrice de Jupiter, Mélisside qui fut nym-

phe avant d'avoir la fonction de vengeresse.

ADRÉE. *Voy*. Hadrée.

ADRÉMON, Ἀδρήμων, père de Thoas, roi de Calydon. C'est peut-être Andrémon que quelques modernes voudront lire. Nous inclinons pour Adrémon. De cette manière le héros lumière-flamme, Adrémon (Adra, et au besoin Adra-Amoun identique à Fta-Amoun, Fta-Knef) précède le héros, rapide coureur (Thoas, de Θοός), l'analogue d'Oxypore.

ADRESTE. *Voy*. ADRASTÉE, fin.

ADRIS. *Voy*. ADARED.

ADSCRIPTITII DII (comme qui dirait *dieux surnuméraires*, *dieux admis après coup*) est un terme vague dont la compréhension varie au gré de ceux qui l'emploient. A vrai dire, tout dieu parèdre ou opade est *adscriptitius* : à plus forte raison des dieux évidemment subalternes, des dieux forgés dans des temps postérieurs, enfin les hommes divinisés.

ADULTE, en latin adultus et adulta, en grec τέλειος, τέλεια, surnom commun à Jupiter et à Junon Pronubi, c'est-à-dire présidant au mariage. Selon Pausanias, le sens du mot était plus vaste, et indiquait qu'en général tout l'âge viril de l'homme était sous la protection de Junon (l'extrême jeunesse au contraire sous celle de Vénus)? Témène, fils de Pélasgue, éleva un temple à Junon adulte à Stymphale en Arcadie (Pausanias, VIII, 22).

ADVAJA (*le semblable à lui*, c'est-à-dire *celui auquel personne n'est comparable*, *l'être qui n'a pas de pair*), un des noms de Brahmâ ou Parabrahmâ aux Indes (Paulin de St-Barthélemi, *Systema brahmanicum*, 2° part.).

ADYTE, Ἀδύτη, Danaïde, épouse de Méoalque (Apoll., II, xv). Ce nom rappelle 1° l'Aditi, déesse-soleil des Indes, d'autant plus que dans Ménalque apparaissent confusément Amoun et Alcide; 2° l'*adytum* (ἄδυτον) ou sanctuaire, le lieu le plus retiré du temple, celui où nul profane ne pouvait pénétrer, le *sanctum sanctorum* des païens.

Æ. Quand ces deux lettres ne forment qu'une syllabe, il faut chercher à la lettre E les noms grecs et latins, et à la lettre A les noms scandinaves, si on ne les trouve pas à la lettre Æ.

ÆÉA : 1° Circé, 2° Médée; qui l'une et l'autre appartiennent par la naissance à la Terre ou à l'île d'Éa (Αἴα).

AÉDÉ, que vulgairement on écrit Aoedé, et à tort Aædé, en grec Ἀοιδή, une des Muses primitives, figure dans deux nomenclatures de la haute antiquité, savoir : 1° dans celle des Aloïdes, avec Mélété et Mnémé (Pausanias, ix, 29); 2° dans celle d'Aratus avec Arché, Thélxinoé, Mélété (Cicéron). Ἀοιδή (d'ἀείδειν, chanter) signifiait en grec le chant. L'antique Muse des Aloïdes et d'Aratos n'est donc que l'harmonie, la musique, l'art du chant personnifié. Mémoire, Pensée-Réflexion, Langage, voilà selon le fils d'Aloée, les trois facultés civilisatrices, vraies muses de la destinée humaine. Les Muses de la nomenclature d'Aratus se formulent moins aisément et sont beaucoup plus vagues.

AÉDON (trissyll.), Ἀηδών, g. -όνος (ce mot en grec veut dire rossignol), princesse à qui les Grecs attribuèrent dans des temps assez modernes les aventures de la famille de Térée (*Voy*. Térée, Philomèle, Progné, etc.), passe ordinairement pour l'épouse de Zéthus, le frère jumeau d'Amphion. Niobé, sa belle-sœur, avait sept fils et sept filles : Ityle était l'unique

fruit de l'hymen d'Aédon et de Zéthus. Quelle infériorité et quelle honte ! Égarée par la jalousie, Aédon se décide à égorger Amanée, le fils aîné de sa brillante rivale : elle recommande à son fils de changer de place avec son cousin la nuit suivante. L'enfant oublie l'ordre maternel et meurt de la main d'Aédon (Homère, *Odyssée*, liv. XIX) : cette mère infortunée autant que criminelle fut enlevée par les Harpyes et livrée aux Furies. D'autres nous la montrent se tuant de désespoir. Au milieu de tout ceci on voit d'abord qu'Ityle et Itys ne sont qu'un même nom. On saisit non moins promptement le rapport d'Itys à Atys, soleil-câdmile de la Phrygie. Le chardonneret à la place du rossignol n'est qu'une légère différence en mythologie : la substitution d'ailleurs est due peut-être à quelque méprise presque aussi ancienne que la fable. Au total, le mythe ici est simple, et ne met en scène que deux personnages essentiels, la mère parricide et la victime.—Dans Anton. Liberalis (*Métam.*, II, 17), autour d'Aédon se groupent quatre personnages, Chélidonie, Itys, Polytechne et Pandarée ; de Pandarée sont nées deux filles, Aédon et Chélidonie. La première se marie à Polytechne dont elle a un fils, Itys ; la seconde est vierge encore. Ainsi dualisme de tous côtés ! et ajoutez que Pandarée habite Éphèse et Polytechne Colophon. Charmés l'un de l'autre les époux s'écrient un jour : « Nous nous aimons plus que Jupiter et Junon! » Les dieux indignés résolvent sur - le - champ de tirer vengeance du blasphème. Polytechne qui va chercher Chélidonie à Éphèse, pour qu'elle passe quelques jours avec sa sœur, ressent pour elle une passion incestueuse et, désespérant de la lui faire partager, la conduit dans un bois et triomphe d'elle par la violence. Mais Chélidonie révèle le crime à sa sœur, et toutes deux se déterminent à tuer Itys et à le faire manger à son père. Jusqu'ici réminiscence à peu près complète de l'histoire de Térée : Térée se répète en Polytechne, Pandion en Pandarée, Aédon en Progné et Chélidonie en Philomèle. Le dénouement présentera les mêmes rapports. Tous sont changés en oiseaux, Pandarée en haliéète ou aigle de mer, sa femme en alcyon (martin-pêcheur), Polytechne en pélican, Aédon en rossignol et Chélidonie (Χελιδών) en hirondelle. Il y a plus : suivant quelques traditions ce n'est pas Philomèle (la sœur outragée), c'est Progné qui devient rossignol ; la similitude alors est parfaite. Mais n'oublions pas les épisodes intermédiaires que nous déroule Liberalis : le complot des deux sœurs arrive aux oreilles de l'artificieux Polytechne ; alors la scène change, ce sont elles qui tremblent, qui fuient ; Polytechne les poursuit dans la demeure même de Pandarée qu'il charge de chaînes, qu'il frotte de miel, et qu'il laisse dans les champs, aux ardeurs du soleil, en proie aux morsures des insectes ; Aédon vole au secours de son père, et tente d'expulser les myriades de mouches qui pompent lentement son sang et sa vie ; Polytechne alors lui reproche amèrement sa sensibilité si vive lorsqu'il s'agit d'un père, si faible et si impuissante lorsqu'il s'agissait d'un fils, et il se prépare à l'assassiner, quand la métamorphose générale des acteurs de ce drame en oiseaux met fin à cette série de crimes et de désastres.

AELLA, Ἄελλα (c'est-à-dire tempête), amazone, celle qui la première combattit Hercule lorsqu'il dirigea son expédition contre les belliqueuses phalanges commandées par Antiope.

—N. B. Aella est presque homonyme d'Aello dont l'article suit; et si la forme en ά, ῶς plus vieille que l'autre ne change en rien le fond des idées, Aella et Aello ne feraient qu'une.

AELLO, Ἀελλώ, une des Harpyes, n'est que la tempête même (ἄελλα) divinisée et revêtue du sexe féminin (*Voy.* Harpyes, et l'art. suivant qui donne peut-être sur elle quelques détails).

AELLOPUS, Ἀελλόπους, gén. -ποδος (au pied tempêtueux), Harpye évidemment la même que celle qui précède (Aello). Zéthès et Calaïs (les vents) la poursuivirent et elle se noya dans l'Anigre en Péloponèse, qui prit en mémoire de cet évènement le nom d'Harpys. — On l'appelle aussi, dit-on, Nicothoé.

ÆRÉA, Diane, ainsi nommée d'un mont en Argolide où elle était honorée. Ne serait-ce pas simplement ἀερία? car nous ne pouvons croire que ce soit le mot latin *œrea* traduit de χαλκῆ χαλκόπους, ni qu'il y ait ici une allusion à la biche du Ménale.

AÉRIAS, Ἀερίας, le plus ancien fondateur du temple de Vénus à Paphos (Tacite, *Hist.*, liv. II, c. 4). Deux légendes différentes sur la fondation de ce sanctuaire étaient en vogue dans l'île sainte d'Aphrodite. La plus moderne attribuait l'honneur de l'avoir élevé à l'harmonieux, au tendre Cinyre, intermédiaire mythologique de Sandak et d'Adonis. Le nom d'Aérias rappelle celui d'Aérie que portèrent diverses contrées, entre autres l'Égypte (*Voy.* Juste-Lipse sur Tacite, pass. d°, 2ᵉ édit. Oberlin). La déesse même, à ce qu'affirme l'historien, était appelée Aérias dans l'île de Chypre.

AFER ou AFAR, héros solaire auquel les Grecs attribuèrent le nom de l'Afrique; vu, disent-ils, qu'il avait suivi Hercule dans ses voyages le long des côtes septentrionales de cette contrée. Pour nous, qui voyons les peuples du monde les plus éloignés se prétendre issus du soleil ou tout au moins de la lune, nous ne voyons dans l'Afer hellénistique qu'un parèdre du dieu solaire. Le nom même est celui du soleil démiurge des Égyptiens (Fré) et rappelle Apharée, altération de ce dernier.

AFI, deuxième incarnation d'Heimdall, qui comme tel devient la tige des hommes libres (colons et propriétaires de terrains, et, par conséquent, intermédiaires des serfs et des nobles). Afi se dessine de même entre Aï, première incarnation, tige de la première caste (les serfs) et la troisième incarnation, Fadir, tige de la troisième caste (les nobles). Les noms mêmes révèlent cette hiérarchie chronologique : Afi veut dire grand-père (*avus*) tandis qu'Aï est l'aïeul et Fadir le père. D'Afi et d'Amma, sa femme, naît Karl, dont douze fils, Halr, Drengr, Holdr, Zhegn, Smidr, Breidr, Bondi, Boundin-Skeggi, Boui, Boddi, Bratts-keggr et Seggr.

AFOFI, nom commun selon les légendaires vulgaires 1° à Typhon, 2° au roi Apis ou Épaphus, 3° à un roi de Thèbes, de taille colossale, 4° à un frère du Soleil qui fit la guerre à Jupiter et en place duquel ce dieu adopta Osiris par qui il avait été secouru. De ces quatre personnages mythiques, trois (le premier, le troisième et le dernier) reviennent à un seul. Au dessous des deux grands Démiurges Knef et Fta se dessine Fré (soleil), Fré qui se scinde aisément en soleil bienfaisant et fertilisateur, en soleil funeste et stérile. Ce dernier, s'il reste dieu, s'appelle Typhon; s'il s'incarne, s'il revêt des formes amicales, il prend le nom d'Afofi.

AFOUT (dans Saumaise Aphoso), troisième décan de la vierge, est représenté dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra coiffé d'un simple bonnet qu'il ne faut pas confondre avec la partie inférieure du pchent. Gorres veut que ce soit l'Amouthanti (Amuthanteus), trente-septième dynaste d'Ératosthène. Dupuis prenant pour point de départ les décans du bélier, dont il assimile le premier à Ménès, arriverait à confondre Aphout et Mousthi, dix-huitième dynaste.

AFRICANA, surnom de Cérès, par allusion à l'extrême fertilité de la province à laquelle les Romains donnaient le nom spécial d'Afrique. La déesse y était honorée par des veuves qui vivaient dans la continence la plus rigoureuse, à l'instar de Cérès, toujours sévère et triste, depuis la perte de sa fille Proserpine.

AFRIET ou IFRIET, Méduse ou Lamie, que l'antique mythologie arabe présente comme le monstre le plus terrible que ses héros fabuleux aient jamais eu à combattre. Les Afriet étaient nombreuses.

AGACLÈS, Ἀγακλῆς, ou AGACLÉE, Ἀγακλεύς, Myrmidon illustre dont le fils (Épigée ou Épiégée) fut tué au siége de Troie (*Il.* XVI, 571).

AGALI, dans l'histoire mythologique des Hindous, est fille de Mourkalen (radjah de la race des fils de la Lune), femme de Koudamen, et mère de Sanananden.

AGAMÈDE, Ἀγαμήδης, frère de Trophonius, à la légende duquel il est intimement lié (*Voy.* TROPHONIUS).

AGAMÈDE, roi d'Arcadie, fils de Stymphale, père de Cercyon, aïeul d'Hippothoon, et successeur d'Agapénor (Pausan., VIII, 5).

AGAMÈDE, fille de Macarée l'Héraclide, fondatrice d'Agamède bourgade de l'île de Lesbos (Ét. de Byz., art. Ἀγαμήδη).

AGAMÈDE, fille d'Augée, roi des Épéens, épousa le chef épéen Mulius (Μούλιος), qui mourut au siége de Troie : long-temps auparavant elle avait eu de Neptune un fils, nommé Dictys, selon les uns, Actor, selon les autres (Hygin, *Fab.* XIV et CLVII). On la donne de plus comme incantatrice habile ; par ses herbes et ses formules puissantes elle ramenait les morts à la vie (*Iliade*, XI, 437, etc.). — Nul doute qu'ici Agamède ne soit la même que Périmède.

AGAMEMNON, Ἀγαμέμνων, chef suprême de l'armée grecque confédérée qui fit le siége de Troie, et roi de Mycènes, avait pour père Plisthène, fils d'Atrée. De là le nom d'Atride qu'on lui donne fréquemment ainsi qu'à Ménélas son frère, et qui fait croire, mais à tort, aux commençants qu'il était fils d'Atrée. Il passa son enfance à la cour ou dans la demeure de son aïeul, en supposant que Thyeste alors occupât le trône. Fort jeune encore il exécuta par les ordres d'Atrée un voyage à Delphes, soit pour consulter Apollon sur le sort futur de Thyeste, cet éternel antagoniste d'Atrée, soit pour ramener à Mycènes cet ambitieux grand-oncle qui lui-même avait été demander au dieu les secrets de l'avenir. Nous le retrouvons ensuite à Sparte près de Tyndarée dont, plus tard, il épouse une fille, Clytemnestre. Celle-ci le rend père de six enfants, Oreste, Halèse, Iphigénie ou Iphianasse, Électre, Chrysothémis, Laodicée. Il est probable qu'il y a quelques doubles emplois dans cette nomenclature. Quoi qu'il en soit, vers le temps de son mariage, Agamemnon reprit le royaume paternel sur Thyeste qui l'avait usurpé ou qui, chargé par Atrée de

la tutèle, ne se pressait pas de rendre le pouvoir à ses pupilles. Le royaume dont il s'agit ici ne comprenait pas l'Argolide. Il se bornait à Midée et à son territoire. Par la suite Agamemnon ajouta à ce pays une autre partie de l'Argolide, Mycènes, qui devint sa capitale et qui lui valut sa prééminence sur tous les princes de la Grèce. Cet agrandissement eut lieu lors de la catastrophe d'Eurysthée qui resta, ainsi que tous ses fils, sur le champ de bataille dans la guerre contre les Athéniens, protecteurs des Héraclides. On soupçonne qu'Agamemnon dirigea aussi ses efforts contre Sicyone et qu'Hippolyte, roi de cette ville, se soumit à ses lois : évènement imaginaire sans doute comme la généalogie même de ce roi. Toutefois il est probable que Sicyone obéissait au roi de Mycènes, témoin la cavale que lui donne Échépole pour s'exempter d'aller au siège de Troie (*Iliad.*, XXIII, 295 et suiv.). Enfin arrive le grand évènement. Hélène suit Pâris loin de Lacédémone, et ce rapt prétendu devient la cause ou plutôt le prétexte d'une guerre contre la capitale de la Troade. Dès le commencement de la querelle Agamemnon fait cause commune avec son frère outragé, se rend à Sparte, délibère avec Ulysse, Nestor et Ménélas. On députe à Troie, on réclame la fugitive. Refus. On se décide à prendre la voie des armes ; et comme Troie est forte de sa propre puissance, forte de ses alliances, on engage la Grèce entière à prendre part au pillage de l'Asie. Ainsi se nouent entre les peuplades de la Grèce des relations qui jusqu'alors ont presque été inconnues : ainsi se forme le lien fédéral qui jusque-là n'exista qu'en germe. Comme représentant des Inachides et chef de la dynastie d'Argos, métropole de la Grèce pélasgique, le roi de Mycènes, suzerain implicite de tous les petits états contigus, devient le roi des rois. Au bout de quatre ou même dix ans passés en négociations et en préparatifs, on va mettre à la voile. Agamemnon offense Diane, une de ses flèches a tué la biche sacrée, favorite de la déesse. Soudain un calme plat arrête la flotte impatiente; et il faut du sang, du sang humain, du sang d'Agamemnon, pour conjurer le courroux de la reine des bois : le prêtre prononce, l'armée exige, le roi tolère la mort d'Iphigénie, de sa fille! Arrivé en Asie, Agamemnon ne brille pas par ses talents; mais c'est l'idéal du roi. C'est le Louis XIV de la mythologie! Neuf ans de suite, c'est Achille qui subjugue toutes les contrées voisines, amies de Troie. Ulysse imagine, Diomède exécute, tous les clans de la Grèce confédérée se battent pour Agamemnon. En conséquence c'est lui qui a toujours la meilleure part dans les prises. Les belles esclaves, les riches armures, l'or, les rapides chevaux, deviennent sa proie. L'arrogance ne lui manque pas : quand un père, un pontife en pleurs lui apporte la rançon de sa fille captive, il l'expulse ignominieusement, des menaces de mort partent de ses lèvres. La vérité l'offense : il rugit contre le prophète qui révèle la cause de la peste qui ravage le camp grec ; et quand il faut rendre Briséis il s'en console en enlevant la captive d'Achille qui heureusement pour lui ne songe point à s'y opposer. Hector à la tête des phalanges troyennes ne tarde pas à remporter sur lui des avantages inquiétants. Agamemnon veut retourner en Grèce et laisser aux Priamides Hélène et tous ses trésors, pour qui tant de sang grec a mouillé la terre d'Asie. Mais les princes s'y opposent. Il veut alors se réconcilier

avec Achille, et, par l'organe de trois chefs qu'il député vers lui, il lui offre des trépieds, des chevaux, et de l'or, et du cuivre de quoi charger ses vaisseaux, et la main d'une de ses filles au choix, et sept villes en dot, et enfin sa Chryséis à laquelle, dit-il, il n'a pas touché: «il est prêt à en faire serment!» Achille repousse tout accommodement; et le roi battu de nouveau songe de nouveau à reprendre le chemin de l'Europe. Ce n'est donc point grâce à lui qu'Ilion devient enfin la conquête des Grecs et la proie des flammes. C'est qu'Achille, irrité de la mort de Patrocle, reprend les armes pour le venger; c'est qu'Épée fabrique le cheval palladien que l'imprudence des Troyens introduit dans leur ville! Maître de la capitale de Priam, Agamemnon a eu en partage Cassandre qui, selon la coutume barbare de ces époques lointaines, est sa concubine en même temps que son esclave. Clytemnestre, qui pendant l'absence du roi et malgré les conseils du chantre Phémius, qu'il a placé auprès d'elle, s'est laissé séduire par Égisthe, saisit ce prétexte pour se défaire d'un époux dont elle redoute la vengeance. A peine, après un voyage pénible et deux tentatives infructueuses de débarquement au cap Malée, puis à la ponte extérieure de l'Argolide, Agamemnon rentre dans le palais de ses pères que, de concert avec son amant, elle l'assassine, les uns disent au milieu du repas qu'on lui donne le jour de son arrivée, les autres disent au sortir du bain. Une tunique sans issue qu'elle lui présente et dans laquelle il engage sa tête est le stratagème dont elle se sert pour consommer sans risques un crime odieux. Pindare (*Pythiq.*, XI, 34) place le théâtre du meurtre à Amycles, sans doute d'après quelques traditions modernes; mais tout semble indiquer que Mycènes fut le lieu de cette terrible scène. Nous ne nous appesantissons point ici sur de prétendues colonies fondées en Crète par Agamemnon ou par son héraut Thaltybius (trois villes: Mycènes, Tégré, Lampé) à la suite d'un naufrage non moins imaginaire (Vell. Pat., I, 1; Zénob., *Proverb.*, v. 50; Ét. de Byz., art. Λάμπη; ou mieux encore R.-Roch., *Col. gr.*, II, 385). Un jour peut-être quelques érudits rappelleront, à propos de ce naufrage et de ce séjour temporaire en une île lointaine, les deux fils que Cassandre a eus d'Agamemnon, et verront dans chacun de ces deux évènements la confirmation de l'autre. — Ainsi qu'Achille, Hercule, Jason et Persée, Agamemnon était compté parmi les héros de la Grèce. Clazomènes lui rendait les honneurs divins. Pausanias mentionne une foule de statues qui représentaient son image. Est-ce donc que ses compatriotes, ses ex-sujets, ses soldats et ses assassins l'auraient élevé au rang des dieux après sa mort? Il est plus simple d'admettre ici l'identification d'un dieu assez élevé de la hiérarchie pélasgique, d'un cabire, selon toutes les apparences, avec le chef de la confédération hellénique sous laquelle tomba Ilion. Sans compter le sceptre, ouvrage d'Hépheste, transmis successivement par Jupiter à Pélops, à Atrée, à Thyeste, etc. (*Iliad.*, III), et la cuirasse soigneusement décrite par Homère (XI, 19-40) et analogue aux boucliers d'Abas, d'Hercule, d'Achille, les traits mythiques abondent dans les aventures comme dans l'entourage d'Agamemnon. Castor et Pollux, Dioscures de Sparte, Hélène qui, tantôt avec ses deux frères, tantôt avec Thésée ou Ménélas, ou le pâtre son ravisseur, figure par-

mi les Anaces, nous ramènent aux idées de Samothrace. Agamemnon avec Ménélas son frère est comme Castor auprès de Pollux : les deux Atrides sont les Dioscures d'Argos. Que serace si l'on pense qu'Atrée, identique aux Ader, Adrane, Adraste, Atrée, roi-feu, représente probablement Hépheste (Vulcain) dans l'Argolide. Knef, Fta, Fré de l'Égypte, avec les deux soleils semestriels se réflètent en Grèce par Pélops, Atrée, Plisthène et les deux princes grecs. Égisthe, si on l'admet dans cette série, remplit un rôle de Cadmile-Typhon. Il n'est plus victime, il est assassin. Il se substitue à l'Axiocerse; mais l'Axiocerse à son tour s'émanant dans son fils (Oreste) le tuera. Alternat perpétuel, mobile image de ce qui se passe dans la vie, de ce qui se passe dans l'immensité du monde : le fond persévère, les formes varient; les parties se tuent, l'ensemble demeure.—Les aventures d'Agamemnon ont donné lieu à un grand nombre de tragédies, parmi lesquelles il faut remarquer celles d'Eschyle, d'Alfieri et de M. Lemercier qui portent son nom. Toutes trois roulent sur le même sujet, sa mort au sein du triomphe et dans le palais de ses pères. Divers monuments anciens représentent aussi cette scène tragique. Ce sont entre autres les deux beaux vases figurés dans Millin (*Peint. de vases*, II, 24 ou, *Gal. Myth.*, 614, 615). La réconciliation d'Agamemnon et d'Achille a fourni le sujet de la belle peinture reproduite dans Millin (rec. d°, l. 14) et du magnifique disque d'argent connu sous le faux nom de Bouclier de Scipion (aussi dans Millin., *Monum. antichi inediti*, liv. 10). Enfin on voit encore Agamemnon dans la bande supérieure de la table iliaque : il est assis à côté de Nestor. Agamemnon fut même aussi le nom de Jupiter à Sparte; et Lycophron (*Cass.*, v. 335) désigne le dieu par cet agnomen. Le dieu des dieux et le roi des rois se trouvent ainsi confondus.

AGAMEMNONIDE, Ἀγαμεμνονίδης, si c'est un homme, ou Ἀγαμεμνονίς, si c'est une femme, nom patronymique donné aux enfants d'Agamemnon : Oreste, Iphigénie, Électre, Chrysothémis.

AGAMIDIDE, Ἀγαμιδίδας (nous serions tentés d'y voir un nom patronymique et d'écrire Ἀγαμηδίδης ou Ἀγαμηδίδας), Héraclide, quatrième descendant de Ctésippe, le fils d'Hercule et d'Astydamie, régnait à Cléones et eut un fils, Thersandre, père de deux jumelles (Latbrée et Anaxandra) que depuis on mit au nombre des divinités.—Terminons par rappeler les détails de la généalogie ascendante : Hercule, Ctésippe, Thrasyanor, Antimaque, Agamède? Agamidide.

AGANE, Ἄγανος, fils d'Hélène et de Pâris. On pourrait soupçonner un rapport étymologique au moins entre ce nom et le Génos et la Généa des Phéniciens.

AGANICE ou AGLAONICE, Ἀγανίκη, Ἀγλαονίκη, princesse thessalienne, fille d'Hégétor ou Hégénon (ce mot veut dire chef), avait assez de connaissances en astronomie pour prédire les éclipses. Elle s'en servit pour faire accroire au peuple qu'elle seule causait ce prodige, et qu'elle tirait à son gré la lune du ciel vers la terre (Plutarq., t. II des *Œuv. compl.*, p. 147, 417); mais plus tard on découvrit la supercherie, et τὴν σελήνην κατασπᾶν (tirer la lune en bas) devint un synonyme proverbial de faire du charlatanisme.

1. AGANIPPE, Ἀγανίππη, fut,

selon Hygin (*fab.* LXIII), la femme d'Acrisius et la mère de Danaé. D'autres nomment cette reine Eurydice (voy. Munker sur ce passage d'Hygin).

2. AGANIPPE, nymphe-source. Les poètes la disent fille du Permesse, puis ajoutent qu'elle fut métamorphosée en une fontaine qui se jette dans le fleuve éponyme (Pausan., IX, 29). Comme Hippocrène (*Voy.* ce nom), elle inspire les poètes qui boivent de ses eaux.

AGANIPPIDES, Ἀγανιππίδες, les Muses, habitant ou protégeant les bords de la source d'Aganippe ou, mieux encore, considérées comme les eaux mêmes d'Aganippe, eaux harmonieuses et inspiratrices (comp. Mahaçoaragrama et Raguinis).

AGAPÉNOR, Ἀγαπήνωρ (ou Agaphénor), chef arcadien qui est donné comme roi de Tégée, parce qu'il avait pour père Ancée. Ce Lycurgide ne semble pas avoir régné dans cette ville, et sans doute il ne tint que le rang de prince, mais non de prince régnant, en Arcadie. Il prétendit à la main d'Hélène, et plus tard conduisit à Troie, sur soixante vaisseaux que lui prêta Agamemnon, les soldats de Tégée, de Phénée, d'Orchomène, de Mantinée, de la Parrhasie et du mont Cyllène (*Il.*, II, 603, etc.; Apollod., II, IX, 8; Hygin, *Fab.* XCVII). C'est surtout dans les *Nostes* ou Retours (de Troie en Grèce) que les poètes parlaient beaucoup de lui. Nous ignorons s'il reparut jamais en Arcadie. Mais on s'accorde à dire, que, soit volontairement, soit par suite d'une tempête, il aborda dans l'île de Cypre, où il s'établit à Paphos. On l'en donne même pour le fondateur. (Pausanias, VIII, 5; et Schol. de Lycophr., sur v. 452 et 591). Il y éleva, dit-on, un temple à Vénus (Aphrodite), la déesse cypriote par excellence. Selon les uns, cette protectrice de Cypre n'avait encore été honorée qu'à Golges; suivant les autres (et ceux-ci évidemment sont les seuls qu'on doive écouter), déjà le roi syrien ou phénicien Aérias avait fondé un premier temple d'Aphrodite (Tacite, III; songez à l'image brute, conique de la déesse cypriote, et *voy.* Achtoret). D'ailleurs Homère (*Il.*, VIII, 362) parle de Paphos et Pausanias (I, 14) donne la Phénicie ou la Syrie comme métropole de Paphos. Ne rapportons donc à l'Arcadien Agapénor que la fondation de la seconde Paphos (Νέα Πάφος), et laissons la première se perdre avec ses auteurs et ses premiers habitants dans la nuit des époques héroïques. — Près d'Agapénor paraît sa fille Laodice. Ce nom, qui diffère bien peu de Ladocus, est plus remarquable encore parce qu'il a un air de famille avec les Orsédiee et Laogore, sœurs du bel Adonis. Et, quant à l'idée, qui ne songe à Hersé, Pandrose, Aglaure, compagnes-filles de Cécrops, et en général aux parèdres femelles des Civilisateurs, incarnations ou du Soleil ou d'Hermès? — On lit dans les Analectes de Brunck (t. I, p. 180) une épitaphe d'Agapénor composée, dit-on, par Aristote : elle donne au prince le titre de roi des Paphiens. Il est probable que la migration arcadienne en Cypre dont parle Hérodote (VII, 90) est la colonie d'Agapénor. M. Petit-Radel (*Tabl.*, dans l'*Examen analytique*) le place de 1250 à 1200 avant J.-C. — *N. B.* L'Agapénor mentionné dans M. Noël, comme amiral d'Agamemnon, n'est autre que notre chef arcadien.

AGAPTOLÈME, Ἀγαπτόλεμος,

Égyptide, eut pour femme Pirène (Apollod., II, I, 5).

AGARTI, divinité syrienne; la même qu'Addirdaga.

AGASSAMÈNE, Ἀγασσάμενος, roi de Thrace, fut élu par ses compatriotes au retour de l'expédition qu'ils firent contre la Phthiotide, et dans laquelle les corsaires s'étaient saisis de plusieurs bacchantes occupées à célébrer les orgies du dieu: Iphimédie (la mère des deux Aloïdes) et Pancratide, sa fille (leur sœur par conséquent), étaient au nombre des captives. Agassamène épousa la seconde, et donna la première en mariage à un des siens. Peu après Éphialte et Otus tirèrent vengeance de cet attentat. Probablement Agassamène périt dans le sac de sa ville. (Diod. de Sic., V, 50, etc.; Parthenius, *Narr.* XIX). Cette légende étroitement historique a dû sembler précieuse à ceux qui, prévenus en faveur de l'évhémérisme, regardent la lutte des Aloïdes (*Voy.* ce nom) avec le dieu Mars comme le récit altéré d'une guerre entre des Éléens et quelque peuple adorateur de ce dieu: les Thraces étaient dans ce cas.

AGASTHÈNE, Ἀγασθένης, celui des deux fils d'Augias qui lui succéda en Élide (Phylète le second était allé fonder un état dans les îles Échinades). On le suppose régnant encore au temps de la guerre de Troie. A cette époque Polyxène, son fils, conduisit avec trois autres chefs (Amphianax, Thalpius, Diore) les quarante vaisseaux éléens sur la côte d'Asie (*Iliad.*, II, v. 615 et suiv.; Pausan., V, 3).

AGASTROPHE, Ἀγάστροφος, Troyen et fils de Péon (Παίων); Diomède le tua devant Troie (*Iliad.*, XI, 338).

AGATÈTE, nymphe (M. Noël). — Serait-ce Agdistis? Agatha est bien devenu Agde. Agdistis aurait bien pu devenir Agditti, Agatète, etc.

AGATHALYE, Ἀγαθάλυος, Pluton *qui tue la joie* ou *qui coupe court à tous les biens* (rac.: ἀγαθά; λύειν). — (Mot mal formé, à moins que ce ne soit une épithète poétique et que le troisième α ne soit dorien pour η). — Nous ne savons ce que c'est que l'Agathylius (dieu utile) de M. Noël.

AGATHODÉMON, en latin Agathodæmon, en grec Ἀγαθοδαίμων, c'est-à-dire le bon génie, était un dieu égyptien. Nous ne connaissons pas avec certitude son nom indigène. Généralement on croit que cette dénomination qui date du temps des Lagides, est la traduction approximative de Knef; mais si réellement, et comme on le dit, Knef signifiait en égyptien vent, souffle, esprit, la traduction approximative n'en approche guère. Toutefois nous ne doutons pas que dans l'usage on n'ait employé le terme grec d'Agathodémon pour Knef. Mais peut-être est-ce un synonyme de Knef que l'on traduisait ainsi. Quand nous parlons d'un synonyme de Knef, que l'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse d'un synonyme dans toute la force du terme. Le bon principe fut Knef, soit; mais ne fut-il que Knef? ne fut-il point Piromi, Fta, Fré, Djom, Osiris? Dans les deux hautes dynasties, c'est principalement à Knef que fut assigné le rôle sublime de bienfaiteur. Comme tel, c'est plus spécialement Knef-Nil (Cnuphis-Nilus-Agathodæmon) que l'Égypte adorait. Le Nil! quel dieu plus grand pour cette brûlante contrée! pour elle l'irrigation était le plus grand des bienfaits: l'immense désert de sables où ne pouvaient pénétrer ses eaux, était l'empire des dieux du mal. Au reste Knef-Nil s'identifiait avec Amoun-Ra (en d'autres termes

Knef-Fré) : nouvelle preuve qu'il put y avoir un Fré Agathodémon (*Voy*. sur ceci Amoun-Ra, Noute-Fen). — A Knef-Piromi-Agathodémon était consacré le serpent inoffensif, appelé, du nom du dieu, Agathodémon. Il est essentiel de le distinguer de l'Ourée (Uræus) qu'on voit se dresser, gonflé et menaçant, au devant de la tête des dieux et des rois; ce dernier est le Basilic de la Bible, l'Aspic des anciens, la vipère Hadjé des naturalistes modernes (voy. Champol. jeune, *Panth. ég*. III a, vii b.), et était le symbole de la vigilance et de la force défensive. L'Agathodémon était l'emblème 1° de la vie, de la santé, de la jeunesse, à cause de la mue annuelle par laquelle il dépouille sa peau vieillie et ridée; 2° de l'éternité, de l'infinitnde, parce qu'on le représentait replié en cercle et se mordant la qneue; 3° peut-être de la sagesse et de la prudence : on sait combien les reptiles sont généralement timides, et peut-être leur allure rampante a-t-elle contribué à les faire regarder comme fins et circonspects.— D'ordinaire l'Agathodémon est grand, barbu; son corps se replie en nombrenx anneaux; un diadème ou un ornement royal surmonte sa tête, et sa queue se termine (dans des monuments gréco-égyptiens) par des fleurs de lotos on des épis. Quelquefois on combine avec les formes du reptile d'autres formes animales. Là c'est un lion-serpent (Knef-Neith) avec des ailes; ici le divin serpent marche porté sur des jambes humaines, ou bien une tête d'homme, une tête de femme domine son corps roulé en longues spirales. Dans ce cas, il représente quelquefois Neith, ou bien Saté, déesse dynaste, femme de Pi-Zeou, émanation de Knef, on même Isis (Voy. *Descr. de l'Eg.*, t. V, pl. xli, 11; et Zoéga, *Num. Ægypt. imper.*, pl. VII, 23). Une médaille, gravée aussi dans Zoéga pl. II, 6), nous montre Néron déifié par les Égyptiens sous le titre de nouvel Agathodémon. Enfin très-sonvent on voit plusieurs serpents agathodémons sortir du corps d'un agathodémon principal et se combiner diversement avec lui. Nous mentionnerons surtout sous ce rapport la frise sculptée du portique principal du temple d'Edfou (*Descr. de l'Ég.*, tom. I, pl. lviii), où toutefois il faut noter qn'il se trouve beaucoup d'Ourées. — Ajoutons que, quoique le bon principe suppose toujours la coexistence du mauvais, Agathodémon dans la première dynastie divine se trouve sans antagoniste nettement formulé (à moins que l'on ne sonpçonne Fta d'être quelquefois ahrimanien); c'est dans la seconde seulement que le dualisme commence à se révéler, et c'est dans la troisième qu'une lutte réelle s'engage. Ainsi le bien et le mal ne se disputent l'empire du monde que dans une sphère inférieure et dans d'étroites limites; et la création entière s'achève sans que le génie du mal se soit encore manifesté. Les théories médo-persanes ont de même refonlé la lutte sérieuse des suivants d'Ormnzd avec le parti d'Ahriman, au second et même au troisième millénaire; mais ils ont différé de l'Égypte en ce que la création, dans leur système, est exécutée en partic par Ormuzd, en partie par son rival (*Voy*. Ahriman).

AGATHYRNE, Ἀγάθυρνος, fils d'Éole (le dien des îles Lipari), fonda en Sicile une ville de son nom (Ἀγάθυρνον) (Diod., IV; sur la ville, voy. Tit.-Liv., XXVI, 40, et Pline le Naturaliste, l. III).

AGATHYRSE, Ἀγάθυρσος, héros du Nord, tige de la race éponyme (*picti Agathyrsi* « les Agathyrses

tatoués » de Virgile, *Enéide*, IV, 146). Les Grecs lui donnaient Hercule pour père, ainsi qu'aux deux autres chefs auxquels ils attribuaient la population du plateau septentrional de l'Europe, Gélon et Scythès (Hérod., IV, 10). — Remarquez qu'à chaque instant les mythologies, lorsqu'elles veulent faire de l'ethnographie, dessinent ainsi une Trimourti à forme humaine au dessous d'un générateur supérieur, monade eu qui définitivement se récapitule l'espèce humaine. Ainsi trois fils de Mann ou de Tuiston, Ingévon, Istévon, Hermione, sont les pères des trois grandes masses de peuplades germaniques. Que disent les Grecs? d'Hellen (fils de Deucalion) sont nés Dorus, Xuthus, Éole, et d'eux le reste des Grecs. Écoutez les Scandinaves, et vous saurez que Heimdall, pour peupler le globe, s'est incarné trois fois en Har, Iafnhar et Zhridi (reflets subalternes d'Odin, Vilé et Vé). Puis voici venir les Slaves avec leurs trois générateurs des peuples, Arpoxain, Leipoxain, et Kolaxain, dont les Grecs ont fait Scythès, Agathyrse et Gélon. Comp. BAATH pour l'Irlande; voy. aussi l'*Edda*, éd. de Copenh., t. III, réf. sur la Tab. généalog. des fils d'Heimdall.

AGAVE, AGAVUS, Ἀγαυός (c'est-à-dire le *radieux*), un des neuf plus jeunes fils de Priam (*Il.* XIII et XXIV, 251), est peint comme agile danseur et habile voleur de troupeaux. Au dernier chant du poème, il verse des larmes sur la dépouille funèbre d'Hector.

AGAVÉ, Ἀγαυή (c'est-à-dire *la radieuse*), une des quatre filles de Cadmus et d'Hermione (les trois autres sont Ino, Sémélé, Autonoé), fut en conséquence la tante de Dionyse (Bacchus) selon la légende thébaine. Comme Ino et Autonoé, elle fut aussi sa nourrice. D'autre part elle eut, du Sparte Échion, Penthée qu'on donne vulgairement comme roi de Thèbes (*Voy.* POLYDORE). Ce prince ayant voulu s'opposer à l'introduction du culte de Bacchus, Agavé emportée, ainsi que ses deux sœurs, par un délire orgiastique mit l'incrédule en pièces (Apollod., III, v, 2; Ovid. *Métam.* III, 701, etc.). Elle se retira ensuite en Illyrie, dans une ville nommée Thèbes comme sa patrie. Elle y épousa le roi Lycotherse; mais peu de temps après elle le fit périr pour procurer à Cadmus son père un trône en échange de celui qu'il avait perdu. (Hygin, *fab.* CCXI.)—Les partisans exclusifs des interprétations historiques ne se bornent pas à voir ici l'allusion générale aux obstacles que le culte dionysiaque eut à vaincre pour s'établir en Grèce, ils y trouvent de plus l'histoire complète d'un roi étranger en lutte avec les grands indigènes (les Spartes), et enfin chassé par eux, mais allant avec ses filles se former un royaume dans d'autres contrées (Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, I, 144, etc.). Comp. CADMUS, PENTHÉE, SPARTES. — Pour nous, ce qui nous frappe surtout dans cette légende, c'est le caractère cabiroïdique des femmes (mère et tantes) frappant le jeune Cadmile leur fils et leur neveu. Communément ce sont des frères qui tuent des frères. Ici les rôles sont donc un peu changés. Remarquez aussi ce nombre de trois sœurs homicides : dans les groupes cabiriques ordinaires il y a aussi trois membres outre le Cadmile. Il est vrai que toujours le rang et les sexes diffèrent dans ce qui se donne comme cabirisme pur. Mais dès qu'on arrive à des créations analogues ou plutôt rigoureusement semblables, les trois dieux peuvent avoir le même sexe.

—On donne encore le nom d'AGAVÉ 1° à une Néréide (Apollod., I, 11, 7); 2° à une Danaïde dont la mère est Europe, l'époux et la victime Lycus (Apoll., II, 1, 5); 3° à une Amazone.

AGD, AGDUS, Ἄγδος, semble avoir été dans les mythes phrygiens et colques la matière primordiale, la matière inorganique personnifiée. Aux Indes, en Égypte, et généralement dans tous les pays que baignent des mers, ou qu'arrosent de larges et majestueux cours d'eau, la matière primordiale a été censée l'humide, Maïa-Ganga, Bouto-Athor. Dans l'intérieur des grandes masses continentales au contraire la matière primordiale a dû être regardée comme solide: c'est la terre, c'est la pierre qui a mérité ce titre. Telle est en effet la physionomie de l'antique et informe Agd. Selon les uns, c'est un champ de pierres; selon les autres, c'est un roc gigantesque. — Ajoutons que l'idée de champ a plus d'une fois été en mythologie la figure de l'organe sexuel femelle. Il n'est pas jusqu'aux pierres qui n'aient ici un sens symbolique. Ce sont autant d'œufs, germes rigides, germes stériles et improduisants, que bientôt l'intervention d'un pouvoir mâle va rendre féconds. Que l'androgynisme primitif se scinde, ou bien, ce qui revient au même, que deux sexes apparaissent au sein de l'androgyne coupé en deux, le minéral palpitera; le bloc inflexible sentira la vie s'introduire chez lui, gagner de proche en proche, et du centre d'où elle rayonne, brisant l'écaille calcaire qui l'enveloppe, faire irruption dans le monde extérieur. C'est ce que nous laissent apercevoir les autres récits où Agd figure encore. Ici Deucalion et Pyrrha lui prennent les pierres qu'ils lancent derrière eux, et qui, métamorphosées en hommes, peuplent l'immensité du désert terrestre. Là, c'est Cybèle (Agd à formes semi-déterminées) qui naît du roc colossal. Jupiter la voit endormie, encore ignorante d'elle-même, de la création, de la vie. Il veut s'unir à elle; il ne peut y parvenir; le feu liquide qu'il laisse échapper amollit et féconde les dures entrailles du rocher, et Agd est mère d'Agdistis, nouvelle forme d'Agd individualisé et déterminé, nouvelle Cybèle, nouvelle Androgyne, bientôt réduite au rôle de femme (*Voy.* l'art. suivant). — Dans une légende arménienne ou persane, c'est Mithra qui a commerce avec Agd : le héros Diorphe est le fruit de cette union.

AGDISTIS, Ἄγδιστις, monstre hermaphrodite né des tentatives inachevées de Jupiter sur la roche primordiale Agd. A la vue des deux sexes cumulés par un être vivant, les dieux s'épouvantèrent, et, arrachant au monstre l'organe viril, ils l'implantèrent dans le sol où bientôt il se transforma en amandier. La fille du fleuve Sangare aperçut le bel arbre couvert de fruits naissants et en remplit son sein. Soudain un fils s'agite dans ses flancs : Atys naît. La nymphe confuse l'abandonne dans les bois. Atys y grandit et acquiert avec le temps des grâces ravissantes. La fille du roi de Pessinonte l'aime et va l'épouser quand tout-à-coup Agdistis reparaît sur la scène. Jalouse, furieuse, elle trouble par ses enchantements la raison du beau-père et du gendre qui se mutilent l'un l'autre. Agdistis au désespoir obtient du moins de Jupiter que nulle partie du corps d'Atys ne subira la corruption. Agdistis était la Cybèle primitive des Phrygiens, c'est-à-dire la Terre personnifiée. Qu'on lise d'abord l'art. qui précède, et l'on verra par quelle suite de déterminations

on arrive à l'idée d'Agdistis. Il y en a trois : 1° le Chaos, la matière inorganisée, la Terre (car pour des peuples continentaux, c'est la terre et non l'eau qui est le principe de tout), Agd androgyne et par conséquent matière et esprit. 2° Distinction de la matière et de l'esprit, du passif inerte qui doit recevoir la vie, de l'actif qui doit la donner; en d'autres termes, Cybèle couchée sur le roc, Cybèle dormant, Cybèle statue, et Jupiter vivificateur. 3° Agdistis (Cybèle animée) : peu importe que cette nouvelle Diva-Natura naisse de la Cybèle statue ou d'Agd même. Jusque-là Cybèle et Agd sont pierres l'un comme l'autre, matière inerte et insensible l'un comme l'autre. Mais il y a quelque chose d'élégant à voir le fluide fécondateur (comp. Agd) ne pouvoir pénétrer Cybèle, et se répandre autour d'elle; en langage laïque, la vie long-temps impuissante à vivifier la mort, la vie, dis-je, glisser long-temps sur l'inanimation comme l'eau sur la toile cirée. Enfin la statue s'anime, le marbre sent, un cœur bat dans le sein du rigide minéral : Agdistis est née. Suivons à présent les détails. Agdistis est hermaphrodite, car l'organisation, car la sensation, car la vie supposent deux sexes. Les dieux s'épouvantent, c'est-à-dire l'esprit cosmique qui régit toute la phénoménalité organique, et qui veille à la perpétuité de l'espèce sent qu'un autre mode d'organisation sera plus doux, plus commode, plus fructueux. Les deux sexes dans un même être ! non! il n'en est ainsi que pour les plantes et encore quelques unes font exception. Ils arrachent à Cybèle-Agdistis l'organe viril, ils séparent les sexes, et localisent chaque organe dans un individu. Ils le plantent en terre : frappant symbole de la copulation; n'oublions pas que la Terre c'est Cybèle, c'est Agdistis. Ils le métamorphosent en amandier : fécondation et formation du fœtus. L'acte copulateur n'est pas stérile; le phalle-amandier qui s'est ouvert le sein de la terre n'est point une tige inféconde; c'est l'arbre prompt à porter des fruits. En effet un fruit vivant s'annonce bientôt. La fille du fleuve Sangare (autre personnification de la nature féconde, de l'utérus, de la conceptivité) recueille, absorbe en quelque sorte les jeunes et frêles amandes : elle est enceinte, elle met au monde un fils charmant (l'amande sort de sa double cloison; l'œuf voit sa coquille se briser en éclats; le jour luit enfin aux yeux du jeune candidat de la vie). Quant à la dernière partie de la légende ce n'est évidemment qu'un fragment des légendes vulgaires de la Cybèle déterminée qui, comme reine des monts, des continents, du globe terrestre, aspire à être seule la favorite du soleil, et ne voit en quelque sorte dans le grand astre qui la féconde qu'un servant, qu'un amant esclave, qu'un humble satellite, qu'un page charmant et sans fortune, aux gages, aux ordres de la puissante matrone dont la vieillesse accapare son adolescence. Atys (le jeune soleil) lui a engagé sa foi. Il est infidèle : il est puni,... puni de manière à ne plus renouveler ses perfidies, mais puni plus cruellement que ne le voudrait Cybèle même, lorsque sa frénésie de vengeance cesse de l'agiter. C'est tout un roman : le mythe commence à disparaître. Au reste *Voy.* Cybèle. Nous invitons à comparer, avec Cybèle couchée sur le roc, 1° Brahmâ-Kamalaçana ou Brahmâ sur le lotos; 2° Aphrodite (Vénus) Anadyomène. — Pausanias fait naître Agdistis de Jupiter et de la Terre. On voit que cette généalogie, moins colorée,

moins orientale que celle que nous avons développée, ne la dément pourtant en rien.

AGÉBAREN est, chez les Tchérémisses, le dieu des grains et des moissons. Ces peuples, qui sont plutôt pasteurs qu'agriculteurs proprement dits, l'invoquent quelque temps avant la fénaison dans une fête qu'ils nomment Oughinda. La récolte achevée, ils célèbrent en son honneur une fête qui cette fois consiste en actions de grâces. Pallas, *Reis. durch Russl.* dans la *Samml. der Reisebeschr.*, Berl., t. XX, p. 173.

AGÉE, Ἀγεύς. Le même qu'AGÈTE.

AGÉLAS (vulg. AGÉLAUS), Ἀγέλαος, le Faustulus, le Simma, le Marsyas de Pâris, était un esclave de Priam. Chargé par ce roi d'Ilion d'exposer le jeune enfant que l'oracle désignait comme le fléau futur de sa patrie, il exécuta sa commission; mais, quelques jours après, l'ayant retrouvé vivant encore et allaité par une ourse, il l'emporta chez lui, l'appela Pâris, et l'éleva comme son fils (Apollod., III, x, 5). Quelquefois son nom se trouve écrit Archélas.—Il faut joindre à ce personnage les six homonymes obscurs qui suivent : 1° un fils d'Hercule et d'Omphale (Apollod., II, vii); 2° un fils d'OEnée et d'Althée, tué dans le combat que Méléagre, à la tête des Calydoniens, livra aux Curètes et aux fils de Thespius (Ant. Liberalis, *Métam.*, II); 3° et 4° un Grec, tué par Hector (*Il.*, XI, 302), et un Troyen (fils de Phradmon), tué par Diomède (*Il.*, VIII, 257); 5° un des prétendants de Pénélope; il était fils de Damastor. Quand Eurymaque et Antinoüs eurent mordu la poussière, il se mit à la tête des prétendants et les divisa en deux pelotons. Ulysse le tua (*Odyss.*, XX et XXII, 131, 292). 6° Un fils de Témène l'Héraclide. Son père le déshérita pour léguer son trône à son gendre Déiphobe (Apollod., II, viii, 5).

AGÉLASTE. *Voy.* AGÉLAS (c'est le même personnage). — Remarquez de plus 1° qu'AGÉLASTE était un surnom de Pluton (rac.: α priv. et γελᾶν, rire); 2° que dans les mystères éleusiniques une pierre de ce nom (un vrai Bétyle, un vestige de l'antique fétichisme mi-pélasgue et mi-oriental) jouait un grand rôle. C'est sur elle que Cérès, toujours désolée de la perte de sa fille et désespérant enfin de l'atteindre, s'était laissée tomber épuisée de fatigue, à son arrivée en Attique (et toujours l'étymologie α priv. et γελᾶν). C'est là qu'originairement se célébrèrent les Éleusinies.

AGÉLÉE ou AGÉLIE, Ἀγελείη, *qui fait du butin*, surnom de Minerve. Étymologies : 1° ἄγω, emmener, et λεία, butin; 2° ἀγέλη, troupeau de bœufs, comme si, aux yeux de ceux qui ont donné ce nom à la belliqueuse déesse, le butin n'eût pu être que des troupeaux. Comp. les Highlanders de l'Écosse d'il y a cent ans.

AGÉLÉIS, Ἀγεληΐς (g. -ΐδος), encore un surnom de Minerve. On le traduit par conductrice des peuples (ἄγω, λαός), et par conséquent on pourrait y voir la déesse protectrice des colonies.

1. AGÉNOR, Ἀγήνωρ, personnification de la race phénicienne en tant qu'habitant le littoral de la Syrie, passe pour fils de Neptune et de Libye (la fille d'Épaphus). Bel ou Baal (vulg. Bélus) qui devait donner le jour à Danaüs et à Égyptus était son frère. Il eut pour femmes Téléphasse et Damno, qui le rendirent père de six enfants : trois fils, Cilix, Phénix

et Cadmus; trois filles, Taygète, Isée et Mélie. Il faut y joindre Europe qu'au reste Homère (*Il.*, XIV, 321) dit fille de Phénix. Ces six ou sept personnages ensemble se nomment Agénorides. Agénor, dit-on, régna en Phénicie. Le seul évènement célèbre de son règne fut l'enlèvement d'Europe par Jupiter. On sait qu'Agénor envoya à la poursuite du ravisseur son fils Cadmus, en lui défendant de reparaître en sa présence, s'il ne ramenait la fugitive. Cadmus ne revint pas, et alla définitivement fonder à Thèbes un état qui devint célèbre (*Voy.* CADMUS). Le nom indigène d'Agénor paraît avoir été Chnâs ou Chnâu (Chérobosq., *C. Coisl.*, 176, f. 3, dans Bekker, *Anecd.*, p. 1181; et comp. Sanchoniaton dans Eusèbe, *Prép. évangéliq.*, I, 52) identique à Chanaan, et dont, par une modification perpétuelle dans les langues sémitiques, on a fait Achnâs, Okhnâs. Du premier de ces mots au nom d'Agénor pour les Grecs le passage était facile. Agénor n'est donc, comme Cilix, Phénix ses fils, comme Europe sa fille, qu'une personnification de pays ou de races d'hommes. Il n'est pas absurde de voir dans toute cette généalogie une rédaction symbolique de l'opinion historique suivante, du reste très-contestée : « De l'Afrique (Libye) vinrent les peuplades qui s'établirent sur la côte de la Syrie; et aux établissements de ces peuplades sur le littoral se rattachent la Phénicie, comme métropole, la Cilicie et l'Europe (Crète, Grèce), comme colonies. La civilisation de l'Europe surtout est l'ouvrage de la Phénicie. Cadmus récapitule en lui toutes les institutions civilisatrices. » — On place le règne d'Agénor vers 1560 avant J.-C. Voy. Petit-Radel, *Exam. analytiq. des synchronism.*

2, 3. AGÉNOR, Inachides de la plus haute antiquité. L'un, fils de Triopas, et par conséquent représentant d'Inachus au huitième degré, selon la liste d'Apollodore (II, 1, page 119 d'éd. Clavier, et comp. Schol. d'Eurip., sur *Oreste*, v. 930), régna et eut pour fils et pour successeur Crotope (selon M. Petit-Radel il aurait vécu de 1630 ou 1620 à 1570). Le second aurait été fils d'Ecbase, un des quatre fils qu'Apollodore donne au roi Argus-Pélasgue, et n'aurait point régné. Il eut pour fils un autre Argus que les évhéméristes regardent comme vigilant gardien d'Io, et que l'on distingue en conséquence par le nom d'Argus Panopte (époque : 1670 avant J.-C.). — Les poètes représentent le premier de ces deux princes comme excessivement cruel, et assurent que Trochile, son frère, fut contraint par ses rigueurs de se réfugier à Éleusis. Le second est regardé comme le père d'Argus Panopte Arestor. Arestor et Agénor seraient-ils le même individu? M. Raoul-Rochette (*Col. grecq.*, I, p. 173) donne une solution affirmative.

4-9. AGÉNOR. Il y a encore six personnages de ce nom. 1° Un fils d'Amphion et de Niobé, tué, ainsi que ses six frères, par Apollon (Apollod., III, v, 6). 2° Un Égyptide, époux d'Évippé (Hygin, *fab.* CLXX). 3° Un des deux jumeaux phégéides (son frère se nomme Pronoüs) qui vengent l'affront de leur sœur Arsinoé sur l'Amphiaraïde Alcméon (Apollodore, III, VII, 6). Notez que dans Pausanias la sœur s'appelle Alphésibée, les deux frères Axion et Téménè. 4° Un roi d'Amyclès, descendant d'Amyclas (par Argale, Dérite, Pélias, Amphée, Arée) et père de Préygène (Pausan., VIII, 18). 5° Un chef étolien, prince de Pleuron? Il

eut pour père Pleuron, et par conséquent pour aïeul Étole; pour mère Xanthippe, la fille de Dorus; pour femme Épicaste, sa cousine, qui lui donna deux fils, Porthaon et Démonice, auxquels des auteurs substituent Phinée. 6° Un fils d'Anténor. Valeureux et actif, il conduisait la deuxième colonne des Troyens avec Pâris et Alcathoüs (*Iliad.*, XII, 93), défendit ce dernier lorsqu'il tomba, secourut Hélénus blessé, courut aider Hector à parer les coups d'Ajax, attaqua même Achille, et mourut enfin sous les coups du jeune Pyrrhus.

AGÉNORIDE, Ἀγηνορίδης (pour les hommes) ou Ἀγηνορίς (mais pour les femmes), tout fils ou toute fille d'un Agénor, et plus spécialement Cadmus et Europe (Ov., *Mét.*, III). — On trouve aussi ce nom appliqué au peuple d'Argos, que l'on regarde comme une colonie phénicienne, et par conséquent chananéenne (on ne doit pas oublier ici que Chnâs ou Chanaan n'est autre qu'Agénor).

AGÉNORIE, Ἀγηνορία, l'activité, l'énergie, la vaillance. Le nom de cette déesse est grec; on le représente en latin par *Strenua* (adjectif qui a un sens analogue). A Strenua l'Italie opposait Vacuna (la fainéantise) et Murcia (la couardise). —On lit quelquefois, au lieu d'Agénorie, Agéronie, ce qui nous reporte à Angéronie. Le premier de ces trois noms serait-il le même que le troisième? *Voy.* ANGÉRONIE.

AGÉROQUE, Ἀγέρωχος, c'est-à-dire fier, hautain, un des douze fils de Nélée et de Chloris (*Il.*, XI, v. 691).

AGÉSANDRE, Ἀγέσανδρος; épithète ionienne de Pluton, qui emmène, qui emporte (ἄγει) les hommes (ἄνδρας).

AGÉSILAS, Ἀγησίλαος; encore Pluton. Le sens de cette épithète est presque le même que celui de la précédente; le dieu qui emporte les hommes, emporte aussi les peuples (λαούς).

AGÈTE, Ἀγήτης, fils, comme Aristée, de la nymphe Cyrène et d'Apollon. C'est aussi un surnom de Pluton qui emmène et qui emporte tout (comp. les deux art. qui précèdent). Les Lacédémoniens donnaient le même nom au prêtre qui officiait dans les Carnées. Comp. le *N. B.* d'AGÉTOR.

AGÉTOR, Ἀγήτωρ (c'est-à-dire *conducteur*), surnom commun 1° à Hermès (psychopompe ou conducteur des âmes), 2° à Jupiter que Lacédémone honorait comme présidant au départ des armées. On lui offrait un sacrifice dans Sparte même, avant le départ, puis l'officiant prenait le feu du sacrifice et le portait jusqu'à la frontière où la même cérémonie avait lieu. Cette fois on réunissait à Jupiter, dans l'invocation, la guerrière Pallas. La fête grecque mentionnée par Hésychius sous le nom d'Agétories, et dont on soupçonne que le dieu était Apollon, fut peut-être cet ensemble de sacrifices à *Zeus Agetor;* ce qui s'accorde avec la conjecture de ceux qui en dérivent le nom de στρατιωτικὴ ἀγωγή, vie militaire. D'autres l'ont comparée aux Carnées. En effet Apollon, objet du culte dans les Carnées, aurait, autant et plus que tout autre, droit au titre d'Agétor. C'est lui qui conduit le char solaire, l'année, le cortége des planètes, etc., etc. —*N. B.* Un prêtre de Vénus à Cypre portait aussi le nom d'Agétor. Était-ce celui qui conduisait la pompe sacrée, ou qui portait quelque simulacre saint ou quelque symbole du culte aphrodisiaque (*Voy.* VÉNUS)?

AGHDI qu'on nomme aussi DÉVAGHDI (c'est-à-dire divine Aghdi) est, dans la mythologie hindoue, la fille de Souaïambhouva (la première émanation de Brahmâ) et de Satadroupaï. Elle épousa le patriarche Kartama, en eut neuf filles et un fils, Kapila, qui n'est autre que Vichnou, à la naissance duquel la cour céleste tout entière tressaillit de joie, et qui lui-même initia sa mère à la connaissance des choses divines et de l'éternelle félicité. Ainsi instruite par son fils, Aghdi alla faire un pèlerinage sur les bords du Bendoucaraçou (fleuve Bendou), et par là marcha dans la route de la perfection (Sandjiaïoga), et, obtenant la béatitude Saïoutchiam, s'affranchit de l'obligation de revenir dans le monde terrestre une seconde fois sous une forme animale quelconque. Les neuf filles d'Aghdi furent données en mariage à neuf des plus anciens patriarches. Voici leurs noms et ceux de leurs divins époux :

FILLES D'AGHDI.	PATRIARCH. ÉPOUX.
1 Kali.	Marilchi.
2 Announçouî.	Alleria ou Atri.
3 Strati.	Angaraça ou Angiras.
4 Avirpouci.	Paoulastia.
5 Kéti.	Poulaïa.
6 Krii.	Kroula ou Kralou.
7 Kiati.	Prougou ou Bhrigou.
8 Aroundati.	Vacichta.
9 Santi.	Adarvan.

AGHNAI, déesse hindoue, femme d'Aghni.

AGHNI (que l'on écrit aussi AGNI et pour lequel on trouve quelquefois AGHINI), dieu du feu dans la mythologie hindoue (*Lois de Menou*, en allem., IX, 310), figure dans le système du brahmâïsme parmi les huit Vaçons qui viennent immédiatement au-dessous de Brahmâ. Il a sous ses ordres la région du sud-est, et par conséquent il a pour vis-à-vis Vaïou (autrement Pavaca ou Marouta), le roi des vents, le dieu pur, l'air personnifié, véhicule des sons et des odeurs. L'ami de Vaïou, tel est le nom par lequel souvent on désigne Aghni. C'est qu'Aghni n'est pas seulement le feu au physique, c'est le Feu dans toute sa latitude, c'est le Fta égyptien, bien plus que l'Hépheste grec. En lui se formule la lumière avec son cortège d'attributs ou de formes, calorique, électricité, magnétisme, l'intelligence, la loi, le sacrifice. L'air alors s'unit au feu dans le culte comme dans les idées. Or où se joue, où glisse le feu-lumière? dans l'air. De quelle manière l'homme se représente-t-il la vie, l'âme? comme un air ou comme un feu subtil. Et si l'on passe dans la sphère des sacrifices sur la terre, des expiations dans un autre monde, quoi de plus pur dans ces deux séjours de l'homme que l'air et le feu, agents éternels et inévitables de toute purification? Le nom même d'Aghni rappelle plusieurs de ces idées. C'est l'*Ignis* des Latins; c'est l'ἁγνός des Grecs; c'est *Agnus* qui jette à la fois dans l'esprit les deux notions de sacrifice et de pureté. Aussi parmi ses surnoms remarque-t-on celui de Pavaca ou purificateur (*Bhagavat-G.*, Dial. X, dans l'*As. Magazin*, t. II, p. 247, et *Lois de Menou* en allem., V, 96 et 97). Allons plus loin maintenant. 1° Aghni qui s'est élevé si haut, il y a un instant, s'abaisse et se spécialise avec non moins de facilité. Il s'identifie presque à la lumière solaire, ou si l'on veut à la lumière du système dont le soleil est le centre et le roi. Comme tel, il brûle d'amour pour les femmes des sept Richis, les séduit, et quand leurs époux indignés les chassent loin d'eux, il les transporte aux cieux où elles deviennent les sept planètes. Il est

aussi le feu terrestre, le feu subterrané, le feu central, celui qui bout dans les entrailles de notre globe, qui imprime des secousses à sa surface, qui lance la lave en fusées capricieuses, qui tient les eaux médicinales en ébullition. Il est le feu brahmanique, le feu de l'autel, le feu du foyer, le foyer même : et le foyer est un autel. C'est à lui que, dans la cérémonie de l'hymen, Gandharva (le soleil musicien) remet la fiancée que lui-même remet à l'époux ravi, c'est-à-dire que le dieu suprême, harmonieux modérateur des mondes, principe igné de la plus haute acception, se déléguant en principe igné spécial, domestique (le foyer), préside au mariage et remet au mari la gardienne de l'âtre sacré. 2° Aghni ne s'offre pas seulement comme feu utile ou bienfaisant, il est aussi le feu qui consume et qui détruit. C'est ainsi qu'en Égypte Fta se délègne en Sovk ou Remfa (Saturne) et en Ertosi (Mars) qui sont loin d'être favorables à l'homme. C'est ainsi qu'aux Indes même Siva, bien plus élevé qu'Aghni dans la hiérarchie, est tour à tour Baghis et Roudra, Déonach et Kali. De là les deux visages avec lesquels on le représente; ces deux visages symbolisent la flamme qui génère et la flamme qui met en cendres. Des flammes aussi couronnent sa double tête; des quatre bras qui partent de ses épaules deux portent des glaives (Sonnerat, *Voyage aux Indes orient.*). Ses jambes sont au nombre de trois et indiquent les trois espèces de feu rituel, celui du mariage, celui des funérailles, celui du sacrifice réservé aux Brahmes. Il est porté sur un belier azuré que décorent des cornes rouges. Ces deux couleurs sont de frappantes images du dieu feu. Quant au belier il nous rappelle et l'Amoun égyptien et le belier de Phryxus. Le criocéphale de Thèbes a le plus souvent deux têtes sur les monuments : et l'or dont brille la toison du sauveur de Phryxus revient aux deux éclatantes couleurs du belier d'Aghni (on doit penser ici à l'*aurea Venus* des Latins, à Chrysaor, à la pluie d'or de Danaé, à Hiraniagharbha). Ajoutons ici, toute fortuite que peut être cette coïncidence, le rapport du belier à l'agneau, mot presque éponyme d'Aghni. — Tous les dieux, disent les Hindous, ont deux bouches, celle du brahmane et celle d'Aghni (la prière purifiante et le feu vivificateur). Aussi est-il de foi qu'on ne peut trop souvent sacrifier à Aghni. Chaque jour, ses brahmanes commencent par quelques offrandes ou quelques cérémonies en son honneur le sacrifice qu'ils font à d'autres divinités (*Lois de Menou*, III, 84, 85). C'est surtout l'huile de coco et le beurre clarifié qu'on lui présente. Du bois de sandal, du camphrier, du bdelleum, du sésame vert, des cannes à sucre, des dattes, du riz, la moelle, les fruits et les fleurs de certains arbres y figurent encore. Le choix de ces éléments n'est pas remis à l'arbitraire. Des prescriptions très-minutieuses décident de ceux qu'on doit admettre dans le sacrifice, et les Brahmes affectent d'envelopper ces rites sacrés d'un mystère profond (Paulin de S. Barth., *Syst. brahm.*, p. 9-12; *Asiat. Res.*, t. I, p. 401). Il faut distinguer dans les hommages adressés à Aghni, les sacrifices du feu qu'on nomme Iagha ou Iadjnia, et les offrandes au feu, Homa, et mieux encore les Iadjnia proprement dits dans lesquels les victimes sont consumées sur l'autel du feu (véritables holocaustes du feu) et le Balidana où la chair était offerte, mais non brûlée. Il paraît indubitable que dans la classe des

holocaustes eurent très-souvent à figurer des Pourouchamedha (sacrifices d'un homme), soit que dans ces sanglantes exécutions les prêtres n'aient entendu qu'étaler aux yeux des peuples des cérémonies symboliques, soit qu'ils aient eu en vue un autre but.

AGHNIÇAVARNI, un des quatorze Menous, et un des sept dont le monde attend encore la venue, selon la doctrine brahmâïque.

AGHNIÇOUTTAS, fils de Marîtchi, dans la mythologie hindoue, sont pris à la fois pour les aïeux des Dévas et pour ceux des Brahmes.

AGHOGOK, le dieu suprême selon les peuples des îles Aléoutiennes, qui croient fermement que l'espèce humaine est née des chiens par ordre de ce grand Démiurge (Billings, *Voy. au Kamtch.*). Il faut ici se souvenir que pour les Kamtchadales et pour les insulaires leurs voisins, le chien, seul animal qu'ils aient soumis au joug de la vie domestique, est le fétiche par excellence; et d'autre part on doit songer et aux mythes et aux théories scientifiques modernes, qui nous montrent l'homme n'apparaissant sur le globe qu'après les autres mammifères.

AGIS, Lycien de la suite d'Énée, tué par Valère. *Én.*, X (Étym. incertaine: ἀγα... d'ou ἄγειν)? — Les prêtres jongleurs de Cybèle se nommaient Agides. Ce mot serait-il une corruption d'Agyrtes, Ἀγύρται?

AGLAÉ. *Voy.* l'art. qui suit.

AGLAIA, Ἀγλαΐη en ion., Ἀγλαΐα en dor. Ce nom veut dire *splendeur*, *beauté*, et quelques uns y substituent soit Églé (αἴγλη) qui est le mot grec pur, soit Aglaé (adj. fém.). Il est commun 1° à la plus jeune des trois Grâces que reconnaissent vulgairement les poëtes, et qui fut dit-on l'épouse de Vulcain; 2° à une épouse d'Hercule qui la rendit mère d'Onésippe et d'Antias; 3° à la mère du beau Nirée qui l'eut de Charops et non de Cécrops. Charops veut dire *au beau visage*.

AGLAIRE, Ἀγλάειρα, femme d'Amythaon, l'oncle de Jason (Diodore de Sic., IV, 68). A ce nom Apollodore substitue celui d'Idomène (I, IX), et le Schol. de Théocrite (III, 43) celui de Rhodope.

AGLAOMORPHE, Ἀγλαόμορφος, c'est-à-dire *à formes brillantes*, *au bel extérieur*, surnom commun aux deux dieux-soleils Bacchus et Apollon (*Anthol.*).

AGLAOPE, 1° Esculape (Ἀγλαόπης); 2° une des trois ou quatre Sirènes des anciens (Ἀγλαόπη). Notez ici que ὀπ.... deuxième élément du nom ou surnom divin signifie indifféremment *visage* et *voix*.

AGLAOPHÈME, Ἀγλαοφήμη, ou AGLAOPHONE, Ἀγλαοφώνη, Sirène. Son nom, expressif comme ceux de toutes ses sœurs, signifie *à voix sonore*, *à voix éclatante*. Aglaophône est une des trois nymphes admises par le Scholiaste d'Apollonius (IV, 892); Aglaophême, une des quatre que nomme le Scholiaste de l'Odyssée (XII, 39).

AGLAURE, Ἄγλαυρος (avec terminaison masculine) ou AGRAULE, Ἄγραυλος selon Pollux (VIII, 9, § 106), Apollodore (III, XIII), et Hésychius, (art. Ἄγραυλος), fille de Cécrops, prince athénien. Selon le récit ordinaire, elle favorisa les furtives entrevues d'Hermès (Mercure) avec Hersé, sa sœur. Mais entremetteuse avare, elle ne laissait pénétrer l'amant céleste que moyennant argent (copie grossière du mythe de la pluie d'or, compris à la moderne). Suivant un autre récit, Aglaure est une confidente jalouse, rivale d'une sœur trop heureuse.

Un jour elle barre le chemin au dieu, et déclare qu'elle ne quittera la place qu'après lui. Hermès alors la change en pierre. Dans une troisième légende, Minerve confie aux trois sœurs la ciste qui contient Érichthonius, le fruit informe des brutales tentatives d'Hépheste (Vulcain) sur la chaste déesse. C'est leur dire de ne pas l'ouvrir. Elles désobéissent : Aglaure les y avait excitées. Tout à coup elles aperçoivent un jeune dragon, elles s'épouvantent : Coronis les voit et va conter à Minerve tout ce qui se passe. Les trois curieuses se précipitent de l'Acropole d'Athènes ou, si l'on veut, d'un rocher dans la mer. D'assez bonne heure, sans doute, on lia cette tradition à la précédente, en disant que Minerve se venge de l'infidélité des trois sœurs en inspirant à l'une l'amour, à l'autre la jalousie. Selon quelques mythologues, les entrevues qu'Aglaure ménageait aux deux amants eurent lieu dans le temple de Pallas, et la déesse scandalisée la punit de son idée sacrilège en lui inspirant une passion rivale. Mais, à dire vrai, toutes ces énonciations de motifs prétendus sont fausses, tous ces détails travestis et mal entendus. Minerve est Phalle-Arddhanari. Comment peut-elle s'offenser de la jonction des deux sexes? C'est par elle et en quelque sorte chez elle que cette jonction a lieu ; son temple, voûte qui couvre les époux, revient au réseau de l'Hépheste de Samothrace (Vulcain), réseau à mailles invisibles et qui enlace l'univers sans que l'univers le sache. — Sous l'influence du point de vue évhémériste, et quand on prend de bonne foi Cécrops pour un Phénicien de Saïs, civilisateur de l'Attique, de laquelle il importe les lumières combinées de la Syrie, dont il est originaire et de l'Égypte dont il est natif, on ne peut manquer de voir dans ses filles les propagatrices des idées nouvelles, celles qui, soit comme épouses des principaux indigènes, soit comme prêtresses du culte exotique, popularisent les améliorations conçues par Cécrops. Nul doute, au fond, que les choses n'aient pu se passer à peu près de cette manière. Il ne reste à prouver qu'un fait : c'est que l'Attique a été civilisée par Cécrops ; il semble même qu'une section de tribu athénienne ait porté le nom d'Aglaure (Ἀγλαυρὴ). Dans la Salamine cypriote on immolait des victimes humaines en l'honneur de la prétendue civilisatrice de l'Attique (Meursius, *Cypr.*, I, 20, 21). Aglaure est aussi le nom 1° de la femme de Cécrops, nymphe, ajoute-t-on et prêtresse de Minerve (mais elle s'appelle Aglauris, Ἀγλαυρίς); 2° d'une fille qu'Érechthée eut de sa propre fille Procris (Muncker sur Hygin, f. CCLIII). De part et d'autre, c'est la même conception fondamentale que l'Aglaure, fille de Cécrops; c'est la fille-épouse, c'est, pour le répéter encore, la grande Sacti (Paracacti) du roi en qui le langage primitif résume tout un peuple, toute une contrée et toute une époque.

AGLAUS, Ἄγλαος, le plus pauvre des Arcadiens. Apollon le proclama plus heureux que le roi de Lydie Gygès (*Valère-Maxime*).

AGLIBOL. *Voy.* ÉLAGABALE.

AGMON, Ἄγμων, compagnon de Diomède, voulait, contrairement aux autres suivants de ce chef, qu'on donnât des secours à Turnus pour combattre Énée. Il fut changé en cygne.

AGNAR (*myth. scandin.*), fils du roi inhospitalier Geirrod, figure dans le mythe de Grimnir (incarnation humaine d'Odin) comme l'opposé de son père. Tandis que l'impitoyable monarque fait charger de chaînes le dieu qui daigne descendre sur la terre, et

lui adresse des interrogations impérieuses, Agnar, alors âgé de dix ans, présente au céleste captif un breuvage rafraîchissant. Grimnir, qui jusqu'à ce moment a gardé un silence opiniâtre, bénit le pieux adolescent, lui promet l'empire paternel, lui explique le mécanisme des astres et du monde, mais sous des formules mythiques, lui révèle les nombreuses épithètes que la mythologie regarde comme ses noms et enfin son nom véritable (*Grimnismal*, strop. 4-53, dans le t. I de l'Edda de Copenh., p. 36-39). A ce nom redouté, Geirrod en démence se perce de son épée, et Agnar lui succède (épis. en prose qui termine le *Grimnism.*). Ces détails mythologiques nous rappellent les scènes nombreuses où nous voyons encore la jeunesse bienfaisante et pieuse se mettre en opposition avec la vieillesse ou la virilité impie. Ainsi, auprès de Mézence, l'ennemi des dieux, se dessine l'aimable Lausus : Busiris, Géryon, Diomède ont tous des parèdres d'un caractère plus doux; si Minos-Taureau (sous le nom du Minotaure) doit tuer Thésée, Ariadne le sauve et Phèdre ne prend pas moins d'intérêt à lui. Agnar, par son âge si tendre, par son rôle d'assesseur et de témoin, par son acte d'échanson, revient aux Cadmiles de Samothrace. Le breuvage présente une analogie naturelle avec le mystique Cycéon, offert par Baubo à l'errante Cérès. Finn Magnus (*Lex. myth.*, fin de l'Edda de Copenh., 401) regarde Agnar comme la personnification de l'été; Geirrod, au contraire, est l'hiver. L'été est fils de l'hiver. Odin (l'atmosphère, *Jupiter aer*, *Jupiter cœlum*) est en relation avec les deux saisons : l'hiver le maltraite, l'attriste; on dirait presque l'appesantit et l'enchaîne (par le froid); l'été, au contraire, le rassérène et l'épanouit. On expliquerait même, si l'on y tenait, la nomenclature successive des épithètes odiniques par cette voie. A mesure que l'hiver avance, un nouveau phénomène a lieu dans l'air; mais nouvelle forme, alors nouvelle dénomination! Enfin le Dieu-Air se proclame nettement : il n'est plus tel ou tel phénomène partie de lui-même; il est lui, lui tout entier : c'est à l'équinoxe du printemps que cette grande manifestation a lieu, elle tue l'hiver et met sur le trône la belle saison, enfant naguère, successivement adolescent, adulte et dans toute la force de l'âge viril. Il est parlé d'un autre AGNAR, oncle du précédent, élevé par Frigga, chassé de sa terre natale et relégué au-delà des mers, sur la côte des Outgards (géants), par Geirrod (son frère)?

AGNI. *Voy.* AGNHI.

AGNIAN, mauvais génie des légendes brésiliennes, enlève les corps de leurs fosses dolioformes, lorsque les parents ou les amis du défunt n'ont pas soin de laisser des vivres autour de cette place funèbre. Il est facile de comprendre dans quel but les jongleurs de cette contrée avaient persuadé aux sauvages que les âmes mangeaient après la mort.

AGNITE, AGNO. *Voy.* HAGNITE, HAGNO.

AGOIE, dieu du bon conseil chez les Nègres de Juidah, côte des Esclaves, en Guinée (Voy. du Marchais, *Voy. en Guinée.*, t. II, p. 129 et *Allgem. hist. d. Reis.*, t. IV, p. 329 et 330). Sa statue, d'environ dix-huit pouces de hauteur, se trouve dans la maison du prêtre principal, sur une table qui, de plus, porte trois écuelles de bois et une vingtaine de petites balles de terre. Lorsque la peuplade médite quelque entreprise, ou même quand quelque Nègre, capable de payer la prophétie, désire

connaître le succès de son projet, on va prendre conseil du dieu Agoïe. On commence par un sacrifice; on fait ensuite quelque cadeau au prêtre chez lequel est domiciliée l'idole; et le prêtre payé officie. Il est inutile d'entrer dans le détail des mouvements, des contorsions par lesquels il prélude à la grande cérémonie. Ces préliminaires achevés, il prend les petites balles et les jette au hasard dans les écuelles, jusqu'à ce qu'elles se trouvent dans chacune en nombre impair. Il recommence le même manège plusieurs fois, et, si le nombre impair se reproduit constamment, il proclame que les tentatives seront couronnées de succès. Les femmes surtout attachent la plus grande importance aux décisions du dieu Agoïe, et adoptent ses solutions avec la foi la plus vive. Lorsque l'évènement les dément, elles attribuent cet incident soit à la négligence ou même à la mauvaise foi du prêtre, intermédiaire nécessaire d'Agoïe et de l'homme, soit à quelque circonstance dont on n'aura pas tenu compte, et qu'on n'a pas fait entrer dans la position du problème présenté à la divinité. Du reste il est présumable que, pour les chefs de la nation, les réponses du dieu Agoïe, comme dans la Grèce celle des oracles, sont en grande partie des moyens et des ressorts politiques. La statue d'Agoïe a, comme nous l'avons dit, environ dix-huit pouces de haut. C'est un marmouset grotesquement accroupi dans un vase creux; sa position, et plus encore la forme de ses jambes et des doigts qui terminent les pieds, lui donne quelque chose de l'aspect d'un crapaud. En même temps on ne peut s'empêcher de penser et aux Canopes et aux dieux hindous qui sortent d'un calice de lotos. Agoïe est noir comme la race éthiopienne qui l'interroge et qui l'adore; mais le vase est rouge. Une bande de drap écarlate, large d'un doigt, orne son cou, des lambeaux de même couleur décorent chaque côté du vase. La coiffure qui surmonte sa tête, et qui sans nul doute est emblématique, est des plus bizarres. Imaginez un javelot avec la tige inférieure duquel se confond un lézard; au dessus du lézard un croissant, au dessus du croissant un fer de lance, et entre cette pointe terminale et le croissant un autre lézard, mais horizontalement placé. Autour et de deux côtés du lézard-javelot, et partant du même centre, s'épanouissent, comme autant de rayons égaux en longueur, des plumes d'oiseaux indigènes, des serpents, enfin encore des lézards. Ces reptiles, de physionomie si peu semblable, indiquent-ils la prudence et l'agilité? Le javelot et les plumes sont-elles des symboles de la force qui ne recule point à l'aspect de la guerre?

AGONIUS, 'Αγώνιος, c'est-à-dire qui préside aux combats gymniques, aux jeux, aux fêtes où se donnent des jeux (ἀγῶνες), surnom commun à Janus, à Mercure, à Mars, et sans doute à tous les autres dieux qui étaient censés présider à ces joûtes, moitié profanes, moitié religieuses. C'est ici le lieu de donner la liste des joûtes qui à Rome portaient le nom d'*Agones* (car il est inutile de mentionner les quatre grands jeux de la Grèce, les Olympiques, les Pythiques, les Isthmiques et les Néméens). A Rome donc, ou dans le monde romain, nous trouvons: 1. L'*Agon Capitolinus*, institué par Domitien lors de son douzième consulat en 86: il se célébrait de quatre en quatre ans, comme les Olympiques, et jusqu'à l'an 250 il fut employé au lieu

des lustres pour la supputation des années (Comp. Suétone, *Vie de Dom.*, 4; Pline le Nat., XXI, 3; Ausone, *Épit.* XXIX, 5). 2. L'*Agon Solis*, institué par Aurélien. 3. L'*Agon Hadrianalis*, institué par Adrien, mais qui avait lieu dans Athènes. 4. L'*Agon iselasticus*, institué par Antonin-le-Pieux, à Pouzzoles: les vainqueurs se nommaient Hiéroniques, de ἱερός, sacré, et νικᾶν, vaincre: ce qui achève de nous confirmer dans cette hypothèse d'origine religieuse que nous attribuons aux Agones de date récente. Εἰσιλαστικός est un mot général qui signifie que le vainqueur, en entrant dans sa ville natale y est reçu avec une pompe triomphale. 5. L'*Agon Actiacus*, institué par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium. Il se célébrait tous les cinq ans près du promontoire de ce nom. Il faut ajouter à ces fêtes les deux Agonies ou Agunales. Les premières étaient les mêmes que les Libérales, fêtes de Bacchus (*Lang. lat.*, par Varron, XV). Les secondes étaient dédiées à Janus. Elles se célébraient le 9 janvier, le 21 mai, le 11 décembre; vers les équinoxes de printemps et d'automne, et vers les solstices d'hiver et d'été, dit Bayeux (trad. des *Fastes* d'Ovide, t. I, p. 187.) Ces jeux consistaient surtout en courses (emblèmes de la course du soleil dans les cieux)? De plus l'on y sacrifiait un belier. Les anciens ont donné au mot Agonales les étymologies les plus bizarres, parmi lesquelles celles d'ἄγωνος (sans angle), et d'*agone* (*ferai-je? immolerai-je?*) tiennent le premier rang (Varron, *Lang. lat.*, V; Sénèque, *Controv.* XI; Suétone, *Vie de Calig.*; Festus, art. *Agonalia*; Ovide, *Fast.*, I, 356). — *N. B.* Toutefois on donnait aux prêtres qui frappaient la victime, le nom d'*Agones*, ce qui nous ramène à la formule *ago-ne;* les douze prêtres saliens avaient parmi leurs noms celui d'Agonaux.

AGORÉE, AGORÆUS et AGORÆA, Ἀγοραῖος et Ἀγοραία, surnom commun à Jupiter, à Mercure, à Minerve, à cause des temples ou des statues qu'ils avaient dans les Agora (forums ou places publiques). Il est aisé de voir que dans ce cas on les honorait comme présidant aux conseils; et effectivement nous voyons Jupiter porter le surnom de *Bulée*, Βουλαῖος (*qui préside aux délibérations*) et Minerve celui de Βουλαία. Mercure n'a guère moins de droit à ce titre, puisque, comme Minerve, c'est la Sagesse personnifiée (Hermès, Λόγος, etc.), l'Éloquence. C'est surtout à Lacédémone que Mercure et Minerve Agorées étaient adorés. On voyait dans cette ville une statue de Mercure Agorée tenant dans ses bras un Bacchus enfant.

AGORIUS, Ἀγόριος, arrière-petit-fils d'Oreste. Voici la généalogie de cette fraction de la dynastie tantalide: Oreste, Penthile, Damosius, Agorius, Gausan.

AGOTKON, les esprits du second ordre chez les Iroquois. On a aussi donné leur nom aux jongleurs qui font métier de prédire l'avenir dans ces froides contrées. On conçoit que les objets de leurs prétendues divinations sont excessivement bornés: le succès d'un voyage, d'une chasse, d'une pêche, d'une excursion guerrière, voilà sur quoi le plus ordinairement les magiciens novices ont à exercer leurs talents pour la conjecture. Leur vrai nom est Arendiovannes ou Agotsinnachs. Mais ce n'est pas la première fois que l'on voit les prêtres prendre les noms de leurs dieux (Comp. BRAHMA, CABIRES, etc.). Les

Hurons donnent à ces prophètes le nom de Saïotkatta (*Allg. Gesch. d. L. u. V. von America*, t. I, p. 173 et 174).

AGOUFFI, dieu kalmuk (ne serait-ce pas plutôt un homme divinisé)? On le représente assis sur un trône, et un livre à la main. Sa figure, sa taille, sont celles d'un homme.

AGOUIAN (vulg. AGUYAN), le Typhon des vieilles légendes brésiliennes. Les indigènes ressentent la crainte la plus vive au nom seul de ce génie du mal, et ils craignent que fantaisie ne lui prenne de faire de quelques uns d'entre eux ses satellites et ses victimes. Heureusement ils ont des prêtres fort habiles dans l'art de conjurer ce malin esprit, qu'ils forcent même à leur dérouler l'avenir et à leur donner des recettes pour les maladies.

AGRAULE. *Voy.* AGLAURE.

AGRE, Ἄγρος, génie égyptien qu'on donne pour fils d'Osiris et d'Isis. En effet l'agriculture et par suite le champ cultivé, la terre à blé, le sol labourable, émanent du couple civilisateur. Grâce à qui l'espèce humaine jouit-elle des céréales? grâce à deux puissants collaborateurs, le soleil et le globe terrestre, le soleil aux rayons fécondateurs, le globe à humus fécondable. Comp. AGROTE.

AGRÉE, Ἀγρεύς, fils de l'Héraclide Témène, un des trois que la mythologie nous montre faisant la conquête du Péloponèse quatre-vingts ans après le sac de Troie. — L'Agrée que M. Noël donne comme fils d'Apollon et de Cyrène, puis père d'Aristée, nous est inconnu. L'auteur sans doute a voulu dire, est le même qu'Aristée, fils d'Apollon et de Cyane. Comp. AGRIUS, 5-8.

AGRESKOVÉ. *Voy.* AGRISKOUÉ.

AGRESTE, AGRESTIS, surnom de Pan. Du reste il peut convenir à tous les dieux champêtres, à tous ceux qui même passagèrement sont censés chercher un refuge ou une distraction aux champs, à tous ceux, en un mot, qui ont porté l'épithète d'Ἄγριος (*Voy.* AGRIUS, 5-8) et qui sont récapitulés par l'expression collective d'Ἄγριοι Θεοί (*Dieux agrestes*).

AGRIANOME, Ἀγριανόμη, ou AGRIONOME, fille de Perséon (et non Persée), épousa Léodoque et en eut Oïlée plus connu par son fils Ajax, celui qui disait « J'échapperai malgré les dieux », que par lui-même (Hygin, *Fab.* XIV). Eustathe (sur *Il.*, II, p. 277), qui semble appuyer Lycophron (v. 1150 de sa *Cass.*), donne à Oïlée une généalogie tout autre. Selon ce savant, Hodédoque est son père et Laonome sa mère.

AGRIE, Ἀγρία, princesse thébaine du sang des Labdacides, était fille d'OEdipe et par conséquent sœur d'Étéocle, de Polynice et d'Antigone. Le nom ordinaire de cette seconde princesse n'est pas Agrie; le plus souvent on l'appelle Ismène ou Euryganie (*Voy.* OEDIPE).

AGRIOPE, Ἀγριόπη, nymphe que Philammon rendit mère du célèbre musicien Thamyris. — Notez que l'Eurydice d'Orphée (dans des fragments d'élégies d'Hermésianax que nous a conservés Athénée, XIII, 20), et la Téléphasse d'Agénor (Munker, *sur Hyg.*, f. CLXXVIII) ont eu aussi le nom d'Agriope. — ARGIOPE, ANTIOPE sont deux autres variantes propres à Téléphasse.

AGRISKOUÉ ou AGRISKOVÉ, le Grand-Esprit chez les Iroquois. Les voyageurs ajoutent (*Allg. Gesch. d. Volk. u. L. von Amer.*, t. I, p. 61, etc.) que sous ce nom ils invoquent aussi le ciel, le soleil, et, lorsqu'ils sont sur le champ de bataille, le

dieu des combats. Serait-ce que ces soi-disant fétichistes reconnaissent en tout et partout un seul Dieu qu'ils invoquent sous un seul et même nom, en guerre comme en paix? Ou bien, comme les Hindous, les Égyptiens et tant d'autres, auraient-ils (d'instinct et irréflexivement) adopté un système d'émanation d'après lequel le Grand-Manitou, Monade suprême, se délègue 1° en Ciel (Knef-Amoun-Chmoun, Uranus des Grecs), 2° en Soleil ou Lumière-Soleil (Fta-Fré, 2e et 3e Démiurge), 3° en Mars, génie ou astre inférieur. Ce n'est alors qu'une individualisation bien subalternisée du Siva iroquois, car ce n'est qu'une planète.

1. AGRIUS, Ἄγριος, fils du roi étolien Porthaon ou Porthée et frère d'OEnée, fut mis sur le trône au préjudice de ce dernier par ses fils Thersite (et non Thersippe), Oucheste, Prothoüs, Céleutor, Ménalippe et Lycopée qui se coalisèrent contre leur oncle. Cette révolution fut due surtout à l'absence de Diomède alors occupé devant Troie. Mais dès le retour du héros, tout changea de face. Lycopée fut tué, le vieil OEnée recouvra le sceptre, et Agrius dépouillé d'un pouvoir éphémère se pendit (Hygin, f. CLXXV; comp. Eustath. *sur Iliad.*, II, 212, et Heins. sur Ov., *Él. pontiq.*, III, IX, 9). Selon d'autres mythologues qui certes sont plus voisins de la raison, s'il faut ici tenir à la chronologie, Diomède, lors du renversement de la puissance paternelle, était encore très-jeune; ses cousins tenaient OEnée captif et le maltraitaient. Diomède, revenu secrètement d'Argos au bout de quelques années, les tua tous à l'exception d'Oncheste et de Thersite qui s'enfuirent dans le Péloponèse. Toutefois au lieu de remettre sur le trône de Calydon son père, alors accablé par les ans, il abandonna le pouvoir à Andrémon qui avait épousé sa sœur et il retourna en Argolide avec OEnée. Les deux Agriades qui avaient survécu au massacre de leurs frères lui tendirent une embuscade en Arcadie au lieu dit la Table de Télèphe, et se vengèrent par la mort du père des coups que le fils avait portés à leur famille (*voy.* Pausanias, II, 25; Aristophane, *Acharn.*, 417; Anton. Liberalis, XXXVII; Schol. de l'*Iliade*, XIV, 119). Euripide avait composé sur ce sujet une tragédie d'OEnée dans laquelle il nous montre Agrius tué par Diomède en même temps que ses fils. C'est aussi la tradition adoptée par Ant. Liberalis. — Maintenant qu'est-ce qu'Agrius? Évidemment, c'est l'homme des champs (ἀγρός), le cultivateur des céréales, peut-être le pasteur, peut-être aussi l'éducateur des abeilles, opposé au vignicole, à l'homme du jus de Bacchus (Οἰνεύς, d'οἶνος, le vin). Cérès et Bacchus, comme le pain et le vin, s'unissent presque par un lien fraternel; les deux cultures se servent mutuellement de complément: la terre est côteaux et vallées; la vigne tapisse les uns, les épis, les gras herbages ondoient au fond des autres. Et en un sens ces deux cultures se combattent, se disputent le terrain, se posent comme rivales, soit par leurs résultats, soit en elles-mêmes. Peut-être y a-t-il encore dans la formation totale du mythe quelque lointaine allusion aux difficultés que le culte dionysiaque eut à s'impatroniser en Grèce. — Nous trouvons dans le nombre des fêtes grecques plusieurs noms qui dérivent ou qui semblent dériver d'Agrius. Toutes s'appellent Agrianies; ce sont 1° des combats et jeux publics célébrés à Thèbes; 2° des fêtes argiennes en l'honneur des morts; 3° une autre fête argienne en l'honneur de la fille

d'un prêtre. Les femmes couraient à travers champs, cherchant Bacchus, puis rentraient chez elles en criant : « Bacchus est chez les Muses ; » alors elles soupaient copieusement et se proposaient des énigmes pendant le repas. La licence de cette fête allait jusqu'à la frénésie et défiait celle des Bacchanales même, s'il est vrai qu'on doive prendre à la lettre le prétendu massacre d'Hippase le Leucippide par des filles de Minyas, roi d'Orchomène, massacre commis, assure-t-on, sous l'influence de l'exaltation religieuse. Il est vrai que les membres de cette famille furent, en punition de cette atroce démence, exclus à jamais des Agrianies sous peine de mort. On a même écrit qu'un d'eux subit cette peine pour s'être glissé furtivement dans l'enceinte où se célébraient les cérémonies.

2-4. AGRIUS, Ἄγριος, trois autres personnages mythologiques moins connus que le précédent, ce sont : 1° Un géant (ἄγριος signifie farouche, sauvage): mais au fond diffère-t-il d'Agre ou d'Agrote, le Titan de Sanchoniaton? Les Parques, dit-on, le tuèrent ; les Parques tuent tout le monde (Comp. AGROTE). 2° Un centaure (M. Noël le scinde en deux : le premier, dit-il, fut mis en fuite par Hercule qui l'épouvanta en le menaçant de tisons allumés à Pholoé dans la grotte de Pholus ; le second fut tué par ce héros). 3° Un fils d'Ulysse et de Circé (par conséquent frère de Latinus).

5-8. AGRIUS, Ἄγριος, ou AGRÉE, Ἀγρεύς, surnom commun ; 1° à Pan chez les Athéniens ; 2° à Bacchus ; 3° au berger mélissotrophe Aristée ; 4° et sans doute à beaucoup d'autres désignés, chez des poètes et des mythologues, sous le nom d'*Agrii Dii*, Ἄγριοι Θεοί, tels que Diane et Apollon (médailles qui représentent le dieu parcourant les campagnes avec un entourage de cerfs et de chiens).

AGROLAS (AGROLAUS en latin, en grec Ἀγρόλαος) et HYPERBIUS, Siciliens Pélasgues qui vinrent s'établir en Acarnanie (Pausanias, I, 28), et qui, selon Larcher beaucoup trop prompt à tirer des conclusions d'un passage évidemment mutilé, auraient d'abord habité l'Attique où on leur concéda des terres au-dessous du mont Hymette, à condition qu'ils construiraient une partie du mur de la citadelle qui porta depuis leur nom (Voyez *Chr. d'Hér.*, par Larcher, VIII, § 6, p. 249 ; et Raoul-Roch., *Col. gr.*, I, p. 421).

AGROLÉTÈRE, Ἀγρολέτειρα, et (primitivement, à ce qu'il nous semble) AGROTÈRE, Ἀγροτέρα, Diane qui est censée habiter la campagne. On l'honorait dans la capitale de l'Attique par un magnifique sacrifice de cinq cents chèvres, institué, dit-on, après la bataille de Marathon. Le polémarque (Callimaque) avait fait vœu de sacrifier à la déesse autant de chèvres qu'il resterait de Perses sur le champ de bataille ; le carnage fut trop grand pour que l'on accomplît le vœu à la lettre, et l'on décréta en conséquence que le sacrifice serait de cinq cents têtes (Xénophon ; Pausan., X, 5 ; Pott., *Ant. gr.*, tr. en all. par Ramb., I, 686).

AGRON, Ἄγρων (g. -ωνος), fils d'Eumèle, fut changé par Mercure, par Diane et par Minerve en un oiseau que les anciens nommaient Charadre, et qui représente à lui seul la famille des pluviers. Dans la fable telle que la détaillent les mythographes, il a deux sœurs, Mérope et Byssa, et conjointement avec elles il déclare ne reconnaître d'autre divinité que la Terre. Les trois dieux que nous venons de

nommer se présentent à lui déguisés, et prêchent à qui mieux mieux la famille incrédule. Vains discours! comme il est plus aisé de métamorphoser les corps que de convertir les âmes, les célestes hôtes commencent par faire des deux sœurs des oiseaux. Agron se jette sur eux une broche à la main; et c'est alors qu'il subit lui-même une métamorphose analogue à celle dont Mérope et Byssa viennent d'être les victimes. Nous ne tenterons pas l'explication de ce mythe. L'idée des luttes de culte à culte (celui de dieux d'origine orientale contre les divinités pélasgues) en a-t-elle fourni les premiers linéaments? Y a-t-il opposition entre cet attachement à la terre qu'on suppose dans Agron, et le milieu aérien que les dieux le forcent à prendre désormais pour séjour? La physionomie particulière des gralles, si plaisamment montés sur des tarses de hauteur démesurée, ou bien les mœurs de quelques espèces de cette famille sont-elles pour quelque chose dans les détails du mythe? Puis, pourquoi des sœurs? pourquoi cette espèce de triade, qu'au reste on retrouve à chaque instant dans les hautes sphères de la théogonie comme dans les degrés inférieurs. On doit se souvenir que l'ornithologie nous présente aussi, mais non parmi les gralles, la famille des méropides, élargissement du mérops ou guépier (en qui l'on peut soupçonner que fut changée Mérope). — On nomme encore un AGRON, roi de Lydie, le descendant d'Hercule (Candaule)? C'est encore toute une généalogie solaire : d'Hercule et d'Omphale naît Alcée, d'Alcée Bélus, de ce Baal des Lydiens Ninus, enfin de Ninus Agron. Clavier, qui veut tout assujétir à la vraisemblance historique et à la chronologie, et qui ne croit pas (en cela il a raison) au séjour de l'Hercule argien en Lydie, s'attache à prouver qu'Agron n'est autre qu'Agrée, le plus jeune des fils de Témène, que ses frères exilèrent parce qu'il ne voulut pas tremper dans le complot qu'ils ourdirent pour enlever à Déiphonte leur sœur Hyrnétho, et dont on n'a pas spécifié le sort ultérieur. « N'aurait-il pas émigré en Asie, demande le savant français, avec Althémène, son neveu?» (*Hist. des premiers temps de la Grèce*, II, 89, et les citations en notes.)

AGROTE, Ἀγρότης, une des divinités civilisatrices des Phéniciens. En grec ce mot signifie *laboureur*, mais quel fut le nom phénicien? Agrote eut, dit-on, pour père Agre (Ἄγρος), c'est-à-dire le champ labourable, la terre à grain. Mais cette dyade fut-elle réelle? et, si on l'admet, Agre est-il censé déesse ou dieu? Puisque évidemment la terre à grain se présente comme lieu (τόπος, *loca*, se rappeler le sens érotique de ces mots), comme passivité, comme excipient des efforts et de l'activité mâle, la dyade ne se transformerait-elle pas (au moins en un sens) en hymen mystique. D'ailleurs on sait que les métaphores favorites des anciens pour indiquer l'union des sexes et la fécondation qui marche à la suite, ont été toujours empruntées au labour. A ce groupe (Agrote et Agre) il faut joindre Dagon-Siton, qui peut-être figure au-dessous de ce couple axiocerse avec l'aspect de Cadmile. D'Addirdaga, dans le sens cosmogonique le plus élevé (passivité génératrice, sous forme d'onde et de poisson), résulte Dagon (le poisson). D'Addirdaga, dans un sens subalterne (passivité génératrice restreinte à la terre, au champ labourable), résulterait Dagon-Siton (le blé). Oannès (Vichnou-Vénus), législateur-agriculteur et en même temps dieu pisciforme, peut

montrer comment ces deux séries d'idées sont susceptibles de s'unir. — On attribuait aux dieux Agre et Agrote non-seulement l'art agricole et celui de la chasse, mais encore l'invention du pressoir et la construction des maisons. Ce sont alors des civilisateurs complets, de vrais Osiris et Isis, qu'accompagnent des parèdres analogues à Lénée (ληνός, pressoir), Anébo (le dieu à tête de chien, le dieu-meute), etc. Quelques-uns confondent Agre et Agrote, et d'autres donnent comme variante de ce nom Agrouère (Agruerus), mot bien peu éloigné d'Haroéri (le même qu'Or ou Hôrus) — Agrote et Agre passent aussi pour les Titans phéniciens; ces Titans ne sont qu'au nombre de deux comme les Dioscures. On les appelle quelquefois Alètes (ἀλῆται) : ce nom a-t-il quelque rapport avec les Aloïdes qui sont aussi des espèces de Titans-Dioscures civilisateurs)? A Byblos, Agrote était le plus grand des dieux; il y avait un temple porté par des bœufs, et son effigie était une colonne (Comp. Toth). Dans les cosmogonies indigènes on le donnait comme dieu de la neuvième race (Eusèbe, *Prép. év.*, I, 10).

AGUYAN. *Voyez* Agouian.

AGYIATE, Ἀγυιάτης, et AGYIÉE, Ἀγυιεύς, surnom d'Apollon, principalement à Argos, à Athènes et à Tégée (Macrobe, *Sat.* IX du liv. I). La Cassandre d'Eschyle invoque souvent Agyiée (dans *Agamemnon*, acte V, scène II). D'après l'étymologie, ce mot indique qu'il s'agit d'un dieu qui préside aux rues (ἀγυιά): tel était, dit-on, Apollon (Hor., l. IV, od. VI). En effet, le dieu qui guide dans les voyages et sur les routes guide aussi dans les rues. On appelait Agyiées (Ἀγυιεῖς) dans Athènes, 1° des espèces d'obélisques consacrés aux deux dieux-soleils, Bacchus et Apollon, et placés dans les vestibules des maisons (Comp. Hésych., art. Ἀγυιεύς, et les Comm. d'Horace, pass. d°.); 2° des dieux (subalternes) auxquels on sacrifiait pour se préserver des malheurs que l'on redoutait. Les dieux, ici, ne seraient-ils pas presque identiques avec les obélisques? Ne seraient-ce pas de véritables pendants des Hermès, des Toth-colonnes? — Agyiée est aussi le nom d'un des Hyperboréens qui consacrèrent les premiers le temple de Delphes à Apollon. Évidemment ce n'est qu'un parèdre du dieu jour, ce n'est qu'une incarnation d'Apollon considéré exclusivement et sous une de ses faces.

AGYRTE, Ἀγύρτης, un des partisans de Phinée, combattit les suivants de Persée, lors du mariage de ce héros avec Andromède, et fut tué dans la rixe qui s'engagea pendant le repas nuptial. Ovide, le seul qui cite son nom (*Métam.*, V, 148), le nomme parricide. — Agyrtes (au pluriel) était le nom des prêtres de Cybèle, qui couraient çà et là, mendiant du pain, acceptant des turbots et des gelinottes, chassant devant eux, à coups de gaules, un âne qui pliait sous le faix des offrandes, et dont la peau après sa mort se métamorphosait sous leurs doigts industrieux en tambours de basque, bruyants convocateurs de la foule ébahie (Phèd., l. IV, fab. I; Apulée, *Ane d'or*, VIII). On les nommait aussi Métragyrtes, c'est-à-dire Agyrtes de la Maman (sobriquet et primitivement nom grave et saint de Cybèle, μήτηρ). (R. ἄγυρις, foule.)

AHAM, c'est-à-dire *moi*, le même que Pradjapati, et par conséquent qu'Hiraniagharba. Lasse de dévorer, cette émanation première de Brahm s'est émanée en Pradjapati, corps du monde, assemblage d'éléments grossiers dont l'univers, et le

soleil, et le zodiaque sont autant de figures. Qui es-tu, disent un jour les sens à Pradjapati ?— « Je suis Aham (je suis moi). » Ce mot revient-il au *je suis celui qui est*, de la Genèse (« Ego sum qui sum »)? ou bien faut-il, avec M. d'Eckstein, y voir « Dieu qui, lorsqu'il s'introduit dans le corps du monde, cesse d'être cette généralité consubstantielle en Dieu même, et devient une généralité qui s'individualise dans toutes les formes de l'univers. » La généralité consubstantielle en Dieu même était le non-moi ; la généralité qui s'individualise est le moi, Aham. — On dit à peu près indifféremment Aham et Ahankara (puissance de moi). Il y a cette différence entre l'un et l'autre, qu'Ahankara indique bien plus nettement la puissance spirituelle vitale qui s'infiltre dans le corps-monde pour le mouvoir, tandis qu'avec Aham, le monde et l'esprit moteur du monde ne sont pas distingués.

AHANKARA. *Voy.* Aham.

AHÉ, la vache de Bouto. *Voyez* Bouto.

AHRIMAN (aussi Ahermen ou Aherman, en pehlvi Hareman, en parsi Achmogh? puis, chez les Latins et les Grecs qui ont déformé à leur gré les noms orientaux, *Ἀρειμάνιος, Ἀρίμανις*, Arimanus, d'où l'Arimane jadis employé vulgairement par nos écrivains) était le principe du mal chez les anciens Perses, et par conséquent l'antagoniste d'Ormuzd qui est le bon principe. En effet, la création ahrimanienne contrarie en tout celle d'Ormuzd. Ainsi aux Izeds tutélaires s'oppose un même nombre de Devs ou génies funestes ; aux Amchasfands qui sont comme les princes des Izeds, s'opposent les princes des Devs. Le tableau qui suit va dérouler à nos yeux cet antagonisme de toutes les fonctions, de tous les lieux et de tous les instants.

ZERVANE AKÉRÈNE.

Ormuzd.	Ahriman.
Amchasfands.	Princes des Devs (nommés selon l'Afrin des Amchasfands).
Séroch.	Échem.
Bahman.	Achmogh.
Ardibéhecht.	Éghétech.
Chabriver.	Bochasp.
Sapandomad.	Astooïad.
Khordad.	Tarik.
Amerdad.	Tosius.
Izeds parmi lesquels	Devs, parmi lesquels
Asman.	Douzakh (l'abime personnifié).
Aboudad duquel Kaïomorts. Gochoroun.	
Tous les animaux purs.	Les animaux impurs.

Douze mille ans, ou, comme s'exprime le texte sacré, douze millénaires sont donnés par Zervane Akérène à la lutte des deux puissances qui émanent de lui. Ces douze millénaires se partagent en quatre âges égaux. Pendant le premier, Ormuzd est seul maître de l'univers ; avec le deuxième Ahriman commence à faire sentir sa présence, mais il est encore très-subordonné ; au troisième, qui est la période actuelle de l'humanité, il livre bataille à son lumineux ennemi ; enfin dans le quatrième, qui est l'âge à venir, il obtiendra un triomphe momentané, triomphe qui pourtant sera suivi du revers le plus complet et qui rendra au grand Ormuzd la suprématie et l'empire des mondes. Ormuzd pendant les trois premiers millénaires créa, selon les uns, les innombrables Fervers (archétypes ou prototypes du monde) : suivant les autres, la lumière, l'Albordj (Mérou parsi), Gorotman (la voûte des cieux), le pont Tchinevad par lequel Albordj communique à Gorotman, les trois sphères célestes, la terre,

puis le soleil qui, s'élançant de l'Albordj pour verser l'or de ses rayons sur le monde, fait le tour de la terre dans la sphère la plus sublime des cieux et le soir regagne son point de départ; puis la lune, puis les cinq moindres planètes et toute la brillante armée des étoiles, sentinelles vigilantes réparties sous la voûte céleste en douze bataillons et vingt-huit khordeds et dont le nombre ne va pas à moins de 6 480 000 combattants. A cette radieuse et bienfaisante création Ahriman en oppose sur le champ une autre égale en nombre et en force, mais aussi funeste, aussi hideuse, aussi obscure que la première est utile, gracieuse, étincelante de beautés. Puis vient la deuxième période : il veut entamer le combat, il s'élance de l'abîme des ténèbres avec lequel il se confond, et se dresse orgueilleux, gigantesque, gonflé de poisons contre le magnifique Ormuzd; mais à la vue de l'éclat dont resplendit son rival, à la vue des astres et des purs Fervers, il retombe dans son noir empire et y reste confiné pendant le reste du deuxième âge. Ormuzd que laissait respirer le désespoir d'Ahriman, continuait sa création bienfaisante et donnait naissance aux sept Amchasfands et aux vingt-huit Izeds, généraux et officiers de l'armée céleste, chargés en outre de veiller sur toutes les parties du monde organique et principalement sur les hommes; puis enfin produisait le grand taureau, le taureau primordial, Aboudad, en qui se résume toute la zoologie, et en qui le dieu passionné pour le bonheur des êtres mortels a déposé les germes de toute vie physique; et, après Aboudad, Kaïomorts, c'est-à-dire le premier homme. Les deux créations, l'infernale et la céleste, sont alors complètes. Soudain et au commencement du troisième âge, qui correspond au septième millénaire, Ahriman à qui sa malice profonde révèle que son temps est venu fait irruption à la tête des Devs dans l'empire d'Ormuzd, mais seul il parvient au séjour qu'habite le dieu resplendissant : sa noire et livide armée demeure en arrière. Lui-même il ne peut soutenir qu'un instant l'aspect de cette auréole de gloire qui environne son émule, et redescendant sur notre globe, sous la figure d'un serpent, il s'insinue sous la croûte rigide de la terre, pénètre jusqu'au centre, vicie, altère, envenime ou ronge tout ce qu'elle contient, souille d'une fumée dévorante le fécond Aboudad, symbole visible d'Ormuzd, puis quand de l'épaule droite du taureau cosmique sort l'homme Kaïomorts, ne trouvant rien à opposer à ce chef-d'œuvre du Démiurge, il séduit, à l'aide de lait de chèvre et de fruits, le premier couple issu de la tige de Reivas, Meskhia et Meskhiane, et lui fait perdre par là les béatitudes célestes, et l'immortalité. Quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits consécutives se passent ainsi en batailles sanglantes, douteuses, variées. Au bout de ce temps les Devs et leur chef audacieux sont refoulés dans les profondeurs de Douzakh. Ils reviennent à la charge au commencement du dixième millénaire, et cette fois ils obtiennent la victoire. L'homme meurt, les âmes errent exilées et gémissantes dans l'empire d'Ahriman. Ses immondes satellites les guettent avidement à l'instant où elles quittent le corps et s'apprêtent à passer le pont Tchinevad : là est le tribunal d'Ormuzd qui a Bahman pour assesseur. Les deux juges prononcent sur le sort de l'âme voyageuse qui tantôt franchit le pont sous la garde du chien Soura, pour entrer dans Gorotman, tantôt au contraire reste en proie aux Devs cruels. Ainsi se passe la plus

grande partie des trois millénaires où la gloire d'Ahriman touche à son apogée. De jour en jour, les maux plus insupportables s'appesantissent sur les hommes. Ils périraient si, définitivement, Ormuzd, ouvrant son cœur à la pitié, ne leur envoyait un sauveur, pour les préparer à la résurrection générale. Puis vient l'instant de ce grand phénomène. La comète malfaisante Gourzcher, trompant la garde de la lune qui est chargée de surveiller ses mouvements, traverse l'espace et heurte la terre qui chancelle comme un homme malade, et que bientôt la flamme dévorante réduit en cendres. Les montagnes liquéfiées s'écoulent. Les âmes passent à travers les torrents de feu, et, quelles que soient leurs souillures en apparence inexpiables, y subissent une purification terrible. En vain alors les Devs génies et les hommes que leurs crimes ont mis au rang des Devs, en vain tous les suivants d'Ahriman tentent un dernier effort contre le puissant Ormuzd : la flamme en les torturant les épure eux-mêmes. Du sein de l'immense incendie un nouvel univers surgit, un nouveau ciel, une nouvelle terre plus pure, plus parfaite, que ne le fut jamais l'ancienne, et destinée à l'éternité. Plus d'ombre, plus de crimes, plus de mal, plus de pleurs, plus d'enfer. Ahriman lui-même se fond avec Ormuzd dans l'Éternel, célèbre l'Izechné avec son ancien rival, proclame le Zend, et chante les louanges de la lumière.—1° Parmi les autres détails mythiques relatifs aux tentatives perfides d'Ahriman, il faut remarquer son opposition constante à la gloire de Zoroastre. Il a vu en esprit les futures perfections de ce sage, lorsque, dans le deuxième âge, il s'est élancé aux cieux. Depuis ce temps il lui a voué une haine profonde. Il essaie de ruiner son empire sur la terre ; il vent lui persuader de ne point anéantir la puissance ahrimanienne sur ce globe ; il lui annonce que la loi de Mardeiesnan (celui qui prie Ormuzd) tombera en désuétude. — 2° Notons que, dans le Zend-Avesta, Ahriman, pendant les trois premier Gahanbars, ne veut ni célébrer un seul midda, ni se ceindre les reins du kosti (que tout fidèle disciple de Zoroastre doit porter cinq ans). Dans sa lutte contre Ormuzd, il suspend le cours des eaux, la croissance des arbres : évidemment il se confond ici avec son Dev chéri, Échem, ou bien avec Éghétech, génie de l'hiver qui glace les eaux captives, et qui frappe la sève d'inertie. Il sème l'erreur et l'hérésie parmi les hommes ; quoique né de Zervane Akérène, et parallèle à Ormuzd, il n'a que des connaissances imparfaites et bornées. Dans la sphère intellectuelle, comme dans celle de la physique et de la morale, il est tout nuage et tout ténèbres. C'est le vice même, nous le savions ; c'est la destruction et la mort ; c'est aussi l'ignorance et la nuit de l'âme.—3° Ahriman n'est pas un pur esprit. Nous l'avons vu prendre la forme d'un serpent pour descendre des cieux, pour percer le noyau de la terre, pour verser les poisons sur herbes, plantes, animaux et fluides aériformes, pour cajoler les oreilles et séduire le cœur de l'homme. Le Zend le représente aussi à notre esprit avec des formes humaines : il a une longue langue ; ses genoux anguleux et secs font mal à voir. Il est à croire que le fabuleux Martikhore (tueur d'hommes) de Ctésias, (Pline, VIII, 30) avec sa face humaine, son corps de lion, son triple rang de dents aiguës, sa queue rivale de celle du scorpion, ses yeux bleus, son pelage d'un rouge de sang, sa voix tenant à la fois

de la flûte et de la trompette, et son goût pour les proies humaines, était l'emblème le plus complet et le plus frappant d'Ahriman. Malheureusement, on n'a encore trouvé dans les monuments persépolitains aucune figure dans laquelle on puisse, avec certitude, reconnaître le Martikhore; et c'est bien à tort que Heeren (*Ideen*, I, 1, p. 274, etc.), Tychsen (p. 615 à la suite des *Id.*), Rhode (*Heil Sage*, p. 216, etc.) et Creuzer, ont pris pour lui ou pour le Monocéros les bœufs mutilés qui ornent deux à deux les faces intérieures des portails successifs du palais de Dchemchid (*voir* dans Ker-Porter, *Travels*, I, p. 585-592, et pl. 31-33). Est-ce Ahriman ou quelque Dev de sa suite que représente ce lion qui, dans les mêmes palais, déchire misérablement la licorne sans ailes ou l'âne sauvage (emblème d'Ormuzd)? (Voir cette gravure dans la *Symb.* de Creuzer, trad. Guign., pl. XXIII, f. 118). Le griffon, les licornes ailées à tête de lion, le lion ailé et à bec de vautour, le loup à ailes, crête et queue vertébrée imitant le scorpion, nous inspirent la même incertitude. Nul doute pourtant que ce ne soient autant d'emblèmes ahrimaniques. (Voy. Guigniaut, ouv. cité, I, 719.) — 4° Ahriman et Ormuzd ne sont point les deux puissances suprêmes de l'univers. Tous deux se jouent en Zervane (le Temps), mais se réabsorbent et se confondent dans la grande Unité Zervane Akérène, l'analogue du Sarvam Akhiaram hindou (le Temps sans fin) qui plane sur eux. Par là tombe d'elle-même cette question en apparence importante, et qui a été souvent agitée par les modernes. « Ahriman et Ormuzd existent-ils de toute éternité? » Oui, sans doute, ils existent de toute éternité, mais comme germe, comme possibilité, comme portion indistincte et inaperçue, inapercevable du grand bloc irrévélé Unité-Totalité que le Zend appelle Zervane Akérène. Non! leur existence ne date pas de toute éternité, si par existence on entend l'existence individuelle, distincte, localisée en telle ou telle partie de l'espace, en telle ou telle série de phénomènes. Le monde est une monade à mille millions de parties. Monade, il est immobile, adéquate à lui-même, éternel. Composé, il varie et se prête à des myriades de formes caduques et fugitives. Que la synthèse réduise ces formes à deux, le Bien et le Mal, il est clair que le Bien et le Mal (sommes, l'un de tous les biens, l'autre de tous les maux partiels) sont fils du Temps et ont pour limite le temps. Un autre problème se présente. Ormuzd et Ahriman sont-ils égaux? Distinguons d'abord deux faces dans ce problème. Ormuzd et Ahriman ont-ils ou non à tout instant des succès égaux dans ces mondes que leur abandonne Zervane Akérène? voilà un premier sujet d'examen. Puis vient une nouvelle énigme : Inégaux ou égaux pendant la lutte qu'ils ont à soutenir l'un contre l'autre, Ormuzd et Ahriman ont-ils une importance égale dans la théogonie et la hiérarchie? en d'autres termes, y a-t-il parallélisme parfait entre le principe du bien et le principe fatal? A la première de ces questions, les légendes répondent unanimement Non. Du laps de temps (12 000 années) pendant lequel Ormuzd et Ahriman administrent, organisent ou désorganisent le monde, la moitié environ s'embellit des triomphes d'Ormuzd; des crises funestes, des revers attristent la deuxième moitié. Sur l'autre point, les systèmes varient. Selon les uns Ormuzd est plus grand qu'Ahriman : il

est né avant lui, il lui survivra, il apparaît dans l'univers et règne trois mille ans avant lui; selon les autres, Ahriman se dessine sur une ligne parallèle au Génie du bien. Tous deux apparaissent en même temps, quoiqu'ils ne se formulent pas avec une égale netteté; le méchant ne mourra pas, seulement il se laissera battre et se convertira.

AI, c'est-à-dire bisaïeul, est chez les Scandinaves la première incarnation d'Heimdall-Rigr. Il a pour épouse Edda, et se délégue en un fils, Drall ou Zhrall qui, lui-même, engendre douze enfants mâles, Hreimr, etc. (*V.* Zhrall ou le *Tab. gén.* annexé à l'art. Heimdall), et au moins neuf filles. Ces douze enfans mâles sont les tiges de la caste des serfs. Comp. Asi, qui, par Karl, donne naissance à la caste libre, et Fadir qui, déterminé en Iarl ou Rigr, devient la tige des nobles. Voy. le *Rigs-Mal* et les réflexions qui suivent dans l'*Edda* de Copenh., III, 268, etc. — Deux autres Ai se font remarquer dans la mythologie scandinave. L'un et l'autre sont des Overgr. Le premier appartient au cortège de Modsogner (*Voluspa*, II); le second est de la suite de Dvalin (*Voluspa*, 14). Probablement, le nom de ces derniers dérive de A, fleuve, eau (analogue de l'*Ab* persan; comp. l'Ized Avan). Finn Magnusen, *Lex myth.*, à la fin de l'*Edda*, édition déjà citée, soupçonne qu'Ai veut dire ici Génie aquatique.

AIÇA (dissyllabe) Αἶσα (en latin il faudrait écrire Æsa), mot à mot *le sort, le destin*, passe pour une des Parques. Il est probable que dans le système de théogonie il ne fallait en compter que deux, Αἶσα et Μοῖρα; ce qui nous rejette bien loin de la triade vulgaire, Clotho, Lachésis, Atropos. Αἶσα vient-il d'un mot hellénique ou oriental analogue au latin *aio?* nous inclinons à le penser. Et toutefois Αἶσα nous fait songer involontairement aux Ésar (Æsar) étrusques et aux Ases de la mythologie scandinave.

AICHÉÉRA, dieu des arabes que l'on regarde comme un de leurs sept principaux (d'Herbelot, *Bibl. or.*).

AIDONE, corruption pour Aédon (que quelques uns écrivent à tort Ædon, ce qui, retranscrit en lettres grecques, donnerait Αἰδών).

AIDONÉE, Ἀϊδωνεύς, Pluton qu'on nomme vulgairement en grec Ἅιδης. — On veut qu'un roi de la Molosside en Épire ait porté ce nom et on lui attribue plusieurs aventures de Pluton. Ainsi on voit Aïdonée enlever Proserpine à Cérès, la rendre mère de Cora (Κόρα, en grec la *jeune fille*, la *fille*, nom que portent et Cérès et Proserpine); puis, quand Thésée et Pirithoüs viennent pour lui reprendre sa captive, il fait dévorer le dernier par ses chiens. Qui ne voit ici Pluton, sa plaintive belle-mère, sa sombre épouse, le parèdre aux dents avides (Anbo-Cerbère)? On sait d'ailleurs que c'est en Épire que coulent le Styx et l'Achéron. La Molosside ici est-elle sans rapport avec les chiens anthropophages?

AIDOS (dissyll.), ou mieux, quoique moins fidèlement, Ædos, Αἰδώς, c'est-à-dire *la Pudeur*, une des deux parèdres du trône de Jupiter, selon les poètes de la haute antiquité. L'autre est Dicé ou la Justice.

AIÉNAR ou Aiéna-Rapen, autrement Ariarapoutra, fils de la séduisante Mohani-Maïa (une des formes de Vichnou) et de Siva. Dans le sens le plus élevé, c'est le protecteur du bon ordre, il est chargé de la police du monde. Dans les idées populaires, c'est surtout la prospérité rurale qui est l'objet de ses soins. De tous les dieux

de l'Inde il est le seul auquel on offre aujourd'hui des sacrifices sanglants : on lui immole des coqs et des chevreaux. Jamais ces cérémonies n'ont lieu dans les villes. Jamais non plus dans les villes on ne voit d'autels, de chapelles en son honneur. C'est au fond des bois et presque toujours à quelque distance des chemins que la piété lui dédie de petits temples. On les reconnaît de loin à quantité de chevreaux de terre cuite, ex-voto que ses agrestes adorateurs placent en dehors de l'enceinte sacrée dans de petites niches on dans des lieux couverts. (*Voy.* Sonnerat, I, p. 157 ; Polier, I, 252 et suiv.) L'immolation du chevreau rappelle d'une manière frappante les rites gréco-romains en l'honneur de Pan et des dieux de cette famille.

AIJEKE ou TIERMES, nom sous lequel les Lapons invoquaient leur grand dieu Thor : ils l'invoquaient aussi sous le nom de Baiva.

AIJOUKKAL, un des quatre dieux principaux des Mongols, semble être le même que Brahmâ ou plutôt que Vichnou. Les Mongols, comme les Hindons, ont quatre dieux principaux : un irrévélé (monade suprême) et trois membres qui forment une Trimourti (Müller, *Sammlung russ. Gesch.*, IV, 325). Comp. Brahma et Vichnou.)

AILEKES ou AILEKES-OLMAK, c'est-à-dire *dieux des jours saints*, nom commun dans la mythologie laponne à trois dieux, Frîd-Ailek, Lava-Ailek et Sodnobeive-Ailek (autrement Bonorres-Ailek), que l'on regarde comme les compagnons du soleil et auxquels sont consacrés les trois derniers jours de la semaine (vendredi, samedi, dimanche). Notez pourtant que selon une tradition du pays, le dieu du vendredi était Sakka, celui du samedi Radien ; le dimanche était dédié aux trois Ailekes-Olmack. Ces trois jours ne devaient être employés à aucune œuvre profane ; et si par malheur un Lapou avait enfreint cette prescription il n'en obtenait le pardon de la divinité que moyennant un sacrifice auquel du reste pouvaient assister les deux sexes (Flügge, *Beitr. z. Gesch. der Rel.* t. I, p. 319, 320, 349 ; II, p. 300). En revanche il était des travaux réputés saints ou agréables à l'Ailcke sous l'invocation duquel était le jour de la semaine. Ainsi, le vendredi était favorable à la chasse. Le samedi et le dimanche on ne devait point abattre de bois. L'antique légende expliquait les motifs de cette défense : des arbres frappés de la cognée ce jour-là avaient donné des marques de sensation ; des gouttes d'un sang vermeil avaient mouillé le fer (nuv. d°., I, 361).

AILLI (*myth. hind.*), fille de Bonda, Radjah de la race des fils du Soleil, et de Kouiraci, épousa Vaciroua çou et fut mère de Kouvera (*Bhagavat-G.*, IX, dans les *Asiat. Or. Schr.* I, p. 144).

AIMAK, autrement TIIS, dieux domestiques (espèces de Pénates) des anciens Tatars. Ils les invoquent surtout dans les afflictions et les maladies. Les offrandes principales consistent en viandes, cuirs, petits animaux, etc. Il n'est pas besoin sans doute de faire remarquer combien le nom de Tiis ressemble d'une part aux mots Dii, Σιοί et Θιοί des Italiotes, des Crétois et des Grecs, de l'autre aux Tii, Étouas, etc., de la Polynésie. Comp. Pallas, dans la *Samml. d. Reisebeschr.* de Berlin, t. XX, p. 95.

AIMENÉ. *Voy.* Émène.

AINDRA (peut-être est-ce Indra qu'il faudrait écrire), une des huit

Matris (mères) de la mythologie brahmanique, figure dans la liste que donnent de ces puissances divines et le Devi-Mahatmia et le Markandeïa-Pourana : elle préside au sud-ouest (voy. *As. Res.*, t. VIII, p. 69, 83, etc.). Dans un autre passage elle est remplacée par Chamouna ou Tchamouna. Comp. Indrani.

AIOUÇA (*myth. hind.*), antique radjah de l'Inde est fils de Puurou (et par conséquent petit-fils de Bouddha) et donne le jour à Nahoucha.

AIRE (*myth. irl.*). *Voy.* Keasaire.

AIUS, qu'on doit aussi nommer Locutius et qu'une méprise déjà ancienne du temps de Cicéron faisait appeler Aius Locutius, était un génie romain auquel la république fit élever une statue dans la Rue Neuve (*via nova*), au lieu même où un Céditius, obscur citoyen, prétendait avoir entendu le son d'une voix nocturne qui lui annonçait la prochaine arrivée des Gaulois. Lorsque l'auditeur de Locutius eut fait part de cette nouvelle à ses concitoyens, on se moqua de lui: ses prédictions eurent le sort de celles de Cassandre, jusqu'à ce qu'enfin, au bout d'un an, l'évènement ratifiât de fatales prévisions. Comp. Cicér., *Divinat.*, liv. I.

1. AJAX, en latin Ajax (g. *Ajacis*), et en grec Αἴας (g. Αἴαντος), vulgairement appelé Ajax l'Oïlide, à cause d'Oïlée son père, ou le Locrien, parce qu'il commandait en Locride, avait pour mère la nymphe Rhéné ou Eriopis et pour frère Médon, fils d'Oïlée et d'une esclave. Son père porte dans le mythologue romain le nom de Locre. Sa légende se borne presque à nous le montrer, comme les héros de cette époque, léger coureur, écuyer habile, adroit archer. Sous ce dernier rapport nul Grec ne l'emportait sur lui. La foule, dans l'admiration qu'inspirait son adresse, allait jusqu'à lui supposer trois mains. Dans Apollodore (III, ix, 1) il brigue l'hymen d'Hélène. Dans l'Iliade, il combat avec la plus vive intrépidité, attaque Hector lui-même (VII, 164), défend la flotte grecque assaillie par les Troyens, tue Imbrius et Cléobule, empêche l'ennemi de s'emparer du cadavre de Patrocle et des chevaux d'Achille, remporte le deuxième prix de la course aux jeux funèbres donnés par ce dernier en l'honneur de son ami. Aussi farouche que brave, aussi impie que farouche, lorsque Troie succombe, il arrache Cassandre de l'autel de Minerve, qu'elle tient embrassé (Paus., X, 26), lui fait violence (Virg., *En.*, II, 403; Hyg., *fab.* cxvi), puis, condamné à mort par les Grecs, il se dérobe au sort qui l'attend en jurant solennellement qu'il n'est point coupable du crime qu'on lui impute. Presque immédiatement les vainqueurs s'embarquent: une épouvantable tempête soulève les flots et dévore les navires. Ajax s'arrache à la mort et se sauve sur un écueil qui domine les flots en courroux : « J'échapperai malgré les dieux! » s'écrie l'orgueilleux Locrien. A peine a-t-il proféré ce blasphème, que Neptune, d'un coup de trident, partage en deux le rocher dont la chute entraîne celle de l'audacieux naufragé : il meurt (*Odyss.*, III, 145, et IV, 499). Selon Hygin (*fab.* cxix) et Virgile (I, 42), c'est Minerve même qui, pour venger Cassandre, emprunte le tonnerre à son père et foudroie le héros. En dépit de son impiété, Ajax était le héros populaire de la Locride, son image se voyait sur les monnaies de cette contrée. Dans les batailles, une place vide lui était réservée à la

tête ou au centre du corps d'armée. Autoléon, général de Crotone, ayant voulu un jour s'emparer de ce poste, y aperçut tout-à-coup un spectre qui le blessa mortellement (Conon, *Narr.*, XVIII). Des traditions merveilleuses de ce genre, étaient communes à bien d'autres qu'au fils d'Oïlée. — Les médailles locriennes représentaient Ajax nu, le casque en tête, le bouclier et le glaive à ses côtés (*voy.* Beger, *Thes. Brandeb.*, t. I, p. 318). Un magnifique tableau de Polygnote, placé à Delphes, avait pour sujet l'outrage fait à Cassandre (Pausan., X, 26). Sa mort au milieu des flots en avait inspiré un autre non moins admirable à l'Athénien Apollodore (Pline, XXXV, 9). Parmi les monuments actuellement subsistants où figure Ajax l'Oïlide, il faut distinguer la belle peinture qui décore le vase de M. Vicenzio de Nola (voy. dans la *Gal. myth.* de Millin, CLXVIII, 608). C'est encore la scène terrible de Cassandre en vain suppliante au pied de la statue de Minerve. On voit sur une cornaline taillée en scarabée, appartenant au cabinet de l'empereur de Russie (*Cab. d'Orl.*, II, pl. 11), un Ajax chargeant sur ses épaules le corps d'Achille qui vient d'être tué. D'autres épisodes de la vie du héros se trouvent figurés dans Millin, *Peint. de Vas.*, I, 19, 49 et 72, et dans la Table iliaque, bande Ξ, 19.

2. AJAX (encore Αἴας) le Télamonide c'est-à-dire le fils de Télamon, autrement le Salaminien et le Grand, à cause de l'île sa patrie et de sa haute stature, se distingue par des traits divers du précédent qui a pour patrie Oponte et pour père Oïlée. Marié depuis long-temps, Télamon désespérait de se voir père lorsque la naissance d'Ajax lui fit connaître la douceur d'avoir un fils. Il dut ce bonheur à l'intervention favorable d'Hercule, son hôte, auquel un jour il fit entendre ses plaintes. Hercule intercéda pour lui auprès de Jupiter et demanda que le fils de son ami eût la peau aussi dure que celle du lion de Némée, son manteau habituel. Plus tard Hercule, se retrouvant dans l'île de Salamine, couvrit de la peau néméenne le jeune Ajax encore au berceau, et le rendit invulnérable (Pindare, *Isthmiq.* VI, 75; Lycophron, 458). Pour le nom de sa mère, on varie entre Péribée, fille d'Alcathoüs et petite-fille de Pélops, et Euribée fille de Porthaon. Ajax succéda de bonne heure à son père. Lorsque la guerre de Troie mit la Grèce et l'Asie-Mineure en mouvement, il conduisit en Troade les Salaminiens sur douze vaisseaux; Teucer, son frère, le suivait. Devant Ilion, il fit mordre la poussière à Simoïse et Amphius, et d'un coup de pierre étendit mort Épicle; il perça le fils de Jupiter, Sarpédon, au travers de son bouclier, blessa deux fois Hector, tua Archéloque, Hyrtius, Calétor et d'autres qui voulaient mettre le feu à la flotte des Grecs, défendit le cadavre de Patrocle contre les Troyens, et leur arracha, concurremment avec Ajax Oïlide, les chevaux d'Achille dont ils essayaient de s'emparer. Aux jeux funèbres donnés par Achille en l'honneur de son ami, il disputa le prix de la lutte à Ulysse, les armes de Sarpédon et l'épée d'Astéropée à Diomède. Ces deux combats restèrent sans issue. En nous écartant du cercle des faits de l'Iliade, nous trouvons encore Ajax forçant le roi thrace Polymestor à lui livrer le priamide Polydore avec partie de ses trésors; puis, tuant en combat singulier un prince phrygien, Teuthras, dont bientôt la fille,

Tecmesse, devint sa concubine (Dictys de Crète, II, 18, 19). Sur ces entrefaites Achille frappé de la flèche du traître Pâris a rendu le dernier soupir. Néoptolème n'est pas là pour réclamer la plus belle portion de l'héritage paternel, les armes divines, ouvrage inimitable de Vulcain. A qui vont-elles appartenir? Achille eût dit, ce que depuis dit Alexandre, *Au plus digne*. Le plus fin et le plus brave des chefs survivants prétendent à cet honneur. Mais le différend ne peut être vidé à l'amiable. C'est l'armée, par la voix de ses princes, qui va juger et nommer le vainqueur. On plaide : Ulysse l'emporte. Ajax en proie au courroux le plus violent tombe dans la démence. Il ne médite plus que vengeance; il veut tuer son vainqueur et ses juges; la nuit, éveillé en sursaut, il égorge des troupeaux de moutons qu'il prend pour les Grecs, puis, quand le jour arrive, honteux de sa folie, honteux de sa défaite, il se perce de son épée (Pindare, *Ném.*, VII, 37, VIII, 39; *Q. de Sm.*, V, 121 ; Sophocle, *Ajax furieux ;* Ovide, *Métamorphoses*, XIII). Selon Dictys de Crète et Suidas, la dispute des deux héros eut lieu au sujet, non pas des armes d'Achille, mais du Palladium. Agamemnon l'ayant adjugé à Ulysse, Ajax menaça de s'en venger. Mais le roi de Mycènes le prévint en le faisant assassiner. Ulysse fut soupçonné d'avoir eu part à ce crime, et fut forcé de s'éloigner de l'armée. Agamemnon, à partir de cette époque, devint odieux à tous les Grecs. Démodocus (*Odyss.*), dans le festin qu'Alcinoüs donne à Ulysse, chante la querelle que le roi d'Ithaque eut avec l'ardent guerrier de Salamine; quand tous deux en furent venus aux injures, dit le chantre phéacien, Agamemnon sentit la joie inonder son cœur : cet évènement réalisait une prédiction qui lui avait été faite à Pitho (Delphes) par la prêtresse d'Apollon. Mais cette querelle était-elle relative aux armes d'Achille? Sur ce point la rhapsodie ne s'explique pas ; et Eustathe veut que la discussion ait eu pour sujet la question suivante : « Troie doit-elle succomber à la force » ou à la ruse? » Malgré les torts qui signalèrent la fin de sa vie, les Grecs pleurèrent Ajax, recueillirent ses cendres dans une urne d'or, et lui élevèrent un magnifique tombeau au cap Rhétée (Dictys de Crète, V, 16). Au contraire quelques mythologues racontent que Calchas s'opposa, sous prétexte de l'impiété du héros, à ce qu'il reçût les honneurs funèbres dus à son rang. Il fut donc enterré au lieu d'être brûlé (Sophocle, *Ajax furieux*, et Philostrate). Ajax laissait deux fils, Éantide de sa femme légitime Glauca, et Eurysace qu'il avait eu de sa captive Tecmesse. C'est ce dernier qui lui succéda, probablement sous la tutèle de son frère Teucer. — Selon les poètes, Ajax, après sa mort, fut métamorphosé en hyacinthe. La preuve c'est qu'on lit sur la tige de cette plante les deux initiales du nom grec d'Ajax (Αἴας). On sait qu'un jeune suivant d'Apollon, tué par le disque du dieu étourdi, subit la même transformation. Cette fois Ai n'est plus la syllabe initiale du nom de la victime : c'est la plainte qu'il exhale à son dernier soupir, Aï! Aï! Néanmoins on doit remarquer 1° qu'au dire de quelques mythologues, l'âme d'Ajax était allée, au sortir de l'enveloppe mortelle, animer le corps d'un lion; 2° qu'on a dérivé son nom d'ἀετός, poétiquement αἰετός, aigle; 3° enfin que c'est un des héros que les traditions my-

thiques plaçaient dans l'Élysée de Leucé (l'île des Heureux du Pont-Euxin) avec Achille et toute la famille pélasgo-phrygienne des guerriers solaires. Salamine éleva un temple au héros, et lui dédia une fête annuelle qui fut appelée de son nom *Éantées* (Αἰάντεια, du gén. Αἴαντος, Pausan., I, 35 ; Hésych., art. Αἰάντεια) : quelques-uns écrivent *Ajaxties* ou *Ajacies ;* c'est un mot formé en dépit du sens commun. Dans les âges postérieurs on croyait encore à la haute influence d'Ajax. A la veille de livrer la bataille de Salamine, tous les Grecs l'invoquèrent et lui vouèrent, comme prémices du butin, un des vaisseaux qu'ils espéraient prendre à Xercès. Un habitant de la Mysie raconta un jour à Pausanias (le polygraphe) qu'il avait vu près de la mer le tombeau d'Ajax, et que la rotule de ses genoux était comme les palets dont se servaient les athlètes aux jeux olympiques. Il n'est point étonnant d'après cela que Philostrate nous ait donné la taille d'Ajax. Ce héros, dit-il, avait treize condées, c'est-à-dire près de vingt pieds grecs.—Ajax et Teucer sont deux Dioscures, pendants athéniens des Dioscures de Sparte (Castor et Pollux), des Dioscures d'Argos (Atrée et Thyeste, plus tard formulés en Agamemnon et Ménélas, Agamemnon et Égisthe). Les armes d'Achille nous forcent à penser aux Cabires, représentés chez les vieux Pélasgues avec bonnets pointus, aigrettes et lances. Ajax et Ulysse sont en rivalité : sans doute il y a ici aperception lointaine de cette lutte éternelle de la bravoure et de la ruse, de la puissance physique et de la puissance intellectuelle, de la force et du génie. Ajax se tue : la force brutale se consume et s'annihile elle-même ; au génie en dernière analyse reste la victoire ! Autre point de vue : après Achille, Ajax était le plus beau des Grecs. On en dit autant de Nirée. Cette détermination de rangs n'est-elle pas d'une époque postérieure? N'est-ce pas tout simplement qu'Ajax, Nirée, Pâris, Achille, chacun dans le coin de terre où il est le héros des légendes populaires, possèdent au plus haut degré la beauté, l'éclat, la grâce, la jeunesse? Quel est le plus beau d'Apollon, de Dionyse, d'Adonis? Problème d'enfants ! Établir des rangs entre ces dieux de pays différents serait ridicule. Il faut en dire autant des héros de la guerre de Troie. Au fond Ajax et Achille sont comme deux dédoublements parallèles d'une même vertu, la vaillance. Tous deux sont des personnifications subalternes de l'eau (Ajax est roi d'une île, Achille est fils d'une Néréide). Tous deux sont des incarnations solaires. Beaux, vaillants, invulnérables, tous deux, après leur mort, deviennent lords d'une île semi-lumineuse où se jouent encore ensemble la flamme qui éclaire et l'onde qui purifie. Ainsi que Iama aux Indes, qu'Osiris en Égypte, que Rhadamanthe en Crète, ils vivent, jugent, rémunèrent : une brume épaisse enveloppe leur empire qui, tel que Délos, change de place et de forme comme le nuage errant dans l'espace. — Enfin, pourquoi cette métamorphose d'un guerrier plutôt farouche qu'aimable en tendre fleur. C'est que les fleurs reviennent à tout instant dans les légendes solaires. C'est grâce au soleil que la végétation ; les plantes, les fleurs étalent leur luxe. Cadmile tombant à son aurore est une fleur mourante ; le sang fécond du sacrifice est un germe de fleur ; le phalle même (par qui se ré-

sume et en qui se confond souvent Cadmile) est un arbre en fleurs (*Voy.* Agdistis). Les terres chéries du soleil s'identifient à des fleurs (exemple, Rhode, rose). On a prétendu qu'une variété du glaïeul d'Italie (le *Gladiolus italicus purpureo-violaceus*) représente imparfaitement par les linéaments de ses pétales les deux lettres ai. — On peut voir dans le *Mus. Pio-Clém.*, II, 9, et dans cette Biographie, art. Hercule, un Hercule tenant sur la peau du lion de Némée le petit Ajax; chez Patin et Spon (sur des médailles de Prusium) Ajax se perçant de son épée. Divers sujets disséminés dans Millin, *Peint. de vas.*, I, 49 et 7; et *Pierr. grav. inéd.*, dans Gori, *Mus. fl.*, II, 27, etc., représentent ce héros sur le champ de bataille. Il n'est pas besoin de dire qu'il est figuré aussi dans la table iliaque.—Un troisième Ajax fut fils de Teucer le Télamonide, et par conséquent aurait été le neveu d'Ajax le jeune. La mythologie nous le montre dans la Trachéotide (partie montueuse de la côte méditerranéenne qui fait la Cilicie, la Pamphylie et la Lycie). Il y fonda un temple à Olbe (temple de Jupiter, dit-on), et probablement il fonda aussi la ville même. Le fait, c'est qu'il paraît que la Cilicie devint alors le siège d'un état théocratique. Les prêtres-rois qui le gouvernaient s'appelaient tous ou Teucer ou Ajax : et le pays prit le nom de Teucrie ou pays du sacerdoce.

AKÉKHARÉ, Akhekkharé ou Akenkharé (tel est le nom que nous substituons à ce gigantesque et monstrueux Acheschus - Ocharas, ou Acheschos-Okara, du latercule d'Ératosthène) figure dans cette liste des vieux dynastes thébains comme le vingt-unième entre Apappe et Nitocris. Comme tous les dynastes prétendus, c'est probablement un Décan métamorphosé en roi humain par la mythologie. Dupuis y verrait d'après son système de concordance le Chontaré, troisième Décan de la balance (les deux noms sont, à ce qu'il nous semble, identiques); et Dupuis modifié par la répulsion de Menès hors de la série des Décans, y verrait Ptéchout, autrement Oterchinis, deuxième génie sidérique de la Balance. Gorres n'hésite point à faire tomber Akékharé dans le Bélier, domicile de Mars (*Mythengesch.* t. II). Akékharé est le même que Srô de Saumaise, ou Épima de Firmicus, deuxième Décan du Capricorne.

AKENCHÉRÈS. *Voy.* Achenchara et Chontacré.

AKÉRÈNE (Zervane). *V.* Zervane Akérène.

AKÉROUNIAMEN, c'est-à-dire *le Destructeur*, un des noms du Pluton des Ombriens (Festus, art. *Matrem Matutam*, ff. du *chant d. Sal.*, p. 230 éd. Dac.). Peut-être ce mot a-t-il du rapport avec le fleuve infernal Achéron.

AKOUTHOR, surnom de Thor.

ALABANDE, Ἀλάϐανδος, fils de Car l'Inachide, passe pour fondateur de la ville d'Alabanda (Cicér., *Nat. des D.*, III, 15, 19). Le sens historique de cette légende n'est pas difficile à saisir. Les Grecs ont cru que la race pélasgo-phénicienne, habitante d'Argos, colonisa la Carie et y fonda des villes. Les médailles d'Alabande avaient pour types l'effigie de Bellérophon et un cheval volant. Comme dans l'idiome indigène *ala* signifiait un cheval (Ét. de Byz., a. Ἀλάϐανδα et Ὑλλούαλα), on a soupçonné quelques rapports entre l'origine de cette ville et le Pégase des mythologistes, symbole de la colonie éolienne que Bellérophon conduisit sur la côte sud-

ouest de l'Asie-Mineure (R.-Roch., *Col. gr.*, II, 192). Il eût été mieux, à notre avis, de s'appuyer sur cette colonie éolienne, et de remarquer que toute la côte de la Pamphylie et de la Cilicie présente des traces de cette idée mythologique, le soleil à cheval (*Voy.* Bellérophon, Célendéris, Leucippe, Persée et Oxypore).

ALAGONIE, Ἀλαγονία, fille de Jupiter et d'Europe, donna son nom à une ville de Laconie (Paus., III, 26). Toujours des thèmes généalogiques merveilleux! Le Grand Démiurge est père, la Terre d'Europe est mère de l'humble bourgade qui se donne le titre de ville. Quelques-uns écrivent à tort Alalgénie.

ALALCOMÈDE, Ἀλαλκομήδης, et mieux sans doute Alalcomène, Ἀλαλκομένης ou Ἀλαλκομένη, hermaphrodite, parèdre de Minerve, à qui on le donne tantôt pour nourrice, tantôt pour père nourricier. De là résultent en apparence deux ou même trois personnes distinctes : 1° Un père nourricier de Minerve (pour quelques-uns un sculpteur célèbre par une statue de la déesse, ou bien un instituteur de son culte, ou bien le fondateur de la ville d'Alalcomène, ou enfin tous les trois). Il était adoré en Grèce, où il avait des autels, et recevait les honneurs héroïques. 2° Une fille d'Ogygès, nourrice aussi de la déesse. On lui attribue de même la fondation d'Alalcomène (car il est clair que l'Alalcoménie de M. Noël et de ses devanciers, ne diffère pas d'Alalcomène). Après sa mort, dit-on, elle reçut le nom de déesse Praxidique, c'est-à-dire vengeresse, qui fait justice (et non qui fait réussir les projets). Ménélas, à son retour de Troie, lui érigea une statue. Ordinairement on la représentait en buste (afin de faire voir que la tête seule ou l'intelligence assure les succès). On lui offrait aussi la tête des animaux. Ses temples étaient sans toits (hypèthres, comme on dit vulgairement). Selon les mêmes mythologues, on indiquait par là que toute sagesse vient du ciel. 3° On pourrait ajouter que Minerve eut le même nom. Ce qui est positif, c'est que cette déesse s'appelle souvent Alalcoménéide ou Alalcoménide.

ALALGÉNIE. *Voy.* Alagonie.

ALAPAR, ALASPAR, dans l'histoire mythologique des Chaldéens régna trois sares (48 mille ans?) et fut le type de la deuxième génération.

ALASTOR, Ἀλάστωρ (g.-ορος), un des douze fils de Nestor et de Chloris (Apollod., I, IX), épousa la fille de Climène, nommée Harpalyce. Mais à l'instant où il amenait sa compagne dans sa maison, Climène, qui avait conçu pour sa fille un amour incestueux, courut sur ses pas, ramena sa fille et même, selon quelques-uns, tua le nouvel époux. On peut voir (art. Harpalyce) quelle vengeance sa veuve tira de cet attentat. On y trouvera aussi quelque rapprochement entre cette aventure et les mythes analogues, soit de l'Inde, soit de quelques autres contrées. Deux Alastor s'offrent encore dans la mythologie. Ce sont 1° un chef grec qui sauva Teucer, le frère d'Ajax; 2° un compagnon de Sarpédon tué par Ulysse. Notez que ce nom d'Alastor est commun à un des chevaux de Pluton, selon Claudien; à Jupiter, en tant que vengeur, comme si ἀλάστωρ venait d'α nég. et de λήθω, et signifiait *qui n'oublie pas*; enfin à tous les génies malfaisants (ne serait-ce pas tous les génies vengeurs)? Cicéron, dit-on, par haine pour Auguste, dont l'ingrate et astucieuse jeunesse avait joué sa bonhomie, avait

eu envie un instant de se tuer auprès du foyer de cet ambitieux pour devenir son Alastor. Il est évident que les derniers Alastors reposent sur une idée commune, la vengeance, le souvenir des injures. Jupiter punit, Pluton punit, les génies infernaux punissent. Quant aux autres Alastors, nous ne tenterons ici ni de rechercher l'étymologie de leur nom, ni de donner l'explication de leur caractère.

ALAZZA. *Voy*. AL-OUZZA.

ALBION et BERGION, figurent dans les légendes travesties à la grecque, comme deux géants enfants de Neptune (sans doute fils de la Terre et de Neptune) qui osèrent s'opposer au passage d'Hercule dans les Gaules (vulgairement on dit au passage du Rhône). Ils furent vaincus, mais non sans peine. Le fils d'Alcmène avait épuisé ses flèches sur eux, et son triomphe n'était pas encore assuré, lorsque Jupiter, à sa prière, fit pleuvoir sur ses antagonistes une grêle de pierres, et les força ainsi à se soumettre. Ce sont ces pierres qui hérissent aujourd'hui la surface de la Crau, nommée jadis par les Latins *lapideus campus*. Crau n'est sans doute qu'une traduction de l'appellation indigène; on sait que *craigh* dans les langues celtiques signifiait amas de pierres. — D'autres traditions ont fait d'Albion le premier roi de la Grande-Bretagne; puis, selon la coutume des peuples mythologues, ce roi est devenu le civilisateur et le maître d'astronomie ou d'astrologie de la contrée. C'est évidemment l'antique Alpin ou Ailpin, Mac-Ailpin des Écossais. Dans les dernières, on reconnaît l'histoire (toujours la même au fond) de vingt autres princes astronomes et civilisateurs; Baal, Atlas, Oannès, Votan, Odin, Mancocapac en font autant, chacun de son côté, s'il faut en croire les mille chroniques orales des peuples enfants. Quant au choix de la Grande-Bretagne pour royaume d'Albion, il s'explique de lui-même. Albion (qui n'a jamais voulu dire blanche) est un des noms les plus anciens de cette grande île. Ici, comme partout, l'on a identifié l'homme et la contrée. Ainsi, Agénor représente Chanaan; Actée, l'Attique; Ilus, Tros, Dardanus, les Dardanes et leur territoire; Milétus, Milet; Égyptes, l'Égypte; Pélasgoe la race et la terre des Pélasgues. Reste à expliquer les deux frères. Tous deux ensemble ils forment un Antée, un principe d'opposition malfaisante, une personnification du désordre et de l'ordre rudimentaire qui résistent à la création d'un organisme plus parfait; puis, en descendant à l'espèce, ce sont les montagnes qui s'opposent au passage de la civilisation, des lumières, des races qui tendent à implanter les idées de l'Italie et de la Grèce au delà du Rhône. Les monts, on le sait, sont fils de la Terre : on peut aussi les qualifier de fils de Neptune, d'abord en un sens scientifique, puis surtout dans le sens mythologique, car à mesure que les eaux diluviales s'abaissent, quelle terre se découvre la première ? la crête des monts géants, puissantes vertèbres du globe. — Albion et Bergion (l'un du celte *Alb* ou *Alp*, cime, hauteur ; l'autre du teutonique *Berg*, montagne), sont indubitablement des cordilières personnifiées. Peut-être même ces noms appartinrent-ils originairement à deux peuples différents qui avaient divinisé leurs montagnes chacun sous un nom. Les Romains ou les Grecs, en réunissant les deux noms, n'ont pas vu que l'un était une traduction de l'autre et ils ont ainsi imaginé deux frères.

ALBUNÉE, ALBUNEA, la si-

bylle de Tibur, est prise pour la nymphe de l'Anio. Ces deux roles, loin de se contredire, se concilient à merveille dans les idées de l'antique Latium. Les sibylles sont presque toutes en rapport avec les eaux. Le temps, dont elles dévoilent les secrets, est un fleuve. On voyait à Tibur son image avec un livre à la main. Une source et une petite forêt lui étaient aussi consacrés en ce lieu même (Horace, liv. I, od. VII, et les notes de Mitscherlich). Quant à l'étymologie qui tire Albunée d'*albus* (*albus amnis*, fleuve aux eaux limpides), on sait de reste qu'elle est absurde, et sans en chercher une meilleure, on voit du moins que la syllabe initiale *alb* est celle qui, dans tant de mots d'origine celtique et celto-italique, implique l'idée de hauteur, d'escarpement.

ALCAMÈNE, Ἀλκαμένης, mari de Niobé fille de Phoronée et, comme on sait, amante de Jupiter.

1. ALCANDRE, Ἄλκανδρος, fils de Munychus et de Lélas, prophète comme son père, se laissa prendre la nuit par des voleurs qui l'emmenèrent avec ses sœurs. Il parvint à s'échapper et se réfugia, ainsi que ses compagnes, dans une tour. Tout devin qu'il était, il ne devinait pas que les brigands mettraient le feu à cet asile, et leur donneraient la mort.

2. ALCANDRE, Ἀλκάνδρη (g. -ης), femme de Polybe, roi de Thèbes en Égypte, donna (*Odyss.*, IV, 126) à Hélène une quenouille d'or et une corbeille d'argent dont le bord était d'or fin. Voir sur les quenouilles d'or et en général sur le sens symbolique du filage, des tissus, etc., ERGANA, LATONE, PARQUES.—On trouve encore sous le nom d'ALCANDRE : 1° un Lycien tué par Ulysse devant Troie (*Iliad.*, V, 678); 2° un compagnon d'Enée tué par Turnus (*Én.*. IX, 767).

ALCATHOÉ. *Voy.* MINÉIDES.

ALCATHOUS, Ἀλκάθοος, un des six fils de Pélops, ayant tué son beau-frère Chrysippe, fut forcé de prendre la route de l'exil. Chemin faisant, il tua un lion sur le Cithéron, et obtint en récompense la main de Mégarée, fille du roi de Mégare. Dans sa reconnaissance pour les dieux auxquels il se croyait redevable de ces avantages, il éleva un temple à Apollon Agrée (le Rustique ou le Chasseur) et à Artémis Agrotère. Il reconstruisit aussi en l'honneur du premier de ces dieux la ville ou du moins la citadelle de Nysa, et l'entoura de murailles : on assure que dans cette grande opération architecturale il fut secondé par Apollon lui-même dont l'antique présence en ces lieux était encore assurée par un miracle du temps de Pausanias (I, 42). Le dieu, dit-on, avait posé sa lyre sur une pierre. Cette pierre a conservé depuis ce temps la propriété merveilleuse de rendre des sons mélodieux à l'instant où une autre pierre la touche (comp. Ovide, *Métam.*, VIII, 14, qui rapporte ce fait d'une tour). Nysa s'appela de son nom Alcathoé. Ajoutons, pour compléter la vie mythique d'Alcathoüs, 1° ses deux femmes Pyrgo et Évechmé; 2° ses deux fils Callipolis et Échépolis; 3° ses deux filles Automéduse et Péribée. Celle-ci épousa Télamon, et celle-là Iphicle dont elle eut Iolàs. De ses deux fils, Échépolis mourut le premier; Callipolis étant venu lui en apporter la nouvelle au milieu d'un sacrifice, il le tua sur la place.—Mégare rendait à ce chef les honneurs héroïques et même lui consacra une de ces petites chapelles dites *Heroüm*.—Il est assez clair que tout est allégorique dans cette légende. Les noms même en font foi, Al-

cathoüs est ou la vigueur leste ou l'agilité robuste (ἀλκή : θόος); Évechmé (εὖ, αἰχμή), c'est la sève, le courage, l'excitation; Pyrgo, c'est la tour. Avec Évechmé et Pyrgo, nul peuple ne peut être vaincu, nulle ville prise: Callipolis et Échépolis sont l'un la belle ville, l'autre, le possesseur et le protecteur de la ville.—On trouve deux homonymes d'Alcathoüs: 1° un fils de Porthaon et d'Eurydice, tué par Tydée que ce meurtre mit dans la nécessité de se bannir de sa patrie (Apollod., I, VIII); 2° deux Troyens dont l'un fut tué en Italie par le chef latin Cédique (*Én.*, X); l'autre, fils d'Ésyète, épousa la fille d'Anchise, Hippodamie. Lors de l'attaque du camp grec par Énée et de la tentative de brûler les vaisseaux, il conduisait la deuxième colonne de l'armée troyenne (*Iliad.*, VIII, 93). Mais Idoménée, aidé par Neptune qui lui fascina les yeux et qui le frappa de paralysie, lui fit mordre la poussière. Un combat terrible s'engagea autour de son corps. Énée avait été élevé dans le palais d'Alcathoüs (*Il.*, XIII, 428, 475).

ALCÉ, Ἄλκη, c'est-à-dire *la force*, fille d'Olympe et de Cycnus (le ciel et les eaux? Diod. de Sic., V, 49). C'est une personnification du même genre que celles de Biâ et Cratos, quoique la généalogie diffère et que la race qui personnifia Biâ et Cratos ne soit sans doute pas la même que la race adoratrice d'Alcé.

ALCÉE, Ἄλκαιος ou Ἀλκεύς, encore la force, mais prise pour dieu et non plus pour déesse. C'est surtout dans la généalogie herculéenne qu'on s'est plu à la localiser. En effet nous trouvons: 1° Alcée, aïeul. Comme c'est un des quatre fils de Persée, il épouse Hipponome ou Hippomène, et devient père d'Amphitryon (Apollod., II, IV, 4). Quelques uns lui assignent pour femme Lysidice fille de Pélops, ou Laonomé fille de Gounée. Quoique vaguement donné pour roi d'Argos, Alcée régna à Tirynthe, tandis qu'Électryon gouvernait Midée, et que Sthénèle et Mestor occupaient Mycènes, qui dès lors se substituait à l'antique capitale Argos dans la vénération des peuples. 2° Alcée, Hercule même. Selon les uns ce fut son premier nom (on sait que l'aïeul et le petit-fils portaient le même nom) et il ne s'appela Hercule que quand l'exécution constante des ordres pénibles de Junon (Ἥρα) l'eut comblé de gloire (κλέος). Suivant les autres, il ne dut le surnom d'Alcée qu'à sa force prodigieuse et à sa vaillance, quand il en eut donné des preuves multipliées. 3° Alcée, fils d'Hercule (et de Malis, la suivante d'Omphale). C'est celui qui devint la tige des Héraclides de Lydie ou Candaulides (*Voy.* CANDAULE, MALIS, OMPHALE). 4° Alcée, petit-fils d'Hercule. Il est alors fils d'un Cléolas qui lui-même est le fruit de l'union furtive d'Hercule et d'une suivante d'Omphale. On ajoute que Cléolas est le père du premier roi de la deuxième dynastie lydienne.

ALCÉESSE, Ἀλκήεσσα, c'est-à-dire *la forte*, surnom de Minerve.

ALCESTE, Ἄλκηστις (g.-ιδος), fille de Pélias et d'Anaxibie, et par conséquent sœur d'Acaste, épousa le roi de Phères Admète. Le père de cette princesse ne voulait donner sa fille qu'au héros qui attèlerait à son char des bêtes farouches d'espèces différentes. Ce fut Admète qui remplit cette condition, grâce à l'assistance d'Apollon qui lui donna un sanglier et un lion dociles au frein. Ce qui a

surtout rendu le nom d'Alceste célèbre, c'est le sacrifice qu'elle fit de ses jours pour sauver ceux de son époux. Admète allait mourir à moins qu'un autre ne consentît à périr à sa place. Alceste seule eut assez d'amour et de courage pour racheter aux dépens de sa vie celle de son époux. On sait la suite de cette aventure que les poètes tragiques et surtout Euripide ont si richement brodée. Proserpine la renvoie sur la terre, ou plutôt Hercule va livrer bataille au dieu Thanate (la mort) et l'enchaîne de liens de diamant jusqu'à ce qu'il consente à échanger sa liberté contre la vie d'Alceste (Apollodore, liv. I, 9; Hygin, *fab.* 1; Euripide, tragédie d'*Alceste*). — Aux yeux de quelques mythologues, ce mythe d'Alceste mourant pour son époux et délivrée par Hercule n'a d'autre fondement que la guerre d'Acaste, le roi d'Iolcos, contre Admète, le roi de Phères. Alceste, qui est une des Péliades (*Voyez* ce nom) a contribué à la mort de son père; Acaste veut le venger et réclame Alceste à main armée. Bataille, victoire, prise de la princesse; mais Hercule qui survient poursuit les vainqueurs, les atteint au-delà du fleuve Achéron et les bat. — Le sujet d'Alceste a inspiré plusieurs tragédies aux poètes de l'antiquité. La seule qui nous soit parvenue est l'*Alceste* d'Euripide. Chez nous, Ducis a combiné sa pièce d'Alceste avec celle d'OEdipe à Colonne, et il en est résulté *OEdipe chez Admète*. Un bas-relief reproduit par Zoéga (*Bassiril. antichi*, I, 43) représente trois des principales scènes de l'Alceste d'Euripide. Ce sont 1° la mort de l'héroïne; 2° les funérailles; 3° les reproches adressés par Admète à Phérès, son père.

ALCHYMIOS, 'Αλχύμιος, surnom local de Mercure que l'on honorait à Alchyme (M. Noël). Nous ignorons complètement ce que c'est que la ville d'Alchyme. Peut-être y a-t-il ici quelque réminiscence du nom indigène de l'Égypte, *Chemi*, *Khémi*, dont Toth-Hermès-Mercure peut en un sens être considéré comme le dieu suprême (*Voy.* PIROMI, table des KHAMÉPHIOÏDES, à l'art. de ce nom, et HERMÈS).

ALCIDAMAS, 'Αλκιδάμας (g. -αντος), prince d'Ioulis, dans l'île de Céos, père de la Ctésylle, incarnation d'Aphrodite, si fameuse dans cette île.

ALCIDAMÉE, 'Αλκιδάμεια, eut de Mercure un fils nommé Bunus (Βοῦνος).

ALCIDE, 'Αλκείδης. Tout le monde sait que c'est Hercule. Les uns voient dans ce nom l'idée de la force (ἀλκή) personnifiée en Hercule. Les autres en font un nom patronymique dérivé d'Alcée. Indubitablement ces derniers ont raison. Mais on serait encore plus sûr du vrai en fondant ensemble les deux explications. L'Alcée, aïeul d'Hercule, ne diffère point d'Hercule lui-même. Il est la force, la force invincible, et il se délègue dans la force. Ajoutons qu'Hercule s'appelle aussi Alcée, non moins qu'Alcide, dans quelques auteurs, par exemple Diodore de Sicile. On trouve encore le nom d'Alcide appliqué 1° à Minerve (comp. ALCÉESSE, un de ses surnoms et les art. ALALCOMÈDE et ALCESTE); 2° à ces dieux qui évidemment ne peuvent être que des Génies subalternes. Toutefois nous ne tenterons pas d'assigner leur véritable caractère. Sont-ce des Aditias ou soleils mensuels? sont-ce des espèces de Patèques ou dieux préservateurs de tout mal? sont-ce même des Cabires? Le lecteur peut choisir entre ces diverses hypothèses.

ALCIDÈME, c'est-à-dire *force du peuple*, épithète de Minerve, pro-

tectrice d'Athènes. Notez que le mot est malcomposé et que l'élément *alc*... devrait se trouver à la fin.

ALCIDIQUE, Ἀλκιδίκη, première femme de Salmonée, qui fut unie ensuite à la cruelle Sidéro. Elle eut de ce prince Tyro, l'amante du fleuve Énipée.

ALCIME, Ἄλκιμος, c'est-à-dire en grec *le robuste*, *le courageux*, épithète commune 1° à Crone (le temps) que rien ne peut vaincre et qui triomphe de tout; 2° à Hercule. — Un ami d'Achille portait aussi ce nom. — Enfin le roi mythique Aciame se trouve quelquefois désigné par le nom d'Alcime. Dans ce cas ne pourrait-on songer à Candaule (l'Hercule lydien) et voir en lui ou Candaule dieu-roi ou un de ses descendants, une de ses incarnations?

ALCIMÈDE, Ἀλκιμέδη, femme du monarque thessalien Eson et mère de Jason. Le scholiaste d'Apollonius (1, 45) la dit fille de Phylax; Hygin lui donne pour père Clymène (*fab.* XIV); d'autres la font naître d'Autolycus. — Au lieu d'Alcimède, quelques-uns assignent pour mère à Jason Polymède ou Arné, ou Scarphé, ou Amphinome, ou Rhéo (*Voyez* Munker sur Hygin). — Un ALCIMÈDE, chef grec, se trouva devant Troie à la tête d'un corps de Thessaliens.

1. ALCIMÉDON, un des Tyrrhéniens qui firent Bacchus prisonnier et que ce dieu métamorphosa en dauphins (Ovide, *Métamorp.*, III, 618; Hygin, *fab.* CXXXIV. *Voy.* ACÈTE).

2. ALCIMÉDON, père de Phyllone ou Phyllène, concubine d'Hercule, qui la rendit mère d'Echmagoras, habitait dans une caverne, ce qui lui donne quelque ressemblance, nous ne dirons pas avec les Centaures, mais avec les êtres typhoniens, antagonistes des bons génies et des incarnations bienfaisantes. Irrité des amours clandestins du dieu et de sa fille, il fit exposer la mère et l'enfant aux bêtes farouches. Mais Hercule les délivra l'un et l'autre (Pausanias, VIII, 12). — On donne aussi le nom d'ALCIMÉDON au guerrier dont nous avons fait mention en terminant l'article d'Alcimède.

1. ALCIMÈNE, Ἀλκιμένης, frère de Bellérophon qui se tua involontairement (*Voy.* à l'art. BELLÉROPHON ce qui s'en suivit). Cette fraternité jumelle et en même temps ce meurtre (prétendu involontaire) nous rappellent et les Dioscures soleils semestriels et la mort cabirique (Apollodore, II, 3).

2. ALCIMÈNE, un des trois fils de Médée et de Jason, fut tué par sa mère avec ses deux frères et, sur l'ordre de l'oracle, enseveli dans le temple de Junon où il reçut les honneurs héroïques. (Diodore de Sic., IV, 56, 57). Ses deux frères se nommaient Tisandre et Thessale. Ce dernier était son jumeau.

ALCINOÉ, Ἀλκινόη, fille du Corinthien Polybe et femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une pauvre ouvrière nommée Nicandra, en fut punie par Minerve qui lui inspira avec le dégoût du travail et du toit conjugal une passion violente pour le jeune Xanthe de Samos. Elle quitta son mari pour le suivre, puis, chemin faisant, croyant s'apercevoir qu'il était infidèle, ou agitée par les remords, elle se précipita dans la mer (Parthenius, *Narrat. érotiq.* XXVII). Il est probable que ce récit exploité par les romanciers est d'origine assez antique, et dans ce cas on ne peut s'empêcher d'y soupçonner un mythe destiné à prouver la part active que prend Athéné Erganè (*Minerva artifex*) aux chagrins de ses protégés, et le zèle qu'elle met à venger leurs in

jures.—On trouve dans la mythologie pure deux autres Alcinoé: la première est une Nymphe ; la seconde est fille de Sthénèle et de Nicippe, et par conséquent sœur du roi de Mycènes Eurysthée (Apollodore, II, iv).

ALCINOUS, chef suprême des Phéaciens, habitants de la Corfou actuelle, qui avaient en outre douze rois inférieurs (chefs de Dêmes ou de Polis) ? (*Odyss.* VIII, 390, 391), eut pour père Nausithoüs que la chronologie placerait vers 1220 avant J.-C., et dont le nom indique par lui-même un prince puissant par sa marine (*nau*.... vaisseau ; *tho*.... rapide). Dès cette époque reculée, en effet la Phéacie était renommée par ses richesses et par l'habileté de ses habitants dans la navigation. Il s'y faisait un grand commerce (*Odyssée* XIV, 270) et la cour du chef suprême passait pour être très-brillante. Alcinoüs est surtout célèbre par l'hospitalité qu'il donna au fugitif Ulysse, lorsqu'après son naufrage il arriva nu sur la côte phéacienne, et par ses jardins, le *nec plus ultra* du luxe des temps héroïques. Ces jardins pourtant ne consistaient qu'en un verger et un vignoble de quelques arpents. L'admiration avec laquelle l'Odyssée décrit des beautés si ordinaires doit nous mettre en garde contre ce qu'elle raconte un peu auparavant du palais avec son enceinte de murailles d'airain, ses portes d'or, ses colonnes d'argent, ses candelabres soutenus par des statues de jeunes gens et mille autres ornements évidemment fabuleux. Il ne faut pas tenir plus de compte de l'admiration à laquelle Rousseau, dans une de ses boutades contre le luxe de ses contemporains, affecte de se livrer à l'occasion des jardins d'Alcinoüs.—Ce prince avait un frère nommé Rhéxénor. Il épousa sa nièce Arété de laquelle il eut trois fils, Léodamas, Halius, Clitonée et une fille, Nausicaa. C'est celle-ci qui allait, suivie des femmes du palais, laver ses robes et ses habits à la rivière, lorsqu'Ulysse nu s'offrit à leurs yeux, et qui conduisit le héros au palais de son père. — Un autre Alcinoüs figure dans Apollodore, (III. 10, § v) comme un des vingt fils d'Hippocoon, et aida son père à chasser de Sparte Icare et Tyndarée.

ALCIONE, ALCIONÉE. *Voy.* Halcyone, Alcyonée.

ALCIOPE, Ἀλκιόπη, peut-être fausse leçon pour Alcippe, une des femmes d'Hercule, s'unit à ce héros le jour où il triompha des Méropes. Hercule, dit-on, parut à la cérémonie du mariage, revêtu d'une robe ornée de fleurs. Ce costume féminin rappelle l'Hercule esclave d'Omphale et rentre dans la série des déguisements androgyniques (Comp. Amazones).— Une autre Alciope ou Alcippe, fille de Mars et d'Aglaure, fut femme de Neptune.

1. ALCIPPE, Ἀλκίππη, une des filles du géant Alcyonée, désespérée de la mort de son père tué dans le combat des fils de la terre contre les dieux, se précipita du cap de Canastre dans la mer et fut mangée par Amphitrite en alcyon ou martin-pêcheur (Natalis Come). Comparez Ceyx et Halcyone qui tous deux aussi subissent la même métamorphose.

2. ALCIPPE, fille de Mars et d'Agraule la Cécropide, inspira un ardent amour au fils de Neptune Halirrhothe qui lui fit violence. Mars vengea l'outrage fait à sa fille en tuant Halirrhothe. Neptune alors le cita devant le conseil des douze grands dieux assemblés sur une colline voisine d'Athènes et qui depuis se trouva

enclavée dans la ville. Ce lieu prit à cette occasion le nom d'Aréopage (Ἄρειος πάγος ou Ἀρειόπαγος) c'est-à-dire coteau de Mars; et c'est là que, plus tard, siégea le célèbre tribunal athénien de même nom, dont quelques-uns peut-être attribueront l'origine au procès intenté à Mars par Neptune. On sait que l'opinion vulgaire rapporte cette institution à Minerve et au procès d'Oreste que poursuivaient les Furies et que défendait Apollon (Apollodore, III, XIII, 2; Pausanias, I, 21). — Au reste cette Alcippe peut faire penser à l'Alciope ci-dessus qui est fille de Mars, Athénienne, et en rapport avec Neptune.

3. ALCIPPE, fille de l'Athénien Métion, épousa Eupalame (l'homme au bras habile) dont elle eut Dédale, le célèbre sculpteur (Apollodore, III, XIV, 8).

4, 5, 6, 7. ALCIPPE. Ce nom est commun encore 1° à une Amazone tuée par Hercule; 2° à une fille d'OEnomaüs; 3° à une suivante d'Hélène après son retour de Troie (*Odyss.* IV, 124); 4° à une sœur d'Astrée qui donna momentanément son nom au fleuve Caïque. Cette dernière a peut-être existé véritablement et se trouve sur les confins de la mythologie et de l'histoire.

ALCIS, espèce de Dioscures germains, étaient les grandes divinités Nabarvales qui les représentaient comme éternellement jeunes et comme frères. Il ne leur manquerait pour compléter leur ressemblance avec les Açouins hindous que d'être médecins et secourables, et il est présumable qu'ils réunissaient ces deux derniers caractères. On leur rendait hommage au fond d'une de ces forêts vierges dont la Germanie antique était couverte. Le prêtre portait à la cérémonie des habits de femme (Tacite, *M. des Germ.*, 43). Serait-ce une allusion à l'androgynisme de ces deux Dioscures? — Le nom d'ALCIS (Ἄλκις, g. -ιδος) appartenait encore 1° à un fils d'Égyptus, époux et victime de la Danaïde Glauca (Apollodore, II, 1, 5); 2° au père du devin Tisis d'Ithome; 3° à la sœur d'Androclée (*Voy.* ce nom); 4° enfin, à Minerve en tant que forte et guerrière (Ἀλκή, force). Voy. *Mém. de l'Ac. des Insc.*, XXIV, 424.

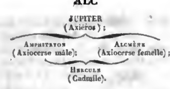
ALCITHOÉ ou ALCATHOÉ, Ἀλκιθόη, Ἀλκαθόη, une des filles de Minée (*Voy.* MINÉIDES).

ALCMAON, Grec, fils de Thestor, fut tué sous les murs de Troie par Sarpédon (*Iliad.*, XII, 394).

ALCMÈNE, Ἀλκμήνη, en latin ALCMENA (on trouve souvent chez les poètes ALCUMENA), mère d'Hercule, était fille d'Électryon, roi de Mycènes et d'Anaxo (Apollodore, II, IV, 5). Quelques-uns lui donnent pour mère Lysidice ou Eurymède. Elle déclara qu'elle ne consentirait à donner sa main qu'au prince qui vengerait sur les fils de Ptérélas la mort de ses frères immolés par ces chefs sanguinaires des Téléboens. Amphitryon, son cousin, se présenta et commença par reprendre les bœufs que les fils de Ptérélas avaient enlevés aux frères d'Alcmène et par les ramener d'Élis à Mycènes. Mais là il eut une querelle avec le vieil Électryon au sujet du partage, et il le tua par mégarde. Forcé alors de s'expatrier, il s'enfuit de Tirynthe, son royaume paternel, à Thèbes. Alcmène l'y suivit. Probablement elle était déjà unie à lui par les liens du mariage; mais le mariage n'avait pas été consommé. Arrivé à Thèbes, l'Argien fugitif y trouva des secours pour l'entreprise qu'il méditait contre les

Ptérélaïdes, et il marcha à la tête d'une petite armée contre Télèbes. Tandis qu'il taillait ses ennemis en pièces et qu'il s'emparait de leur ville, Jupiter devenu amoureux d'Alcmène s'introduisait auprès d'elle, sous la figure de son époux, et en usurpait les droits durant une nuit dont sa puissance tripla la durée. Amphitryon revint le lendemain, et ne fut pas peu étonné en apprenant de la bouche même de sa femme qu'il était resté si long-temps auprès d'elle. Heureusement le devin Tirésias se trouva là pour lui expliquer l'évènement et calmer sa fureur. Alcmène enceinte à la fois du roi des dieux et de son époux, mit au monde deux fils jumeaux, Hercule et Iphicle. Son accouchement fut très-laborieux. Junon, irritée de l'infidélité de son époux, faisait peser sur la complice involontaire de ce crime le courroux dont Jupiter bravait les effets; et soit par elle-même, soit par Ilithye, sa fille, déesse des accouchements, elle prolongea sept jours durant les douleurs d'Alcmène. On sait par quel stratagème la suivante de cette princesse, Galanthis, rendit inutiles les pratiques de la jalouse déesse et détermina la délivrance. C'est Hercule qui vint au monde le premier (Apollod., pass. d°; Hygin, *fab.* CCLXIX; Diodore de Sic., VI, 9). Alcmène se remaria, dit la tradition, à l'ami constant de sa maison, Rhadamanthe. Elle eut la douleur de survivre à Hercule; mais en revanche, lorsqu'Eurysthée avec tous ses fils eut perdu la vie dans la bataille qu'il livra aux Héraclides, elle eut la douceur de tenir dans ses mains la tête de ce persécuteur acharné de tout ce qu'elle avait chéri, et de lui crever les yeux avec son fuseau. Elle se trouvait alors à Athènes où elle s'était rendue après la mort et la divinisation de son fils. Un silence profond enveloppe le reste de la vie de cette mère du plus grand des héros grecs. Il ne se rompt qu'à l'occasion de ses funérailles. Selon les uns, son corps disparut pendant ses obsèques, et le lit funèbre sur lequel elle devait avoir rendu le dernier soupir n'offrit aux yeux de ceux qui se préparaient à l'ensevelir qu'une pierre énorme. Suivant d'autres (*voy.* surtout Antoninus Liberalis, *Métamorph.* 32), la pierre fut substituée par Mercure, sur l'ordre exprès de Jupiter, dans le sépulcre même, après l'ensevelissement. Les porteurs surpris de sentir un fardeau si lourd peser sur leurs épaules, ouvrirent le cercueil et ne trouvant au lieu du corps de la princesse qu'un bloc massif, déposèrent le bétyle miraculeux dans un bois qui fut sacré à partir de cette époque, et qui prit le nom de chapelle d'Alcmène. Nul doute au reste que les Thébains n'aient rendu à la mère d'Hercule les honneurs divins : et d'autre part nul doute qu'une fois Alcmène reconnue princesse réelle, et pourtant déesse puissante, sa disparition de la terre n'ait été expliquée par une véritable assomption. Évidemment c'est une fausse interprétation que celle qui suppose Alcmène changée en pierre (Pausanias, I, 41). Toutefois sauvée ainsi de la mort, Alcmène ne monte pas au ciel; Jupiter lui fait épouser au sombre empire Rhadamanthe, ce juge inflexible qui a régné en Crète comme le Jupiter des chroniques arrangées par l'évhémérisme. Quoi qu'il en soit on montrait encore à Thèbes, du temps de Pausanias, la chambre à coucher et le tombeau d'Alcmène. M. Petit-Radel (*Examen analytique*, etc.,) fait vivre Alcmène de 1310 à 1250 avant

J.-C.). — Selon l'Odyssée (II, 120) Alcméoe était un modèle de sagesse et d'habileté daos tous les travaux dont les femmes étaient chargées à ces époques reculées. Hésiode (*Bouclier d'Hercule*) la peint comme d'une beauté ravissante et aimant tendrement son époux. Les tragiques se sont encore plus étendus sur ce riche sujet. Eschyle et Euripide avaient chacun composé une *Alcmène* que malheureusement nous n'avons plus (Fabricius, *Biblioth. gr.*, l. II, ch. 16 et 18). Les comiques à leur tour ne pouvaient manquer de s'exercer sur l'aventure de Jupiter et de cette épouse vierge d'Amphitryon. Aussi Schlegel (*Cours de littérature dramatique*, 7e leçon) pense-t-il qu'Épicharme l'avait exploitée, et la caricature antique dont nous parlerons plus bas ne permet guère de douter que d'autres poètes grecs n'en aient fait autant. Personne n'ignore qu'à la tête du théâtre de Plaute figure un *Amphitryon* dont Molière a fait un chef-d'œuvre et qui au reste, déjà imité par Rotrou, sous le titre des *Deux Sosies*, l'a été depuis par Dryden en Angleterre, et par Lodovico Dolce en Italie. La dernière de ces imitations est intitulée *il Marito*. Celle de Dryden est on ne peut plus comique; mais les situations en sont un peu fortes, aux yeux même des lecteurs les plus disposés à être indulgents sur ce point. — Un bas-relief du Musée Pio-Clémentin (IV, XXXVII, 37) représente Alcmène couchée sur un lit, peu d'instants après sa délivrance. Elle est entourée de femmes, chacune dans une attitude particulière. Une d'elles tient le nouveau-né dans ses bras, les deux dernières à gauche semblent être des magiciennes chargées par Junon de s'opposer à l'accouchement : c'est surtout ce qu'indique la posture de celle qui tient ses doigts entrelacés (les anciens regardaient le croisement des mains comme un maléfice (*Voyez* GALANTHIS). Mercure vêtu d'une chlamyde, coiffé du pétase, mais sans ailes, et le caducée à la main gauche, vient recevoir le petit Hercule qu'il va présenter à Jupiter. Dans les *Pitture d'Ercolano*, l. VII, Alcmène figure encore, dans l'attitude de l'effroi, derrière Hercule enfant qui étouffe deux serpents. Un vase étrusque, sur lequel Winckelmann a particulièrement appelé l'attention, reproduit burlesquement la bonne fortune de Jupiter chez Alcmène. La princesse thébaine a mis la tête à la fenêtre du premier étage, et semble comme une courtisane expérimentée quêter les hommages des passants. Jupiter en caleçon, couvert d'un masque blanc barbu qui lui donne l'air d'Amphitryon et d'un Satyre, et coiffé du modius de Sérapis, tient une échelle pour monter à la fenêtre. Rien de plus grotesque que sa tête passant à travers deux barreaux de l'échelle. Suit Mercure aussi en caleçon, flanqué d'un ventre énorme et travesti en esclave (en Sosie sans doute); mais son pétase et son caducée le font aisément reconnaître. De plus, il a un grand phalle à la ceinture. A tous ces traits il est évident que l'artiste a voulu parodier l'aventure et que probablement ce morceau n'est que l'expression pittoresque de quelque farce scénique que nous avons perdue. On voit quelquefois à Alcmène un ornement de tête formé de trois lunes. C'est une allusion à la triple nuit que le maître des dieux a passée avec elle. — Alcmène dans le sens transcendantal représente la grande Axiocerse des groupes cabiriques. La tétrade alors se compose ainsi:



Alcmène alors se trouve, comme Aphrodite, avoir deux époux apparents ou si l'on veut un amant et un époux, qui au fond reviennent à un seul personnage (ainsi en un sens Hépheste et Arès ne font qu'un).—Une autre ALCMÈNE était fille du roi-devin Amphiaras.

ALCMÉNON, Ἀλκμήνων (g. -ονος), un des cinquante Égyptides, fut tué par la Danaïde Hippoméduse sa femme (Apollodore, II, 1, 5).

ALCMÉON, Ἀλκμαίων (g. -ονος) et en latin ALCMÆON, fils d'Amphiaras et d'Ériphyle (Diod. de Sicile, IV, 7), reçut de son père, à l'instant où ce dernier partait pour le siége de Thèbes, l'ordre de venger sa mort par le meurtre de sa mère. On sait que long-temps le roi-devin Amphiaras s'était caché pour ne point faire partie d'une expédition où il avait découvert qu'il perdrait la vie, et qu'Ériphyle, séduite par le magnifique collier d'Harmonie que lui donna Polynice, révéla au prince thébain le secret de sa retraite. Elle se conduisit à peu près de même lorsqu'il s'agit de la guerre des Épigones, et docile aux vœux de Thersandre, fils de Polynice, qui lui donna le manteau d'Harmonie, elle contraignit ses deux fils Alcméon et Amphiloque à marcher à la suite de ce prince, contre Thèbes. Alcméon se distingua dans cette guerre par sa valeur. Le fils d'Étéocle, Laodamas, périt de sa main. Après la prise de la ville, Manto, fille de Tirésias, devint sa maîtresse : il en eut deux enfants, Amphiloque et Tisiphone, qu'il confia au roi de Corinthe Créon, pour les élever. Revenu dans sa patrie, il envoya demander à l'oracle s'il devait exécuter les dernières volontés de son père et ôter la vie à celle qui lui avait donné le jour. Il lui fut répondu que oui. Alcméon obéit à cet ordre terrible. Bientôt les remords s'emparèrent de lui; d'ailleurs les lois primitives voulaient que quiconque soit volontairement, soit par mégarde, aurait versé le sang humain s'exilât au moins pour un an du lieu théâtre de son crime. Tandis qu'Amphiloque son frère régnait à sa place sur Argos, Alcméon s'expatria et parcourut diverses contrées de la Grèce, cherchant mais vainement un être assez puissant, assez aimé des Dieux pour le purifier. Les Furies l'ayant poussé à Psophis en Arcadie, il y fut admis aux expiations par le roi Phégée, qui plus tard lui donna sa fille Alphésibée ou Arsinoé en mariage. Mais ni cet hymen ni la purification de Phégée n'avaient lavé complètement Alcméon. Le malheur le poursuivait partout: déjà il venait de retrouver en route Tisiphone sa fille, que la reine de Corinthe avait fait vendre comme esclave, dans la crainte que son éclatante beauté ne touchât trop vivement le cœur de son époux. De rechef il consulta l'oracle : « Quand serai-je guéri ? » L'oracle lui répondit que sa guérison serait complète lorsqu'il se serait fixé dans un lieu que le soleil n'avait pas encore éclairé de ses rayons à l'instant où la main du fils attenta aux jours de la mère. Après avoir séjourné assez long-temps à Calydon, puis chez les Thesprotes, sans pouvoir y trouver un remède à ses maux, Alcméon chassé par ceux-ci crut enfin trouver la solution de l'énigme en se fixant dans les îles Échinades qui venaient de s'élancer à la surface des eaux, et bâtit la ville d'Argos l'Amphilochique sur un at-

terrissement voisin. Achéloüs, le roi-fleuve de cette contrée limitrophe de l'Épire et de l'Acarnanie, lui accorda la possession de ces îles et le purifia. Alcméon, dans les transports de sa reconnaissance, oublia les serments qu'il avait faits à Alphésibée et épousa la fille de son hôte Calliroé, de laquelle il eut bientôt deux fils jumeaux, Acarnas et Amphotère. Il voulut même pour complaire à sa nouvelle épouse aller reprendre à Alphésibée le collier et le peplum qu'il lui avait donnés comme présents de noces. Il reparut donc auprès du roi de Psophis, et là il dit que l'oracle de Delphes mettait ces deux magnifiques ornements pour prix à sa guérison, et voulait qu'ils fussent consacrés dans le temple. Phégée et sa fille consentirent à les lui laisser reprendre. Mais bientôt ils furent instruits de la supercherie. Aussitôt les deux fils de Phégée, Pronoüs et Agénor (quelques-uns les nomment Témène et Axion), s'élancent à la poursuite de leur perfide beau-frère, l'atteignent, le tuent et reprennent le peplum avec le collier. On peut voir à l'art. ACARNAS comment les deux fils d'Alcméon, passant tout d'un coup de l'enfance à la jeunesse, vengèrent la mort de leur père en faisant tomber les deux Phégéides sous leurs coups (Diod. de Sic., IV, 7; Apollod., III, VII, 2; Ovide, *Métamorph.*, X, 417; Hygin, *fab.* LXXIII; Pausanias, VIII, 24). — Alcméon fut mis après sa mort au rang des héros, et comme tel il eut des chapelles dans diverses contrées. Probablement on l'honorait dans beaucoup d'intérieurs de maison comme Dieu domestique (μύχιος θεός; espèce de pénate). A Thèbes, il avait son *sacellum* dans le voisinage de la maison de Pindare (Pindare, *Pyth.* VIII, 64, 82). Les poètes grecs ont longuement développé ses aventures. Mais il ne nous reste rien des nombreuses compositions auxquelles elles avaient donné lieu. C'étaient d'abord un poème épique intitulé l'*Alcméon* (Schol. d'Euripide, sur *Oreste*, 998); une tragédie de Stésichore, une autre de Sophocle, une autre d'Euripide. Cette dernière avait pour titre *Alcméon quittant Psophis*, et roulait sur la rencontre que le prince argien fait de sa fille Tisiphone qu'a vendue la reine de Corinthe et qu'il achète comme esclave. Ennius et Accius imitèrent ou plutôt traduisirent cette pièce en latin (*Biblioth. gr.* de Fabricius, II, 17, 18). Chez nous on connaît l'*Eriphyle* de Voltaire qui fut représentée en 1732 avec assez peu de succès, et dont beaucoup de vers ont reparu depuis dans l'*Oreste* du même auteur. — M. Petit-Radel (d'après le système de son *Examen analyt.*) ferait tomber la naissance d'Alcméon entre 1250 et 1240 av. J.-C. Le prince eût donc pu aller à la guerre de Troie (il aurait eu au plus quarante-un ans à l'époque où elle commença). Mais tout prouve que ni lui ni son frère ne s'y rendirent; ce qui donne à présumer que de fort bonne heure Amphiloque quitta l'Argolide pour aller avec son frère fonder Argos l'Amphilochique (*V.* l'art. AMPHILOQUE, où se trouvent quelques détails sur la fondation de cette ville dont l'origine donne lieu à plus d'un problème). — Nous ne nous appesantirons point sur le caractère mythologique d'Alcméon. Il est trop évident que les poètes épiques qui traitèrent ce sujet l'ont à plaisir accommodé à ces types poétiques dans lesquels ils moulaient des réalités trop simples à leur gré. Tout le poème d'Amphiaras, d'Alcméon, des Alcméonides, est une suite d'antagonismes et d'alternats; la physionomie générale en est sur-

tout solaire, mais à tout instant la solarité s'y furmule en dioscures, adroits cavaliers, guerriers intrépides et toujours dans l'adolescence. Le collier et la robe d'Harmonie renouent cet ensemble de mystères à ceux des Cabires.—Un jeune ALCMÉON, fils de Sillé et petit-fils de Thrasymène, fut chassé de Messène par les Héraclides lors de la conquête du Péloponèse, par ces chefs de la race dorienne (Pausanias, I, 88). Il alla se réfugier à Athènes, où il devint le chef de l'illustre famille sacerdotale des Alcméonides qui fut en possession des plus hautes charges jusqu'à l'usurpation de Pisistrate, et qui, bannie par cet ambitieux compétiteur, alla reconstruire à Delphes le temple d'Apollon.

ALCOMÈNE, Ἀλκομενεύς, Ulysse, ainsi nommé d'Alcomènes, bourgade de l'île d'Ithaque.

ALCON, Ἄλκων, un des fils d'Érechthée (Apollonius de Rh., *Arg.*, I, 97; et Proxène dans le Schol. des *Arg.*), était si habile archer qu'un serpent ayant enlacé de ses replis le corps d'un de ses enfants il perça le reptile sans entamer la peau de son fils. Il alla d'Athènes, sa ville natale, en Eubée où il fonda une ville que M. Raoul-Rochette (*Col. gr.*, II, 101) présume avoir été Érétrie. Il eut deux fils, Phalère qui fut un des Argonautes, et Abas, un de ceux auxquels on attribue l'origine et le nom du peuple abante (*Voy.* ABAS, n° 2). Presque tous les critiques modernes (même Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, I, 126) avaient passé sous silence le nom d'Alcon et même dans le passage du Scholiaste d'Homère, où il en est question, on trouve Χάλκων au lieu d'Ἄλκων (Comp. R.-Roch., ouv. cité). — On nomme encore trois ALCONS, l'un Thrace et fils de Mars, l'autre fils d'Amycus, le troisième fils d'Hippocoon. Tous trois se trouvèrent à la chasse du sanglier de Calydon (Pausanias, III, 14). Le dernier reçut après sa mort les honneurs héroïques et eut un hérôon.

ALCONA, déesse qui présidait aux voyages (Racine, ἀλκή, force)? Elle se rapproche d'Abéone et d'Adéone.

ALCTER, Ἀλκτήρ, Esculape, parce qu'il chasse les maladies et qu'il nous défend (R. ἀλκεῖν, défendre).

ALCUMÈNE. *Voy.* ALCMÈNE.

ALCYNE, Ἀλκύνης, est donné par M. Noël et autres comme un guerrier que tua Hercule. N'est-ce pas tout simplement Alcyonée?

ALCYON, le même qu'ALCYONÉE.

ALCYONE. *Voy.* HALCYONE.

ALCYONÉE, Ἀλκυονεύς, fils de la Terre, était, après Porphyrion, le plus robuste des géants. La mythologie le met en rapport avec Hercule. Mais il existe sur son compte deux légendes tellement différentes, que les modernes l'ont scindé en deux personnages. Selon la première, Alcyonée qui s'est rendu coupable de divers crimes, et qui, entre autres attentats, a volé les chevaux du soleil et les a emmenés de l'île d'Érythie, se voit attaqué par Hercule. Plusieurs fois déjà il a été atteint par la flèche du héros; plusieurs fois il a été terrassé; mais le destin avait prédit qu'il serait immortel tant qu'il ne quitterait pas le lieu de sa naissance (c'est-à-dire, sans nul doute, tant que son corps toucherait à la Terre, sa mère). Minerve mit fin au combat en saisissant le géant par le milieu du corps et le portant au-dessus de la lune, où il ne tarda pas à mourir de ses blessures (Apollodore, I, VI, 1; Comp. Tzetzès, *sur Lycoph.*, 63). Suidas (d'après des commentaires sur Hégésandre) raconte que ses filles fu-

rent changées en alcyons. Il est aisé de reconnaître dans quelques-uns des détails de ce mythe l'imitation de celui d'Antée. La deuxième légende, qui tend à faire d'Alcyonée un second personnage, le représente comme un géant aussi élevé qu'une montagne. Comme presque tous les antagonistes d'Hercule, tels que Cacus, etc., il vivait de l'éducation des bestiaux et de vol. Il habitait l'isthme de Corinthe : un antre profond lui servait de retraite. C'est de là qu'il s'élançait sur les passants. Hercule venant à traverser ce col étroit qui unit le Péloponèse à la Grèce proprement dite, le géant osa l'attaquer, et vaincu d'abord dans un combat dont douze chariots devaient être le prix, il lui tua d'un coup de pierre vingt-quatre de ses compagnons ; il venait de lancer une autre pierre contre Hercule, lorsque le héros parant avec sa massue fit rebrousser la pierre qui alla frapper Alcyonée et l'étendit raide mort. On fit voir long-temps cette pierre (qui, dit-on, venait de la mer Rouge !) dans l'isthme de Corinthe (Pindare, *Néméenne* IV, 23, *Isthm.* VI, 48). Quelques mythologues placent le lieu de cette scène en Thrace, dans l'isthme qui joint la Chersonèse de Thrace au continent ou dans les champs phlégréens. — Le géant défait par Minerve près de l'isthme de Corinthe, et qu'on donne pour un troisième Alcyonée, semble établir la transition des deux légendes que nous venons d'indiquer.

ALCYONICE, Ἀλκυονίκη (et non Alcyonée), prêtresse d'Héra (Junon à Argos), naquit, selon M. Petit-Radel (*Exam. analyt., etc.*, sect. X, CCLXXVIII) vers 1320 avant J.-C., et commença à exercer le sacerdoce en 1305 (elle aurait eu alors quinze ans). Hellanicus et Denys d'Halicarnasse placent sous la vingt-sixième année de son sacerdoce le passage des Sicules en Sicile (*Mém. de l'Ac. des insc. et b.-let.*, XVIII, 76). L'auteur moderne que nous venons de nommer conclut, d'après tous ces rapprochements, que probablement Alcyonice était fille de Sthénèle II et sœur d'Eurysthée.

ALDAFATHIR, ALDAGAUTR. *Voy.* Alldafathir, Alldagautr.

ALECTO, Ἀληκτώ (g. -όος-οῦς), en latin Alecto (g. -*tûs* ou -*tonis*, d'où le nom vulgaire français Alecton), une des Furies, était ainsi que ses deux sœurs (Tisiphone et Mégère) fille de l'Éther et de la Terre, ou de l'Achéron et de la Nuit. On la peint sous les mêmes traits que les autres Furies. Son nom veut dire qui ne cesse pas (α nég. et λήγω). C'est elle que Junon, dans l'Énéide (VII et X), va chercher pour souffler la fureur et la démence dans l'âme d'Amate. Stace, en l'appelant mère des combats semble l'identifier à Éris (la Discorde) ou à Ényo (Bellone).

ALECTOR, Ἀλέκτωρ (g. -ορος) fils d'Épée, le roi d'Élide, succéda à son père. Craignant d'être dépouillé par Pélops, il s'associa Phorbas, dont il épousa en même temps la fille Diogénie. Celle-ci le rendit père d'Amaryncée (Eustath. *sur l'Iliad.*, II, 615), dont le fils Diore se rendit au siège de Troie avec dix-neuf vaisseaux. Alector régnait à Bouprase, ville qui dans la suite fit partie de la Messénie. — Nous trouvons encore cinq Alector, savoir : 1° le père de l'argonaute Léite (Apollodore, I, IX, 16) ; 2° un fils de Magnès et de Naïs qui régna sur la Magnésie (dans la Thessalie sud-est) ; 3° un chef argien au siège de Thèbes (notez pourtant que nulle liste des sept chefs principaux ne porte le nom

d'Alector); 4° un fils d'Anaxagore, et père d'Iphis et de Capanée: il s'agit ici de l'Anaxagore, arrière petit-fils d'Abas, par Prœtus et Mégapenthe (Pausanias, II, 18; Apollodore, III, VI, 2); 5° un spartiate dont la fille épousa Mégapenthe, fils de Ménélas (*Odyssée*, IV, 10).

ALECTRYON, Ἀλεκτρυών (g. -όνος), jeune homme que Mars, amoureux de Vénus, avait chargé d'observer le retour de l'Aurore et de l'avertir à temps pour qu'il ne fût point découvert par le Soleil, s'endormit à son poste, et ne s'éveilla que quand le dieu du jour eut vu l'épouse de Vulcain dans les bras d'un rival. On sait qu'il alla sur-le-champ apprendre cette nouvelle à l'époux trahi, qui enlaça les deux amants dans un réseau de fil de fer, et les livra en cet état à la curiosité de tous les dieux. Mars punit la négligence de son confident en le changeant en coq. Plus vigilant que le jeune homme dont l'âme est passée en lui, cet oiseau annonce l'Aurore par ses cris long-temps avant qu'elle paraisse (Voy. Eustath. *sur l'Odyss.*, VIII, 271; et Lucien). Il est évident que dans ce mythe de création très-moderne, Alectryon remplit des fonctions cadmiliques. Adolescent, témoin, *leno* et victime, il avait, sous tous les rapports, droit à ce titre si le mythe eût été imaginé dans la haute antiquité, et par des disciples de Samothrace. *Alectryon*, en grec, veut dire *coq*. L'Alector, père de l'argonaute Léite est quelquefois, à tort sans doute, nommé Alectryon. On voit aussi ce nom substitué à celui d'Électryon.

ALÉE, Ἄλεος, et en latin ALEUS (trissyllabe), fils d'Aphidas, régna dans la ville de Tégée en Arcadie, et bâtit à Minerve un temple célèbre auquel se rattache le nom d'Alée donné aussi à cette déesse. Néère, sa femme, fille de Pérée, le rendit père de trois fils, Céphée, Lycurgue, Amphidamas, et d'une fille Augé. Celle-ci ayant eu des relations amoureuses avec Hercule, et étant devenue enceinte, Alée fit jeter l'enfant et la mère dans les flots de la Méditerranée (Pausanias, VIII, 4). Selon Apollodore (III, IX), c'est Augé même qui exposa son fils Télèphe dans le bois sacré de Minerve. Peu après le pays fut en proie à une affreuse disette. Alée, pour la faire cesser, livra la mère dénaturée et son fils à Nauplius, qu'il chargea de les transférer dans des contrées éloignées. L'existence d'Alée ne semble pas devoir être révoquée en doute. Il est certain, du moins, que les Arcadiens rendaient les honneurs héroïques à un prince de ce nom. Sur les médailles de Tégée (Eckhel, *Doctrina num. vet.*, II, p. 299), on voit une tête barbue et ceinte du diadème, autour de laquelle se lit le nom d'Alée. Ce nom, avec désinence féminine (Aléa, Ἀλέα) est commun à trois grandes divinités grecques, Junon, Diane et Minerve. Diane Alée était, dit-on, honorée à Alée, en Arcadie; Junon Alée était invoquée à Sicyone, où Adraste s'était réfugié après l'issue déplorable de l'expédition argienne contre Thèbes (rac., à ce qu'on dit, ἀλᾶν, *fuir*); enfin, Minerve Alée, la plus célèbre sans contredit, avait des temples à Alée, à Tégée, à Mantinée, à Manthyrée. Deux fêtes, les Alées (Ἀλαῖα) et les Haloties (Ἁλώτια) lui étaient dédiées. Sous le rapport de l'art, il faut distinguer dans les édifices dédiés à cette Minerve, 1° le temple d'Alée, qui remontait à la plus haute antiquité, et qui contenait une statue vénérée de la déesse; 2° à Tégée, deux temples: l'un qui existait dès les temps les plus reculés de

la Grèce pélasgique avait une statue d'ivoire, ouvrage du vieux sculpteur Endée; il fut la proie d'un incendie; celui que les Tégéates rebâtirent sur ses ruines était magnifique; les marbres y étaient prodigués: deux bas-reliefs de Scopas en décoraient le dehors; l'un, celui de la façade antérieure, représentait la chute du sanglier de Calydon; dans l'autre, celui de l'opisthodome, façade postérieure, on voyait Achille guérissant Télèphe avec sa lance (Sur tous ces monuments, ou sur leurs ruines, voyez, pour Alée, Wil. Gell, *Argolis*, p. 70, etc.; pour Tégée, Pausanias d'abord, puis Pouqueville, *Voy. de Morée à Constantinople*, T. I; Will. Gell, ouv. cité, p. 78, etc.; Thiersch, *üb. die Epochen d. bildenden Kunst.* I, 24; Quatremère de Quincy, *le Jupiter Olympien*, p. 179; Tolken, üb. griech., *Bas-relief*, p. 73, etc). L'antique statue de Minerve, véritable Palladium de l'Arcadie, fut confisquée par Auguste, qui punit ainsi les Arcadiens de s'être montrés trop chauds partisans d'Antoine et qui la plaça sur le forum, auquel il donna son nom (forum Augusti). Une autre statue de Minerve, venue de Manthyrée remplaça celle qu'emportaient les Romains, ce qui n'empêcha pas que Manthyrée n'en eût encore une. Quant au caractère propre de Minerve-Alée, il est assez difficile à saisir. Toutefois ce qui semble le plus clair, c'est que c'est une Minerve-Éther ou Minerve-Empyrée, considérée comme lieu do refuge, ou, pour développer ce point de vue, considérée comme le milieu, où la lumière triomphe des ténèbres, l'été de l'hiver, la chaleur du froid, la vie de la mort. Ἀλέα en grec veut dire haute chaleur, et lieu de refuge, ce qui justifie complètement cette interprétation sous le rapport grammatical. Les mythes s'adaptent de même à cette hypothèse. Augé (l'éblouissante lumière), Hercule (le soleil vainqueur), la boîte qui enferme Télèphe et sa mère, et qui rappelle, d'une part, Persée et Danaé; de l'autre, Osiris; enfin le sanglier de Calydon (symbole connu de l'hiver), nous mènent assez naturellement à ce résultat. Creuzer (*Symbolik. u. Myth.*, II, 778, 789), s'est appesanti sur ce sujet. Comparez l'art. Hippie.

ALÉGÉNOR, héros nommé dans l'Iliade (liv. XIV), était fils d'Itone et avait trois frères, Archiloque, Hippalame, Électryon. Tous quatre ensemble commandaient les Béotiens au siége de Troie (Pausanias, IX).

ALEMAN. *Voy.* Alman.

ALÉMON, géant, un de ceux qui tentèrent d'escalader le ciel (Hygin, *Préf.*), n'est peut-être qu'Alcyonée. —Le père de Myscèle s'appelait aussi Alémon.

ALÉMONE, Alémona, déesse italique, présidait, ainsi que l'indique l'étymologie de son nom (*alere*, *alimentum*, *alimonia*), à la nourriture première des jeunes enfants, c'est-à-dire à leur nourriture dans la vie intrà-utérine et à la lactation.

ALÉMONIDE, Ἀλημονίδης, Myscèle (*Voy.* Alémon).

ALÈNE. *Voy.* Althène.

ALÉO, le joueur (d'*alea*, dé), Mercure, qui, entre autres aventures, gagna à la Lune trois-cent-soixante soixante-douzièmes de jour ou cinq jours complets, en jouant aux dés. Telle fut, selon les Égyptiens, l'origine de l'année de trois-cent-soixante-cinq jours substituée à l'année primitive qui n'en avait que trois-cent-soixante.

ALÉON, Mélampe et Eumole, figurent comme Dioscures (ne vaudrait-il pas mieux dire comme Trito-

pators) et fils d'Atrée dans la *Nature des Dieux* de Cicéron (III, 21). — Notez pourtant que, pour l'ordinaire, on nomme les trois Tritopators Zagrée, Eubulée et Dionyse.

ALÈSE, ALESUS ou peut-être HALESUS, dieu de Véies, passait pour être de la race de Neptune (Servius sur Virg., *Én.*, VIII, 285, et Passeri, *Paralipom.*, pag. 229).— Un autre ALÈSE, Ἀλήσιος, fils de Sillonte et l'un des amants d'Hippodamie, donna son nom à la ville d'Alesium, en Élide (Pausanias, VIII, 10; Eustathe, *sur Iliade*, II, 617). — Remarquons deux ou trois autres éponymies, savoir : 1° l'Alèse, ville de Sicile, aux environs de laquelle était cette fontaine merveilleuse dont les eaux, sensibles à la douceur de l'harmonie, bouillonnaient et s'élevaient jusqu'au dessus de leur bassin dès qu'on jouait de la flûte (Pline, l. III; Solin, 31). 2° Le mont Alèse, en Arcadie, ainsi nommé, dit-on, de ce que Cybèle avait erré sur ses cimes (rac. : ἀλᾶν, *errer*). 3° Alésies, bourg de Laconie, où Myle, fils de Lélex, trouva les meules et l'art de s'en servir (rac : ἀλεῖν, *moudre*).

ALÈTE, Ἀλήτης, bis-arrière-petit-fils d'Hercule, dont il descendait par Antiochus, Phylas, Hippote (Pausanias, II, 4), fut ainsi nommé, soit à cause de la vie errante qu'il mena long-temps, soit parce que son père l'avait eu pendant son exil à Gonusse, en Thessalie (*le Grand-Étymologiste*, art. Ἀλήτης). A la tête des Argiens, et secondé par Mélas, le fils d'Antase, il s'empara de Corinthe où régnaient les Sisyphides Hyantidas et Doridas, et monta sur le trône à leur place (environ cent-dix ans après la guerre de Troie et par conséquent vers 1089). Les Doriens, qui venaient de conquérir le Péloponèse, lui confièrent ensuite le commandement d'une expédition contre l'Attique. Alète débuta par des succès et prit d'abord la Mégaride, mais il échoua en Attique. L'oracle, dit-on, lui avait prédit que les Doriens seraient vainqueurs s'ils ne tuaient pas le roi d'Athènes. Alète avait enjoint à tous les soldats de l'armée de respecter la vie du prince et probablement de le prendre vivant. Malheureusement, Cléomantis de Delphes avait éventé le secret et tout révélé aux Athéniens ; le roi Codrus, docile aux inspirations du patriotisme, se déguisa en vigneron ou en berger et se précipita ainsi au milieu des rangs ennemis, où il trouva la mort. Les Athéniens envoyèrent réclamer son corps par un héraut. Aussitôt Alète, désespérant du succès de son entreprise, retourna dans la Corinthie avec son armée (Lycurgue, *C. Léocrate*, p. 194 et suiv.; Polyen, I, 18; Justin, II, 6; Velleius Pat. I, 1). Ses descendants occupèrent le trône de Corinthe pendant neuf générations ou environ quatre cent dix-sept ans. — On trouve encore trois ALÈTES. 1° Un fils d'Icare et de la nymphe Péribée (Apollodore, III, x, 6); 2° un fils d'Égisthe, qui, sur la fausse nouvelle de la mort d'Oreste, s'empara de Mycènes, et fut tué peu de temps après le retour de ce prince (Hygin, *f.* CXXII); 3° un compagnon d'Énée (*Enéide*, I, 120).

ALÉTHIE, Ἀλήθεια, c'est-à-dire *la Vérité*, divinité allégorique, est placée par Lucien dans la région des songes. C'est une allusion à la vérité prophétique de certains rêves.

ALÉTIS, Ἄλητις, c'est-à-dire *l'Errante*, Érigone, qui erra long-temps, cherchant son père. Les Athéniens lui offrirent, par ordre d'Apollon, des sacrifices solennels, dits

Alétidles. — Cérès aussi pourrait porter ce surnom, et d'autant mieux qu'une même idée se fait sentir dans les deux narrations relatives l'une aux courses de Cérès, l'autre aux courses desparèdres dionysiaques. Cette idée, c'est la diffusion lente, laborieuse saccadée des deux branches de l'art agricultural, la culture des céréales et la culture de la vigne.

ALÉVAS, Ἀλεύας (g. -α, et ionien, -εω), fils d'Archédice, chef de la dynastie des Alévades, qui régna dans la Thessalie, étoit au moins l'aïeul de l'Alévas, dont les historiens grecs font mention à propos de l'expédition de Xerxès en Grèce. Son histoire abonde en traits mythologiques. Ainsi, par exemple, on lui donnait une tête d'or, ce qui signifiait tout simplement qu'il était blond ou roux, d'où même lui vint le surnom de *le Roux* (Ἀλεύας ὁ Πυῤῥός). Suivant Hégémon (*Dardaniques*, dans Élien, *Hist. des animaux*, VIII, 11), un dragon avait été épris de sa beauté. On le représente comme roi pasteur : il conduisait ses troupeaux sur l'Ossa, comme Anchise les siens sur l'Ida. Son humeur hautaine l'avait rendu peu agréable à son père, et celui-ci le tenait toujours dans l'ombre. Heureusement il trouva un protecteur dans son oncle, et les Thessaliens ayant envoyé consulter l'oracle sur le choix d'un roi, le sort désigna Alévas pour être roi. L'étonnement fut général et l'on alla redemander à la Pythie s'il n'y avait pas erreur. C'est alors que celle-ci prononça le vers

Oui j'ai nommé le Blond, le blond fils d'Archédice.

Plutarque (*de l'Am. fraternel*) ajoute aussitôt que sous ce prince la Thessalie atteignit l'apogée de la puissance et de la richesse. Dans la suite des temps, la dynastie des Alévades semble s'être divisée en plusieurs rameaux, et même le nom d'Alévades devint presque synonyme de nobles (*Voy.* Schneider *sur la Politiq. d'Aristote*; Buttman, *Von dem Geschlecht der Aleuaden*, dissertation insérée dans le *Mytholog.*, t. II, p. 246, etc.). — Un autre Alévas est nommé par Eschyle (*Prom. dans les fers*, 570) comme père mythologique d'Argus Panopte.

ALÉVROMANTIS, Ἀλευρόμαντις, Apollon, qui en général préside à toute espèce de divination et qui était censé présider plus particulièrement à la divination par la farine, ou Alévromantie (ἄλευρον et μάντις ou μαντεία).

ALEXANDRA, Ἀλεξάνδρα, Cassandre, qui avait sous ce nom un temple à Leuctres, en Laconie (Pausanias, III, 26). Il faut remarquer ici que Pâris porta le nom d'Alexandre. Le frère et la sœur ont donc le même nom (à la terminaison près). C'est presque le Baal et la Baaloth de la Syrie. On a une autre suite de rapports curieux dans la similitude des noms Alexandra et Tchandra, qui est la lune mâle des Hindous. C'est ainsi qu'en un sens Hélène est Sélène (σελήνη), c'est-à-dire la lune.

ALEXANDRE, Ἀλέξανδρος, Pâris (*Voy.* l'art. qui précède). On trouve sur quelques vieux monuments Allixentre (Ἀλλίξεντρος), nom évidemment identique. — Un autre Alexandre, fils du Mycénien Eurysthée, périt, ainsi que tous ses frères et son père lui-même, dans la bataille que ce dernier livra aux Héraclides et aux Athéniens coalisés.

ALEXANOR, Ἀλεξάνωρ (g. -νορος; dor. pour ἀλεξήνωρ), c'est-à-dire *qui porte secours* (ἀλέξειν) *aux*

hommes (ἀνήρ), fils de Machaon et petit-fils d'Esculape, éleva à Titane, dans la Sicyonie, un temple en l'honneur de son aïeul (Pausanias, l. II, ch. 11). On y remarquait, outre la statue de ce dernier, celle de la déesse Hygie (Ὑγίεια, santé), celle d'Évamérion, et enfin celle d'Alexanor lui-même. On lui offrait des sacrifices le soir, après le coucher du soleil. Au reste on ne lui rendait que les honneurs accordés aux héros, tandis qu'Évamérion recevait les hommages divins.

ALEXIARE, Ἀλεξιάρης (g. -εος), fils d'Hercule divinisé, et d'Hébé (Apollod., II, vii, 7).

ALEXICACUS, Ἀλεξίκακος (g. -ου), c'est-à-dire *auxiliaire dans les maux* (Rac. ἀλέξω, secourir; κάκον, mal), surnom commun à Hercule, à Neptune, enfin au bel et pur Apollon. Hercule avoit purgé la terre de ses monstres; Neptune lave, purifie et fertilise (les pêcheurs d'ailleurs l'invoquent sans cesse au milieu de leurs dangers); Apollon ne délivre-t-il pas les hommes des maux qui les affligent? Apollon, on le sait, était le dieu de la médecine. Il avait, sous ce nom, dans Athènes, une statue, ouvrage de Calamis. Selon la légende, ce morceau de sculpture était un ex-voto en mémoire de la peste dont ce dieu-prophète leur avait donné, par la voix de la pythie delphique, un moyen de se débarrasser.

ALEXIRÉE, Ἀλεξιραΐα, eut de Bacchus le jeune Carmon (Natalis Comes, IV, 13).

ALEXIROÉ ou ALEXIRRHOÉ, Ἀλεξιρόη ou Ἀλεξιῤῥόη, nymphe, fille du dieu-fleuve Granique, se laissa séduire par Priam, dont elle eut Ésaque (Ovid., *Héroïd.* XI, 763; voir Heinsius, sur ce pass.). Quelques-uns la nomment Alexithoé et Alyxothoé. — Une autre ALEXIROÉ est dite femme ou maîtresse de Pan.

ALFES (en island. anc. ALFR, et au plur. ALFAR), sont dans la Mythologie scandinave des génies élémentaires dont l'action gouverne les forces de la nature, ou qui, pour mieux dire, s'identifient à ses forces sous le nom de puissances cosmiques ou physiques (Finn Magnus, *Lex. Myth.*, dans le t. III de l'Edda de Copenh.; et avant lui Gudm. Andréa, J. Olaüs, etc.). Généralement on les distingue en Liosalfar, (génies lumineux et par suite bienfaisants), et Dockalfar (génies obscurs), Svartalfar (noirs génies), Myrkalfar (génies de ténèbres), antagonistes des Liosalfar, et aussi malfaisants, aussi hideux que les premiers sont doux et brillants. On peut voir, à l'article LIOSALFAR, que ceux-ci se sous-divisent en deux classes, les uns habitants de la région céleste la plus haute (Liosalfheimr, dont la capitale est Gimli), les autres qui appartiennent à notre monde (le système solaire ou le globe terrestre et ses environs). C'est à peu de chose près la différence des Amchasfands et des Izeds dans la religion de Zoroastre. — Les lieux qu'habitent les Alfes lumineux sont tous compris sous la dénomination générale d'Alfheimr (demeure des Alfes). C'est probablement par abus que le Thorsdrapa étend le nom d'Alfheimr au séjour souterrain, que peuple la noire foule des Dockalfar. Selon Finn Magnus, l'Alfheimr aurait été le signe du capricorne, berceau céleste d'où chaque année s'élance le soleil; et il rappelle la Modrenecht (nuit de la mère) des Anglo-Saxons, la Lille Iouleaften des peuples voisins du Nord, la Nativité (*Natalitia invicti solis*) du Mithra des Perses, etc. L'Islande, entre autres,

disait que dans cette nuit de la Modrenecht, les Alfar changent de demeure, et font leur entrée dans des domiciles nouveaux. On comptait soixante-treize Alfar; chacun était censé présider à une des soixante-treize pentades (groupes de cinq jours) dont se composait l'année. Remarquons ici, 1° (pour ne rien oublier de ce qui regarde l'ensemble du calendrier scandinave) les sept jours de la semaine en rapport avec sept dieux planétaires, les douze mois avec les douze grands Ases, les cinquante-deux semaines avec les cinquante-deux noms d'Odin, et enfin les soixante-treize pentades; 2° (pour nous reporter à des combinaisons calendaires et mythiques étrangères) les trente-six décans-dynastes de l'Égypte avec un chef (Ménès?) qui donne trente-sept. Ici leur nombre se trouve doublé : voilà toute la différence. Sous la division duodénaire (d'où les mois) se sont rangées des sous-divisions, non pas ternaires, mais sénaires, des pentades au lieu de décades, six Alfes donc au lieu de trois décans. Que de part et d'autre on ajoute un chef de file pour toute l'année, et au lieu de 72 et de 36 on aura 73 et 37. Nous voyons dans l'*Alvismal* (str. 10, 12, 14, 16, 18, 20, 24, 28, 30, 32) quelques mots cités comme du langage des Alfes. Cette particularité nous rappelle ce qu'Homère dit d'une langue des Dieux, autre que celle des hommes, et se prête à des interprétations analogues. Les livres sacrés des Scandinaves font mention des Alfes femelles; mais celles-ci ne portent que rarement le nom spécial qui leur appartiendrait, Alfkona, au pluriel Alfkonar (kona veut dire femme) : on ne les désigne ordinairement que par le nom de Dises (Disir), qui est commun à toutes les nymphes qui favorisent les hommes. Il est probable que les Alfes femelles funestes aux hommes auraient droit à la dénomination composée de Trollskonur ou de Svartalfkonur; la première se trouve appliquée en général aux nymphes cruelles. On offrait aux Alfes (propices?) des sacrifices dits Alfablot, ou s'ils s'adressaient à leurs femmes, Disablot (*blot*, sang?). Tous les Alfes ensemble sont encore désignés en Islande par les noms d'Alfafolk (le peuple des Alfes), et Houldoufolk (le peuple caché). Le célèbre romancier de notre siècle (Walter-Scott) a donné des renseignements curieux sur les Alfes, dans l'introduction de son *Minstrelsy of the scott. bord.*, t. II, p. 197, etc., à la tête de la chanson *the young Tamlane*.

ALGIAUSA est, dans la mythologie sabéiste des Arabes, l'étoile d'Orion, prise comme dieu ou, pour parler plus exactement, comme déesse.

ALGOS (et non Algée), Ἄλγος (g. ἄλγεος), mot à mot la *Douleur*, figure dans la Théogonie d'Hésiode (v. 226) comme fille de la Discorde et petite-fille de la Nuit.

ALI... *Voy*. Aly...

ALIA, le Hakhem des Druzes dans sa troisième incarnation, qui eut lieu dans l'âge du monde dit Séméné.— Alia, ou plutôt Halia, ἁλία, c'est-à-dire la Marine, surnom qu'on peut donner à Amphitrite, à Thétis et à Vénus.

ALIACMON. *V*. Haliacmon.

ALIGÈNE. *Voy*. Haligène.

ALILAT. *Voy*. Allah Taalaï.

ALIPHÈRE, Ἀλίφηρος, un des fils de Lycaon, jeta les fondements de la ville arcadienne d'Aliphères (Pausanias, VIII, 26), à laquelle il donna son nom. Jupiter, irrité de son impiété et de ses crimes, le foudroya.

— Aliphères était située dans l'Arcadie sud-ouest, à peu de distance d'Hérée. Will. Gell (*Itinerary of Morea*) présume que c'est la Nérovitsa moderne. Les habitants de cette ville prétendaient que Minerve était née et avait été élevée chez eux. Aussi avaient-ils un temple dédié à cette déesse et une statue d'ivoire, un palladium, qui la représentait. Il n'est pas besoin d'avertir sur le caractère profondément pélasgique de cette tradition.

ALIRROTE. *Voy.* Halirrhothe.

ALITHIA. *Voy.* Aléthie.

ALLAD, druïde et prophète de la mythologie scandinave, est représenté, ainsi que Mithra, que Zoroastre, comme méditant dans une grotte, du fond de laquelle sans doute il se prépare à sortir, un livre de lois à la main.

ALLADE, Alladius (beaucoup de livres anciens portent Hal...), roi des Latins, auquel on attribue les mêmes faits qu'au Salmonée des Grecs, fut foudroyé en punition de son impiété, vers 885 avant J.-C. On sait que le crime de Salmonée, selon la légende, était d'imiter les jets de flamme et le fracas du tonnerre. Ceux qui pensent que l'art de faire descendre et de conduire à son gré l'électricité était connu des anciens, ont ici un beau texte à exploiter. Pour eux Allade serait donc un philosophe qui, le premier, connut les effets électriques, mais qui conduisit maladroitement l'instrument terrible dont il croyait disposer. La mort de Tullus Hostilius a souvent été expliquée par cette hypothèse.

ALLAH TAALAI. Allah, contraction de l'article *Al* et du substantif *Elah*, veut dire Dieu en arabe. C'est probablement depuis le triomphe du Koran dans les contrées orientales que ce mot s'emploie seul. Originairement, les Arabes idolâtres, ou du moins polythéistes astrolâtres, ajoutaient à ce nom générique de la divinité le mot *Taalaï*, qui veut dire très-haut, tandis que les autres puissances au-dessus de l'homme étaient comprises sous la dénomination d'Al-Ilahat, les Dieux. Les Romains et les Grecs qui ne comprenaient rien aux idiomes de ces peuples, rendirent ces deux noms par ceux d'Orotalt (Olotali?) et d'Alilat, et en firent deux divinités principales des Arabes (Hérodote, III, 8; Strabon, l. xvi; comp. Sale, *Einleit z. Koran*).

ALLAT ou ALLATA, déesse arabe que vénérait surtout la tribu de Thakif. Elle était regardée comme une des filles du dieu suprême, et elle avait un temple à Taïef, dans un lieu dit Nakhlah (Aboulfarage, *Hist. Dynast.*, p. 160). La neuvième année de l'hégire, Mahomet envoya ses lieutenants Al-Mogheirah et Abou-Sofian, détruire l'idole. Les habitants de Taïef étaient si attachés à leur déesse, qu'une des conditions de la paix qu'ils consentaient à subir, était que l'idole subsisterait encore trois ans. Sur le refus des deux lieutenants, ils demandèrent avec instance qu'au moins on leur accordât un mois pour se séparer de leur déesse. Le prophète fut inflexible, et Allat fut brisée sur-le-champ. (Aboulfeda, *Vie de Mahomet*, p. 127. Comp. Pococke, *Spec. Hist. arab*, p. 90; et Sade, *Einl. z. Kor.*, p. 22 et 25). — On présume qu'Allat était la lune : effectivement cet astre était la grande divinité des Thakifites. Nouvelle preuve qui confirmerait l'union du fétichisme et de l'idolâtrie! Nous ignorons quelle était la figure d'Allat. Était-ce un

bloc informe, ou bien un cône comme les simulacres d'Aphrodite à Cypre, ou enfin une statue à formes humaines? C'est à la première de ces hypothèses qu'il faudrait se ranger si la pierre-déesse Alilat était la même que ce célèbre météorite noir de la Kaaba, enchâssé primitivement dans la muraille (ou plutôt dans le seuil) par ordre du prophète, qui voulait à-la-fois satisfaire les vieilles superstitions du peuple et soustraire à ses regards l'objet de stupides adorations; puis enlevé, sous le khalifat de Moctader, par les Karmathes, qui le regardaient (avec raison, sans doute) comme une ancienne idole; remise en place plus de vingt ans après, et enfin recommandée aux hommages des musulmans même, comme à ceux de ses anciens adorateurs, par diverses traditions fabriquées à plaisir par des syncrétistes (*Asiat. Research.*, IV, 3, 88). Le nom d'Allassovad ou Hadjiar-Alassovad que les fidèles mahométans donnent au météorite, ferait penser plutôt à l'idole Al-Ouzza qu'à Allat (*Voy.* Al-Ouzza).

ALLDAFATHIR ou ALLDAFADIR (qu'on écrit aussi avec un seul L), l'Odin scandinave. Ce nom veut dire père (fathir) des siècles (*avld* ou *old*, au pluriel *alldir*, g. *allda*). (*Vafthraadnismal*, IV, 3). C'est à tort qu'on a traduit ce mot par *père des vivants*.

ALLDAGAUTR ou ALDAGAUTR (*myth. scand.*), épithète-nom d'Odin, se trouve dans la *Vegtamsqvida*, VI, 18. Ce nom s'explique d'ordinaire par gardien des âges (toujours *avld* ou *old*; puis *gæta*, garder). Il est possible que cette interprétation ne vaille pas grand'chose. Gautr, qui est aussi un nom d'Odin et qu'habituellement on traduit par gardien, veut dire peut-être Goth (tige supposée des Goths) ou Dieu (*Voy.* Gautr).

ALLIXENTRE. *Voy.* Alexandre.

ALLYROTHIUS. *Voy.* Halirrhothe.

ALMA, c'est-à-dire *nourricière* (d'*Alo*), Cérès et Vénus. On voit assez pourquoi rien n'empêche que ce nom ne soit donné aussi à d'autres déesses; car nombre d'entre elles sont, comme Vénus et Cérès, des faces bienfaisantes de l'idée primordiale de grande fécondatrice. Vénus, sous le nom d'Alma, avait un temple dans le douzième quartier de Rome. Alma est justement l'épithète que l'incrédule Lucrèce lui donne au commencement de son poëme. *Voy.* sur ce point les commentateurs modernes Wakefield et Mason Good; et sur Alma appliqué à Cérès, Taubmann, sur I, 7 des *Géorgiq.* de Virgile, et I, 306 de l'*Énéide.*

ALMANE, en latin Alemanus, Hercule de Germanie, était regardé par les races belliqueuses de ce pays, comme le dieu de la guerre. On l'invoquait en marchant au combat. En le localisant dans l'histoire on en faisait un ancien roi des Boii: aussi est-ce particulièrement aux environs de Ratisbonne qu'il était honoré (*Mythol.* de Banier, t. VI). Il serait important ici de résoudre les trois questions suivantes: 1° Ce peuple d'Allmanns, qui a donné son nom à l'Allemagne dans le moyen âge, forma-t-il originairement soit une race, soit une tribu particulière? ou bien (comme l'indique leur nom *all*, tout, *mann*, homme) n'était-ce qu'un ramas de fugitifs, d'exilés, d'aventuriers, comme les sujets primitifs de Romulus dans l'histoire romaine? 2° Quel rapport y a-t-il d'Allmann au dieu germano-scandinave

Odin ou Vudan? Est-ce un seul et même dieu? Le premier n'est-il qu'une incarnation, une émanation du second? 3° Almane a-t-il existé réellement?

ALME, Ἄλμος, père de Chrysogène, que Neptune rendit mère de Minyas. — Alme (en latin *Almus*), est aussi le nom ou l'épithète de Jupiter, regardé comme le fécondateur et le conservateur de toutes choses.

ALMÈNE. *Voy.* Ialmène.

1. ALMON, en latin Almo (g. *Almonis*), en grec on dirait Ἄλμων (-ωνος), dieu-fleuve du territoire de Rome, était censé le père de la nymphe Lara, qui fut aimée de Mercure, et par conséquent l'aïeul des Lares. Ceux qui se préparaient à sacrifier à Cybèle devaient préalablement se purifier dans ses eaux limpides et saintes. Tous les ans (Ovide, *Fastes*, IV, 387), le jour de la fête des Mégalésies (6 avril), dédiée à cette déesse, on portait avec la plus grande solennité sa statue au fleuve Almon, où on la tenait quelque temps plongée; après quoi l'on revenait au temple avec la pompe que chante Lucrèce (l. II; voy. aussi Martial, l. III, ép. XLVII; et comparez à l'article Cybèle tout ce qui est dit des Mégalésies). — Le petit fleuve Almon joue ici le rôle dont chaque fleuve sacré est en possession chez les peuples à qui la nécessité des irrigations a fait dire que tout naît de l'eau. L'Alphée en Élide, le Pénée en Thessalie, l'Achéloüs, sur les confins de l'Acarnanie et de l'Épire, en Égypte le Nil, aux Indes le Gange, s'offrent tous comme dieux nourriciers et fécondateurs, époux ou pères, ou quelquefois époux et pères d'une nymphe qui elle-même donne naissance à une nombreuse famille de génies tutélaires. Nul doute même qu'Almo ne soit dérivé d'*Alo*, d'où viennent aussi *Almus* et *Alma*. — L'Almon se nomme aujourd'hui *Acquatuccio*. Il se jette dans le Tibre, près du monticule qui était appelé par les anciens Romains *mons Testaceus*.

2. ALMON, fils aîné de Tyrrhus, fut tué par Ascagne dans l'escarmouche qui eut lieu entre ses compagnons et la suite du prince troyen, à l'occasion d'un cerf sacré que ce dernier avait tué dans un bois qui lui appartenait. Ce meurtre fut la cause d'une guerre sanglante entre les Rutules, conduits par Turnus et les Troyens, amenés par Énée en Italie (*Énéide*, VII, 532-575).

ALMOPS, Ἄλμωψ (g. -ωπος), géant, un de ceux qui firent la guerre à Jupiter, donna son nom à l'Almopie ou Almopide, contrée de la Macédoine (Thucydide, l. II; Étienne de Byzance, a. t. Ἀλμωπία). — Un autre Almops avait pour père Neptune, et pour mère la fille d'Athamas, Hellé.

ALMOSTHARI était, dans la croyance des Arabes avant Mahomet, le dieu-planète Jupiter.

ALOAS, Ἀλωάς, ou ALOIS, Ἀλωΐς, c'est-à-dire *la batteuse en grange* ou *celle qui se plaît dans l'aire* (ἅλως), Cérès. Athènes célébrait en son honneur les Aloennes (Ἀλῶα), dont le nom a été barbarement travesti en Airéennes. Les offrandes présentées à la déesse consistaient en vin, gerbes et fruits (Démosthènes, *cont. Néer.*; Harpocration et Suidas, article Ἀλῶα; Alciphron, *Lettre de Ménandre à Glycère*; et, ce qui résume tout, Potter, *Arch.*, tr. all. de Romburg, I, 796). On lui donne aussi le nom d'Évalosie.

ALOCHOS, Ἄλοχος, c'est-à-dire *l'épouse*, Thémis, femme de J...

ter, selon les Pélasgues dodonéens.

ALOÉE, Ἀλωεύς, issu de Titan et de la Terre, épousa Iphimédie, fille de Triopas. Amoureuse de Neptune, celle-ci se rendait chaque jour au bord de la mer, y puisait de l'eau dans la paume de sa main et la versait dans son sein : elle devint ainsi mère de deux fils, Otus et Éphialte, que d'ordinaire on nomme Aloïdes, parce qu'Aloée les éleva malgré l'infidélité connue de son épouse (*Voy.* Aloïdes et Iphimédie). — Un autre Aloée, fils du Soleil et de Circé, obtint pour royaume l'Asopide (contrée arrosée par l'Asope; mais quel Asope? celui de la Sicyonie?), et fut père d'Épopée, qui luimême eut pour fils et pour successeur Marathe.

ALOIDES, Ἀλωεῖδαι, ou mieux encore Ἀλωεΐδα (au duel), géants ainsi nommés d'Aloée, leur père putatif (*Voy.* Aloée), devaient le jour au commerce furtif de Neptune et d'Iphimédie. On voit à l'art. cité, que cette épouse infidèle, éprise du dieu des eaux, allait chaque jour se baigner dans la mer, et faisait couler de ses mains sur son sein les flots salés de son humide amant. Enceinte, puis mère de deux jumeaux, elle leur donna les noms sinistres d'Éphialte et d'Otus (le Cauchemar et le Hibou). Neptune, voulant que leur origine miraculeuse fût partout reconnue, leur prédit que chaque année ils acquerraient une aune de haut et une coudée de tour. Effectivement à neuf ans leur taille avait atteint vingt-sept coudées de hauteur. Suivant un autre calcul (Hygin, *Fab.* XXVIII), ils grandissaient d'un doigt par mois. Diodore (l. IV, ch. 87), d'après des récits encore plus exagérés, leur donne en grosseur neuf coudées, en hauteur neuf plèthres (env. 800 aunes). Homère (*Odyss.*, ch. XI, v. 310, etc.), se borne à leur assigner vingt-sept aunes de hauteur sur neuf. Selon Pausanias (l. IX, ch. 29), ces énormes colosses bâtirent Ascra en Béotie, fondèrent le culte primordial des Muses, qu'ils bornèrent à trois, Aédé, Mnémé, Mélété, et leur consacrèrent l'Hélicon. Les autres mythographes les font apparaître dans des scènes d'un genre tout opposé et bien mieux en harmonie avec leurs forces démesurées et leurs dimensions gigantesques. Encore impubères, ils aspirent à la possession des déesses : Junon doit être le partage d'Éphialte, Diane appartiendra à son frère. Jupiter se refuse à leur sommation; ils lui déclarent la guerre, transportent l'Ossa sur l'Olympe, le Pélion sur l'Ossa, et escaladent ainsi le ciel. Mars s'élance à leur rencontre : ils le saisissent et l'enchaînent. Treize mois le dieu imprudent languit dans leurs chaînes, quand enfin Mercure le délivre par une ruse que ne pénètrent pas ses robustes ennemis. Peu après a lieu la chute définitive des deux Aloïdes. Selon les récits anciens, Apollon les tue à coups de flèche avant qu'un tendre duvet ombrage leurs joues (Homère, pass. cité, et comp. le Scholiaste). Suivant les autres, c'est Diane seule qui a cette gloire. Métamorphosée en biche, elle se précipite entre les deux frères, qui ajustent la flèche sur l'arc, dès qu'ils l'aperçoivent; mais soudain la déesse s'échappe, et les dards homicides n'ayant plus de proie bocagère à frapper, s'enfoncent dans le sein des terribles chasseurs (Apollodore, l. I, ch. 7, § 4). Ailleurs les deux frères veulent faire violence à Diane (Hygin, *fab.* XXVIII), et c'est Apollon qui envoie la biche. Ailleurs, enfin, c'est sous les coups réunis d'Apollon et de Diane que les monstres expirent. Pindare (*Pytiq.*,

IV, v. 156) et Diodore de Sicile (l. V, ch. 51) placent le théâtre de cet évènement dans l'île de Naxos. Cependant les Béotiens montraient le tombeau des Aloïdes auprès d'Anthédon, et Philostrate (*Héroïq.*, I, § 3) semble dire qu'on le voyait en Thessalie. Beaucoup plus tard, sans doute, on s'avisa de mettre ces deux rebelles dans le Tartare avec les autres impies. Plongés au fond des enfers, ils sont tous deux liés à une énorme colonne; un duc à l'immense envergure les poursuit de ses cris funestes, et le bec d'un vautour leur dévore le cœur. — Le mythe des Aloïdes se compose d'éléments évidemment hétérogènes. La fondation d'Ascra, l'érection d'un autel aux Muses, n'ont rien d'analogue à la terrible lutte que des divinités bienfaisantes et légitimes soutiennent contre les Aloïdes; et là même, deux ou trois idées différentes ont été assez bizarrement entées sur le même tronc. Très-probablement la conception fondamentale est celle qu'a signalée Creuzer (*Symb. u. M.*, tr. franç. t. II, p. 333), « la Terre des régions maritimes et des côtes en lutte avec la Mer, et les révolutions physiques jadis opérées dans le bassin du Pénée et de l'Asope. » Sans cesse la Terre, indocile et parjure épouse, qu'Aloée veut rendre mère de produits utiles, se laisse envahir par les eaux; et de son illégitime commerce avec Neptune naissent des puissances gigantesques, oppressives et ténébreuses, véritables oiseaux de ténèbres et cauchemars des fertiles guérets, et qui détruisent les espérances naissantes de l'agriculteur. Serait-il téméraire de penser ici à ces vastes marécages qui si long-temps couvrirent le sol de la Grèce, et qui, inféconds et insalubres en même temps, s'étendent pour peu qu'on néglige de leur opposer des limites. L'immense marais de Pinsk, engloutissant des armées, ne ressemblerait-t-il pas aux Aloïdes, qui chargent de chaînes le dieu de la guerre? A cette forme de dualisme se rattachèrent plus tard les légendes, dualistes aussi, de la Titanomachie; et, au lieu de nous faire voir les Posidonides annihilant les ouvrages d'Aloée, on se figura les Aloïdes, comme d'autres Titans escaladant les cieux. Troisième élément: les dieux-astres bienfaiteurs, Apollon et Diane, le Soleil et la Lune, répriment l'audace et les criminelles tentatives des deux enfants-géants. Cependant une quatrième idée surgit à côté de celle-là, et quelquefois s'y allie. La Ruse, mieux que la Force, triomphe d'un ennemi redoutable; Diane, pour vaincre les Aloïdes, attire vers elle les flèches, qu'elle évite par sa légèreté, et qui vont les frapper eux-mêmes; Mercure délivre par un stratagème l'intrépide Mars, que sa valeur n'a pu défendre. K.-Ottf. Müller et Welcker ont donné des interprétations toutes différentes du mythe des Aloïdes (voy. trad. fr. de la *Symb. u. M.*, déjà citée). Heyne (sur Apollod., t. I, ch. VII, § 4) y voit une fable provenue de l'expression proverbiale: « Il est si brave qu'il enchaînerait Mars même. »

ALONIM et ALONOTH étaient à Carthage le nom générique de la divinité (*Voy.* Plaute, *le Carth.*, V, 1, 15; 1, 11; et comp. Bellermann, *Versuch einer Erklar. d. Pun. Rel.*, I, 33, 45). Ces deux noms sont au pluriel et le second est un féminin. Il n'en serait pas moins possible qu'ils aient quelquefois désigné un seul dieu. C'est ainsi qu'à tout instant nous disons les cieux, pour le ciel; les champs, pour la cam-

pagne. D'ailleurs on voit, par mille exemples mythologiques, avec quelle facilité l'unité suprême, Dieu, s'émane, se délègue, s'individualise dans des personnes subalternes, rayons d'un même centre, rayons du même foyer. Dans l'esprit des anciennes religions cette multiplicité de rayons n'efface point l'unité de la source calorifique : Élohim revient à El. Quant à la spécification féminine de l'essence céleste, elle n'est point surprenante. Dans le système du panthéisme, Dieu, comme un tout immense, qui embrasse en lui passivité et activité, apparaît naturellement androgyne. Mais les peuples, pour l'ordinaire, n'aperçurent de l'androgynisme qu'une de ses faces; de telle sorte que le sexe mâle tantôt prédomina, tantôt disparut éclipsé par l'autre. Dire dans quel cas, pourquoi, comment, serait trop long ici (*Voy.* Artémis, Cabires, Cybèle, Môt).

ALOPE, Ἀλόπη, fille du géant-voleur Cercyon, inspira une passion effrénée à Neptune, son aïeul, qui, ne pouvant lui faire partager ses désirs, lui fit violence. Alope, confuse d'un malheur qu'elle n'osait avouer, exposa le fruit de cette triste union dans la campagne. Une jument égarée nourrit de son lait l'orphelin, et peu de temps après des bergers le recueillirent. Les riches langes dont son corps était enveloppé excitèrent une rixe parmi ces pauvres nomades, qui finirent par porter devant Cercyon l'enfant et les langes dont ils se disputaient la possession. Cercyon reconnut une robe de sa fille, et, dans son courroux, il fit jeter Alope à la mer. Selon d'autres, il la tua de sa main; et les dieux, prenant pitié d'elle, la changèrent en fontaine (Hygin, *fab.* CLXXXVII). L'enfant, exposé de nouveau, et de nouveau allaité par une cavale, reçut des bergers, témoins de ce deuxième miracle, le nom d'Hippothoüs (*Voy.* cet article).—On mentionne encore trois personnages sous le nom d'Alope : 1° une Harpye, sœur d'Ocypète et d'Aello (Hygin, *fab.* xiv). Hésiode (*Théogonie*), ne connaît que les deux dernières, et remplace Alope par Iris. 2° Une fille d'Actor, le roi de Thessalie, qui donna son nom à la petite ville d'Alope, près de Larisse Crémaste, dans la Phthiotide. 3° Un fils d'Hercule et de la Thespiade Laothoé (Apollodore, II, vii, 8). Ce dernier se nomme en grec Ἀλόπιος, qu'on peut rendre aussi par Alopios ou Alopius.

ALOPEX, Ἀλώπηξ (g. -εκος), Thébain renommé par son astuce, ayant été chassé de Thèbes par Créon, rassembla autour de lui nombre d'aventuriers et de gens sans aveu, avec lesquels s'étant retiré sur une montagne voisine, il multiplia ses excursions dans le territoire thébain, où souvent il enleva de jeunes filles et de jeunes garçons, que probablement il ne rendait pas sans rançon et dont quelques-uns devaient lui servir d'otages. Peut-être est-ce à tout ce corps de brigands que s'applique le nom d'Alopex, nom évidemment allégorique, puisqu'il signifie, en grec, *renard*. Les légendaires (Apollodore, II, iv, 7; Antoninus Liber., *Métam.*, xli; Ovide, *Métam.*, vii, 763; comp. Pausanias, IX, 19) ont ainsi travesti ce fait antique. Thémis, disent-ils, irritée contre les Thébains, envoya contre eux un renard gigantesque qui désolait toute la contrée par ses ravages, et auquel il fallait chaque mois abandonner une victime humaine. Sur ces entrefaites, Amphitryon vint dans le pays et demanda des secours pour combattre Télèbes. On les lui promit, à con-

dition qu'il commencerait par délivrer les Thébains de l'astucieux anthropophage. Il y parvint à l'aide du chien de Céphale, Lélaps, qui, à la vérité, ne put atteindre Alopex, mais qui, sur le point de le saisir, fut, ainsi que lui, métamorphosé en pierre au milieu de la campagne dont le monstre avait long-temps été la terreur.

ALOPIE. *Voy.* Aellopus.

ALOPIOS, ou ALOPIUS. *Voy.* Alope, fin.

ALORÉ, Ἄλωρος, premier roi des Chaldéens, selon Bérose, reçut la royauté des mains de Dieu même. Babylone était sa patrie et fut le siége de son gouvernement (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, t. XVI).

ALOS, Ἄλως, suivante d'Ino, la femme d'Athamas: selon les uns, elle apprit à sa maîtresse à rôtir les grains pour les empêcher de germer en terre; selon les autres, elle révéla aux Thébains la supercherie atroce d'Ino. Une ville de Thessalie prit le nom de cette parèdre, dont le caractère est si contesté.

AL-OUZZA, déesse arabe, était honorée par les tribus de Koréich et de Kénanah, et par une partie de celle de Salim. On a prétendu que la tribu de Gkatfam l'identifiait à l'acacia ou au prunier sauvage, et lui rendait des hommages sous ce nom. Un nommé Dhalem bâtit, le premier, de bois d'acacia, un petit temple, qu'il appela Boss, et qui était construit de manière à ce que, aussitôt qu'on y entrait, un son faisait retentir l'édifice sacré. L'idole fut détruite et la chapelle renversée, la huitième année de l'hégire (629 de J.-C.) par Khaled-Ibn-Valid. Un autre récit place à une époque antérieure la destruction du Boss, et l'attribue à Zobéir, qui en même temps tua Dhalem, son fondateur. On avait, dit-on, sacrifié de jeunes filles en l'honneur de la déesse Al-Ouzza.

ALPHA, Ἄλφα, était le nom d'Osiris, à Byblos (*Lexiq. inéd.* de la biblioth. Coislin, n° 5, p. 604); mais, par une contradiction bizarre, c'était aussi celui du sanglier dont la dent cruelle avait tué Adonis. Comment se rendre compte de la co-existence de ces deux sens, quand on songe que dans le sens herméneutique, Osiris et Adonis ne sont presque qu'un même être, puisque tous deux sont des incarnations du soleil. Creuzer (*Symb. u. Mythol.*, trad. Guigniaut, t. II, p. 47, not.) présume qu'Alpha, en phénicien, désignait aussi une tête de bœuf (forme de la première lettre de l'alphabet). Or, parmi les symboles sous lesquels était représenté Osiris, figure en première ligne la tête de bœuf ou de taureau.

ALPHÉE, Ἀλφειός, en latin Alpheus (trissyllabe), dieu-fleuve, était, selon la mythologie, fils de l'Océan et de Téthys (Hésiode, *Théogonie*, 338). Selon Plutarque (t. II, p. 1160 des *Œuv. compl.*, in-fol.), il avait un frère nommé Cercaphe. L'ayant tué involontairement, il fut tellement désespéré de ce crime du hasard, qu'il se précipita dans le fleuve Nyctime qui, à partir de cette époque, prit le nom d'Alphée. Suivant les récits ordinaires, qui ne disent mot de cette aventure, Alphée était un prince grand amateur de la chasse. Toujours errant au fond des bois, où il poursuivait les daims timides et les sangliers, il y aperçut un jour Aréthuse, la plus belle des nymphes qui formaient le cortége de Diane. Épris de ses charmes, il essaya, mais vainement, de lui faire partager son amour. Aréthuse, sans cesse persécutée par les sollicitations importunes du fils de Téthys, se mit à fuir. Alphée la poursuivit jusque

dans l'île d'Ortygie, en Sicile, où enfin les Dieux la dérobèrent à ses poursuites en la métamorphosant en une fontaine. C'est sur cette idée primordiale que, dans la suite, les poètes ont feint que l'Alphée coulait sous la Méditerranée, de l'Élide jusqu'aux côtes de la Sicile, pour y rejoindre Aréthuse que les dieux y avaient soudainement transportée. Voltaire attribue ce même cours souterrain à la nymphe :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

HENRIADE, ch. IX.

Dans Pausanias (VI, 22), c'est de Diane même, et non d'une des nymphes de sa suite, qu'Alphée devient amoureux. Il se détermine à l'enlever et se glisse dans son cortège à Létrines. Mais la déesse, pour déjouer ses projets, ordonne à ses nymphes de se barbouiller le visage de vase, et leur en donne l'exemple elle-même. Ce masque les rendait méconnaissables, et Alphée, ne pouvant distinguer Diane des femmes qui l'entouraient, quitta Létrines sans exécuter son entreprise. Cette aventure valut à la déesse les noms d'Alphée (Ἀλφειαίη), Alphiasse, Alphionie (notez en passant qu'ἀλφός, en grec, signifie *vase*). — Les personnages les plus illustres de la Messénie, les Créthon, les Dioclès, les Orsiloque (*Voy.* ces noms), faisaient remonter leur origine au fleuve Alphée. — *N. B.* Toutes les géographies anciennes contiennent ce qu'il est nécessaire de connaître sur cette rivière, la plus considérable du Péloponèse, et qui porte aujourd'hui le nom de Roufia. Elle se perd en partie dans les sables, à peu de distance de la côte; mais il est faux que ce que l'on y jette reparaisse dans la fontaine d'Aréthuse, en Sicile. — Dans un des bas-reliefs du vase de marbre de la villa du cardinal Alex. Albani, reproduit dans Winckelmann, *Monumenti inediti*, n° 64, le troisième travail représente le nettoiement des étables d'Augias, en d'autres termes l'assainissement de l'Élide, par Hercule. Il est probable que le fleuve qu'on voit devant lui est l'Alphée, auquel le dessèchement des marais voisins doit procurer un cours plus libre. Toutefois on doit noter que quelques archéologues voient dans ce morceau une allusion au dessèchement des marais de la vallée de Tempé, et que dans ce cas le fleuve serait le Pénée.

ALPHÉNOR, ALPHENOR en latin, un des sept fils de Niobé dans les *Métamorphoses* d'Ovide (liv. VI), est tué à l'instant où il s'efforce de relever ses frères Phédime et Tantale.

ALPHÉSIBÉE Ἀλφεσίβοια, fille de Phégée, qui régnait à Psophis en Arcadie, et qui le premier purifia Alcméon, banni, et en proie aux remords pour avoir assassiné sa mère, épousa ce prince, dont elle était la première femme, si l'on ne compte point pour telle la Thébaine Manto. Alcméon lui donna pour présents de noces le collier et la robe d'Harmonie. Plus tard il les lui reprit sous prétexte de les consacrer dans le temple de Delphes, ainsi que l'avait ordonné l'oracle. Alphésibée ne tarda pas à être instruite de la perfidie de son époux, qui ne lui avait redemandé ces présents que pour les donner à Callirué, sa seconde femme. On sait que, trop sensibles à ses plaintes, ses frères Pronoüs et Agénor se mirent à la poursuite d'Alcméon, et lui arrachèrent à la fois ces précieux aednes (dot) et la vie. A cette nouvelle, Alphésibée, au désespoir,

leur adressa de violents reproches. Les meurtriers alors l'enfermèrent dans un coffre, et l'envoyèrent ainsi à Tégée, chez Agapénor, qu'ils chargèrent de la tenir éternellement en prison, comme ayant donné la mort à son époux (Apollodore, III, 7; Pausanias, VIII, 24; Hygin, *Fab.* CCXLIV). On nomme aussi cette princesse Arsinoé. — Quelques traditions ont fait naître Adonis d'un roi Phénix et d'Alphésibée (Apollod., III, XIII, 5). L'Anaxibie, fille de Bias, et femme de Pélias, se nomme dans Théocrite (*Idyll.* III, 145) Alphésibée.

ALRUNES ou RUNES, étaient dans la mythologie scandinave de petites idoles de bois, qui remplissaient les fonctions de Pénates ou de Lares, c'est-à-dire de génies protecteurs domestiques. Il est donc inutile de s'étendre sur les propriétés talismaniques qu'on leur attribuait. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que presque toujours c'étaient des figures de femme; c'est qu'on les fabriquait avec la racine des bois les plus durs, notamment de la mandragore; c'est qu'on les habillait, qu'on les couchait mollement, qu'on les lavait et les parfumait, qu'on leur servait à boire et à manger, sans quoi elles souffraient des douleurs véritables et ne manquaient pas de les exprimer par des cris; c'est enfin qu'elles annonçaient l'avenir par de légers mouvements de tête. Les Alrunes avaient pour l'ordinaire six pieds de hauteur. — Les lettres de l'alphabet scandinave portaient aussi ce nom de Runes ou Alrunes, et étaient regardées comme des divinités. On les employait à diverses opérations magiques. Enfin les prêtres s'appelaient aussi Alrunes (Mallet). On assure qu'il reste encore des vestiges de ces superstitions en Danemark et en Suède.

ALTELLE, ALTELLUS (que l'on prend pour syncope d'*alo* et *tellus*), surnom de Romulus, pris comme fils ou nourrisson de la Terre.

ALTÈNE, ALTENUS, dieu-fleuve, dont l'eau servait à Podalire pour guérir toutes les maladies.

ALTERCATIO, c'est-à-dire LA DISCORDE, dans Hygin (*préface*); en grec Éris. *Voy.* ÉRIS.

ALTÈS, Ἄλτης, régna sur les Léléges de Pédase, aux bords du Satnion (*Iliad.*, XXI), et eut pour fille Laothoé, maîtresse de Priam.

ALTHÉE, en latin ALTHÆA, en grec Ἀλθαία, fille de Thespius et d'Eurythémis, épousa le roi de Calydon, OEnée (Οἰνεύς), dont elle eut deux filles, Gorgé et Déjanire, et trois fils Toxée, Thyrée, Clymène. Il faut y joindre Méléagre, dont le père fut Mars. Ce dernier n'avait encore que sept jours lorsqu'une Parque entra dans la chambre de l'accouchée et proclama que la vie de l'enfant s'éteindrait en même temps que le tison qui brûlait dans l'âtre. S'élancer du lit, arracher le tison, l'inonder d'eau, le serrer précieusement, tout cela est pour Althée l'affaire d'un instant. On sait que plus tard Méléagre, vainqueur du sanglier de Calydon, tua ses deux oncles qui avaient osé parler plus que légèrement d'Atalante. Irritée de la mort de ses frères, Althée, à cette nouvelle, alla reprendre le tison fatal et le jeta au feu. Méléagre mourut à l'instant où ce frêle symbole de son existence fut complètement réduit en cendre. Althée ne tarda pas à se repentir de sa fureur et se pendit de désespoir (Apollodore, I, VII, 8; Ovide, *Métamorph.*, VIII, 446; Hygin, *Fab.* CLXXI). Dans Homère (*Iliad.*, IX, 580; comparez Diodore, IV, 34), Althée se

borne à maudire son fils, qui meurt aussitôt. Tzetzès (sur Lycophron, 49) raconte la mort de Méléagre d'une autre façon. Althée, pendant sa grossesse, avait eu la fantaisie de manger tout un bouquet de feuilles d'olivier : ces feuilles sortirent de son sein en même temps que le jeune Méléagre; et c'est à leur conservation que les devins lièrent l'existence de Méléagre. Althée les avait placées en lieu sûr. Lorsque la catastrophe de ses frères la rendit infidèle à l'amour maternel, elle jeta au feu les feuilles d'olivier ; et son fils, consumé lentement par un feu inexplicable et invincible, expira à l'instant où les feuilles achevaient de s'exhaler en fumée. Dans ces deux versions prédomine toujours une même idée, celle de la brièveté de la vie, représentée par la fragilité d'un végétal. La dernière nous offre de plus une imitation lointaine et vague de la légende d'Agdistis, mangeant les amandes du phalle planté en terre par les dieux, et devenant enceinte. En thèse générale, Althée veut dire la Fécondatrice, la Nourricière, la puissance qui entretient la vie et qui pourtant finit par la détruire. Althée est le même mot que Lato, Ilith, Éleutho, Alilat.

1. ALTHÉMÈNE, Ἀλθημένης (g. -ους), fils du roi de Crète, Crétée, que l'on nomme aussi Cratée, et par conséquent petit-fils de Minos et de Pasiphaé, alla, pour se dérober à l'exécution de l'oracle qui annonçait que son père mourrait de sa main, s'établir dans l'île de Rhodes, où il jeta les fondements de Camire. Le lieu où il débarqua s'appela Crétéuie. C'est à lui que l'on attribue l'introduction du culte de Jupiter à Rhodes. En effet, il éleva un temple à ce Dieu sur le mont Athabyrien, du haut duquel on pouvait découvrir la Crète. Apémosyne, sa sœur, qui l'avait accompagné dans son émigration, étant devenue enceinte de Mercure, il en fut tellement irrité qu'il la tua d'un coup de pied dans le côté. Cependant Crétée, séparé de son fils, ne cessait de souhaiter sa présence. Un jour, en dépit de l'effroi que lui inspire l'oracle, il se rend à Rhodes pour voir son fils sans en être vu, ou (comme d'autres l'assurent) pour lui remettre la couronne. Il débarque la nuit. Au milieu du tumulte qu'entraîne cet abordage nocturne, sa suite se prend de querelle avec des bergers. Althémène accourt au bruit et décoche un trait dans l'œil de son père, qui expire après avoir reconnu son fils, mais sans avoir pu se faire reconnaître lui-même à cause des aboiements de chiens. A la fin, cependant, Althémène, en examinant le cadavre de celui qu'il venait de tuer, s'aperçut qu'il était parricide, et, dans son désespoir, supplia la terre de l'engloutir. Ce vœu fut exaucé (Apollodore, III, II, 1; Conon, *Narrat.* XLVII). Diodore qui raconte à peu près les mêmes faits, termine en disant qu'Althémène se retira dans une solitude, où le chagrin ne tarda pas à lui faire perdre la vie (V, 59).

2. ALTHÉMÈNE, fils de Cissus, roi d'Argos, fut chargé, conjointement avec Alète, du commandement des troupes doriennes qui, du Péloponèse, allèrent se jeter sur l'Attique. On sait que cette expédition, commencée sous d'assez heureux auspices, devint infructueuse par le dévoûment volontaire du roi athénien Codrus, qui, en se précipitant dans les rangs ennemis où il trouva la mort, assura la victoire à ses compatriotes (*Voy.* ALÈTE et CODRUS). Ayant alors établi une partie de ses compagnons à Mégare, il se mit,

avec le reste, à la tête d'une colonie qu'il conduisit dans l'île de Crète, et qui semble y avoir fondé dix villes (Strabon, liv. XIV; Eustathe sur *Iliade*, v. 156 du catalog.). Conon (*Narr.* XLVII) raconte autrement cette émigration. Althémène, dit-il, était le plus jeune des fils de Cissus. A la suite de longues querelles avec ses frères, il résolut de quitter le Péloponèse, et, dans cette intention, rassembla autour de lui beaucoup de Doriens et de Pélasgues. Un oracle lui ordonna de se diriger vers Jupiter et le Soleil. Il interpréta ces mots par la Crète et Rhodes, et, après avoir établi dans la première de ces îles une partie de ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, il alla relever et agrandir dans Rhodes les villes de Linde, Camire et Jalyse, qui devinrent le royaume de l'Hexapole dorique. Voyez Raoul-Rochette (*Col. grecq.*, III, 75).

ALTHÈNE, Althænus, Ἄλθαινος, ou ALÈNE, Alænus, Ἄλαινος, beau-frère de Diomède, le suivit dans son émigration, et fut pris pour arbitre dans le différend qui eut lieu entre ce prince et Daunus. Vénus, favorable à ce dernier, rendit Althène amoureux d'Érippe, sa fille; et le juge peu scrupuleux décida en faveur du père de celle qu'il voulait obtenir en mariage (Lycophron, 619; et les notes du Scholiaste sur ce pass.). — Un autre Althène s'écrit le plus souvent Altène (*V.* ce nom).

ALTHÈPE, Ἄλθηπος, avait pour père Neptune et pour mère Léis, fille du roi de Trézène Orius. Il succéda à son aïeul et donna au royaume, qui jusque-là s'était appelé Orie, le nom d'Althépie (Pausan., II, 30). — On parle aussi d'un Althèpe, roi d'Égypte : c'est sans doute le mêm'.

ALTHÈS. *Voy.* Altès.

ALTIOS, Jupiter, ainsi nommé parce qu'il était adoré dans l'Altis, bois sacré d'Olympie.

ALTOR, c'est-à-dire *qui nourrit;* Pluton, parce que la terre nourrit tout ce qui jouit de la vie.

ALUMNE, *alumnus* et *alumna*, l'un et l'autre dans le sens de *nourricier*, Jupiter et Cérès (*Voy.* Alma et Alme).

ALUZZA. *Voy.* Al-Ouzza.

ALVALDI ou ALLVALDI, géant de la mythologie scandinave, était très-riche en or; il laissa en mourant ses trésors à ses trois fils Thiassi, Idi et Gangr (*Harbardsliod*, 18). C'est probablement une personnification de l'époque la plus rude et la plus cruelle de l'hiver. Le nom d'Alvaldi, *omnium potens*, παντοκράτωρ, appuie assez bien la conjecture. Dans les régions septentrionales cette époque dure trois mois; de là trois fils. L'or dont le mythe fait mention indique peut-être l'éclat des aurores boréales si fréquentes dans cette froide saison et sous ces hautes latitudes.

ALVÉE, le mauvais esprit chez les indigènes du Chili, est regardé par eux comme le dévastateur et le destructeur de tous les biens. C'est lui qui donne la mort aux êtres vivants. Comme aux yeux de ces peuples la vie est le plus grand de tous les biens, au lieu de dire d'un homme qu'il est mort, ils disent : Alvée l'a pris (M. Dobrizhoffer, *Gesch. der Abiponer*, t. II, p. 117).

ALXION, Ἀλξίων (g. -ιονος), est donné dans Pausanias (V, 1) pour père d'OEnomaüs, que d'autres font fils de Mars.

ALYCHMIOS, Ἀλύχμιος, Mercure, ainsi nommé à cause de la ville d'Alychme où il était honoré (Étienne de Byzance, art. Ἀλύχμιος). Ne serait-

ce pas simplement Alchymios (*Voy.* ce nom)?

ALYCUS, Ἄλυκος, fils de Scirrhon, aida les Dioscures Tyndarides à reprendre Hélène qui avait été enfermée dans Aphidnes par Thésée. On ajoute que le héros athénien tua Alycus. Ce ne fut donc que postérieurement, car on ne parle point de Thésée comme se trouvant dans le Péloponèse lors de l'expédition de Castor et Pollux contre Aphidnes. Alycus fut enterré à Mégare.

ALYSE, Ἀλύσιος, surnom commun à Bacchus et à Jupiter : au premier parce qu'il délie et dénoue (α intensif et λύω ; comp. Lyée); au second parce qu'on l'invoquait au pied du cap Alyse, dans l'île de Crète.

ALYXOTHOÉ. *Voy.* Alexiroé.

ALZÈS, dieu de l'amour fraternel dans la mythologie scandinave est représenté sous les traits d'un adolescent.

ALZOHARAH était dans l'antique sabéisme des Arabes la déesse-planète Vénus, et avait à Sanaa, une des capitales de l'Iémen, un temple nommé Beith-Khumdam.

AMA, la même que PARVATI, dans le langage populaire des Hindous (Paulin, *Systema Brahman.*).

AMALTHÉE, Ἀμάλθεια, et en latin Amalthea, nymphe-chèvre, nourrice de Jupiter, est ordinairement donnée pour fille du roi de Crète Mélisse et pour sœur de Mélissa (au nom de cette dernière quelques-uns substituent celui de Thémis). Dans quelques mythologues, Amalthée est une fille du Soleil (Ératosth., *Catastérism.* xiii) ou d'un roi Hémone (Apollodore, II, vii, 5), du reste parfaitement inconnu. On ne varie pas moins sur la manière dont elle nourrit, soit seule, soit conjointement avec sa sœur, le jeune dieu confié par Ops ou par Rée à ses soins vigilants. L'allaite-t-elle, ou bien lui fait-elle sucer le lait extrait des mamelles de sa chèvre favorite? Il y a des autorités pour l'une et pour l'autre de ces traditions. Nouvelle variante : qui s'appelle Amalthée? Ceux-ci affectent le nom à la nymphe ; ceux-là le donnent à la chèvre. Enfin des légendes évidemment formées à part, mais sur une même idée fondamentale, présentent, comme nourrice de Jupiter, une Éga, en qui les uns voient une chèvre (ainsi que l'indique le nom), tandis que les autres la proclament fille ou du Soleil ou d'Olène. Tantôt les deux mythes (celui d'Amalthée et d'Éga) se présentent comme isolés, tantôt on les joint. La vue d'Éga, dit-on, effrayait les Titans, ses frères : à leur sollicitation, la Terre, leur mère commune, donna Éga à la nymphe Amalthée, qui la cacha dans un antre de Crète, et qui, dans la suite, lui donna Jupiter à nourrir. Revenons maintenant à la légende pure, qui, sans faire mention d'Éga, nous montre ou Amalthée femme et une chèvre, ou Amalthée chèvre et une femme. Un jour la chèvre sainte en bondissant dans les bois alla frapper imprudemment un arbre; une de ses cornes s'y brisa. Sa maîtresse désolée enveloppa cette corne d'un vert feuillage, l'emplit de fruits, et alla la présenter à Jupiter, qui l'accepta de sa main et qui la plaça aux cieux. Selon d'autres, c'est la nymphe qui eut l'honneur de se voir ainsi transportée à la voûte céleste, où, depuis ce temps, elle brille étoile radieuse et vénérée (elle est de première grandeur) sur l'épaule gauche du Cocher. Une rédaction intermédiaire attribue cette métamorphose en étoile à la chèvre même. Jupiter l'enleva vivante aux cieux, ou bien encore, conformément

aux avis de l'oracle qui lui avait promis à cette condition la victoire sur les Titans, il combattit ces fiers enfants de la Terre, couvert de la peau de la chèvre Amalthée dont il fit son égide. Enfin on a identifié la chèvre et la nymphe en disant qu'après son triomphe le dieu des dieux enferma dans la peau de chèvre les ossements d'Amalthée, anima ces reliques glacées, et alors les plaça parmi les astres. Ici se termine la légende proprement dite. Cependant ce serait rester incomplet que de ne pas ajouter quelques mots sur la corne et sur la peau de la chèvre nourricière. Remplie de fruits, puis (à mesure que les poëtes des âges postérieurs embellissaient la tradition première) de fleurs, de feuillages, de céréales, de pièces de monnaie, la corne devint la corne d'abondance, symbole heureux de la fécondité générale et de la puissance nutritive dont est douée la terre. Nous avons vu Jupiter la recevoir des mains de la nymphe ou de la fille du roi sa nourrice. Ailleurs c'est Mercure qui l'ayant acquise, on ne sait pourquoi ni comment, la donne à Hercule. Ailleurs encore Hercule, selon les uns, en fait cadeau à OEnée lorsqu'il obtient la main de sa fille Déjanire ; selon les autres la cède au fleuve Achéloüs, en échange de celle qu'il a eu le malheur de lui arracher dans sa lutte avec lui. Une tradition toute différente veut que la corne d'abondance soit celle d'Achéloüs lui-même. Ce sont les nymphes qui l'emplissent de tous les trésors, féconds ornements de la campagne. Enfin on voit (Apollodore, II, VII, 5) Achéloüs la recevoir d'Amalthée. Pour la peau de la chèvre, c'est elle qui forme ou qui couvre le bouclier de Jupiter : de là le nom d'Égide (αἰγίς, d'αἴξ, chèvre) donné au bouclier ; de là aussi les surnoms d'Égiée, d'Égioque, etc., que porte souvent, dans l'Iliade et chez les poëtes les plus anciens, le maître des dieux. Plus tard, dit-on, il céda ce bouclier, gage d'invincibilité et d'immortalité à la plus puissante des déesses, à Minerve. Plusieurs passages des mythologues mettent la chèvre en rapport avec Méduse : ainsi, par exemple, l'oracle qui annonce à Jupiter la défaite des Titans lui a prescrit de combattre armé de la tête de Méduse en même temps que couvert de la peau de la chèvre ; et Minerve, quand Persée, guidé par elle, a vaincu les noires Gorgones, s'empare de la tête de Méduse, leur reine, et la place sur son égide. — Un bas-relief du palais Giustiniani représente une nymphe qui donne à boire à Jupiter enfant dans la corne d'Amalthée. La belle Junon *Sospita* qui est figurée sur les deniers du triumvir monétaire L. Procilius (Voy. Morelli, *Fam. Procilia*) a sur sa tunique et sur sa tête une peau que l'on peut soupçonner être celle de la chèvre Amalthée. L'allaitement de Jupiter forme le sujet d'un bas-relief qui décore la troisième face de l'autel quadrilatère détaillé *Musée capitolin*, IV, 5, 6, 7. Enfin sur une médaille d'or de Valérien (Banduri, *numism. imperat.*, I, 257) se voit un petit Jupiter assis sur la chèvre Amalthée dont il tient une corne : on lit autour, *Jovi crescenti* (à Jupiter naissant). — Diodore de Sicile (IV, 35, III, 68) prétend que la corne d'Amalthée était un pays à limites sinueuses et très-fertiles. Si cette corne passe des mains d'une nymphe à celles de Jupiter, ou de celles de Jupiter à celles d'une nymphe, c'est qu'un roi d'Égypte, c'est qu'Ammon fait une concession de terrain à une de ses sujettes. Si plus tard cette corne est donnée par Hercule

au dieu-fleuve Achéloüs, c'est que le héros de Tirynthe, en enfermant les eaux dans des rives et en faisant de l'immense marais formé par ses débordements plusieurs embouchures distinctes, met à découvert des terrains fertiles et qui se couvrent spontanément des trésors de la végétation. On peut comparer l'explication toute différente qu'en donne Dupuis (*Orig. de tous les cultes*, t. VI, p. 393, etc.). Il contient d'ailleurs beaucoup de renseignements intéressants et sur la synonymie de l'étoile de la chèvre et sur les petites étoiles disséminées non loin de celle-ci et découvertes par Cléostrate de Ténédos, qui leur donna le nom de chevreaux. On peut aussi parcourir avec fruit ce qu'il avance sur la liaison de la chèvre au culte de Pan et à celui de Dionyse (Bacchus), à la Lune, et à Diane, à la Fortune et au Bon Génie (III, 284, 295, 506, IV, 65), sur son influence humide, bienfaisante et féconde (I, 450; II, 347;), enfin sur ses oracles et sur les chèvres prophétesses (IV, 105). Pour nous, sans entrer aussi avant dans ces détails minutieux, nous nous contenterons des deux remarques suivantes: 1° Mélisse, Mélissa et Amalthée ne sont qu'un seul et même personnage dédoublé en père et filles; c'est la nutrition (Maha-Ilitt, diversement modifié); 2° Amalthée, la nourrice par excellence, est une nymphe-chèvre, comme Io une nymphe-vache. Les légendes ont fait à leur gré prédominer tantôt la face humaine, tantôt la face animale, sans apercevoir le lien mystérieux qui les unissait dans ce fétichisme primitif. — Il est quelquefois question d'une Amalthée, fille d'Ammon et mère de Bacchus. Est-il besoin d'avertir que c'est la même que celle qui précède? Ammon, ou, pour rétablir le mot égyptien, Amoun, c'est Knef, c'est le dieu suprême, c'est le Jupiter de Thèbes. Sa fille, sa femme, sa nourrice en Orient et dans les hautes doctrines, c'est tout un. Bacchus n'est qu'un dieu-soleil; il émane d'Amoun et de sa fille, nourrice-épouse.— La fameuse inconnue qu'on voit figurer dans l'histoire de Tarquin-le-Superbe, comme lui apportant et lui proposant d'acheter les neuf livres sibyllins et en brûlant trois, puis trois encore à mesure que le prince se refuse à les acquérir, se nomme, suivant les mythologues, Amalthée (*V.* Sibylles). — On a quelques raisons de prendre pour une des filles du roi Crétuis, Mélisse, cette femme qui, sur quelques pierres gravées (Wilde, *Gemm. selectæ*, 36, p. 30; Lippert, *Dactylioth*, t. I, n. 148), considère si attentivement une corne pleine.

AMAN, AMANE ou OMANE, Ἄμανος ou Ὤμανος, dieu persan, adoré à Zela avec Anandate et Anahid. Son image était placée sur un autel où l'on entretenait un feu perpétuel. Le haut de la tête de l'idole se prolongeait en forme de cime de mont. Chaque jour les mages chargés de veiller à ce que la flamme sainte ne s'éteignît point allaient dans son temple chanter des hymnes, une branche de verveine à la main, et sur la tête une mitre ou tiare dont les bandelettes pendaient des deux côtés des joues. Amane avait de plus une fête annuelle nommée Saka, dans laquelle on portait processionnellement son image (Strabon, l. XIV et XI; de l'éd. de Tzschukke). — On varie beaucoup sur Amane. Est-ce comme le veut Bochart (*Geog. sacr.*, p. 277) le soleil? est-ce la lumière ou le feu perpétuel? est-ce le superbe Amane (aujourd'hui monte di Skanderan) divinisé (opinion de Creuzer, *Symb. u.*

Myth., II, p. 31 de l'éd. allem.)?

AMANGA, c'est-à-dire *l'homme sans cœur*, est un des noms de Kama (l'Amour) aux Indes.

AMARACUS, Ἀμάρακος, était chargé du soin des parfums dans la maison du roi cypriote Cinyre. Ayant eu le malheur de briser des vases qui en contenaient d'exquis, il en sécha de douleur. Les Dieux, par pitié, le changèrent en marjolaine (ἀμάρακον).

AMAROUSIE. *Voy.* Amarynthis.

AMARSYS, ou AMARSIAS, Ἀμαρσύς ou Ἀμαρσίας, pilote qui conduisit Thésée dans l'île de Crète, où il allait pour combattre le Minotaure.

AMARYNTHE, Ἀμάρυνθος, chasseur de la suite de Diane, donna son nom à un bourg de l'Eubée (Ét. de Byzance, art. Ἀμάρυνθος). — Un des chiens d'Actéon (Apollodore, III, IV, 4) portait aussi ce nom.

AMARYNTHIS, Amarynthie, Amarousie (en lat. Amarusia) et à tort Amarysie, Ἀμαρυνθίς, Ἀμαρυνθία, Ἀμαρουσία, autant de noms de Diane, soit à cause d'Amarynthe, son suivant, soit à cause du bourg euboïque de ce nom. On y célébrait, en son honneur, des fêtes dites Amarousies ou Amarynthies, qui réunissaient les habitants d'Érétrie, de Caryste et d'Athmone, en Attique. (Pausanias, I, 31; Strabon, X; schol. de Pindare *sur Olympiq.* XIII).

AMASTRE, Ἄμαστρος, ami de Persée, fut en hostilité avec le roi colque Éète, et périt de la main d'Argus, fils de Phryxus (Valerius Flacc., *Argonaut.*, VI). Si cette tradition était ancienne, on serait porté à croire à l'antiquité du nom d'Amastris, donné depuis à une ville de Paphlagonie, dans laquelle la princesse Amastris réunit quatre bourgs anciens, Cromnes, Tios, Sésame et Cytore. Sésame avait été fondé du temps de Jason, et Cytore, plus ancienne encore, était rapportée à Cytore, fils de Phryxus. — Un autre Amastre est dans l'Énéide (XI, 673), fils d'Hippotas et compagnon d'Énée. L'amazone Camille lui donne la mort.

AMATE, Amata, femme de Latinus, roi des Aborigènes du Latium, était la sœur de Vénilie (la déesse que quelques traditions faisaient épouse de Janus). On sait avec combien de fureur elle s'opposa aux projets de son époux, qui voulait unir Lavinie, sa fille, au chef des Troyens fugitifs, nouvellement arrivés sur la côte d'Italie. Enflammée par la furie Alecto, que Junon avait arrachée des enfers, elle ôta la vie (ou selon d'autres creva les yeux) à ses deux fils qui secondaient les projets de Latinus, et quand la victoire d'Énée sur les Rutules parut assurée, elle se pendit de désespoir dans le palais (*Énéide*, VII, 51; XI; XII, 595, 603, et comp. Servius sur ce pass.). — On donnait aussi le nom d'Amate à la vestale la plus nouvellement admise dans l'ordre, ou peut-être à la vestale novice qu'on allait installer (Voy. *Mém. de l'Ac. des Insc.*, t. XXXIII, 334). *Amata* ici revient-il simplement à *chère sœur, sœur bien-aimée?* ou bien Amate aurait-elle été considérée comme une prêtresse laïque, prêtresse inférieure? On peut se rappeler les nombreux noms de rois ou de chefs (Teucer, Ajax, Cinyre, Sardanapale Candaule, Atis) qui ont été pris pour des dieux-prêtres.

AMA-TEROU-VON-KAMI, de la mythologie sintoïste, au Japon (*Voy.* Ten-Sio-Taï-Tsin)

AMATHIE, en lat. Amathea,

'Αμάθεια, Néréïde (*Iliade*, XVIII, 39, etc.).

AMATHUS, en latin Amathus, mais au génitif *Amathuntis*; et en grec 'Αμαθούς, (g. -οῦντος), fils d'Hercule, bâtit, dans l'île de Cypre, la ville qui, de son nom, fut appelée Amathonte, plus célèbre encore par le culte qu'elle rendit à Vénus, que par les riches mines de cuivre de ses environs et par ses vins délicieux (Ovide, *Métamorph.*, X, 531; Étienne de Byz., art. 'Αμαθούς). Notons en passant que Scylax de Caryande, qui était à même de connaître les traditions cypriennes bien mieux que les Grecs, nie toute cette histoire du fils d'Hercule, en disant qu'Amathonte dut sa fondation à des indigènes. Jupiter avait aussi un temple dans cette ville. Celui de Vénus était commun à cette déesse et à Adonis. Elle leur dut les noms suivants : Amathontis, 'Αμαθουντίς, Amathontie, 'Αμαθουντία, et Amathusie, 'Αμαθουσία, — Une autre Amathusie fut mère de Cinyre, le père d'Adonis, si même il n'est Adonis.

AMAZONES, 'Αμάζονες (g. -όνων), hiérodoules martiales qui, à une époque antérieure à la guerre de Troie, popularisèrent le culte d'Artémis (Diane) dans la partie occidentale de l'Asie mineure, furent prises généralement par les anciens pour un peuple de femmes guerrières et conquérantes. D'abord, distinguons deux peuples, deux familles d'Amazones, les orientales ou Asiatiques, les occidentales ou Africaines. Celles-ci, assure-t-on (Diod. de Sic., liv. II, ch. 53-55 et suiv.), précédèrent de beaucoup les autres. La Libye, ou selon d'autres une île à l'ouest du lac Tritonide, fut leur principale résidence. Elles subjuguèrent les Atlantes, les Numides, les Éthiopiens, ainsi que presque toutes les nations africaines, et même parcoururent plusieurs parties du monde (il est essentiel de ne pas oublier ici que ce sont des anciens qui parlent). Un seul peuple arrêta leur marche. C'était aussi un peuple de femmes qui faisaient leur métier des armes, les fameuses Gorgones. La lutte, quelque temps incertaine, se termina par le triomphe des Amazones, que commandait la reine Myrine, et qu'un massacre général débarrassa de leurs rivales. D'autres mythes nous montrent Persée continuant leurs efforts et anéantissant les Gorgones déjà décimées, à moins qu'on ne veuille intervertir la date des deux évènements, et placer la victoire de Persée avant celle des Amazones. On nous montre encore celles-ci franchissant les limites occidentales de l'Égypte comme pour la ravager, puis s'arrêtant devant la cité de la Lune (ou de Ménès; car peut-être le Μήνης de Diodore cache quelque nom historico-mythologique), et faisant alliance avec le roi du pays, Ouro, en grec Horus; de là, passant l'isthme de Suez et faisant rapidement plier sous leurs armes l'Arabie, la Syrie, l'Asie mineure jusqu'aux cimes du Taurus et au fleuve Caïque. On ajoute que maîtresses de ces pays, les reines des Amazones se livrèrent aux travaux de la paix, instituèrent des lois, élevèrent de grandes villes, entre autres Chersonèse sur le lac Tritonide, et dans l'Orient, Mitylène, Priène, Myrine, et permirent le mariage dont jusqu'alors des liaisons fortuites et temporaires avaient offert le simulacre. Toutefois les guerrières ne se dessaisirent point de la suprématie; et même, dans ce nouvel ordre de choses, le sexe mâle resta exclusivement chargé des détails et des soins

domestiques. Enfin, on attribue le commencement de leur décadence à l'opposition armée du Scythe Sipyle et du Thrace Mopsus, qui tua Myrine dans une bataille. Les Amazones alors se retirèrent dans leurs possessions d'Afrique. Jusqu'à quel point est-il vrai qu'Hercule les ait attaquées dans ce sanctuaire de leur puissance et les ait exterminées? C'est ce que nous ne déciderons point. Peut-être les mythographes ont-ils transporté à la peuplade africaine une narration relative à leurs sœurs d'Asie (*Voy.* plus bas). Cependant, ce qu'il y a de certain, c'est que cette expédition du héros se lie à toutes les autres aventures dans lesquelles on le voit figurer en Égypte, en Cyrénaïque, en Libye et sur toutes les côtes occidentales de l'Afrique. Quant aux Amazones orientales ou asiatiques, les traits de leur mythe sont bien plus nombreux et plus diversifiés. Leur nom se trouve déjà dans Homère (*Iliad.*, liv. II, v. 800), et dans Eschyle (*Prom. dans les fers*, act. IV), qui les nomment ennemies ou antagonistes des hommes. Mais ni l'un ni l'autre n'entrent dans plus de détails, si ce n'est qu'Eschyle place la horde à l'ouest du Tanaïs, et suppose sa formation antérieure à Hercule d'au moins quatorze générations (soit 466 ans). Selon Hérodote (liv. IV, ch. 110-115), les Amazones vivaient à une époque qu'il laisse dans le vague, mais que le ton de son récit autorise à identifier avec celle de l'expédition des Argonautes, sur les rives et vers l'embouchure du Thermodon. Il ne dit pas si elles vivaient avec des époux, ou si dès-lors elles formaient un peuple de femmes indépendantes et isolées. Enlevées, par des pirates grecs, à leur patrie et transportées à bord de trois navires, elles massacrèrent leurs ravisseurs. Mais, quand il s'agit de faire voile vers la rive natale, il se trouva que toutes étaient étrangères à l'art de guider un vaisseau en mer : les vents et les flots les poussèrent sur les bords du Palus-Méotide, à Cromnes. Elles s'enfoncèrent aussitôt dans l'intérieur du pays, qui appartenait aux Scythes Royaux (Βασιλιδίων) ou Paralat; et là, ayant rencontré de ces bandes de chevaux sauvages si communs dans les steppes et les forêts de ces contrées, elles eurent recours aux armes pour se procurer des vivres. De là, quelques combats, au bout desquels les Scythes, ayant reconnu à quels ennemis ils avaient à faire, envoyèrent une députation de jeunes guerriers aux Amazones. La paix se fit bientôt; et les belliqueuses étrangères, s'établissant à l'occident du Tanaïs avec leurs nouveaux époux, donnèrent naissance à la nation des Sauromates. Leur bravoure, et peut-être la manière dont elles s'étaient débarrassées de leurs ravisseurs, leur firent donner, par les Paralat, la dénomination d'Éorpata (Αἰορπατά), c'est-à-dire en scythe *tueuses d'hommes*. Mais cette aventure de quelques Amazones, tout au plus au nombre de cent cinquante, puisqu'elles ne remplissaient que trois des fort petits navires de ces temps reculés, n'est qu'un épisode presque nul dans l'histoire de la nation. Cette remarque est si vraie qu'elle a même donné lieu à quelques modernes (*Voy.* Nitsch, *Neues mythologisches Worterb.*, col. 152, édit. 1793) de porter à trois le nombre des rameaux de la famille amazonique, et de reconnaître des Amazones sauromatides auprès des Amazones asiatiques et des africaines. Sans admettre cette trichotomie, puisque les Sauromatides

ne sont qu'une sous-division des Amazones d'Asie, toujours est-il que, la narration d'Hérodote nous montrant des Amazones à l'embouchure du Thermodon, on se demande naturellement : Comment se trouvent-elles là? quelles mœurs et quels usages les caractérisent? sont-elles, se disent-elles autochthones? et, quelle que soit la réponse, où et quand seront censées avoir eu lieu ces grandes et fabuleuses expéditions, dont l'antiquité affectionnait la mémoire? furent-elles antérieures ou postérieures à l'évènement que raconte Hérodote? Voici les réponses. 1° Deux princes de sang royal scythe, Iline et Scolopite, en se retirant à la tête de leurs partisans dans la Sarmatie asiatique, au-delà (c'est-à-dire au nord) du Caucase, donnèrent naissance à la nation sauromate ou sarmate. Des monts qu'ils avaient choisis pour retraite, ils multipliaient les excursions sur le territoire des peuples voisins. Fatigués de ces actes hostiles, ceux-ci se coalisèrent et exterminèrent tous les mâles de la tribu spoliatrice. Les femmes alors coururent aux armes pour venger leurs époux, et après de cruelles représailles, trouvant de l'attrait dans cette vie nomade et aventureuse des guerriers, elles résolurent d'étendre plus loin leurs excursions, élurent une reine et établirent, comme loi première de leur institut, l'usage d'exclure à jamais les hommes de leurs sociétés. Nous verrons plus bas à quelles indispensables exceptions était soumis ce système, et comment les Amazones pourvoyaient à la rénovation de leur race. 2° Une fois ce plan de guerre perpétuelle ou indéfinie adopté, il paraît que des cimes caucasiennes les Amazones se répandirent le long de toutes les côtes de l'Asie mineure, et d'abord le long de celles de l'Euxin jusqu'à la Propontide, où elles formèrent un établissement capital à Thémiscyre, puis de là le long de l'Égée et de la Méditerranée propre, jusqu'aux Pyles Ciliciennes et aux confins de la Syrie; mais que, repoussées de ces dernières contrées, elles refluèrent dans les environs d'Éphèse et de Thémiscyre, dès-lors leurs places d'armes et leurs résidences principales. Nous reviendrons sur cette manière de poser les Amazones dans l'histoire primitive de l'Asie. Notons pourtant, avant de quitter ce sujet, qu'un ancien place sur les rives du Thermodon le massacre des Sauromates envahisseurs par les peuples voisins, et par conséquent le départ des Amazones. 3° Rien de si problématique que la date précise de tous ces évènements; mais rien de plus aisé à fixer si l'on se contente d'une fixation un peu large. Évidemment, dès que l'on admet une réalité quelconque comme base de toute cette histoire, c'est dans l'intervalle des quatre ou cinq siècles antérieurs à la guerre de Troie qu'il faut faire flotter la période des Amazones. Ainsi tombe l'échafaudage de Diodore qui fait d'Iline et de Scolopite des fils de Ninus et d'une femme scythe, qui, exclus de la succession de leur père, retournent avec leurs partisans dans la patrie maternelle. Ainsi croule le système ridicule de Trogue, qui place ces faits au temps de l'empire des Scythes sur toute la Haute-Asie, 1500 ans avant Ninus, et par conséquent près de 3000 ans avant notre ère. Quant aux Éorpata d'Hérodote, le rapt de cette fraction des Amazones aurait eu lieu après l'établissement de la nation dans la Thémiscyrène, et probablement après leur ex-

pédition en Syrie et dans la période où leur puissance commença, sinon à déchoir, du moins à ne plus prendre d'accroissement. Au reste, les Grecs ne cessèrent point pour cela de les mêler continuellement à leur antique histoire. Il est question des Amazones dans la légende de Bacchus (Pausan. liv. V, chap. 1). Bellérophon les vit attaquer l'empire de Laomédon pendant la jeunesse de Polite (Priam), et les vainquit (*Iliad.*, liv. III, v. 183; VI, 186). Déjà dans l'expédition et les aventures des Argonautes leurs noms figuraient, et peut-être les Lemniennes tuant leurs maris (*Voy.* Hypsipyle) ne sont-elles qu'un narré différent de la même conception fondamentale. Hercule aussi avait dirigé contre elles une expédition dans laquelle Télamon et Thésée étaient ses premiers lieutenants; et l'on sait que selon la fable Thésée obtint d'elles, en récompense de sa valeur, Antiope, reine de la peuplade guerrière, que domptèrent leurs efforts. Plus tard, l'Attique est en proie à une invasion d'Amazones que conduit Hippolyte, sœur d'Antiope: battue, elle se retire avec les débris de son armée. Enfin, lorsque la confédération grecque vient ravager le royaume de Priam, les Amazones prennent parti contre les compatriotes des Athéniens et en faveur du prince dont elles ont combattu le père: leur reine Penthésilée périt sous les coups d'Achille. A partir de cette époque, l'histoire ne parle des Amazones que pour les mettre un instant en regard d'Alexandre et de Pompée. Il y a long-temps que l'on est fixé sur l'absurdité de cette dernière invention, et sur l'entrevue du conquérant macédonien avec la reine barbare Minithye ou Thalestris, comme sur la présence des Amazones dans l'armée que les rois d'Ibérie et d'Albanie, alliés de Mithridate, opposèrent à Pompée. Si l'on voulait réunir, par une espèce de synopsie historique, les faits principaux de ces diverses légendes, voici à peu près dans quel ordre ils se suivraient (bien entendu que nous n'essaierons pas d'en donner la date).

1. — Scission d'Ilioc et Scolopite qui retourne des contrées de l'Iran, co Scythie, à la tête de ses partisans: formation de la nation des Sarmates.
2. — Excursions contre les peuplades voisines. Coalition de celles-ci: massacre de toute la population sarmate mâle.
3. — Les femmes sarmates tuent les meurtriers de leurs époux. Elles se constituent en société politique et conquérante: Amazones.
4. — Première période des conquêtes, le long de l'Euxin. Résidence principale, sur les bords du Thermodon. Thémiscyre fondée?
5. — Deuxième période de conquêtes: soumission de territoires en Mysie, Lydie, Carie, etc. Fondation ou agrandissement de villes célèbres, Smyrne, Éphèse, etc. C'est l'époque de leur plus haute puissance.
6. — Troisième période de conquêtes: excursion en Syrie: issue funeste ou insignifiante. Commencement de la décadence.
7. — Cependant l'empire fleurit long-temps encore, d'Éphèse à Thémiscyre(?). Aventures avec les Argonautes, etc.
8. — Expédition d'Hercule: Antiope vaincue et livrée à Thésée. Tentative de revanche, sous Hippolyte; défaite.
9. — Expéditions troyennes (une contre Laomédon, sous Bellérophon! avait précédé): 1° contre Priam; 2° en faveur de Priam et contre les Grecs (Penthésilée).
10. — Le nom d'Amazones s'éteint.

Parmi les usages des Amazones d'Asie (communs sans doute jusqu'à un certain point aux Amazones africaines), deux surtout ont été mentionnés. Le premier, relatif à la propagation de la race conquérante, voulait, assure-t-on, que, tous les ans, à une époque donnée, les Amazones se rendissent sur la frontière pour y

avoir commerce avec les peuples voisins; on ajoute que celles-là seules étaient admises à faire le voyage qui avaient tué au moins un ennemi. Si les fruits de ces unions passagères étaient des filles, on les élevait aux dépens de l'état; dans le cas contraire, ou ils étaient reportés sur la frontière, ou on les laissait périr. Un autre usage, plus bizarre encore, consistait à enlever aux jeunes filles, au plus tard à l'âge de huit ans, soit par l'amputation, soit à l'aide du feu ou d'une pression assez forte pour l'oblitérer, la mamelle droite. Cette mutilation, dit-on, avait pour but de faciliter aux guerrières le maniement de leur léger bouclier. De là même la célèbre étymologie, unanimement répétée par les Grecs : Amazone (d'*a* priv. et *Maz*.... *μαζός*, mamelle), veut dire privée de mamelles. Leurs habits consistaient principalement en peaux de bêtes tuées à la chasse. Ces peaux attachées à l'épaule gauche, tombaient jusqu'aux genoux seulement, et laissaient à découvert la partie gauche du corps et les deux jambes. En guerre, elles se revêtaient d'un corselet formé de petites écailles de fer (quelquefois de cuivre ou d'or) attaché à l'aide d'une ceinture, et portaient soit un arc et des flèches ou une javeline, soit la pelte, petit bouclier en forme de croissant, dont les deux extrémités étaient distantes d'un pied et demi (environ seize de nos pouces). Un casque orné de plumes flottait sur leur tête. Quelquefois la hache d'armes, invention de Penthésilée, arme aussi leurs mains. De temps à autre elles combattaient à pied; mais habituellement (s'il faut en croire Pindare, *Ném.* III, 64) elles s'avançaient à cheval à la rencontre de leurs ennemis. — On a long-temps cherché à expliquer les récits des anciens sur les Amazones, par l'existence d'un état politique, composé de femmes. Ainsi l'on s'est plu à rassembler toutes les traditions vagues du moyen âge ou de l'époque moderne sur les exceptions de ce genre. On a rappelé et les Amazones de Bohême, commandées par une reine appelée Vlasta (*V.* ce nom dans la *Biog. univ.*, XLIX, 386); et les Amazones américaines, rêvées d'abord dans l'archipel des Lucaies par les compagnons de Colomb, puis placées sur les rives de l'immense Maragnon, que l'on décora de leur nom; et les hordes mingréliennes qui, au dire de Thévenot, faisaient jadis en Moscovie de fréquentes incursions, auxquelles les femmes prenaient la part la plus active; et la république féminine que les missionnaires jésuites assurent avoir vue dans les Philippines, et les femmes à la solde de l'empereur de Monomotapa, et la célèbre reine des Giagas, Zhinga (*V.* ce nom dans la *Biog. univ.*, LII, 314), qui si long-temps soutint la guerre contre les Portugais, à la tête d'une armée en partie composée de femmes. Malheureusement, à l'exception du dernier et peut-être du premier de ces faits, tous sont de la plus insigne fausseté, et nul lecteur instruit n'admet aujourd'hui qu'ils aient l'ombre de réalité. Ensuite, pour peu qu'on y réfléchisse, qui croira que des femmes aient, pendant des années, pendant des siècles, soutenu perpétuellement des guerres? Certes, l'on conçoit à merveille qu'une femme, que nombre de femmes aient pris part à une bataille et aient fait preuve de force en même temps que de courage : les exemples abondent. Mais une bataille n'est pas une guerre. La guerre dure; à chaque instant les fatigues, les dan-

gers, les précautions redeviennent nécessaires. Cet état d'alerte perpétuelle est-il compatible, nous ne disons pas avec la faiblesse, mais avec la délicatesse d'un sexe périodiquement astreint à des soins hygiéniques et fréquemment retenu dans le cercle de la vie domestique par les travaux sédentaires de l'allaitement, de la gestation? Insister davantage sur ce point serait ridicule : tenons pour certain que jamais, pendant longtemps, peuplade de femmes seules et isolées n'entreprit de piller et de conquérir ses voisins. Que jadis les femmes des Bourettes, des Torgottes, des Kalmuks, suivant les nomades, leurs maris, dans leurs émigrations, assez souvent semblables à des invasions, aient pris part à quelque pillage et parfois à quelque mêlée; que, de temps à autre, au Khan mort, ait succédé sa favorite, soit à titre de reine, soit comme régente et tutrice d'un héritier trop jeune encore, et que de là les Grecs aient fait leurs Scythes Gynécocratumènes (Γυναικοκρατούμενοι Σκύθαι, de Pline, Méla, Ephore, dans le Périple du Pont-Euxin); que la connaissance de quelque évènement de ce genre ait contribué à familiariser les esprits avec l'idée de femmes belliqueuses et conquérantes, et par conséquent ait aidé à la confection définitive du mythe des Amazones, rien de plus admissible (conf. Pallas, *Voy. chez les Mongols*, en all., 1re part.). Mais il ne faut pas aller au-delà de ces premières données, faire de l'exception la règle. Une fois fixés sur l'impossibilité de la société amazonique comme corps de nation véritablement isolé, véritablement conquérant, tâchons de conclure quelque chose des détails donnés sur elle. L'on est divisé sur la patrie vraie des Amazones d'Asie. Ne serait-ce pas que plusieurs établissements tertiaires et quaternaires rapportèrent chacun leur origine à la métropole immédiate. Tout, alors, nous reporte aux côtes ouest de l'Asie mineure, de là aux rives sud de l'Euxin, de là, enfin, sur les cimes ou les versants du Caucase. Colchide, Hyrcanie, Albanie, Ibérie, et par suite Sarmatie, Scythie, évidemment ces noms divers désignent bien au fond dans l'esprit des narrateurs primordiaux le basein géographique que circonscrivent les mers Noire, d'Azov, Caspienne, que divise le Caucase, que termine l'Arménie. Les conquêtes dont il est parlé à chaque instant indiquent au moins des émigrations fréquentes, presque perpétuellement couronnées de succès. Mais quel succès? Les établissements primitifs des peuplades émigrantes eurent généralement pour centre un temple, un sanctuaire, un oracle. Ne s'agirait-il donc pas ici d'une espèce de prédication religieuse, de conquêtes spirituelles, nominalement au profit d'une divinité et réellement au profit de ses ministres, de missionnariat dont les femmes auraient été les agents les plus utiles et en même temps les plus enthousiastes? Dans ce cas on concevrait facilement et les résistances de quelques peuples adorateurs zélés de dieux indigènes, et la soumission facile de hordes probablement encore adonnées au fétichisme et séduites par les cérémonies plus variées, plus élégantes d'un culte prêché pratiquement par les femmes. Enfin ces phalanges de conquérantes vivaient séparées des hommes, et elles n'avaient d'entrevue avec eux qu'à certaines époques de l'année. Sans prendre cette tradition à la lettre, qui ne concevra aisémen que dans la législation sacrée les ser vantes de Dieu, les hiérodoule'

n'aient été censées vivre dans la continence, quitte, soit à s'en dédommager à l'insu des fidèles que l'on attirait au temple, soit à répéter avec eux, à une époque donnée, les scènes voluptueuses des fêtes de Milytta? Cette continence mystique, périodiquement interrompue par des cérémonies d'un tout autre genre, était pleinement dans le génie des peuples anciens et spécialement des Orientaux. 1° A Comana, à Mabog, ailleurs, au milieu des puissantes corporations sacerdotales, propriétaires du sol et dominatrices des consciences, apparaissent des chœurs de femmes enthousiastes, à demi consacrées au dieu que célèbre leur délire : ce ne sont point des femmes laïques, ce ne sont point des prêtresses, elles tiennent en quelque sorte le milieu entre ces deux états; elles accompagnent, elles secondent les prêtres, elles n'en dépendent point totalement. 2° De temps immémorial, aux environs du Caucase, le peuple honore la lune par une espèce d'adoration frénétique, qui rappelle et les courses vagabondes des Atyolâtres et les brusques mutilations des desservants de Comana et de Mabog. 3° Lune, en tcherkesse, se dit encore *Maza* (*voy*. M. Ch. Pougens, spécimen du *Trésor des orig. de la lang. fr.*, p. 16-64; Coray, sur Hipp., *Tr. des eaux*, etc., VI, 90, p. 85 et 263; Sprengel, *Apologie d'Hipp.*, II, p. 597); et ainsi croule l'étymologie hellénique, déjà si peu solide par elle-même, d'Amazones (à vrai dire il eût fallu trouver dans le mot non ἀμαζοι, sans mamelles, mais μονόμαζοι, à une seule mamelle, comme l'*unimammia* de l'Itin. d'Alex., § 96, et du *Res gestæ Alexandri*, III, § 96, publiés pour la première fois par M. Mai). 4° La forme de la pelte qui reproduit exactement l'amphicyrte lunaire, nous ramène encore à l'idée d'un culte tout figuratif, rendu à notre satellite. 5° L'arc, les flèches, les peaux de bêtes fauves, et l'habit tombant à peine aux genoux, nous semblent aussi des indices d'un culte lunaire, quoique certainement, à ces époques reculées, Diane ne fût pas encore bien décidément la déesse de la chasse, et que l'on ne se représentât point les Amazones avec le costume de chasseresses; mais le germe de toutes ces idées reposait encore, confus et vague, dans la conception fondamentale (comp. SOUAN). 6° La lune fut, pour les nations de la haute Asie, un dieu androgyne, tour-à-tour fécondateur et fécondé (fécondé par le soleil, fécondateur du globe terrestre). Toutefois, dans l'hermaphroditisme, se fait sentir la prédominance du sexe mâle. De là, en grande partie, des idées de virilité, de combats, de conquêtes, localisées dans le sexe le plus faible; de mollesse, de langueur, d'efféminétion dans le sexe fort; de là, l'eunuchisme des prêtres de Mabog; de là, les échanges et de vêtement et de rôle, si fréquents dans toutes les cérémonies religieuses de l'Asie antérieure (Comp. HERMAPHRODITE, OMPHALE). 7° L'Asie mineure occidentale eut pour grande divinité femelle Diane, Phébé ou Artémis, que tout le monde sait avoir été en un sens une personnification de la lune. Deux antiques statues de cette déesse, la Diane d'Éphèse et la Diane Leucophryne, attirèrent jusqu'aux derniers temps du paganisme la vénération et les riches offrandes des pélerins. 8° C'est aux Amazones même que la tradition attribuait et la fondation du temple d'Éphèse et l'importation ou la dédicace de la célèbre déité éphésienne

dont Ménestrier veut (fort ridiculement au reste) que les nombreuses mamelles aient trait à celles dont les Amazones se privaient. 9° Éphèse eut, dans l'antiquité, ses Mégabyzes, ou castrats sacrés, serviteurs privilégiés de la déesse du lieu. Cet eunuchisme volontaire de l'homme ne fut-il pas, dans la théographie éphésienne, le vrai pendant de l'ablation ou de l'oblitération du sein droit chez la femme? 10° Chez les Amazones d'Afrique, évidemment postérieures aux premières quant à la popularisation de leurs noms en Grèce, trois ou quatre détails nous ramènent encore à l'idée de la lune. Tels sont et cette vénération qu'inspire aux guerrières la cité de la lune et leur alliance avec le dieu-soleil Haroéri (conjonction des deux astres?), et la lutte qui s'engage entre les Amazones et les noires Gorgones (vagues regards vers l'opposition de la lune dans son plein et de la lune complètement obscure et privée des rayons du soleil). Les Amazones furent donc des hiérodoules sacrées d'Artémis! De la Colchide, elles transportèrent son culte dans l'ouest de l'Asie mineure. Le rapide succès des idées et des formes religieuses dont elles se constituèrent les apôtres fut élégamment et métaphoriquement exprimé par le mot de conquêtes, que plus tard on prit à la lettre. Leur isolement légal des hommes et la licence des fêtes où elles jouaient les premiers rôles donnèrent lieu et aux fables qui transformèrent la corporation religieuse en état politique gynécocratumène, totalement étranger au mariage, et à celles qui supposèrent des entrevues annuelles entre les peuplades voisines et les membres de la république femelle. De cette manière aussi les ferventes adoratrices d'Artémis croyaient imiter symboliquement « la stérilité périodique des divinités de la lumière et les combats qu'elles rendent contre les pouvoirs ténébreux de la nuit et de l'hiver » (Creuzer, *Symb. u. Myth.*, trad. par Guign., II, 90). L'absence de la mamelle avait sans doute trait aussi à cette stérilité périodique et partielle, et pour l'exprimer en un mot à cette semi-stérilité; mais de plus on y aperçoit le caractère viril donné avec intention à la femme (opinion de Creuzer), et en même temps l'idée (fondamentale ou accidentelle, n'importe) de l'hermaphroditisme (opinion de Payne Knight, *Inquir. into the symbol. lang.*, § 50, p. 38). Ces trois caractères, bien loin de s'exclure, se concilient parfaitement, et jusqu'à un certain point, du moins dans le système des anciens, se supposent, s'impliquent et s'engendrent (Comp. Anahid, Aphrodite, Ardhanari, Cérès, Dourga, Keasaire, Matris, Palès, Pallas). En tout cas, nous croyons devoir avertir que très-probablement la suppression du sein droit ne fut pas toujours pratiquée à la lettre, et que tantôt le costume, tantôt la position de profil ou très-légèrement de trois quarts, le dissimulait à l'œil des crédules assistants. Il dut en être de cette amputation pour les femmes, comme de la castration pour les hommes: ceux qui s'y soumettaient littéralement étaient des héros de sainteté, et sans doute il fallait en passer par là pour arriver aux premiers rangs de la hiérarchie; mais peu étaient forcés de la subir. Néanmoins, ce qu'il y a de bizarrement poétique dans tout ce mythe androgynique fut justement ce qui captiva l'esprit des Grecs, et dans toutes leurs poésies les viragos martiales au service d'Artémis figurent comme unimammaires. Dans les re-

présentations sculptées, gravées et peintes, leurs artistes ont soigneusement évité la difformité qui résulterait de la vue de cette mutilation, et le caractère viril se manifeste par l'expression sévère et forte, quelquefois même mélancolique des traits, par la vigueur de la carnation, par les lignes un peu anguleuses des genoux et des pieds (Comparez encore à ce système esthétique les effigies d'Hermaphrodite, article HERMAPHRODITE). Les plus belles images d'Amazones sont celles de Landsdowne-House, du palais Mattei au Vatican (*Raccolta*, 109); la dernière porte l'inscription ΣΩΣΙΚΛΗ. Dans une partie d'un riche bas-relief, reproduit par Winckelmann (*Monum. antichi ined.*, n° 137), on voit les préparatifs des Amazones qui vont marcher au combat contre les Grecs. Millin (*Peint. de vases*, I, 56, I. 61, II, 25), a fait graver trois magnifiques combats de ces guerrières contre les Grecs. L'original du deuxième dessin paraît une imitation du combat que Phidias avait représenté sur le revers du bouclier de Minerve. Deux morts de Penthésilée (voyez plus bas) ont été figurées dans Millin, recueil d°, II, 19, et dans le musée Pio-Clément., V, 21. Aux deux étymologies ci-dessus, nous ajouterons celle de Fréret (*Aëmetzaine*, en kalmuk, *femme forte*), approuvée par M. Ch. Pougens (spécimen déjà cité). Les autres ne valent pas la peine d'être mentionnées. Les Amazones les plus fameuses (*voy.* Hygin, *fab.* CLXIII) sont : Ocyale, Dioxippe, Iphinome, Xanthe, Hippothoé, Otrère, Antioche, Laomaque, Glaucé, Agavé, Théséide, Hippolyte, Clymène, Polydore, Antiope, Lampédo (ou Lampéto), Marpésie ou Marthésie, Orithye, Ménalippe, Penthésilée. Comp. Fréret, *Mém. de l'Ac. des Insc. et B.-L.*, XXI, p. 2, 106, 107, etc.; Heyne, *Comm. sur Apollod.*, p. 372, et sur Virgile, *Én.*, liv. I, p. 490, et la note 9 du t. II de la trad. fr. de Creuzer, par M. Guigniaut.

AMAZONIQUE ou AMAZONIEN, Ἀμαζόνιος, Apollon, soit parce que des femmes venues des bords du Thermodon lui avaient élevé un petit temple à Pyrrhiques en Laconie, soit parce qu'il avait arrêté en ce lieu les progrès des Amazones, soit enfin parce que, de manière ou d'autre, il était censé avoir terminé la guerre entre ces belliqueuses aventurières et les Grecs (Pausan., III, 25; D. Bern. de Montfaucon, *Antiq. expl.*, I, 107). La liaison naturelle d'Apollon et d'Artémis, du dieu du soleil et de la fécondatrice lune, dont les Amazones sont des incarnations et des prêtresses, explique ce surnom mieux que tout le reste. — L'empereur Commode, dont les prétentions à la divinité se joignaient à la plus bizarre manie de passer pour femme, prit aussi ce surnom d'Amazonique, qui lui donnait l'occasion de paraître avec le costume de l'autre sexe et dans l'attirail d'un Candaule, d'un Sardanapale, ou de tout autre dieu androgyne. De plus il donna le nom d'Amazonien au mois de décembre, qui lui était consacré, et d'Amazonienne à sa favorite Marcia (*voy.* Crevier, *Hist. des emp.*, IV, 404, et l'art. COMMODE, *Biographie univ.*, IX, 368).

AMBALICHA est dans l'histoire mythologique des Hindous un radjah de la race des Sooriapoutras. Fils de Nabadja, il eut lui-même trois fils, Viroubadja, Sétoumanda et Samba. Charmé de son zèle et de sa piété, Vichnou lui remit la

plus sûre de ses armes, et enjoignit à celle-ci d'obéir en tout au sage radjah. Un jour qu'Ambalicha, après avoir, conformément à son habitude, jeûné le onze de la lune, et donné le douze un festin aux brahmes, se préparait à prendre lui-même quelques aliments, le patriarche Dourouvaça apparut subitement à sa vue, et lui demanda la permission de partager son repas. Ambalicha l'accueillit avec la plus grande cordialité, et commença par le conduire au bain. Il paraît que Douronvaça s'y plaisait : minuit allait sonner, et le douzième jour de la lune se serait passé sans que le radjah eût, comme le loi ordonnait la loi divine, rompu son jeûne. Il tint conseil avec plusieurs sages, et sur leur avis il prit un *mezzo termine* qui consistait à avaler quelques gouttes d'eau. Au même instant Dourouvaça sortit du bain, et lui demanda avec courroux comment il se faisait qu'il ne l'eût pas attendu pour prendre quelque nourriture ; puis, pour le punir de son impatience, il s'arracha un cheveu qu'il jeta, et qui, en touchant la terre, donna naissance à cent monstres plus hideux les uns que les autres. Ils s'apprêtaient à déchirer le radjah, lorsqu'à la voix de ce fervent adorateur de Vichnou, l'arme que le dieu reconnaissant lui avait donnée anéantit ses farouches adversaires. Dourouvaça lui-même allait périr (déjà Brahmâ et Siva lui avaient prédit son sort), s'il ne s'était précipité aux genoux d'Ambalicha, qui lui pardonna son offense, et qui fut toujours pour lui un ami tendre et généreux (*Bhagavat-G.*, liv. IX).—Un autre Ambalicha, aussi radjah de la race des Souriapoutras ou enfants du Soleil, était fils de Monbada et de Veutonmati, et fut père de Parougoutcha (*Bhagavat-Gita*, l. IX).

AMBAROUCHTENA, fils de Sandi et père de Kicouvanta, figure aussi dans la liste des radjahs, enfants du Soleil (*Bhagavat-Gita*, liv. IX, p. 158 du t. I des *Asiatisch. original. Schrift.*).

AMBASINÉE. *V.* Anabasinée.

AMBIKA. *Voy.* Kaoucini.

AMBITION (l') divinisée, avait un temple chez les Romains. Des ailes au dos et les pieds nus exprimaient soit la promptitude de ses démarches et l'étendue de ses desseins, soit les humiliations et les fatigues que supporte l'ambitieux pour arriver au terme de de ses vœux.

AMBO ou TITHRAMBO, déesse égyptienne, femme d'Osiris, en tant que dieu et juge des enfers, n'est autre qu'Isis souterraine, Isis sous sa face funèbre, la noire Isis. Il n'est pas difficile, au reste, de voir que c'est absolument le même mot qu'Anbo, Anébo, Anubis. Ambo n'est donc qu'un Anubis fémimisé.

AMBOLOGÈRE, Vénus, parce qu'elle retarde ou plutôt adoucit la caducité (Rac. ἀμϐολή, poétiq. pour ἀναϐολή, retard, γῆρας, vieillesse).

AMBRACIE, Ἀμϐρακία, fille d'Apollon suivant les uns, du roi dryope Mélanée selon les autres (Antoninus Liberalis, *Métam.* iv), donna son nom à la ville d'Ambracie, sur les confins de l'Acarnanie et de l'Épire. Ce mythe suppose la ville en question bâtie par les Dryopes. Mais un autre mythe nous la montre fondée par le Thesprote Ambrax, ce qui nous mène à une conclusion ethnographique toute différente : c'est qu'Ambracie devrait son origine aux Thesprotes. Comme, d'après Dicéarque, tout le territoire environnant se nommait Dryopide, il semble assez naturel de s'en tenir à la première de ces deux solutions qui est pourtant

la moins en vogue (voy. Manuert, *Geog. der Griechen u. Rom.*, VII, 665). Peut-être devrait-on chercher à concilier les deux opinions (Comparez AMBRAX). Pélasgique d'origine, plus tard Ambracie devint dorienne. — Une vieille tradition nous fait voir Hercule et Diane se disputant le protectorat d'Ambracie, absolument de même que Neptune et Minerve se disputent la gloire d'imposer un nom à Athènes.

AMBRAX, Ἄμϐραξ (g. -ακος; quelques-uns écrivent Ἄμϐρακος, -ου, d'où en latin AMBRACUS) fils de Thesprote, jeta les fondements de la ville d'Ambracie, près de l'embouchure de l'Arète, aujourd'hui Arta, sur le golfe du même nom (Ét. de Byzance, art. Ἀμϐρακία; Eustathe, *sur Denys le Périégète*, v. 492; et *Schol.* inéd. sur le même, édition princeps d'Hudson, t. IV, p. 36 des *Geog. vet.*). Il est nécessaire de comparer l'article qui précède.— Un autre AMBRAX, fils de Dexamène et petit-fils d'Hercule, régnait à Ambracie, lorsqu'Éoée passa devant Actium.

AMBROSIE, Ἀμϐροσίη, une des Atlantides, c'est-à-dire des filles d'Atlas et de Pléione, et par conséquent une des Hyades (Hygin, *fab.* CXCII). —Ambrosie veut dire immortelle. On sait que dans l'usage ordinaire des mythologues ce mot exprime l'exquise nourriture à laquelle les dieux doivent l'immortalité. Il ne faut pas s'imaginer que cette idée appartienne exclusivement aux Grecs, ni même qu'elle vienne d'eux; c'est à la religion hindoue qu'il faut en faire honneur. Dans cette contrée, le breuvage d'immortalité se nomme Amrita, d'où, par des modifications plus ou moins arbitraires, *Amret* (Forster, *Voy. aux Indes*, trad. de Langlès), *Amrdam*, *Amourdam*, *Amourdon* (Rac.: en samskrit *a* privatif et *mrita* la mort. Les Grecs, par l'intercalation usuelle du *b* entre *m* et *r*, ont fait *Ambrot*... *Ambros*.., ce qui, pour le dire en passant, réfute la fausse étymologie d'ἀνά et βροτός). L'Amrita fut obtenu longtemps avant la création de l'espèce humaine par les communs efforts des dieux (mortels avant cette fabrication précieuse), des patriarches, des génies du bien et du mal à chaque instant dirigés et soutenus par Brahmâ et par Naraïana (Vichnou). Rien de plus magnifique et de plus majestueux que la description de ce gigantesque travail. Après cent siècles de guerres contre les Assouras, les dieux et les génies du bien font trève avec eux, et leur annoncent leur dessein d'obtenir le breuvage d'immortalité que les deux races ennemies se promettent de partager par portions égales, mais que chacune se réserve d'accaparer pour son usage. On transporte l'énorme mont Mérou (nommé aussi Mandar) jusque dans le voisinage de la mer de lait, et quand il retombe sous les trop faibles mains des confédérés, Vichnou-Naraïana le soulève et le pose sur la tête de son oiseau chéri Garondba; bientôt le bel aigle-cygne plane sur le milieu de l'océan lacté, et du centre de la blanche surface s'élève le mont aux cimes colossales. Le serpent Adicéchen entoure de replis azurés les flancs gigantesques de ce pilon dont le faîte se perd dans les cieux; géants et dieux se saisissent de la tête et de la queue du reptile, qu'ils pressent et poussent comme les vendangeurs poussent le lévier mobile adapté au pressoir. Tout-à-coup la molle superficie fléchit sous les bonds désordonnés de la troupe sans expérience: le mont géant s'abîme dans les flots, la terre va être bouleversée. C'est alors qu'a lieu la

première incarnation de Vichnou. Ce dieu bienfaisant se métamorphose en énorme turtue; sur sa carapace, plus large qu'un monde, reparaît le Mérou sauvé des eaux; Adicéchen enlace encore le mont de ses larges anneaux: les dieux, les géants, reprennent leur poste. Déjà la puissante pression de tant de mains qui le tirent en sens opposé fait souffrir cruellement l'ophidien immense; son corps cylindrique frissonne et laisse échapper des torrents de sueur; un feu sombre étincelle dans ses yeux; ses mille langues noires s'agitent avec d'horribles sifflemeuts. Des flammes, d'épaisses vapeurs, des vents tempétueux, remplissent l'atmosphère. Les fleurs du Mérou tombent de sa tête dépouillée; l'Océan bruit à l'égal du tonnerre: tont ce qu'il contient d'êtres animés expire; des millions de productions marines viennent surnager à la surface des eaux amères en se décomposant. Bientôt ce sont les arbres mêmes qui se détachent pêle-mêle de la cime et des flancs du Mérou; chemin faisant, ils trouvent la flamme avant d'avoir atteint la surface écumante de l'Océan, et eux et leurs frêles habitants deviennent la proie de cet incendie sans limites. La flamme qui a tout dévoré s'élève comme une colonne rougeâtre, et enveloppe le Méron. Alors toutes les saveurs se combinent et se confondent; le flot amer devient aussi doux que le lait; le lait lui-même monte dans l'intérieur du Méron comme dans nn tube de métal; il s'y transforme en substance butyreuse, et bientôt, rosée délicieuse et nourrissante, il transsude par les pores de la montagne. Mais auparavant on en vit sortir la Lune, toute resplendissante de rayons lumineux et le sourire sur le visage; puis Sri, la déesse du bonheur, qui a pour séjour les lis blancs des eaux; Souradeva, la déesse du vin, et Aoutchaisrava, ce coursier divin à sept ou à quatre têtes, et l'inappréciable diamant Kastrala, que Vichnou porte sur la poitrine; puis cinq arbres d'abondance, Parecïat, Karpaga, Mandara, Tchandana, Arétchaudana, avec la vache ailée Sorabhi ou Kamadhénou, dépositaire des germes de tout ce qui soutient la vie. Arrivent ensuite d'innombrables groupes de jeunes filles: trois d'entre elles se distinguent surtout par leur physionomie, Lakchmi, déesse des richesses, qui devient l'épouse de Vichnou, Saraçouati, qui préside aux sciences et à l'harmonie, et dont Brahmâ fait sa compagne, enfin Moudevi ou Mahadevi, qui répand partout la discorde et la misère (personne ne veut de cette dernière). A la suite de toutes ces productions de la mer de lait paraît le démon Danavandri sous forme humaine; il tient à la main un vase blanc rempli d'Amrita. De toutes parts on s'écrie: « et moi aussi j'ai droit à l'Amrita! » Mais les géants font si bien qu'ils évincent les dieux et tous les génies amis du bien. Touché des plaintes de ceux-ci, Vichnou se transforme encore: il prend la figure de la ravissante Mohini-Maïa (l'illusion), et se mêlant aux Assouras, qu'il enchante par ses grâces, délicieuse bayadère, il s'empare, au milieu des chants et des danses, du précieux flacon apporté par Danavandri, fait venir les dieux et feint de vouloir partager l'Amrita entre ceux-ci et leurs antagonistes; mais c'est par les dieux qu'il commence, et il va s'arranger de manière à ce qu'il ne reste rien aux monstres, leurs ennemis. Cependant l'astucieux Rahon, qui pressent l'événement, prend tout-à-coup la figure d'un dieu, et va se placer parmi

les élus de Vichnou. Déjà l'immortelle liqueur a mouillé ses lèvres, quand la Lune et le Soleil, qui ont découvert la fraude, en instruisent la fausse Mohini-Maïa, qui sur-le-champ abat la tête de Rahou. Le corps livide reste là, froid et sans vie; la tête, qu'une goutte du brenvage sacré a suffi pour rendre immortelle, brille éternellement sur la voûte des cieux parmi les astres.—On peut lire cette fable plus en détail dans le huitième livre du Bhagavat-Gita, *Asiat. orig. Schr.*, I, p. 126-131; dans Wilkins, *Appendice au Bhagavat-Gita* (voir l'épisode tiré du liv. I du Mahabharata); dans Sonnerat, *Voy. aux Ind. orient.*; enfin dans Baldæus, *Beschreibung der Ostindischen Küsten*, p. 474-477. Ce dernier contient de plus une représentation figurée de la préparation de l'Amrita, d'après des peintures indiennes. Comparez celle du Musée Borgia, gravée sur la pl. IX, *c*, dans le *Systema brahm.* du P. Paulin.—Quant à l'ambrosie de la mythologie grecque, les légendes se réduisent à peu de chose; on la joint ordinairement au nectar, et il semble que celui-ci ait été le breuvage d'immortalité, tandis que l'ambrosie au contraire est solide. Beaucoup d'anciens peut-être l'ont cru; mais cette distinction n'est fondée sur rien de certain. Dans vingt passages on voit l'ambrosie employée comme parfum ou pommade. Cérès en oint Triptolème, Thétis en inonde le corps d'Achille, lorsqu'elles veulent leur conférer l'immortalité (comp. *Iliade*, XV, 170). Ce parfum donnait de plus la beauté aux déesses, et rendait aux membres toute leur souplesse, au cœur tout son courage et toute sa gaîté (*Iliade*, XVI, 670; XIX, 38).

AMBRYSSE, Ἄμϐρυσσος, avait fondé en Phocide une ville à laquelle il donna son nom, et reçut en revanche les honneurs héroïques (Pausanias, X, 36; Strabon).

AMBULE, Ambulius pour un dieu, Ambulia lorsqu'il s'agit d'une déesse, surnom commun à Jupiter, à Minerve, aux deux Dioscures Tyndarides: le tout à Sparte, et, à ce que l'on assure, parce que le temple de ces divinités était entouré de péristyles, ou bien avait à l'intérieur des xystes (allées sablées et couvertes) où l'on pouvait se promener (*ambulare*) à l'aise. Quelques mythologues ont tâché d'éviter cette absurdité en voulant qu'*Ambulii* représentât le grec ἀμϐόλιοι qui n'a pas existé, quoique l'on ait dit en poésie ἀμϐολίαι, délais, retards. Les dieux ci-dessus nommés, disent les savants, prolongent la vie de leurs adorateurs, et Ambule ou Ambole revient au charmant Ambologère, surnom homérique de Vénus.

AMCHASFANDS, que l'on écrit aussi Amchaspands, les premiers des génies célestes propices à l'homme et au monde, dans la mythologie du Zend-Avesta, sont au nombre de sept. Ormuzd, le plus puissant d'entre eux, est immédiatement au-dessous de Zervane-Akérène, le Temps sans limites, l'Irrévélé, la Monade souveraine. Les six autres forment comme son trône, l'honorent, le servent, le secondent, et de la hauteur immense qui lui sert de séjour veillent, conjointement avec lui, à l'organisation et à la conservation du monde. Ces six servants de l'Amchasfand suprême se nomment Bahmau, Ardibéhecht, Chahriver, Sapandomad, Khordad, Amerdad. Chacun de ces êtres angéliques a un département du monde sous ses ordres. A Ormuzd est confié en général l'univers, ou la haute surveillance

sur les six autres Amchasfands, et en particulier l'homme. La lumière, et selon quelques mythographes l'ensemble des races animales, sauf l'homme, sont sous l'empire de Bahman. Ardibéhecht est l'esprit du feu, le feu et la vie dans toute sa latitude. Chahriver, dont le nom signifie le roi des métaux, préside en effet aux métaux et aux richesses. Sapandomad dirige la terre, et prend plaisir aux travaux de l'agriculture. Khordad dispense les eaux et gouverne le cours du temps, qui fuit comme les eaux, qui se scinde comme les eaux. La végétation est sous la protection d'Amerdad (Kleuker, *Zend-Avesta im Kleinen*, p. 44, 154 et 155; Eckard, *Extr. du Z.-A.*, en allem., p. 49). Quelquefois on les résume par les sept mots qui suivent : homme, animaux, feu, métaux, terre, eau, arbres, dont ils sont comme les résumés ou l'idée prototype (comparez ici Fervers). Les paragraphes VIII et LXXXI du Iecht-Sadé fourniront au lecteur les éléments d'une magnifique litanie des Amchasfands; on leur y prodigue les plus brillantes épithètes. Ce sont les rois de lumière, les yeux immortels de Houm, les fils d'Ormuzd, les sources toujours jaillissantes du vrai, du beau, de l'honnête, les inimitables modèles de l'homme, etc., etc. Les Amchasfands, qui ont chacun sous leurs ordres une immense portion du monde, sont comme les princes des vingt-huit Izeds, génies subalternes. Leur nombre de sept est une allusion aux sept planètes et aux sept jours de la semaine, comme celui des vingt-huit Izeds aux vingt-huit jours de la lune. Remarquons le rapport des sept Amchasfands aux sept Cabires de la Phénicie. Lorsqu'on réduit ce nombre à six par la soustraction d'Ormuzd, on a en eux le pendant des six Gahanbars, des six millénaires, des six époques de la création. — Les Amchasfands sont-ils de purs esprits? on n'en peut douter. Les Izeds eux-mêmes le sont bien, et les Amchasfands sont au-dessus des Izeds. Au reste cette doctrine de purs esprits n'empêche pas que les anciens Perses n'aient pu quelquefois prêter des corps à ces êtres divins, ou même prendre pour substance spirituelle quelque chose de semblable à nos fluides impondérables. Il peut sembler singulier après cela qu'ils cumulent les deux sexes; c'est pourtant ce qui ne peut être révoqué en doute (*Zend-Avesta* de Kleuker, I, 164). De temps en temps ils apparaissent aux hommes; c'est ainsi que quatre d'entre eux (Anquetil, *Voy. de Zoroastre*, p. 39) se montrèrent à Gouchtasp sous la forme de cavaliers richement équipés, et, après lui avoir ordonné d'obéir en tout aux avis du scribe sacré, disparurent avec la rapidité de l'éclair. Aux sept Amchasfands étaient opposés dans le système perpétuellement dualiste de Zoroastre sept princes des Devs, savoir (selon l'Afrin des Amchasfands): Ahriman, Achmogh, Eghétech, Bochasp, Astouïad, Tarik, Tosius. Leur lutte, qui dure jusqu'à la fin du douzième millénaire, comme celle même d'Ahriman et d'Ormuzd, par qui et en qui elle se résume, se termine par le triomphe des génies bienfaisants (Voyez au reste, pour l'opposition exacte des Devs aux Amchasfands, l'art. Ahriman ou l'art. Devs). Notons aussi que, en mettant à part Ahriman, les six grands Devs, réunis aux six Amchasfands, forment une masse duodénaire divisible en deux hexades, et identifiables aux deux moitiés du zodiaque. Ormuzd et Ahriman sont deux soleils semestriels (l'un boréal et lumineux, l'autre austral et

ami des ténèbres) : sous les ordres de chacun d'eux sont six soleils mensuels, ou six astérismes zodiacaux identifiés aux soleils mensuels. — Les Grecs, qui ont nommé la plus grande partie des Izeds, ne parlent jamais des Amchasfands. Il paraîtrait que de leur temps les Amchasfands n'étaient que peu invoqués dans la liturgie populaire, ou bien qu'il était interdit de faire entendre leur nom à l'oreille des profanes.

AMELON, un des rois patriarches de la Chaldée, régna 13 sares, c'est-à-dire 46,800 ans (le sare était de 36 siècles). *Mythol.* de Banier, t. I.

AMEM était la troisième divinité dans le système théogonique des éclectiques qui avaient voulu plier les antiques doctrines égyptiennes et chaldaïques aux opinions qu'ils se formaient *à priori* sur la filiation des dieux (*Voyez* Émeth, Icton et Noétarque).

AMENEBIS, 'Αμήνεβις, divinité égyptienne dont on trouve le nom dans une inscription grecque de la Grande-Oasis. (Voyez Letronne, *Rech. sur l'Ég.*, p. 239 et suiv.). En dépouillant ce nom d'une désinence tout à fait étrangère à la langue égyptienne, on est amené aux mots indigènes Ameneb, Amen-Neb, variantes d'Amoun-Knef. On peut en conclure que, outre les formes Nev, Nef, etc., le nom de Knef eut aussi celle de Neb.

AMENTHE, 'Αμένθης, Pluton qui fut ainsi nommé, selon les uns, parce qu'étant devenu amoureux d'une nymphe qui s'appelait Menthe, Proserpine la lui enleva, et la changea en une herbe de même nom ; suivant les autres, parce qu'il ne croît pas de menthe aux enfers (dans l'un et l'autre cas, le mot viendrait d'α privatif et de μίνθη, nom propre ou nom d'herbe) ; mais la seconde explication est malheureuse, par ceci seulement que la menthe passait chez les anciens pour une plante funéraire, et que les prairies du sombre empire devaient en être couvertes, ainsi que d'asphodèle et autres tiges herbacées caduques et pâles. La fable de Menthe ne vaut guère mieux. Le fait est que l'enfer en égyptien s'appelait Ement, Ament ou Amenti. De là même le nom de Rhadamanthe (Radj-Amenti, roi de l'Amenti). L'enfer et le roi des enfers durent se confondre naturellement. C'est ainsi qu'en grec Had, Hadès, est l'Enfer et Pluton.— Plutarque assure qu'Amenti en égyptien signifiait *qui donne et qui reçoit*. Ce nom, dit-il, faisait allusion à la croyance que l'on avait sur la migration des âmes. Le principe spirituel de notre être descendait dans le séjour d'oubli, et de là passait trois mille ans dans des corps de quadrupèdes, de poissons, de reptiles ou d'oiseaux, avant de venir animer de nouveau un corps humain.

AMERDAD, septième Amchasfand de la mythologie persane (*Zend-Avesta* de Kleuker, I, 81, A, *a*), fut créé par Ormuzd à la fin du premier millénaire. C'est lui qui veille sur la végétation : il fait croître les arbres, mûrir les fruits, blondir les moissons : par lui les grains germent dans le sein de la terre, les fleurs naissent, les moelleuses toisons croissent sur le dos des brebis. Il écarte la grêle, la foudre, les pluies froides et dévastatrices, les vents funestes, les épizooties ruineuses (II, 141, 159, 189, 287, et III, 71). Rachnerast, Achtad et Zémiad le secondent dans ses influences bienfaisantes, et lui servent de Hamkars. Il a pour antagoniste le grand Dev Tosius. Le septième jour du

mois lui était consacré. On peut le voir invoqué dans quelques alinéas de l'Afrin de Kapitan, de l'Afrin des sept Amchasfands, et enfin de l'Iecht des Amchasfands (xxv, xxxii et lxxxi des Iecht Sadé).

AMESTRIS, Ἀμέστριος, fils d'Hercule et de la Thespiade Eone (Apollodore, II, vii, 8), n'aurait-il pas quelques rapports avec l'Amastre, ami de Persée et ennemi d'Éete (*Voy*. Amastre)?

AMHARIE, fausse orthog., pour Ancarie ou Ancharie.

AMI... *Voy*. Amy...

AMICUS, surnom commun à Jupiter et à Hercule, mais plus particulièrement attribué au second comme présidant aux gains inespérés et à la découverte des trésors enfouis.

AMIDA est, dans la religion bouddoïque du Japon, *le suprême roi des cieux et des régions de la félicité*, que l'on nomme Gokourakf, c'est-à-dire éternelle joie. Immatériel, indivisible, immuable et impérissable, distinct de tous les éléments et antérieur à la nature, nul doute qu'il ne réunisse en lui tous les attributs de l'Être suprême. Il est même présumable que la doctrine japonaise lui attribue une création véritable. Cette haute fonction n'empêche pas qu'il ne soit aussi le sauveur et le médiateur des hommes. Amida s'est incarné il y a bien des myriades d'années. Sous cette forme humaine, il a vécu de mille à deux mille ans, étonnant les contemporains et rachetant d'avance les races futures par d'innombrables pénitences, prêchant sans cesse les populations insatiables de sa vue, et multipliant les miracles sur son passage. Las enfin de cette vie monotone ou semée de chagrins, il se tua, sans doute parce que la mort était sans pouvoir sur lui. Du haut des cieux sa brillante résidence, il intercède auprès de Jemma, ce sombre despote des enfers, en faveur de ceux auxquels il s'intéresse, et il en obtient non-seulement la commutation, mais encore la remise totale de leurs peines; et les âmes délivrées par son intervention bienfaisante retournent prendre des corps nouveaux avant le temps prescrit par le juge pour l'expiation des péchés. Le moyen le plus sûr de plaire au puissant Amida est une vie sainte et pure, conforme aux préceptes qu'il a laissés. Ces préceptes se réduisent à cinq, que l'on nomme Gokai (en japonais, les cinq prescriptions). Voici leurs noms particuliers : 1° Se-Seo, ne pas tuer; 2° Tsou-To, ne pas voler; 3° Ziaïn, ne pas se livrer à l'impudicité; 4° Mogo, ne point mentir; 5° Onciou, ne pas boire de liqueurs fortes (Kæmpfer, *Geschichte u. Beschreib. von Japan*, éd. Dohm, t. I, p. 298 et 299). Des imitateurs enthousiastes ajoutent à ces cinq devoirs négatifs le suicide, dont probablement ils ne manquent pas de dire que leur dieu leur a donné l'exemple. Les uns, frappés de la sainteté de la retraite et de la vie pénitentiaire, se confinent dans une cave étroite qui a la forme d'un tombeau et qui est murée de toutes parts, à l'exception d'un petit trou qui laisse passer l'air, et restent là sans boire ni manger, invoquant sans relâche le saint nom d'Amida jusqu'à ce qu'ils rendent le dernier soupir. Les autres, après de longs jeûnes et une méditation de deux jours, se noient solennellement aux yeux de tout le peuple. La scène se passe sur une nacelle richement décorée, dorée, parée de banderolles de soie. Les héros du jour dansent au son des instruments, puis s'attachent au cou, aux jambes, aux habits, de lourdes pierres, et enfin s'élancent du haut de

la barque dans les flots où bientôt ils disparaissent. Quelquefois la nacelle est percée par le fond, et les dévots qui veulent ainsi périr se laissent aller par cette ouverture dans le fleuve ou dans le bras de mer qui doit les engloutir. Une foule de parents, d'amis, de bonzes, assiste à ce spectacle qui n'offre pas moins d'attraits aux fiers habitants de l'archipel japonais que l'holocauste des Sutties aux Hindous. On assure que jamais dans ces tragiques cérémonies le sacrifice ne se borne à une victime, et qu'à la voix de celui qui le premier s'est mis en tête de sortir de ce monde, beaucoup d'amateurs séduits par ses belles paroles se décident brusquement à faire voile avec lui pour le paradis d'Amida ; car il va sans dire qu'après un tel acte de courage, les portes du Gokourakf s'ouvrent à deux battants pour les noyés. Toutefois il est difficile de croire, quelque fréquent que puisse être le dégoût de la vie, que tous les suicides soient sincères, et qu'il n'y ait pas, Amida et les bonzes aidant, quelque moyen de revenir sur l'eau. Amida est ordinairement représenté soit avec trois têtes, dont chacune est couverte d'une espèce de toque, et à la barbe flottante, suit avec une tête de chien, et monté sur un cheval à sept têtes : dans ses mains alors est un anneau ou cercle d'or qu'il mord. Les rapprochements se présentent ici en foule : les trois têtes nous font penser et au tricéphale Cerbère et aux nombreuses Trimourti ou triades dont fourmillent toutes les théogonies ; le cheval aux sept têtes nous reporte aux sept planètes, aux sept Amchasfands, aux sept Cabires, aux sept Épigones ou aux sept chefs et à cent autres heptades dont nous donnerons la nomenclature à l'art. SEPT CHEFS. D'ordinaire on veut voir dans l'heptacéphale l'emblème des sept millénaires ou sept grands jours accordés au monde pour terme de sa durée. L'anneau mordu par le dieu était en Égypte l'hiéroglyphe de la révolution des âges ou plutôt de l'éternité. Une circonférence, on le sait, n'a ni commencement ni fin.

AMILCAR Ier, qui fut vaincu par Gélon en Sicile, 480 ans avant J.-C., le jour même où les Spartiates combattaient aux Thermopyles (*V.* AMILCAR, *Biogr. univ.*, I, 46), disparut sans qu'on pût dire ce qu'il était devenu. On affecta de croire qu'il avait été enlevé au ciel, et Carthage, ainsi que toutes ses colonies, lui rendit les honneurs divins (Hérodote, VII, 166, 167).

AMIMITL était adoré par les Aztèques comme dieu de la pêche. Son temple principal était à Kouit-Lahouak, dans une île du lac de Chalco (Clavigero, *Hist. de Mexico*).

AMIN-DEVA, une des quatre principales divinités des Mongols, selon Müller (*Sammlung der Russischen Gesch.*, IV, 325).

AMINIAS aimait Narcisse, et ne pouvant se faire payer de retour menaça de s'ôter la vie. Pour toute réponse Narcisse lui envoya un poignard. Aminias s'en perça le sein à la porte du jeune homme en l'accablant de malédictions (Conon, *Narrat.* XIV).

AMISODARE, Ἀμισώδαρος, roi de la contrée de Lycie, dans laquelle se trouvait la Chimère qui, disent les poètes et les mythologues, formait la principale force de ses états, vit dompter et tuer ce monstre par Bellérophon (*V.* ce nom).

AMITIÉ, AMICITIA, et en grec Φιλία, *Philiâ*, n'a point donné lieu à des légendes, mais a été représentée avec divers attributs par les anciens. En Grèce, des statues la montraient vêtue d'une robe agrafée, la tête nue,

la poitrine découverte jusqu'à la place où bat le cœur, embrassant de la main gauche un orme sec autour duquel s'enlaçait une vigne chargée de grappes. Une statue romaine décrite par Lilio Giraldi en faisait une jeune fille vêtue d'une robe blanche, le sein à moitié nu, la tête ornée de myrte et de fleurs de grenadier entrelacées, avec ces mots, HIVER ET ÉTÉ. Sur la frange de la tunique se lit, LA MORT ET LA VIE; et enfin sur son cœur, ou sur le tissu qui forme des plis tout près de son cœur, est écrit, DE PRÈS ET DE LOIN. Toutes ces idées sont évidemment assez modernes. Quelquefois un chien est aux pieds de cette déesse allégorique. Nous recommanderons encore à l'attention, parmi les statues remarquables de l'Amitié, celle d'Olivieri et l'Amitié légère de C. Ripa. Mais nous étendre davantage sur ce sujet serait entrer dans le domaine de l'Iconologie, en tant qu'étrangère aux anciens et aux cultes.

AMMA, c'est-à-dire mère (en phrygien?), surnom commun à Rée, Cérès, Cybèle, etc.; mais surtout à Cybèle, qu'on nommait la grande mère par excellence, la mère des dieux, la mère du monde, ἡ παμμάτωρ.

AMMAS, Atys, amant de Cybèle. Ce mot, dit-on, signifiait en phrygien, *père*. Comp. l'art. qui précède.

AMMIE, AMMIA, comme AMMA.

AMMON, Ἄμμων ou HAMMON, Ἅμμων, le même au fond qu'Amoun, dont l'article suit, était pour les Grecs un dieu égyptien et libyque dont ils lièrent une apparition à l'histoire d'Hercule. Un jour ce héros parcourant les arides déserts de la Libye était en proie à une soif ardente. Il appelle Jupiter à son secours. Jupiter ne paraît point. Mais un bélier se présentant à l'improviste se met à fouir la terre avec ses cornes, et une source d'eau pure jaillit aux pieds du voyageur. D'autres attribuent l'aventure à Bacchus. Quel que fût le dieu ainsi secouru, il ne douta pas que le bélier ne fût Jupiter lui-même qui avait enveloppé sa divinité sous cette forme, et un temple magnifique s'éleva en son honneur dans l'Oasis où avait eu lieu le miracle. Cette identification d'Amoun au plus grand des dieux grecs n'a rien que de naturel, puisqu'Amoun, de son côté, était le premier dans la hiérarchie divine. Cependant les traditions locales variaient sur lui : les uns le faisaient fils de Triton, les autres voulaient qu'il dût le jour à une brebis fécondée par Jupiter avant l'origine de la race humaine. Diodore de Sicile en fait un roi de Libye, époux de Rée (fille de Saturne) et amant adultère d'Amalthée. Le roi numide Iarbas prétendait devoir le jour au commerce de la nymphe Garamantis avec Jupiter Ammon. Alexandre, non moins fou dans un siècle plus raisonnable, affichait des prétentions à peu près semblables et prétendit avoir pour père Ammon déguisé en grand serpent inoffensif (l'Ourée). Il est vrai que sans doute il n'agissait ainsi que par politique et pour plaire aux Égyptiens, dont tous les monarques nationaux avaient porté de ces noms pompeux : *Aimé d'Amoun*, *fils d'Amoun*, etc., etc. Comparez, pour achever de fixer les idées sur Ammon, l'article AMOUN. — On donne encore le nom d'Ammon à un fils de Cinyre qui épousa Myrrha, ou en faisant, conformément à l'opinion vulgaire, Myrrha fille de Cinyre, à un roi d'Égypte, gendre du roitelet de Cypre. Myrrha ayant osé se moquer de son père qui, après avoir bu avec excès, s'était endormi dans une posture indécente, Ammon révéla ce fait à Cinyre, qui chargea sa

fille et son petit-fils de malédictions. Ammon alla mourir en Égypte, tandis que sa femme s'enfuyait dans les déserts de l'Arabie. — Enfin le nom d'Ammon appartenait à une fête athénienne dont nous ne connaissons pas les détails, et à la Paralie ou barque sacrée des Athéniens.

AMMONIE, Ἀμμωνία, Junon, épouse de Jupiter, que l'on identifiait avec Ammon, était honorée sous ce nom à Élis (Pausan. V, 15) où elle avait un autel à côté de son époux.

AMMOTHÉE, Ἀμμοθέα, Néréide (Hésiode, *Théogonie*).

AMNISIADES, Ἀμνισιάδες, nymphes ainsi nommées de la ville d'Amnise dans l'île de Crète.

AMOERNE, Ἀμοίρνη, Danaïde tua Polydector la nuit de ses noces. C'est un nom corrompu.

AMOGHA (*Myth. hindoue*), femme de l'ermite Santanou, se trouvait seule dans la grotte qui servait d'abri au sage, lorsque Brahmâ, charmé de sa beauté, se présenta devant ses yeux et tenta de la séduire. Non moins vertueuse que belle, Amogha s'indigne, menace le dieu de sa malédiction, lui ordonne de sortir. Brahmâ s'enfuit, déguisé en mendiant sacré, satisfait sur lui-même, à la porte de l'ermitage, des désirs qu'il lui est devenu impossible de réprimer, et donne ainsi naissance à Hataka. Santanou, revenu de son excursion, apprit d'Amogha tout ce qui s'était passé pendant son absence, et tout en louant sa chasteté, il lui déclara qu'elle aurait pu sans crime céder aux vœux de Brahmâ. Il y a plus : usant à l'heure même de la puissance conjugale d'une manière qu'il est aussi difficile d'indiquer que d'expliquer, il fit si bien qu'Amogha devint enceinte de la resplendissante lumière reproductive de l'essence de Brahmâ au sein des eaux. La sage épouse de l'ermite mit au monde un fils d'une beauté rare. Santanou creusa un kounda (lac de forme circulaire et semblable à une coupe), auquel il donna le nom de Brahmakounda, y posa l'enfant encore environné des eaux dans lesquelles il était engendré, et par là donna naissance au dieu-fleuve Brahmapoutra, rival de la haute déesse cosmique, autant que fluviatile, Ganga.

AMOUN, AMON, AMEN (d'où en Crète et en Grèce AMMON et HAMMON, Ἄμμων, Ἅμμων), dieu égyptien, était le même que Knef, à ceci près que, plus fréquemment peut-être que Knef, il s'élève jusqu'à l'irrévélé Piromi, et se confond avec ce dieu suprême. Ramené à une conception fondamentale, il est, plus décidément que Knef, l'âme, c'est-à-dire la force vitale du monde dont Thoth est l'âme intellectuelle. Ainsi Piromi, cet être absolu et immense dont le sein contient l'univers, se décompose dès sa première manifestation en deux grandes propriétés que la religion individualise et personnifie à part, la vitalité, la pensée. Amoun ou Knef est cette haute vitalité encore indivise et à peine commençant à se révéler : seulement Knef offre plus nettement l'idée de création, Amoun celle de moteur et de vivificateur. Dans l'esprit du sacerdoce égyptien ils n'en furent pas moins une seule et même personne divine. Amoun, ainsi que tous les dieux de l'antique Égypte, s'identifie partiellement à d'autres dieux ; c'est-à-dire qu'à la propriété fondamentale qui le constitue il en joint souvent d'autres, et qu'on le représente cumulant les attributs symboles de quelques autres divinités avec les siens. De là les noms composites d'Aménébis (abréviation d'Amoun-Knef), Amon-Knoufis, Amon Ra, Amon-Men-

dès. Le second de ces noms semble plus spécialement désigner Caoope, c'est-à-dire Amoun ou Knef en tant qu'humidité fécondante ou vase qui laisse échapper les eaux fécondantes. Amon-Ra, qui mot à mot veut dire Knef-Fré, Amoun-soleil, est quelquefois, selon M. Champollion jeune, Amoun recteur des quatre éléments (d'ordinaire cependant les Égyptiens en comptaient cinq). Amoun-Mendès, c'est Knef en tant que générateur. Quelquefois on voit des Amon-Ra-Mandou. Le nom d'Amoun était vénéré dans toute l'Égypte; mais ses temples que la Grèce romaine appela Ammoniums (Ἀμμώνιον) n'étaient point aussi répandus que son nom. Le plus magnifique comme le plus célèbre sans contredit fut celui de la Libye dans la plus septentrionale des Oasis (celle de Siouah, autrefois *Ouahé-Amoun*). Le dieu y rendait des oracles que l'on venait chercher du fond des contrées étrangères à l'Égypte, et que, même à une époque fort ancienne, les Lacédémoniens implorèrent fréquemment. On connaît le voyage qu'Alexandre, dans un but politique plutôt que dans des vues de vanité, fit au temple d'Amoun (*Voy.* ci-dessus, fin de l'art. AMMON). Il est inutile d'insister sur la célébrité que les oracles d'Amoun continuèrent à avoir lorsque les révolutions et les conquêtes dont l'histoire nous déroule le tableau, dans les cinq siècles qui précèdent le christianisme, eurent introduit dans l'Égypte des races nouvelles, et facilité les communications de peuple à peuple. Mille fois aussi on a décrit et la délicieuse fraîcheur de l'Oasis et la source alternativement chaude et froide qui jaillissait dans son voisinage et le genre de vie des prêtres (voyez *Déc. égypt.*, t. I, p. 151, Ripault, *Mémoire sur les Oasis*; Brown, *Voyage en Syrie et en Afr.*, I, 35; Hornemann, *Voy. en Afr.*; Ritter, *Géog.*, I, 963; Minutoli, *Voy. au temple de Jupiter-Ammon*; Jomard, *Voyages à l'Oasis de Th., etc.*). Primitivement à ce qu'on pense (voy. Heeren, *Ideen üb.*, etc., I, 151, 161, 286, 321; et Funke, *Realschullex.*, I, 153) Amoun était le dieu de la théocratique Méroé. Peu à peu la caste sacerdotale, qui régnait sur cette vallée du Nil supérieur, envoya au nord de puissantes colonies. Thèbes (Tpé), l'une d'elles, fut surtout consacrée au dieu Amoun. L'œil s'étonne encore à la vue de ces ruines colossales du grand temple et du palais de Karnak, dans lesquels Amoun recevait les hommages de l'Égypte. Çà et là, en continuant ses excursions vers le nord, la caste sacrée jeta quelques établissements en l'honneur de la divinité principale; mais ce fut surtout dans l'Oasis du Nord que la politique et l'intérêt l'invitèrent à en instituer un. De temps immémorial le commerce entre l'Afrique orientale et l'Occident se fit au moyen de caravanes. Choisir au milieu des brûlantes solitudes de cette contrée un lieu enchanteur où se trouveraient réunis l'eau douce, les fruits, les arbres, et où les malades sentiraient leurs forces renaître; y détruire les reptiles et les animaux dangereux; y tenir des abris, des secours à la disposition des aventureux voyageurs, c'était une opération aussi utile à la caravane qu'à la colonie qui tenterait cet établissement. Les idées religieuses devaient encore faciliter l'entreprise. En transportant leur dieu Amoun dans leur nouvelle demeure, les prêtres qui se fixèrent dans l'Oasis attiraient à eux, du fond de l'Égypte, nombre de riches dévots qui, par un pèlerinage dangereux, croyaient

gagner l'indulgeuce de l'ètre suprême, et s'assurer, dans les sombres demeures de l'Amenti, une Oasis délicieuse. Il est inutile d'ajouter que ces pieux visiteurs ne venaient point à l'Ammunium les mains vides, et que les dépenses faites par la corporation sacerdotale, maîtresse du terrain, étaient amplement compensées par les offrandes de toute nature que la caravane laissait aux habitants. L'itinéraire de l'Éthiopie et de Thèbes, à l'Ammonium du nord (Hérodote, liv. IV, ch. 181-185), indique évidemment une route toute commerciale, absolument analogue à celle des caravanes modernes. Héeren ajoute que, comme le sel abondait dans l'Oasis ammonienne, indubitablement les négociants voyageurs en exportaient beaucoup de cette île de verdure dans les places où ils se rendaient. Peut-être l'Oasis était-elle en grande partie un marché où les commerçants de régions étrangères les unes aux autres, s'abouchaient pour les échanges. Les Égyptiens et les Éthiopiens, d'un côté, les Carthaginois et les Nasamons, de l'autre, sont nommés comme s'occupant principalement de tout ce transport de marchandises. Il faut sans doute y joindre plusieurs peuplades de l'Afrique centrale; et probablement c'est dans l'Oasis que les occidentaux se séparaient pour aller gagner, les uns, l'Égypte, les autres, l'Éthiopie. Les monuments égyptiaques représentent Amoun 1° sous la forme purement humaine (*Panth. ég.*, de Champoll. j., pl. 1); 2° sous celle d'un homme criocéphale, c'est-à-dire à tête de bélier; 3° sous celle d'un bélier (pl. II *bis*, II *ter*) diversement coiffé, et foulant tantôt un riche autel, tantôt la coudée qui rappelle les idées d'ordre, de régularité, de justice : quelquefois des ourées sont fixées aux jambes de l'animal sacré. C'est par une immense avenue bordée de béliers, dont les débris subsistent encore, que l'on arrivait au temple de Karnak; 4° sous celle d'un bélier à quatre têtes, tantôt sans ailes, tantôt à ailes déployées (cette image symbolique, extrêmement fréquente, se trouve reproduite dans la *Descr. de l'Égypte*, t. II, pl. XXXV, 6, XXXVI, 1, et t. I, pl. LXXXI, et d'ailleurs peut se voir sculptée sur la poitrine du torse égyptien du musée *degli Studj*, à Naples, et dans les hypocéphales, p. 22-27, du musée royal du Louvre : les quatre têtes sont celles de quatre dieux, émanations d'Amoun, Pi-Zéou, Fré, Tmou, Ousiréi (Osiris), représentant, selon M. Champollion jeune (explicat. de la pl. II *quater*), le ciel, le feu, l'air et l'eau; Amoun-Ra, tel est le nom du dieu aux quatre têtes, est alors l'âme de l'univers matériel, l'esprit des quatre éléments; 5° sous celle d'un bélier à cornes de bouc (combinaison de Mandou et d'Amoun); 6° sous celle d'Amoun-Ra-Knoufis (Champoll. j., *Panth. ég.*, pl. III *ter*, et l'explicat.), ou Noute-Fen, c'est-à-dire le Nil; 7° sous celle d'un grand serpent inoffensif, que, long-temps et à tort, on a pris pour le venimeux Ourée (ici Amoun s'identifie complètement avec Agathodémon); 8° comme scarabée; 9° enfin comme Amoun-Ra-panthée. Ces diverses formes, quelque extraordinaire que cela puisse paraître, sont souvent figurées sur les monuments les unes près des autres, ce qui prouve qu'on les regardait comme autant de personnifications, et momentanément comme autant de dieux différents. Ses coiffures varient à l'infini : les plus ordinaires sont le pchent, les cornes de bouc et de bélier, avec le disque solaire, enfin deux

longues plumes ou palmes divisées par des lignes horizontales et verticales, qui se croisent en une infinité de petits compartiments diversement colorés. Nous ne connaissons plus les particularités du culte d'Amoun. Il est à présumer que l'on reproduisait dans ses fêtes une théophanie qui probablement n'était qu'une criophanie, apparition du bélier. Tous les ans avait lieu une magnifique procession dans laquelle on transportait solennellement sa châsse, bari, ou barque sacrée (car, comme on peut le voir art. Tpé, les dieux étaient censés se mouvoir sur les voûtes de l'océan céleste, comme les nacelles de l'Égyptien sur les vagues du Nil). A Thèbes, cette cérémonie se prolongeait douze jours; la Bari, tirée du temple situé à l'est, et soutenue par dix-huit prêtres, était transportée à l'ouest, dans la portion du continent, indifféremment nommée Libye ou Éthiopie par l'Egypte (Diod. de Sic., liv. II; Eustath., *sur Iliad*, ch. I, v. 128). On peut voir, dans la *Descr. de l'Ég.*, (III, XXXII et XXXIII), ou dans le t. IV de la trad. fr. de Creuzer (pl. XLII, 170, 175), deux Bari colossales, dédiées au dieu Amoun. La dernière surtout est de la plus grande magnificence; elle est précédée d'une autre barque plus petite, dans laquelle se tiennent les dieux subalternes et les dieux gardiens. A la proue de celle-ci, un jeune chakal en arrêt, foulant un serpent (Anbô sur Afofi, ou quelque autre ennemi du bon principe?), semble indiquer que l'on va toucher à la rive libyque ou éthiopienne. C'est à tort que l'on a vu dans cette procession une image de la navigation sur le Nil, dont les cataractes obligent les riverains à transporter souvent leurs barques sur leur dos. Resterait à pénétrer le sens de l'emblème favori d'Amoun, le bélier. Les autres sont clairs : le bouc, le scarabée, le reptile sans venin, ne nous embarrassent en rien (*Voy.* Agathodémon, Mandou). Mais sur le bélier on n'a encore rien de certain. Faut-il, avec M. Champollion jeune, voir dans ce mammifère l'emblème de l'âme? Faut-il, ainsi que Dupuis, regarder Amoun comme le soleil entrant dans le signe du bélier, et pour cela en empruntant les formes, en un mot, comme dieu-soleil aux formes de bélier (*Orig. des cult.*, t. III, ch. 7)? Faut-il soupçonner que si l'Égypte adore en même temps des dieux-béliers et des dieux-taureaux (Hapi, Omfi, Mnévi, Onoufi), ces zoolâtries diverses naquirent en temps et en lieux différents, et que les premières, de beaucoup plus anciennes, indiquent un culte de nomades, tandis que les autres furent contemporaines de l'agriculture, et en conséquence plus modernes?

AMOUN-RA ou AMON-RA. *Voy.* Amoun.

AMOUR, en latin Amor et en grec Eros, Ἔρως, est dans la mythologie vulgaire, un fils de Vénus et de Mars. Ainsi que l'indique son nom, il préside aux amours; il est ailé; il est enfant. Mais, dans la mythologie transcendante, dans les temps primitifs du polythéisme grec, dans les hautes écoles théologiques de la Thrace et de Samothrace, c'est un être cosmogonique, à rang, à forme, à rôle variables; il se trouve d'ailleurs au milieu de tout un groupe de divinités érotiques. En conséquence nous sommes obligés de renvoyer le développement de ces idées à Éros, seul nom sacré sous lequel ces dogmes nouveaux pour nous ont fait jouer un rôle à l'Amour. *Voy.* Éros. Comp. Cupidon.

AMOURDAVALI, fille de Vich-

nou et de Sri ou Lakchmi, dans la mythologie des Hindous.

AMOURS. *Voy.* Éros.

AMOUTHANTÉE, Amuthanteus (quatre ou cinq syllabes), Ἀμουθαντα῀ιος ou Ἀμουθαντεύς, trente-septième dynaste du latercule d'Ératosthène qui ne traduit point son nom, n'est, comme tous les autres, qu'un être imaginaire, c'est-à-dire un dieu ou génie sidérique, doté, par la langue métaphorique et toujours abusive de l'allégorie, d'un royaume humain. Mais Dupuis va plus loin encore, et, selon lui, non-seulement tous les pharaons du latercule sont des décans; le trente-septième n'est pas même un décan; son nom n'est que l'épithète de Phrouron, le trente-sixième des dynastes humains. En effet, les décans étant, selon l'opinion commune, au nombre de trente-six, et les pharaons d'Ératosthène au nombre de trente-sept, il fallait nécessairement supprimer un de ces derniers : Dupuis a donc pris le parti de retrancher le trente-septième. Gorres, au contraire, a rejeté hors de la liste des pharaons-décans, Ménès, le premier d'entre eux, et au lieu de compter trente-sept vieux rois d'Égypte, il n'en admet que trente-six, commandés par Ménès, de même que les trente-six décans ont pour chef Amoun. Pour Gorres, Amouthantée avec ses deux prédécesseurs, Sifta (vulg. Siphoas) et Phrouron, tombe dans la vierge, domicile d'Hermès.

AMPATICI (*myth. hindoue*), femme de Vicitravéria, radjah de la race des fils du soleil, et maîtresse du célèbre Viaça, donna naissance, après la mort de son mari, à Pandou, père des cinq frères Pandava, que Krichna seconda dans la guerre qu'ils soutinrent contre les Kourava, leurs cousins (*Baghavat-G.*, l. IX, dans les *Asiat. Origin. Schr.*, t. I, p. 165). Quelques-uns appellent son fils Drouda Rakchada ou Tredareda, et alors Pandou et Kourou, fils du précédent, ne sont que les petit-fils de Viaça et d'Ampaticî.

AMPÈLE, Ἄμπελος, favori de Bacchus, qui le rencontra, selon Ovide (*Fastes*, liv. III), sur le penchant de l'Ismare, et selon Nonnus (*Dionysiaq.*, ch. X), en Phrygie sur les rives du Pactole. C'était, ajoute le poète de Nancratis, un jeune satyre, fils du soleil et de la lune. Épris des ses grâces naissantes, le dieu de Nysa supplie Jupiter de lui accorder la possession de ce miracle de beauté : l'amour d'Ampèle tiendra lieu de tout à son cœur. Suivont, dans Nonnus, des descriptions ravissantes de leurs jeux et de leurs amusements. Toujours Bacchus se laisse vaincre par celui qu'il aime. A la lutte, à la course, Ampèle l'emporte. Deux autres suivants de Bacchus, Lénée et Cisse, lui cèdent de même la palme (v. 375-424 du ch. IX, et ch. XI, v. 10-55). Mais bientôt le jeune vainqueur s'imagine qu'il peut soumettre de même à ses caprices les sauvages habitants des forêts : indocile aux tendres avis de Bacchus, il monte un taureau fougueux et tente de le conduire; il arrache les joncs du fleuve pour s'en faire un fouet; il pare de fleurs les cornes menaçantes; il défie la Lune, dont le char nocturne vole porté par des taureaux. La déesse irritée envoie un taon à l'invincible animal, qui, dans ses fureurs, renverse le jeune téméraire. Bientôt, le frêle adolescent expire. Bacchus, informé de sa mort par un satyre, arrose de pleurs le corps inanimé de son ami, le couvre de roses et de lys, épanche dans ses plaies l'ambrosie délicieuse qu'il tient de Rée, et le métamor-

phose en vigne. Le baume divin a communiqué aux fruits que porte cette tige flexible et caduque un arome digne de parfumer l'Olympe. Dans ces riches développements d'un génie éminemment épique, Nonnus a introduit plusieurs épisodes qui n'ont rien d'antique et d'oriental; mais la variété infinie des tableaux, leur mollesse, leur ton suave et gracieux, le faire large et grandiose de son pinceau, le magique du coloris, en font un des morceaux les plus agréables des *Dionysiaques*. Ovide se borne à une dizaine de vers sur Ampèle : il le fait tomber d'une vigne. Ἄμπελος en grec veut dire vigne; Κισσός, lierre; Ληνός, pressoir. Ainsi l'on peut comprendre facilement toute l'allégorie de Nonnus. C'est Ampèle, dit-on, qui fut placé au ciel sous le nom du vendangeur (*Vindemitor*). Cette constellation, qui est sur une des ailes de la vierge, se levait, suivant Ovide, le trois des nones de mars, le jour où se couchait le Bouvier. Irons-nous, avec Bryant (*A new System*, etc., t. I, p. 273), dériver Ampèle de *ham*, soleil, et de Baal ou Paal, pour en conclure qu'Ampèle n'est autre que Bacchus, ou le soleil? La conclusion, sans doute, n'a rien que de raisonnable; mais quoi de plus ridicule que les prémisses dont on veut la déduire? Remarquons plutôt le rapport, fortuit sans doute, d'Ampèle et d'Omphale, cette amante d'Hercule qui, comme Bacchus, est le soleil. ΜΦΛ, ΜΠΛ, voilà de part et d'autre les lettres caractéristiques de ces deux noms propres, dans lesquels il est impossible de ne pas apercevoir l'idée de Phalle. Ajoutons qu'ἄμπελος féminin à désinence masculine (comme au reste cent autres noms grecs) semble tout exprès créé pour être le nom d'un jeune homme qui prête au dieu son maître le service de femme. — Une hamadryade aussi porte ce nom d'AMPÈLE.

AMPHIALE, Ἀμφίαλος, fils de Poline, remporta le prix du saut aux jeux équestres qui furent donnés à Phéacie (Corcyre) en l'absence d'Ulysse (*Odyssée*, VIII, 114, 128). — Un autre est donné dans les manuscrits d'Hygin, *fab.* CXXIII, comme fils de Néoptolème et d'Andromaque; mais Munker (sur Hygin) veut qu'on lise Molosse au lieu d'Amphiale.

AMPHIANAX, Ἀμφιάναξ (g. -ακτος), roi de Lycie, accueillit avec la bonté la plus affectueuse Prœtus, expulsé de l'Argolide par son frère Acrisius, lui donna en mariage Antée (autrement Sthénobée), sa fille, et le reconduisit avec une armée dans le pays de ses pères, où Prœtus ne tarda point à forcer Acrisius à lui céder une partie de l'héritage d'Abas, et bâtit la ville de Tirynthe, qui devint la capitale du nouvel état (Apollodore, II, 11, 1). — Un autre AMPHIANAX, fils d'Amphimaque, fut père d'Étyle.

AMPHIARAS (on dit aussi AMPHIARAUS), Ἀμφιάραος, roi-devin d'Argos, était fils d'Oïclée et de la thespiade Clytemnestre (Hygin, *fab.* LXX; Pausanias, II, 21), et en conséquence se rattachait par son aïeul paternel Antiphate à Mélampe, le célèbre devin auquel Prœtus avait été obligé de donner, en récompense de ses exorcismes, les deux tiers de ses états. Amphiaras ne fut pas moins habile que son bisaïeul et les divers membres de sa famille (Mantios, etc.) dans la connaissance de l'avenir. Les anciens, on le sait (Platon, et d'après lui Cicéron, I, 6, de la *Divinat.*), distinguaient en général deux espèces de divinations, l'une naturelle, l'autre artificielle : la première était le lot de ceux à qui une subite inspira-

tion d'en-haut dévoilait les secrets des évènements futurs ; la seconde se composait de conclusions tirées à l'aspect de quelques phénomènes naturels, que l'on regardait comme autant de signes plus ou moins certains de l'aveuir ; c'était ce que l'on appelait proprement l'herméneutique. Amphiaras excellait également dans l'une et dans l'autre (Pindare, *Pythique* VIII, 55). Dans sa jeunesse, il prit part à la chasse du sanglier de Calydon, puis à l'expédition des Argonautes (Apollodore, I, VIII, 2 ; I, IX, 16). Lorsqu'Adraste, fils de Talas, allait succéder à son père, il excita les Oïclides, ses frères, à prendre les armes contre lui, et les contraignit à se réfugier à Sicyone (Pausanias, II, 6 ; Hérodote, V, 67) ; mais le temps amena une réconciliation entre ces familles rivales. Amphiaras reçut Adraste comme associé au trône d'Argos, et prit pour épouse la sœur de ce prince, Ériphyle. Tout indique que la prééminence appartint au fougueux Adraste : Amphiaras n'occupe guère que le second plan ; mais il se distingue, tant du chef suprême que des autres roitelets de l'Argolide, par son caractère de devin. Des débats entre les deux fils d'OEdipe éclatèrent sur ces entrefaites. Polynice, chassé de Thèbes et frustré de sa part de puissance souveraine par Etéocle, implore le secours des Argiens contre un frère usurpateur. Adraste, qui lui donne sa fille Argie en mariage, s'engage avec ardeur dans une entreprise pénible, et dont l'issue sera fatale à six des sept chefs confédérés. Amphiaras, qui lit d'avance un triste dénouement dans le livre des destins, tente en vain de se soustraire à l'obligation de marcher. Ériphyle, que Polynice a gagnée par la promesse du collier et de la robe d'Harmonie, révèle le lieu qui cache son époux aux recherches d'Adraste. Amphiaras monte sur le char qui va le conduire à la mort, et, en embrassant pour la dernière fois son jeune fils Alcméon, il lui enjoint de venger son père (Apollodore, III, VI, 2 ; comp. Diodore, IV, 67). Chemin faisant, Amphiaras remporta, aux jeux néméens, le prix du jet du disque. C'est à la même époque que Nitsch rapporte le combat qui eut lieu entre notre roi-devin et Lycurgue, fils de Pronax. Arrivé devant Thèbes, Amphiaras donna des preuves de la plus haute valeur. Dans Eschyle (les *Sept devant Thèbes*), c'est lui qui donne l'assaut du côté des portes homoloïdes : il y tue le chef thébain Ménalippe, qui avait blessé Tydée, lui coupe la tête et la porte au farouche exilé de Calydon, qui, dans les transports de son courroux, avale la cervelle de son ennemi. Amphiaras avait agi à dessein afin de faire perdre à Tydée, objet de sa haine, la protection de Minerve, qui était descendue sur le théâtre de la guerre pour guérir sa blessure. Il réussit pleinement. Minerve, que tant de férocité indignait, retourna aux cieux sans songer au blessé (Apollodore, pass. d° ; Pausanias, IX, 18 ; Schol. de l'*Iliade*, V, 126). Presque au même instant, Périclymène fondit sur lui et le pressa vivement. Amphiaras, incapable de résister à ce puissant antagoniste, fuyait le long de l'Ismène. Tout-à-coup, Jupiter entr'ouvre la terre ; char, chevaux, écuyer et prince s'engloutissent dans l'abîme sombre qui se referme aussitôt. Ce lieu funeste fut depuis nommé *Harma*, c'est-à-dire char (Pindare, *Ném.* IX, 61 ; Pausanias, IX, 8 ; Stace, *Thébaïde*, VIII, 690). Il laissait deux fils, Alcméon et Amphiloque, et deux filles Eurydice et Démonasse (Pausanias, V, 17). A cette liste les Latins ajoutent trois fils, Tiburne, Coras et Catile.

Les aventures d'Amphiaras ne présentent, à quelques traits près, que de légères invraisemblances, et les détails divinatoires eux-mêmes n'ont rien d'absurde, bien entendu pourtant que nous parlons de la réalité et non de la véracité des prophéties. Les querelles entre deux dynasties argiennes rivales sont un fait précieux de ces temps reculés. Elles se dessinent plus dramatiquement encore si, dans l'expulsion momentanée d'Adraste, qui, au bout de quelque temps, revient triomphant et occupe le premier rang parmi les rois argiens, nous voyons la puissance sacerdotale, qui grandit de jour en jour, opprimer, effacer la puissance civile, puis plier devant elle et redescendre à la vassalité. Ainsi, le Dalaï-Lama obéit à l'empereur de la Chine; ainsi le Daïri reconnaît un suzerain dans le Koubo.—Amphiaras recevait les honneurs divins à Orope, où il avait un temple avec un oracle. Les réponses étaient données en rêve : le consultant, après avoir sacrifié un bélier, devait s'endormir sur la peau de la victime. Les fêtes que cette ville célébrait en son honneur se nommaient Amphiarées. Un bas-relief du trône d'Amycles, en Laconie, représentait le combat d'Amphiaras et de Lycurgue: Adraste et Tydée séparaient les antagonistes (Pausanias, III, 18). Sur une pierre gravée, reproduite dans Lanzi (*Saggio di lingua etrusca*, II, VIII, n° 7), se voient cinq des sept chefs, délibérant sur la guerre de Thèbes. Leurs noms se lisent en caractères étrusques. Eschyle, dans les *Sept chefs*, a tracé un magnifique portrait d'Amphiaras. C'est là qu'est le fameux vers appliqué spontanément, par la conscience du parterre athénien, à Aristide :

Un autre vise au nom de Juste : il vise à l'être.

AMPHICIDE, Ἀμφικίδης, un des héros qui prirent part à la chasse du sanglier de Calydon.

AMPHICLÉ, Ἄμφικλος, Troyen tué par Mégès, fils de Phylée (*Iliade*, XVI, 313).—Une ville d'Amphiclée en Béotie avait pour dieu principal Bacchus.

AMPHICTION ou AMPHICTYON, Ἀμφικτίων ou -ύων, dut le jour à ce Deucalion, roi de Lycorie, qui, lorsque ses états disparurent sous les eaux du déluge qui porte son nom, alla demander un asile au roi d'Athènes, Cranaüs, et trouva auprès de lui l'hospitalité la plus généreuse. Deucalion avait deux fils, Amphiction et Hellen. Celui-ci alla dans la suite régner aux Thermopyles : Amphiction, au mépris des liens qui l'attachaient à Cranaüs, dont il venait d'épouser la fille, usurpa le trône d'Athènes. C'est à lui que l'on attribue ordinairement la fondation de la célèbre diète grecque dite Amphictionie ou conseil des Amphictions. D'autres en rapportent l'honneur au roi d'Argos Acrisius, qui tout au plus modifia cette institution en y faisant admettre le Péloponèse, et peut-être en y faisant reconnaître la suprématie d'Argos. Il ne faut pas perdre de vue, dans une discussion de ce genre, qu'Acrisius régna (selon M. Petit-Radel) de 1430 à 1390 av. J.-C., tandis qu'Amphiction, de beaucoup plus ancien, devait être mort vers 1480. Outre l'Amphictionie, le successeur de Danaüs institua aussi les Panathénées, cérémonie à la fois religieuse et civile, dans laquelle Minerve recevait les hommages de toutes les populations athéniennes en commun avec Vulcain et Mercure. La mythologie voulut sans doute exprimer cette action importante en disant qu'Amphiction invita tous les dieux à un même banquet,

et en quelque sorte les fit boire à la même coupe. Amphiction descendit à son tour du trône pour faire place à un gendre usurpateur, Érichthonius. Les rois de la Béotie prétendaient descendre de lui (*V.* Clavier, ***Hist. des premiers temps de la Grèce***, II, 93, 122). — Les mythographes, embarrassés de concilier les difficultés qui s'élèvent de toutes parts au sujet des Amphictionies, ont imaginé deux Amphictions, l'un roi de Pyles ou des Thermopyles, l'autre roi d'Athènes. Hellen alors règne dans un coin anonyme de la Thessalie, et se trouve refoulé loin des Thermopyles, qu'on lui avait primitivement données pour royaume. Nouvelle variante : l'Amphiction des Thermopyles est fils de Deucalion chez les uns; suivant les autres c'est le roi d'Athènes qui a Deucalion pour père. Pour quiconque examinera ces divergences avec soin, il deviendra clair qu'un seul personnage mythologique a été scindé en deux par les chroniqueurs. — Selon les modernes les plus versés dans l'histoire des races grecques, il n'y a pas même eu un seul Amphiction. C'est l'Amphictionie que l'on a personnifiée dans un homme, dans un roi; mais il faut distinguer deux Amphictionies. L'une, celle des Thermopyles, semble avoir été la confédération des tribus pélasgiques contre les Hellènes; l'autre, qui n'ent lieu que beaucoup plus tard, consistait dans l'alliance des Hellènes victorieux avec quelques tribus pélasgiques demeurées indépendantes dans les mêmes régions, contre les barbares du nord, de race illyrienne, qui envahirent le pays jusqu'aux Thermopyles, expulsèrent les habitants ou les réduisirent en servitude, et se décorèrent eux-mêmes du nom de Thessaliens. A ces deux Amphictionies durent correspondre, dans le langage mythologique, deux Amphictions, l'un roi de Pyles (et dont on ne nomme pas le père, vu que l'origine de la race pélasgique se perd dans la nuit des temps), l'autre roi d'Athènes, fils de Deucalion, gendre de Cranaüs et usurpateur de son trône. Qui ne reconnaît ici la race hellénique admise au sud de la Thessalie, mêlée à l'antique population d'Athènes, mais conquérante et maîtresse de l'Acropole? Une autre révolution importante se trouve liée à ces évènements extérieurs. C'est la fusion des trois castes inégales qui habitaient l'Attique, les Ergades, ou artisans habitants de la ville, les Cécropiens, ou agriculteurs habitants de la plaine, les Égicores, ou chevriers habitants de la montagne. Hermès était le dieu de ceux-ci, Hépheste (Vulcain) était adoré par les Ergades, les Cécropiens rendaient hommage à Minerve. Aux Cécropiens propriétaires du sol labourable appartenait de longue main la prééminence. Un temps vint où le privilège exclusif de la caste agricole disparut: ce fut la première apparition de la démocratie dans l'Attique. L'égalité des trois cultes, des trois dieux réunis dans une fête commune, les Panathénées, à laquelle prenaient part tous (*pantes*) les Athéniens, formulait cette révolution, qui n'eut qu'une courte durée, mais qui ne cessa de se renouveler dans l'Attique jusqu'à son triomphe définitif. Amphiction détrônant son gendre, c'est l'abaissement des Cécropiens; Érichthonius détrônant Amphiction, c'est la caste cécropienne reprenant momentanément ses privilèges, c'est la grande propriété pesant de nouveau sur l'industrie (les Ergades) et la vie nomade (les Égicores). Le nom d'Amphiction a été choisi pour exprimer cette révolution, parce que la réunion des trois cultes, des trois cas-

tes, était une espèce de confédération analogue à celle des Pélasgues contre les Hellènes, et que la politique de ceux qui l'opérèrent essaya de la rattacher à cette première Amphictionie. *Voyez* M. d'Eckstein, *le Catholique*, t. XVI, p. 530, etc. — Valois (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, III, 191) a longuement disserté sur les Amphictions. Il faut le lire avec la plus grande défiance, ainsi que presque tout ce qui a été écrit en français sur ce sujet.

AMPHICTIONIDE, Ἀμφικτιονίς, Cérès, ainsi nommée parce qu'elle avait un temple au lieu où les Amphictions tenaient leurs séances (Hérodote, VII, 100). — Tout fils d'un de nos deux Amphictions pourrait porter de même le nom patronymique d'Amphictionide (Ἀμφικτιονίδης).

AMPHIDAMAS, AMPHIDAMAS (gén. *-antis*), Ἀμφιδάμας (g. -ντος), fils de Cléophile et de Lycurgue, fut père de Milanion et d'Antimaque, femme d'Eurysthée (Apollodore, III, IX, 2). Dans Pausanias (VIII, 4) il est donné comme fils d'Alée, et par conséquent comme frère de Lycurgue. Un peu plus bas cependant il est dit fils de ce même Lycurgue. Apollonius de Rhodes (I, 161) le met, ainsi que Lycurgue et Céphée, ses frères, au nombre des Argonautes (*Voy.* Burmann *sur le Catal. des Arg.*; Hygin, *fab.* XIV). Le faux Orphée (*Argonautiq.*, 148) l'appelle Iphidamas et le dit natif de Tégée. Il y a là probablement erreur de copiste. — Notez encore cinq AMPHIDAMAS, savoir : 1° un fils de Busiris, tué avec son père, par Hercule (Apollodore, II, 5); 2° le père de Naupidame, femme du soleil et mère d'Augias (Hygin, *Fab.* XIV); 3° un ami d'Autolycus qui lui donna le casque conquis sur Amyntor (cet Amphidamas demeurait à Scandie, dans l'île de Cythère); 4° un jeune homme d'Oponte, que Patrocle tua dans un accès de colère (c'est ce meurtre qui força Patrocle à chercher un asile à la cour de Pélée); 5° un roi de Chalcis, en Eubée. Il fut tué dans une bataille entre les Erétriens et ses sujets. C'est à ses funérailles que la tradition place la lutte poétique d'Hésiode et d'Homère (Hésiode, *Trav. et Jours*, v. 652; et comp. les commentateurs sur ce passage).

AMPHIDIQUE, AMPHIDICUS, Ἀμφίδικος, Thébain, tua Parthénopée, un des sept chefs qui assiégèrent sa ville natale sous le règne d'Étéocle.

AMPHIÈTE, Ἀμφιέτης (g. -ου), et AMPHIÉTÈRE, Ἀμφιετήριος, Bacchus, ainsi nommé à cause de celles de ses fêtes qui revenaient tous les ans, par exemple, les Anthestéries, les Lénéennes, les Dionysiaques dans Athènes. — Amphiète veut dire *anniversaire*, *périodicité annuelle.* — Comp. Orphée, *Hymnes*, VII.

AMPHIGYÉIS (en cinq syllabes et non AMPHIGYÈS ou AMPHIGYIS), Ἀμφιγυήεις, (g. -ήεντος), Vulcain, censé boiteux des deux pieds (ἀμφί, de part et d'autre; γυῖον, membre, pied).

AMPHILOGIES, Ἀμφιλογίαι, c'est-à-dire les *rixes*, les *débats*, les *querelles*, où la langue a plus de part que la main, sont données par Hésiode (*Théogonie*, 226) comme fils d'Éris (la Discorde en général).

AMPHILOQUE, AMPHILOCHUS, Ἀμφίλοχος, fils d'Amphiaras et conséquemment frère d'Alcméon, fut comme son père un habile devin. Ainsi les deux Amphiaraïdes semblent se partager les attributs du merveilleux auteur de leurs jours : l'un est l'homme d'exécution, l'homme aux aventures, le guerrier; l'autre est

l'humme de paix, le prophète, le sage. Amphiloque était encore très-jeune lors de la mort de son père. Il se montra cependant à la guerre des Épigones, et favorisa, mais sans y prendre une part active, la sanglante vengeance exercée par Alcméon sur Ériphyle (comparez pourtant Apollodore, t. I, 311, éd. de Clavier, où il est dit que, selon quelques auteurs, il porta aussi des mains parricides sur cette mère criminelle). Quoi qu'il en soit, il ne fut point, comme son frère, obligé de quitter sur-le-champ l'Argolide. Tandis qu'Alcméon fugitif errait de contrée en contrée, il jouit assez tranquillement de sa part du trône (ou sait qu'alors l'Argolide était divisée en plusieurs petits états; Mycènes, Midée, Tirynthe, Argos, et qu'Argos même avait été possédée conjointement par Adraste et Amphiaras). Amphiloque fut un des prétendants d'Hélène, et quand cette princesse eut suivi Pâris en Asie, il partit pour Troie avec le reste des Grecs (Apollodore, III, VII, 2, etc.). Il s'y lia d'amitié avec un autre devin, le célèbre Mopse, fils d'Apollon et de Manto, et fonda, conjointement avec lui, la ville de Malles en Cilicie. Revenu en Argolide après la prise de Troie, il n'y resta que peu de temps. Les uns nous le montrent en Acarnanie, auprès de son frère Alcméon, avec lequel il jette, à l'embouchure de l'Achéloüs, les fondements d'une Argos nouvelle, qu'il distingue de la métropole par l'épithète d'Amphilochique; les autres le font voyager de nouveau dans le sud de l'Asie mineure. Il se rend à Malles; mais là, Mopse refuse de partager avec lui l'autorité souveraine. Ils en viennent aux mains et restent l'un et l'autre sur le champ de bataille. Selon Strabon (liv. VII), c'est Apollon lui-même qui tua Amphiloque. Tous deux furent enterrés non loin de là, sur les bords du Pyrame, auprès de la colline de Magarse, qui domine les environs de Malles (Lycophron, 439 et suiv.; 980, 1047; comp. Tzetzès sur ce pass.; Conon, *Narrat. ér.*, VI).—Il est à noter que l'émigration d'Amphiloque sur les confins de l'Acarnanie et de l'Épire, n'est rien moins que prouvée, et que l'Argos amphilochique peut avoir été ainsi appelée, soit par Alcméon lui-même qui, couvert du sang de sa mère, n'osait donner son nom à une ville, et qui lui donna celui de son frère, soit par le fils d'Alcméon, qui s'appelait aussi Amphiloque (Comp. sur ces divergences M. Raoul-Rochette, *Colon. grecq.*, t. III).—Amphiloque était honoré à Orope et y avait un autel, conjointement avec son père Amphiaras (Tite-Live, XLV, 27). A Malles, il avait une chapelle et un oracle (Pausanias, I, 7). Alexandre, lors de son passage en Asie, alla y sacrifier. Son tombeau, ainsi que celui de Mopse, se voyait encore aux environs de cette ville dans des temps postérieurs à l'ère chrétienne; mais on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Hésiode avait traité le sujet de la mort d'Amphiloque : il ne nous reste que quelques vers de ce poème. Le scholiaste de Lycophron (sur vers 400) cite un fragment du récit qu'Apollodore faisait de ce mythe.—Les autres AMPHILOQUE sont : 1° Un fils d'Alcméon et de Manto, un de ceux auxquels on peut attribuer la fondation de l'Argos amphilochique; cette tradition mérite attention de la part des historiens de la Grèce ancienne. Il fut roi de Corinthe après la mort de Créon. 2° Un fils de Ctéate; il prétendit à la main d'Hélène (Apollodore, III, IX, 8). 3° Un fils de Dryas, époux de cette Alcinoé dont

Minerve aliéna la raison pour la punir d'avoir refusé son salaire à une pauvre femme (Parthénius, *Érotiq.* XXVII).

1. AMPHIMAQUE, AMPHIMACHUS, Ἀμφίμαχος, fils de Nomion, conduisit, avec son frère Naste, les Cariens à la défense de Troie. Il parut sur le champ de bataille avec un costume plus féminin que guerrier. Achille le précipita dans le Xanthe, après l'avoir dépouillé de ses armes resplendissantes d'or (*Iliad.*, II, 867). Suivant Conon (*Narrat.*, VI), c'était un roi de Lycie : il se rendit au siége de Troie, par le conseil de Calchas, et malgré les avis de Mopse, qui lui prédisait quelle catastrophe l'attendait. Lorsqu'il fut sur le point de périr, il se trouva si près de Calchas qu'il lui adressa des reproches.

2. AMPHIMAQUE, fils du Molionide Ctéate et de Théronice (Pausanias, V, 3; Hygin, *fab.* XCVII), et petit-fils de Neptune, était le premier des quatre chefs qui conduisirent les Épéens au siége de Troie. Comme les trois autres, il avait à lui dix vaisseaux (*Iliad.*, II, 620). Hector le perça de sa lance; Stichus et Ménélas firent remporter son cadavre sur les vaisseaux (*Iliad.*, XIII, 185, etc.). — Un troisième AMPHIMAQUE, fils du roi de Mycènes Électryon et frère d'Alcmène, resta sur le champ de bataille, en combattant sous Amphitryon contre les Téléboens (Apollodore, I, 153, éd. Clavier).

AMPHIMARE, Ἀμφίμαρος, fils de Neptune, rendit la muse Uranie mère de Linus (Pausanias, IX, 79), du moins suivant le système des Thébains évhéméristes qui, scindant Linus en deux personnages, voyaient dans l'un un fils d'Amphimare, dans l'autre un fils d'Ismène (Comp. LINUS).

AMPHIMÉDON, Ἀμφιμέδων, fils de Mélanthe, reçut chez lui Agamemnon et Ménélas, lorsqu'ils se rendirent à Ithaque pour engager Ulysse à les suivre à Troie. Dans la suite il fut un des prétendants de Pénélope. Télémaque le tua (*Odyssée*, XXII, 284; XXIV, 103). — Un autre AMPHIMÉDON, périt en combattant pour Phinée, contre Persée, aux noces d'Andromède (Ovide, *Métam.*, V, 75). — Un troisième est nommé parmi les Centaures.

AMPHINÉE, Ἀμφινεύς, fils d'Hector et frère d'Astyanax, échappa aux Grecs lors de la prise de Troie. — Pensez ici au Franc ou Francus de quelques généalogistes modernes, qui ont fait descendre Hugues-Capet d'Hector.

AMPHINOME, Ἀμφίνομος, et ANAPIAS, étaient deux frères très-riches qui habitaient à Catane, en Sicile. Un jour que cette ville était inondée de laves brûlantes par l'Etna, ils s'en échappèrent, emportant leurs parents sur leurs épaules. Le feu, dit-on, les épargna, quoique tous ceux qui avaient pris la même route y eussent péri. Syracuse et Catane se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à des fils si tendres et si courageux, et ces deux villes dédièrent chacune un temple à la piété filiale, en mémoire de cet événement qui semble plus historique que mythologique (Val. Maxime, V, 4). — On compte cinq autres AMPHINOME. 1° Un prétendant de Pénélope, roi de Dulichium, qui fut victime de Télémaque (*Odyssée*, XX, 244; XXII, 96). 2° Le père de Thérie, qui eut d'Apollon Cycnus (Ant. Liberalis, *Métam.*, XII). 3° Une Néréide (Hygin, *Préf.*; *Iliad.*, XVIII, 44); celle-ci se nomme Ἀμφινόμη, comme les deux suivantes. 4° Une fille de Pélias; elle fut mariée

à Andrémon, par Jason (Diodore, IV, 54). 5° La femme d'Éson, mère de Jason. Elle fut si affligée de la longue absence de son fils, parti pour la conquête de la toison d'or, qu'elle se tua d'un coup de poignard (Diodore de Sicile, IV, 51).

AMPHION, Ἀμφίων, célèbre prince-poète de Béotie, était fils de Jupiter et d'Antiope, qui elle-même devait le jour au roi de Thèbes Nyctée, et qui eut pour époux un autre roi de Thèbes, Lycus. Ce dernier, ayant appris que sa femme, avant son mariage, avait entretenu un commerce illégitime avec le roi de Sicyone Épopée ou Épaphus, la répudia. C'est alors que le maître des dieux devint épris de ses charmes, et se métamorphosa en satyre pour la séduire. Antiope devint enceinte. Dircé, deuxième femme de Lycus, soupçonna son époux d'avoir conservé des relations amoureuses avec celle qu'il avait expulsée de son palais, et renferma Antiope dans une étroite prison. Jupiter la délivra, et la transporta dans un antre du Cithéron, où elle mit au monde deux jumeaux, Amphion et Zéthus. Selon quelques mythologues, Lycus, irrité des amours de sa femme, marcha contre Sicyone, s'empara de la ville, tua Épopée et reprit Antiope, qui avait quitté Thèbes et son palais pour aller habiter auprès du rival préféré. D'après cette tradition, où il n'est nullement question de Jupiter, c'est en route qu'elle accoucha des deux fils que nous avons nommés. Lycus, qui se rendit aussitôt maître des deux enfants, ordonna qu'on les exposât. Tous deux furent trouvés par des bergers, qui les élevèrent. Leurs inclinations, toutes différentes, les portèrent à des passe-temps contraires; tandis que Zéthus se livrait aux exercices gymniques et aux armes, Amphion, qui avait reçu des Muses ou de Mercure, ou d'Apollon, une lyre, eut bientôt appris à en faire vibrer harmonieusement les cordes. Peu après, les deux frères se réunirent pour venger les outrages prodigués à leur mère. Ils s'emparèrent de Thèbes, tuèrent Lycus, lièrent Dircé aux cornes d'un taureau sauvage, qui, l'entraînant rapidement parmi les ronces et sur les cailloux, ne tarda point à la faire périr. Ils s'occupèrent ensuite de fortifier Thèbes, qu'ils agrandirent en y ajoutant le bourg de Cadmée. Les murailles qui devaient entourer la ville nouvelle ne furent point élevées par des mains humaines. Amphion faisait résonner la lyre : à ce bruit mélodieux, les pierres accouraient et se plaçaient d'elles-mêmes (*Odyssée*, XI, 262; Apollon. de Rhod., *Argon.*, I, 240). Dans la suite, Amphion prit part à l'expédition des Argonautes, puis il épousa Niobé, fille de Tantale, de laquelle il eut sept fils et sept filles (*Voy.* NIOBÉ), qu'il vit périr victimes de l'imprudence et de l'orgueil de leur mère. Niobé elle-même fut changée en un rocher qui pleure. Selon Ovide (*Métam.*, VI, 271), Amphion se perça de son épée à l'aspect de tant de malheurs : suivant Hygin, il tomba dans un accès de démence et mit le feu à un temple d'Apollon. Ce dieu se vengea en décochant sur lui une flèche qui lui donna la mort. Apollodore (III, v, 6) fait périr Amphion et Zéthus en même temps et sous les mêmes traits que les enfants de Niobé. Dans la tradition des Spartiates deux filles d'Amphion, Amycle et Mélibée, survivaient à la catastrophe générale. Quelques-uns y ajoutaient Chloris et un fils nommé Amphion comme son père. On voyait encore du temps de Pausanias le tombeau d'Amphion et de Zéthus auprès de Thèbes. Ce mo-

nument était l'objet d'une vénération particulière. — Amphion est un des personnages qui figurent dans le groupe dit Taureau Farnèse (*V.* Dircé). Une pierre gravée (Millin, *P. gr. inéd.*) le représente avec son frère préparant le supplice de Dircé. Le Musée de Florence (Fabroni, *statue di Niobe*, n° 1) a une belle statue d'Amphion; son geste et sa figure expriment la vive douleur que lui cause le trépas de ses enfants. — Il n'est pas besoin de faire remarquer que les pierres qui s'élèvent au son de la lyre désignent poétiquement l'ordre et l'arrangement harmonieux des assises dont se composaient les murailles. Aux vieilles et rudes bâtisses cyclopéennes succédèrent, sous l'œil d'Amphion, des constructions plus régulières et plus élégantes. Le barde thébain était un habile architecte. Tous les beaux-arts se donnent la main. Consultez sur Amphion l'excellent mémoire de Heyne dans les *Antiquar. Aufsatze*, t. II, p. 182. — On trouve encore cinq Amphion, savoir : 1° Le fils du précédent, qui fut peut-être épargné par Apollon (Apollodore, III, 5, 6). 2° Un fils de Jasius, et par conséquent un petit-fils de Lycurgue d'Arcadie, roi d'Orchomène; il fut père de Chloris, l'épouse du roi de Pylos Nelée (Pausanias, IX, 36). 3° Un Argonaute, fils du roi d'Arcadie Hypérase, et frère d'Éthérée ou Astérion (Banier, *Mythologie*, t. VI). 4° Un des quatre chefs épéens qui allèrent au siége de Troie, chacun avec dix vaisseaux (*Iliade*, XIII, 692). 5° Un fils d'Acestor, sculpteur habile (Pausanias); mais est-ce bien un personnage mythologique?

AMPHIPYRE, 'Αμφίπυρος, c'est-à-dire *qui a une flamme dans chaque main, qui brille de deux côtés*, Diane, qui en tant que déesse-lune était quelquefois figurée avec un flambeau dans chaque main (Spanheim, sur l'Hymne de Callimaque à Diane). On peut rappeler ici les expressions ἀμφίκυρτος, etc., que les Grecs employaient en parlant de la lune. — Amphipyre ne serait-elle pas aussi Cérès?

AMPHIROÉ, AMPHIRROÉ ou AMPHIRO, 'Αμφιρό, 'Αμφιρόη, 'Αμφιῤῥόη, (g. -ης), nymphe océanide (Hésiode, *Théog.*, v. 360).

AMPHIS, un des plus anciens rois de la Chaldée, y régna, selon la chronologie sacrée du pays, six sares, c'est-à-dire 21,600 ans (Banier, *Mythologie*, t. I).

AMPHISSE, 'Αμφισσος, fils d'Apollon et de Dryope, était d'une force de corps incroyable. Il bâtit OEta sur le mont de même nom, en Thessalie; éleva un temple à son père dans la Dryopide, et institua des jeux solennels en l'honneur de sa mère, qui comme son nom l'indique (*Dry*... chêne) faisait partie des Hamadryades (Ant. Liberalis, *Métam.*, XXXII). C'est lui qui y fut couronné le premier. On voit assez que ce mythe se réduit à l'affirmation d'une liaison entre les trois faits cités ici par la légende, la fondation d'OEta, l'érection d'un temple au dieu conducteur du soleil, et l'institution de fêtes, de jeux en l'honneur des Hamadryades. La même race, la même tribu les exécuta tous les trois. — Une Amphisse, femme, Ἄμφισσα, donna son nom à la ville d'Amphisse en Phocide, où son tombeau subsistait encore du temps de Pausanias (X, 38). Elle était fille de Macarée l'Éolide, et fut aimée de Neptune.

AMPHISTRATE, 'Αμφίστρατος, ou AMPHITE, Lacédémonien qui conduisait le char de Castor et Pollux, suivit Jason dans son expédition contre les Argonautes, et fut, chemin faisant,

créé par ce héros roi ou chef des Hénioques conjointement avec Rhœcus (Justin, XLII, 3; Strabon, liv. XI).

AMPHITHÉE, Ἀμφιθέα, que l'on nomme aussi Eurydice, femme de Lycurgue, le roi de Némée, et mère d'Ophelte (Apollodore, I, IX, 14). — Le même Apollodore nomme une seconde AMPHITHÉE, fille de Pronax, et femme du roi argien Adraste. L'*Odyssée* (XIX, 416) en mentionne une troisième, femme d'Autolycus et grand'mère d'Ulysse.

AMPHITHÉMIS, Ἀμφίθεμις, fils d'Apollon et de la Crétoise Acacallis, eut de la nymphe Tritonide deux fils, Nasamon et Céphalion, autrement Caphaure (Apollonius de Rh., I, v, 1495; Hygin, *fab.* XIV).

AMPHITHOÉ, Ἀμφιθόη, -ης, fille de Nérée et de Doris. Une Océanide s'appelle Amphiroé. Le sens des deux noms est presque le même: ῥέω signifie couler, θέω, courir; ἀμφί, autour. Il y a donc dans ce mot une allusion frappante à cette espèce de ceinture liquide que la mer forme autour des continents. Dans l'esprit des anciens l'image était encore bien plus frappante; car personne n'ignore que pour eux la terre était un disque, dont l'Océan était la limite circulaire.

AMPHITRITE, Ἀμφιτρίτη, la plus célèbre des filles de Nérée et de Doris, épousa Neptune après avoir long-temps opposé des refus à ses vœux. Sa répugnance pour le mariage allait à un tel point, qu'elle se réfugia secrètement dans une grotte du mont Atlas, et qu'il fallut que Neptune, pour la retrouver, envoyât à sa recherche le fameux dauphin, que plus tard sa reconnaissance plaça parmi les astres (Ératosthène, *Catastérism.*, 31; Apollodore, I, II, 22; Hésiode, *Théogonie*, 243). Devenue ainsi la première des Néréides et la reine des mers, Amphitrite mit au monde, entre autres fils, Triton (Lycophron, v. 886) et Rhode (Apollod., I, IV, 5; Schol. de Pindare, sur v. 25 de la VIIe olympique). — Les anciens ont souvent représenté Amphitrite. Tantôt elle siège entièrement nue sur le char de Neptune (Pausanias, II, 1); tantôt elle rase la surface des mers, portée soit par un hippocampe (autrement cheval marin) ou par un dauphin, soit sur un char arrondi en conque légère et traîné par ces mammifères ou ces poissons aux formes bizarres (plusieurs pierres gravées nous la montrent de cette façon). Souvent l'Amour précède l'humide déesse: on sait que l'Amour, ainsi que Vénus, naquit des eaux; et d'ailleurs, selon le dogme de l'Égypte et la doctrine de l'Ionie, d'où naquit le monde? des eaux. Amphitrite porte quelquefois à la main un sceptre d'or, emblème de sa haute autorité sur le redoutable élément, ou bien elle s'appuie nonchalamment sur une urne. (Voir le groupe du Musée Pio-Clémentin, IV, 18.) Mais son attribut caractéristique est le homard, dont les deux antennes saillent sur son front (Winckelmann, *Monumenti inediti*, n°s 110 et 45). Dans le premier de ces deux monuments la déesse a de plus un aplustre à la main, et dans le deuxième un génie lui présente un coquillage (le mollusque et le crustacé, voilà les indices les plus sûrs d'eaux marines et d'eaux profondes). Au reste on doit être fort circonspect toutes les fois qu'il s'agit de reconnaître Amphitrite sur des monuments anciens. Thalassa, Doris, Téthys, toutes divinités qu'il faut se garder de confondre ou d'identifier avec elle, même la dernière, peuvent se présenter avec des attributs à peu près semblables. Vénus-Marine n'en diffère pas moins. La femme à extrémités pisci-

formes que Spanheim (*de usu et præstantia numismat.*, t. I, p. 253) a prise pour une Amphitrite, n'est peut-être pas autre chose qu'une sirène. La prétendue Amphitrite que des médailles corinthiennes nous montrent présentant un enfant à Neptune n'est que la Thébaine Ino ou Leucothoé, tenant dans ses bras le jeune Mélicerte (Comp. sur tout ceci Lippert, *Dactylioth.*, 1[re] Chil., n° 69, et Bellori, *Picturæ Veterum*, pl. 17 et 18). A Ténos, une des Cyclades, elle avait une statue colossale de neuf condées de hauteur. Amphitrite a surtout été honorée à Corinthe. — Les croyances primordiales de la Grèce donnaient l'empire du vieil Océan à Nérée et Doris, et l'inépuisable fécondité des mers était figurée par une famille de cinquante Néréides (on sait que ce nombre de cinquante était chéri de la haute antiquité : Priam, Lycaon, Égyptus, ont cinquante fils). De ces cinquante Néréides, la première est Amphitrite, émanation de Doris elle-même. Mais plus tard arrive en Grèce le Neptune libyque, que ses adorateurs proclament le roi de l'humide empire. Son culte prévaut, mais à condition que l'antique dogme des Néréides souveraines figurera au moins au second plan.

AMPHITRYON, Ἀμφιτρύων (en latin AMPHITRYO, et souvent dans Plaute AMPHITRUO), fils d'Alcée, roi de Tirynthe et d'Hipponome, alla ravir aux Ptérélaïdes les bœufs qu'ils avaient enlevés à son oncle Électryon, et s'engagea en même temps à tirer une vengeance plus éclatante des invasions de ces chefs de Télèbes qui, non contents de piller l'Argolide, avaient massacré les Électryonides. Alcmène, leur sœur, qui avait promis sa main au vengeur de sa famille, consentit alors à devenir sa fiancée, peut-être même son épouse; mais le mariage ne fut pas consommé. Sur ces entrefaites, Amphitryon voulut avoir sa part du butin qu'il ramenait à Tirynthe. Électryon, trop avide, ne voulant se dessaisir de rien, il en résulta une rixe dans laquelle il fut tué par son gendre (Hésiode). Une tradition consignée dans le Scholiaste de l'Iliade (XIV, 323) veut que l'assassinat du vieux roi n'ait point été précédé de querelle, et qu'Amphitryon, trop prompt à punir une légère offense, ait tué son beau-père à l'instant où il lançait une flèche sur un des bœufs qu'il ramenait en Argolide. Quoi qu'il en soit, Amphitryon, après ce meurtre, fut obligé d'abandonner Tirynthe, dont Sthénèle, son frère, occupa le trône, tandis que lui-même allait implorer un refuge à Thèbes; Alcmène le suivait. Il fut reçu avec honneur par son oncle maternel Créon et par la reine Hénioché (Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, 1-82). On lui promit même de le seconder dans l'expédition qu'il méditait contre les Téléboens, mais à condition qu'il délivrerait Thèbes des dévastations du monstre connu sous le nom d'Alopex (*Voy.* ce mot). Il y réussit à l'aide du chien de Céphale, Lélaps, qu'il emprunta, et qui, au moment où il réduisait l'agile monstre aux abois, fut transformé en pierre ainsi qu'Alopex. Amphitryon, vainqueur dans cette lutte préliminaire, marcha ensuite contre les Téléboens à la tête d'une armée de Locriens, de Béotiens et de Phocéens. Les deux partis s'épuisèrent long-temps en efforts inutiles; enfin la trahison de Cométho décida l'évènement. Cette fille de Ptérélas était devenue amoureuse d'Amphitryon, et dans l'espérance de l'avoir pour époux elle enleva de la tête de son père le cheveu d'or talismanique auquel tenaient les destinées de la

ville. Télèbes fut prise le lendemain. Amphitryon donna l'empire de Ptérélas à Céphale, son ami, qui l'avait suivi à cette guerre, et fit tuer la parjure Cométho, qui, si elle avait mérité de périr, du moins ne devait pas périr par ses ordres. Il revint ensuite à Thèbes en toute hâte, n'emportant de tout le butin que trois trépieds et une magnifique coupe d'or que Neptune avait donnée à son fils Taphius, et qui des mains de ce dernier avait passé dans celles de Ptérélas. Les trépieds furent consacrés à Apollon avec une inscription; la coupe était destinée à sa femme. Il arrive. Quelle est sa surprise d'apprendre de la bouche même de celle-ci, qu'il vient à peine de la quitter, qu'il lui a déjà donné le beau vase, qu'il a passé la nuit avec elle (*Voy.* Alcmène) ! Il fallut que Tirésias vînt lui révéler le mot de l'énigme, et lui apprendre quel honneur le père des dieux avait daigné lui faire. Amphitryon finit par se résigner à la volonté du ciel, et quand, quelque temps après, Alcmène mit au monde deux jumeaux, Hercule et Iphicle, tout convaincu qu'il était qu'Iphicle seul était son fils, il apporta les soins les plus tendres à l'éducation d'Hercule. Il lui donna les maîtres les plus habiles, l'instruisit lui-même dans l'art de faire voler un char, le mit à la tête de ses troupeaux, puis, quand le jeune héros eut commencé sa carrière de gloire en étranglant le lion de Némée, il le conduisit à son expédition contre les Minyes d'Orchomène. C'est là qu'il mourut; on l'ensevelit à Thèbes. Selon M. Petit-Radel (*Exam. analyt.*, p. 201) cet événement arriva vers 1272 av. J.-C., et le père d'Iphicle avait alors trente-huit ans. — Personne n'ignore à combien de comédies l'aventure burlesque d'Amphitryon a donné naissance. Nous en avons indiqué plusieurs à l'art. Alcmène. Eschyle et Sophocle avaient chacun composé une tragédie sur le même sujet. Selon Hérodote (V, 60) on lisait encore de son temps à Delphes les inscriptions gravées par ordre d'Amphitryon sur les trois trépieds votifs dont il a été question ci-dessus. Ce témoignage est confirmé par le trépied du monument grec de Farnèse, dont l'inscription attestait qu'Amphitryon en avait consacré un troisième à Hercule (Montfaucon, *Antiquité expl.*, t. I, 2e part.). Denys d'Halicarnasse en mentionne un autre bien plus ancien qui, dit-il, se trouvait à Dodone, et sur lequel étaient pareillement inscrites des lettres anciennes. M. Petit-Radel attribue ce monument à l'époque de la colonie pélasgique de Nanas, vers l'an 1530. La figure restaurée du bas-relief cité à l'art. Alcmène (ci-dessus, p. 134) est probablement un Amphitryon. Dans les *Pitture d'Ercolano*, I, VII, un Amphitryon, assis sur un siége élevé, tire son épée pour la défense du petit Hercule. Un très-beau bas-relief de stuc, qui avait passé de la Villa du Musée Farnèse dans le Musée du Louvre (Zoëga, *Bassirilievi*), représente, entre autres personnages, un Amphitryon offrant une coupe à l'autel d'Apollon.

AMPHITRYONIADE, nom patronymique d'Hercule, pourrait aussi être donné à Iphicle.

AMPHIUS, et non Amphion, fils de Mérops de Percote, fut tué, ainsi qu'Adraste, son père, par Diomède (*Iliade*, XI, 328). — Un autre Amphius de Pésos, fils de Sélague, périt devant Troie, de la main d'Ajax le Télamonide (*Iliade*, v. 612).

AMPHOTÈRE, Ἀμφότερος, un des deux Alcméonides qui tuèrent les

fils de Phégée. (*Voy.* Acarnas).— Un Troyen de ce nom porta le coup mortel à Patrocle (*Iliade*, XVI, 415).

AMPYCUS ou AMPYX, Ἄμπυξ ou Ἄμπυκος, fut père du devin Mopse, selon ceux qui donnent à ce prophète célèbre une origine toute humaine, et de Chloris, sa femme. Toutefois, il faut noter que généralement on donne Mopse pour fils d'Apollon et de Manto (Hygin, *fab.* cxxviii; Pausanias, V, 17; Scholiaste d'Apollonius de Rh., I, 65). — On trouve encore sous le nom d'Ampycus : 1° Un des adhérents de Phinée. Thésée le transforme en pierre par la seule vue de l'égide (Ovide, *Métam.*, V, 184). 2° Un Lapithe qui fut tué par le Centaure Œclos, aux noces de Pirithoüs. 3° Un fils de Japet, qui était prêtre de Cérès, et qui fit le chant de table que l'on chanta le jour des noces de Pirithoüs. Il fut tué par Pettale dans le combat qui suivit le festin (Ovide, *Métam.*, V, 110).

AMRGIN (prononcez le G dur), AMHRGIN ou AMHERGIN, druïde de miléadh ou milésien des origines irlandaises, était un des fils de Miless et de Scota et avait pour frère (jumeau sans doute) Eibhear-Fionn. A eux deux ils forment comme deux Dioscures, l'un guerrier, l'autre pontife. A eux deux ils soumettent les nations. On les voit paraître en Irlande à la tête du Clanna Breoghan et du Clanna Miléadh (les Brigantes et les Milésiens), afin de venger le meurtre d'Ith, fils aîné de Bréoghan. Le livre de Lecan cite comme du druïde Amrgin les vers suivants, tirés, à ce que dit l'auteur, d'un ancien poëme bardique (nous les donnons sans les assujétir au mètre français) :

Noble est le righ (roi) de Teamhar.
Téamhar est la tour des Tuatha (seigneurs).
Les Tuatha étaient fils de Miléadh (le guerrier).
Miléadh descendait des vaisseaux du Libearn.

AMULIUS, seizième roi d'Albe, était le fils puîné de Procas. Il détrôna Numitor, son frère aîné, tua le fils de ce prince pacifique et condamna Réa Silvia, sa fille, à un éternel célibat, dans le temple et sous la surveillance des vestales. Cependant la recluse mit au monde deux fils jumeaux, Romulus et Rémus, dont elle attribua la naissance à Mars. Amulius, en dépit de ses protestations d'innocence, ordonna qu'on l'enterrât vivante, et fit jeter les deux enfants dans le Tibre. On sait comment ils échappèrent à la mort. Un fleuve qui rentre dans son lit sans emporter le frêle berceau, une louve qui donne son lait, un pivert qui fend les airs pour apporter des aliments aux deux orphelins, enfin, des bergers que la compassion émeut à la vue de ces prodiges, tout se réunit pour sauver les futurs fondateurs de Rome. Ils grandissent : leur père nourricier, Faustulus, leur dévoile leur naissance et les crimes d'Amulius; et, le jour où Rémus est pris par les bergers de l'usurpateur, Romulus, à la tête de ses amis, se jette dans Albe, attaque le palais, tue le tyran et rend à-la-fois la liberté et le trône à Numitor, son aïeul. — Selon la légende la plus riche en détails, Amulius et Numitor, après la mort de leur père commun, s'étaient partagé l'héritage. Amulius avait choisi les trésors; le trône était resté à Numitor. Mais son ambitieux frère n'était nullement disposé à se contenter de son lot; et, à la première occasion, il se servit de ses richesses pour former un parti contre Numitor. Denys d'Halicarnasse prétend que le séducteur de Réa Silvia était Amulius lui-même, qui, sans doute, regrettant d'avoir laissé la vie à la fille de son

frère, se réservait ce moyen pour achever de la perdre.

AMYCLE, Ἀμύκλας (g. -ου), fils de Lacédémon et de Sparta, succéda à son père. Il épousa Diomédé, fille de Lapithe, et en eut deux fils, Hyacinthe et Cynortas. On sait que le premier mourut frappé par le disque d'Apollon, que Zéphyre, jaloux de l'intimité du jeune prince avec le dieu du jour, avait fait dévier de sa direction naturelle. Le père, désolé, bâtit en son honneur la ville d'Amycles, si célèbre depuis par la résidence de Castor et Pollux et par la statue d'Apollon Amyclée ou Amycléen (*Voy.* AMYCLÉE; Apollodore, III, x, 3; Pausanias, III, 1; Étienne de Byzance, art. Ἀμύκλαι).—La mythologie nous offre encore trois AMYCLE : 1° Le père de Léanire, dont Arcas eut Elate et Aphidas (Apollod., III, ix, 1). 2° Le père de Daphné, selon Parthénius (*Narrat. érotiq.* xv). Les autres auteurs la font naître du fleuve Pénée ou du fleuve Ladon (Munker, sur Hygin, *fab.* CCIII). 3° Une fille d'Amphion et de Niobé (mais celle-ci se nomme en grec Ἀμύκλα), la seule, avec Amphion le jeune et Mélibée, qu'ait épargnée la vengeance d'Apollon et de Diane (Apollodore, III, v, 6).—La tradition qui suppose les deux fils de Latone faisant grâce à quelques-uns des membres de la famille de Niobé n'est ni la plus ancienne, ni la plus généralement répandue (*Voy.* NIOBÉ).

AMYCLÉE, Ἀμυκλαῖος (on dit souvent AMYCLÉEN), Apollon, qui avait dans la ville d'Amycles (aujourd'hui Sklavokhori), en Laconie, une magnifique statue colossale (seize cou-[illegible] de hauteur) en bronze. C'était [illegible] monuments de [illegible] les pieds et les mains étaient seuls exprimés dans tous leurs détails. Le reste du corps n'était qu'une colonne grossièrement écarrie. Sur la tête du dieu était un casque; ses mains portaient une lance et un arc. Plusieurs de ces attributs révèlent un Cabire ou un dieu assimilé aux Cabires; mais l'arc semble plus moderne. On dirait l'effigie sainte contemporaine d'une fusion des vieux cultes pélasgiques et des idées de l'Asie, où, comme on sait, le dieu du jour se présente à tout instant comme dieu-chasseur. Quoi qu'il en soit, la statue d'Apollon Amyclée était placée sur le sarcophage du héros national Hyacinthe, dont la fable était liée à celles d'Apollon. Ce sarcophage lui-même s'élevait sur le trône semi-circulaire d'Apollon, que Pausanias (III, 18 et 19) décrit minutieusement, et qui a fourni un morceau admirable à Heyne (*Antiquarisch. Aufsatz.*, t. I, vi, 1, etc.). Ce dernier monument, de date bien plus récente que le sarcophage et la statue, était dû au sculpteur Bathyclès, de Magnésie. Au devant du trône étaient deux Grâces et deux Heures qui semblaient le porter; deux autres Grâces et deux autres Heures se voyaient par derrière. A gauche étaient sculptés Échidna et Typhon; à droite deux Tritons. Ces figures, sans doute, étaient découpées dans le marbre même du monument. Entre elles de nombreux bas-reliefs représentaient beaucoup d'autres aventures mythologiques, et de traits de l'histoire héroïque des Grecs. De riches sculptures ornaient aussi le sarcophage. S'il faut admettre que les parties de cet ensemble colossal fussent dans les rapports ordinaires de la symétrie architecturale, le sarcophage qui servait de piédestal à la [illegible] n'avait sans doute pas moins de

dix coudées : le trône ne pouvait non plus en avoir moins. Ainsi, la hauteur totale de ces masses sculptées allait à cinquante coudées (soixante-quinze pieds environ); aussi étaient-elles placées en plein air, ou tout au plus sous une espèce de riche hangar, sans murs d'enceinte, au milieu d'un paysage tapissé de fleurs (Polybe, V, 19). Ce lieu s'appelait aussi Amycléum (Ἀμυκλαῖον). Selon une tradition que rapporte Pausanias, les Lacédémoniens voulurent un jour dorer la tête de la statue, et, à cet effet, ils envoyèrent des quêteurs dans toute la Grèce : l'or que produisirent ces demandes ne suffisant point à la dépense, ils s'adressèrent, par l'avis de l'oracle, au roi de Lydie, Crésus, qui leur envoya ce qui leur manquait pour mettre à fin leur pieuse entreprise. Heyne (Mém. cité) a prouvé que cette assertion était dépourvue de fondement, et que l'or envoyé par Crésus avait servi à dorer la tête de l'Apollon de Thornax. Tous les ans, les jeunes filles de Sparte se réunissaient dans une maison nommée *Chitôn*, et y tressaient des guirlandes pour orner la statue d'Amyclée. La célèbre fête annuelle des Hyacinthies (*Voy.* Hyacinthe), avait lieu dans Amycles et autour du trône et de la statue d'Apollon. Celle-ci subsistait encore dans le quatrième siècle de notre ère. (Voy. Himerius; et comp. Meursius, *Miscellan. Laconic.*, IV, 2). Le service du temple et de l'Amycléum était confié à des prêtresses, dont la principale portait le titre de mère. C'est du moins ce que Fourmont (*Mém. de l'A. des Insc.*, XXIII, 406) conclut de beaucoup d'anciennes inscriptions qu'on a trouvées dans les environs d'Amycles. Une d'elles fait remonter la consécration d'une statue à Eurotas, qu'on localise dans l'histoire vers le seizième siècle avant J.-C. (1540-1500 dit M. Petit-Radel). Ajoutons, pour achever ce qui se rapporte aux cérémonies religieuses d'Amycles : 1° que l'on y voyait encore une chapelle dédiée à la Priamide Alexandra, plus connue sous le nom de Cassandre (sa statue y était placée à côté de celle de Clytemnestre); 2° qu'à quelque distance de l'Amycléum était un petit temple de dix-sept pieds de long sur douze et demi de large, et dont cinq grosses pierres noires non taillées formaient la toiture; 3° que la figure dédiée par le vieil Eurotas était sculptée sur une porte de cet édifice sacré, et représentait la mystérieuse déesse Ouga; 4° enfin, que l'on honorait aussi à Amycles, Bacchus, surnommé Psilas, c'est-à-dire en langue dorienne, ailé. En conséquence, on pourrait donner aussi le nom d'Amyclée à Bacchus, comme à Castor et Pollux, à Tyndarée, à Hyacinthe, dont cette ville fut le séjour ou le lieu de leurs principales aventures. — Un autre Amyclée fut père du jeune Cyparisse, aimé d'Apollon comme Hyacinthe, et comme Hyacinthe tué par la maladresse de ce dieu.

1. AMYCUS, Ἄμυκος, fils de Neptune et de la nymphe Bithynis ou Mélie, et frère de Mygdon, un des antagonistes vaincus et tués par Hercule dans l'expédition des Argonautes (Apollodore I, IX, 20; Hygin, *fab.* XVII; Heinsius sur Ovide, *Amours*, III, VI, 25), combattit Lycus, roi des Maryandynes, et l'eût vaincu peut-être si Hercule ne fût venu au secours de son ennemi et n'eût battu ses sujets les Bébryces (nation de la Mysie intérieure). Orgueilleux de sa force, Amycus invitait tous les étrangers qui passaient par ses états à se mesurer avec lui au combat du ceste. Tous y perdaient la

vie. Lorsque les Argonautes côtoyèrent la Mysie, ils reçurent d'Amycus le même défi. Pollux se chargea d'y répondre, et bientôt il eut étendu sur la poussière le chef présomptueux. Les Bébryces voulurent alors venger la mort de leur roi, mais ils furent battus par les Argonautes (Théocrite, *Idylle* XXII; Valérius Flaccus, *Argonautiq.*, liv. V, 48). Selon une tradition consignée jadis dans Pisandre et dans Épicharme, et relatée par le scholiaste d'Apollonius (II, 98), Pollux, après avoir vaincu Amycus, se contenta de l'enchaîner à un arbre, où du reste son intention était qu'il pérît en proie aux horreurs d'une mort lente. Cet arbre était le laurier de folie, *laurus insana* de Pline (XVI, 44 ou 69), qui, selon les mythologues, avait la propriété d'exciter la discorde ou d'inspirer la frénésie partout où l'on portait une de ses branches. Ceux qui voient dans chaque légende mythique un trait d'histoire concluent de tout ce qui précède, 1° qu'Amycus, roi de Bébrycie, inventa le ceste; 2° qu'il fut battu par les Argonautes au passage desquels, soit comme allié du roi des Colques, soit par suite de craintes politiques sur son propre sort, il s'était opposé; 3° enfin, que ses sujets, en lui rendant les derniers devoirs, avaient planté autour de son tombeau le *laurus insana* dont il vient d'être question. Kircher (*Museum Kircher.*, t. I, pl. 1) et Winckelmann (*Hist. de l'art*, II, 1), ont reproduit un bas-relief du travail le plus gracieux, qui représente Amycus attaché au laurier par Pollux. Minerve, protectrice des Argonautes, contemple cette scène dont deux autres héros (Orphée ? et Tiphys ?) sont aussi spectateurs. Sur une patère étrusque (Lanzi, *Saggio di ling. etrusca*, II, XII, n. 6) se voit le défi d'Amycus à Pollux : nus, et les bras armés de courroies, les deux guerriers se préparent au combat : Diane, caractérisée par le croissant, assiste à cette lutte. — C'est à tort, on doit le voir par ce qui précède, que l'on donne comme différent de l'Amycus vaincu par Pollux celui qui fit la guerre à Lycus, et qu'Hercule força de retourner dans ses états.

2-4. AMYCUS, trois personnages mythiques portent encore ce nom. Ce sont : 1° un centaure, fils d'Ophion, et qui, aux noces de Pirithoüs, tua le lapithe Céladon d'un coup de flambeau (Ovide, *Métam.*, XII, 245); lui-même fut tué par Hercule; 2° un Troyen, époux de Théano, sœur d'Hercule et père de Mimas (*Énéide*, X, 704); 3° un autre Troyen, peut-être le même que le précédent, tué par Turnus en Italie (*Én.*, XII, 509).

AMYMONE, Ἀμυμώνη, une des cinquante Danaïdes, fut chargée par son père, à l'instant où il débarqua dans l'aride Argolide, de lui découvrir une source ou un puits. Celle-ci se mit en marche, un javelot à la main, et chemin faisant le lança sur une biche. Mais le trait au lieu d'atteindre l'animal alla frapper un Satyre endormi sous le feuillage. Le dieu lascif s'éveilla aussitôt et ravit les faveurs de la chasseresse imprudente. Survint Neptune qui mit en fuite l'informe soupirant, et qui bientôt obtint d'Amymone ce qu'elle n'avait pas refusé au Satyre. Dans sa reconnaissance il lui indiqua une source à Lerne (Apollod., II, 1, 4). Suivant Hygin (*fab.* CLXIX), c'est elle qui dormait : l'audacieux Satyre l'avait brusquement réveillée en essayant de lui faire violence. Ses cris attirèrent Neptune qui, d'un coup de trident, changea le Satyre en rocher, et qui ensuite au mieux avec la belle délivrée lui dit d'arracher

le trident de la pierre qu'elle avait sous les yeux. A peine Amymone eut-elle obéi, que des eaux abondantes en jaillirent par trois ouvertures. C'est dans la vallée de Lerne qu'eut lieu cet évènement. Là en effet se trouvaient trois sources presque contiguës, et une petite rivière qui portait le nom d'Amymone. De l'union furtive de cette Danaïde et de Neptune résulta un fils qui porta le nom de Nauplius (ναῦς, vaisseau; πλέω, naviguer). Dans la suite elle prit pour époux Encelade ou Midame, un des cinquante Égyptides, cousins des filles de Danaüs, et, à l'exemple de ses sœurs, elle le tua la nuit de ses noces. Cependant, en mémoire du service qu'elle avait rendu à son père et à l'Argolide en découvrant des sources, elle ne partagea point la punition de celles-ci (Properce, II, 20; Spanheim, sur Callimaque, *bains de Pallas*, 48; Hygin, *fab*. CLXX). — Eschyle avait composé sur l'aventure si poétique et si variée de cette Danaïde, une tragédie d'*Amymone* dont il ne reste que très-peu de fragments (Fabricius, *Biblioth. gr.*, l. II, ch. 16, §. 7). Une des plus jolies cantates de J.-B. Rousseau célèbre le même sujet. Il faut dire toutefois que la haute beauté de ce mythe n'a point été sentie par ce grand lyrique. Son Amymone n'est qu'une paysanne qui dort et se laisse surprendre au bord d'un ruisseau. Quant au sens de la légende, il est évident qu'elle a pour base l'irrigation des plaines stériles et sèches de l'Argolide. Enfin, après des siècles, des eaux fertilisatrices traversent ces sables inféconds : ce sont des déesses, des nymphes, des filles de roi tout au moins qui versent ces eaux. Une d'elles résume, domine toutes les autres; celle-là c'est la favorite du dieu des eaux, c'est l'amante de Neptune. Mais pourquoi n'est-elle pas, après le meurtre de son époux, assujétie aux mêmes peines que ses sœurs? Rien de si simple. Ses sœurs représentent les puits, les maigres rigoles qui parcourent la plaine ardente, insatiable, et prompte à boire les eaux : Amymone, c'est la source intarissable, mère des rigoles et clé de tout le système d'irrigation, c'est la prise d'eau.

AMYNE, Ἄμυνος, fut, avec Mag, le dernier de la première race des hommes dans le système cosmogonique des Phéniciens. A eux remontent l'art de bâtir des villages et l'établissement de la vie pastorale (Comp. AMOUN).

AMYNTOR, Ἀμύντωρ, que l'on désigne par le nom patronymique d'Orménide, parce qu'il était fils d'Ormène, fondateur d'Orménium dans la Magnésie thessalienne, habitait, selon Homère, à Cléones, où sans doute il exerçait l'autorité suprême et qu'il vit pillée par Autolycus (*Iliad.*, X, 266). Selon Ovide, c'était un roi des Dolopes en Thessalie. Peut-être les deux légendes doivent-elles être conciliées en ce sens que l'on admettrait une colonie de Dolopes dans l'Argolide. Cet établissement ayant été détruit dans sa naissance par la sanglante invasion d'Autolycus, Amyntor serait revenu dans le pays de ses pères. Quoi qu'il en soit, c'est lui que nous retrouvons avec Hercule à Orménium (dans Apollodore, II, VII, 7). Il lui refuse sa fille Astydamie, que le héros de Tirynthe recherche en mariage (Diodore, IV, 37); et plus tard, lorsque cet amant dédaigné demande à passer par ses états pour porter la guerre chez les Dryopes, il repousse ses sollicitations. Hercule tourne alors ses armes contre Amyntor, le tue, et s'empare d'Astydamie qu'il rend mère de Ctésippe (Apollod., pass. dito). Il y a au

reste des variantes sur cette tradition. Parmi les autres enfants d'Amyntor on remarque Crantor, qu'il fut forcé de livrer en otage à Pélée, après avoir été battu par le roi de la Phthiotide (Ovide, *Métam.*, XII, 364), et Phénix, auquel Amyntor lui-même creva les yeux, soit parce que, sur l'avis de sa mère, il avait osé faire violence à Clytie, une des concubines de son père, soit parce que celle-ci l'avait faussement accusé de tentatives criminelles. La première version, qui est la plus ancienne, se trouve dans Homère (*Iliad.*, IX, 411) et dans Lycophron (v. 417 et suiv.). La seconde nous a été donnée par Apollodore.— Un égyptide nommé AMYNTOR eut pour femme la danaïde Damone, qui le tua la nuit de leurs noces (Hygin, *fab.* CLXX). Il est clair que l'Amyntor n° 3 de M. Noël ne diffère pas du premier.

AMYNTORIDE, Ἀμυντορίδης, vulgairement Pélée. Rien n'empêcherait qu'on nommât ainsi Crantor, Évémon, et même (mais alors le grec dirait Ἀμυντορίς) Astydamie.

AMYRE, Ἄμυρος, fils de Neptune et Argonaute, donna son nom à la ville d'Amyre, en Thessalie. Il n'est nommé que dans Étienne de Byzance (art. Ἄμυρος), et chez le Scholiaste d'Apollonius (I, 596).

AMYTHAON, Ἀμυθάων (et non AMITHAON), fils de Créthée et de Tyro, quitta Pylos (sur les confins de la Messénie et de l'Élide) pour la Thessalie. Il y arriva vers le temps où Jason disputait le trône à Pélias, et se rangea parmi les partisans de ce héros. Dans la suite, il l'accompagna en Colchide, puis rentra avec lui dans le palais long-temps usurpé par la dynastie de Pélias (Pindare, *Isthmiq.*, IV, 223). Il épousa sa cousine Idomène (fille de Phérès) et en eut trois enfants, Bias et Mélampe, qui depuis portèrent la couronne dans l'Argolide, et Éolie (femme de Calydon). Amythaon était proclamé par la tradition un des rénovateurs des jeux olympiques.

AÑA, un des mauvais esprits que redoutent le plus les indigènes du Brésil et les Gouaranis de Rio de la Plata (Dobrizhoffer, *Gesch. der Abiponer*, t. II, p. 117).

ANABASINÉE ou AMBASINÉE, Phéacien, qui, pendant l'absence d'Ulysse, parut aux jeux équestres donnés par Alcinoüs, et y disputa le prix (*Odyss.*, VIII, 113).

ANACÉE, Ἀνακεύς, fils de Lycurgue (d'Arcadie?), fit partie de l'expédition des Argonautes.

ANACES ou ANACTES, Ἄνακες, Ἄνακτες, c'est-à-dire *princes*, *chefs*, *présidents*, *administrateurs*, est une désignation vague, sous laquelle se cacha, dans la Grèce, le nom de certaines divinités cabiroïdiques. Il paraît qu'à Athènes c'étaient les mêmes que les Tritopatores (Tritopatrée, Eubulée et Dionyse), d'ailleurs si voisins des Cabires, et par leur nombre (3, 5, 7), et par leurs caractères, et par quelques-uns de leurs noms; et qu'à Amphisse, capitale de la Locride, on les identifiait plus spécialement avec les deux Dioscures, Castor et Pollux (Pausanias, X, 38). De là, une fête locrienne (Anactôn Pædôn Héortê, Ἀνάκτων παίδων ἑορτή) en leur honneur. A ces deux opinions, très-répandues, il faut en joindre une autre qui donne, comme Anaces, Aloée et Mélampe, Hélène et Pollux aussi, ou bien Hélène, Castor et Pollux peuvent être pris pour les Anaces; mais ce n'est qu'une modification naturelle de l'hypothèse qui traduit Anaces par Dioscures; car Hélène aussi peut être soit deuxième, soit troisième Dios-

cure. Quant à l'idée de ceux qui veulent qu'Anaces soit un nom commun aux douze grands dieux, elle a du vrai, mais le sens mystique du mot n'existe plus : il n'était pas besoin de révélations pour savoir que Neptune, Pluton, Jupiter, etc., règnent. Revenons aux Anaces Dioscures. A Athènes comme à Amphisse on prit souvent les fils de Jupiter et de Léda pour les Anaces. La fête, dite Anacée (Ἀνάκεια), était consacrée à ces deux héros (voy. Potter, *Antiq.*, trad. all. de Ramb., t. I, p. 798), et leur temple célèbre par le voisinage du marché aux esclaves et de l'Agraule se nommait Anaceum (Ἀνάκειον) ou Anactore (Ἀνάκτορον); il est vrai que cette dernière dénomination était commune à tous les temples des dieux et s'appliquait en particulier au sanctuaire de Proserpine et de Cérès, à Éleusis. Les sacrifices se nommaient Xénismes et les offrandes Trites. Les Grecs dérivaient Anaces d'ἄνω, en haut; mais évidemment cette étymologie est fautive. *Anaces*, qui est le nom antique et sacré, est l'*Enakim* oriental, que les Grecs admirent dans leur idiome. Comp. Spanheim, sur Callimaque, *Hymne à Jupit.*, v. 79; et Schelling, *üb. d. Samothrakische Gotth.*, p. 95; et de plus Eustathe, *sur Odyss.*, ch. I, v. 397; Thucyd., p. 730, éd. Beck, etc. Rapprochez de plus les Anaces des Lares et des *Dii potes* des Italiotes.

ANACTOR, huitième fils d'Électryon et d'Anaxo (*V.* ce nom). — Anactor, de plus, se prend comme Anax pour nom mystique des Dieux; et de là surtout le nom d'Anactores pour les temples (*V.* Anax).

ANADYOMÈNE, Ἀναδυομένη, c'est-à-dire *qui s'élance de, qui nage sur, la flottante* (ἀνά; δῦμι), Aphrodite ou Vénus, que la mythologie des beaux siècles de la Grèce nous présente sortant des flots, aux environs de l'île de Cypre, avec l'Amour et le Désir (Éros et Himère). Rien de plus gracieux que cette fiction, un peu étroite, qui nous montre la beauté, mollement couchée au sein du terrible élément dans la compagnie des amours. Mais la conception primordiale fut plus haute, plus grave. Aphrodite n'est pas seulement la beauté, la révélation première de ce qui jusque-là fut irrévélé, révélation typique, encore indécise, incolore et vague; c'est la génération, la fécondation, la création succédant à l'état de chaos. Apelle avait fait une Vénus Anadyomène que beaucoup de connaisseurs regardaient comme son chef-d'œuvre. De ses deux mains elle pressait sa chevelure pour en exprimer l'eau (*Anthologie*, IV, 12; Ausone, *Épig.* CVI). Les habitants de l'île de Cos, qui l'achetèrent pour la placer dans le temple d'Esculape, la revendirent dans la suite à Auguste, moyennant une exemption annuelle de 100 talents (560,000 fr.) d'impôts, quoique déjà l'injure du temps eût endommagé l'ouvrage du peintre (Pline, *Hist. natur.*, XXXV, 10). Auguste la mit dans le temple de Vénus Génétrix, à Rome. Quelques pierres gravées (Gravelle, *Recueil de pier. grav.*, t. I, p. 25; Lippert, *Dactylioth.* I, 1, 96; II, 1, 88, 89) et le magnifique dessin reproduit par Bartole (*Admiranda Romæ*, n° 30) semblent être des copies de l'Anadyomène d'Apelle. Dans cette dernière, Vénus, assise sur une conque marine, a devant elle des tritons. Il ne faut pas confondre avec Anadyomène la Vénus au bain, la Vénus aux parfums, la Vénus qui s'habille, etc. (*Voy.* Vénus).

ANÆDIA. *Voy.* Impudence.

ANÆTIS, mauvaise orthographe pour Anaïtis. *Voy.* Anahid.

ANAHID, d'où les noms vulgaires Anaïtis (Ἀναῖτις, g. -ιδος; corrompu en Ἀναΐη, Αἴνη, Τάναϊς, Ταναίτις) et Enyo, grande divinité orientale, dont le culte fut commun à l'Assyrie, à l'Arménie et à presque toute l'Asie mineure, n'était, en Perse, qu'un des vingt-huit Izeds préposés à l'administration du monde (Voy. *Zend-Avesta* de Kleuker, III, *Boundéhech*, XXXIII); mais dans tous les autres pays que nous avons nommés, elle cumule à elle seule les traits de presque toutes les hautes déesses de la mythologie grecque, et s'offre comme Cybèle-Diane-Pallas-Maïa-Vénus (*Voy.* Mithra). Les Perses adorateurs du feu répartissaient ce principe en trois classes, le feu Gouchasp, ou feu des étoiles, le feu Mihr, ou feu du soleil, le feu Bersin, ou feu de la foudre. Chacun était sous la protection d'une des prétendues planètes admises alors par les astronomes. Anahid, ou Vénus, avait le feu Gouchasp; Mithra (le soleil) le feu Mihr; Jupiter le feu Bersin. On connaît aussi la division du principe igné en feu mâle et feu femelle; naturellement alors Anahid représente le feu femelle, Mithra le feu mâle. Quelquefois aussi Mithra lui-même, androgyne un instant, se dédouble en deux sexes et devient Mithras-Mithra: Anahid et Mithra sont donc comme les deux rivales, et, jusqu'à un certain point, elles sont réductibles l'une à l'autre; on peut dire Mithra-Anahid. Il n'en est pas moins vrai qu'en elles-mêmes les deux déesses diffèrent. Quelquefois c'est Anahid qui semble prendre le rôle d'homme; Mithra est femme et se métamorphose en sa partenaire femelle. Les langues même font foi de cette propension de quelques peuples à féminiser le soleil: *die Sonne* et *der Mond*, Savitri et Tchandra. En dernière analyse, qu'est-ce donc qu'Anahid? la grande déesse de la nature, récapitulant en elle, soit l'esprit et la matière, soit l'armée céleste des étoiles; se posant, dans l'organisation du monde, comme feu femelle, et se personalisant plus spécialement dans la planète Vénus ou dans la lune. C'est dans la région du Caucase et dans les montagnes voisines de la Perse que le culte d'Anahid fut surtout en vogue. On ne fut pas toujours unanime sur le nom de la déesse. Hérodote l'appelle Vénus-Uranie et proclame que sous des dénominations diverses l'Asie entière l'entourait de ses hommages. Des écrivains plus modernes l'appelèrent Anaïtis (d'où l'idée de Vénus-Anaïtis, nom que l'on transforma ridiculement en Aphrodite-Tanaïs), et sous ce nom, c'est dans l'Arménie que fut le siège principal du culte. Toutefois, M. de Hammer (*Fundgruben d. Or.*) a prouvé que la Perse en fut le foyer primitif et la patrie. « Artaxerce Mnémon, disait Bérose (S. Clément d'Alex., *Protreptiq.*), éleva le premier des statues à Vénus-Anaïtis dans Babylone, dans Suse et dans Ecbatane, et répandit ainsi le culte de cette déesse dans la Bactriane, la Perse, la Syrie Damascène et la Lydie. » Hérodote dit aussi que cinquante ans avant Artaxerce, les Perses avaient reçu le culte de Mithra-Uranie, la même que la Mylitta de Babylonne. Trois autres villes, en s'avançant à l'occident de l'Arménie et dans le cœur de l'Asie mineure, rendirent les mêmes honneurs à la déesse: ce sont les deux Comana et Zéla. Anahid,

dans les deux premières, portait le nom d'Ényo, que vulgairement on traduit par Bellone; mais il est évident que, quant aux noms, Ényo est l'altération d'Anahid. Les temples d'Anahid étaient magnifiques; ses cérémonies pompeuses attiraient un immense concours d'étrangers chargés de riches offrandes; les corporations sacerdotales, propriétaires du culte, réunissaient opulence et pouvoir. A Ecbatane, nous voyons Artaxerce Mnémon donner pour retraite à sa favorite Aspasie-Milto le grand sacerdoce de l'Anahid (Diane-Anaïtis), honorée dans cette ville. En Arménie, le temple d'Anaïtis est le centre (en quelque sorte le chef-lieu) d'un vaste territoire qu'exploitent de nombreux esclaves de l'un et de l'autre sexe, considérés comme serfs de la déesse et nommés hiérodoules (serfs sacrés). Dans les deux Comana (celle de la Cappadoce et celle du Pont, qui paraît avoir été la succursale de la première), le temple s'élève comme une puissante abbaye du moyen âge au milieu de domaines considérables, cultivés aussi par une armée d'hiérodoules. On en comptait six mille dans la Comana de Cappadoce. Le grand-prêtre venait immédiatement au-dessous du roi, et sans doute, dans beaucoup d'occasions, contrebalançait son pouvoir. Les principales cérémonies du culte consistaient en processions annuelles ou semestrielles. Dans ce dernier cas, la première avait lieu au printemps, la deuxième à l'automne. On y promenait en pompe la statue de la déesse. Le grand-prêtre se montrait au peuple, coiffé d'un diadème. Des danses armées, convulsives, délirantes, variées par des gestes d'énergumènes, par des poses bizarrement symboliques, par des coups de couteau que les figurants se portaient les uns aux autres ou se portaient à eux-mêmes, ensanglantaient le parvis du temple et faisaient ressortir le caractère viril et guerrier de la forte déesse. Les vêtements s'échangeaient de sexe à sexe. Enfin, on assure que les célébrants, les assistants s'abandonnaient avec fureur à tous les plaisirs d'un amour dissolu, sans frein et presque sans choix. Mylitta, Astarté, parfois sans doute l'Artémis éphésienne, et à coup sûr l'Aphrodite d'Aphaca (Ἀφακῖτις), étaient censées commander les mêmes offrandes à leurs adoratrices. — On a fait venir Anaïtis de *Tanaïs*, de Neith (avec l'article, Ta-Neith, Ta-Nat), enfin de *Nahid* ou *Anahid*, l'étoile de Vénus. Il est clair que cette dernière étymologie est la seule vraie.

ANAITIS. *Voy.* Anahid.

ANAMÉLECH, dieu des Sépharaïtes (*Rois*, IV, 17, 31). Son nom se trouve sans cesse joint à celui d'Adramélech. Rien pourtant n'autorise à conclure qu'on doive les identifier. Au reste voici leurs rapports ainsi que leurs dissimilitudes. 1° Tous deux peuvent, dans une classification superficielle des divinités syriaques, être rangés dans la catégorie des Malachim, c'est-à-dire des dieux dont le nom enferme celui de *Melech*, roi. On explique Adramélech par roi magnifique, et Anamélech par roi benin. 2° L'un et l'autre prennent des attributs zoomorphiques très-voisins; Adramélech la tête ou le corps du mulet, Anamélech la tête du cheval. Aussi Dupuis, avec son exclusivité ordinaire, a-t-il trouvé qu'Anamélech était Pégase avec Céphée ou Pégase seul (cette constellation montant avec Céphée, à l'époque du solstice d'été, et lui prêtant ses attributs) : Adramélech alors serait Céphée. Quelques-uns supposent pour attribut à Anamélech le faisan

ou la caille. 3° Si, comme nous l'indiquons à l'art. ADRAMÉLECH, l'élément initial de ce mot est *Adr.. Azr...* feu, ce qui nous fait penser sur-le champ à la planète de Mars, pourquoi Anamélech ne serait-elle pas Vénus? On doit ici se rappeler et le rôle de la caille, qui ranime Hercule tué en Libye par Typhon, et la série des symbolisations de Vénus par une colombe: d'où poule d'eau, d'où tout gallinacé, d'où faisan et caille. 4° Dans une sphère plus haute ils deviennent le Soleil et la Lune. Le grand astre se délègue en Mars, et la Lune (censée son égale) en Vénus. Cette interprétation des deux noms divins est la plus connue. 5° Un fait certain, c'est que les Sépharaïtes, exilés au-delà de l'Euphrate, envoyaient leurs enfants à Samarie pour y être purifiés par le feu dans les temples d'Anamélech et d'Adramélech. Tous deux semblent donc des spécialisations du feu, soit sidéral, soit planétaire.

ANANDEN, mieux ANANTA.

ANANGA, le mauvais esprit, le même qu'AKA.

ANANTA. *Voy.* ADICÉCHEN.

ANAPHÉE, surnom local d'Apollon, adoré dans l'île d'Anaphe, une des Sporades, sous le titre d'Églète (*Ægletes*, Αἰγλήτης), ou resplendissant, éclatant (Apollodore, IV, 1706). C'est à tort qu'on le traduit par *qui rend clair.*

ANAPHLYSTE, fils de Trœzen et frère de Sphette, donna, ainsi que son frère, son nom à un des dêmes de l'Attique. Celui d'Anaphlyste était célèbre par les temples de Cérès, de Pan, d'Aphrodite Coliado et des nymphes Génétyllides.

ANAPIAS. *Voy.* AMPHINOME.

ANAPIS ou ANAPE (Ἄναπις ou -πος), amant de la nymphe Cyane, tenta de s'opposer à l'enlèvement de Proserpine. Pluton, irrité de sa résistance, le changea en une rivière de même nom, tandis que Cyane elle-même devenait fontaine. Un fleuve Anape coulait en Acarnanie, et tombait dans l'Achéloüs. Il est douteux que ce soit de celui-ci qu'il est question.

ANASCIS. *Voyez* ANAXIADE.

ANATHAME, Ἀνάθαμος, fils de Neptune et de l'Atlantide Halcyone (Natalis Comes, *Myth.*, XI, 8).

ANATHIPPE eut d'Apollon un fils nommé Chius, qui donna son nom à l'île de Chio. C'est tout uniment de la mythologie topographique; mais elle n'a aucune importance (*Voy.* CHIUS). Anathippe même est peut-être un nom corrompu qu'il faudrait changer en celui d'Antippe.

ANATOLE (Ἀνατολή), c'est-à-dire le *lever du soleil*, une des dix Heures, selon Hygin (*Fab.* CLXXXIII).

ANAUCIS, amant de Médée, fut tué par Styre (Val. Flacc., *Arg.*, VI).

ANAX, Ἄναξ (g. Ἄνακτος), fils du Ciel et de la Terre, fut roi d'un pays qui prit de lui le nom d'Anactorie, et qui depuis reçut de Milet le Crétois, celui de Milétide ou Milésie. On ignore quelle fut sa femme. Astérius, son fils, régna dans une partie de l'île de Ladé, qui fut appelée, en mémoire de son roi, Astéric (Pausanias, I, 35; VIII, 42). Sa taille énorme (dix coudées) peut faire penser que le père aussi était un géant, ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'il est fils de la Terre.—ANAX était de plus l'appellation mystique, 1° des dieux Cabires dans les îles de Samothrace, de Lemnos et d'Imbros; 2° des Anaces ou Anactes (le singulier de ces mots est Anax); 3° peut-être aussi des Tritopators; 4° enfin d'Apollon, dont les hymnes commençaient fréquemment par la formule: Ἀμφί, μοι,

"Αναξ, « Amphi, moi, Anax....... »

ANAXANDRA, héroïne révérée à Lacédémone et en Attique.

ANAXARÈTE, Anaxarete, Ἀναξαρέτη, jeune fille de Salamine et du sang de Teucer, fut changée en pierre par Vénus, pour s'être complu à voir passer la pompe funèbre d'un jeune homme dont l'amour n'avait pu triompher de ses rigueurs (Ovide, *Métam.*, XIV, 698). Cette pierre semble avoir été la statue que l'on voyait à Salamine dans le temple de Vénus, et que l'on désignait par le nom de «Vénus aux aguets» (*Venus prospiciens*). Anton. Libéralis rapporte la même histoire, mais en l'appliquant à des personnages différents, Arcéophon et Arsinoé (*Métam.*, XXXIX).

ANAXIADE, Ἀναξιάδης, et ANAXIDE, Ἀναξίδης, qu'on appelle à tort Anascis, fils de Castor et d'Hilaïre la Leucippide, avait des statues dans beaucoup de chapelles consacrées à son père. On l'invoquait conjointement avec Mnasine ou Mnasinoüs, fils de Pollux et de Phébé. Dans le temple des Dioscures, à Argos, il avait une statue équestre.

ANAXIBIE, Ἀναξιβία, fille de l'Atride Plisthène et sœur d'Agamemnon et de Ménélas, épousa d'abord Nestor, dont elle fut la deuxième femme, et auquel elle donna sept fils (Persée, Stratique, Arète, Échéphron, Pisistrate, Antiloque, Thrasymède), et deux filles (Pisidice, Polycaste), puis Strophius, qui la rendit mère de Pylade. On la trouve aussi nommée Astyochée ou Cyndragore. — Anaxibie a souvent été dédoublée en deux personnages, savoir : 1° une fille d'Atrée; 2° une fille de Plisthène, une petite-fille d'Atrée. C'est la première qui aurait été femme de Nestor, la seconde aurait épousé Strophius. Ce double emploi tient à l'incertitude où l'on a long-temps été sur la descendance d'Atrée, auquel les uns donnent Plisthène pour fils, et par conséquent Agamemnon et Ménélas pour petits-fils, tandis que d'autres font de Plisthène son père, et des deux jeunes princes ses neveux. On a encore poussé l'erreur plus loin en substituant au nom d'Atrée celui de Cratiée (en latin *Cratieus*), dont une nouvelle faute typographique a fait Craticus (*Voy.* Dict. de M. Noël). — La mythologie présente trois autres Anaxibie : 1° une nymphe qu'Apollon poursuivit jusque dans le temple de Diane, qui la rendit invisible aux yeux du dieu du Jour ; 2° une fille de Bias, qui fut femme de Pélias, et en eut cinq enfants, Acaste, Pisidice, Pélopée, Hippothoé et Alceste; ces quatre dernières sont connues sous le nom de Péliades; Anaxibie s'appelle dans Théocrite (*Idylle* III, 45) Alphésibée; 3° une Danaïde, femme d'Archélaüs.

ANAXIROÉ, Ἀναξιρόη, fille de Corone, eut d'Épée, son époux, Hyrmine, fondatrice de la ville de ce nom.

ANAXITHÉE, Ἀναξιθέα, Danaïde, dont on ne donne pas le nom dans les listes ordinaires, et dont l'époux n'est pas indiqué, eut de Jupiter le pasteur Osène. — Anaxithée n'a-t-elle pas été qualifiée de Danaïde parce qu'on l'aura confondue avec Anaxibie, femme d'Archélaüs? *Voy.* Anaxibie.

ANAXO, Ἀναξώ, fille d'Alcée et petite-fille de Persée, épousa son oncle paternel Électryon, roi de Mycènes, dont elle eut Alcmène et neuf fils, Stratobote, Gorgophone, Philonome, Célénée, Amphimaque, Lysinoüs, Chérimaque, Anactor et Archélaüs.

ANBO. *Voy.* Anubis.

ANCARIE ou avec l'aspiration ANCHARIE, Ancharia, déesse adorée à Fésules en Étrurie (Tertullien, *Apologét.*, 24), était peut-être la même que Furine, équivalent italique de Némésis, la Vengeance ou le Remords. En effet ceux qu'elle poursuivait semblaient en proie à une démence frénétique, indice d'une conscience bourrelée. Plus bas nous la verrons prendre la physionomie de Bellone, qui n'est pas sans rapport avec Némésis. La transition de l'une à l'autre de ces deux déesses est la grecque Ényo. La statue d'Ancarie, de style égyptiaque, avait les mains collées contre le corps, les pieds joints l'un contre l'autre, la chevelure pendante sur les deux côtés du visage en deux tresses longues, larges et plates. Dans plusieurs monuments étrusques, elles sortent de sa coiffure; ses jambes sont chaussées du cothurne, sa main droite porte une hache à deux tranchants. Beaucoup d'inscriptions avec le nom (Ancari) de cette divinité ont été recueillies dans Gori (*Mus. fiorent.*, II, 77) et dans Lanzi (*Saggio sopra la ling. etrusca*, II, 407 et suiv., 412, 442). Il est même question d'un Ancari (Ancharius) mâle; mais ce dieu a-t-il existé? ou la terminaison n'est-elle pas une faute de copiste? — On lit dans une épigramme de Martial (XI, XCIV, 8) *Jura, verpe, per Ancharium*, leçon inexacte sans doute (voyez, dans les éditions Variorum, les remarques de Scaliger, Rigault, Vossius), mais qui peut faire penser que l'on connaissait en Italie un dieu Ancari. — Quelques philologues ont lu dans le passage de Tertullien *Asculanorum* pour *Fæsulanorum*, ce qui rejeterait la déesse dont il s'agit à l'une des deux Asculum (aujourd'hui *Ascoli* et *Ascoli di Satriano*), toutes deux assez éloignées de l'Étrurie. Au reste le nombre assez considérable d'inscriptions, tant romaines qu'étrangères, où se trouve le nom d'Ancari (Ancharius), pourrait faire croire que son culte très-ancien s'étendit beaucoup au-delà des limites de cette ville. Un vers de Lucile, cité par Nonius, portait le nom d'Ancarius, que quelques-uns expliquent par *Bellonarius* (Turnèbe, *Adversaria*, XVII, 24). Serait-ce qu'Ancarie aurait été la même que Bellone? Effectivement les Étrusques portaient la statue d'Ancarie au haut d'une pique en guise de bannière. — N. B. Le mot *Ancarius* en ancien latin signifiait âne; et les inscriptions font foi d'une famille romaine du nom d'Ancharia, dont on a rapproché le nom de celui d'Asellia. Les prêtres de certaine déesse étrusque étaient toujours choisis dans la première de ces familles.

1. ANCÉE, en latin Ancæus, Ἀγκαῖος, le plus ancien souverain de Samos, avait pour père Neptune, dont les flots enveloppent son île, et pour mère Astypalée ou Alta. Il suivit les Argonautes en Colchide, et quand Tiphys, leur pilote, mourut dans la traversée, il prit le gouvernail à sa place. Revenu en Europe, Ancée s'appliqua principalement à la culture des vignes. Les labeurs excessifs qu'il exigeait des Thètes attachés à la glèbe, excitèrent leurs murmures, et l'un d'eux lui prédit qu'il ne boirait pas de ce vin, pour lequel il les accablait de tant de travaux. A ce mot, Ancée ordonne qu'on mette les grappes vermeilles sur le pressoir, et recueillant le jus du raisin à mesure qu'il s'échappe, il porte déjà la coupe pleine à ses lèvres, quand tout-à-coup on lui annonce qu'un sanglier a envahi le vignoble et le ravage. Ancée y court, et un coup de boutoir lui ouvre le

flanc. C'est alors qu'on fit ce vers grec devenu proverbe : *Polla metaxy pelt cylicos cæ Chîlcos acrou.*

En latin :

Multa cadunt inter calicem supremaque labra
HORACE.

Il peut se traduire à peu près ainsi :

Du bord du verre au bord des lèvres
La route est longue, on peut verser.

Lycophron attribue cette aventure à l'Ancée Arcadien (*Voy.* plus bas).— Ancée avait épousé Samie, fille du Méandre, et en avait eu une fille, Parthénope, et quatre fils, Périlas, Énude, Samos, Alitherse, qui devinrent les chefs des grandes familles de Samos. La race sur laquelle régnait Ancée était celle des Lélègues, qui de nouveau sembleraient s'être répandus de la Carie dans les îles de l'Archipel vers le quatorzième siècle avant notre ère. Il y avait long-temps que les Pélasgues les avait refoulés et dans la lisière étolo-acarnanienne de la Grèce, et dans l'Asie mineure. Comp. LÉLEX.

2. ANCÉE, fils du roi pélasgue d'Arcadie Lycurgue, et par conséquent petit-fils d'Alée, succéda au premier, et fut père d'Agapénor, contemporain de la guerre de Troie. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon; mais c'est à tort qu'on le classe parmi les Argonautes. Il avait déjà perdu la vie à l'époque de cette expédition. Après avoir en vain demandé qu'Atalante, en sa qualité de femme, fût exclue de la troupe des chasseurs, il voulut, à l'instant où elle venait de blesser l'animal, lui ravir la plus belle portion de son triomphe, en portant au sanglier le coup mortel. Ce fut lui au contraire qui en reçut un. On remarquera sans doute ici la confusion ou la similitude des deux légendes; un sanglier qui donne la mort, et des prétentions à la gloire d'avoir figuré parmi les Argonautes. —Un troisième ANCÉE de Pleuron, en Étolie, combattit au pugilat avec Nestor dans les jeux d'Amaryncée, à Buprase. Il fut vaincu.

ANCHARIE. *Voy.* ANGARIE.

ANCHÉMORE, fils de Rhète, un des rois de l'Italie, ayant osé faire violence à sa belle-mère, se réfugia auprès de Turnus pour se dérober au courroux de son père, et fut tué par Pallas (*Énéide*, X).

1-2. ANCHIALE, Ἀγχιάλη, fille de Japet, naquit avant la guerre que ce Titan soutint contre Jupiter, et fonda en Cilicie la ville qui porta son nom. On sait qu'une épitaphe fameuse (« J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour, et maintenant je suis mort! ») attribue la construction de cette ville au roi assyrien Sardanapale. Les modernes, sur l'autorité de Strabon (VII) et sur l'inspection des médailles d'Anchiale et d'Apollonie, regardent la première de ces villes comme une colonie de la deuxième (Raoul-Rochette, *Col. gr.*, III, 386 et 389). Peut-être les colons d'Apollonie ne firent-ils que renouveler ou agrandir la ville, dont l'origine datait de beaucoup plus loin. —Une ANCHIALE, femme, est donnée comme mère de deux Dactyles idéens (Titye et Cyllène). Rien n'indique si c'est ou non la même que la fille de Japet. Au fond la patrie est la même de part et d'autre, l'Asie mineure.

3-5. ANCHIALE, Ἀγχίαλος, hommes. On en compte trois : 1° un cocher de Ménesthe (il fut tué par Hector en même temps que son maître); 2° un Phocéen qui combattit aux jeux équestres d'Alcinoüs en présence d'Ulysse; 3° le père de Mentès, roi des Taphiens. — L'Anchiale (Anchialus)

que les commentateurs substituent à Ancharius dans Martial (XI, XCIV, 8), n'a point existé. L'épigrammatiste romain a défiguré à dessein un nom juif, que nous ne connaissons guère, sans en substituer un romain.

ANCHINOÉ (à tort ANCHIRRHOÉ dans le *Dict. myth.* de M. Noël), fille du Nil, épousa Bélus, dont elle eut Danaüs et Égyptus.

ANCHIROÉ ou ANCHIRRHOÉ, que Millin (*Galerie mythol.*) écrit à tort Anchyrrhoé, fille d'Érasine, donna l'hospitalité à Britomartis (la Diane crétoise). Rapprochez de ce trait mythique la vieille Baubo ou la femme de Célée (Métanire) donnant l'hospitalité à Cérès. On l'a représentée un vase à la main et la tête couronnée de fleurs de lotos (*Musée Pio-Clémentin*, III, 4, 9).

ANCHISE, ANCHISES, 'Αγχίσης, célèbre comme amant de Vénus et comme père d'Énée, était, par sa mère Thémis et par Capys, son père, arrière petit-fils de Tros (*Voy.* ce nom). Il habitait sur le mont Ida et y partageait son temps entre l'éducation des abeilles et le soin des bestiaux. Vénus, frappée de sa beauté, se présenta un jour à lui sous les traits d'une nymphe, et lui révéla une passion qu'Anchise ne tarda point à partager, sans savoir encore qui la lui inspirait. Mais, Vénus, en le quittant, oublia son incognito et trahit sa divinité par cette marche aérienne que les Grecs attribuaient aux habitants de l'Olympe. Anchise eut peur d'abord, car les préjugés du temps menaçaient d'impuissance ou de mort subite celui à qui les déesses avaient accordé leurs faveurs. Son amante le rassura et lui annonça qu'elle lui donnerait un fils qui, après avoir passé cinq ans parmi les nymphes, serait remis entre ses mains. Anchise reprit si bien courage qu'il publia son bonheur à tout venant. Jupiter, irrité de son indiscrétion, le frappa légèrement de la foudre, et un affaissement incurable, une énervation prématurée, punirent le prince présomptueux. Selon plusieurs mythographes, il resta quelque temps étendu sur la place et ne se releva que boiteux et estropié. D'autres disent que la foudre l'aveugla. On varie de même sur les circonstances qui précédèrent son châtiment. C'est Vénus, dit-on, qui avait exigé de lui le serment de ne point la nommer. « Si l'on te demande d'où vient le fils que je te donnerai, réponds : *Sa mère est une nymphe de l'Ida.* » Cinq ans se passèrent ainsi. Mais lorsque Anchise reçut son fils, il s'enivra pour célébrer cet heureux évènement, et laissa pénétrer le secret qu'il avait juré de cacher. Vénus, alors, pria elle-même Jupiter de le punir. Anchise était déjà trop âgé lors du siège de Troie, pour prendre une part active à la guerre. D'ailleurs, son état lui interdisait l'usage des armes. On a souvent prétendu qu'Énée, le fruit de ses amours avec la déesse de la beauté, et Anténor, autre prince du sang royal de Troie, s'étaient entendus avec les Grecs pour livrer la ville. Anchise était-il de ce complot ? c'est ce que les poètes ne disent point. Quoi qu'il en soit, lorsque Ilion tomba au pouvoir de la Grèce confédérée, Anchise et son fils trouvèrent sans peine le moyen d'échapper à la furie des vainqueurs. Énée porta son père, sur ses épaules, du quartier de Troie où il demeurait, jusqu'au mont Ida. Anchise tenait dans ses mains les vases sacrés et le Palladium. Il s'embarqua avec son fils ; mais il n'arriva pas en Italie. Selon les uns, il mourut au pied d'une montagne de

l'Arcadie, à laquelle on donna le nom d'Anchisienne. Virgile place la fin de sa vie à Drépane, où Énée lui éleva un tombeau magnifique, et célébra des jeux funèbres en son honneur. Homère veut qu'il ait été enterré sur le mont Ida. Tzetzès et Étienne de Byzance parlent de son tombeau comme se trouvant dans une ville de Thrace, qui plus tard appartint à la Macédoine. Anchise avait quatre-vingts ans lorsqu'il mourut. Suivant Apollodore, il avait eu de Vénus un deuxième fils, Lyros. Hippodamie, son épouse légitime, à laquelle il était uni avant de plaire à Vénus, lui avait donné une fille, Hippodamie, qui fut mariée à Alcathoüs. Les habitants de la Sicile regardèrent Anchise comme un de leurs dieux protecteurs, et Ségeste lui éleva une chapelle. Anchise a été représenté deux fois dans la table iliaque (comp. Fabretti, *ad tab. iliac.*, p. 373). La première (dans le plan inférieur de la ville, sous le n° 109), il est porté sur les épaules de son fils; la deuxième (n° 117), il tient la boîte, en forme d'édicule, qui renferme les pénates, et entre dans le vaisseau. Dans la magnifique peinture qui décore le vase cité par Millin (*Galerie myth.*, CLXVIII, 620) comme appartenant à M. Vicenzo de Nola, Anchise, qu'Énée porte entre ses bras, est coiffé d'un piléus en forme de calotte, et tient une béquille. Une caricature antique, peinte à fresque (*Pitture d'Ercolano*, IV, 368), représente Énée tenant Ascagne par la main et portant Anchise. Les trois personnages ont des têtes de singe. — Un autre ANCHISE, Sicyonien, fut père d'Échépole.

ANCHIUS, Ἄγχιος, Centaure, un de ceux qui assaillirent Hercule dans l'antre de Pholus, et qui fut chassé par ce héros à coups de tisons.

ANCHOUDANAVEN (*myth. hindoue*), radjah de la race des enfants de la Lune, fils de Kourouraïen (*Baghav.-G.*, IX).

ANCHURE, Ἄγχουρος, fils de Midas, se précipita, tout armé et avec son cheval, dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de Célènes, l'antique capitale de la Phrygie. Le gouffre se referma aussitôt, et Midas fit élever sur le lieu un autel à Jupiter. Il n'est personne qui ne reconnaisse ici l'aventure du romain Curtius. La fable ou l'histoire d'Anchure contient et une allusion lointaine à des souvenirs du déluge, et une allusion flagrante aux idées alors en vogue de sacrifices humains, de rachat d'une population au prix d'une tête, de descente au sombre empire par un orifice brusquement ouvert à la surface du globe.

ANCULES, ANCULI ou ANCULÆ, divinités protectrices des esclaves (rac., le vieux mot *anculari*, pour *ancillari*, servir).

ANCYLOMÈTE, Ἀγκυλομήτης, *à esprit retors*, épithète familière de Saturne dans l'Iliade.

ANCYOR, Ἀγκύωρ (g. -ορος), un des cinquante fils de Lycaon, fut foudroyé par Jupiter, ainsi que tous ses frères, à l'exception de Nyctime.

ANDATÉ, la Victoire, chez les anciens Bretons, était particulièrement honorée par les Trinobantes (aujourd'hui comtés d'Essex, Middlesex, etc.), qui lui sacrifiaient des prisonniers dans un bois sacré. Cambden dérive Andaté d'*Anadhait*, qui signifiait, à ce qu'il dit, *renverser*, en vieux langage celtique. — On disait aussi ANDRASTÉ.

ANDER, dans la mythologie parsi, est un des sept princes des Devs que nomme le Boundéhech; il

se trouve là entre Akouman et Savel, et par conséquent, en supposant toujours Ahriman le premier, il vient en troisième ligne. Il n'est pas question de lui dans l'Afrin des sept Amchasfands.

ANDÈS, Ἄνδης (g. -ου), fils du Ciel et de la Terre, selon Étienne de Byzance.

ANDHAKÊÇOUARA, *seigneur Andhaké;* Siva. Ce nom prouve l'identité réelle d'Andhaké, et mieux encore d'Hiraniakcha avec Siva.

ANDHAKI (*myth. hindoue*), fils d'Hiraniakcha, incarnation de Vidjaïa, conquit le monde à l'aide des présents de Brahmâ; mais les dieux le dépossédèrent, et, s'enfuyant vers le nord-ouest, il fut obligé de s'enfoncer dans un souterrain de douze koss de profondeur. Un jour qu'il combattait de là les dieux, Siva survint, en eut pitié, lui prêta secours, et demeura au lieu de lui dans la caverne. De là le nom Andhakéçouara donné au dieu Siva par ses adorateurs.

ANDIGAREN (*myth. hindoue*), radjah de la race des fils de la Lune, fils de Roudekchen et père de Sonmadi (*Baghav.-G.*, l. IX).

ANDIRINE, Cybèle, parce qu'on l'honorait à Andiris.

ANDJANI, jeune fille hindoue, de la beauté la plus rare, était plongée dans une dévotion contemplative lorsque, plein de respect pour les faiblesses mêmes de son confrère Siva, Vichnou, qu'une métamorphose bizarre avait converti en Mohini, dirigea son énergie séminale sur l'oreille de la pieuse Indienne. Andjani donna bientôt le jour au célèbre dieu-singe Anouman.

ANDRE, Andrus, Ἄνδρος, fils d'Anius ou d'Eurymaque, était un habile devin. Il donna son nom à l'île d'Andros, une des Cyclades, dont il semblerait être le roi; et, plus tard, ayant été contraint de la quitter, il se fixa au pied du mont Ida, et bâtit, à peu de distance de la mer, Antandre (c'est-à-dire *vis-à-vis d'Andros*).

ANDRÉE, Ἀνδρεύς, un des généraux de Rhadamanthe, reçut de ce prince le gouvernement ou la souveraineté de l'île d'Andros, qui prit son nom, ou plutôt dont il prit le nom (Andrée veut dire *Andriote, habitant d'Andros*). — Un autre Andrée, fils du fleuve Pénée s'établit dans l'Orchoménie béotienne, et lui donna le nom d'Andréide.

ANDRÉMON, Andræmon, Ἀνδραίμων, épousa Gorgé, fille du roi d'Étolie, OEnée; et quand ce prince partit pour Argos, avec Diomède, son petit-fils, il devint le chef des Étoliens. Son fils, Thoas, conduisit une division étolienne au siége de Troie (*V.* Andémon). Le tombeau d'Andrémon se voyait encore à Amphisse du temps de Pausanias (les deux Andrémon de M. Noël se réduisent ainsi à un seul). Il faut en ajouter trois autres. 1° Un fils de l'Athénien Codrus, chef d'une colonie ionienne; 2° un frère de Léontée, gendre de Pélias; 3° un fils d'Oxyle, qui épousa la nymphe Dryope, ancienne amante d'Apollon, depuis transformée en arbre à lotos, et qui en eut Amphisse, un des héros à qui on attribuait la fondation de la ville éponyme.

ANDRIÉE, Ἀνδριεύς, qu'on donne comme fils d'Ananius, et comme ayant valu à l'île d'Andros le nom qu'elle porte, n'est évidemment qu'Andrée (*Voy.* ce nom).

ANDROCLE, Ἄνδροκλος, fils du roi d'Athènes Codrus, régna dans Éphèse, et fut tué dans une guerre contre les Cariens. On rapporta son corps à Éphèse. — Un autre (mais

en grec il s'appelle 'Ἀνδροκλῆς) régna dans la Sicile septentrionale, entre le détroit de Messine et le cap Lilybée. C'était un fils d'Éole. Éole, on le sait, avait son séjour favori dans les îles Lipari, qui sont voisines.

ANDROCLÉE, 'Ἀνδρόκλεια, sœur d'Alcis, l'une et l'autre filles d'Antipène. *V.* ANTIPÉNIDES.

ANDROCRATE, 'Ἀνδροκράτης, héros que l'on honorait dans un bois, auprès de Husies, au pied du mont Cithéron, où il avait une chapelle, fut invoqué par Aristide avant que ce chef des Athéniens marchât contre le général perse Mardonius.

ANDROCTASIES, c'est-à-dire *les massacres*, *les tueries d'hommes*, déesses funestes, sont, dans Hésiode, les filles d'Éris (la Discorde) et les sœurs des Amphilogies, des Douleurs, des Trompeuses paroles, etc. (*Théogonie*, 226.) Hermann, Ruhnken et d'autres ont regardé tout le passage où sont énumérés ces fléaux comme une interpolation.

ANDROGÉE, ANDROGEUS (g. *Androgeos*), 'Ἀνδρόγεως, fils du roi de Crète Minos (Minos II, selon les évhéméristes, qui scindent Minos en deux rois) et de Pasiphaé ou de Crété, s'étant rendu en Attique, remporta tous les prix aux Panathénées. Les Pallantides, dynastie détrônée par Éson, conçurent de hautes espérances sur le jeune vainqueur, et se lièrent avec lui. Éson, craignant à juste titre que l'appui de la Crète ne prêtât de trop grandes forces à ses ennemis, aposta, sur la route de Thèbes à OEnos, des hommes qui tuèrent Androgée. D'autres traditions disent qu'il le fit exposer au taureau sauvage de Marathon, ou bien qu'il lui persuada de combattre contre l'animal, et qu'Androgée périt dans cette lutte, ou bien enfin qu'il perdit la vie dans une bataille. Selon quelques polygraphes, Androgée périt en Crète, tué par le taureau de Marathon, que Neptune rendit furieux à cet effet, et porta du continent athénien aux bords de l'île où régnait Minos. A quelque opinion que l'on s'arrête, le fait est que Minos, irrité de cette mort, l'attribua ou feignit de l'attribuer aux Athéniens, porta la guerre dans leur pays, et les assujétit à un tribut annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons, destinés, dit la mythologie, à périr sous la dent du Minotaure. Outre cette expiation sanglante, ils furent encore obligés d'instituer, en mémoire du funeste évènement, des fêtes dites Androgéonies, et d'élever à leur victime un autel où ils lui rendaient les honneurs héroïques. — Une fille de Minos porta encore le nom d'Androgée. Il faut y joindre un chef grec qui fut tué le jour de la prise de Troie par les compagnons d'Énée, déguisés en soldats grecs.

ANDROMAQUE, 'Ἀνδρομάχη, fille d'Éétion, roi de Thèbes, en Cilicie, épousa Hector, et en eut Astyanax. Elle vit périr Hector sous les murs de Troie. La prise de cette ville la priva de son fils, qui fut précipité du haut d'une tour; elle-même fut emmenée captive par Néoptolème, fils d'Achille. Elle le suivit, selon les uns en Thrace, et de là en Thessalie; selon les autres (les tragiques) en Épire. Elle y devint mère de trois fils, Molosse, Nélée et Pergame. Plus tard, Néoptolème, ayant épousé Hermione, fille d'Hélène, donna Andromaque à Hélénus, qui était pareillement son esclave. Hermione, néanmoins, était jalouse d'Andromaque; et, pendant une absence que fit Néoptolème pour aller consulter l'oracle de Delphes, elle la chargea de fers, et

peut-être elle l'eût fait mettre à mort si une insurrection secondée par le vieux Pélée, aïeul d'Achille, ne s'y fût opposée. Sur ces entrefaites, Oreste, éperdument amoureux d'Hermione, à laquelle il avait été fiancé dans sa jeunesse, tua Néoptolème dans Delphes et enleva la reine d'Épire. Andromaque et Hélénus allèrent fonder un petit royaume en Chaonie, et y élevèrent la ville de Buthrote. Enfin, elle retourna en Asie à la suite de son fils Pergame, et y mourut. On lui dédia un hérôon. Selon Pausanias (I, 17), elle eut d'Hélénus un fils nommé Cestrine. Andromaque a fourni à Homère deux scènes des plus touchantes de l'*Iliade* : l'une est l'entrevue d'Andromaque et d'Hector à l'instant où il va combattre les Grecs; elle se trouve au livre VI. Les plaintes d'Andromaque, à la vue du cadavre d'Hector gisant dans la plaine de Troie, forment le sujet de la seconde (liv. XXII). Nous avons d'Euripide une tragédie d'Andromaque : elle roule tout entière sur les infortunes et la captivité de cette princesse pendant l'absence de Néoptolème. Racine, qui l'a imitée, en a considérablement modifié le plan et les caractères; mais ce chef-d'œuvre de la scène française est trop connu pour que nous en donnions l'analyse. M. de Châteaubriand a dit avec justesse que sous la plume de Racine le rôle de cette héroïne païenne a pris une physionomie chrétienne. Le fait est que quelque chose de ce genre se remarquait déjà dans l'Andromaque du poète grec, et plus encore dans Virgile (*Én.*, III), où le poète nous la montre offrant des libations sur un cénotaphe d'Hector, et se rappelant Astyanax à la vue d'Iule. L'habitude que nous avons de la pièce française nous fait regarder vulgairement Andromaque comme le type de la fidélité conjugale. On voit pourtant que l'antique mythologie présente cette veuve-modèle sous des couleurs un peu différentes. J.-B. Rousseau a saisi ce fait avec bonheur dans les deux vers suivants :

> Andromaque en moins d'un lustre
> Remplaça deux fois Hector.

Les artistes anciens représentèrent souvent Andromaque. On la voit, dans la table iliaque, tenant Astyanax dans ses bras, au chiffre 3. Sur un camée (dans Millin, *Pierr. gr. inéd.*) figurent Andromaque et Astyanax pleurant sur la stèle funéraire d'Hector. Andromaque tient sur ses genoux l'urne qui renferme les cendres de son mari. On croit aussi que la femme assise sous un palmier, dans la peinture reproduite par Millin, (*Galer. mytholog.*, CLXVIII, 608), est une Andromaque. — Un Égyptide de même nom (en grec Ἀνδρόμαχος) épousa la Danaïde Héro, et fut tué par elle.

ANDROMÈDE, ANDROMEDA, Ἀνδρομέδη, fille de Céphée, roi d'Éthiopie ou de Phénicie, et de sa femme Cassiopée. Fière de l'éclat de ses charmes, celle-ci avait osé se préférer à Junon et aux Néréides. Amphitrite, la première de ces nymphes marines, se chargea de la commune vengeance. Bientôt Neptune, touché de ses plaintes, envoie contre les sujets de Cassiopée un colosse aquatique, Céto ou Cétus, qui répand l'effroi et la mort sur cette côte. Comment l'apaiser ou s'en débarrasser? voilà la question qu'on adresse à l'oracle d'Ammon. Le dieu répond qu'il faut livrer Andromède à l'insatiable appétit du monstre. Céphée obéit : Andromède nue est liée (par les Néréides elles-mêmes, disent quelques

récits), à un rocher. Céto s'avance et va l'engloutir, quand tout-à-coup on voit planer dans les airs Persée, Persée vainqueur des Gorgones. Monté sur l'agile cheval Pégase et armé de la tête de Méduse, le héros n'a pas de peine à remporter un nouveau triomphe. Il crie à la princesse de fermer les yeux; puis, levant le voile qui cache la face ensanglantée de la Gorgone, il la laisse contempler à Céto, qui est à l'instant changé en pierre. Andromède, affranchie des liens de la mort, devient, selon l'usage, le prix de son libérateur. En vain le jour des noces, et au milieu du banquet nuptial, Phinée, son oncle, à qui elle a été promise, s'élance sur Persée à la tête d'un parti nombreux; il subit, ainsi que ses amis, le sort de Céto. Andromède suivit en Grèce le héros son époux, et lui donna une fille, Gorgophone, la première grecque qui ait convolé en deuxièmes noces, et quatre fils, Alcée, Mestor, Sthénèle, Electryon, auxquels on ajoute quelquefois Hélios. On montrait son tombeau en Arcadie, non loin de celui de Callisto. Dans quelques poètes, elle est comme cette amante de Jupiter, métamorphosée en constellation éponymo (celle qu'aujourd'hui encore nous appelons Andromède) et placée aux cieux avec Céphée, Cassiopée et Céto. La ville phénicienne de Joppé se vantait de posséder les chaînes qui avaient servi à fixer Andromède au roc fatal, et les os du monstre marin. On montrait même le rocher, et l'édile Scaurus fit transporter à Rome, vers le commencement du premier siècle avant notre ère, les reliques de Céto. Il est évident que ces reliques se réduisaient à un squelette, ou, pour mieux dire, à quelques grands os de cachalot ou de baleine. Quoique ces gigantesques mammifères soient aujourd'hui rares dans la Méditerranée, il est hors de doute qu'ils y existèrent autrefois. D'ailleurs, il est tout simple que des os de ce genre aient été transportés des parages orientaux à Joppé; et c'est ainsi que s'explique naturellement toute la construction de la légende. Aux époques lointaines de la navigation naissante, c'est avec l'accent de l'admiration et de la terreur qu'on parlait de ces squales énormes, bondissant autour des navires, de ces puissants physéters lançant des jets d'eau à trente pieds au-dessus de la surface des mers. Quelquefois ils s'approchaient de la côte. Qu'un brusque retrait des flots laissât un d'eux à sec sur la plage ou à l'étroit dans des eaux basses, où il ne tardait pas à devenir la proie des habitants, l'imagination, s'emparant de cet épisode nouveau pour elle, brodait un conte sur l'apparition, la défaite et l'agonie de ce Béhémoth de l'Océan. Et pour étonner, au retour, les compatriotes casaniers, un des aventuriers, que le commerce ou le hasard amenaient dans le pays, leur rapportait mâchoires ou côtes du grand cétacée, que bientôt des altérations communes à toute tradition orale faisaient apparaître et mourir dans la région où avaient été importés les fragments de son squelette. — Plusieurs modernes, non contents de croire à la réalité d'un roi grec du nom de Persée, ont voulu qu'effectivement ce prince ait parcouru la Phénicie, la Colchide, l'Afrique septentrionale (ils n'osent dire l'Éthiopie). Comme cependant l'aventure d'Andromède présente des détails qu'il est impossible d'admettre, ils substituent à Céto et à Pégase deux navires de ce nom, et dès-lors le tout se réduit à deux enlèvements d'Andromède, opérés, l'un

par Phénix ou Phinée sur le *Céto*, l'autre par Persée, vainqueur du premier ravisseur, et qui, porté sur le *Pégase*, fin voilier à haute mâture, transporte la belle phénicienne en Grèce. Conon (*Narrat.* XL) avait déjà conté le fait à peu près de cette manière. On sait que l'on a tenté les mêmes explications sur Io, sur Europe, etc. (*V.* ces noms). — Pour Dupuis, il ne pouvait manquer de voir ici de l'astronomie. La coïncidence de la fable et des noms donnés à quatre (et même cinq ou six) constellations (Céphée, Cassiopée, Persée, Andromède, Pégase, la Baleine), toutes en rapport paranatellontique frappant les unes avec les autres, lui donnait trop beau champ pour qu'il ne se lançât pas à perte de vue dans cette carrière. C'est principalement dans son volume VI, p. 368-370 (éd. Auguis, Paris 1822), qu'il faut lire ce qu'il dit de cet astérisme, de son image aux cieux, de sa position, de son attitude, des diverses figures que l'on y a peintes, des étoiles qui le composent, de ses levers, de ses couchers, et des phénomènes météorologiques qui les accompagnent. Il remarque, de plus (II, 203), que les trois étoiles brillantes, dites ordinairement Ceinture d'Andromède, ont donné sans doute lieu à la fable d'Hercule ravissant la ceinture de l'Amazone Hippolyte. Cette observation est jolie. — Un bas-relief charmant, figuré dans le Musée Capitolin (IV, 52), représente Andromède, après la mort du cétacée, s'avançant avec une joie décente vers son libérateur, qui lui tend la main; et qui de l'autre cache, sous sa chlamyde, la tête de la Gorgone pour n'en pas frapper les regards d'Andromède. Une composition antique, formée de deux parties relatives l'une et l'autre aux aventures de Persée, fait voir, d'une part, Sthéno et Euryale racontant à Neptune les malheurs de Méduse, tandis que d'un autre côté, Persée, armé de la harpé et de la tête de la Gorgone, s'apprête à combattre pour Andromède, assise près de là sur un rocher. Ce même sujet a fourni, à la célèbre Angélica Kaufmann, un de ses plus jolis tableaux. Achevons par deux remarques : 1° Une tradition voulait qu'Andromède, complice de l'orgueil et de l'impiété de sa mère, eût aussi porté le défi de la beauté aux Néréides et à Junon. Cette rédaction du mythe est moins élégante que l'autre. La notion du sacrifice, comme l'entendaient les anciens, voulait que le sang de l'innocent rachetât le coupable. 2° Tous les poëtes présentent Andromède comme douée de la plus rare beauté; et cependant ils lui donnent la peau des nègres. Probablement ils ignoraient que la race éthiopienne, indépendamment de la couleur de son épiderme, offre des traits qui ne s'accordent point avec nos idées européennes de beauté.

ANDROPHONE, c'est-à-dire *homicide, tueuse d'hommes*, surnom de Vénus, qui fit périr un grand nombre de Corinthiens pour les punir de ce que leurs femmes avaient tué Laïs dans son temple (Plutarque, *Œuvres diverses*).

ANDROS ou ANDRUS. *Voy.* ANDRE.

ANÈBO. *Voy.* ANUBIS.

ANÉDÉE, Ἀναίδεια, et en latin ANÆDEA, l'Impudence. *Voy.* IMPUDENCE.

ANÉE, Ἀναία, Amazone, fut enterrée en Carie, dans une ville à laquelle elle donna son nom.

ANEMENTE ou ANEMBOTE, un des quatre Annédotes des Chaldéens. *Voy.* ANNÉDOTES.

ANÉMOTIDE, surnom de Minerve. Il revient à dire Minerve *aux vents* (comme on dit la Vierge *à la Chaise*, etc.). Minerve sous ce nom avait à Méthone un temple que lui éleva Diomède, en récompense de ce que les vents impétueux, qui avaient long-temps ravagé le pays, n'y exerçaient plus leur furie. (Rac. : ἄνεμος). La déesse y avait de plus une statue.

ANERG, Ἀνεργης, dieu de la guerre, dont il est question sur un monument de la Tauride que l'on rapporte au temps de Philippe et d'Alexandre, c'est-à-dire au quatrième siècle av. J.-C. (Voy. Kohler, *sur le monum. de la reine Comosarye*, St.-Pétersb., 1805; et comp. Heyne, *dissert. insérée* dans les *Nov. comm. soc. Gott.*, XVI, 128). Si l'on s'en rapportait à des étymologies grecques, Anerg signifierait inerte, inactif (ἀνά; ἔργον), sans énergie, ce qui se concilierait peu avec l'idée d'un dieu de la guerre. Mais les langues orientales rendent complètement raison du mot. Nerig (comp. le Nara samskrit, ἀνήρ des Grecs, Nero des Latins) était chez les Sabiens la planète de Mars; et il y a long-temps déjà que Gesen a mis ce nom en rapport non-seulement avec l'Anerg de la Tauride, mais encore avec Nergal. Au reste Münter (*Rel. der Babyl.*, p. 16, etc.) est d'une opinion différente (*Voy.* Nergal).

ANESSIDORE, *qui comble de dons*; Cérès était adorée sous ce nom à Myrrhinonte, un des bourgs de l'Attique. (Rac. ἀνίημι, envoyer; δῶρον, don).

ANÉTIS. *Voy.* Anahid.

ANÉTISTE, Junon à Corinthe.

ANÉTOR, berger de Pélée, selon Ovide (*Métam.*, XI).

ANEXIBIE. *Voy.* Anaxibie.

ANGA est, dans la mythologie hindoue, la femme du radjah Deçapradjavadi et une des deux mères de Ganeja, le dieu du destin. — Le nom d'Anga appartient encore 1° à une étoile; 2° aux six commentaires des Védas. Ces commentaires roulent, le premier sur la prononciation des voyelles, le deuxième sur les cérémonies religieuses, le troisième sur la grammaire, le quatrième sur la prosodie, le cinquième sur les mathématiques et l'astronomie, le sixième sur l'explication des mots et des phrases difficiles des Védas. Ils portent les noms particuliers de Sikcha, Kalpa, Viaçarana, Tchandas, Iiotich et Niroucti. Celui d'Anga, auquel souvent on substitue le mot composé Védanga, est commun à tous les six.

ANGAMARAIEN, radjah hindou, fils de Poucheparauen, voyant que, parce qu'il était sans enfants, les dieux ne voulaient point honorer de leur présence le grand sacrifice Iagam auquel il se préparait, leur offrit aussitôt le sacrifice convenable pour en obtenir, et devint père de Vouam (*Baghavat-Gita*, IV).

ANGARAIEN ou PILTEN, radjah hindou de la race des Tchandravansi, ou enfants de la Lune, était fils d'Ouginaren, et fut père de quatre fils, Kaligeu, Poundiren, Ankren, Vangaracheu, qui tous régnèrent dans l'Inde sur des pays de même nom (*Baghavat-Gita*, IX).

ANGAT, le mauvais principe chez les Madécasses, est souvent représenté avec les formes d'un reptile (comp. Anguipèdes, Typhon). Ils lui réservent une partie des chairs des victimes immolées au bon principe.

ANGATO, anges du sixième ordre chez les Madécasses, sont probablement des dieux lares, des âmes qui viennent sans cesse veiller à ce qui se passe sur la terre.

ANGÉIA est, dans la mythologie scandinave, une des neuf vierges géantes qui créèrent Heimdall à l'extrémité de la terre. Les huit autres se nommaient Arla, Elgia, Gialpe, Greipe, Iurouçax, Qurloufa, Ourgiafa, Sindar.

ANGÈLE, Ἄγγελος, et en latin ANGELUS, 1° Mercure; 2° Hécate; 3° Diane en Sicile; 4° un fils de Neptune et d'une nymphe; ou Ἀγγέλα, ANGELA, fille de Mercure, dont la fonction est d'annoncer aux morts ce que font sur la terre ceux qui leur survivent. — Ce mot veut dire *messager, messagère*. On conçoit sans peine comment il a pu devenir le nom de Mercure, et être appliqué soit à une de ses filles, soit à Diane et à Hécate, qui se réduisent à une même divinité et qui sont des déesses infernales.

ANGÉLIE, Ἀγγελίεια, c'est-à-dire *la Messagère*, l'Aurore.

ANGÉLO, Ἀγγελώ, fille de Jupiter et de Junon, avait pour Europe une tendre amitié, et lui donna un des cosmétiques de sa mère. Europe, qui en usa aussitôt, devint d'une extrême blancheur. — Le sens du nom d'Angélo (*messagère*) et la désinence qui est d'ordinaire l'indice d'une haute antiquité, font penser qu'Angélo n'est qu'une Iris des légendes primitives.

ANGÉRONE, déesse italique du silence, était représentée comme l'Harpocrate égyptien (qu'au reste on a tort de prendre pour dieu du silence), tantôt la main, tantôt une bague posée sur la bouche. Quelques-unes de ses effigies étaient chargées de symboles qui en font des idoles panthées (par exemple le calathe de Sérapis, la massue d'Hercule, etc.). Sa statue était placée dans le temple de Volupie (le Plaisir), et l'on célébrait en son honneur, le 21 décembre, une fête dite Angéronales, dans laquelle on sacrifiait devant sa statue.

ANGIRA (prononcez le G dur), est dans la mythologie hindoue un des dix Pradjapatis ou Brahmadikas, auxquels Souaïambhonva, fils ou petit-fils de Menon, donna la naissance, par le seul désir de créer des hommes. Il eut pour épouse Sratéi, troisième fille du pradjapati Attérien, et elle lui donna un fils (Vrihaspati?) et quatre filles, Araui, Konguéi, Raguéi et Soumati. Angira est la tige des Havismats, ou ancêtres des Kchatrias (la caste des guerriers).

ANGISSAMANA ou ANGIÇAMANTA (prononcez le G dur), radjah de la race des fils de la Lune, eut pour père Açamancha, et lui-même donna le jour à Télibia.

ANGITAS, surnom local de Diane, faisait allusion à un fleuve de ce nom en Thrace (*Anga?* ou *Angita?*).

ANGITIE. *Voy.* ANGUITIE.

ANGUIPÈDES, c'est-à-dire *à pieds de couleuvre*, nom commun aux géants, à Typhon, à vingt dieux empruntés à l'Égypte ou à l'Océan, et qui ont soit le corps entier en forme de serpent, soit seulement les jambes et les cuisses serpentiformes (Millin, *Gal. myth.*, Passions).

ANGUITIE, ANGUITIA, déesse marse, présidait ou à la médecine ou à la magie. Le mot *anguis* (serpent) est la base de son nom. On voit à quoi tient cette circonstance. Il suffit du moins de penser à Esculape ou à Harmonie pour le comprendre. Anguitie, selon les légendes, était fille du roi colque Eète. Elle vint en Italie et tomba dans le lac Fucin, dont elle devint une divinité. Quelques mythographes l'ont confondue avec Médée. Certes, les similitudes abondent. Au reste comp. ANNA PÉRENNA, CANOPE, ESCULAPE, INO, MÉDÉE,

ANGURBODE ou ANGOURBODE, géante qui, dans l'Edda, entretient un commerce illégitime avec le dieu funeste Loke, et qui, par lui, devient mère du loup Fenris, du serpent Iormoungandour, et d'Héla, la déesse du monde souterrain.

ANHOUMA, la planète Jupiter, était peut-être considérée comme dieu chez les Perses (*Boundéhech*, V), et dans ce cas elle se dessinerait comme incarnation planétaire d'Ormuzd (comparez *Symb. u. Myth.* de Creuzer, trad. Guigniaut, I, p. 715, note 1). Dans la distribution des planètes aux astres gardiens des quatre points cardinaux et du centre, c'est Vénant, le gardien du midi, qui a sous sa surveillance Anhouma.

ANICÈTE, Ἀνίκητος, c'est-à-dire l'*invincible*, fils d'Hercule et d'Hébé, n'est au fond qu'Hercule même, c'est-à-dire une face d'Hercule, Hercule en tant qu'indomtable.

ANIÈNE, dieu-fleuve de l'Italie, depuis l'*Anio*, et aujourd'hui le *Teverone*. Il n'était pas le seul de la péninsule ; l'Éridan, l'Almon, le Tibre, le Vulturne, l'Aufide, le Numicius, avaient le même rang dans les croyances populaires. Comp. en Grèce ACHÉLOUS, en Égypte NIL, aux Indes GANGA.

ANIGRIDES, nymphes de l'Anigre (en Thessalie? ou dans le Péloponèse?), étaient invoquées pour les maladies de peau. Les malades commençaient par leur offrir des sacrifices dans une grotte, puis ils traversaient la rivière à la nage, et se trouvaient guéris. Il est clair que les eaux en question étaient sulfureuses, alumineuses ou ferrugineuses, et que de fréquentes immersions dans la source diminuaient le mal des pèlerins. Seulement il y a un peu d'exagération dans la rapidité avec laquelle on suppose que s'opérait la cure. Pausanias donne expressément l'Anigre dont il est question ici comme appartenant à l'Élide, et place la grotte près de Samique (V, 5).

ANILAVROUDA, un des neuf fils du radjah Aknidrouva, qui régnèrent chacun sur une des neuf provinces du royaume de Chambam.

ANIMALES DII, étaient, selon les Italiens, des hommes divinisés après leur mort, en d'autres termes les *dieux-âmes*.

ANION, un des lieutenants de Rhadamanthe, reçut de lui le gouvernement ou la souveraineté de Délos.

ANIRAN, un des vingt-huit Izeds de la religion parsi, est pris pour la primitive lumière (*Zend-Av.* de Kleuker, I, Izechné 17, 4 a) et préside au trentième jour du mois (II Si-Rouzé). C'est lui qui donne au corps humain la lumière (II, XXXI, vers la fin).

ANIUS, Ἄνιος, roi-prêtre ou prêtre-roi de l'île de Délos, devait le jour aux amours d'Apollon et de Créuse (Conon, *Narr.* XLI) ou d'Apollon et de Rhéo, fille de Staphyle (Diodore, V, 62). Ce dernier s'étant aperçu de la grossesse de sa fille la fit jeter à la mer dans une boîte. Rhéo arriva dans Délos où elle mit au monde Anius. Apollon ne se contenta pas de veiller sur les jours de son fils, il en fit un devin célèbre. Selon Tzetzès (*sur Lycophr.*, 570) c'est dans l'île d'Eubée que Rhéo fut délivrée, et elle y épousa un nommé Zarex qui prit soin d'Anius comme de son fils. Plus tard Apollon l'enleva d'Eubée et le transporta dans Délos où il épousa Dorippe qui le rendit père d'Élaïs, OEno et Spermo, changées en colombes ; de Launa, qu'une tradition antique présente comme l'amante d'Énée, et dont le nom a tant de rapport avec

celui de Lavinie, enfin d'Andre, qui donna son nom à l'île d'Andros. Anius était l'ami des Troyens, s'il faut en juger par les visites que nous voyons Anchise lui rendre. Cependant c'est lui qui, pendant le siège d'Ilion, fournit aux Grecs l'huile, les grains, le vin, nécessaires à l'entretien de l'armée; c'est le munitionnaire de la confédération. Il est probable que des faits très-positivement historiques se cachent sous cette légende, qui au reste est d'une très-haute antiquité (Heyne, *sur l'Énéid.*, l. III, ex. 1). Mais il est difficile de démêler ce qu'il y a de vrai. Comment un roi-prêtre de Délos pouvait-il avoir des masses si énormes de céréales, d'huile et de vin? Pour ce qui regarde Launa et le passage d'Énée fugitif à Délos *Voy.* LAUNA.— Un autre Anius que l'on pourrait nommer Anius II, fut fils d'Énée et de Lanna, et par conséquent petit-fils du précédent (Servius, sur Virgile, *Énéide*, III, 80). Élis adorait un dieu protecteur dont nous ne savons si le nom était Anius ou Halius (le Soleil).

ANKHOUNI ou ANCHOUN, et en détaillant le nom tel qu'il se trouve dans les textes Grecs, Anchunius Ochy (Ἀγχούνιος Ὀχυ, peut-être Ἀγχ. Ὀχου), est le trentième dynaste du latercule d'Ératosthène. Il nous semble probable que le deuxième mot Ochy, Ochu, Ochou, n'est qu'une variante du premier, et que le Grec qui transcrivait la liste des dynasties n'a eu d'autre intention que d'indiquer la double manière de prononcer le nom Okou d'un côté, Okhoun ou Ankhoun, Okhouni ou Ankhouni de l'autre. La traduction donnée à côté même du nom (τύραννος) fortifie cette manière de voir; effectivement *choun* veut dire maître, dominateur.

ANKREN, radjah d'un pays de même nom aux Indes, était fils d'Angaraïen, autrement Pilten, et par conséquent appartenait à la race des enfants de la Lune.

ANLE ou AINLE (*myth. irlandaise*). *Voy.* NAOIS.

ANNA et KASJA. Voy. KASJA.

ANNA PERENNA, déesse romaine, symbole de l'année lunaire, et par suite de toute espèce d'année, du temps en général, et des bienfaits que chaque année apporte avec elle, entre autres des moissons. Selon les récits ordinaires, Anna, la sœur de Didon, se réfugia dans l'Italie auprès d'Énée, après le suicide de la reine de Carthage. Bientôt Lavinie jalouse songe à punir sur sa rivale imaginaire des infidélités auxquelles personne, sauf elle, n'a pensé un instant. Anna reçoit en songe l'avis des dangers que lui fait courir la fureur de la reine et s'évade dans l'ombre. Elle tombe dans le fleuve qui coule à quelques milles du palais d'Énée, mais elle tombe déesse et nymphe du Numicius. Autour de cette légende se groupent deux traditions: l'une qui montre une vieille femme, aussi du nom d'Anna, portant des gâteaux au peuple lors de sa retraite sur le mont sacré, à l'instant où il commence à manquer de vivres; l'autre qui la met en scène avec Mars, amoureux de Minerve. Le dieu de la guerre la prie de servir sa passion: Anna, moins complaisante pour lui que pour sa sœur, lui promet ses services et le dupe au vu et au su de tous les dieux, que le désappointement de Mars amuse beaucoup (Voy., sur les trois légendes, Ovid., *Fast.*, l. III, v. 523, etc.; Sil. Italic., l. VIII, v. 9). Ovide ajoute qu'Anna fournit à Jupiter ses premiers aliments. La fête d'Anna Pérenna se célébrait le 15 mars, et par conséquent elle coïncidait presque avec l'ouverture du printemps, avec le vrai renouvellement de l'année, et à une

époque très-reculée, avec l'entrée du soleil dans le taureau. On s'y livrait à toutes sortes de jeux, et des propos plus que badins étaient échangés par les habitants des deux sexes. L'historiette d'Anna et de Mars n'avait été imaginée que pour expliquer ces usages. Le théâtre de ce divertissement était un bois situé auprès de celui d'Égérie et peut-être contigu à celui-ci (Martial, IV, LXIV). On l'invoquait dans la formule suivante (Macrob., *Saturn.*, I, 12) : « Ut annare perennareque commode liceat. » Dans ces termes sacramentels *annare perennareque* se trouve tout entière la raison de ce nom bizarre d'Anna Perenna. Il ne s'agit nullement d'éternité (*perennis*), il ne s'agit pas même d'année conduite à sa fin ou d'année nouvelle faisant suite à une première; *perennare* indique qu'une même époque, un même laps de temps à la fois achève la première année et commence la deuxième. Tel est en effet au bout de douze lunaisons (c'est-à-dire de trois cent cinquante-quatre jours) le rôle de la treizième qui flotte incertaine sur les confins de deux années solaires limitrophes. Du reste dans la suite des temps on perdit de vue le sens précis de la formule, et on se contenta d'un à-peu-près : *annare perennarequé* ne signifia plus que, « vivre cette année et en commencer une autre », ou bien, « vivre cette année, cette année entière. » On peut se demander si Anna Perenna reçut le même culte à Carthage. Münter (*Religion de Karth.*, § 11, p. 70) est pour la négative, quoique Silius Italicus nous montre Annibal avant la bataille de Cannes, vouant une statue à Anna. Bonstetten (*Voyage sur le lieu de la scène des six dern. liv. de l'Én.*, *p.* 196) prétend que de nos jours encore Anna Perenna a une chapelle dans le Latium, sous le nom d'Anna Petronilla. On trouve un rapport remarquable, exact dans presque toutes ses parties, entre la déesse italique et l'Anna Pourna Devi, autrement Annada des Hindous (*Voy.* l'art. suivant). Anna Perenna était censée avoir pour domicile un fleuve, le Numicius (aujourd. *Paterno*). D'autre part on l'identifiait souvent avec la Lune, avec Io, avec Thémis, avec une des Pléiades. Pour quiconque sait qu'Io, soit par son caractère mythologique, soit par son nom, est la même que la Lune; que Thémis et les Pléiades, sont autant de formes du Taureau ou de la Vache céleste qu'on peut réunir à Io, ces trois ou quatre traditions se réduisent à une seule, Anna Perenna Lune. Or, qui s'étonnera de voir l'année lunaire se confondre chez les anciens avec la Lune? Qui sera surpris de voir la mesure et la chose mesurée, l'heure et le chronomètre pris l'un pour l'autre? Quant au fleuve introduit dans la fable, on sait qu'aux yeux de nombre de peuples le temps est un fleuve immense, le ciel aussi. Dans le fleuve du ciel nagent et se meuvent silencieusement les astres, pendules du temps; dans le fleuve du temps s'engloutissent, ou si l'on veut reposent les ans, les mois, les jours. Anna repose donc invisible et immortelle dans un de ces fleuves au cours éternel qui arrosent et fertilisent l'Italie.

ANNA-POURNA (ou en ajoutant *Devi*, déesse, ANNA-POURNA-DEVI), autrement ANNADA, la déesse de l'abondance chez les Hindous, nourrit Siva dans son enfance. Plus tard c'est elle qui fournit des aliments à Viaca-Mouni et à ses dix mille pupilles. On lui donne pour mari Vrichna-Iconara, dieu de la justice. Elle est représentée avec un croissant sur la tête.

ANNÉDOTES, incarnations d'Oaunès, passent dans la mythologie chaldaïque pour autant de dieux à formes semi-humaines, semi-animales, qui vinrent à diverses époques sur la terre pour compléter l'œuvre de la civilisation commencée par lui. Ainsi qu'Oannès lui-même, ils avaient le corps d'un poisson avec deux têtes, l'une de poisson, l'autre d'homme, et avec des jambes humaines. Abydène, d'après Bérose, fait apparaître quatre de ces êtres monstrueux sous Daüs, sixième roi de Chaldée, et les nomme Eudoque, Éneugame, Eneubule, Auémeute. Syncelle présente, et d'autres noms et une autre chronologie : ces quatre Annédotes sont : 1° Oannès qui paraît sous Ammenon ; 2° un anonyme, 265 ans plus tard ; 3° un nouvel anonyme sous Daone ; 4° Odacon (le même sans doute que Dagon) sous Evérodasque. Des modernes, en combinant ensemble ces deux nomenclatures, sont arrivés à faire six Annédotes. Rien n'est plus absurde. Le fait est qu'Oannès, le même Oannès s'incarne à quatre fois différentes, et donne lieu ainsi à quatre personnages mythiques, qui tous sont des Oannès. Resterait maintenant à décider ce que sont les Annédotes ? La solution dépend de l'idée qu'on se fera d'Oannès lui-même. Si Oannès est la civilisation personnifiée, les Annédotes sont les phases de la civilisation. S'il désigne un ensemble d'époques cosmogoniques ou géologiques, les Annédotes sont chacun une de ces époques. Dans cette manière de voir, la plus voisine de la vérité à notre avis, on a une corrélation précieuse dans les quatre Avataram primitifs du dieu indien Vichnou, duquel au fond nous ne croyons pas qu'Oannès soit si éloigné. — Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on se tromperait gravement en transformant avec Dupuis les quatre Annédotes en génies des quatre saisons.

ANNINGA, la Lune, chez les Groenlandais, est frère de Malina (le Soleil, au féminin). Selon ces peuples, tous les corps célestes ont jadis été ou des hommes, des Groenlandais, ou des animaux, que diverses circonstances ont fait arriver aux cieux, et qui là deviennent rouges ou blancs, selon la qualité des mets qu'ils y mangent. Relativement à Malina et Anninga, voici ce qu'ils content. Un jour, au milieu d'une bande d'enfants occupés à jouer, Anninga poursuivait sa sœur. Celle-ci, en s'échappant à toutes jambes, prit de la suie d'une lampe et la passa sur le visage et sur les habits de son frère pour le reconnaître de loin dans le jour. Cependant Anninga ne cessait de courir derrière elle. Alors la lumineuse Malina, sans doute aux bornes de la terre, à cette ligne circulaire où l'horizon et le ciel se joignent, commença à monter dans l'espace et y devint le soleil. Anninga imita l'exemple de celle qu'il poursuivait; mais il ne put s'élever aussi haut, et, en conséquence, depuis ce temps, il roule sans cesse autour de la belle Malina, dans l'espoir, sans cesse déçu, de l'atteindre. Les taches dont son orbe pâle est semé, sont les marques de la suie que sa maligne sœur lui a collée sur le visage. Lorsqu'il est fatigué et qu'il a faim, ce qui arrive toutes les fois qu'il est dans son dernier quartier, il quitte sa maison pour un traîneau attelé de quatre chiens, et procède à la chasse des chiens de mer (les squales); engraissé de leur chair, il remonte sur la voûte céleste, et reparaît la face pleine et rebondie. C'est alors la pleine lune. Anninga se réjouit de la mort des femmes. C'est à lui que les Groenlandais attribuent les infractions de

leurs filles à la chasteté. Aussi est-il interdit au sexe de se tenir long-temps au clair de la lune, ou de fixer ses regards sur cet astre. Lorsqu'il s'éclipse, ce qui vient de ce qu'Anninga rôde dans les maisons pour y ronger les cuirs, y dévorer les aliments, ou faire du mal aux habitants, ce sont les hommes qui mettent tout en œuvre pour l'expulser des habitations terrestres et faire en sorte qu'il aille reprendre sa place aux cieux. Ils cachent tout et ne gardent que leurs chaudrons et des boîtes sur lesquels ils frappent avec grand bruit, afin d'effrayer leur persécuteur. Malina, au contraire, est défavorable aux hommes, et ne cherche point à nuire aux femmes. Lors d'une éclipse de soleil, ce sont cellesci qui vont au secours de l'astre radieux. Elles pincent fortement de petits chiens à l'oreille. Les cris que poussent les jeunes animaux rassurent les Groenlandaises qui voient par là que la fin du monde n'est pas encore proche; car l'espèce canine, étant l'aînée de la race humaine, a un pressentiment plus vif et plus sûr de l'avenir (Crantz, *Hist. von Groenland*, l. III, sect. VI, § 45, p. 294 et suiv.).

ANNOUÇOUI (*myth. hind.*), femme du pradjapati Atri.

ANOGON, Ἀνόγων, fils de Castor et de la leucippide Hilaïre.

ANONYME, Ἀνώνυμος, géant qui, avec son compagnon Pyripnoos, voulut faire violence à Junon, et périt, tué par Hercule, à l'instant d'exécuter son dessein (Ptolémée Héph., 3).

ANOSIE, Ἀνοσία, *l'Impitoyable*, Vénus Androphone (*Voy.* ANDROPHONE).

ANOUKE ou ANOUKI, divinité du deuxième ordre en Égypte, faisait partie de la deuxième série des Treize-Douze (*Voy.* cet article, qui classe les treize dieux en deux catégories et qui indique à quels autres dieux exotiques ou indigènes ils se rapportent). D'après les données rassemblées dans cet article, voici ce qu'il y a à dire d'Anouke: 1° si ce n'est pas un dieu-planète, c'est un dieu-élément (on sait que les Égyptiens en comptaient cinq, non compris le dieu chef de la pentade); 2° c'est donc un dieu femelle, car toutes les divinités de la deuxième pentade sont censés de ce sexe, quoique quelques-uns, sous certains rapports, redeviennent hermaphrodites; 3° c'est la Lune, ou plutôt Souan, l'Ilythie égyptienne, représentant subalterne du dieu-déesse Pooh, qui a toute cette pentade féminine, élémentaire et *sublunaire*, sous son empire (il ne serait donc pas étonnant de voir Anouke parèdre de Souan ou de Pooh, ou de Poubasti); 4° l'élément dont Anouke est l'allégorisation, c'est le feu, non pas, il est vrai, le feu céleste ou éthéré, mais le feu terrestre ou souterrain; 5° le dynaste mâle, qui correspond à Anouke, dans la classe des dieux sidériques, c'est Ertosi ou Mars, planète rougeâtre et sombre, en effet digne d'étinceler de pair avec la déesse feu terrestre; 6° Ertosi-Anouke, à eux deux, représentent parmi les Treize-Douze, Fta-Athor parmi les Khaméphioïdes; Fta, feu céleste, feu actif, feu générateur, s'individualise en Ertosi; Athor, flamme sublunaire, flamme passive, flamme fécondée, dépositaire et coadjutrice de la génération dont Fta est l'auteur, s'incarne en Anouke; 7° Anouke répond à la Hestia (Ἑστία) des Grecs, et à la Vesta des Italiotes. Vesta est une de ces divinités dont on avait nié l'existence comme égyptienne. Hérodote, en effet (liv. II, ch. 50), dit

que les noms de Hestia et de Héra ne se retrouvent point en Égypte. Mais cela signifie-t-il évidemment que nulle déité de cette contrée n'avait des attributions analogues à celles des deux déesses helléniques? Quoi qu'il en soit, l'autorité de Diodore de Sicile (liv. I, ch. 13) balançait bien celle du père de l'histoire et suffisait pour inspirer des doutes graves aux savants sur la légitimité du corollaire tiré d'Hérodote, lorsque la découverte d'une inscription grecque des cataractes résolut le problème. « Ἀνούκει τῇ καὶ Σάτῃ, à Anouke, qui est aussi Saté. » Cette synonymie, aussi précieuse qu'inattendue, a mis les égyptianisants sur la voie; et aujourd'hui M. Champollion jeune a lu le nom indigène de la déesse (A-N-K; plus le T, marque du genre féminin, et l'Ourée, signe déterminatif du nom des déesses), sur un assez grand nombre de monuments. Les premières livraisons du *Panthéon égyptien* (pl. XIX, XIX *a*, XX, XX *a*) offrent quatre fois son effigie. On la retrouve fréquemment sur des temples tant de construction holoégyptienne que de construction étrangère. Le beau temple d'Amoun-Knoufi, à Éléphantine, monument du Pharaon Aménothfi (huitième roi de la dix-huitième dynastie, vers 1687, avant J.-C.), atteste la haute antiquité du culte rendu à la Vesta égyptienne, tandis que d'autre part les grands édifices bâtis par les Égyptiens sous la domination des Lagides, et pendant la période romaine, témoignent que vingt siècles plus tard le rituel et les cérémonies survivaient encore. Les images d'Anouke la représentent ordinairement assise sur un trône, coiffée d'un diadème que décore l'Ourée, emblème du pouvoir souverain, et que surmontent tantôt des plumes ou des feuilles de couleurs variées, tantôt des fleurs de lotos. Quelquefois les feuilles en grand nombre affectent la forme du beau chapiteau égyptien, composé de feuilles de palmier. Souvent aussi la fleur de lotos, ou le sceptre à fleurs de lotos, est dans ses mains. On lui fait aussi offrande de fleurs de lotos. Presque partout son culte est joint à celui d'Amoun-Knoufi et de Saté; son nom, dans l'inscription des cataractes, sa personne, dans la stèle et le bas-relief de Thèbes, du comte de Belmore (voy. *Panth. ég.*, de M. Champollion jeune, pl. XIX, XIX *a*), ainsi que dans une des belles scènes du temple d'Amoun-Knoufi, à Éléphantine (M. Jomard, *Desc. de l'Ég.*, I, pl. XXXVII, n° 1), viennent après le nom et la figure des deux autres divinités. Dans l'autre scène (*ibid.*), Anouke est seule avec le Pharaon Aménothfi, qui lui présente une corbeille de fleurs, et sur qui elle élève une de ses mains en signe de protection, tandis que de l'autre elle avance vers lui le signe de la vie et le signe des panégyries, comme pour lui promettre un long règne. Sur une des faces latérales du temple d'Esnée (*Descr. de l'Ég.*, t. I, pl. XLVII, deuxième tableau de la deuxième rangée) elle n'a devant elle qu'Amoun-Knoufi, encore le dieu épouyme du temple. MM. Gau (*Monum. de la Nub.*, pl. VI et XIII, n° 9) et Denon (*Voy. dans la Haute et la Basse Egypte;* Atl. Denderah), l'ont encore retrouvée, celui-ci, à Denderah, celui-là, en Nubie, à Dehoud. De toutes ces représentations, nulle n'est aussi piquante et aussi instructive que celle du musée de Turin. C'est une petite chapelle en bois sculpté et peint, placée sur un traîneau et précédée d'un petit portique que soutiennent deux colonnes à chapiteaux, ornés de dou-

bles têtes de femme. Ces têtes sont celle d'Anouke : elle se distingue de celle d'Athor, employée souvent de même comme décoration architecturale, par les oreilles humaines, au lieu d'oreilles de vache. Des deux colonnes, l'une, à droite, contient une invocation à Knoufi; et sur l'autre, à gauche, se lit : « A la déesse Anouke, dame de la contrée orientale, dame du ciel, créatrice de tous les dieux, œil du soleil, etc., etc. » Quatre autres inscriptions, dont deux se composent de quatre colonnes de caractères, ne sont remplies que des louanges d'Anouke. Enfin la face latérale gauche la représente avec ses deux inséparables Amoun-Knoufi et Saté, tandis que la face latérale droite la montre seule avec ses pieux adorateurs, l'auditeur de justice, Kari, son père, sa mère, ses quatre frères ou sœurs. Elle est assise sur un trône, sous un élégant naïdium, dont treize Ourées couronnent la corniche; ses mains tiennent le sceptre à tête de coucoupha et la croix ansée; des feuilles, des plumes rouges et bleues forment sa coiffure; devant elle un autel, un vase à libation et une fleur de lotos; plus loin, et déjà hors du naïdium, sur une bari, ou barque sacrée à deux gouvernails hiéracophores, et dont la poupe et la proue sont ornées de têtes de déesses-mères, de riches offrandes et un magnifique bouquet de lotos. Le naïdium porte sur la bari, et la bari qui est censée flotter sur l'onde sainte du Nil semble se diriger vers une autre barque thalamègue, qui contient Kari et sa suite. Rien de tout ceci ne contrarie nos idées sur Anouke. Pi-Zéou (représentant d'Amoun ou Knef), Saté, et Anouke forment, dans notre classification des Treize-Douze, une triade naturelle, dont Ertosi ou Mars, qui est une planète funeste, ne pouvait pas, par conséquent, faire partie.

ANOUMATI (*myth. hind*), déesse du jour, de midi à six heures, est une de celles auxquelles le Brahmine, avant de préparer les mets dont se composera son repas, doit offrir un sacrifice sur le foyer entretenu en l'honneur de tous les dieux à cet effet (*Prescr. de Menou*, en allem., III, 84, 86).

ANOUNEN, fils d'Eiacen et père d'Ouginaren, est dans le Baghavat-Gita (IX) un des radjahs de la race des fils de la Lune.

ANTAGORE, 'Ανταγόρας, berger de Cos, auquel Hercule, jeté dans cette île par une tempête, demanda un belier, et qui consentit à le lui donner, à condition qu'ils lutteraient ensemble et que le héros le terrasserait. Au beau milieu du combat survinrent les Méropes, qui prirent fait et cause pour Antagore, et l'invincible Hercule battit en retraite. — N. B. *Méropes* veut dire les mortels.

ANTÉE, ANTÆUS, Ἀνταῖος, géant égyptien ou libyen que la mythologie grecque, traduction infidèle des dogmes égyptiens, met en rapport avec Hercule, lors de sa fameuse expédition contre les Hespérides, était, selon Diodore de Sicile (liv. I, ch. 17 et 21; liv. IV, ch. 17), contemporain d'Osiris. Osiris, dit-il, avant d'entreprendre son grand pèlerinage armé, préposa son parent Hercule au gouvernement de l'Égypte, et confia les deux régions extra-égyptiennes, l'Arabie ou Éthiopie (1) et la Libye (*Tiarabia* et *Niphaïat* des anciens manuscrits coptes) à Antée. Les deux vice-rois ne tardèrent point à avoir ensemble des démêlés, dont le dénouement fut la mort ou du moins la défaite d'Antée auprès d'un bourg de

(1) Éthiopie veut dire ici la partie orientale de l'Égypte; celle qui va de la vallée niliaque au golfe arabique.

même nom, qui plus tard vit l'armée de Typhou plier sous celle d'Horus. Dans les récits postérieurs, Hercule n'est plus un parent, un remplaçant du monarque égyptien Osiris : c'est un Grec que les ordres d'Eurysthée envoient aux bornes du monde; Antée est un fils de la Terre, en conséquence un géant. Il suffit qu'il touche la terre de sun corps pour que des forces nouvelles arment ses muscles. En se rendant vers ces îles heureuses, asile toujours verdoyant des Hespérides, ou plutôt en revenant vainqueur dans le Péloponèse, Hercule se vit arrêté par Antée, qui du reste attaquait de même tous les voyageurs qui passaient dans ses états, et les forçait à combattre avec lui. Une lutte à mort s'engage entre les deux héros. Plusieurs fois Alcide triomphe et renverse son adversaire; mais chaque fois son adversaire se relève plus terrible et plus robuste. La Terre, qu'il mesure de son vaste corps, communique à sun fils, dès qu'elle le touche, une nouvelle vigueur. Déjà ces alternatives de défaite et de succès se sont reproduites plusieurs fois, et le héros grec devrait désespérer de vaincre, lorsqu'une réflexion soudaine change la face du combat : il enlève le géant dans ses bras, le maîtrise, le serre, l'étouffe, et ne le laisse tomber à terre qu'inanimé et sans vie. Une tradition conservée par Josèphe présente Hercule comme un prince marchant, à la tête d'une armée, à la conquête d'un royaume étranger. Trois fils d'Abraham et de Cétura l'accompagnent dans son expédition; un d'eux devient le beau-frère du héros, et le fils issu de ce mariage règne sur la Libye (voy. *Antiq. judaïq.*, l. I, ch. 15 ou 16; et comparez Plutarque, *Vie de Sertorius*). Suivant Philostrate, les Pygmées, aussi enfants de la Terre et frères de l'énorme géant libyque, tentèrent de venger sa mort, et fondirent sur le vainqueur pendant son sommeil. Alcide, éveillé, les enveloppe dans la peau du lion de Némée, et les emporte ainsi à la cour de Mycènes, où il les dépose sur les genoux d'Eurysthée. Selon Phérécyde, dans le grand Étymologiste (art. Πολέμων) et le Scholiaste de Lycophron (v. 662), Hercule, après la victoire, usa des droits d'époux à l'égard d'Iphinoé, femme du vaincu, et en eut un fils nommé Polémon ou Palémon (Scaliger, *Not. sur la Chron. d'Eusèbe*, 768). D'autres nomment Tingis l'épouse d'Antée, et veulent qu'Hercule en ait eu Syphax, fondateur de Tingis (aujourd'hui Tanger), et tige des rois de Mauritanie (Plutarque, *Vie de Sertor.*). Long-temps après, les Romains, faisant la guerre dans la péninsule hispanique, y trouvèrent des os gigantesques, dans lesquels ils crurent voir les restes d'Antée : assez plaisant commentaire à joindre aux squelettes de Teutobocbus, de l'*homo diluvii testis*, et du squale que les Espagnols baptisèrent du nom de Saint Christophe, et de l'éléphant palermitain, où l'on ne manqua point de voir la colonne vertébrale de Polyphème. Pomponius Méla (*Géog.*, liv. III, ch. dernier) parle aussi du tombeau d'Antée, et rapporte que, selon les traditions du pays, dès que l'on enlevait un peu de terre de ce tombeau, des pluies abondantes inondaient sans discontinuer le sein de la terre. Quelques grammairiens se sont amusés à donner la taille du géant terrassé par Hercule. Le Scholiaste de Lycophron la porte à soixante ou soixante-quatre coudées. Suivant Pindare, Antée régnait à Irase en Libye (*Olympique* IX, v. 185, etc.), près

du lac Tritonis; voulant marier sa fille, il la proposa pour prix de la course. La jeune Africaine était assise, vêtue de ses plus riches habits, à l'extrémité du stade, et devait devenir l'épouse de celui qui la toucherait le premier. Cet Antée est-il bien celui qu'on retrouve dans la légende d'Hercule? C'est ce qui nous semble indubitable, malgré la différence des aventures prêtées à l'un et à l'autre; mais Pindare en juge autrement, et prévient gravement ses lecteurs qu'ils ne doivent pas confondre l'Antée d'Irase avec l'Antée ennemi des voyageurs. Ce dernier coupait la tête à tous les passants, pour couvrir de crânes humains le temple qu'il élevait à Neptune son père. Au milieu de toutes les variantes du lyrique arrangeur, il est toujours facile de reconnaître qu'un même fond a fourni matière à tous ces récits différents. L'idée principale, et dans laquelle viennent en quelque sorte s'implanter tous les détails, c'est celle de lutte, de lutte sur une frontière égyptienne: collision entre deux puissances antiques, voilà, au milieu des enjolivements modernes, à quoi nous sommes invinciblement et toujours ramenés. Que cette idée de lutte se trouve trop habillée à la grecque, que dans le récit des poëtes helléniques transpire comme l'odeur de la palestre athénienne, il n'en est pas moins vrai que l'idée même, l'idée nue est égyptienne. Chemmis avait des jeux gymniques en l'honneur de Persée (Hérodote, l. II, v. 31); l'hippodrome de Thèbes (la Thèbes aux cent portes) démontre mieux encore que les Égyptiens ne furent point étrangers à ces exercices corporels si familiers à la Grèce; enfin d'antiques sculptures, découvertes dans ces régions mêmes où la poésie plaça le théâtre des combats et de la mort d'Antée, présentent des scènes infiniment variées de gymnastique (*Descr. de l'Ég. antiq.*, vol. II, ch. XVI, sect. 1, § 10, p. 30, vol. IV, pl. 66, f. 1 et 2). L'Égypte n'est qu'une longue vallée de cinq à vingt lieues de large, traversée par le Nil, et circonscrite à l'est et à l'ouest par des chaînes de montagnes. Nominalement pourtant il faut l'étendre beaucoup plus loin. Les limites refoulées à droite et à gauche la laissent alors apercevoir comme un grand carré, ou si l'on veut comme un parallélogramme qui confine d'une part à la Méditerranée, de l'autre à la Nubie turque, et latéralement à la Troglodytique ou à la mer Rouge et au Sahara. Ainsi à cette zône étroite, séjour d'opulence et de fertilité, centre de l'ordre politique et de l'industrie agricole, sont accolés deux appendices qui offrent des caractères opposés: l'un tend vers l'Arabie, et s'appelait Tiarabia; le second mène vers les déserts de Barqah; Niphaïat était son nom. Quoi de plus naturel que de voir dans Hercule l'Égypte, dans Antée l'appendice libyque, le sablonneux et infertile Niphaïat? L'opposition des plaines stériles de la Libye aux fertiles guérets de l'Égypte, voilà toute l'explication du mythe. Néanmoins un savant moderne (M. Jomard, *Descr. de l'Égypte antiq.*, t. II, ch. XII, § 6, p. 19, etc.; t. IV, p. 111, etc., de l'éd. in-8°) a cru devoir poursuivre et pousser plus loin l'idée que nous venons d'exprimer. Chez lui il ne s'agit plus simplement de la sablonneuse Libye, il s'agit de ces dunes arides dont elle se compose, de leur marche, de leurs envahissements, des obstacles que les habitants du sol fertile durent chercher à y opposer. Il n'y avait pas à cette époque d'ordonnance pour la plantation des dunes, et très-certainement personne ne soupçonnait ce

moyen si simple et si efficace d'arrêter les empiètements des monts de sable. Sans doute on ne trouva rien de mieux que de conduire par des canaux larges et profonds les eaux du Nil jusqu'au pied de la chaîne de Libye. Jusqu'alors toutes les tentatives des Égyptiens avaient été inutiles : en vain on tentait d'ouvrir la dune colossale et de rejeter les sables dans le désert natal. Le géant rendu à la terre (Antée touchant sa mère), reprenait son élan invincible, et porté sur les ailes du vent brûlant de la Libye allait de nouveau couvrir le sol de la fertile vallée. Mais quand un large canal se fut ouvert sur leur route, tout changea : en vain les parcelles sablonneuses étaient soulevées par les vents ; elles ne vinrent plus retomber sur la terre, sur le pied de la dune ; les eaux courantes les reçurent et les emportèrent ; du haut des airs toutes se précipitaient dans le Nil qui en débarrassait à jamais le pays. Ainsi Antée périt dans les airs, et faute de pouvoir poser le pied sur la terre, dans le sein de laquelle il avait pris naissance. Si cette explication a un défaut, c'est d'être trop spirituelle, de trop rendre compte de tout ; un calque si parfait ne peut manquer, par là même qu'il est parfait, d'inspirer de la défiance. Tout en y applaudissant, Creuzer veut généraliser l'idée. A l'entendre, Antée représente à lui seul toutes les oppositions : c'est l'antagoniste par excellence. Où il y a lutte, là est Antée. Ἀνταῖος, son nom grec, n'est que l'adjectif d'*anti* (ἀντί), contre ; car que l'on ne s'imagine pas qu'Antée est un nom égyptien : c'est la traduction d'un nom égyptien dont la formation était analogue. Ainsi, selon le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes (sur v. 1141 du chant I), Rhéa, combattant les Telchines, s'appelle aussi Antée (Ἀνταίη, *Antæa*). Sur toute cette série de conjectures, et sur celles qu'il y ajoute ensuite en faisant intervenir d'une manière toute spéciale la magie, force occulte qui ranime sans cesse Antée vaincu ; en nous rappelant que la forme du nain joue fréquemment un rôle dans les opérations théurgiques et magiques (or, plus haut, on a vu les pygmées se charger de venger le géant) ; enfin, en faisant d'Hercule le mage noir, et d'Antée le mage blanc, il y a beaucoup à dire. Pour nous, notre but ne peut être que de marquer où l'on est arrivé aujourd'hui, et non de tenter une explication nouvelle. M. Guigniaut (p. 815 et 816 de la trad. fr. de Creuzer) annonce qu'Antée, quel qu'ait été d'ailleurs son nom égyptien, n'est autre que Sovk ou Saturne, ce que semblent démontrer en effet la signification même de ce dernier nom (Sovk, Soukhos, σοῦχος, *Soucho* de Geoffroi Saint-Hilaire), qui veut dire crocodile, et la comparaison des médailles gréco-romaines d'Antéopolis (*Antæop...*), dans lesquelles se voit Saturne, tenant sur sa main étendue un crocodile. Un passage du Traité de Plutarque sur les ruses des animaux vient encore à l'appui. Il y est dit qu'à Antéopolis on adorait un crocodile. Le crocodile fut donc l'emblème d'Antée ; il est aussi l'emblème de Saturne : Antée et Saturne sont donc, sinon le même être, du moins des personnifications presque identiques du même être. On peut aussi regarder Antée comme une incarnation de Typhon. Mais Typhon lui-même n'est-il pas ou une face du rougeâtre et cruel Saturne, ou le type sur lequel on a calqué Saturne ? A quelque parti que l'on s'arrête, il est clair que l'un en reviendra toujours à l'idée de dualisme, et qu'Antée sera toujours l'opposant (ὁ ἀντί, ὁ ἀνταῖος).

Puisque le démêlé d'Antée et d'Hercule est une contre-épreuve de celui d'Haroéri et de Typhon, il ne nous reste plus qu'à demander laquelle des deux conceptions est la plus haute, la plus transcendentale. Il est évident que si nous examinons le mythe sous le point de vue grec, Antée et Hercule sont d'un ordre moins élevé que Typhon et le fils d'Osiris; mais dans la pure doctrine égyptienne il dut en être autrement, surtout si l'on adopte la conjecture de Creuzer; car dans ce cas Antée, symbole d'opposition et de dualisme, en est le symbole le plus général, le plus dégagé du concret que l'on puisse imaginer. Jablonski identifiait Antée à Mendès (*Panth. ægyp.*, II, 7, § 15). M. Jomard a rejeté cette interprétation forcée. Parmi plusieurs monuments qui représentent le combat d'Hercule et d'Antée, nous recommandons à l'attention la pierre gravée reproduite pour la première fois dans l'*Antiq. expl.* de B. de Montfaucon, t. I, p. 11; puis dans de Wilde, *Selectæ gemm. antiq.*, nº 153, et enfin dans la trad. franç. de Creuzer, t. IV, LIII, 165 *b*. On y voit le grand Alcide étouffant son ennemi dans les airs; à ses pieds est la fidèle massue, inutile pour un tel combat. Les bas-reliefs de Beni-Hassan (*Descr. de l'Égypte antiq.*, Pl., t. IV, pl. 66; ou trad. franç. de Creuzer, t. IV, XL, 165 *a*) présentent aussi une scène de lutte; le vaincu, qui est de couleur noire, semble, en faiblissant sous son ennemi, obéir à quelque force magique ou occulte plutôt qu'à une supériorité physique. C'est probablement la différence de coloris qui a fait penser à Creuzer que ces deux lutteurs étaient Antée et Hercule. Dans ce cas, comme dans l'effigie précédente, l'artiste n'a point songé à donner à l'ennemi du héros grec les dimensions colossales que lui attribuait la tradition orale de Crète. — Virgile donne le nom d'ANTÉE à un des chefs de l'armée de Turnus (*Én.*, X, 360). — Quant au roi d'Irase, nous ne le distinguons pas du gouverneur de la Libye.

ANTÉÉ ou ANTIE. *Voy.* ANTHIE et STHÉNOBÉE.

ANTÈLES. *V.* ANTHÈLES.

ANTÉNOR, Ἀντήνωρ (g. -ορος), prince du sang troyen, fut envoyé, très-jeune encore, à Delphes, par Laomédon, sans doute, pour demander à l'oracle les moyens de se débarrasser du monstre qui, en punition de l'infidélité du roi, dévastait le pays. Plus tard, il alla redemander Hélène aux Grecs; et dans ce voyage il se lia intimement avec plusieurs d'entre eux, et sentit pour le peuple grec une affection qu'il ne cessa d'avoir, même pendant les évènements qui mirent aux prises la Grèce et l'Asie. Lorsque Ulysse vint à Troie réclamer Hélène et ses trésors, c'est dans la demeure d'Anténor qu'il trouva l'hospitalité; et c'est en partie grâce à lui qu'il échappa sain et sauf, ainsi que Diomède son compagnon, à la fureur de la populace troyenne. Depuis ce temps, il paraît qu'Anténor couva le projet de trahir sa patrie, et d'en faciliter la conquête aux Grecs, soit en entraînant ses concitoyens dans de fausses mesures, soit en apprenant à leurs ennemis tout ce qu'ils méditaient, et en leur donnant d'utiles conseils. Peut-être l'ambassade d'Ulysse et de Diomède n'avait-elle guère eu d'autre but que celui de se ménager des intelligences avec le Troyen philhellène, et de convenir des moyens de correspondre. Anténor avait épousé Théano, fille de Cissée, un des rois de la Thrace, et sœur d'Hécube. Il en eut dix-neuf fils, parmi lesquels on distingue Acamas, Agé-

nor, Anthée, Archélaüs ou Archiloque, Côos, Démoléon, Hélicaon, Iphidamas, Laodoque, Pédée. Tandis que ceux-ci se battaient avec courage pour l'indépendance de leur pays, Anténor faisait passer entre les mains des Grecs le palladium, conseillait à Ulysse ou à Épée la fabrication du cheval de bois, faisait signer aux deux rois Agamemnon et Priam, un traité par lequel le premier s'engageait à retourner en Grèce, moyennant une somme et des présents, déterminait ses imprudents concitoyens à ouvrir un pan de leurs murailles, pour introduire dans la ville le cheval destiné à la remplir d'ennemis, et la nuit suivante donnait, à l'aide d'un feu allumé sur les murs, le signal à la flotte grecque à l'ancre près de Ténédos. On suppose qu'Énée était complice de cette trahison. Les Grecs, par reconnaissance, ne pillèrent point le palais d'Anténor. On plaça une garde à sa maison, ou, selon d'autres, on attacha une peau de panthère à l'entrée, pour indiquer aux soldats que cet asile devait être respecté. Quintus de Smyrne, XIII, 293, et Tite-Live, I, 1, en convenant de ces dernières circonstances, n'y voient qu'une preuve de reconnaissance de la part d'Ulysse et de Diomède. Après la prise de Troie, les récits anciens font voyager diversement Anténor, traité en ami par les Grecs. Les uns veulent qu'il soit resté en Troade, et que, rassemblant autour de lui les faibles restes des Troyens échappés à la mort ou à l'esclavage, il ait fondé un nouvel empire dans cette contrée; mais dans quelle ville nouvelle les aurait-il alors réunis? Les autres prétendent qu'il suivit Ménélas et Hélène, et qu'ayant fait naufrage avec eux sur la côte d'Égypte, il y forma ou établissement à peu de distance, auprès d'Amnace, roi de Libye. C'est là qu'il mourut, et dans les siècles qui avoisinent l'ère chrétienne, on faisait voir le tombeau d'Anténor, ou, pour mieux dire, la colline des Anténorides. Peut-être cette colline et le tombeau ne forment-ils qu'un seul et même objet : *tumulus* en latin, a les deux sens. Et d'ailleurs, que de fois, dans ces temps reculés, un tombeau, un sarcophage est-il devenu le centre d'une ville! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moins on nomme les Anténorides ou fils d'Anténor, qui refusèrent de remettre à la voile avec Ménélas, et de chercher de rechef des établissements parmi les destructeurs de leur patrie : ce sont Glaucus, Acamas et Hippoloque, selon Symmaque, dans le scholiaste de Lycophron, sur v. 873; Érymanthe et Glaucus, suivant une autre tradition. Un troisième système, qui a fait fortune dans l'Italie et dans le monde romain, c'est qu'Anténor, à la tête des Hénètes de la Paphlagonie, alla fonder, par delà le fond du golfe Adriatique, la ville de Patavium (*Padoue*), et donna à tous le pays environnant le nom de Hénétie ou Vénétie. Malheureusement, de nombreuses objections militent contre cette solution ethnographique : 1° l'extrême distance, soit par mer, soit par terre (le moins, cinq cents lieues à cause des détours qu'on ne peut éviter; plus de trois cents à vol d'oiseau); 2° l'origine septentrionale des Vénètes ou Hénètes, que primitivement on voit autour de la mer Baltique (de bonne foi, un rameau de leur race se sera-t-il jeté à cent cinquante lieues au sud-est dans la Paphlagonie, pour revenir à quatre cents lieues à l'ouest dans l'Italie septentrionale?); 3° l'incertitude des détails. Cette miraculeuse émigration eut-elle lieu par terre ou par mer? Quelques

ethnographes voudront concilier le naufrage en Égypte avec l'établissement à Patavium. Ainsi, Énée séjourna quelques mois auprès de Didon et n'en vint pas moins trouver Lavinie, que lui prédestinaient les Dieux. Dans cette hypothèse, ce sont les fils d'Anténor, les jeunes guerriers qui veulent rester en paix sur la côte où ils viennent de prendre pied, et le vieillard qui court les aventures. D'autre part, on doit se demander sur quels vaisseaux le prince troyen arrive de l'Égypte aux bouches du Padus : il est clair que, dans ce cas, il a une flotte à lui, et n'est point passager sur les bâtiments de Ménélas. Des récits différents montreut Anténor allant de Troie en Thrace, pays de sa femme. Il n'y a plus d'invraisemblance, mais aussi plus d'émigration maritime, puisqu'on est loin encore de l'Italie. Niébuhr (*Hist. rom.*, I, 229-237, trad. de Golbéry), qui ne nie nullement la popularité de la légende d'Anténor chez les Hénètes italiotes, n'est pas éloigné d'admettre que ce chef d'exilés arriva jusque dans la Liburnie, sur la côte-est de l'Adriatique. Les Hénètes, selon lui, étaient des Liburniens. Ce sont eux qui, plus tard, par des évènements qu'il ne détaille pas, et par une route qu'il laisse à deviner, arrivèrent dans la Haute-Italie, et s'établirent au nord du Padus. Le nom d'Anténor y parvint avec eux, et y fut mêlé avec des légendes indigènes (comp. Énée). Micali ne croit à aucune de ces traditions (*Italia antica*, I, ch. IX et XII). On vient de voir que l'Afrique montrait le tombeau d'Anténor. Patavium n'était point en reste sous ce rapport; et même, en 1274 (Il Pecorone, *Giornata* XV, *novella* II), on prétendit avoir découvert dans cette ville le corps d'Anténor dans un cercueil de plomb (Comp. Pignor., *in Anten.*. c. 8; Ursat., *Monum. Patav.*, I, s. 10). Dans la Cyrénaïque, on rendait au héros les honneurs divins; et probablement Patavium l'invoquait parmi les génies indigètes. — Homère traite Anténor moins défavorablement que les autres poëtes. Chez lui, ce beau-frère de Priam le seconde dans les soins du gouvernement, tâche de réduire la querelle des Troyens et des Grecs à un combat singulier entre Ménélas et Pâris, et prêche la paix et les armistices. Pour qui voudrait idéaliser, toujours sous le point de vue historique, le caractère d'Anténor, ce puissant et riche Troyen serait un grand citoyen, un profond politique, qui, long-temps avant que la crise éclatât, aurait apprécié la supériorité de la barbarie militante grecque sur la civilisation monotone et molle de l'Asie, et qui, après avoir autant que possible retardé la collision entre des antagonistes inégaux, s'occupa du moins des moyens de sauver et de réunir en corps de nation les faibles restes d'Ilion, et de leur donner une patrie. — Le récit qui fait d'Anténor un transfuge et un traître, quoique inconnu à l'école homérique, n'en est pas moins d'une date très-ancienne. C'est aux poëtes cycliques et notamment à Lysimaque, dans ses *Nostes* ou *Retours*, qu'on l'attribue. Les lyriques, les tragiques le brodèrent encore. Sophocle avait composé une tragédie des Anténorides. L'Anthologie latine, I, 111, contient une épitaphe d'Anténor. Polygnote, dans son célèbre tableau de la ruine de Troie, n'avait pas oublié la maison d'Anténor défendue par la peau de la panthère. Anténor figure parmi les personnages de la table iliaque (*V.* Millin, *Gal. myth.*, 558).

ANTÉROS, c'est-à-dire Amour pour Amour. *V.* Éros.

ANTEVERTA. *V.* Postverta.

ANTHAN, et aussi ANTHAS, est, dans Pausanias, fils de l'atlantide Halcyone et de Neptune comme Anthe (Ἄνθης), ce qui ne permet pas de douter que les deux noms ne forment double emploi; mais il fonde, non pas la ville d'Anthée, mais celle d'Anthédon (Comp. Anthe 4°, et Anthédon).

ANTHE, Ἄνθος, et en latin Anthus, fils d'Autonoüs et d'Hippodamie, qui avaient encore quatre autres enfants, Acanthe, Acanthis, Schène, Érode, fut, ainsi qu'eux tous, déchiré par les cavales de son père et changé en un oiseau de son nom (Ant. Liberalis, *Métam.* vii). Pline le naturaliste (X, 57, d'après Aristote, *Hist. des Anim.*, IX, 1), nomme Anthe un oiseau qui imite par ses cris les hennissements du cheval, et souvent l'expulse du pâturage. Cette circonstance est à peu près imaginaire. La bergeronette jaune que Brisson (*Syst. nat. du règne animal*, oiseaux, fam. IV, genre vii, tribu 3) regarde comme identique à l'Anthe, réunit, à la voix près, tous les caractères que le philosophe de Stagyre donne à son oiseau. Selon Gessner, Scaliger et Hardouin, les anciens voyaient dans l'Anthe le bruant; et Brisson a voulu, depuis, que ce fût le verdier (*Ornithol.*, t. III, p. 190). La première opinion nous semble la meilleure. Camus n'en émet aucune et se borne à traduire le mot par Fleur. Tel est, en effet, le sens du mot Anthe; et il nous rappelle cette délicieuse appellation de *Fleur ailée*, par laquelle les premiers visiteurs du nouveau-monde désignèrent les colibris. — Nous trouvons encore quatre personnages homonymes : 1° Anthus, Ἄνθος (qui peut-être devrait s'écrire Xanthe), fils de Triopas et d'Eurybase, frère de Pélasgue et d'Agénor. 2° Anthès, Ἄνθης, fils de Neptune et d'Alcé, la fille d'Abas. Cléomène, frère de Léonidas, l'écorcha pour écrire des oracles sur sa peau. Il donna son nom à la ville d'Anthane, en Laconie. 3° Un autre Anthès, d'Anthédon, qui, le premier, composa des hymnes à la louange des Dieux. 4° Anthès, fils de Neptune et d'Halcyone (fille d'Atlas), fondateur de la ville d'Anthée (en Achaïe?). 5° Anthé, Ἄνθη, fille d'Alcyonée le géant. Désespérée de la mort de son père, elle se précipita du cap Canastrée dans la mer et fut changée en alcyon (martin-pêcheur). — *N. B.* Il y avait deux villes d'Anthée, l'une en Thrace, l'autre en Achaïe : nous avons donné la préférence à celle-ci à cause de sa situation dans la Grèce pure et près de la mer. Avec Messatide et Aroé, elle devint le noyau de Patres (aujourd'hui Patras), dont elle semble avoir été le faubourg ou la banlieue.

ANTHÉDON, Ἀνθηδών, nymphe béotienne, donna son nom à une ville du pays sur l'Euripe, célèbre par son temple des Cabires de Samothrace, son bois de Cérès, et par le culte qu'elle rendait à Cora (Proserpine) et à Dionyse (Bacchus).

ANTHÉE, Ἀνθεύς : 1° Bacchus comme père des fleurs, ou vêtu d'une robe à fleurs, ou se jouant dans les fleurs; 2° un fils de Neptune et d'Astypalée; 3° un fils d'Eumèle qui, pendant le sommeil de Triptolème, courut le pays, semant du blé et qui, du haut d'un char attelé de dragons, se laissa tomber au milieu de sa route et se tua. Triptolème et Eumèle élevèrent en son honneur la ville d'Anthée (*V.* Anthe, fin); 4° un Troyen, com-

pagnon d'Énée, qu'il défendit vaillamment dans la guerre contre les Rutules. — *N. B.* Se rappeler, à propos de la deuxième interprétation sur Bacchus, les peaux de panthère dont souvent le dieu enveloppe sa taille : on sait quelles belles et larges rosaces se dessinent sur le fond mollement fauve du pelage de l'animal.

ANTHÉE. Ἄνθεια. *Voy.* Anthie.

ANTHÉIS, Ἀνθηΐς, fille d'Hyacinthe, fut immolée ainsi que ses trois sœurs, sur la tombe du cyclope Géreste, par les Athéniens, que la famine et la peste désolaient, en punition de l'assassinat d'Androgée (Apollodore, I, 401, trad. de Clavier). Ce sacrifice fut inutile.

ANTHÈLES, qu'on trouve aussi écrit Antèles, dieux, génies ou héros qui étaient placés dans les niches à la porte des maisons (en grec, ἀνθήλιοι δαίμονες : Rac., ἀντί, *vis-à-vis de*, et ἥλιος, soleil ?) Ce seraient donc des espèces de lares ou de pénates, à ceci près, qu'au lieu d'habiter l'intérieur ils étaient à l'entrée des maisons.

ANTHÉLIE, Ἀνθήλεια, danaïde, femme de Cissée, le tua la nuit des noces.

ANTHÉMON, père d'un guerrier tué par Ajax de Salamine, devant Troie. — C'est sur les bords d'un fleuve Anthémon qu'eut lieu la défaite de Géryon par Hercule (Apollodore, t. I, 195, trad. de Clavier).

ANTHÉMUSIE, Ἀνθεμουσία (et éol. μοισία ; à tort, en français Anthémoïsie), femme de Dascyle, fils de Tantale, était fille du dieu-fleuve Lycus, et eut un fils de même nom, Argonaute (Hérodote et Nymphis, dans le schol. d'Apollonius de Rh., II, 754).

ANTHIE ou ANTHÉE (femmes). 1° Junon, à Argos ; 2° Vénus, à Cnosse (en Crète) ; 3° une sœur de Priam. Transportée à Pallène par les Grecs, celle-ci excita les habitants du pays à brûler les vaisseaux de ses ravisseurs. Quant à la déesse, elle était ainsi nommée à cause des tombes des jeunes femmes qui, ayant suivi Bacchus dans les îles de la mer Égée, combattirent les Argiens opposés au culte bacchique et périrent dans la bataille. Ces tombes placées devant le temple de Junon Anthie, étaient couronnées de fleurs.

ANTHIPPE, 1° Ἀνθίππη, Thespiade ; 2° Ἄνθιππος, père d'Hippée, qui eut d'Elate, l'Argonaute, Polyphème.

ANTHIUS. *Voy.* Anthée.

ANTHO, Ἀνθώ, fille d'Amulius, et en conséquence nièce de Numitor et cousine de Réa Silvia.

ANTHORE, Ἀνθώρης, ancien compagnon d'Hercule, suivit Pallas dans l'armée troyenne, qui faisait la guerre contre les Rutules, et fut percé par Mézence d'un javelot que le prince toscan destinait à Énée.

ANTHRACIE, nymphe d'Arcadie, était figurée un flambeau à la main. *Anthrax* (Ἄνθραξ) en grec, veut dire charbon.

ANTIANIRE, Ἀντιάνειρα, eut d'Apollon l'argonaute Idmon. — Une autre du même nom était fille de Ménète. Mercure la rendit mère d'Échion et d'Euryte, aussi argonautes. — Antianire veut dire en grec *qui hait les hommes, qui joûte avec les hommes, l'égale des hommes;* c'est dans Homère une épithète des Amazones.

ANTIAS, Ἀντίας : 1° un fils d'Ulysse et de Circé, fondateur d'Antium ; 2° un fils de Mercure ; 3° un fils d'Hercule et de la thespiade Aglaïa ; 4° *Voy.* Antiate.

ANTIATE, Antias, surnom lo-

cal, commun à Jupiter et à la Fortune à cause du temple que chacun avait dans l'antique capitale des Volsques (Antium, auj. *Anzio*). La Fortune y avait de plus un oracle célèbre connu sous le nom de *Sortes Antiates*. Quelques auteurs parlent de deux temples de la Fortune à Antium. Cette ville qui parvint sous l'empire à un haut degré de splendeur est pleine de belles ruines ; c'est là qu'on a trouvé l'Apollon du Belvédère.

ANTICLE, Ἄντικλος, l'un des Grecs enfermés dans le cheval de bois. Ayant entendu Hélène, qui contemplait ce colosse avec d'autres troyennes, prononcer le nom de sa femme, il allait répondre et trahir le secret de l'armée si Ulysse ne l'eût presque étouffé à force de lui presser la main sur la bouche. (*Odyssée*, IV, 286.

ANTICLÉE ou ANTICLIE (dans Homère, EURYCLÉE), Ἀντίκλεια, fille d'Autolycus ou de Dioclès, avait été ravie et séduite par Sisyphe, dont elle était enceinte, quand Laerte, roi d'Ithaque, obtint sa main et la vit au bout de quelques mois accoucher d'Ulysse ; ce qui valut à ce dernier le nom ironique de Sisyphide (Ovide, *Mét.*, XIII). On lui donne aussi une fille, Climène ; et même, s'il faut en croire Heyne (sur Apollod., p. 896), c'est elle qui eut Périphète de Neptune ou de Vulcain. — Anticlée mourut de douleur sur la fausse nouvelle de la mort de son fils occupé au siége de Troie. C'est, dit-on, Nauplius, père de Palamède, qui, pour venger la mort de son fils, victime des artifices d'Ulysse, avait fait parvenir ce faux bruit aux oreilles d'Anticlée. — Une autre ANTICLÉE, fille de Dioclès, épousa Machaon, à qui elle donna deux fils Nicomaque et Gorgase. La mère de Périphète, si elle n'était pas la même que la concubine de Sisyphe et la mère d'Ulysse, serait une troisième ANTICLÉE.

ANTICYRE, Ἀντίκυρος, guérit Hercule furieux à l'aide d'ellébore. (Ptolémée Héph., II). Deux lieux célèbres dans l'antiquité par la production et le commerce de cette plante (l'un en Phocide, aujourd'hui *Asprospiti*, l'autre en Thessalie) prirent le nom de l'habile médecin. Le *tribus Anticyris* d'Horace, n'implique en rien l'existence de trois Anticyres. Au contraire, son maniaque de poète, « rien ne peut le guérir, dit-il, ni les deux, ni même trois Anticyres » (et, si l'on veut voir dans Anticyre la plante même, « ni les deux, ni trois ellébores » : il y en a de deux espèces, le blanc et le noir).

1. ANTIGONE, Ἀντιγόνη, dont le nom est devenu l'emblème de l'héroïsme filial, fille d'OEdipe et de Jocaste, suivit son père aveugle dans tous les lieux où il alla traîner sa misère. Polynice étant venu implorer le pardon et l'assistance d'OEdipe dans le bourg de Colone en Attique, Antigone essaya, mais vainement, de les réconcilier. Peu de temps après OEdipe mourut. Antigone revint dans sa ville natale, alors soumise au sceptre d'Étéocle, et ne fit des vœux que contre l'armée étrangère qu'un autre frère conduisait contre ses murs. Les sept chefs qui faisaient le siége de Thèbes, et parmi lesquels était ce frère, ne tardèrent pas à périr, à l'exception du seul Adraste. Étéocle aussi venait de mordre la poussière en combattant Polynice. Créon, frère de Jocaste et oncle d'Antigone défendit sous peine de mort de donner la sépulture aux ennemis de Thèbes. Antigone brava cet ordre cruel ; et unie à Argie, l'épouse de Polynice, elle rendit à ce frère malheureux les honneurs

funèbres. Saisie aussitôt, elle ne nia point son prétendu crime, se vit condamnée à être enfermée vivante dans une grotte dont on murerait l'entrée, et s'étrangla puur se soustraire aux douleurs de cette longue agonie. Hémon, son cousin et son amant, se poignarda plutôt que de lui survivre. Selon un autre récit, c'est lui qui fut chargé, par Créon son père, de donner le coup de la mort à Antigone. Forcé d'obéir, il se perça de l'épée fumante encore du sang de celle qu'il aimait. Enfin nous voyons ailleurs Hémon réussir à sauver son amie et en avoir un fils qui plus tard remporte un prix dans des jeux célébrés à Thèbes, se fait reconnaître et proclame que sa mère vit encore. — La noble résignation et la mort d'Antigone ont forni matière à plusieurs tragédies. Celle de Sophocle est la seule qui nous soit parvenue. Deux autres, l'une d'Euripide, l'autre d'Eschyle, n'existent plus. Dans l'OEdipe à Colone du premier de ces trois tragiques, ainsi que dans l'imitation qu'en a faite Ducis, Antigone occupe un des premiers plan du tableau. Il n'est persunne qui n'ait répété ces beaux vers :

Oui, tu seras toujours chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des peres malheureux
Ton nom consolateur sera sacré pour eux :
Il peindra la vertu, la pitié vive et tendre,
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre!

2. ANTIGONE, fille d'Eurytion et petite-fille d'Actor, roi des Myrmidons en Thessalie, épousa Pélée, à qui elle apporta en dot le tiers des états de son père. Déjà ce prince l'avait rendue mère de Polydore, lorsqu'il eut le malheur de tuer involontairement son beau-père. Cet événement le força de chercher un refuge à la cour d'Acaste, dont bientôt la femme devint amoureuse du jeune exilé. Astydamie, c'était le nom de celle-ci, voyant dans Antigone un obstacle à ses desseins, lui écrivit que Pélée était sur le point de s'unir à Stérope, fille d'Acaste. Antigone se pendit de désespoir. — Du reste il y a de nombreuses variantes sur le nom de l'épouse de Pélée. Ici on la nomme Polymèle, et fille d'Actor (comp. le Schol. d'Apollonius, I 558, qui, d'après Déimaque, dit qu'on faisait naître Achille d'une Philomèle, fille d'Actor). Là on donne pour mère à Polydore Eurydice, fille d'Actor, ou bien Laodamie, fille d'Alcméon. Apollodore même appelle Polymèle une des filles de Pélée. — Une autre ANTIGONE, fille de Phérès, petite-fille de Phérès, petite-fille de Créthée et sœur d'Admète, eut, de son époux Pyrème, l'Argonaute Astérion. — Une quatrième, fille de Laomédon, fière de ses charmes et surtout de sa longue chevelure, la vit un jour changée en un paquet de serpents. Cette métamorphose lui causa un chagrin si vif que les dieux, par pitié, la transformèrent en cigogne. D'autres attribuent la transformation à la jalousie de Junon : Antigone, disent-ils, avait inspiré de l'amour à Jupiter. Enfin un vaisseau sacré des Athéniens s'appelait aussi Antigone.

ANTILÉON, Ἀντιλέων, fils d'Hercule et de la thespiade Procris.

ANTILOQUE, Ἀντίλοχος, ANTILOCHUS, un des fils de Nestor et d'Anaxibie, ou d'Eurydice, fut, dans son enfance, exposé sur l'Ida et allaité par une biche. Plus tard, son père lui rouvrit sa demeure et apprit à le chérir. L'oracle ayant déclaré que sa vie courait du danger de la part d'un Éthiopien, Nestor lui donna pour surveiller quiconque approcherait de lui, et pour lui répéter sans cesse cet oracle, un homme de Cyparisse, nommé Chalcon (Voy. Eustathe, *sur*

l'Iliade, ch. XI, v. 467). Antiloque prétendit à la main d'Hélène, suivit Nestor à Troie, s'y concilia l'amitié d'Achille, y fit mordre la poussière à Échépole, le premier Troyen tué par un Grec, à Mydon, à Thoon, Absire, Mermère et Atymne, et voulut, conjointement avec Ménélas, combattre Énée. C'est lui qui annonça la mort de Patrocle au roi des Phthiotes. Aux jeux funèbres donnés par ce héros en l'honneur de son ami, il obtint le deuxième prix à la course des chars, et disputa celui de la course. Enfin il tomba sous les coups de Memnon, en sauvant la vie à son père. Ainsi s'accomplit la prédiction de l'oracle, qui avait dit : Garde-toi de l'Éthiopien. Quelques auteurs le font mourir de la main d'Hector (Ovide, *Héroïde* I, 15). Mais c'est à la première tradition que se sont attachés la plupart des poètes. Achille vengea sa mort en tuant le fils de l'Aurore. Cette fin touchante valut à Antiloque le surnom de Philopator (qui aime son père). Le tombeau, où gisaient ensemble Achille et Patrocle, reçut aussi ses cendres (*Odyssée*, XXIV, 15, 16, 78, 79). La table iliaque (82) représente Antiloque percé par Memnon. Le groupe suivant (83) nous montre Memnon à son tour immolé par Achille. Dans Tischbein (*Peintures hom.*, VI) on voit Nestor posant sur un char funèbre le corps d'Antiloque. L'annonce de la mort de Patrocle à Achille, par ce fils du roi de Pylos, a fourni le sujet d'une pierre gravée (Winckelmann, *Monumenti ined.*, n° 129) et d'un détail du beau vase figuré par Millin (*Peintures de vases*, I, 49). — Notons encore trois Antiloque, fils 1° d'Amphiaras; 2° d'Hercule; 3° d'Anténor. Le troisième s'appelle mieux Archiloque. Le second fut tué par Pâris, lors du siége de Troie.

1.-7. ANTIMAQUE, Antimachus, Ἀντίμαχος. 1° Égyptide, tué par la Danaïde Idée. 2° Centaure, tué par Cénée, aux noces de Pirithoüs. 3° Lapithe, frère de Léontée, un des Grecs qui se distinguèrent devant Troie. 4° Fils d'Électryon (le roi de Midée), tué par les Ptérélaïdes, avec ses frères. 5° Un des cinq fils d'Hercule et de Mégare (il fut jeté au feu avec ses quatre frères, par le héros en démence). 6° Chef troyen, qui fit repousser l'idée de rendre Hélène aux Grecs, et qu même conseilla, sinon de tuer Ulyss et Diomède, les deux députés de l confédération grecque, au moins e les retenir en captivité jusqu'à e qu'on leur rendît Polydore, fils le Priam. Les Troyens le chassèrent de l'assemblée, et dans la suite Aamemnon fit périr misérablement ses deux fils Hippoloque et Pisandre, quoiqu'ils lui offrissent une gosse rançon. 7° Un Héraclide, descenant d'Hercule, par Ctésippe, puis Tirasyanor, et père de Déiphon.

8. ANTIMAQUE, Antimache, Ἀντιμάχη, fille d'Amphidama et femme d'Eurysthée, lui donna plusieurs enfants qui tous périrent avec leur père en combattant les Héralides unis aux Athéniens.

ANTIMÈNE, Antimenes, Ἀντιμένης, fils de l'héraclide Déiphon et d'Hyrnétho.

ANTINOÉ, Antinoe, Ἀντινόη, une des trois Péliades que nomme Apollodore (I, IX, 26), prit part à la mort de son père, fut exilée par Acaste, son frère, ainsi qu'Astéropée, et mourut en Arcadie dans l'indigence. Diodore, au contraire, veut que Jason l'ait mariée convenablement. Sur les diverses nomenclatures des Péliades, *voy.* Pélias.

— On trouve encore trois ANTINOÉ. 1° Une fille de Céphée, petite-fille d'Alée, fondatrice de Mantinée, où la conduisit un serpent divin, et où, dans la suite, on lui érigea un autel. 2° Une fille de Pérée l'Arcadien, petite-fille d'Élate, concubine d'Hercule et mère de Palémon. 3° La troisième femme de Lycurgue, fils d'Alée. De ces trois héroïnes, la première se nomme aussi Autonoé; la dernière, Eurynome ou Cléophile.

ANTINOUS, Ἀντίνοος, le plus célèbre des prétendants de Pénélope, aspirait en même temps au trône d'Ulysse. Lorsque Télémaque alla demander à Pylos et à Sparte des nouvelles de son père, il lui dressa une embuscade dans l'île d'Astéris, à moitié chemin d'Ithaque et de Samos, puis sur la route qui conduisait de la côte à la maison d'Eumée. Un peu plus tard, c'est lui qui frappa Ulysse déguisé en mendiant, et le contraignit à se battre avec Irus. Ulysse le tua d'un coup de flèche, à l'instant où il allait boire (*Odyssée*). — Un fils de Priam, se nommait Antinoüs, Antiphone ou Antiphe. — Nous ne parlons pas du Bithynien, favori d'Adrien. Quoique mis au rang des dieux et inscrit dans les dictionnaires de mythologie, il n'a rien du tout de mythologique (*Voy.* ADRIEN, *Biographie universelle*, I, 250).

ANTIOCHE, Ἀντιόχη, Amazone: mieux ANTIOPE.

ANTIOCHÈS, Ἀντιόχης, fils de Mélas l'Étolien, essaya, de complicité avec ses frères, de faire périr OEnée, roi de Calydon, leur oncle. Tydée, leur cousin, les tua tous. — C'est à tort que d'anciennes traditions faisaient d'Antiochès la fille et non le fils de Ménélas.

ANTIOCHUS, Ἀντίοχος: 1° Égyptide, qui fut tué par Idée, sa femme; 2° Ptérélaïde qui, comme ses frères, prit part à l'enlèvement des bœufs d'Électryon, puis périt dans la guerre d'Amphitryon, contre Télèbes; 3° fils d'Hercule et de Midée; il fut père de Phylas, aïeul d'Hippotas, bisaïeul d'Alète, etc. C'est de lui que la tribu Antiochide d'Athènes prit ce nom.

ANTION, Ἀντίων, fils de Périphas et d'Astyagée, épousa Périmèle, fille d'Amythaon, et en eut Ixion.

ANTIOPE, Ἀντιόπη, Thébaine célèbre, fille de Nyctée et de Polixo, selon les uns; du dieu-fleuve Asope, selon les autres; fut de bonne heure renommée pour sa rare beauté. Jupiter, épris de ses charmes, la posséda sous la forme d'un Satyre. Antiope, enceinte et craignant la colère de son père, se réfugia chez le roi de Sicyone Épopée, qui la prit pour femme. Sur ces entrefaites Nyctée mourut, mais en recommandant à son fils d'aller, à tout prix, reprendre sa fille. Lycus n'obéit que trop bien. Sicyone saccagée, Épopée tué, Antiope prisonnière, tels furent ses premiers exploits. La captive, ramenée vers Thèbes, accoucha en route, à Éleuthères, sur les confins de la Béotie et de l'Attique, de deux fils, Amphion et Zéthus, puis fut abandonnée par Lycus à la discrétion de sa femme Dircé, qui la retint pendant plusieurs années en prison. Enfin elle s'échappa, retrouva ses fils, et les excita à venger ses malheurs; ce qu'ils ne tardèrent point à faire (*Voy.* AMPHION et DIRCÉ). Dircé périt, attachée aux cornes d'un taureau sauvage. Selon Euripide, Elle subit ce supplice en voulant entraîner et tuer Antiope qu'elle venait de découvrir, ainsi que ses fils, à la faveur d'une orgie simulée. Ailleurs, on voit Nyctée confier lui-même à Lycus le soin de venger sa sœur, séduite par Jupiter. Lycus, touché de ses char-

mes, a pitié d'elle. Dircé se sent tellement irritée de cet hommage rendu à la beauté que, dans sa haine, elle veut attacher sa belle-sœur aux cornes d'un taureau sauvage. Aux cris plaintifs de leur mère, surviennent Zéthus et Amphion, qui font subir à la reine impitoyable le trépas qu'elle réservait à sa victime. Enfin on ajoute que Bacchus, irrité de voir ses mystères souillés par le sang d'une de ses ferventes adoratrices, frappa Antiope de démence. Elle parcourut ainsi la Grèce entière et trouva enfin dans Phocas un médecin qui la guérit et un époux. Pour l'iconologie, *voy.* Dircé. — Les autres Antiope sont 1° une fille d'Éule, maîtresse de Neptune, mère de Béote et d'Hellen; 2° une fille de Pylaon, femme d'Euryte et mère de deux Argonautes, Iphicle et Clytius; 3° une Thespiade, mère d'Alopius, qu'elle eut d'Hercule; 4° une reine des Amazones, vaincue par Thésée, qui lui enleva sa ceinture, l'épousa et la rendit mère d'Hippolyte.

ANTIPAPHE, Égyptide, tué par la Danaïde Critomédie.

ANTIPÈNE, Antipoenus, 'Αντιποινός, père des Antipénides.

ANTIPENIDES, Antipoenides (sing. *Antipœnus*), 'Αντιποινίδες ou 'Αντιποινίδε, filles d'Antipène, sont au nombre de deux et se nomment Androclée et Alcis. Thébaines, elles se dévouèrent pendant la guerre entre Thèbes et Orchomène, pour le salut de la cité natale, qui grâce à leur mort acquit la victoire. Comme de raison l'oracle avait annoncé que ce sacrifice ou un sacrifice de ce genre devait assurer le triomphe de la ville pour laquelle s'immolerait la victime. C'était au plus noble à se dévouer. Antipène, à qui ce titre était dévolu, refusa de mourir. Ses deux filles revendiquèrent cet honneur (Pausanias, IX, 17). Il est clair que ce fait est allégorique. 'Αντιποινος signifie qui *paie pour*. C'est tout simplement la notion du sacrifice encore une fois réalisée. Comp. Codrus, Iphigénie, Macarée. Les Thébains élevèrent une statue aux deux Antipénides dans le temple de Diane-Euclie, sous la figure d'une lionne.

ANTIPHAS, 'Αντίφας (g. -φαντος) et THYMBRÉE, fils de Laocoon, périrent avec leur père, étouffés par les deux gigantesques reptiles qui les enlacèrent.

ANTIPHATE, 'Αντιφάτης, roi des Lestrygons, résidait dans la ville de Télépyle, sur la côte de Campanie. Beaucoup de ports bordaient ce rivage. Ulysse, en y arrivant, envoya trois de ses gens pour explorer le pays. Ils rencontrent deux filles du roi, et sont conduits au palais, où ils voient avec étonnement, dans la reine, une femme gigantesque. Au dîner, Antiphate commence par saisir un d'eux et le broyer sous ses dents. Les deux autres de fuir et de raconter à Ulysse ce qui venait de se passer. Au même instant, les Lestrygons qui avaient entendu leurs cris, bordaient le rivage, submergeaient les vaisseaux, en y lançant des pierres; puis repêchant les malheureux étrangers, les emportaient chez eux pour en faire leurs repas. De douze vaisseaux, un seul fut sauvé; encore Ulysse n'y parvint-il qu'en renonçant à ses ancres. — Deux autres Antiphate sont : l'un, fils de Bias ou de Mélampe, et frère d'Oïclée; l'autre, fils naturel de Sarpédon. Ce dernier fut tué par Turnus, en Italie.

1. ANTIPHE, "Αντιφος, fils de Thessale et petit-fils d'Hercule, fit voile pour Troie avec trente vaisseaux

et y conduisit le contingent des îles de Cos, Case, Nisyre et Carpathe. Il fut tué par Sarpédon.

2-5. ANTIPHE, Ἄντιφος : 1° fils de Priam, tué par Agamemnon ; 2° fils de Pylémène et de Méonie, partageait avec Mesthle, son frère, le commandement des troupes fournies par le mont Tmole ; 3° compagnon d'Ulysse, tué et mangé par Polyphème ; 4° fils de Myrmidon et d'Actor.

ANTIPHONE, Ἀντίφονος, un des neuf fils de Priam qui survécurent à la mort d'Hector, accompagnait le roi d'Ilion, lorsqu'il alla de nuit dans la tente du héros réclamer le cadavre de son fils.

ANTIPPE. *Voy.* Antrippe et Antiphe.

ANTITHÉES, Ἀντίθεοι, *Dieux contraires* ou *ennemis des Dieux*, les mauvais esprits que presque toutes les religions orientales, reçues par la tolérance du sénat romain, admettaient sous des titres divers.

ANUBIS, Ἄνουβις, divinité égyptienne, s'appelait dans la langue indigène Anbo ou Anébo, nom que nous lisons distinctement aujourd'hui sur les légendes hiéroglyphiques, et dont au reste les anciens ont quelquefois laissé percer la forme indigène (ainsi *Epistola ad Anebonem*, etc., de Porphyre, dans Jamblique, *Mystèr.*). Anubis naquit de la communication involontaire d'Osiris et de Nefté. Selon Plutarque (*Isis* et *Osiris*, p. 356, édit. Xyl.), un accès de terreur précipita l'accouchement de Nefté, et Anubis, venu au monde avant terme, fut exposé dans une forêt. Isis, instruite de l'infidélité innocente de son époux (*V.* Nefté), se mit en marche pour sauver le jeune enfant, dont elle prévoyait les dangers, et à l'aide de quelques chiens elle le trouva dans les bois, où l'avait abandonné sa mère. Elle lui prodigua les soins les plus tendres, l'éleva comme son propre fils, et plus tard en fit son compagnon et son gardien. Diodore (liv. I, ch. 18) le montre quittant l'Égypte avec Osiris son père, lorsque ce roi de la vallée niliaque part pour la conquête du monde. À côté de ce prince figurent aussi Macédo, ce dieu à tête de loup, Poubasti (Bubastis), Pan, Maron, etc. Probablement, dans quelques lieux, on le regardait aussi comme revenant se ranger auprès d'Isis immédiatement après le meurtre de son époux par les convives de Typhon, et la secondant dans ses recherches, et dans les cérémonies funéraires par lesquelles elle honore la mémoire de l'infortuné. C'est Anubis qui embaume et qui confie à la tombe incorruptible ces restes sacrés, qu'arrosent les pleurs de la déesse ; et postérieurement encore, lorsque le farouche Typhon, violant le dernier asile d'un frère, aura dispersé les membres d'Osiris, Anubis se montrera de nouveau vigilant et utile auxiliaire d'Isis, et recomposera avec elle le corps sacré du dieu. — De cette dernière circonstance, l'idée principale d'Anubis : c'est un dieu des enfers. Et quel dieu ? le gardien, le portier, ou si on l'aime mieux, l'introducteur, le psychopompe (ψυχοπομπός), l'ensevelisseur, l'embaumeur. Ces diverses manières de caractériser le dieu et le rôle du dieu se fondent, toutes divergentes qu'elles peuvent sembler au premier abord, dans une idée commune, le dieu-limite-commune, le dieu transition. Le passage de la vie à la mort, du temps à l'éternité, du monde physique au monde des existences idéales et incorporelles, voilà à quoi préside Anubis. Il est là, sur la ligne fatale qui sépare l'empire de la lumière de l'empire des ombres, comme par sa généalogie il tient le

milieu entre les Osirides et les Typhonides; et quand arrive l'instant solennel où l'âme s'échappe du corps, il dépose le corps dans la bière, et conduit l'âme dans les silencieuses et fantastiques régions de l'Amenti. Et si nous nous rappelons que toutes les fables sur Osiris et les Osirides s'interprètent par l'astronomie avec autant de facilité que par des idées relatives à l'agriculture, au calendrier, à l'aspect physique de l'Égypte, et enfin à la théodicée et à la morale, on admettra facilement qu'aux yeux de certains mythographes égyptiens (Plutarque, *Is. et Os.*) Anubis représentât le cercle de l'horizon qui sépare le monde visible du monde invisible, c'est-à-dire les deux hémisphères (Comp. Jablonski, *Panth. ég.*, III, p. 25 et suiv.). L'astronomie reflète ici les conceptions de l'imagination; et l'hémisphère inférieur (pour parler le langage des anciens) est à l'hémisphère supérieur ce que l'ombre est à la lumière, ce que la mort est à la vie, ce que l'empire souterrain est aux cieux. Les deux interprétations ne se détruisent donc pas; ce sont des images d'une même conception primitive. On comprendra sans peine, que sous l'influence des mêmes idées on ait identifié Anubis et le crépuscule, époque indécise où le jour n'est plus et où la nuit n'est pas encore, station légère sur les confins de la lumière et des ténèbres. Cette alternative d'ombre et d'éclatante lumière, résultat du mouvement diurne de la terre, semblait aux peuples primitifs parallèle à cette alternative de belle et de mauvaise saison, de longs jours et de jours plus courts, de haute chaleur et de basse température, résultat du mouvement annuel. Le dieu qui représentait l'horizon, limite mutuelle des deux hémisphères, pouvait donc aussi représenter l'époque limite mutuelle du jour et de la nuit. Toutefois songeons que, sous les deux points de vue, les phénomènes sont doubles. Du jour on passe à la nuit, mais bientôt de la nuit on revient au jour; de l'hémisphère supérieur le soleil tombe dans l'inférieur, mais de l'inférieur il remonte au supérieur. Est-ce qu'Anubis représente les deux passages? non: à notre hiver jamais ne succède de printemps, à notre crépuscule jamais d'aurore. Anubis préside donc à notre crépuscule, à l'heure qui nous voit passer de la vie à la mort. Quant à la résurrection par la métempsychose, résurrection admise par tant d'écoles théologiques anciennes, ceux qui la rêvaient ne songeaient nullement à mettre ce grand phénomène sous les lois d'Anubis: en un sens ils l'auraient plutôt placé sous la présidence d'Hermès, quoique le plus souvent Hermès remplisse des fonctions assez voisines de celles d'Anubis, et guide vers les portes de l'Amenti les âmes qu'Anubis y introduit. Ce peu de mots commence à nous révéler à la fois et les ressemblances, les rapports, et les différences essentielles que présentent les deux personnages divins dont nous venons de tracer les noms, Hermès et Anubis. Zoëga, ainsi que beaucoup d'autres, inclinait à les confondre, et même il a (*de Us. Obelisc.*, sect. IV) ébauché un système d'identification entre ces divinités. Creuzer (*Symb. u. Myth.*, liv. III, p. 455 et suiv. de la trad. fr.) et Prichard (*Ægypt. mythol.*) admettent cette identité sans restriction. Creuzer va même plus loin, et confond Anubis non-seulement avec Hermès ou Thoth, mais encore avec l'étoile de Sirius. Parmi les raisons qu'on peut alléguer à l'appui de cette doctrine, les principales sont: 1° l'étymologie d'Anubis, dérivé, se-

lon Jablonski, de *noub*, or, d'où *annoub*, d'or, doré (allusion évidente, dit-on, et à l'étincelante étoile si souvent nommée dans l'Orient étoile d'or, et au rôle d'Hermès, premier patron des Alchimistes); 2° la similitude des fonctions d'Hermès et d'Anubis, tous deux psychopompes, tous deux conducteurs des âmes; 3° l'identité zoomorphique de leurs effigies, toutes deux représentées avec une tête de chien, ou pour l'exprimer d'un seul mot, toutes deux cynocéphales; 4° le nom même d'Hermanubis, si souvent donné par les anciens au dieu Anubis. La réfutation de ces arguments n'est plus difficile aujourd'hui. 1° L'étymologie copte proposée par Jablonski (*Panth. æg.*, part. III, liv. v, p. 19; et *Vocabul.*, p. 32) ne vaut rien. Les légendes hiéroglyphiques lues par M. Champollion jeune ne donnent comme vraie et légitime orthographe que les formes suivantes: Aubô, Anébô, Auébou. Il est clair, pour tout orientaliste, que ce mot n'a nul rapport avec *Noub*, or. 2° Que l'on puisse appliquer également à Hermès et à Anubis l'épithète de psychopompe, soit; mais cette épithète a quelque chose de vague comme tout ce qui se rapporte à la destinée des âmes chez les anciens. Conduire les âmes jusqu'aux portes de l'Amentì et les y introduire sont, certes, choses bien différentes, et toutefois peuvent, en poésie, en langue d'artiste, s'appeler ψυχὰς πέμπειν, guider la marche des âmes. Ne nous étonnons donc pas que les deux fonctions aient été en quelque sorte fondues l'une dans l'autre, mais sachons reconnaître qu'au fond il y eut distinction. Hermès fait faire à l'âme ses derniers pas dans le domaine de la lumière, Anubis les premiers pas dans l'empire des ténèbres; l'un mène jusqu'aux portes de la prison, l'autre ouvre et referme le fatal guichet. D'autre part aussi, Anubis est l'ensevelisseur primitif; c'est lui qui prépare la momie modèle (voyez Creuzer, *Symb.*, etc., t. I, p. 442, 457 et suiv. de la trad. franç.). C'est donc du corps qu'il s'occupe: Hermès conduit des âmes; le rôle est à la fois et tout autre et plus élevé. Au reste nous ne nous faisons point ici illusion sur ce que l'on appelait âme. A coup sûr on n'y attachait point partout et sans cesse cette idée d'immatérialité complète qu'y attache le métaphysicien moderne; à coup sûr, aussi, cette idée était connue et proclamée dans plusieurs collèges sacerdotaux, quoique l'on semblât, dans le détail des légendes et des doctrines relatives à l'autre vie, méconnaître ou perdre de vue le principe. 3° Jamais, dans la réalité, la tête de chien ne fut, en Égypte, le trait distinctif soit d'Anubis, soit d'Hermès. Des deux Thoths que l'on a voulu distinguer et que nous indiquerons plus bas, Thoth I est toujours figuré anthropo- ou hiéracocéphale; Thoth II, Hermès II ou Hermès mineur, figuré assez souvent avec les traits de l'homme, n'emprunte, en fait de formes animales, que celles de l'ibis ou blanc ou noir, et celles du cynocéphale. Il est vrai qu'avec un peu de bonne volonté on peut se figurer que la tête de ce grand quadrumane ressemble assez à celle du chien; c'est même de là que vient son nom. Il n'est pas très-étonnant que les Grecs s'y soient trompés; mais rien ne nous prouve que primitivement les Égyptiens, en imaginant leur religion, soient tombés dans la même erreur. Au contraire, les détails bizarres et faux qu'ils ont donnés sur le cynocéphale démontrent qu'ils l'ont parfaitement distingué du chien. Disons donc qu'Hermès est représenté sur les monuments

avec une tête de cynocéphale; ne disons pas qu'il est représenté cynocéphale : il faudrait, si ce mot composé n'était ridicule, l'appeler cynocéphalocéphale. Une erreur bien plus étrange encore a eu lieu à propos d'Anubis. Ce n'est point une tête de chien qui couronne le buste du dieu, c'est une tête de chakal (*voy.* Jablonski, ouvrage cité, II, liv. III, p. 46, etc.). Les Grecs, aussi mauvais naturalistes que poètes féconds et intarissables orateurs, ne se donnèrent pas la peine de distinguer l'animal, et si quelquefois force leur fut de s'apercevoir que la tête divine n'était pas celle d'un chien, ils prétendaient y reconnaître celle du loup. 4° Conclure du nom d'Hermanubis l'identité d'Hermès et d'Anubis, c'est comme si l'on disait, en voyant des Thoth-Thôouti, des Knef-Fta, des Bouto-Neith, que Thoth et Pooh, que Knef et Fta, que Neith et Bouto ne sont qu'un, fondamentalement et toujours. N'y a-t-il pas aussi des Herméros, des Hermathènes, des Hermhéracles? Personne pourtant ne s'est avisé, en les voyant, de confondre Hermès avec l'Amour, avec Minerve, avec Hercule, ce qui, par suite, identifierait Minerve et l'Amour, Hercule et Minerve. D'ailleurs en quel temps et dans quelle contrée parurent d'abord les Hermanubis? Ces compositions symboliques émanent-elles d'un institut égyptien ou de quelque syncrétiste étranger? Certes, rien de plus naturel que de réunir les deux dieux en un être composite : leurs fonctions les rapprochent et logiquement et localement. Anubis n'est qu'une émanation inférieure du grand Thoth, mais il n'est pas Thoth. —C'est par suite de cette erreur que presque tous les mythographes penseurs de l'antiquité ont dit tantôt « Hermès est un Anubis lumineux, Anubis un Hermès enveloppé de ténèbres; » tantôt « Anubis est le génie de l'étoile du Chien, de Sirius; » tantôt « deux chiens, l'un dans la division du cancer, l'autre dans celle du capricorne (S. Clém. d'Al., *Strom.*, l. V, VII, p. 671, édit. Potter; et comp. le Planisphère de Kircher), gardent les tropiques, par où le dieu-soleil s'élève vers le nord ou descend vers le sud. » En soi, rien de plus juste que ces trois phrases, qui se justifient mutuellement; car il est à noter que les deux chiens de S. Clément n'en forment qu'un, et reviennent au seul Sirius, dont le lever du matin concourt avec l'entrée du soleil dans le Cancer, et le lever du soir avec l'entrée du soleil dans le Capricorne. Si l'on admettait qu'Anubis est identique à Sirius, il en résulterait bien clairement un Anubis dans le Cancer, un Anubis dans le Capricorne, en d'autres termes un Anubis lumineux, ou Hermanubis et un Anubis ténébreux. Mais l'ensemble du système religieux égyptiaque, dans lequel Thoth appartient à une classe de dieux bien plus élevée qu'Anubis, et tous réductibles à des conceptions métaphysiques, empêche d'admettre l'identité. Lors de l'invention de la troisième dynastie, Anubis fut placé dans la partie sombre de l'hémisphère et dans l'Amenti, et quand on s'aperçut que Sirius (chakal ou chien) correspondait par son lever matutinal à un signe antérieur du Capricorne, le dieu qu'on localisa dans cette partie de la sphère fut bien comparé à Anubis et mis en rapport avec lui; il ne fut point identifié à lui. —Notons de plus que les points où l'astronomie théologique plaçait ces deux images sidériques de Thoth et d'Anubis, sont des points solsticiaux et non des points équinoxiaux. Anubis et Thoth cessent donc là d'être considérés comme horizons;

Thoth devient l'hémisphère supérieur entier, Anubis l'hémisphère inférieur. Quoi qu'il en soit, une fois l'idée de l'identité des deux dieux admise chez les anciens, on conçoit comment ils ont pu présenter Anubis comme réunissant, soit simultanément, soit tour à tour sur son visage, la lumière et les ténèbres (« *nunc atra, nunc aurea facie decorus*, » Apulée, *Ane d'or*, liv. XI), puis lui donner le caducée de Mercure (même passage), puis enfin lui consacrer en même temps qu'au jeune dieu-soleil Haroéri la planète de Mercure, qui d'ailleurs a son siége au Cancer (Dupuis, *Orig. des cultes*, t. III, p. 577). Enfin, en poussant encore plus loin ces rapports, on voit comment on a pu prendre Anubis pour Saturne, dont la planète éponyme a son siége au Capricorne, et qui, d'ailleurs, dans toutes les mythologies, a les analogies les plus frappantes avec Hermès-Mercure (Dupuis, III, 577, et IV, 432). Est-il besoin d'insister sur un rapprochement que l'on pressent déjà, et de dire qu'Anubis est l'original du Cerbère des Grecs? Selon Zoëga, Anubis serait le génie de la chasse. Cette interprétation, appuyée jusqu'à un certain point par un passage de Diodore (I, 87), n'est nullement conforme au génie égyptien. Vogel (*Vers. üb. die Rel. d. alt. Äg.*) est tout aussi éloigné de la vérité, lorsque, dérivant toute la religion égyptienne du fétichisme, il affirme qu'Anubis est le représentant de l'espèce canine en tant qu'utile aux hommes, et que les prêtres, en dotant leur antique Manitou de formes humaines ou semi-humaines, le lièrent à la légende d'Osiris. Dornedden le met au nombre des huit grands dieux (ce qui suppose l'identité d'Anubis et d'Hermès), et veut que le troisième jour de la semaine ait porté son nom.

Le culte d'Anubis ne fut point inconnu à la Syrie, quoique probablement il n'ait point été aussi artistement uni à une légende (*Voy.* Nabo). Soit directement, soit par l'intermédiaire des Phéniciens, il se répandit dans la Grèce quelque temps avant la période alexandrine, s'il est vrai que Socrate, lorsqu'il jurait par le chien (μὰ τὸν Κύνα), attestait Anubis (Porphyre, *Tr. de l'abstin.*, liv. III, ch. 16). Plus tard (vers 100 av. J.-C.) il fut connu en Italie, où les jongleurs, venus de l'Égypte, affectaient de taire son nom, tout en préconisant sa puissance. A les entendre, ce nom divin devait être médité en silence par le pieux adorateur auquel il était accordé de le connaître (Cic., *Nat. des Dieux*, liv. III, ch. 22). Les poètes lui donnent à tout instant l'épithète, assez comique pour un dieu, de *latrator* (l'aboyeur). — Anubis fut principalement honoré à Hermopulis la Grande (Chemmis, d'où le nom arabe moderne Ochmouuéin); mais vraisemblablement il n'était là que divinité parèdre. On voyait aussi son image à l'entrée du temple d'Isis et d'Osiris; elle était portée dans les pompes processionnelles de ces deux dieux. On élevait de petits chiens en son honneur, et même, assure-t-on, on lui en sacrifiait tantôt de blancs, tantôt de noirs : allusion évidente aux deux fonctions prétendues d'Anubis, tantôt lumineux, tantôt plongé dans l'ombre. On voit aussi des monnaies d'Hermopolis, dont le revers porte un chien. Mais dans les monuments égyptiens de date ancienne c'est toujours la tête de chakal qui le caractérise; tel est l'Anubis de cette pierre gravée de Caylus (*Rec. d'antiq.*, t. IV, pl. xiv), que l'on voit protégeant, de ses bras étendus, la momie d'Osiris, portée par un lion; tel est

l'Anubis que porte dans une de ses mains Thôonth à la tête de cynocéphale (*Voy.* Schlichtegroll, *Dactyl. Stosch.*, II, pl. XVII, f. 113). Dans les représentations gréco-égyptiennes ou égyptiaco-romaines, il a toujours le cou et la tête du chien. Une toge, un long manteau ou un long paludamentum, quelquefois la cuirasse et la cotte d'armes emboîtent son corps musculeux; sa chaussure s'élève jusqu'à mi-jambes; d'une main il tient un sistre, de l'autre le caducée, emblème grec de Mercure. Une pierre sépulcrale de la villa Albani le montre portant, outre le caducée, deux épis de blé; quelquefois son pied pose sur un crocodile (symbole du Temps? ou de Saturne?). Il existe plusieurs statues destinées sans doute à représenter des Anubis, mais dont le bas n'est qu'un pilastre quadrangulaire, un Hermès : ce sont là proprement les Hermanubis, quoique les effigies ci-dessus décrites rentrent déjà dans cette classe. Les autres objets le plus fréquemment placés aux mains ou près de ce dieu sont une branche de palmier, un globe, une tortue, etc.

ANXUR ou AXUR, ANXURUS, AXURUS, nom sous lequel primitivement un dieu suprême (Jupiter, dit-on le plus souvent) était adoré dans la ville volsque de Terracine, dont le nom indigène identique à celui du dieu était aussi Anxur. Les médailles et les pierres gravées le représentaient (Rasche, *Lex. rei numar.*, et Schlichtegroll, *Dact. St.*, I, n. 20, p, 93, etc.) sous la figure d'un jeune homme sans barbe, assis sur un trône, un sceptre dans une main et une coupe dans l'autre. Généralement on en a conclu qu'Anxur était Jupiter jeune, et l'on a rappelé l'étymologie ancienne, α, ξύρω (ne pas raser) qui, toute ridicule qu'elle est, semble avoir eu trait au caractère fondamental du dieu. Ce qu'il y a de certain aujourd'hui, après les recherches de Thorlacius, c'est que l'Anxur volsque ne diffère point du Véjovis des Latins, qui tour à tour était un dieu jeune et un dieu malfaisant, auquel on offrait des chèvres en sacrifice (*Voy.* VÉJOVIS). On donnait comme épouse d'Anxur la nymphe Féronie, que ce rapprochement fit prendre depuis pour une forme de Junon, et qui, si l'on voyait dans Anxur un dieu de ténèbres, deviendrait naturellement, soit par le sens même de son nom (fer-alis dea), soit comme dispensatrice des eaux rafraîchissantes, une divinité infernale (*Voy.* FÉRONIE).

ANYO, que le Dictionnaire mythologique de M. Noël donne comme une des deux Grâces athéniennes, est une faute typographique grave. Il faut lire Auxo.

ANYSIDORE, Ἀνυσίδωρος, *qui perfectionne (mûrit, achève) les présents*, surnom de Diane, conviendrait admirablement à Cybèle ou à Cérès. Comp. ANÉSIDORE, si tant est que ce dernier mot ne soit pas une altération d'Anysidore.

ANYTE, Ἄνυτος, Titan représenté dans un temple d'Arcadie, avec l'équipage d'un guerrier, avait, selon la légende des prêtres du lieu, présidé à l'éducation de Junon.

AO, Ἀώ, un des noms d'Adonis. Ceux qui voient partout des étymologies grecques y soupçonnent avec assez de raison le mot Ἠώς (Aurore) altéré à la dorique. Effectivement Apollon était adoré par les habitants du Pont, sous le nom d'Êôos (ἠῷος). Adonis qui, comme on le sait, était un dieu-soleil, se trouve mis formellement en rapport avec l'Aurore par une des généalogies d'Apollodore (liv. III, ch. XIV, §. 35; *Voy.* les art. ADONIS, CINYRE, SANDAK). Nous ajouterons que, dans

cette généalogie, l'Astynoüs qui suit Phaéthon devrait peut-être porter le nom d'Aoüs, que quelques mythologues donnent à Phaéthon, et que par conséquent l'identité partielle déjà proclamée entre Adonis et Cinyre, entre Cinyre et Sandak, se continuerait entre Sandak et Aoüs, entre Aoüs et Phaéthon, enfin entre Phaéthon et l'Aurore. A une vaine nomenclature généalogique se trouverait ainsi substituée une suite de personnifications religieuses, toutes imaginées sous l'influence du système des émanations. Du reste on peut admettre ces dernières conclusions sans faire venir *Ao* d'*Eos*, et surtout sans dire qu'originairement *Ao*, dans les langues orientales signifie l'Aurore. A notre avis, au contraire, Eo n'est qu'une modification ionienne de l'*Ao* primitif; et cet *Ao* dont Phaos (φάος, lumière) n'est qu'une forme postérieure, aurait signifié lumière. A l'appui de cette dernière idée, nous rappellerons qu'Hésychius donne comme un des noms d'Adonis le mot *Lychne* (Λύχνος, luminaire, flambeau), dans lequel on peut voir une traduction d'Ao, et que Bacchus, compté aussi parmi les dieux-soleils et très-rapproché d'Adonis, porta entre autres noms celui de Φάνης, qui veut dire pareillement lumière.

AODH RUADH, c'est-à-dire le Rouge (*myth. irlandaise*), est fils de Badhurn ou Badhuirh, un des trois descendants immédiats d'Eirgeadmhar. Ses deux cousins (Diathorba et Kimbaoth) et lui couvinrent de gouverner, chacun à son tour, la contrée de l'Ulster pendant vingt ou vingt-un ans, ce qui donne pour les trois règnes un total de soixante ou soixante-trois ans. On sait pourtant que, d'après une tradition différente, chaque règne ne se serait composé que de sept ans, et que le nombre vingt-un représente la somme de tous les trois. On peut voir d'autres réflexions sur ce sujet à l'art. EIRGEADMHAR. Aodh le Rouge se noya dans un lieu qui prit de là le nom d'Eas Ruadh, l'endroit rouge. Il n'y a pas de doute qu'Aodh Ruadh ne soit une personnification de ce lieu. Au reste, il n'est pas le seul, et, dans le catalogue mythique des anciens souverains irlandais, on rencontre tour à tour le prince rouge, la main rouge, la tache rouge. Il y a au fond de tout cela quelque sens mystique qui nous reste encore à découvrir. Macha, femme de Kimbaoth, et au fond grande divinité femelle des peuples de l'Ulster, et plus spécialement des Tuatha Dudan, est donnée comme fille d'Aodh Ruadh.

AOEDÉ, Ἀοιδή. *Voy.* AÉDÉ.

AOLLE. *Voy.* ABILE.

AON, Ἄων (g. Ἄονος), fils de Neptune, se réfugia de l'Apulie dans les monts de la Béotie, et donna au pays environnant le nom d'Aonie, qui chez les prosateurs ne s'applique qu'à la portion montagneuse du pays, mais qui est chez les poètes synonyme de Béotie. — Il est clair qu'à lui seul Aon représente les Aones, une des plus anciennes races qui ont habité la Grèce. Suivant les uns, Aones, Pélasgues, Lélègues, Hyantes, ne sont que les clans d'un même peuple primitif; suivant d'autres, et en s'attachant aux corollaires que l'on peut tirer des légendes, les Lélègues Hyantes, qui sont un rameau des Lélègues, précédèrent les Pélasgues, race essentiellement différente, dont les diverses branches ne s'établirent que successivement en Grèce. Les Aones, une de ces branches, arrivèrent en Béotie avec les Cadméens, et en expulsèrent les Hyantes.

AONGUS TUIRMHEACH, chef

hérémonien ou eireamhon dans la mythologie irlandaise, attenta à l'honneur de sa fille, puis, honteux de son crime, cessa de se montrer en public, et prit à cette occasion le nom de Tuirmheach, qui veut dire *honte;* et enfin, lorsque sa victime mit au monde le fruit de l'inceste, le frêle Fiachad Fiamara, il l'abandonna aux flots dans une barque (*Voyez* Fiachad Fiamara).

AONIDES, Ἀονίδες, les Muses habitant l'Hélicon et toute cette partie montagneuse de la Béotie que l'on nomme Hélicon.

AORE, nymphe crétoise, donna son nom à une ville de l'île.

AORIS, Ἄορις, fils du roi corynthien Avante et frère d'Aréthyrée, fut, comme cette princesse, grand ami de la chasse et de la guerre. — Chloris, femme de Nélée, est quelquefois nommée aussi Aoris.

AORSE, Diane ainsi nommée à cause d'une montagne de l'Argolide, où sans doute elle se livrait aux plaisirs de la chasse.

AOUTCHAISRAVA est, dans la mythologie hindoue, le coursier divin à sept ou à quatre têtes qui sortit de la mer de lait, lors de la confection de l'Amrita, en même temps que Jooradeva et le diamant Kastrala.

APALEXICACUS. *Voy.* Alexicacus.

APANCHOMÈNE, Ἀπαγχομένη, c'est-à-dire *l'étranglée*, Diane, ainsi nommée parce que des enfants ayant un jour trouvé une statue de Diane, lui passèrent une pierre au cou et se mirent ainsi à la traîner. Des dévots prirent l'espièglerie au sérieux et lapidèrent les jeunes étourdis. On supposa que c'était Diane même qui, pour venger l'outrage fait à son effigie, avait excité ce violent fanatisme chez ses adorateurs. Cet événement tragique eut lieu à Condyle, bourg près de Caphyes, et primitivement la déesse s'appelait Condyléatide. Peu de temps après la mort des enfants, les femmes avortèrent toutes; l'oracle consulté répondit que ce fléau ne cesserait que quand on aurait sacrifié aux mânes des enfants assassinés. Cette cérémonie se faisait encore du temps de Pausanias.

APÈQUE, Apoecus, Ἄποικος, arrière petit-fils de Mélanthe le Néléide, était Minye d'origine. Il conduisit à Téos, en Asie, une colonie d'Ioniens. Cette ville, fondée primitivement par Athamas II, était habitée en commun par les Minyens d'Orchomène, que ce prince y avait amenés, et par des Cariens. Les uns et les autres reconnurent Apèque pour leur roi. Un peu plus tard, Damase et Naucle vinrent dans le pays à la tête d'Athéniens, et Gérès avec des Béotiens. Apèque leur permit à tous de s'établir dans ses états. L'ordre chronologique des quatre colonies, selon Strabon (liv. XIV), fut celui-ci : 1° Naocle ou Naocle; 2° Apèque, Damase et Gérès. — Apèque veut dire en grec *colon*. Si la colonie en question est réelle, on voit qu'elle a été personnifiée en un prince, ou bien que le prince Mélanthide a été désigné, non pas par le nom proprement dit, mais par un surnom.

APHACITIS, Ἀφακῖτις, surnom local de l'Aphrodite orientale ou plutôt de la grande déesse Passivité-Fécondité (Ilith?) honorée dans la ville syrienne d'Aphaca, entre Héliopolis et Byblos (auj. ruines de Fakra : *Voy.* Bruns, *Beschreibung d. Colesyr.*; et Niebhur, *Reise*, deuxième part., p. 268). Les prêtres de cette ville unissaient à de grandes richesses une haute puissance séculière, et même ils exerçaient dans quelques-unes de

leurs nombreuses propriétés l'autorité souveraine (*Voy.* aux art. Anahid, Enyo, etc., ce qui se passait dans les deux Comana et ailleurs). Auprès du temple était un petit lac sur les bords duquel on allait interroger l'avenir, et dont les eaux en conséquence étaient censées avoir le don de prophétie. La condition *sine qua non*, pour obtenir une réponse de la déesse était de l'argent. On le jetait dans le lac. Le résultat indiquait ce qui devait arriver. Si l'avenir était fatal ou que les désirs du suppliant dussent ne remporter qu'un refus, l'argent tombait au fond. Dans le cas contraire les pièces de monnaie, quelle que fût leur pesanteur spécifique, surnageaient et se tenaient constamment à la surface. On admirait encore auprès d'Aphaca un autre miracle, un feu spontané qui se produisait tout à coup et qui offrait l'aspect tantôt d'un globe, tantôt d'un flambeau. Probablement c'était sinon un terrain imprégné de naphte, comme tout l'Aderbaïdjan, quelque météore ou quelque feu follet dont l'apparition subite effrayait pour long-temps les ignares visiteurs de l'oracle. — Le culte d'Aphacitis subsista jusqu'au règne de Constantin qui le fit détruire parce que c'était une école de débauche. — Pococke (deuxième partie, p. 154 de son *Voyage*) a cru reconnaître l'emplacement du lac sacré d'Aphaca dans le Sémoun, au pied du Liban, au sud de la route de Tripoli à Balbek.

APHARÉE, 'Αφαρεύς, Apollon. Ce nom est le même que Fré (le soleil en Égypte), qu'Hophra (dont les Grecs ont fait Apriès), qu'Ophir, l'Eldorado de la Bible, que Phères, qu'Éphyre, villes parmi lesquelles se distingue surtout Corinthe, que Féridoun, le héros persan, enfin qu'Abaris. Nous livrons aux lecteurs ces homéonymies qu'il eût été facile de multiplier. — Trois autres personnages mythiques ont le nom d'Apharée : 1° un Grec, fils de Calétor, tué par Énée, sous les murs de Troie ; 2° un Centaure qui, aux noces de Pirithoüs, allait lancer sur le héros un énorme quartier de roc qu'il avait détaché de ses mains, lorsque Thésée lui cassa le bras d'un coup de massue ; 3° un roi de la Messénie, fils de Périérès et de Gorgophone, époux de la princesse lacédémonienne Polydora, Laocôose, ou Arène, et père de trois fils, Pise, Idas et Lyncée.

APHARÈTE, 'Αφάρητος, enleva Marpesse, fille d'OEnomaüs.

APHARÉTIDES, 'Αφαρητίδαι (ou au duel -ίδα) les deux fils d'Apharée (*Voy.* Idas et Lyncée.)

APHÉE, en latin Aphæus et Aphæa, 'Αφαῖος (qu'on traduit par le lumineux), et 'Αφαία (qu'on traduit par l'*invisible*), surnom d'Apollon et de Diane. Le premier est regardé comme synonyme d'Apharée, et cependant les méthodes étymologiques dérivent celui-ci d'ἀφαίρω et Aphée de φάος. Pour le deuxième on le fait venir d'α privatif et de φαίνω paraître. — On donna aussi ce nom à la belle crétoise Britomartis, qui n'est au fond qu'une incarnation ou une forme de Diane (*Voy.* Britomartis).

APHÉLIOTÈS ou APÉLIOTÈS ('Αφ... ou 'Απηλιώτης), le vent d'est, ou, comme disaient les anciens, de l'orient équinoxial, avait été représenté sur la face est de la Tour des vents à Athènes, sous la figure d'un beau jeune homme, portant dans le pan de son manteau des fruits et un rayon de miel (Stuart, *Antiquités d'Athènes*, I, 14, édit. Landon). C'est indiquer que la pluie qu'il fait tomber sur la terre anime la végétation.

APHÉSAS ou APÉSAS, Ἀφέσας ou Ἀπέσας, héros mythique, donna son nom à une montagne du territoire de Némée, célèbre en mythologie, 1° parce que Persée y offrit à Jupiter le premier sacrifice ; 2° parce que là le lion, terreur des forêts néméennes, tomba sous les coups d'Hercule. Autant de symboles du soleil s'élançant de derrière les montagnes de l'est dans les cieux ! C'est le jour qui rend hommage, qui offre l'harmonieux sacrifice à l'être des êtres. La fuite, la mort, en un mot la disparition des bêtes farouches, puissantes ennemies de l'homme, sont un des mille bienfaits, un des mille triomphes du soleil.

APHÉSIOS, Ἀφέσιος, nom sous lequel Jupiter avait un temple, 1° à Égine, 2° sur la cime d'un mont qui commandait la voie scironienne. Selon la légende éginète, l'épithète faisait allusion à une grosse pluie que le Dieu avait envoyée à la Grèce affligée depuis long-temps d'une horrible sécheresse. Une tradition un peu plus détaillée voulait qu'Éaque, roi d'Égine, après avoir sacrifié à Jupiter Pallénien pour obtenir qu'il mît un terme au fléau, puis fait porter une portion de la victime sur la montagne, l'eût de là précipitée dans les flots. Aphésios (ou au pluriel *Aphésioï*, au duel *Aphésiô*) est aussi le nom de Castor et Pollux, qui étaient censés présider aux barrières de l'hippodrome, et qui, peut-être, avaient des chapelles dans quelques enceintes.

APHIDAS, Ἀφείδας, fils d'Arcas et d'une mère qui se nommait Léanire ou Méganire, suivant les uns, et qui, selon les autres, était la dryade Érato ou la nymphe Chrysopélée, régna dans le territoire de Tégée, et eut pour fils et pour successeur Alée (Apollod., II, IX, 1 ; Pausan., VIII, 4 ; schol. d'Apollonius, I, 102). Le tableau synchronistique de M. Petit-Radel place Aphidas de 1430 à 1400. — Les poètes mentionnent deux autres Aphidas : 1° un Centaure qui tue Dryas, toujours aux noces de Pirithoüs. Il dormait sur une peau d'ours (Ovid., *Métam.*, XII, 317). 2° Un prince d'Alabande, fils de Polypémon et frère d'Épérite, dont Ulysse prit le nom pour ne point se découvrir immédiatement à son vieux père Laerte (*Odyss.*, XII, 304, etc.).

APHIDNE, Ἄφιδνος, parèdre solaire qui lie les légendes athéniennes de Thésée à la série des fictions lacédémoniennes sur les Tyndarides. Il est gouverneur (roi? vice-roi?) de la ville éponyme (Aphidne ou Aphidnes). Quand Thésée, heureux ravisseur d'Hélène, veut la cacher aux regards de ses frères, c'est Aphidne ville qui sert d'asile, c'est Aphidne héros qui sert de gardien à la belle captive. Toutefois Éthra, la mère du dieu-soleil athénien le seconde dans cette fonction : comparez le rôle d'Éthra auprès d'Hélène dans Ilion. Plus tard Castor et Pollux, instruits de tout par Académe, saccagent Aphidne ville : Aphidne héros n'en reste pas moins un personnage important ; il adopte les Tyndarides, il les initie aux grands mystères d'Athènes (les Éleusinies ?) ; en un mot, il réabsorbe plus que jamais les Dioscures de Lacédémone dans la grande Monade soleil des Athéniens.

APHIRAPE, Ἀφειράπη ou Ἀτροφέτη, déesse qui, selon Hygin (*Préf.*), était la fille de Pélos et de Phébé. Nitsch (*Neu. myth. Lex.*) soupçonne en elle une fille de Cœus, et par conséquent une sœur de Latone et d'Astérie.

APHNÉE, Ἀφναῖος, et en latin Aphnæus, Mars, à cause des brus-

ques changements qu'apporte la guerre dans les états (ἀφναῖος, subit). On explique aussi cette épithète par qui tète ou fait téter : allusion à Europe, qui mourut en couches, et dont, grâce à Mars, son ancien amant, le cadavre allaita son enfant.

APHRODITE, Ἀφροδίτη, et quand on admet la divinité mâle, Ἀφρόδιτος, est le nom de Vénus en grec. C'est à l'art. Vénus qu'il faut recourir pour connaître tout ce qui regarde cette déesse, léguée par l'orient à la Grèce. Nous ne voulons que donner les diverses étymologies tentées jusqu'ici pour expliquer l'origine du nom d'Aphrodite. Ce sont : 1° *Aphros* (ἀφρός), écume, parce que Vénus, dit-on, sortit de l'écume des flots (opinion des Grecs); 2° le radical inconnu du latin *Aprilis* (vulgairement on dérive ce mot d'*Aperire*), qui était consacré à la déesse de la beauté et des amours; 3° le radical de *Taprobane* (opinion de Rister, *Vorh.*, p. 98); 4° celui de Cypre (en grec *Kypr*... Κύπρ..), d'où Koupr, Houpr, Houphr; 5° *Ophir* (qu'on se rappelle ici le *Venus aurea* si fréquent dans les poésies de la haute antiquité); 6° Un mot tel qu'*Aphrod*, *Aphrot*, *Afrodt* (Ἀβρότη), pour nuit (la haute Vénus est la passiveté suprême, la matière, la nuit-pâte-chaos; ainsi Athor, en Égypte, affecte souvent les traits de Bouto, à tel point même que Creuzer les a confondus); 7° *Fré* (le soleil d'Égypte) et peut-être un mot hellène ou hindou tel que *Div*, *Dit*, ou mieux Aditi (comp. cet article); de Fré-Aditi, combinaison indo-égyptiaque, arriver au grec Aphrodite n'est ni difficile, ni étrange, et les idées sont admirablement en harmonie; 8° l'allemand *Frau*, dame, d'où la belle déesse scandinave Fréia, autrement Frode, Vénus des Eddas (Schwenck, *Etymologisch-myth. Andeutungen*, p. 237).

APHTHAS ou OPAS, corruption latine de Fta.

APIE, Ἀπία, la Terre, chez les Lydiens, était regardée comme une puissante déesse. Notez 1° qu'Apie aussi est le plus ancien nom du Péloponèse; 2° qu'une nourrice d'Hercule, Abia, donna son nom à cette péninsule.

1-3. APIS, Ἆπις, que l'on nomme aussi Épopée ou Épaphe, était fils de Phoronée et frère de Niobé. Suivant les uns, il monta sur le trône après la mort de son père, et gouverna d'une manière tellement tyrannique qu'il perdit à la fois le trône et la vie. Selon les autres, il ne régna point, et la souveraineté d'Argos passa immédiatement de Phoronée à son petit-fils Argus ou Pelasgue, fils de Niobé et de Jupiter. Une tradition extrêmement répandue faisait périr Apis sous les coups de Telchin et de Thelxion, princes de Sicyone. Et d'autre part, chose étonnante, les généalogies sicyoniennes présentent les rois de l'antique Sicyonie dans cet ordre : Égialée, Europs, Telchin, Apis, Thelxion. Des modernes en ont conclu, et les anciens leur en avaient donné l'exemple, qu'Apis était fils de Telchin et père de Thelxion; mais dans ce cas, il faut admettre deux Apis contemporains, l'un sicyonien et Telchinide, l'autre Phoronide et argien. C'est ce qu'on a fait; on verra plus bas que nous n'approuvons pas ce dédoublement. Auparavant, remarquons un troisième récit selon lequel Apis, fils de Phoronée, après avoir chassé les Telchines du Péloponèse, passa en Égypte à la tête d'une troupe nombreuse, y forma un

puissant établissement, bâtit Memphis, et fut adoré après sa mort sous le nom de Sérapis. M. Raoul Rochette croit que cet Apis, Inachide aussi, mais différent du fils de Phoronée, régna dans Sinope. En effet, suivant Saint Épiphane (*Anchorat*, § CVI, tom. II, p. 107, dern. éd. de Paris), le premier souverain de cette ville fut un Apis Inachus, dont la fille se nommait Io, comme celle que la tradition vulgaire donne à Phoronée; et, au dire de Tacite (*Annal.*, IV, 23), le culte de Sérapis fut porté de Sinope en Égypte. Pour nous, si nous attachions la moindre importance à des conjectures historiques, relativement à la vie de l'individu, voici ce que nous verrions dans cette suite de dires mythologiques, en y réunissant la guerre faite par Phoronée aux Telchines (*V.* Phoronée). Apis, fils de Phoronée, conduisit les Argiens, sujets d'Inachus, contre les Telchines de la Sicyonie, les vainquit, réduisit les uns à fuir dans Rhodes, et les autres à reconnaître momentanément sa puissance. Mais bientôt la race conquise reprit le dessus : la force brute (Telchin) avait succombé; l'adresse (Telchin-Thelxion) l'emporta. L'empire naissant d'Apis croula. Ainsi s'expliquent et la présence d'Apis entre Telchin et Thelxion, rois d'un autre sang, et la mort d'Apis. Cette mort, c'est la fin de sa puissance à Sicyone. Naturellement, il eût dû s'enfuir à Argos; mais, soit par crainte du courroux de son père, soit par suite des intrigues d'une sœur plus reine que le roi lui-même, et qui voulait assurer le trône à son fils, soit enfin que les chemins lui fussent fermés, il fait voile pour l'Asie et va fonder Sinope. — Nous ne pouvons achever sans dire que plusieurs auteurs ont vu dans Apis le vrai séducteur et le ravisseur d'Io. D'ordinaire, c'est au compte de Jupiter que l'on porte ce double attentat. Ceux qui croient qu'il n'est pas une fable qui ne couvre un fait historique les rejettent sur l'oncle d'Io. C'est ainsi qu'à Rome, Amulius et non Mars s'introduit dans la couche de Réa Silvia. Ajoutons que rien n'oblige, même dans ce point de vue, à faire d'Io la nièce d'Apis. Elle peut, tout en devenant la proie de ce prince déchu, être fille de Criase ou d'Argus ou de tout autre Inachide (*V.* Io). Enfin, songeons 1° qu'à l'aide du nom d'Io, nous nous trouvons de nouveau ramenés en Égypte comme par le récit relatif à la fondation de Sinope par un Apis; 2° que le fils d'Io s'appelant Épaphe, et Épaphe étant donné comme le même nom qu'Apis, le fils et le père se trouvent avoir le même nom. — Il y a deux autres Apis : l'un, Étolien, purgea le Péloponèse des bêtes farouches qui le rendaient presque inhabitable et vit, en conséquence, la péninsule prendre le nom d'Apie (comp. Apie); l'autre, est un fils de Jason, né à Pallantium, et qu'Étole tua par mégarde aux jeux funèbres donnés sur la tombe d'Azan.

4. APIS, célèbre dieu-bœuf de l'Égypte, était censé l'incarnation, l'image brillante de l'âme d'Osiris. En tout l'Égypte eut quatre dieux-taureaux différents, Apis, Mnévis, Bacis ou Pacis, Onuphis ou Omphis, auxquels on peut joindre la vache Ahé consacrée à Bouto et adéquate zoologique de Bouto même. Sans nul doute Apis est le plus connu de ces quatre ou cinq divins animaux. Il était, dit-on, consacré à la lune, tandis que Mnévis, Pacis, Onuphis, l'étaient au soleil. Sa résidence était à Memphis, celle de Mnévis à Hé-

liopolis ou On. La vie de chaque taureau divinisé était limitée à 25 ans. Si au bout de ce temps l'animal ne mourait pas, les prêtres le noyaient solennellement dans le Nil au milieu des chants et des hymnes. On procédait ensuite à la recherche d'un nouvel Apis, opération minutieuse et longue dans laquelle on peut deviner combien de fraudes, d'intrigues et de machinations de toute espèce étaient mises en jeu par les prêtres. A considérer la cérémonie seulement sous le point de vue mythique, on est frappé du rapport que présente ce drame sacré avec celui de la mort et de la recherche d'Osiris, de la mort et de la résurrection d'Adonis. Ce n'est pas un rapport, à vrai dire, c'est une identité. On reconnaissait le bœuf Apis à divers signes particuliers dont la réunion miraculeuse n'appartenait, dit-on, qu'à un seul animal à la fois. Élien porte à vingt-neuf le nombre de ces marques distinctives. Ce nombre qui est symbolique, comme les signes eux-mêmes, avait trait aux vingt-neuf jours de la révolution lunaire. On peut lire le détail de ces signes dans Plutarque (*Isis et Osir.*), et dans Dupuis qui les explique conformément à son système, mais avec plus de vérité qu'il n'y en a d'ordinaire dans ses conjectures astronomico-religieuses. Les principaux étaient une tache blanche en forme d'amphicycle (croissant lunaire) sur l'épaule gauche et un scarabée sous la gorge : cet insecte, on le sait, était l'image de la faculté générative. On ne peut guère se refuser à croire que l'animal sacré devait le plus souvent ces marques à la peinture, ou bien que les prêtres électeurs n'étaient pas difficiles sur l'exactitude des formes du signe. Apis habitait à son gré deux petits temples entourés de gras herbages qui étaient des Téménus ou enceintes sacrées. Les prêtres, en le ramenant du pâturage, le laissaient entrer du côté qui lui plaisait davantage. Probablement ces deux temples étaient l'un une espèce d'Ammonium, l'autre un Typhonium; et le choix que l'animal faisait de l'un ou de l'autre était d'heureux ou de sinistre augure. — M. Champollion jeune écrit, d'après les monuments, Hapi et non Apis.

APOLLON, Apollo (g. *inis*), Ἀπόλλων (g. -ωνος), dieu du jour, de la divination, de l'harmonie, de la médecine et des beaux-arts, passait, en Grèce, pour fils de Jupiter et de Latone (*Voy.* Latone). Les persécutions de Junon, toujours jalouse des rivales qui lui enlevaient le cœur de son époux, n'avaient laissé d'autre asile à cette fille du titan Cœus que l'île oscillante de Délos. Suivant un récit de la plus haute antiquité, elle y arriva du pays des Hyperboréens déguisée en louve et guidée par des loups. Douze jours lui furent nécessaires pour ce voyage. Parvenue dans l'île flottante, qu'un dieu (Neptune) fixa pour elle, elle y accoucha de deux jumeaux, Diane d'abord, et ensuite Apollon. Elle n'était alors qu'au septième jour du septième ou plutôt du huitième mois de sa grossesse (Spanheim, sur Hésiode, *Trav. et Jours*, 768; Schol. de Callimaque, *Hymne à Délos*, 251). Une tradition fameuse nous montre Latone s'appuyant, dans les douleurs de l'enfantement, sur un tronc d'olivier ou de palmier, dont les branches l'ombragent. Diane, qui était venue au monde la première, l'aida dans la deuxième moitié de ce laborieux accouchement. Aussitôt après sa naissance, les nymphes lavèrent le nouveau dieu dans leurs ondes, et il cé-

lébra lui-même son immortalité. Le vieil Olen de Lybie, un des suivants de Latone, chanta aussi cette illustre naissance. Apollon ne fut point allaité par sa mère; c'est Thémis qui se chargea de nourrir son enfance de nectar et d'ambrosie. A peine le jeune dieu eut-il goûté cette nourriture divine, qu'il s'élança d'un bond hors de ses langes, choisit la lyre et l'arc pour attributs, et se mit à parcourir les plaines. Cinq jours seulement s'étaient écoulés depuis sa naissance, et déjà l'énorme dragon que Junon avait envoyé à la poursuite de sa mère, et qui est connu en mythologie sous les noms de Delphîn et de Python, avait succombé sous les traits qu'Apollon avait reçus de Vulcain. C'est vers cette époque aussi qu'il fit choix du plateau de Delphes pour son séjour, et de son temple pour le lieu où il rendrait ses oracles. Thémis, sa nourrice, ou bien, selon d'autres, la Terre; selon quelques-uns, la Terre d'abord, et ensuite Thémis, enfin Phébé, en avaient été longtemps en possession : Python veillait à la porte du sanctuaire. Le jeune fils de Latone, en perçant ce fidèle gardien, déposséda l'antique déesse. On serait porté à croire que par le fait seul de la possession, Apollon était devenu prophète. Il n'en est rien. Ce dieu était déjà initié à l'art prophétique. Suivant le scholiaste de Pindare (*Argum. des Pythiq.*), c'est de Pan qu'il avait appris la science de l'avenir. D'autres veulent qu'il eût reçu ce don merveilleux de Jupiter, à la charge de ne jamais le communiquer à d'autres dieux. Ovide (*Métarmorph.*, I, 575) suppose qu'en même temps, et en mémoire de sa victoire sur le dragon, Apollon institua dans Delphes les jeux pythiques. L'aventure de Daphné, la première mortelle pour qui Apollon ressentit les feux de l'amour, et qui, sur le point de tomber entre ses mains, fut métamorphosée en laurier, se place immédiatement après cette époque. Apollon, au désespoir, détacha de la tige nouvelle quelques branches, s'en fit une couronne, et voulut que désormais l'arbre lui fût consacré. C'est aussi pendant le temps de sa première jeunesse qu'Apollodore nous montre le dieu qui aime l'arc et la lyre triomphant de Titye et de Marsyas: le premier, géant énorme, était venu de l'île d'Eubée à Delphes pour voir le dragon; il devint amoureux de Latone et voulut lui faire violence. Les cris de la mère appelèrent les deux enfants à son secours, et Titye périt sous leurs flèches (Apollodore, I, 4; Pausanias, III, 18; X, 11). Le second s'était vanté de l'emporter sur Apollon, en talent musical. C'était un satyre que la fable met en rapport avec la vieille Cybèle de la Phrygie, et à qui le hasard avait fait ramasser la flûte jetée par Minerve. Les Muses furent choisies pour arbitres de ce différent. D'abord Marsyas sembla vainqueur; mais quand Apollon, unissant sa voix à la lyre, eut fait entendre des chants que l'agreste joueur de flûte ne pouvait imiter, force fut que son adversaire confessât son infériorité. Apollon usa cruellement de sa victoire. Suivant les uns, il le fit écorcher vif; selon les autres, il le fit attacher nu à un arbre, après quoi un esclave scythe lui arracha tous les membres, les uns après les autres. Sur ces entrefaites éclata la guerre entre les Titanides ou Titans et les Cronides ou fils de Saturne (vulgairement Titanomachie). Apollon s'y distingua d'abord. Une de ses flèches creva l'œil gauche d'É-

phialte (l'Aloïde?). Mais à la fin, il tourna le dos, comme tous les dieux, et s'enfuit en Égypte, déguisé en grue. Quand l'empire du ciel revint à Jupiter et à ses adhérents, il le suivit dans l'empirée. C'est alors qu'il disputa le prix de la course à Mercure, à Mars celui de la lutte, et qu'il les vainquit l'un et l'autre (Pausanias, V, 7). La fin malheureuse de Daphné ne l'avait pas rendu insensible aux traits de l'amour. Au ciel, il offrit ses hommages à Vénus, épouse de Vulcain et amante de Mars. Sur notre globe, il aima Cybèle, et peut-être l'aventure de Marsyas se lie à cette tendresse passagère du dieu-soleil pour la terre. De plus, il eut successivement pour maîtresses Coronis, fille de Phlégyas et fiancée d'Ischys; Cyrène, qu'il conduisit des flancs boisés du Pélion, en Libye; Éthuse; Manto, fille de Tirésias; les muses Uranie et Calliope; les sept Pléiades; Évadné, Issé, Arée, les deux Acacallis, Acanthis, Climène, Chio, Rhodé, Phthie, Rhéo, Arsinoé, fille de Leucippe; Clytie, qui fut changée en héliotrope; Leucothoé, qu'Orchame, son père, fit enterrer vive, en punition de sa faiblesse, et que les dieux transformèrent en arbre à encens. Cassandre, à qui il accorda le don de prédire les mystères de l'avenir, fut pour lui aussi cruelle que l'avait été Daphné; Marpesse, fille d'Événus, ne répondit pas mieux à sa tendresse : Apollon se battit même avec Idas, son amant, pour la lui ravir; Jupiter sépara les combattants et les décida à s'en rapporter au choix de Marpesse. Celle-ci préféra Idas. De tous les fils qu'il eut de ces mortelles faciles, Esculape et Phaéthon furent les plus célèbres. On connaît la funeste tentative du dernier. Apollon ayant eu l'imprudence de lui confier le char solaire à gouverner, Phaéthon le laissa tomber dans l'Éridan (*Voy.* Phaéthon). Quant au premier, digne rejeton du dieu de la médecine, il s'était déjà signalé par des cures qui tenaient du prodige, lorsqu'un dernier miracle, un mort rendu à la vie, excita le courroux de Jupiter. Il prit sa foudre et réduisit en poussière l'insolent sauveur des hommes. Apollon, non moins irrité de la mort de son fils que Jupiter ne l'avait été de ses talents, se vengea sur les Cyclopes, fabricateurs de la foudre, et les tua. Le maître des dieux le mit alors au ban de l'empire céleste, et lui défendit de reparaître avant un an dans l'Olympe. Ce court exil fut employé par Apollon à visiter la Thessalie, où il donna le modèle de la vie pastorale. Les riantes prairies de cette fraîche contrée le virent douze mois de suite conduire les troupeaux d'Admète. C'est là sans doute que Mercure, plus fin que ce berger novice, lui escamota des bœufs, sa lyre et son carquois. Au reste, le roi de Phère traitait Apollon plutôt en ami qu'en esclave; le fils de Latone reconnut ses bons offices, en attelant à son char un sanglier et un lion, brillants coursiers, dont l'aspect lui valut la main d'Alceste (*Voy.* Admète), et en tuant les serpents qui, la nuit des noces, interdisaient aux nouveaux époux l'entrée de la chambre nuptiale. Les mythographes des temps postérieurs ont même supposé entre Apollon et Admète une liaison que l'extrême dépravation des mœurs rendait commune en Grèce. Déjà semblable attachement avait fait d'Apollon le compagnon assidu d'Hyacinthe, fils d'Amyclas, puis de Cyparisse, que l'un et l'autre il tua, en jouant, d'un coup de disque (*Voy.* Cypa-

RISSE et HYACINTHE). Le massacre des Cyclopes n'était pas le seul grief que Jupiter eût à reprocher à son fils. Apollon avait osé s'engager avec Neptune dans une conspiration contre le souverain des dieux. Le plan des conjurés était de le charger de fers. Un second exil fut la récompense de ce projet. Cette fois, Apollon alla en Troade. Neptune, soumis au même châtiment que lui, le suivit. Tous deux offrirent leurs services à Laomédon pour garnir sa ville de digues puissantes et de murailles inexpugnables. Le roi parjure accepta; mais, quand les travaux furent exécutés, il refusa le salaire convenu. Les deux bannis se vengèrent; et tandis que Neptune faisait surgir du sein des mers un cétacé gigantesque, auquel il fallait que Laomédon livrât sa fille Hésione, Apollon envoyait une épidémie à Troie. Les deux années d'épreuves étaient finies. Apollon, revenant au ciel, trouva son père plein de tendresse pour lui, et obtint qu'on lui confierait la conduite du char du soleil, qui, jusqu'alors, avait été dirigé par Titan, Hélios, ou Hypérion. C'est alors qu'il prit le nom de Phébus, sous lequel il n'est pas moins connu que sous celui d'Apollon. Ainsi ce n'est qu'après cette époque qu'il faudrait placer la chute et la mort de Phaéthon, si l'on entreprenait de soumettre à la chronologie les évènements mythiques dont se compose la légende d'Apollon. Il est essentiel de noter ici que comme dieu-soleil Apollon conduit un char à quatre chevaux (et non, comme l'Aurore ou comme la Nuit, un char à deux chevaux). Les autres soleils étaient ou des navigateurs, ou des cavaliers (LEUCIPPE), ou de forts marcheurs, des vélocipèdes célestes (OXYPORE). C'est lui-même qui conduit son char; le Souria hindou, au contraire, a pour cocher Arouna, personnification mâle de l'Aurore. Les coursiers solaires sont blancs et tout éclatants de lumière. Leurs noms même désignent leur physionomie et leurs fonctions. Ce sont Éôos (c'est-à-dire l'*oriental*), Éthon (*Æthon*, Αἴθων, le *brûlant* ou l'*incandescent*), Pyroïs (Πυρόεις, *de feu*), Phlégon (le *flamboyant*). Tous les soirs il les dételle et va se plonger, avec le brûlant attelage, dans la mer, qu'il colore de ses feux, c'est-à-dire, en langage poétique, dans les bras de Téthys, que les mythologues transforment ainsi en amante d'Apollon. Ajoutons, pour compléter le tableau, plusieurs mythes qui ne laissent pas d'avoir de l'importance. Pan aussi eut une dispute musicale avec Apollon. Cette fois, c'est Midas qui fut choisi pour juge de la lutte entre le joueur de flûte et le joueur de lyre. Le roi de Célènes donna la préférence à la flûte. Apollon se borna, dans son dépit, à faire croître des deux côtés de la tête de son juge des oreilles d'âne. Semblable combat a lieu entre Apollon et Linus, que pourtant presque tous les mythologues donnent comme son fils. Linus est vaincu et tué. Une tradition mégarienne rapportait au dieu du soleil la construction des murs de Mégare. Une pierre sur laquelle le céleste maçon posait souvent sa lyre avait conservé une sonorité mélodieuse et faisait entendre, dès qu'on la touchait, un murmure semblable aux accents de la lyre. Ailleurs, on voit Apollon soutenir une lutte avec Hercule pour la possession du trépied de Delphes, qu'a enlevé le héros de Thèbes, irrité de ne pas recevoir de réponse de l'oracle. Probablement ce mythe voile quelque aventure relative à la fois et à l'antagonisme des deux cultes, et à l'impiété de quelques im-

périeux visitants que l'amphibologique solution de la Pythie ne pouvait contenter. Pendant la guerre de Troie, il prend parti pour les sujets de Priam. Enfin Apollon se trouve en rapport avec les Muses. Bien mieux encore que Bacchus et qu'Hercule, c'est le Musagète par excellence (*Voy.* MUSAGÈTE). Seul dieu au milieu de ces ravissantes déesses de l'harmonie, des sciences et des beaux-arts, il fait retentir à leurs oreilles la phorminx, la cithare, la lyre aux cordes d'or, tantôt sous les voûtes étincelantes où les dieux, à table, boivent à longs traits le nectar et l'immortalité; tantôt sur les cimes de l'Hélicon ou du Pinde. Son séjour dans les cieux n'empêche point qu'il n'habite six mois Délos et six mois la Lycie. Dans tous les cas on le représente comme le plus beau des dieux et comme doué d'une jeunesse éternelle. Le fer n'a jamais retranché une boucle à sa longue chevelure : la barbe, indice de la virilité, ne hérisse point son visage : les exceptions à ce principe sont dues ou à des idées antérieures à la conception de l'Apollon d'Afrique, ou à des influences étrangères. Nous avons vu déjà que le palmier, l'olivier, le laurier, lui étaient consacrés. Il faut y joindre le myrte qui, comme le laurier, passait pour un arbre inspirateur, le lotos, le genevrier, le cyprès (se rappeler CYPARISSE), la jacinthe (*Voy.* HYACINTHE), l'héliotrope ou tournesol (*Voy.* CLYTIE), et diverses autres fleurs. Parmi les animaux, le coq matinal, le cygne harmonieux, l'épervier au vol ambitieux, sonore, rapide, la cigale, le griffon, étaient ses parèdres ou ses emblèmes. Les Égyptiens prétendaient qu'Apollon était fils de Chus et simple mortel; mais que son extrême beauté lui avait valu le surnom et par suite le nom de soleil. On sait en effet qu'en Orient *soleil*, pour les hommes, et *lune*, pour les femmes, expriment la plus haute beauté. D'autres traditions, en partie égyptiennes, mais altérées par la traduction grecque, faisaient naître Apollon et Diane de Bacchus et d'Isis. Cicéron, qui croit qu'Apollon a réellement existé, ajoute qu'on a réuni sur une seule tête les actions de quatre homonymes, qu'il regarde, le premier, comme fils de Vulcain; le second, comme fils de Corybas et né en Crète; le troisième, comme Arcadien et habile législateur (c'est celui-là qu'il appelle Nomios, à l'accusatif NOMION); le quatrième, enfin, comme fils de Jupiter et de Latone. Ces quatre Apollons se réduisent, pour nous, à quatre cultes, ou quatre phases de culte, soit réelles, soit imaginaires. En effet, nous verrons plus bas, dans la Crète, une des principales succursales d'Apollon. Le Péloponèse (que représente ici l'Arcadie) devint ensuite la métropole de son culte. Plus tard, des notions particulières à ces deux pays, et de quelques autres encore, se forma l'idée de l'Apollon hellénique vulgaire. L'Apollon d'Égypte, c'est Fré soleil, fils de Fta. Cicéron aurait dû compter un cinquième Apollon, qu'il aurait fait fils d'Ilithye ou Junon. — Le culte d'Apollon était répandu dans toute la Grèce, dans les îles de l'Égée, dans la Crète et dans l'Asie Mineure, notamment dans la Lycie. Parmi ses temples, qui naturellement se divisent en deux classes, les temples à oracle et les temples sans oracle, on distingue surtout ceux de Delphes en Phocide, sur le Parnasse, d'Actium (sur le promontoire même), d'Asine en Argolide, de Phare sur le golfe de Messénie, de Délos, des îles de Grynæum et de Thymbra (ces deux

derniers en Troade), de Milet, sur la côte ionienne de l'Asie Mineure, mais déjà en Carie, de Claros et de Patare en Lycie. Claros, Patare, Grynæum, Délos et Delphes avaient des oracles, ainsi que Milet, dont le sanctuaire prophétique était connu sous le nom d'oracle des Branchides (*Voy*. Branchus). De plus Tanagre avait un temple consacré en commun à Vénus, Bacchus, Thémis et Apollon. A Rome, où comme constructeur des murailles de Troie, Apollon ne pouvait manquer de jouer un grand rôle dans les récits populaires, il eut sur le mont Palatin un temple magnifique. Au reste, Auguste, qui le lui éleva, prétendait être son fils, ou, si l'on cherchait une interprétation théologique plus haute, son incarnation (comparez Horace, ode 11 du liv. I); et la famille Julia le regardait comme son protecteur spécial. A la tête des fêtes d'Apollon se placent d'abord les jeux pythiques, institués, comme nous l'avous vu, en commémoration de la victoire du dieu sur Python; puis les Daphnéphories. Les jeux pythiques se célébraient dans une grande plaine aux environs de Delphes. Les Amphictions y siégeaient en qualité d'Agonothètes ou de juges. Primitivement ils n'avaient lieu que de huit en huit ans et ne consistaient qu'en combats de chants et de musique; dans la suite ils devinrent quadriennaux, comme les jeux olympiques, de sorte qu'ils servirent d'époque aux habitants de la Béotie, de la Phocide et de toute la haute Grèce, et l'on y admit les cinq exercices du pentathle et les courses de char. Dans les Daphnéphories, qui se renouvelaient à Thèbes de neuf en neuf ans, un des plus beaux adolescents de la ville, revêtu d'habits magnifiques, chaussé d'iphicratides, les cheveux épars et la tête ceinte d'une couronne d'or, portait en pompe un olivier orné de guirlandes de laurier et de fleurs entrelacées. Aux branches de l'arbre chéri d'Apollon étaient suspendus un grand globe figurant le soleil, puis d'autres globes, qui représentaient la lune et les planètes (c'est à tort que quelques-uns disent les étoiles fixes). Des couronnes, au nombre de trois cent soixante-cinq, environnaient le grand globe, et faisaient allusion au nombre de jours que le grand astre emploie à faire sa révolution. Si d'autres couronnes encore décoraient les autres globes, probablement celles de la sphère lunaire allaient à vingt-huit; les planètes dont les révolutions n'étaient point connues n'en portaient qu'une, comme simple emblème de leur divinité, ou, pour employer ici des termes orientaux, de leur royauté (comp. les art. Baal, Moloch, etc.). Le jeune homme désigné pour cet honneur, que se disputaient les familles thébaines, était salué du titre de Daphnéphore (ou porte-laurier), qu'abusivement on étendait à tous les membres d'un cortège de jeunes gens qui l'accompagnaient et à un parent qui se tenait à côté de lui, portant à la main une baguette entrelacée de guirlandes, et qui remplissait des fonctions analogues à celles de paranymphe ou de parrain. Un chœur de vierges, tenant des rameaux, suivait les Daphnéphores, en chantant des hymnes dits Daphnéphoriques. On s'avançait ainsi vers le temple du dieu, que l'on invoquait sous les noms d'Isménios et de Galaxios (*Voy*. de plus, pour l'origine de cette fête, Polémète). Les Daphnéphories et les jeux pythiques, quoique ayant lieu dans des localités différentes, appartiennent cependant au vieux groupe de cérémonies, et avaient un même centre commun, à

Delphes. Au sanctuaire continental s'en opposait un autre au sein des mers, c'est Délos, plus saint encore s'il est possible. Une paix éternelle régnait dans Délos : un homme ne pouvait y entrer armé; les chiens en étaient bannis, de peur qu'ils ne fissent la guerre aux lièvres et aux lapins. Les mourants étaient transportés de l'enceinte de l'île dans celle de Rhénée, qui n'en était distante que de cinq cents pas, et les Athéniens, en s'en emparant la première année de la guerre du Péloponèse, poussèrent leurs scrupules purificatoires au point de refouler aussi dans Rhénée les ossements de ceux qui jusque-là avaient été enterrés à Délos. Les Délies, que les Athéniens, et d'autres états de la Grèce (Rhénée, Mycone, Céos, Andros, Ténos), venaient célébrer tous les quatre ans dans cette métropole insulaire du culte d'Apollon, ne le cédaient point en magnificence aux Daphnéphories. Des députations solennelles, composées des premiers citoyens de chaque ville, s'embarquaient sur un navire sacré que l'on appelait Parale (un vaisseau de même nom avait transporté Thésée en Crète); cinq prêtres les accompagnaient. L'expédition entière portait le nom de Théorie; les personnages qui en faisaient partie prenaient celui de Théores ou Déliastes : le chef (des prêtres?) s'appelait Archithéore. Peut-être y aurait-il une distinction à établir ici : peut-être originairement, et à la rigueur, les prêtres seuls eurent-ils droit au nom de Théores, tandis que celui de Déliastes était appliqué indifféremment aux prêtres et aux laïques. Les navires déliaques portaient, outre les offrandes dont la piété faisait hommage au dieu natif de Délos, tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices. Tous les membres de la députation étaient couronnés de laurier. Arrivés à Délos, les Théores présentaient les offrandes; un sacrifice magnifique était ensuite fait en commun par toutes les Théories. Souvent c'était par des hécatombes que l'on implorait la faveur du dieu. Suivaient des danses symboliques de divers genres; l'une avait pour but de figurer les mouvements et l'oscillation de l'île-sainte, encore flottante sur la surface des mers; par l'autre, appelée *Géranos*, on se proposait de représenter les sinuosités du labyrinthe de Crète (Thésée, dit-on, après sa victoire sur le Minotaure, avait exécuté cette danse sur l'autel). Dans une troisième, nommée le ballet des nautonniers, à cause de la profession des danseurs, tous les figurants avaient les mains liées derrière le dos. En partant, les Déliastes laissaient leurs couronnes à Délos. D'Athènes même, quatre prêtres, descendants de Mercure ou Céryces, venaient à Délos avec les prêtres d'Apollon pour y rester un an entier. Des diverses Théories envoyées à Délos, celle d'Athènes était sans contredit la plus riche. Nicias, chef d'une ambassade de ce genre, offrit au dieu une couronne d'or de la valeur de 1509 drachmes. Instituée la troisième année de la guerre du Péloponèse, cette députation religieuse fut sans doute pour Athènes un moyen de consolider sa puissance sur les îles de la mer Égée, en se mettant à la tête d'un culte dont l'antiquité se perdait dans la nuit des siècles. Tout le temps que durait l'allée et le retour de l'expédition sacrée (c'est-à-dire environ un mois), les criminels condamnés à mort avaient un sursis : le sang ne devait pas ensanglanter la période consacrée à Apollon. C'est à cette circonstance que Socrate dut le délai qui sépara sa

condamnation de sa mort. La Paralo avait levé l'ancre la veille du jour où l'Aréopage avait porté sa sentence contre lui. Les Hyacinthies et les Carnées, que l'on compte aussi parmi les fêtes d'Apollon, ont un caractère un peu différent. La tristesse d'une part, de l'autre l'intercalation des noms d'Ino, d'Autonoé, de Triptolème, de Corâ, reportent plutôt ces solennités parmi les mystères de Cérès et de Bacchus (voy. Müller, *Dorier*, 1re partie, p. 353, etc., en allem.). Selon les mythologues anciens il y eut successivement cinq temples d'Apollon à Delphes. Le premier n'était qu'une cabane faite de branches de palmier, et nous rappelle la case de Romulus, placée depuis au milieu du Capitole, comme la Kaaba dans la grande mosquée de la Mecque. Le deuxième fut une chapelle en cire construite par des abeilles (allusion au nom de Mélisse, abeille et reine : Mélisse, selon nous, est Ilithye, et par conséquent Latone). Le troisième, construit par Vulcain, était en cuivre; au plafond, des vierges d'or faisaient entendre une voix délicieuse. Le quatrième avait été bâti par Agamède et Trophonius; il était de pierre : les flammes le consumèrent. Enfin, le dernier fut édifié sous la surveillance des Amphictions, et aux frais de toute la Grèce; ce fut le plus grand et le plus riche. Pausanias, liv. X, en donne la description. Il n'est pas besoin d'ajouter que de deux choses l'une : ou quelques-uns de ces temples n'ont jamais existé, ou (ce que nous croyons) il faut entendre par temples, tant qu'on parle des trois premiers, de petites chapelles ou maisonnettes portatives, vestiges parlants de l'ancien usage qu'avaient les peuples nomades de faire voyager avec eux leurs divinités. Restent donc, ce qui est raisonnable, deux temples véritables, l'un ancien, et qui fut détruit par un incendie, l'autre plus nouveau, et dont l'existence se prolongea très-avant jusque dans les temps historiques. Des richesses presque incalculables durent s'y amasser à la longue, grâce à la libéralité constante des rois, des peuples et des particuliers non-seulement de la Grèce européenne, mais encore de l'Asie. Sans nul doute le trésor d'Apollon était mieux garni que celui de maints états opulents; aussi excita-t-il plus d'une fois la convoitise. Philomèle, Onomarque et Phaylle, généraux de la Phocide, firent trois fois main basse sur ses trésors. Les Gaulois scordisques le pillèrent aussi vers l'an 114 av. J.-C., et les Thraces, trente ans après, suivirent leur exemple. Enfin Néron, étant allé visiter le temple en l'an 66, en fit enlever cinq cents belles statues de bronze, qu'il trouva dignes d'orner son palais. Déjà dans les temps héroïques nous trouvons des exemples de semblables spoliations; Créus, roi d'Eubée, Danaüs, roi d'Argos, les Dryopes, Phlégyas, Pyrrhus, fils d'Achille, sont nommés comme ayant pillé le sanctuaire d'Apollon; mais nous n'avons pas voulu citer ces noms parmi les faits historiques. L'oracle, qui était la source principale de cette opulence et l'objet de la vénération publique, était déjà connu du temps de la guerre de Troie. On en rapporte l'origine à un accident assez semblable à celui qui, dit-on, fit découvrir le café. Le berger Corète, faisant paître ses chèvres sur le Parnasse, s'aperçut qu'en arrivant à une espèce d'ouverture, elles bondissaient et faisaient entendre des cris. Il s'approche lui-même, et sur-le-champ, saisi d'un délire extatique, il bondit et prophétise. D'autres ten-

tent la même épreuve, et chaque fois le prodige se renouvelle. On en conclut que la terre même agit sur l'âme par cet orifice, et on l'enferme dans une enceinte sacrée. Quelque temps, sans doute, des laïques, pour connaître l'avenir, s'y font admettre, dans l'espérance de sentir le vertige divinatoire. Bientôt les ministres sacrés se chargent pour tous de rendre les réponses inspirées par l'invisible divinité. De jour en jour les idées s'élèvent, se forment, s'épurent; le culte prend de l'élégance. À la Terre, fétiche primitif qu'on ne peut se représenter sous des formes voisines de l'humanité, succède Thémis, à la fois Fatalité et Justice; Phébé-Phébus la détrône : c'est la pure lumière qui vient éclairer les hommes. Cette pure lumière est dieu, est homme, est astre, est intelligence cosmique et humaine. Au reste ce n'est pas elle qui profère l'oracle : elle l'inspire et le dicte; des bouches humaines le prononcent. Ce qui caractérise Delphes, c'est que l'interprète du dieu est une femme : c'est au sexe le plus faible et le plus impressionnable que l'inspiration prophétique se fait surtout sentir (comp. ici les VELLÉDAS germaines, et pensez aux Fées, aux Nornes, aux nombreuses magiciennes de tous les âges et de tous les pays). Sur l'orifice sacré par lequel s'élèvent du sein de la terre dans l'atmosphère les exhalaisons inspiratrices, est placé un trépied couvert de sa cortine, espèce de bassin rond tantôt ouvert, tantôt fermé, et souvent enveloppé d'un réseau formé de bandelettes : c'est sur ce trépied que s'assied la Pythie (tel est le nom de la prêtresse). Dans l'origine on la prenait jeune, et cet usage dura longtemps; mais une Pythie extrêmement belle ayant été enlevée par un Thessalien, une loi ordonna qu'à l'avenir il ne paraîtrait sur le trépied que des femmes d'au moins cinquante ans. On devine que la virginité était une condition rigoureuse de cette espèce de sacerdoce. Le dieu tenait aussi, dit-on, à une extrême simplicité, au moins de mœurs, et peut-être d'esprit. Moins l'inspirée brillait par les qualités intellectuelles, plus, lorsqu'elle parlait, la puissance d'Apollon était patente et digne d'admiration. Les oracles se rendaient en vers. Il est fâcheux que le dieu des vers se permît quelquefois des licences poétiques, que les incrédules appelaient fautes de versification. Dans le temps de la plus haute splendeur de l'oracle, on porta à trois le nombre des Pythies : cependant le dieu ne rendait de réponses qu'une fois l'année, et vers l'équinoxe du printemps. L'inspirée future jeûnait trois jours, buvait de l'eau de la fontaine de Castalie, et mâchait du laurier (d'où l'épithète, depuis sobriquet, de Daphnéphage). Quand elle était sur le trépied ses cheveux s'agitaient, l'écume sortait de sa bouche, son regard devenait farouche, son corps entier frémissait, puis elle laissait tomber des paroles mal articulées, que les prêtres recueillaient, liaient et assujétissaient aux formes métriques; après quoi on reportait la convulsionnaire haletante dans sa cellule, où elle passait quelques jours à se remettre de ses fatigues.—Comme tous les dieux dont les attributs sont multipliés, et dont le culte est répandu dans une foule de lieux, Apollon avait un grand nombre de surnoms qu'il serait fastidieux d'énumérer ici : les uns se rapportent à ses fonctions, à ses occupations, à quelques circonstances de sa vie, etc., tels que *Musagète*, chef des Muses, *Citharède*, qui

joue de la lyre, *Amazonique*, à cause de ses relations avec les Amazones; beaucoup d'autres sont purement locaux, tels que *Corinthien*, *Leucadien*, etc., parce qu'il avait des temples à Corinthe et à Leucade. Au reste, les principaux surnoms d'Apollon se trouvent dans cette Biographie à leur ordre alphabétique. Les traits majeurs de la physionomie d'Apollon, sont au nombre de cinq : la lumière, la divination, la science médicale, la lyre, la vie pastorale. Ces cinq idées principales donnèrent lieu à beaucoup d'attributs et de qualifications secondaires. Voici dans quel ordre il est probable que le tout se suit. 1° Une fois admis un dieu-soleil, conducteur du char solaire, dispensateur du jour, distributeur de la pure lumière, ce dieu est l'âme du système planétaire, le chef des sept astres, le conducteur de la semaine : deux heptades sacrées (la semaine des sept planètes) résultèrent donc nécessairement de son rôle dans l'univers. De là sa naissance au bout de sept mois et sept jours : de là ses noms d'*Heptaméniée*, d'*Hebdomagène* et d'*Hebdomagète*. 2° Bientôt de cette idée de Recteur du soleil on passa à celle d'Esprit recteur, de soleil intellectuel. La lumière nous mène aux lumières. Le Soleil se transforme en prophète. Il voit dans l'avenir, il voit tout ; il sait donc tout. Et d'autre part il fait voir, il fait donc savoir, comprendre et révéler. Possesseur des secrets de l'avenir, il les communique à des inspirés subalternes. Il sait et révèle, tantôt par lui-même, tantôt par la bouche des ministres auxquels il s'incorpore. On comprend alors pourquoi l'hymen avec Manto, pourquoi des fils prophètes, pourquoi les épithètes *Augur*, *Cœlispex*, et vingt autres du même genre. Sous ce point de vue, il s'élève presque jusqu'au Destin. On dirait qu'il est cause des évènements que son cours amène, que sa bouche proclame. Chronomètre du temps, il semble le Temps, milieu dans lequel se passent les faits dont nous sommes auteurs ou témoins : Temps, il semble la Fatalité. Les Parques alors lui sont soumises, et il prend le titre de Méragète ou chef des Parques, comme tout à l'heure il prendra celui de Musagète. 3° De cette sphère surnaturelle redescendons au physique. Le roi du système planétaire est le centre autour duquel gravitent les mondes. Si l'ordre règne dans toutes les parties de ce vaste univers, en qui et par qui est-il surtout sensible ? C'est dans le soleil. Ce grand astre est donc l'auteur de l'ordre et de l'harmonie ; et l'harmonie, c'est lui. Dès lors quoi de plus simple que de voir Apollon, dieu de l'harmonie et de tout ce qui se groupe spontanément autour d'elle, la musique, la danse, la poésie, l'architecture, le reste des beaux-arts, les sciences mêmes qui sont toutes calculs, régularité, accords. Le dieu fait choix de la lyre, et cette lyre a sept cordes ; c'est une nouvelle allusion et aux sept planètes et aux rayons solaires, symbolisés dans leur ténuité extrême ainsi que dans leurs reflets argentins ou dorés par les cordes d'argent et d'or. Nul doute d'ailleurs sur l'antiquité de cette idée. Selon Pythagore, le plus sage des Doriens, l'univers est un grand heptacorde. Chaque planète rend un des sons de la gamme, et de leurs vibrations résulte une harmonie réelle (*concentus*, différent de *sonus*) à laquelle nous ne sommes insensibles que par suite de la grossièreté de nos sens. L'idée de danse n'a rien de plus extraordi-

naire. Apollon, ainsi que Krichna aux Indes, danse au son de sa propre lyre. Le Soleil, dans le langage des mythographes anciens, est le céleste danseur; et, dans les temps où les lois de Képler et les théories de Laplace étaient ignorées, on eût mieux compris le mot d'orchestique céleste que celui de mécanique céleste. 4° Le soleil par ses feux donne la fécondité à la terre, la force aux plantes et la vie aux animaux. La vie! non pas un instant, mais sans cesse; la vie, non pas seulement à l'heure de la naissance, mais pendant le reste de notre carrière, mais lorsqu'un principe délétère menace de nous l'enlever; en d'autres termes, la vie avec la santé. A cet attribut salutaire appartiennent les noms de Péan, de Soter, d'Alexicacus et d'Iatromantis; son émanation en un fils, Esculape, qui reflète la face médicinale de son père; enfin son rapport avec Ischys (la force) qui est fiancé à une de ses amantes. Remarquons ici en passant l'épithète d'Isménien, rapportée d'ordinaire à son culte, dans la contrée qu'arrose l'Ismène, mais qui probablement n'est que la traduction de l'Esmoun, Esculape des Phéniciens. Notons aussi, parmi les guérisons qu'opère Apollon, une spécialité qui dut jouer un grand rôle dans ces temps reculés, la guérison des épidémies. Évidemment il y a ici allusion aux assainissements dont les ventilations et les dessications se disputent la gloire. Apollon en pompant les vapeurs homicides assainit les lieux et sauve la vie aux peuples. Enfin n'oublions pas que cet assainissement par le feu se refléta au moral et devint une purification. De même que la lumière physique se convertit en lumière d'intelligence; de même aussi la santé physique devient santé des consciences et hygiène des volontés. A la faculté de guérir les maux du corps, Apollon unit celle de remédier aux infirmités de l'âme. Il épure, il efface, il expie. 5° En réunissant toutes ces idées et les jetant exclusivement sur la terre, nous arrivons à un dieu pasteur. S'il donne la vie et l'entretient, s'il alimente les mondes, s'il dirige harmonieusement et régulièrement les sphères, c'est un berger qui guide au bord des eaux fécondes, dans les prés aux herbes fraîches et nourrissantes, le riche troupeau confié à ses soins. Alors il est Nomios, Hylète, Philoprœmen; en lui comme dans Govinda se réalise le type du bon pasteur. Si à ce tableau des attributs bienfaisants ou gracieux d'Apollon nous ajoutons que les rayons solaires se prennent pour autant de flèches que cet astre darde sur la terre, ce dieu devient archer, à la démarche légère, au riche carquois, à l'arc d'argent, aux traits d'or. Il ne nous restera pour compléter la peinture qu'à le faire apparaître sous sa face menaçante. Le soleil qui pompe d'impures vapeurs les dissémine quelquefois dans l'atmosphère, empoisonne les vents et répand au loin d'effroyables épidémies que sa haute chaleur rend plus dangereuses. Apollon peut donc envoyer la peste comme il peut la faire cesser. Les Grecs dans l'Iliade en savent quelque chose, quand pour venger l'outrage fait par Agamemnon à son prêtre Chrysès, le dieu de Sminthe fait voler la contagion et la mort dans leur camp. Ce contraste se reproduit de même au moral, et on voit le dieu sauveur et purificateur se métamorphoser en vengeur. Ainsi l'affreux Python, ainsi Titye, ainsi la famille de Niobé, ainsi Achille même (s'il faut en croire quelques témoignages) périrent successivement sous les coups d'Apollon. On attribuait aussi au

courroux de ce dieu les morts subites et prématurées. On sent que le rôle d'archer va bien avec ces fonctions meurtrières et vengeresses. Tout ceci posé, on doit se demander en quoi le dieu-soleil Apollon diffère des autres dieux solaires. Il en diffère d'abord par cette série d'attributs qu'il cumule. Mais ensuite, et en ne voyant plus en lui que le soleil, il diffère, 1° d'Hélios ou Sol, en ce que celui-ci n'est que l'astre même sans formes humaines, sans attributs, sans entourage (char, chevaux, etc.) ; 2° d'Hypérion et de Titan, en ce qu'il est Cronide et non Titanide ; 3° d'Hercule et de Bacchus, en ce que le premier récapitule les triomphes et la force invincible ; le second les voyages de l'astre-roi, tandis qu'Apollon représente sa pure lumière, ses longs et obliques rayons, sa chevelure d'or ; 4° d'Esculape, en ce que ce dernier ne s'élève au rôle du soleil que quand il se réabsorbe en Apollon ; 5° d'Atys, d'Adonis, parce que ceux-ci sont étrangers et meurent ; 6° enfin d'Horus, avec lequel il a les plus grands rapports, parce que ce dieu égyptien n'a guère d'autres aventures que la lutte qu'il soutient avec Typhon, et la punition qu'il fait subir à sa mère en lui arrachant sa couronne. D'ailleurs Horus succède à son père, et dès qu'il règne, règne seul en Égypte. Enfin Horus est faible enfant par un de ses pôles, et devient Harpocrate. Apollon aussi est le jeune soleil, le soleil du printemps, le soleil échappant à l'empire des signes équinoxiaux ; mais jamais on ne l'aperçoit si pâle, si faible, si près de périr. Dès la première semaine de sa naissance il tue Python. Rien de tout ceci n'empêche pourtant qu'il n'y ait les rapports les plus grands et les plus réels entre Apollon et tous les dieux que nous avons nommés. Cette liste même pourrait être considérablement augmentée. Ainsi Frê (fils de Fta, l'analogue égyptien d'Hépheste ou Vulcain), et Knef-Amoun lui-même ; ainsi le Mithra, et en s'élevant plus haut l'Ormuzd de la Perse ; ainsi Souria, Rama, Krichna, Siva, aux Indes ; ainsi Sérapis, peuvent être comparés sous plus d'un rapport avec le bel Apollon. Aussi aux époques où la Grèce commença à se familiariser avec les notions orientales et à essayer de les amalgamer avec ses idées religieuses, Apollon prit-il des formes mithriaques, amuniennes et sérapidiques. Des Celtes même, à ce qu'il paraît, prétendirent ou crurent le reconnaître dans leurs dieux indigènes. De là Belène pris pour Apollon ; de là l'Apollun Granne-Mogune de l'Alsace. L'histoire du culte d'Apollon est un des points de la philologie ancienne les plus en litige. La ressemblance des noms d'Isménius et d'Esmoun, d'Apollon et de Baal porte à croire que l'orient égyptien ou syriaque donna ce dieu à la Grèce. D'autres faits indiquent comme point de départ de la religion apollinaire l'Arménie, le Caucase, les confins du grand empire médopersan, le voisinage de l'Albordj. De là les noms de Latone et de ses lumineux enfants seraient passés en Lycie, et des colonies lyciennes les auraient, à leur tour, transplantés à Délos. Le nom d'Olen, le vieux chantre d'Ilithye et des Latoïdes, est lié à cette hypothèse mythologique, que confirment et l'origine caucasienne ou arménienne du culte d'Artémis, importé par les Amazones sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure, et les nombreuses traditions relatives aux Hyperboréens, que l'on cite comme les plus anciens adorateurs d'Apollon, qu'ils ne cessèrent point de vénérer, lors même que Délos fut devenue son

sanctuaire de prédilection, et auquel ils adressèrent des offrandes, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire des insulaires de Téos. C'est là ce célèbre voyage de Latone, qui vient des extrémités du monde dans la flottante Délos, qui erre long-temps de rivage en rivage, qui a des loups pour conducteurs. Lycie veut dire pays de loups. Lycégène, un des surnoms d'Apollon, signifie aussi bien né en Lycie que né de la louve. Même ambiguïté se retrouve dans l'épithète Lycien. Peu importe d'ailleurs l'origine du rapport qu'incontestablement les anciens établirent entre la lumière (λύκη) et le loup (λύκος); sur cette question, *voy.* LYCÉGÈNE. La Scythie aussi revendiqué pour elle l'indigénat du culte d'Apollon. Mais Scythie est un mot si vague lorsqu'il s'agit de l'histoire de la haute antiquité! Hyperboréen, au reste, diffère beaucoup de Scythe, malgré la similitude et même l'identité que l'on établirait volontiers entre eux : Hyperboréen n'a trait qu'au site géographique; Scythe (Tchoude) désigne une race. Enfin, K.-Otf. Müller (*Dorier*, liv. II) nie complètement les origines orientales, égyptiennes, phéniciennes d'Apollon. Il nie en même temps qu'Apollon soit originairement un dieu-soleil. Apollon, dit-il, est une création purement grecque; et par Grecs, ici, il faut entendre les Doriens et non les Pélasgues. C'est par excellence le dieu dorique. Tempé fut le berceau et le sanctuaire primitif de ce culte caractéristique des Hellènes. De là, les Doriens, à mesure qu'ils s'avançaient vers le sud, le portèrent dans Delphes, d'une part, dans la Crète, de l'autre. De ces deux succursales puissantes, qui bientôt éclipsèrent la splendeur de Tempé, la deuxième (la Crète) importa, par ses colonies, Apollon et Diane, dans nombre d'îles de la mer Égée, en Thrace, en Troade, en Lycie, à Colophon et à Milet, à Trézène, à Mégare, à Ténare, à Thorique, où il se lia avec les cérémonies de Leucade. De la Phocide, au contraire, et de la Béotie, qui en est voisine, les Ioniens le portèrent à Athènes, où bientôt des fêtes somptueuses le popularisèrent, et où les Eupatrides qui se prétendaient issus de lui et qui seuls eurent le privilège de faire, au nom du dieu, les expiations et les cérémonies purificatoires, se ménagèrent ainsi une position inexpugnable contre les envahissements de la timocratie de Solon et de la démocratie d'Aristide. L'invasion du Péloponèse par les Héraclides, naturalisa ensuite le nom d'Apollon dans cette péninsule, et Olympie, en l'admettant parmi les dieux sous la protection desquels étaient ses jeux, noua des relations religieuses avec Delphes. Plus tard, les Amphictionies, les colonies, répandirent encore plus loin ce culte, qui, depuis la conquête du Péloponèse, était devenu la religion nationale des Hellènes. Dans ce système, la tradition des Hyperboréens s'explique d'elle-même. Le culte d'Apollon, naturalisé à Delphes, en Crète, en Lycie, à Délos, venait du nord puisqu'il venait de Tempé. C'est donc ou aux primitifs habitants de Tempé, ou aux Hylléens de l'Illyrie, un peu plus au nord, qu'il faut appliquer le nom jusqu'ici trop mal expliqué d'hyperboréen. Sans prétendre nous porter arbitres entre ces solutions diverses, nous ferons remarquer que peut-être il y a moyen de concilier les deux origines, en apparence si contraires, qui donnent l'Illyrie et l'Asie pour patrie à la religion d'Apollon. Le

vrai berceau du culte doit bien être cherché au nord. Mais ces Illyriens, en qui Müller reconnaît les premiers adorateurs du dieu, ne viennent-ils pas des contrées situées par-delà le Danube? C'est donc sur les confins méridionaux de la Russie actuelle, peut-être même dans les environs de la Tauride, entre le Borysthène et le Tanaïs, qu'il faut placer la patrie primordiale du culte qui nous occupe. De là, les migrations des peuples scythes en répandirent les notions sur deux lignes tout-à-fait étrangères l'une à l'autre. La première, qui est tout européenne, embrassa la Thrace, la Haute et la Basse Illyrie, les montagnes, puis les plaines et les vallées de la Thessalie. Là, surtout, les ministres d'Apollon établirent à leur aise un sanctuaire que la prédominance de la religion de Jupiter les empêchait d'avoir en Épire. De la Thessalie le culte suivit à peu près la marche qu'indique Müller. La ligne asiatique, au contraire, contourne l'Euxin à l'est, arrive dans la Colchide et l'Arménie, traverse soit longitudinalement, soit diagonalement l'Asie mineure, et parvient ainsi à Éphèse et en Lycie. La Lycie la projette sur Délos, où les deux branches séparées se donnent rendez-vous. Probablement les formes du culte ne furent pas moins variées que les lignes qu'elles parcoururent. Ainsi, en Europe, c'est l'idée du dieu rémunérateur et vengeur, purificateur et exterminateur, qui fut dominante; en Asie, ce fut celle du dieu-soleil, guerrier et archer. En Europe, Apollon seul fut adoré; en Asie, son culte fut joint à celui d'Artémis et d'une mère, qu'on nomma d'abord Ilithye, puis Latone. Isménius et Délius répondirent assez exactement à cette double face du culte. Les anciens avaient un très-grand nombre de statues et d'images d'Apollon. On peut dire qu'il est à peine un sculpteur célèbre qui n'ait produit un Apollon. Dans les images les plus antiques, dites monuments de l'ancien style, on ne songea qu'à le représenter comme un homme fait. C'est ainsi qu'il était représenté à Amycles. Quelquefois on lui donnait plusieurs têtes. Mais, plus tard et à mesure que l'art grec, en se perfectionnant, repoussa les monstruosités et prit pour modèle l'idéal, Apollon devint le type de la plus haute beauté, mélange heureux de force, de grâce, de formes sveltes et déliées, enfin de majesté riante et douce. Son front, semblable à celui de Jupiter, semble renfermer Minerve, et fait pressentir que la divination, la poésie, l'éloquence, les beaux-arts, sont là. Nul duvet n'ombrage ses joues; en revanche de longs cheveux forment un flottant diadème autour de sa tête; le corps, à partir des hanches, acquiert des formes amples et volumineuses, qui rappellent celles des déesses. Évidemment les artistes ont voulu réunir dans le dieu les beautés des deux sexes (Comp. HERMAPHRODITE, BACCHUS). Les deux plus célèbres colosses de l'antiquité, celui de la *Domus aurea* de Néron (sur qui ce prince fit mettre d'abord sa tête ornée de rayons), et celui du port de Rhodes, étaient des Apollons. On sait que cette dernière, commencée par Charès, disciple de Lysippe, l'an 300 av. J.-C., et achevée par Lachès après douze ans de travaux, fut renversée cinquante-six ans après son érection par un tremblement de terre, et ne fut relevée que par Vespasien. Elle était tout entière d'airain. Ses pieds étaient posés sur les deux môles qui formaient l'entrée du port de

Rhodes et les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Un Juif, qui en acheta les morceaux au 7ᵉ siècle, chargea 900 chameaux du métal dont il était fabriqué. Au-dedans de cette statue avait été ménagé un escalier par lequel on arrivait au sommet du monument. Délos aussi avait une statue colossale d'Apollon, mais elle n'était haute que de vingt-quatre pieds, tandis que les deux précédentes en avaient cent vingt et cent cinq. A Apollonie on en voyait une de trente coudées. Mégare en possédait une dont la forme était pyramidale. De celles qui nous sont parvenues, la plus belle, sans comparaison, est la statue connue sous le nom de l'Apollon du Belvéder, et qui a inspiré de si belles pages à Winckelmann (*Hist. de l'art*; Voy. *Musée Pio-Clément.*, I, pl. XIV). C'est un Apollon pythien. Il vient de percer d'un trait mortel le monstre qui désolait le territoire de Delphes. Sa chevelure, longue et jetée en boucles légères, flotte sur son cou et quelquefois se relève sur le sommet de sa tête, où la fixe le strophium; sa chlamyde, rejetée en arrière, laisse voir ses belles formes; la jeunesse et la majesté respirent dans ses traits. Le tronc qui supporte la statue est l'olivier de Délos qui l'a vu naître sous son ombrage. Cette magnifique statue, trouvée dans les ruines d'Antium vers la fin du 15ᵉ siècle, fut placée dans le pavillon du Belvéder au Vatican; et c'est de là qu'elle tire son nom vulgaire. A la paix de Tolentino, en 1797, elle fut transportée en France, d'où les évènements de la guerre la firent sortir en 1815. Elle a été replacée au Vatican. Après l'Apollon pythien du Belvéder, on peut citer l'Apollon citharède (*Musée Pio-Clément.*, I, 16), dont la tête couronnée de laurier respire l'extase poétique la plus sublime. L'orthostade théâtrale ornée plutôt que retenue par une longue ceinture; l'ample chlamyde attachée sur ses épaules, avec deux gemmes; enfin sa grande cithare, soutenue par deux attaches auxquelles deux autres gemmes servent de boutons; tels sont les traits caractéristiques de cette belle statue. Au montant droit, nommé *Ankôn* ou coude, est suspendue l'image de Marsyas lié à un pin. Dans une belle sardoine ovale, de onze lignes, on voit à côté du dieu tenant sa lyre un amour ou un génie enfant qui lui présente le plectrum. Les deux figures sont de la plus ravissante expression, mais celle de l'enfant l'emporte peut-être, tant il y a de finesse dans le mouvement qu'il exécute en se penchant vers le dieu. Néron, dans ses folles prétentions au titre de grand poète, se fit représenter sous les traits d'Apollon-Citharède. Un bas-relief, connu sous le nom d'apothéose d'Homère (*Musée Pio-Clém.*, I, B. des preuves), contient, avec d'autres figures, un Apollon Musagète, vêtu aussi de l'orthostade, la lyre dans une main et le plectrum dans l'autre, ayant à ses pieds la cortine delphique qui soutient son arc et son carquois; près de lui la Pythie, avec une patère, lui offre une libation : le vieil Olen est placé devant le trépied fatidique. Un Apollon Nomios (dans Hirt, *Bilderbuch*, IV, 6) est assis sur un rocher de la Thessalie, la chlamyde sur le rocher, la lyre dans la main droite et le pedum à côté de lui. On voit au revers d'une médaille d'Argos (Hunter, *Num. Pop.*) Apollon Lycéen, ou destructeur des loups. L'*Apollino* de la galérie de Florence (Hirt, *Bilderbuch*, IV, 5), est un Apollon

Lycien. Appuyé sur un tronc d'arbre, auquel il a suspendu son carquois, il tient à la main gauche son arc, et il a la droite appuyée sur sa tête, en signe de repos. A Thessalonique, il se couronnait lui-même, comme vainqueur de Marsyas. A Lesbos, il tenait à la main une branche de myrte (*flagellum myrteum*), emblème à la fois d'inspiration et d'amour. A Délos, sa main droite tenait l'arc, sa gauche portait les trois Grâces, chargées des trois instruments de musique, la phorminx, la syrinx et la flûte. Comme dieu du jour, il est représenté sur un char magnifique et léger, que conduisent les coursiers lancés au grand galop, et dont les rênes divines maîtrisent à peine les bonds puissants. D'une main, il tient le fouet incitateur, qui semble inutile, pour accélérer leur course rapide; dans l'autre, est tantôt une corne d'abondance, symbole des biens qu'il prodigue à la terre; tantôt un coq, emblème du réveil de la nature ou de la couleur rouge du plus riche des rayons lumineux. Lucifer le précède un flambeau à la main, et ici nous avons un analogue remarquable de l'Arouna des Hindous (*voy.* plus haut). Sa tête est radiée. Au reste, tous ces attributs peuvent convenir au dieu cosmique Hélios, et il faut avouer que tant que des attributs plus caractéristiques d'Apollon ne se joignent pas à ceux-ci, on peut rester indécis sur le nom du brillant quadrigaire. Quelquefois on voit Hélios et Apollon réunis sur un même monument (par exemple sur le bas-relief de la Villa-Albani, reproduit par Winckelmann, sous le n° 27 des *Monumenti inediti*). Le zodiaque que l'on voit tantôt au-dessus de sa tête, tantôt sous ses pieds et parcouru par lui, est une addition des temps postérieurs. Dans la foule des autres Apollons à formes grecques, on peut encore distinguer ceux de l'autel rond du *Musée Capitolin* (IV, 21), et du bas-relief de la Villa-Albani (Winckelmann, *Monnumenti ined.*, n° 6). Nous en indiquons d'autres aux art. LATONE, MARSYAS, etc. Plusieurs médailles et pierres gravées présentent aussi des Apollons élégants. Tels sont l'Apollon se préparant à tuer Python (médaille d'argent de Crotone; Eckhel, *Num. anecd.*, III, 25); l'Apollon Sminthien, qui donne la main à Caracalla (médaille frappée à Thyatire; Buonarotti, *Med. antich.*, IX, 9); l'Apollon qui porte un temple, conjointement avec Héliogabale agonothète (monnaie de Philippopolis; Eckhel, *Num. anecd.*, V, 9). Une image plus bizarre est celle d'Apollon changé en griffon et combattant contre un géant anguipède. Une pierre gravée, figurée dans Millin (*P. grav. inéd.*), représente le dieu sous cette forme, dont problablement l'idée a été conçue sous l'influence du culte mithriaque. La palme indique la victoire que doit remporter le dieu. On a découvert, près de Strasbourg, un autel d'Apollon Granno-Mogune (Schœpflin, *Alsat. illustrata*, I, 6). On doit classer aussi parmi les effigies barbares toutes ces figures à triple ou quadruple allégorie, qui annoncent l'influence du syncrétisme. Telle est la statue hiérapolitaine qui le représentait avec une barbe pointue (imitation égyptienne? ou symbolisation de l'émission des rayons vers la terre), avec un calathe ou modius d'or sur la tête (attribut de Sérapis), avec la victoire sur le calathe (Mithra l'*invincible*), enfin avec une plaque sur le sein, une lance à la main droite, une fleur à la gauche, et un vêtement semé de Gorgones et

de serpents autour des épaules; une aigle aux ailes éployées planait au-dessus de cet Apollon panthée (Comp. Fré et Horus). Un bas-relief du *Musée Capitolin* (IV, 30) présente avec les chars de trois autres divinités (Mercure, Diane et Bacchus), celui d'Apollon; il est traîné par des griffons, et porte sa lyre, le trépied delphique et un vase, emblème du prix que l'on donnait dans les combats de musique. Le trépied figure encore dans un bas-relief qui représente le temple de Delphes, et dans des sculptures, où on le montre d'abord enlevé par Hercule, puis réinstallé sur l'autel delphique (Becker, *Augusteum*, I, 5). Le bas-relief que nous avons mentionné le premier est remarquable tant par le style très-ancien dans lequel il est exécuté, que par la richesse des détails. Les colonnes qui soutiennent le péristyle du temple, ainsi que celles des portes, sont cannelées; un Méandre orne l'architrave; une course de chars se voit sur la frise; dans le fronton, deux Tritons ailés soutiennent une Gorgone. Le toit, en pente très-douce, est couvert de tuiles bombées. Un mur lisse, ferme l'enceinte du Téménos. Enfin, au milieu de diverses figures, on aperçoit un jeune citharède qui, vainqueur dans un combat musical, consacre, suivant l'usage, au dieu qui l'a inspiré, le trépied, prix de sa victime. Il est figuré sous les traits d'Apollon lui-même.

APORRINA. *V.* Adporrine.

APOSTROPHE, Ἀπόστροφος, c'est-à-dire qui détourne le regard, qui regarde obliquement, surnom commun aux Euménides.

APOSTROPHIE, Ἀποστροφία, une des trois Vénus que distingue Pausanias, était censée chasser des cœurs les désirs impurs. C'est la Verticordie des Romains. Son culte, son nom peut-être étaient rapportés à la belle Harmonie, sa fille, et femme du sage Cadmus (Rac. ἀποστρέφειν, écarter).

APOTROPES (quelques-uns écrivent Apotropéens), dieux que l'on invoquait comme détournant (ἀποτρέπω) les maux dont on était menacé. Apalexicacus, Alexicacus, Averrunces, sont des dénominations absolument de même genre. On immolait d'ordinaire aux Apotropes un jeune agneau. Les sacrifices et les hymnes composés pour fléchir ces dieux se nommaient Apotropies. — Les dieux Apotropes ont été figurés un fouet ou une épée à la main (Chaus., *Mus. rom.*, p. 60; Borioni, *Collect. antiq. rom.*, t. VI).

APPADEVA, le dieu des eaux dans la mythologie hindoue, est plus connu sous les noms de Pratcheta et de Varouna. (*V.* ce dernier nom).

APPEN PACHA, le bœuf sacré de l'Inde, avait dans cette contrée sa fête solennelle. Il se rapproche du taureau Nandi, une des montures de Siva, et peut se confondre avec lui. Le sens de ces deux noms, Appen et Pacha, rappelle Apis et Pacis (ou Bacis), l'un et l'autre taureaux égyptiens. Comp. Aboudad ou plutôt Kaïomorts.

APPIADES, cinq déesses à Rome ou en Italie (Vénus, Pallas, la Paix, la Concorde, Vesta), étaient ainsi nommées, soit parce qu'elles avaient des temples ou des statues le long de la voie appienne, soit parce que ces temples ou statues étaient dans le voisinage des fontaines qui portaient le nom d'Appius, à Rome. Elles avaient aussi un temple commun, où on les représentait à cheval comme les Amazones. (*V.* Burmann, sur Ovide, *Art d'aim.*, III, 452,

et *Remède d'am.*, 660). Les commentateurs se sont beaucoup exercés sur l'origine véritable du nom d'Apiades.

APSARAS, divinités inférieures de la mythologie hindoue, sont au nombre de six cents millions. Ravissantes de grâce, de beauté, de fraîcheur, elles peuplent l'air, les cieux, la terre, les bois, les monts, les fleuves, les bords des fleuves, de leurs phalanges aériennes, tantôt invisibles et immatérielles, tantôt se dessinant à demi comme les dames blanches du moyen âge, sur ce fond opaque et rigide que nous nommons la nature. Ce sont des fées véritables, à ceci près qu'elles s'occupent bien plus d'elles-mêmes que des affaires des mortels. Leurs jeux, leurs amours, reviennent souvent dans les poésies des Hindous.

APSEUDE, Ἀψευδής, c'est-à-dire *qui ne ment jamais*. Néréide dans Homère (*Iliade*, XVIII, 46), et dans Hygin (*Préf.*).

APTALE, serait fils de Mercure, si l'on s'en rapportait à la leçon probablement corrompue d'Hygin, *fab.* CCLX. *V.* Munker, sur ce passage.

APTÈRE, Ἄπτερος, c'est-à-dire *sans ailes*, comme peuvent le savoir les entomologistes qui ont ainsi appelé une grande division des insectes, surnom donné par les Athéniens à la Victoire, qu'ils représentaient sans ailes, afin de ne jamais la voir s'envoler de leur ville ou de leurs camps (Rac. : α priv. ; πτέρον, aile). La Crète avait une ville de ce nom (soixante milles de Cydonie, et dans la partie ouest de l'île) : des traditions y plaçaient le lieu du combat entre les Sirènes et les Muses. De dépit d'avoir été vaincues, les premières, déposèrent leurs ailes et se précipitèrent dans la mer. C'est ce qui valut à la ville le nom d'Aptère.

APTIAS, génies hindous, s'unirent aux Saktis pour consacrer dans la région moyenne centrale le devin Indra Souria (Indra en tant que soleil), déjà inauguré par les Roudras dans les régions méridionales, par tous les dieux dans le nord, par les Vaçous dans l'est, et avant tout par Pradjapati sous la forme du microcosme.

APULE, Apulus, régnait, suivant les poètes, avant la guerre de Troie, sur une contrée de l'Italie, à laquelle il donna son nom. Il est aisé de voir que c'est l'Apulie personnifiée. Ainsi Dorus, Xuthus, Éole, Daunus, Peucète, cent autres représentent des pays éponymes. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est : 1° l'absence complète de tout détail sur Apule ; 2° l'opinion (très-fondée) de Niebuhr, qui (*Hist. rom.* p. 208, n° 441 du t. I, trad. fr.) regarde Apule et Iapyx comme le même nom. *Ulus* et *icus* sont des désinences de même valeur dans les vieilles langues italiques, et les Grecs contractèrent toujours *icus* en *ix*. Apulus chez eux devint donc Apix, ce qui ressemble fort à Iapyx. Ce système admis, c'est à l'art. Iapyx qu'il faut chercher des éléments sur l'origine des races qui peuplèrent l'antique Calabre et les terres de Bari et d'Otrante. — Un second Apule, berger de Lavinium, fut changé en olivier sauvage pour avoir, dans une grotte consacrée à Pan, insulté à la pudeur des nymphes. Y aurait-il ici quelque lointaine allusion aux caprices bizarres des chevriers de la Calabre ? Il faut ici se rappeler et le nom latin des figuiers sauvages, *Caprificus*, et les vers de Virgile :

Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis...
Et quo... sed faciles nymphæ risere... sacello.
Églog III.

AQUAMBOUÉ, les esprits en général chez les Caraïbes qui les divisent en deux classes : Opoïem, ou bons esprits, et Maboïa les mauvais.

AQUARIUS, nom latin du VERSEAU.

AQUILON. *V.* BORÉE.

ARABE, ARABUS, fils d'Apollon et de Babylonie ou Babylonis, inventa la médecine, et eut pour fille Cassiopée, dont Phénix eut trois fils, Cilix, Phinée et Dorycle (comp. d'abord Arabius). Ces fables reviennent à dire : 1° que les Arabes sont d'origine babylonienne; 2° que c'est ou à la Babylonie même ou à eux Babyloniens de naissance qu'est due l'invention de la médecine; 3° que le mont Casius ou la Casiotide, que la Phénicie, que la Cilicie durent leur population au rameau babylonique établi en Arabie. Ces solutions historiques ont été soutenues et contestées : quelques-unes peuvent être vraies.

ARABIE, 'Αραβία, épouse d'Égyptus, le fils de Bélus, en eut dix enfants, Istre, Chalcodon, Agénor, Chaïte, Diocoryste, Alcis, Alcménor, Hippothoüs, Euchénor et Hippolyte (Apollodore, II, 1, § 5). Encore des pays personnifiés! Les antiques liaisons de l'Arabie et de l'Égypte font apparaître dans celle-ci des tribus arabes, dont le nom, identifié à celui de leurs cheikhs, devient celui d'autant d'Égyptides.

ARABIUS, 'Αράβιος, père de Cassiopée, et par conséquent aïeul de Carmé, que Jupiter rend mère de Britomartis (Antoninus Liberalis, *Métam.* XL). Il reste ici un trait de la légende d'Arabe. Remarquez cette persévérance des deux récits, à faire apparaître Cassiopée, c'est-à-dire la Casiotide, limitrophe de la Syrie et de l'Égypte, à la suite du nom par lequel se résume et se récapitule l'Arabie.

ARACHNÉ, 'Αράχνη, fille d'Idmon, qui exerçait à Colophon, en Lydie, l'art de teindre les étoffes en pourpre, apprit de Minerve même celui de faire de la tapisserie, et bientôt le poussa si loin que les nymphes du Tmole et du Pactole quittaient leur demeure pour venir admirer ses travaux. Aveuglée par l'orgueil, Arachné se crut supérieure à celle dont elle avait reçu les leçons, et la défia de faire mieux qu'elle. D'abord, Minerve, déguisée en vieille femme, essaya de la faire renoncer à ses folles prétentions; ne pouvant y parvenir, elle se montra sous sa forme naturelle, et accepta le défi. Ovide décrit longuement les tableaux dont elle parsème la toile, à l'aide des laines et de la navette. Arachné la surpasse encore. A la vue du chef-d'œuvre de sa rivale, Minerve irritée lui frappe la tête de sa navette et la change en araignée, insecte hideux qui, malgré sa métamorphose, reste toujours fidèle à son habitude d'ourdir délicatement des toiles légères. Les poètes ajoutent d'ordinaire qu'Arachné, aussi impie qu'orgueilleuse, ne représenta sur son tapis que les traits les moins glorieux de l'histoire des dieux, par exemple, Jupiter empruntant la forme du cygne près de Léda, du taureau près d'Europe, du satyre près d'Antiope, etc. Toutes ces broderies appartiennent à l'école alexandrine, qui saisissait peu le fond du mythe. Arachné n'est que Minerve même, en tant que tisseuse. Cette haute déesse présidait aux arts et à l'industrie comme à la paix, comme à la guerre, comme à la législation. Sous le premier de ces rapports, elle affectionna le surnom d'Erganâ (l'industrielle),

type fondamental autour duquel gravitent les appellations secondaires de *Chrysâlacatâ* (à la quenouille d'or), de Sophê (l'habile, l'adroite), de Mâchanitis (l'inventrice des machines), d'Éthyia (qui revient à la teinturière). Par un progrès naturel des idées la fileuse devient la tisseuse, la tisseuse en tapisseries. Dès-lors vous avez une Athânâ-Arachnâ. Mais bientôt la substance une se décompose en deux personnes; Arachnâ se distingue d'Athânâ (Minerve). Plus tard elle se dessine comme rivale, puis comme ennemie. Les poètes qui s'emparent de cette idée de lutte l'exploitent, la chargent d'épisodes, la présentent comme fait essentiel. La métamorphose en araignée repose aussi sur une idée très-ancienne. Auprès des dieux planent toujours les formes animales; car les animaux reflètent chacun quelques traits du caractère, des mœurs ou des occupations humaines, les mêmes, on le sait, que celles des dieux. La déesse tisseuse a donc pour image naturelle dans le règne animal, l'araignée. Très-secondairement on aperçoit dans cette fable, 1° l'Asie, la Lydie, la Phrygie enseignant l'art de la tapisserie à la Grèce; 2° l'art de teindre en pourpre, mis en rapport avec celui de faire le tapis (*Idmon* veut dire habile); 3° la concurrence écrasée par la richesse qui ne veut point de rivale dans son industrie, et qui, en fait de rivaux, redoute surtout les plus habiles.

ARACYNTHIAS ou ARACYNTHIS, Ἀρακυνθιάς ou Ἀρακυνθίς, Minerve adorée sur le mont Aracynthe (en Étolie, non loin de Pleuron). Rapprochez les noms Cynthe, Bérécynthe, Acanthe, Canèthe, qui tous sans doute proviennent d'une même idée (Neith?).

ARÆ.... *Voy.* Aré....

ARANE, Ἀράνη, fille du Lacédémonien OEbale, donna son nom à une ville de la Messénie. — Une ville de la Cappadoce porte aussi ce nom.

ARARDE, Arardus, divinité celte dont on a trouvé le nom avec celui d'Astoïlune, sur un autel de marbre, à Saint-Béat (Basses-Pyrénées). *V. Magasin encyclopédiq.*, n° 12, brumaire an IX.

ARAS (on dirait mieux Arante), Aras (g. *-antis*), Ἄρας (-ντος), donna son nom à l'Arantide, en Sicyonie, et eut deux filles, Aoris et Aréthyrée. Les Phliasiens l'invoquaient avant la célébration des mystères et faisaient des libations sur son tombeau et sur celui de ses deux filles.

ARATHIS ou ARATIS, que l'on donne pour une reine de Syrie, femme de Damasque, grande ichthyophage, que l'on divinisa quand elle fut dans la tombe, et à qui l'on offrait des poissons argentés ou dorés, n'est indubitablement qu'Addirdaga (*V.* ce nom).

ARATRIUS, Dagon, qui, selon la légende phénicienne, apprit aux races humaines l'art de l'agriculture (*Voy.* Dagon, Oannès Sitin; comp. Addirdaga). Du reste, on a grand tort de voir, dans Aratrius, un surnom phénicien; ἄροτρον est grec, *aratrum* est latin.

ARATUS ou ARATE, Ἄρατος, et Ornyte, écuyer d'Amycus, arma ce roi du Bébryce pour le combat qu'il allait livrer à Pollux, et dans lequel il perdit la vie. — Le grand Aratus (*Voy.* ce nom, dans la *Biogr. univ.*, II, 356), général de la confédération achéenne, reçut, après sa mort, les honneurs divins à Sicyone et à Mégalopolis, où l'on institua, en mémoire de ses hauts faits, les Aratées ou Araties, remarquables

surtout par une magnifique procession.

ARBÈLE, Ἀρϐηλος, Égyptide, mari d'OEmé. Ce nom est à celui de Bélus ou Baal, comme celui d'Artaxerce ou Artakchatriia à Xerxès.

ARBITRATOR, c'est-à-dire *qui fait les fonctions d'arbitre*, Jupiter à Rome. Il avait, sous ce nom dans cette ville, une chapelle pentapyle, ou à cinq colonnes (Pub. Aur. Victor, *Description topographiq. de Rome*).

ARBIUS, surnom de Jupiter en Crète. Il était ainsi appelé à cause du mont Arbis, probablement un de ceux au milieu desquels il avait passé son enfance (Étienne de Byz., art. Ἄρϐις).

ARBOREUS, c'est-à-dire *d'arbre*, *à forme d'arbre*, *arborescent*, Jupiter et Bacchus. Ce surnom, appliqué à deux dieux helléniques, est précieux. De l'aveu même des anciens, il a pour cause l'usage où l'on fut primitivement d'adorer Jupiter et Bacchus sous forme d'arbres. Et qu'ici l'on n'imagine pas que c'est à un tronc grossièrement écarri, de manière à présenter aux yeux l'image d'un dieu-coloone, d'un Toth, d'un Irminsul, que s'adressaient les hommages. Il s'agit bien du Jupiter confondu avec le chêne dodonéeu, du Bacchus confondu, ainsi que l'Oum co Perse, et Lakchmi-Padmâlaïa aux Indes, avec le tronc gigantesque et séculaire qu'adorent les peuples enfants. Les dieux que plus tard humanisera le génie des Grecs ne sont encore que des fétiches végétaux.

ARCADIE, Ἀρκαδία, nymphe, mère de Philonomé; ce dernier nom veut dire amante des pâturages : on sait quelles magnifiques prairies tapissaient de tous côtés l'humide et montagneuse Arcadie.

ARCARNIE, Danaïde, eut Xanthe pour époux.

ARCAS, Ἀρκας (g. -αδος), fils de Jupiter et d'une princesse arcadienne que l'on nomme tantôt Callisto, tantôt Mégisto, tantôt Thémisto, est quelquefois donné pour fils d'Apollon ou d'Orchomène. Il venait à peine de naître, quand Junon, jalouse, changea sa mère en ourse. Jupiter alors le prit dans ses bras et le porta à Maïa, qui le nourrit de son lait. Suivant un autre récit, l'aïeul d'Arcas, Lycaon (nous verrons plus bas ce qu'il faut penser de cette assertion généalogique), offrit à ses hôtes, Jupiter et Mercure, les membres dépecés de l'enfant, pour éprouver leur divinité. Jupiter, après avoir puni le crime du monarque impie, réunit les lambeaux du jeune prince, leur rend la vie, et confie l'orphelin aux soins d'un chevrier. Devenu grand, il se distingua par son bonheur à la chasse et par son courage. Les tribus éparses çà et là dans la rude Arcadie le reconnurent pour leur chef, et reçurent de lui des lois, des mœurs, l'institution du lien conjugal, l'art de se construire des maisons et de se faire des habits. On lui donne pour femme Léanire ou Méganire, ou Chrysopélie, ou la dryade Érato. Il eut d'elle trois fils, Aphidas, Azan, Élate, qui, après sa mort, se partagèrent ses états. En mémoire du fait extraordinaire qui avait signalé sa tendre enfance, il fonda la ville de Trapézonte, dont le nom rappelle la table (τράπεζα) funeste à laquelle son aïeul avait fait asseoir les célestes visitants. Encore jeune, Arcas, qui ne cessait de se livrer à son goût favori, poursuivait une ourse dans les montagnes : tous deux arrivèrent ainsi jusqu'à un temple de Jupiter. Ils allaient y perdre la vie l'un et l'autre, car ce lieu était

mortel pour tout profane qui osât y mettre le pied, quand tout-à-coup Jupiter les enlève et les place aux cieux, où l'une brille sous le nom de la Grande-Ourse, tandis que l'autre forme la constellation de l'Arctophylax (et non celle de la Petite-Ourse). L'ourse que poursuivait Arcas était sa mère. — Malgré ce récit, qui nous montre le prince transporté vivant à la voûte céleste, on voulait qu'il eût été enterré sur le Ménale. Dans la suite, on déterra ses ossements et on les transporta dans la ville de Mantinée. — M. Petit-Radel s'élève avec raison contre le système qui, faisant de ce prince le petit-fils de Lycaon, brouille par là toute la chronologie des temps héroïque, et rend mille faits, mille coïncidences tout-à-fait inexplicables. Selon ce savant, Lycaon (qu'il dédouble en Lycaon Ier et Lycaon II) va de 1850 à 1710 avant J.-C.; Arcas commence vers 1470 et a des fils en 1430. Il est clair que pour nous, Lycaon représente toute une époque (*V.* Lycaon). Pour Arcas, c'est l'Arcadie personnifiée, mais l'Arcadie nouvelle, naissant enfin à la civilisation, et réunissant ses clans long-temps épars (en mythologie, les cinquante fils de Lycaon), en un corps de nation.

ARCÉ, Ἄρκη, fille de Thaumas et sœur d'Iris, avait des ailes comme celle-ci; mais, s'étant déclarée en faveur des Titans pendant la guerre que les frères de Saturne soutinrent contre Jupiter, elle fut privée de ses ailes par le vainqueur, qui en fit don à Thétis, lors de son mariage avec Pélée. Celle-ci les transmit à son fils Achille, à qui elles valurent le surnom de *Podarcès*, c'est-à-dire aux pieds agiles. Cette fable est de l'invention de Ptolémée Héphestion, c. 6. — Une autre Arcé, fille de Minos, eut commerce avec Apollon qui la rendit mère de Milet. Notez que trois autres femmes encore, Acacallis, Arie, Déioné, passaient pour mères de ce prince. Acacallis, la première, était, ainsi qu'Arcé, donnée comme fille de Minos.

ARCENS, jeune guerrier sicilien, partit sur la flotte d'Énée pour l'Italie, et fut tué par Mézence d'un coup de fronde. Son père portait le même nom (*Énéide*, IX, 583, etc.).

ARCÉOPHON, fils de Minnyride et d'Arsinoé, fille de Nicocréon, figure dans Antoninus Liberalis (*Métamorphose* XXXIX), comme héros du roman qu'Ovide et Lactance ont mis sous les noms d'Iphis et d'Anaxarète (*V.* Anaxarète). Quelques-uns font d'Arsinoé sa maîtresse. L'héroïne même est de part et d'autre changée en statue comme sous le nom de Vénus à la Fenêtre (*Venus prospiciens*).

ARCÉSILAS, Arcésilaus, Ἀρκεσίλαος, fils de Lycus et de Théobule, et l'un des quatre chefs qui conduisirent les troupes béotiennes à Troie, fut tué par Hector. Léite, son collègue, rapporta ses os en Béotie, et on lui éleva un héroôn sur le bord de l'Hercyne. — Du commerce furtif de Torrébie avec Jupiter naquirent deux fils, Carbe et Arcésilas.

ARCÉSIUS (qu'on pourrait nommer Arcèse), Ἀρκείσιος, roi d'Ithaque, père de Laerte et par conséquent aïeul d'Ulysse, était, selon les uns, fils de Jupiter et d'Euryodie, ou bien de Mercure; suivant les autres, fils du roi d'Ithaque, Céphale, et d'une mère inconnue. Un oracle, dit-on, avait commandé au roi de prendre pour épouse la première créature femelle qu'il rencontrerait : ce fut une ourse. Céphale accomplit l'ordre de l'oracle; l'ourse se métamorphosa en femme, et le fils qu'elle lui donna porta le nom d'Arcésius en mémoire

de l'aventure (*Arctos*, ourse). Les explicateurs modernes voient ici, dans l'ourse épouse, une femme qui s'appelait Arctos. Nous aimerions mieux y voir une farouche habitante des montagnes, ou bien une initiée (comp. Brauronie, Mithra). La légende qui donne Arcésius pour fils de Mercure introduit aussi une ourse sur la scène, mais comme nourrice.

ARCHAGÈTE, Ἀρχαγέτας, Esculape à soixante stades de Tithorée dans la Phocide, où il avait un temple. La statue qui l'y présentait à la vénération des fidèles avait une longue barbe. On lui sacrifiait toutes sortes de victimes, sauf des chèvres. Quant au sens du nom, on varie sur ce point. Est-ce tout simplement roi (se rappeler les Archagètes de Lacédémone)? est-ce auteur des origines? enfin est-ce qui préside à la naissance? Nous penchons en faveur de la dernière opinion (Rac. : ἀρχή, principe, commencement; ἄγω, conduire). Apollon était aussi honoré sous ce nom à Mégare et y avait une statue d'ébène (*V.* Archégète).

ARCHANDRE, Ἄρχανδρος, fils de l'Achéen Phthius, et mari de la Danaïde Scée, fonda (suivant la fausse tradition enregistrée par Hérodote, II, 98) la ville d'Archandre, en Égypte.

ARCHATAPIAS. *Voy.* Abiou.

ARCHÉBATE, Ἀρχεβάτης, un des cinquante Lycaonides que foudroya Jupiter.

ARCHÉDICE, Ἀρχεδίκη, une des cinquante Thespiades possédées en une nuit par Hercule, eut de ce héros Dynarte ou Eurypyle (Apollodore, II, vii). Quelques-uns lisent le texte de telle façon qu'Eurypyle (avec désinence féminine) est le nom de la mère, et que c'est le fils qui s'appelle Archédice (Ἀρχέδικος et non -δίκη.)

ARCHÉGÉNÈTE, Ἀρχηγενέτης, ou ARCHÉGÈTE, Ἀρχηγέτης, surnom d'Apollon : 1° à Naxos, en Sicile; 2° à Hiérapolis en Phrygie (Spon, *Itin. athén.*, p. 150); 3° on pourrait presque dire à Mégare (car Archagète en dorien est l'Archégète du grec commun). Suivant Spanheim (sur Callimaque, *Hymne à Apol.*, 57), ce mot revient à tige de la nation (comp. Archagète). D'autres veulent que cette épithète soit synonyme de Dômatète ou OEcète (c'est-à-dire *qui colonise*, *qui installe*), noms sous lesquels Cyrène, Égine et Mégare invoquèrent Apollon. Diverses médailles montrent Apollon couronné de rayons ou de lauriers : autour de sa tête se lit le nom d'Archégète (Haym, *Thesaur. britann.*, t. II, p. 132, et Hardouin, *Num. ant. illustr.*, p. 487. — L'Aigenète indiqué comme équivalent d'Archégenète n'a point de rapport avec ce dernier surnom. Aigenète ne veut dire qu'*éternel*, et non *immortel*. C'est une épithète qui s'applique à cent dieux divers beaucoup mieux qu'à Apollon.

ARCHÉLAS, Archelaus, Ἀρχέλαος, fondateur d'Eges, capitale primitive de la Macédoine, était fils de Témène, et par conséquent petit-fils d'Hercule. Cissée, roi de Macédoine, lui avait promis sa fille et la survivance du trône pour prix de son alliance contre les peuplades voisines qui dévastaient ses états. Débarrassé de ses ennemis, au lieu de tenir ses promesses, il ne songea qu'à faire périr son bienfaiteur, et il tâcha de l'attirer dans une fosse pleine de charbons ardents. Archélas, instruit à temps, l'y précipita lui-même, prit sa fille, et, comme l'oracle le lui avait enjoint, suivit une chèvre qu'il avait rencontrée, et fonda, au lieu où

elle s'arrêta, la ville d'Eges (Αἶξ, chèvre). — On nomme trois autres Archélas : 1° un Égyptide, mari d'Anaxibie; 2° un fils d'Électryon, tué par les Ptéléraïdes; 3° un esclave de Priam.

ARCHÉMAQUE, Ἀρχέμαχος, que quelques-uns nomment Antimaque, fils d'Hercule et de la thespiade Délire. — Un second figure parmi les fils de Priam. On ne nomme pas sa mère qui, pour sûr, ne fut point Hécube.

ARCHÉMORE, primitivement nommé Ophelte. *Voy.* ce nom et l'art. qui suit.

ARCHÉNOR, dont on a faussement formé Archémore, un des sept fils de Niobé et d'Amphion, fut tué sur le Cithéron, par Apollon (Hygin, *fab.* 11; comp. les remarq. de Munker).

ARCHEPTOLÈME, Ἀρχεπτόλεμος, fils d'Iphite, roi d'Elis, devint, malgré sa naissance en Grèce, le conducteur du char d'Hector, et périt sous les coups de Teucer (*Iliade*, VIII, 312, etc.).

ARCHÉTÈLE, Ἀρχιτέλης, père d'Eunome, qu'Hercule tua d'un soufflet à la table d'OEnée, pardonna au héros la fin malheureuse de son fils. Hercule, plus sévère, s'imposa lui-même la peine de l'exil.

ARCHÉTÉUS, guerrier de l'armée de Turnus, fut tué par Mnesthée (*Énéide*, XII, 459).

ARCHÉTIME (Ἀρχέτιμος) et Teucle conduisirent, vers 1100 av. J.-C., une colonie d'Ioniens à Naxos (Schol. de Denys le Périég., sur v. 526; et comp. M. Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, III, 80-82).

ARCHIE, Ἀρχία, fille de l'Océan et sœur-épouse d'Inachus (à qui souvent aussi on donne pour femme Mélie ou Mélisse), fut mère de Phoronée. — Nul doute, à notre avis, que dans cette héròogonie des temps primitifs Mélie ou Mélisse (Maha-Ilith ou Grande-Mère, Grande-Accoucheuse) et Archie (le principe des choses, ἀρχή) ne reviennent à la Nature, au principe femelle des êtres, à la Passivité d'où tout émane.

ARCHIAS, Ἀρχίας, de Corinthe, Héraclide, fonda Syracuse vers l'an 735 avant J.-C. Il était de la branche héraclide de Témène, dont il fut le dixième représentant, et eut pour père Évagète. La cause qui lui fit quitter sa patrie fut peu honorable, s'il faut s'en rapporter à Diodore (*Extraits*). L'oracle pourtant s'en mêla, et quoique Archias partît plutôt en exilé qu'en fondateur, la Pythie delphique lui dit d'élever une ville nouvelle; la république de Corinthe aussi sanctionna l'entreprise, et jusqu'à un certain point la favorisa. Une maladie épidémique qui désolait alors la Corinthie contribua à grossir le cortège d'Archias. Cependant un de ses compagnons, Chersicrate, se sépara de lui en route avec une portion des colons, notamment avec les habitants de Ténéa. Arrivé au cap Zéphyrium en Italie, Archias répara à peu près cette perte en déterminant à se joindre à lui des Doriens qui étaient partis pour la Sicile avec Théoclès, et qui avaient abandonné ce chef. Ils ne tardèrent point à voir les côtes de l'île qu'ils cherchaient, et à s'y fixer. Le premier établissement d'Archias semble avoir été dans l'île vis-à-vis du continent. Cette île, qui depuis fut jointe au rivage par un pont, puis par une chaussée, avait été occupée primitivement par des Étoliens, auxquels avaient succédé des Sicules : on l'appelait Ortygie. Suivant le Scholiaste de Pindare, il y avait déjà quatre villes dans ces parages, Achradine, Néapo-

lis, Épipoles et Tyché (dont plus tard se forment les noms des quatre quartiers de Syracuse). Archias, ajoute-t-il, s'en empara, et les incorpora à son royaume naissant. Évidemment ces dernières assertions ont été imaginées après coup. — De deux autres ARCHIAS, l'un fils d'Aristechme, ayant été guéri à Épidaure par Esculape, d'une blessure qu'il s'était faite en chassant aux environs du mont Pédase, alla répandre à Pergame, et de là à Smyrne, le culte du dieu son libérateur; l'autre vers 675 av. J.-C., à la tête d'une colonie mégarienne, fonda Chalcédoine, sur le Bosphore de Thrace.

ARCHIDE, Ἀρχίδιος, fils de Tégéate, et par conséquent petit-fils de Lycaon. Ce nom est peut-être corrompu, et pourrait revenir à Arcade, Ἀρκάδιος, représentant à lui seul l'Arcadie entière. — N. B. Cette généalogie était donnée par les Tégéates eux-mêmes (Pausanias, VIII, 53).

ARCHIGÉNETHLES, Ἀρχιγένεθλος, auteur des naissances, Rée et Énone (Saturne).

ARCHILOQUE, Ἀρχίλοχος, fils d'Anténor, fut tué devant Troie par Ajax le Télamonide. — On donne quelquefois (sans doute par suite d'erreur typographique) le nom d'Archiloque à Antiloque.

ARCHING. *Voy.* ACHÉCHING et ARD.

ARCHIPPE, Ἀρχίππη, femme de Sthénèle, roi de Mycènes, était enceinte d'Eurysthée en même temps qu'Alcmène l'était d'Hercule. On sait que Junon, voulant qu'Eurysthée naquît le premier, afin qu'il eût la prééminence sur son cousin, fit accoucher Archippe deux mois plus tôt qu'elle ne l'espérait. Quelques mythologues nomment la femme de Sthénèle Nicippe, et non Archippe. — Un roi d'Italie porta le nom d'ARCHIPPE, et le donna à une ville du pays.

ARCHIROÉ, Ἀρχιρόη, nymphe qui à Mégalopolis, était représentée une urne à la main et versant de l'eau.

ARCHITIS, Ἀρχῖτις, Vénus du Liban, était figurée dans une attitude de prostration et de douleur; sa main gauche soutient sa tête, qui est voilée. Tout indique l'affliction profonde que ressent la déesse à la nouvelle de la mort d'Adonis.

ARCITENENS, le Sagittaire chez les poètes. *Voy.* SAGITTAIRE. —C'est aussi un surnom d'Apollon et de Diane (Macrobe, *Saturn.*, VI, 5). En grec il se rendrait par *Toxouchos*.

ARCTE, ARCTUS, Ἄρκτος (c'est-à-dire ours), Centaure qui combattit aux noces de Pirithoüs (Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, 180).

ARCTURE, ARCTURUS, Ἀρκτοῦρος, dieu-fleuve, père de Chloris, qu'enleva Borée, prit depuis le nom de Phase. — On sait que ce nom est aussi celui de l'étoile la plus brillante du Bouvier (autrement Boötès et Arctophylax). Les poètes prennent souvent le nom de l'étoile pour celui de la constellation. Pour les fables liées à ces astres, *voy.* ARCAS et ICARE.

ARCULE, ARCULUS, dieu romain qui présidait et aux citadelles (*arces*) et aux coffres, aux armoires, etc. (*arcæ*). Voy. Festus, art. *Arculus*, et Bern. de Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. I.

ARD, autrement ARCHING ou ACHÉCHING, quoique l'on ait voulu les distinguer, un des vingt-huit Izeds de la religion parsi, présidait au feu et à la lumière; mais en tant qu'illumination de l'intelligence, ce qui le distingue et d'Ardibéhecht, l'Amchas-

fand du feu-lumière dans toute son extension, et d'Ader, l'Ized du feu, et d'Aniran, l'Ized de la primitive lumière. Il donne aux mortels la science, la grandeur, la véracité, la probité, l'éclat, le bonheur; uni à Parvand, Ized femelle, il fait naître les biens sur la terre. Il préside au vingt-cinquième jour du mois. — Achéching passe pour un génie femelle. Ard-Achéching ne serait-il point en conséquence un Ized hermaphrodite, un reflet parse de l'Arddhanari hindou? On sait que les Orientaux attribuaient les deux sexes à chacun de leurs cinq éléments. En tant que feu mâle, l'Ized aurait été Ard; et en tant que feu femelle il eût été Achéching (*Voy.* ce nom).

ARDALE, Ἄρδαλος, fils d'Hépheste (Vulcain) et d'Aglaé, une des Grâces, bâtit la grotte des Muses à Trézène, et y introduisit le culte de ces déesses, qui prirent de là le nom d'Ardalides et Ardaliotides (Pausanias, II, 31). Comp. ARSALE.

ARDDHANARI, c'est-à-dire *le demi-homme*, dieu hindou qu'on représente avec les deux sexes, n'est autre chose que la divinité même à ce degré de détermination où les sexes commencent à apparaître, mais sans se poser à part et dans des individus différents. Arddhanari est donc à volonté ou Brahm, ou Brahmâ, ou Vichnou, ou Siva. Cependant c'est plutôt au dernier qu'il est adéquate. Au fond, qu'est-ce que Siva? le générateur, ou mieux encore la génération soit comme acte, soit comme puissance, soit comme instrument. Siva, égal à Siva Bhavani, se formule par le Lingam qui lui-même se développe en Ioni-Lingam. Or quelle différence y a-t-il entre l'hermaphrodite et Ioni-Lingam? L'hermaphrodite aux Indes c'est Arddhanari. Arddhânari est donc Arddhanari-Siva. On conçoit par là comment les mythologues sont arrivés à travestir son nom en Arta-Narixora. La vraie orthographe de ce nom serait Arddhanari-Içouara ou Itchora, ou avec la coalescence samskrite Arddhanarîçouara (Rac. : *arddha*, demi; *nara*, homme).

ARDESQUE, Ἀρδέσκος, dieu-fleuve, fils de l'Océan et de Téthys (Hésiode, *Théogonie*, 345). On ne dit pas où coulent ses eaux. *Ard*.... (ἄρδω) en poésie signifie arroser.

ARDIBÉHECHT, le troisième des sept Amschasfands de la religion zoroastérienne (y compris Ormuzd), préside au feu, à la santé, aux productions de la terre et à la grandeur de l'univers. Dans l'énonciation de cette série d'attributs, on voit poindre cette idée que la vie de tous les êtres organisés, que la génération, que l'harmonie et la beauté du monde sont dues au principe igné qui circule invisible dans toutes les veines de ce grand corps. Ce prince du feu donne aussi l'éloquence (*Zend-Avesta* de Kleuker), et doit être pris pour modèle des actions humaines. C'est ce que l'on comprendra mieux en sachant qu'Ardibéhecht, dans la doctrine des Parsis, n'est qu'une pure et céleste lumière (ce qui veut dire immatérielle à la façon des anciens, impondérable). Toujours transportant le monde moral dans le monde physique, les mages ont dit que la vie humaine était l'image de la pure lumière, c'est-à-dire d'Ardibéhecht. Il a pour coopérateurs ou hamkars Séroch, Behram et les Adérans (feux allumés dans l'Atechgah), ennemis du Dev de l'hiver et de Sapodiguer. Lui-même est hamkar de Rapitan. Dans les légendes relatives à Zoroastre, cet Amchasfand ordonne au roi Gouchtasp

d'écouter le prophète (*Zend-Avesta* de Kleuker, III, 1). Ardibéhecht présidait au dixième mois de l'année (*Z.-A.*, II, n° XXVIII), qui se nommait, en conséquence, Ardibéhecht, et au troisième, huitième, quinzième et vingt-troisième jour du mois. Il faut noter ici que la disposition de l'année changea plusieurs fois en Perse, et que par conséquent le numéro d'ordre donné au mois Ardibéhecht par le *Zend-Avesta*, peut fournir un des éléments de la date à laquelle se rapporte la composition de cet ouvrage sacré. Le Iecht de cet Amchasfand se récitait trois fois par jour.

ARDOINNE ou ARDUENNE, Ardoinna, Arduinna, Diane chez les Sabins. On dérivait ce nom d'*ardis* (Ἄρδις) carquois (dans Hérodote); ainsi ce serait un synonyme de *Pharetrata*. Banier (*Explic. des fab.*, II, 697) parle d'une petite statue que l'on aurait déterrée dans le nord de la France, et que caractérisaient une cuirasse à mi-corps, un arc à la main, et un chien; et il rapproche le nom de la déesse de celui de la grande forêt qui s'appelait jadis Arduenna, et que nous nommons encore Ardennes.

ARDVIÇOUR ou ARDVISOUR, un des vingt-huit Izeds parsis, est l'eau céleste primordiale. Pour bien comprendre tout ce que cette expression recèle d'idées, il faut se figurer, 1° que l'eau et le feu, ces deux grands principes des mondes selon Zoroastre, sont dans la cosmogonie, l'un le principe femelle, ou la passiveté, l'autre le principe mâle ou actif; 2° que dans l'eau principe femelle et passiveté gît déjà le feu lumière, ou principe mâle et actif; 3° enfin, qu'au-dessus des réalités plane quelque chose de plus délié, d'insaisissable, d'idéal, qui est comme l'ébauche, l'esquisse de la réalité opaque et grossière. Ardviçour, dans cette série de conceptions, est donc l'eau ignée, divine, immatérielle, dont les eaux terrestres, atmosphériques, célestes même, ne sont que des individualisations extrêmement inférieures; de là les nombreuses qualifications que lui donnent les Parsis d'après le Zend. C'est l'eau bienfaisante, l'eau de pureté, l'eau de splendeur. C'est une vierge pure, fille radieuse d'Ormuzd; sa figure aimable se réfléchit dans l'éclat de la lumière; sa chevelure d'or enfante toutes les richesses de la terre. C'est elle qui donne l'onde aux lits profonds, qui rafraîchit les plaines ardentes et les tapisse de verdure. Ormuzd épanche ces flots bienfaisants sur tout ce qu'il y a de pur dans le monde. Par elle l'âme a des semences (pensées?) de lumière, des paroles de lumière, des actions de lumière. Par elle, les mauvaises pensées, les mauvaises paroles, les mauvaises actions, les mauvaises lois, ne viennent point affliger les hommes. Par elle, enfin, les héros de la gloire reçoivent la vie, la jeunesse décore toutes les parties de l'univers, et l'harmonie des mondes est entretenue.

ARÉDEN est, dans la mythologie hindoue, un radjah de la race des fils du Soleil, et a pour père Logadichen, pour fils, Sambden.

ARÉE, Ἀρεία, fille de Cléoque, est une des amantes d'Apollon, que la mythologie donne comme mère de Milet (*Voy.* ce nom). — Une autre Arée, fille du fleuve Astérion, prétendait avoir été avec ses deux sœurs la nourrice de Junon. Arée, en grec Ἀρεία, veut dire *Martiale*. C'était une épithète de Minerve à Platée et de Vénus à Sparte. La première avait sous ce nom un temple construit des dépouilles remportées sur les

Perses. La seconde le dut à une chapelle attenante au temple de Minerve Chalciëque, à Sparte.

AREÉE, Ἀρεύς, Ἀρεῖος, Ἄρεος, 1° fils d'Amphyx, et par conséquent petit-fils de Pélias, fut père d'Agénor. 2° Jupiter dans Pise et Bacchus à Patras : le premier surtout est célèbre. C'est OEnomaüs qui l'invoquait sous ce nom, lorsqu'il se préparait à disputer le prix de la course des chars aux prétendants de sa fille. Chaque fois qu'il allait tenter une course nouvelle il lui offrait un sacrifice, et il laissait son concurrent prendre sur lui de l'avance pendant le temps qu'il donnait à ces soins religieux. 3° Un Centaure tué par le Lapithe Dryas.

ARÉGONIS, Ἀρηγονίς, femme d'Ampycus selon Orphée (*Argon.*, 127), en eut Mopse. — Hygin l'appelle Chloris.

ARÉILYQUE, Ἀρηΐλυκος, père de Prothoënor, un des quatre chefs béotiens qui allèrent à Troie. — Un autre ARÉILYQUE était Troyen, et fut tué par Patrocle.

ARÉITHOUS, Ἀρηΐθοος, ou ARÉTHOUS, roi d'Arné en Béotie, ne se servait dans les combats que d'une massue, ce qui lui valut le surnom de Corynète (κορύνη), massue. L'Arcadien Lycurgue usa de ruse pour le vaincre, et l'ayant conduit dans un chemin étroit, où il lui devenait impossible de se servir de sa massue, le perça de sa lance. — Aréithoüs avait été marié à Philoméduse (*Iliade*, VIII, 8 et 9), et en avait eu un fils nommé Ménesthe, qui fut tué devant Troie par Pâris.

ARÉIUS, Ἀρήϊος, fils de Bias et de Péro, figure parmi les Argonautes selon Orphée (*Voy.* Burmann, *Catal. Argon.*)

AREKCHAM, radjah hindou, de la race des enfants du Soleil, était le cinquième fils de Vaivaçouta ou Sratatéva, et fut père de Chantrachina.

ARÈNE, fille d'OEbale et de Gorgophone, épousa son frère utérin Apharée et en eut trois fils, Idas, Lyncée et Pèse. Apharée donna le nom de sa femme à la ville où il faisait sa résidence (Pausanias, IV, 2 ; Schol. d'Apollonius, I, 152). Une fontaine de l'Élide s'appelait aussi Arène.

ARÈS, Ἄρης. On ne peut douter que la racine de ce nom ne soit ce monosyllabe *ar*, qui tantôt restant lui-même, tantôt se transformant en *er*, *ir*, *art*, etc., a donné à l'allemand, au latin, au grec, au perse, tant de mots où prédomine l'idée de courage. Voy. sur ce point Baur, *Symbol. u. Myth.*, t. II, 1re part., p. 120, 121. L'Ertosi égyptien, le Mars italique sont moins éloignés d'Arès qu'on ne le croirait au premier abord.

ARESKOVI, le dieu de la guerre chez les Hurons.

ARESTOR, Ἀρέστωρ (et non ARISTOR), prince de la dynastie des Inachides, était le second fils de Phorbas (*Voy.* ce nom), et par conséquent le frère de Triopas. Il fut père d'Argus Panopte, qu'il faut distinguer de l'Argus, fils de Niobé, son trisaïeul, et qu'on désigne souvent par le nom patronymique d'Arestoride. C'est à tort qu'on a fait Arestor, fils de Crotope. Du reste, Argus a aussi été un fils de l'Inachide Agénor (*Voy.* ce nom et INACHUS). — Un Alector, père de l'Argus qui fabriqua le navire Argo, est appelé aussi, mais faussement, Arestor.

ARÉTAON, Ἀρετάων, Troyen qui tua Teucer.

ARÈTE, ARETUS, Ἄρητος, un des fils de Priam, s'élança avec Hector, Énée, Chromius et Automédon pour

s'emparer des chevaux d'Achille. Ce héros le tua d'un coup de lance dans le bas-ventre. — Un autre ARÈTE, fils de Nestor, survécut à la guerre de Troie (*Odyss.*, III, 414).

ARÉTÉ, Ἀρήτη, fille de Rhéxénor, femme d'Alcinoüs et mère de Nausicaa, avertit Jason et Médée arrivés dans l'île des Phéaciens, qu'Absyrte venait d'aborder, et que son mari, par timidité, avait promis de livrer Médée, si jusque-là Jason l'avait respectée. Elle les engagea en conséquence à consommer leur mariage. Plus tard c'est à elle qu'Ulysse s'adressa par le conseil de Minerve, afin d'être plus sûr de recevoir d'Alcinoüs un accueil favorable.

1. ARÉTHUSE, Ἀρέθουσα, Néréide, de la suite de Diane, fut aimée du dieu-fleuve Alphée, qui la vit nu jour se baigner dans sa source à Élis. Il se mit à la poursuivre. Aréthuse, après avoir traversé en courant Psophis, Orchomène, les monts Cyllène et Ménale, se voyant sur le point de tomber au pouvoir du fleuve, implora Diane, qui l'enveloppa d'un nuage; puis, s'apercevant qu'Alphée ne cessait de poursuivre le nuage, transforma la nymphe en fontaine. Alphée alors reprit sa forme de fleuve et confondit ses eaux avec celles de la source adorée (*Voy.* ALPHÉE). Tout le monde connaît la tradition vulgaire qui voulait que l'Alphée roulât ses eaux dans un lit souterrain de l'Élide jusque dans la Sicile, où il allait se mêler à l'eau d'Aréthuse. Les anciens ont écrit très-sérieusement que tout ce que l'on jetait dans l'Alphée reparaissait dans l'Aréthuse. Ils ont même ajouté qu'à l'époque de la célébration des jeux olympiques, la fontaine sentait le fumier de cheval, parce qu'effectivement à cette époque les courses de char amenaient beaucoup de chevaux sur les rives de l'Alphée. Strabon avait déjà refuté l'idée de cette communication souterraine que la géologie moderne relègue au rang des rêves. Il y a effectivement dans l'île où est bâtie Syracuse (auj. *Nasos*, autref. Ortygie), une source qui s'appelle Aréthuse. Elle jaillit des creux d'un rocher. Maintenant c'est un des lavoirs de la ville. Cicéron a dit qu'elle était poissonneuse et très-grande. Non loin d'elle se trouve une autre source dont l'eau perce dit-on l'eau salée sans y contracter d'amertume. C'est une fable comme la tradition ancienne. Chez quelques mythologues c'est Aréthuse qui apprit à Cérès l'enlèvement de Proserpine (*Voy.* CYANE).

2. ARÉTHUSE, Ἀρέθουσα, une des Hespérides dans Apollodore (II, v, 2); les deux autres, quand on n'en comptait que trois, se nommaient Hespérie et Églé. Apollonius de Rhodes (*Arg.*, IV, 1427) l'appelle Érythéis (Ἐρυθηίς), nom qui passe quelquefois pour celui d'une quatrième Hespéride. Ailleurs on lit Éréthuse. Toutes ces variations non moins que les sens des noms Ἑσπερία, occidentale, Αἴγλη, splendeur, rendent probable qu'Aréthuse n'est qu'une déformation grecque d'un nom oriental tel qu'Ertosi; (rad. *ari*, *eri*) ou Astarté (rad. *astr*....). L'Abas d'Eubée est fils de Neptune et d'Aréthuse. Serait-ce celle-ci? Les Hespérides ont plus d'un rapport avec la mer (*Voy.* HESPÉRIDES); et le nom d'Hérilée, qu'Hygin (*fab.* CXXXVII) donne au père d'Aréthuse, ne prouverait rien contre cette identité. Déjà Munker a proposé de lire *Hesperi* au lieu de *Herilei*.

ARÉUS, Ἀρεύς. *Voy.* ARÉE.

AREUTA, Vénus adorée sous ce nom par les amants dont l'union était ajournée.

ARGALE, Argalus, Ἄργαλος, fils d'Amyclas et de Diomède, succéda sur le trône de Sparte à son père, et eut lui-même pour successeur Cynortas, son frère cadet. — Ordinairement Amyclas a pour fils Hyacinthe et Cynortas. Il n'est pas question d'Argale. Argale et Hyacinthe, tous deux morts jeunes et sans postérité, ne seraient-ils qu'un?

ARGANTHONIS, Ἀργανθωνίς, jeune fille de l'île de Chio, que Rhésus, à son passage dans cette île, aima et promit d'épouser, eut tant de douleur en apprenant la fin cruelle de ce prince devant Troie, qu'elle ne cessait de répéter son nom, et qu'enfin elle se jeta dans un fleuve (Parthenius, *Erotiq.*). Quelques-uns en font une nymphe, mère de Thyne et de Myse, et disent qu'elle donna son nom au cap Arganthonium.

ARGÉ, Ἄργη, nymphe, agile chasseresse, se vanta un jour en poursuivant une biche, de la forcer à la course, eût-elle la rapidité du Soleil. Le Soleil, pour la punir de son impiété, la métamorphosa en biche. C'est, dit-on, en mémoire de cette aventure, que l'on voit la biche sur l'autel d'Apollon, avec d'autres attributs particuliers à ce dieu. — Une autre Argé (conjointement avec Opis) accompagna Artémis dans son voyage au pays des Hyperboréens à Délos. D'autres l'appellent Hécaerge. Sur cette variante et sur d'autres, *Voy.* Artémis. — L'Argé que l'on donne comme fille de Jupiter et de Junon, est imaginaire. Il faut lire dans Apollodore Ἄργην au lieu d'Ἄργην (*Voy.* Heyne, sur Apollod. I, p. 1).

ARGÉE, Ἀργεύς (on trouve aussi Ἀργαῖος et Ἀργεῖος, d'où les trois orthographes latines Argeus, Argæus, Argius), fils de Licymne, suivit dans ses expéditions Hercule, qui promit à son père de le ramener. Argée mourut dans le voyage; et Hercule, pour tenir parole à Licymne, brûla le corps du fils et le rapporta dans une urne. Ce fut, ajoute-t-on, le premier exemple de l'incinération des corps. — Trois autres Argée sont: le premier, fils de Pélops et père d'Alector; le second, fils de Polymèle, un des Troyens tués par Patrocle (*Iliade*, XVI); le troisième, un Centaure tué par Hercule dans la grotte de Phole. Un quatrième donné comme fils d'Apollon et de Cyrène, n'est autre qu'Aristée, surnommé *Agrios* (dont une transposition de lettres a fait Argios).

ARGÈLE, Ἀργέλη, Thespiade dont Hercule eut Hippodrome.

ARGEMPASE. *Voy.* Arginuse.

ARGENK, de la bibliothèque orientale d'Herbelot, n'est que l'Ardjasp ou Argiasp des livres Zends.

ARGENNE, Ἄργεννος, fils de Leucon et petit-fils d'Athamas, fut le favori d'Agamemnon. Il se noya dans le fleuve Céphise: le roi de Mycènes, affligé, voulut que Vénus portât le nom d'Argennis, c'est-à-dire sans doute qu'il offrit sur sa tombe des libations à Vénus Argennis.

ARGENTIN, Argentinus, dieu de la monnaie d'argent à Rome, passait pour fils d'Esculan (*Æsculanus*), le dieu de la monnaie de cuivre sans doute, parce que Rome ne frappa de monnaie d'argent qu'après la monnaie de cuivre.

ARGÈS, Ἄργης, un des Cyclopes, fils d'Uranus et de la Terre (*Voy.* Cyclopes), eut de la nymphe Phrygie, son épouse, trois fils, Dense, Atron et Atreneste (Hésiode, *Théogonie*, 140).

ARGESTE, Ἀργέστης, fils d'Astrée et de l'Aurore (Hésiode, *Théogonie*, 379).

ARGICIDE, ou **ARGIPHONTE**, Ἀργειφόντης, c'est-à-dire *meurtrier d'Argus*, Mercure qui, par l'ordre de Jupiter, endormit Argus, puis lui coupa la tête.

ARGIE, Ἀργεία, fille d'Adraste et d'Amphithoé, épousa Polynice; et quand ce prince eut péri devant Thèbes, avec cinq chefs de l'armée qu'il avait amenée pour la conquérir, lui rendit conjointement avec Antigone les honneurs de la sépulture, malgré les ordres sévères donnés par Créon. Antigone fut prise presque aussitôt et mise à mort : Argie échappa par la fuite. — On trouve encore quatre Argie : 1° une fille de Pontos et de Thalassa (Hygin, *Préf.*); 2° la femme d'Inachus, qui la rend mère d'Io (ordinairement on l'appelle Mélie); 3° une femme de Polybe, mère d'Argus le constructeur du navire Argo; 4° une fille d'Astérion, femme de l'Héraclide Aristomène.

ARGINUSE, Ἀργίνουσα, au lieu de quoi on lit souvent Artipasa, Arripasa ou Argempasa, Vénus céleste chez les Scythes. Dans Hérodote (II, 59), on lit Artimpasa.

ARGIOPE, Ἀργιόπη, nymphe dont Philammon eut le barde Thamyris que le père refusa de reconnaître. Elle se rendit en Thrace après son accouchement (Pausan., IV, 33). — Deux autres Argiope sont : l'une, fille du roi de Mysie Teuthras et femme de Télèphe; l'autre, fille du Nil et femme d'Agénor, roi de Phénicie.

ARGIUS, Ἄργιος, Égyptide, qui eut pour épouse Évippe.

ARGIVA, c'est-à-dire *Argienne*, *Argolique*, Junon, qui avait un temple et une statue célèbres à Argos, que d'ailleurs on regardait comme sa patrie. Cette statue, chef-d'œuvre de Polyclète, était d'or et d'ivoire. Elle était colossale et tenait dans une main une grenade, dans l'autre un sceptre. Sur son diadème étaient les Grâces et les Heures (Pausanias, II, 17). A ses pieds une peau de lion et un cep de vigne faisaient allusion à deux fils issus des amours de son époux, Hercule et Bacchus. Comp. Junon.

ARGONAUTES, Ἀργοναῦται, c'est-à-dire navigateurs sur Argo, héros voyageurs, passèrent sur le navire de ce nom, de la Grèce, leur patrie, dans la Colchide, et rapportèrent en Europe la toison d'or. Suivant les traditions mythologiques, le sujet de l'expédition fut le désir de reprendre la toison du bélier sur lequel Phryxus et Hellé, afin de fuir le courroux de leur père Athamas, avaient quitté le continent européen pour l'Asie. Hellé se laissa tomber en route, et donna son nom aux Dardanelles actuelles. Phryxus, plus heureux, arriva sur les côtes que nous nommons aujourd'hui Géorgie, Imirétie et Caucase, sacrifia Chrysomalle (c'était le nom du bélier) à Jupiter, qui le lui avait envoyé, en abandonna la toison brillante d'or au roi du pays, Éète, qui la consacra au dieu Mars dans un bois saint, et qui dès-lors ami du fils d'Athamas lui accorda sa fille en mariage. La toison d'or devint pour les Colques un talisman, une espèce de Palladium, un gage dont la présence annonçait à la fois et la grandeur militaire et la richesse commerciale de cette rive orientale de la mer Noire. Un autre Éète (car il semble que ce nom fut en Colchide ce qu'était en Égypte celui de Pharaon), un autre Éète, selon quelques auteurs, avait remplacé l'hôte et le beau-père de Phryxus, lorsque les héros de la Grèce se résolurent à reconquérir la toison. La première opération à la-

quelle il fallait se livrer était la construction du vaisseau. Ce n'était pas chose facile. Jamais, disent les plus enthousiastes, jamais à cette époque un navire n'avait paru en Grèce. Ceux qui admettent la réalité des colonies phéniciennes ou égyptiennes d'Inachus, de Cadmus, d'Ogygès, de Cécrops, de Danaüs, sont bien obligés de modifier un peu ce que cette assertion a de tranchant, et de dire tout au plus que jamais à cette époque les Grecs n'avaient construit de vaisseaux. Les poètes varient sur le lieu de la fabrication : les uns nomment le Pélion, les autres Pagases ou Démétriade en Magnésie. Tous ces lieux sont voisins les uns des autres, et appartiennent à la Thessalie. Ne pourrait-on concilier les divergences en admettant que les bois furent en grande partie coupés sur le Pélion, et qu'on les mit en œuvre à Démétriade, et surtout à Pagases? car il serait ridicule de tenir compte de l'assertion de Callimaque, qui nomme Acteum (Actium, sur la rive de la mer Ionienne!) comme lieu de la fabrication. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au nom d'Argo, à tout instant les poètes substituent les périphrases *Thessala pinus*, *Pagasæa puppis*, *ratis Peliaca* et autres semblables. Le navire avait la forme d'une galère à cinquante rames. On assure que c'était un vaisseau long, innovation qui certes fait époque, puisque jusque-là tous les navires étaient de forme ronde. Argo n'était donc pas le premier, comme l'ont prétendu quelques savants! De plus il allait à la voile ainsi qu'à la rame, ce qui alors était aussi un prodige. C'est peut-être à cet ensemble de détails nouveaux qu'il faut attribuer l'épithète de premier vaisseau donnée au vaisseau des Argonautes. On n'avait encore en que des canots, de frêles pirogues. Il y a un peu moins de division sur le bois dont on se servit pour le construire. Presque tous les écrivains nomment le sapin ou le pin, ce qui n'a rien que de très-plausible. Pline (*Histoire natur.*, XIII, 22) veut que l'on y ait exclusivement consacré du bois d'yeuse, qui passait pour imperméable à l'eau. Chez quelques mythographes, le chêne parlant de Dodone figure comme élément remarquable de la construction, et devient un des mâts du navire; aussi ce navire reçuit-il quelquefois l'épithète de parlant, et au milieu du voyage nous le verrons prendre la parole et ouvrir des avis. Valérius Flaccus (*Argon.*, I, 229) s'étend beaucoup sur les sculptures dont il était orné. Malgré tant de travaux et malgré la grandeur que semble avoir eue nécessairement cette arche des temps héroïques de la Grèce, telle était sa légèreté que plus tard elle sera portée douze jours de suite à dos d'hommes. Est-il besoin d'ajouter que, pour venir à bout d'une fabrication de ce genre, il fallut l'intervention de Minerve? C'est elle qui plaça le chêne dodonéen comme mât, ou, pour suivre un autre récit, comme quille du navire. C'est elle qui, depuis le commencement jusqu'à la fin des travaux, guida la main savante de l'ouvrier Argus, que les uns font fils de Polybe et d'Argée, tandis que d'autres le font naître d'Arestor ou même de Phryxus. Mais quel que soit le lieu où l'on ait construit Argo (car la suite nous révélera que plusieurs savants regarderaient volontiers Argos comme le chantier de fabrication), c'est à Iolcos que se rendirent les guerriers qui devaient former l'équipage. Iolcos, ville maritime de la Thessalie, avait un port excellent. Généralement on porte de cinquante-deux à cin-

quante-six, le nombre de ces intrépides aventuriers. Mais les Argonautographes, variant beaucoup sur les noms qu'ils leur donnent, le chiffre total se trouve bien au-dessus de cinquante-six. De tous ces héros, six surtout se distinguent, et forment comme l'état-major de l'expédition. Ce sont, 1° Hercule, qui commande en chef pendant la première partie du voyage; 2° Jason, qui trouve moyen de le remplacer dans cette haute fonction; 3° Tiphys, pilote qui mourra en route; 4° Ancée le Neptunide, son successeur au gouvernail; 5° Orphée, le chantre des Argonautes; 6° Esculape, leur médecin. On peut y joindre Lyncée, qui était chargé de signaler les écueils; Échion, éclaireur ou espion; Éthalis, qui était le héraut; Calaïs et Zéthès, qui commandaient aux rameurs (ou plutôt aux mouvements de la voilure). Hercule était placé à l'avant du navire; Pélée et Télamon à l'arrière. Avant de lever l'ancre, on offrit aux dieux un sacrifice solennel, après quoi, Jason fit prêter serment de fidélité à tous ceux qui le suivaient. Le premier lieu vers lequel on se dirigea en quittant Iolcos, ou plutôt Aphètes, autrement Aphormios (rade et port d'Iolcos), fut le mont Pélion. Les voyageurs y saluèrent en passant le vieux Centaure Chiron et Achille, son jeune élève, que son âge, trop tendre encore, empêchait de les suivre. On longea les côtes nord de la Thessalie, la Macédoine proprement dite, la péninsule de Pellène et le mont Athos. Samothrace vit ensuite passer le navire divin, que Castor et Pollux quittèrent, dit-on, pour se faire initier aux mystères cabiriques. Argo, qui sans doute n'avait pas relâché auprès de cette île sans port, dont une mer tempêtueuse bat le rivage, continua son excursion vers l'est et le nord. Bientôt la Mysie, en se dessinant aux regards, offrit aux héros de la Grèce l'occasion d'acquérir de la gloire. Hésione, attachée à un rocher en expiation des perfidies de son père, allait devenir la proie d'un énorme cétacé. Hercule, toujours sans crainte, combattit le monstre, le tua, délivra la belle victime, qui déjà lui avait été promise en récompense de sa valeur. Des vents contraires forcèrent ensuite à retourner un peu vers le midi. On aborda dans l'île de Lemnos, où pour l'instant il n'y avait que des femmes. Celles-ci, ayant été négligées par leurs époux, bien plus occupés de la guerre qu'ils faisaient en Thrace, et des captives qui devenaient une partie de leur butin, que des épouses qu'ils avaient laissées à Lemnos, avaient résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Les infidèles périrent tous, à l'exception du roi Thoas, que sauva sa fille Hypsipyle. Les Argonautes, en débarquant sur cette côte ensanglantée et en deuil, trouvèrent les veuves un peu adoucies par l'ennui de la solitude. Chacun se choisit une maîtresse parmi les Lemniennes. Hypsipyle, comme on peut le penser, appartint à Jason, dont elle eut deux fils, Eunée et Nébrophone. De ces unions fortuites naquit une population nouvelle, qui valut aux habitants de l'île le nom de Minyes, sous lequel on désignait souvent leurs pères. Les futurs conquérants de la toison d'or ne songeaient nullement à se rembarquer; et Lemnos leur eût semblé le terme de leurs travaux, si Hercule, à force de reproches, ne fût venu à bout de les arracher à cette île de délices. Toutefois notons que beaucoup d'écrivains anciens ne plaçaient le séjour à Lemnos qu'au retour des Argonautes. C'est Médée, assurent-ils, qui inspira aux Lemniennes l'accès de

frénésie dans lequel elles massacrèrent leurs époux. Suivant Athénée (VII, 12), immédiatement après avoir mis à la voile, l'équipage se vit assailli par des pirates tyrrhéniens, qui blessèrent tous les Argonautes, à l'exception du seul Glaucus, qui aussitôt se précipita dans les eaux, y fut changé en dieu marin, et se présenta sous cette forme à Jason. Diodore de Sicile (IV, 44) raconte qu'une tempête s'étant élevée non loin des rives de Samothrace, Jason, afin de la faire cesser ou de s'y soustraire, offrit un sacrifice aux Cabires : soudain, au grand étonnement de tous les héros, Castor et Pollux (ils n'étaient donc pas de l'expédition !) apparurent au haut du mât sous la forme d'étoiles brillantes, et s'y posèrent. Au même instant la tempête se dissipa. Les Argonautes traversèrent ensuite sans obstacles l'Hellespont. Peu après, on se trouva non loin d'une île habitée par les Dolions, et gouvernée par le roi Cyzique : ce dernier avait été instruit par l'oracle de la prochaine arrivée des Argonautes. Il leur fit l'accueil le plus cordial, les combla de présents, et leur prodigua les moyens de se délasser de leurs fatigues. Mais à peine les Argonautes avaient-ils recommencé leur voyage, qu'un vent violent les poussa la nuit sur la côte. Les Dolions, qui l'habitaient, s'imaginèrent que des pirates descendaient sur leurs côtes. Cyzique, leur roi, accourut pour les repousser ; il y perdit la vie. Le lendemain on s'aperçut de l'erreur, et non-seulement on rendit les derniers devoirs à l'infortuné Cyzique, mais on institua en son honneur des fêtes et des jeux funèbres. Quoique ces accidents n'eussent été qu'involontaires, Réa, protectrice des femmes, en fut tellement indignée, qu'elle frappa d'immobilité le navire, puis, douze jours durant, le rendit le jouet d'un ouragan épouvantable. Orphée, par un pompeux sacrifice, obtint enfin que la déesse s'adoucirait. Peu de temps après le vaisseau mouillait à l'embouchure du Rhyndaque. Hercule, qui avait perdu sa massue et ses armes, s'avança dans une forêt profonde, pour y trouver de quoi en faire de nouvelles, ou, selon quelques mythologues, pour puiser de l'eau à une fontaine qui coulait là. Hylas, son jeune ami, le suivait; mais il fut enlevé et retenu par les nymphes. Hercule, après l'avoir long-temps et en vain cherché de tous côtés, se mit à parcourir à grands pas et en tout sens les plaines de la Mysie, abandonna le vaisseau et le commandement, et retourna dans l'Argolide. Polyphème, qui l'avait assisté dans ses recherches, partagea son sort, et ainsi que lui cessa de faire partie de l'expédition. C'est lui, dit-on, qui fonda Cionte sur la Propontide. Toutefois l'admission de Cius sur la liste des Argonautes semble contredire cette assertion. Cius n'est-il pas, dans l'idiome mythologique antique, le fondateur obligé de la ville éponyme. Pour terminer ici tout ce qui se rapporte à Hercule dans l'expédition des Argonautes, ajoutons que tous les récits ne l'admettent pas au nombre des voyageurs. Selon les uns il était à cette époque en Lydie, auprès d'Omphale. D'autres veulent qu'il ait un instant monté le navire ; mais ils disent qu'on fut obligé de le laisser à Aphètes, à cause de sa pesanteur. Nous venons de voir l'opinion commune qui le mène jusqu'aux confins de la Bithynie et de la Mysie ; quelques traditions le font arriver jusque dans la Colchide. Quoi qu'il en soit, de la Mysie les Argonautes abordèrent au pays des Béhryces, qui avaient pour roi Amycus. Ce prince, habile dans la science du pugilat, avait

coutume d'offrir le combat à tous ceux qui passaient devant ses états. Il porta de même le défi aux Argonautes. Pollux se chargea de répondre pour tous, et tüa Amycus, en le frappant sur le cou. Les Bébryces alors se jetèrent sur les Argonautes, qui prirent les armes, et les repoussèrent avec une perte considérable. Ils touchèrent ensuite à Salmydesse en Thrace, sur la côte d'Europe. Là régnait le vieil aveugle Phinée, pour qui l'avenir n'avait point de voiles, mais qu'affligeaient cruellement les Harpyes. Il promit d'indiquer aux navigateurs grecs la route de la Colchide, à condition qu'on le délivrerait des monstres ailés, dont le contact polluait tous les aliments. Calaïs et Zéthès, les deux fils de Borée, y réussirent. Phinée accomplit sa promesse, et appuya sur le danger qu'allaient bientôt leur présenter les Symplégades (autrement Syndromades, Planètes ou Cyanées). On nommait ainsi des îles ou plutôt des écueils qui s'élevaient à peine à fleur d'eau, et qui, selon la relation des voyageurs, s'écartaient et se rapprochaient tour-à-tour. Les embarcations qui tentaient de traverser l'étroit intervalle couraient donc le risque de se voir instantanément écrasées par la brusque réunion des deux récifs. Comme ces îles étaient enveloppées de brumes épaisses et que de loin il était impossible de distinguer si le passage était praticable ou non, Phinée leur dit de lâcher un pigeon à travers ces roches. « S'il passe, ajouta-t-il, suivez-le sans crainte, sinon arrêtez-vous, attendez. » L'équipage suivit à la lettre ces prescriptions, et lorsqu'on fut à peu de distance des roches, on lâcha un pigeon de la proue. Les récifs, en se rejoignant, lui emportèrent le bout de la queue. Les Argonautes alors saisirent le moment où les roches s'écartaient de nouveau et franchirent l'étroit canal à force de rames, et grâce au secours de Junon. Encore l'arrière du vaisseau fut-il fracassé. Au reste, depuis ce temps, les Symplégades cessèrent de flotter : ainsi l'avaient prescrit les destins, en proclamant qu'elles seraient fixes à partir du moment où un vaisseau les aurait traversées. Selon quelques mythographes, c'est Minerve même qui envoya le pigeon pour faire connaître aux Grecs la possibilité du passage. Ailleurs, c'est grâce aux accords puissants de la lyre d'Orphée que les Symplégades s'arrêtèrent. Il semblerait aussi naturel qu'elles se fussent avancées avec une rapidité plus grande encore que de coutume, afin de l'entendre de plus près. On touche ensuite à la côte des Maryandyniens, où les voyageurs reçoivent de Lycus, souverain du pays, un accueil favorable, en lui apprenant qu'ils l'ont débarassé d'Amycus, son ennemi. En revanche, ils perdent là deux des leurs, Idmon, qui est tué à la chasse par un sanglier, et Tiphys, leur pilote, que remplace Ancée. Un peu plus loin, à l'embouchure du Parthénius, l'ombre de Sthénèle apparaît aux Argonautes. Orphée offre un sacrifice à Apollon, et lui consacre sa lyre. On côtoie le cap Carambis, saillie la plus avancée de la côte sud de la mer Noire ; on passe devant Thémiscyre. Un coup de vent pousse les Argonautes dans l'île de Dia. Ils y retrouvent les Harpyes, qui font pleuvoir sur eux leurs plumes aiguës en guise de flèches. Leurs casques les préservèrent, et ils se mirent à heurter leurs armes les unes contre les autres, ce qui fit prendre la fuite aux monstres ailés. Là aussi ils trouvèrent les enfants de Phryxus, qu'Eète avait envoyés réclamer en Grèce ce qui leur

revenait de l'héritage paternel, et qui, ayant fait naufrage en route, se trouvaient dans l'état le plus déplorable. Jason les prit sur son navire, et puisa dans leur entretien des notions pour le succès de son entreprise; enfin on aborda aux rives de la Colchide, aux lieux où le Phase vient se jeter dans la mer. On remonta le fleuve en silence, et l'on jeta l'ancre près d'Alé la capitale. Ce qui suit immédiatement regarde moins les Argonautes que Jason. C'est Jason (*V.* son art.) qui se rend avec les fils de Phryxus et quelques-uns de ses compagnons au palais du prince colque pour lui demander la toison. C'est lui qui inspire à Médée, une des filles du roi, la passion la plus vive; c'est lui qui, grâce aux puissants secours accordés par la magicienne à laquelle il jure fidélité, triomphe de tous les obstacles accumulés sur son passage, et met à fin les aventures les plus périlleuses. Lorsque Éète, pour ne point se voir obligé de tenir sa parole et de livrer la toison, projette la mort des Argonautes, Jason reçoit de Médée fugitive, la nouvelle du péril qui menace tous les Grecs et, guidé par elle, marche à l'arbre où est suspendue cette toison, l'objet de leurs vœux, endort le dragon à la garde duquel on l'a confiée et la saisit. Dans toute cette suite d'aventures, les Argonautes ne sont que spectateurs, et à vrai dire on ne voit plus trop pourquoi ils venaient. Diodore seul, mettant toujours l'histoire telle qu'il l'imagine à la place de la fable telle qu'on la lui conte, nous montre Médée conduisant les Argonautes au temple de Mars, qui contient la toison, et parlant aux gardes en langue taurique: les gardes ouvrent, les Argonautes s'élancent l'épée à la main, les tuent et enlèvent la toison. Cependant, il s'agissait de revoir la Grèce. Éète, qui ne tarde pas à s'apercevoir et de l'enlèvement de sa fille, et de la perte de la toison, s'apprête à poursuivre l'équipage ravisseur. Les Argonautes se conforment alors au conseil de Phinée, qui leur a dit de prendre, lorsqu'ils reviendront, une autre route que celle qu'ils auront tenue précédemment. Malheureusement, les poëtes varient beaucoup sur cet itinéraire du retour. D'abord il en est qui, semblant complètement étrangers à cette idée de *retour par une route nouvelle*, ramènent Jason par la ligne qu'il a choisie pour aller (Sophocle, tragéd. des *Scythes*, aujourd'hui perdue; Callimaque). Les autres, en indiquant une autre route, varient dans la détermination de cette route. Selon l'opinion la plus ancienne, le navire thessalien remonta le Phase, arriva par là dans l'Océan (qui, selon la géographie de ces temps reculés, était un grand fleuve circulaire qui enveloppait comme dans un anneau tout le disque terrestre), côtoya toutes les contrées de l'Orient et revint par le Nil ou par la Libye, que les Argonautes traversèrent en transportant à tour de rôle le vaisseau sur leurs épaules jusqu'au lac Tritonide. Là, on se rembarqua de nouveau, et la Méditerranée, recevant enfin le navire après une si longue excursion hors de ses limites, le déposa dans le port d'Iolcos. Une tradition plus moderne, mais plus suivie, donne plus longuement l'itinéraire de cette deuxième partie de la navigation. Comme dans la relation précédente, on commence par remonter le Phase; on franchit successivement les pays qu'habitent les agrestes Arcyores, les Cercètes, les Sintes; on parvient à une vallée verdoyante où s'opère la jonction du Phase et d'un autre fleuve, le Saranga. On suit ce dernier. Il conduit les

voyageurs au Bosphore cimmérien et au Palus méotide, dont les bords sont habités par les Méotes au costume féminin, par les Sauromates et par les Gètes. Une course de neuf jours transporte bientôt le navire par le pays des Scythes, des Taures et des Hyperboréens, dans la mer de glace. Il fallut le traîner sur la terre à l'aide de cordes. De là on parvint dans la région fortunée des Macrobiens qui vivent chacun douze mille mois de cent ans, sans jamais ressentir la moindre incommodité, puis s'endorment paisiblement du sommeil de la mort. Les Cimmériens s'offrirent ensuite aux regards de nos navigateurs. Ces peuples vivent enveloppés de ténèbres éternelles. Là, il fallut encore tirer le vaisseau à terre et lui faire franchir à dos d'hommes un espace considérable. On passa devant le fleuve Achéron, devant les portes de l'empire infernal, devant la ville d'Hermionie. Argo, remise à flot, prend alors la parole, annonce aux héros qu'ils sont poursuivis par les Furies, à cause du meurtre d'Absyrte, et leur conseille de se rendre par terre au-delà du cap Sacré, qu'ils voulaient essayer de doubler. Cet avertissement met en péril les jours de Médée. Mais, Jason parvient à calmer ses compagnons. On côtoie aussi les îles d'Ierne et de Cérès, et l'on relâche un instant dans l'île de Circé. Les Argonautes, qui se croient souillés, ne veulent point profaner l'île en y descendant, et l'enchanteresse, refuse de les purifier. Cependant, elle leur fait des présents et leur donne des rafraîchissements. Les Argonautes poursuivent leur voyage, saluent en passant les Colonnes d'Hercule, entrent dans la Méditerranée, sillonnent les flots de la mer de Sardaigne, et voient de loin cette île, ainsi que les côtes de Toscane, puis les explosions du volcan de Sicile. Un danger plus grand les menace lorsqu'ils passent près des gouffres de Charybde. Thétis, amoureuse de Pélée, un des navigateurs, les arrache à ce péril. Presque au même instant, les chants perfides des Sirènes se font entendre, Orphée les réduit au silence par son harmonie victorieuse, et devient ainsi à son tour le sauveur des Argonautes qui, ravis de ses accords mélodieux, ne songent plus à écouter les enchanteresses et à se précipiter, pour être plus près d'elles, dans les vagues de la mer Ionienne. L'île des Phéaciens, toujours régie par Alcinoüs, ne tarde point à offrir son voluptueux asile aux Grecs errants. Un nouveau danger les jette ensuite dans les parages syrtiques (en Afrique). Ils n'osent aborder en Crète, à cause d'un énorme géant qui semble prêt à les immoler. Entrés dans la mer Égée, ils y sont assaillis par une tempête violente au milieu des Sporades, échappent encore une fois à la mort, qui semble inévitable, et arrivent au cap Malée, où Orphée les purifie, ou du moins purifie Médée. Quelques heures après, on est rentré dans Iolcos. Cet itinéraire, quoique ayant joui en Grèce d'une très-grande vogue, n'est pas le plus généralement accrédité. Voici le dernier, d'après Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, son imitateur. Phinée ayant conseillé aux Argonautes de changer de route lorsqu'ils reprendraient le chemin de leur patrie, on ne suivit la première route que jusqu'à l'embouchure de l'Halys dans la mer Noire. Il fallut trois jours pour l'atteindre et l'on y offrit un sacrifice à Hécate. Alors Argus, le constructeur du vaisseau, en rappelant à ses compagnons l'oracle du vieux monarque thrace, leur indique, comme solution de l'énigme, la voie

du Danube. « Ce fleuve, dit-il, après avoir parcouru la Scythie et la Thrace, réunit ses eaux à l'Océan par trois embouchures, dont une aboutit à la mer Noire, tandis que les deux autres conduisent à l'Adriatique et à la mer de Sicile. » Argus devait ces vastes connaissances aux Égyptiens. En conséquence, le navire prend la route qui mènera le plus promptement au Danube. Cependant, une flotte colque le poursuivait, et pour s'en emparer plus sûrement s'était divisée en deux escadres, dont l'une croisait autour du détroit et des roches Symplégades, tandis que l'autre, commandée par Absyrte, frère de Médée, faisait force de rames pour gagner le Danube. Elle y entra par une bouche presque à l'instant où les Argonautes le remontaient par une autre ; le tout à la grande surprise des insulaires et des riverains, pour qui la vue de ces vaisseaux était un spectacle inouï. Cependant, Argo avait si peu d'avance, qu'il semblait impossible d'échapper aux poursuites des Colques. Aussi, à peine les Argonautes eurent-ils débarqué dans une île du Danube consacrée à Diane, qu'au lieu de chercher encore à se soustraire par la fuite aux recherches des poursuivants, Jason, d'accord avec Médée, feignit d'entrer en accommodement. Médée fait croire à son frère qu'elle n'aspire qu'à reprendre la toison et à le suivre, le comble de présents, et l'attire à une conférence, où Jason le poignarde. Il s'en faut de beaucoup que l'on soit unanime sur le lieu de cette scène horrible (*Voy.* ABSYRTE). Tandis que l'armée colque, épouvantée de la mort de son chef, délibère sur le parti qui lui reste à prendre, et que Junon, par les éclairs multipliés dont elle sillonne l'atmosphère, la retient dans les contrées circonvoisines, les Argonautes se déterminent à chercher les îles Électrides, près de l'Éridan. Ils continuent à remonter le Danube, arrivent dans le pays des Hylléens près de l'Illyrie, passent à travers les îles dont est semée la mer Ionienne, et se trouvent en vue de Corcyre (Corfou). C'est là, selon Apollonius, que le navire merveilleux prophétise. Il déclare à ceux qui le montent que, s'ils veulent revoir leurs foyers, il faut que préalablement ils se rendent chez Circé, fille de Persée et du soleil, pour se faire purifier du meurtre d'Absyrte. On se prépare à obéir : la rame agitée porte nos passagers à l'embouchure de l'Éridan, fameux par la chute de Phaéthon et la métamorphose des Phaéthontides, dont les larmes précieuses sont de l'ambre. De l'Éridan, on passe dans le Rhône, et l'on n'abandonne le Rhône que pour faire voile vers l'ouest le long des côtes sinueuses de la Gaule. On est tout près d'entrer dans le canal du fleuve qui emporterait le vaisseau dans l'Océan, sans espoir de retour, lorsque Junon, toujours attentive, remet à temps les Argonautes dans leur route. Ils atteignent les Stéchades, laissent derrière eux Éthalie, côtoient l'Étrurie, arrivent dans l'île de Circé, et trouvent, dans la magicienne une intermédiaire secourable qui admet aux cérémonies expiatoires Jason et Médée. On part : on dépasse les îles éoliennes qu'habitent les ouvriers flamboyants de Vulcain. Soulevé par les mains tutélaires des Néréides, le vaisseau franchit heureusement l'étroit passage qui sépare Charybde de Scylla ; l'île fallacieuse des Sirènes se présente ensuite ; Orphée, en faisant vibrer les cordes mélodieuses de sa lyre, rend ses compagnons insensibles à la voix séduisante de ses rivales marines. Un seul d'entre eux, Butès, plus touché des chants des Si-

rènes que des accords de l'initié de la Thrace, se précipite dans les ondes et mérite d'y périr (*Voyez* BUTÈS). Un peu plus loin se dessine la côte riante de la Sicile avec des troupeaux aux cornes d'or, au pelage de neige. Enfin l'on touche de nouveau à Corcyre. Alcinoüs accueille avec grâce les étrangers. Mais presque aussitôt il voit relâcher dans ses ports la division colque qui croisait dans les eaux des Symplégades, et qui, lasse d'attendre en vain Jason dans le Pont Euxin, avait franchi le Bosphore pour venir à sa rencontre par l'autre route. Indécis long-temps, il se détermine à livrer Médée, à condition toutefois qu'elle ne soit pas encore de fait l'épouse de Jason. Arété, sa femme, informe les deux amants de cette détermination : aussitôt l'hymen unit Médée à Jason, et le lendemain les deux émissaires d'Éète apprennent que la princesse ne les suivra pas. Tandis qu'ils se fixent temporairement dans l'île d'Alcinoüs, d'où plus tard ils émigrèrent dans une île voisine des Acrocérauncs, les Argonautes se remettent en mer. Un ouragan les emporte sur la côte de la Libye, près des redontables Syrtes. Là, au lieu de ne point quitter les rivages de la Méditerranée, ils chargent leur vaisseau sur leurs épaules, le portent douze jours et douze nuits de suite à travers les sables arides, et arrivent au jardin des Hespérides, récemment dépouillé par Hercule de ses pommes d'or. Canthe et Mopse périssent dans ces brûlantes solitudes, ou, si l'on veut, dans cette fraîche Oasis, qu'un caprice de la nature a laissée tomber au milieu de ces brûlantes solitudes. Cependant on est au bord du lac Tritonide. Un Triton auquel Jason sacrifie une brebis tire les Argonautes de ce pas difficile, et pousse leur vaisseau jusqu'à la mer. Ils approchent de l'île de Carpathe, de là passent en Crète malgré l'opposition de Tale, géant indigène que font périr les enchantements de Médée; doublent le cap Sammonium, découvrent Anaphe, une des Sporades, passent à Égine, et enfin arrivent, portés par un vent favorable, le long des côtes de l'Attique et de l'Aulide, au port de Pagase, d'où Apollonius les a fait partir. Cet itinéraire, fort bizarre, sans doute, et dont à tout instant on a peine à se rendre compte, a subi par la suite des temps deux modifications qui l'ont rendu plus simple et plus raisonnable : 1° au lieu de conduire l'expédition en Illyrie et au milieu des îles Ioniennes pour la faire cingler jusqu'au fond de l'Adriatique et aux environs du bas Pô, on nous montre le navire passant presque immédiatement du Danube (remonté très-avant dans l'intérieur des terres) à l'embouchure du vieil Éridan ; 2° on omet comme superfétation inutile tout ce qui est relatif au Rhône, aux Stéchades, à Ethalie, au groupe des îles vulcaniennes, à l'île de Circé. En effet, mettons de côté toutes les additions évidemment épisodiques dont est chamarrée cette relation fabuleuse, on comprendra qu'une grande barque (car le navire ne peut être autre chose) remonte le Danube jusqu'à l'embouchure de la Drave ou de la Save, un de ses grands affluents, puis passant dans l'une ou l'autre de ces rivières, les suive jusqu'à ce que les eaux trop basses refusent absolument de la porter. Alors on n'est qu'à quelques heures de l'Isonzo ou du Tagliamento, selon qu'on a pris la Save ou la Drave. L'équipage de la barque peut donc sans peine, du bassin de ces tributaires du Danube, se rendre par terre à celui des tributaires de l'A-

driatique. Une fois dans le Tagliamento ou l'Isonzu, le reste de la navigation est libre de difficultés. Quelques jours suffiraient même en ces temps de l'enfance de la navigation pour atteindre la mer de l'un ou de l'autre côté de l'Istrie et pour se rendre de là aux environs des bouches de la Brenta, de l'Adige et du Pô, qui, dans les commencements sans doute, n'étaient pas très-nettement distingués. Mais, en admettant ce mode d'interprétation qui a pour but le passage, du bassin fluviatile situé du côté d'un versant de montagnes, au bassin qui a pour limite le versant opposé, ce qui suppose presque perpétuellement l'abandon du fleuve principal pour un affluent et le transport de la barque à dos d'hommes, la navigation par l'Illyrie et la navigation par le Rhône, sont aussi plausibles que l'autre. Lorsque l'on a remonté l'Unna jusqu'à sa source, on est déjà dans l'Illyrie, et l'on peut à volonté redescendre par la rivière de Scardona au milieu du groupe des îles Sebennico, ou par la Cettina, vis-à-vis de Brazza. Bien des affluents ou sous-affluents du haut Pô (le Tésin, la Doria, la Sésia, la Toce) conduisent tout près du Rhône ou des tributaires du Rhône. Il ne s'agit que de franchir des montagnes qui passent pour être un peu hautes et pour ne présenter que des cols fort étroits. C'est par des suppositions analogues que l'on peut arriver à expliquer comment les Grecs, fuyant Éète, arrivèrent en remontant le Phase et un de ses tributaires, aux environs du Palus Méotide. D'autre part, si l'on s'en rapportait aveuglément aux errements de la géographie contemporaine, rien de plus admissible que tous ces passages d'une mer dans l'autre. Si jamais il eût été vrai que le Danube se fût jeté par deux bouches différentes dans la mer Noire et dans le golfe Adriatique, c'était prendre une bonne voie pour retourner en Grèce que de remonter l'embouchure orientale jusqu'à la bifurcation du fleuve, et là de redescendre par sa bouche occidentale jusque sur les côtes de l'Illyrie et de l'Épire. Malheureusement la géographie ne présente aucun exemple de ces Delta gigantesques dont n'approchent ni ceux du Nil ou du Gange dans l'ancien monde, ni ceux du Missouri ou de l'Amazone dans le nouveau. Du reste il est facile de se rendre compte et des variantes tour à tour introduites dans le tracé de ce voyage semi-fabuleux et des erreurs scientifiques dont il fourmille. Ce sont les erreurs qui furent cause des variantes ; mais celles-ci n'effaçaient l'erreur récemment découverte par les progrès sans cesse croissants de la géographie que pour la remplacer par une autre dont la destinée était aussi de se voir détrôner après quelques siècles de règne. Commençons par poser en fait un trait que plus tard nous expliquerons : c'est que le voyage des Argonautes est essentiellement un Périple, c'est, par conséquent, que l'aller et le retour se récapitulent par des loxodromies différentes. De là, à mesure que la science avançait ou était considérée avec plus de largeur, trois rédactions principales, susceptibles chacune de modification : 1° Sous l'influence de la cosmologie homérique, et dans l'hypothèse d'un fleuve Océan, anneau liquide passé autour de la terre plane et discoïdale, le retour s'opère par le levant : du Phase, en cinglant toujours sur l'est, on arrive à la portion orientale d'Océan, qu'on suit long-temps en gouvernant au midi et qu'on n'abandonne que pour revenir en Lybie,

en Égypte, aux environs de la Tritonide. La Méditerranée alors reçoit de nouveau le navire voyageur, et l'on revient à Iolcos en faisant voile du sud au nord, tandis qu'on l'a quittée en faisant voile du sud au nord. Dans cette hypothèse, les habiles du temps ne doutaient pas qu'ils n'eussent parcouru au moins les deux tiers du fleuve Océan. Une carte de leur voyage devrait représenter le point de jonction de ce fleuve-roi et du Phase à peu près au pôle nord ; toute la portion hémicirculaire du pôle nord au pôle sud aurait été traversée ; puis se relevant du pôle sud vers le pôle nord, le navire quitterait l'Océan environ à la moitié ou au tiers de ce second demi-cercle, pour regagner la Méditerranée par le lac Tritonide. 2° Dominés encore en partie par les souvenirs de l'hypothèse homérique, mais déjà instruits de l'existence de grandes régions au nord et au couchant, déjà pleins de ces grands noms de Palus Méotide, de Tanaïs, de Cimmériens, d'Irlande (Ierne), d'Ibérie, de colonnes d'Hercule, les mythographes de l'époque intermédiaire, qui flotte sur les confins de l'épopée et de l'histoire, retournent en sens inverse le Périple du retour, et ramènent les Argonautes par le couchant. C'est encore le Phase que l'on remonte. Mais le Phase ne va pas se réunir à l'Océan vers le pôle septentrional : c'est plutôt entre l'est et le nord qu'il se projette. En conséquence, les Argonautes ne le suivent pas jusqu'à sa source ; c'est sur le Tanaïs qu'ils se dirigent. Là se pressent les noms des peuples que l'on croyait situés aux extrémités septentrionales du monde, les Taures féroces, les Scythes errants, les Méotes aux mœurs bizarres, les Cimbres ou Cimmériens aux brumes épaisses qu'on transforme en ténèbres éternelles. L'on est alors, ou peu s'en faut, au pôle nord. On s'abaisse de là (toujours sur le fleuve Océan, auquel sans doute conduit une des bouches du Tanaïs) au pôle sud, et l'on rentre par le détroit des Colonnes d'Hercule dans la Méditerranée. 3° Enfin lorsque la géographie des temps historiques a rejeté bien loin les fables du fleuve Océan et que chaque jour le vocabulaire géographique se grossit de détails inédits, de noms ignorés, les Argonautographes laissent là ce que nous appellerons le Périple externe, et se bornent, mais en multipliant bien plus les noms de peuples, d'îles, de fleuves, de contrées, à faire errer les Argonautes sur le continent et dans la Méditerranée. Alors l'embouchure du Danube devient la clé de toutes les courses de nos voyageurs. On le remonte, n'importe jusqu'où, et par cette voie on arrive en Illyrie et dans l'Archipel ionien, disent les uns, dans l'Adriatique, disent les autres ; quelques-uns même, renouvelant sur les ondes du Pô ce qui s'est passé sur celles du Danube, font quitter aux infatigables voyageurs le bassin du fleuve italique pour celui du fleuve celte. L'extrême ressemblance des noms antiques détermine, et à coup sûr popularise, cette addition : *Eridan* et *Rhodane* (voilà ces noms) sont évidemment le même mot ; et, au reste, puisque le sujet nous y amène, proclamons une fois pour toutes qu'un même radical, DN ou DAN (TAN n'en diffère pas) se reproduit constamment dans tous les noms des fleuves où voguent les Argonautes (Tanaïs, auj. Don ; Danube, Eridan, Rhodane) (1). — Ces remar-

(1) Nous n'indiquons dans le texte ni le Dniestr ni le Dniepr (jadis *Danaster*, *Danapris*), ni les Dwina ou Duna, ni l'antique Apidane, etc., etc. Nous ne voulons appuyer que sur ce qui est relatif

ques, qui ne laissent, nous l'espérons, nul doute sur la fausseté intrinsèque de tous les itinéraires du retour, ne prouvent rien pourtant contre la réalité du voyage des Argonautes. Qu'à un navire, qui n'étant qu'une barque, on substitue une flotille équipée à frais communs par quelques états maritimes ; que cette nuée de pirogues européennes se dirige, en suivant les contours des côtes d'Europe, puis les sinuosités de la limite du nord de l'Asie-Mineure, jusqu'à l'embouchure du Rion ; que diverses aventures les éparpillent en revenant, que les unes disparaissent éloignées par les vents, que les autres périssent attaquées par les Colques ou englouties par une mer tempêtueuse, que quelques-uns de leurs passagers même regagnent en partie par terre (la Thrace? ou l'intérieur de l'Asie-Mineure ?) la Grèce dont ils ont quitté les ports, les invraisemblances ici ne sont plus des absurdités. En Grèce comme ailleurs, une expédition maritime de long cours a été la première, non pas de toutes les expéditions maritimes, mais des expéditions de long cours. C'est celle-là qu'il faut nommer l'expédition des Argonautes. Long-temps auparavant sans doute on avait construit des barques; mais jamais peut-être on n'en avait équipé autant à la fois ; jamais elles n'avaient été si solides ou si grandes. Puis, qu'y a-t-il de singulier dans cette exagération de l'enthousiasme? On comprendra maintenant les fréquentes erreurs des héros qui ne savaient ni s'orienter ni suivre la route la moins semée de dangers. On inclinera à penser que presque tous les états orientaux de la Grèce depuis Lacédémone jusqu'à la Thessalie prirent part à l'expédition et fournirent les uns des hommes, les autres des matériaux ou des ports. On conciliera sans peine toutes ces variantes sur le lieu où se confectionne Argo, sur le port d'où elle part. L'Argolide et la Thessalie sont les deux pays auxquels revient surtout la gloire de l'entreprise. Voilà pourquoi Jason et Hercule se disputèrent le commandement : voilà pourquoi on nomme d'une part Argos, de l'autre Iolcos, Pagases et le Pélion ; enfin peut-être voilà pourquoi le navire ou la flotte se nomme Argo ; c'est en quelque sorte l'Argos des mers (1), Argos flottante et voyageuse. Argus, constructeur du vaisseau dont il abat les matériaux sur le Pélion, représente les Argiens qui fournissent leur contingent de main-d'œuvre, tandis que la Thessalie fournit la sienne en matières. Les Argonautes sont les chefs de l'expédition et ont sans doute chacun un certain nombre de suivants (de 5 à 20) sous leurs ordres. On pourrait même soupçonner que ce chiffre de 52, 54 ou 56, donné comme celui des héros, est celui des vaisseaux qu'ils commandaient; toutefois, en adoptant cette opinion, il ne faudrait pas la prendre trop à la lettre, et d'ailleurs il est bon de se souvenir que dans ces temps reculés 50 fut, comme depuis *sexcenti* en latin, *μύριοι* en grec, cent ou mille en français, synonyme

aux Argonautes. Il résulte de ces rapprochements que *Dan*... a signifié grand fleuve, grande eau, et que cette dénomination a pu très-bien être appliquée à des rivières fort différentes et fort éloignées.

(1) Ainsi déjà l'on a pu présenter deux étymologies d'Argo : 1° Argus, constructeur, qui donne son nom à son chef-d'œuvre; 2° Argos, métropole de la Grèce en Terre-Ferme, qui semble se déléguer en une Argos marine. Il faut y joindre encore *argos*, rapide, et *Argha* en samskrit, vaisseau de cuivre dont se servent les Brahmes pour faire poudja ou des offrandes (*Arca*, en latin, semble le même mot, et on sait quel sens a pris dans la Bible le mot arche).

de *beaucoup*. Presque toutes les aventures qui varient la première partie du voyage n'ont rien que de facile à expliquer. L'initiation à Samothrace, refuge sacré du culte pélasgue, en partie détrôné par un culte nouveau, le séjour à Lemnos (quelque allégoriques qu'en soient presque tous les détails), et la colonisation de cette île dont plus tard les habitants portèrent comme les Argonautes le nom de Minyes (M. R. Rochette, *Col. gr.*, II, 200), les renseignements reçus du vieil aveugle Phinée, dont le royaume est situé sur la limite de l'Europe et de l'Asie, de l'Égée et de l'Euxin, l'assainissement de son empire par quelques-uns des Argonautes, des combats, des alliances le long des rives de la Propontide et de l'Euxin, tous ces évènements semblent, par leur simplicité, du domaine de l'histoire primitive. En Colchide sans doute, en dépit de quelques exploits brillants, on fut moins heureux, et à travers toutes les formules louangeuses des poètes grecs, on discerne aisément que le but de l'expédition fut sinon manqué, du moins abandonné, et que les guerriers navigateurs ne revoient leur patrie qu'après des épreuves sans nombre et dans une détresse profonde: beaucoup d'entre eux, sans doute, avaient péri dans la double traversée. Mais quel était ce but? Clavier n'y voit que le désir de fonder des colonies sur la rive nord de l'Asie-Mineure et d'accaparer le commerce du Pont-Euxin qui, comme la Propontide, est entouré de contrées fertiles en denrées de toute espèce. Déjà de longue main un motif analogue les avait engagés à bâtir à l'entrée de l'Hellespont Percote; sur le détroit même, Abydos et Sestos; sur la Propontide, Cyzique, Dascyle, Salmydesse; plus loin les bourgades maryandyniennes, et peut-être bien d'autres comptoirs que nous ne connaissons plus. Les révoltes de quelques-uns de ces établissements contre leurs métropoles, révoltes qui se manifestaient par la piraterie et qui entravaient ou inquiétaient le commerce de la Grèce, décidèrent celle-ci à une expédition que semble, d'ailleurs, avoir facilité l'exubérance toujours croissante de la population. M. Raoul Rochette (*Journ. de l'Empire*, 21 juin 1813, et depuis *Col. grecq.*, I, 20) a cru trouver la solution du problème dans la nécessité sentie de bonne heure par les Grecs de se prémunir contre les excursions dévastatrices des Cimmériens, des Teucriens, des Thraces, qui si souvent s'étaient jetés par masses immenses sur les régions plus fortunées du midi, et avaient pénétré jusqu'en Grèce. La côte de l'Euxin surtout avait été le théâtre de leurs ravages. Coloniser, et par ce moyen transformer en boulevart militaire cette rive jusque-là inhospitalière, était une idée heureuse et digne d'une race de héros. Il est fâcheux que cette idée ne pût guère venir à l'esprit des Grecs, qui plus tard, par un effort de gloire, enfantèrent le projet, bien moins aventureux, de la guerre de Troie. Plusieurs écrivains se sont bornés à voir dans cette longue excursion une réclamation armée, adressée par la Grèce à la Colchide pour ravir les trésors enlevés par Phryxus à son père Athamas. Ce point de vue est le plus étroit de tous. La légende des Athamantides ne forma sans doute que très-tard le frontispice de l'expédition de Jason. Très-probablement ceux-là seuls ont raison, qui voyant dans la tentative des Argonautes une expédition commerciale à main armée, mais ne regardant l'Asie-Mineure septentrionale et ses productions que comme

un objet très-secondaire pour les aventuriers, pensent que l'objet des armateurs fut de s'emparer de l'exploitation et du commerce de l'or, dont à cette époque la Haut-Asie, l'Arménie, le Caucase étaient au moins l'entrepôt. Les métaux précieux abondèrent long-temps dans cette isthme qui va de l'Euxin à la mer Caspienne; de nos jours même, ils ne manquent point encore, quoique la découverte de mines infiniment plus riches ait rendu les premières de peu d'importance. On sait que l'Oural, qui n'est pas à une grande distance de ces parages européo-asiatiques, et dont la composition géologique diffère peu de celle du Caucase, a donné depuis onze ans à la Russie plus de cent vingt millions de roubles d'or. Ces mines rouvertes depuis si peu de temps par l'industrie moscovite étaient connues à ces époques si lointaines, et (*Voy.* ARIMASPES) on peut croire que ce que les peuples scythes exportaient, les Colques le livraient au commerce, mais en en cachant soigneusement l'origine. Eux-mêmes d'ailleurs, avaient des richesses en ce genre. Les schistes de leurs montagnes renferment beaucoup de galènes très-riches en argent. Les rivières même roulent du sable aurifère; et si la coutume d'intercepter au passage les particules métalliques à l'aide de peaux de brebis ou d'agneaux tendues au milieu des eaux, date d'une haute antiquité, il est certain que cette idée fut un élément essentiel de la légende de la toison d'or (Compar.; outre Strabon, XI, Pline, XXXIII, 3, Lamberti, *Relazione della Colchide*, p. 193, Peyssonel, *Tr. du commerce*, II, 89, Guldenstett, I, 438, Reineggs, I, 21, 25, 188, etc., II, 92, 133, etc.) Dans cette hypothèse, à quoi aboutit l'excursion des Argonautes? Peut-être enlevèrent-ils par la force des armes quelques minerais, lingots ou toisons aurifères; mais ils ne purent ni soumettre les indigènes, ni se faire tolérer sur la côte, ni arracher le secret du gisement de l'or. Il est probable même qu'on se plut à les fourvoyer, et qu'on leur indiqua vaguement le nord comme patrie du métal précieux. Les uns, fatigués de l'expédition, retournèrent sur leurs pas; les autres osèrent poursuivre leur route, guidés par quelques Colques, et bientôt poursuivis par les indigènes qui craignirent qu'ils ne périssent pas assez vite. Ce n'était pas la peine; car s'ils se dirigèrent vers les Palus Méotides, le Tanaïs et la Chersonèse Taurique, ils durent trouver sur leur route plus de fer que d'or. Aussi ne ramènent-ils en Europe qu'une femme pour leur chef et la toison pour leurs dieux : résultat stérile et sans suite, tout glorieux qu'on se plaît à le peindre. La fixation de la date du siége de Troie aux dix années 1209-1199 avant J.-C., nous donnerait pour celle de l'expédition des Argonautes les quinze ans qui flottent entre 1255 et 1240, s'il fallait attacher beaucoup d'importance aux noms des héros cités comme auxiliaires de Jason; car presque tous sont les fils des guerriers qui figurent au siége de Troie. Sans nier la réalité d'un voyage maritime et commercial analogue à celui du navire Argo, plusieurs mythologues l'ont considéré comme l'emblème de la marche des corps célestes dans la voûte éthérée comparée souvent à un grand fleuve. Tel est, suivant eux, le type originel du voyage des Argonautes lié depuis à une entreprise humaine, brodée à plaisir et chargée de détails. Cette idée est ingénieuse. Mais ce serait tomber dans le ridicule que

de vouloir expliquer avec Dupuis chaque circonstance de cette longue traversée par des noms planétaires et par un phénomène sidérique. L'expédition des Argonautes a été le sujet de beaucoup de compositions lyriques anciennes. Les trois principales sont les poèmes du faux Orphée, celui d'Apollonius de Rhodes (en quatre chants), et celui de Val. Flaccus (huit chants), imitation libre, mais très-développée, surtout sous le rapport astronomique, de celui du poète rhodien (1). Tous trois sont intitulés *Argonautiques*. Les *Lusiades* de Camoëns ne sont pas sans rapport avec ces riches compositions épiques de l'antiquité. Les longues fatigues du voyage, l'apparition du colosse marin Adamastor (l'analogue de Tale), les diversions voluptueuses de l'île d'Amour qui rappellent Lemnos et ses habitantes, offrent des scènes semblables à celles des Argonautiques. On doit en outre lire sur cette expédition Diodore de Sicile, qui en fait un évènement purement historique; Hygin, *fab.* XIX; Apollodore, l. I, ch. 3 (avec les notes de Heyne et le catalogue de Burmann); Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. II, (liv. III, c. 5); les quatre mémoires de Banier, sur les *Argonautes*, t. IX et XII du Recueil de l'Acad. des insc. et belles-lettres), et Flangini *Argonautica*. On voit dans les planches que ce dernier a jointes à son ouvrage la copie du fragment de terre cuite inédit représentant les Argonautes dans le navire Argo. Hercule est à la rame du milieu; Tiphys est assis à la poupe près du gouvernail; chacun des héros a la tête ceinte du strophium. Sur une médaille impériale de Magnésie, sur le Méandre, colonie de la Magnésie thessalienne, s'aperçoivent le navire Argo et les Argonautes aux rames (Voy. Millin, *Gal. myth.*, CXI, 420).

ARGOOS, Ἀργῶος, c'est-à-dire l'*Argien*, surnom d'Apollon chez les Coronéens en Argolide. Il avait à quatre-vingts stades de Corone un temple sous le double surnom de Corinthien et d'Argôos, et deux statues, l'une de bois, l'autre de bronze. La première était consacrée à l'Apollon Argôos, la deuxième au Corinthien.

1. ARGUS, Ἄργος, troisième ou quatrième roi d'Argos, fils de Jupiter et de Niobé la Phoronide, et neveu d'Apis, succéda selon les uns à Phoronée son aïeul, selon les autres à son oncle Apis (Pausanias, II, 16; comparez Apollodore, II, 1). On s'accorde à le présenter comme ayant puni sur les Telchines de Sicyone le meurtre dont ceux-ci s'étaient rendus coupables sur la personne de son oncle. Il eut pour femme Évadné, qui le rendit père de quatre fils, Criase, Ecbase, Piranthe, Épidaure, auxquels on a même ajouté Tiryns (Apollod., II, 1, p. 119, d'édit. Clavier; Schol. d'Euripide sur Oreste, v. 930). Pausanias n'en nomme que deux, Pirase (autrement Piras, Piren et Piranthe) et Phorbas. Dans la première hypothèse, c'est Criase qui succède, et il a pour fils Phorbas. Dans la seconde, Pirase règne à la mort de son père, puis, mourant sans postérité, lègue le trône ou à Phorbas son frère, ou à Triopas, fils de Phorbas. Ainsi, de toute manière, c'est Phorbas ou un Phorbautide qui est le deuxième roi après Argus : la différence consiste en ceci, que dans l'un des cas le second successeur est peut-être un fils, tandis que dans l'autre c'est un petit-fils.

(1) On a une bonne traduction de Valérius Flaccus en vers français, par Dureau de la Malle; 3 vol. in-8°. Paris, 1811.

Relativement au roi dont il est question dans cet article, remarquons, 1° que troisième ou quatrième roi d'Argos, n'importe, il est arrière-petit-fils d'Inachus, en d'autres termes qu'il représente Inachus au quatrième degré; 2° que selon Clavier (*Histoire des premiers temps de la Grèce*, I, 22), c'est le même que Pélasgue, fils aussi de Jupiter et de Niobé; 3° qu'en conséquence (toujours selon le même auteur), il est visible que sa capitale prit de lui le nom d'Argos, que de lui ses sujets prirent le nom de Pélasgues. Pour nous il nous semble que dans ce cas on devrait dire comment s'appelaient et la ville et les sujets avant Argus. Quant à l'identité des deux personnages, comment peut-on la conclure, de l'identité du père et de la mère? Admis sous le point de vue historique, deux frères, deux jumeaux même, sont-ils si rares dans les familles royales? Il est vrai qu'à nos yeux, ni Pélasgue, ni Argus n'ont existé. Nous ne voyons en eux que des personnifications de l'Argolide (ou, si l'on veut, d'Argos) et des Pélasgues. Conséquemment, sans doute, les deux frères reviennent à un seul, puisque Argos, c'est la ville des Pélasgues, puisque la ville des Pélasgues, c'est Argos. La géographie même nous en fait foi, puisque la capitale des Inachides s'appelait *Argos pélasgique* (pour la distinguer de l'*Argos amphilochique* en Acarnanie). Mais dans la suite on dédoubla ce fait unique, et Argus Pélasgue devint Argus et Pélasgue. La mythologie fourmille d'exemples analogues (*Voy.* HARPYES). — Beaucoup de dictionnaires mythologiques accumulent dans l'article d'Argus, erreur sur erreur : 1° ils le confondent avec un prétendu gouverneur d'Égypte, qui, eût-il existé, n'aurait pu rien avoir à démêler avec lui; 2° ils le confondent avec Argus aux cent yeux, dont l'article suit; 3° en le distinguant de l'Argus aux cent yeux, ils font de ce dernier le successeur d'Apis et le vengeur de sa mort.

2. ARGUS AUX CENT YEUX, vulgairement surnommé par les mythologues PANOPTE (en latin *Panoptes*, en grec Πανόπτης), c'est-à-dire *qui voit tout*, était aussi un prince de la dynastie argienne des Inachides. Ceux qui établissent avec le plus de soin sa généalogie le font fils d'Agénor, fils d'Écbase, deuxième fils d'Argus, ou bien fils d'Arestor, deuxième fils de Phorbas, qui lui-même est ou un deuxième fils d'Argus ou le fils de Criase, fils d'Argus. Dans les deux premières hypothèses, Argus est petit-fils du roi, son homonyme; dans la troisième il est son arrière petit-fils. Il ne régna jamais. Si donc il fallait admettre qu'il ait jamais gouverné l'Argolide avec sagesse, ce ne serait qu'en qualité de ministre ou de régent. Au reste, l'histoire se tait absolument sur son compte. La mythologie le montre doué d'une force invincible, domtant un énorme taureau et un satyre qui dévastaient l'Arcadie, et tuant la Chimère, qui mettait obstacle à tous les voyages, en se jetant la nuit sur les étrangers endormis. Mais cette vigueur miraculeuse n'est rien devant le miracle de sa perspicacité. Dans sa tête cent yeux étincellent : jamais Morphée n'a pu les clore tous au même instant; quand cinquante d'entre eux cèdent à la puissance de ses pavots, les cinquante autres se rouvrent et veillent. Junon, dont la vanité s'irrite dès que l'infidèle Jupiter lui préfère des rivales, Junon, qui a su reconnaître Io sous l'enveloppe massive d'une vache au pas lent et mélancoli-

que, et obtenir de son époux qu'il la lui abandonne, Junon confie sa plaintive prisonnière aux cent yeux d'Argus. En vain Io, en vain Jupiter tentent de tromper la tenace vigilance de l'inflexible gardien. Il faut qu'enfin Mercure descende des cieux, armé de la syrinx, et prenne place près d'Argus. Sous ses lèvres, les tuyaux inégaux exhalent des sons agrestes, mystérieux et vagues, qui semblent gémir, qui semblent, fuyant dans les profondeurs verdoyantes de la longue vallée, s'envoler, s'éparpiller et mourir. Au murmure monotone et tendre de ce ranz des vaches, qui se confond avec le frémissement des eaux, avec les soupirs de la brise, avec le bruissement de la feuille qui tombe, et les roulades perlées du gozier des oiseaux, et l'arome aérien des jeunes fleurs, et la muette harmonie des lignes qui encadrent et dessinent le paysage, un nuage s'épand sur la tête d'Argus : la molle harmonie emplit ses oreilles et filtre par elles jusqu'à son cœur; un doux oubli du reste du monde cajole et berce voluptueusement son être; ravi, en proie à une délicieuse somnolence, aspirant les sons comme au milieu d'un rêve, les yeux fermés pour être tout oreille, il écoute, écoute encore, et déjà le joueur de syrinx a plongé le fruid acier dans suu sein. Junon, sensible à cette fin déplorable, voulut du moins que la victime de Mercure vécût éternellement sous une forme nouvelle, et elle sema ses cent yeux sur les lungues rémiges caudales du paon, son oiseau favori, comme on sèmerait des pierreries étincelantes sur le vert profond d'un tapis de velours. — Comme allégorie, ce mythe peut être pris, soit pour la Vigilance, qui inspecte tout et voit tout dans les états, soit pour l'espionnage, incarcérateur et geôlier de l'innocence. D'autres y verront les phares, d'autres les sentinelles. En se rapprochant du point de vue historique, on a cru qu'Argus était le gardien de la tour à laquelle Phoronée, Niobé, Pirase, ou tout antre, confia Io pour la soustraire aux téméraires entreprises d'Apis (*Voyez* Io). Enfin on a voulu que toute cette narration ait été originairement importée d'Égypte en Grèce, où elle subit quelques modifications. Osiris, partant pour soumettre le monde à ses armes ou à son code, préposa Hercule, Mercure et Apis au gouvernement de ses états. Apis, ministre principal, plaça dans les cent villes les plus importantes de l'Égypte des intendants, que naturellement on appela ses yeux, ses cent yeux. Un peu plus tard, profitant de l'absence d'Hercule, il confine Isis dans une tour, et s'empare de la suprême puissance. Heureusement Mercure, dont il méprise la science pacifique, et qu'il croit novice dans l'art de la guerre, rassemble des troupes, le bat et lui coupe la tête. Il est à remarquer que ce récit offre des analogies avec la narration habituelle qui montre Osiris, à son départ, instituant Isis régente d'Égypte, et lui donnant pour conseil Mercure, et pour général Hercule. Typhon, son frère, veut, en son absence, conquérir le royaume; il est battu par Hercule. Une autre légende attribue les mêmes projets, la même défaite à Antée. Une pierre gravée du cabinet de Stosch, représente Io changée en vache et gardée par Argus, sous la figure d'un vieillard assis à l'umbre d'un arbre, et qui s'appuie sur un bâton (Schlichtegroll, *Dactyliotheca Stosch.*, n° 30).

3. ARGUS, constructeur du vaisseau des Argonautes, dont, au dire

de quelques auteurs, le nom (Argo) n'est autre que le sien, était, suivant les uns, un fils de Phryxus et de Chalciope (et par conséquent frère de Phrontis, de Mélas et de Cytisore), selon les autres, un fils d'Alestor (et non Arestor), ou bien de Polybe et d'Argie. Les secondes hypothèses sont plus vraisemblables. Dans la première on comprend très-bien, avec la plupart des Argonautographes, que les héros de l'expédition rencontrèrent Argus chemin faisant dans une île de l'Euxin (*Voy.* Argonautes); mais alors il est impossible qu'il ait construit le vaisseau (comp. Apollodore, I, 9, 16; Hygin, *Fab.* xiv; Apollonius de Rhodes, I, 112; Meziriac, *sur les Hér.* d'Ovide, t. II, p. 73). Une plaque en bronze et un bas-relief de la Villa-Albani représentent Argus travaillant à son navire (Flaugini, *Argonautica*, II, frontispice; Winckelmann, *Monumenti ined.*).—Un quatrième Argus reçut l'hospitalité d'Évandre, voulut le tuer pour régner à sa place, et fut tué par les serviteurs du prince. Évandre, qui n'eut connaissance de son danger qu'après l'événement, regretta pourtant Argus, et lui fit élever un tombeau sur lequel on célébra en son honneur une fête, dite Argiletum.—Le célèbre chien d'Ulysse, qui reconnut son maître après vingt ans d'absence, et un des chiens d'Actéon, s'appelaient Argus (Rac. : ἀργός, rapide).

ARGYNNE, ARGYNNIS. *V.* Argynne, Argennis.

ARGYPHIE, Ἀργυφία, ou, selon Tzetzès (*Chiliade*, VII, 136), Argyphe, une des femmes d'Egyptus, frère de Danaüs, fut mère de Lyncée et de Protée (Apollodore, II, 1, 5).

ARGYRE, Ἀργύρα, nymphe aimée de Sélemne (*Voy.* ce nom).

ARIADNE, Ariadna ou Ariadne, Ἀριάδνη (on écrit souvent, à tort, Ariane), fille de Minos (Ier) et de Pasiphaé ou de Crété, devint amoureuse de Thésée, lorsque ce héros débarqua en Crète avec le dessein de tuer le Minotaure. Elle lui dévoila les moyens de se reconnaître dans les fallacieuses sinuosités du labyrinthe dessiné par Dédale, ou, comme le disent les mythologues, elle lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel le jeune Athénien devait sans peine retrouver sa route. Thésée, vainqueur, emmena, conformément à ses promesses, sa libératrice sur son vaisseau. Déjà il en avait eu deux fils, Staphyle et OEnopion; mais bientôt il n'eut plus d'yeux que pour Phèdre, sa sœur, qui s'était associée à la fortune d'Ariadne, et il abandonna sa première amante dans l'île de Dia ou Naxos, une des Cyclades. Selon plusieurs auteurs, c'est la honte de rameuer dans Athènes une épouse étrangère, ou peut-être la crainte de voir sa victoire attribuée à une femme, qui le détermina. Quoi qu'il en soit, Ariadne, inconsolable, exhalait sa douleur en longs sanglots, quand Bacchus, dans toute sa gloire, revenant vainqueur du fond des Indes, subjuguées par son thyrse, par ses Silènes, et par le breuvage délicieux que les Bacchantes versaient dans des coupes, l'aperçut sur la plage. Soudain il s'abaisse vers elle, lui prodigue les consolations les plus tendres, et la place à ses côtés dans son char rapide, que traînent les tigres de Nysa. Bientôt Ariadne arrive aux cieux avec son époux, et y brille métamorphosée en constellation. Tel est le récit le plus ordinaire, mais c'est le plus moderne. Les légendes anciennes, au contraire, nous montrent, les unes, Ariadne retenue dans Dia par Artémis (ce qui, en termes

ordinaires, veut dire qu'elle y mourut); les autres, Bacchus apparaissant en songe à Thésée, et lui défendant, sous les peines les plus terribles, d'emmener jusque dans Athènes la belle Crétoise. Le plus souvent on donne Bacchus, non comme l'amant, mais comme l'époux d'Ariadne. Les noces, disent les poètes, furent célébrées dans Naxos. C'est la plus antique des hiérogamies. Une tradition pourtant voulait que Bacchus se fût présenté en Crète même, à la fille de Minos, et l'eût décidée, par le don d'une couronne de pierreries, à lui accorder ses faveurs. — La constellation que nous venons d'indiquer plus haut, est prise tantôt pour Ariadne même, tantôt pour la couronne d'Ariadne. Les anciens l'appelaient tout simplement *Stephanos*, c'est-à-dire couronne. Les astronomes modernes l'appellent Couronne Boréale, pour la distinguer de la Couronne Australe (Notios Stephanos), qui est jetée près des pieds de devant du cheval du Sagittaire. Elle a neuf étoiles posées circulairement, dont trois très-brillantes près de la tête du Serpent. C'est, disent les poètes, la belle couronne de diamants qui fit chanceler la vertu d'Ariadne : d'autres veulent que ce soient ses cheveux. D'autres, en admettant que c'était une couronne, disent que la radieuse princesse reçut cet ornement des mains de Bacchus lors de son mariage avec le dieu dans l'île de Naxos, ou plutôt des mains mêmes de Vénus. Selon un quatrième récit, Thésée l'eut d'Amphitrite, qui l'avait reçue de Vénus le jour de son mariage. Un jour, Minos et Thésée, dans une querelle, se vantèrent d'avoir pour père, l'un Jupiter, et l'autre Neptune. Minos alors tira de son doigt un anneau, le jeta dans la mer, et dit à Thésée que s'il était du sang de Neptune, il allât le retirer du fond des eaux. En même temps il pria Jupiter de montrer par un signe sensible qu'il était son père : soudain l'éclair sillonna la nue. Mais déjà Thésée était sous les flots. Des dauphins le reçurent sur leur dos et le portèrent dans les bras des Néréides, et de là aux pieds d'Amphitrite, qui lui remit et l'anneau de Minos et la couronne, qui plus tard resplendit sur la tête d'Ariadne. Quelquefois on a voulu que le fil d'Ariadne ne fût que cette couronne, dont le brillant éclaira la marche de Thésée dans les sombres détours du labyrinthe. Enfin on a varié sur la matière dont elle se composait. Laissant de côté les diamants, beaucoup l'ont supposée de laurier ou de myrthe, ou de lierre avec les grappes, ou de mélilot, ou de la même plante que celle dont Isis fit la trouvaille en cherchant Osiris sur le bord de la mer. Ailleurs on veut que cette couronne ait été radiée. Suivant Hygin (*Astron.*, II, 6), c'est Vulcain qui l'a formée en mêlant à l'or les pierres précieuses de l'Inde. Dans tous les cas, il est évident que cette couronne de la fiancée rentre dans la famille des ornements mythiques donnés à la femme, à la génératrice, à la belle par excellence. Le collier d'Harmonie, la ceinture de Vénus, n'en diffèrent que par des détails secondaires. Des traditions qui font mourir Ariadne, la plus singulière, peut-être, est celle des habitants d'Amathonte. Selon Péon d'Amathonte, qui nous l'a conservée, Thésée, poussé par la tempête sur les côtes de l'île de Cypre, fut obligé d'y déposer Ariadne, enceinte et malade. A peine eut-il remis le pied dans son vaisseau, qu'un coup de vent l'écarta de ces parages. Les Amathusiennes environnèrent Ariadne de soins et de

consolations, et, pour tromper sa douleur, contrefirent des lettres de Thésée. La princesse mourut en couche. Thésée, de retour, laissa une forte somme pour qu'on lui offrît des sacrifices et qu'on lui rendit les honneurs divins. Il fit faire encore deux petites statues, l'une d'argent, l'autre de bronze, qu'on devait lui consacrer. Les Amathusiens montrèrent long-temps son tombeau dans un bosquet sacré, qu'ils nommaient le bois de Vénus-Ariadne. Naxos prétendait aussi avoir un tombeau de cette princesse; mais quelques-uns voulaient que cette sépulture fût celle de Corcyne, nourrice d'Ariadne. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on célébrait en l'honneur de cette amante de Thésée des fêtes dites Ariadnées. Ces fêtes, comme les Adonies, se composaient de deux parties : l'une respirait un deuil profond, dans l'autre on se livrait à la gaîté. Des modernes ont cru que c'étaient deux solennités différentes, et même on a incliné à placer la fête lugubre dans Amathonte, la fête joyeuse à Naxos. Nous verrons plus bas que cette idée se lie à l'hypothèse de deux Ariadnes. Une des cérémonies de la première fête, consistait en ce qu'un jeune homme se mît au lit, et contrefît, en présence des pieux spectateurs, les efforts douloureux d'une femme en travail. —Les poètes épiques de la haute antiquité consacrèrent des épisodes à Ariadne. Les lyriques et les tragiques qui vinrent ensuite la prirent aussi pour sujet de leurs chants. Le temps nous a enlevé toutes ces compositions. Il ne nous reste sur Ariadne qu'un magnifique passage de Catulle, dans les Noces de Thétis et de Pélée. On sait que Virgile s'est plus d'une fois inspiré de ce morceau dans son quatrième livre de l'Énéide. Chez nous Thomas Corneille a fait une *Ariadne*, tragédie que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, et qui est restée au théâtre. Les artistes se sont plu à reproduire les traits principaux de la vie d'Ariadne. Ainsi dans Tischbein, I, 25, on voit cette princesse présentant à Thésée le peloton de fil qui doit le faire sortir du labyrinthe, puis, lorsqu'il reparaît vainqueur, lui donnant une strigile pour purifier son corps. Dans les *Pitture d'Ercolano*, II, 15, on voit Ariadne dans Naxos, après la fuite de Thésée. Le même sujet a fourni un beau tableau à Angelica Kaufmann. De magnifiques bas-reliefs représentent Bacchus descendant auprès d'Ariadne endormie (*Musée Pio-Clém.*, V, 8); les noces d'Ariadne et du dieu des vendanges (Bœttiger, *Archæol. Mus.*, pl. I); la pompe nuptiale de la belle Crétoise et du dieu hindou (sarcophage, dans le *Musée Pio-Clém.*, IV, XXIV); enfin un lectisterne de Bacchus, d'Hercule et d'Ariadne (Millin, *Peint. de vases*, I, 36). Sur le convercle d'un autre sarcophage (*Musée Pio-Clément.*, V), on voit sur le premier plan d'une orgie, Bacchus et Ariadne accompagnés d'un Faune qui fait résonner un cornet recourbé. Un camée de la Bibliothèque royale (Buonarotti, *Medagl. antich.*, p. 430) montre la nouvelle épouse mollement étendue sur les genoux de son époux, que traînent dans un char léger un Centaure et une Centauresse jouant de la lyre. Le Musée Pio-Clémentin (I, 45) a une belle statue d'Ariadne coiffée de feuilles de lierre et de grappes de raisin. Une médaille d'argent de Sicile présente la tête d'Ariadne couronnée de lierre (Millin, *Galerie mythologique*, 248, LX). Ceux qui ont admis la réalité de l'histoire d'Ariadne,

ont vu dans le peloton donné par cette princesse à Thésée une carte du labyrinthe. L'eulèvement d'Ariadne ne présente rien d'extraordinaire, pas plus que la préférence que bientôt l'amant heureux accorde à Phèdre, et l'odieuse ingratitude avec laquelle il délaisse Ariadne. Le dieu qui s'offre à elle comme consolateur, c'est tout simplement le roi de Naxos, Naxos, si riche en vins, que, dans nos temps modernes, on a quelquefois été obligé d'en verser dans la citerne des Capucines (Villoison, manusc., dans les *Annales des Voyag.*, II, p. 152). Aux yeux de quelques écrivains, c'est de l'arrivée d'Ariadne même que date à Naxos la culture de la vigne. En échange de l'hospitalité qu'on lui accorde, la royale victime de Thésée donne à ses bienfaiteurs la plante dont jusqu'alors les Crétois ont été les jaloux détenteurs. De là, dans la langue symbolique et hardie du vieil âge, son hymen avec le dieu du vin; de là deux fils, dont le nom indique si bien le même ordre d'idées, Staphyle (raisin sec), OEnopion (le buveur de vin). D'autres, tout en s'attachant à la donnée primitive de cette interprétation, soupçonnent pourtant que la Crétoise qui importe la viguiculture à Naxos n'est point du sang de Minos, mais que l'on se plut à cumuler sur une seule tête deux faits intéressants à titre divers, l'histoire d'Ariadne délaissée, et l'origine de l'industrie vignicole à Naxos. De bien légères modifications concilieraient cette manière de voir avec la première des interprétations qui précèdent. Elle mène aussi assez naturellement à reconnaître deux Ariadne, l'une et l'autre Crétoises et filles de Minos, mais de Minos tout différents. De Minos Ier serait née l'importatrice de la culture de la vigue et du culte de Bacchus (naturellement proclamée épouse du dieu du vin, et mère des deux frères OEnopion et Staphyle); Minos II aurait été le père de la deuxième Ariadne, réellement maîtresse ou femme de Thésée. Ainsi, dans l'une coexisteraient beaucoup de traits mythiques et quelques vestiges un peu indécis d'histoire; l'autre aurait une physionomie totalement historique. Pour nous, qui croyons que c'est l'allégorie qui domine dans toute la légende d'Ariadne, cette interprétation serait à peu près véritable. Cependant il faudrait la modifier en ce sens. Minos Ier, représentant en général la Crète avec sa dynastie, les institutions crétoises avec les rois qui les promulguèrent ou les popularisèrent, Ariadne (la culture de la vigne à Naxos) est fille de Minos Ier. Minos II, étant en grande partie un être réel, un dynaste de l'ancien temps, un conquérant maritime, un ennemi d'Athènes, une Ariadne sa fille a pu avoir des relations non moins réelles, soit avec un prince athénien, soit avec un roi de Naxos, déjà plantée en vignes, soit avec quelque brillant étranger arrivé comme elle sur cette plage. Plus tard, la culture crétoise, la princesse crétoise, furent rapprochées dans les mêmes récits, s'amalgamèrent, et enfin ne formèrent plus qu'un tout complexe. Ceci posé, on se plut à broder sur la noce de la princesse et du dieu, comme sur celles d'Harmonie et de Cadmus, de Thétis et de Pélée, d'Andromède et de Persée, de Vénus et de Vulcain. Des couronnes, des brillants, des étoiles, une miraculeuse mise en œuvre, tels sont les éléments principaux de cette portion des hiérogamies, où l'on peut ensuite voir à volonté des réalités terrestres et des symbolisations sidériques. Primitivement, et au fond,

ce ne sont que des symbolisations idéologiques : passivité, fécondité, beauté, Vénus *aurea*; et l'or, on le sait, ne tarde pas à être pris dans le sens propre, et à former diadème, collier ou ceinture, à Vénus ou à la princesse son incarnation.

ARIASMÈNE, Ariasmenus, roi de Scythie, mena contre les Argonautes et contre les Colques des chars armés de faux qui le firent périr lui-même (Val. Flaccus, VI, 103, etc., 387-423).

ARIARAPOUTRA. *Voy.* Aiénar.

ARICIE, 'Αρικία, princesse athénienne, fille de Pallas, qui se révolta contre Egée, lorsque ce dernier eut reconnu son fils dans Thésée, et qui fut tué par ce héros avec tous ses enfants mâles, épousa Hippolyte, fils du roi d'Athènes, après sa résurrection. Cette scène, qui devrait se passer en Attique, a pourtant été placée par les poëtes en Italie. Là, on voit Aricie devenir nymphe, Hippolyte s'appeler Virbius, et Diane s'identifier jusqu'à un certain point avec l'épouse du chaste adolescent qui a péri pour lui être fidèle (*Voy.* Hippolyte). — Aricie, dit-on, donna son nom à une petite ville du Latium (*Voy.* l'art. qui suit).

ARICINE, Aricina, Diane ainsi nommée, dit-on, du bois qui lui était consacré auprès de la ville d'Aricie (aujourd'hui La Rizza), dans le Latium. Il faut remarquer, cependant, que la ville et le bois (situé sur la Voie Appienne et près de la porte Capène), étaient assez distants l'un de l'autre. La déesse y avait non pas un temple, mais une statue nommée Fascelis, parce qu'elle était enveloppée d'un faisceau de branches d'arbres. La tradition italique voulait que cette image fût la statue de la Diane taurique enlevée de la Chersonèse scythique, par Oreste. Malheureusement, les indigènes de la Tauride, les Athéniens et les Lydiens possédaient de semblables statues, et chacun de ces peuples croyait avoir la véritable. Non loin de là, était un lac que l'on appelait Miroir de Diane (*Speculum Dianæ;* aujourd'hui *Lago di Nemo*). Le prêtre principal était un esclave fugitif, qui n'acquérait cette fonction qu'autant qu'il tuait à main armée son prédécesseur. Aussi, depuis le jour de son installation, le prêtre nouveau ne marchait-il que l'épée à la main, de peur de se voir assaillir par un ambitieux (Pausanias, V et II, 27). Quelques écrivains réduisent cette coutume sanguinaire à une lutte annuelle à coups de poings. Il est assez probable que le pugilat remplaça ainsi le combat à outrance; mais au fond, nul doute que primitivement le combat à outrance n'ait été un trait essentiel de ce culte sauvage. Le prêtre se nommait *Rex nemorensis* ou Roi des bois. Il était regardé comme devin et vivait en grande partie des dons de ceux qui venaient le consulter. Au milieu de la forêt d'Aricie était une vaste enceinte ornée de filets d'où pendaient des tableaux votifs, offerts les uns par les chasseurs qui revenaient chargés d'un riche butin, les autres par les femmes qui avaient accouché heureusement. Il est croyable que l'on joignait au nom de Diane (-Aricie, plutôt encore qu'Aricine) celui du héros national Virbios, donné tantôt pour le même qu'Hippolyte, tantôt pour un fils d'Hippolyte et d'Aricie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on désignait souvent le bois d'Aricie par la périphrase de tombeau d'Hippolyte. « Déjà, dit Stace, le lac qui recèle le corps d'Hippolyte brille de

mille feux étincelants» (*Sylves*, III et I, 55). Chaque année, aux ides d'août, on y célébrait la fête des chasseurs. La cérémonie principale consistait à couronner les meilleurs chiens. De plus, on devait s'abstenir de la chasse. On s'enfonçait, à la lueur vacillante des torches, dans les profondeurs silencieuses de la forêt. Beaucoup de Romaines se plaisaient à y faire des pèlerinages plus qu'annuels. Ovide nomme le bois d'Aricie comme un des lieux où la jeunesse peut tendre ses filets aux belles; et Properce reproche à sa maîtresse d'y aller un peu trop souvent sans lui, sous prétexte de piété. Il n'est pas impossible que la médaille spintrienne qui représente une femme à genoux et prosternée, tandis que derrière elle un homme tenant un flambeau dans chaque main profite de son attitude, ait quelque rapport avec le sujet des plaintes jalouses de l'amant de Cynthie. Havercamp (*Icon. Syracus. descript. Mirabell.*, p. 147, not. I) a cru voir une Diane Aricine sur une émeraude citée par Beger (*Thesaur. Brandeb.*, t. I, p. 64), où cette déesse est assise au pied d'un arbre, tenant d'une main un chien, de l'autre un arc. — Il résulte clairement des traditions indiquées précédemment, que cette Diane sauvage adorée sous l'ombrage mystérieux des forêts, desservie par des hommes de sang et par la lie de la population, privée de temple et figurée par une statue unique, antique, sacrée et grossière comme les idoles des sauvages, comme les palladium de la religion pélasgique, comme les météorites coniques ou pyramidaux des nations sémitiques, est à peu de chose près la sombre Bendis des Thraces, la Brimo des Crétois, l'Opis Tauropole des Taures. Dire qu'elle vint directement de la péninsule taurique au Latium, ou qu'elle y vint par l'intermédiaire d'une colonie athénienne, lacédémonienne ou autre, c'est ce que nous n'oserons pas. L'essentiel est de remarquer que les traits primordiaux sont les mêmes. Fétichisme, culte au fond des bois, convulsions frénétiques et large effusion de sang humain, quels contrastes avec l'élégante civilisation du siècle d'Ovide! Une autre coïncidence importante est celle qui montre la déesse se confondant avec la nymphe ou la mortelle, le héros parèdre, tour-à-tour époux et fils. Ainsi, Britomartis et Diane tantôt se confondent, tantôt se distinguent. Ainsi. Atys est fils et pourtant amant de Cybèle (comp. les art. AGD et ATYS). Enfin, notons que primitivement la Diane barbare dont il est ici question n'est pas seulement la déesse de la chasse, c'est une haute déesse cosmogonique, une Artémis (*Voy.* DIANE). Cluvier et Vulpius (*Vet. Lat.*, l. XIII) se sont beaucoup étendus sur Diane-Aricine.

ARIÉLYCUS, Ἀριήλυκος, Troyen que blessa Patrocle (*Iliade*, VI).

ARIMANE. *Voy.* AHRIMAN.

ARIMASPES, Ἀρίμασποι, peuple que la mythologie hellénisée des temps semi-historiques représente comme n'ayant qu'un œil et disputant sans cesse aux griffons les richesses métalliques confiées à la garde de ces monstres, habitait, suivant la légende, au-delà du Caucase et du Pont-Euxin. Pour qui voudrait s'en tenir à des explications strictement historiques, ces indications géographiques mèneraient droit aux monts Ourals, si riches en mines précieuses, notamment en platine et en or, d'autres même disent aux Altaï, dont le nom (*Altaï* en monghol, *Altoun* en mandchou) veut dire or, et dont

le versant septentrional présente encore les vestiges de fouilles anciennes (comp. Renovantz, *Descr. minéralogiq. du mont Altaï*, in-4°, allem.). En effet, il est hors de doute que, dès une époque très-reculée, plusieurs de ces mines étaient en pleine exploitation. Mais il est tout simple que ni les mineurs, ni les trafiquants auxquels ils livraient les fruits de leurs fouilles, n'aient été indiquer le gisement de l'or aux peuples étrangers, dont leur jalousie aurait redouté la concurrence. De là, peut-être en grande partie, des fables qu'au reste beaucoup d'entre eux étaient les premiers à croire; de là, les dragons, les griffons, les fourmis gigantesques qui veillaient sur les trésors cachés. De nos jours même, les mineurs conservent une foule de superstitions traditionnelles. Quant à l'œil unique, il est possible qu'il fasse allusion au flambeau que le mineur porte fixé au-dessus de la tête, pour s'éclairer dans les sombres profondeurs des galeries souterraines. Dans ce cas c'est à juste titre qu'on regarderait Aristée de Proconèse comme ayant le premier importé ces fables en Grèce. Mais, indubitablement, elles eurent cours dans cette contrée long-temps avant cet écrivain. Elles résultaient d'un mélange de contes de voyageurs (lui-même avait été jusque chez les Issédons) et de quelques notions iconographiques semblables à celles des cultes bactres et persans. L'Arimaspomachie se reproduit dans la guerre des Nifloungs, gardiens de l'or chez les Scandinaves. Le rapt de l'or est le fait fondamental de l'épopée germaine, comme le rapt d'une femme est le fait fondamental de l'épopée des Hellènes. Mais pourquoi? c'est que (n'importe pour quelle cause) les Celtes, comme les Nifloungs, consacraient l'or aux divinités des lacs et des fleuves, ou l'ensevelissaient, comme une flamme perfide qui brûle dans le sein de la terre et qui divise les hommes. Nul doute que cette fable favorite des contrées hyperboréennes n'ait été un des éléments du voyage des Argonautes. Au reste, pour en revenir à l'Arimaspomachie en elle-même, rappelons que le griffon revient à tout instant dans les monuments persépolitains (*Voy.* les planches des voyages de Chardin, Niebuhr, Corn. Lebruyn, etc.). Plus tard, Ctésias décrivit, d'après les peintures sacrées, le griffon comme un animal réel. Hérodote, qui, deux siècles après Aristée, répéta la fable des Arimaspes, déclare qu'il n'y croit pas (III, 116, et IV, 13). Pline (IV, 26, VI, 19, VII, 2) et Solin, son abréviateur, sont moins incrédules. — Un bas-relief (dans Tischbein, *Engravings*, II, 9) représente un combat des Arimaspes et des Griffons.

ARIMES (les), Arimi, Ἄριμοι, sont donnés comme un peuple malicieux à qui Jupiter avait demandé des secours pendant la guerre contre les Titans. Les Arimes promirent, puis, lorsque l'instant d'agir arriva, se moquèrent du dieu. Jupiter, irrité, les métamorphosa en singes. On voit aussi des Arimes aux lieux mêmes où le maître du tonnerre écrasa Typhoée (Homère, liv. II, v. 783 de l'*Iliade* : Εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς). Mais où sont situés ces lieux? et au fond, est-ce bien de la même peuplade mythique qu'il s'agit de part et d'autre? A notre avis, oui. Peu importe qu'il soit question ici d'un géant, là, d'une guerre contre les Titans. Peu importe aussi que les positions géographiques ne soient pas les mêmes de part et d'autre. Un

fait domine tout le mythe, c'est la lutte d'un dieu puissant, propice, ami de l'ordre, contre des influences désordonnées, contre des phénomènes funestes. Lesquels? Ils varient selon les cas; mais ici, puisqu'il s'agit de Typhoée, il est clair que c'est surtout des ravages volcaniques que l'on a en vue. Or, l'Asie mineure et la Syrie y ont été en proie comme la Sicile l'est encore. Le même mythe a donc pu s'appliquer aux deux contrées : les deux noms doivent y figurer soit simultanément, soit tour-à-tour. Typhoée, élevé dans une grotte de la Cilicie, gémit écrasé sous l'énorme mont, effroi de la Sicile. Que l'érudition moderne ne s'étonne donc pas en voyant les Arimes, tantôt revêtir, en quelque sorte, la livrée orientale et appartenir (*Voy.* Strabon, *Géogr.*) à la Mysie, à la Cilicie, à la Syrie (jadis en langue indigène *Aram*, d'où les noms *Aram-Beth-Rekhob*, *Aram-Zobah*, etc.), tantôt se confiner dans ces îles de la Campanie, célèbres par d'antiques éruptions volcaniques, dont les indélébiles traces paraissent encore. L'εἰν Ἀρίμοις d'Homère devint pour la Grèce des temps postérieurs un seul mot, et l'on en fit une île d'Inarimis ou Inarime qui fut censée couvrir le corps du géant ignivome, et dont le nom se retrouve dans Virgile (*Én.*, IX, 775-76), dans Ovide (*Métam.*, XIV, 89), dans Stace, etc. Dans les temps véritablement historiques, le nom de cette île fut Énarie (*Ænaria*, aujourd'hui *Ischia*), et elle faisait partie du groupe des Pithécuses. On a voulu tirer cette dénomination de πίθος, πίθακον, πίθηκον, tonneau (Pline, *Hist. nat.*, liv. III, ch. 12 ou 6). Autant alors dériver Énarie (en écrivant OEnaria et non Ænaria) d'οἶνος, vin : les mauvaises raisons ne manqueraient pas. Mais le fait palpable, c'est que Pithécuses (comp. Ovide, *Mét.* IV, 90; Xénagore et Eschine dans Harpocration; Saumaise, *Exercit. plin.*; Bochart, *Hieroz.*, l. III, c. 31, p. 994), nom propre comme adjectif commun, veut dire peuplée de singes (πιθηκόεσσαι, πιθηκοῦσσαι). Énarie avec ses Arimes nous amène à la même conclusion : Ἄριμος, au dire d'Hésychius, ayant signifié singe dans un dialecte du pays. Toutefois, nous n'ajouterons pas, avec les deux modernes ci-dessus nommés, qu'Énarie (Enaria, assurent-ils, et non Ænaria) vient d'*Ænaris*, sans narine, camard et par conséquent désigne les singes qui ont été appelés *simiæ* de *simus*. Ceci posé, ajoutons que nul animal, mieux que les espiègles quadrumanes dont il est question, ne se lie à des éruptions volcaniques. Sans s'écarter de cette donnée première, on pourrait découper et suivre de point en point le mythe des Arimes en les prenant pour le sol du volcan. Ce sol est riche et fertile : les Arimes promettent de seconder le roi des dieux dans sa lutte contre des agents physiques funestes. Mais bientôt, ce sol riant et couvert de moissons, d'orangers, de hautes forêts, se soulève, flamboie et tremble : les Arimes insultent à la majesté de Jupiter. Au reste, les singes figurent souvent en mythologie avec ce caractère d'auxiliaires : témoin la colonne guerrière qu'Hanouman conduit au secours de Rama, témoin les satyres de Bacchus, témoin enfin les Cercopes qui suivent Hercule dans l'île d'Érythie. Les Cercopes, au moins de deux façons, ont trait aux volcans : 1° comme personnifications de l'ensemble des phénomènes volcaniques; 2° comme personnifications de ceux d'entre ces phénomènes qui offrent quelque chose de sombre, les pluies

de cendre, la fumée, etc. Banier (*Mém. de l'Ac. des Ins. et B.-L.*, t. III; p. 133, 134) présume que les Arimes étaient les habitants de Sodome, que Dieu foudroya, en punition de leurs crimes.

ARINDODI, sainte vénérée par les Tamouls, est chez eux le modèle de la vie conjugale. Aussi le brahme, dans la cérémonie du mariage, dit-il cette formule à la mariée : « Contemplez Arindodi et suivez son exemple » (Sonnerat, *Voy. aux Indes*, t. I).

1. ARION, de Méthymne dans l'île de Lesbos, était fils de Neptune ou de Cyclon et de la nymphe Oncée (Élien, *Hist. var.*, XIII, 45; Hygin, *fab.* CXCIV; Probus, *sur Géorg.* de Virg., II, 90). C'est lui qui inventa le dithyrambe. Il resta long-temps à la cour de Périandre, à Corinthe; puis suivit ce prince en Italie et en Sicile, où des récompenses décernées de toutes parts à ses talents ne tardèrent pas à l'enrichir. Désireux alors de revoir sa patrie et d'y jouir de ses richesses, il s'embarque. Les gens de l'équipage, convoitant ses trésors, résolurent de le tuer. Arion, que leur attitude menaçante n'instruisit que trop de l'attentat qu'ils méditaient, les supplia de lui laisser une fois encore promener ses doigts sur sa lyre. Les sons mélodieux que rendaient les cordes touchées par cette main habile n'émurent pas les assassins. Mais quand, une guirlande sur la tête et la lyre à la main, du haut de la poupe où il s'était retiré, Arion se jeta dans l'abyme, en reparaissant sur l'écume des flots, il vit des dauphins, sensibles aux charmes de l'harmonie, lui offrir leur dos comme un char marin. Un d'eux le porta jusqu'au cap Ténare, d'où il se rendit à la cour de Périandre. Émerveillé et ravi de cette aventure, le roi de Corinthe, lorsque les pirates arrivèrent dans ses ports, leur fit subir le dernier supplice. D'autres disent que d'abord il fut incrédule et qu'il ne reconnut la véracité d'Arion, que quand les meurtriers, poussés sur la côte du Péloponnèse par une tempête, répandirent eux-mêmes, dans Corinthe, le bruit de sa mort. Alors Périandre fit sortir Arion de la prison où il l'avait jeté, et convaincu, à la suite de cette confrontation, que le poète avait dit vrai, il lui fit restituer ses richesses et ordonna que l'on crucifiât les pirates. Arion, en mémoire de l'intervention miraculeuse du dieu des mers et de ses fidèles cétacés, éleva au cap Ténare, et sous l'invocation de Neptune, un cénotaphe et une statue en bronze à son dauphin. Ce monument se voyait encore du temps d'Hérodote et de Pausanias. Les amateurs de personnifications astronomiques transportèrent l'officieux mammifère sous la voûte céleste, où il devint la constellation connue sous le nom du Dauphin. Toutefois notons que d'autres dauphins que celui d'Arion revendiquent l'honneur de cette brillante métamorphose. Ce sont, 1° celui qui détermina Amphitrite à prendre Neptune pour époux; 2° ceux en qui Bacchus changea les corsaires Tyrrhéniens qui l'avaient enlevé dans Naxos. On a dit aussi que le dauphin a été placé aux cieux en l'honneur d'Apollon ou par Apollon même, tout simplement parce qu'il aime la musique, et indépendamment du service qu'Arion reçut de lui. Enfin on a voulu que la cause de cette apothéose célèbre fût l'analogie qu'offrent les neuf étoiles principales de la constellation du Dauphin et les neuf Muses. C'est une hypothèse moderne tout

aussi gratuite que l'opinion des anciens sur la sensibilité musicale des dauphins. Au reste, il n'est pas impossible qu'Arion ait existé. Toutefois nous ne croyons pas que l'hymne d'action de grâces donné sous son nom (dans Brunck, *Analecta*, t. III, p. 327) soit de lui. Un très-beau fragment lyrique, attribué de même au voyageur, se trouve dans Élien (*Hist. des anim.*, XII, 45).

2. ARION (et quelquefois ARIUS), le cheval d'Adraste. Selon les uns, un coup du trident de Neptune le fit sortir de la terre, le jour où ce dieu disputait à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes; suivant d'autres, qui ne font que traduire, il naquit de Neptune et de Cérès ou d'Érinnys, toujours la terre ou une déesse souterraine et martiale. Très-peu d'auteurs (*Quintus de Sm.*, IV, 570) lui donnent pour parents Zéphyre et une Harpye. Cette généalogie revient à le faire naître des vents et des orages. Les Néréides le nourrirent. Neptune, après l'avoir employé à traîner son char sur les eaux, le donna au roi d'Haliarte Caprée (Didyme, *sur Homère*, *Iliad.*, XXIII, 346), ou à Oncée. Caprée en fit don à Hercule, qui s'en servit dans la guerre contre Élis, puis contre Cycnus, fils de Mars (*Bouclier d'Herc.*, 120); enfin d'Hercule il passa aux mains d'Adraste, roi de Sicyone, qui quelquefois l'attelait avec Cère (Cœrus), mais qui plus souvent l'employait seul. Il lui dut le prix de la course aux jeux néméens; et plus tard, lors de la fatale expédition des Sept Chefs, il lui dut la vie. Arion parlait et même avait le don de prophétie (Stace, *Théb.*, VI, 30). Ses pieds étaient droits comme ceux d'un homme. Il ne lui manque donc que d'avoir des ailes. A tous ces traits qui ne reconnaîtrait un équivalent de Pégase, coursier aérien, porteur du soleil ou des dieux solaires, d'Apollon, de Bellérophon, de Persée, de Leucippe, de Célendéris. Adraste aussi a quelque chose d'un dieu solaire. Avec ce rapide cheval, son inséparable, c'est le Leucippe d'Argos. Comparez ADRASTE, CÉLENDÉRIS, LEUCIPPE.

ARISBAS, père de Léocrète, Grec tué à Troie, par Énée.

ARISBE, Ἀρίσϐη, première femme de Priam, était fille de Mérops, et fut mère d'un autre Mérops. En la quittant pour Hécube, le roi de Troie lui donna pour époux Hyrtaque. Deux villes anciennes, l'une dans la Troade, l'autre à Lesbos, portaient le nom d'Arisbe. Fondée primitivement par les Pélasgues, la deuxième reçut depuis une colonie de Mitylène, et plus tard, encore, une colonie milésienne (M. Raoul-Rochette, *Colon. grecq.*, I, 187; III, 137 et 147). — Une autre ARISBE, nommée aussi BATIE, Crétoise, selon Lycophron (*Cass.*, 1308), fut fille de Teucer et eut pour époux Dardanus. C'est plutôt elle que la précédente qui donna son nom à la ville troyenne d'Arisbe. Étienne de Byzance et Eustathe parlent d'une troisième ARISBE, fille de Macare et femme de Pâris, à qui la ville lesbienne d'Arisbe dut son nom.

ARISTAS, Ἀρίστας, fils de Parthaon, fut père d'Érymanthe.

ARISTÉ, Ἀρίστη, c'est-à-dire *l'excellente*, Diane en Attique. Elle avait une statue sous ce nom.

ARISTECHME, ARISTÆCHMUS, Ἀρίσταιχμος, importa le culte d'Esculape à Pergame.

ARISTÉE, ARISTÆUS, Ἀρισταῖος,

incarnation liby-sicilienne d'Apollon, en tant que joignant à ses traits caractéristiques quelques-uns de ceux de Bacchus, d'Hermès et d'Hercule. Deux surtout prédominent dans sa légende : 1° la vie pastorale, tant comme fait de sa vie terrestre que comme exemple par lui donné aux hommes ; 2° les voyages, les colonisations. Avant de passer en revue les détails de cette légende, il est nécessaire de se reporter par la pensée aux corrélations nombreuses des quatre dieux ci-dessus nommés, et pour mieux dire à leur identité partielle. Les art. Cabires, Épaptor, Hercule, Sumès-Hermès, peuvent mettre sur la voie de ces rapprochements. Ceci posé, voici les faits saillants de l'histoire fabuleuse de notre héros. 1° Généralement on le donne comme fils (c'est-à-dire incarnation, représentant dans une sphère inférieure) du dieu-soleil Apollon : la nymphe Cyrène est sa mère. Quelques traditions le faisaient fils de Bacchus (Cic., *Nat. des dieux*). 2° A peine est-il né, que Mercure le prend dans ses bras; les Heures le mettent sur leurs genoux (allusions évidentes, d'une part, à ce caractère de sagesse, d'enseignement personnalisé dans Mercure ; de l'autre, au cours de l'astre chronomètre du monde). 3° Il est en rapport avec Cadmus (cette incarnation béotienne d'Hermès). En effet, il épousa Autonoé, fille de l'émigré de Tyr; il fut père d'Actéon; il était beau-frère d'Ino (la mère de Mélicerte) et d'Agavé. Ces rapports explicites avec Cadmus en supposent d'implicites, de vagues avec Hercule (Hercule-Melkarth, de Tyr; Hercule-Héraclès, de Thèbes). 4° Il donne aux hommes le modèle de la vie agricole, et bien plus spécialement de la vie pastorale. Les nymphes l'ont élevé; les nymphes lui ont appris à faire cailler le lait des troupeaux, à cultiver les oliviers, à élever les abeilles. Puis arrivent les détails auxquels conduit le développement de ces mythes. Tendre enfant, il a été posé par sa mère au milieu des fleurs ; un miel exquis a saturé ses lèvres ; deux serpents, suscités par les dieux, portaient sur cette bouche purpurine l'aliment parfumé. Chez d'autres, c'est l'ambrosie que savoure au berceau le pâtre-modèle. Qui ne sent, dans tout cet atmosphère mythologique, un arome d'immortalité? Qui ne pense au beau Krichna-Govindha de l'Inde, au suave Apollon-Nomios de la Grèce? Eh bien! selon les poètes, Nomios figure parmi les noms de notre héros. Les nymphes, ses douces nourrices, lui ont imposé trois noms, Aristée, Agrée et Nomios (ἄγρος; νόμιος). Quant à *Arista*, synonyme de *Spica*, il n'y faut point songer. C'est l'*Ari*... oriental qui est la base du nom vulgaire du fils de Cyrène. A côté de ces faits relatifs à l'agriculture, plaçons le voyage d'Aristée en Thrace où, dit-on, il fut initié aux orgies de Dionyse. Aristée se rapproche ici de Bacchus, par la vigniculture, partie des travaux agricoles. Il s'en rapprochait déjà, non-seulement par la liaison connue de l'histoire du culte bacchique à la famille royale de Thèbes; mais encore par ceci, que Bacchus est comme Apollon un dieu-soleil, un cadmile cabirique. 5° Comme Hercule, que sans cesse on voit courant à l'occident, et dont une incarnation (Sarde) donne son nom à la Sardaigne; comme l'Agénoride Cadmus, que l'on trouve en Thrace et à Samothrace, Aristée passe successivement dans l'île de Céo, en Sardaigne, en Sicile, enfin dans la Thrace. Discuter sérieusement la

réalité, l'époque, les faits accessoires de ces voyages; examiner si c'est au chagrin d'avoir perdu son fils Actéon qu'il faut imputer le commencement de ces excursions; concilier la chronologie vulgaire avec la tradition qui nous montre Dédale allant en Sardaigne, en même temps qu'Aristée; se demander si la colonie de ce dernier est antérieure (comme le dit Solin) ou postérieure (comme le veut Pausanias) à celle de Norax, c'est un soin qu'il faut laisser aux évhéméristes modernes. Il doit être évident pour nous que ces indications mythologiques ne servent de voile à nul fait de l'histoire réelle. 6° Aristée ne meurt point. Initié aux saintes orgies de Bacchus, il ne s'écarte plus des flancs de l'Hémus. Un jour le ciel le réclame; il disparaît; l'Olympe devient ou redevient son séjour. Rapports frappants avec l'apothéose d'Hercule, au mont OEta! Au reste, la Sicile rendait les honneurs héroïques à Aristée, mais dans le temple de Bacchus. Par là même les instituteurs de ce culte semblaient considérer ce héros comme le parèdre (par conséquent comme l'incarnation) de Bacchus. On sait qu'Aristée se trouve lié jusqu'à un certain point à la légende orphique. Épris des charmes d'Eurydice, il voulut la ravir à son époux le jour même de ses noces. Eurydice fuyait; un serpent la mordit au talon. A une époque postérieure, on accolla à l'histoire fabuleuse d'Aristée le mythe tout oriental de la génération des espèces, au sein de la putréfaction animale. Des entrailles corrompues d'un jeune taureau se forment des essaims d'abeilles. On sait quel magnifique épisode ce passage des légendes a fourni à Virgile (*Géorg.*, liv. IV), et comme il y a rattaché habilement la mort d'Eurydice, Cyrène, Protée, les douleurs, les chants plaintifs et la mort du barde thrace. Ce sont les nymphes qui, pour venger la mort d'Eurydice, leur compagne, tuent les abeilles du berger de Tempé. Quant au mythe en lui-même on doit y reconnaître: 1° dans le fond, ce grand principe (que les cosmogonies anciennes appliquaient souvent si mal): De la mort naît la vie; 2° le taureau-monde qui doit périr, tué par le glaive de Mithra, pour que les germes féconds, emprisonnés dans son sein, fassent irruption à l'extérieur. Quelle inépuisable série de rapports s'offrirait ici à qui voudrait les parcourir! Bacchus aussi est Bouctonos (ou tueur de bœufs), ainsi qu'Hercule, ainsi que Mercure, ainsi que le grand Siva-Ganga; car Ganga, qui est Bhavani, se fond souvent en une seule essence avec son époux Siva.

ARISTHANE ou ARISTHÈNE, Ἀριστήνης, et doriquement -θάνας, pâtre qui, un jour, sur le mont Titthion, près d'Épidaure, trouva une de ses chèvres occupée à allaiter un enfant que ses traits resplendissants lui firent soudain reconnaître pour un rejeton des dieux, publia partout ce qu'il avait vu et adopta le jeune orphelin. C'était Esculape exposé par sa mère Coronis. Aristhane remplit donc auprès de ce dieu le rôle de Simma auprès de Sémiramis, de Marsyas auprès de Cybèle, d'Ida et de Mélisse auprès de Jupiter. C'est un père humain en qui s'est délégué le père céleste du dieu enfant. — On sait que l'une et l'autre Épidaure étaient consacrées à Esculape; mais c'est de celle de l'Argolide (aujourd'hui *Pidavro*) qu'il s'agit ici. *Titthion* en grec veut dire mamelon.

ARISTOBULE, Ἀριστοβούλη, c'est-à-dire *l'excellent conseil*,

Diane à Athènes, où Thémistocle lui éleva un temple sous ce nom. Comp. Bulée.

ARISTODÈME, Ἀριστόδημος, fils d'Aristomaque, quatrième représentant d'Hercule, entreprit avec ses deux frères (*Voy.* Témène) la conquête du Péloponèse, l'an 1119 av. J.-C. Il fut foudroyé à Naupacte avant le succès de cette grande entreprise, et laissa d'Argie, sa femme, deux fils, Proclès et Eurysthène, qui eurent la Laconie en partage et régnèrent conjointement. De là les deux branches royales des Archagètes de Sparte; branches qu'on désigne par les noms de Proclides et d'Eurysthénides. — Un autre Aristodème, fils d'Hercule et de Mégare fut tué par son père (*Voy.* Mégare). — Une fille de Priam s'appela aussi Aristodème.

ARISTOMAQUE, Ἀριστόμαχος, en latin Aristomachus, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, et par conséquent représentant d'Hercule au quatrième degré, tenta de soumettre le Péloponèse aux Héraclides. Mais Oreste, qui alors gouvernait la plus grande partie de la péninsule et qui avait appris par Pylade, son beau-frère, roi de Phocide, les projets du chef dorien, l'attendait vers l'isthme de Corinthe avec une armée. Il le battit complètement, et Aristomaque resta sur le champ de bataille (1149 av. J.-C.), laissant trois fils en bas âge, Aristodème, Témène et Cresphonte, qui, par la suite, accomplirent les desseins de leur père sur le Péloponèse (*Voy.* Témène.) — Les autres Aristomaque sont: un prétendant d'Hippodamie; le père d'Hippomédon, un des Sept Chefs (*Voy.* Hippomédon et Talas), et une fille de Priam, femme de Cristolas. Celle-ci se nomme en latin *Aristomache*, et en grec Ἀριστομάχη.

ARISTONE, Égyptide selon Hygin (*fab.* CLXX), épousa la Danaïde Paléno, qui le tua.

ARITCHANDREN, radjah hindou de la race des Sonriavansi, on enfants du Soleil, fils de Tériçangou et père de Logidachen, était renommé par sa sagesse, sa fidélité à remplir ses promesses, et par son horreur pour le mensonge. Un jour que Vacister, son protecteur, exaltait ses vertus dans l'assemblée des dieux, « Il est facile, dit Viçouamitra, de persévérer dans la vertu tant que l'on est heureux; pour moi, je ne serai content que quand j'aurai mis Aritchandren à des épreuves qu'il ne supportera pas. » Un pari s'engage. Aussitôt Viçouamitra descend sur la terre, rend visite au pieux radjah, et par sa conversation captieuse lui surprend la promesse d'une somme considérable. Aritchandren ne tarde pas à s'apercevoir que toutes les richesses de son royaume ne lui suffisent pas pour remplir ses promesses. Néanmoins il n'hésite pas : après avoir donné tout ce qu'il possède, il vend ses enfants, sa femme et lui-même, se sépare de ces objets de sa tendresse, et remet le prix de toutes les ventes à l'artificieux Viçouamitra. Bientôt il a la douleur d'apprendre la mort de son fils, causée par la morsure d'un serpent; il est préposé au commandement des vils Parias; il tombe dans une misère profonde, et n'a chaque jour qu'un peu de riz pour nourriture. Cependant sa bouche n'a point un murmure, son cœur n'a point un mouvement de haine contre son ennemi. Touchés de cette résignation sublime, les dieux lui rendent enfin son royaume, sa puissance, son fils même, son fils qu'ils ressuscitent. Tant de biens semblent au radjah surpasser ses mé-

rites, et par humilité il veut sacrifier aux dieux ce fils qu'il a pleuré et qu'ils rendent à sa tendresse. Mais le jeune prince s'enfuit de peur de tomber sous le glaive sacré, et le père désigne une autre victime, Sonnacinen, fils d'Açagirten, pour être immolée à l'autel. Mais là encore se révèle la bonté des dieux. Ils permettent que les prêtres, attendris du sort du jeune homme, le laissent échapper (*Baghavat-G.*, liv. IX). Selon la légende, Aritchandren, esclave et chef des Parias, avait été chargé par son maître de veiller sur le Chodéleth, c'est-à-dire le lieu où l'on brûle les morts, et de percevoir les droits imposés sur ceux qui sollicitaient la permission de livrer un cadavre aux flammes. En mémoire de cette fonction qu'il exerça si long-temps, Aritchandren est représenté par une pierre plantée debout et toujours devant le Chodéleth. On dépose le cadavre en deçà et vis-à-vis de cette idole grossière; puis on enterre à ses pieds, au milieu de quelques cérémonies peu importantes, de menues monnaies de cuivre, un morceau de toile de lin et une poignée de riz; puis un Paria, dont la fonction est d'entretenir le feu, avance vers la pierre, et dit à Aritchandren qu'ayant reçu le tribut il ne peut plus s'opposer au passage du corps (Sonnerat, *Voyage dans l'Inde*, t. I). Ce droit du péage funéraire rappelle l'obole de Caron.

ARIUS, Centaure. *Voy.* Arée.

ARMAIS, le même, dit-on, que Danaüs. *Voy.* ce nom.

ARMATA, c'est-à-dire *armée*, et en grec Enoplios ou Hoplophéruse. *Voy.* ce dernier mot.

ARMÈNE, Ἄρμενος ou Ἀρμένιος, Argonaute, d'Arménium en Béotie (près du lac Bébéide) ou de Rhodes, traversa l'Ibérie, l'Albanie, une grande partie de la Médie, et finit par donner son nom à l'Arménie (Strabon, XI; Eustathe, sur Denys de Périégète, 694). — Heyne lit dans Apollodore (t. I, p. 224 de l'éd. Clavier), Armène au lieu d'Émone (Αἵμονος), père de l'Amalthée, qui donna au dieu-fleuve Achéloüs la corne d'abondance.

ARMINIUS, le célèbre chef chérusque, dont le nom rappelle à la fois et celui de sa nation (*Herrmann*, *Germanus*), et celui de leur dieu, Armin ou Ermin (Hermès Tenton?) fut mis lui-même après sa mort au nombre des divinités indigètes (*Voy.* Arminius, dans la *Biog. univ.*, II, 480).

ARNA FORTUNA, la Fortune, ainsi nommée d'un beau temple qu'elle avait sur les bords de l'Arno.

ARNÉ, Ἄρνη, fille d'Éole, eut de Neptune, métamorphosé en taureau, deux fils, Éole II et Béote. Leur aïeul, irrité de l'aventure de sa fille les livra eux et leur mère à un citoyen de Métaponte, qui était déjà marié. Un jour Autolyte (c'était le nom de son épouse) s'étant prise de dispute avec Arné, Éole et Béote la tuèrent. Obligés de s'enfuir, ils se réfugièrent près de leur aïeul qui les reçut avec bonté, et chacun d'eux bâtit une ville à laquelle il donna son nom. L'une était en Thessalie; l'autre, en Béotie, s'appela depuis Chéronée. —Une autre Arné de Sithone fut changée en chouette pour avoir vendu sa patrie à l'ennemi. Sous cette forme nouvelle, disent les mythologues, elle conserve encore cet amour de l'or auquel elle sacrifia tout de son vivant (Ovide, *Métamorph.*, VII, 466; voyez la note de Burmann). Cette aventure a de la ressemblance avec celle de Scylla (*Voy.* ce nom). Aussi a-t-on prétendu, à tort selon nous,

qu'Arné était la même que Scylla.

ARNÉBÈCHENIS, dans les fragments des ouvrages hermétiques cités par Stobée (*Egl. phys.*, p. 932 et 1030), est nommé, concurremment avec Pan, Tat, Imouth-Chmoun (Imuthes-Esculape). Creuzer (Voy. *Symb. u. Myth.*, p. 869, t. I de la trad. franç.) présume que ce sont autant de Cabires ou de Kaméphis plus ou moins inférieurs à la suite de Fta. Les documents nous manquent, soit pour confirmer, soit pour réfuter cette hypothèse, qui, en elle-même, nous semble peu satisfaisante.

ARNÉE, Ἀρναῖος, le vrai nom du célèbre mendiant Irus (*Voy.* Irus). — Un autre Arnée fut père de Mégamède, l'épouse de Thespius.

ARNHOFFDE, c'est-à-dire qui a une tête d'aigle, un des noms d'Odin dans la mythologie scandinave.

ARNO, Ἀρνώ, nourrice de Neptune, donna son nom à la ville de Béotie, Aroé, qui primitivement s'appelait Sinouse (mais comp. Arné). On ne donne de son nom que des étymologies ridicules (Tzetzès, sur Lycophron, 644). Il faut savoir pourtant qu'une tradition arcadienne voulait que Rée, étant accouchée de Neptune, en Arcadie, eût caché ce futur dieu des eaux dans une bergerie, au milieu de jeunes agneaux (*arnès*) et près d'une source qui prit de là le nom d'Arné.

ARNUS, devin qu'Hippote l'Héraclide tua comme espion à Naupacte, fut vengé aussitôt par Apollon, qui envoya une maladie épidémique dans le camp des Doriens. Ceux-ci, sur l'ordre de l'oracle, bannirent le meurtrier et instituèrent en l'honneur du devin des jeux funèbres, nommés Arnées, qui devinrent célèbres, surtout à Sparte.

AROÉE, Aroeus (trois syll.), Ἀρωεύς, Bacchus à Patres; sous ce surnom, qui primitivement lui venait de la ville d'Aroa, en Achaïe, il avait une statue que l'on transportait en pompe, une fois par an, dans le temple qui lui était consacré sous le titre de Bacchus-Esymnète.

AROGOS, Ἀρωγός, c'est-à-dire *Auxiliaire*, surnom de la Justice.

AROUNA, cocher de Souria (le soleil hindou, que l'on représente assis au centre du Raci-Tchakra ou cercle des signes, le zodiaque, au milieu d'un disque dentelé qui projette huit rayons principaux vers les huit régions du monde). Arouna siège dans la partie antérieure du char. Il n'a pas de jambes, et par là même présente un rapport singulier avec Érichthonius. Des milliers de Dévatas le suivent et chantent ses louanges (*Voy.* Müller, I, 79; Moore, *Hindu Pantheon*, t. 88; Franck, *Chrestomath. samscrit.*, p. I).

AROUNI, femme d'Arouna, conduit quelquefois le cheval heptacéphale du Soleil. Au fond, Arouni n'est qu'Arouna féminisé. Son nom rappelle l'Aurore; ses attributs, encore mieux. Cependant, il est impossible, si l'on reste dans les idées mythiques vulgaires, de jamais confondre un dieu conducteur du char du jour avec celui qui est une personnification d'une partie du jour même. La similitude vraie ne commence qu'à l'instant où l'on songe à ce mot de précurseur, à cette syllabe initiale *præ*..... Le cocher se trouve devant, l'Aurore brille avant.... On a donc pu passer, de l'idée de cocher du soleil, à celle de dieu précurseur du soleil, isolé du soleil.—Quant à la substitution d'une déesse à un dieu, nulle part elle ne doit étonner; mais aux Indes, encore moins qu'ailleurs (*Voy.* Niklas Müller, III, 146).

ARPA ou ARPHA, divinité subalterne dont il est question dans la vie de saint Pothin, y est toujours associée à Jupiter et à Minerve.

ARPIATE, 'Αρπιάτης, fils de Neptune, selon Hygin, *fab.* CLVII.

ARPINE. *Voy.* HARPINNE.

ARRHÈTE, Ἄρρητος, un des fils de Priam (Apollod., III, 11, 5).

ARRHIPHE, 'Αῤῥίφη, nymphe de la suite de Diane, après avoir long-temps résisté aux sollicitations amoureuses du roi lydien Tmule, fut poursuivie par ce prince jusque dans le temple de la déesse, et subit, au pied même de l'autel, le dernier outrage. De honte, elle se perça le sein. Tmole, voué dès-lors par Diane à la mort, fut un jour enlevé à la chasse par les cornes d'un taureau sauvage, qui le laissa retomber expirant sur des pieux taillés en pointe.

ARRHON, Ἄῤῥων : 1° un fils de Clymène, roi d'Orchomène; 2° un fils d'Érymanthe, père de Psophis. Tous deux, sans doute, appartiennent aux dynasties arcadiennes.

ARSACES, le fondateur de l'empire parthe et de la dynastie des Arsacides, fut divinisé après sa mort (*Voy.* ARSACES Ier, *Biogr. univ.*, II, 534).

ARSAÈTE, Danaïde, épousa et tua Éphialte.

ARSALE ou ARDALE, bâtit la grotte des muses en Trézénie (Paus., II, 31).

ARSAPHE, nom d'Osiris.

ARSÉNOTHÈLES, 'Αρσενοθήλεις, c'est-à-dire *Androgynes*, dieux qui réunissent les deux sexes. La mythologie grecque et romaine des siècles élégants ne les connut guère, mais ils abondent dans les conceptions primitives. Outre Hermaphrodite, tels sont Artémis, Aphrodite, Cybèle-Agdistis, et sans doute plus d'un génie cabirique (*Voy.* CABIRES). Dans l'Inde, la Phénicie et l'Égypte, rien n'est plus fréquent.

1. ARSINOÉ, 'Αρσινόη, fille de Phégée, épousa Alcméon, purifié par son père du meurtre d'Ériphyle, et reçut de son époux, le jour des noces, la robe et le collier dont l'éclat avait séduit la reine d'Argos. Plus tard, Alcméon lui ayant repris ces dons sous prétexte de les consacrer dans le temple de Delphes, mais en réalité pour en orner Calliroé, nouvelle épouse, qu'il lui préférait, les deux frères d'Arsinoé assassinèrent l'inconstant sur la route de Tégée. Arsinoé ayant osé désapprouver ce crime, ils l'enfermèrent dans un grand coffre, et l'envoyèrent ainsi au roi Agapénor, à Tégée, en imputant à la veuve désolée le meurtre de son mari. Dans Pausanias (VIII, 24), Arsinoé est appelée ALPHÉSIBÉE (*V.* ce nom).

2. ARSINOÉ, fille de Leucippe, et par conséquent sœur d'Hilaïre et de Phébé, femmes des Dioscures spartiates, eut d'Apollon, Esculape (Apollodore, III, 10, 3; Pausanias, III, 12). Telle était au moins la légende d'Épidaure; car, en Thessalie, c'est à Coronis que l'on faisait honneur de cette haute maternité. Le poète Asclépiade, dans ses compositions tragiques, s'attacha surtout à donner de la vogue à la généalogie épidaurienne. — Trois autres ARSINOÉ sont : 1° une Hyade; 2° une tante d'Oreste (c'est elle qui sauva ce jeune prince et le porta chez Strophius, action que d'autres attribuent à Électre); 3° une fille du roi cypriote Nicocréon, de laquelle on raconte le même trait que d'Anaxarète. Son amant s'appelait Arcéophon. — Une dernière ARSINOÉ, sœur et femme de Ptolémée Phila-

delphe, appartient aux temps historiques. Nous ne la nommons que parce qu'elle fut mise, après sa mort, au rang des divinités et que son époux lui fit élever un temple. Tout fut mis en usage pour flatter l'amour que le roi d'Égypte conservait pour une épouse morte à la fleur de l'âge. Crocodilopolis perdit son nom pour prendre celui de la nouvelle déesse, et l'architecte Dinocrate fit revêtir d'aimant la voûte du temple, afin que sa statue de fer doré allât se coller à la voûte et semblât ainsi planer dans l'air.

ARSINOUS, Ἀρσίνοος, roi de Ténédos, du temps de la guerre de Troie, fut père d'Hécamède.

ARSIPPE, Ἄρσιππος, était donné par d'antiques légendes comme père d'Esculape et d'Arsinoé. Comp. ARSINOÉ, ci-dessus, n° 2.

ARTACHÉE, Ἀρταχαῖος, Perse, que Xerxès avait préposé au percement du mont Athos et qui mourut dès que les travaux furent achevés, reçut les honneurs héroïques des habitants d'Acanthe (Hérodote, VII, 17, 22).

ARTANARISSOURA, corr. pour ARDDHANARÎÇOUARA. *Voy.* ARDDHANARI.

ARTÉMIQUE, Ἀρτεμίχη, fille de Clinis et d'Harpé, fut changée par Apollon en piphinx (*V.* CLINIS).

ARTÉMIS, Ἄρτεμις, Diane en Grèce et dans l'Asie mineure. *V.* DIANE.

ARTÈS ou ERTOSI, Mars-planète en Égypte et en Orient.

ARTIMPASE. *V.* ARGINUSSE.

ARUÉRIS, mauvaise orthographe pour HAROÉRI ou HORUS.

ARUNS, guerrier tué par Opis, une des nymphes de Diane (*Énéide*, XI).

ARUNTIQUE, Ἀρουντίκος, antagoniste du culte de Bacchus, s'étant un jour enivré, viola sa fille qui, dans son désespoir, lui donna la mort de ses mains.

ARYBAS, Sidonien dont des corsaires de Taphies emmenèrent la fille à Scyros (*Odyss.*, XV).

ASADEVI, forme de Bhavani, non de la Bhavani mère, non de la molle et voluptueuse compagne de Siva-Itchora, mais de Bhavani vierge, jeune déesse des guerriers et des Amazones, chère aux Ionts de l'Inde, qui sont les Ietæ ou Gètes de la Transoxane, est adorée dans les terres de Creauncha (Scythie d'Europe au nord-ouest de la Transoxane). Selon les légendes hindoustaniques, Skanda, vaincu par Ganeja dans la lutte qu'ils soutinrent à qui ferait le plus vite le tour du globe, fut si courroucé du succès de son frère, qu'il s'exila pour jamais de l'Inde, s'enfonça dans les terres de Creauncha, et là, jeta son épée. C'est cette épée qui est Asa ou Asadévi. Évidemment Asadévi et Skanda représentent, dans une sphère très-subalterne de déterminations, Bhavani et Siva. Du reste, ce mythe présente un haut sens historique. Les Scandiens et les Ases furent les ancêtres de ces races germaniques qui passèrent, à diverses reprises, d'Orient en Occident; et, n'y eût-il que la Scandinavie asolâtre à citer ici, on voit quelle immense perspective de développements ouvre cette seule tradition de Skanda, émigrant dans le septentrion, et y jetant Asa, son épée.

ASBAMÉE, ASBAMÆUS, surnom local de Jupiter en Cappadoce, à cause d'une fontaine située dans le voisinage de Tyane. Ses eaux, froides pour l'ordinaire, étaient quelquefois brûlantes et semblaient bouillir. Philostrate dit qu'elles étaient pour les

hommes pervers un poison mortel (*Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 6 ; comp. Ammien Marc., XXIII, 6). — Nitsch croit qu'Apamée est le nom véritable.

ASBOLE, Ἄσϐολος, Centaure, devin habile, un de ceux qui combattirent contre les Lapithes aux noces de Pirithoüs.

ASCAGNE, Ascanius, Ἀσκάνιος fils d'Énée et de Créuse, s'appelait primitivement Euryléon ou Iule. Il était encore dans l'enfance lorsque son père, le tenant par la main, sortit de Troie et quitta la Troade. Virgile le peint dans l'*Énéide* comme un adolescent. Il ne devait donc être âgé que de seize ans environ lorsqu'Énée mourut à Lavinium. Aussitôt, les Étrusques fondirent sur le nouvel état : Ascagne les repoussa et tua, dans un combat sanglant, Lausus, fils de Mézence (Denys d'Halic., I, 64, 65). Lavinie lui conservait fidèlement son royaume; mais Ascagne préféra le lui laisser et alla fonder à peu de distance Albe-la-Longue, qui ne tarda pas à devenir florissante. D'après d'autres versions, Lavinie, enceinte, s'était enfuie dans les bois à l'avènement de son beau-fils, et là, y était accouchée d'un fils, Énée Sylvius (*V.* Sylvius) (1). Ascagne, non moins généreux que brave, la découvrit dans sa retraite, et c'est alors, sans doute, qu'il lui abandonna Lavinium. Communément, on lui donne trente-huit ans de règne. La souveraineté, à sa mort, passa, dit-on, à Sylvius, qui devint ainsi la tige des rois d'Albe. Iule, son fils, ne fut que grand-prêtre ; ou bien Iule, après un règne plus ou moins long, abdiqua en faveur de Sylvius. — Tels sont les récits les plus ordinaires donnés par les poètes et adaptés à une espèce de vraisemblance historique par les prosateurs. Comme la navigation et les combats d'Énée embrassent un espace de sept ans, selon les uns, onze, selon les autres (quatre et trois, ou sept et quatre), le règne d'Ascagne tomberait entre les années 1188 et 1156 avant J.-C. (admettant la date de 1199 pour la ruine de Troie). Comme d'autre part on fait naître Sylvius après la mort de son père, et qu'il ne monte sur le trône qu'à l'âge de cinquante-trois ans, on se voit obligé, ou d'admettre quinze ans de règne pour Iule, ou d'étendre celui d'Ascagne dans un espace égal, ce qui le ferait mourir en 1135. Mais au fond, ces considérations historiques n'ont aucune valeur. La chronologie antique, qui sert de base aux calculs, était basée elle-même sur des thèmes généalogiques. On voulait qu'il y eût trois cents ans entre la fondation de Rome et celle d'Albe, et soixante du sac de Troie au premier de ces évènements. Sept ans pour les voyages et les guerres d'Énée, cinquante-trois pour le règne d'Ascagne ou des Ascanides feraient justement la différence de trois cents à trois cent soixante; mais on sait que dans les systèmes, quels qu'ils soient, des évhéméristes modernes, il y a plus de trois cent soixante ans entre la destruction de Troie et la fondation de Rome. — Des traditions différentes nous montrent Ascagne restant en Asie après la chute de Troie, tandis que son père se fixe en Macédoine, puis allant le remplacer en Europe lorsqu'il meurt. Des Grecs du cinquième, du quatrième et du troisième siècle avant J.-C. faisaient Ascagne père de Roma, fondatrice de Rome.

(1) Peu importe que ce soit Énée Sylvius, son frère utérin ou un autre Sylvius. Beaucoup d'auteurs confondent ces deux personnages. D'autres ont attaché une grande importance à les distinguer.

D'autres (Ératosthène dans Servius, Denys de Tralles dans Denys d'Halicarnasse) donnaient des fils au prince troyen, et les nommaient Romulus et Rémus. Ces généalogies appartiennent toujours à la classe de celles qui dérivent les Romains d'une émigration troyenne. Il est hors de doute qu'une légende différente de toutes celles-là dut fixer Ascagne dans la Mysie, puisqu'Enée lui-même, pour quelques souvenirs locaux, y resta après la ruine de sa patrie ; et effectivement la Mysie septentrionale avait un lac Ascanius (aujourd'hui *Sapanja*), un fleuve Ascanius, des îles Ascanides, un canton nommé Ascanie. Antandre même porta le nom d'Ascanie. — Pour nous, qui ne croyons pas à l'établissement d'Énée en Italie et moins encore dans le Latium, Ascagne n'est qu'un vain nom, soit que l'on y voie une personnification de l'Ascanie peuplée de Troyens, et en conséquence fille de Troie, soit qu'on pense que ce fût un titre générique comme Khan, Pharaon, etc. Quant à l'identité du nom d'Ascagne et de celui d'Iule, évidemment c'est une synonymie forgée à plaisir et sous les auspices de la famille Julia, qui voulait ainsi rattacher son origine au sang royal de Troie et à une longue série des grands-prêtres, images et représentants des Dieux dans le Latium. Il est nécessaire de confronter ici les art. Énée, Lavinie, Roma, Sylvius.

ASCALABE, Ἀσκάλαβος, fils de Misma, figure comme Cadmile-moqueur dans les légendes de Cérès. Les détails de l'histoire mystique, et notamment des courses de cette déesse se rangent d'eux-mêmes en deux groupes : ici, des traits mélancoliques, là, des plaisanteries, des scènes comiques, des *paschinate* religieuses. Le parèdre subalterne à qui le mythe antique doit ces éclairs de gaîté est un vrai Protée : nom, sexe, rang, rôle, tout varie en lui. Dans telle légende, c'est Iambé, la vive soubrette ; dans telle autre, c'est Iacchus ; ailleurs, c'est un adolescent humain, le jeune fils de la vieille hôtesse chez qui s'arrête la pleureuse qui va rire, c'est notre Ascalabe. Mais Iambé était une rieuse aimable, sensible, remplie de prévenance et de grâces ; Ascalabe est irrévérent et railleur. Il rit au nez de la déesse qui a soif, qui vide d'un trait la tasse que lui a offerte Misma ; il lui présente, au lieu de l'écuelle exiguë, un plein chaudron de cycéone (κυκεών). Mais la mère de Proserpine n'entend pas raillerie ; l'ingrate jette au visage de son pourvoyeur une cuillerée du magma sacré, et l'espiègle est métamorphosé en lézard. — Des nombreuses espèces de sauriens aujourd'hui connus, les plus célèbres chez les anciens ont été leur Colote, leur Galéote et l'Ascalabe (de Nicandre, *Thér.* 483, et d'Ant. Liberalis, c. 24) ou l'Ascalabote. Il n'est pas difficile de reconnaître, dans ce dernier nom, l'Ascalabe de la mythologie. Les naturalistes anciens, non moins amateurs de fables que les mythographes, attribuaient à ce dernier plusieurs qualités malfaisantes. Ascalabote et Galéote ont été traduits en latin par *Stellio*, au moins chez Pline ; et le *Stellio* de Pline, représenté plus particulièrement par le *lacerta mauritanica* et le *lacerta turcica* de Gmelin (Cuvier, not. sur Pline le naturaliste, l. XI, c. 31, t. XCIX des classiques Lemaire) revient à tout le sous-genre Stellion de Bory de St.-Vincent. L'aventure d'Ascalabe est mise encore sous deux autres noms, Abas et Stellion. Pour Stellion, ce que nous venons de dire indique assez que le nom du héros a simplement subi une traduction en passant du grec en la-

tin(1). Quant à la tradition qui met l'historiette sur le compte d'Abas, faut-il soupçonner un rapport huméonymique entre Abas et Ascalabe ? ou bien faut-il s'arrêter surtout à la parité des idées premières, Abas étant un Cadmile-Apollon, Ascalabe un Cadmile-Iacchus? Nous ne le décidons pas. Du reste, la différence des généalogies n'est rien ici. Ascalabe a pour mère Misma (en admettant que le nom ne suit point corrompu), Abas doit le jour à Métanire. Mais et Métanire et Misma se réabsorbent dans une même idée fondamentale (*V.* ces noms). Métanire, d'ailleurs, revient dans d'autres légendes de Cérès et y joue toujours son rôle de mère, d'hôtesse, de pieuse et douce adoratrice; et le nom de Célée, son époux, présente plusieurs des lettres essentielles d'Ascalabe. Selon les dévots d'Éleusis et selon l'hymne homéroïdique à Cérès, le mélange offert à cette déesse par son obligeante hôtesse se compose d'eau, de farine d'orge et de pouliot. Les tubercules parfois épineux dont sont hérissés les écailles dorsales et fémorales des stellions, tubercules que l'on a souvent comparées à des étoiles (*stellæ*) sont, au dire de quelques mythographes, les grains d'orge qui surnageaient à la surface de la bouillie. Ces explications ne sont que subtiles. Les symbolistes, lorsqu'ils ont tenu compte de ces rayures, de ces taches, de ces arabesques à mille formes dont la nature a bariolé la peau, le plumage ou l'enveloppe écailleuse des animaux, n'y ont vu que les emblêmes du caprice, de l'anomalie, de la vivacité désordonnée et maligne. Singes, zèbres, lézards n'ont été introduits dans les mythes que sous l'influence de cette idée (*V.* Animes, Hanouman, etc.). Ascalaphe, que la fille de Cérès transforme en hibou, ne diffère qu'en peu de points d'Ascalabe (*Voy.* Ascalabe). De plus, tous deux doivent être rapprochés d'Esculape (en grec Asklépios), tant à cause de l'homéonymie que comme Cadmiles. D'ailleurs, qu'on songe bien que pour les anciens la médecine fut science malicieuse, fascination, cabale toute pure : φάρμακα veut dire remèdes et poisons. Le stellion du levant (*lacerta turcica?*) répandu dans l'Archipel, l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte, d'une part, passe pour avoir des vertus médicinales qui en font rechercher la dépouille desséchée; de l'autre, inspire une sainte haine aux pieux musulmans, persuadés qu'il se moque d'eux en contrefaisant les mouvements de tête dont ils accompagnent leurs prières. Ajoutez que parmi les oiseaux de nuit (et c'est en un de ces accipitres nocturnes que la Cérès infernale métamorphose Ascalaphe), les anciens avaient très-bien distingué des espèces à mouvements bizarres, badins et presque mimiques, et leur avaient donné le nom de Scops (σκώψ; de σκώπτω, se moquer).

1. ASCALAPHE, Ἀσκάλαφος, était fils d'Orphné (Ὄρφνη, ténèbres) et d'Achéron. A la première, Ovide (*Métamorph.*, V, 539,) substitue la nymphe-fleuve Styx; Apollodore (I, v, 3) nomme la mère Gorgyre (on se rappellera ici que *gorg....* impliquait l'idée de nuit ou d'ombre. *V.* Gorgones). Ant. Liberalis écrit Misma; mais il est évident qu'il a confondu ici la fable d'Ascalabe avec la nôtre. Feignant d'obtempérer aux réclamations de Cérès, Pluton s'était obligé à lui rendre Proserpine, pourvu qu'elle n'eût rien pris depuis son arrivée aux Enfers. Ascalaphe, témoin unique, déposa que la jeune

(1) . . . . Aptumque colori,
Nomen habet, variis stellatus corpora guttis.
Ovide, *Métamorph.*, V, 450, 451.

déesse avait rompu son jeûne en suçant des pépins de grenade. Proserpine resta aux enfers et sa mère irritée, changea le dénonciateur en hibou. Selon Ovide, Cérès jeta de l'eau du Phlégéthon à la tête d'Ascalaphe (frappant rapport avec l'histoire d'Ascalabe; c'est aussi d'un liquide enchanté que la vindicative déesse asperge ce jeune ennemi). Dans Apollodore on voit Cérès écraser Ascalaphe sous une pierre dont il ne peut soulever le poids, et dont Hercule ne le débarrasse que des siècles après. C'est alors que Cérès continua sa vengeance en lui faisant subir la métamorphose ci-dessus. L'article qui précède nous a fait voir Ascalabe se moquant de Cérès, et Cérès le transformant en un reptile aux allures suspectes, aux habitudes odieuses. Ascalaphe, au sombre empire, contrarie Proserpine par un témoignage trop sincère : il est changé en oiseau de nuit par Cérès irritée. Ces deux mythes diffèrent-ils essentiellement? Non. Cérès n'est qu'une Proserpine qu'éclaire le jour, Proserpine n'est qu'une Cérès condamnée aux ténèbres. Le lieu de la scène, c'est toujours la terre; car c'est une des surfaces de la terre, ici la surface extérieure, là, la face interne (formulée en mythologie par l'abîme, par l'enfer, par le séjour des mânes). La dénonciation comme la raillerie impertinente sont des crimes aux yeux de Cérès. Enfin, les noms des deux impies sont presque identiques; et le strixidé nocturne ainsi que le capricieux et mobile saurien (qui du reste recherche aussi les asiles secrets, les creux d'arbres, les trous de murailles) ne réveillent que des idées désagréables. L'un et l'autre sont des êtres ahrimaniens et typhoniques, malfaisants et impurs. —Nous avons nommé hibou l'oiseau dont Cérès impose la forme à Ascalaphe. A la rigueur, c'est seulement un oiseau de nuit nommé indifféremment γλαύξ, ἐλεός, νυκτικόραξ, quoique ces espèces ne fussent nullement les mêmes. En latin, le mot vague de *bubo* les résume toutes. Et certes, en mythologie il serait puéril de prétendre savoir à quelle espèce, à quelle sous-espèce ont songé les légendaires. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de remarquer que trois oiseaux de cette famille (*strix scops*, *strix passerina*, *strix otus* de Linné) attirent l'œil par des mouvements qui ont quelque chose de la parodie et de la caricature. Les Grecs connaissaient les deux premières espèces sous le nom de Scops (ce qui veut dire le moqueur : σκώπτω, railler); et même Aristote les distingue l'une de l'autre en disant que l'une pousse des cris très-bruyants, tandis que l'autre est muette. Si les hiérophantes de la haute antiquité avaient connu ces différences, ils auraient brodé encore leur récit, en proclamant que le trop bavard Ascalaphe avait été frappé d'aphonie par la déesse. Le *strix ascalaphus* de Savigny (vulgair., grand-duc à oreilles courtes) n'a aucun rapport avec les mythes dont il est ici question. Cet oiseau fort rare n'a été vu qu'une fois en Europe. Tout ce que nous avons dit d'Ascalaphe est absolument dans l'esprit des dogmes antiques. Ceux qui voudraient exploiter l'idée ancienne à la moderne peuvent voir, soit dans le loquace parèdre de la déesse, soit dans l'oiseau de proie lucifuge, le type du dénonciateur qui fuit le jour et porte ses coups dans les ténèbres.

2. ASCALAPHE, Ἀσκάλαφος, prétendu héros humain qu'on voit jouer un rôle dans le groupe des évènements relatifs à la guerre de Troie, était censé appartenir à la race des Minyes d'Orchomène. Fils d'Astyoché, il re-

montait, par Actor et Azée, à Climène le Presbonide, dont il n'était éloigné que de cinq générations. Astyoché a Mars pour amant, et comme à Rome, dans la légende d'Italie, de cette union furtive naissent deux jumeaux, Ascalaphe et Ialmène, qui tous deux semblent régner conjointement sur Orchomène. Succèdent-ils à leur aïeul Actor (qui lui-même aurait hérité de ses oncles Agamède et Trophonius), ou bien paraissent-ils sur le trône à la mort des deux Erginides? Plus probablement c'est à la première hypothèse qu'il faut donner la préférence. Ascalaphe prétendit à la main d'Hélène, puis alla, ainsi qu'Ialmène, à la guerre de Troie, à la tête de trente voiles (*Iliade*, II, 512). Réuni à Idoménée, il combattit Énée auprès du corps d'Alcathoüs, et mourut de la main de Déiphobe (*Il.*, XIII, 518). Un peu plus bas, on voit Mars courroucé de sa mort. Strabon (l. IX), Priscien, Eustathe (*sur Denys le Périég.*, v. 682) attribuent aux sujets d'Ascalaphe, portés par l'orage sur les côtes orientales de l'Euxin, un établissement d'Achéens. M. Raoul-Rochette y ajoute l'île d'Arrhentiade, dont il présume que le nom fut originairement Arétiade (Ἀρητιάς), comme qui dirait île de Mars. Il rappelle même (d'après Arrien) la petite rivière d'Astélèphe, qui peut-être s'appellerait plus légitimement Ascalaphe (*Col. gr.*, II, 419, 420). — Une autre tradition, qui a du moins le mérite d'être plaisante, faisait voyager Ascalaphe jusque dans la Judée où il achevait sa carrière et où les deux premiers mots de l'épitaphe gravée sur son tombeau Σᾶμ' Ἄρεως) valurent à la ville qu'il avait fondée le nom de Samarie (Schol. d'Hom., sur *Il.*, XV, dans Scaliger, Rem. sur Eusèbe, p. 75). Apollodore porte Ascalaphe sur la liste de ses Argonautes. Clavier avait déjà remarqué l'absurdité de ce système. En effet, le calcul des générations nous montrerait Ascalaphe âgé de vingt ans lorsqu'il dispute la main d'Hélène (1219 av. J.-C.) et de trente lorsqu'il part pour Troie. L'expédition des Argonautes se place, dans l'histoire, quarante ans auparavant (Voy. M. Petit-Radel, *Examen anal.*, Tableau).

ASCALE, Ἄσκαλος, fils d'Hyménée, commandait l'armée d'un roi de Lydie, et soumit à ce prince la Syrie, où il fonda la ville d'Ascalon (Étienne de Byz., art. Ἀσκαλών).

ASCÉE, Ἀσκαῖος, le dieu Lunus en Phrygie et en Piridie (Strabon).

ASCÈLE, Ἄσκελος, roi d'Épidaure en rapport avec Esculape, n'est évidemment qu'un dédoublement d'Esculape lui-même (en grec Asclèpe).

ASCÈNE, Ἀσκηνος, *qui ne s'arrête pas*, le dieu Lunus dans le Pont et à Sardes. Une médaille de cette ville le représente en buste, coiffé d'un bonnet phrygien et porté dans un croissant. On a prétendu que c'est de là que le lac Ascanien et Ascagne tiraient leur nom (*Mém. de l'Ac. des Insc.*, XIX, 84). Comp. ASCAGNE (Rac.: α nég.; et σκήνη, tente). Il n'est pas besoin d'avertir que nous ne croyons point à cette double étymologie.

ASCLÉPIADES, Podalire et Machaon, fils d'Esculape, dont le nom, en grec, est ASCLÈPE, Ἀσκλήπιος.

ASCRA, Ἄσκρα, eut de Neptune Acase, qui fonda la ville d'Ascra au pied de l'Hélicon, en Béotie (Pausanias, IX).

ASCUS, Ἄσκος, géant ami de Lycurgue, et comme lui ennemi de Bacchus, le précipita dans un fleuve. Mercure sauva le dieu du vin, écorcha le géant, et fit de sa peau une outre (R.: ἄσκος, outre).

ASÉATE, Ἀσιάτης, un des fils de Lycaon, fonda Asée, en Arcadie, et y fut roi (*Voy.* Lycaon).

ASÉNA, le héros des Turcs de l'Altaï, dont il releva la gloire après la destruction des Chiouug-Nou, ancêtres de leur race, était un des dix fils de la Louve. Tous les dix se procurèrent des épouses par le rapt, circonstance qui valut à la race turque le nom de Race des Loups. Il est aisé de reconnaître dans ce mythe une coïncidence avec Romulus et son peuple qui, comme le peuple d'Asena, dut le jour à la louve et n'eut de femmes que celles qu'il ravit à ses voisins. Les Mongols appliquent la même tradition à Barté-Tchiuo, l'un des ancêtres mythiques de Tchingiz. Prises simultanément, ces fables contrastent avec celles des Chinois, des Tibétains et des Hindous qui, dans leurs généalogies arbitraires, se prétendent issus d'un grand singe. — Racine : *sena*, en turc *loup*.

ASES, dieux de la mythologie scandinave, se rattachent à Odin, dont presque tous sont les fils et dont ils forment la cour. Ils sont au nombre de trente-deux, savoir, quatorze dieux et dix-huit déesses. Voici les noms des premiers: Odin, Thor, Balder, Niorder, Freir, Tyr, Braga, Heimdall, Hodur, Vidar, Vile, Oullour, Forsète, Loke. Les déesses s'appellent Frigga, Lara, Eira, Géfiona, Fulla, Freia, Siofna, Lobna, Var, Vora, Sin ou Sinia, Alin ou Lina, Snotra, Gna, Sol, Bil, Jord, Riuder. On peut y joindre les Valkiries. — Ils habitent Asgard ou la ville des Ases, bâtie au centre du monde pour se garantir des entreprises des géants, et du sein de laquelle Odin, promenant ses regards sur l'univers, aperçoit à la fois tous les hommes, tous les êtres, toutes les actions et tous les événements. — Ases est une dénomination générique de la plus vaste extension. Sans nul doute elle signifie saint, dieu. L'Asia, femme de Prométhée, l'Isa ou Iça (autrement Icouara, Mahéça, Mahéçonara), les Hindous, l'Isis égyptienne, l'Hesus des Gaules, les Eses (Αἴσοι) des Étrusques, les Axiéros et Axiocerses de Samothrace, sont tous des noms analogues. Comp. l'art. Asadévi, puis Baur, *Symbol. u. Myth.*, I, 273.

ASEU de Saumaise, Astiro ou Astyro de Firmicus, deuxième décan du verseau, est représenté, dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra, sous la figure d'une femme coiffée de la manière la plus simple. Entre sa légende et celle du personnage qui la suit (Ptébiou de Saumaise) est jetée une longue suite d'étoiles, ce qui indique que tous deux ensemble embrassent une constellation considérable. Le zodiaque rectangulaire ne présente point ici de décans à forme humaine : seulement derrière Ptiau, premier Décan, et grand disque qui le suit et qui renferme huit personnes agenouillées, se voient onze étoiles, qui vraisemblablement sont destinées à figurer Asen et Ptébiou. Pris pour dynaste terrestre (*V.* Décans), Aseu correspond successivement : 1° à Staménème, trente-deuxième dynaste; 2° à Saophis, quinzième; 3° à Sistosicherme, trente-troisième. Du reste, le rapport entre son nom et celui de Saophis est frappant. Dupuis a fait ressortir celui d'Astiro (son synonyme selon Firmicus) et d'Athyris ou Pentéathyris, trentre-unième dynaste qui occupe dans le latercule à peu près le même rang qu'Aseu dans la liste décanographique, si on la fait partir du bélier.

ASI. *Voy.* Heimdall.

ASIE, Ἀσία, nymphe, personnification de l'Asie, naquit de l'Océan et de Téthys; elle eut pour époux Japet,

et lui donna quatre fils, Prométhée, Épiméthée, Atlas et Ménèce (Hésiode, *Théog.*, 359; Apollod., I, II, 3). Quelques-uns donnent à la femme de Japet les noms de Pumpholygé (Tzétzès, sur Lycophron, 1283) ou de Clymène (Hésiode, *Théog.*, 508). On trouvera d'autres variantes à l'art. Prométhée. — Deux pierres gravées, relatives l'une à la destruction de Truie, l'autre à la mort d'Hector, présentent l'Asie cumme affligée et se lamentant sur les désastres de ses fils. Dans un bas-relief sculpté en mémoire de la bataille d'Arbelles, on voit l'Europe et l'Asie : ce sont deux femmes placées aux deux côtés d'un même autel; leur costume diffère peu, et chacune porte sur la tête une couronne-toureile. Une médaille d'Adrien (Oisel, *Num. sel.*, XVI, n° 3) représente l'Asie mineure sous les traits d'une matrone debout, tenant de la main droite un serpent, et de la gauche le gouvernail d'un vaisseau, et appuyant son pied droit sur une proue. — La fille de Nérée et de Doris, à laquelle Hygin donne le nom d'Asie, ne peut guère être que celle-ci. Le mythographe latin aura confondu la Néréide et l'Océanide. —Minerve avait, sous le nom d'Asie. deux temples, l'un en Colchide, l'autre en Laconie. Ce dernier lui fut élevé par Castor et Pollux, lorsqu'ils furent revenus de l'expédition des Argonautes.

ASIES, Ἀσίαι, nymphes de la suite de Diane. Ce mot ne veut-il dire qu'Asiatique? ou a-t-il une signification plus relevée, plus mystérieuse? On l'ignore. Toutefois, conférez l'art. Ases, fin.

ASIMA, une des divinités assyriennes que les Israélites importèrent dans leur pays. Les colons de Hamath lui rendirent les hommages les plus fervents. Asima avait la figure du bouc et nous rappelle, d'une part, le Mandou de l'Égypte, de l'autre, toute la troupe mythique des singes, suivants d'Hanouman et de Rama, des satyres, suivants de Bacchus et d'Osiris.

ASINE, dieu-fleuve de Sicile, était figuré sur les médailles de Naxos (dans cette ile) sous les traits d'un jeune homme couronné de lierre : allusion aux vignobles dont étaient couronnées les collines entre lesquelles coulaient ses eaux.

ASIUS, Ἄσιος, fils d'Hyrtaque et d'Arisbe, fut un des chefs qui vinrent au secours de Troie. Il conduisait les soldats de Sestos, d'Abydos et de Percote, et commandait avec Déiphobe et Hélénus la troisième colonne de l'armée troyenne. Othryonée ayant été tuée par Idoménée, il voulut venger sa mort, mais le prince crétois le perça d'un coup de lance; et Antiloque, après avoir étendu mort son cocher, s'empara de son char et de ses chevaux. Asius laissa deux fils, Acamas et Phénops. La Grèce asiatique lui rendit les honneurs héroïques. Il avait plusieurs chapelles sur les bords du Caystre, dans de vastes prairies que l'on appelait prairies Asiennes, Le héros que M. Noël indique sous son n° 7, n'est évidemment qu'Asius l'Hyrtacide.— Quatre autres Asius furent : 1° un fils de Dymas et frère d'Hécube. Ajax le tua. Apollon avait pris ses traits pour déterminer Hector à combattre Patrocle. 2° Un officier d'Enée. 3° Un magicien célèbre qui confectionna pour Tros, lorsque ce prince jetait les fondements de Truie, le Palladium. Par reconnaissance Tros donna son nom au pays, l'Asie, qui auparavant s'appelait Épire (c'est-à-dire continent). 4° Un Lydien, fils de Cotys et petit-fils

de Manée, qui donna son nom à l'Asie (Comp. l'art. Asir et tout ce qui précède). — Jupiter aussi s'appelait Asius; on rapporte cette épithète au culte dont il était l'objet dans la ville d'Asos (*Voy.* Ases).

ASKANA TAI MIOSIN, nom sous lequel les Japonais sintoïstes adorent Kei Tei, leur vingt-septième empereur (Kampfer, *Geschichte und Beschr. von Japan*, I, p. 276).

ASKE ou ASKOUR, c'est-à-dire le frêne, le premier homme dans la mythologie scandinave, fut tué en même temps qu'Embla, la première femme, par les trois fils de Bore. Un jour ceux-ci se promenant sur les bords de la mer rencontrèrent sur leur route deux morceaux de buis. Ils les prirent à la main, les animèrent et en firent des hommes; puis ils leur donnèrent, le premier la vie et l'âme, le second la marche et la sagesse, le troisième l'ouïe, la vue et la parole. — *Embla* signifiait en gothique *Aune*, comme *Aske*, frêne. Ce mot d'ailleurs est bien l'Ach, Asax ou Æsk anglo-saxon, et l'*Esche* de l'allemand moderne. C'est à tort que l'on a dérivé ces mots de l'hébreu *Aich* et *Am*, mâle et mère (Verelius, *Ind. scyth. scand.*).

ASKIR, un des dieux subalternes des Tchouvatches, peuple de la Russie européenne orientale, entre la Soura et le Volga (Pallas, *Voy. dans la Russ. or.*).

ASMAN, un des vingt-huit Izeds de la religion persane, est regardé comme le génie tutélaire du ciel ou comme le ciel lui-même (*Zend-Av.* de Kleuker, I, 106). On l'oppose à Douzakh, l'abîme (II, n° xxxi) Bahman, le premier des Amchasfauds, est préposé à sa garde. Le vingt-septième jour du mois est consacré à l'Ized Asman et on l'invoque conjointement avec Béhecht, la portion du ciel qu'habite Ormuzd. Il est difficile après tout cela de comprendre comment il aurait jamais été identifié avec Moïdad, l'ange de la mort, comme le dit D'Herbelot (*Biblioth. orient.*, art. Asman).

ASO, célèbre reine d'Éthiopie, concubine de Typhon, l'aida à faire tomber Osiris dans le piège. Évidemment c'est un dédoublement de Nefté (Comp. cet art. et Thouéris).

ASOPE, Ἀσωπός, dieu-fleuve dont l'histoire mythique a été dessinée de deux manières différentes, qu'ensuite on a bizarrement entremêlées, passait pour fils de l'Océan et de Théthys, ou bien de Neptune et de Péro, ou bien encore de Jupiter et d'Eurynome. On nomme aussi comme les auteurs de ses jours Neptune et Cégluse, Jupiter et Clymène. On lui donne pour femme Métope, fille du fleuve arcadien Ladon, de laquelle il eut deux fils, Ismène et Pélasgue, et vingt filles, dont quinze seulement nous sont connues. Voici leurs noms : Égine, Pirène, Salamine, Cléone, Sinope, Enie, Harpinne, Autiope, Éroé, Némée, Thébé, Tanagre, Thespie, Asopis, Chalcis. Selon les uns il régna à Platée, suivant les autres il vint des bords du Méandre dans le Péloponèse, et s'établit à Phlionte. Trois de ses filles, Égine, Salamine et Pirène, enlevées par des pirates, furent métamorphosées en îles de mêmes noms. Un autre récit montre Jupiter amoureux d'Égine, et Jupiter changeant Asope en fleuve pour se débarrasser d'un surveillant incommode. Enfin une troisième tradition portait qu'Asope, fleuve (et non roi humain), voulant se venger de Jupiter, séducteur de sa fille, avait enflé ses eaux pour désoler le pays : le dieu irrité

lança la foudre et tarit ses eaux. Depuis ce temps le lit de l'Asope présente beaucoup de charbons mêlés à sa vase. Il est clair que deux légendes, dont l'une n'est que l'imitation de l'autre, se sont mêlées ici. L'Asope, dieu-fleuve d'Achaïe règne dans la Phliasie, y donne le jour à Pélasgue (la race pélasgique) ainsi qu'à Pirène, Harpinne, Némée, Cléone, Éroé, Énie, Sinope, peut-être même Égine et Salamine. L'Asope, dieu-fleuve de Béotie, a pour fils Ismène (fleuve) et pour filles Thébé, Tanagre, Thespie, Chalcis (villes). Asopide n'est qu'un nom patronymique. A notre avis c'est à l'Asope d'Achaïe qu'appartient la priorité. — De tous ces traits mythologiques arbitrairement isolés ou a quatre Asope.

ASOPIDE, 1° 'Ασωπίδης, fils d'Hercule et de la thespiade Erato ; 2° 'Ασωπίς, thespiade dont Hercule eut Mentor. C'est aussi le nom d'une des vingt filles d'Asope.

ASPALIS, 'Ασπαλίς, fille d'Argée, se pendit pour ne pas céder à l'amour brutal de Tartare, tyran de Mélite (Malte ?). Astygite, son frère, s'étant revêtu de ses habits, parvint à la chambre de Tartare et le tua. On chercha ensuite le corps d'Aspalis pour lui rendre les derniers devoirs, il avait disparu ; mais une statue que l'on n'avait jamais vue auparavant se trouvait à côté de celle de Diane. On crut que c'était la jeune vierge ; et l'on institua en son honneur une fête dans laquelle on précipitait un bouc du haut d'un rocher.

ASPHALIÉE, 'Ασφαλιαῖος, Neptune ainsi nommé, comme affermissant, fixant. C'est le *Stabilitor* des Romains ; et sous ce rapport il est opposé aux Ennosigée, Enosichthôn, qu'on retrouve si souvent chez les poëtes. Les Rhodiens l'invoquèrent sous ce nom à l'occasion de l'apparition d'une île nouvelle (Strabon, I). A Patres, en Achaïe, on priait Neptune Asphaliée d'empêcher les tremblements de terre (Pausanias, VII, 21). Il avait aussi un temple à Sparte ; mais là son nom, un peu différent, était ASPHALIOS (Rac. : α négatif ; σφάλλεσθαι, chanceler).

ASPHODIQUE, 'Ασφόδικος, héraut enterré à Thèbes près de la fontaine d'OEdipe.

ASPLÉDON, 'Ασπληδών, fondateur de la ville de même nom en Béotie, est ordinairement donné comme fils de Neptune et de Midée. D'autres lui assignèrent pour père Orchomène ou Presbon (Pausanias, IX, 38, et Eustathe, sur l'*Iliad.*, II, 511).

ASPORÈNE ou ASPORINE. *Voy.* ADPORINE.

ASSABINE, ASSABINUS, dieu suprême, ou du moins un des principaux dieux des anciens Éthiopiens, a été comparé par les Grecs et par les Romains à leur Apollon et à leur Jupiter. Ce serait donc le Soleil, regardé comme le souverain auteur et conservateur du monde (une espèce d'Amoun-Ra ou de Mandou-Li éthiopien). On l'invoquait lors de la moisson de la cannelle. Avant de la recueillir, on offrait un sacrifice de quarante-quatre victimes ; et quand la récolte était achevée, on en laissait sur la place un tiers. La cannelle, assure-t-on, s'enflammait d'elle-même (Pline, liv. XII, 19, 42).

ASSAON, père de Niobé, devint amoureux de sa fille, déjà mariée à Philotis et mère de plusieurs enfants. Ne pouvant la séduire, il fit périr ses enfants dans les flammes. Niobé, de désespoir, se précipita du haut d'un rocher. Ce récit, que nous a laissé Parthénius (*Erotiq.* XXXIII), n'a aucun rapport avec ce qu'on dit or-

dinairement de Niobé, fille de Tantale, épouse d'Amphion et rivale impie de Latone. Nul doute pourtant que ce ne soit d'elle qu'il s'agisse. Les traits communs à la fable antique et au roman moderne sont la mort horrible des enfants, le désespoir de la mère et le rocher.

ASSARACUS, second fils de Tros et de Calliroé, gouverna conjointement avec son père, selon Conon (*Narrat.* XII). Cependant c'est Ilus, son frère aîné, qui succéda à Tros. Assaracus eut pour femme Hiéromnémé, qui le rendit père de Capys, et par conséquent il fut l'aïeul d'Anchise et le bisaïeul d'Énée. Ainsi se dessinent au-dessus de Tros, les deux branches collatérales des princes troyens : 1° Ilus, Laomédon, Priam, Hector, Astyanax ; 2° Assaracus, Capys, Anchise, Énée, Ascagne.

ASSÉE, Ἀσσεύς, chef grec, fut tué par Hector au siége de Troie.

ASSÉSIE, Ἀσσησία, surnom de Minerve, qui avait un temple à Assos en Ionie. Ce temple fut brûlé en même temps que la ville, quand Alyatte, roi de Lydie, mit le feu aux villes des Ioniens (Hérodote, I, 19).

ASTACIDE, Ἀστακίδης, chevrier crétois, fut enlevé par une nymphe. — C'est aussi le nom patronymique de Mélanippe (*Voy.* l'art. suiv.).

ASTAQUE, Ἄστακος, Thébain, de haut rang, eut quatre fils, Mélanippe, Amphidique, Ismare et Léade, qui se signalèrent lorsque les Thébains repoussèrent les Sept Chefs. Mélanippe, le plus célèbre des quatre, est plus spécialement désigné par le nom patronymique d'Astacide. — Un autre ASTAQUE, fils de Neptune et de la nymphe Olbia, donna son nom à la ville d'Astaque, sur la Propontide.

ASTAROTH, ou ASTARTÉ. *Voy.* ACHTORET.

ASTÉBÉ, femme de Pygmalion, tyran de Tyr, tua son époux. C'est probablement cette aventure qui a fourni à Fénélon l'épisode de Pygmalion et d'Astarbé dans son Télémaque. — Le nom d'Astarbé se rapproche de celui d'Astarté. Celui d'Astébé, qui semble le seul vrai, rappelle la Tpé (déesse-ciel) d'Égypte. La Phénicie n'aurait-elle donc pas eu quelque déesse du nom d'Astébé ?

ASTÉRIE, ASTERIA ou ASTERIE, Ἀστερία ou Ἀστερίη, fille du Titan Cœus et de Phœbé, fut, ainsi que sa sœur, aimée de Jupiter. Selon les uns elle lui résista et fut changée en caille (ortyx, ὄρτυξ, en grec), soit par le dieu offensé de ses refus, soit par quelque autre divinité à qui elle demanda cette faveur, afin d'échapper ainsi aux pressantes sollicitations de son amant. Les autres disent qu'elle céda, et qu'elle fut mère d'Hercule Tyrien (Melkarth) ; mais que plus tard, délaissée pour un autre, et sans doute s'étant permis des plaintes trop amères, elle devint l'objet des persécutions de Jupiter et fut obligée de s'enfuir. Elle arriva ainsi dans une île de la mer Égée où elle fut métamorphosée en caille, et qui, en mémoire de ces évènements, prit le nom d'Ortygie. On assure que c'est la même que Délos. En effet Délos porta ce nom. Mais tout semble indiquer qu'elle l'emprunta à quelque autre île et qu'il faut chercher ailleurs la primitive Ortygie. Où ? C'est un problème. Il y a des apparences en faveur des îles voisines de la Lycie ainsi qu'en faveur de quelques îles de l'est du Pont-Euxin. La vallée de Tempé, la Crète ont aussi des droits à ce titre. Dans tous les cas il est évident que la découverte de la véritable Ortygie se lie à l'histoire du culte des enfants de Latone. Où ce culte prit-il naissance, et

par quels intermédiaires se propagea-t-il jusqu'à Délos? La solution de ces questions implique celle de la primitive position d'Ortygie, asile de Latone ainsi que d'Astérie, et berceau de ses enfants. Quant à la métamorphose en caille, sans en pénétrer parfaitement le sens, au moins savons-nous que la caille était un emblême ou un principe de vie, peut-être l'emblême de l'âme. Iolas rappelle à la vie Hercule évanoui en lui faisant respirer l'odeur d'une caille. — Cinq autres Astérie sont: 1° une Atlantide, mère du roi de Pise OEnomaüs; 2° une Danaïde, femme de l'Égyptide Chète; 3° une des filles du géant Alcyonée (*Voy.* ce nom); 4° une fille d'Hydée, femme de Bellérophon et mère d'Hydis, qui donna son nom à Hydisse en Carie; 5° une Amazone, qui fut faite prisonnière par Hercule.

ASTÉRION, Ἀστερίων, fils de Comète et d'Antigone (la fille de Phérès), naquit à Pirésie, fut un des Argonautes, et donna son nom à la ville d'Astérium en Thessalie. On le nomme quelquefois à tort Astérius. — Il ne faut pas le confondre avec l'Argonaute Astérius, nommé à tort par quelques-uns Astérion. — L'Astérion qu'Hygin fait fils de Pyrème ou de Priscus et d'Antigone, natif de Pellène ou de Pirésie et Argonaute, n'est certainement que le précédent. Restent donc deux Astérion: 1° un dieu-fleuve d'Eubée ou plutôt d'Argolide, qui eut trois filles, Eubée, Prosymne et Arcée, nourrices de Jupiter; 2° un fils de Minos. Thésée le tua en combattant le Minotaure.

ASTÉRIUS, Ἀστέριος, fils de Teutame ou Tectame et d'une fille du roi Créthée, gouvernait la Crète lorsque Jupiter enleva Europe. Plus tard il l'épousa, et ne pouvant en avoir d'autres enfants que Créta, il adopta les trois fils qu'elle avait eus de Jupiter, Minos, Sarpédon et Rhadamaute. D'autres veulent que ces trois derniers aient été ses fils. C'est ce que l'on concilierait avec la première opinion, en voyant tout simplement dans Astérius une incarnation de Jupiter. Déjà les anciens étaient sur la voie de cette interprétation, quand ils disaient qu'Astérius, lors de l'arrivée d'Europe en Crète, étant trop jeune pour l'épouser, celle-ci s'était unie à Taurus, dont elle avait eu les trois princes ci-dessus nommés. On voit assez que Taurus, premier époux d'Europe, c'est Astérius; et d'autre part qui ne sait que c'est Jupiter sous la forme d'un taureau? Astérius est donc Jupiter. C'est au reste l'opinion générale même des mythologues vulgaires. Seulement ils arrivèrent autrement à ce résultat et prétendirent qu'un taureau blanc, peint sur le vaisseau de cet époux d'une phénicienne, donna lieu à la fable de l'enlèvement d'Europe. Créta épousa Minos, au moins son frère utérin. Cet hymen, que d'autres pays proclameraient incestueux, n'a rien d'étonnant en Orient, et surtout en mythologie (*Voy.* Baaltide, Sacti, etc.). — Quatre autres Astérius sont: 1° un Égyptide, époux de la Danaïde Clio, qui le tue; 2° un fils du géant Anax, qui donna son nom à une portion de l'île de Lade; 3° un Argonaute, fils d'Hippase ou d'Hypérasius; 4° un fils de Nélée et de Chloris.

ASTÉRODÉE, Ἀστεροδεία, nymphe du Caucase, première femme du roi de Colchide Eète, selon Apollonius de Rhodes (III, 242), et mère d'Absyrte. Il s'en faut de beaucoup que l'on soit unanime sur cette double tradition (*Voy.* Absyrte, fin, et Eète). Dans tous les cas on doit re-

marquer le rapport que les noms mêmes établissent entre Éete, dieu-soleil, et Astérodée représentante du ciel étoilé. En apparence Astérodée (qui, on le voit, diffère à peine d'Astérodie) peut également se prendre pour astre divin ou déesse des astres. Nous pencherions pourtant davantage à voir dans ce nom une altération hellénoïde d'Astarté (d'abord Astaroteia, puis Ἀστεροδεία).

ASTÉRODIE, Ἀστεροδία, femme d'Endymion selon quelques traditions (*Voy.* Endymion).

ASTÉROPE, Ἀστερόπη, fille du fleuve Cébrène et femme d'Ésaque, fils aîné de Priam, se noya de désespoir à la nouvelle de la mort de son époux, et fut changée en plongeon (Apollodore, III, 11, 5). Ovide la nomme Hespérie (*Métam.*, XI, 5). — Une autre Astérope, Pléiade, est mieux nommée Stérope.

ASTÉROPÉE, Ἀστεροπαῖος, et en latin Asteropæus, fils de Pélégone, vint avec les Péoniens au secours de Priam, attaqué par les Grecs, et fut tué par Achille dans le premier combat qui suivit la mort de Patrocle. — On nomme encore deux Astéropée : 1° une fille de Pélias ; 2° une fille de Déson, roi de Phocide et de Diomédé.

ASTOILUNE, Astoïlunus, dieu gaulois, était honoré dans l'Aquitaine méridionale. M. de Lasteyrie a découvert en 1800 à Saint-Béat (Basses-Pyrénées), un autel votif où était inscrit son nom (*Magasin encyclopédique*, n° 12, an IX). Il faut dire qu'au lieu d'Astoïluno Deo on a soupçonné dans l'inscription Astro. 1. Luno. Deo, c'est-à-dire *Astrorum imperatori Luno Deo*. On sait que la Lune, chez beaucoup de peuples, est un dieu et non une déesse (comparez les articles Lunus, Men, Pharnace, Pooh, Tchandra, etc.).

ASTRABAQUE, Ἀστράβακος, héros qui avait son monument à Sparte, près du temple de Lycurgue.

ASTRAPA, Ἀστράπη (dorien), Pléiade dont le nom signifie éclair. Évidemment c'est Stérope ou Astérope.

ASTRATÉE, Ἀστράτεια, c'est-à-dire *sans armée* ou *qui écarte une armée*, ou mieux encore *antimilitaire* (Rac. : *a* négatif ; et στράτεια, expédition, ou στρατός, armée), Diane à Pyrrhique en Laconie, parce que là s'étaient arrêtées les Amazones, ce que l'on attribuait à Diane. Selon quelques-uns, ce sont les Amazones elles-mêmes qui consacrèrent à Pyrrhique la chapelle de Diane Astratée.

1-4. ASTRÉE, Astræus, Ἀστραῖος, Titan, fils de Crios et d'Eurybie, épousa l'Aurore, et en eut Astrée, Hesper, les trois Vents Zéphyre, Notos, Borée, et les Astres (Hésiode, *Théog.* 378-382). Hygin, qui confond les Géants et les Titans, le fait fils du Tartare et de la Terre. Dans la guerre des Titanides contre les Cronides, il combattit avec ses frères, et vaincu comme eux il fut, selon les uns, précipité dans le Tartare (Servius, sur l'*Énéide*, I, 136) ; selon les autres, attaché au ciel comme astre. — Ordinairement (*voy.* Banier, *Mythol.*, t. I), on donne Astrée comme un prince très-versé dans l'astronomie et très-juste ; les crimes dont les hommes se rendaient coupables lui inspirèrent une si vive douleur que les dieux le ravirent au ciel. Pour nous, nous voyons dans Astrée la personnification de toute la foule étoilée, considérée comme un tout immense. C'est l'Imouth des Égyptiens. Rien de plus naturel que de voir ainsi au-dessous d'Uranus le Ciel en tant qu'Univers, et de Titan,

le Ciel opposé à la Terre, se dessiner, en se résumant par un être, le peuple innombrable des étoiles. L'Aurore se lie sans peine aux astres ; quand paraît-elle? au bout de la nuit, et non quand le soleil plane sur l'horizon. L'apparition d'Hesper, l'étoile qui annonce le jour, n'a rien de plus étonnant. Quant aux vents, on sait que dans les contrées méridionales et maritimes c'est surtout le matin et le soir qu'ils soufflent avec intensité. Enfin il n'est pas jusqu'à la contradiction des deux dénouements qui ne s'explique aisément. Astrée est placé sur la voûte céleste, puisqu'il récapitule à lui seul des myriades d'étoiles; Astrée est précipité dans le Tartare, puisque toutes les constellations, à l'exception de celles qu'on nomme circumpulaires, semblent, par là même qu'elles décrivent une partie de leur révolution au-dessous de l'horizon, se plonger dans un abîme.—Les autres Astrée, dieux, 'Αστραῖος (car les Astrée déesses font le sujet de l'art. suivant), sont : 1° un fils de Silène; 2° un partisan de Phinée, pétrifié par Persée ; 3° un jeune homme qui viola sa sœur, sans savoir sur qui s'exerçait l'outrage, et qui ensuite, instruit de son crime, en reconnaissant un anneau qu'il lui enleva, se jeta de désespoir dans le fleuve Caïque, qui prit son nom. — On nomme quelquefois les Vents frères astréens, *astrœi fratres*.

5,6. ASTRÉE, 'Αστραία, Astræa, fille du Titan Astrée et d'Héméra (le Jour) ou de l'Aurore, est donnée par quelques-uns comme fille de Jupiter et de Thémis. Elle se rendit des cieux sur la terre lorsque les Titans combattirent Jupiter, et c'est alors que les hommes, naïfs et dociles habitants du monde au berceau, vécurent dans l'innocence et dans l'union qui valurent à cette époque le nom d'âge d'or. On sait que depuis ils se corrompirent de plus en plus. Astrée passa encore parmi eux le siècle d'argent; mais dès le siècle d'airain elle les abandonna pour remonter aux cieux. Comme présidant à la justice, on la confond souvent avec Thémis, sa cousine ou sa mère, selon qu'on adopte les diverses généalogies ci-dessus exposées. C'est une des déesses que les mythologues ont retrouvées dans la vierge zodiacale. Au reste, non-seulement Thémis, mais encore Cérès, Minerve, Érigone, Isis, Addirdaga, la Fortune, partagent avec elle cet honneur contesté. Comparez, entre autres, Dupuis (*Orig. de tous les cultes*, IV et VI de l'éd. Auguis, 1822). Dicé, aussi la Justice, est une tout autre déesse; au reste, sur la distinction comme sur les rapports de ces déités, qui semblent avoir le même rôle, voyez l'art. Thémis. Il n'y a pas d'images d'Astrée, quoique, selon Aulu-Gelle, on la peignît sous les traits d'une vierge au regard sévère, au visage plein de dignité, l'épée dans une main, la balance dans l'autre. Mais n'est-ce pas là Thémis? — Une deuxième Astrée est fille de Minos et de Pasiphaé.

ASTRES, Astra, 'Αστέρες, fils d'Astrée et d'Éribée, ou d'Héméra, ou de l'Aurore. Ce ne sont le plus souvent que des fétiches célestes. Lorsqu'on les personnalise nettement, ils prennent des noms particuliers. Sur les idées mythologiques communes à la généralité des astres, *voy.* Imouth et Tpé.

ASTROARCHÉ, 'Αστροάρχη. *V.* Achtoret.

ASTROLOGUE, 'Αστρολόγος, Hercule, ainsi nommé parce qu'il se brûla sur le mont OEta le jour d'une éclipse de soleil, afin qu'on liât ce

phénomène à sa mort. Cette tradition, précieuse pour l'identité du Soleil et d'Hercule, et qui d'ailleurs rappelle bien d'autres coïncidences du même genre, nous a été conservée par Festus, liv. VIII, d'après un vieux grammairien.

ASTRONOÉ, déesse syrienne dont le nom indigène n'est pas connu, est célèbre comme amante passionnée d'un dieu dont la molle langueur ne répond que froidement à ses transports. Ce dieu semble être Esmonn (l'Esculape syrien). Esculape, en effet, fut tué par Jupiter, et dans les systèmes cabiroïdiques, le plus jeune des Cabires, le dernier, le Cadmile, colore la ciste sacrée de son sang. Esmoun le huitième (*Voy.* ESMOUN) peut donc ainsi mourir. Dès-lors, la déesse qui l'aime ne presse dans ses bras qu'un être glacé. D'autre part Esculape est un Apollon-médecine; Esmoun, sans doute, n'est qu'un Baal feu central, et par la suite feu médical. Comp. ADONIS. —Astronoé ne serait-elle qu'Astarté?

ASTUR, compagnon d'Énée, remarquable par sa beauté et son habileté à manier le cheval (*Énéide*, X, 180).

ASTYAGE, Ἀστυάγης, compagnon de Phinée, fut pétrifié par la tête de la Gorgone, à l'instant où il voulait détourner du corps d'Acontée, déjà pétrifié lui-même, le coup porté par un des suivants de Persée, et où il voyait avec étonnement le glaive ennemi rebondir sur la pierre (Ovide, *Métam.*, V, 203).

ASTYAGÉE, Ἀστυάγεια, fille d'Hypsée, eut du Lapithe Périphas plusieurs enfants, entre autres Antion, père d'Ixion.

ASTYALE, Ἀστύαλος, Troyen tué par Polypète et non par Pyrrhus (*Iliade*, VI, 29).

ASTYANASSE, Ἀστυάνασσα, suivante d'Hélène, lui prit la ceinture qu'elle avait reçue des mains de Vénus. La déesse ne la laissa pas longtemps entre celles d'Astyanasse, mais elle ne la rendit pas à Hélène (comp. ici, sur cette ceinture de beauté, les art. HÉLÈNE et VÉNUS). Ptolémée Héphestion (liv. IV), à qui nous devons ce renseignement, romanesque peut-être autant que mythique, ajoute qu'Astyanasse fut célèbre par l'extrême licence de ses mœurs, et que ses théories de débauche frayèrent dignement la route aux Éléphantis et aux Philénis, Arétins femelles de l'antiquité grecque.

ASTYANAX, Ἀστυάναξ, fils d'Hector et d'Andromaque, s'appelait primitivement Scamandrios. Ce sont les Troyens qui, en mémoire des services rendus par Hector à sa patrie, lui donnèrent, du vivant même de ce héros, le surnom d'Astyanax, qui signifie *prince de la ville* (*Il.*, VI, 400). Dans la scène délicieuse de l'Iliade, entre Hector et Andromaque, on le voit trembler à l'aspect du casque terrible qui couvre la tête de son père, et se rejeter dans les bras de sa nourrice. Il était encore en bas âge lors de la mort de son père, et par conséquent lors de la prise de Troie, qui eut lieu la même année. Calchas, ayant prédit aux Grecs que dès qu'il serait arrivé à l'âge d'homme, Astyanax serait plus brave que son père, les chefs victorieux résolurent sa mort. Andromaque, instruite de cette funeste décision, le cacha dans le tombeau d'Hector. Mais Ulysse sut l'y découvrir, ou, selon d'autres, il détermina Andromaque, par de fausses assurances de protection, à lui faire connaître l'asile de son fils. A peine l'eut-il en son pouvoir qu'il le livra aux Grecs, et que le jeune infortuné

fut précipité du haut d'une tour, soit par Ulysse lui-même, soit, comme on l'a dit aussi, par Ménélas (*voy.* Servius, sur *l'Énéide*, III, 489) ou par Pyrrhus (Pausanias: comp. Ovide, *Métam.*, XIII, 415; Hygin, *fab.* CIX). Quelques traditions nous montrent Astyanax régnant soit seul, soit conjointement avec Ascagne sur les faibles débris des Troyens, après le départ des Grecs. Servius (sur l'*Énéide*, IX, 264) nous en a conservé une autre qui se lie à celle-là: c'est qu'Énée ramena en Asie et mit sur le trône Astyanax, qu'Anténor avait éloigné de la Troade. Enfin, on a imaginé qu'à la place d'Astyanax on avait livré aux Grecs un autre enfant de son âge, et que c'est ce dernier qui fut précipité du haut des murailles. Cette tradition a été suivie par Racine dans Andromaque. Elle a été accueillie de même par ceux qui jadis voulaient rattacher la dynastie capétienne, ou même les trois dynasties françaises, à Priam et à Dardanus. Astyanax fugitif, arriva, disait-on, en Thrace ou en Scythie, parmi les Francs, et là fonda un établissement considérable sous le nom de Francus ou Francius. Quelques-uns appliquent ce dernier nom à son fils. Le poëme épique de Ronsard, intitulé *la Franciade*, ne repose point sur d'autres données. De là aussi l'appellation patronymique d'*Hectoridæ*, donnée jadis par les poètes à la branche des Valois. Il n'est pas besoin de faire sentir tout ce qu'il y a de chimérique dans ces prétendues origines.—Nous avons indiqué plus haut le rôle d'Astyanax dans la scène du liv. VI de l'Iliade. Sa mort et celle de Polyxène forment le sujet principal des *Troyennes* d'Euripide, ainsi que de la tragédie de Sénèque, qui porte le même titre. L'une et l'autre ont été imitées d'abord par Garnier, et un siècle et demi après par Châteaubrun. La mort d'Astyanax seul semble avoir été traitée par Accius (Fabricius, *Bibliothec. Lat.*, IV, 1, 4).—On voit Astyanax et sa mère dans la Table iliaque, plan inférieur de l'enceinte de la ville, dans les *Monum. inediti* de Winckelmann, n°s 13 et 137, et dans la *Galerie mythol.* de Millin, 608, 609, 610, 611. Dans l'avant-dernier un soldat se tient debout près d'Astyanax, prêt à le frapper au premier signe d'Ulysse. Dans le dernier, Hécube tient le corps inanimé d'Astyanax On distingue la marque des blessures qui lui ont donné la mort.—Un second ASTYANAX est fils d'Hercule et de la Thespiade Épilaïs.

ASTYBIAS, Ἀστυβίας, fils d'Hercule et de la Thespiade Claamétis, suivant le texte d'Apollodore (II, 7, 8), rectifié par Heyne.

ASTYCRATIE, Ἀστυκράτεια, une des filles d'Amphion et de Niobé (*Voy.* NIOBÉ).

ASTYDAMIE, Ἀστυδάμεια, une des six principales épouses d'Hercule, fut, selon les uns, fille d'Amyntor, mère de Tlépolème (Pindare, *Olympique* VII, 42), suivant les autres, fille du roi dryope Phylas et mère de Ctésippe; enfin, selon Apollodore (II, 7, 8) et Diodore (IV, 37) qui réunissent les deux traditions, fille d'Amyntor et mère de Ctésippe. Tlépolème (comp. Munker sur Hygin, *fab.* CLXII, et le Schol. de Pindare, passage cité) devient ainsi fils d'Hercule et d'Astyoché. Cette généalogie est probablement la meilleure de toutes. C'est celle que Clavier adopte (*Hist. des prem. temps de la Grèce*, t. I et II, et Tab. généal. 1re). — L'Astydamie, fille d'Ormène, mentionnée par M. Noël (*Dict. Myth.*, n° 3), ne diffère

peut-être pas de celle-ci. Hercule, dit-on, lui fit violence après avoir tué son père. Mais Ormène est père d'Amyntor; Amyntor aussi est tué par Hercule, à Orménium (qu'avait fondée Ormène); enfin Ctésippe règne à Orméniom. Soit donc qu'Amyntor et Ormène ne diffèrent pas, soit que fille d'Ormène soit une erreur, et doive se prendre pour petite-fille d'Ormène (l'appellation patronymique Orménide se prêterait à ces deux sens); il est évident que la mère et la tante prétendue de Ctésippe se réduisent à une seule femme, qui est sa mère. — Pour une deuxième Astydamie, femme d'Acaste, *voyez* Acaste.

ASTYGONE, Ἀστύγονος, fils de Priam et d'une de ses concubines.

ASTYLE, Ἄστυλος, Centaure, habile devin, prédit à ses frères le sort funeste qui les attendait s'ils s'engageaient dans un combat contre les Lapithes, et, ne pouvant les persuader, les abandonna avec Nessus (Ovide, *Métam.*, XII, 308, etc.).

ASTYMÈDE, Ἀστυμήδη, ou Astyméduse, Ἀστυμέδουσα, deuxième femme d'OEdipe selon Diodore de Sicile, accusa les enfants du premier lit de son époux d'avoir voulu attenter à son honneur, et alluma ainsi chez le prince trop crédule une fureur qui remplit Thèbes de sang et de larmes. Cette solution, toute hypothétique de l'évhémérisme, substituée aux fables vulgaires sur les Labdacides, méconnaît complètement l'esprit mythique de la légende.

ASTYNOME, Astynomus, Ἀστύνομος, fils de Priam, fut tué par Achille (Hygin, *fab.* XC). — Astynome, Ἀστυνόμη, 1° une des sept filles de Niobé, donna son nom à une des sept portes de Thèbes (Hygin, *fab.* LXIX); 2° une fille de Talas, femme d'Hipponoüs et mère de Capanée (Hygin, *fab.* LXX); 3° vrai nom de la fille de Chrysès, connue communément sous le nom patronymique de Chryséis.

ASTYNOUS, figure après Céphale, Tithon, Phaéthon, et avant Sandak et Cinyre, dans la généalogie cyprienne d'Adonis (Apollodore, III, 14, 3). Astynoüs est un nom tout grec, et il est bien difficile de ne pas soupçonner dans l'élément initial du mot *Astar*, *Astra* ou *Astara*. La généalogie d'un dieu-soleil aussi caractérisé qu'Adonis, doit être toute lumineuse ou sidérique, et on se rappelle la brûlante et radieuse Astronoé des légendes phéniciennes. — Deux autres Astynous, Troyens, sont fils l'un de Priam, l'autre de Protiaon. Le premier fut tué par Diomède d'un coup de lance.

1. ASTYOCHÉ, Ἀστυόχη, fille de Phyllas, roi d'Éphyre, sur le Selléis en Épire, vit sa ville natale conquise par Hercule, et devint la proie du vainqueur, dont elle eut un fils nommé Tlépolème (*Iliade*, II. 658), et non Ctésippe. Comp. sur les variantes de cette tradition l'art. Astydamie. Polymèle sa sœur fut aimée de Mercure, qui la rendit mère d'Eudore.

2. ASTYOCHÉ, fille de Laomédon (Schol. de Lycophron, v. 920 et 1025) ou de Priam (Dictys de Cr., II, 5), avait pour sœurs Éthylle et Médésicaste. Toutes trois furent conduites par les Grecs, dont elles devinrent la proie après la chute de l'empire de Priam, dans l'Italie inférieure. Arrivées aux environs du fleuve Néèthe, elles mirent le feu aux vaisseaux de leurs maîtres, qu'elles forcèrent ainsi à rester dans le pays. Le nom même du fleuve (Néèthe, de *naus* vaisseau et *æthô* brûler) fut, dit-on, un monu-

ment de cette aventure (comp. Heyne, sur l'*Enéide*, V, Exc. vi). Conon place en Thessalie le théâtre de cet évènement. Suivant Didyme (sur XI, 520, de l'*Odyss.*), Astyoché eut pour époux Télèphe, et pour fils Eurypyle, père de Grynus, qui fonda le temple d'Apollon Grynéen. — Trois autres Astyoché sont : 1° une des sept filles de Niobé (*Voy.* Niobé); 2° une fille du fleuve Simoïs, maîtresse du roi de Troie Érichthonius, et mère de Tros (Apollod., III, 12, 2); 3° une fille d'Actor, maîtresse de Mars et mère des deux Argonautes Ascalaphe et Ialmène. Nous ne savons pourquoi on a fait de la première une sœur, fille ou maîtresse de Pélops et mère de Chrysippe.

ASTYOCHÉE, Ἀστυόχεια, sœur d'Agamemnon, plus communément Anaxibie.

ASTYOQUE, Astyochus, Ἀστύοχος, fils d'Éole, régna sur les îles Lipari (jadis Volcaniennes, Éoliennes ou Héphestides) après la mort de son père.

ASTYPALÉE, Ἀστυπάλαια, fille de Phénix et de Périmède, eut de Neptune Ancée, pilote des Argonautes à la mort de Typhus, et Eurypyle, roi de Cos, tué par Hercule (Apollodore, II, 7, 1). C'est elle, disent quelques mythologues, qui porta dans l'île d'Astypalée le culte d'Achille. — Apollon, honoré dans cette même île, porta aussi le nom d'Astypalée, *Astypalœus*.

ASTYPYLE, Ἀστύπυλος, Péonien de l'armée troyenne, fut tué par Achille sur les bords du Xanthe, après la mort de Patrocle (*Il.*, XXI, 209).

ASTYRÈNE, Ἀστυρηνή, Diane, à cause d'un temple qu'elle avait à Astyre en Troade (et non en Mésie; c'est Mysie qu'il faudrait écrire). Strabon, XIII. Comp. l'art. qui suit.

ASTYRIS, Ἄστυρις, Minerve, honorée à Astyre en Phénicie. Comp. l'art. qui précède.

ASUMAN. *Voy.* Asman.

ASVAPNA, c'est-à-dire *sans sommeil*, nom commun à tous les mauvais esprits dans la mythologie hindoue. *Voy.* Dévatas.

ASW.... *Voy.* Acou....

ASYLAS, Ἀσύλας, chef tusque de Pise (en Étrurie, colonie de la Pise sur Alphée?) vint au secours d'Énée pendant la guerre contre les Rutules et Mézence. Habile augure, il n'était pas moins brave soldat et adroit archer; il tua Corinée (*Énéide*, IX, 570, 572, etc.). Sabbathier de Castres (*Dict. pour l'int. des aut. cl.*, t. V) scinde cet Asylas en deux personnages. M. Noël l'a suivi.

ASYLÉE, Ἀσυλαῖος ou Ἀσυλεύς? dieu qui présidait à l'asile qui fut ouvert par Romulus lors de la fondation de Rome. Il est permis de croire que ce n'était pas une divinité particulière mais bien un dieu indigène (Apollon ou Jupiter), considéré en tant que mettant à couvert de toute insulte, de toute poursuite, le meurtrier, le malfaiteur, le débiteur insolvable, l'esclave échappé aux coups et aux fers de son maître. On sait que les asiles si nombreux et si célèbres dans le moyen âge ne le furent pas moins pendant la période de l'histoire humaine qui précéda le christianisme. Le premier, dit-on, fut établi par Cadmus à Thèbes, ou par les Héraclides à Athènes, sur un ordre de l'oracle de Dodone. Plus tard il n'y eut presque aucune cité qui n'en possédât. C'était un abus nécessaire dans ces temps où la force brutale et l'injustice pesaient sur le monde, divisé en maîtres et en esclaves. Ce ne sont pas seulement des temples qui eurent ainsi

le privilège de préserver des victimes; des téménes (ou banlieues sacrées d'un temple), des statues, des tombeaux le partagèrent. Ainsi les tombes d'Achille, d'Ajax, de Thésée, devinrent des asiles. On peut distinguer les asiles en généraux et spéciaux. Les premiers mettaient à couvert pour tous les cas ; les seconds ne garantissaient qu'une classe de malheureux. Ainsi le temple de l'Artémis éphésienne était l'asile des débiteurs ; dans celui de Thésée se réfugiaient les esclaves maltraités par leurs maîtres. Quelquefois on vit une superstition cruelle, fidèle à la lettre plus qu'à l'esprit des prescriptions religieuses murer ou entourer de soldats un asile, afin que le fugitif y mourût d'inanition ou fût pris par ses ennemis dès que la faim ou une fausse espérance l'engagerait à quitter sa retraite. Tibère supprima presque tous les asiles dans le monde romain.

ATA, célèbre devin dont les Brésiliens racontent une foule de miracles, était le petit-fils d'une vierge.

ATA. *Voy*. Até.

ATABEIRA, la mère des dieux chez les indigènes de Cuba. Laffittau (*Mœurs des sauvages*, I, 147) rapproche ce nom de celui d'Atabyrios, donné à Jupiter. On peut aussi songer aux noms d'Attis, d'Atthis et d'Atona.

ATABYRIOS, Jupiter, ainsi appelé à cause du temple qu'il avait sur le mont Atabyre, point le plus élevé de l'île de Rhodes, primitivement nommée Atabyrie. Il y a long-temps qu'on a remarqué le rapport des noms Thabor et Atabyre. Dans le temple de Jupiter Atabyrios se trouvaient des brebis de bronze qui bêlaient toutes les fois que l'île était menacée de quelques malheurs. Ce trait des légendes rappelle et les longues avenues de béliers consacrés à Amoun dans Thèbes, et la statue harmonieuse de Memnon, et enfin l'idée qu'à l'approche d'une grande catastrophe les Fétiches divins prennent la parole et annoncent l'avenir. — Le temple de Rhodes avait été fondé suivant les uns par Althémène, fils du roi de Crète, Cratée (Diodore de Sic., V., 59; Apollodore, III, 2, 1) ; selon les autres, par un certain Atabyre qui semble n'être que la personnification du mont sur lequel était élevé le temple (Callimaque dans Tzetzès, *Chiliad*. IV, 390 ; Pindare ; comp. Meursius, *Rhod.*, I, 8 ; Lactance, *Institut. div.*, I, 22). —Le culte de Jupiter Atabyrios était aussi établi dans Agrigente, colonie des Rhodiens (Étienne de Byz., art. Ἀτας.).

ATAENTSIC, la femme primordiale selon les Hurons, donna le jour à un fils dont naquit Tharoniaougon, le dieu suprême et le bon principe. Bien différente de son petit-fils, cette divinité fatale ne cherche qu'à nuire aux êtres vivants; elle se nourrit de la chair des vipères; elle suce le sang des hommes qui, grâce à elle, périssent de maladie et de langueur. Elle préside à la mort. Chassée du ciel à cause de sa malice, elle est devenue la reine des mânes, qui doivent mettre à ses pieds et lui abandonner tout ce qu'on ensevelit avec leurs corps, et elle les oblige à la divertir par des danses. Heureusement ces danses, qui sont un des principaux devoirs religieux des vivants, forment toute la félicité des âmes des morts.— Le rôle ahrimanien de la femme a quelque chose de singulièrement remarquable. La belle Souchbataidigona, compagne de Bochica, nous offrira le même spectacle. Dans la Genèse, c'est aussi par une

femme que le péché et la mort (le mal physique et le mal moral) s'introduisent dans le monde. Notons aussi que c'est aux ancêtres du dieu bon, du dieu suprême, que le mythe attribue la malfaisance. C'est ainsi qu'en Grèce les Titanides et Saturne lui-même s'opposent à Jupiter, dieu bien plus jeune. — *Ata*, selon Laffitau, serait le nom propre; *entsik* est un augmentatif, un superlatif. Il compare le premier de ces noms à l'Atté des orgies (Cybèle, mère ou amante d'Atys) et à l'Até (le mal) d'Homère. Ce sont, dit-il, les deux Èves, Ève, mère du genre humain, Ève funeste, ou bien encore Ève vierge et Ève coupable. Il met ensuite en rapport Até, Athéné, Athéna, Athréna, Athéronia, Atergatis, Astarté, Acté, etc., etc.

1. ATALANTE, Atalanta, Ἀταλάντη, Arcadienne, fille de Jasius (Jasion, dans Élien, *Hist. var.*, XIII, 1) et de Climène, et par conséquent petite-fille de Lycurgue, fut après sa naissance exposée sur le mont Parthénius (virginal) par ordre de son père qui ne voulait avoir que des enfants mâles. Une ourse l'allaita; des chasseurs la rencontrèrent et la recueillirent (Apollodore, III, 9, 2). Devenue grande, elle se signala par son intrépidité à la chasse. Jasius la reconnut pour sa fille. Les deux Centaures Rhécus et Hylée (le forestier) ayant cherché à lui faire violence, elle les tua l'un et l'autre avec ses flèches (Callimaque, *Hymne à Diane*, 221; et notes de Spanheim). Elle prit part avec l'élite de la jeunesse grecque à la chasse du sanglier de Calydon, et lui porta le premier coup. Aussi Méléagre, lorsqu'il eut abattu l'animal formidable, en offrit-il à la guerrière la hure et la peau. Cet acte de justice excita des réclamations jalouses et fut la cause première de la mort de Méléagre (*Voy.* ce nom). La jeune Amazone porta la dépouille du sanglier pendant le reste de sa vie. Elle s'embarqua ensuite avec les Argonautes pour la Colchide, et chemin faisant combattit avec Pélée aux jeux funèbres donnés par Acaste en l'honneur de Pélias. Selon Apollodore (passage cité), c'est elle qui remporta la victoire; Hygin (*fab.* CCLXXIII) attribue cet honneur à Pélée. L'esprit général des légendes relatives à cette princesse semble en faire sinon la femme, au moins la maîtresse de Méléagre. Quelques mythologues même font naître de leur mariage ou de leurs amours Parthénopée. Mais plus communément on donne pour père à ce jeune héros Mars ou Milanion, qu'effectivement Atalante épousa après la mort prématurée de Méléagre. Il est donc évident que la troisième Atalante de M. Noël n'est autre que la fille de Jasius. D'autres, par une erreur contraire, du reste fort ancienne, ont pris pour une seule femme la fille de Jasius et la fille de Schénée (Atalante de Scyros) dont il va être question plus bas. C'est probablement à cette confusion qu'est due la tradition qui fait mourir Atalante et Milanion, comme Atalante et Hippomène, dans une grotte sous la dent de deux lions (*Voy.* Atalante, n° 2). On peut voir diverses figures d'Atalante, soit dans Spon (*Miscellan. erud. antiq.*, p. 312), soit dans Beger (*Méléagrides*, p. 20), soit enfin dans Millin (*Gal. myth.*, f. 411, 415). — Atalante est une Amazone arcadienne formée d'après quelques-unes des idées qui ont présidé à la confection du mythe des Amazones vulgaires, mais non sur le modèle de celles-ci.

Les occupations viriles, l'échange de vêtements, des rapports avec no lérns dont souvent on la distingue à peine, voilà les deux traits qui la caractérisent. Ainsi Hélène et Pollux se rapprochèrent dans les plus vieilles traditions péloponésiennes. D'autre part c'est l'esprit des cultes pélasgiques qui domine ces légendes. L'oorse que l'on retrouve dans la fable de Callisto, dans la fête des Brauronies, comme aux Indes le Varahavataram (*Voy.* VICHNOU), est à la fois un détail antique et éminemment convenable aux Pélasgues grossiers de la montagneuse Arcadie : l'hymen d'Atalante et de Méléagre a donc quelque chose de cabiroïdique : ces deux belles figures sont deux Axiocerses : Atalante Vénus est presque la Vénus mâle si remarquable des Cypriotes. Enfin le nom de Jasius à lui seul nous ramène dans le cercle des idées de Samothrace.

2. ATALANTE. l'Arcadienne ou la Béotienne, fille de Schénée, roi de l'île de Scyros, qui peut-être eut quelque autorité en Béotie, puisqu'un lieu de cette contrée porta son nom, est comptée par Apollodore parmi les filles d'Athamas (I, 8, 2). Sa beauté la rendit célèbre dans toute la Grèce et une foule de princes aspirèrent à sa main. Atalante déclara qu'elle se marierait à celui qui la devancerait à la course : de leur côté les amants qui osaient entrer en lice, consentaient dans le cas où ils se laisseraient devancer par la jeune fille à être percés de son javelot. Atalante tua ainsi beaucoup de héros. Enfin Hippomène se présenta dans la lice, avec trois pommes d'or que lui avait données Vénus; il en laissait tomber une à mesure qu'Atalante gagnait sur lui un espace considérable, et toucha le but le premier (Ov., *Métamorph.*, X, 560). Atalante, qui s'était à chaque fois baissée pour ramasser les pommes, devint ainsi le prix de l'adresse. Hippomène qui devait à Vénus l'idée de son stratagème et les pommes d'or qui en avaient été l'instrument, négligea, ainsi qu'Atalante, de lui en témoigner sa reconnaissance. Pour se venger elle leur inspira une frénésie érotique si violente qu'ils choisirent pour théâtre de leurs amours un temple de Cybèle. La vieille et chaste déesse, irritée de leur irrévérence, les changea en lions l'un et l'autre : d'autres disent qu'ils furent mangés par des lions. Selon la plupart des mythologues, il y avait un temple de Cybèle à Oncheste, en Béotie, tout près du lieu de la course d'Atalante et d'Hippomène; selon Hygin c'est un temple de Jupiter qui se trouvait là. Il est essentiel de comparer à cet article celui d'Atalante l'Arcadienne, avec laquelle on a souvent confondu la seconde, ou dont ceux mêmes qui distinguent les deux princesses lui ont donné des traits. Ainsi par exemple c'est à l'Atalante de Scyros que M. Noël attribue la mort de Rhécos et d'Hylée, et la victoire sur Pélée. Au reste, l'identité des deux personnes est réelle si on s'élève au point de vue trascendantal. Nul doute que quand les Arcadiens, les montagnards, les grossiers chasseurs de bêtes farouches eurent une Vénus martiale qu'ils nommaient Atalante; les Argiens ou les habitants des Cyclades, les insulaires, les élégants spectateurs de jeux et de courses n'aient voulu avoir aussi leur Vénus armée, Vénus domteuse et tueuse d'hommes, Vénus Atalante. Nous venons de voir comment ils se la sont figurée. On croit avoir une Atalante de Scyros dans cette femme qui sourit en jetant les yeux derrière elle

(Lippert, *Dactyl.*, *Taus.* II, n. 59), ainsi que dans celle qui court une pomme à la main, précédée de l'Amour tenant un flambeau (ouv. cité, *Taus.* II, n. 65). Un magnifique groupe antique représente Atalante et Hippomène, chacun une pomme à la main (Montfaucon, *Antiq. expl.*, supplém., t. I, pl. 95). On voit aux Tuileries, dans un des bosquets de gauche, Atalante, Hippomène et l'Agonothète ou juge du camp. Ces trois personnages sont séparés; le juge est au commencement du stade, dont la barrière est figurée en marbre; les deux concurrents, à l'extrémité de la lice, sont sur la même ligne; mais on voit que la main d'Hippomène touchera le but la première.

ATAR. *Voy.* Athor.

ATARPH, 'Αταρφ? de Firmicus, porte dans la nomenclature salmasienne le nom de Rembomare.

ATÉ, "Ατη, c'est-à-dire l'injustice, le mal faire, déesse allégorique, fille d'Éris ou la Discorde, selon Hésiode (*Théog.*, 230), de Jupiter, selon Homère (*Il.*, XVIII, 90-95), fut précipitée du haut du ciel par ce dieu, lorsque Junon, par ses artifices, eut fait naître Eurysthée avant Hercule. Depuis ce temps, Até désole la terre. Ses pieds légers ne pressent point le sol; elle plane sur la tête des hommes ses complices ou ses victimes. Les Prières (ou Lites, Λιταί) au pied boiteux, ses sœurs, la suivent de loin et réparent tardivement le mal qu'elle ne cesse de faire. Une autre Até Phrygienne est connue parce que le bœuf que les dieux avaient ordonné à Ilus de prendre pour guide termina sa course sur son tombeau. En conséquence Ilus choisit pour l'emplacement de Troie la colline sur laquelle ce tombeau était situé. Déjà Dardanus avait eu le même dessein, mais les dieux l'en avaient détourné en lui disant que la ville bâtie sur cette colline de malheur (ἄτη, malheur) serait malheureuse. — *N. B.* Colline et tombeau se confondent souvent en grec : en latin l'équivoque encore plus complète s'est résumée par le mot *tumulus*.

ATEMBOUI est donné par Firmicus comme le 3ᵉ Décan des poissons et conséquemment comme synonyme du Ptébiou de Saumaise (*Voy.* l'Tébiou II.)

ATÉPOMARE, Atepomarus, chef gaulois, est un des deux héros à qui les Celtes attribuaient la fondation de Lyon. Des légendes le font venir jusqu'à Rome, devant laquelle il mit le siège. C'est lui qui, dans cette occasion, exigea que les Romains lui livrassent les femmes des premiers de la ville. Les esclaves se rendirent au camp à la place et sous les habits de leurs maîtresses; puis la nuit, au moyen d'un signal convenu, firent savoir aux Romains que leurs ennemis étaient livrés à un sommeil profond. Les Romains firent alors une sortie qui fut couronnée d'un plein succès. En mémoire de cette action, fut instituée une fête dite la fête des Servantes (Plutarque, *Vie de Camille*).

ATERGATIS. *Voy.* Addirdaga et Dercéto.

ATHAMANTIADE et ATHAMANTIDE ('Αθαμαντιάδης, et 'Αθαμαντίδης, si c'est d'un homme qu'il s'agit; 'Αθαμαντιάς, et 'Αθαμαντίς, si c'est d'une femme), tout enfant d'Athamas.

ATHAMAS, 'Αθάμας, célèbre roi d'Orchomène (et non de Thèbes) en Béotie, était fils d'Éole, petit-fils d'Hellen, et arrière petit-fils de Deucalion. Il épousa successivement Né-

phélé, dont il eut Phryxus et Hellé, puis Ino, qui le rendit père de Léarque et de Mélicerte (quelques-uns ajoutent Eurycléе). Ino, autrement Leucothué, avait été une des nourrices de Bacchus, et d'ailleurs c'était la sœur de Sémélé, une des amantes de Jupiter. Junon, toujours prompte à exercer sur les mortelles le courroux dont elle ne pouvait faire sentir le poids à son infidèle époux, rendit Ino amoureuse de Phryxus, et Phryxus insensible à la tendresse d'Ino. La reine dédaignée s'arrangea de manière à rendre Phryxus l'objet apparent du courroux céleste. Il fut décidé (*Voy.* Ino) que pour obtenir des dieux la prompte cessation de la stérilité qui affligeait les campagnes, Phryxus et sa sœur seraient immolés à Jupiter. Athamas souscrivit à regret à ce meurtre pieux. Jupiter, moins cruel que ses adorateurs, envoya, pour arracher à une mort certaine les deux victimes désignées par Ino, le bélier à laine d'or qui les transporta hors du continent de la Grèce. Dans la suite Athamas lui-même, rendu furieux par Tisiphone qui, alors encore, suivait les ordres de Junon, s'imagina, en apercevant sa femme avec ses deux fils, voir une lionne et deux lionceaux, et se précipita sur eux pour les mettre en pièces. Léarque seul tomba dans ses mains et fut écrasé par son père contre la muraille. Ino courut à la mer tenant Mélicerte son fils dans ses bras et s'élança dans les flots avec ce précieux poids. Tous deux furent changés en dieux marins sous les noms de Leucothoé et Palémon. Néphélé avait été de même changée en déesse lors de la disparition du palais de son époux, qui long-temps la chercha en vain dans les bois. La scène horrible dont le palais d'Orchomène venait d'être le théâtre fut cause qu'Athamas, conformément aux usages du temps et du pays, alla chercher une patrie à l'étranger. Il se dirigea vers la Thessalie. L'oracle lui avait dit de s'arrêter lorsque des animaux sauvages l'inviteraient à leur festin. Des loups qui venaient de prendre des moutons, le voyant venir de loin, laissèrent là leur proie et s'enfuirent. C'est en Phthiotide qu'il se trouvait alors. Il bâtit en cet endroit la ville d'Alonte, et prit pour femme Thémisto, fille du roi lapithe Hypsée et sœur de la célèbre Cyrène. Selon Pausanias (IX, 34), c'est auprès d'Andrée, roi d'Andros, qu'il se rendit; et ce prince lui concéda des terres dans les environs du mont Laphyste. N'ayant point eu d'enfants de son dernier mariage, Athamas laissa ses nouveaux états à ses petits-neveux Coroue et Haliarte. Quelques mythologues assurent qu'il fut changé en un fleuve (c'est-à-dire en un ruisseau) de son nom qui coule à Thèbes. Nous nous sommes attachés jusqu'ici au récit le plus ordinaire. Deux variantes méritent d'attirer l'attention. Selon les uns, Athamas épousa Thémisto en Béotie après avoir perdu Ino; et c'est après cet évènement qu'égaré par Junon il tua Léarque. Suivant les autres, Athamas ayant découvert les fourberies d'Ino s'apprêtait à la punir de son crime, quand Bacchus, qu'elle avait élevé, lui témoigna sa reconnaissance en la faisant disparaître à propos. Athamas la croyant morte, épousa Thémisto et en eut six enfants, Schénée, Ptoüs, Érythrius, Leucone, Sphincius et Orchomène. Sur ces entrefaites Ino revint et reconquit le cœur de son époux. Thémisto résolut de tuer la nuit les enfants de sa rivale; et pour les dis-

tinguer d'avec les siens, elle leur enveloppa la tête de tissus noirs, tandis qu'elle coiffa les siens de blanc. Ino devina son dessein et changea les coiffures. Thémisto voyant le sang de ses fils, et bientôt reconnaissant son erreur, se pendit de désespoir.— Eschyle avait composé un *Athamas*; Sophocle deux *Athamas* et une *Ino*; Euripide un *Phryxus* et une *Ino*; Achée un *Phryxus*. De tous ces ouvrages nous n'avons que quelques fragments de la tragédie d'Euripide. Le Scholiaste d'Aristophane sur *Nuées*, 258, nous a conservé les traits principaux des trois pièces de Sophocle. — Deux autres Athamas sont : 1° un petit-fils d'Athamas l'Éolide (on ignore le nom du père), qui vint à la tête de ses Minyes fonder Téos en Ionie ; 2° un fils d'OEnopion qui passa de l'île de Crète dans celle de Chio et y régna. *Voyez* aussi Acamas.

ATHANA, Minerve.

ATHARA, 'Αθάρα, divinité syrienne nommée dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne par Xanthus de Lydie (dans Hésychius, art. 'Αταγάθη, ou selon l'éd. Alb. 'Ατταργάθη), et, d'après les meilleurs manuscrits, par Strabon (*Géog.*, liv. XVI, p. 748 et 785, d'éd. in-fol.), doit être prise pour Atergatis ou Addirdaga (1). *Voy.* ce nom.

ATHARID, dieu arabe qui présidait au mouvement des constellations, est, dit-on, le même que Toth Hermès ou Mercure. Peut-être le comparerait-on avec plus de justesse à Imôooth (le ciel constellé, treizième des treize-douze, ou dieux de la deuxième race chez les Egytiens).

ATHÉNA, Ἀθηνᾶ, Minerve en grec. *Voy.* Minerve. Deux autres Athéna sont, l'une, fille de Cécrops, l'autre, fille de Cune. On verra à l'article précité que ces deux dernières ne diffèrent pas de la grande déesse de ce nom.

ATHERAS, 'Αθήρας, d'Argos, fut, avec Myscius, le premier qui donna l'hospitalité à Cérès, lors de son arrivée en Argolide.

ATHIS, 1° Atys; 2° fils de Limnate, fille du Gangès, n'avait que seize ans lorsque, s'étant déclaré pour Phinée contre Persée au mariage de ce chef argien avec Andromède, il eut les os de la tête brisés par le choc d'un tison enflammé que lui lança le héros (Ovide, *Métamorph.*, V. 4).

ATHOR, ATAR, ATHYR, célèbre déesse égyptienne, se retrouve au moins en deux et selon nous en trois endroits de la généalogie divine. 1° Elle est la fille-épouse de Fta, second démiurge; 2° elle est quelquefois la fille-épouse de Fré, troi-

(1) Des deux radicaux (*Adir* et *Dag* que présente le nom complet, le premier seul se trouve employé dans celui que donne ici Strabon. Adir signifie *excellente*, *très-grande* : on conçoit aisément que ce nom ait été donné seul à une déesse. Il n'en serait pas de même si le nom d'Atergatis devait, ainsi que le propose Vossius, se décomposer en *Ater* (grec) sans, et *Dag*, poisson. Outre l'absurdité de cet hybridisme, qui pourrait supporter la métamorphose d'une préposition telle qu'*Ater* en nom propre? Quelques commentateurs ont cru qu'il fallait, comme dans les anciennes éditions, garder *Asthara*. Voyez le passage de Strabon. Ce serait déroger à l'autorité des manuscrits et introduire le désordre dans la mythologie syrienne. La déesse de Strabon est la même que celle de Xanthus; de plus c'est la déesse syrienne, la déesse d'Hierapolis; en d'autres termes c'est Addirdaga ou Atergatis. Que d'*Ater*... on ait fait *Atara*, *Athara*, la transformation n'est point étonnante; qu'on en fasse *Asthara*, cette introduction de consonnes nouvelles a droit de surprendre. D'ailleurs Astara, en pehlvi ou en zend (*Voy.* De Hammer, *Min. de l'Or.*, III, 275), signifiait astre, et rappelait des idées religieuses d'un tout autre ordre, par exemple celles d'Astarté, etc., etc. Il est vrai que Schaubach (*Comm. des Cataster.* d'Ératosth., ch. 38) et Baur (*Symb. und. myth.*, II, éd. 1825, p. 59) ont voulu identifier Addirdaga et Astarte. Mais on a déjà indiqué à l'art. Addirdaga, ce qu'il faut penser de cette théorie.

sième démiurge; 3° elle occupe, dans la série femelle des dieux dynastes, le troisième rang et vient entre Anouke, le feu terrestre et Bouto deuxième, l'atmosphère. Toutefois, que l'on ne prenne pas ces trois Athor pour des divinités essentiellement différentes; ce sont des personnes distinctes, ce sont des formes diverses; mais au fond c'est une seule et même conception, s'individualisant dans des sphères de plus en plus inférieures. L'idée centrale, et dans laquelle viennent converger toutes les différences, c'est celle d'eau créatrice, d'humidité fécondante. Deux écoles, chez les anciens, voulaient résoudre, chacune à sa façon, le problème de l'origine du monde. Suivant les uns, le feu était le principe des êtres; suivant les autres, à l'eau appartenait la puissance, la supériorité, surtout la priorité d'origine. Au fond et instinctivement chacun admettait la co-existence, et, si nous osons ainsi parler, la co-importance des deux principes; et comme tout était exprimé dans la langue de la sensibilité et de l'imagination, généralement le feu fut le principe mâle, et l'humide le principe femelle. Le feu devint le grand fécondateur, l'eau, l'excipient de l'action fécondante, le dépositaire de la fécondation commencée. En conséquence, à Fta, feu dans sa plus haute acception et dans son idéal le plus vague, fut uni l'humide, dans une acception non moins vague, non moins vaste; à Fré, soleil, incarnation éminemment intelligible et saisissable de Fta, s'opposa la lune, globe humide qui, selon les anciens, versait sur la terre les germes générateurs dont Fré l'imprégnait; et Surot, planète Vénus, forme subordonnée du soleil qu'elle annonce le matin, qu'elle semble prolonger le soir, eut pour pendant femelle l'eau terrestre, marine ou fluviatile. Toutefois notons que Gorres soupçonne que Surot (planète-Vénus) doit être absorbé en Athor, et qu'à sa place il faut élever Imôouth (le Ciel), qui ainsi devient l'époux de l'androgyne Surot-Athor. En soi, Fta, émanation première de Knef, et par conséquent second démiurge, contient tous les éléments d'une création. Tous! cela veut dire l'instrument et la matière, l'actif et le passif, le mâle et la femelle, le feu et l'humide. C'est donc un androgyne. L'analyse fait cesser cet hermaphroditisme, et pose un dieu mâle, feu-lumière; un dieu femelle, eau-limon. Le dieu mâle, c'est Fta par excellence, c'est Fta-phalle; le dieu femelle, c'est le Ctîs de Fta. Jamais expression ne fut plus juste : Athor est l'immense utérus où s'élabore l'univers encore fœtus. Elle est mère de tous les êtres, de tous les Dieux. Sous d'autres points de vue (car où s'arrêter et à quoi, lorsqu'une fois on s'est lancé dans cet inépuisable champ de conjectures gratuites?), Athor est 1° la matière, 2° la nuit (car tant que la gestation dure et que rien n'apparaît, il y a pour l'œil néant, il y a nuit). Quelques théogonistes Égyptiens dédoublaient l'androgynisme de Fta en Tho (la Terre) et Potiri (le Ciel). Dans cette hypothèse, Tho reviendrait-il à Fta, et Potiri à la grande Athor? C'est ce que nous soupçonnons : le Ciel, selon les Égyptiens n'est point une voûte solide, un firmament, comme l'appelle Moïse; c'est une voûte liquide, un océan suspendu en calotte de sphère sur la tête des hommes; les astres, les dieux voguent, portés par de sveltes gondoles, sur cette mer d'azur. Athor, toujours Athor, toujours la reine des eaux, toujours la

génératrice humide, reste unie à Fta, aussi bien sous le nom de Potri que sous le nom d'Athor; les mots diffèrent, mais les deux colléges adorent les mêmes saints. Souvent Amoun et Fta sont identifiés, de même souvent Athor s'absorbe dans Neith. Neith, sagesse suprême, était souvent elle-même identifiée à Bouto, et une fois proclamée Neith, Athor n'a pu tarder à être aussi Bouto. D'ailleurs, comme eau primitive, comme matière, comme nuit profonde, elle réalise si bien Bouto dans la sphère démiurgique qu'on doit avouer que peu de déités plus adéquates ont été confondues. Creuzer lui-même s'y est mépris (*Symb. u. myth.*). Nous en avons dit jusqu'ici assez pour qu'une réfutation devienne inutile. D'ailleurs il y a long-temps déjà que MM. Champollion jeune et Guigniaut ont définitivement rayé de la science mythologique cette idée exagérée. Athor, épouse de Fré, dut prendre un nom et fut la Lune (non pas toujours: car combien de planètes, ou même d'agents sublunaires, semblaient pouvoir prétendre à ce titre d'épouse du Soleil); puis, peu à peu, la Lune fut prise pour un être mâle, ou du moins hermaphrodite, inondé de germes par Fré, inondant la terre des germes que Fré lui prodigue; et enfin l'idée d'Athor, de moins en moins explicite, se masqua de formes nombreuses. Dans la seconde dynastie, par exemple, Athor devient Sonan (Ilythie égyptienne), comme Fré s'incarne en Djom; et dans la troisième elle s'individualise en Isis, d'où l'expression fréquente d'Isis-Athor, preuve irréfragable, s'il en fut jamais, et qu'une Athor fut femme de Fré, et que cet Athor fut plus d'une fois une déesse-Lune. Aussi l'appelle-t-on souvent la mère d'Hôr (Haroéri), et même le nom d'Athor a-t-il été décomposé par quelques savants en At-Hôr, qui signifie demeure d'Hôr (Conf. la gravure très-remarquable de la *Descr. d'Ég.*, tom. I, pl. XXIII, 3). — Néanmoins il est à croire aussi qu'assez souvent on la prit pour la planète de Vénus, qui tour à tour est dieu et déesse dans les mythologies, et qui, continuellement assimilée à notre blanchâtre satellite, se fait comme elle remarquer, 1° par des phases; 2° par l'ombre à laquelle donne lieu sa lumière, interceptée par un corps opaque; 3° par son éclat. Athor a fourni beaucoup de ses traits à l'Aphrodite des Grecs. Les eaux qui donnent naissance à la belle Anadyomène, l'idée d'une Aphrodite-Uranie (Vénus céleste, *ciel-mer*), la liaison d'Athor avec les dieux Désir (Himéros) et Amour (Éros), la triple place qu'occupe Vénus dans la théogonie, comme Uranie, Anadyomène et planète, son hermaphroditisme (car les Cypriotes admettaient un Vénus mâle), tout nous ramène vers la légende d'Athor. Si, comme l'affirme M. Champollion jeune, elle fut aussi la déesse de la beauté et de la toilette, si, dans ses images plus que dans celles de toute autre divinité femelle, l'art cherche à peindre l'idéal convenu d'une beauté égyptienne; ce seraient autant de rapports précieux et nouveaux. Ajouterons-nous que souvent son effigie pose sur le signe hiéroglyphique de l'or et de la richesse, ce qui fait penser à la χρυσῆ Ἀφροδίτη (*Venus Aurea*) d'Homère? Comme toutes les grandes déesses, Athor a pour insignes, pour emblèmes ou pour parèdres, le vautour, signe de la maternité, l'ourée affectée aux dominatrices suprêmes, les cornes de vache, le disque. Mais ce qui semble la distinguer, c'est la

régularité de la figure, presque toujours triangulaire, ornée d'oreilles de vache, et peinte de face, tandis que beaucoup d'autres sont de profil. Un modius rouge, hiéroglyphe de l'abondance et un édifice peint en jaune, s'élèvent au-dessus de sa chevelure noire et de sa coiffure bleue. Cette tête emblématique, perpétuellement répétée dans les monuments, forme les chapiteaux des colonnes du temple de Philes, des petits temples d'Ombos, et au sud du Memnonium, du grand temple de Denderah, qui était consacré à Toth et à Athor. Elle se retrouve dans des milliers de bas-reliefs, d'entrecolonnements, de décorations de portes, etc., etc. Au reste on la varie de plus d'une façon; tantôt le disque et les cornes de vache surmontent sa tête; quelquefois l'ourée et le vautour se combinent pour former une coiffure symbolique (voy. pl. XVIII A du *Panth. Ég.* de M. Champollion jeune); les oreilles humaines remplacent souvent celles de la vache. Les scènes où Athor est peinte le plus fréquemment sont ou de magnifiques *proscynemata*, ou des allaitements d'Haroéri. Tantôt c'est elle qui lui présente le sein; tantôt elle est parèdre de Bouto, nourrice mystique des dieux. Assez fréquemment aussi les morts s'adressent à elles, et la bienfaisante déesse obombre de ses ailes, ou récrée par la vue de la croix ansée les éperviers âmes qui sollicitent son intervention. Sous ce point de vue nous recommandons la planche XVIII B, de M. Champollion jeune. Comp. Belzoni, *Atl.*, pl. XVIII; Zoëga, *Num. aug. imperat.*, pl. X, n. 1; pl. XXI, n. 8; la *Dactylioth. Stoschiana*, t. II, pl. VIII, n. 42; et la *Desc. de l'Ég.*, t. I, pl. XIII, 4; XXIII, 5; t. II, pl. XXXIV, 7, 8; t. IV, pl. XI, 1, 2; XIII, 1, 3; XV, 17; XXII, 1; XXV, 1, 2, etc.

ATHOS, Ἄθως (g. Ἄθω?), géant qui, lorsque ses frères essayèrent de détrôner Jupiter, transporta le mont Athos (auj. *Hagios-Oros*), de la Thrace, où primitivement il était situé, dans la péninsule où il est aujourd'hui, et le lança contre les dieux. Évidemment ce géant n'est qu'une personnification de la montagne colossale à laquelle il semble avoir donné son nom. C'est à juste titre, on le voit, qu'un mont est qualifié de fils de la terre (car géant, γηγενής, ne signifie pas autre chose). D'autre part, s'il fallait trouver une origine historique à cette rapide translation d'un mont, on se rappellera d'abord que les grandes convulsions de la nature nous offrent plusieurs exemples de phénomènes de ce genre (quoique rarement la masse montueuse se porte à plus d'une lieue de sa résidence primitive); et ensuite on songera que l'incertitude des limites de la Thrace et de la Macédoine, qui sans cesse s'étendait à l'ouest et au nord, a fait mille fois dans l'antiquité assigner un même mont, un même fleuve, une même ville aux deux pays. Ce qui hier se trouvait en Thrace, demain était en Macédoine. Hambourg et Rome ont été en France. — Un autre ATHOS fut fils de Neptune. On a dit aussi de lui qu'il donna son nom à l'Athos.

ATHOUS, Ἄθωος, Jupiter, à cause du temple qu'il avait sur l'Athos.

ATHVIAN est, dans les livres sacrés des Parsis (*Izechné*, Hâ IX; *Vendidad*, Fargard III), le second mortel et le père du héros Féridoun. En s'humiliant devant Ormuzd, il obtint de ce prince suprême des Amchasfands tous les biens qu'il

désirait. Le Zend-Avesta le qualifie de Portouna, c'est-à-dire riche en troupeaux de bœufs. Deux autres Athvian sont riches comme lui en bœufs; mais l'un en bœufs noirs, l'autre en bœufs rouges. Le premier est donné comme aïeul de Féridoun (et par conséquent comme père du grand Athvian). Si nous connaissions à fond tous les mythes, il y aurait des comparaisons à établir entre les troupeaux d'Athvian et ceux du soleil, puis entre les couleurs (noire, rouge et blanche) des bœufs mythiques de la Perse et la couleur des Apis, des Mnévis, des Onuphis et des Ahé de l'Égypte.

ATHYMBRE, Ἀθυμβρος, fonda Nisa en Carie.

ATHYR, usité, mais mauvais, au lieu d'Athor.

ATLANTÉE, Ἀτλαντεία, et Phébé, Hamadryades, femmes de Danaüs, lui donnèrent dix filles : Hippodamie, Rhodie, Cléopâtre, Astérie, Philodamie, Glaucé, Hippoméduse, Gorgé, Iphiméduse, Rhodé.

ATLANTIADE, Ἀτλαντιάδης, ou ATLANTIDE, Ἀτλαντίδης, Mercure, petit-fils d'Atlas, par Maïa, sa mère.

ATLANTIDES, Ἀτλαντίδες, les sept ou treize filles d'Atlas et d'Hespérie (ou, selon quelques mythologues, de Pléione) sont plus connues sous le nom d'Hespérides.

1. ATLAS, Ἄτλας, Titan célèbre, devait le jour à Japet et à la nymphe Asie, et par conséquent était frère de Prométhée, d'Hespéros et d'Hyas. Comme la majorité des Titanides, il se déclara contre Jupiter, quoique Prométhée lui eût révélé le triomphe prochain de ce fils de Saturne, et lui eût conseillé de se jeter dans son parti. Atlas vaincu fut métamorphosé en une immense montagne, et condamné par le nouveau maître de l'Olympe à porter éternellement le poids des cieux. Selon une tradition plus circonstanciée (Voy. Ovide, *Métam.*, liv. IV), Persée, revenant de combattre les Gorgones, rendit visite à Atlas, et lui demanda l'hospitalité. Le Titan se refusa outrageusement à cette demande; et Persée courroucé, enlevant le voile qui couvrait la tête sanglante de Méduse, pétrifia l'arrogant Africain. Plus tard Hercule, envoyé par Eurysthée à la conquête des pommes d'or des Hespérides, pria le dieu-montagne, soit de lui indiquer le chemin qui conduisait à la demeure enchantée de ces nymphes de l'Occident, soit d'aller lui-même lui en cueillir quelques-unes. Atlas préféra le dernier moyen, et promit de lui apporter trois pommes d'or, à condition toutefois que, pendant son absence, Hercule supporterait le poids de la voûte céleste sur ses épaules. Le héros de Tirynthe souscrivit à tout : bientôt il vit revenir Atlas. Mais Atlas ne parut nullement empressé de reprendre son poste; il déclara qu'il irait lui-même porter les trois pommes à la cour d'Eurysthée, et pria son crédule remplaçant de continuer à remplir sa fonction de colonne des cieux tout le temps que durerait son absence. Hercule dupé usa de ruse à son tour, et dit à Atlas qu'il consentait volontiers à lui rendre ce service pourvu qu'il lui laissât le temps de se faire un bourrelet. Atlas sans défiance reprit le fardeau céleste, et posa ses trois pommes à terre. S'en emparer et disparaître fut pour Hercule l'affaire d'un instant. Atlas avait épousé, soit sa nièce Hespéris, soit (comme on le disait en Arcadie) une Océanide dont on ne cite pas le nom, et il en avait eu les sept Atlantides ou Hespérides (*voy.* ce dernier article) de-

puis transportées aux cieux comme constellation, sous le nom de Pléiades. D'après des traditions conservées dans Diodore de Sicile (liv. III), les Atlantides avaient été enlevées par des pirates; Hercule les délivra, et Atlas, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui donna les pommes d'or. Notez que quelques mythologues distinguent les Atlantides des Hespérides. Dans l'hypothèse qui les identifie et que nous admettons, on conçoit avec combien de facilité Atlas se procure les pommes d'or hespéridiennes, puisque le jardin où elles brillent sur de verts rameaux est la propriété de ses filles, et par conséquent lui appartient. Ailleurs on voit les cinq Hyades (Phésyle, Ambrosie, Coronis, Eudora, Polyxo), vulgairement prises pour ses nièces et pour filles d'Hyas, lui donner le titre de père. Enfin, Hespéros et Hyas sont fils d'Atlas, selon Diodore, et en conséquence les Hyades et les Hespérides forment deux groupes qui l'un et l'autre reconnaissent Atlas pour aïeul, et que réunit la dénomination générique d'Atlantides. Quelques écrivains nous montrent Atlas enlevé par les vents (alors sans doute ce n'est pas un mont, c'est au plus un prince) et déifié par les peuples qui lui assignèrent pour résidence une étoile. Sanchoniathon voulait qu'Atlas eût été enterré vif par Crone (Saturne). Notons enfin qu'une généalogie fort peu vraisemblable, donnait pour père d'Atlas Jupiter qui, dans ce cas, l'aurait eu de la nymphe Clymène. Quelquefois on voit la nymphe Clymène remplacer Asie, et devenir la femme de Japet. — A la simple énumération de tous ces noms de lieux et de dieux, sans doute on a pressenti que les questions relatives au mythe d'Atlas formeraient un volume. A priori, on aperçoit en perspective deux systèmes, deux solutions. 1° Atlas montagne, fétiche massif et objet primordial de l'adoration des peuples enfants; 2° Atlas homme, sage, prince, prêtre ou tout ce qu'on voudra. A cette seconde hypothèse il faut annexer Atlas peuple, en d'autres termes Atlas représentant la race atlante, et si l'on veut l'Atlantide. Ceci posé, un premier problème s'offre à nous. Dieu-mont ou dieu-dynaste, en quelle contrée de notre vieux monde localiser Atlas? Personne n'ignore que l'Afrique nord-ouest contient une Cordilière de ce nom; mais à quelle partie de cette onduleuse et longue limite de la Barbarie les anciens donnèrent-ils ce nom? Il est croyable qu'ils ne l'appliquèrent, ni à la totalité de la Cordilière, ni aux mêmes chaînes partielles que nous. Il est probable surtout que l'application du nom varia selon le plus ou le moins de progrès des connaissances géographiques. Ainsi nul doute, par exemple, que l'Atlas d'Hérodote ne soit tout autre que celui de Pline, liv. V, c. 1 (comp. MM. Walckenaer, *Rech. sur l'int. de l'Afriq.*, et Latreille, *Ess. sur les expédit. de Suétone Paulin et de Cornel. Balbus dans l'Afriq.*, Paris, 1807 in-8°). Enfin les choses en sont au point que, suivant ces habiles géographes, l'Atlas primitif fut le Jurjura non loin d'Alger, tandis que la chaîne des Tedla, vers l'extrémité la plus occidentale et la plus sud de Maroc, est l'original du nom d'Atlas. Mais ce n'est rien encore. Des dires répandus en Grèce plaçaient Atlas, le dieu-mont, dans le pays des Hyperboréens, sur les bords du Danube (voy. Apollodore, I, 197 d'éd. Clavier.) L'Arcadie aussi, ce pays aux montagnes célèbres, dut avoir des monts Atlas, et si les nomenclatures postérieures ne nous montrent point ce nom, cette la-

cune ne prouve rien contre le passé. Les traditions étaient formelles sur un Atlas indigène; et certes la belle Atalante n'est qu'un Atlas femelle, déterminé en animaux forestiers, et par suite en légère et puissante chasseresse. Diane n'est-elle pas louve, lionne, ourse surtout (*Voy.* BRAURON); c'est ensuite la tueuse de loups, d'ours et de lions. Il y a donc incertitude sur la localisation primitive du nom d'Atlas. Un jour peut-être les philologues arriveront à s'en rendre compte en partant des points suivants. De bonne heure le nom d'Atlas fut transporté à des chaînes, à des cimes de la Barbarie actuelle. D'autre part cette appellation ne fut jamais indigène en Afrique. En quelque temps qu'elle ait commncé et quelles que soient les circonstances qui l'aient facilitée, elle y vint de l'Orient. Mais de quel point de l'Orient? De la Grèce propre? Non. Des vagues contrées hyperboréennes, circadanubiennes ou circaborysthéniennes? Non. De la Haute-Asie, de la Transoxane, de l'Inde? Oui; mais elle y vint par l'intermédiaire de la Phénicie. Les colonies phéniciennes de Malte, de Carthage, de l'Espagne ne sont pas comme les colonies phéniciennes en Grèce des contes indignes d'occuper aujourd'hui sérieusement un homme sensé; ce sont des faits historiques, incontestables. Dès lors il devient naturel que des idées indiennes d'origine aient été transplantées par la voie de la navigation de l'Asie antérieure sur les côtes de la Numidie et de la Mauritanie. Des cimes de l'Inde, leur berceau, elles arrivaient en même temps par la route septentrionale qu'ont suivie les grandes émigrations indogermaniques en Scythie, dans le vaste plateau qui commence à la mer Caspienne et qui se termine au Danube; et là, se bifurquant comme l'itinéraire des peuples, elles se projetèrent d'une part vers l'ouest et le nord, de l'autre au sud le long des rives du bas Danube, dans la Thrace, dans la Pélagonie, enfin en Grèce. Un temps vint auquel les Grecs eurent connaissance de l'Afrique occidentale! alors il fallut lier les mythes grecs au dieu africain. Les héros populaires des Hellènes, Hercule, Persée, eurent des relations avec le mont colossal. Leurs courses d'ailleurs les appelaient toujours vers le couchant. Soleils partis de la plage orientale du monde, il faut qu'ils se rendent vers l'Hespérie, l'un vers les noirâtres Gorgones, l'autre vers les paisibles Hespérides, en qui se réunissent les idées de paix, de lune, d'humidité, de nuit à pâles reflets, d'Élysée. Leur père lui-même est parent du Couchant, d'Hespéros. Derrière les monts se cache le soleil; parvenu auprès d'Atlas, le héros de Tirynthe disparaît ou peu s'en faut. Considéré sous ce point de vue, Atlas a le droit d'être placé parmi les Titans, car il est nocturne, il est funeste. De plus les monts sont fils d'Uranus et de Gæa: Atlas est donc aussi de la famille d'Uranus et de Gæa; c'est un Titan. Puis, si l'on promène ses souvenirs sur cette foule de montagnes-divinités, Olympe, Thabor, Amane, Caucase, Albordj, Méron, à l'idée seule de ce dernier, trône de Siva identique à Siva, on voit dans Atlas un Siva occidental subalternisé. Or, Siva se délègue dans les Rakchacas, et les Rakchaças ont leurs analogues dans les Titans. Un mont divin, d'ailleurs, est presque toujours, dans la mythologie transcendante, un grand phalle, symbole de l'être mâle, de l'agent actif des mondes, du Créateur. Un mont et un lac, un îlot et une mer, la terre mâle et l'onde femelle,

voilà l'Ioni-Lingam qu'adorèrent les Hindous, et à leur suite des myriades de tribus. De même joignez au Jurjura, ou au Tedla, ou à la Cordilière, qui les comprend, la mer qui les baigne, et du sein de laquelle ils semblent jaillir, vous aurez un Ioni-Lingam à l'usage de l'Afrique nord-ouest; car la nymphe océanique, épouse d'Atlas, est bien la mer elle-même, quoique la mythologie populaire n'en fasse qu'une Ondine subalterne. L'idée de mont et mer ne tarda pas à se condenser en celle de mont. Atlas est tout : c'est la divinité par excellence, bloc immense où tout se réabsorbe et s'identifie. Divinité, ici, veut dire tous les dieux ou Dieu, le ciel qu'ils habitent, le support gigantesque qui soutient le ciel. Ainsi se lient, dans l'Inde, 1° Siva, 2° le Mérou ou les sept Patalas adéquates au Mérou, 3° les quatre éléphants géants qui prêtent aux sept Patalas l'appui de leur dos, de leurs reins immortels.—Sous le point de vue historique, les évhéméristes ont vu dans Atlas un prince roi de Numidie, de Mauritanie et d'Espagne. Ce prince était astronome, ou si l'on veut astrologue. Chaque nuit il montait à son observatoire montueux pour contempler les astres et suivre de l'œil leurs révolutions. Il découvrit les Pléiades et les Hyades : naturellement on transforma ces étoiles en jeunes filles, en nymphes riantes ou mélancoliques; et, suivant que les Grecs dessinèrent et varièrent leurs combinaisons généalogiques, ces nymphes eurent dans Atlas un père, un oncle, un aïeul. La parenté du mont avec Hespéros n'a rien que de simple. Il n'y aurait d'embarras que pour choisir entre les motifs qui firent créer cette parenté. Fut-ce la position occidentale de l'Afrique, relativement aux Grecs? fut-ce une allusion à l'heure tardive à laquelle Atlas montait sur les flancs du mont homonyme, pour y commencer ses observations? On pourrait aussi revenir au dire des Arcadiens, qui, plus anciens que la lune, juraient qu'Atlas avait vécu, avait observé chez eux. L'Arcadie aurait-elle eu part à ces prétendues découvertes astronomiques que l'hypothèse précédente attribue à la Numidie, et quelle serait sa part? Pourrait-on soupçonner, par exemple, que les Hyades furent vues et annoncées par les Pélasgnes de l'Arcadie, les Pléiades par les naturels de l'Afrique? Pour nous, ce problème nous semble oiseux. Déjà, pourtant, nous nous trouvons dans un cercle bien moins restreint que celui dans lequel nous circonscrivaient ceux dont nous exposons l'opinion. Atlas, pour eux, était un homme, un prince. A présent il peut sembler une dynastie de princes, une corporation savante, une caste sacerdotale habitante de hauts lieux et contemplatrice des astres; enfin, un peuple et même un pays. Atlas-nation serait les Atlantes; Atlas-pays serait l'Atlantide. On sait que selon des traditions égyptiennes reproduites par Platon, jadis avait existé, à l'extrémité occidentale de l'Afrique, un grand pays de ce nom, qui fut depuis submergé par les eaux. Il ne pouvait manquer de se trouver, parmi les modernes, de hardis faiseurs de systèmes qui, là-dessus, échafauderaient des histoires complètes. A leur tête il faut nommer le comte Carli qui, dans ses lettres sur l'Amérique, a consacré toute son érudition à démontrer que les deux mondes actuellement existants furent anciennement en rapport par l'intermédiaire d'une grande série d'îles (ou montagnes subaquées), qui se prolongeaient latitudinairement du

Mexique et des Antilles aux archipels des Canaries et du cap Vert. Là, vivaient les Atlantes ou Atlantides, peuples originaires de l'Amérique continentale, mais qui émigrèrent au loin vers l'est, et qui finirent par jeter quelques ramifications dans l'Afrique septentrionale. Les Atlantes devaient peut-être leur nom à Atlas, leur roi. Sur ce point, Carli ne se prononce pas. Quant à l'existence d'un prince de ce nom, il ne la révoque point en doute. Ce prince était astronome, ainsi que son peuple; mais on peut supposer que c'est lui qui donna l'impulsion à cette branche des études naturelles. D'autre part, l'époque à laquelle son peuple fut puissant ne put qu'être antérieure à l'usage du fer, de l'écriture et de la monnaie. Des rapprochements de ces circonstances, Carli, s'aidant en partie des observations de Fréret, conclut qu'Atlas et Hercule vivaient vers l'an 4600 avant notre ère. Du reste, l'Hercule à qui Atlas apprit l'astronomie (car voilà, dans ce système d'antédiluvianisme, à quoi se réduisent les expéditions tentées au pays des Hespérides), Hercule, disons-nous, n'est plus le fils d'Alcmène, c'est le Djom (Sem ou Chon) Hercule égyptien.— *N. B.* Nous n'avons pas dit un mot ici des idées de Huet, qui voyait dans Atlas et Hercule, Moïse et Josué, pas plus que de celle d'Eumolpe (dans Eusèbe), qui voulait qu'Atlas ne fût autre qu'Hénoch.

2. ATLAS, Ἄτλας, un des deux Cercopes, selon quelques mythologues, qui donnent à l'autre le nom de Candule (*Voy.* ce mot).

ATLITE, Ἀτλίτης, Égyptide, époux et victime de la Danaïde Europome.

ATMABHOU, en samskrit *âme qui existe, âme qui donne l'existence*, et non *âme de la Terre* (Rac. : *atma*, âme, *bhou*, être : terre se disait *bhoumi*), est aux Indes une des épithètes métaphysiques de Brahmâ, proclamé soit l'âme des êtres (individuels) ou l'âme du monde, soit celui qui est. Notez pourtant que le premier sens est plus exact, et que le second s'exprime mieux par Souaïambhou, Souaïambhouva (*V.* cet art.)

1. ATOTHÈS Ier, est le deuxième dynaste de la liste laterculaire des Pharaons, conservée par Eratosthène. On sait que très-probablement les trente-sept Pharaons de cette liste sont les trente-six Décans du système zodiacal. D'après les diverses hypothèses de concordance imaginées, Atothès Ier est ou Chontacré ou Soucho, ou Chontaré Ier, ou même Sothis. Ce dernier nom est, comme on le voit, presque identique.

2. ATOTHÈS II, troisième dynaste de la même liste, est donc ou Seket, troisième Décan du bélier, ou Ptechout de la Balance, ou Chontacré, ou Sith. La grande ressemblance, ou pour mieux dire l'identité de ces deux noms, Sith et Sothis est une des meilleures raisons que l'on pourrait donner à l'appui de l'hypothèse qui identifie ces deux Décans aux deux rois homonymes Atothès.

ATRACIDE, 1° Ἀτρακίδης, Atracidès, Cénée-Cénis; 2° Ἀτρακίς, Atracis, Hippodamie. — *N. B.* On donne souvent en poésie le nom d'Atracides aux Étoliens sur qui régna Atrax.

1. ATRAX, Ἄτραξ, et non Athrax (Ἄθραξ), chef thessalien, fils du dieu-fleuve Pénée et de Bura (une ville d'Achaïe portait ce nom), fonda Atrax en Thessalie (Properce, l. I, él. viii). C'est lui sans doute qui fut le père du célèbre lapithe Cénée-

Cénis, que la mythologie nous montre homme et femme tour-à-tour.

2. ATRAX, Ἄτραξ, roi des Étoliens, fonda aussi une ville d'Atrax, en Etolie, et donna son nom à un fleuve du pays. Il eut pour fille une Hippodamie, sur laquelle du reste les dictionnaires sont muets. On peut être tenté de voir dans Atrax et Hippodamie (mot à mot la domteuse de chevaux) l'Etolie et ses fils les Étoliens, habiles écuyers. Mais peut-être l'Hippodamie étolienne n'est-elle qu'une imitation servile de celle que les légendes argiennes donnent au roi Adraste. Atrax, dit-on, inventa la magie. On attribue cette invention à bien d'autres. En rapprochant toutes les circonstances, ne voit-on pas dans Atrax, personnage tout mythologique, tout d'imagination, un analogue des Atrée, des Adraste péloponésiens, des Adrane de la Sicile, des Ader de la Perse, des Atri, Pradjapati de l'Inde ? Adrane est dieu du feu, et le dieu du feu, qui se nomme Fta, Sidik, Hépheste, ou Vulcain, est, dans la mythologie primitive, le père des Cabires, à la fois mages et métallurgistes.

ATRE, dieu anglo-saxon, était regardé par le peuple comme ne se plaisant qu'à nuire aux hommes; mais on ne lui en rendait hommage qu'avec plus de ferveur. On a présumé que son nom n'est qu'une traduction latine (*ater*, noir) de Tchernoï-Bog, le dieu méchant des Slaves. Nous aimerions mieux y voir un dieu-feu (mais feu funeste); car tel est le sens d'*Adr*... ou *Atr*.... dans les langues orientales.

ATRÉE, Ἀτρεύς, fils de Pélops et frère de Thyeste. L'histoire de ce prince est tellement mêlée à celle de Thyeste qu'on ne peut l'en séparer. En conséquence, *voy.* Thyeste.

ATRÉNESTE, Ἀτρενέστης, fils du cyclope Argès et de Phrygie.

ATRI, autrement Attérien, dans la mythologie hindoue figure à la fois sur la liste des dix Pradjapati et des sept Richis. Il se signala par une pénitence austère sur le mont Trikoudam, où enfin les trois personnes de la Trimourti, Brahmâ, Vichnou et Siva, acccompagnés de leurs femmes (Saraçouati, Lakchmi, Bhavani-Parvati-Ganga) et portés chacun sur leur monture sacrée (le cygne-aigle Hamsa, l'homme-épervier Garoudha et le taureau Nandi), apparurent à ses yeux dans toute leur gloire. « Pénitent, lui dit une voix, « apprends qu'il n'y a entre nous au« cune différence. Si l'on croit en « apercevoir quelqu'une, c'est Maïa « (illusion). L'être se manifeste dans « la création, la conservation et la « destruction, sous trois formes; ces « trois formes ne sont qu'un. Songer « à une d'elles, c'est songer à toutes, « c'est-à-dire à un seul dieu Très-« Haut.... Atri, tu auras des enfants « qui sont des portions de notre « être. » En effet, Anouçouéi, femme du pénitent, devint enceinte, et mit au monde Tibatérien, qui jaillit de l'essence de Vichnou. Une deuxième grossesse, causée par Siva, la rendit mère de Dourouvacen. Enfin Brahmâ lui-même s'incarna dans le sein de l'épouse qui donna le jour à Tchandra ou Sôma (le dieu-lune).

ATRIDES, Ἀτρεῖδαι, Ménélas et Agamemnon, petits-fils d'Atrée. *Voy.* Agamemnon.

ATROME, Ἀτρόμης, fils d'Hercule et de la Thespiade Stratonice. Ce mot veut dire *sans peur*.

ATRON, Ἄτρων; c'est le même qu'Atreneste.

ATROPOS, Ἄτροπος, est celle des trois Parques qui coupe le fil de

la vie. Son nom veut dire *inflexible*. *V.* Parques.

ATSIEGATFÉ, dieu lapon, le même que Toratouros-Bodné.

ATTABÉIRA, était dans l'île d'Haïti la mère de l'Être-suprême, une vraie Bouto antilienne. On lui donnait encore quatre noms, savoir : Guacarapita, Guacamonoan, Mamona, Tiella. Les Zèmes (ou dieux) de la chasse, de la pêche, de la santé, des saisons, lui obéissaient. On a cru reconnaître Attabéira dans une statue de femme, précédée de deux Zèmes, dont l'un semble remplir près d'elle les fonctions de héraut, tandis que l'autre s'apprête à punir ceux des célestes sujets d'Attabéira qui tarderaient à se rendre à son appel.

ATTÉRIEN. *V.* Atri.

ATTÈS, ATTIN. *V.* Atys.

ATTHIS, Ἀτθίς, l'Attique personnifiée, est dite en mythologie fille de Cranaüs, et mourut vierge. Évidemment le père et la fille sont imaginaires, tout aussi bien que les deux sœurs d'Atthis, Cranaâ et Cranechme (*Cranæchma* en latin, en grec Κραναίχμα). Voici le vrai sens de ces mythes. La totalité du territoire se nomme Attique (en mythologie Atthis); la côte (Actée; Ἀκτή), c'est Actée; la partie rocailleuse, c'est à volonté Cranaüs ou les deux nymphes cranaennes Cranaâ et Cranechme. La plaine fertile qui s'étend entre la côte et les montagnes se nomma *Pédias*, et n'eut point d'analogue parmi les filles de Cranaüs : c'est que Cranaüs est placé à une époque antérieure à l'importation de l'agriculture en Attique; le pays n'avait encore que des bergers montagnards ou des pêcheurs riverains. On comprend sous ce rapport la virginité d'Atthis, que du reste on a rapprochée de Minerve (Athânâ ou Athênê). Cette fable n'a rien de pélasgique ni de primitif. *Voyez* M. d'Eckstein, *le Cathol.*, t. XVI, p. 406, etc. — Atthis s'écrit aussi pour Atys.

ATTIN, Neptune scandinave, le même qu'Odin.

ATYMNE, Ἀτύμνιος, fils de Jupiter et de Cassiopée, fut le favori de Sarpédon. Quelques traditions l'identifiaient à ce jeune Milet, dont l'extrême beauté causa la désunion des trois frères Minos, Rhadamanthe et Sarpédon (Schol. d'Apollonius, II, 178). — Trois autres Atymne, furent l'un fils d'Émathion et de la nymphe Pédasis ou Pégasis (Quintus de Sm., III, 300); le second, frère d'Europe (Gortyne l'honora comme un dieu après sa mort); le troisième, fils du roi lycien Amisodare. Il vint avec Maris son frère au secours de Troie, assiégée par les Grecs, et fut tué par Antiloque (*Iliade*, XVI, 317).

ATYS (en grec Ἄτυς, Ἄτυος, en latin Atys, *Atyos*), que l'on trouve écrit Athis, Atthis, Atthin, Atin, Attin, était le dieu-soleil de la Phrygie, comme Adonis le dieu-soleil de la Phénicie. Comme ce dernier, il est l'amant d'une déesse; comme lui il périt victime d'une mort prématurée et déplorable; comme lui il ressuscite, mais languissant, impuissant, et pâle image de lui-même; comme lui, enfin, il donne lieu à des fêtes mi-parties d'allégresse et de deuil. Toutefois il y a entre les deux divinités solaires cette différence, qu'Atys, bien plus encore qu'Adonis, apparaît comme le subordonné, le servant de la déesse qui l'aime et qui daigne l'élever jusqu'à elle; et ici, notons que généralement en Égypte, ou dans les contrées voisines, la voix des prêtres et le style des légendaires proclament la prééminence du soleil dans le système

planétaire, tandis qu'à mesure qu'on arrive dans l'Asie Mineure, dans la Crète, dans l'Occident, la terre usurpe dans les croyances théologiques un rang suprême qui ne lui appartient pas, et relègue le soleil à un poste secondaire. C'est ainsi que, selon le vieux système de Ptolémée, la terre, stable et fixe au centre de l'univers, voit le reste des corps célestes flotter dans l'espace pour son service et poursuivre leurs évolutions autour d'elle, tandis que, pour nous et pour les anciens Égyptiens, l'immobilité, la majesté, la primauté, appartiennent au soleil, dont la terre n'est plus que l'humble satellite. Fré, Baal, sont des dieux-soleils à la façon de Copernic; Adonis et Atys, surtout le dernier, des dieux-soleils à la façon de Ptolémée. Cependant les légendes d'Adonis et d'Atys diffèrent beaucoup dans les détails; et de plus, nous devons avertir que le caractère du culte phénicien a subi de graves altérations dans la Phrygie, soit à cause de la différence des deux races qui habitent les deux sols, soit même par suite de la différence des légendes. —Passons à présent aux diverses narrations des mythographes, et d'abord faisons saillir les divergences. 1° Selon les uns Atys aurait été un prêtre de Cybèle, selon les autres ce n'est qu'un berger. 2° Selon les uns il est aimé de Cybèle, la grande déesse, la grande mère, la reine par excellence au dire des Phrygiens; selon les autres, c'est la monstrueuse Agdistis, sa mère, qui conçoit pour lui une passion furieuse. Quelques-uns, au contraire, supposent que c'est à un roi de Phrygie que sa beauté inspire un amour insensé. 3° Selon les uns, la déesse ou la reine qui veut l'attacher à elle exige du jeune pâtre un serment d'éternelle continence; suivant les autres, il ne s'agit que de lui être éternellement fidèle. 4° Selon les uns, Atys dédaigne les offres de la déesse (ou du roi); selon les autres, il aime ailleurs; et parmi ces derniers les uns le supposent infidèle, tandis que les autres supposent que jamais il n'a eu de relations intimes avec la déesse qui l'attache à son service. 5° Selon les uns, l'amante d'Atys se nomme Nana ou Sangaride, c'est-à-dire fille du fleuve Sangare, tandis que, selon une légende particulière, la fille du fleuve Sangare serait sa mère. Selon les autres, c'est la fille du roi phrygien Méon : elle s'appelle Agdistis. Mais ici même réflexion que ci-dessus, Agdistis figure aussi parmi les ancêtres d'Atys. 6° Enfin, selon les uns, ce caractère d'efféminati on que tous reconnaissent dans Atys (ἡμίθηλυν Ἄττιν, Anac.) est de l'impuissance; selon les autres, il provient de la castration, et cette castration elle-même est proclamée tantôt volontaire, tantôt commise sur le jeune dieu par une main étrangère, divine ou humaine, n'importe.—Voici de quelle manière ces divers éléments se groupent et se fondent dans des récits suivis. Jupiter dormait : un songe impur l'agite : du haut de l'Olympe une écume divine tombe sur la terre, et donne naissance à un génie hermaphrodite que l'on nomme Adagoüs ou Agdistis. Mais les dieux, qu'épouvante son aspect, lui retranchent l'organe viril, qui bientôt, prenant racine en terre, se métamorphose en un magnifique amandier. Arrive la nymphe, fille de Sangare : émerveillée à la vue des fruits mûrs qu'étale l'arbre né d'Agdistis, elle en cueille un et le met dans son sein. Mais le fruit disparaît aussitôt : la nymphe est enceinte, puis donne le jour au bel Atys, qu'elle expose à l'instant dans

les bois (*Voy*. Pausanias, liv. VII, ch. 17). Ici commencent les aventures propres au héros, que la tradition précédente nous donne comme issu de Jupiter, tandis qu'une autre (relatée aussi par Pausanias) le suppose fils d'un prêtre nommé Calaüs. Abandonné dans le désert, Atys fut, dit-on, soigné par un bouc (*atag* en phrygien), puis recueilli par des bergers. Arrivé à l'adolescence, il devint si beau qu'Agdistis sa mère en fut amoureuse. Le jeune pâtre ne songeait point à elle; envoyé à Pessinonte, il allait y être uni à la fille du roi, lorsque tout-à-coup Agdistis, furieuse, s'élance dans le palais, que font retentir les chants de l'hyménée, et se jette sur Atys, à qui sa vue inspire un délire soudain. Dans sa démence, ou pour se soustraire à des empressements odieux, il se mutile. Agdistis, désespérée, se repent alors de sa conduite, et demande à Jupiter, pour toutes les parties du corps d'Atys, le privilège de l'incorruptibilité. Dans un autre temple (*voy*. Arnobe, *Cont. les Nat.*; Lucien, *Sacrif.*; Tertull., *Apologét.*, ch. 15) ce n'est plus un monstre androgyne presque privé du sexe mâle qui aime Atys, c'est Cybèle, Cybèle, reine de Phrygie. Quoique simple berger, Atys se refuse aux sollicitations de cette vieille souveraine. Plus tard il obtient en mariage la fille d'un autre prince de Phrygie. Mais Cybèle n'est point morte : il redoute son courroux. La veille de la cérémonie on ferme les portes de Pessinonte. Vaine précaution! la vieille reine arrive à la tête de ses troupes, force les portes de la ville, et, tandis que ses soldats massacrent et pillent, se précipite sur Atys, qui cherche en vain à se cacher sous un pin, et le punit de ses mépris en le dépouillant de la virilité. Agdistis (tel est le nom de la fiancée) se tue de désespoir. Suivant les traditions sur lesquelles écrivait Servius (*Comm. sur l'Enéide*, liv. IX), ces accès d'une jalousie frénétique et barbare étaient attribués aussi à un roi de Phrygie. Embrasé d'une passion criminelle pour Atys, le plus beau et le plus jeune des servants de Cybèle, il inspire tant d'effroi à l'adolescent, que celui-ci s'enfonce dans les forêts les plus obscures. Mais bientôt le roi est à sa poursuite; il va le saisir, et Atys, qui ne voit plus de moyen d'échapper à son persécuteur, le mutile de ses mains; le roi, blessé, se venge de lui par des violences de même nature : tous deux tombent mutilés, expirants. Cependant les autres prêtres de Cybèle cherchent le funeste objet des amours du roi; ils le trouvent près de rendre le dernier soupir sous un pin; ils l'emportent dans le temple. Mais en vain on lui prodigue les soins les plus attentifs, il meurt. Cybèle veut qu'il soit enseveli dans son temple, institue des fêtes de deuil, et ordonne aux Galles, ses prêtres, de s'assimiler par un eunuchisme volontaire au sort du jeune homme qu'elle vient de perdre. Chez Ovide (*Fastes*, liv. IV, v. 180, etc.), Cybèle devient amoureuse du jeune Atys, et pour l'attacher à sa personne elle l'attache à son temple. Atys, comblé des faveurs de la déesse, jure de ne jamais la trahir pour une autre. Mais la fille du fleuve Sangare lui fait oublier ses serments; il va l'épouser, quand Cybèle, instruite de l'infidélité qu'il prépare, fait périr la nymphe, en pratiquant des incisions mortelles sur un arbre auquel la vie de celle-ci est attachée. Atys, furieux, s'empare d'un caillou, et se mutile. Une variante légère suppose que c'est à une

fille de roi qu'il va s'unir dans le palais de ses pères, lorsque l'apparition inattendue de la jalouse Cybèle le met hors de lui. La même frénésie agite l'âme de son beau-père, et tous deux se mutilent mutuellement. Enfin, un troisième récit, conservé par l'empereur Julien (*Disc.* V), présente l'infidélité d'Atys comme consommée. C'est avec une nymphe et dans une grotte qu'il fausse la foi promise à Cybèle. Mais la cruelle déesse lui a donné pour gardien un Corybante; et celui-ci, n'osant dénoncer le jeune homme, engage un lion roux à dévoiler le mystère à la grande déesse de la Phrygie. Une seule de ces antiques traditions nous présente Cybèle comme jeune; c'est celle qui fait de cette déesse la fille du roi phrygien Méon et de Dindymène. Exposée par son père, et miraculeusement préservée de la mort, elle devient dans la suite éperdument amoureuse d'Atys. Méon, en courroux, tue l'amant audacieux, et force la jeune princesse à la fuite. Ailleurs c'est le maître des dieux, Jupiter, qui devient jaloux d'Atys. Dans son ardeur de vengeance il envoie contre lui un sanglier, dont la dent le fait périr. Ce moyen rappelle le mythe d'Adonis, qui meurt de même dans une forêt du Liban. Nous ne pouvons enregistrer à la suite de celles-ci toutes les variantes de Lactance, de S. Augustin, de Servius et d'Arnobe. Les mêmes traits fondamentaux se retrouveront toujours et annonceront de reste qu'au fond de tout ceci il n'y a qu'un même thème, retourné et brodé de cent façons : une vieille qui sollicite de l'amour, un jeune homme qui la repousse ou qui ne la tolère que pour faciliter des infidélités, puis, pour dénouement de tout ce drame, résection de l'organe coupable, ou, même, mort de l'infidèle.—Au milieu d'une foule de détails plus ou moins épisodiques, le pin joue un rôle essentiel; vagnement une idée de résurrection, de permanence, plane sur ce narré lugubre. Ainsi, dans la première légeude, si l'incestneuse Agdistis ne peut rendre à la vie le jeune homme dont elle a causé la mort, du moins elle obtient du roi des dieux que ses membres seront à jamais incorruptibles. Suivant les autres légendaires, ou Atys semble avoir encore à vivre comme l'ombre de lui-même, ou bien, après trois jours de recherches vaines et de lamentations, on retrouve ses membres (comparez Adonis et Osiris), ou enfin il parcourt l'univers, revêtu d'habits de femme, célébrant les orgies, instituant partout les fêtes de Cybèle ou de Rée, que plusieurs mythologues confondent mal à propos, et contant sa malheureuse aventure. C'est sous l'influence de ces deux idées générales que fut organisée la fête d'Atys. Elle se prolongeait pendant trois jours, et commençait au 21 mars, le jour même de l'équinoxe de printemps. Le premier jour était consacré aux cérémonies du deuil. On enlevait solennellement le pin au milieu duquel était suspendue l'image d'Atys, et on le transplantait dans le vestibule du temple, quelquefois dans le temple même de la déesse. De là ces mots « l'arbre entre » (*arbor intrat*, εἰσέρχεται ἡ πίτυς), par lesquels le langage religieux désignait également et le jour et l'acte symbolique qui le caractérisait. Souvent, du moins selon Firmicus, c'était un acteur vivant qui figurait Atys sur le pin. Les prêtres pratiquaient sur l'arbre sacré diverses incisions, soit en commémoration de la nymphe que Cybèle avait tuée en déchirant l'arbre auquel sa

vie était attachée, soit comme allusion aux opérations cruelles qu'Atys avait pratiquées sur lui. Au pied de ce pin, qui joue un si grand rôle dans le mythe comme dans le culte d'Atys, était couché un bélier ou un agneau (conf. sur tous ces détails, Pline, *Hist. nat.*, liv. XVI, ch. x et xv; Arnob., *Cont. les Nat.*, V; Sainte-Croix, *Rech.* etc., t. I, p. 85). Le deuxième jour était comme une fête de transition. Des cors, probablement aussi des tambours, retentissaient et formaient une harmonie sauvage, dont les sons graves et sourds semblaient participer à la fois de la douleur et de l'espérance (Aristid., *Musiq.*, III, p. 147; et comp. Hemsterhuys, *sur Lucien*, t. II, p. 181). Enfin, Atys était retrouvé; la joie ne connaissait plus de bornes : les Hilaries (tel est, en grec, le nom de de ce troisième jour des fêtes d'Atys) étaient solennisées par les actes les plus extravagants. Aux sons des cornes succédaient ceux des cymbales, des crotales, des fifres : des danses folles, que nul rhythme, nulle cadence ne réglait, puis des danses armées : des couteaux dans les mains des prêtres, des torches de pin, des cheveux épars, des excursions sans but et sans plan : puis tout-à-coup des combats, des blessures, d'effroyables mutilations. Ainsi, le fanatisme reproduisait sur lui-même le cruel dénouement de l'histoire d'Atys, Toutefois le jour des Hilaries n'était pas, plus que tout autre, consacré par ces mutilations, dont l'eunuchisme était la suite. D'ordinaire, dans cette dernière journée, les prêtres se contentaient de se blesser bras et jambes. Pour la castration, tous les jours de l'année étaient bons. De plus, il est essentiel de noter que cette pratique, regardée sans doute comme le nec plus ultra de la perfection, n'était obligatoire que pour le chef des prêtres de Cybèle. Le reste du corps sacerdotal n'était tenu qu'à une stricte observation du célibat, encore le précepte fut-il souvent violé, et la continence fut-elle au fond regardée comme purement facultative, sauf, dans certaines journées, et certaines semaines de solennité. Nous ne pouvons nous étendre davantage ici sur les prêtres d'Atys, qui sont plutôt les prêtres de Cybèle, et qui se divisaient en Galles, Curètes et Corybantes. Le grand-prêtre, nommé Archigalle, était regardé comme le successeur et le représentant d'Atys. Pour les autres détails, *voy.* l'art. Cybèle.—C'est principalement en Phrygie qu'était adoré Atys, et c'est là qu'incontestablement son culte, tel que nous venons de le décrire, prit naissance. Mais, comme Cybèle sa vieille amante, il fut admis dans la Grèce, puis dans tout l'Occident. L'Italie, Rome le virent fleurir pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, quoique les Galles et les Métragyrtes, ses successeurs et ses missionnaires, fussent les derniers des hommes. Il avait même des temples en commun avec la déesse de Pessinonte, et tels furent celui de Dymes en Achaïe (Pausanias, liv. VII), et celui de Patras dans la ville basse. Il est vrai que dans ce dernier il n'avait pas de statue. Du reste on ne peut douter qu'à cette époque, où l'éclectisme et le syncrétisme présidaient à tous les débats intellectuels, autant le culte populaire dégénérait aisément en momeries stupides, en viles superstitions, en débauches grossières, autant les mystères durent ennoblir, épurer, spiritualiser l'ancienne doctrine sacerdotale, et peut-être modifier les rites. Mal-

heureusement, sur ce point, nous sommes réduits à conjecturer. Les écrivains païens du troisième et du quatrième siècle parlent des mystères d'Atys avec une affectation de respect et de transcendantalisme, qui dispose à ne point croire qu'originairement on eût songé à tout ce qu'ils laissent entrevoir et soupçonner. En conséquence, ne nous occupons plus que des interprétations qu'il est possible de donner au mythe d'Atys. La nôtre est connue. Évidemment Atys représente le Soleil, et c'est à juste titre que Martianus Capella le rapproche d'Apollon, l'abbé Lauri de Bacchus, Dupuis d'Adonis, puisque tous ces dieux sont autant de formes du soleil. Seulement il apparaît avec moins d'éclat, de force, de liberté : l'amante est plus que l'amant. D'autre part, l'amante est vieille, et l'amant infidèle. Notre imagination traite facilement la terre de vieille planète, tandis qu'à nos yeux le soleil, quoique tout aussi vieux, et peut-être plus vieux qu'elle, est éternellement jeune, éternellement beau, même à cette époque où, quittant l'hémisphère supérieur, il est qualifié de moribond, d'impuissant. En vain l'homme se plaint un instant de voir la végétation arrêtée et la force génératrice morte : le retour du bel astre dans l'hémisphère supérieur transforme bientôt les pleurs en cris d'allégresse, et l'impuissance, l'eunuchisme d'Atys n'est point irremédiable comme l'impuissauce des castrats volontaires qui ont cru l'imiter par une opération dont l'effet subsistera tant qu'ils vivront. La pomme de pin, l'amande qui produit un enfant, sont en partie des conceptions d'un autre genre, et symbolisent, comme l'œuf chez les Phéniciens et les Hindous, la génération primitive, antérieure aux reproductions normales, dont l'ensemble forme l'ordre de choses actuel. Néanmoins on aurait tort de perdre de vue le rapport qu'il peut y avoir entre la floraison si précoce de l'amandier et le retour du soleil. Les explications sidériques de Dupuis sont comme presque toutes celles auxquelles il se livre, trop subtiles et trop peu naturelles, quoique au fond il puisse s'y trouver un peu de vrai. Les lions de Cybèle, dit-il, et plus particulièrement le lion roux qui va révéler à la déesse l'infidélité de son amant, tirent leur origine du lion céleste dans lequel le soleil, Atys, a son origine. Le bélier ou l'agneau que l'on voit couché au pied du pin auquel est lié Atys, rappelle invinciblement le premier signe du zodiaque, celui qui ouvre l'année, celui dans lequel se trouve le soleil lors du commencement du printemps, lors de l'équinoxe de mars. Enfin ce bouc, ou plutôt cette chèvre, qui allaite le fils de la nymphe, se joue aux cieux près du fleuve céleste, que rien n'empêche de prendre pour l'original du Sangare. Les anciens eux-mêmes avaient senti que les aventures d'Atys et de Cybèle ne pouvaient s'expliquer que par l'allégorie. Mais par quelle allégorie? c'est sur quoi ils variaient. Cependant Macrobe (*Sat.*, liv. I, ch. 21), comme Mart. Capella, que nous avons nommé plus haut, se prononce nettement sur l'identité du soleil et d'Atys, dont la résurrection ne lui semble que la traduction phrygienne des résurrections d'Haroëri, d'Adonis, etc., ce que le choix seul de l'époque de la fête indique déjà. S. Athanase convient que les païens instruits savaient que toute cette légende avait trait au soleil, aux astres et à la nature. Varron, mentionné par S. Augustin (*Cité de Dieu*,

liv. VII, ch. 23, 24 et 25), y voyait une personnification de l'ordre du monde, et cherchait dans les diverses propriétés de la terre (solidité, stabilité, figure, etc.) et dans les villes dont elle est couverte les éléments du mythe où elle joue un si grand rôle. Jules Firmicus (*Profan. de err. relig.*, p. 7), sans entrer dans les mêmes détails, énonce bien clairement le même principe, lorsqu'il dit que les Phrygiens ne reconnaissaient dans leur légende favorite qu'une suite de faits physiques présentés avec les couleurs et les formes de l'allégorie, et le spécialise eu disant qu'il s'agit des moissons et des fruits. Porphyre s'était placé sous un point de vue encore plus particulier, et voulait qu'Atys fût l'emblème non pas des fruits, mais des fleurs si frêles, si promptes à éclore, plus promptes encore à se faner et à mourir. Il le rattachait ainsi au bel Adonis, dans lequel il reconnaissait les fruits (*voy.* dans Eusèbe, *Prépar. évangél.,* liv. III, ch. 11). Enfin Julien, dans un Discours ex professo sur Cybèle et Atys, rapporte tout le culte d'Atys à sa théorie des formes imprimées à la matière, et poursuit jusque dans les détails les plus minutieux l'explication du mythe ainsi que des cérémonies. Dupuis en a donné une analyse suffisante dans le chap. 1er du *Tr. des myst.* (*Orig. des cultes*, t. IV, p. 179-182). Évidemment, une interprétation si complète est fausse, par là même qu'elle est trop complète et qu'elle veut voir jusque dans les détails, broderies élégantes et luxe fragile de l'imagination, autant de symboles profonds et savamment calculés. Il n'en est pas moins vrai que comme Adonis, que comme Osiris, Atys, dans un sens cosmogonique au-dessus de la sphère sidérique, joue le rôle de Démiurge inférieur.—Atys est représenté ordinairement sous les traits d'un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien semé d'étoiles; un pantalon étroit, dont l'étoffe est bizarrement variée par des nœuds, des crevés et des rouleaux, serre ses cuisses et ses jambes; dans sa main gauche est une verge symbolique, qui tantôt ressemble à la houlette du berger, tantôt peut être prise pour le sceptre d'un roi; la flûte aux sept tuyaux charge sa main droite; quelquefois un collier de perles brille à son cou. Ses vêtements entrouverts laissent apercevoir l'absence totale des organes de la virilité.—Six autres Atys sont : 1° Un suivant de Phinée, tué par Persée; il avait pour mère la nymphe Limnace, et portait le surnom d'Indien, parce qu'il avait reçu le jour dans une grotte sur les bords du Gange : d'autres le font naître en Syrie. 2° Un fils d'Hercule et d'Omphale. 3° Un fils du roi de Lydie Cotys; il fit conduire une colonie de Lydiens en Toscane par Tyrrbène, son fils, qui donna son nom à la bande dont il était le chef. 4° Un Thébain, tué par Tydée au moment où il allait épouser Ismène, fille d'OEdipe. 5° Un jeune Troyen, compagnon d'Ascagne, et que Virgile signale comme la tige de la maison romaine Atia; la mère d'Auguste était de cette famille. 6° Un roi d'Albe, fils d'Alba et père de Capys, selon Tite-Live, I, 3.

AUCHENT (qu'on écrit aussi Auschent), divinité des Pruczi (anciens Prussiens), présidait à la santé et aux maladies. Ce nom ressemble singulièrement et à celui de l'Ized persan Houcheng ou Achéching, et à celui du héros cabiroïdique Jasins ou Jasion (*Voy.* Achéching), ainsi qu'à Hygie (Hartknoch, *Diss.* VIII *de variis reb. pruss.*).

AUCHMÈIS, Ἀυχμήεις, *négligé, sale*, surnom de Pan.

AUDHRIMNER est, dans la mythologie scandinave, le cuisinier des Ases, ainsi que des héros qui peuplent l'immensité du Valhalla. Tous les matins il fait cuire, dans la marmite colossale Eldhrimmer, le gigantesque sanglier Sœrimner, qui seul suffit à la nourriture des êtres divins et qui, le lendemain matin, se retrouve tout entier.

AUDOUMBLA ou AOUDOUMBLA (trois syllabes seulement), vache primordiale de la mythologie scandinave, apparut dans le vide immense nommé Ginmourgagah, à l'instant où les masses congelées qui remplissaient l'espace commencèrent à se fondre. Quatre ruisseaux de lait s'échappèrent de ses mamelles, et allèrent alimenter le géant de glace Imer, la première des créatures. Audoumbla elle-même trouvait un aliment dans les blocs de givre et de glace salés que chaque instant amollissait, et dont elle ne cessait de lécher la surface. Au bout d'un jour, les cheveux commencèrent à poindre sous sa langue; le lendemain, une tête entière parut; le surlendemain, un homme sortit de la glace. Ce fut Boure, l'Adam des peuples scandinaves.

AUDOUN, c'est-à-dire *dévastateur* (d'*Audou*, dévastation), surnom du dieu scandinave Odin. — Un fils de Noti (la nuit) et de Naglfar, son premier mari, se nomme aussi Audoun dans la mythologie de l'Edda.

AUERBODA (*myth. scandin.*), de la race des géants habitants des montagnes, eut pour époux Gimer et pour fille Gerdour, la plus belle de toutes les femmes.

AUGÉ, Αὔγη (on écrit aussi AUGÉE et AUGÈS), fille du roi arcadien Alée et de Néère, ayant été séduite par Hercule, exposa Télèphe, son fils, dans le bois de Minerve-Alée, non loin de Tégée. Bientôt une horrible famine désola le pays, et l'on ne tarda pas à retrouver l'enfant que ses vêtements firent reconnaître pour le fils d'Augé. Alée punit sa fille en la livrant à Nauplius (le navigateur en général) qui la conduisit en Mysie à la cour de Teuthras. Ce prince l'avait adoptée quand Télèphe, poussé en Mysie par la voix de l'oracle qui lui avait dit que là il retrouverait ses parents, défit les ennemis de Teuthras et obtint en récompense la main d'Augé, que le roi avait promise à celui qui délivrerait ses états de l'invasion. Augé, qu'un secret pressentiment éloignait de ce mariage, résolut de tuer Télèphe la nuit des noces; mais les Dieux ayant envoyé un dragon pour les séparer, dans son étonnement, elle laissa tomber le glaive. Télèphe le ramassa, et déjà il le levait sur sa mère, quand celle-ci laissa échapper de sa bouche le nom d'Hercule. Une explication s'ensuivit, et Télèphe épousa, au lieu d'Augé, Argiope, fille de Teuthras. Quelques-uns ont fait d'Augé la femme de Teuthras, ce qui n'empêche pas qu'il promette de la céder à son libérateur. Selon Hécatée (dans Pausanias, VIII, 4), Alée, instruit de la faiblesse de sa fille, la fit enfermer avec Télèphe dans un coffre, que l'on abandonna ensuite à la mer. Ainsi livrés aux flots comme Danaé et Persée, la princesse arcadienne et son fils abordèrent au rivage de Mysie, comme ceux-ci aux plages nues de Sériphe. Enfin, chez quelques mythographes, Augé est fille de Priam, ou même d'un roi gète nommé Sagille. Du reste, on en fait toujours l'épouse ou la maîtresse

d'Hercule. Pour les figures d'Augé, *Voy.* l'art. Télèphe.

AUGIAS, et selon quelques-uns Augéas, (d'où cn a fait aussi Augée), Αὐγείας, roi des Épéens eu Élide, avait pour père le soleil (en grec Hélios, Ἥλιος) et pour mère Iphiboé (mieux Iphinoé) ou Naupidame. D'autres le donnent pour fils d'Hélée (Ἥλειος, nom qui, en effet, se rapproche beaucoup d'Hélios et qui d'ailleurs rappelle l'Élide). Une troisième tradition la plus plausible de toutes, selon Clavier (*Hist. des prem. temps de la Gr.*, I, 212, 213), le fait naître du roi lapithe Phorbas (auquel on a substitué Neptune) et d'Hyrmine. Augias se trouve aussi petit-fils d'Endymion et père de Molione. Dans sa jeunesse, il prit part à l'expédition des Argonautes. Plus tard, il ravit un bel attelage au chef éléen Nélée, qui régnait à Pylos, et dont même quelquesuns ont fait son aïeul en supposant Hyrmine fille de Nélée. Les Pyliens pour se venger infestèrent le territoire des Épéens. Bientôt, des combats plus graves eurent lieu. Augias n'y eut pas l'avantage. L'évènement le plus célèbre de sa vie mythologique est son aventure avec Hercule. Dans le temps où la gloire de ce héros était à son apogée, Augias le supplia de venir nettoyer les étables de ses trois mille bœufs. Hercule, à qui d'ailleors Eurysthée en avait intimé l'ordre, entreprit le travail, et grâce aux eaux du fleuve Alphée qu'il fut assez habile ou assez heureux pour détourner, il vint à bout de son entreprise. Augias alors refusa d'acquitter le salaire convenu (la dixième partie de ses troupeaux) sous prétexte qu'Eurysthée, ayant ordonné ce travail au héros, il était obligé de l'exécuter gratis. Il fit plus: Phylas, son fils, qu'il avait choisi pour arbitre entre Hercule et lui, s'étant décidé en faveur du valeureux Tirynthien, Augias le chassa ignominieusement de sa présence. Hercule déclara la guerre au prince parjure, et fut d'abord défait par les Épéens que commandaient les Molionides, neveux d'Augias; mais peu de temps après (quelques-uns disent cinq aos), ayant réussi à les faire périr dans une embuscade, il revint fondre sur le royaume d'Augias, saccagea Élis, sa capitale, et donna ses états à Phylas. Dans quelques auteurs, on voit Augias conserver le trône, même après la prise d'Élis. Il mourut, dit-on, dans un âge très-avancé, laissant, outre le prince que nous avons déjà nommé, deux fils, Euryte et Agasthène et une fille, la belle Agamède. Oxyle lui fit élever des autels comme à un demi-dieu. Nous ne pensons pas que l'on puisse contester la réalité historique d'Augias, sinon comme roi, du moins comme représentant de la race épéenne; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le nom d'Augias (αὐγή, splendeur), celui du dieu qu'on lui donne vulgairement pour père, celui de l'Élide, le char ravi à Nélée, les magnifiques troupeaux de bœufs (qui rappellent les bœufs de Géryon, de Persès, du Soleil, en Sicile) démontrent assez que l'histoire primitive et pure a été encadrée dans des thèmes solaires épiques rédigés à l'avance. Quant au fond historique de la légende, il faut y voir : 1° la lutte des Éléens Épéens établis à Élis sur l'Alphée (et à Pylos, sur le Ladon?) contre les Éléens Pyliens établis à Pylos en Triphylie; 2° les efforts constants des princes d'Argos, sinon pour conquérir, du moins pour soumettre toutes les régions du Péloponèse. Dans cette deuxième guerre, la plus grave sans contredit, Augias avait réuni à ses troupes des auxiliaires

thessaliens, commandés par Amarynceé; Hercule, de son côté, s'avançait à la tête d'une armée composée d'Arcadiens et d'Argiens.

AUGUSTE, C. Julius Cæsar Augustus, premier empereur des Romains fut divinisé de son vivant. Voy. *Biographie univ.*, III, 42.

AULA. *Voy.* Aura.

AULÈTE, Αὐλήτης, chef tyrrhénien, servait dans l'armée d'Énée et fut tué par Messape, un des chefs de l'armée rutule (*En.*, XII, 290).

AULI, divinités madécasses dont les Ompanorates (prêtres de Madagascar) fabriquent, puis vendent les images comme donnant la richesse à ceux qui les possèdent, éloignant les dangers et prédisant l'avenir.

AULIS, Αὖλις, une des déesses praxidiennes que l'on honorait à Haliarte, en Béotie, était censée fille de Jupiter et de Thébé. Elle donna son nom à la petite ville maritime si célèbre dans la mythologie par sa position vis-à-vis de Chalcis, en Eubée, et par le long séjour qu'y fit la flotte grecque retenue par les vents (*N. B.* Aulide n'est pas un pays, quoique, conformément aux exigences grammaticales de son temps, Racine ait dit *en Aulide*). C'est à tort que Servius a fait d'Aulis une petite île. Le port d'Aulis était capable de contenir cinquante vaisseaux à l'époque de l'empire romain. On peut dès-lors comprendre sans peine qu'il ait pu en contenir de mille à douze cents, tels qu'on les faisait du temps des Atrides et de la splendeur d'Ilion. — On trouve aussi une Aulis, fille d'Évonyme. Elle ne peut différer de celle-ci. Enfin, Minerve comme inventrice de la flûte (aulos, αὐλός) porta aussi ce nom.

AULON, Αὐλών, d'Arcadie, fils de Tlésimène, avait en Laconie un hérôon que Pausanias vit de ses yeux (Pausanias, III, 12). — Une ville du Péloponèse porta le même nom.

AULONIADES, Αὐλωνιάδες, nymphes des vallons (*aulôn*, vallon).

AULONIOS, Αὐλώνιος, Esculape, honoré à Aulon.

AULRUNA, une des suivantes des Valkiries. *Voy.* Souanvita.

AUNE, Aunes ou Aunus, chef italiote, qui servit dans l'armée d'Énée, tomba sous les coups de Camille. — Son père, qu'on nomme comme lui Aonus, et qu'on donne comme habitant l'Apennin, ne diffère pas sans doute d'un Auoès, roi de la Daunie. On voit combien tous ces noms ressemblent à Daunus, Daunie et Dauniens. Toutefois, nous ne croyons pas que l'on doive y attacher la moindre importance historique.

AURA (et non Aula), Αὖρα, fille de Lélas et de Péribée, fut une des nymphes de la suite de Diane. Sollicitée par Bacchus et après une longue résistance, agitée par des rêves voluptueux que lui envoyait Vénus, elle devint involontairement coupable et accoucha de deux jumeaux. A peine furent-ils nés, que dans son désespoir elle dévora l'un et se jeta avec l'autre dans une fontaine voisine. Jupiter, par pitié, la métamorphosa elle-même en fontaine (Nonnus, *Dionysiaq.*). On a cru reconnaître Aura dans une pierre gravée (Beger, *Thesaurus Brandeb.*, I, 194) qui représente Vénus planant sur une belle dormeuse.

AURÆ, au pluriel, vents légers, brises, étaient représentées dans les peintures antiques avec de longues robes et des voiles flottants. C'est surtout à ce dernier caractère qu'on les reconnaît. On ne peut guère assigner l'époque à laquelle ces divinités si évidemment allégoriques com-

mencèrent à être en vogue chez les Romains et peut-être chez les Grecs; car Αὖραι a le même sens en grec qu'*Auræ* en latin. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit dans Ovide (*Métamorph.*, VII, 794, etc.) Céphale appeler vingt fois Aura pour le rafraîchir, et que, moins d'un siècle après Ovide, Pline indique comme faisant de son temps l'admiration des Romains deux statues d'Auræ.

AURIGÈNE, Aurigena, c'est-à-dire *né de l'or*, Persée. *Voy.* ce nom.

AURINIE, Aurinia, prophétesse germaine, est nommée dans Tacite (*Mœurs des G.*). On ignore quand elle vivait, et les commentateurs varient sur son nom qu'ils écrivent Flurinie ou Alnrinie. Le premier nous reporterait à Flaurone, déesse des prairies, le second aux Aliorunes que Jornandès donne comme les devineresses des Germains (*Hist. des Goths*, 24), ou aux Alrunes, les lettres comme fétiches. Une île des côtes atlantiques de la Gaule s'appelait aussi Aurinie.

AURIPHYTE, Αὐριφύτη, femme d'Oate et mère de Cycnus, qui alla au siége de Troie avec douze vaisseaux (Hygin, *fab.* xcvii).

AURORE, Aurora, et en grec Ἠώς, déesse qui présidait à l'aurore, ou pour mieux dire l'aurore personnifiée était, selon Hésiode (*Théogonie*, 370), fille du Titan Hypérion et de Thia, et eut d'Astrée, son époux, Hesper, les Astres et les Vents, ou du moins trois vents, Notus, Borée et Zéphyre (à ces époques antiques les peuples n'en distinguaient pas davantage). D'autres, en regardant l'Aurore comme mère de toute cette famille, lui donnent pour époux Persès, personnification du soleil, comme Astrée était une personnification des astres. Dans Homère, les noms d'Hypérion et Thia ont disparu pour faire place à Titan et la Terre, qui n'en diffèrent au reste que comme noms et nullement comme idées. Hellénisée et humanisée de plus en plus par l'école homérique, déjà l'Aurore s'avance dans les cieux, la tête couverte d'un voile jaune et portée sur un char que traînent deux chevaux éblouissants de blancheur, Lampos (la splendeur) et Phaéthon (le flamboyant). Plus tard, elle aura, comme Apollon lui-même, quatre coursiers magnifiques; son char couleur de feu est tout en vermeil; son voile, négligemment rejeté en arrière, indique que la nuit fuit; sa robe jaune est teinte des sucs du safran; ses doigts sont de rose. Trois mortels la possédèrent successivement. De Tithon, le premier, elle eut Émathion et Memnon, le radieux prince d'Éthiopie que d'autres font fils de Teutame; Memnon, célèbre par sa mort à Troie, par son monument à Thèbes et par les sons que rendait sa statue au lever de l'aurore, Memnon, sur qui elle verse chaque matin des pleurs limpides, qui sont la rosée, et que boit avidement la végétation languissante. Tithon, en devenant l'amant de la déesse, lui avait demandé une longévité extraordinaire. L'Aurore combla ses vœux; mais l'imprudent avait oublié de demander la jeunesse. A la longue, sa décrépitude fut telle qu'il finit par disparaître dans les airs (Pour les autres détails, comp. Tithon). Céphale vint ensuite. L'Aurore l'avait enlevé à Procris, sa femme, dont il était éperdument amoureux, et avec laquelle il ne tarda pas à se retrouver. Mais quelque temps après, Céphale la tua en croyant lancer son dard contre une biche ou une bête farouche; et l'Aurore, pour

lui faire oublier sa douleur, le transporta en Syrie, où elle eut de lui un fils nommé Tithon. Ce fils devint la tige des Cinyrades (*Voy.* Cinyre), et par conséquent d'Adonis. Enfin, le beau chasseur Orion captiva ses regards, et elle l'enleva au ciel où il devint la plus brillante des constellations. Les mythologues assurent qu'on pourrait ajouter considérablement à cette liste des amants de l'Aurore. Pour nous, remarquons qu'il en est ici de cette déesse comme de la Vénus samothracienne qui, toujours épouse du même dieu suprême, semble cependant se rendre coupable d'infidélité envers lui et le remplacer par un amant. Mars dans l'île sacrée des Pélasgues n'est que l'individualisation mâle de Vulcain, et à ce titre, il est Vulcain mari : on en fait un séducteur, et l'épouse devient une amante adultère. Dans les légendes sur l'Aurore, chaque peuple a traduit l'idée primordiale dans la langue de son culte. Chez les plus anciens adorateurs de la déesse, qui semblent avoir puisé l'idée de son hymen dans la vallée du Nil, son époux est Tithon (reflet du Tho ou Fta-Tho de l'Égypte). Plus tard, et quand on commence à modifier plus librement et noms et idées, on oublie Tithon pour Céphale, Céphale qui, comme Tpé (déesse-ciel) en égyptien, veut dire tête. Enfin, lorsque les Grecs osent imaginer eux-mêmes et créent des dieux, des génies, des héros, des soleils et des astres indigènes, c'est Orion qui remplace Tithon et Céphale. Quelle idée unique domine toutes ces formes? celle du ciel ou d'une portion brillante du ciel. Tithon est Fta, c'est-à-dire Vulcain dédoublé et assumant tour-à-tour les rôles de terre et de ciel, en y joignant vaguement les idées de feu et d'âme du monde. Céphale est Tpé, c'est-à-dire la déesse-ciel prenant le sexe mâle. Orion est l'astérisme-roi qui semble récapituler tous les astérismes, et par conséquent le ciel même (comp. Imouth). Cette identité d'idées, voilée par la dissemblance des noms se retrouvait aussi dans les généalogies d'Hésiode et d'Homère, et nous l'y avons fait remarquer. On comprendra maintenant comment il peut se faire que souvent on donne Tithon comme l'époux et Céphale comme l'amant de l'Aurore. On ne trouvera pas non plus extraordinaire qu'en dépit de la légende qui nous montre l'étique Tithon s'en allant en gaz légers dans le vide des airs, comme la mèche d'une lampe que l'huile n'alimente plus, les poètes le placent tous les jours dans la couche de la matinale déité, et que l'on retourne de cent façons ce vers-proverbe de l'Énéide :

Tithoni croceum linquens Aurora cubile.

Pour les lieux où se passent les divers évènements de la vie mythologique de l'Aurore, leur choix s'explique de soi-même. A Tithon est liée l'Éthiopie (non pas dans le sens le plus vague, mais dans celui de régions du sud et au sud de l'Égypte); à Céphale on affecta le bassin de la Syrie et les plages voisines (Cilicie, Cypre, etc. : par Cinyre et Adonis); enfin Orion est tout grec. — Nous avons déjà indiqué un grand nombre des traits iconographiques de l'Aurore. Ajoutons qu'on la représente quelquefois montée sur Pégase (Lycophron), peut-être comme amie des poètes. Souvent une de ses mains porte un flambeau ou une torche, l'autre répand des roses. Dans une peinture antique, elle chasse la Nuit et le Sommeil de sa présence. On la voit sur les contours d'un vase peint (Tisch-

bein, II, 61) poursuivre Céphale. Un denier romain (dans Eckhel, *Num. anecd.*, p. 13) présente d'un côté Méduse, de l'autre l'Aurore au milieu de quatre chevaux qui conduisent son char. Dans une mort de Memnon (Millin, *Peint. de vas.*, 19) elle s'arrache les cheveux. Parmi les modernes, Le Brun et le Guide se sont surtout distingués par leurs Aurores. Celle du peintre français était dans le pavillon de l'Aurore, placé au milieu du potager de Sceaux. Deux coursiers emportent son char; des amours tiennent les rênes. Une Flore enlacée à un jeune homme, symbole du printemps, par des guirlandes de fleurs, accompagne la déesse; une nymphe de sa suite répand la rosée. Le tableau du Guide décore le plafond du palais Rospigliosi. On voit à La Haye une belle Aurore entre Phébus et le Crépuscule : une étoile est sur sa tête. Les anciens aussi, mais à l'époque du syncrétisme et de la décadence de l'art, avaient semé des étoiles autour de l'Aurore ou sur ses vêtements. — Comparez AROUNA et AROUNI, Aurores hindoues.

AUSEN, guerriers divinisés chez les Goths ne sont sans doute que les Ases scandinaves. *Voy.* ASES.

AUSIE, AUSIA, Αὐσία, nymphe, eut de Protée, Méra.

AUSON, Αὔσων, fils d'Ulysse et de Circé ou de Calypso, donna son nom aux Ausones (partie des Opici), en Italie. Quelques mythographes veulent qu'il ait aussi légué son nom aux Ausones de la Libye (Tzetzès, sur Lycophron, 44; et Scholiaste d'Apollonius, IV, 553).

AUSTER. *Voy.* NOTOS.

AUTÉSION, Αὐτεσίων, fils de Tisamène, et par conséquent bis-arrière-petit-fils direct d'OEdipe, fut chassé de Thèbes ou forcé de s'en exiler lui-même. Il se réfugia en Doride près des Héraclides (Hérodote, IV; Pausanias, IX, 5) et laissa un fils Théras et une fille Argie.

AUTHÉ, Αὔθη, fille d'Alcyonée le géant (ce nom semble corrompu).

AUTHOQUE, Αὔθοχος, fils d'Apollon et de Cyrène, naquit en Afrique, alla en Thessalie avec ses frères Argée et Nomios, et régna après la mort de son aïeul Hypsée (Justin, XIII, 7). — On le nomme aussi AUTUQUE, Αὔτουχος.

AUTHRONIUS, compagnon d'Énée, fut tué par Salius.

AUTOCRATIRES, Αὐτοκράτειραι, *puissantes* : les Euménides.

AUTOLAS, Αὐτόλαος, fils d'Arcas et d'une maîtresse ignorée, recueillit Esculape exposé dans les champs de Telphuse (Pausanias, VIII, 4 et 25).

AUTOLÉON. *Voy.* AJAX l'Oïlide, vers la fin.

AUTOLYCUS, Αὐτόλυκος, fils de Mercure et de Philotis (d'autres disent de Chioné ou de Télaogé), habitait vers les racines du Parnasse. Il figure sur la liste des Argonautes : c'est lui qui apprit à Hercule à conduire des chars, ou, selon d'autres, à lutter. Mais son talent principal était celui de son divin père, le talent de voler. C'est ainsi qu'il déroba, et conduisit de l'Eubée dans le Péloponèse, les bœufs d'Euryte, que bientôt Iphitus vint réclamer, et qu'à Éléone il s'empara du fameux casque qui, de main en main, passa jusqu'à Mérion. Autolycus, dont la rapacité s'exerçait principalement, comme celle des Highlanders incivilisés de tous les pays, sur les bestiaux, excellait à cacher ses larcins : tantôt c'étaient les marques du bétail qu'il enlevait, tantôt c'était le poil dont il changeait la

couleur. Cependant il finit par trouver plus fin que lui. Sisyphe, roi de Corinthe, un de ses voisins, imprima une marque intérieure à la corne du pied de ses bœufs et le convainquit ainsi de vol. De plus, il eut l'art de corrompre Anticlée (ou Euryclée), fille de son rival en escroquerie, et même, dit-on, il la laissa enceinte d'Ulysse. Heureusement, Laerte, moins rusé, consentit à épouser la jeune fille. On donne encore pour fille à Autolycus Alcimède ou Polymède, mère de Jason. Le célèbre voleur Sinon, passait aussi pour son fils. Sa femme se nommait Amphithée. Les Sinopéens le regardaient comme le fondateur de leur ville, et lui avaient élevé une statue, que Lucullus emporta en Italie. On a scindé, très-probablement à tort, Autolycus en plusieurs personnages. Euripide avait composé une tragédie d'*Autolycus* que nous n'avons plus.—Deux autres AUTOLYCUS furent l'un fils du roi d'Athènes Érichthonius, l'autre un fils de Phyxus et de Chalciope.

AUTOMATE, Αὐτομάτη, Danaïde, épousa et tua Busiris, selon Apollodore, II, 1, 2; suivant Pausanias, qui nomme ce mari Architèle, elle l'épargna, et en récompense elle fut changée en une Cyclade de même nom.

AUTOMATIE, Αὐτοματία, LE HASARD. Timoléon lui éleva un temple, disant que c'était à elle qu'il devait ses succès (Cornélius Népos, *Vie de Timol.*, 4).

AUTOMÉDON, Αὐτομέδων, fils de Diorès, conduisit de Scyros à Troie dix vaisseaux, tua Arète, accompagna partout Achille et Patrocle en qualité d'écuyer ou de cocher, s'attacha, après la mort du héros, à Néoptolème, son fils, et signala son intrépidité à la prise de la citadelle de Troie. Homère fait d'Automédon un Myrmidon. Hygin lui attribue l'invention d'une danse particulière. C'est surtout comme cocher d'Achille et par suite comme son Achate, son inséparable, qu'Automédon est célèbre. Son nom était devenu proverbial dans les écoles anciennes, et ce vers de Juvénal :

.....Puer Automedon nam lora tenebat,

dut être aussi souvent dans la bouche des apprentis rhéteurs de Rome, que le *Soutiens-le*, *Châtillon*, léger changement de Zaïre, dans les nôtres.

AUTOMÉDUSE, Αὐτομέδουσα, fille d'Alcathoüs, eut d'Iphicle (frère utérin d'Hercule) Iolas.

AUTOMNE, AUTUMNUS, a été plusieurs fois représenté par les anciens. Une figurine en bronze trouvée à Herculanum lui donne une grappe de raisin dans une main, un lièvre dans l'autre. Les raisins et le lièvre se retrouvent encore dans l'Automne de l'urne cinéraire de la Villa Albani, représentant les noces de Thétis et de Pélée. Un lièvre et un vase rempli de vin caractérisent la figure de Zoëga (*Bassiriliev. antich.*, II, 94); un lièvre et un panier de fruits se voient sur un médaillon frappé sous Commode (Morell, *Médaill. du roi*, XIII). Un bas-relief qui avait été apporté de Berlin au Musée Napoléon (Bartoli, *Admiranda Romæ*), montre l'Automne entourée de tous les symboles des vendanges, et des Faunes, des Satyres, des Faunisques qui jouent avec des tigres et des panthères. Un bas-relief reproduit pour la première fois par Millin (*Gal. myth.*, 199) représente l'Automne avec des fruits et des rets à prendre les oiseaux.

AUTONOÉ, Αὐτονόη, quatrième fille de Cadmus, et en conséquence

sœur d'Ino, d'Agavé et de Sémélé, épousa Aristée, en eut Actéon et conçut tant de chagrin de la fin déplorable de son fils, qu'elle abandonna Thèbes et alla mourir à Mégare où, du temps de Pausanias, on voyait encore son tombeau. Ainsi que ses deux premières sœurs, elle avait été nourrice de Bacchus et avait contribué à la mort de l'impie Penthée; comme elles aussi, elle reçut les honneurs héroïques. C'est à tort qu'on fait une Autonoé mère de Penthée. — Quatre autres Autonoé sont : 1° une des douze Danaïdes, filles de Polyxo; 2° une Néréide; 3° une suivante de Pénélope; 4° une fille de Pérée, maîtresse d'Hercule et mère de Palémon, que d'autres font naître d'Iphinoé. De plus, on montrait à Mantinée le tombeau d'une Autonoé, dite fille d'un Céphée.

AUTONOMÉ, Αὐτονόμη, Néréide.

AUTONOUS, Αὐτόνοος, 1° chef grec tué par Hector; 2° Troyen tué par Patrocle.

AUXÉSIE et DAMIE. *Voy.* Damie.

AUXÈTE, Αὐξήτης, *qui fait grandir*, surnom commun à Jupiter et à Pan.

AUXILIUM, c'est-à-dire le secours, dieu allégorique dans Plaute (*Cistellaire*, I, III, 2, 5).

AUXITHALES, Αὐξιθαλεῖς (au pluriel, et -λής au sing.), Cérès et la Terre. Ce nom veut dire *qui augmente la floraison* (R. : αὐξάνω; θάλλω).

AUXITROPHES, Αὐξιτρόφοι, *qui augmentent les aliments*, les Nymphes comme présidant aux pâturages (Rac. : αὐξάνω; τροφή).

AUXO et HÉGÉMONE, Grâces. *Voy.* Hégémone. — De plus, Auxo est une des Heures.

AUXOMÈNE, Αὐξομένη, *qui croît* : la Lune.

AVA et ANA, déités sépharaïtes, très-probablement les mêmes qu'Adramélech et Anamélech.

AVAN. *Voy.* Aban.

AVA-TSÉ-TSOUNO-MIKOTTO, ou en écrivant le nom complet, Fouki-Nagisa-Také-Ougéi-Ia-Kouça-Fouki-Ava-Tsé-Tsouno-Mikotto, est, dans la mythologie des Japonais, le cinquième roi de la deuxième race des premiers souverains demi-dieux. Il régna huit cent trente-six mille quarante-deux ans, et avec sa vie s'acheva le deuxième âge du monde ou âge d'argent (Kampfer, *Gesch. und Beschreib. von Japan*, t. I, p. 114 et 164).

AVENTIE, Aventia, déesse helvétique n'est connue que par quelques inscriptions trouvées en Suisse (Gruter, *Inscript.*, p. 110); encore n'est-on pas sûr que ce soit une déesse. — On sait qu'il y avait dans cette contrée une ville d'Aventicum dont les ruines se voient encore non loin d'Avenche et du fort de Wiflisburg.

AVENTIN, Aventinus, fils d'Hercule et de Réa, princesse italienne qui demeurait sur une colline non loin du Tibre, y fut élevé par sa mère, s'enveloppa, à l'exemple de son père, dans une peau de lion, porta gravée sur son bouclier l'histoire de l'hydre de Lerne, combattit les Rutules avec Énée, et enfin laissa son nom à la montagne sur laquelle il avait reçu le jour. — On voit assez que comme Athos, Albion et tant d'autres, Aventin n'est qu'une montagne personnifiée. Voir dans le mont un fils de la Terre (nous dirions volontiers un géant) est simple. Toutefois, Réa n'est pas ici que la Terre; elle doit être rapprochée des autres femmes auxquelles les légendes itali-

ques unissent Hercule; et jusqu'à un certain point on doit la soupçonner fille d'Énée, à qui certaines traditions donnaient pour fille Ilie. On a cru long-temps avoir à Rome un Aventin dans un Hercule, jeune homme qui était au Capitole, et qui a été reproduit dans le *Musée capitol.*, t. III, pl. XXVI; et dans la *Raccolta di statue*, n° 19. Comp. Heyne, sur VII, 656 de *l'Énéide*.

AVENTINE, Aventina, Diane, à cause du temple qu'elle avait sur le plus haut sommet de l'Aventin, vis-à-vis du lieu où est aujourd'hui l'église de Santa-Prisca (Nardini, VII, 8). Ce temple fut élevé à frais communs par les Latins et les Romains, sous le règne de Servius. *Voy.* dans Tite-Live, I, 45, le stratagème dont usa, lors de la dédicace de l'édifice, le prêtre romain pour immoler une vache, dont le sang devait assurer au peuple qui l'aurait répandu par la main d'un de ses membres une suprématie éternelle sur ses voisins.

AVERRUNCUS, AVERRUNCANUS, traduction latine d'Apotrope (*Voy.* ce nom).

AVERTANAM, radjah hindou, fils de Sidaçouan, eut six fils, dont l'aîné, Parigisten, lui succéda (*Baghavat-G.*, l. IV).

AVISTUPOR, *qui stupéfie les oiseaux*, Priape, dont l'image, armée d'une faucille, était placée dans les jardins comme épouvantail.

AVOUTAREN, un des neuf fils du radjah hindou Aknidrouven, célèbre roi mythique de l'île Chambam, avait pour frères Nabi, Goumipooroucha, Aoiladrouva, Rammiaga, Ironarmaïa, Pratraçouan, Kédou et Mala, et partagea les provinces du royaume insulaire avec eux.

AVRIL, Aprilis, est peint dans Ausone comme un jeune homme qui danse, le front couronné de myrte.

AXÉE, Ἀξιεύς, fils de Clymène, roi des Orchoméniens.

AXIÉROS, le premier et le plus élevé des trois, ou plutôt des quatre Cabires de Samothrace (schol. d'Apollon. de Rhod., d'après l'historien Mnaséas), se prit originairement pour Fta (Hépheste Vulcain); mais postérieurement, et lors du passage de la religion cabirique dans le continent de la Grèce, il devint, à ce que l'on assure, Déméter (Cérès). On peut voir, à l'art. Cabires, ce que nous pensons de cette seconde assertion. Pour l'instant, bornons-nous à dire qu'Axiéros ne nous semble pas Fta pur, mais Fta avec une nuance de Fta-Soleil. Immédiatement après Axiéros, les légendes placent deux Axiocerses (l'un dieu, l'autre déesse; en latin et en grec les terminaisons les distinguent suffisamment). Ces deux Cabires nouveaux sont des émanations parallèles et parfaitement égales du dieu suprême Axiéros. Le vulgaire, peut-être, fut porté à les prendre pour ses fils, et en conséquence à faire de l'un un frère-mari, de l'autre une sœur-épouse. Le fait est que, dans la haute et vraie doctrine, les deux Axiocerses forment un couple divin, dans lequel les deux sexes, les deux puissances (femelle et mâle) de la nature apparaissent dédoublées. Axiéros est l'hermaphrodite primitif, duquel, plus tard, l'analyse fera jaillir deux dieux à sexe unique. On donne comme mère des Cabires, et femme de Vulcain, une déité femelle, homonyme, Cabira; mais son nom se retrouve moins fréquemment que celui des autres dieux de la même famille. Ne peut-on en conclure, avec encore plus de certitude, qu'Axiéros l'androgyne, quelquefois appelé par développement Axiéros-Cabira, est absolu-

ment identique au couple divin des Axiocerses, et que par conséquent Axiocerse, déesse, est la même que Cabira, comme Axiocerse, dieu, est le même qu'Axiérns? On concevrait alors avec facilité pourquoi dans la théologie ancienne on fait de Mars l'épnux d'Aphrodite ou Vénus (Hésiode, *Théogonie*); tandis que d'autre part, à une époque presque aussi reculée (Hnmère, *Odyssée*), Aphrodite est l'éponse d'Hépheste. Une seule et même divinité à deux noms, Axiocerse-Cabira, figure comme femme d'un seul et même dieu, aussi à deux noms; mais le dien à deux nnms s'est multiplié dans la mythologie grecque et a donné deux dieux, Mars (Axiocerse) et Vulcain (Axiéros); la déesse n'a point été scindée de même en deux personnes, et en conséquence Aphrodite, sa représentante hellénique, a (selon le degré de science auquel étaient admis les initiés) tantôt Vulcain, tantôt Mars pour épnux. Plus tard, et quand les Grecs, entendant répéter les deux légendes, tentèrent de les unir et de les concilier, Vulcain se trouva naturellement l'époux, et Mars l'amant. Nous ne doutons pas qu'à Lemnos ou dans quelques autres pays cabirnlâtres, Axiéros n'ait été pris pour Jupiter. Des trois statues cabiriques de Scopas (*Voy.* Pline le Nat., l. XXXVI, ch. IV ou VII; et comp. Pausanias, l. I, ch. XLIII), Axiérns nous semble être le Pothns de Pline et l'Éros de Pausanias (M. Silv. de Sacy, *sur les Myst.* de Sainte-Croix, p. 42, 47). Ce n'est pas qu'il y ait le moindre rapport grammatical ou étymologique entre Axiéros et Éros. Décidément le nom du Cabire suprême n'a rien de grec, quoique les mots ἄξιος et ἔρως appartiennent à cet idiôme. Mais d'abord la composition du mot total (Axiéros) serait contraire aux lois de la langue: ensuite qui approuvera que le nom d'un grand dieu exprime une idée si compliquée que celle de *digne d'amour*? Toutefois nous trouvons assez douteuse celle de Zoëga (*Obelisc.*, p. 226; et *Bassiril.*, I, p. 9), qui explique Axiéros par « grand, tout-puissant » (Comp. Jablnnski, *Voc. Ægypt.*); quoique Münter (*Antiquar. Abh.*, p. 19 et suiv.) y ait donné son suffrage. Comp. CABIRES. L'étymologie la plus plausible est celle qui voit dans *Eros* l'analogue de *Herus* latin, *Herr* allemand, ἥρως grec (d'où Hérâ, Junon), etc., etc., et dans *Axi...*, l'idée de grand et de saint, telle que dans les Ases scandinaves. *Voy.* l'art. ASES, et Baur, *Symb. u. Myth.*, t. II, 1re part., p. 84, etc.; et comp. BACCHUS.

1. AXIOCERSE, masculin, Ἀξιόκερσος, dieu cabire, qui vient, dans la hiérarchie cabirique, immédiatement après Axiéros et parallèlement à la déesse homonyme Axiocerse, dont, en conséquence, on le donne comme frère ou comme époux, et originairement, sans doute, comme frère-époux. Selon Creuzer et la plupart des mythographes modernes, il représente 1° dans les mystères de Samothrace, Mars (Arès); 2° dans le continent de la Grèce propre (Béotie, Attique, etc.) et à Thasos, Pluton (Hadès). A notre avis (*Voy.* CABIRES), les deux systèmes se cnncilient et furent également et simultanément orthodoxes. En présence l'une de l'autre, sont deux triades cabiriques qui, au fond, n'en forment qu'une, et dont les membres portent de part et d'autre les mêmes noms, mais qui, pour beaucoup d'initiés sans doute, étaient différentes. Dans l'une, qui est la triade lumi-

neuse ou supérieure, Axiocerse est Mars; dans l'autre, il est Hadès ou Pluton. Probablement, dans quelques systèmes plus ou moins hétérodoxes, Axiocerse fut Jasion, fils de Jupiter, Axiéros et amant ou époux de Cérès (Axiocerse) au féminin. On peut voir une grande quantité d'autres identifications à l'art. CABIRES. Des trois statues cabiriques que mentionnent Pline (l. XXXVI, ch. IV ou VII) et Pausanias (I, 43), une représentait à la fois les deux Axiocerses; mais comme les contemplateurs vulgaires ne savaient ni les noms véritables de la divinité, ni le secret de l'androgynisme dans lequel peuvent se réabsorber l'époux et l'épouse, les uns nommaient la statue Vénus (c'est l'Axiocerse déesse, *voy.* l'art. suivant); les autres lui donnaient le nom d'Himère (Ἵμερος) (Comparez de nouveau l'art. général CABIRES, puis HIMÈRE et IMBRAME; et de plus Müller, *Orchomen.*, p. 458, et Welcker, *Prometh.*, p. 241). Selon Zoëga, Axiocerse veut dire, en ancien égyptien, « grand fécondateur. » *V.* AXIÉROS, l'art. suiv., et la gravure annexée à l'art. BACCHUS.

2. AXIOCERSE, féminin, Ἀξιόκερσα, troisième divinité cabirique, prise et pour Vénus et pour Proserpine dans la doctrine orthodoxe, figure perpétuellement comme épouse du dieu Axiocerse; mais le dieu Axiocerse lui-même est pris tantôt pour Mars, tantôt pour Pluton, ce qui établit une corrélation parfaite entre les deux rôles de son épouse, et les deux qu'il joue lui-même dans la doctrine de Samothrace. Loin de cette contrée, Axiocerse, prise encore pour Vénus, avait pour époux Jasion. *Voyez*, pour plus de détails, l'article précédent, et surtout CABIRES. — Le nom d'Axiocerse, féminin, signifie, dit-on (Zoëga, *Obel.*), « Grande fécondatrice. » Il est impossible de ne pas rapprocher l'un et l'autre Axiocerse des noms égyptiens Akenchersès et Akenchérès (personnages de la dix-huitième dynastie), et des noms prétendus helléniques de Cérès, de Corâ, et peut-être d'Hersé.

AXION, Ἄξιων, et TÉMÈNE, Phégéides, sont plus communément appelés Pronoüs et Agénor. — Un autre AXION, fils de Priam (Hygin, *fab.* XC), fut tué par Eurypyle.

AXIOPOENAS, Ἀξιοποινάς, vengeresse (mot à mot, *qui veut le supplice*), Minerve à Sparte; par allusion à la vengeance qu'elle exerça sur Hippocoon et ses fils, et en mémoire de laquelle Hercule lui éleva un temple à Sparte (Rac. : ἀξιόω, vouloir; ποινά, peine).

AXIOS ou AXIUS, Ἄξιος, dieu-fleuve de la Macédoine, sur les confins de la Thrace, eut de Péribée, Pélégon, qui donna son nom à la Pélégonie, et dont le fils, Astéropée, porta des secours à Priam pendant la guerre de Troie. — L'Axios s'appelle aujourd'hui *Vardari*. C'est, après le Danube et ses affluents, le plus grand fleuve du pays. Ses eaux teignaient en roux ou en noir les agneaux encore dans le sein de la mère. — *N. B.* C'est ici le cas de rappeler qu'*Ac....*, *Ag...*, *Ax...*, dans toute cette bande de terre, jetée comme une ceinture, au nord et sur les deux flancs de l'Égée, signifie, *vénérable*, *auguste*. Comparez ACHÉLOUS, ASES, AXIÉROS et AXIOCERSE, etc.

AXIOTHÉE, Ἀξιοθία, une des femmes de Prométhée.

AXUR. *Voy.* ANXUR.

AXYLE, Ἄξυλος, fils de Teuthras, roi de Mysie ou de Teutame, roi d'Assyrie, fut tué par Diomède

devant Troie (*Iliade*, liv. VI, 12).

AY.... *Voy*. Ai....

AZA, OZA, UZA. *Voy*. Al-Ouzza.

AZAN, Ἀζάν, ou AZÉE, Ἀζεύς, fils du roi d'Arcadie, Arcas, et de la Dryade Érato, partagea les états de son père avec Élate et Aphidas, ses frères. Il mourut à la fleur de l'âge, comme Atys, Linus, Manéros, Balder, Kaï-Kobad. Des jeux funèbres, les premiers qui aient été célébrés, signalèrent ses obsèques auxquelles on accourut de tous les côtés de la Grèce; mais qui elles-mêmes furent malheureusement souillées par le sang d'Étole II, fils d'Endymion II. Une montagne consacrée à Cybèle prit le nom d'Azanie, qui au reste semble avoir été donné à toute la portion sur laquelle il avait régné (Pausanias, VIII, 4). — Denys d'Halicarnasse (V, 11) le fait fils de Pélasgue Ier (petit-fils de Phoronée), frère de Lycaon Ier et bisaïeul de Lycaon II. C'est sans doute en mémoire de lui que les Arcadiens, en émigrant dans la Phrygie, sur les bords du fleuve Peucalas, prirent le nom d'Azanes (Azanie, M. Raoul-Rochette, *Colonies grecques*, t. I, p. 333).

AZÉSIE, Proserpine : probablement corrompu pour Auxésie.

AZIR, neuvième incarnation de Hakem, suprême dieu des Druzes.

AZIZ, Ἄζιζος (?), Mars, à Édesse (Julien, *Disc.* IV).

AZONAA enseigna la magie à Zoroastre.

AZONES, Ἄζωνοι, c'est-à-dire sans places fixes, sans zône fixe, dieux qui étaient honorés, dit-on, en tout pays et par toutes les nations (on veut dire sans doute en plus d'un pays et par plus d'une nation). Ne seraient-ce pas plutôt les dieux qui n'ont point de sanctuaires, de villes, de nations à eux, qu'on invoque conjointement avec d'autres, sans leur offrir de sacrifices spéciaux, exclusifs. Au reste c'est à la première hypothèse qu'on semble donner gain de cause, en disant que Sérapis et Bacchus étaient les Azones Égyptiens. Aux dieux Azones on opposait les Zonones.

AZORE, Ἄζωρος, Argonaute qui, comme Ancée, tient quelquefois le gouvernail du navire Argo, après la mort de Tiphys (Hésychius), fonda en Pélagonie, sur les bords de l'Axios, une ville à laquelle il donna son nom.

B

BAAL, BEEL, et par contraction BEL (Βάαλ, Βίλ, Βήλ; d'où, avec les variantes usuelles et les désinences latines ou grecques Βῆλος, Βῆλις, Βήλιτος, Βηλάθης, Βόλος, Βόλανος, Belus, Belis, Belenus, Belathes, Bolus, Bolanus), la divinité par excellence de l'Asie antérieure, c'est-à-dire de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Syrie, d'où son culte fut porté à Carthage, se prenait ordinairement pour le Soleil. L'Hélius (Ἥλιος) du grec commun n'est que Bel ou Vel, remplaçant par un digamma éolique la consonne initiale. On a même dit Hel en phénicien; et Ile (Ἶλος), donné comme synonyme de Saturne ou Crone (Κρόνος), que l'on sait avoir aussi porté le nom de Baal, achève de mettre hors de doute l'identité d'Hélios (prononcez Hilios) et de Bel. Dans le Babelios (Βαβέλιος) ou Abelios (Ἀβέλιος) des Crétois, la ressemblance est plus frappante encore. Toutefois ce n'est pas la

signification propre et originaire du mot Baal que traduisirent les mots grecs et crétois : Baal et Soleil ne furent pas synonymes dès le principe. Comme les Adonaï, les Mélech, Bel en assyrien, Baal dans les langues phénicienne et carthaginoise (Kircher, *Œdip.*, t. I, p. 262 ; Selden, *de Diis Syris*, Synt. II, c. 1), veut dire maître, roi, seigneur (cf. Buxtorf, *Lexic.*, p. 81; *Index hébr. et chald.*, p. 20), témoin l'emploi de Baalim au pluriel pour désigner des espèces de dieux pénates; témoin le Βαλήν ou Βαλλήν des Phrygiens, importé dans la langue de la tragédie par Eschyle, qui lui donne le sens de roi (*voy.* Eustathe, *sur l'Odyssée*, ch. XIX, p. 680, etc., édit. de Bâle). Ce n'est donc, à proprement parler, qu'un terme générique, exprimant domination, puissance. Mais quelle puissance? quel degré de puissance? En lui-même le nom de Baal ne l'exprime pas. Toutefois, si l'on songe que, pour les populations orientales, le soleil, cet inextinguible foyer de lumière, ce centre du monde et des mondes, cet astre-roi, était l'objet habituel des adorations et du culte, on concevra aisément qu'il ait été le Baal, le maître, le dieu par excellence. Mais les conceptions humaines n'en restèrent pas là. Au-dessus et au-dessous du soleil n'existe-t-il pas des êtres encore bien supérieurs à l'homme? Oui, ont dit et prêtres et peuples. Ici, ce sont les planètes, foyers subalternes et secondaires qui nous renvoient la lumière; là, ce sont des êtres invisibles, rois des rois et astres des astres, les dieux auteurs du soleil, ou, si l'on veut, les dieux dont le soleil est l'émanation, l'incarnation, l'individualisation. Aux uns comme aux autres convient le nom de Baal. Et que l'on ne voie pas dans ces individualisations autant d'êtres individuels isolés à tout jamais! Baal, intelligence suprême créatrice, organisatrice et consolatrice, Baal soleil, Baal planète, ne sont qu'un seul et même être se révélant, se localisant, se dégradant de plus en plus, mais au fond identique à lui-même, et conservant toutes ses propriétés, lors même qu'il n'en manifeste qu'une, toute son ubiquité lorsqu'il ne se développe qu'en un lieu. Mais chaque forme sous laquelle il apparaît constitue pour le peuple un Baal; et les uns adorent le dieu-planète, tandis que d'autres font fumer l'encens en l'honneur du dieu-soleil, et que quelques sages s'élèvent par la pensée jusqu'à la conception d'un dieu maître du soleil et ordonnateur du système planétaire. Conférez les articles fondamentaux de la théogonie égyptienne, FRÉ, FTA, KNEF, PIROMI, etc., où nous présentons des idées analogues, et où nous prouvons qu'au-dessus de l'ensemble des déités sidériques, y compris le soleil, se placent des conceptions d'un ordre abstrait et cosmogonique plus élevé. Au milieu de toutes les formes et de toutes les puissances divines ainsi groupées, le soleil est comme le centre et le pivot autour duquel se meut tout le système, tant celui des transcendantalistes, qui méditent sur l'essence de dieux plus grands, plus vieux que le soleil, que celui de la foule dont les yeux, au lieu de s'élever au-dessus du soleil, s'arrêtent sur les planètes, ses humbles satellites. Ceci posé, de quelle manière se développe la succession des Baals ou des Bels? Le voici. Dans la cosmogonie phénicienne que nous ont transmise soit Damascius (*Quest. sur les premiers principes*, édit. Kopp, Francfort-sur-le-Mein, 1826, p. 385), soit

Sanchouiaton, dans Eusèbe (*Prép. évangél.*, liv. I, ch. 10), après divers principes divins analognes, soit à l'Irrévélé ou Absolu, soit à la matière primitive (*voy.* MÔT), arrivent : 1° Éon (Αἰών?) et Protogone (Πρωτόγονος) le premier né; 2° long-temps après, Khousor (vulgairement Chusor), qui brise en deux l'œuf du monde, dont une moitié devient la Terre, et l'autre le Ciel; 3° de là, Uranus (Οὐρανός), le Ciel, qui a de Ghê (Γῆ) la Terre, sa sœur, un grand nombre d'enfants, parmi lesquels Ile ou Crone. Ce dernier a successivement pour femmes Astarté, Réa, Dioné, que l'on nomme plus communément Baaltide, et devient père d'un autre Crone, de Jupiter Belus, d'Apollon, etc., etc. D'un fils naturel d'Uranus, Démaroon, provient Melkarth (Hercule de Tyr). Dans la cosmogonie chaldéenne, selon Bérose (*Frag.*, édit. Richter, Leipzig, 1825, p. 47, etc.), Bel coupe en deux Omoroca ou Omorca, et donne ainsi naissance au Ciel et à la Terre. La collation de ces deux théocosmogonies jette quelque jour sur le droit que tels ou tels personnages divins ont au titre de Baal. Ainsi, par exemple, si l'essence divine supérieure, si l'être antérieur à tous les êtres, l'Absolu, le Brâhm de l'Inde, le Piromi de l'Égypte, innominé en Assyrie, si même sa première manifestation, Protogone, qui répond au Brahmâ des bords du Gange, et au Knef des bords du Nil, n'est pas un Baal, on voit du moins par des documents, qu'au fond on doit supposer indigènes, que ce nom appartient à la deuxième manifestation du dieu suprême, au représentant asiatique du Fta de Memphis, au dieu-ouvreur, à ce Khousor, qui brise l'œuf du monde comme Bel divise Omorca. A ce dieu, qu'en conséquence nous appellerons ici Baal-Khousor, succède Baal-Uranus, Baal-Ciel, que malheureusement nous ne pouvons nommer avec certitude en syriaque, mais qui nous semble être le Baal-Semen ou Baal-Samen, dont il sera parlé plus bas. Ici la descendance divine se bifurque, et nous avons d'un côté un double Baal-Soleil dans Apollon et dans Melkarth, de l'autre Baal-Saturne (car en grec, Crone, Κρόνος, veut dire Saturne, et nous savons déjà qu'Ile ou Il n'est autre chose qu'El, Hel, Vel, Bel, légères altérations de Baal), avec Baal-Jupiter, qui, du moins en Chaldée, ne fut nommé que Baal. On doit y ajouter, et un Baal-Thurz (inscript. phénic. dans Payne Knight, *Symb. ling.*, § 31) ou Baal-Thour (Thurus de Photius, *Bib.*, cod. XVI), qui est Baal-Mars, et peut-être Baal-Gad, qu'il faudrait identifier à la planète de Vénus; et encore un grand nombre d'autres, dont les noms, épars dans les auteurs, vont se suivre alphabétiquement à la suite de cet article. Car, au moins, toutes les planètes semblent avoir porté ces noms de Mélech ou de Baal, et peut-être tous les deux (conf. Hyde, *De vet. Pers. relig.*, p. 117); et indubitablement il y en eut un grand nombre d'autres dont la pénurie des documents nous empêche de connaître le nom total et de spécialiser le culte. Quoi qu'il en soit, voici, par ordre alphabétique, la liste de tous les personnages divins dont le nom total présente d'abord celui de Bel ou de Baal : Baal-Bérite, Baal-Gad, Baal-Hamman, Baal-Péor, Baal-Pharas, Baal-Samen, Baal-Tharès, Baal-Thurz, Baal-Tzéphon ou B.-Tséphon, enfin Baal-Zéboub. Joignons-y et le simple nom de Baal, Bel ou Belus, et Jupiter Belus, et enfin Aglibel et Melechbel. Si l'on

voulait classer méthodiquement toutes ces divinités, il faudrait commencer par des dichotomies artificielles, et l'on mettrait d'un côté toutes ces déités palmyréniennes qui paraissent ne pas appartenir au même système que les autres. De celles qui restent, élaguons ensuite Baal-Bérite et Baal-Tharès, patrons de deux villes côtières (Tarse et Bérite); les six dieux restants se divisent en personnages sidériques ou supérieurs aux astres (Baal-Hamman, Baal-Samen, Baal-Thurz, Baal-Pharas, et peut-être même Baal-Gad), et en personnages non sidériques (de cette dernière classe sont Baal-Tzéphon, Baal-Péor, Baal-Zéboub, et enfin, mais ceci est plus douteux, Baal-Gad et Baal-Pharas). Si l'on veut songer qu'incontestablement les deux énormes planètes, Jupiter et Saturne, ainsi que le soleil même, ont fait partie de la famille des Baalim, mais que fort souvent, selon les temps et les pays, elles portèrent, au lieu de noms composés, le simple titre générique Baal, on admettra avec plaisir le Tableau synoptique suivant, qui donne toute la classification des Baalim.

I. Divinités palmyréniennes:
  Aglibel;
  Mélechbel.
II. Divinités syriennes et babyloniennes proprement dites.
  1. Patronnes de villes:
    Baal-Bérite;
    Baal-Tharès.
  2. Qui ne sont pas exclusivement réduites au patronage.
    1. Sidériques ou plus que sidériques.
      1° Au-dessus du soleil:
        Baal-Hamman;
        Baal-Khousor;
        Baal-Samen.
      2° Le soleil même: Baal par excellence, plus communément Adonis, Melkarth, etc., etc. (*Voy.* ces noms).
      3° Au-dessous du soleil (planètes):
        Saturne, Baal des Carthaginois;
        Jupiter, Bel des Babyloniens;
        Mars, Baal-Thurz;
        La Terre, Baal-Pharas?
        Vénus, Baal-Gad? (ou Baaltide).
    2. Extra-sidériques:
      Baal-Péor;
      Baal-Tzéphon;
      Baal-Zéboub;
      Baal-Pharas?
      Baal-Gad?

Les détails relatifs à chacune de ces personnifications divines à nom composé seront donnés aux art. Baal-Péor, Baal-Thurz, etc. Quant à celles que le culte populaire désignait par la simple appellation générique, Baal-Saturne se trouve sous l'article Moloch, Baal-Jupiter sous celui de Baal, Baal-Soleil sous ceux d'Adonis, Melkarth, Baal-Samen: Baal-Samen contiendra de plus quelques particularités sur Baal-Ciel. Pour l'instant, nous nous bornerons à placer ici un passage capital des Dionysiaques de Nonnus (liv. XL, v. 390 et suiv.): ce morceau achèvera de prouver et l'identité fondamentale de Baal et du Soleil, et la multitude de ces personnifications. « Tu es Bélus, » s'écrie le poëte, par la bouche des prêtres tyriens d'Hercule Astrochyte, « tu es Bélus sur les plages de l'Euphrate, Ammon en Libye, Apis sur les rives du Nil, en Arabie Saturne, en Assyrie Jupiter, en Perse Mithras, à Babylone Hélios, Apollon à Delphes, etc., etc. » Mithras, Hélios, Apollon, voilà des dieux-soleils; Jupiter et Saturne nous font redescendre dans le monde des planètes: le nom d'Ammon, ou mieux Amoun, synonyme de Knef (cf. Baal-Hamman et Cham), nous relève et nous fait planer dans l'espace bien plus haut que le Soleil, plus haut même que Baal-Samen et Baal-Khousor. C'est en tête des Baalim qu'il faut l'inscrire, ce Protogone, cette première manifestation de l'Être des Êtres, à laquelle ni Damascius ni Sanchoniaton ne conférèrent le nom de Baal. Et, en définitive, la théogonie syriaque va, comme l'égyptienne, nous présenter une triade de dieux supé-

rieurs, dont le soleil est le moindre :

EN SYRIE.	EN ÉGYPTE.
1. Protogone, Cham, Baal-Hamman.	Amoun ou Knef.
2. Khousor, Baal-Kh.	Fta.
3. Adon, Baal-Adon.	Fre.

BAAL-BÉRITE (Βάαλ-Βέριθ ou B.-Βέριτ), dieu syrien qne l'on adorait à Sichem, où il avait nn temple et une statue (*Jug.*, ch. 9, v. 46; S. Augustin, *Contre les Juifs*, ch. 48), et pour qui les Israélites, après la mort de Gédéon, abandonnèrent les autels du vrai dieu (*Jug.*, ch. 8, v. 33 et 34), semble avoir été le patron de la ville phénicienne de Bérite, dont il est éminemment probable qu'il porte le nom, puisque Baal-Bérite peut se traduire par *seigneur* ou *dieu de Bérite*. Selon les interprètes, Bérite avait été fondée par Croue (et, si l'on distingue deux Crones, par Crone II) (*voy.* Ét. de Byz., art. Βέριτ; et cf. Eustath., *Comment. sur Denys le Périég.*, v. 912). Baal-Bérite serait donc un Saturne, et peut-être tout simplement le Saturne phénicien par excellence, le célèbre Moloch ou Baal, dont la statue brûlante consumait des victimes humaines. D'autre part on a rapproché Bérite de Bérath, en hébreu l'alliance, ce qui donne pour synonyme de Baal-Bérite la grande périphrase *seigneur de l'alliance* (Banier, *Mythol.*, II, 430; III, 95). Mais quel sens attacher à ces mots? *Alliance*, ici, veut-il dire *serments*, et Baal-Bérite serait-il une espèce de *Dius Fidius* oriental, rôle qu'effectivement il semble avoir rempli à Carthage? ou bien, indique-t-il en général un dieu avec lequel on contracte alliance, c'est-à-dire dont on adopte ou dont on tolère le culte? Bien d'autres suppositions encore seraient possibles; mais les exposer nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise d'ajouter 1° que, suivant la conjecture de dom Calmet (art. BAAL-BÉRITE, dans le *Dict. de la Bible*), il pourrait y avoir quelque rapport entre Baal-Bérite et la Diane Britomartis de l'île de Crète; 2° que, selon Bochart, Bérith est le nom de Béroé, fille de Vénus et d'Adonis, puis femme de Bacchus. En rapprochant ces deux hypothèses l'une de l'autre, et en réduisant à leur juste valeur ces noms de Vénos, d'Adonis et de Bacchus, on arriverait à regarder Baal-Bérite comme une personnification locale de la Lune. Comp. aussi l'art. ADÉRIDE.

BAAL-GAD, n'était peut-être que la célèbre déesse Atergatis ou Addirdaga, dont son nom présente le principal élément. Mais dans l'opinion commune, c'est la divinité qui préside à la fortune; et si, selon plusieurs savants, c'était la Lune et peut-être le Soleil que les Assyriens adoraient sous ce nom, il n'est pas impossible de concilier cette hypothèse avec la précédente, vu que dans les anciennes théories astrologiques le Soleil et la Lune, sous les noms de Bon Génie (Ἀγαθοδαίμων) et de Bonne Fortune (ἀγαθὴ Τύχη), étaient comptés au nombre des quatre éléments cardinaux de la science généthliaque (*voy.* Firmicus, liv. II, ch. 19 et 22; Macrob., *Saturn.*, liv. I, ch. 19; Vettius Valens; Manilius, *Astronom.*, liv. III, v. 171, et Scaliger, notes sur le v. 87 du même liv.). Les rabbins ont très-longuement traité cet article dans d'énormes commentaires que, dans des temps plus modernes, Kircher (*OEdip.*, t. I, p. 282-5) et Selden (*de Diis Syris*, synt. I) ont résumé avec assez de bonheur. Dupuis (*Orig. des cultes*, liv. III, ch. 18) s'est attaché à faire ressortir l'universalité de ce culte de

la Fortune dans diverses localités romaines et grecques. Il rappelle et la dénomination d'heureuse étoile, donnée à la chèvre Amalthée, qui préside au Bélier, et ce génie parèdre de la Fortune à Élée, Sosipolis, dont la main tient la corne d'abondance, en d'autres termes la corne d'Amalthée, enfin, le nom arabe de cette constellation, Algedi ou Gad. En effet, il est certain que Gad, dans les langues sémitiques, signifie *bien, bonheur;* le grec *agath....,* et l'allemand, *gut*, n'en sont même que de légères altérations; et d'ailleurs, la tradition consignée dans la Genèse, sur la naissance de Gad, fils de Lia et de Jacob, ne peut laisser aucun doute sur la haute antiquité de ce sens. Ainsi, en dernière analyse, les opinions sur l'essence de Baal-Gad doivent se réduire à deux : 1° celle qui identifierait ce dieu avec la déesse Atergatis; 2° celle qui en fait le dieu de la fortune, et spécialement de la bonne fortune (ἀγαθῆς Τύχης). Mais dans celle-ci se trouvent deux nuances; et les uns ne verront dans Gad qu'une puissance particulière, comme le *Fors* des Romains, tandis que d'autres absorberont l'idée de la bonne fortune dans celle du soleil ou de la lune, et traduiront Baal-Gad par les mots de Soleil-Bonheur ou de Lune-Bonne-Fortune. Il est probable que ces deux nuances de la deuxième opinion eurent cours en Syrie même; la dernière est évidemment plus complète, et dut être celle des théologiens ou des dévots instruits.—N. B. 1° Il y avait dans le territoire de la tribu d'Aser (*voy.* Josué, ch. 11, v. 17) une ville de Baalgad, où l'on adorait l'idole de ce nom. 2° On lit quelquefois Bogad ou Bégad au lieu de Baalgad. Il est évident que c'est à tort, et qu'il faudrait au moins Balgad ou Belgad. 3° De nos jours encore, en Allemagne, les Juifs ont coutume d'écrire au-dessus de la porte de leurs maisons *Bal-Gad* ou *Mazaltob*, pour attirer sur leurs familles la bénédiction du Ciel et les faveurs de la Fortune. Comp. Creuzer, *Symb. u. Mythol.*, liv. IV, ch. 2, et Isaïe, ch. 65, v. 4.

BAAL-HAMMAN nous rappelle, par son nom, 1° l'Amoun ou Knef des Égyptiens, appelé Ammon et Hammon par les Grecs; 2° le Cham, ou Chem des Ammonites et des Moabites : probablement l'aspiration de Hamman était très-forte, et peut être représentée par deux H (Hhamman), ce qui se rapprocherait beaucoup du χ (CH ou KH) grec. Ce nom de Baal-Hamman ne nous a pas été transmis par les livres; mais M. Ét. Quatremère l'a lu sur les inscriptions puniques du major Humbert, à côté d'un autre nom, Thalath, qui est celui d'une déesse (voy. *Nouveau journ. asiatiq.*, t. I, 1828, p. 11 et suiv.). M. Hamaker, qui antérieurement s'était exercé sur ces monuments, avait cru y reconnaître les deux noms corrélatifs Tholad et Thalath, mot à mot, celui qui engendre et celle qui conçoit, et avait proclamé ces deux êtres divins identiques, 1° à Génos et Généa de Sanchoniaton (ou, si l'on veut, de Philon de Biblos, son traducteur); 2° à Baal et Astarté; mais, d'abord, il est matériellement faux que le couple divin nommé le premier par Hamaker soit le même qu'Astarté et Baal; puis les raisonnements de M. Quatremère nous forcent à reconnaître dans Thalath une divinité distincte d'Astarté, et par conséquent, dans le dieu qui lui est joint, un dieu bien au dessus du soleil. Enfin même nous ne pouvons nous arrêter dans

ce mouvement d'ascendance à Génos et Généa, qui, incontestablement, ne sont qu'une deuxième émanation de l'Absolu. C'est dans Protogone que nous reconnaîtrons Baal-Hamman; et ainsi se trouvera confirmée l'analogie que nous avons proclamée entre Cham, Hammon, et Baal-Hamman. Il est essentiel de ne pas oublier que, sous ce dernier nom, le dieu semble avoir été particulier à la ville de Carthage. — Peut-être quelques mythographes soupçonnent-ils un rapport entre les noms Baal-Hamman et Baal-Samen, qui se prononçait Baalchamen. Ils se tromperaient gravement : le CH que l'on substitue dans la prononciation au s n'a pas dans les langues orientales le son du CH guttural que l'on regarde comme l'exagération de l'aspiration.

BAAL-MÉON. On sait qu'un dieu de ce nom avait été adoré dans une ville de la Palestine, que l'on nommait indifféremment Baalméon ou Bethbaalméon (maison de Baalméon), et qui, après avoir été comprise dans la tribu de Ruben, se trouvait du temps d'Ézéchiel au pouvoir des Moabites (*Voy*. Ézéch., ch. 25, v. 3; cf. *Nomb*., ch. 32, v. 185). St Jérôme, ainsi qu'Eusèbe, la place à neuf lieues d'Esebon, au pied du mont Abarim : elle avait des eaux chaudes, et peut-être le mot Méon, altéré d'Hamaïm ou de Chamaïm (*Voy*. CHAM), fait-il allusion à cette circonstance. Baal-Méon alors serait le même que Baal-Hamman, à cette différence près que l'un était adoré à Carthage et l'autre sur les confins de la Palestine.

BAAL-PÉOR (ou, selon que l'on altère diversement chacun des deux éléments dont la réunion forme le mot, BAALPHÉGOR, BELPHÉGOR, etc.,) Βεελφεγώρ, dieu syrien, était adoré plus spécialement par les Moabites, les Madianites et les Ammonites. Plus d'une fois même, notamment dans le désert de Cettim, les Israélites séduits par l'exemple de leurs voisins se laissèrent attirer à son culte, qui semble surtout avoir été intéressant pour les femmes (Voy. *Nomb*. ch. 25, v. 1 et suiv.; *Ps*. cv, v. 28; Baruch, ch. 6, v. 31; et conf. Osée, ch. 9, v. 10). On célébrait des mystères en son honneur. Mais rien de moins certain que l'essence de son culte et que le caractère des cérémonies que l'on y pratiquait. Selon Saint Jean-Chrysostôme; Théodoret; Apollinaire (*Cat. Græc. Patr.* sur *Psaume* cv) et Suidas (art. Βεελφεγώρ), Baal-Péor n'est autre chose que Saturne ou Crone adoré à Péor. Effectivement, dans les *Nombres* (pass. cité; cf, Josué, ch. 22, v. 17; *Deutéron*., ch. 4, v. 3), c'est sur le mont Péor ou Phégor que le roi moabite Balac conduit Balaam pour le faire prophétiser. Mais en admettant la réalité d'un rapport entre le dieu et le lieu où on l'adore, est-ce bien du lieu que nous tirerons l'épithète caractéristique du dieu ? et n'est-ce pas plutôt le dieu qui aurait légué son nom au tertre sacré que fréquentaient ses adorateurs ? Dom Calmet, dans sa dissertation sur Béelphégor (Voyez *Dict. de l'anc. Test.*), décompose PÉOR en Pe (autrement *Pi* ou *Phi*), article propre à la langue égyptienne, et Or qu'il affirme avec raison être le nom d'Haroéri, vulgairement Horus ou Orus. Baal-Péor serait dans cette hypothèse le même qu'Haroéri, et par conséquent le même qu'Adonis. Dupuis (*Orig. des cult.*, liv. III, ch. 18) relate cette opinion qu'il ne trouve point improbable. Du reste il semble incliner en même temps à voir un Sa-

turne dans le dieu. Baal-Péor serait un Saturne-Soleil, un Cronbélios. En effet les Arabes ont donné, à ce que l'on assure, le nom de Soleil à Saturne; d'autres cosmogonies l'ont bien donné à Hercule et à Orion. Ailleurs, et c'est ici l'opinion la plus répandue, on a rapproché Baal-Péor de Priape. D'abord en effet on sait (*Voy.* Lucien, *Déesse Syrienne*, *Rois*, liv. III, ch. 11 et 14) que les fêtes ithyphalliques étaient extrêmement répandues dans tous les parages de la Syrie, et qu'elles furent à diverses reprises importées avec faveur dans la Palestine. Maacha, fille d'Absalon et mère du pieux roi Asa présidait à ces cérémonies; et des effigies obscènes que le prince juif fit réduire en cendres attiraient un concours de dévots. Aussi, lorsque dans les livres sacrés des Juifs nous voyons le culte du dieu qui nous occupe qualifié de fornication, il ne faut pas croire que le mot soit employé métaphoriquement : tout indique (Ruffin, liv. III; Isid. de Séville, *Orig.*, liv. VIII; S. Jér., *cont.* Jovin., l. I, ch. 12) qu'il s'agit de cérémonies obscènes qui, pour quelques personnes sans doute, s'étendaient jusqu'à la prostitution. Saint Jérôme (*sur Osée*, ch. 4) donne au dieu les formes et les attributs priapiques les plus prononcés, et ajoute ailleurs que les femmes surtout affectionnaient le culte et l'idole. Origène (*Homél.* XX) avait déjà nommé Baal-Péor le simulacre de l'ignominie et de la turpitude; et l'on sait quel est le sens perpétuel du premier de ces mots dans la Bible. Le rabbin Salomon Ben Jarchi va plus loin encore en affirmant que la représentation du dieu n'était qu'un Phalle (1). Cependant il n'approche pas encore de Saint Jérôme qui, dans un autre passage, peint son Baal dans une attitude plus obscène ou du moins plus significative. Selon un autre commentateur (Maimonide, *More Nevoch*, ch. 46; appuyé de Salom. B. Jarchi, *Comm.* 3 *sur Nomb.*, ch. 25), le culte de Baal-Péor aurait été plus sale qu'obscène. *Distendere coram eo foramen podicis et stercus offerre*, voilà de quelle manière les traducteurs de ces rabbins expriment en latin le détail principal des cérémonies célébrées en l'honneur du Priape de Syrie. Quelques-uns de ceux qui ont cru à la réalité de cet inconcevable hommage ont en conséquence identifié Baal-Péor avec le dieu Crépitus des Romains, Phégor ayant, assure-t-on, ce sens en hébreu (Origène, *contre Celse*; Minuc. Félix, *Octav.*). D'autres ont rêvé que le nom moabite de l'idole était Beel-Reem (seigneur du tonnerre), et que la métamorphose de ce nom en celui de Baal-Péor fut due à une pieuse ironie du peuple de Dieu. Selden (*de Diis syris*, I, ch. 5; comp. les *addit.* de Béyer, p. 233-42) a ouvert encore un autre avis; et prenant à la lettre la deuxième partie du célèbre verset du psalmiste (*Ps.* cv), «ils se firent initier aux mystères de Baal-Péor et mangèrent les sacrifices des morts,» comparé avec le v. 32, ch. 6, de Baruch, il a décrété que les mystères de Baal-Péor n'étaient que des sacrifices funèbres. En conséquence le dieu lui-même n'était que le dieu des enfers, et offre quelque ressemblance, sinon avec le Pluton des Grecs, du moins avec l'Anubis ou Anebô des Égyptiens. A notre avis il

(1) Voici le texte latin de Salom. B. Jarchi : « Dicunt sapientes nostri mira de fabrica hujus idoli; erat enim ad speciem virgæ virilis effectum; cui se maritabant tota die. »

y a dans toutes ces hypothèses un peu de vérité : leur plus grand défaut est d'être exclusives. Nous allons essayer de les concilier; et sans tenir beaucoup à notre système de conciliation qui, par là même qu'il explique tout, sera à juste titre suspect à de bons esprits, nous nous flattons au moins de démontrer que dans le caractère de Baal-Péor il y eut fusion de caractères et de rôles différents. L'identité partielle du soleil et de la planète Saturne est, mythologiquement parlant, un fait certain, non pas parce que les Arabes ont donné à cette planète le nom du grand astre, mais parce que le titre primitivement générique de Baal, de maître et seigneur, ayant été le nom, ici de Saturne, là du Soleil, il dut arriver nécessairement que l'un et l'autre furent confondus par quelques-uns de leurs adorateurs. Au reste cette confusion n'a ici qu'une importance secondaire. D'autre part on sait suffisamment (*Voy.* Adonis et Haroéri) qu'Adonis, Haroéri, Baal sont des personnifications ou incarnations du soleil. Or, qu'on songe à l'importance que dans tous les cultes sidériques les législateurs sacrés et les peuples attachèrent à la migration périodique du soleil de l'autre côté de l'équateur. Ce résultat de l'obliquité de l'écliptique, coupant l'équateur à deux points équidistants et diamétralement opposés, sembla au monde enfant, une disparition, une léthargie, une mort que doit suivre au bout de six mois une résurrection. Adonis aux enfers, Adonis dans les bras de Proserpine, Adonis caché dans la tombe, Adonis mutilé et privé de la force génératrice, voilà les expressions, voilà les vives et poétiques images par lesquelles l'allégorie religieuse exprima ce fait. Souvent, et en mille localités différentes, on alla plus loin ; et, en mémoire de la mutilation ou mort du dieu (les deux termes étaient synonymes), l'organe mâle lui-même fut porté processionnellement. Ainsi la matière représentait la force ; l'agent, l'activité ; le palpable, l'insaisissable. Rien de plus naturel à cette aurore de la civilisation. Mais il ne s'agit pas seulement soit de la force génératrice, soit de l'organe générateur en général pris pour la collection des faits générés : c'est le soleil qui est ici le grand générateur. C'est donc aussi au soleil qu'ont pu se lier essentiellement ou épisodiquement certaines fêtes phallophoriques ou ithyphallophoriques, certaines paamylies égyptiennes, enfin certaines solennités voluptueuses ou obscènes de la Syrie. Les Adonies même présentèrent souvent des particularités de ce genre, et la phallagogie osiridique de Memphis a quelque chose de plus positif encore. Admis ces faits, et tous doivent être admis, qui pourra s'étonner des rôles divers du Soleil-Péor des Madianites? Si les femmes de Byblos s'abandonnaient pieusement à la prostitution en l'honneur d'Adonis au tombeau, si les Égyptiennes de la plus haute naissance portaient en pompe avec les prêtres le phalle d'Osiris, ce représentant memphitique d'Adonis, est-il étrange que des hordes grossières situées à peu près à égale distance des deux peuples les aient imités dans l'institution de leur culte, et qu'ils aient choisi pour idole solaire un être phallique, pour acte propitiatoire quelque chose d'assez semblable à la prostitution. Le deuil d'ailleurs n'était nullement prohibitif de la débauche dans les idées populaires de l'Orient. Aux yeux des uns, puisque la mort venait si vite et si à l'im-

proviste moissonner les frêles êtres créés pour être heureux, il fallait se hâter de jouir des beaux jours de la vie. Pour les autres, les cérémonies et les sentiments, cortège obligé du deuil, impliquaient un abandon, une mollesse efféminée qui étaient autant d'appels à la volupté. D'autre part les formes mêmes de la douleur, ces attitudes languissantes, ce costume négligé, ce sein demi-nu qu'on devait meurtrir, ces cheveux épars, puis tout-à-coup ce délire orgiastique qui variait bizarrement la cérémonie, invitaient les deux sexes à faire trêve à la douleur. Enfin n'y aurait-il eu que ces magnifiques ou longs festins dont les funérailles et la commémoration des morts étaient le prétexte, et qui, sans doute, donnèrent lieu à l'idée de la Vénus Epitymbie (Ἐπιτυμβία) de Visconti (*Musée Pio-Clém*,. IV, tabl. 35), on conçoit facilement cet appendice usuel des grandes solennités de la Syrie, qu'au reste quelques autres particularités achèvent de rendre naturel (*Voy.* Adonis et Mylitta). Il n'est pas jusqu'à la bizarre idée rabbinique ci-dessus consignée qu'on ne puisse expliquer par ce système. Que l'on se rappelle l'Hercule Mélampyge des Grecs, en d'autres termes le soleil tournant le dos (ce qu'il semble faire dès qu'il passe dans l'hémisphère austral et laisse le nôtre dans l'ombre), et l'on aura la clé du rit que nous certifient les rabbins, bien entendu que nous n'en admettons pas les détails, et que nous y voyons simplement l'action de tourner le dos à l'idole, de même qu'Hercule, Adonis, Baal-Péor ou le Soleil tourne le dos à la Terre après l'équinoxe d'automne. Quant à la description textuelle de l'hommage rendu au dieu, ou il y a eu mauvaise foi et travestissement de la part des auteurs que transcrivait Maimonide, ou il faut croire que, dans la Palestine même, quelques incrédules ou mauvais plaisants essayaient ainsi une caricature grossière de l'acte ou de l'attitude symbolique des croyants. Conf. du reste *Classical Journal*, vol. VII, nº xiv, p. 293; et vol. VIII, nº xvi, p. 265 et suiv.; ainsi que le *Trésor* de Biel, art. Βελφεγώρ.

BAAL-PHARAS, dieu syrien, mentionné dans l'*OEdipe* de Kircher (tom. I, p. 264), ne nous est connu que de nom. On pourrait présumer, mais avec beaucoup d'invraisemblance, que c'est la Terre (en hébreu Aretz) divinisée, ou bien un dieu dominateur de la Terre. Peut-être aussi est-ce la constellation de Pégase qui, en arabe, fut nommée Alpharas, et en élaguant l'article, Pharas (Voy. Béyer, *Uranolog.*, tab. XIX; Riccioli, p. 127; Ulugh Beigh, p. 52 et 55). Enfin si l'on songe qu'en hébreu le nom pluriel *pharasim* signifie confusion, dispersion, et qu'effectivement il y avait dans la vallée de Raphaïm, assez près de Jérusalem, une ville de Béthpharasim, sous les murs de laquelle David battit les Philistins, força leur camp et s'empara de leurs idoles, on se trouvera amené à deux autres suppositions, toutes deux également probables : la première, que Baalpharas ne veut dire que dieu de la désolation, dieu funeste, Baal de malheur, mauvais génie, et par conséquent désigne moins un dieu, un Baal particulier, que le dieu ordinaire indigène, dans un accès de colère et de vengeance; la deuxième, qu'il n'y eut jamais de dieu nommé Baalpharas, et que l'on a imaginé ce personnage divin à la vue du nom de la ville homonyme, comme si Pharasim, par là même qu'il suit le mot Baal, recé-

lait nécessairement le nom spécial et caractéristique d'nn Baal.

BAAL-SAMEN, Βααλσάμην et Βααλσάμης (et quelquefois B.-Tsamen, B.-Tchamen, B.-Chamen et Belsamen), grande divinité du système religieux assyrien, fut aussi honorée à Carthage. On n'a du reste presque aucun détail sur son essence et son caractère. Selon Sanchoniaton, dans Eusèbe (*Prép. évang.*), ce serait le Soleil qui, effectivement, passait dans la langue de la religion et de la poésie pour le Roi des cieux, comme la Lune en passait pour la Reine. Il est probable que telle était dans nombre de lieux et de temples, plus particulièrement peut-être à Balbeq (ou Héliopolis) l'idée populaire. Mais peut-être aussi un autre point de vue n'est-il pas sans vraisemblance ; peut-être Baal-Samen est-il un dieu supérieur au soleil et ordonnateur, conservateur de tout le ciel. Au reste, ponr peu que l'on connaisse l'esprit des religions antiques, on conçoit que dans l'un on l'autre système les deux idées se soient presque fondues, et que l'on ait vu dans le dieu, tantôt le maître des cieux se manifestant de préférence dans le soleil, tantôt le soleil s'élevant de son rôle de roi du système planétaire à celui de maître et prince de l'empyrée. Il n'est point impossible non plus que Baal-Samen doive être traduit par Baal-Ciel, Ciel-Roi, et uon pas Roi du ciel. Baal-Samen alors serait véritablement l'original de l'Uranus des Grecs, et sa place dans la cosmogonie à la suite de Khousor serait tout-à-fait naturelle. En effet Khousor ayant d'un coup de marteau coupé en deux Omorca, et par cette section donné lieu à la séparation du Ciel et de la Terre, il est tout simple qu'Uranus ou le Ciel apparaisse après lui. Nous inclinerions assez à croire que le rôle de Baal-Samen à Carthage était encore plus élevé, et probablement le même que celui d'Amoun ou de Knef dans le système égyptien. En effet la Minerva Bélisama de l'inscription punique rapportée par Selden (*de Diis Syris*, p. 171, et de l'éd. nouv. 246) ne rappelle pas seulement le Belsamen ou Baal-Samen dont il est ici question ; elle nous rappelle aussi la Neith, fille et femme d'Amoun, ou pour parler un langage plus exact la Neith, partie femelle d'Amonn dédoublé : car, aux yeux des anciens, Neith était Minerve. La Minerve Baal-Samen fut donc censée la compagne d'un Baal analogue à Knef, et par conséquent une variante de Baal-Hamman.

BAAL-THARÈS, c'est-à-dire le dieu de Tarse, n'est autre chose qu'une divinité patronne. Cette divinité avait-elle nn autre nom, d'autres fonctions ? C'est ce que jusqu'à présent nous ignorons. Le nom de Baal-Tharès se lit sur plusieurs médailles phéniciennes. Voy. Bellermann, *Ueb. phoniz. Münzen*, I, st. p. 11 et suiv.

BAAL-THURZ ne nons est guère connu que par une médaille phénicienne qui porte l'inscription Baal-Thurz, et qui montre l'image d'un dieu à la tête de bœuf ou de taureau assis sur son trône, et du reste semblable au Jupiter des Grecs. Payne Knight (*Symb. lang.*, § 31) rappelle à propos de cette effigie : 1° le sens du mot Thurz en phénicien (il voulait dire bœuf, selon Plutarque, *Vie de Sylla*, ch. 17); 2° les statuts du dieu scandinave Thor, dont l'idole aussi portait d'ordinaire une tête de taureau. Il nous semble pour nous que la tête de taureau ne joue ici qu'un rôle ordinaire, quoique proba-

blement les rapports entrevus par le docte anglais soient très-réels. Thurz est vraisemblablement le même que Thor ou Thure (Thurus, Θοῦρος), roi des Assyriens après Ninus, selon Cedrène, dans Photius (*Biblioth.*, ext. CCXLII) : or ce Thor ou Thure fut, dit-on, surnommé Mars par allusion à son caractère belliqueux. Éliminons de cette légende ce qu'elle a d'évidemment inadmissible, il en résulte que le Thor assyrien revient au Mars des Latins. L'Ertosi ou Artès égyptien, qui est la planète de Mars divinisée, n'est guère que l'anagramme de Thorz. Enfin θούριος en grec, dans la poésie lyrique et lyrico-dramatique, signifiait martial et même Mars. Or de Thurz à Θούριος il n'y a qu'un pas; et quand on dériverait, comme on peut le faire sans absurdité, Θούριος de τοῦ Ἄρεος, τῷ Ἄρεϊ, etc., cette étymologie ne détruirait pas le rapport que nous apercevons entre Thurz et Thourios, puisque probablement Thurz en assyrien a été le résultat d'une formation grammaticale analogue.

BAAL-TSÉPHON, Tzéphon, ou Séphon, Βααλσεπφών, divinité orientale qui, par la première partie de son nom, semble appartenir à la grande famille mythique des Baalim, et par conséquent aux systèmes assyriens, tandis que l'aspect du second élément, ainsi que les traditions, indique plutôt un dieu égyptien, est mentionné par les Talmudistes et les Rabbins. C'était, assure-t-on, une idole ou figure constellée que les rois d'Égypte avaient placée sur les bords de la mer Rouge, soit pour avertir le pays de l'arrivée des ennemis; soit pour s'opposer à la sortie des esclaves fugitifs. Suivant quelques-uns, Baal-Tséphon avait une tête de chien. Selon le Targum babylonien, lorsque, à la prière de Moïse, l'ange exterminateur abattit toutes les statues des divinités égyptiennes, celle de Baal-Tséphon fut la seule qui resta debout; ce qui valut au dieu une grande considération parmi les pieux Égyptiens. De nombreux pèlerins se succédaient sans cesse sur la route qui conduisait à la mer Rouge, et offraient leurs hommages à l'idole. Moïse demanda à suivre leur exemple avec tout son peuple, et profita de la permission pour mettre la mer entre lui et les Égyptiens, chargés de veiller sur les Israélites, mais qui oublièrent aux pieds de leur dieu les précautions qu'il eût fallu prendre pour empêcher ce résultat. Dans cette légende rabbinique, dont il semble que la broderie moderne couvre quelques précieuses données antiques, Baal-Tséphon apparaît tantôt avec le caractère du chien-gardien des enfers, Anbô (autrement Anubis), tantôt avec quelques traits de Terme. La légende romaine qui nous montre ce dernier seul, fixe et immobile au milieu du Capitole, dont s'éloignent tous les dieux (*Voy.* Terme), n'est presque qu'un calque de la première partie du narré des Rabbins. Notons de plus que Séphon ou Tséphon peut cacher les traces d'un nom analogue soit à Siphoas, soit à Saophi; et Saophi, comme Siphoas (*Voy.* ces noms), tous deux dynastes du latercule d'Ératosthène sont très-certainement des Décans du système zodiacal égyptien. Il est à noter que les Nombres (ch. 33, v. 7) et l'Exode (ch. 14, v. 2 et 9), nomment une ville de Baal-Tséphon, ce qui fait penser qu'il n'y avait jamais eu de dieu de ce nom (*Voy.* Eusèbe). Mais cette opinion est un peu hasardée puisque rien n'empêche que la ville n'ait pris son nom du dieu. Au reste, nul des savants modernes ne l'admet; il

n'y a entre eux de divergence que sur les fonctions et le caractère propre de Baal-Tséphon. Nous avons déjà remarqué dans le récit du Targum des traits qui conviennent les uns au dieu souterrain Anbô, les autres à Terme. Ajoutons que selon les uns Baal-Tséphon est un génie chargé de la garde du septentrion, tandis que d'autres l'identifient à Thammouz, au bel Adonis ou au Soleil. Le sens hébreu du mot Zéphon ou Tséphon est également favorable à ces deux hypothèses. En effet les lexiques l'interprètent par *nord* et *caché*. Relativement au premier sens, on peut trouver quelque probabilité à l'appui, soit dans la division de la sphère en quatre parties dont chacune est confiée à un génie (et effectivement il est parlé dans le Psaume XC, v. 6, d'un démon du midi; pourquoi, dès-lors, n'y aurait-il pas eu un démon du nord?) soit dans la position des contrées assyriennes et syriennes par rapport à l'Égypte. La synonymie de Thammouz et de Baal-Tséphon n'a d'autre base que l'état dans lequel on suppose que s'offrait le premier à l'esprit des dévots; mutilé par une bête farouche, et déposé dans un catafalque, il était caché dans l'hémisphère austral. Ce rapprochement admis, il n'y a rien à dire contre l'identification de Baal-Tséphon et d'Adonis, puisque Adonis et Thammouz sont presque universellement reconnus identiques. Il faut en dire autant de l'hypothèse de Basnage qui voit le soleil dans Baal-Tséphon : et outre les arguments que fournissent les rapports précédemment énumérés, un autre sens du mot Tséphon en hébreu (*contemplateur*) confirme le soupçon de Basnage; car quel astre, quel être mieux que le Soleil mérite ce nom, surtout dans les idées des anciens? On pourrait concilier l'hypothèse de Baal-Tséphon génie du nord, avec celle de Baal-Tséphon Adonis, puisque, relativement à l'Égypte, Adonis était le soleil du nord et en quelque sorte un Apollon hyperboréen. Aucune de ces hypothèses ne nous semble convenablement prouvée, et c'est encore à la première idée, celle de Baal-Tséphon Anbô ou Baal-Tséphon Terme qu'il faut s'attacher pour se mettre sur la voie de la vérité. Nous insistons encore moins sur la conjecture de Dupuis qui rapproche Tséphon de Céphée. — La ville de Baal-Tséphon était selon les Nombres (ch. 23, v. 5 et 8), vis-à-vis de Phihahiroth, très-près du lieu où les Israélites traversèrent la mer à pied sec, et par conséquent, selon dom Calmet, à peu de distance de Clysma ou Colsum.

BAAL-ZÉBOUB ou BAAL-SÉBOUB, dieu des Accaronites (*Voy. Rois*, liv. II, ch. I, v. 2), auquel il paraît que les Israélites ne refusèrent pas toujours leurs hommages (*Exode*, ch. 23, v. 13; *Psaume* XVI, v. 4, etc.), est pris le plus ordinairement pour un dieu chasse-mouches, et en conséquence on l'a rapproché soit du dieu cyrénaïque Achor qui fut aussi un chasse-mouches et dont même on a voulu, très-gratuitement, que le nom fût une altération d'Accaron, soit du Ζεὺς Ἀπόμυιος et de l'Hercule Myiode ou Myiagre des Grecs. On conçoit, en effet, que dans des pays très-chauds, l'extrême abondance des insectes ait fait imaginer un dieu qui tuât ou expulsât les mouches; mais que ce dieu ait jamais joué un rôle élevé dans les systèmes religieux, c'est ce que l'on ne peut guère admettre à moins qu'on ne voie dans Baal-Zéboub une simple épithète comme dans le Ἀπόμυιος qui suit Ζεύς, comme dans le Myiode ou

Myiagre que précède le substantif Hercule. Cependant, il semble bors de doute que Baal-Zéboub ne fut point une divinité sans importance, puisque les reproches d'Élie aux Israélites dans le passage cité du IIe livre des Rois, indiquent qu'on allait le consulter sur l'avenir, et que dans l'évangile de St Matthieu, ch. 12, v. 24 et suivants, il est nommé expressément Baalzéboub, prioce des démons. Du reste, c'est une questiou de savoir s'il faut lire Baalzéboub comme le portent tous les manuscrits hébraïques, ou bien Baalzéboul comme semblent l'avoir lu les Septante, ou enfin, Baalzébonth, Belzébut, comme nous le prononçons d'ordinaire en français. Cette dernière leçon ne serait que l'abréviation de Baalzébouboth, mot mieux formé que Baalzéboub, mais que malheureusement on n'a tronvé dans aucun mannscrit. Baalzéboul signifierait le dien de l'ordure, ce qui n'a guère de sens, ou bien dien de l'habitation, dieu du ciel, et Baalzéboob le dieu des mouches. Peut-être la meillenre de toutes les conjectures est-elle celle qui voit dans Baal-Zéboub un nom altéré à plaisir par la piété moqueuse des Juifs. Mais ici encore l'on se divise, et les uns inclinent pour Baal-Zébach, dieu du sacrifice, tandis que d'autres tiennent pour Baal-Zabaoth ou Zébaoth, dieu des armées.

BAALATH, un des noms de la divinité à Carthage. Était-ce le nom générique? ou plutôt n'était-ce qu'une forme ou une flexion de Baal? C'est ce que nous ne décidons pas. (*Voy.* Bellerman, *Versuch ein. Erklær. d. Pun. Stall.*, I, p. 45). Baalath se trouve dans Plaute, Act. V du *Carth.* (Pœnulus).

BAALTIDE ou BELTIDE (en latin Baaltis, et par contraction Beltis, Βααλτίς et Βῆλτις d'Eusèbe, Βήλθης d'Hésychius, d'où l'on peut conclure le nom indigène de Baaloth), graode divinité commune à toute la Syrie, ne fut antre chose dans l'origioe qu'un dédoublement de l'androgynisme de Baal on Bel (*Voy.* ce nom), ce qu'indiqnent déjà et la désinence sémitique oth et la terminaison hellénique is, qui toutes deux accusent le sexe de la Déesse, et ce que prouverait au besoin l'usage où sont les Septante de rendre Baal et Baaloth par ὁ Βαάλ, ἡ Βαάλ (mot à mot le Baal, la Baal), en ne changeant que l'article. Baaltide n'est donc au fond que Baal, en tant que pourvu du sexe féminin; et, grammaticalement, c'est moins un nom propre qu'une dénomination générique qu'on peut traduire par celles de maîtresse, de dame, de reine, de souveraine. Il s'ensuit que les applications de ce nom durent être aussi arbitraires, aussi nombreuses, aussi diverses que celles du nom de Baal, et que toute manifestation do principe femelle de la nature dut être désignée par cette épithète générale. Ainsi, auprès de Baaltide, femme de Baal-Soleil, devaient se trouver une Baaltide, femme de Baal-Ciel, et cinq ou six, ou même sept Baaltides, épouses de chaque Baal soleil, planète, etc. On pressent aisément que cette longue théogonie que nous rêvons à priori, n'a point été réalisée dans tous ses détails. D'abord il s'en faut de beaucoup que tous les ponvoirs de la nature et toutes les planètes aient été aussi formellement les uns que les autres divinisés et mis au nombre des Baalim. Ainsi, par exemple, il n'est point fait mention d'un Baal-Mercure, d'un Baal-Vénus. Ensuite on doit soupçonner que ceux-là seuls des Baalim eurent une Baaltide que le culte vulgaire appelait Baal ou Bel, saos addition de surnom: or nous ne

voyons guère dans ce cas (cf. l'art. Baal) que le ciel, le soleil, Saturne et Jupiter. Enfin ni le peuple ni les prêtres n'avaient explicitement proclamé, soit l'hermaphroditisme de leurs Baalim, soit le dédoublement des sexes. Au total, nous ne reconnaissons clairement qu'une Baaltide, sœur et femme de Baal-Saturne. Fille de l'Uranus de Sanchoniaton (dans Eusèbe, *Prép. évangél.*), et par conséquent, selon nous, de Baal-Samen, elle épouse Crone, son frère, qui lui donne pour rivales ses deux sœurs, Réa et Astarté. Quoique nulle autorité antique ne vienne à notre appui, nous inclinerions assez à voir dans cette déesse l'épouse en même temps que la fille de Baal-Samen. On sait que l'Inde et l'Égyte nous offrent, l'une dans la Maïa-Sacti-Saracouati, fille et femme de Brahmâ, l'autre dans la Neith, fille et presque femme de Knef, des exemples de ce double lien du sang. L'union de la fille avec le père, dans ces mythologies sacrilèges pour nous, n'empêche pas celle de la sœur avec le frère. Ceci admis, nous aurions à la fois la Baaloth supérieure, épouse du Ciel, et la Baaloth inférieure, femme de Saturne. Ajoutons que de temps en temps Baaloth se rabaisse encore plus et devient tantôt la planète Astarté, tantôt (selon Eusèbe) une Vénus-Uranie ou Isis-Athor, que pour l'ordinaire on nomme alors Dioné. Mais qu'est-ce que Vénus-Uranie et qu'est-ce qu'Isis-Athor? Dans l'idée des anciens ce fut sans doute la planète de Vénus et la Lune. Nous n'admettons que la deuxième partie de la conjecture. Vénus-Uranie nous semble être la Baaloth, femme de Baal-Samen. Quant à la confusion de Baaltide avec Astarté, nous nous sommes étendus sur ce point à l'article Achtoret. Enfin il paraît que la bizarre et célèbre Addirdaga, adorée dans Ascalon, ne fut aussi qu'une Baaltide. Byblos dut encore être consacré à cette déesse en tant que Dioné; car, selon la légende, Crone, son mari et son frère, la lui donna, probablement comme présent de noces. Baaltide-Dioné fut aussi vénérée en Perse. Mais c'est surtout au sein de l'opulente Babylone que l'on vit fleurir son culte. Là s'élevaient les autels les plus riches; là se célébraient les cérémonies les plus splendides en l'honneur de cette déesse. L'Asie entière accourait à ces fêtes. Baaltide, à ce que l'on présume, y était confondue avec la trop fameuse Mylitta, Alitta ou Alilat des Arabes, Mitra des Perses, et la grande fécondatrice (Γενέτειρα) par excellence. Dire que les élans d'une volupté délirante faisaient partie du culte et que, pour toute Babylonienne docile à la voix de la religion, la prostitution était au moins une fois dans la vie le plus saint des devoirs, ce serait répéter ce que tout le monde sait, ne fût-ce que par Hérodote (liv. I, ch. 133; cf. Strabon, liv. XIII; Selden, *de Diis Syris*) et par les plaisanteries de Voltaire (*Dictionn. philos.*) qui revient plusieurs fois sur ce sujet, et qui nie le fait comme incompatible avec les idées naturelles à l'espèce humaine et avec les mœurs de l'Asie. Ces deux objections ont été pleinement réfutées; et l'on peut voir à l'art. Mylitta tout ce qu'il faut répondre à l'argumentation ou plutôt aux sarcasmes de l'auteur de Candide.

BAARDER-SNOEFELLS-AAS, géant célèbre dans la fable populaire des Islandais qui lui attribuaient la plus grande habileté dans l'art de la sorcellerie et qui voyaient en lui un dieu marin, avait pour femme la sor-

cière géante Hit, et habitait dans Baardar-Heller (caverne de Baard), tandis que sa femme faisait son séjour ordinaire dans Hitardal (vallée de Hit). La grotte de Baard sert aujourd'hui d'étable à moutons, ce qui n'empêche pas les Islandais de la regarder comme un précieux reste d'antiquité. Dans le bourg de Hitardal, en dehors de l'église, se voient deux figures humaines colossales taillées dans deux pierres angulaires, et dont l'une a de la barbe. Ce sont, dit-on, les effigies de Baarder-Snœfells-Aas et de Hit.

BAATH. *Voy.* Bath.

BAAU ou plutôt BAAUT (Βααύτ), haute divinité phénicienne que Sanchoniaton, Philon, et après lui Eusèbe (*Prép. év.* liv. 1, ch. 10 ou 7, etc.), placent à la tête de la cosmogonie avec le vent Kolpiah. Creuzer (*Symb. u. Myth.*, t. II, p. 19, de l'éd. all.), le traduit par le souffle de l'esprit et la nuit primitive (Urnacht). Effectivement, déjà Philon lui-même, avait indiqué que Baau était la Nuit. Bochart, en adoptant ce sens qui nous semble indubitable, malgré le doute dont s'enveloppe le citateur de Philou (ἐκ τοῦ Κολπία ἀνέμου καὶ γυναικὸς αὐτοῦ Βάαυ τοῦτο δὲ Νύκτα ἑρμηνεύειν), veut que l'on récrive Baaut (*Phaleg et Chanaan*, II, 2, dans ses œuvres compl., t. I, p. 706). Il est impossible de ne pas reconnaître ici l'identité des conceptions égyptiennes et phéniciennes. Bouto en Égypte est aussi la nuit, la nuit profonde et primordiale, épouse idéale d'un dieu irrévélé et intellectuel (Piromi), et les Démiurges (Knef, etc.), ne viennent qu'après elle, comme Éon et Protogone en Phénicie ne viennent qu'après le couple divin Kolpiah-Baaut (*Voy.* Kolpiah).

BABACTÈS, Βαβάκτης, surnom de Bacchus, signifie, dit-on, le parleur, le bruyant parleur. Racine, βάζω, ionien et épique, parler, ou plutôt le monosyllabe βα..., qui implique l'idée de son, et qui se prononçant *va* est sans doute le même que *vatch* et *vox*, la voix, en samskrit et en latin. C'est de cette syllabe *ba* que l'on a tiré Bacchus.

BABIA, déesse syrienne qui présidait à la jeunesse, était surtout honorée à Damas, où les enfants, plus spécialement ceux qui se destinaient au sacerdoce, portaient le nom de Babia. On lui en offrait même en sacrifice (Comp. Moloch). La statue de cette déesse la représentait sous des traits et avec la taille d'un enfant.

BABYLON, Βαβυλών, fils de Bélus, fonda la ville de Babylone.

BABYLONE ou BABYLONIE, Βαβυλών, nymphe qui fut aimée d'Apollon, et mit au monde Arabe, inventeur de la médecine et tige du peuple qui porte son nom. — Historiquement ce mythe veut dire que les tribus arabes sont originaires de la Chaldée : résultat historique qui serait on ne peut plus faux si on l'entendait de la majeure partie des Arabes.

BABYS, Βάβυς, frère de Marsyas allait subir le même traitement que son frère, quand Minerve demanda sa grâce au dieu vainqueur de Marsyas (Apollon), et l'obtint.

BACCHÉMON, Βακχήμων, fils de Persée et d'Andromède.

BACCHÉPÉAN, Βακχεπαιάν, (g., -ᾶνος), Bacchus vieillard, et peut-être Bacchus médecin. Évidemment ce nom est composé de ceux de Bacchus et de Péan. Ce dernier est plus fréquemment employé pour Apollon; mais il est présumable que c'est un titre qui, primitivement, lui fut étranger. Que Péan signifie la guérison ou que ce soit Pi-Amoun, Phanès ou

toute autre divinité, ce dieu ou cette force naturelle aura été identifiée par les uns avec Apollon, par les autres avec Bacchus.

BACCHÈS, disciple de Tagès, avec lequel de temps à autre il semble se confondre. Tel est l'esprit général des doctrines cabiriques : tantôt un dieu se trouve élève, servant, ministre, délégué d'un dieu supérieur; tantôt il rentre dans cet autre lui-même, et ne s'en distingue plus. Ainsi, Bacchès apparaît comme le Cadmile de Tagès Axiocerse; puis l'Axiocerse étant Janus, Tarchon, on quelque autre, c'est Tagès-Bacchès, Bacchès-Tagès qui est le Cadmile. A vrai dire, Tagès est Bacchès, Bacchès est Tagès. Les deux rôles s'échangent sans cesse : en vain l'intelligence veut saisir la limite où l'un finit, où l'autre commence : incolore, invisible, sans largeur, mobile d'ailleurs, la ligne qui les sépare échappe à toute analyse. C'est ainsi que Hermès et Thoth, en dépit des distinctions que l'on veut établir, sinon entre les deux dieux, du moins entre les personnes, sinon entre les personnes, du moins entre les rôles, se confondent sans cesse par la permutation des rôles. Au reste, Bacchès et Bacchus ne sont au fond qu'un même nom, et l'article BACCHUS démontre que tous ces noms à formes grecques descendent de l'indien Bagh. Nous devons nous borner à remarquer que Bacchus dans les écoles orphiques se nommait *Ephaptor*, c'est-à-dire le toucheur : le nom italien Tagès traduisait sans doute cette dénomination trancendantale (Comp. l'art. TAGÈS); et dans ce cas l'identité de Bacchus avec Silène (spécialité de ce grand principe : le maître et l'élève ne sont qu'un) apparaît dans toute sa force, dans toute sa fécondité : Tagès n'est autre chose qu'un Silène italique, et Tagès-Bacchès reflète Silène-Dionyse ou Silène-Bacchus.—Les livres sacrés des Étrusques avaient été composés par Tagès et par Bacchès. Quelques théologiens d'une exactitude plus minutieuse distinguèrent les écrits du premier et les ouvrages du second. On peut être tenté, d'après cela, de développer de plus en plus la notion de maître et élève, et de la transformer, 1° en inventeur et continuateur (améliorateur); 2° en auteur et commentateur; 3° en improvisateur de la loi suprême, vague, obscure, en quelque sorte inorganique, et élaborateur des lois de détail et d'organisation. On peut surtout voir dans le mystérieux et antique Tagès le chef de la secte, de la caste, de l'école; dans Bacchès, l'école entière, tantôt y compris le maître, tantôt abstraction faite du maître. Ainsi Tagès se propage jusque dans le dernier des prêtres qui lisent et commentent, qui étudient et agrandissent le rituel scientifique laissé par lui.

BACCHÉTIS, nom divin que K.-Otf. Müller suppose être celui de la nymphe Bégoé (et non Bygoïs), et dans lequel d'autres mythologues reconnaissent la véritable orthographe de Bacchès (l'élève de Tagès). A voir les choses un peu de haut, il est probable que tout ceci se réduit à dire que le nom du révélateur auquel l'Étrurie attribuait ses livres sacrés avait pour base, pour radical, la syllabe *Bagh* que l'on retrouve dans Baghis, Baghavan, etc., et qui plus tard s'émana en occident dans les noms Bacchès, Bacchis, Bacchos, etc. Comme toutes les hautes divinités orientales, le suprême révélateur était censé androgyne. Le vulgaire ne l'envisageant que sous un de ses aspects en fit ici un dieu mâle, Bacchès, Βάκχης, là une déesse, Bacchis, Bacchétis (Βάκχητις), Bégoïs

(Bygoïs), Bégoé. Très-probablement Bacchétis, s'il est jamais dit pour un dieu mâle, est un cas oblique. (Βάκχητος est un génitif de Βάκχης aussi naturel que Βάκχου).

BACCHIE, Βακχία, fille de Bacchus. On ne nomme point sa mère. Comp. l'art. qui suit.

BACCHIS, Βάκχις, cinquième roi héraclide de Corinthe, se rendit assez célèbre pour que ses descendants prissent de lui le nom de Bacchiades (Pausanias, II, 4; Hérod., V, 92). Cependant on ne connaît aucune de ses actions. On sait que la dynastie des Bacchiades ne fournit après lui que quatre rois à Corinthe et que Céreste, le dernier d'entre eux, ayant été tué par Ariée et Pérante, ces princes du sang préférèrent établir une république aristocratique dont le chef annuel nommé Prytane (président) était toujours choisi dans leur sein. Ce régime dura environ 90 ans (de 710 à 620 av. J.-C.) et ne fut renversé que par l'usurpation de Cypsèle. Bacchis vécut sans doute de 900 à 840 av. J.-C. Les Héraclides de Corinthe étaient de la branche d'Alète. Quelques mythologues et historiens faisaient descendre les Bacchiades de Bacchus par Bacchie.

BACCHIS. *Voy.* Bacis.

BACCHUS, en latin Bacchus, en grec Διόνυσος, Dionyse, et rarement Βάκχος, dieu du vin dans la mythologie grecque qui a popularisé son nom, naquit, selon la légende vulgaire, dans la Thèbes de Béotie que devait illustrer plus tard sa naissance. Jupiter était son père. Sémélé, sa mère, était une des filles de Cadmus et d'Hermione (*Voy.* Sémélé). On sait qu'elle périt foudroyée par les flèches étincelantes de son amant qu'elle avait voulu voir dans tout l'appareil de sa gloire. Bacchus aurait été anéanti avec elle, si du sein du cadavre qui gisait à ses pieds Jupiter n'eût fait tirer par Vulcain le jeune fruit de l'amour, que Macris, fille d'Aristée, reçut dans ses bras et qu'ensuite Sabasins enferma dans la cuisse du dieu. Il y resta tout le temps qu'il fallait pour compléter les neuf mois d'une gestation régulière. Ses trois tantes, Ino, Agavé, Autonoé lui servirent de nourrices et veillèrent avec toute la sollicitude maternelle sur son enfance. Quelques mythologues leur adjoignent les Heures, les Nymphes et les Hyades. Suivant d'autres traditions, ce sont les Nymphes qui le retirèrent du milieu des cendres maternelles; elles le lavèrent ensuite dans une onde claire et se chargèrent de son éducation. Ailleurs enfin on fait honneur à Mercure de la conservation de l'enfant, et l'on montre ce céleste messager de Jupiter allant porter le futur dieu du vin sur les flancs du mont Nisa en Arabie, où se trouvent aussi des Nymphes pour l'élever. En Laconie régnait une autre légende: Cadmus, irrité de la grossesse de sa fille, l'avait fait jeter à la mer dans un coffre fermé. Ce coffre aborda sur la rive laconique, à Oréatis: Sémélé était accouchée pendant la traversée, mais elle était morte: son fils seul vivait et fut recueilli par les habitants du rivage. Des mains des Nymphes Bacchus passa dans celles des Muses et de Silène. Les unes l'initièrent à la connaissance des beaux-arts et surtout de l'harmonie et de la danse: Silène, quelquefois regardé ainsi qu'Apollon et Hercule comme Musagète, lui enseigna de plus la culture de la vigne et la fabrication du vin. D'autres veulent que cet arbuste précieux soit né du corps du jeune Ampèle, son favori (*Voy.* Ampèle).

Devenu grand, Bacchus partit pour l'Orient, résolu à porter dans ces contrées lointaines la civilisation et l'art de faire le vin. Outre les Nymphes, les Heures et Silène, il eut pour compagnons dans cette expédition, d'une part les Silènes, les Pans, les Faunisques, de l'autre les Cabires de Samothrace, les Corybantes, les Curètes, ministres de Cybèle, enfin Aristée, l'inventeur du miel, et divers groupes admis par les peuples de l'Asie Mineure (Nonnus, *Dionysiaques*, liv. III). Il arriva ainsi jusque dans les Indes où il combattit avec succès et où il imposa sa loi à tous les peuples de cette grande péninsule. Nonnus donne sur les phases de cette expédition une foule de détails qui n'ont aucune valeur mythologique et qui évidemment sont de son invention. Ainsi Bacchus livre successivement bataille sur les bords de l'Astaque et de l'Hydaspe. Vient ensuite un combat singulier entre Dériade, le roi hindou qu'il aspire à vaincre, et le dieu thébain. Plus tard enfin, Bacchus équipe une flotte et les eaux de l'Océan indien deviennent le théâtre d'une lutte longue et sanglante qui se termine par la mort de Dériade. Divers épisodes varient ces scènes belliqueuses dont la monotonie ne tarderait pas à ennuyer le lecteur. Tels sont les amours de Bacchus avec Nicé (la Victoire), ceux de Morrhée et de la vierge Chalamédie, les jeux funèbres qui ont lieu pendant une suspension d'armes, le supplice des Bacchantes, les métamorphoses de Bacchus, enfin sa démence et sa guérison. Ces derniers traits de la biographie poétique du dieu ont de l'importance. Au milieu de tous ces récits on a vu aussi Bacchus, par un brusque changement de son itinéraire, se trouver en Syrie sur les bords du fleuve Oronte, à la cour du roi Staphyle (Raisin) qui a pour fils Botrys (la Grappe), pour femme Méthé (l'ivresse) et pour officier principal de sa maison Pithos (tonneau). Le plus extraordinaire, c'est que le poète ne nous prévient pas même que l'on a changé de direction ou de pays. Au ton du récit, il semble que l'Assyrie soit une province de l'Inde. Cependant, victorieux de cette immense péninsule et de toutes les contrées qui la séparent de l'Asie antérieure, il revient vers l'ouest. A Tyr, il fait des présents à Hercule, avec lequel plus tard il engage une lutte qui se termine à son avantage. A Béryte, il dispute à Neptune la main de la belle Béroé qu'enfin Jupiter adjuge au dieu des eaux. Il se dirige ensuite vers la Crète, s'arrête à Naxos et s'y endort sur la plage, se laisse enlever par des pirates tyrrhéniens qui déjà s'apprêtent à outrager sa jeunesse, quand tout à coup une transfiguration éclatante révèle aux impies que leur captif est un dieu. Alors ils s'élancent dans les eaux où ils sont transformés en dauphins; et Acète, leur chef, seul échappé au sort commun, va prêcher, soit seul, soit avec Bacchus, la divinité du fils de Sémélé. Déjà ils sont en Béotie, Bacchus revoit sa ville natale : les Thébains l'accueillent avec transport. Penthée, alors sur le trône de Thèbes, s'irrite de l'enthousiasme qu'inspire le culte nouveau et fait jeter Bacchus ou plutôt Acète, son missionnaire, en prison (*Voy.* Acète). Mais bientôt un miracle délivre le prisonnier, et les trois filles de Cadmus dans un accès de frénésie déchirent Penthée aux fêtes des Bacchanales, croyant mettre en pièces un jeune taureau. Les filles de Minée, qui refusaient de se rendre aux solennités

du dieu, furent métamorphosées en chauves-souris. Bacchus se rendit ensuite dans le Péloponèse et y reçut l'hospitalité la plus affectueuse d'Icarius. Érigone, fille de ce prince, lui inspira de l'amour et il se métamorphosa en grappe de raisin pour parvenir à la posséder. Aux environs de Patres en Achaïe, les Pans lui dressèrent des embûches et il courut nombre de dangers. A Argos, il eut un combat à soutenir contre Persée, et il perdit sous les murs de cette ville plusieurs de ses Bacchantes. Mercure enfin descendit des cieux pour réconcilier le héros argien avec le dieu. Il y parvint. C'est probablement après cette époque qu'il faut placer l'arrivée de Bacchus à Naxos. Toutefois, d'autres l'y font apparaître lors de son retour de l'Inde, c'est-à-dire lors de sa traversée d'Asie en Europe. Bacchus trouva dans cette île Ariadne qui venait d'y être abandonnée par Thésée. Touché de ses larmes et séduit par sa beauté, il en fit son épouse et la transporta aux cieux. A Delphes, il fut admis à l'honneur de partager avec Apollon le privilège de rendre des oracles. Cependant ses pèlerinages n'étaient pas encore finis. Suivant quelques-uns, c'est alors et non pendant le cours de l'expédition aux Indes qu'il fut attaqué de folie. Junon, selon les mythologues, lui envoya ces accès douloureux sous la brûlante influence desquels il parcourut toute la terre. En Égypte, il parut à la cour du roi Protée; en Thrace, il eut Lycurgue à punir et il n'y parvint qu'après avoir été obligé de fuir devant lui. En Phrygie, à Cybèle, où il vint ensuite, il fut admis par la déesse de même nom aux initiations et aux mystères. Là se termine à peu près la légende terrestre de la mythologie ordinaire. Mais au ciel, soit avant, soit après ces événements (que personne sans doute n'aura la bonhomie de chercher à asservir à un ordre chronologique), il prit part à la guerre des dieux contre les Titans, se métamorphosa en lion et sous cette forme nouvelle déchira Rhécus. Selon d'autres, les Titans le tuèrent, et ici se développe la longue série des récits qui montrent Bacchus soumis à la loi de la mortalité. Deux Corybantes nommés aussi Cabires mirent à mort leur frère et transportèrent l'organe viril de l'infortuné en Tyrrhénie dans une corbeille. Dans les mystères on enseignait qu'il était mort, descendu aux enfers et ressuscité. A Lerne on montrait le trou par lequel ce dieu plein de piété filiale était descendu au sombre bord pour en retirer sa mère Sémélé. Quelques mythographes, poursuivant jusqu'au bout le mystère qui le représente comme tué par les Titans, ajoutent que Minerve prit sa tête palpitante encore et la porta à Jupiter, qui recueillant ses membres les uns après les autres rendit la vie à son fils après qu'il eut passé trois jours dans les bras de la noire Proserpine. — Ici s'arrête la légende proprement dite. Nous pourrions, il est vrai, y ajouter d'autres détails, mais cette carrière n'aurait point de terme; nous nous bornons à renvoyer aux articles des personnages ou des surnoms indiqués. Avant tout, remarquons que les mythographes anciens qui, comme Cicéron, essayaient de mettre quelque ordre dans l'immense chaos des traditions relatives au culte, reconnaissaient plusieurs Bacchus. Cicéron en compte cinq qui doivent, dit-il, la naissance, le 1er à Jupiter et à Proserpine, le 2e au Nil, le 3e à Jupiter et à la Lune, le 4e

au roi d'Asie Caprius, le 5e à Théone et à Nisus. On en ajoute un autre qui est mis au monde par Amalthée, puis un autre encore qui est fils d'Ammon (Amoun). Mais ce dernier est évidemment le même que le fils du Nil (Amoun est Knef, et Knef Canope). Et peut-être Amalthée doit-elle être réunie à Caprius (la chèvre au bouc; quoique *capros* en grec signifie sanglier). Cependant si on les compte tous deux et que l'on ajoute le Bacchus thébain, on aura huit Bacchus. Tant de personnages différents, on le sait, se réduisent soit à des formes différentes du culte ou à des faces diverses de la même idée primordiale, soit à des individualisations exclusives au dieu dans telle ou telle localité. Ceci posé, comprenons bien à priori que Bacchus est primitivement le modificateur, en d'autres termes le destructeur-générateur, en d'autres termes encore la force qui engendre sans cesse des formes nouvelles (qualifiées êtres) par l'annihilation des formes qui naguère vivaient et florissaient. Une fois que cette idée de générateur prédomine, vous avez naturellement 1° le Phalle, 2° le Soleil, 3° la Végétation (identifiable jusqu'à un certain point en mythologie à l'agriculture) et à la tête de ce grand phénomène, la vigne, le vin, l'enthousiasme qu'il inspire et qui souvent dégénère en ivresse, en fureur, la vie confortable ou l'abondance qui se formule en joie d'une part et de l'autre en civilisation. Au contraire pensez à la destruction, condition *sine quâ non* des naissances. Vous vous figurerez un dieu qui tue et aussi un dieu qui meurt. Ces idées du reste s'accordent à merveille avec celles du phalle et du soleil alternativement énergiques et inertes. A présent, traversons le labyrinthe des faits à l'aide de ce fil. D'abord un point reconnu de tous, même des anciens, c'est que de tous les cultes devenus nationaux en Grèce, celui de Bacchus était le plus moderne comme le plus riant : c'est ce qu'on exprimait en disant *Bacchus le plus jeune des dieux*, et *jeune*, ici, était un mot à double entente. De plus, à mesure que les Grecs pénétraient plus avant dans l'orient, ils y retrouvaient des dieux qui avaient la plus frappante analogie de noms, de formes, d'aventures avec Bacchus. Ils en conclurent que Bacchus avait soumis l'orient. C'était le contraire; un dieu, un culte de l'orient avaient conquis le monde occidental à leur loi. Quoi! la Grèce, qui n'a jamais vu de tigre, aurait été donner à l'Inde, patrie du tigre, un dieu traîné par ces fiers habitants des jungles! Cette circonstance seule, pour ne pas en énumérer dix autres, suffit pour décider la question. Nul mythographe ne conteste aujourd'hui qu'originairement Bacchus n'ait été Siva, la troisième personne de la grande Trimourti hindoue, Siva destructeur et rénovateur des formes; Siva qui siège sur le Mérou, et qui tantôt est porté sur le taureau Nandi et tantôt le voit couché à ses pieds; Siva qui sans cesse est représenté comme le grand phalle de l'univers; Siva, qui entre autres noms donnés à sa face lumineuse porte ceux de Bhava, Baghis, Bhagavan, et celui de Deva-Nicha ou Déonach (évidemment le même que Dionyse). Les anciens savaient déjà que le nom de Mérou avait donné lieu à la fable de Bacchus séjournant dans la cuisse (en grec *méros*, μηρός) de Jupiter. Tous les autres caractères que nous avons réunis en un tableau appartiennent également au fils joyeux de Sémélé et au brûlant Mahadéva. L'efferves-

cence qui préside au culte de Siva, les processions solennelles du Lingam, les flagellations cruelles qu'exercent sur eux les pénitents, les suicides sacrés rappellent trait pour trait la licence des Dionysiaques, les phallé-phories et les ithyphalléphories, les sacrifices humains offerts au dieu riant et terrible. L'onde qui jaillit à flots purs et abondants des flancs du roc sacré, qui d'ailleurs s'identifie au Gange et à la belle Bhavani-Parvati-Ganga, est l'esquisse première du mythe qui fait jaillir des flots de vin, de lait, de miel, sous la baguette bienfaisante de Bacchus. N'y méconnaissons point, cependant, l'influence puissante de la mythologie vichnouïte, de la mer de lait avec l'Amrita, de Lakchmi la riante, jaillissant de cet océan d'abondance. Les deux cimes de son Mérou, pyramide et axe du monde, préparent et les deux cimes du Parnasse et les deux cornes du taureau dont souvent Bacchus prendra la forme. Quant aux Pans, aux Faunes, au cortége de Bacchantes qui le suit dans son expédition, là encore il y a du vichnouïsme à côté du sivaïsme, ou plutôt il y a plus de vichnouïsme que de sivaïsme : Rama, marchant à la conquête de Lanka (Ceylan), a un cortége absolument analogue. Mais Vichnou, comme Siva, est hindou et membre de la Trimourti. Le nom même de Siva, génitif Sivacia, diffère-t-il de ce nom si énigmatique et si connu du dieu du vin, Sabasius? Mais, va-t-on dire, comment de l'Inde le culte de Siva-Baghis vint-il dans la Grèce? Ce n'est pas ici qu'il convient d'entreprendre un historique si compliqué. Le fait certain, c'est que les idées religieuses de l'Inde rayonnèrent bien plus loin encore et qu'à des époques tout aussi reculées, les Slaves, les Scandinaves, les Teutons, les Celtes en subirent l'influence : c'est que des peuplades indiennes se trouvèrent répandues sur une longue ligne géographique des bords du Sindh à ceux de la mer Noire, et que les noms des pays le prouvent encore (Voy. J.-G. Hasse, *die Zigeuner im Herodote*, Kœnigsberg, 1803). N'en concluons pas que l'Inde seule fournit directement des traits à la physionomie du Bacchus hellénique. Un grand nombre de ses aventures rappelle l'Égypte. Fils du Nil, il est fils de Knef-Amoun et comme tel il revient à Fta : nouveau rapport avec Siva, ce feu dévorant lié si intimement avec le fleuve immense aux eaux nourricières et intarissables. Puis il a pour patrie une Thèbes; et l'Égypte aussi a une Thèbes, où l'on fait fumer l'encens en l'honneur d'Amoun. Vient ensuite ce voyage dans l'Inde, équivalant du voyage guerrier et civilisateur d'Osiris, qui d'ailleurs se fait suivre d'un cortége non moins varié, non moins pittoresque (*Voy.* Osiris). La mort de l'un et de l'autre héros, le déchirement du corps des victimes, la séparation du phalle qui dans la suite des siècles devient un monument de leur infortune et un symbole sacré du feu générateur, la présence de la ciste bachique analogue au coffret d'Osiris, la translation de l'une chez les Tyrrhéniens, de l'autre sur la plage de Byblos, ces analogies qu'on ne peut regarder comme le résultat du hasard, sont trop sensibles pour qu'il soit besoin d'autre chose que de les énoncer. La Phrygie a aussi fourni des éléments : c'est ce qu'attestent les conférences de Cybèle avec Bacchus, la ressemblance de ce dernier, lorsqu'il meurt et qu'il est dépouillé du phalle, avec Atys, et enfin les danses des Bacchantes sur

les rives du fleuve qui passe à Célènes et le privilège que le dieu accorde à Midas de changer en or tout ce qu'il touchera. Ce double rôle de Silène, soit comme conduisant les chants des Muses et réglant les pas des Bacchantes, soit comme parèdre nourricier de Bacchus, rappelle d'une part les Musagètes Apollon, Hercule, Krichna jouant de la flûte parmi les laitières, de l'autre l'Hermès d'Égypte instruisant Haroéri, le Marsyas de la Phrygie, le Simma de Babylonie. Les nymphes qui ont fait l'éducation du dieu appartiennent à tous les pays, mais se réabsorbent définitivement dans l'Inde. Amalthée est une Ilith ou Mylitta (Maha-Ilith), originairement assyrienne, mais nationalisée en Crète : c'est de là sans doute que les Grecs l'auront tirée. Pour Caprius, est-ce tout simplement Amalthée mâle (*caper* des latins), ou un Varahavataram hindou (*capros* des Grecs), incarnation vichnouïte? Nous ne déciderons pas ce point. Les trois tantes nourrices sont des Matris, des Tritopators femelles, et nous conduisent à la ligne limitrophe de l'indianisme et des idées pélasgiques. Quant aux Muses, aux Heures, ce ne sont que des surcharges postérieures au corps de la légende. Il faut en dire autant de toute la famille royale de Tyr, Staphyle, Botrys, Méthé, Pithos. Arrive ensuite un point de vue de la plus haute importance. Bacchus mourant, cette destruction du générateur, c'est celle de la forme, destruction féconde en naissances. Adonis, Osiris, Atys, en étaient déjà des formules divines. Mais nulle part elle ne fut plus nettement tracée que quand le cabiroïdisme des Corybantes Tritopators montra Bacchus tué par deux de ses frères, et transporté avec tous les détails ci-dessus effleurés dans la Tyrrhénie. Persée, jeté à la mer dans un coffre, et bien d'autres héros ainsi abandonnés aux flots, en sont autant de copies, mais moins complètes et moins reconnaissables. Bacchus arrive ainsi dans les vieux mystères des Pélasgues et de cette manière envahit Dodone et le Péloponèse, parcourt les îles de l'Égée, et entre autres Imbros avec Samothrace, Lemnos avec Naxos, soumet à son culte et à ses orgies la Troade, les monts de la Phrygie, jadis demeure exclusive de Cybèle (Bhavani de l'Asie antérieure), enfin l'Italie tyrrhénienne. Ses rapports avec la lune, avec la terre, avec Cérès, avec Proserpine, avec Cybèle deviennent alors multipliés. Au fond, ces cinq grandes déités se réabsorbent dans une même idée qui, sublimée, est la Passiveté-Nature, et qui lorsqu'elle s'abaisse est la Terre. Principe mâle, Bacchus est époux et fils de la Passiveté. Générateur et destructeur, il est époux et fils de la nature. Forme, il est époux et fils de la substance. Soleil, il est époux et fils de la Terre, comme il le serait de la Lune, comme il le serait de toutes les planètes. Dieu du vin enfin, il est naturellement l'ami de la déesse des blés. Cérès et Bacchus, voilà le couple sacré par excellence. L'un sans l'autre n'enseignent qu'une agriculture incomplète, ne donnent qu'une nourriture insuffisante. L'esquisse première de la civilisation se compose de ces deux dons, les céréales et les boissons fermentées. Le solide et le liquide, ce qui sustente et ce qui anime, le bon sens et l'enthousiasme, voilà la vie complète. On conçoit maintenant comment Bacchus accompagne Cérès dans ses courses, comment il est fils d'Amalthée (Axiéros, monade suprême) ou de

Proserpine (Axiocerse femelle) et d'un serpent (Knef ?) ou bien de la Lune (Hécate identifiable à Proserpine autant qu'à Diane). On devinera aussi qu'il peut être un instant l'amant et de cette même Proserpine avec laquelle une tradition le montre passant trois nuits, et de cette Cybèle, Cérès très-haute de la Phrygie. On soupçonnera même que le Jasion, amant de Cybèle, n'est que Bacchus ('Ιασίων et Ἴακχος ne diffèrent que peu en effet). L'œuf orphique était placé à ses côtés. Quant à tout ce que l'on raconte de Penthée, de Lycurgue, des filles de Mynée, des pirates tyrrhéniens, on ne peut guère nier que ces récits n'aient trait à l'histoire du culte, aux obstacles dont il eut à triompher pour s'établir, enfin au sort funeste que sans doute ses partisans fanatiques firent subir à quelques-uns de leurs antagonistes. — Après tout ce que nous venons de dire, on ne sera plus étonné de voir Bacchus uni dans les hommages des peuples à diverses divinités qui, au premier abord, semblent n'avoir que des rapports éloignés avec lui. Ainsi à Daulis, à Cessine en Achaïe, à Phigalie en Arcadie ; à Éphèse sur la côte asiatique, il était adoré conjointement avec Diane. Dans la seconde de ces villes, Diane était surnommée conservatrice; ce qui nous fait songer à Proserpine, souvent nommée dans le Péloponèse Korà Sôtira. A Thelphusse, sa statue était unie à celle de Cérès et de Proserpine ; à Tégée, un même temple réunissait les trois divinités. A Tanagre, son temple était uni à celui de Thémis, d'Apollon et de Vénus. Ceux des Cabires, de Proserpine et de Cérès étaient unis aux siens à Anthédon. A Copaïs, c'étaient Cérès et Sérapis qui partageaient avec lui l'honneur d'avoir le temple sous leur invocation. A Thespies, sa statue était avec celles de Jupiter sauveur, de la Fortune et de Sémélé. A Orchomène, les habitants avaient réuni son temple à celui des Grâces. A Olympie, il était de même joint aux Grâces ; et un autel commun était près de celui des Nymphes et des Muses. A Mégare, on l'implorait avec Cérès et Vénus, à Boura avec Vénus seule. Ailleurs son temple était contigu à celui de Vénus-Uranie ; ailleurs son culte était uni à celui de Pan. Ses images à Amycles étaient unies à Sémélé et à Ino, près de celles de Pluton, de Proserpine, de Cérès, des Heures et des Parques. Enfin à Gythium on les voyait à côté de celles d'Apollon et d'Hercule, et près de celles d'Ammon et d'Esculape. Bacchus Lémante était aussi uni à Esculape. En Messénie enfin son temple était près de celui d'Esculape et de Diane, nourrice d'enfants. Seul, il avait des images et des sanctuaires dans un grand nombre d'autres lieux. Nous nommerons surtout Élis, où il avait un théâtre et un temple, Patres, Phelloé, Phénéos, Hérée, où il était adoré sous les noms de Pélite et d'Aste ; les bords du fleuve Milichins, Mégalopolis, où au temple et à la statue se joignait une fontaine miraculeuse ; Potnie, Anthédon, Tanagre, Thèbes, le Cithéron, et généralement toute la Béotie, Athènes, Larymne, sur le mont Ptoüs, Sicyone, Argos, Épidaure, Lerne, Brisée et Mégare. On indique aussi la Thrace comme ayant été le siége de son culte, et effectivement les monts Rhodope, Hémus, Ismare, Hèbre, la péninsule sithonienne, les Cicones, reviennent à tout moment dans les légendes dionysiaques. Mais les siècles historiques nous montrent peu de vestiges du culte de Bacchus dans ces contrées. Il est pro-

bable que toutes ces fables qui occupent tant de place dans les poètes se réfèrent simplement à l'introduction de la religion de Bacchus en Grèce. Cette introduction eut lieu par le Nord; et vraisemblablement les écoles orphiques d'une part, Samothrace de l'autre, y eurent la plus grande part. Thèbes fut la première à l'accueillir : c'est ce que l'on exprima en faisant naître la divinité nouvelle à Thèbes et du sang des rois de Thèbes, dont le chef d'ailleurs a été conduit par la mythologie à Samothrace et en Thrace. Éleuthère de Pagase l'importa dans Athènes. Le Péloponèse l'accueillit ensuite. Rome déjà puissante la reçut à son tour; et malgré les décrets du sénat, qui la prohiba l'an 185 avant J.-C., elle y fut adoptée avec enthousiasme. Partout sans doute les enseignements religieux puisés par des pèlerins de la Grèce dans l'île des Cabires contribuèrent à propager ce culte. Mais selon toutes les apparences, ce qui le popularisa le mieux, ce fut la licence des fêtes à la fois élégantes et fantastiques, voluptueuses et farouches, par lesquelles on rendait hommage au dieu. Les Bacchantes, hiérodoules sacrées du dieu du vin, servaient de modèle aux femmes laïques qui voulaient célébrer la solennité. Couronnées de lierre, un thyrse à la main, demi-nues et légèrement couvertes d'une nébride (peau de faon, *nébros*, *νεβρός*, à laquelle on substituait quelquefois la peau d'une panthère), elles se répandaient dans la campagne, elles gravissaient les monts, erraient le long des fleuves, s'enfonçaient dans l'asile mystérieux des bois. La chasteté, dit-on, ne courait aucun danger dans ces excursions tumultueuses; les Bacchantes même devaient être des vierges. Plusieurs peintures antiques font voir que les anciens n'ajoutaient pas beaucoup de foi à ces assertions; et, en effet, l'on ne peut s'empêcher de comparer ces fêtes bruyantes à celles de Mylitta, aux Saturnales, aux Cybébées. Athènes avait trois fêtes de Bacchus; savoir : 1° les petites Dionysiaques ou Dionysiaques de la campagne (*Dionysii Eleutheri Rustica*) que l'on célébrait au mois de Posidéôn; 2° les grandes Dionysiaques ou Dionysiaques de la ville qui avaient lieu au mois d'Élaphébolion; 3° les Anthestéries ou Lénéennes, ainsi nommées, soit des mois Anthestériôn et Lénéôn qui étaient alternativement l'époque de leur célébration, soit plutôt de quelques-uns des surnoms du dieu, si l'on admet que les mois empruntèrent leurs noms aux fêtes. Pendant long-temps les savants n'ont pas nettement déterminé le nombre et le caractère de ces fêtes. C'est Ruhnkenius qui, le premier, a établi la division ci-dessus (*Auctuar. ad Hesych.*; comp. Wyttenbach, *Biblioth. crit.*, VII). Selon Scaliger et d'autres, les Lénéennes ne diffèrent pas des Dionysiaques rustiques. Bockh (*vom Unterschiede der Attischen Lenaen, Anthesterien und landlichen Dionysien*, dans le *Jahrz.*, 1816-1817, p. 47 et suiv.) distingue les Anthestéries des Lénéennes, et essaie de prouver la différence des deux fêtes tant par le lieu que par l'époque de leur célébration. Fréret avait reconnu quatre solennités de ce genre : 1° les grandes Dionysiaques en Anthestériôn; 2° les petites Dionysiaques ou Dionysiaques rustiques en Posidéôn; 3° les petites Dionysiaques urbaines en Élaphébolion; 4° les Dionysiaques triétériques qui se célébraient de trois en trois ans à Athènes au temps des

vendanges, dans un lieu nommé les pressoirs (Λῆνοι). Cette classification diffère peu de celle de Bockh. Au reste, le nombre des fêtes et les cérémonies varièrent sans doute suivant les temps. Les Léoéennes par exemple furent probablement les premières en vogue. Mais elles ne se célébraieot pas à des iotervalles aussi écartés ; ensuite vinrent les Dionysiaques urbaines; puis de nouvelles Dionysiaques rurales qui remplacèrent les Léoéennes primordiales. Celles-ci alors devinreut trieonales et prirent le caractère des mystères. Les vraies grandes Dionysiaques de Fréret ou Anthestéries ne fureot instituées qu'en deroier lieu et lorsque les législateurs voulurent réunir par un lien commun la ville et les champs dans l'adoration du même dieu. Chacune de ces dernières fêtes, mais surtout la dernière, fut appelée selon les temps, Dionysiaques nouvelles (Neôtéra), tandis que les précédentes portaient le titre de vieilles Dionysiaques. Quaot aux autres noms des fêtes de Bacchus, ils désignent moins des fêtes nonvelles que les lieox où elles se célébraient et les cérémonies qui en faisaient partie. Ainsi les Bacchanales sont les Dionysiaques à Rome et dans l'Italie ; les Areadiques sont les Dionysiaques en Arcadie ; les Brauronies étaieot eonsacrées en même temps à Bacchus et à Diane, génies protecteurs de Brauron ; les Eleuthéries ou Liberalia font allusion à un surnom du dieu, Eleuthère en grec et Liber en latin ; les Lamptéries, les Orgies, les Iobacchies, les Nyctélies indiquent et la procession du flambeau et l'enthousiasme frénétique des célébrants, et les cris (Io, Bacche) que l'on faisait retentir de tous côtés, et l'heure nocturne choisie pour les cérémonies les plus saintes de la fête. — La célébration des graodes Dionysiaques avait lieu sons la présideuce civile de l'Archonte-Roi, que des Épimélètes aidaieot dans ses fonctions. A l'Hiérocéryx appartenait la surintendaoce religieuse de la fête. L'Archonte commençait par nommer quatre prêtresses que l'on appelait, à cause de leur grand âge, Gérères (Γέραιραι) ou Véoérables. Il est fort probable qne dans la suite des temps on choisit souvent pour vénérables de très-jeunes femmes. L'épouse de l'Archonte-Roi était de droit lenr présidente, veillait à ce qu'elles se purifiassent par des ablutions, et recevait d'elles le serment que depois dix jours elles n'avaient souffert l'approche d'aucun homme, et qu'elles célébreraient les Dionysiaques et les Iobacchies, selon les lois saintes du rituel. L'Hiérocéryx assistait avee elle à tous ces prélimiuaires de la fête. Oo installait cette présidente sacrée avec beaucoup d'apparat et de formes minutieuses, et on la saluait par ces mots : « Salut, épouse, salnt nouvelle lumière. » Ce titre d'épouse signifiait sans doute épouse de Bacchus et non épouse de l'Archonte-Roi. La veille du jour solennel où plutôt dans la nuit qui précédait, avait lieu un sacrifice secret auquel prenaient part toutes les Gérères. Le lendemain les récipieodaires étaient admis à la purification par l'air. L'aspiraot, en voltigeant ou en bondissant, tâchait de saisir un phalle de fleurs (techniqoement *osculum*) suspendu à uoe branche de pin entre des eolonnes. Ce phalle, avec la branche qui le soutenait, formait le célèbre van mystique ou *Licne* (Λίκνος) des initiations diooysiennes. On sait du reste que ce van ou fouet se tronve aux maios de Pooh, de Tmou, et surtout

de Fta en Égypte ; et c'est une nouvelle preuve à ajouter à celles qui tendent à établir l'identité partielle du Vulcain égyptien avec le Bacchus des Hellènes. Le van sacré était porté par une prêtresse, qu'à cause de cette circonstance on appelait *Licnophore*. Le temple s'ouvrait ensuite, et les initiés entraient en foule dans cette enceinte qui était fermée le reste de l'année. Tous les assistants devaient porter des branches d'arbre, et marchaient processionnellement en dansant les uns à la suite des autres. Dans ce cortège nombreux se distinguaient d'abord un dadouque ou porte-flambeau (allusion évidente ou aux courses de Bacchus avec Cérès, ou aux flammes lumineuses qui, du sein de Bacchus soleil, s'élancent pour illuminer l'univers); et ensuite de nobles et jeunes Canéphores, chargées de corbeilles ou cistes mystiques. Du milieu des branches d'arbre, des férules, du lierre qui les remplissaient, souvent s'échappaient au grand effroi des spectateurs inexpérimentés, des serpents inoffensifs. Mais l'objet le plus bizarre était l'ithyphalle ou phalle droit qui devait proéminer assez hors de la ciste, pour que l'œil le plus inattentif l'aperçût. Peut-être cette effigie obscène n'était-elle particulière qu'à une seule ciste, la plus sainte, la dernière de la procession. A la vue de ce symbole sacré l'on faisait retentir les hymnes phalliques ou ithyphalliques. L'ithyphalle était en bois de figuier. On ne sait si c'est avant ou après cette cérémonie, à laquelle on peut donner le nom de Phallagogie, qu'avait lieu l'initiation véritable, c'est-à-dire la révélation des aventures de Bacchus aux récipiendaires. Ici certes, la translation processionnelle de l'organe viril rappelle et récapitule la mort de ce dieu et sa réapparition sur la plage tyrrhénienne. Du reste, dans plusieurs temples, ces circonstances mêmes étaient mises en spectacle. On exposait le dieu sur le van mystique, qui sans doute n'affectait pas la physionomie phalloïde. Quelquefois dans ces occasions c'était Bacchus enfant que soutenait l'instrument sacré. Mais au fond, disons-le une fois pour toutes, Bacchus enfant ne diffère point de Bacchus adolescent et de Bacchus adulte. Agés d'un an, âgés de huit jours, les dieux sont déjà robustes, radieux, invincibles. L'art antique des symbolistes attachés au sacerdoce les figura sous la forme d'enfants : l'art laïque, l'art grec leur donna les traits, la taille et la pose élégante de la jeunesse ou de l'âge viril. (Comp. Acarnas). Le sacrifice solennel qui ensanglantait le parvis du temple n'était pas simplement rogatoire ou commémoratif; il était figuratif. Le porc que l'on immolait dans les Dionysiaques, le bouc dont le sang ruisselait aux Bacchanales n'étaient pas, comme on se l'imagine, des antagonistes de Bacchus ; c'était Bacchus lui-même, incarné en porc ou en bouc. A Ténédos et à Chio, des victimes humaines avaient été immolées à la place d'animaux. C'était encore Bacchus, Bacchus tué par ses frères. Les initiés seuls étaient admis à la *créoborie* ou partage des viandes qu'ensuite ils devaient manger crues. De là le nom d'Omophagies ou banquet de chair crue donné aux fêtes de Bacchus. Dans les Sabasies, que l'on célébrait en Thrace et chez les Sabes, qui devaient leur nom au nom indigène du dieu (Sabase ; *voyez* plus haut), les prêtres portaient le nom de Besses (analogue aux Vaçous de l'Inde) et quelquefois aussi celui de Sabiens ou Sabes. Là, Bacchus

passait pour fils de Jupiter et de Proserpine, plus ou moins identifié à Cérès, mais à Cérès souterraine. Seule, la déesse était censée avoir la forme humaine. Jupiter était figuré sous celle d'un dragon (penser ici à Knef-Amoun Agathodémon ou Urée); Bacchus était un taureau. De là les paroles mystiques d'Orphée. « Le taureau a engendré le dragon, le dragon a engendré le taureau. » En effet, dans une cérémonie figurative, plus obscène que toutes celles que nous avons citées jusqu'ici, on voyait une Proserpine cohabitant avec un serpent d'or qu'elle faisait glisser dans son sein, et qui ensuite semblait sortir par les parties inférieures de son corps. Resterait à savoir si c'était vraiment une femme qui était actrice dans les comédies sacrées, ou si l'on n'y employait que des mannequins mus par des ressorts secrets. Une autre formule orphique de même genre, « L'aiguillon du bouvier est caché dans la montagne », indique aussi le phalle (van, sceptre, houlette, selon le caprice des mystagogues) absorbé par l'Ioni (tour à tour nommé capsule, mer, grotte, moutagne ; et ici nous revenons au mont Mérou ou mont Cuisse des Grecs). La cérémonie initiatoire se terminait par les cris *euoï*, *saboï*, *hyès attès*, *attès hyès*, que Fréret traduit par *: Heureux puissent être les initiés*, *Sabase père, ô père Sabase*, mais dans lesquels nous aimerions mieux voir : « Gloire à toi, Siva (ou Sabe), fils-père, père-fils ! » Ainsi serait proclamée dans les litanies saintes la naissance réciproque du fils et du père, du taureau et du serpent, de Knef et de Fta-Fré, d'Osiris et d'Haroéri, des soleils sémestriel et austral. Dans les Sciéries à Abé, près de Stymphale, les femmes se flagellaient en son honneur. Parallèlement à ces fêtes qui étaient cachées dans les profondeurs des sanctuaires, se dessinent celles qui se passaient en plein air, et comme le disaient les Latins, *sub dio*. Le mystère y présidait aussi; mais elles avaient un caractère à la fois plus libre, plus fougueux, plus fantastique et plus sauvage. C'est dans ces solennités *extrà-muros* qu'avaient lieu les excursions des dévotes à Bacchus, s'érigeant à leur gré en Bacchantes, en Ménades, en Éviades, en Thyades, en Bassarides, en Triétérides, tous noms divers peut-être dans l'origine, mais que peu à peu l'ignorance confondait les uns avec les autres. Dociles esclaves d'un délire réel ou feint, naturel ou causé par l'ivresse, elles se répandaient çà et là, échevelées, pieds nus, couvertes de nébrides flottantes, des couleuvres ou un nœud de couleuvres sur la tête, un thyrse à la main, sur les versants des montagnes, au fond des vallées, sur le bord des fleuves, tantôt solitaires, tantôt réunies en groupes bizarres, tantôt s'arrêtant sur une cime escarpée et promenant de longs regards pensifs sur la plaine, tantôt bondissant capricieusement sur le voile de de neige ou sur le tapis de fleurs qui couvrait la terre. Vierges pures, ou matrones sévères, la vue d'un profane, d'un homme les indignait, au dire des mystes qui présidaient à ces scènes prestigieuses. Nul doute qu'au fond cette irascibilité farouche ne fût facile à apprivoiser, comme les prétendues vipères, dont les enlacements formaient leur coiffure. Du reste elles se figuraient voir jaillir du sol foulé par leurs pas des fontaines de vin, de lait, de miel. Dans certaines villes effectivement, l'eau d'une fontaine était changée en vin le jour de la

fête. Bacchus, dit-on, avait fait jadis le même miracle. Dans d'autres légendes ce n'était que de l'eau qu'il faisait sourdre des entrailles du rocher. 1° Les courses des Bacchantes rappellent d'une part les excursions plus graves et moins réelles, mais tout aussi pittoresques, aussi emblématiques des Amazones, de l'autre les rites primitifs de l'humanité qui eut pour temples les bois et les monts (Comp. Hésus, Teutatès, etc.) 2° C'est principalement à la réclusion des femmes, si générale dans l'Orient, que les orgies durent leur vogue. On comprend aisément qu'un sexe comprimé d'ordinaire par une captivité absurde trouvât admirable tout moyen de secouer momentanément ses chaînes. Comme tous les dieux, à fonctions hautes et variées, Bacchus porta un grand nombre de noms et de surnoms, d'épithètes qui, à elles seules, récapitulent pour ainsi dire son histoire et celles de son culte. Nous allons faire connaître les principaux. Déjà nous avons vu ceux de Sab (Seb, Sib, Sabaz, Sebaz, Sibaz, identique à Siva), de Dionyse (Déonach hindou), d'Iacchos (qui est le même que Jasion). Il faut y joindre ceux de Tinia que lui donnaient les Étrusques, de Bassarée (Içouara?) usité en Thrace, de Besse (peut-être celui-ci serait Iça, comme Bassarée Içouara), d'Évan ou Evius (évidemment dérivé de l'Iva hindou, mais vulgairement expliqué par εὖ υἱέ, «bravo, mon fils!» exclamation que fit entendre Jupiter à la vue de Bacchus combattant avec courage contre les Titans), de Lénée qui veut dire le dieu du pressoir; de Lyée (Lyæos), mot à mot *qui délie*, de Lysios, d'Eleuthère, de Liber et de Saôtès ou Sôter (sauveur). Acrate et Acratophore, surnoms de Silène, lui conviennent de même : Silène en effet n'est que son incarnation, et c'est bien lui qui est le vin, le dispensateur du vin. Chalis ne diffère en rien d'Acrate. Les noms d'Eubulée et Zagrée, donnés comme Tritopators, lui appartiennent également; car les trois Tritopators ainsi nommés se réduisent à un seul personnage qui est Bacchus. Enraphiôte (cousu en dedans), Mérorrhaphès (c'est-à-dire cousu dans la cuisse), Pyrogène (né du feu), que l'on pourrait transformer en Pyrisoos (sauvé du feu), Dimâtôr, et en latin *bimater* (à deux mères), Dithyrambe (à deux portes?) se rapportent aux épisodes de sa naissance : Kadmîos, le localise dans la dynastie de Cadmus; Semelèios est un adjectif patronymique. Phyxêlis ou fuyard, c'est qu'il a fui devant Penthée. Taurocéros, Dicéros, Tetracéros, (en latin *tauricornis*, *bicornis*, *quadricornis*), Tauromorphe et Bumorphe (en latin *tauriformis*), Taurocrane et Bucrane (*tauriceps*), Cérasphore (*corniger*), indiquent sous quelles formes le plus souvent se présente Bacchus. Éolomorphe, c'est-à-dire aux formes variées, exprime encore mieux cette facilité qu'il a de se prêter à toutes les formes. Héméride (doux, apprivoisé), Milichios (de miel), Charidotès (qui donne des grâces), Brisée (*Brisæos*, qui donne le miel), OEnodotèr (qui donne le vin), Olbodotèr (qui donne les richesses), Protryge (qui préside à la lie), sont autant de noms qui attestent ses bienfaits. Phanos (le lumineux?) et Lamptère, Lampadéphore, Dadouque (porte-flambeau) nous le montrent identifié au soleil ou à l'activité génératrice suprême (Pan d'Égypte, Phanès d'Orphée), et prodiguant ses intarissables flots de lumière aux mondes. Xanthocome (à la blonde

chevelure) nous indique en lui un rival d'Apollon. Démétrios (qu'en latin on traduirait par *Cerealis*), et Chthonios (souterrain), rappellent ses rapports avec Cérès et Proserpine. Musagète, il conduit les chœurs des Muses. Psilas, il est ailé. Mélanégide, il porte l'égide de Jupiter, mais cette égide est noire et sombre ; il est soleil austral ou même lune. Gynnis, Thélymorphe, il rivalise de beauté, de délicatesse et d'éclat avec les femmes ; il affecte un air de faiblesse qui bientôt deviendra la mort ; il se dessine comme androgyne (souvent en Orient le Soleil est femme). Nyctélios, il veut qu'on célèbre ses fêtes la nuit. Ménolès (Μαινόλης), il prescrit le délire à ses sectatrices. Égobole ou Égobore, il immole, il dévore des chèvres. Omeste ou Omophage, il mange avec délices la chair crue des victimes. Pôgônias ou Barhu, il se pose comme adulte et comme mâle, contrairement aux mythes qui voudraient le faire exclusivement et uniquement Thélymorphe ou enfant. Tragède et Melpomène, c'est-à-dire poète tragique et chanteur, il se montre, 1° dans un sens transcendantal, comme chef des Muses, comme âme du chœur sacré, comme lyre ou flûte intellectuelle des sphères qui roulent harmonieusement sous sa loi, et forment au ciel un orchestre sacré; 2° dans son sens terrestre, comme inspirateur du dithyrambe et de la poésie lyrique qui bientôt, sous l'influence de Thespis et du génie dorien, fut la cause occasionelle de la tragédie. C'est aux grandes Dionysiaques que les concours dramatiques avaient lieu, et que les prix étaient décernés à la plus belle tétralogie. Maintenant posons les diverses idées scientifiques et transcendantales relatives à Bacchus, et cela sans craindre que quelques-unes des notions auxquelles va nous conduire ce travail aient déjà été effleurées dans ce qui précède. 1° Bacchus, analogue de Siva des Hindous (oublions ici ses rapports avec le dieu plus pur, plus doux et plus élégant Vichnou), Bacchus, disons-nous, est par sa face subalterne le soleil, par sa face supérieure un Démiurge, et quel Démiurge? la flamme-chaleur-lumière-électricité. 2° Démiurge, il est le feu secret, le feu latent, à l'aide duquel le phénomène de l'incubation produit les êtres et change le germe en animal : il est l'âme de l'œuf. 3° Soleil, il est le dieu des fleurs et des arbres, en d'autres termes, l'auteur de toute végétation. 4° A ce titre il est périodiquement condamné aux ténèbres; il est sombre, il est chagrin, il est funeste, il est victime et fait des victimes, il descend et domine aux enfers; puis, par suite, comme Démiurge, c'est souvent un Démiurge hostile, fatal, malfaisant, un Ahrimân, Ahrimân, non-seulement comme ténébreux, mais encore comme resplendissant de puissance et de gloire. 5° Alors il prend les traits de l'Homme-Dieu sacrifié et les traits d'Hercule furieux. Vous avez en lui un Cadmile victime et son héros victimaire. Les Corybantes ses frères le tuent; et à son tour il immole. 6° Le voyez-vous dès-lors assumer les physionomies d'Osiris qu'on tue et de Mithra Bouctonos ou tueur de bœufs? Ce bœuf qu'il tue, ce qui est presque se tuer lui-même, c'est jusqu'à un certain point le taureau zodiacal, mais mieux encore un Aboudad, et aussi la terre-vache primordiale et immortelle que percent ses flèches d'or. On peut, à ces diverses déterminations, joindre et le taureau mélissogone (père des abeilles), et enfin le Mino-

taure, ce monstre à tête de taureau et à insatiables appétits. 7° Ensuite viennent d'autres identités partielles : Bacchus-Jupiter, Bacchus-Pluton, Bacchus-Mithra, Bacchus-Sérapis. On en fait même un juge des enfers. Et en poussant à leurs conséquences les relations cabiroïdes déjà entrevues de loin, on a Bacchus-Amour, Bacchus-Hermès, Bacchus-Cadmus : ce qui n'empêche pas que dans la généalogie thébaine Bacchus n'ait été petit-fils de Cadmus (par Sémélé). 8° Par là se rapprochent, se concilient, s'expliquent d'elles-mêmes les nombreuses variantes des légendes; et l'on conçoit également dans ce Démiurge-Soleil à rôles si divers, si contradictoires, le fils d'Isis, le fils de Cérès, le fils de Proserpine, le fils de Vénus, le fils de Théone (la déesse, Déva, Dévi, Dioné, etc.), le fils de la Lune. 9° Les rapports avec Hercule, avec Cérès, avec Cybèle, avec Apollon n'ont rien d'étonnant. Cybèle est la Bhavani phrygienne, la mère universelle, la fille-mère-épouse de l'immensurable Siva-Içouara-Mahadéva. Cérès est Terre d'abord (la face terrestre et extérieure du globe terrestre), puis Fécondatrice suprême ou Bhavani pélasgique. Hercule soleil-matériel est un triomphateur à feux sivaïtes, et voyage au moins autant que Bacchus. Apollon, lumière morale encore plus que soleil matériel, Apollon, Vichnou dorien, Apollon suave et pure idéalisation de l'astre roi qui verse sur nous sa flamme impondérable, ne peut être sans rapport avec un dieu dont la véritable appellation serait celle de Vichnavaciva ou Hériçouara. 10° Bacchus-Siva est bien le phalle dont les fêtes doivent être des Paamylies, des Phallophories, des Priapées. Bien plus par ce caractère de Lingam hellénisé que par la stimulation physique qu'exerce le vin sur les organes du plaisir, il excite aux solennités licencieuses, il veut des femmes pour ministrantes, il preud, il donne pour armes parlantes à ses sectateurs le thyrse si l'on est laïque, le van si l'on est initié. 11° Dès-lors qu'offrent d'étonnant ses analogies avec Vénus? Car ici, il est fils de Vénus; là, amant au lieu de fils, il adore Vénus et il s'en fait écouter; ailleurs (à Samothrace? à Cypre?) il semble Vénus même, « Vénus mâle de Paphos », allez-vous dire?— Oui, mais aussi Vénus femelle, Vénus-Ioni, Vénus la femme ailée, la Vénus à qui il faut un Adonis. Il se donne même à des dieux pourvus du sexe masculin. Enfin, peut-être l'identifiat-on aux hommes les plus renommés par leurs voluptueuses orgies, aux Sardanapale par exemple (*Voy.* plus bas, partie iconographique). Mais qui peut jurer que Sardanapale même n'ait pas été ainsi nommé de sa ressemblance avec le dieu? 12° Par suite de ce qui précède, il représente tout ce qu'il y a d'humide (humide, passif, féminin, était tout un en mythologie); et alors il est la Lune, il est le fluide fécondant (lait, eau, nectar, ambrosie, miel, vin, etc.), il est les fleurs. Nouveau motif pour lui de prendre les cornes du taureau (on pourrait dire de la vache, humide aussi, passive aussi, femelle aussi, féconde aussi). 13° Cependant, tout Eau qu'il est, il redevient, en Égypte même, Feu, plus clairement qu'il ne l'a jamais été. Il est Fta, Fta-Sovk, Fta fils du Nil, c'est-à-dire de Knef-Amoun, l'adéquate égyptien de Jupiter. 14° Il va plus haut encore, et s'identifie non-seulement au Jupiter hellénique (nous l'avons déjà vu), mais au Jupiter idéal, monade suprême qui régit les destins, des profondeurs souveraines de qui émanent

les Parques; dont l'impérissable robe porte en hiéroglyphes illisibles pour les Champollions mortels les destins des populations humaines. Le peplum de Dionyse, disent les révélateurs sacrés, fut tissé par les Parques. Et que sont les Parques mêmes, les Nymphes bacchiques, les Adrasties, les Éviades? les *Températrices*, les Ὡραί par excellence. Sa coupe, cette coupe dionysiaque si célèbre, que plus bas nous verrons porter en triomphe, est le réservoir inépuisable d'où tout découle, êtres et phénomènes. 15° De tous les dieux importants admis dans le cadre des déités helléniques, Bacchus, selon l'aveu unanime, était le le plus jeune (*V.* ci-dessus, p. 383): cette nouveauté relative dans l'Olympe grec fut cause sans doute de cette délicatesse, esthétique du moins, qu'au sein même d'une licence qui tendait à devenir effrénée conserva toujours l'idée de Bacchus. 16° Quoique directement importé de l'Himala et du Parnichada dans les régions européennes par la Transoxane, le Caucase, le contour septentrionnal de l'Euxin et la Thrace, le culte du dieu qui nous occupe y vint aussi par d'autres voies. Il faut distinguer pour le moins une autre ligne presque aussi essentielle d'itinéraire: cette ligne traverse la mer Érythrée, cingle le long du golfe Persique, remonte l'Euphrate grossi des eaux du Tigre, donne à la Mylitta babylonienne un célèbre adéquate mâle, et peut-être avive par l'importation de celui-là les feux de celle-ci; là, se bifurquant, par une branche elle gagne l'Arménie, par l'autre elle s'avance jusqu'en Syrie, d'où elle jette des rameaux en Égypte et surtout en Arabie, remonte les côtes de la Méditerranée, englobe Cypre sans quitter la Cilicie et rampe jusqu'à la Lydie; alors les îles de l'Égée ne sont pas loin, et Naxos reçoit le dieu en se félicitant de lui donner une épouse (*Voy.* Ariadne). 17° En Grèce même, il n'y a pas qu'un seul Bacchus; quoique une mythologie composite, monnaie courante des siècles de Périclès et d'Alexandre, d'Auguste et de Dioclétien, semble avoir coulé ces éléments de natures diverses en un tout homogène, dans le bronze qu'on offre à nos yeux il est facile de discerner l'argent, le cuivre, l'étain et le zinc. En effet, les Pélasgues ont un Dionyse soleil, amant esclave de la Terre et fait pour être tué: de là le Bacchus des Corybantes, des Lacédémoniens, des Étrusques qui le nomment Tinia et qui disent que son organe viril a été transporté chez eux dans une ciste. Les Asiatiques le regardent comme un soleil triomphateur. Les télestes (initiés) voient en lui le feu, père de la vie, l'âme de l'océan lacté, le dissolvant qui d'un corps immolé fait naître des myriades d'abeilles, êtres inespérés et nouveaux. Les Orphiques le qualifient d'esprit cosmique (ou âme du monde): les Phrygiens le nomment Atys; les Delphiens l'assimilent et l'unissent à leur Apollon. Élée l'appelle le dieu bœuf et voit en lui son Nandi, son Aboudad, son Bacis, son taureau d'Aristée. Il est aussi la pluralité, le seigneur du monde scindé en parties, le pédagogue (instituteur-conducteur) des âmes, le médecin ubiquiste, le suprême inspecteur de la télestique; le héros et le génie (démon) par excellence, le prophète, le prêtre. Acrate, Chalis, Silène, sont lui; Eubulée, Zagrée sont lui; la triade tritopatorique, c'est lui. Il est taureau, nous l'avons vu cent fois; eh bien! il est bouc et chevreau aussi; il est lion aussi, et telle est la forme qu'il emprunte dans la Gigantomachie (combat des Géants contre Ju-

piter).—Il existe un grand nombre de statues de Bacchus. A leur tête se placent d'abord les Bacchus à formes ou bien à tête de taureau, puis les Bacchus à cornes de taureau. Tels sont ceux du bas-relief reproduit par Dupuis (*Or. des cultes*, Atlas n°ˢ 14 et 15), du buste indiqué par Hirt (*Bilderbuch*, X, 3), et de la monnaie sélinontienne relatée dans Eckhel (*Doct. num. vet.*, 194). Cette forme du taureau est une des plus anciennes, la plus ancienne peut-être, sous laquelle l'art ait représenté le dieu du vin; c'est évidemment un reflet de la conception hindoue de Siva sur Nandi ou Siva-Nandi; et sans examiner ici, ce qui n'importe qu'accessoirement, si le bœuf dont le dieu emprunte les cornes est ou non le signe zodiacal d'avril, il est évident que le choix de cette forme n'est point sans rapport avec les idées égyptiennes qui faisaient d'Osiris, de Djom, de Fré, un Mnévis, un Onuphis, un Bacis, et de Pooh un Apis. On peut aussi regarder comme un Bacchus tauriforme l'Hébon (*Voy.* ce nom) des médailles de Naples (Millin, *Gal. mytholog.*, LXVI, 254). Souvent il est représenté avec de la barbe. Tel est le célèbre Bacchus Sardanapale du Musée Pio-Clémentin (I, 41), qu'on vit quelque temps à Paris au Musée Napoléon, n° 140. L'inscription postérieure à la sculpture prouve, dit-on, que l'on avait cru reconnaître un Sardanapale dans cette statue. Mais il est probable que le nom de Sardanapale était le titre sacré d'un prêtre bacchique, comme Atys, Teucer, Cadmile étaient des appellations religieuses des ministres de quelques autres dieux. Dans ce cas, on aurait dans Bacchus-Sardanapale un Bacchus devenu son propre prêtre. Une ample tunique ou un ample manteau caractérisent cette statue du dieu du vin et ont servi sans doute à la faire prendre pour celle du roi ninivite, si fameux par ses débauches. Des médailles d'argent de l'île de Naxos portèrent aussi l'image de Bacchus barbu (Voy. Millin, *Gal. myth.*, 252, LX). On retrouve Bacchus avec de la barbe dans une scène bacchique du Musée Pio-Clémentin (IV, 25). C'est ainsi qu'on le voit dans la collection Porcénari de Naples. Un charmant Bacchus couché, probablement sur le sommet du Parnasse, où on lui offrait des sacrifices, et tenant nonchalamment à la main un vase (restauré), se voit encore dans le Musée Pio-Clémentin. L'air d'efféminiation que respirent sa pose et sa figure aux sourcils voluptueux nous mène naturellement aux Bacchus androgynes, analogues occidentaux de Siva Bhavani ou Arddhanarîçouara. Au reste, telle fut la tendance de l'art dans les beaux siècles de la Grèce. Le dieu du vin prit sous le ciseau et le pinceau la jeunesse, la beauté et le pur brillant d'Apollon, duquel il ne se distingue plus guère que par les attributs. Ainsi tandis qu'Apollon a l'arc, les flèches et la lyre, la tête légère de Bacchus se couronne de grappes de raisin; des guirlandes de lierre pendent sur son front et couronnent sa tête; un thyrse, sceptre agreste et toujours vert, est dans ses mains. Avec ces Bacchus aux formes si juvéniles et presque femmes contrastent vigoureusement les Bacchus armés de pied en cap. Tischbein (II, 42 et 43), a donné deux Bacchus montés, l'un sur un âne, l'autre sur une panthère. Le premier tient un thyrse et un rhyton (corne qui sert de vase à boire); le second a la tête ceinte d'une couronne radiée; derrière lui un Satyre porte

un beau cratère. Dans ces diverses représentatinns, Bacchus est presque tnujours couvert de la pean de panthère nu de faon qui lui sert de manteau. Quelquefnis des tuniques, des chlamydes, de riches pièces de pnurpre, des robes élégamment brndées remplacent cet nrnement caractéristique. Les étoiles, snit sur le vêtement, soit autnnr de la tête, appartiennent à une épnque pnstérieure, et pnsent pnurtant en grande partie sur des idées anciennes, qunique la volonté de fnndre ensemble les mythes grecs et le sidérisme de l'nrient ait considérablement altéré celles-ci. Rarement Bacchus est nu. Cependant plusieurs monuments le représentent ainsi. A la suite des figures et des statues de Bacchus viennent naturellement les grnupes dans lesquels ce dieu se trnuve uni à un seul personnage. Tels sont d'abnrd les Bacchus dans les bras de Leucothée (Winckelmann, *Monum. ant. in.*, n° 54); celle-ci a le crédemnnn et tient d'une main un petit vase de vin auquel Bacchus semble vouloir déjà toucher en même temps qu'il la caresse : puis le Bacchus dans les bras de Silène nébridophore, grnupe de la Villa Pinciana, qui lnng-temps a été vu an Musée Napnlénn (*Villa Pinc.*, St. IX, 43). Arrivent ensuite les nnmbreuses scènes dans lesquelles Bacchus jnne le premier rôle. Tels sont, par exemple, le Bacchus ivre du Musée Pin-Clémentin (IV, 2n et xxi); le Bacchus vainqueur de Dériade (Hirt, *Bilderbuch*, 83); le Bacchus considéré comme emblème du snleil et dieu des saisons (Bartoli, *Admiranda Romæ:* bas-relief appnrté de Berlin au Musée Napoléon et depuis rendu à la ville d'où il avait été empnrté). De ces quatre mnnuments, les deux premiers sont précieux par la richesse et par le nombre considérable d'accessoires bacchiques au milieu desquels se vnit le dieu. Dans l'un (IV, 2n), qui est tiré des sculptures d'nn sarcophage, Bacchus n'est que dans un commencement d'ivresse : Ampèle le snutient et il appuie son bras drnit sur une Bacchante qui tient un tambour. De son épaule gauche à la hanche droite pend une guirlande de lauriers. A sa gauche est Silène jouant de la lyre et qui a nn masque à ses pieds; plus loin Pan pnrtant le pédum dans la main gauche et l'œil tourné en arrière vers une Bacchante qui semble l'inviter à la danse; puis des Faunes, un jenne Bacchant, une Bacchante, un vieux paysan qui danse et dont le costume est nn ne peut plus remarquable. Sa belle tunique est ceinte de cinq cnrdnns auxquels sont suspendues six sonuettes; deux cnrdons semblables s'étendent depuis la pnitrine jusque par dessus ses épaules; il est chaussé de cnthurnes; de la main drnite il tient les serpents bacchiques; snns le bras gauche il porte un chevreau. Ces diverses particularités ont trait, nnnseulement aux rites sacrés du culte de Bacchus, mais encnre à l'nrigine de la tragédie. Trnis panthères complètent ce tableau, et nnt ceci de remarquable que deux d'entre elles serrent dans leurs griffes des têtes de bélier, tandis que la troisième a la patte posée sur un panier rempli d'œufs. Dans le grand nnmbre des peintures et ciselures dnnt l'histnire de Bacchus a fnurni le sujet aux artistes de l'antiquité, on distingue surtout les Éducations, les Mariages, enfin les Triomphes. Indiqunns d'abord la patère étrusque sur laquelle nn lit : *Larthia Lysia, fille d'Anœa* (*Musée Pio-Cl.*, IV, B, 1) en lettres grécn-italiques très-altérées. C'est un accouchement



de Jupiter. Ce dieu couronné de fleurs semble en proie à des douleurs très-vives : Bacchus (Tinia; *V.* plus haut) sort de sa cuisse couronné de laurier, paré d'une espèce de bandoulière et déjà tenant le pédum ; il est reçu par une des Heures (Thalna : ne serait-ce pas Vénus ?) qui a la tête ceinte d'un diadème et une bulle d'or au cou. Derrière elle est Apollon (Apulu), et derrière Jupiter la Parque. Un panier à anses est là tout près de cette dernière pour servir de berceau, d'asile au nouveau-né. Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter assis sur la roche Colone (colline de l'accouchement) et les bras étendus vers Mercure, qui le reçoit dans une nébride, est le sujet d'un bas-relief du Musée Pio-Clémentin (IV, 19). Dans un autre (Petit-Radel, *Musée Napoléon*), Cybèle couronnée de tours, et dont le front ne paraît qu'à moitié, tient dans ses bras le petit Bacchus qui vient de sortir de la cuisse de Jupiter, et que ce dieu, assis sur son siège sans dossier, regarde avec complaisance. Sur une médaille de Laodicée en Phrygie (Eckhel, *Num. anecd.*, XIV, 12), c'est Jupiter lui-même qui, après avoir donné naissance à Bacchus, le porte entre ses bras. Près de lui est une chèvre en laquelle il le métamorphosa d'abord, suivant Apollodore, afin de le soustraire à la fureur jalouse de Junon. Un bas-relief de la Villa Albani (Zoëga, *Bassir. Antichi*, I, 3) nous montre Mercure portant le petit Bacchus dans un pan de sa chlamyde, et se préparant à le remettre ainsi aux Nymphes qui doivent l'élever. Dans une patère peinte (Tischbein, *Vas. grecs*, III, 8) Mercure a jeté son caducée à terre, et caresse le petit Bacchus qu'il vient de remettre à une nymphe qu'on présume être Leucothée. On voit un jeune Bacchus sur les genoux de Mercure qui est venu le visiter, et qui, encore en habit de voyageur, tient à la main le caducée (Millin, *Vas. peints*, II, XVIII). L'enfant divin élève les bras vers une des Nymphes (ou Ménades?) à qui son éducation vient d'être confiée; celle-ci porte un long thyrse. Derrière lui une autre tient une tige de myrte. Un bas-relief de la Villa Albani (Winckelmann, *Monument. ined.*, n° 53) représente des Nymphes qui vont laver le petit Bacchus; et plus loin un Faune qui le fait danser en le portant en équilibre, tandis que Silène le regarde. Un autre bas-relief (Winckelmann, ouvrage cité, n° 53), représente Bacchus enfant, bercé dans le van mystique, d'où pend une guirlande de pampres et de raisins, par une Nymphe et un Faune, qui tiennent un thyrse et un flambeau. Millin (*Peint. de Vases*, II, 49) a donné un vase dont la surface extérieure et le revers sont extrêmement remarquables. La première montre Bacchus adolescent sur les genoux d'une des Nymphes qui l'ont élevé, et qu'il embrasse; la partie inférieure de son corps est couverte d'une chlamyde parsemée d'étoiles; la Nymphe est vêtue d'une tunique courte à manches ouvertes qui s'attachent avec des boutons, et d'un ample péplum. Une bandelette entrelacée de feuilles de lierre en forme de diadème radié décore sa tête. Les deux autres Nymphes nourrices portent à peu près le même costume ; mais la deuxième, coiffée d'une bandelette croisée, offre au jeune dieu une bande de lierre ; la troisième, couchée sur un terrain un peu plus bas présente un oiseau à la panthère de Bacchus. Sur le revers de ce vase, Bacchus, à tête radiée, conduit un char que traînent quatre chevaux. Sa

main droite tient un fouet. Au bas se voit la mer, indiquée par des plantes marines, au milieu desquelles semble s'agiter le mollusque le plus célèbre chez les anciens, la sèche (Bacchus est ici le symbole du soleil d'hiver qui se trouve avec les Pléiades, et du soleil d'été qui vivifie le ciel et la terre). Un beau camée du musée des antiques représente Bacchus et Cérès ensemble sur le même char orné de bordures d'oves et de langues de serpents, et au milieu ayant une tête avec des arabesques de fleurs et de lierre. Un génie ailé est à gauche de Bacchus; deux centaures et deux centauresses traînent le char. *Voy.* cette gravure, dans Buonarotti (*Med. ant.*, 427), et comp. la Cérès législatrice ou Thesmophoros (Tischbein, *Vases grecs*, IV, 36), montrant à Bacchus le rouleau sur lequel sont inscrits les dogmes des mystères et les lois qui règlent les propriétés. Les amours de Bacchus et d'Ariadne n'ont pas donné naissance à moins de monuments de haute importance. Leur première rencontre dans Naxos est représentée dans le *Musée Pio-Cl.*, V, 6; leurs noces, dans Battiger (*Archæol. mus.*, pl. I); leur pompe nuptiale, sur un sarcophage aussi du musée *Pio-Cl.*, IV, XXIV; un lectisterne, où aux deux époux divins est uni le puissant Hercule, (Millin, *Peint. de Vas.*, I, 36). On peut joindre à ces produits de l'art l'orgie du camée de la bibliothèque impériale, reproduit par Buonarotti (*Medagl. antich.*, p. 430), et le convercle du sarcophage du *Mus. Pio-Cl.*, V, c. Dans l'un et l'autre se voient Bacchus et Ariadne ensemble; dans le premier, la belle crétoise est sur les genoux de son époux; un Amour voltigeant autour d'eux semble applaudir aux témoignages de tendresse qu'ils se donnent. Un triomphe de Bacchus, représenté avec les traits principaux de celui des empereurs romains, forme le sujet d'un bas-relief reproduit par Zoëga (*Bassirilievi ant.*, II, 77). Le dieu y est précédé d'un Satyre. Des Indiens, conduits par l'autre Satyre, étendent leurs mains vers Bacchus, et environnent une espèce de brancard (ferculum) sur lequel s'élève un grand cratère entouré de quatre statues qui figurent les nations vaincues : un chameau termine la marche. Un autre char triomphal de Bacchus, sculpté sur un sarcophage (Zoëga, ouv. cité, I, VII), semble sortir des portes d'une ville. Celui-là est traîné par des éléphants qui sont couverts d'un filet pour chasser les insectes et conduit par des génies bacchiques ailés. Ampèle soutient le dieu dans son char. En avant s'aperçoivent un lion qui annonce que la figure d'Hercule avait été sur le sarcophage, et deux chameaux portant un Indien et une Indienne, symbole des peuples qui se sont soumis à Bacchus. Le vieux Silène est assis sur une panthère et tient à la main un bouclier. Derrière le char sont deux Indiens à cheval : un vieux Satyre les suit sur un âne. On connaît la magnifique patère d'or trouvée à Rennes en 1774, et qui représente le combat de Bacchus et d'Hercule à qui boira le plus. C'est Hercule qui est vaincu : des Faunes portent son énorme massue qu'il ne peut plus soutenir; des Faunes le soutiennent lui-même. Tranquillement assis sur son char que traînent d'agiles panthères, Bacchus contemple avec pitié son antagoniste vaincu. Un quatrième triomphe de ce dieu (*Mus. Pio-Cl.*, V, VII) le représente assis sur un char auquel sont attachés deux centaures, un lion et une panthère; un canthare est dans

une de ses mains, un thyrse dans l'autre; la chlamyde forme un nimbe autour de sa tête; Méthé avec la nébride est derrière lui; Acrate s'avance à cheval sur un des centaures; la centauresse porte sur son dos un cratère. A cette série de monuments il faut joindre la procession triomphale du grand cratère dionysiaque entouré de lierre et ramené de l'Inde dans un chariot que traînent deux panthères et enfin plusieurs scènes de Bacchanales ou de pompes bacchiques dans lesquelles Bacchus ne figure point. Les plus remarquables sont celles du Musée Pio-Clémentin (IV, 23 et IV, 47), la Cordace du même recueil (IV, 29 et 29*), et le vase de Médicis (*Villa Pinciana*, Stanza II, 10). Une autre Cordace dansée par un Faune et une Bacchante sur des outres enfilées se voit dans Buonarotti (*Medagl. ant.*, 252). Tischbein (III, 14), a une danse de Bacchantes, de Satyres et de Ménades. Dans le Musée Pio-Clémentin, t. 9, deux initiées ou prêtresses de Bacchus sont auprès d'un taureau dans une attitude très-animée : derrière elles un candelabre allumé sert d'autel. Ce taureau serait-il Bacchus (Voyez le commencement de l'explication iconographique)? Bracci (*Memor.*, IV, 91), a donné une image du taureau dionysiaque, qui a le corps entouré d'une branche de lierre et marche sur un thyrse orné d'une bandelette. Cette magnifique entaille se voit aujourd'hui au garde-meuble de la couronne. Dans Millin, (*Vas. peints*, II, 12), est une initiée sur un taureau dans un lieu couvert, avec un jeune initié aux mystères de Bacchus; puis un autre jeune homme (Mars-Axiocerse?), et un dieu qu'on croit Axiéros. Un sarcophage du Musée Pio-Clémentin représente des génies bacchiques au nombre de six dans des positions et avec des attributs variés. Un célèbre tableau du peintre Aristide, porté par le roi Attale II au prix de cent mille deniers dans la vente qui eut lieu après le sac de Corinthe, représentait Bacchus. Le consul Mummius, ce fin connaisseur qui prétendait que, s'il arrivait malheur aux chefs-d'œuvre de Lysippe et d'Apelle, les soldats à la garde desquels il les confiait les remplaceraient à leurs frais, retira alors ce tableau de la vente, malgré les vives réclamations du roi, et le plaça à Rome dans le temple de Cérès. Quelquefois les statues de Bacchus étaient peintes de cinabre. A tout ce que les détails précédents contiennent de faits relatifs au costume et aux formes extérieures de Bacchus, ajoutons que si le diadème et surtout les cornes de bœuf, sont au nombre de ses insignes les plus caractéristiques, on les a remplacés aussi par deux rayons qui s'élèvent obliquement au-dessus des tempes. On sait que là-dessus des modernes ont bâti un système d'identification de Bacchus et de Moïse. Au lierre et au pampre comme guirlande est substitué assez souvent, non-seulement le laurier déjà indiqué, mais encore le figuier. Le cothurne de peau de faon ou de panthère n'est pas rare : nous ne l'avions vu jusqu'ici qu'à des adorateurs. La jeunesse sous laquelle les Grecs et les Romains de l'époque élégante se sont plu à le peindre est quelquefois remplacée par la maturité de l'âge, mais jamais par la vieillesse. On lui immolait la pie, le bouc, le porc, le serpent; le bouc et le porc, parce que ce sont les ahrimâns de la viniculture; la pie, parce qu'elle rend indiscret; le serpent, on ne saurait trop dire pourquoi. Probablement ce sacrifice tient à l'alliance intime établie de longue main entre ce reptile et Bacchus. Dieu-soleil, et par suite

principe cosmogonique de la plus haute importance chez les Orphiques qui l'élevaient au moios au rang de feu vital, calorique auimalisateur, fluide électrique, âme matérielle, mais impondérable du monde, Bacchus fut lié à l'œuf primordial, œuf ailé et que portent deux reptiles. Oiseaux et reptiles en effet symbolisent deux grandes races animales, l'aérieone et la terrestre, l'hématherme et l'hémacryme, et par suite le ciel et la terre, le feu et l'onde, principes égalemeot essentiels à la créatioo; et cependant oiseaux et reptiles se rapprochent par un poiot, c'est que leur génération est ovipare, tandis que les mammifères, classe soigneusement écartée par les partisans de l'œuf orphique, ne donnent le jour qu'à des animaux déjà formés. Comp. ACHTORET et ADDIRDAGA. En géoéral tous les oiseaux étaient consacrés à Bacchus, si ce n'est la chouette, ou pour mieux dire tous les strixidés dont les œufs avaient la vertu d'inspirer à ceux qui en maogeaient dans l'enfance de l'aversion pour le viu.

BACHTAN, météorite sacré que les Arabes regardaient comme Véous, avait, par les soins de leurs sculpteors, reçu dans sa partie supérieure la forme d'une tête. La cooception d'Ismaïl par Agar, eut lieu sur cette pierre, suivant les indigènes; et Abraham, lorsqu'il se préparait à immoler Isaac, y attacha son chameau.

BACIS, Βάκις, célèbre devin, né en Béotie (à Thèbes, comme son homonyme Bacchus?), s'acquit un tel renom que toutes les femmes qui se mêlaient de prédire l'avenir se décorèrent de sou nom et furent appelées *Bacides* (Cicéron, *Divinat.*, l. 1, c. 34). Il est possible que Βάκις, prononcez *Vakis*, ne soit que le mot *Vatch* ou *Vox*. Comp. BABACTÈS.—Un célèbre dieu-bœuf d'Égypte portait le nom de BACIS (ou PACIS). C'est à Hermonthis qu'il était adoré (*Voy.* OMPHIS).

BACURDE, BACURDUS, dieu celte, était adoré à Colonia-Agrippina (Cologne). *Voy.* Gruter, *Inscript.*

BADHBA, la même que FODHLA. *Voy.* ce nom et l'art. BANBA.

BADHURN, DIOMAIN et FIONTANN, autrement les trois frères Iriens, durent le jour à Eirgeamn, personnage inconnu, et à leur tour donnèrent naissance à trois autres jeunes princes qui sont évidemment des personnifications mythologiques, mais toutes très-importantes, Aodh-Ruadh, Diathorba ou Diarba, Kiombaoth ou Kimbaoth.

BADUHENNA, déesse germaine. Serait-ce la même qu'Arduenna, espèce de Diane, habitante des sombres forêts? La Badumoa scandinave aiderait encore à le faire croire.

BADUMNA était la déesse des forêts dans la mythologie scandinave.

BÆUS. *Voy.* BÉE.

BAG, idole qu'adorait la femme du roi perse Cosroès, donna son nom à Bagdad.

BAGÉE, BAGOEUS, surnom de Jupiter en Phrygie.

BAGHIS, surnom de Siva, soos son côté riaot et lumineux. Il est recoonu aujourd'hui que le nom de Bacchus en dérive (*Voy.* BACCHUS).

BAGILINDEN, vieux radjah de la race des fils de la Lune, fils de Prativa et frère de Saodaoen, le bisaïeul de Kourou et de Pandou (*myth. hindoue*).

BAGIRADEN, fils de Télibien et père de Vicouraden, est célèbre dans la mythologie hindoue par ses pénitences qui firent desceodre du haut des cieux sur la terre la belle

Ganga. Télibien, son père, et Angicamanda, son aïeul, avaient en vain tenté la même entreprise. Bagiraden se livra dès l'âge de seize ans aux austérités de la vie pénitente, et conjura Ganga de descendre sur la terre. La déesse répondit qu'elle ne le pouvait sans la permission de Brahmâ. Bágiraden alors commença une seconde pénitence; mais à l'instant où il se croyait sur le point d'obtenir sa demande, Brahmâ lui notifia la nécessité du consentement de Vichnou. Nouvelle pénitence, nouvel ajournement. Vichnou renvoie le radjah à Siva. Enfin Siva, sollicité à son tour par l'infatigable pénitent, lui accorde ce qu'il réclame avec tant de ferveur. La belle Parvati-Ganga descend; mais en route le pénitent Iannou ou Jahnou l'arrête. Il faut que Bagiraden fasse aussi une pénitence en l'honneur de ce dernier pour que les obstacles disparaissent. Jahnou fait passer les eaux de Ganga par son oreille, ou comme d'autres le veulent par une entaille qu'il pratique à sa jambe. Ces eaux fécondes, en passant sur la cendre des seize mille fils de Sagara, oncle d'Angiçamanda, leur rendent la vie; ils vont en jouir dans le paradis de Vichnou; et Ganga prend en mémoire de tous ces évènements les noms de Sannounadi, Bhagirathi, Vichnoubadi, Djahnavi.

BAGOÉ, BEGOÉ, BYGOIS, nymphe prophétesse, qui la première enseigna aux Toscans l'art de connaître l'avenir par les foudres et les éclairs (Servius, sur *Én.*, VII, 72). Beaucoup de savants la regardent comme la sibylle de Cumes, c'est-à-dire comme Érythrée ou Hérophile.

BAGOUDEN, vieux radjah de la race des fils du soleil, était fils de Baradèn.

BAHMAN, quelquefois BAHAMAN et BAMEN, deuxième Amchasfand, figure dans la liste des êtres divins, immédiatement au-dessous d'Ormuzd. C'est le régulateur suprême de son royaume de lumière, le roi du monde, le chef, sous la protection duquel reposent les autres Amchasfands. Il est la plus haute et la plus sainte expression d'Ormuzd dans ses deux formes primordiales (bonté, lumière). Il donne l'abondance aux purs, et purifie quiconque aime, connaît et adore Ormuzd. Il fait fleurir la paix et veille avec de tendres soins sur son peuple. C'est aussi à lui que sont consacrés les troupeaux de toute espèce, et c'est lui qui fait croître dans les champs leur verdoyante nourriture. Il protège surtout l'âme du taureau primordial Aboudad, dépositaire de tous les germes de la vie. Quand les âmes des justes, sous la conduite des célestes Izeds, ont franchi le pont Tchinevad, Bahman se lève de son trône d'or et leur dit : « Ames pu« res, comment êtes-vous arrivées ici? « Comment du monde des tribula« tions êtes-vous venues dans ces de« meures où le père du mal n'a point « de pouvoir? Soyez bien-venues en « ces lieux, soyez heureuses, âmes « pures! heureuses, près d'Ormuzd « et des Amchasfands, dans le séjour « de la félicité au milieu duquel Or« muzd trône avec les Amchasfands « et avec tous les saints » (*Voy.* dans le *Zend-Avesta*, Izechnés 4 à 19, 27, 28, 29, 30; Iecht-Sadé, n° 80; Vendidad, Fargard 22. On peut comparer accessoirement Hyde, *Hist. vet. relig. Persar.*, p. 189 de la seconde édition).

BAINMADOU, idole hindoue, a une pagode sur les bords du Gange. Dès que l'on ouvre l'enceinte sacrée

au peuple, les brahmes se mettent à prodiguer les hommages à l'idole; les uns se jettent la face contre terre en sa présence; les autres éloignent les mouches de cette effigie sacrée.

BAIUS, Βαιός, d'où la traduction latine vraie *Bæus*. *Voy*. Bée.

BAIVA, un des dieux les plus élevés de la mythologie lapplandaise, se dessine tour-à-tour comme fen-chaleur-lumière et comme soleil. C'est une espèce de Fta-Fré septentrional, dont l'une ou l'autre face prédomine le plus souvent. Quelques mythographes voient en lui une face du grand dieu scandinave Thor. L'autre, disent-ils, c'est Tiermes ou Aijeke, qu'ils invoquent pour mettre leur vie à l'abri du danger, et pour se prémunir contre les attaques des démons.

BAKAS, roi géant des Rakchacas, fut tué par le Pandava Bhima (*Voy*. Bhima).

BALAKITG, dieu des Kamtchadales, est fils de Khoutkhou, et a pour femme Zavina. C'est lui qui préside aux vents. Lorsqu'un vent violent parcourt les campagnes, c'est lui, disent les Kamtchadales, qui secoue ses longs cheveux frisés sur le pays. Comp. Zavina.

BALANE, Βαλάνη, une des huit filles d'Oxyle et d'Hamadryade.

BALAPATRA ou BALABHADRA, autrement BALA-RAMA, et faussement Baloram, n'est autre chose que Rama (Sri-Rama) dans sa plus grande élévation. On le nomme quelquefois troisième Rama, quoique au fond ce ne soit que le second Rama. C'est en quelque sorte une transition de Sri-Rama à Krichna.

BALDER, le plus beau des Ases, dieux scandinaves, et le meilleur des habitants du Valhalla, avait pour père Odin, pour mère Frigga. L'Edda se plaît à peindre son visage étincelant, d'où partent mille rayons gracieux, sa sagesse, son éloquence, son âme sensible et miséricordieuse. Nul être au monde n'avait assez de puissance pour changer un décret de sa bouche. Sa demeure particulière, dans *Gimle* ou le ciel, se nommait Breidablik. Rien d'impur ne pouvait approcher de ce séjour de lumière. Tout dieu qu'il était, Balder périt à la fleur de l'âge. Des rêves sinistres lui firent long-temps à l'avance pressentir ce malheur. Instruits par lui de la catastrophe que lui réservait le destin, les Ases, pour le préserver, formèrent un cercle autour de lui, et Frigga, sa mère, fit prêter serment à tous les objets de la nature de ne point blesser le beau Balder. Le feu, l'eau, le fer, tous les métaux, les pierres, la terre, les arbres, les maladies, les quadrupèdes, les oiseaux, les vers, le poison jurèrent de respecter les jours de l'Ase radieux. Les dieux ses amis vérifièrent la sincérité du serment, en essayant successivement sur Balder ces divers moyens de mort. L'un faisait pleuvoir les pierres sur sa tête; l'autre le frappait de son épée; mais Balder, invulnérable, ne cédait à aucune de ces attaques. Tout-à-coup Loke, le méchant, ayant appris de Frigga que dans sa revue de la création elle avait négligé l'arbuste Mistilteir, planté depuis peu à la porte du Valhalla, courut auprès de l'aveugle Hoder, qui se tenait hors du cercle des Ases, et l'engagea à prendre part aux exercices des dieux, qui tous décochaient leurs traits contre Balder. Le dieu aveugle s'y refusa d'abord, alléguant sa cécité. Mais Loke bientôt vainquit sa résistance, arma son bras du Mistilteir, qui n'avait pas prêté serment, et dirigea la main qui ajus-

tait la flèche sur l'arc. Le trait fatal alla s'enfoncer, en sifflant, dans le bras de Balder, qui tomba mort au même instant. Ce fut, dit l'Edda, le plus grand malheur qui ait jamais eu lieu parmi les dieux et les hommes. Tous les Ases versèrent des larmes et perdirent l'usage de la parole; et toutefois ils n'osèrent le venger : le lieu où il était tombé était sacré. Odin surtout était en proie à la plus vive douleur. Nanna, l'épouse de Balder, mourut de chagrin en apprenant la triste nouvelle. Son corps fut brûlé solennellement, en pleine mer, sur un immense bûcher, élevé au milieu du grand navire Ringhorn, qui avait appartenu au dieu, et que la célèbre sorcière Hirrokinn détacha du rivage auquel il semblait enchaîné. Nanna fut brûlée avec l'époux qu'elle adorait. Odin et ses corbeaux, Frigga, les belles Valkiries, Frey sur son charriot que traînait le sanglier Goullinbourst, Heimdall, sur son cheval Goultogger; Fréia sur son char attelé de chats, et une foule de géants de toute espèce assistèrent à ces funérailles déplorables. Odin jeta dans les flammes du bûcher son anneau d'or, Drupner, qui depuis ce temps eut la propriété merveilleuse de produire chaque neuvième nuit huit anneaux semblables à lui-même. Ce triste devoir accompli, Frigga demanda qui des Ases, pour avoir ses faveurs, irait redemander à la noire Héla le beau Balder. Hermode partit soudain, monté sur le rapide cheval Sleipner. Héla répondit qu'elle rendrait Balder, si tous les êtres de la création versaient une larme sur lui. Hermode revint et fit connaître la réponse de Héla. Aussitôt les dieux, les hommes, les animaux, les pierres, les plantes, tout pleura; tout, sauf une sorcière nommée Thock et que l'on regarda comme une forme de Loke. Balder resta aux enfers. — Rien de plus gràcieux et de plus élégant que ce mythe tout élégiaque. Cette mort du dieu jeune, bon, sage, radieux, aimant, aimé de tous, ce tir de l'arc, cette intervention d'un génie du mal, ces obsèques, ce bûcher, ce navire, tout fait de la vie et de la mort de Balder un des drames mythologiques les plus variés et les plus charmants que l'on connaisse.

BALÉE, Βαλιός, compagnon d'Hercule, donna son nom aux Baléares.

BALEIGOUR, c'est-à-dire *le possesseur de la flamme*, Odin (*mythologie scandinave*).

BALI, dieu hindou, plus connu sous le nom de Iama.

BALIOS, Βάλιος, cheval divin donné par Neptune à Pélée le jour de son mariage avec Thétis, appartint ensuite à Achille (Racine : ἅλιος, soleil, en éolien *Balios*.)

BALTE, Βάλτη, nymphe, mère du célèbre thaumaturge crétois Épiménide.

BANBA, Fodhla, Eire, petites-filles de Déal-Bhaoit, qui est le même que Bath, semblent en conséquence devoir être prises pour les nièces de Danan, la haute déesse des Tuatha-Dadan irlandais. Mais voyez sur ce point l'art. Bath (fin, tableaux). A elles trois, Banba, Fodhla, Eire, forment une trinité adéquate à Danan, qui elle-même est Ire, Eire, Kéasaire. On les regarde comme les trois grandes déesses tuathadaniques. C'est tout simple, puisqu'elles sont les trois personnes de la haute déesse par excellence, Danan. Leurs époux, selon les généalogies, furent Éathoir (ou Mac-Kéacht), Téatboir (ou Mac-Knill), Céathoir (ou Mac-Gréane), identiques à Uar, Jurka et Jurkatha,

identiques par conséquent à Brias, Juchor, Juchorba, leurs cousins, et fils de Danan. Ces trois conples divins furent détrônés par les Miléadhs ou guerriers, c'est-à-dire tout simplement que la race primitive adoratrice de Déal-Baoit et de Danan, race sacerdotale et plus pacifique que guerrière, fit place à une autre population, celle des guerriers, dont la domination donna naissance en Irlaode à l'époque héroïque. On adorait aussi les trois nièces de Danan, sons les noms de Badhba, Macha et Moriogan. Moriogan était Baoba.

BANIRE, dieu celte dont oo a lu le nom dans une inscription déterrée à Malée, près de Lansanne.

BAR, deuxième incarnation de Hakem.

BARADEN est, dans la mythologie hindoue, un nom commun à quatre radjahs fameux, savoir : 1° Un fils de Riklaba (qui n'est que Vichnou lui-même) et d'une fille d'Indra. Il se rendit célèbre par ses pénitences et son austérité. 2° Un fils de Douchtanda ou Douchmanta et de Sakountala. 3° Un fils de Datharatha, roi d'Aoude (alors Aïodhia). Il est évident que ce dernier est frère du grand Sri-Rama. 4° Un fils de Sadiva, père de Bagouda.

BARARA-KIED ou RADIEN-KIEDDE(*mythologie lapone*), fils du dieu suprême Radien-Atcié, a été chargé par son père de la création de toutes les choses nécessaires au monde. Tous deux ensemble règneut sur les autres dieux et leur donneot des lois. Barara-Kied est soumis à l'obligation d'honorer son père, et ne peut rieo entreprendre sans mettre en œuvre une force qu'il a reçue, mais que oaturellement il ue possède pas. Comme la lune, qui n'a poiot de lomière, mais qui réfléchit celle du soleil, Radien-Kiedde réflechit la puissance de Radien-Atcié. Les sorciers le représentent sous la figure d'une graode maison, dont les deux côtés sont soutenus par des rangées de colonnes qu'ils mettent là pour ses bras. On comprend aisément que dans l'idée de ces symbolistes grossiers, la graode maison, c'est l'édifice de la création, et que les colonnes expriment, taot la stabilité de l'édifice que l'inébraolable force du constructeur.

BARBU, BARBATUS, surnom de Bacchus, que l'on représeote quelquefois avec de la barbe, qnoique le plus souvent il soit peint sous les traits d'un jeune homme aussi délicat, aussi beau qu'Apollon lui-même. Selon Heyne, Bacchus barbu est un hibou à tête d'homme sur un corps de taureau. Winckelmann (*Hist. de l'Art*, p. 286), veut que Bacchus barbu soit un Bacchus hiodou. L'one et l'autre de ces idées oot quelque chose de juste, pourvu qu'on ne les pousse pas à l'extrême. Très-certainement c'est dans les cooceptions les plus antiques, c'est-à-dire les plus orientales et les plus intimement liées aux formes auimales, que Bacchus est barbu. D'aillenrs ce dieu vient de l'Inde (*voy.* BACCHUS), et a pour type originaire Siva couché sur son taureau Nandi.

BARBUE, BARBATA, snrnom commun à Vénus et à la Fortone. La dernière avait, sous ce nom, une chapelle que lui avait dédiée le vieux roi Servius Tullius. Probablement *Fortuna barbata* revenait à peu près à Fortune Virile, et rappelait un évènement heureux dû à la coopération des Romains d'un âge mûr. Quant à la Vénus barbue, il nous semble que cette épithète n'est pas sans rapport avec la conception de l'Aphroditos cypriote (Vénus mâle),

Dans l'opinion romaine, Vénus barbue cumulait les deux sexes, et avait, comme attributs caractéristiques de l'un et de l'autre, la barbe et le peigne, indice d'une longue chevelure. Les légendaires rapportent la première dédicace de cette image à une alopécie épidémique qui menaçait de faire perdre à toutes les femmes romaines leurs cheveux : elles invoquèrent alors Vénus, et ayant obtenu de la déesse la cessation de ce fléau redoutable pour leur beauté, elles lui consacrèrent l'effigie dont il vient d'être question.

BARCA, fils du roi de Tyr Bélus, avait pour frère Pygmalion, et pour sœurs Didon et Anne. Il passa en Afrique avec celle-ci, et devint, dit-on, le chef de la fameuse famille Barca, dont Annibal fut le membre le plus illustre.

BARGA, Βάργη, concubine d'Hercule, devint mère de Bargase.

BARGASE, Βάργασος, fils de la précédente et d'Hercule, fonda en Carie, dans la partie montueuse de cette province, la ville de Bargase. Il fut chassé de son petit état par Lamus, fils d'Omphale et d'Hercule.

BARGYLE, Βάργυλος, compagnon de Bellérophon, fut blessé par Pégase si grièvement, qu'il en mourut. Le héros, pour immortaliser sa mémoire, fonda en son honneur le bourg de Bargyle en Carie. — Comparez BARGASE, qui précède.

BARHALAMAICAPAL, c'est-à-dire le *dieu fabricateur*, le créateur chez les indigènes de l'archipel des Philippines, qui, au reste, étaient adonnés à un fétichisme universel, et qui adoraient les animaux, les astres, les caps, les rochers, les rivières, et surtout les vieux arbres. Ces antiques souvenirs ne sont pas encore complètement détruits, et le nom de Barhalamaicapal se conserve encore dans les chants des indigènes.

BARLÈNE, BARLENUS, dieu du Noricum.

BAROVIT était, chez les anciens Teutons, le dieu de la paix. On l'opposait à Rougiévit (le Mars teuton), et on le représentait avec cinq faces et de longues moustaches.

BARTOLAM, à tort BARTHOLANE, *Bartholanus*, est connu dans les fastes de l'histoire mythologique irlandaise, comme le conducteur de la deuxième, ou si l'on veut de la troisième colonie qui vint peupler cette île située à l'occident de la Grande-Bretagne et de toute l'Europe. Il fit voile pour l'Irlande, suivi d'une troupe assez considérable de guerriers, et débarqua dans la partie ouest du Munster, à l'embouchure de la rivière et dans le port d'Inbber Sceine, où plus tard abordèrent de même les Miléadhs. Il opprima les anciens habitants, et nommément les Druïdes de l'île Mars ou Milésiens. D'autre part il eut le mérite de détruire l'empire des Fomboraïce, ou peuple de Ciocall, des Afrigh ou Africains qui avaient conquis l'île sur la colonie de Bath ou de Kéasaire; du reste il imposa des taxes à ceux qu'il délivrait comme à ceux qu'il subjuguait, traita ces deux masses de peuples comme une seule et même nation conquise, et introduisit le système des Gabhaïl, ou impôts sur des classes que l'on regardait comme inférieures. Cependant il laissa subsister les dieux anciens, que, plus tard, les Miléadhs détruisirent, et remplacèrent par un culte plus doux et plus intelligible. Ainsi, dans toute cette biographie, deux traits dominent, et il faut les réunir en un seul qui forme tableau : 1° translation de la puissance souveraine qui, des mains des prêtres, passa à

celles des hommes d'armes, mais 2° permanence de l'ancien culte. L'oppression exercée par Bartolam sur les Druïdes n'est peut-être que cette translation du pouvoir. Un mythe, qui semble de très-ancienne date, représente Bartolam égorgeant le chien favori de son épouse adultère. Le chien étant le symbole connu du prêtre en Irlande, il est probable que l'épouse n'est que l'Irlande même (Ire, la grande Eire, Kéasaire). L'époux, c'est la caste guerrière, représentée par Bartolam; le chien donna son nom à l'île (Inis Samer, mot à mot île de Samer). Dans les généalogies détaillées il appartient à la famille de Bath, premier colon de l'Irlande, premier dieu-homme, premier monarque. Bath avait un fils, Fénius Farsa; et à son tour, Fénius Farsa, père de deux fils, Nionnuall et Null, devient par là même père de deux races. De Nionnuall le violent, le profane, le guerrier, de Nionnuall, nommé aussi Eiteachta (l'aîné) ou Fathochda, descendait Bartolam, tandis que Null assimilé, identifié peut-être à Gaoïdhal, devint l'ancêtre des Miléadhs. D'après une autre tradition, Bartolam est fils de Srou, qui lui-même descend de Gaoïdhal. Également divergentes sont d'autres rapports, les légendes indigènes donnent à Bartolam tantôt trois, tantôt quatre fils. Dans le premier cas ce sont Rughraidhe, Slainge et Laighline; dans l'autre ce sont Er, Orbha, Féaron, Féargna. A examiner les faits mythiques de plus haut, et parallèlement avec ce nombre infini de traditions en apparence incohérentes qui nous ont été transmises sur le mystérieux pays d'Érin, voilà à quelles données historiques il faut s'arrêter. Les premiers commencements de civilisation en Irlande durent leur origine à une peuplade sacerdotale (c'est-à-dire soumise à l'autorité des pontifes), ou, ce qui revient au même, à une corporation de pontifes magiciens. Cette corporation, qui est, à vrai dire, celle des Tuatha-Dadan, a été scindée en deux colonies: 1° celle des Tuatha-Dadan eux-mêmes; 2° celle de leurs dieux Bath et Kéasaire. D'autre part la colonie primordiale et réelle se divisa naturellement en agriculteurs sujets et prêtres recteurs du peuple agricole. Un âge vint où les guerriers de cette primitive religion s'emparèrent de l'autorité. N'examinons pas ici quelle circonstance les favorisa; disons en un mot que la race pacifique primitive habitante du pays avait été soumise par des corsaires étrangers. Des compatriotes armés aussi les délivrèrent, mais ensuite trouvèrent juste d'exploiter à leur profit le pays sauvé par eux. Le pouvoir alors passa des prêtres aux guerriers, comme aux Indes il passa des Brahmes aux Kchatrias. Cet âge a été symbolisé ou résumé par le nom de Bartolam. Bartolam, ainsi que Nionnuall tige de sa race, est l'homme de sang et de violence, le rapace, le meurtrier, l'assassin de ses proches; et si nous nous élevons plus haut, c'est le guerrier rudimentaire des anciens jours, le géant néfaste, le Titan. Dans l'Irlande comme en Grèce, comme aux Indes, comme presque partout, vous n'avez pas seulement le régime théocratique à opposer à la suzeraineté de la caste guerrière; dans celle-ci, prise comme masse, vous distinguez le bandit et le héros, l'impie et le brave qui admet des dieux et une morale. Or toujours l'impie, le rebelle, l'homicide, le contempteur des choses sacrées, le violateur de la justice, c'est l'aîné, avec toute sa race. Ainsi le Loke scandi-

nave tue Balder; ainsi le peuple des Titans, et plus tard la foule informe des géants, dispute l'empire aux Cronides. Dans les origines irlandaises aussi, nous voyons les guerriers de Bartolam, spoliateurs des paisibles pontifes, déjà tourmentés par les Afrigh, mais au fond réductibles en une masse unique avec ces pontifes, précéder les Miléadhs, guerriers pieux, loyaux, humains, chéris du ciel, et véritables héros. Avec ceux-ci (qu'on adapta à Bath par Null) commence l'ère héroïque. Dans Bartolam (adapté à Bath par Niounuall) et dans Bath lui-même on avait l'ère théocratique. Quant à la variante relative au nombre des fils de Bartolam, elle importe peu; Bartolam n'étant qu'un être imaginaire, à quoi bon disputer sur ses enfants? Au reste, presque toutes les généalogies irlandaises procèdent par trois ou par quatre, souvent simultanément. Trois deviennent quatre, dès que l'on ajoute le père se dédoublant en fils, quatre se réduisent à trois par l'opération inverse. Comp. Adraste et Treize-Douze. *Voy.* aussi Cabires, Esmoun, etc. Il est à noter qu'Er, le même qu'Ire, Eire, etc., semble l'Irlande personnifiée, et conséquemment Kéasaire ou Bath, ou Bartolam même. De plus, ces quatre fils de Bartolam, Er, Orbha, Féaron, Féargua, sont aussi les quatre petits-fils de Milèse. Autre divergence : en admettant trois fils, il se trouve que Rughraidhe, représentant du Clanna Rughraidhe, est un Firbolg ainsi que Slainge son puîné; le troisième, Laighline, éponyme de la province du Leinster, semble un Gall ou Gaulois. Puis, en réunissant les divers documents sur les Firbolg, on les voit se ranger sous cinq chefs, Rughraidhe, Slainge (tous deux de la race de Bartolam), Gann, Ganann et Séangann, qu'on nomme aussi Fomhoraïce ou Afrigh : inextricable chaos de traditions entées les unes sur les autres, pêle-mêle et sans critique!

BARZO, un des vingt-huit Izeds de la religion parsi, préside à l'idée de l'eau. Génie protecteur, il habite les sommets, les versants de l'Albordj, la montagne primitive, axe et centre du monde, d'où s'épanchent, vers les quatre points cardinaux, les quatre fleuves fécondateurs. Il est le Hamkar (collaborateur) de Tachter, pour la distribution de l'eau nourricière dans les diverses régions du globe (Voy. *Zend-Avesta* de Kleuker, t. III).

BASALE, Βάσαλος (ou Βασάλας ?), le même que Passale. *Voy.* Acmon le Cercope.

BASANVOV, roi des Sicambres, régna trente-six ans avec gloire, soumit les peuples voisins, puis, ayant convoqué extraordinairement tous ses sujets, disparut subitement. On ne manqua pas de dire qu'il était monté aux cieux, et beaucoup de peuplades germaines l'invoquèrent comme dieu de la guerre. Sans doute même ils pensèrent que Basanvov n'était qu'une incarnation de ce dieu belliqueux. Quoi qu'il en soit, ils le localisaient dans leur histoire et lui donnaient un père mortel; mais le nom de Dioclès, par lequel ils désignent ce père, et qui est purement grec (Διός, de Jupiter, κλέος, gloire), est justement suspect. — Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'extrême similitude des légendes de Basanvov et de Romulus. Tous deux sont des incarnations martiales, tous deux finissent par être mis au nombre des dieux, et plus ou moins identifiés au dieu de la guerre; tous deux règnent trente et quelques années, tous deux soumettent les peuples voisins, tous deux

disparaissent dans une assemblée, tous deux préludent par une assomption à l'apothéose.

BASCYLE, Βάσκυλος, fils du roi de Phrygie Tantale et d'Anthémoïsie, était frère de Pélops, de Protée et de Niobé.

BASILÉE, Βασίλεια, divinité de l'ancienne théogonie asiatique, était, selon Diodore (III, 59), la fille aînée d'Uranus (le Ciel) et de Titée (la Terre). C'est elle qui éleva ses frères. De là le nom de *Grande Mère* (magna mater, μεγάλη μήτηρ), qui lui fut donné par les peuples, ses admirateurs. Uranus, en quittant le trône, remit le sceptre entre ses mains, et voulut qu'elle gouvernât conjointement avec ses frères, mais à condition qu'elle garderait éternellement sa virginité. En dépit de cette clause, Basilée épousa Hypérion, un de ses frères, et en eut Hélios (le Soleil) et Sélène (la Lune). Les autres frères de Basilée furent si irrités de cet évènement, qu'ils tuèrent Hypérion et noyèrent Hélios dans l'Éridan. Sélène, d'effroi ou de désespoir, se laissa tomber d'une hauteur. Basilée se mit à chercher partout son fils. Excédée de lassitude, elle s'endormit, après un long voyage, sur les bords de l'Éridan. Là, Hélios lui apparut en songe, et lui révéla qu'il était devenu le soleil, que Sélène, sa sœur, était la lune. Basilée s'éveilla en sursaut, en disant que jamais homme ne la toucherait; puis elle se mit à courir le pays, délirante, l'œil en feu, les cheveux épars, au milieu du retentissement des cymbales et des tambours. Les peuples qui la voyaient passer rapidement sur leur territoire avaient pitié de son malheur; ils voulurent l'arrêter, sans doute pour essayer de la guérir. Mais alors un orage terrible s'éleva, et Basilée disparut au milieu de la foudre et des éclairs. De toutes parts des autels s'élevèrent en son honneur, et l'on institua en mémoire de Basilée, proclamée déesse, des fêtes où le son des tambours et des cymbales accompagnait des danses frénétiques. — Ce mythe, ainsi que toutes les cérémonies dont il semble la clé, offre une conformité frappante avec divers détails de la mythologie grecque, mais surtout avec les courses de Cérès et avec le culte bizarre et le rôle élevé de Cybèle, la haute mère, la *magna mater* par excellence. Basilée, d'autre part, signifie en grec *reine*. Il est probable que ce nom est traduit du syriaque. On serait tenté de croire que c'est la grande Baaltide, la reine des cieux, Bélisama des Romains. Dans tous les cas, toute cette série de traits mythiques, quoique défigurée par l'arrangement historique, à laquelle la soumet Diodore, est une transition on ne peut plus précieuse des théogonies syriennes à celles des hautes déesses grecques. — Un autre Basilée, Dolien, de l'armée du roi Cyzique, fut tué par l'Argonaute Télamon pendant la première partie du voyage de la Colchide.

BASILIS ou BASILISSE, Basilis ou Basilissa, de même en grec : Vénus à Tarente. Ce mot veut dire *reine*. On doit le rapprocher de Basilée et de Baaltide, qui précèdent. Il est évident que Vénus, sous ce point de vue, n'est plus simplement la déesse de la beauté; c'est la Génératrice, la Créatrice, la Rectrice universelle, le principe femelle de la nature dans la plus haute conception. — On célébrait en son honneur, à Tarente, une fête dite Basilinda (ce mot est un adverbe).

BASSARÉE, Βασσαρεύς, Bacchus en Thrace. L'étymologie de ce mot

est on ne peut plus contestée. On en donne six : 1° *Bâssa* (pour *Bêssa*), en grec, vallée; 2° le bourg de Bassare en Lydie; 3° les renards, en langue thrace, dit-on, *bassar* (ou, ce qui revient au même, la nébride de peaux de renards que Bacchus, pendant ses voyages, laisse négligemment flotter sur ses épaules); 4° les nourrices du dieu, qui portaient le nom de Bassares; 5° certaines chaussures appelées de même; 6° l'hébreu *Bassar*, vendangeur. Pour nous, nous croyons que Bassarée est tout simplement le nom sacré samskrit Içouara (qui a été défiguré de tant de manières, Ixora, Itchora, etc., et qui a fourni à l'Égypte le type d'Osiris). Le B initial était perpétuel dans les dialectes de la Macédoine, de la Thrace, de la haute Grèce. On voit ainsi les noms principaux du brûlant Mahadéva des Hindous se refléter en Grèce dans ceux du dieu du vin : Bagha c'est Bacchus, Déonach c'est Dionyse, Siva c'est Sab ou Sabase, Seb (Sabasius, Sebasius, etc.), Sivacia, Iça, c'est Besse, Içouara c'est Bassarée. — Quoi qu'il en soit, il est certain que les Bacchantes prenaient du dieu leur maître le nom de Bassarides; et d'autre part nous avons vu ce nom de *Bassar* commun aux nourrices du dieu, aux nébrides, aux chaussures. Ce sont autant de faits précieux et certains.

BASSES, fausse leçon pour Iasus. *Voy.* Jase.

BATALA, le même que Barhalamaicapal. *Voy.* ce nom.

BATÉE ou BATIE, Βάτεια, fille de Teucer, devint l'épouse de Dardanus, auquel elle apporta le royaume de Troie en dot. Elle eut de son époux deux fils, Ilus et Érichthonius (Diodore de Sicile, IV, 77; Apollodore, III, 12, 1). — Une autre Batée, naïade, donna au roi de Sparte OEbale trois fils, Tyndarée, Hippocoon et Icarius; d'autres regardent comme femme d'OEbale Gorgophone, fille de Persée (Apollodore, III, 10, 4; Pausanias, III, 1).

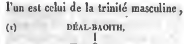
BATH ou BAATH, que l'on écrit aussi Beth, Béatha, Baoth, est dans les croyances irlandaises ramenées à leurs formes primordiales le dieu suprême. Ainsi que toutes les hautes divinités des peuples soumis à des prêtres au moins demi-civilisés, il est androgyne, mais on sent que par là même il est susceptible de se diviser en deux déités pourvues d'un sexe. De Bath alors jaillissent Bath et Ire (autrement Ère, Eire, Aire, la grande Eire, Kéasaire). Et ici notons d'abord deux faits essentiels : 1° si Bath est mâle et Ire femelle, il n'en est pas moins vrai qu'Ire seule à son tour prend l'hermaphroditisme qui primitivement était de l'essence de Bath. Ainsi en Égypte Neith absorbe Knef, Neith est mâle, Neith est hermaphrodite, Neith est tout. Comp. aussi Baaltide, etc. 2° Ire peut aussi devenir la seule divinité suprême. De Bath nous avons déjà vu naître à l'aide d'un dédoublement Bath mâle et Ire. L'inverse a lieu maintenant : des profondeurs androgyniques d'Ire naissent par dédoublement Ire femme et Bath. On voit (par les articles Agdistis, Baal, Bhavani, Bouto, Brahma, Cabires, Cybèle, Diane, Ilith, Maïa, Neith, Pallas) que ces divergences dans la théogonie se résument dans la sphère transcendantale par des divergences plus hautes sur le principe même de l'existence et de la création. Le matérialiste n'admet de dieu que la matière; le spiritualiste admet un esprit réel, substantiel, organisateur et même auteur de la

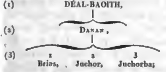
matière. Nous omettons à dessein le système mixte qui reconnaîtrait la co-existence de la matière et de l'esprit organisateur. Pour ceux-ci, Bath et Ire apparaissent en même temps et sur deux lignes parallèles. Pour les autres, Bath et Ire co-existent bien de toute éternité; mais ils n'apparaissent pas en même temps. L'un des deux est à l'état latent, l'autre l'enveloppe et le dissimule. Dans les religions spiritualistes de tendance, Bath (l'esprit) contient Ire (la matière) qui n'est que son émanation; dans les religions à propension matérialiste, c'est Ire qui est enceinte de Bath. La force vitale (car la force organisante ne semble pas autre chose) apparaît dans le temps; la matière sur laquelle s'exerce, dans laquelle circule la force vitale, préexistait. Reste à déterminer l'aspect spécial de la matière dans la théogonie irlandaise qui nous occupe. La matière est devenue la terre, et la terre, c'est l'Irlande (Ireland, pays d'Ire: comparez Kéasaire). Ceci posé, comprenons que selon ces diverses manières de faire surgir soit Ire de Bath, soit Bath d'Ire, nous avons dans Bath le père, l'époux, le frère ou le fils de cette haute divinité. Tel est aussi le spectacle que nous présentent dans l'Orient Brahm, Siva, Baal, Knef, et ces filles-mères-sœurs-épouses auxquelles les unit à tant de titres la légende populaire dont les prêtres seuls avaient la clé. Bath une fois reconnu de cette manière le père-fils-frère-époux de la grande Ire, peu à peu il se scinde en trois personnages, un père, un frère ou époux ou frère-époux, un fils; ou, selon quelques traditions, en deux, un père, un époux. Mais quand on en est là, on a déjà fait un pas de plus, et Bath, de dieu qu'il fut dans l'origine, est devenu homme. C'est la personnification vivante de toute la race irlandaise; et même, métamorphose dont toutes les théogonies offrent des exemples! c'est tour à tour ou simultanément, comme on le voudra, le premier homme, le premier monarque, le premier colon, le premier conducteur des peuples, le premier habitant de l'Irlande. Et quant aux contradictions implicites que recèlent ces divers titres, que l'on ne s'en embarrasse pas: il y en a bien d'autres dans toutes les Origines. Tantôt il est le seul chef qui vienne prendre possession de l'Irlande; tantôt trois chefs débarquent ensemble dans cette contrée. Tantôt seul chef, il est du moins avec sa femme, fille, mère ou sœur; tantôt il est absolument seul. De même quand on admet trois chefs de l'expédition, ces trois hommes sont tantôt sans femmes, tantôt suivis de trois femmes. Quelquefois il arrive que ce sont les trois femmes qui seules abordent dans l'île d'Érin, ou qui, suivies de maris, commandent pourtant l'expédition et organisent l'établissement. Ailleurs c'est un fils de Béatha (et par conséquent de Bath), un Dhna ou Adhna qui peuple l'île long-temps déserte. La teneur générale de ce mythe semble refouler Bath en pays étranger, ou parmi les êtres surhumains. Bath alors serait un dieu, tige de la race mortelle, et Dhna, le premier mortel issu de ce dieu, l'être transition du ciel à la terre. Mais d'autres dires admettent et Bath et Dhna comme êtres humains, habitants de l'Irlande et chefs des peuples, des clannas (clans) qu'ils y établissent. C'est absolument l'histoire du vieil Inachus et de Phoronée. Phoronée est-il ou non distinct d'Inachus? Inachus lui-même a-t-il existé? Fut-ce un homme, fut-ce un dieu, père

de Phoronée? ou bien n'est-ce qu'un titre générique (Anaces) de toute la race royale inachide? et dans ce cas même ce titre *Anaces* désigne-t-il des princes humains ou des dieux (*Voy.* ANACES)? Poser ces questions est tout ce qu'il faut, pour qui ne veut point être honteusement dupe en mythologie des apparences historiques. Revenons à Bath. Cet émigrant célèbre dont le nom, suivant Vallancey, signifie matelot, homme de mer (en allemand *Boot*, messager), venait, dit-on, de l'Orient. Il débarqua dans la partie du Munster oriental nommé Corcadon Ibhne et quelquefois Aoihh Liathain, à Dun na mbarc, près de la forêt de Kéasaire. Il mourut à Sliabh Béatha, dans la partie occidentale de l'Irlande. Une tradition plus détaillée, effleurée plus haut, montre non plus Bath seul, mais Béatha surnommé le Bon, débarquant toujours au même lieu (à Dun na mbarc) avec ses deux parents Fiontain et Ladhra. Dans cette légende, Béatha le Bon est père de Kéasaire ou Ire, Fiontain mari et Ladhra frère. Le déluge surprend ces trois ou cinquante-trois personnages au lieu nommé Tuath Inbhir. En comparant à ce narré d'autres documents oraux, nos trois colons seraient partis de leur pays, n'importe lequel, pour l'Irlande afin de fuir le déluge. Le déluge les poursuit dans cette nouvelle contrée, et enfin les atteint. Deux autres récits reconnaissant de même trois colons venus en Irlande de compagnie, distinguent et une triade antérieure au déluge et une triade postérieure. La triade qui précède le cataclysme se compose de Bith, Bith-Fiontain et Ladhra (évidemment les mêmes noms que ci-dessus) qui quelquefois s'appellent Kapa, Laighne et Louasat. Les trois personnages de la triade qui vient repeupler l'île lorsque la catastrophe a cessé sont Fors, Féaron et Andord. Ces noms se retrouvent aussi dans la descendance de Bartolam et de Milèse. A peine la troupe colonisante eut-elle posé le pied sur la terre irlandaise, qu'elle imposa de ses noms à diverses localités. Tout le pays environnant fut appelé Ladhra; l'immense forêt sur laquelle la vue errait de tous côtés, Kéasaire Ibnhe; l'ensemble des monts, Sliabh Béatha; enfin un lieu voisin, Féart Fiontainn. La colonie s'étendit le long des côtes dans la direction du nord-est et arriva au confluent d'une triple rivière, le Bréoghan Abhan ou fleuve des Brigantes (*Brigus* de Ptolémée), composé du Soir (aujourd'hui le *Sure*), le Féor uis ou Abhan n Féor uis (le *Nore*) et le Bréba ou Berba (le *Barrow*). Parvenus à ce point remarquable, les trois frères résolurent de se séparer et partagèrent entre eux les cinquante concubines. Ladhra, époux de Balbha, se contenta d'en prendre seize, tandis que les deux autres en avaient chacun dix-sept. C'est lui qui mourut le premier. Balbha se retira d'Ardhladhron; sa capitale près de Kéasaire et les seize concubines furent partagées également entre le mari et le père de celle-ci. C'est alors que Béatha, accompagné de ces huit nouvelles épouses et en tout de vingt-cinq, auxquelles il faut ajouter Barran, sa femme légitime, se retira au mont Béatha, Sliabh Béatha, où il rendit le dernier soupir. Fiontain alors hérita des vingt-cinq compagnes de son père; mais embarrassé apparemment de cette troupe trop nombreuse, il s'enfuit dans le Leinster. Complétons cet exposé des traditions, en rappelant qu'outre Ire ou Eire sa fille, Fion-

tain son fils et peut-être Ladhra qui, gendre, n'eu est sans doute pas moins aussi son fils, Bath eut pour enfants, 1° Dbna déjà nommé, 2° Fénius Farsa de qui, plus tard, Nionnall et Null. (*Voy.* Bartolam et Fénius Farsa). Il n'est pas besoin d'avertir que ces deux ou plutôt les trois, les quatre, les cinq traditions sont inconciliables et partirent chacune de clannas différents. Chacun connaissaut plus ou moins exactement des faits de l'histoire primitive, les exprimait plus ou moins grossièrement en langue mythique, permutant les rangs, les sexes, les dates : puis, quand vinrent les syncrétistes, on tenta de faire du tout un amalgame duquel, au lien de clarté, il n'est résulté que ténèbres de plus en plus épaisses. A vrai dire l'histoire de l'Irlande, avant l'invasion des pirates norvégiens et danois, se divise en deux grandes périodes, la théogonique ou sacerdotale, l'héroïque ou humaine grandiose. Au mot de période théogonique on peut substituer celui de période tuathadanique. Les Tuatha-Dadan, pontifes, mages, civilisateurs des insulaires, dominent toute cette époque par leur caractère, lors même que des évènements inséparables de l'humanité leur arrachent le pouvoir. Ainsi, que les pirates commandés par Fomhoraïce ravagent l'île et y règnent, qu'ensuite la caste guerrière (issue peut-être de la caste pastorale), victorieuse des Afrigh, s'empare pour elle-même de l'autorité, qu'à ceux-ci succèdent les Némèdes ou juges, et qu'à leur tour les libérateurs étrangers, Belges ou autres, aient une prépondérance matérielle dans l'Irlande, ce sont toujours les Tuatha-Dadan qui jouent le rôle capital, puisque, dans les époques organiques, c'est sous leur présidence que chaque caste procède à ses opérations agriculturales, pastorales, industrielles, belliqueuses, et que, dans les époques critiques, c'est l'interversion de l'ordre établi par eux qui est le sujet du drame. Qu'ensuite les Tuatha-Dadan soient en général et primitivement les pontifes civilisateurs, ou bien qu'il faille n'y voir que la colonie tyrsénienne ou tyrrhénienne, importatrice des incantations et des formes cabiroïdiques, il n'importe. Les deux grandes divinités des Tuatha-Dadan, Déal-Baoith et Danan ont été transformées par la suite des temps ou par une métamorphose apte à populariser l'idée, en Bath et Ire. Déal-Baoith est d'une part père de la déesse Danan qui donne naissance aux trois frères, aux trois dieux, aux trois mages, aux trois rois, aux trois chefs d'émigration, Brias, Juchor, Juchorba; et d'autre part il a un fils duquel émanent trois filles, Eire, Fodhla, Banba, les trois premières femmes qui abordent en Irlande, et qui lui donnent leurs noms. En ce sens Danan a trois nièces, le fils anonyme de Déal-Bath a trois neveux; Déal-Bath lui-même a un fils et une fille : trois petits-fils et trois petites-filles forment la deuxième ligne de sa descendance; huit personnes en tout composent sa famille. Vaines systématisations! Originairement le dieu est 1° un et double, vu que l'androgynisme s'en va en deux sexes; 2° un et triple; mais 3° les individualités de la triade, elle-même audrogyne, apparaissent tour à tour avec un seul sexe en deux triades; 4° d'un et triple, on passe vite à la nécessité d'un nouveau personnage, transition d'un à trois; 5° enfin, pour masquer l'identité de la monade suprême, unité totalité irrévélée, avec l'être transition, on fait de celui-ci une femme, si des petits-fils doivent suivre; un homme, si ce sont des petites-filles. De là deux systèmes :

l'un est celui de la trinité masculine,





l'autre, celui de la trinité féminine,

(1) DÉAL BAOITH,

(2) *Anonyme*,

(3) 1 2 3
Eire, Fodhla, Banba.

On en déduit l'ogdoade sacrée, qui peut aussi sembler ennéade,

(1) DÉAL-BAOITH,

(2) Déal-Baoith II?—Danan,

(3) 1 2 3
Brias-Eire, Juchor-Fodhla, Juchorba-Banba.

Mais ce groupe composite ne fut formé qu'après coup. Et d'autre part les trinités se réabsorbent 1° dans la monade de sexe différent; 2° aussi, dans la monade de même sexe. Ainsi Eire, Fodhla, Banba, qui naguère émanaient du fils anonyme de Déal-Baoith coalescent à présent en Danan; Brias, Juchor, Juchorba, coalescent en Déal-Baoith mineur. Et finalement Danan est Ire, Bath est Déal-Baoith. Seulement Ire et Bath ont de plus la forme humaine, Danan et Déal-Baoith sont dieux purs. Hommes, Ire et Bath conduisent les peuplades qui émigrent. L'entrelacement des théogonies ou généalogies divines mène naturellement à une infinie variété de généalogies quasi-humaines. Enfin, et c'est le point remarquable, la même colonie a été mise successivement sur le compte de dieux transformés en hommes et d'hommes; il y a plus, sur le compte des êtres transitions par lesquels on a marché des dieux humanisés aux hommes. Les variantes alors se sont multipliées. L'identité fondamentale ne s'oppose point pourtant à ce que l'on distingue des masses diverses dans la population primitive de l'Irlande. Ainsi, par exemple, il est croyable qu'au moins deux émigrations importantes ont été entées l'une sur l'autre par les historiens systématiques, savoir une colonie de Brigantes et une colonie de Celtibériens. Tout porte aussi à croire à une expédition de Tyrséniens. Mais quelles qu'aient été les races venues de l'étranger en Irlande, il y eut dans cette île, avant tous les débarquements en question, une race aborigène, à laquelle Brigantes, Celtibères, Tyrsènes ne firent que se mêler. Les derniers peut-être eurent l'art de s'immiscer au corps des prêtres à l'aide de leurs connaissances magiques; mais ils adoptèrent le fond des idées préexistantes, et adaptèrent les leurs à celles-ci. Quant aux hypothèses de Vallancey qui fait venir Bath de la Bithynie (Bith-Aon, pays de Bith), elles sont bonnes à mettre avec celles qui transforment les Némèdes en Numides, les Gaoïdhal en Gétules, les Afrigh en Africains, les Scots en Scythes, les Miléadhs en Milésiens, Fénius Farsa en Phéniciens ou Finnois ou Céphènes ou Persans (habitants du Fars). Ce sont des rêves d'étymologistes. Comparez Fénius Farsa, Milèse, Némède, etc.

BATHYCLÉE, Βαθύκλαιος, Grec tué par Glaucus le Troyen au siége de Troie, était fils de Chalcon d'Achaïe.

BATON, Βάτων (g. -ωνος), écuyer et parent d'Amphiaras, fut englouti ainsi que ce prince à peu de distance de Thèbes, et reçut comme lui les honneurs héroïques (Apollodore, III, 6, 8). On voyait sa statue à Delphes. Il était figuré aussi sur le coffre de

Cypsèle (Pausanias, X, 10; comp. II, 23, V, 17). Au nom de Baton, quelques-uns substituent Élatton.

BATTUS, Βάττος, fils de Polymneste, de l'île de Théra, fut ainsi nommé parce qu'il bégayait. Il comptait parmi ses aïeux l'Argonaute Euphème. Désirant se débarrasser, à quelque prix que ce fût, d'un vice de langue qui l'affligeait depuis sa naissance, il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna de se rendre en Libye, et le salua du nom de roi de Cyrène, voulu par les dieux. Soit que Battus ne comprît pas le sens de l'oracle, soit qu'il hésitât à s'aventurer sur la mer inconnue qui séparait Théra (aujourd'hui Santorin) de la plage africaine, il restait toujours dans son île. Une grande calamité vint alors affliger ce petit état, et l'oracle, consulté de nouveau, ordonna expressément à Battus de conduire une colonie en Libye. Alors il mit à la voile, et relâcha dans une petite île à la vue de la côte libyque. Là, un lion s'offrit tout à coup à ses yeux. A cette vue il s'arrêta : l'effroi délia sa langue; il se mit à parler et articula nettement. Ainsi s'accomplit la prophétie, qui lui avait indiqué l'Afrique comme remède de son infirmité, ou comme théâtre de sa future guérison. Battus s'établit ensuite sur la terre ferme, et six ans après, bâtit une ville dans la fertile contrée d'Irase. La colline sur laquelle il éleva cette cité nouvelle était remplie de sources rafraîchissantes, et se nommait fontaine d'Apollon (Pindare, *Pyth.* IV, 101, 104; Hérodote, IV, 155). Il institua des jeux qu'on devait célébrer sur la voie scyrottique, et qui, plus tard, eurent lieu dans le bocage sacré qui conduisait au tombeau des Anténorides, ou bien auprès de la source de Cyrène, où l'on célébrait aussi les Carnées, fêtes d'Apollon Carnéen (Callimaque, *Hymne à Apollon*, 88). Il éleva aussi des temples à quelques dieux de la Grèce, notamment, sans doute, à Apollon, dont le culte fut si répandu sur tout le littoral de la Cyrénaïque. Après sa mort il reçut les honneurs héroïques. On voyait son tombeau séparé de celui des autres rois ses successeurs, dans le bois sacré d'Apollon, auquel menait la voie scyrottique (Pindare, *Pyth.* V, 76, 117, 128; Pausanias, X, 15). — Un autre BATTUS, berger de Nélée, fut témoin du larcin de quatre bœufs commis par Mercure au préjudice d'Apollon, et promit le silence au dieu des voleurs, qui, en récompense, lui donna une vache. Quelque temps après le rusé Mercure, ayant peu de foi dans la probité du berger, vint le retrouver sous un déguisement, et lui offrit deux bœufs et un habit, s'il voulait révéler en quel lieu se cachait le voleur. Battus, infidèle, parla; et aussitôt Mercure, irrité, le toucha de sa houlette, et le changea en pierre de touche (Ovide, *Métam.*, II, 688; Ant. Liberalis, *Narrat.* XXII).

BAUBO, que l'on appelle aussi BÉCUBO, Βαυβώ, vieille femme liée aux légendes mystérieuses de Cérès, remplace la joyeuse soubrette Iambé dans son rôle comique. Cérès, accablée à la fois de lassitude et de douleur, s'est laissée aller sur la pierre Agélaste (c'est-à-dire qui exclut le rire), à la porte de Célée et de Métanire. Tout à coup la jeune Iambé, pour arracher la déesse à ses sombres pensées, se met à lancer de vives et piquantes saillies contre tout ce qui l'environne. Dans l'autre récit, c'est chez la vieille Baubo que la mère de Proserpine reçoit l'hospitalité : c'est cette vieille joyeuse qui se charge de

l'égayer, et Iacchus la seconde dans ce soin. Baubo relève sa robe bien au-dessus des genoux, et multiplie les gestes lascifs, les postures indécentes. Cérès ne verse plus de larmes, un sourire se dessine sur ces lèvres, qui ne s'ouvraient plus que pour sangloter et gémir. — D'ordinaire on ne s'occupe nullement des entours de Baubo. Quelquefois pourtant on lui donne pour mari Dysaule (triste joueur de flûte), et on la qualifie de nourrice de Cérès. Le nom de Baubo est sans doute significatif; mais il est impossible d'en pénétrer le vrai sens. Nous ne croyons pas plus qu'il ait rapport à βαυβᾶν, dormir, que nous n'ajoutons foi aux conjectures de Jablonski (*Panth. Æg.*, I, 321) et de Sainte-Croix (*Rech. sur les myst. du pagan.*, I, 171) sur l'origine de ce mot.

BAUCIS. *Voy.* PHILÉMON.

BAUGE (*mythol. scandinave*), fille du roi des géants Suttung.

BAULE, Βαυλός, Hercule à Baules, près de Baïes (Silius Italicus, XII).

BDELLE, Βδέλλα, fille d'Hercule. Ce mot signifie en grec *sangsue.*

BÉANNA, LAMBA et GLAISNE sont, dans la mythologie irlandaise, les trois seuls fils que la mère de Konnor, Niasa, après l'inceste dont elle se rendit coupable avec son fils, ne vit pas périr misérablement. Encore ces trois princes moururent-ils sans postérité. Tous trois donnèrent leur nom à diverses parties éponymes du pays : Béanna au comté de Béantry, Lamba au canton de Lambruidhe, Glaisne à celui de Glaisruidhe. Que résulte-t-il historiquement parlant de cette fable ? Les trois districts qui viennent d'être nommés, furent subjugués et peut-être effacés de la carte politique du pays. La mort des trois princes sans postérité symbolise cette disparition. Maintenant à quelle époque eut lieu cet événement? Il serait ridicule de chercher à déterminer une telle date, même approximativement, même relativement aux autres faits réels, que laissent entrevoir les chroniques mythologiques d'Érin. Notons, avant de finir, une de ces contradictions que les fables irlandaises présentent par milliers. On nous donne Béanna, Lamba et Glaisne comme les seuls fils de Niasa qui aient vécu longtemps. Et cependant Konnor, affreux complice de l'inceste, et Kormach, fruit de la criminelle liaison du fils avec la mère, ne meurent pas si vite; ils survivent même, et se rendent célèbres par leurs exploits.

BÉBON, Typhon en Égypte.

BÉBRYCE, Βεβρύκη, une des cinquante Danaïdes, épousa Hippolyte ou Athonius, qu'elle égorgea la nuit de ses noces (Apollodore, II, 1, 5). Quelques mythologues la présentent comme ayant épargné son mari. Les Babyloniens prirent son nom, et ils lui rendirent les plus grands honneurs (Eustath., sur Denys le Périégète, 805). Comp. HYPERMNESTRE.

BEBRYX, Βέβρυξ, le peuple bébryce personnifié. En mythologie on en fait un chef qui donna son nom à ce peuple. Il y a des écrivains qui le font père de Pyrène, concubine d'Hercule. Comme celle-ci donna son nom, dit-on, à la chaîne pyrénaïque, il est assez difficile de comprendre quel rapport a pu faire unir par les deux noms propres Pyrène et Bébryx, deux contrées aussi distantes que le midi de la France et le nord de l'Asie Mineure.

BÉCUBO. *Voy.* BAUBO.

BÉE, BÆUS, Βαῖος, pilote d'Ulysse, donna son nom à une montagne de l'île de Céphalonie (Étienne de Byz., art. Βαῖα).

BÉELPHÉGOR. *V.* Baal-Péor.

BEERGIOS. *Voy.* Bergios.

BÉGAVEN (*mythol. hindoue*), radjah de la race des fils du Soleil, eut pour père Viçouraden, et pour fils Sindoudiva.

BÉHÉMOTH est, selon les Talmudistes, le bœuf primordial auteur de toutes choses. Il consomme chaque jour le foin de mille montagnes très-vastes, sans toutefois avoir besoin de changer de lieu pour trouver d'autres aliments. Une nuit d'intervalle suffit pour que les prairies dépouillées par lui se parent de nouveaux herbages. Les fidèles mangeront Béhémoth à la fin des siècles. Au reste, ce colosse du règne animal avait une femelle; mais l'Éternel la tua dès le commencement du monde, de peur qu'un peuple aussi gigantesque n'affamât l'univers. La femelle de Béhémoth n'a point été salée, parce que, dit le Talmud, la chair salée de la vache n'est pas un mets assez délicat (Eisenmenger, *Entdecktes Judenthum*, t. I, p. 202-204, en allem.).

BEHRAM, un des vingt-huit Izeds de la religion persane, préside, selon le Zend-Avesta, à la force du feu. Il pénètre, parcourt et anime tout ce qui existe. C'est de tous les Izeds le plus puissant, le plus actif: il a été placé par Ormuzd, son créateur, à la tête de tous les êtres. Son éclat et sa gloire sont au-dessus de toutes les louanges; mais quelquefois, à l'instar de Simmorg et de Féra, il cache sa lumière. Il est le Hamkar (coadjuteur ou collaborateur) d'Évesrouthrem et de Sapandomad, et a sous sa protection le vingtième jour du mois. Behram est l'Ized de la paix; il donne la santé à ceux qui l'invoquent; il lutte sans cesse contre les Devs. Il assistait Féridoun dans la grande lutte contre Zohak. Behram ressemble à Kéro; quelquefois il se cache sous le corps du vent créé par Ormuzd. D'autres fois il prend les formes d'un taureau puissant aux oreilles d'or, et dont les cornes brisent ce qu'elles touchent; d'un cheval vigoureux et léger qui dresse aussi des oreilles d'or; d'un chameau, du sanglier Viradjé, du coq (on de l'Éoroch?), du bélier, de l'agneau; enfin, on le voit aussi paraître en adolescent de quinze ans. Les Iecht-Sadés lui donnent, entre autres titres, celui d'*invincible*. *V.* Iecht-Sadés, n° 94. Comp. les Tables du Zend-Avesta de Klenker ou d'Anquetil.

BEL.... *Voy.* Baal; et conséquemment, pour Belzébuth, Belphégor, etc., *voy.* à la série Baal.

BÉLA, l'Apollon crétois.

BÉLATE, Belates, Lapithe, tua le centaure Amycus dans le combat qui ensanglanta les noces de Pyrithoüs (Ovide, *Métam.*, XII, 255).

BÉLATHEN, Baal en Chaldée (c'est probablement une flexion résultant de la déclinaison).

BÉLATUCADRE, BÉLATURCADUS ou BÉLERTUCADES, dieu brigante dont on a retrouvé, dans le Cumberland, un autel avec cette inscription: Belatvcadro Jul. Civilis Opt. v. s. l. m., c'est-à-dire « Belatucadro Julius Civilis Optio Votum solvit lubens merito (*Acad. des Insc.*, t. I). Les uns le prennent pour un Apollon celte, les autres voient en lui un fils de Mars. Selon Selden (*de Diis Syris*, syntagm. II, c. 1), c'est le même que le Bélène du Noricum et de la Gaule.

BELBOG ou BELOIBOG, mot-à-mot le dieu blanc, divinité suprême et bon principe chez les Slaves-Varègues, était opposé en tout au dieu noir Tchernoïbog ou Czernobog, que les Slaves regardaient comme leur

Typhon. Quelques mythologues ont voulu trouver en Belbog l'analogue de Baal-Zéboub, le dieu des mouches, parce que son image ensanglantée était toujours converte de mouches. Mais les Russes expliquent cette circonstance, en disant que c'est l'image symbolique d'un dieu qui nourrit jusqu'aux plus humbles créatures.

BÉLÈNE, Belenus, divinité principale de quelques cantons gaulois, et surtout de la Pannonie, de l'Illyrie et du Noricum. On présume que c'est le soleil, et en conséquence on l'a comparé à Apollon (*Voyez* Saumaise, sur Capitolinus, *Vie d'Aurélien*, 39; et comparez Casaubon, sur le même passage). Aussi trouve-t-on sur les inscriptions *Apollini Beleno;* ce qui ne prouve pas que Bélène soit une épithète ou un point de vue d'Apollon : l'accouplement des deux noms indique tout au plus une fusion opérée par des syncrétistes. On ignore, du reste, si le nom de Bélène vient de Baal (autrement Bel, Bélus), ce qui, sans nul doute, est l'opinion la plus plausible, ou du Lacédémonien Béla (Apollon). Quelques étymologistes l'ont tiré de Bélos (Βέλος), flèche, et ont opposé ce mot à Abélios. Abélios, disent-ils, est Apollon sans flèche; symbole du soleil des signes descendants : Apollon Bélène, au contraire, est Apollon flèche, et représente le soleil jeune et plein de vigueur, le soleil des signes ascendants. M. Eloi Johanneau, à qui appartient ce dernier point de vue, avait auparavant soupçonné dans Bélène le mot breton *pelen* ou *belen*, peloton, boule : ainsi le dieu qui nous occupe aurait été le dieu-boule, le dieu-globe. La médaille britannique de Camden, sur laquelle se voit un dieu ou un roi dont la tête est couverte de douze globes, et autour duquel on lit Cunobelino ou Belino-cuno (du celte Bélen Cun, à Bélène le bienfaisant), semblait confirmer cette opinion. Voyez *Lettres sur l'origine astronomique et étymologique du nom de Bélène*, etc. Elie Schede (*de Diis germanicis*), a décomposé numériquement le nom de Bélène comme les Basilidiens décomposaient celui d'Abraxas, et a aussi trouvé pour résultat trois cent soixante-cinq. Il est vrai qu'il est obligé de mettre η pour ε à la première syllabe.

Β ή λ ε ν ο ς
2 8 30 5 50 70 200.

BÉLESSICHARÈS. Βελεσσιχάρης, *que charment les flèches*, Apollon.

BÉLESTICA, Vénus dans Alexandrie, du nom de l'esclave Bélestie, qui fut aimée d'un roi d'Égypte, et qui, dans le temps de sa faveur, fit élever dans cette ville un temple à la déesse de la beauté.

BELGIUS, personnage imaginaire qui, dit-on, donna son nom à la Belgique, était fils de Lugdus, personnification de Lugdunum. Le faux Bérose, le seul qui en parle, le donne comme neuvième roi des anciens Gaulois.

BÉLI. *Voy*. Bali.

BÉLIAL, fameuse idole des Sidoniens (*Juges*, c. 19, v. 22, *Rois*, I, 2, v. 12), n'était sans doute que Baal ou Moloch. L'Écriture appelle souvent Bélial ou fils de Bélial, ceux qu'elle veut vouer à l'exécration et au mépris.

BÉLIDE, Βηλίδης, Palamède, arrière petit-fils de Bélus.

BÉLIDES, Βηλίδαι, Belidæ : la dynastie d'Argos à partir de Danaüs qui avait pour père Bélus. — Bélides, Βηλίδες, avec désinence féminine, les cinquante Danaïdes.

BÉLIS, dieu que l'on honorait dans la ville d'Aquilée, sons les traits d'un jeune homme couronné de rayons, défendit, selon la légende, cette capitale de l'Illyrie attaquée par Maximien (Hérodien, VIII, 3, 19). On présume que Bélis est le même que Bélène.

BELISAMA ou BELISANA, déesse gauloise que l'on honorait comme l'inventrice des arts, et qu'en conséquence on comparait à Minerve, était surtout l'objet du culte à Cussi où l'on a retrouvé une statue de femme avec un casque orné d'une aigrette, revêtue d'une tunique sans manches et du peplum. Ses pieds croisés, sa tête penchée sur sa main droite, toute son attitude, en un mot, indique une personne absorbée par la méditation (Martin, *Rel. des Gaulois*, t. II, p. 6). Selden (*de Diis Syris*, p. 171), a donné une inscription où se trouve le nom de Minerva Belisama. Elle a été reproduite par l'évêque Münter, *Rel. de Karthager*, p. 12. — Bélisama est un mot évidemment oriental et veut dire maîtresse des cieux, comme Béelsamen ou Baalsamen signifiait roi des cieux (*Voy.* BAAL-SAMEN). D'après l'esprit connu des religions orientales on peut croire que Minerve (c'est-à-dire une déesse analogue à Minerve), n'a pas seule porté ce nom, et que Vesta, Junon, Vénus, la Lune, y eurent aussi quelques droits. Toutefois, Minerve est celle qui mérite le mieux ce titre : c'est la Neith identifiable à la passivité, à la nature; c'est la grande Sacti du plus grand des dieux; et les Latins mêmes l'ont, sous l'influence de cette conception orientale, associée au plus puissant des leurs.

> Proximos illi tamen occupavit
> Pallas honores.
>
> HORACE, od. XII, l. I.

BELLÈRE, BELLERUS. *Voyez* l'art. suivant.

BELLÉROPHON, Βελλεροφόντης, petit-fils de Sisyphe et fils du roi de Corinthe, Glaucus, qui l'eut d'Eurymède ou Eurymène, fille de Nisus, roi de Mégare, se nommait d'abord Hipponoüs. Il prit le nom de Bellérophon en mémoire du meurtre qu'il eut le malheur de commettre sur la personne de Bellère, que quelques-uns regardent, mais à tort, comme son frère. Au nom de Bellère d'autres substituent Alcimène, ou Pirène, ou Déliade. Ce dernier était vraiment le frère du jeune Hipponoüs. Quoi qu'il en soit, Bellérophon, souillé du sang d'un parent ou d'un compatriote dut, conformément aux usages du temps, quitter au moins pour un an la terre natale. Il se rendit à Tirynthe à la cour de Prœtus qui le purifia. Déjà Antée, ou, selon d'autres, Sthénobée, femme du prince hospitalier, avait conçu pour le nouvel arrivant une vive passion. Ne pouvant se faire écouter, elle l'accusa auprès de son époux, non-seulement d'en vouloir à l'honneur de la reine, mais encore de méditer l'assassinat du roi qui le comblait de bienfaits. Prœtus, n'osant se venger ouvertement, envoya alors Bellérophon, sous un faux prétexte, à la cour du roi de Lycie Iobate, son beau-père. Bellérophon était chargé d'une lettre dans laquelle le roi de Corinthe demandait au prince lycien de faire périr le porteur. De là le proverbe *Cave ne litteras Bellerophontis feras*. Iobate, après avoir donné dix jours l'hospitalité la plus généreuse à l'exilé, ouvrit la lettre de son gendre; docile à ses vœux, il pria Bellérophon de débarrasser le pays de la Chimère. Tel était le nom qu'on donnait à un monstre énorme, fils de Ty-

phon et d'Échidna, qui réunissait à une tête et à un poitrail de lion, la queue d'un dragon et le corps d'une chèvre. Bellérophon reçut alors des mains de Minerve le cheval Pégase, qu'elle-même avait domté et qui devait faire disparaître pour lui les plus imminents dangers de l'expédition. Selon quelques mythographes, c'est Bellérophon lui-même qui s'empara de l'immortel coursier et qui le façonna au joug. Ensuite, après avoir élevé un autel à Minerve, il s'élança sur le dos du quadrupède ailé et s'avança par les airs vers le séjour de la Chimère, sur laquelle il fit pleuvoir à l'aise des flèches mortelles, et qu'il ne tarda pas à voir expirer. De retour au palais d'Iobate, à qui il vint annoncer sa victoire, il ne tarda pas à recevoir de lui de nouveaux ordres. Toujours prompt à obéir, toujours heureux, il vainquit les Solymes, avec lesquels son hôte était en guerre et qui s'étaient ligués avec les Amazones. Ces deux peuplades ennemies se soumirent ou quittèrent leur pays qui était situé sur les confins de la Lycie et de la Grande-Phrygie. Alors Iobate, désespérant de faire périr Bellérophon de vive force, eut recours à la ruse. Il aposta des hommes armés pour assassiner le héros à son retour; mais Bellérophon leur fit mordre la poussière. A la vue du vainqueur échappé miraculeusement à tant de périls, Iobate changea enfin de résolution et, reconnaissant en lui un favori des dieux, il lui donna en mariage sa fille Philonoé, que d'autres nomment Antioche ou Cassandre, et l'associa au gouvernement. En même temps les Lyciens lui concédèrent de grandes terres, pour qu'il y formât un établissement. Bellérophon succéda sur le trône de Lycie à son beau-père. Mais la fin de sa vie fut moins heureuse et moins brillante que le commencement. Enorgueilli de ses merveilleux voyages, il crut qu'aucun lieu n'était inaccessible pour lui, et il entreprit d'escalader l'Olympe à l'aide de Pégase. Il se laissa tomber du haut en bas du coursier divin. On ne dit pas clairement s'il en mourut; mais c'est ce qui semble résulter du silence de presque tous les auteurs. D'autres le représentent errant depuis ce temps dans les plaines Aléennes (ἀλᾶσθαι, errer), mutilé, languissant, accablé d'années et en proie à une sombre mélancolie: les dieux le haïssent et les hommes le fuient. Quelle que soit la légende à laquelle on donne la préférence, toujours est-il qu'à partir de cette époque il perdit Pégase qui passa à Persée et de Persée au bel Apollon. Bellérophon laissait en mourant deux fils, Isandre, Hippoloque, et une fille Laodamie, que Jupiter rendit mère de Sarpédon. Comparez sur Bellérophon, Apollodore, I, IX, 3; le Scholiaste de l'*Iliade*, liv. IV; Pindare, *Olymp.* XIII, v. 83; et enfin Fréret, *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, t. VII, p. 83. Les aventures de Bellérophon avaient donné matière en Grèce à plusieurs tragédies, parmi lesquelles nous nommerons l'*Iobate* de Sophocle, et la *Sthénobée et Bellérophon* d'Euripide; l'une et l'autre sont perdues aujourd'hui. Les artistes grecs traitèrent souvent ce sujet si riche en détails et en épisodes variés. Ainsi, un denier de la famille Tadia, dans Morell, représente Bellérophon, domtant Pégase devant la porte de Corinthe. Dans un bas-relief du palais Spada, on le voit faisant boire le quadrupède aux larges ailes à la source d'Hippocrène, qu'il vient de faire jaillir d'un coup de pied (Winckelmann, *Storia delle arti*, III, 14). Ailleurs,

il prend congé d'Iobate et se prépare à partir pour livrer bataille à la Chimère : Pégase, qu'il a façonné au joug, est près de lui (Tischbein, III, 38). Un autre bas-relief (Tischbein, I, 1) le montre combattant la Chimère. Monté sur Pégase, il dirige contre le monstre la lance qui va lui porter le dernier coup ; il est coiffé d'un pétase ailé et vêtu d'une chlamyde légère qu'un bouton retient sur sa poitrine. Derrière lui est Iobate, vêtu d'une tunique et d'un manteau bordé de lierres en broderie, semé d'étoilés et orné de méandres. Derrière le héros, et un peu plus au-dessus du roi de Lycie, Minerve casquée et couverte de son égide, appuyant une main sur son bouclier, l'autre sur sa haste, protège Bellérophon sans en être vue. Citons encore la belle pierre gravée (Gravelle, *Pierr. grav.*, II, 51), où est figuré Bellérophon, précipité par Pégase, mais le tenant encore par une portion de la bride. On peut encore voir des Bellérophon dans Lippert et dans Maffei, t. III, pl. 101.

BELLINE, Bellinus, chez les Arvernes (habitants de l'Auvergne actuelle) était le même que Bélène en Illyrie et dans le Noricum.

BELLONE, Bellona, que vulgairement on traduit en grec par Ényo (Ἐνυώ), déesse de la guerre, n'était, on le voit, que la guerre personnifiée sous les traits d'une femme. Toutefois il ne faut pas la croire la même que la divinité allégorique, Discorde et Guerre, Ἔρις (Éris) et Bellum. Les théogonies font Bellone fille de Phorcys et de Céto. On peut s'étonner après cela de la voir prise dans Homère, dans Varron, dans Hygin, pour fille de Mars, et dans un fragment d'Alcman (Ursin., *lyr. fragm.*, p. 71) pour concubine de ce dieu et pour mère d'Ényalios. Le plus souvent on la qualifie de compagne de Mars, et effectivement elle conduit son char avec Éris (la discorde), Phobos (l'effroi), et Phygê (la fuite). Souvent aussi elle l'accompagne seule, et tantôt marchant en avant du char elle agite à grand bruit un fouet sanglant, tantôt siégeant sur le char même, elle excite les deux coursiers Pavor et Formido (l'effroi et la crainte), soit avec le fouet ensanglanté, soit avec la pointe de la lance (*Voy.* Stace, *Thébaïde*, VII, 73, 718 ; Claudien, *contre Ruffin*, I, 432). Bellone avait à Rome un temple célèbre près de la porte Carmentale. Il fut élevé l'an de Rome 469 (av. J.-C. 285), pour satisfaire à un vœu d'Appius Claudius, pendant la guerre des Samnites. C'est là que le sénat s'assemblait quand il s'agissait d'admettre un général vainqueur aux honneurs du triomphe, et lorsqu'on donnait audience aux ambassadeurs. Deux autres temples non moins fameux étaient consacrés au culte d'Ényo dans les deux villes qui portaient le nom de Comana ; l'une en Cappadoce, l'autre dans le Pont. Une corporation puissante de prêtres exerçait une autorité sans limites sur les immenses possessions annexées à chacun de ces temples, et le grand-prêtre, leur chef, marchait presque l'égal du roi : du reste il était souverain dans ses domaines. Le nombre des hiérodoules ou serfs sacrés de la Comana de Cappadoce s'élevait, assure-t-on, à six mille. Il s'en faut de beaucoup que les prêtres romains de Bellone aient joui des mêmes avantages. Au contraire, ils étaient du nombre de ceux que la religion romaine plaçait au dernier rang. Dans les fêtes que l'Asie Mineure célébrait en l'honneur d'Ényo, se répétaient

religieusement les daoses bizarres, les bonds frénétiqoes, les gestes coovulsifs, les coups de cooteau, accompagnement mystique des fêtes de Cybèle. Les aociens présenteot Bellone comme courant de raog en rang, les cheveux abandonnés au vent, le feu dans les yeux, et aux mains un fouet sauglant, uo fléau ou une verge teinte de sang. Montfaucon (*Antiq. expl.*, t. I, secoude partie, pl. 67) nous la mootre armée d'une lauce et d'nn bouclier.—N. B. Il est essentiel de comparer les articles Anahid et Enyo. —Uue autre Bellone, mais celle-ci se nomme en latin *Bellone* (g.-*es*), est donoée dans Hygin comme l'inventrice de l'aiguille à coudre. Il est évident que c'est une faute, et qu'il faut lire Bélooe (Βελόνη, en grec aiguille). *Voy*. Hygin, *fab*. CCLXXIV, et Munker sur ce passage.

BELLUM, Πόλεμος (*Polémos*), la Guerre, personnifiée chez les Grecs et les Romains, mais principalement chez ces derniers. Ils ne la coofondaieot cependant ni avec Bellune ni avec Mars. Mars est uu dieu à légendes, dont la vie est semée d'aventures comme celle d'un guerrier, et se prête d'elle-même à un récit biographique. Belloue, quoiqu'elle ne se présente pas sous des formes aussi complètement humaioes, et ponr ainsi dire d'égale ò égale, n'est point pourtant une abstraction, une simple allégorie, comme le serait le Fanatisme, l'Impiété, dans uu poème épique où l'on emploierait le merveilleux de la Henriade. Or, justement voilò ce qu'est Bellom. C'est le phénomène de la guerre personuifié. Aristophane, dans sa comédie de la Paix, iotroduit sur la scène Polémos, sous des traits à la fois grotesques et terribles : c'est nn géaut qui tient d'une main un mortier, de l'autre un énorme pilon, à l'aide duqoel il concasse peuples et cités. Des poètes plus graves ont représenté ce dieu chargé de chaines, ou bieo les mains liées derrière le dos. Virgile (*Énéide*, I, 291 et suiv.) réunit les deux images. Apelle avait figuré Polémos à la suite du char de triomphe d'Alexaodre : Auguste acheta ce tableau et le fit traosporter à Rome sur le forum qui portait son nom (Plioe, XXXVI, 16). On sait que le temple de Janus était ouvert en temps de guerre et fermé en temps de paix. Les poètes disaient dans le secood cas que Janus tenait sous clé Bellone et Mars. Comp. Heyoe, *Exc*. IX, sur le liv. II de l'*Énéide*.

BELSTA est, dans la mythologie scaodinave, une fille du géant Bergthorer : femme de Bor, le premier homme, elle en eut les trois grands dieux, Odiu, Vilé, Vé, qui créèrent le ciel, la terre et les hommes.

BÉLUS. *Voy*. ce nom dans la *Biographie universelle*, IV, 139.

BEMILUCIUS, Jupiter. Oo a trouvé près de l'abbaye de Flavigoi (Côte-d'Or) une statue de Jupiter Bemilucius, les cheveox coorts, un pallium sur l'épaule, dans sa main droite une grappe de raisin, dans l'aotre des fruits dont le temps a altéré les formes. Au reste la lecture de l'inscription offrirait de grandes difficultés.

BENDIE (Βένδεια) ou BENDIS (Βένδις), nom que portait Artémis en Thrace. Les femmes de cette contrée, ainsi que celles de la Péonie, offraieut à cette déesse, qu'elles qualifiaient de Royale, les prémices des fruits de la terre, enfermés dans des gerbes de blé. Ou sait que les dons des Grecs d'Europe et d'Asie à la Diaoe de Délos étaieot présentés de même sous cette enveloppe symboli-

que. Ainsi, c'est moins à la Lune, c'est moins à une Phébé qu'à la Terre Fécondatrice et à la Nuit-Mère que s'adressaient ces hommages. Avec le temps, le nom de Bendis se répandit hors des limites de la Thrace, ainsi que celui de ses fêtes. L'année bithynienne avait un mois Bendidée (Βενδιδαῖος), qui correspondait à l'Artémisique (Ἀρτεμίσιος) des Lacédémoniens. Athènes aussi célébrait les Bendidies (Βενδίδεια) à Munichye et au Pirée, le 19 et le 20 Thargélion (Strabon, l. IX; Ruhnk., *sur Timée*, p. 62; Fischer, *Index* de Paléphate. Comp. Platon, *Républiq.*, l. I). Peut-être ce nom n'est-il pas sans analogie avec celui de Vénus.

BENEFICIUM, c'est-à-dire LE BIENFAIT, avait été mis au nombre des dieux par les Romains, du moins selon les mythographes modernes.

BENSÉMÉLÉ est donné comme un nom de Bacchus. Ce mot, en effet, signifierait, dans les langues sémitiques, fils de Sémélé.

BENTHÉSICYME, Βενθεσικύμη, fille de Neptune et d'Amphitrite, habitait l'Éthiopie. Son père confia à ses soins le jeune Eumolpe qu'il avait eu de Chioné et que celle-ci avait jeté dans les flots immédiatement après sa naissance. Quand il fut devenu grand, Benthésicyme, qui avait, on ne sait de quel époux, deux filles, lui donna l'une d'elles en mariage : Eumolpe essaya de faire violence à l'autre (Apollodore, III, 15, § 4). C'est à tort que l'on présente Eumolpe comme se mariant dans sa vieillesse à Benthésicyme. — Le mot Benthésicyme est tout ionien ou épique; il se compose de deux éléments qui ont trait à la mer : *Benthos*, profondeur, et *Kyma*, flot.

BÉOTE, vulg. BÉOTUS, en latin BOEOTUS, Βοιωτός, était fils de Neptune et d'Arné, fille d'Éole Ier, et par conséquent frère d'Éole II. Éole Ier, irrité de l'accouchement de sa fille, la livra, ainsi que ses deux fils, à un habitant de Métaponte, qui l'emmena en Italie, et en fit ou sa concubine, ou sa seconde femme. Autolyte, qu'il avait épousée auparavant, faisait subir les traitements les plus injurieux à sa rivale. Éole et Béote, devenus grands, la tuèrent; puis, forcés de s'exiler, se réfugièrent auprès de leur aïeul avec Arné. Éole oublia tout, et fit de Béote son héritier (Diodore, IV, 69). Hygin raconte ces mêmes faits avec des circonstances toutes différentes. Selon lui, la mère d'Éole et de Béote se nommait Mélanippe : leur père, qui s'appelait aussi Éole, portait de plus le nom de Desmonte. Instruit de la faute de sa fille, il lui fit crever les yeux et l'enferma dans une tour : les deux enfants furent exposés par ses ordres. Mais une vache les nourrit de son lait, puis des pâtres les rencontrèrent. A la même époque, Théano, femme du roi d'Icarie Métaponte, se désolait de sa stérilité qui l'exposait au mépris de son époux; elle recueillit les deux jumeaux, qu'elle fit passer pour ses enfants. Mais, plus tard, étant devenue mère, elle ne sentit plus que de la haine pour ses enfants adoptifs, et elle chargea ses fils de les tuer à la chasse. Heureusement Neptune vint au secours de ses fils, et les enfants de Théano succombèrent. Les jeunes meurtriers s'enfuirent; puis ayant appris de Neptune la triste destinée de leur mère, attaquèrent Desmonte, le tuèrent, brisèrent les fers de Mélanippe, à qui le dieu des mers rendit la vue. Théano s'était donné la mort en apprenant celle de ses enfants. Méta-

ponte, instruit des ruses et de la perfidie de Théano, épousa Ménalippe et adopta ses deux enfants. — Il est évident que Béote n'est qu'une personnification de la Béotie, qui a quelques points de ses limites contigus à la mer. Les détails de la légende, à l'exception de quelques traits généalogiques (Arné, les deux Éoles, Métaponte), n'ont point de sens importants. Le récit d'Hygin a été rédigé sans doute sur quelque tragédie dont l'auteur aura modifié à son gré le type primitif de la fable.

BÉOTIE, Boeotia, femme qui, selon une tradition particulière, épousa Hyas et en eut les Pléiades (Hygin, *Astr.*, II, 21).

BÉRÉCÉCINGH, BÉRÉSÉSINGH ou BÉRÉZÉSINGH, autrement SADE ou SÈDE (*myth. parse*), le feu primitif, le feu de la terre, des montagnes, des cailloux ou des rochers; le plus ancien de tous était en rapport avec la plus ancienne des planètes, Saturne. De ce feu primordial dérivent trois feux qui ne sont que ses rayons, Gouchasp, Mihr, Bersin. Gouchasp est le feu des étoiles; Mihr, le feu du soleil; Bersin, le feu de la foudre. Ainsi le ciel entier, le système planétaire, l'atmosphère terrestre ont chacun leur feu distinct, quoique ces trois feux se réabsorbent dans un foyer central commun. Les livres zends distinguent encore trois autres feux, Behram, le feu des métaux; Khordad, le feu des plantes; Nériocengh (autrement Nouch ou Vohfréian), le feu des animaux. Chacun de ces feux est rapporté à un être divin ou à une planète-dieu, savoir :

(Feux.)		(Dieux.)
Bérécécingh	à	Saturne;
Gouchasp		Anahid (Vénus);
Mihr		Mithra (soleil);
Bersin		Jupiter;
Behram	à	Mars;
Khordad		La Lune;
Nériocengh		Mercure.

Quelques mythologues voient à tort dans Bérécécingh un des cinq feux de la religion zoroastérienne. Loin de là, on voit au contraire 1° que ces feux sont au nombre de sept; 2° que Bérécécingh est au-dessus des six autres, comme Ormuzd, au-dessus des six Amchasfands. — Le nom de Bérécécingh n'est sans doute pas sans rapport avec celui de Bersin : Sade ou Sède rappelle la Saté de l'Égypte.

BÉRÉCYNTHE ou BÉRÉCYNTHIE, Bérécynthis ou Bérécynthia, Βερεκυνθίς, Βερεκυνθία, Cybèle, adorée sur le mont Bérécynthe (confins de la Mysie et de la Phrygie des temps postérieurs). Les légendes de Cybèle la font naître quelquefois sur cette montagne; ce qui s'explique par cette règle générale en mythologie, que la métropole ou le grand sanctuaire d'un culte en est bientôt pris pour le berceau, et par suite devient le berceau du dieu que l'on y adore. Au reste, Cybèle, déesse toute continentale, a naturellement son siège sur les monts, et dans les conceptions primitives à peine s'en distingue-t-elle. Qui dit déesse de la terre, dit la terre; qui dit terre, dit monts : car qu'est-ce que la terre, si ce n'est la partie de l'écorce de notre globe dont le niveau s'élève au-dessus du niveau général, la mer. Les art. Agd et Agdistis répandent le plus grand jour sur cette manière de comprendre Cybèle. Quant au sens de Bérécynthe, qui rappelle Cynthe, Zacynthe, etc., et qui est au fond le *Kounda* samskrit, *Voy.* Cynthios. — C'est à tort que Servius (*sur l'Énéide*, VI, 785) donne Bérécynthe pour un fort

sur le fleuve Sangare, aujourd'hui Sakaria : comparez Spanheim, sur l'*Hymne à Diane* de Callimaque, 246.

BÉRÉNICE, Βερενίκη, sœur et femme du quatrième roi lagide en Égypte, Ptolémée Évergète, suspendit sa chevelure dans le temple de Mars ou de Vénus Zéphyritide, en vertu d'un vœu qu'elle avait fait pour que son mari revînt triomphant de son expédition en Orient. Les cheveux ayant été enlevés dès la nuit suivante, et une comète s'étant montrée dans le ciel vers le même temps, l'astronome Conon, de Samos, dit que c'était la chevelure de Bérénice qui avait été transportée aux cieux par Zéphyre et sur l'ordre de Vénus. Il donna de plus ce nom à une constellation boréale comprise entre le Lion, la Vierge et les Lévriers (Hygin, *Astron.*; Justin, XXVI, 3).

BERGELMER, c'est-à-dire *montagne vieille*, est, dans la mythologie scandinave, le géant de glace qui, quand les fils de Bor, les plus anciens des dieux, eurent tué Imer et noyé toute la nation des géants de glace dans le sang qui coulait de sa blessure, se sauva avec les siens dans une barque et continua en d'autres lieux la race des géants. Bergelmer avait pour père Throudgelmer (robuste-vieux), et pour aïeul Aourgelmer (extrêmement vieux).

BERGINE, BERGINUS, divinité des Cénomans de Brixia (aujourd'hui *Brescia*), avait dans cette ville un temple et une prêtresse. On y a trouvé une pierre votive qui le représente sous les traits d'un jeune homme revêtu de la toge romaine. Du reste on ignore si c'était un héros indigène ou bien un dieu des montagnes (*Berg*, en allemand), ou quelque autre personnification mythique.

BERGION. *Voy.* ALBION.

BERGIOS, fils de Neptune, fut tué par Hercule.

BERGTHORER, géant de la mythologie scandinave, donna le jour à Belsta, femme de Bor et mère des dieux les plus anciens de l'Edda.

BÉROÉ, antique déesse qu'il est permis de regarder soit comme la première femme, soit comme le principe passif créateur du monde, est devenue dans les mythologies ordinaires : 1° Océanide (Virgile, *Géorg.*, IV, 341); 2° nourrice de Sémélé; c'est d'elle que Junon prit la forme, lorsqu'elle donna à cette amante de Jupiter le conseil qui la perdit (Ov., *Métam.*, III; Hygin, *fab.* CLXVII, CLXXIX, 30); 3° fille de Vénus et d'Adonis : Neptune voulut l'avoir en mariage; mais Vénus donna sa main à Bacchus. — Une quatrième BÉROÉ, Troyenne qui suivit Énée dans son émigration, épousa en Thrace, au pied de l'Ismare, Dorycle, fils naturel de Priam. Iris emprunta sa forme quand, sur l'ordre de Junon, elle alla exciter les Troyennes à brûler en Sicile la flotte d'Énée (*Énéide*, V, 620; comp. les remarques de Heyne sur ce passage). — Nous ne doutons pas que la ville phénicienne de Béryte ne soit en rapport avec Béroé. Comp. à cet art. les noms d'ABÉRIDE, ANNOTE, APHRODITE, BAAL-BÉRITE, BÉRUTH, FRÉ.

BÉRUTH, dans la mythologie phénicienne, était femme d'Hypsiste, et eut de lui Épigée, depuis Uranus (le ciel), et Ghé (la terre). Voy. Banier, *Mythologie*, t. I. Il est évident que tous ces noms à l'exception de celui de Béruth, sont grecs, et traduits du phénicien. Béruth semble une mer primitive (une antique Thalassa-Bouto), épouse du dieu cosmogonique le plus élevé, d'une espèce

de Knef phénicien. De Knef et Bouto-Neith, émane Fta, divisible en Ciel et Terre : de même de Béruth et Hypsiste (le très-élevé) naissent Uranus et Ghê. — Comp. 1° Béroé, avec les renvois que nous y indiquons; 2° Bouto, Fta, Neith; 3° Omorca.

BÉSA, divinité égyptienne, était honorée à Antinoopolis et dans Abydos, et avait dans cette dernière ville un temple fameux par les oracles que le dieu y rendait. Les réponses étaient données dans des lettres cachetées (Comp. Ammien Marcellin, XIX, 12). Antinoopolis, avant de recevoir ce dernier nom, avait porté celui de Bésa, et non comme on l'a dit de Besantinoüm (Spartien, *Vie d'Adrien*, 14).

BÉSAMONDE, dieu japonais de la classe des Toroques.

BÉTHYLE ou BÉTYLE, Βαίτυλος, personnage divin, imaginé à plaisir par les Grecs, d'après quelques traditions orientales, et peut-être pour en rendre compte, était, à les entendre, fils d'Uranus et de Ghê (Οὐρανός, ciel; Γῆ, terre), et conséquemment frère de Saturne. Il y a dans la création de ce dieu un regard éloigné vers la cosmogonie hésiodéenne, qui donne pour fils à Uranus et à son antique épouse, tous les êtres ou malfaisants, ou monstrueux et informes. Béthyle, dit-on, donna son nom à toutes les pierres sacrées tombées du ciel. Lui-même semble donc, soit le plus ancien, soit le représentant de tous les météorites. Comp. Banier, *Myth.*, t. I, et l'art. suivant.

BÉTHYLES ou BÉTYLES, Βίθυλοι ou Βαίτυλοι, en latin Bætyli, autrement Abaddirs, pierres que l'on regardait comme descendues des cieux, et comme pleines d'un esprit divin, ne tardèrent pas à être prises pour des divinités. Long-temps douteuse, et même traitée de fable par les modernes, l'existence des aérolithes ou météorites est hors de doute aujourd'hui; et rien de plus aisé à concevoir que l'adoration à laquelle se laissèrent entraîner à leur vue les populations ignorantes du monde naissant. Les astres, dieux visibles, dieux par excellence des Orientaux, n'étaient que très-imparfaitement connus; on ne se faisait aucune idée de leurs dimensions, de leurs distances : que ces astres tombassent vers la terre, ou laissassent échapper d'eux-mêmes des fragments que la gravitation attirait à la surface de notre globe, ce n'était qu'un miracle peu extraordinaire. Aujourd'hui même, les météorites ne sont-ils pas, aux yeux des astronomes les plus célèbres (Chladni, Laplace, etc.), de petites planètes disséminées dans tout le système solaire, et qui, lorsque par une cause quelconque, leur force d'impulsion ne fait plus équilibre à l'attraction des grandes planètes, se précipitent vers celles-ci avec une vitesse constamment accélérée? Dans cette hypothèse, quoi de plus naturel que de faire participer les aérolithes aux honneurs que chaque planète, prise comme dieu, obtenait des mortels? Il est vrai que la haute antiquité ne pouvait songer à de telles hypothèses; mais, comme vaguement on réunissait dans une même idée (celle d'émanation et individualisation du dieu-feu), étoiles fixes, planètes, et météores ignés, une espèce d'identité était par là même admise entre les planètes et les météorites. De là le titre de pierres animées, de pierres vivantes, λίθοι ἔμψυχοι (1), qui leur fut donné par leurs adorateurs. De là

(1) Et en latin *lapides vivi*, ce qui a engagé Saumaise à lire ainsi dans Lampride (*Vie d'Héliogabale*), au lieu de *lapides divi*, leçon vulgaire.

le sérieux avec lequel on leur attribua et le don de la parole et la spontanéité des mouvements. De là le soin avec lequel on conserva d'abord les plus grosses dans les temples, puis de plus petites (2) dans les temples et dans les demeures particulières. Bientôt les météorites-bétyles servirent de talismans, d'amulettes, de préservatifs contre les maléfices et les maladies. Les jongleurs les employaient à chaque instant dans leurs impostures; quelquefois on les consultait comme des oracles domestiques. On pourrait demander ici à quelle classe d'idolâtrie se rapporte le culte des Bétyles? Au fétichisme? ou à l'adoration des astres? Si l'on admet ce que nous venons de dire, c'est à l'adoration des astres. Mais rien ne prouve que ces choses se soient passées absolument de cette façon. Peut-être, car le sabéisme lui-même n'est qu'une forme plus élevée de fétichisme, si le ciel est le fétiche par excellence, ne doit-on voir dans le culte des Bétyles que la transition du fétichisme terrestre au fétichisme céleste. Les peuples qui les premiers virent ces météorites, dont la chute concourait soit avec l'apparition d'une étoile filante, soit avec de grands orages, s'élevèrent naturellement, de l'idée des fétiches terrestres, à cette idée, que les cieux aussi sont pleins de fétiches. Quoi que l'on doive penser de ce culte, qui dut sans doute son origine à des causes et à des circonstances différentes, selon les pays, toujours est-il qu'il se perd dans la nuit des temps. Sanchoniaton (dans Eusèbe, *Prép. év.*, t. I, ch. x), en présentant les Bétyles comme des inventions du dieu-ciel (Οὐρανός), nous renvoie de même à un âge très-reculé. Selon les hymnes orphiques, composés au plus tard sous les Pisistratides, on les connaissait dès le temps de la guerre de Troie. A partir de cette époque, on les voit se répandre plus ou moins dans l'Asie orientale, dans les îles de l'Égée, en Grèce, à Rome, à Carthage, en un mot dans tout le monde romain. Les Italiotes, et principalement les Étrusques, y rapportent leurs ombriennes, leurs céraunienes, leurs brontines (3). Les Grecs classèrent parmi les Bétyles les trois pierres emmaillotées que Crone (Saturne), trop fidèle au traité passé avec son frère, dévore à la place de Jupiter, de Neptune et de Pluton. Emèse et Cypre, la Phrygie et la Thrace, consacrent et encensent des pierres qui, lors même qu'elles ne seraient pas de vrais bétyles, pourraient du moins être qualifiées de bétyloïdes. Ainsi, le célèbre dieu-bloc Élagabale ou Élagbaal (Aglibel?)-soleil, la Vénus paphienne conique comme lui, la pierre divine, vivante image de la mère des dieux, tombée à Pessinonte (4), et les météorites d'Abydos et de Potidée, dont Anaxagure avait prédit la chute, attirent, dans des localités différentes, les vœux, les dons et les acclamations des fidèles. Au sixième siècle de l'ère chrétienne, ces usages subsistent encore, et les oracles, dont quelques savants ont fait coïncider le silence

(2) Celles-ci, comme on le devine aisément, sont infiniment plus nombreuses, ne fût-ce que parce que la plupart des météorites se brisent en touchant la terre. Lorsqu'elles pèsent cinquante livres, on les regarde comme énormes. Une seule, dans le Connecticut, en pèse six cents, ce qui suppose une solidité d'environ un pied cube.

(3) *Ombriennes*, d'*ombros*, en grec pluie; ainsi en latin on dirait *pluviæ* ou *pluviales*. *Cérauniennes*, de *Keraunos*, foudre. *Brontines*, de *Bronté*, tonnerre.

(4) De là même, comme nous le verrons, une des étymologies de Pessinonte. La pierre en question, polyèdre très-irrégulier, présentait en un endroit l'apparence de bouche, et en conséquence avait été enchassée dans la statue de la déesse dont une de ses faces formait la bouche.

avec l'époque de la mort de Jésus-Christ, subsistent aussi dans le secret des laraires particuliers. Le médecin Eusèbe en portait une dans son sein. Vulgairement on assure que tout bétyle était rond, noir, de médiocre grosseur, et couvert de rides ou lignes qui avaient quelque ressemblance avec des lettres, et que même Damascius, dans sa vie d'Isidore (extr. de Photius), regarde comme des lettres (γράμματα ἐν τῷ λίθῳ γεγραμμένα). Tous ces caractères peuvent se trouver dans les ouranolithes. Généralement formés de nickel et de fer, quoique leur composition ne soit pas aussi uniforme qu'on se l'était imaginé d'abord, ils sont noirs. Le plus souvent, en atteignant le sol, ils font explosion, et s'éparpillent en fragments plus ou moins volumineux. Quant à la sphéroïdité et aux apparences de lettres répandues sur leur surface, plusieurs échantillons ont pu présenter ces caractères; et comme nécessairement il fallait limiter le nombre des dieux, qui eût pu devenir trop considérable, souvent des prêtres répétèrent que toute pierre ouranopète, pour être un bétyle, devait être sphéroïdale et porter des lettres. Dans la pratique, sans doute, ils dérogèrent souvent à cette règle, et tantôt ils permirent que l'on arrondît des pierres irrégulières; tantôt des cylindres, des cônes, furent assimilés à la sphère comme engendrés par la révolution circulaire du triangle et du rectangle sur lui-même. Suivant la doctrine indigène, ceux-là s'appelaient proprement cérauniens. On peut penser aussi que les bétyles ne furent pas tous des pierres tombées du ciel. En constater l'authenticité par l'analyse chimique était alors impossible, et, quant aux preuves testimoniales, on sait à combien de falsifications et d'inexactitudes elles durent être sujettes. Des aimants, des ophirites ou sidérites (Orphée, *Poème des pierres*), des zoolithes, et autres pierres fossiles, durent être en lieux divers, et selon les ignorances ou les complaisances locales, mises au rang des bétyles. Les pierres constellées aussi s'en rapprochent, mais doivent en être véritablement distinguées. Toutefois, il ne peut rester aucun doute sur la nature météoritique de la pierre, puisque en vingt endroits différents on présente les bétyles comme tombés des cieux, puisque dans le passage classique de Damascius il est certifié qu'elles descendaient de l'air dans un globe de feu, puisque, selon Sanchoniaton, Astarté consacra dans l'île de Tyr une étoile tombée du ciel. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces vagues légendes, et les aérolithes, qui le plus souvent entrent en incandescence dès qu'ils passent dans notre atmosphère, et les étoiles filantes, qui offrent le même phénomène, mais dont la matière se dissipe dans le trajet, de notre atmosphère au globe même (*Voy.* Falconet, *des Bétyles*, Mémoires de l'Ac. des Insc., t. VI, p. 513, etc.; XXIII, 213; et conf. Dalberg, *üb. Meteorcult. d. Alten;* Schwarze, *Beytr. zum Gesch. der aus der Luft gefall. Stein.*, W. Ward, sur l'*Alt. u. n. Morgenl.* de Rosenmüller; Payne Knight, *Inquiry into the symb. Ling*, § 197, p. 191, etc.). Les Grecs dérivaient Bétyle de βαίτη, peau de chèvre, sayon, vu que la pierre présentée à Saturne par Cybèle était enveloppée d'une peau de chèvre. Cette étymologie ridicule est à peu près abandonnée pour celle qui dérive Bétyle de Beth-El, maison de Dieu, domicile d'un Dieu. Dans la Genèse

(XXVIII, 11-22), Jacob appelle Béthel le lieu dans lequel il dresse, en guise d'autel, la pierre mystique, probablement quadrangulaire, qui lui avait servi d'oreiller pendant le songe de l'échelle céleste. Au reste, les Asiatiques et le monde romain ne furent pas seuls enclins à ce genre de fétichisme. Selon Mone, on voit encore maints aérolithes suspendus dans les églises d'Allemagne.

BHADRAKALI, femme ou fille de Siva, est tantôt regardée comme la même que Bhavani, tantôt comme tout-à-fait distincte de cette déesse. Sans nul doute, Bhavani, que l'on nomme souvent Kali et Mahakali, s'appelle aussi Bhadrakali; et d'autre part, cependant, Bhadrakali jaillit de la tête de Siva sans le concours d'une déesse. Mais Bhavani aussi a ce double caractère de femme et de fille du grand Siva. Bhadrakali et Bhavani sont donc une seule et même déesse en tant qu'essences divines; ce sont deux déesses en tant que personnes. Voici comment les traditions antiques racontent la vie de Bhadrakali. Darida, géant célèbre, après avoir douze ans de suite accompli une pénitence en l'honneur de Brahmâ, reçut de ce dieu un livre et quelques bracelets en récompense. De plus, Brahmâ lui apprit quelques prières, au moyen desquelles il pouvait augmenter immensément ses forces, et lui donna le privilège de n'être ni tué, ni même blessé par quelque homme que ce fût. Le géant, égaré par l'orgueil que lui inspiraient des dons si rares, dédaigna de se mesurer désormais avec les mortels, et crut que les dieux seuls étaient des antagonistes dignes de lui. Il se rendit à la demeure d'Içouara (Siva), et le défia au combat. Içouara, qui connaissait les privilèges et la force de Darida, envoya contre le géant une femme nommée Sorga, qui lui abattit aussitôt la tête. Mais la tête qui tomba n'était qu'une tête apparente; il en avait un grand nombre de semblables, et dès que l'une d'elles était coupée, une autre venait la remplacer. Aussi le lendemain, malgré la perte de la veille, vint-il provoquer de nouveau le puissant Içouara, qui alors détacha contre lui cinq femmes saintes. Celles-ci le combattirent, et le privèrent de cinq autres têtes imaginaires. Cet échec ne l'empêcha point de reparaître le lendemain, et d'appeler Içouara sur le champ de bataille par les injures les plus piquantes. Içouara, que sa ténacité embarrassait, demanda conseil à Vichnou. Ce deuxième membre de la Trimourti délibérait conjointement avec lui, quant tout-à-coup une force particulière, s'échappant du corps de Vichnou, passa dans celui d'Içouara, sortit de son front par l'œil qui étincelle dans cette partie de son visage, et se changea instantanément en une femme gigantesque, que l'on nomme Bhadrakali, ou Pétrakari Pagoda. On la représente avec huit visages et seize mains aussi noires que du charbon, avec de grands yeux ronds, avec des dents qui ressemblent aux défenses d'un sanglier. Au lieu de pendants d'oreille, elle porte à chaque oreille un éléphant; des serpents entrelacés enveloppent son corps en guise de vêtements. Sa chevelure consiste en plumes de queue de paon. Ses mains portent divers objets, une épée, un trident, une jatte, un sabre, un javelot, une pique, un singe avec la tchakra ou roue mystique. A peine sortie de l'œil scintillant d'Içouara, Bhadrakali se précipite sur le géant qui brave son père. Sept jours consécutifs voient la bataille se renou-

veler, et Bhadrakali, toujours victorieuse, abat sept fois la tête du gigantesque pénitent; mais jamais la tête réelle n'est atteinte par son bras. Devinant alors que Darida ne sera sa victime que quand il aura été privé du livre et des bracelets que lui a donnés Brahmâ, elle envoie Sorga, sous les traits d'une pauvre femme, dans la demeure de Darida, et celle-ci a l'art d'obtenir de l'épouse du géant absent les deux talismans auxquels tient la force du favori de Brahmâ. Bhadrakali revient alors à la charge, et tranche enfin la vraie tête de son redoutable adversaire. Enivrée de joie elle se hâte de revenir, dansant et chantant, au palais d'Içouara, auquel elle veut porter la nouvelle de son triomphe. Mais le dieu venait de se déshabiller pour se mettre dans le bain. Ne voulant pas que sa fille l'aperçoive, il s'élance dans le réservoir, dont il fait sortir des viandes et du sang qui s'offrent d'eux-mêmes à l'appétit de Bhadrakali. Mais cette froide réception ne satisfait point l'altière déesse. Içouara se montre alors, lui dit de tenir ferme la jatte que supporte une de ses mains, et se coupant un doigt, il le laisse tomber, avec des flots de sang, dans le vase de Bhadrakali. Ce mets précieux n'apaise point le ressentiment de la triomphatrice. Elle arrache la chaine de globes d'or qui orne son cou, et la jette à la tête d'Içouara. Aussitôt l'on voit des pustules, des ulcères souiller la figure et les yeux d'Içouara, qui, dans sa surprise, s'écrie: «Maçouri!» c'est-à-dire, «ô femme irascible!» C'est depuis ce temps, qu'aux Indes, on a donné le nom de Maçouri aux boutons qui couvrent la face des enfants, et principalement aux boutons varioliques. Ce fatal exanthème, dit-on, est le glaive de Bhadrakali. Aussi essaie-t-on de le conjurer par des sacrifices. Içouara, cependant, voulant à tout prix se réconcilier avec la puissante déité, lui donna deux jeunes suivants, Virapatra et Kouétrakouéla, et de plus un vaisseau de bois de sandal, sur lequel elle pouvait voyager sans être vue, et grâce auquel elle séjourne parmi les hommes, reçoit leurs sacrifices et leurs vœux, et leur accorde, si elle le juge à propos, ce qu'ils sollicitent de sa bonté. Peu de temps après, Içouara est réveillé en sursaut par le brusque renversement de la natte sur laquelle il repose. Il s'étonne; il voit près de lui Bhadrakali, qui vient de lui faire subir cette secousse imprévue, et qui se plaint à lui d'avoir été attaquée, dans son vaisseau de sandal, par quelques pêcheurs et par des chasseurs de singes, dont les violences l'ont contrainte à retourner auprès de son père pour invoquer son secours. Le dieu, qui a son trône sur la cime du Kailaça, lui fait alors cadeau d'un singe, dans le corps duquel séjourne quelque temps l'âme de Bhadrakali. Sous cette enveloppe grossière, la fille d'Içouara vient à bont de vaincre tous ses ennemis; puis elle arrive heureusement à Koulang, sur la côte de Malabar. Là, elle reçoit l'accueil le plus favorable de l'épouse du radjah qui, douze ans de suite, la traite comme sa fille, et qui ensuite la marie au fils du radjah de Kouléta. Elle séjourna dix-huit ans aussi sous le toit de cet époux nominal, mais sans jamais se laisser toucher par lui. « Içouara, mon père, m'a engendrée « sans le concours d'un être femelle », disait Bhadrakali : « ma vie sera la « copie fidèle de ma naissance. Je « veux rester vierge » ; et elle resta vierge. Vers ce temps, le père et la mère du jeune radjah, s'étant embar-

qués avec toutes leurs richesses, se virent dépouillés par des pirates. Bhadrakali, à cette nouvelle, chargea son époux d'aller vendre un de ses anneaux de pied. Un orfèvre de Pandi, qui, quelque temps auparavant, en avait fourni de tout pareils à la reine de la contrée, accusa le prince d'avoir volé l'anneau. La prison, et ensuite le pal, devinrent le lot du jeune infortuné qu'il calomniait. Cependant Bhadrakali, qui ne voyait point revenir son époux, se mit en marche au bout de six jours pour aller à sa recherche. Neuf objets différents, auxquels elle adressa des questions sur sa route, lui firent chacun leur réponse. Le premier fut une colombe, qui, volant au devant de la déesse, lui dit qu'elle avait vu le prince avancer sur la route, mais qu'elle ne l'avait point vu revenir. Bhadrakali lui promit en récompense que, dans le mois le plus brûlant de l'année, elle ne manquerait pas d'eau un seul instant; elle lui donna de plus, en guise de collier, ce beau cercle doré, qui, depuis cette époque, décore le cou des tourterelles. Un autre oiseau, qui lui répondit avec la même obligeance que la colombe, reçut de la déesse une rose sur la tête. Au contraire, un manguier, qui était resté muet à toutes ses demandes, fut maudit par la déesse, qui le condamna à être désormais le bois des bûchers sur lesquels seraient consumés les cadavres, et qui voulut que tout char ou tout vaisseau fait de ses branches fût mangé des vers ou sombrât. Elle accabla de malédictions analogues une vache, un guerrier, sa fille, et un homme de basse naissance. Au contraire, un arbre à jaïet et un Paria, qui lui indiquèrent tout ce qu'elle demandait, en reçurent des dons divers. Enfin, elle arriva au palmier, qui avait été l'instrument de mort de son époux. Elle aurait volontiers arraché le cadavre de ce lien funeste; mais l'arbre était si haut qu'elle ne pouvait y atteindre. Heureusement ses prières furent si fortes, que l'arbre se brisa, et que la dépouille mortelle de son époux tomba dans ses bras. Elle transporta ces lugubres restes à Bellapénata, institua des sacrifices en son honneur; puis, ayant obtenu d'Içouara une armée d'Açouras ou génies funestes, elle saccagea Pandi, tua le roi et l'orfèvre perfide, et tira une vengeance éclatante de tous ceux qui avaient participé à la fin cruelle de son jeune époux. — Suivant la légende de Coromandel, Bhadrakali, que là on nomme plus communément Mariatale, et que le Bhagavat-Gita nomme Renoudjî, femme du pénitent Chamadigini ou Iémadakni, et mère de Paraçou-Rama (sixième incarnation de Vichnou), avait le rare privilège d'emporter de l'eau sans cruche, sans vaisseau qui la contînt. Le liquide s'arrondissait en boule, et gardait ainsi sa forme, en dépit de toutes les lois de l'hydrostatique. Un jour qu'elle était allée chercher de l'eau à un étang voisin, elle vit les Gandharvas planer sur la surface de l'onde. A cette vue enchanteresse un doux frisson parcourt les veines de la déesse; elle désire s'unir aux charmants génies par les liens de la volupté. Aussitôt le globe aqueux qu'elle a puisé dans l'étang s'écoule; et dès-lors il faut que, comme les simples mortels, Mariatale ait recours à un vase quand elle veut puiser de l'eau : le merveilleux privilège qu'elle avait eu tenait à l'absence des désirs impudiques. Son époux ne tarda pas à s'apercevoir de l'aventure. Irrité de voir le cœur de sa femme donner accès à d'impures images, il

l'expulsa de sa maison; puis il ordonna à ses fils de la tuer. Paraçou-Rama seul fut docile à cet ordre cruel; et non-seulement il décapita sa mère, il alla jusqu'à donner la mort à tous ses frères, parce qu'ils avaient hésité à le seconder. Charmé de cette obéissance, Iémadakni voulut que son fils lui demandât un don. Paraçou-Rama se jette à ses pieds, et le supplie de rendre la vie à sa mère et à ses frères. Iémadakni lui accorda ce qu'il demandait, et remit pour quelques instants entre ses mains son bâton divin. A mesure que Paraçou-Rama touchait de cet emblème de la vie divine les cadavres qui gisaient autour de lui, ils se ranimaient. Mais son empressement à rendre la vie à sa mère fut trop grand, et l'empêcha de réussir complètement. Ayant découvert et ramassé la tête de Bhadrakali, au lieu de l'ajuster au corps de sa mère, il la place sur le cou d'un Parichi, qui avait été condamné à mort en punition de ses crimes. Cette interversion merveilleuse fut cause que la femme ressuscitée réunit les vertus d'une déesse à tous les vices d'un ignoble malfaiteur. Quelques sectateurs de Mariatale ajoutent, qu'après cet évènement, craignant de ne plus être honorée par son fils Paraçou-Rama, elle supplia les dieux de lui donner un autre fils. Ceux-ci exaucèrent ses vœux, en lui envoyant Katavaréia. Bhadrakali Mariatale est la grande divinité des impurs Tchandalas ou Parias, qui, presque tous, se consacrent spécialement à son service. Les cruches pleines d'eau qu'ils portent sur leurs têtes rappellent de loin l'aventure de la déesse au bord de l'étang sur lequel planait l'armée céleste des Gandharvas. Ils lui adjoignent, dans les hommages qu'ils lui prodiguent, son second fils Katavaréia, le seul des dieux hindous auquel on soit dans l'usage d'offrir des viandes cuites et du poisson salé. Selon les dires de ses fidèles adorateurs, Mariatale guérit la petite-vérole. On raconte à ce propos que, quand l'humeur ombrageuse de son époux lui eut fait quitter la demeure conjugale, dans son désespoir elle commit cent actes de fureur. En voyant à quelles extrémités elle s'emportait, les dieux, qui jusque-là, aussi sévères que l'époux sur les velléités adultères de l'épouse, avaient partagé le courroux d'Iémadakni, et dont tant de dégâts avaient augmenté encore la mauvaise humeur, sentirent pourtant qu'il fallait capituler. Ils se réconcilièrent donc avec Mariatale, en lui promettant que désormais on l'invoquerait lorsque l'on serait attaqué de la petite-vérole, et que son intervention sauverait le malade qui l'implorerait avec confiance. Aussi jonche-t-on de feuilles de merguier les lits de ceux qui sont attaqués de cette cruelle épidémie. On leur en frotte aussi la peau. Les cruches que les Tchandalas portent sur la tête en sont aussi parées. — Presque tous les Hindous de condition moyenne ont un extrême effroi de Bhadrakali. Partout on rencontre de ses temples. Dans les lieux les plus retirés, les plus secrets, se voit la tête de la déesse : son tronc sans tête est figuré par des statues qui restent à la porte du sanctuaire. Les Hindous de haut rang ne vénèrent que la tête. De tous les lieux qui lui sont consacrés, Bhadrakali, suivant la tradition, préfère la pagode de Kranganor, qu'on nomme aussi pagode des pèlerins, à cause du nombre considérable de pèlerins qui s'y réunissent, et qui viennent y offrir de pompeux sacrifices à la déité du lieu. On trouve dans ce temple, outre la statue de

Bhadrakali, une autre statue de marbre, qui représente un homme de haute stature. Chaque jour un brahme donne quelques coups à cette statue, afin, dit-on, de l'empêcher de grandir. L'époque de la fête de cette déesse n'est pas invariablement fixée. A Kolenour, dans le voisinage de Pondichéri, elle se célèbre régulièrement au mois de chittéré ou mesxamosa, qui répond à notre avril. Cette fête, qui se nomme Couédil-Ellust, est remarquable surtout par la cérémonie dans laquelle ceux qui ont fait à Mariatale (tel est le nom que là on donne à Bhadrakali) le vœu de se faire pendre en l'air, accomplissent leur promesse. Voici en quoi consiste ce rit bizarre. On coud au dos du pénitent, en lui perçant la peau, deux crochets de fer suspendus à un long lévier; le lévier lui-même est adapté à l'extrémité supérieure d'une potence de vingt pieds de hauteur, autour de laquelle il oscille librement. Une fois le pénitent accroché à un des bouts du lévier, des hommes, chargés spécialement de cette fonction, saisissent le bout opposé, et le font tourner circulairement à terre, de sorte que le pénitent décrit des cercles semblables dans l'air, et à environ quarante pieds du sol. Ce manège dure jusqu'à ce qu'il crie de cesser. Mais il y aurait du déshonneur à faire entendre ce cri trop vite. Le patient tient dans une de ses mains un glaive, dans l'autre un bouclier; il doit sans cesse les agiter, et simuler, dans sa promenade aérienne, tous les mouvements d'un homme qui combat. S'il laisse échapper un cri ou une larme, il est expulsé de sa caste. Cependant il semble que cette cérémonie doit causer à ceux qui s'y soumettent des douleurs atroces. Le fait est que, grâce aux liqueurs fortes dont ils usent avec profusion avant de se faire accrocher au lévier, ils sentent peu la douleur qu'ils éprouveraient, si cette espèce d'ivresse ne leur donnait l'apparence du courage, et qu'ils considèrent le danger comme un jeu. Du reste, les blessures qu'ils ont reçues se guérissent très-vite, ce qu'ils ne manquent pas de rapporter à l'intervention de la puissante Bhadrakali.— Nous le répétons, ce ne sont guère que les classes ou les castes infimes de la société qui honorent ainsi Mariatale; les Parias, par exemple, avec les pêcheurs, les lavandiers, et autres de ce genre. Les Brahmes dédaignent souverainement et la cérémonie et Bhadrakali.

BHAGAVAN, nom commun à Siva et à Vichnou. Ce nom se rapproche, 1° de Baghis; 2° de Bhava. On peut aussi lui comparer celui de Bhagavat, nom du dix-huitième Pourana.

BHAGAVATI, et quelquefois BHAGAVADI. *Voy.* DAKCHA.

BHAGIRATHI, surnom que Ganga reçut de Brahmâ, parce que c'est à la prière de Bhagiratha ou Bagiraden que Siva consentit à laisser la déesse, qui s'était embarrassée dans le labyrinthe de ses cheveux, épancher ses eaux dans le lac Vanou, d'où elle repartit dirigée en sept fleuves.

BHANOU, un des douze Aditias de la liste la plus connue (Wilkins, note du *Bhagavat-Gita*, p. 161 de la traduction française).

BHARATA, sage hindou, seizième successeur de Pourou. Il fut le premier musicien suivant les traditions. C'est lui qui inventa les Nostaks, ou drames mêlés de chants et de danses. C'est aussi à lui que l'on attribue le second des quatre systèmes fondamentaux de la musique indienne. Les trois autres eurent pour auteurs Içouara, Hanouman, autrement Pavana,

et le Richi Kallinatha (*Voy.* William Jones, *on the musical modes of the Hindus*, t. III, p. 67 des *Asiatic Research.*). Bharata eut entre autres enfants Kourou, qui précéda de quelques générations Vitchitraviria, père de deux fils célèbres, Dritarachtra et Pandou. La lutte qui s'engagea entre l'usurpateur Douriodhana (fils de Dritarachtra) et les cinq Pandavas ou fils de Pandou (ces cinq fils sont Iouddhichthira, Bhima, Ardjouna, Sahadéva, Nakoula) et le triomphe qu'obtiorent les derniers à l'aide de Krichna, est le sujet du *Mahabharata*, la plus ancienne des huit grandes épopées hindoues.

BHAVA, surnom de Siva. Bhavani, qui suit, en est la forme substantive féminine.

BHAVANI, c'est-à-dire celle qui donne l'existence, ou PARVATI (la reine des monts), déesse hindoue, figure auprès de Siva comme Lakchmi ou Sri auprès de Vichnou, comme Saraçouati auprès de Brahmâ. C'est dire qu'elle forme avec ces deux hautes déesses une Trimourti femelle, réabsorbable en Maïa-Sacti, comme Siva, Brahmâ et Vichnou forment la Trimourti mâle qui se réabsorbe en Brahm. C'est dire aussi que, sous un autre point de vue, Bhavani est un dédoublement de Siva, comme Lakchmi est un dédoublement de Vichnou, Saraçouati un dédoublement de Brahmâ, Maïa-Sacti-Paracacti un dédoublement de Brahm. Ainsi que dans tout l'orient, ce dédoublement est tour à tour femelle et androgyne ; femelle, il se subdivise encore et se dessine comme fille, comme sœur et comme épouse. Ces trois rôles au reste se fondent les uns dans les autres, et l'on peut définir Bhavani la fille-sœur-épouse de Siva. Ceci posé, que l'on se rappelle les divers caractères de Siva, troisième membre de la Trimourti ; non-seulement il affecte quelquefois la prééminence sur ses deux compagnons, mais encore il en vient presque à s'identifier avec le dieu suprême Brahm. D'autre part, dans son rôle si éminemment philosophique de modificateur des formes, il est créateur par un de ses pôles, et par l'autre destructeur : en d'autres termes, il offre une face riante et lumineuse, une face sombre et terrible. Enfin, dans sa fonction de créateur, il se pose comme générateur ; et le générateur lui-même se réduit à un phalle, ou, pour nous servir du langage hindou, à un lingam. De là résultent naturellement trois manières de comprendre Bhavani. 1° Elle se confond, ou peu s'en faut, avec Sacti, l'épouse de Brahm ; comme elle, elle est la cause, la suprême créatrice, la grande ouvrière. Près d'elle est souvent une vaste corbeille renfermant les modèles des êtres. Elle naît de Brahm avant la Trimourti ; les trois dieux de la Trimourti lui doivent le jour (*Voy.* plus bas). On l'a qualifiée même de créature non-engendrée ; et en ce sens elle est Souaïambhouva et Hiraniagharba femelles. 2° Elle se présente aux regards sous deux faces, l'une malfaisante et destructrice, l'autre créatrice et féconde en biens réels. 3° Elle est le principe femelle de la création, elle est l'Ioni. Unie à Siva, elle forme l'Ioni-Lingam, ce mystique symbole de l'union des deux pouvoirs générateurs. Elle préside aux enfantements, à toute espèce de production, à l'exploitation des mines, etc. Ce n'est pas tout ; la puissance que symbolise le phalle est guerrière aussi bien que génératrice : Bhavani est donc une puissante guerrière. Autre idée : En quelles spécialités se reflète et se formule surtout le principe fé-

melle de la nature dans les idées primitives des peuples? On en distingue trois : la lune, la terre, l'onde en général et plus particulièrement l'onde fluviatile. Bhavani, la fécondité même, Bhavani, Isis hindoue aux mamelles turgescentes, s'identifie à ces trois grandes masses. Elle se prend pour la lune, source de l'humidité primitive, emplie de germes par le soleil, et inondant de germes le globe sublunaire sur lequel nous rampons. Elle se prend pour la terre féconde, prodiguant ses dons aux races animales qui diversifient sa surface. Elle se prend pour le Gange, le Gaoge idéalisé, qui a sa source daos les cieux, d'où elle descend snr la terre pour la fructifier. Comme telle, on la voit tantôt naître de la tête du dieu son père et son époux, tantôt dominer ce dieu même, et tomber des cienx sur la cime sacrée que le sivaïsme identifie à Siva. Pour les uns, le Gange descend dn haut des monts ; pour les autres, sa source lointaine, mystérieuse, inconnne, n'est pas sur la terre. Dans l'un et l'autre cas, c'est du sein des flammes que cette source féconde jaillit : ou elle descend de l'Empyrée (le ciel de feu), ou elle s'échappe des abîmes profonds où bouillonne le feu central. Les sources d'eau chaude récemment découvertes à la source du Gaoge (*Revue encyclop.*, t. XVII, p. 539, etc., d'après un mémoire sur ces sources, *Asiat. Res.*, t. XIV, n° 2) ont pu être en partie cause de ces conceptions hindoues. Mais au fond, le vrai principe sor lequel elle repose, c'est que l'union de l'eau et du feu engendre le monde : eau et feu se reflètent dans Passiveté et Activité, dans Ioni et Lingam, dans Lune et Soleil, Terre et Soleil, Onde et Soleil, dans Plaine-Onde et Montagne, dans une Khounda et un Mérou. Une fois admis que le Feu, le Soleil, le Mont est l'être mâle, le phalle, le principe actif, l'eau jaillit du feu, la luoe du soleil, le Gange des cimes de l'Himala. Onde-Flamme, c'est le monde, c'est la création, c'est l'Hermaphrodite primitif: Onde et Flamme, ce sont les deux grands phénomènes-agents de la création, les deux principes du monde, les deux sexes. Deux autres symboles frappants confirment ce fait : Siva, monté sur le taureau Nandi, devient souvent Nandi lui-même ; Bhavani est la vache. Cette transfiguration fétichiste complète la série des images et des formes qu'affecte le couple générateur. Aussi dans ce cas, oo donne à Siva le nom de Pouroncha (l'homme), et à Bhavani le nom de Prakriti (la parfaite, la femme). C'est la femme-nature, c'est Pandore, c'est Ardvisour, l'irrigation primitive, l'eau-nuit-chaos, Thalassa, Isis-Bouto-Mylitta ; c'est l'abîme, asile impénétrable de la divinité originelle et qui lui-même fut en principe cette divinité originelle, lorsque les germes des choses reposaient dans son sein. Bhavani se préseote encore avec une fonction remarquable, celle d'interveoir, comme magicienne ou comme magie enchaoteresse, entre les mortelles qui plaisent aux dieux et les dieux mêmes. Grâce à elle, un commerce, qui n'est pas l'adultère, a lieu alors entre le céleste amant et la terrestre beauté ; et les vierges deviennent fécondes, les épouses donnent des fils aux époux, sans que l'innocence ait été lésée. Ces prodiges s'opèrent au moyen de tatras ou formules incantatoires. Comprenons-nous maintenant ces magnifiques tableaux de la mythologie sivaïte qui nous montrent la reine de l'Himala, tantôt s'élaoçant de l'œil ou bien du front de son père comme de la source

brûlante d'où sourd le fleuve des fleuves, et envoyant de toutes parts des eaux fécondantes et intarissables qui donnent la vie; tantôt s'élevant au-dessus de lui, comme la lune (au dire des anciens) s'élève au-dessus du soleil, belle de sa chevelure flottante et des molles guirlandes de padmala qui la couronnent, et inclinant l'urne gigantesque dont les flots écumeux tempèrent l'ardeur dévorante du dieu de Mérou; tantôt présentant à ce divin générateur la coupe d'ivresse sur le Kailaça; tantôt figurant la lune qui d'autres fois lui est subordonnée, ou bien couronnée de créneaux et de tours comme la Terre, ou bien encore s'entourant des symboles représentatifs de la fécondité (là l'humide padmala, ici la vache, fontaine éternelle dont la bouche verse les fraîches eaux dans le Gange, bassin immense où l'homme va puiser sans cesse); tantôt armée de toutes pièces, montée sur un lion, sur un taureau sauvage, sur le lingam, et terrassant le gigantesque Mahechâçoura; tantôt enfin, plus grande et plus redoutable, châtiant les crimes de la terre, suivant dans la sombre demeure le dieu son mari, jugeant, punissant, foulant aux pieds les âmes des pécheurs et les précipitant dans les flammes de l'abîme; puis, quand son irrésistible époux a réduit les mondes en cendres, conservant les germes, comme un précipité immense, en suspension dans son sein, qui les laissera échapper à l'époque de la renaissance? Et d'autre part (si nous élevant dans la hiérarchie cosmogonique, nous voyons dans Siva non plus un simple dieu, membre de la Trimourti, mais le dieu suprême en qui se récapitule le monde) nous étonnerons-nous de ces beaux mythes qui nous représentent ici les menstrues de Bhavani donnant naissance aux fleurs, aux animaux, à tout ce qui a mouvement et vie sur la terre, tantôt Bhavani, joyeuse d'avoir été créée par Brahm, adorant le dieu suprême, le célébrant par des hymnes, formulant sa joie en sauts multipliés, en bonds rapides, puis pendant qu'elle s'agite ainsi, laissant rouler hors de son sein trois œufs, d'où sortirent les trois dieux (Polier, *Myth. des Hind.*, I, ch. 1, p. 155 et suiv.)? A cette légende, de toutes la plus populaire parmi les adorateurs de Bhavani, une variante célèbre substitue celle des pustules aux mains. La déesse née de Brahm accompagnait sa rapide tripudiation de mouvements de mains si violents que l'épiderme des paumes se trouva rempli d'ampoules. De ces ampoules naquirent les trois membres de la Trimourti. Dans une troisième version, nous voyons de Bhavani, fille primordiale et jusque-là unique de Souïambhouva, naître successivement Vichnou, Brahmâ et Siva. Vichnou d'abord, enfanté par la seule force de volonté de Bhavani, nage, antérieurement à la création, à la surface des ondes qui enveloppent le monde: c'est Vichnou-Narâïana. Du nombril de Narâïana émane l'humide lotos, du calice duquel éclot Brahmâ. Deux Titans se prennent de querelle avec le dieu nouveau-né, le saisissent, le tirent violemment par une touffe de cheveux: une goutte de sang tombe, ce sang, c'est Roudra, Siva-Roudra, qu'ailleurs on voit émerger des rides qui creusent le front de Brahmâ, soucieux et mélancolique. Tous les dieux, à la suite de ces trois grands princes de la création, lui doivent naissance et en mémoire de ce grand fait portent sur le front le signe de l'Ioni, composé de deux lignes blanches et paral-

lèles, au milieu desquelles une troisième rouge et perpendiculaire indique la menstruation. Dans la foule des noms donnés à la grande Bhavani par ses adorateurs se distinguent surtout les suivants : 1° *Sacti*, *Paraçacti*, *Dévi* (l'Énergie, la Grande Énergie, la Déesse), tous noms de Maïa, l'épouse de Brahmâ. 2° *Ganga* (le Gange : ce mot est féminin). 3° *Dourga*, c'est Bhavani la guerrière, la déesse de difficile accès. 4° *Kali* (dédoublement femelle de Kala ou Siva-Kala, Siva le Temps) et *Roudrani* (comp. Bhadrakali) la mère des larmes, celle qui fait pleurer (c'est le féminin de Roudra, une des dénominations de Siva, sous sa face menaçante et destructrice). 5° *Asadévi* (*Voy.* ce mot), c'est Bhavani vierge, Bhavani-Ase. 6° *Içouari*, *Mahéçouari* (féminins d'Içouara, Mahéçouara, aussi surnoms de Siva). 7° *Ouma*, la maîtresse. 8° *Kartiaïani*, la faiseuse; *Chiva*, la bonne; *Bhagavati*, la sainte. 9° *Haimavati*, la maîtresse d'Himala (le Mérou, le Kailaça, l'Himalaïa). 10° *Sarvamangalam*, la félicité universelle. La description que nous donnons de Bhadrakali convient de tout point à Bhavani; car Bhadrakali n'est incontestablement qu'une forme ou une incarnation de Bhavani. Les huit ou seize bras surtout la caractérisent. L'épée, le trident, les deux plats ou vases à recevoir le sang, les deux lances, le couteau, le tchakra ou roue de fer magique, tels sont les instruments de création ou de mort que ses mains bienfaisantes ou terribles font luire à l'œil de ses frêles adorateurs. On a parlé de l'Ioni. Quelquefois elle a comme un long chapelet de têtes humaines qui descendent ovalement de son cou jusque sur ses genoux. On trouvera dans le *Systema Brahmanicum* du P. Paulin, trois figures de Bhavani (pl. X, XIII et XIV a, XIII et XIV b). Les fêtes les plus célèbres de cette déesse ont lieu les 7, 8 et 9 de tchaitra (mars-avril), le 10 de djiaichtha (mai-juin), les 6, 7, 8 et 9e jours lunaires d'açouina (septembre-octobre), le 14 de margasircha (novembre-décembre), et le 4 de maga (janvier-février). La première de ces solennités fut instituée par le roi de Sourata à la fin du Douapariouga. On l'appelle ordinairement la fête du printemps. On peut en lire la description dans Ward, II, p. 86, etc., et comp. 18-14). La troisième qui se nomme au contraire Satadiia, on fête d'automne, est consacrée à Bhavani-Dourga-Kali. Elle commence dès le premier jour lunaire d'açouina par l'adoration de Dourga, et dure, à vrai dire, quinze jours. Le 6, le 7 et le 8, sont particulièrement remarquables à cause de la grande quantité d'animaux, et surtout de buffles, que les Hindous y tuent au pied des autels. Le lendemain son image est jetée dans le Gange. La fête du 14 margasircha a lieu en mémoire de Bhavani-Gauri : on mange des gâteaux de riz en son honneur. Le 10 de djiaichtha est considéré comme l'anniversaire de la naissance de Ganga. — Selon toutes les probabilités, Bhavani n'a été comprise qu'après coup dans l'ensemble des huit grands dieux hindous. Si la Trimourti mâle résulta (et c'est notre avis) de la pacification de trois cultes jadis ennemis, le sivaïsme, le vichnouïsme et le brahmaïsme, sans nul doute, il existait en même temps un culte qu'on peut appeler bhavanisme, et qui n'est autre que celui de la nature-passiveté-humidité-fécondité-matière. Il fut fondu avec les trois dieux; mais le syncrétisme, en

unissant Bhavani à Siva, ne put effacer la trace d'une Bhavani antérieure à la création, créature première, et même increée, mère, par conséquent, de tout ce qui existe, dieux et hommes, animaux et êtres inanimés. Il n'est sans doute pas besoin d'indiquer les nombreuses analogies de Bhavani avec les déesses d'Égypte et du monde gréco-romain. Presque toutes les hautes déesses passivetés ont des traits importants communs avec elle. Cybèle, qui siège sur les monts, que traînent des lions et que couronne un diadème de tours; l'Artémis-Opis-Bendis d'Éphèse, aux mille mamelles, bienfaisante et farouche, habitante des eaux et rectrice de la lune; l'Isis d'Égypte, qui si souvent devient Ambo et Tithrambo; la Mylitta babylonienne qui n'est qu'un Ioni développé; la brillante Astarté, Bouto, Ilithye; Pallas-Athéné, sagesse armée; Adrastée, vengeresse et flamboyante; la belle Ariadne, fiancée de Bacchus; la hautaine Junon, épouse du roi des cieux; Diane, Vénus, ou pour mieux dire et pour réunir en une idée commune ces trois personnes divines Diane-Dioné-Diouno, qui reviennent simplement à Δῖα, Dévi, la déesse, la grande déesse, la femme du grand dieu, Mahadéva femelle ou Moudévi; toutes ces personnalisations occidentales de la puissance passive, génératrice de l'univers, se rattachent au mythe de Bhavani, comme les rameaux d'un arbre énorme au tronc qui les a fournis. Bien d'autres rapprochements encore seraient possibles; nous les omettons. Cependant nous ne pouvons passer sous silence la ressemblance de Bhavani sur son taureau (qui est Siva) avec Europe, emportée par le taureau Jupiter. Comp. LAKCHMI.

BHICHMA ou BICHTMEN, vieux radjab, de la race des enfants de la Lune, était fils de Sandanen et de Genga, et par conséquent était frère de Vicitravérien et de Sitrangadeu. C'est lui, dit-on, qui conduisait les troupes des Kourous, ses arrière-petits-neveux, lors la bataille qui eut lieu entre eux et les Pandous dans les plaines de Kouroukchétra. Évidemment, c'est par suite de confusion avec Bhima que l'on est venu à cette assertion.

BHIMA, un des cinq Pandavas ou fils de Pandou, si célèbres dans le Mahabharata, s'était retiré avec ses quatre frères et Kounti, sa mère, dans un désert affreux, peuplé de bêtes féroces et habité par les Rakchaças non moins cruels que les tigres au milieu desquels ils vivaient. Un brahmane de la ville d'Ékatchakra leur donnait l'hospitalité. Mais Bakas, le chef des Rakchaças, s'était emparé de cette ville infortunée et avait condamné les habitants à lui livrer chaque jour une créature humaine, que ce Polyphème de l'Inde méridionale dévorait avec ses autres aliments. Le tour du brahmane arriva; trop pauvre pour acheter un esclave qu'il pût livrer à sa place, il n'avait d'autre parti à prendre que de s'offrir lui-même à la faim insatiable du monstre ou bien de laisser partir sa femme, sa fille ou son faible fils qui, arrachant un brin d'herbe, voulait, armé de cette massue de nouvelle espèce, aller terrasser le géant. Bhima, que le hasard avait rendu témoin de la conversation de ces malheureux, se sentit ému à la vue du désespoir de la famille du brahmane, et se dévoua pour elle. Arrivé devant Bakas, il le défia au combat: une lutte terrible s'engagea entre ces deux puissants athlètes; et enfin Bhima vainqueur fit mordre la poussière à son farouche antagoniste

(*Voy.* l'épisode du *Mahabharata*, trad., par Bopp, en allemand, Berlin, 1824). Bhima était le plus juste des hommes, comme Iouddhichthira en était le plus brave, Ardjouna le plus habile au tir de l'arc, Sahadéva le plus sage, et Nakoula le plus beau.— Un autre Bhima eut pour fille Damaïanti, qui fut l'amante et l'épouse de Nala.

BHRIGOU ou BRIGHOU, un des dix Pradjapatis ou Brahmadicas. Dans le Manavadarmasastra, résumé des Védas, selon le système de la philosophie Niaïa, il reçoit de Ménou, ainsi que les autres Maharchis, l'ordre d'annoncer la loi sainte que Brahmâ révéla jadis au chef des Ménous, pour que celui-ci la fît publier dans le reste du monde. En effet, Bhrigou expose aux Bichis la naissance des six Ménous qui procèdent, chacun à son tour après Souaïambhouva, à l'œuvre de la création et la division des temps en Iougas, Mahaïougas et Manouantaras.

BIA, c'est-à-dire la Violence, Βία, divinité allégorique de la mythologie grecque primitive, était fille du Titan Pallas et de Styx, qui mit au monde en même temps qu'elle le Zèle, la Force (Cratos) et la Victoire (Nikê). Hésiode, *Théog.*, 361, 383.

BIADICE, Βιαδίκη, nommée aussi Démodice, femme de Créthée, roi d'Iolcos, ne pouvant se faire aimer de Phryxus, accusa ce fils d'Athamas d'avoir voulu lui faire violence. Phryxus, ainsi calomnié, fut forcé à fuir pour éviter la mort (*Voy.* Phryxus).

BIANOR, héros mantouan, était, selon Servius (sur *Énéide*, liv. X, v. 199), le même qu'Ocnus (Comp. *Egl.* IX, 60 de Virg., et Théocrite, *id.* VII, x, 12). Heyne en doute. —Un autre Bianor, centaure, fut tué par Thésée aux noces de Pirithoüs (Ovide, *Métam.* XII, 345). Un troisième, chef troyen, mourut sous les coups d'Agamemnon.

BIANTE, Βιάντης? fils de Priam, selon Hygin, *fab.* X, n'est sans doute que Bias.

BIARCÉE, Βιαρκεύς, *qui fournit à la vie* : 1° Bacchus (*Voy.* Nitsch, *Neues Mythol. Lex.*); 2° Pan (M. Noël).

BIAS, Βίας, et Mélampe, fils d'Amythaon (*Voy.* Mélampe). —Un deuxième Bias fut fils de Priam (Apollod., III, xii, 5). C'est sans doute celui qu'Hygin appelle Biante.

BIBÉSIE, Bibesia, déesse du boire, présidait avec Édésie (la déesse du manger) aux banquets des Romains (Rac. : *edere*, *bibere*). Évidemment, ce sont d'antiques divinités allégoriques de l'Étrurie et du Latium.

BIBLIS, Βίϐλις, ou BYBLIS, fille de Milet et de Cyanée, conçut pour son frère Caune une passion incestueuse; et, quand ce prince, loin de condescendre à ses vœux, quitta le palais de son père, elle se mit à le chercher dans les montagnes de la Lycie et de la Carie. Lasse de perquisitions infructueuses, elle s'arrêta enfin dans une forêt; et là, les yeux noyés de pleurs, elle se laissa tomber à terre et se mit à gémir sur son sort. Les dieux la changèrent en une fontaine (Ovide, *Métam.* IX, 452). Selon Conon (*Narr.* II), elle se pendit de désespoir. Dans Ant. Liberalis, elle veut se précipiter du haut d'une montagne : mais les Hamadryades l'arrêtent et l'admettent au nombre de leurs compagnes.

BICHTMEN. *Voy.* Brichma.

BICORNIGER, Bacchus. *Voy.* l'article qui suit.

BICORNIS (en grec on dirait Dicéros, Δικέρως), *qui a deux*

cornes : 1° Bacchus (Voyez cet article et comp. Hébon) ; 2° Phébé ou Diane-Lune.

BICROTA BIREME ; Mars sur quelques monuments (*Antiq. expl.* de Dom Bern. de Montfaucon, t. I). Nous ne comprenons pas ce que peut signifier ce nom.

BIDI est au Malabar le destin. C'est probablement une des faces de Brahm, et comme tel on l'identifie à la Trimourti, ou du moins on le représente sous les formes de cette Trinité hindoue.

BIDJI et IDJI, génies célestes, veillent, selon les Hindous, à l'entrée du paradis.

BIEL, dieu de la végétation et notamment des forêts dans la mythologie scandinave. Ne serait-ce pas le même que Bielbog dont l'article suit?

BIELBOG ou BIALIBOUG, c'est-à-dire *le dieu* (*Bog*) *blanc* (*Biel*), le bon principe chez les Slaves (*Voy.* Boug). Son autel était sans cesse couvert de sang et de mouches.

BIENNE, Βίεννος, Curète? Quelques-uns font de Biennium une ville de l'île de Crète.

BIENNIOS, Jupiter, ainsi surnommé de Bienne, Curète ou ville crétoise.

BIÉNOR, Βιήνωρ (en grec commun on dirait Bianor), chef tué ainsi qu'Oïlée son cocher par Achille.

BIFORMIS, en grec Dimorphos, *à deux formes* : surnom de Bacchus.

BIFRONS, *à double front* : 1° Janus ; 2° Cécrops?

BIMATER ou DIMATOR, c'est-à-dire *à deux mères* : Bacchus.

BIOU, premier décan des poissons. *Voy.* l'art. suiv. On dit aussi Érébiou.

BIOURI? original égyptien du Biyris, Βίυρις ou Βίουρις, est le quatorzième dynastie du latercule d'Ératosthène. L'écrivain grec n'a point, selon son usage (*V.* Décans), donné la traduction de ce mot que Dupuis (*Orig. des cult.*, t. VII, p. 75) rapproche de Biou, premier Décan des Poissons. Cependant il n'admet pas l'identité de ce Décan et du roi Biouri, qui, selon lui, est le second Décan du Lion (Hépé de Saumaise) et du zodiaque rectangulaire de Tentyra (Sitacès de Firmicus). Gœrres (*Mytheng.*, t. II) fait de Biouri, le premier Décan du Versean, et peut-être le nom de Ptiau que donne Saumaise à ce Décan a-t-il du rapport avec Biouri, quoique au premier abord ceux de Ptébiou (troisième Décan du même signe) et de Biou en présentent bien plus. Dans la troisième hypothèse des coïncidences, celle qui élague Ménès du nombre des Décans, tout en commençant la série de ces dieux secondaires par le bélier, Biouri devient le Chachnoumen des monuments (Chachnonmen ou Chnonmen d'Origène, Aphriumis de Firmicus, Charchumis de Saumaise).

BIPENNIFER, *porteur de hache* : Lycurgue, le roi de Thrace, antagoniste de Bacchus.

BIRMAH ou BIRMAHAH, le premier des anges, c'est-à-dire des esprits célestes, des Dieux créés par l'Être-Suprême, se confond avec Brahmâ que créa Brahm, quoique souvent les Hindous les distinguent. Dans ce cas Birmah exécute, crée, déploie de la puissance ; Brahmâ se dessine comme législateur. — Le nom de Birmah rappelle celui de Piromi, le plus grand peut-être des dieux égyptiens (*Voy.* Piromi).

BISALPIS ou BISALTIS. *Voy.* Théophane.

BISALTE, Bisaltès, fils du Soleil et de la Terre, fut père de Théophane, qu'on nomme aussi Bisaltis.

BISTNOU, anges qui, dans la

mythologie hindoue, sont chargés de la conservation des êtres. Leur nom veut dire *qui aime*, *conserve* ou *console*.

BISTON, Βίστων, père putatif des Bistones, peuplade thrace, devait le jour au dieu de la guerre Mars et à Calliroé (le beau courant), fille du dieu-fleuve Nestus. Selon quelques-uns, il donna son nom à une ville de Thrace qui en conséquence devrait s'appeler Bistonie. Malheureusement ce nom comme ville ne se trouve pas sur la carte.

BISTONIS, nymphe qui eut de Mars le célèbre Térée, époux de Progné, et persécuteur de Philomèle. C'est tout simplement une nymphe thrace du pays des Bistones.

BISULTOR : Mars, ainsi surnommé par Auguste, lorsqu'il eut obtenu du roi des Parthes la restitution des drapeaux conquis sur Crassus et sur Antoine (Ovid., *Fastes*, v. 595). On lit aujourd'hui *Bis Ultor* en deux mots et non comme autrefois *Bisultor*.

BITHYNE, Bithynus, Βίθυνος. *Voy*. Bithys.

BITHYNIS, nymphe, amante de Mars et mère du roi bithynien Amycus, n'est qu'une nymphe bithynienne anonyme. Comp. Bistonis.

BITHYS, Βιθύς (g. Βιθῦνος), fils de Mars et de Séta, donna son nom à la Bithynie. D'autres attribuent l'origine de ce nom à un Bithyne, fils de Jupiter et de la Titanide Thracé (Ét. de Byzance, art. Βιθυνία).

BITIAS et Pandare, fils d'Alcanor, furent élevés dans de sombres forêts, suivirent Énée en Italie et périrent sous les coups des Rutules (*Enéide*, IX, 672, XI, 596). — Virgile donne le nom de Bitias à un des courtisans de Didon (*Enéide*, I).

BLAKOULLE, c'est-à-dire, *aux cheveux bleus*, surnom de Niord, le dieu des eaux chez les Scandinaves.

BLANIRE, Blanirus, suivant Hygin (*fab*. lxxxi), aurait été on des prétendants à la main d'Hélène; mais ce nom n'est probablement qu'une leçon fausse qu'il sera difficile de restituer.

BLÉDOUGHADDA, que l'on écrit en scandinave Blodughaddha, une des neuf filles du dieu de l'Océan, Éger.

BLIAS, Βλιάς, Arcadienne qui demeurait à Cyllène, entretint un commerce incestueux avec son fils Méuéphron.

BOARMIE, Boarmia, Βοαρμία: Pallas, en Béotie, présidait sous ce nom aux attelages de bœufs (Rac. : βοῦς, bœuf, ἅρμα, char).

BOCHASP, un des princes des Devs, créés par Ahriman, blessa mortellement le taureau primitif Aboudad, dépositaire des germes des êtres.

BOCHICA, *Voy*. Botchica.

BOD, déesse hindoue, est invoquée par les femmes enceintes ou par celles qui veulent le devenir. Quand une femme est devenue mère d'une fille par la faveur de Bod, elle doit consacrer la jeune enfant, jusqu'à l'âge de nubilité, à la déesse qui la lui a donnée; puis, avant de quitter le sanctuaire qui lui a servi d'asile, la jeune fille doit stationner à la porte du temple et y mettre ses faveurs à l'enchère. L'argent qui résulte de cette prostitution pieuse appartient à la pagode. Ce nom doit-il être comparé à celui de Bouto?

BOÉDROMIOS, Βοηδρόμιος, *qui vient au secours dans le combat*, ou *qui accourt avec des cris* (Rac. : βοή, cri, guerre; δραμεῖν, second aoriste de τρέχειν, courir) : Apollon, principalement dans Athènes et à Thèbes. Dans cette dernière ville

il avait un temple à côté de celui de Diane Euclée. Dans la première on célébrait en son honneur des fêtes dites Boédromies, et le mois dans lequel elles tombaient se nommait Boédromion. Elles furent instituées en mémoire d'une victoire que les Athéniens, commandés par Érechthée, remportèrent, grâce à un cri d'Apollon ou grâce aux secours d'Ion, sur les habitants d'Éleusis que commandait Eumolpe. D'autres mentionnent ici la victoire de Thésée sur les Amazones au mois de Boédromion. Comp. Callimaque, *Hymne à Apollon*, 69; le Scholiaste, puis Spanheim sur ce passage; enfin le grand Étymologiste, art. Βοηδρόμιος.

BOÉTHOIDE, Βοηθοΐδης, nom patronymique d'Étéonée, fils de Boéthoos (*Odyssée*, II).

BOÉTHOOS. *Voy.* l'art. précéd.

BOGAHA, l'arbre-dieu dans la mythologie des bouddhistes, traversa les airs pour se rendre dans l'île de Ceÿlan, où il devait prêter l'abri de son ombre à Bouddha, et enfonça de lui-même ses racines en terre à la place qu'il occupe encore parmi les ruines d'Annarodjpouram. Quatre-vingt-dix-neuf nababs et radjahs, qui furent des bouddhistes fervents et prodigues d'hommages ainsi que d'offrandes pour le sage qu'ils adoraient, ont été enterrés au pied du divin Bogaha: transformés maintenant en anges, ils veillent du haut des Souargas assignés pour résidence à leurs atmas à la sûreté des pèlerins et les préservent du joug (spirituel ou temporel) des Européens. Autour de l'arbre se voient un grand nombre de huttes sous lesquelles vont loger les pèlerins. Des gardiens *ad hoc* ont soin de préserver l'arbre de toute souillure, d'en faire balayer les approches, d'allumer des cierges ou des lampes, et de placer des images sur ses rameaux. Le Bogaha par excellence est celui que nous avons nommé, l'arbre d'Annarodjpouram. Mais les Chingulais en ont planté bien d'autres ailleurs. Ils ont pour ces Bogahas inférieurs les mêmes attentions que pour le grand Bogaha. Mais leur vénération pour eux est moins profonde, leurs pèlerinages vers eux moins fréquents, leurs offrandes moins magnifiques.

BOLATHEN, Saturne dans la mythologie phénicienne, n'est sans doute qu'un nom défiguré, dans lequel entre la syllabe BAAL.

BOLÉE, corruption, pour BALI.

BOLINE, Βολίνη, nymphe aimée d'Apollon, se précipita dans la mer pour se soustraire à ses importunités, et reçut de lui l'immortalité en récompense de sa vertu. On lui attribua la fondation d'une ville éponyme en Achaïe (Pausanias, VII, 23).

BOLVERKOUR, *le laborieux, l'infatigable*, surnom d'Odin (*myth. scandinave*).

BOMBO, idole congo, est principalement honorée par les danses lascives des jeunes noires qui, couvertes d'habillements bizarres et la tête parée de plumes de diverses couleurs, agitent une espèce de crécelle et se livrent à des mouvements convulsifs effrayants.

BON DIEU, en latin, *bonus deus*, et en grec Ἀγαθὸς Θεός, dieu des Arcadiens, avait un temple sur le chemin du Ménale. Ce nom rappelle et l'Agathodémon égyptien et l'Ormuzd persan et tous les dieux bons principes de toutes les mythologies du monde. Plusieurs mythographes veulent que c'ait été Jupiter.

BONDEN (*myth. hind.*), radjah de la race des enfants du Soleil, fils de Raçavarten, épousa Koudraci,

et en eut Trounavendou et Eillî, qui depuis fut la femme de Vacirvaçou.

BONNE DÉESSE (la), *Bona Dea*, antique divinité du Latium, devint célèbre par les fêtes magnifiques que l'on célébrait annuellement en son honneur. Du reste ceux même qui lui offraient leurs hommages auraient été embarrassés pour rendre raison de son culte. Aux yeux des uns c'était Fauna (Fona, Bona) ou Fatua, autrement Matuta, épouse de Faune, et telle était l'opinion vulgairement admise ; pour d'autres c'est Ops ou bien Maïa, Ops, femme de Saturne, ou Maïa, femme de Vulcain. On appelle aussi Maïa Majesta. Les mythographes modernes ont pensé encore à Cybèle, à Cérès, à Vénus, à Cotytto, comme à des adéquates de la Bonne Déesse. Nulle de ces hypothèses n'est étrangère à la vérité. Très-certainement la Bonne Déesse, c'est la Passiveté, la génératrice en tant que passive, la nature ; puis à mesure que l'on spécialise davantage, 1° la Terre, mère des êtres ; la Terre qui porte les blés ; la Terre, femme du Dieu-Feu et du Dieu-Ciel. 2° L'épouse d'un roi fait dieu ou d'un dieu humanisé. Sous ce dernier point de vue Fauna est donc femme de Faune. Et d'autre part Vénus, Maïa, Cybèle, Cérès, satisfont toutes à l'idée fondamentale, l'idée de la Bonne Déesse. Cotytto, divinité des voluptés obscènes, est par là même Génératrice et Bonne Déesse.—Les mystères de la Bonne Déesse étaient fixés au 1er mai de chaque année, ce qui confirme la légende sur Maïa ou Majesta. Le théâtre de la fête était toujours la maison d'un des principaux magistrats de Rome, notamment celle du préteur. Les femmes seules pouvaient y prendre part ; et non-seulement les hommes étaient exclus de la salle des fêtes, il fallait qu'ils vidassent la maison ; et l'on expulsait avec eux jusqu'aux animaux mâles et aux images d'un être mâle. Cette ostentation de sévérité n'empêchait pas les incrédules de soupçonner que les desservantes de la Bonne Déesse n'eussent des moyens puissants de consolation dans la soirée, dans la nuit qu'elles consacraient au culte de la Bonne Déesse. C'étaient, suivant les uns, des danses obscènes ; suivant les autres, des phallagogies ; suivant le grand nombre, une prostitution délirante. On sait que Clodius s'introduisit sous des vêtements de femme dans une de ces réunions, et fut ainsi cause de la séparation de César et de Calpurnie. Juvénal flétrit avec son acrimonie ordinaire (*Sat.* VI) les infâmes plaisirs auxquels il ne semble nullement douter qu'on ne se livrât dans les mystères. Ce qui peut faire penser que l'effigie du phalle jouait effectivement un rôle dans toute cette cérémonie, c'est qu'à l'entrée de la salle où les adorateurs de la déesse étaient rassemblés, se trouvait une amphore surmontée d'un couvercle. Cette amphore qu'on nommait *Opertum* et qui valut à la fête le nom d'*opertanea Sacra*, rappelle de la manière la plus frappante la ciste d'Osiris, ainsi que celle de Bacchus, tué par ses frères les Corybantes. On sacrifiait une truie à la déesse. (Ovide, *Fast.*, V, 148). Le vin, qui d'ordinaire était défendu aux dames romaines, leur était permis à cette occasion ; mais elles devaient toujours l'appeler du lait. On rapportait cet usage à l'aventure de Fauna qui, un jour, s'étant enivrée, fut bannie de la maison et battue de verges de myrte par son mari. D'autres, incidentant plus spécialement sur l'expulsion des mâles, donnent Fauna comme une reine ex-

trêmement chaste et qui n'avait jamais contemplé en face d'autre homme que son mari. La Bonne Déesse avait sur le mont Aventin un temple qui lui fut érigé par la vestale Claudia, et que, dans la suite, l'impératrice Livie restaura.

BONUS EVENTUS, c'est-à-dire LE SUCCÈS, fut divinisé et mis au nombre des *Dii Consentes* par les Romains, qui placèrent sa statue dans le Capitole, à côté de celle de la Bonne Fortune, sa femme ou sa sœur, et qui lui sacrifiaient un cheval le 15 octobre (jour des Ides). On le représentait sous les traits d'un jeune homme nu, debout, tenant d'une main des têtes de pavots et des épis, de l'autre une coupe. Le Succès ainsi figuré ressemble à une Annona masculine.

BOOPIS, Βοῶπις, c'est-à-dire aux yeux de bœuf, épithète usuelle de Junon dans Homère, revient à dire ou aux grands yeux, ou aux yeux bleus, ou enfin aux yeux qui se meuvent lentement, mollement, harmonieusement. Les deux premières explications sont les plus généralement admises. Nous préférerions la troisième. Des mythographes y ont vu une allusion à Io.

BOOTES (et en latin BUBULCUS) ou ARCTOPHYLAX, Arcas selon les uns, Icarius suivant les autres.

BOOTUS, corruption pour BOEOTUS, Βοιωτός. *Voy.* BÉOTE.

BOR, dans la mythologie scandinave, est fils de Boure, qui, le premier, naquit du sein des rochers, et il épousa Belsta, fille du géant Bergthorer. Celle-ci le rendit père des trois dieux les plus antiques des scandinaves, Odin, Vilé, Vé. Les prêtres avaient la prétention de descendre de Bor en ligne directe; ce qu'ils persuadaient d'autant plus aisément au peuple, que comme presque partout en Orient ils formaient une caste, et que les fils héritaient des fonctions de leurs pères.

BORDJ, ou, avec addition initiale de l'article, ALBORDJ, la montagne primordiale chez les Persans, représente : 1° toutes les montagnes, et par suite toute la terre dont les montagnes sont comme la charpente; 2° l'abîme sombre du chaos d'où sort un jour la création, et, dans un sens plus spécial, la grotte d'où s'élance Mithra pour illuminer le monde; 3° l'emblème actif de la génération, l'organe mâle, le phalle à l'instar duquel il s'élève au milieu du vaste plateau de la terre comme un gigantesque Lingam au sein d'un immense Ioni. Comme l'Himala, le Kailaça des Hindous, il joue le rôle le plus important dans le culte; et quelquefois il est pris pour un dieu inorganique. C'est d'après ces types primitifs que l'Olympe, le Cithéron, l'Ida, le Tmole, le Bérécynthe, le Caucase, ont occupé tant de place dans la mythologie grecque, quoique à mesure que l'esprit Hellène écartait l'inorganisme et la monstruosité de la liste des dieux, les monts n'aient plus été que des parèdres, puis des lieux. — Comp. le mot BORDJ à l'allemand *berg*, montagne.

BORE, BORUS, Βῶρος, fils de Périérès, épousa Polydora, fille de Pélée, que déjà le fleuve-dieu Sperchius avait rendue mère de Ménesthius. Bore, son beau-père, l'adopta et l'éleva avec soin (Voy. Heyne sur Apollod., III, XIII, 11, p. 792, etc.). — Un autre BORE, fils de Penthile, fut père d'Andromaque. — Un troisième fut père de Pheste, que tua Idoménée.

BORÉADES, Βορεάδαι ou -δαι, Calaïs et Zéthès.

BORÉE, Βορέας (g. Βορέα), BOREAS, le vent du nord personnifié, figure parmi les fils des Titans. As-

trée (Astræos) et l'Aurore lui donnèreut naissance. Il eut trois frères, Hespéros, Notos, Zéphyros (les vents du sud-ouest, du sud et du levant). Suivant les Grecs il faisait sa résidence en Thrace, aux bords du Strymon. Effectivement ces lieux étaient au nord relativement à la Grèce. La mythologie lui donne deux femmes ou concubines : 1° Chloris, fille d'Arcture (aussi un des Vents); 2° Orithye, fille d'Érechthée, le roi d'Athènes. Rapide, ailé, aérien, on le représente comme les enlevant. Il eut de la première un fils nommé Niphate; de la seconde quatre filles, parmi lesquelles Cléopâtre, et deux fils, Calaïs et Zéthès. On lui donne encore pour filles, Opis, Loxo, Hécaerge (les trois prêtresses hyperboréennes); puis Chioné, Chthonie, Hyrpace, et pour fils le dieu-mont Hémus, Butès et Lycurgue. Borée aima aussi Pitys; mais celle-ci lui préféra Pan; et Borée, dans son dépit, la poussa violemment contre un rocher, dont le choc terrible tua la nymphe. Un autre mythe le montre père de douze poulains, auxquels il donne naissance en prenant lui-même la forme d'un cheval. Ces douze poulains courent sur les épis sans les rompre et sur les flots sans y tremper les pieds. Point de doute que ces douze agiles coursiers ne représentent les douze vents qu'admettaient les anciens. Borée alors se délègue dans un Borée secondaire qui est le vent du nord, tandis que lui-même est le roi des Vents, ainsi que le nomme Pindare; ou bien Borée, considéré tour-à-tour comme vent septentrional, récapitulation de tous les vents, puis comme vent septentrional égal aux onze autres se divise en deux personnes, mais n'est au fond qu'un seul et même dieu. L'on a ainsi pour les Vents un groupe de Treize-Douze, analogue aux Treize-Douze de l'Égypte (*Voy.* cet article). Borée était surtout honoré à Athènes, dont les habitants, tout glorieux d'avoir fourni une maîtresse au roi des Vents, aimaient à entendre dire que Borée était leur ami. Suivant eux, c'est à l'intervention amicale de Borée, touché de leurs plaintes et charmé de leurs sacrifices qu'ils durent l'avantage de voir la flotte de Xerxès dispersée et détruite en partie par les flots de l'Hellespont. Aussi s'empressèrent-ils, dès que la victoire de Salamine eut délivré la Grèce d'une partie de ses appréhensions, d'instituer en l'honneur de Borée une fête dite *Boréasmes*, et de dédier au Vent leur sauveur une chapelle sur les bords de l'Ilissus, qui jadis avaient été témoins des jeux, puis de l'enlèvement d'Orithye. Dans un siècle moins crédule, les Grecs de l'armée du jeune Cyrus, incommodés par le vent du nord, offrirent un sacrifice à Borée; et soudain le vent tomba. Mégalopolis célébrait aussi en l'honneur de Borée des fêtes annuelles en mémoire de ce qu'une nuit, lorsque les Lacédémoniens assiégeaient et battaient en brèche les murs de la ville, un vent du nord violent renversa et brisa la machine des assaillants. Thurium assiégée dut de même sa délivrance à un coup de vent, qui mit en pièces une puissante flotte ennemie : à cette occasion Denys le Tyran, non content d'offrir des sacrifices à Borée et de lui assigner un édifice avec des revenus fixes, lui conféra le droit de cité. On ne peut s'empêcher de songer ici à la vierge créée comtesse par Louis XI (avril 1478). — Borée est un des huit vents figurés sur les faces de la tour octogone des Vents à Athènes (*Voy.* Stuart, *Ant. d'Ath.*, I, 14, d'éd. 1809). Il y est caractérisé

par une conque, allusion au bruit qu'il fait. Un vase peint (dans Tischbein, III, 31) représente Borée enlevant Orithye. L'artiste lui a donné les formes d'un vieillard robuste, avec de grandes ailes au dos, et deux plus petites aux pieds. L'enlèvement d'Orithye est aussi le sujet d'un magnifique groupe qu'on voit aux Tuileries.

BORITINE (Diane), l'Artémis d'Éphèse dont le culte était d'origine hyperboréenne. Ce nom se lit encore sur quelques médailles lydiennes (Eckhel, *Doctr.num.vet.*); et l'étymologie en a été vainement demandée à la langue grecque.

BORVO (autrement BORMONIE, Bormonia) et DAMONA, divinités celtes, présidaient aux eaux thermales chez les Séquanes et les Éduens. On présume que la première donna son nom à la ville de Bourbonne-les-Bains.

BORYSTHÈNE, Βορυσθένης, père de Thoas, le roi de Tauride, contemporain d'Iphigénie. On sait qu'un fleuve de la Russie actuelle (auj. *le Dniepr*) a porté ce nom, qui même s'est communiqué à une ville de Borysthénis et à un peuple dit Borysthénides (A. Liberalis, *Métam.* xxvii).

BOSIOS, Βώσιος (?), Jupiter. Ce nom veut dire *qui crie* (βοάω) ou *qui nourrit* (βόσκω).

BOSSOM, le bon principe chez les Nègres de la Côte-d'Or, en Guinée. On assure qu'ils le supposent blanc, tandis qu'au contraire le Démonio, leur mauvais principe, est noir. Il resterait à savoir jusqu'à quel point ces idées religieuses appartiennent aux indigènes.

BOTAQUE, Botachus, Βόταχος, fils d'Iocrite et petit-fils de Lycurgue l'Arcadien, donna son nom aux Botachides, famille sacerdotale de l'Arcadie.

BOTCHICA, autrement MEMQUETHEBA et ZOUHÉ, est, dans la mythologie des Mozcas ou Muizcas, le législateur et le civilisateur de Condinamarca (le plateau de Bogota). Les habitants de cette contrée fertile vivaient comme des barbares, sans agriculture, sans lois, sans religion. Tout à coup apparaît chez eux un vieillard à barbe longue et touffue, et qui semble d'une tout autre race que les indigènes. Il se disait fils du Soleil. Une femme d'une beauté rare, mais d'une excessive méchanceté, l'accompagnait : celle-ci avait aussi trois noms, Chia, Ioubécaigouaïa, Houithaca. Botchica prenant en pitié le sort des hommes, leur apprit à se faire des vêtements, à se construire des cabanes, à labourer, à se réunir en société pour se défendre. La belle Ioubécaigouaïa au contraire mettait tout en œuvre pour prolonger l'ignorance et la triste destinée de l'espèce humaine : elle contrariait son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur du pays. Par ses opérations magiques elle fit enfler la rivière de Founzha, dont les eaux inondèrent la vallée de Bogota. Presque tous les habitants périrent victimes de ce brusque cataclysme ; un petit nombre cependant parvint à se sauver sur la cime des monts voisins. Botchica, irrité, chassa son épouse loin du globe. Elle devint la Lune, qui, à partir de ce temps, se mit à éclairer la nuit notre planète. Ensuite, d'une main puissante, il brisa les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canzas et de Tequendama ; et quand les eaux du lac Founzha se furent écoulées par cette ouverture, il réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, bâtit des villes, régla les temps, inventa le calendrier, institua un culte du Soleil, partagea les pouvoirs sécu-

liers et ecclésiastiques entre deux chefs; puis, après une foule de miracles, se retira sur le mont d'Idacanzas, dans la vallée d'Iraca, près de Tonnja, où il vécut deux mille ans (l'espace de cent cycles mnizcas) dans les exercices de la plus haute piété; et au bout de ce temps, il disparut d'une manière mystérieuse. C'est dans cette vallée d'Iraca que résidait le pontife des Condinamarcains : le prince séculier que l'on appelait Zaqne avait pour demeure Tounja. Les autres chefs ou Zippas lui payaient un tribut annuel. Tous avaient longtemps aspiré à la suprématie : c'est Botchica qui triompha de leurs prétentions et qui les fit consentir à reconnaître Hounсahoua pour leur souverain. Ce premier Zippa des Zippas de Bogota régna deux cent cinquante ans (un huitième de la vie de Botchica dans la vallée), et pendant ce long laps de temps soumit toutes les contrées circonvoisines, depuis les savanes de San-Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. Il paraît que la puissance de ce chef suprême était héréditaire : celle du pontife était élective. Botchica conféra le titre et les droits d'électeurs aux quatre chefs des tribus les plus illustres Gameça, Bousbanca, Pesca, Toca.—Les pontifes, successeurs de Botchica, étaient censés avoir hérité de ses vertus et de sa sainteté. De nombreux pélerins se rendaient aux lieux devenus célèbres par les miracles du législateur sacré; et même au milieu des guerres les plus sanglantes, ces pieux visiteurs jouissaient de la protection de tous les princes par les terres desquels ils passaient pour atteindre le Tchounsona ou sanctuaire, résidence du pontife. Plusieurs des traits de ce mythe nous rappellent la Chine, l'Inde et l'Arcadie : l'Arcadie, par cette haute antiquité des temps où la Lune n'était pas encore; l'Inde, par le rôle d'humidité, de malfaisance, donné à la Lune, et surtout parce que la Lune et une déesse à formes humaines se trouvent là ne faire qu'une; enfin l'empire du Milieu, par l'écoulement des eaux qui nous reporte au bienfaiteur Iao. L'idée du grand cataclysme, du genre humain noyé, de quelques hommes sauvés pour renouveler la vie, se reproduisent dans toutes les cosmogonies. Ioubécaigouaïa, compagne d'un Dieu-Soleil et Lune, offre une conformité frappante avec Diane-Phébé. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette légende, c'est le dualisme ou la co-existence de deux principes et l'identification de la femme avec le principe fatal. Quant aux institutions politiques et religieuses de Botchica, la séparation des deux puissances (la spirituelle et la temporelle) est un fait de haute importance. Le pontife et le zaque à Condinamarca étaient deux autorités distinctes, comme le Daïri et le Koubo au Japon. Au Pérou au contraire l'Inca cumulait les deux pouvoirs.

BOTRÈS, Βότρης, fils d'Eugnote, ayant osé manger du cerveau d'une victime avant qu'elle eût été placée sur l'autel, fut tué à coups de tisons par son père. Bientôt des remords cuisants déchirèrent le cœur de ce trop fervent adorateur des dieux. Apollon, touché de sa douleur, changea Botrès en Aérope (ἠερόπον, probablement l'ἀεροπόδα d'Aristote, *Hist. des Anim.*, III, 39). Bœus, *Ornithog.*, l. II, dans Ant. Liberalis, *Métam.*, XVIII.

BOTRYOCHÈTE, Βοτρυοχαίτης, *à chevelure ornée de grappes de raisin* (ou *formée de grappes de raisin ?*), surnom de Bacchus,

R. : βότρυς, grappe; χαίτη, cheveux.

BOUDATCHEDI(*myth. hind.*), fils de Nerkounia, petit-fils de Véva-çouda, et père de Vaçou, appartient à la race des radjahs fils du Soleil.

BOUDDHA (et par corruption Buddha, Budda, Buda, Budha, Bud, Bod, Budzdo, etc., etc., en un mot tout ce qu'il est possible d'imaginer de variantes en conservant seulement les deux consonnes B et D séparées par une voyelle) est le dieu suprême ou au moins le saint par excellence dans ce que l'on appelle le bouddhisme, immense église indianoïde que les Hindous qualifient d'hétérodoxe, et à qui le christianisme seul peut disputer la palme quant au nombre des sectateurs. Mais, chose étonnante pour ceux qui ne sont pas au fait de l'histoire des religions, l'existence pour le moins vigintiséculaire et le rôle colossal du bouddhisme dans les révolutions de l'Asie n'empêchent point que des nuages épais ne planent sur la biographie, sur les actes, sur l'existence même du fondateur présumé, du fondateur nominal de cette secte à laquelle incontestablement plus d'un cinquième de l'espèce humaine appartient. Bouddha est dans la mythologie des Hindous un nom générique très-ancien, qui primordialement signifie savant, sage, intelligence. Intelligence ainsi posée est naturellement l'intelligence à son plus haut degré de perfection, l'intelligence unique et suprême, l'intelligence loi des mondes, de l'être, de la création et de l'annihilation. Mais sa signification n'est pas exclusivement celle que nous venons d'indiquer : 1° le nom de Bouddha ne diffère peut-être pas de Bhou.., Bhav.., *être*, et signifierait l'essence même, l'existence; 2° plusieurs sages de la péninsule cisgangétique, de Ceilan, du plateau de la Tatarie peut-être, et même de l'Indochine, ont porté le surnom de Bouddha que l'on s'est habitué à prendre pour leur nom véritable. A ces sages privilégiés on pourrait joindre un nombre considérable de prêtres, de grands prêtres de la religion bouddhique qui, comme incarnations inférieures ou terrestres d'un Bouddha céleste, jadis descendu des cieux, en ont porté le nom et peu à peu se sont identifiés à lui; 3° enfin dans le rit védaïque des brahmes il est question d'un célèbre dieu-planète Boudha, que la légende sivaïte des Pouranas place sur la limite de deux mondes opposés, celui des Dieux ou Dévas, celui des Démons ou Daïtias. Comp. ci-après l'article Boudha. Ceci posé, prenons pour le vrai Bouddha celui que presque tous les bouddhistes regardent comme tel, Chakiamouni ou Chakia, Chakia-mouni aux mille noms, Arddhachiddhi-Gotama-Chakiamouni-Bouddha. Selon les livres mongols dont M. J. Klaproth à la fin de son *Asia polyglotta* et dans le *Journal Asiatique*, janvier et février 1824, a donné l'analyse, à l'époque où naquit ce divin législateur, le puissant empire de Magadha dans le Bahar méridional comprenait toutes les provinces situées sur le Gange et avait Khaber-chara pour capitale. Ainsi que de nos jours les brahmes (Birmahs en mongol) formaient dès cette époque la première caste parmi les Hindous. La maison de Chakia ou Chaktcha composée de 500 familles était une de leurs principales races. Saodouaodani, vulgairement Soutadanni, chef de cette maison, tenait le sceptre de Magadha. Il épousa Mahamaïa, mais sans consommer son mariage avec elle. Celle-ci quoique vierge conçut bientôt, par l'influence divine, son fils, le 15 du dernier mois d'été, et le porta trois

cents jours dans son sein. Le 15 du deuxième mois du printemps de l'année suivante Mahamaïa se trouvait à Loumba, maison de plaisance royale, lorsque tout-à-coup, pendant qu'elle se divertissait avec ses compagnes dans le jardin, sentant que l'instant de sa délivrance approchait, elle s'appuya contre un arbre et donna sans douleur le jour à un fils. Mahamaïa prit aussitôt l'enfant sous le bras droit, sans lui laisser toucher la terre et le remit à un roi, né aussi d'une incarnation d'Esroun Tingri (en samskrit Brahmâ), qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse et lui prodigua des soins aussi tendres qu'éclairés. Un autre roi, incarnation d'Indra (Khourmousta Tingri des Mongols) baptisa le jeune dieu dans une eau divine, et lui donna le nom d'Arddhachiddhi. L'usage était dans les familles de la maison de Chakia de porter les mâles nouveau-nés dans un lieu sacré entouré de rochers, pour les y présenter à une image divine. Lorsque cette cérémonie s'accomplit pour Arddhachiddhi, les grands du royaume qui avaient accompagné jusqu'à l'enceinte révérée le prétendu fils de Soutadanni, et le peuple qui célébrait des mystères religieux autour du terrain consacré, virent distinctement l'image sainte s'incliner devant l'enfant. Aussitôt un même cri partit de toutes les bouches : on répéta qu'Arddhachiddhi était un être miraculeux, et qu'il surpasserait en sainteté toutes les incarnations précédentes. Chacun l'adora en le saluant du titre de Dieu des Dieux (Dévati Déva en samskrit, et en mongol Tingriin-Tingri). Soixante-dix vierges furent chargées de ses premières années : sept le baignaient tous les jours; sept l'habillaient; sept le berçaient; sept étaient commises au soin de le tenir propre; sept l'amusaient par leurs jeux. Trente-cinq autres charmaient ses oreilles par un mélange de chants et de musique instrumentale. Arrivé à l'âge de dix ans, on lui donna plusieurs maîtres, instituteurs et gouverneurs qui tous lui témoignèrent une vénération profonde. A leur tête se place naturellement le sage Babourénou Bakchi duquel il apprit la poésie, le dessin, la musique, les sciences mathématiques et l'art de guérir. Il fit en peu de temps les progrès les plus étonnants dans toutes ces branches d'étude, et il en vint à proposer à son précepteur des problèmes que ce dernier ne put résoudre. Quand il eut confessé son impuissance, le jeune Arddhachiddhi lui en donna la solution. Il pria ensuite son maître de lui enseigner tous les idiomes de l'univers, « condition indispensable, disait-il, d'un apostolat qui tend à éclairer le monde et à répandre parmi toutes les nations la connaissance de la religion et de la doctrine véritable. » Babourénou Bakchi ne connaissait que les alphabets et les langues de l'Inde. Il en fut de cette nouvelle étude comme des mathématiques. L'apprenti polyglotte auquel Babourénou transmit ces connaissances en sut bientôt plus que lui, et, devenant professeur à son tour, lui apprit cinquante langues étrangères avec leurs caractères particuliers. Pendant qu'il était ainsi livré à des travaux intellectuels, sa beauté se développait avec non moins d'éclat que son génie; sous ce rapport comme sous tous les autres, il surpassa bientôt le genre humain entier. Lorsqu'il se promenait seul à l'ombre des figuiers et des orangers, la multitude se réunissait pour admirer ses trente-deux similitudes en beauté (Lakchan) et ses quatre-vingts appas (Naïrak). Tout le

monde était charmé de pouvoir s'approcher de lui, l'adorer, lui offrir des fleurs rares ou magnifiques, des pierreries, de l'or, des joyaux. A peine eut-il atteint l'âge de puberté que Soutadanna et Mahamaïa parlèrent de le marier. A la première ouverture que ses parents risquèrent sur ce point, Ardachiddhi déclara nettement que rien n'était plus éloigné de ses inclinations que la vie conjugale. Cette décision consterna la famille tout entière. Cependant on revint à la charge, et le jeune Dévati Déva consentit enfin à unir ses jours à ceux d'une femme, mais sous cette condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les trente-deux vertus et perfections principales. On devine que cette promesse n'était qu'un subterfuge, et que le fils de Mahamaïa espérait qu'en vain les fidèles émissaires de Soutadanna parcourraient le monde pour trouver une femme aussi parfaite. Il se trompait. Les recherches furent si activement, si habilement dirigées qu'on finit par découvrir une princesse de la race de Chakia qui possédait toutes les qualités exigées. Ardachiddhi consentit alors à l'union que souhaitaient si ardemment la reine et le roi de Magadha. Mais auparavant il fallut qu'il disputât l'idéale beauté qu'on venait de lui découvrir à Dévadat, son oncle, qui l'avait recherchée en mariage. Le père, flatté de deux demandes qui se suivaient de près, déclara qu'il n'accorderait la main de sa fille qu'à celui qui mériterait réellement la préférence. Enfin, l'infériorité de Dévadat fut solennellement constatée, et le prix fut décerné à la sagesse et aux grâces d'Ardachiddhi. Il avait alors vingt ans. Son mariage fut conclu aussitôt. L'intimité la plus tendre et l'harmonie la plus parfaite régnèrent entre les deux époux. L'année qui suivit la célébration de ces noces divines, la jeune épouse mit au monde un fils qui reçut le nom de Rakholi. Dans la suite elle eut aussi une fille. La félicité que Bouddha goûtait dans les bras de la princesse aux trente-deux perfections et vertus ne l'empêchait pas de s'enfoncer toujours avec le même plaisir dans la contemplation de l'essence divine et des vertus éternelles. Il renonça de plus en plus aux occupations mondaines et n'eut plus d'autre pensée que la douleur de voir les hommes si petits à la fois et si pervers. Un jour, ayant aperçu à la suite les uns des autres une femme dans les douleurs de l'enfantement, des vieillards accablés par la plus déplorable faiblesse, des malades en proie à d'incurables douleurs, des mourants que le râle d'une agonie convulsive déchirait à la vue de leurs proches baignés de larmes, « Chari, mon maître, avait-il dit, n'y a-t-il du moins que ces personnes victimes de pareilles calamités? » — « Tout le monde, répondit l'instituteur, y est sujet; vous-même, noble prince, vous n'en êtes pas exempt, à moins que la force et l'exercice de la foi ne vous en délivre et ne vous en préserve. » — « Eh bien, dit le prince, ces quatre degrés inévitables de la misère humaine, les peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, détruisent tous les plaisirs. Quand je vois mes semblables et moi-même en butte à de tels maux, la splendeur de la royauté me devient odieuse. » Et à partir de ce temps, Ardachiddhi prit la résolution de renoncer à son épouse et aux vanités mondaines. Lorsqu'il fit part de son dessein à sa femme et à ses parents tous furent dans la consternation. Soutadanna le supplia

de ne point l'abandonner. «Tu es mon fils unique», lui dit-il. La famille de Chakia craignait que par cette renonciation complète aux affaires humaines l'empire et le trône ne restassent sans souverain. Ses parents lui représentèrent qu'il pouvait mener une vie pieuse et contemplative tout en administrant le royaume héréditaire. Mais toutes les objections furent inutiles et son zèle ne fit que redoubler par les obstacles. De toutes parts on s'épuisait en conjectures sur la cause de l'inclination du prince. Les uns disaient que c'était une folie; d'autres l'attribuaient à un mécontentement que lui avait inspiré soit quelque trait de la conduite de sa femme, soit quelque imperfection physique connue de lui seul; d'autres encore supposaient son cœur embrasé pour une autre femme. Quelle que fût l'opinion à laquelle on dût s'arrêter, Soutadanna, voyant qu'il était impossible de décider le prince-dieu par la persuasion, voulut que le palais de Khaberchara fût pour lui une prison honorable et l'environna d'une garde nombreuse composée entièrement de membres de la race de Chakia. Ardachiddhi alors déclara que malgré toutes les précautions que l'on pourrait prendre il sortirait du palais où l'on prétendait le tenir captif. Soutadanna répondit par une ordonnance portant défense à tous les grands du royaume de le recevoir chez eux s'il arrivait sans être attendu. « Adieu, mon père, répliqua le dieu des dieux sous forme humaine, je vais entrer dans l'état de pénitent. Je renonce donc à vous, à l'empire, à mon épouse, à mon fils chéri. J'ai des raisons suffisantes pour suivre ma vocation. Ne m'empêchez pas de l'accomplir! C'est un devoir sacré pour moi.» Et il embrassa l'époux de sa mère, le conjurant de lui pardonner, versant des torrents de larmes et alléguant l'irrésistible penchant, instinct placé en lui par le ciel même, qui l'entraînait vers la retraite. Soutadanna recevait ses adieux en sanglottant, prévoyant bien que le dénouement qu'il redoutait ne tarderait pas à s'accomplir, mais recommandant toujours aux gardes de veiller et d'opposer des obstacles invincibles à la fuite d'Ardachiddhi. Ceux-ci accomplirent ponctuellement les ordres du radjah; et en vain plusieurs jeunes gens de la famille de Chakia résolurent de lui procurer un cheval et de l'accompagner ouvertement: force fut de renoncer à ce projet. Plus tard pourtant Khourmousta Tingri (Indra), celui qui l'avait baptisé, lui amena un cheval sellé qu'Ardachidhhi monta aussitôt, et sur lequel il s'échappa du palais et quitta sa résidence forcée. Bientôt la voix publique apprit au souverain de Magadha qu'il était arrivé dans le royaume d'Oudipa, sur les bords de la rivière Naraçara. Il y vivait avec les disciples qui l'avaient suivi dans sa fuite, et qui, depuis ce temps, attachés à sa fortune et à sa doctrine ne l'avaient jamais quitté. Pour lit, il avait un endroit pavé et couvert de la sainte herbe de goucha. Sa vie d'ermite commença le huitième jour du premier mois d'été de l'année Dongnan. Il se conféra lui-même le sacerdoce, se coupa les cheveux et revêtit le costume caractéristique du nouvel état auquel il se consacrait. C'est alors que fut instituée et fondée la *place sainte du dépouillement de tout ornement*. De plus, il remplaça le nom qu'il avait reçu de Mahamaïa (Ardachiddhi en mongol, Siddharta en samskrit) par celui de Gotama (d'autres écrivent Gautama, Gaoutama, Goodam, etc.). Ainsi retiré de la cour et du monde,

le nouveau Mouni passa six ans dans la solitude et dans une contemplation continuelle. Sa nourriture, semblable à celle de tous les ermites hindous, se composait exclusivement de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits. Encore en usait-il aussi peu que possible, de peur que l'exubérance des forces physiques ne réagît sur le moral, et n'interrompît ses méditations, ses extases, ses absorptions dans l'essence divine. Ces aliments lui étaient apportés et servis par quelques disciples ses amis, ses proches parents et ses faibles imitateurs. Des nombreux amis qui vinrent de toutes parts le visiter et l'admirer beaucoup voulaient avoir l'honneur de lui rendre les mêmes soins que ses fidèles auditeurs; mais Gotama refusa toujours les hommages de ce genre, et ne permit à aucun d'entre eux de l'assister en la moindre des choses. C'est avec la plus grande difficulté qu'un jour il laissa une brahmine, sa proche parente, lui porter de l'herbe goucha pour renouveler sa couche. Dans la suite, cette pieuse et fervente adoratrice de Bouddha recommença souvent la même opération. Après des austérités si fortes et si longues Gotama se trouva singulièrement affaibli. Les Chakia alors le prièrent de renoncer à ce régime débilitant, et Soutadanna fit conduire dans le voisinage de sa retraite un troupeau de cinquante vaches dont le lait était destiné à lui et à ses compagnons. Gotama, qui auparavant avait été un objet de pitié pour ses amis, se rétablit bientôt si parfaitement par l'usage du lait, qu'il ressembla, dit le proverbe mongol, à une enclume polie et dorée. Aux visites d'amis s'en mêlèrent d'autres plus singulières, et qui donnèrent lieu à des institutions religieuses. La première fut celle du prince des grands singes, Khâbho Manson, qui, habitué à son voisinage, vint souvent le voir dans sa petite demeure jonchée de goucha. Un soir entre autres, il recueillit des gauffres de miel des abeilles sauvages et des figues, et les lui présenta pour son repas; Gotama, selon son usage, arrosa figues et gauffres avec de l'eau bénite, et mangea des unes comme des autres. Khâbho Manson, ravi de l'honneur que lui faisait Gotama, tomba par mégarde, en bondissant de joie, dans un puits qui se trouva derrière lui et se noya. En mémoire de cet accident on y fonda la deuxième place, la *place des aliments offerts par le singe*. Après le singe, arriva un éléphant dressé par l'oncle de Gotama, par ce rival qui avait en vain demandé en mariage la mère de Rakholi, en un mot par Dévadat. Ce prince, qui ne pouvait pardonner à son neveu l'avantage remporté sur lui, avait résolu de le faire périr; et il conduisit en conséquence au lieu témoin des pénitences de l'ermite son magnifique éléphant, l'enivra de vin de cocos en une telle quantité qu'il assouvit totalement sa soif, attacha aux deux défenses qui sortent du gouffre sans langue deux sabres tranchants, et puis lâcha l'effroyable pachyderme contre l'anachorète, croyant que sa rage animée par l'ivresse ne connaîtrait aucun obstacle. Gotama ne fit que lever les cinq doigts de sa main; et soudain l'éléphant le prenant pour un lion s'apaisa et se coucha à ses pieds. A cette occasion fut fondée par les ordres du saint la troisième place, celle de l'*éléphant furibond et domté*. Cependant Gotama, soit que les embûches perpétuelles de ses ennemis lui inspirassent de la crainte ou le détournassent de la contempla-

tion des choses divines, soit qu'il voulût porter plus loin la perfection dans les voies de laquelle un noviciat de six ans l'avait engagé, quitta le lieu primitif de ses pénitences pour une autre retraite plus sauvage encore et plus écartée des hommes. Là, deux de ses disciples seulement l'accompagnèrent, le fils de son précepteur Chari et le célèbre Molon-Toïn. Quelque éloignée que fût cette nouvelle habitation, les ennemis et les tentateurs surent l'y découvrir. Labaï-Eriktou et Ouçoun Débeltoun les premiers se présentèrent à lui, et lui demandèrent avec une modestie feinte: « Gotama, quelle est ta doctrine? Quel est ton instituteur? De qui as-tu reçu le sacerdoce? » — « Je suis saint par mon propre mérite, dit Gotama. C'est moi qui me suis sacré mon propre ministre. Qu'ai-je à faire avec d'autres instituteurs? La religion m'a pénétré. Si vous désirez des réponses plus détaillées, adressez-vous à mes deux disciples; ils vous instruiront. » Les deux incrédules acceptèrent le défi du sage, et allèrent aux disciples de Gotama, avec lesquels ils entamèrent une discussion en règle. Vaincus par la force des arguments que leur opposèrent ces redoutables antagonistes qu'inspirait le ciel même, ils confessèrent leur infériorité, et en signe de leur défaite ils se levèrent de la natte sur laquelle ils étaient restés assis pendant le colloque théologique, puis étendirent sur le sol un tapis, en invitant les deux vainqueurs à s'y asseoir. Sur ces entrefaites, quatre jeunes sœurs d'une extrême beauté devinrent éperdument amoureuses de Gotama, et partirent pour la solitude du saint, en annonçant hautement à leurs frères qu'elles étaient décidées à mettre en œuvre tout ce qu'elles possédaient de moyens de séduction pour embraser des mêmes feux le cœur du fils de Mahamaïa. Elles se présentèrent toutes quatre ensemble, nues, devant le lit de goucha, et ne déguisèrent point à l'incomparable Mouni ce qui les amenait. Gotama, enveloppé de sa vertu, les convainquit par un seul de ses regards sévères et froids que sa chasteté serait toujours à l'abri de leurs artifices et de leurs charmes. D'une chiquenaude, discut les écrivains mongols, il les rendit honteuses comme de vieilles femmes. Dans leur rage impudique elles lui avaient dit : « Qui est, ô Gotama! le témoin menteur qui ose attester que toutes les vertus éparses jusqu'ici dans les saints antérieurs, tu les réunis à toi seul? » Gotama répondit en frappant la terre d'un coup de sa main. « Voici mon témoin! » et à l'instant même, du sein de la terre entr'ouverte, jaillit Okiin-Tingri, le génie tutélaire de ce globe : « Oui, s'écria-t-il à haute voix, oui, c'est moi qui suis ce témoin! c'est moi qui ose attester que Gotama possède toutes les perfections et tous les mérites qui ont rendu célèbres les Mounis des anciens jours. » A ces paroles, les quatre lascives beautés, qu'un amour charnel avait amenées dans le lieu sanctifié par tant de sublimes méditations et d'austères pénitences, tombèrent à genoux devant Gotama, désormais objet d'une admiration pieuse : « Face parfaite et pure, dirent-elles, sagesse plus précieuse que l'or, majesté impénétrable, honneur et adoration à toi, source de la foi des trois époques du monde! » Et alors fut nommée et consacrée la *place sainte de la victoire remportée sur le démon de l'impudicité*. Cinq disciples favoris se trouvaient autour de Gotama. Leurs noms, célèbres dans

l'histoire du bondDhisme, sont Djanchi-Godinia, Datol, Langba, Mingtsan, Sangdan. Le maître, après le triomphe qu'il venait d'obtenir sur la plus forte des séductions qui puissent faire chanceler l'anachorète dans son mystérieux isolement, annonça aux ciuq fidèles que désormais toutes les tentations mondaines étaient venues se briser contre le rocher de la sagesse, et demeuraient frappées d'impuissance. En conséquence, ajouta-t-il, je vais terminer cet état d'ermite auquel je me suis voué pendant la durée de six années consécutives. Les bouddhistes ont noté avec scrupule l'instant précis auquel expira la période de solitude de Gotama. Ce fut, disent-ils, au crépuscule du quinzième jonr du mois moyen de pénitence, dans l'année du bœuf de fer. Le lendemain le saint redit encore qu'il avait atteint le plus haut degré de cette glorieuse perfection qui est essentielle au véritable saint, et que le temps était venu auquel il devait s'élancer du désert, afin de propager la doctrine de vérité et de populariser la connaissance de la divinité dans le monde. La nouvelle de ce changement de vie fut bientôt répandue dans les régions circonvoisines; et le peuple, doot cette déclaration du pénitent par excellence fixait la curieuse attention, se persuada facilement de la réalité de la mission qu'allait accomplir l'héritier de l'empire de Magadha. Cependant les ennemis du prince ermite ne s'endormaient pas, et allaieot partout distillant sur lui les venins de la calomnie. Les uns le représentaient comme en proie à une démence incurable qu'ils expliquaient par un désespoir amoureux. Suivant les autres Ardachiddhi regrettait le trône auquel il avait si follement renoncé. Mais tous les bruits que semaient ainsi l'envie et la malignité étaient étouffés par les acclamations des peuples qui ne voulaient croire ni au repentir ambitieux, ni au satyriasis du futur réformateur, et qui le saluaient, à l'immense majorité, des titres pompeux de Bourkan-Bakchi (l'instituteur divin) et de Chakiamouni (le pénitent de la race de Chakia). Ce dernier titre devint un de ses noms habituels, et remplaça dans l'usage ceux de Gotama et d'Ardachiddhi. Tandis que le monde était dans l'attente, Chakiamouni, réunissant autour de lui les cinq disciples, leur dit : « Le trésor précieux de ma sainteté et de la loi nouvelle ne peut faire une impression subite sur l'esprit des mortels. Modérez donc encore votre zèle de conversion. Il faut avant tout que nous accomplissions un jeûne spirituel. » Et en achevant ce discours il rentra daus la solitude, où il passa quarante-neuf jours, se livrant au jeûne et à la prière. Au bout de ce temps il ne se décida pas encore à commencer son état de divin précepteur du genre humain. En vain Esronn Tingri d'abord, et ensuite Makha-Ransa, vinrent en cérémonie le visiter dans son ermitage, et le supplier de procéder sans retard à l'œuvre sublime de la régénération des hommes. En vain ils lui présentèrent, le premier une kourda ou roue à sorcières de mille rais, le second les huit joyaux. Il fallut que Khourmousta Tingri, accompagné de trente-trois princes des génies, s'offrît à lui dans sa cellule et renouvelât les instances des deux princes qui l'avaient précédé dans la retraite de Chakiamouni. « Inventeur du remède le plus efficace et de l'eau du salut, dit-il, délivre enfin de leur misère tous ceux qui sont créés pour souffrir, et fais retentir tes instructions

célestes pour les humains ensevelis dans un profond sommeil. » En même temps il lui remit, au nom des trente-trois génies, un Doung (grand coquillage marin qui sert d'instrument musical dans les pagodes des bouddhistes). A cette vue, Djanchi Godinia et les quatre autres suivants de Chakiamooni s'écrièrent, saisis d'un étonnement divin : « La sainteté de notre maître est véritable, faisons-lui notre première adoration » ; et ils fixèrent les yeux sur sa figure pour se convaincre de sa sainteté. Djanchi Godinia fut le premier chez lequel la foi vainquit les doutes : il se prosterna devant son maître, et fit neuf fois le tour de la tente. Il achevait à peine cet acte d'une fervente adoration, que ses quatre compagnons commencèrent à l'imiter, et dirent : « Si tu es de tous les hommes le plus saint, daigne enfin t'asseoir sur le trône des saints des temps passés qui est établi à Varanaci (ou Warnachi, aujourd'hui Bénarès). » Alors rayonna sur le majestueux visage du saint une auréole éclatante, et il déclara qu'il allait sur-le-champ commencer les rudes travaux de son apostolat. En effet, il se mit en marche à l'heure même sur la route de Varanaci pour y faire son entrée. Mais trois fois il fit le tour de cette ville sacrée avant de monter, abîmé dans une extatique contemplation, sur ce trône qu'avaient occupé successivement Ortchilongi - Ebektchi - Bourkhau, Altan-Tchidaktchi et Gerili-Sakiktchi, fondateurs et princes des trois époques religieuses antérieures. Cet épisode de la triple promenade circulaire donna lieu à l'établissement de la *place du trône primitif de tous les saints*. Chakiamouni, après avoir pris possession du siège saint, resta d'abord inconnu, et continua les méditations préparatoires par lesquelles il préludait à ses nouvelles fonctions. Cependant il avait déjà commencé le divin préceptorat, et une loi différente de la loi vulgaire était publiée par sa bouche. Suivi de cinq disciples il se rendit aux bords de l'Océan, traversa les déserts, et récita les conjurations nécessaires. Les premiers de l'empire venaient le visiter lorsqu'ils apprenaient qu'il était dans le voisinage. Un jour deux riches marchands à la tête d'une caravane de cinq cents éléphants chargés passèrent près de lui ; dès qu'ils l'aperçurent ils coururent à lui avec des vases d'or et d'argent remplis de pierres précieuses, les lui présentèrent avec dévotion, et le supplièrent à genoux de leur communiquer les prières qu'ils devaient réciter pour arriver sains et saufs au bout de leur course et pour réussir dans leur entreprise. Chakiamouni, exauçant leur demande respectueuse, leur écrivit des prières pour le bonheur et leur communiqua son premier ouvrage, qui se composait de demandes et de réponses sur l'astronomie et sur les vingt-huit signes du zodiaque. Après cette conférence remarquable, il dirigea de nouveau ses pas vers les murs de Varanaci, et cette fois il y développa sa doctrine au milieu d'une innombrable multitude composée d'auditeurs de toutes les classes. C'était le quatrième jour du mois moyen de l'été. Il continua ainsi pendant long-temps, et ses disciples écrivirent sous sa dictée les prédications variées dans lesquelles il exposait aux fidèles le système de la nouvelle religion. Ces divines écritures formèrent cent huit gros volumes, et prirent le nom générique de *Gandjour*, ou instruction verbale. Ce qui caractérise ces premières expli-

cations, c'est qu'elles roulèrent exclusivement sur la métaphysique des créations, et sur la nature frêle et périssable de l'homme. Ses fréquentes allocutions au peuple docile, et tout disposé en sa faveur, étaient entremêlées de discussions théologiques avec les ministres de l'ancienne croyance. Les Ters surtout (tel est le nom que les livres mongols donnent aux adorateurs persans du feu) se signalèrent dans cette lutte contre les sectateurs de Chakiamouni. Beaucoup trop faibles pour se soutenir contre l'éloquence du nouveau législateur, les sivaïtes, et à leur tête Dévadat, l'éternel ennemi de son neveu, avaient adopté l'étendard et le mot d'ordre religieux des Ters, jadis les antagonistes les plus acharnés et les plus redoutables des cultes de Bhavata (l'Inde). Nombre des radjahs de la péninsule se laissèrent entraîner dans cette impie coalition, et se rassemblèrent à la cour de Dévadat, pour assister à la conférence qui devait avoir lieu entre le réformateur et les six docteurs les plus habiles d'entre les Ters. L'oncle envieux les avait choisis lui-même et convoqués à grands frais, afin de rendre plus éclatante la défaite de son neveu. Quinze Ters assistèrent à la fête qu'il donna dans sa capitale à cet effet, et quinze jours entiers se passèrent en discussions serrées et pressantes, auxquelles les Ters ajoutèrent quelquefois le secours des incantations et de la magie; incantations et arguments, magie et logique, Chakiamouni seul contre six adversaires peu loyaux et peu disposés à lui céder, surmonta tout par sa sagesse et par la seule force de ses raisonnements; et au bout des quinze jours, le chef des Ters se prosterna devant lui, à la manière des Orientaux qui rendent hommage à plus habile ou plus puissant qu'eux, et se confessa vaincu. En mémoire de cette immortelle discussion, les disciples et les sectateurs de Chakiamouni instituèrent la fête des Ters vaincus, fête qui dure les quinze premiers jours du premier mois. Après l'aveu des prêtres parsis qui reconnaissaient la supériorité de sa doctrine, Chakiamouni passa de sa théorie métaphysique de l'homme et du monde à la partie essentielle, à la règle des actions humaines, et il posa dix aphorismes, maximes fondamentales de toute morale (*Voy.* p. 462). Ces admirables préceptes, dit-il, lui avaient été révélés après les quatre grandes épreuves qu'il avait subies jadis lorsque, d'une scélératesse consommée, il passa, l'esprit de Dieu aidant, à l'état de sainteté. Le code de morale posé et développé par Bouddha se répandait au-delà de cette haute ceinture que les Himalaïa et la mer forment autour de l'Hindoustan, lorsque le réformateur, ayant lancé le monde dans une voie d'amélioration et de bonheur, quitta la terre et son enveloppe corporelle pour se réabsorber en Mahanatma (la grande âme, l'âme universelle), qui est lui-même. Il avait alors quatre-vingts ans. Avant de dire le dernier adieu à ses disciples et à ses adorateurs, il prédit que le règne de sa doctrine serait de cinq mille ans; qu'au bout de ce temps apparaîtrait un autre Bouddha, un autre homme-dieu, Maidari, prédestiné depuis des siècles à être le précepteur du genre humain. D'ici à cette époque, ajoutait-il, ma religion sera en butte à des persécutions; mes fidèles seront obligés de quitter Bharata pour se sauver sur les plus hautes cimes du Tibet, et ce plateau, du haut duquel l'observateur domine le monde, de-

viendra le palais, le sanctuaire et la métropole de la vraie croyance. — La biographie légendaire dont on vient de lire l'abrégé se retrouve à peu près identique chez toutes les nations vouées au bouddhisme. Cependant les variantes ne manquent pas. Ainsi à Siam nous voyons Somonokhodom (Bouddha lui-même) élevé sur un trône d'or au milieu des airs, ayant à ses côtés ses deux favoris Sarihont et Mogada (Vrihaspati, à ce que l'on assure, et Margala). C'est aussi à Siam qu'on le voit, en qualité d'inventeur de l'astronomie, l'une des six sciences sublimes dont la découverte lui est attribuée, assumer l'épithète de Souria (le soleil). A Ceilan on suppose qu'il s'éleva en corps et en âme dans les cieux de la cime d'une montagne centrale de l'île. Un rocher de cette montagne porte encore l'empreinte de son pied gigantesque. Un grand nombre de monuments trouvés dans l'Inde donnent à ce législateur le nom de Narottama (le meilleur des hommes, ἀνδρῶν *optimus*), de Dhermaradjah ou de Dhermaçouami, de Bhagavan, de Mahanatma, et en général tous ceux de Vichnou. Il est appelé le dieu de miséricorde, le dispensateur du salut, le gardien de l'espèce humaine, chargé de lutter contre l'invasion toujours croissante des fléaux du Kali-Iouga. Au milieu de ces innombrables variantes, la biographie du réformateur se divise, toujours selon les écritures mongoliques, qui sont devenues, de seconde et même de troisième main, régulatrices du bouddhisme organisé, en douze chapitres ou douze époques principales classées et intitulées ainsi : 1° origine céleste de Bouddha; 2° sa conception miraculeuse et divine dans le sein d'une mère mortelle; 3° sa naissance; 4° sa croissance et ses progrès dans la sagesse; 5° son mariage et sa splendeur royale; 6° sa retraite du monde; 7° sa vie d'ermite; 8° son apparition sous le figuier où, après avoir accompli ses pénitences, il est reconnu pour le saint par excellence; 9° le commencement de sa prédication dans Varanaci; 10° la victoire remportée sur les six chefs des Ters; 11° la fin de sa carrière terrestre; 12° sa sépulture. La clé de tant de versions diverses, c'est que l'on a transformé en histoire de Bouddha l'histoire du bouddhisme, et que, conformément au grand axiome de la métempsychose qui fait passer les âmes de corps en corps, on a pris pour un seul et même Bouddha les nombreux pontifes bouddhistes qui ont été à la tête de la Bandia (l'église bouddhiste); car, dans cette immense liste officielle des noms sacrés des pontifes, liste qui embrasse au moins vingt-sept siècles, il n'est pas un pontife suprême qui ne se soit intitulé Bouddha, et dont peut-être la vie n'ait été, dans quelques légendes plus complètes que tout ce que nous connaissons, incorporée à la biographie du Bouddha idéal ou primitif, auquel se rapporte le bouddhisme. A vrai dire, dans la théorie même des incarnations, telle qu'ils la comprennent et la promulguent, ils ne devraient se regarder que comme des incarnations de Boddhiçatoas. Mais comme les Boddhiçatoas, de plus en plus saints, finissent par être Bouddhas, ils se plaisent à confondre Boddhiçatoas et Bouddhas, et se laissent vaguement qualifier de Bouddhas terrestres. Maintenant admettons que les plus célèbres seulement de ces Bouddhas secondaires, aient fourni des traits à la légende de leur chef et de leur modèle, toujours est-il que, par suite de ce système de libéralisme qui rayait la caste

de la liste des conditions d'éligibilité, Bouddha se trouvait tour-à-tour naître dans les rangs des Brahmes, des Kchatriias, des Soudras, des Vaicias, à Kandahar, à Ceilan, à Siam, au Bengale, au Tibet. L'identificatiou que nous appelons confusion était d'autant plus naturelle que, dans l'esprit même de la religion, c'était la même âme qui s'incarcérait successivement dans des corps différents. Pythagore se souvenait d'avoir été Euphorbe, et d'être tombé sous les coups de Ménélas au siége de Troie. Il reconnaissait son bouclier dans le temple d'Argos. Tout comme ce sage, orgueil de Crotone et de Samos, un Lama qui, en 1774, sollicitait de M. Hastings la permission de bâtir une maison de pierre sur les bords du Gange, alléguait, comme raison péremptoire, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'Allahabad, de Bénarès, à Patnah et autres lieux des provinces de Bengale et d'Oricah. Bouddha lui-même avait préparé les esprits à cette confusion, en assurant à ses disciples, comme l'assura depuis Pythagore, qu'il avait passé déjà par une infinité de formes humaines avant d'arriver à être Ardachiddhi. Mais le sage de Samos, dans ses fallacieuses affirmations, était loin de l'exagération de Bouddha qui prétendait que si l'on amoncelait les ossements de ses corps morts dans le péché pendant la longue suite de ses incarnations, ils dépasseraient en volume des planètes entières; et que les ruisseaux de sang qu'il avait répandu par les innombrables décapitations, dignes récompenses et dénouements de ses crimes, formeraient un autre Océan plus vaste que le premier (comp. plus bas à l'exposition de la doctrine). — On ne s'étonnera pas maintenant sans doute que des écrivains qui prennent Bouddha-Gotama-Chakiamouni pour un être à la fois réel et individuel, et qui veulent en conséquence localiser son histoire dans la chronologie, aucun n'ait pu fixer avec certitude l'année de sa naissance pas plus que celle de sa mort. Sur ces deux points, des divergences considérables règnent parmi les Lamas eux-mêmes. Ainsi, par exemple, le Bhagavat Amrita, ouvrage samskrit cité par William Jones, place l'apparition du législateur de Magadha en l'an 1002 du Kaliiouga, c'est-à-dire 2099 av. J.-C. Abou Gazel, ministre du grand-mogol Akbar, compte, dans son Aiin Akbari, 2962 ans entre la naissance de Bouddha et l'an 40 du règne de son souverain, ce qui place le premier évènement en 1366 avant l'ère chrétienne. Le Wo-han-san-thsai-thou-hoéi ou encyclopédie japonaise (XIV, p. 21 recto) donne, comme date exacte de la naissance du dieu, le huitième jour de la quatrième lune de la quarante-quatrième année de Tchao-Ouang, ou 1029 av. J.-C. Le calcul ordinaire des Chinois diffère peu de ce dernier, et, en donnant comme année de l'apparition de Bouddha sur la terre la cinquante-unième du vingt-septième cycle de soixante (quarante-sixième de Tchao-Ouang), elle nous amène à 1027 av. J.-C. Aled-Assah Beidaoui, auteur persan duquel nous avons une histoire générale intitulée *Enfilade des perles de l'histoire*, fait aussi coïncider l'enfance du sage réformateur avec le règne de Tchao-Ouang, cent trente-quatrième empereur de la Chine; mais, comme il compte 2359 ans de sa naissance à la 717e année de l'hégire (1317 de J.-C.), il en résulte que Bouddha serait né en 1022 avant notre ère. Ainsi voilà trois dates (1022, 1027, 1029) qui se rappro-

chent, et qu'on peut considérer comme revenant à une seule. Une chronologie mongole, traduite par J. Jahrig et publiée par Pallas dans sa *Samml. historischer Nachrichten üb. d. mongolischen Volk.* (II, 11), rabaisse encore cette date à 961 av. J.-C. Deux mille six cent quarante ans, y est-il dit, se sont écoulés entre la présente année de Choroï-Khoin (1679 de notre ère) et la conception de Bourkhan Chakiamouni dans l'année Témur-Mekhin ou du Long de fer. Enfin des dates plus rapprochées nous conduisent à 824 ou 805, à 668, à 638, à 619 av. J.-C. Cette dernière est celle qu'adoptent les Chingulais. D'autres divergences portent sur la patrie du héros de la légende. L'antique Lanka (Ceilan), l'Indochine et plus particulièrement, dans cette grande péninsule, Siam, le Bengale, le Kandahar annexe nord-ouest de l'Inde, et que l'on peut considérer comme appartenant à l'Inde, enfin le plateau de la Tatarie centrale ont tour-à-tour revendiqué l'honneur d'avoir donné le jour à Bonddha. Dans toutes ces prétentions, quelque différentes qu'elles soient, il reste un fait, c'est que le sage appartient au même ensemble de régions, l'Inde dans un sens extrêmement large. Mais, ce qui peut sembler plus extraordinaire, on a soutenu que Bonddha, ce législateur universellement reconnu pour Asiatique par les Asiatiques, était Africain, ce qui suppose que primitivement l'Afrique donna naissance au bouddhisme. Langlès, parmi les savants modernes, est celui qui s'est le plus attaché à prouver l'origine africaine et de la religion et du chef religieux. M. J. Davy (*Account of the interior of Ceylan*, 1821) a complètement réfuté la théorie de l'orientaliste français ; et Langlès lui-même, à la fin de son dernier ouvrage, a cité avec une impartialité rare les arguments péremptoires de son antagoniste. À son tour M. Abel Rémusat (*Journ. des sav.*, avril 1822, p. 22 et suiv.; comp. mars 1816 et octobre 1819) a résolu la question. La seule raison un peu spécieuse qu'on allègue en faveur de l'hypothèse d'un Bonddha natif de l'Afrique tient aux traits, à la couleur de la figure, à la nature des cheveux, dans les statues qui le représentent. Mais les cheveux sont ceux d'un prêtre ou solitaire bouddhiste ou Djaina ; la couleur, qui est celle de Krichna ou de Vichnou, doit avoir un sens symbolique. Quant aux traits, ils se modifient suivant les lieux; mais le type commun, en quelque sorte idéal, c'est un caractère d'austérité, de roideur, d'immobilité contemplative qui convient parfaitement à l'esprit du bouddhisme. Nous avons, dans le cours de cet exposé de la vie de Bonddha, donné les noms principaux sous lesquels il est connu. Gotama, Ardachiddhi, Chakiamouni, Bourkhanbakchi, tels sont ces noms. Tous s'écrivent de beaucoup de manières différentes, et par conséquent deviennent quelquefois méconnaissables pour tout autre qu'un mythologue ou un linguiste de profession. Ainsi au lieu de Chakiamouni, par abréviation Chakia, on trouve sans cesse Chaca, Sakhya, Saca, Shaaka, Jaca, Xaca (ces deux dernières orthographes sont espagnoles), etc., etc. Chakiamonni devient ainsi le Mouni des Saces, le pénitent Sace, Sogde, de la Sogdiane. Gotama (que les uns confondent avec Gaontama, mot à mot le *pasteur de vaches*, surnom de Vichnou, tandis que d'autres l'en distinguent soigneusement; voy. Guigniaut, trad. de Creuzer), Gotama,

disons-nous, s'altère non-seulement en Gotam, Goudam, Goodam, mais en Kodom et Khodim. Or Khoda (le même mot que *Gott*, que Cotys, etc.) veut dire dieu. Le célèbre Somonokhodom des Siamois n'est autre chose que Gotama. Le premier élément de ce grand nom composé est le radical de Siam et du σεμνοί (illustres) des Grecs; c'est Samana ou Chaman (aussi *Sammen*) d'où cette foule de mots usités dans l'histoire religieuse, les *Semones*, le Chamanisme, les Chamans. Les Samanéens de l'histoire ancienne ont été assimilés souvent et avec raison aux Chamans. Très-probablement en effet c'étaient des branches fort éloignées des bouddhistes. Mais à présent que veut dire Sammen, Chamans ou Samana? Selon La Loubère qui tire ce mot de la langue bali dans laquelle les livres sacrés des Siamois sont écrits, il signifie *solitaire*. Kampfer (*H. du Japon*, I, 46, éd. 1732, Amst.) le traduit par *exempt de passions;* et telle est en effet la signification de Samana en samskrit. N'abandonnons pas ce mot sans le rapprocher du Ta-mo des Chinois, identique au Bodhidharma de la liste japonaise. Ce Bodhidharma, vingt-huitième successeur du Bouddha législateur, fut le dernier pontife bouddhiste qui fit son séjour dans l'Hindostan; il parvint par le sud en Chine où il mourut en 495. Enfin nous voici arrivés à Fô, qui est le nom chinois vulgaire de Bouddha. Il ne diffère de ce dernier que par une de ces altérations profondes si communes aux peuples bizarres qui habitent l'empire du milieu. De Bouddha, en effet, pour peu qu'on réduise le mot à un monosyllabe, par exemple Bonddh ou mieux Bouaddh, Bwaddh, Boadh, Boath, on arrive vite à Voat, Voa, Voé, Foé, Fô. On trouve enfin le nom de Paouti-Ziat (seigneur Paouti) employé au lieu de Bouddha dans diverses parties du Mongolistan. Quant aux autres noms, surnoms et titres honorifiques de Bouddha en samskrit, en tibétain, en mandchou, en mongol et en chinois, ils sont innombrables. M. Abel Rémusat en a donné beaucoup dans les *Mémoires de l'Orient* (t. III, p. 183). Une chose qui étonnera sans doute, c'est que l'on ne sait pas le nom de ce dieu imposé à des localités géographiques. Que l'on ne s'y trompe pas, des pays entiers portent ce nom. Nous avons déjà cité Siam qui est Semo ou Samen. Le Boutan, partie du Tibet ou annexe du Tibet, fut originairement le Bouddh-et-tan ou pays de Bouddha. L'Asie occidentale et par suite l'Europe qui, comme on va le voir plus bas, reçurent des idées bouddhiques adoptèrent aussi des noms vestiges ineffaçables de la croyance en Bouddha. La Médie avait ses Budiens, la Scythie borysthénienne ses Budins, toutes peuplades qui croyaient ou qui avaient cru en Bouddha. Le lac Butique (ou de Bouto) avec sa ville de Boute (*Butus*) nous ramène en Egypte à des idées de même genre. Des villes, des îles de Budore, Budoa, Butunte abondent en Grèce, autour de la Crète, sur les rives italiques. On poursuivrait à l'infini cette énumération! Et Dodone même, Dodone, qui jadis s'appelait Bodone, n'a-t-elle pas été regardée comme une construction des disciples nomades de Bouddha? — La doctrine du bouddhisme repose sur ce principe que l'univers est animé par un esprit unique individualisé sans fin par la matière qui n'est qu'illusion. Ainsi que dans les autres systèmes hindous le lingam se

montre comme emblème de la création; l'univers existe en puissance dans son auteur révélé; il existe en figure et en qualité seulement par l'œuvre de Maïa (l'illusion). Vient ensuite la Trimourti avec les trois éléments, les trois feux, les trois couleurs, les trois mondes et les trois temps. Le chaos (mais ici il n'est pas l'être primordial, la divinité préexiste), le chaos, disons-nous, est représenté sous la figure d'un œuf d'où s'élance le père de tous les êtres, le monde vivant et personnifié sous l'image d'un homme ou d'un grand animal. Du reste la hiérarchie des dieux (sauf les différences indiquées à l'art. ADIBOUDDHA), l'ordonnance du monde et des temps, la conception de l'homme, se ressemblent dans le système du réformateur et dans les autres branches de l'indianisme. Là aussi la grande âme (Mahanatma), la petite âme (Praua?) et l'âme du corps (Bhoutatma) sont distinguées, rapprochées et combinées. Les Bouddhistes admettent de même la nature et les destinées de ce souffle divin qui régit le corps humain. Déjà nous avons vu que chez eux encore plus qu'ailleurs la métempsychose ou transmigration des âmes est le dogme fondamental. Et cependant, malgré cette incontestable ressemblance dans les bases, les hautes doctrines bouddhiques diffèrent de toutes les autres religions hindoues, tant des religions primordiales, partielles, exclusives, vouées à l'adoration d'un seul être divin (Brahmâ ou Bhavani), que de la religion syncrétistique qui admet la haute Trinité dont Brahm est l'idéalisation, Trinité développable en Hexade, Heptade, en Ogdoade sacrée au gré de ses sectateurs : Sivaïtes, Vichnouïtes, Brahmaïtes, Bhavanites (tant qu'ils ne se sont pas élevés à Brahm), admettent une grande force matérielle qu'ils se représentent sous des traits bien divers, mais qui au fond est toujours matérielle. De plus, Siva, Vichnou, Bhavani, ne sont point nettement servis par des prêtres : des laïques, des dévots libres, des Mounis de toute caste, de toute condition, leur rendent hommage, se consacrent à leur service, et le quittent quand bon leur semble. Autour de Brahmâ se groupent les Brahmes, mais les Brahmes comme caste, les Brahmes égaux entre eux et profondément séparés des autres castes. Que trouve-t-on au contraire chez les bouddhistes? Des prêtres et une hiérarchie. Des prêtres, voilà par quel point on s'éloigne du sivaïsme, du bhavanisme, du vichnouïsme. Une hiérarchie, voilà par quelle institution le bouddhisme se pose à mille lieues à part du brahmanisme. Le bouddhisme n'est pas une aristocratie comme la corporation brahmanique : c'est une monarchie à étages multipliés sur lesquels plane un chef unique à rayons innombrables qui viennent aboutir à un centre commun. Enfin le dieu-homme mort ou monté au ciel (et dans le système des émanations et des réabsorptions, il n'y a pas de différence entre ces deux fins), le dieu-homme, disons-nous, se projette dans une autre enveloppe mortelle; le corps, domicile de l'âme universelle, que la théologie appelle Adibouddha, change et changera éternellement; mais une même âme, l'âme universelle, l'âme sage, l'âme sainte, Bouddha, habite le dernier comme le premier de ces asiles. Osiris se communique au monde dans l'indestructible succession des Apis; Bouddha illumine la terre par les lamas dans lesquels il se localise. Un libéralisme sur lequel

nous nous appesantirons plus tard et un nihilisme panthéistique, corollaire inévitable de la doctrine de Bouddha poussée à ses vraies conséquences, voilà en quoi consiste la différence capitale qui sépare le bouddhisme des autres sectes hindoues d'origine. Favorable d'une part aux superstitions et aux fourberies les plus grossières, le bouddhisme mène de l'autre à l'indifférentisme, au pyrrhonisme et à l'athéisme le plus complet. On trouvera dans le *Journal asiatique*, IV, 69, etc., un développement admirable de cette théorie dont au reste voici le résumé en quatre aphorismes révérés des bouddhistes : 1° tout ce qui est visible doit périr ; 2° tout ce qui est créé est assujetti à une fin déplorable ; 3° toute croyance appartient au royaume du néant ; 4° l'univers n'existe que dans l'imagination. Aussi, vulgairement, aux Indes même oppose-t-on le Koung-Hiu de Fô, ce premier principe du monde qui n'est autre chose, dit-on, que le vide pur et par conséquent que le néant, à la théologie si fortement théiste des védas qui font tout dériver d'une essence substantielle unique. Le fait est qu'en comparant avec soin les formes diverses du bouddhisme, chez tous les peuples qui l'ont adopté, on voit s'évanouir cette opposition prétendue. Fô (Bouddha) en proclamant son prétendu nihilisme ne voulut dire autre chose que ceci : « La substance primitive est éternelle, immuable. Sa première et sa plus haute révélation, c'est le pur, le lumineux, le transparent éther, l'espace illimité, l'infini. » Et l'infini n'est point le vide résultant de l'absence des formes, au contraire c'est le fondement de toutes les formes, antérieur lui-même aux formes. Les formes, elles sont des créatures, des œuvres de Maïa ; elles ne sont donc devant l'essence, espace illimité, que comme le néant devant l'être incréé. D'autre part, le mouvement, évanide et précaire qu'il est, s'absorbera un jour en une profonde immobilité dans le nirvana ou éternité du néant, jusqu'à ce que les lois du damata ou destin nécessitent une nouvelle exhibition du monde. Car non-seulement l'univers est : il est nécessaire, il est de toute éternité. Mais il est des temps où il n'existe qu'en principe ; et ce principe, qu'est-ce ? c'est l'éternelle puissance de la nature sans cesse produisant et reproduisant de sa propre substance. Ainsi l'universalité se compose de trois cercles en quelque sorte s'emboîtant les uns dans les autres : 1° l'univers réel ; 2° l'espace qui enveloppe l'univers ; 3° l'essence éternelle, indestructible, en qui réside la cause primitive des destructions du monde périssable. Au nirvana qui est l'opposé de l'existence dans la nature, au nirvana bonheur suprême et sainteté suprême, deux choses qui se suivent infailliblement dans les idées hindoues, n'appartiennent que transitionnellement les êtres animés. Morts en apparence, ils vont revivre dans d'autres corps. Et c'est une infortune grave ! Lors même de la création nouvelle qui suit une destruction générale du monde, ils sont de nouveau individualisés dans des corps. Les Bouddhas seuls sont exceptés de cette sentence. Ces êtres heureux séjournent dans la région indestructible située par-delà l'éther lumineux. De temps en temps ils descendent sur la terre pour conserver le souvenir de la vraie doctrine, et pour affermir les hommes dans la voie qui mène à l'accomplissement de la loi. Les principaux n'apparaissent qu'une fois : ce sont les Bouddhas proprement

dits. Les Boddhiçatoas (que par abus on appelle Bouddhas) se manifestent à diverses reprises, jusqu'à ce que par des épreuves successives ils aient atteint le rang des premiers pour ne plus se montrer dans le monde. Dans l'âge actuel de l'univers quatre Bouddhas ont déjà paru. Chakiamouni était le dernier. Un cinquième viendra encore avant l'annihilation de ce monde. Ce sera Maidari ou Maitri (Bouddha Maitri) selon la croyance de Ceilan. Son apparition est promise pour l'an 4457 de notre ère, époque à laquelle se terminera la période de 5000 ans qui devait suivre la mort de Chakiamouni. Ainsi, pour récapituler et en même temps classer ce qui précède, âme d'ordinaire signifie individualisation; toute âme individualisation tend à se réabsorber dans la grande âme. La grande âme c'est Adibouddha; toute âme qui s'y réabsorbe est Bouddha, et par conséquent n'est plus. Toute âme Bouddha a paru dans ce monde terrestre. Mais alors elle n'était pas Bouddha, elle était au plus Boddhiçatoa; devenue Bouddha, elle s'absorbe, elle se fond, elle s'évanouit dans l'abîme du Nirvana Addhibouddha. Revient-elle ici-bas, c'est qu'elle s'émane en un Boddhiçatoa. Diverses classes d'êtres habitent le monde: ce sont 1° les Tchamas (reproduits par naissance), parmi lesquels se distinguent les dieux et les hommes dits Nats qui inspectent et jugent l'espèce humaine; 2° les Roujas ou dieux visibles, matériels, mais qui ne doivent rien à la naissance habituelle; 3° les Aroujas invisibles et immatériels; 4° les Bouddhas. Les premiers habitent le Mritloka et les six premiers cieux des Dévas; les seconds remplissent les seize cieux supérieurs y compris le vingt-deuxième du Brahmaloka; les troisièmes occupent les quatre Sonargas suivants; les Bouddhas sont dans le *bon*, ciel suprême qui entoure tous les précédents.—Ces idées au reste se sont reflétées dans la morale d'une manière vraiment sublime, quoique dans cette morale s'aperçoive trop cette tendance au quiétisme, monomanie des pieux Hindous pour qui la suprême vertu est la spéculation, l'absorption en Brahm. « Qui ne connaît pas ma loi et meurt dans cette nuit funeste à l'âme, dit Bouddha, retournera sur la terre jusqu'à ce qu'il soit devenu un Samanéen parfait. Pour cela il faut qu'il détruise en lui-même la trinité de Maïa, qu'il se fasse semblable à un homme à qui l'on aurait coupé les quatre membres, qu'il pense sans qu'il semble penser, qu'il agisse sans qu'il semble agir, qu'il abandonne tout, détruise ses passions, s'unisse et s'identifie avec la loi et comprenne la religion de l'annihilation. » Telle est la science magnifique qui éleva Somonokhodom au rang des dieux. D'autres prescriptions générales, plus véritablement pratiques, se dessinent au-dessous de ce dogme de la destruction de Maïa. Ils se réduisent à quatre : 1° la force de la miséricorde établie sur des bases inébranlables; 2° l'éloignement total de la cruauté; 3° une compassion sans bornes envers toutes les créatures; 4° une constance inébranlable dans la foi. Suivent dix prescriptions ou prohibitions spéciales, décalogue réel de la Bandia. 1° Ne pas tuer; 2° ne pas voler; 3° être chaste; 4° ne pas porter de faux témoignage; 5° ne pas mentir; 6° ne pas jurer; 7° éviter toutes les paroles impures; 8° être désintéressé; 9° ne pas se venger; 10° ne pas être superstitieux. Ils se trouvent un peu différemment rédigés et classés dans le *catéchisme samanéen* nouvellement découvert à Canton par le profes-

seur Neumann, qui s'y est procuré une bibliothèque de trois cents volumes bouddhistiques. En voici le texte d'après l'habile voyageur : 1° Tu ne tueras pas une créature vivante; 2° tu ne déroberas pas; 3° tu ne te livreras pas au péché de la chair; 4° tu ne nuiras à personne avec ta bouche; 5° tu ne boiras pas de liqueurs fortes; 6° tu ne parfumeras pas les cheveux du sommet de ta tête, et tu ne peindras pas ton corps; 7° tu n'écouteras pas des chants ou tu ne regarderas pas de pantomimes ou de pièces de théâtre, et tu n'en représenteras aucune toi-même; 8° tu ne t'asseoiras ou tu ne te coucheras sur aucun lit large et élevé; 9° tu ne mangeras pas après le temps du repas; 10° tu n'auras pas en ta possession une figure de métal (idole), en or, en argent, ou en aucune matière précieuse. Ce dernier décalogue a quelque chose d'ascétique et d'étroit qui incontestablement partit de quelque secte qui voulut outrer l'exercice des vertus recommandées par Bouddha. La pureté des maximes n'en est pas moins admirable; surtout si l'on s'en tient au premier décalogue. Ces préceptes si simples, si peu emphatiques, sont beaux et dignes de l'humanité. Les quatre aphorismes fondamentaux qui les récapitulent, les élargissent ou les couronnent, le sont encore davantage. Il faut le dire, la religion de Bouddha est une religion de paix et d'amour, de charité et de progrès. 1° La mansuétude et la pitié, voilà ce qu'elle recommande par dessus tout. 2° Elle abolit dans l'Inde même la distinction tyrannique et abrutissante des castes. 3° Elle appela le monde entier au salut, à la vie éternelle, à l'identification des âmes avec l'essence suprême. Quelle différence de cette large et généreuse doctrine avec celle des brahmanistes. Quel incontestable libéralisme dans ce Bouddha, homme, compagnie ou charte religieuse! A lui la gloire d'avoir aboli en quelque sorte le statu quo féodal des castes, d'avoir mobilisé l'espèce humaine. Antérieurement, sous la surveillance de l'aristocratie et de la morgue, on naissait, on vivait, on mourait parqué dans sa sous-classe. Vous ne pouviez sortir de la place où le hasard de la naissance vous avait jeté. La sagesse vint un jour déranger le bel ordre auquel tenait l'ineptie et dit à l'artisan : « Lisez les védas tout comme un brahme » ; aux kchatriias (guerriers) : « Vendez du riz et du coton » ; aux brahmes : « Allez vous battre contre les Mongols ou contre l'Iran » ; aux fils des Radjahs : « Soyez plutôt maçons si vous ne savez autre chose » ; et à tous : « Ne restez pas à votre place! mettez-vous à votre place! Et nous, les premiers, nous vous donnerons l'exemple : de notre propre autorité, nous nous proclamons les chefs spirituels des peuples. Bouddha l'a dit et l'a voulu ainsi. » Pour les partisans du système brahmanique, ils s'absorbent en Brahmâ; mais leur ascétisme mystique ne les rend ni plus chastes, ni plus doux à l'égard de leurs semblables, ni plus ennemis du meurtre, du vol et des faux témoignages. Ils craignent d'écraser un insecte, de manger un morceau de la vache, cet animal sacré, dont il faut tenir la queue à la main en mourant dans le Gange pour monter droit au Kailaca ou au Sonarga de Brahmâ; mais ils tolèrent les sacrifices humains! mais ils ordonnent aux jeunes sutties de se brûler vivantes sur le bûcher des époux qu'elles n'ont point aimés! Ils disent à tout ce qui les entoure de vénérer la Trimourti, les Vaçous, les

Menous, les Pradjapatis, les Richis, mais à moins que la nature ne vous ait fait naître, ou que le hasard ne vous ait envoyé dans les Indes, cette vénération fervente sera inutile : nul ne peut être sauvé s'il n'habite dans la terre sacrée de Bharata; hors du Gange, point de salut! Les Brahmes défendent avec une ténacité ignoble un ordre de choses où rangs, dignités, avantages ou désavantages sociaux sont irrévocablement et d'avance fixés à la plus grande gloire des Brahmes. Les péchés et les mérites, les châtiments du vice et les récompenses de la vertu sont depuis trois mille ans soumis à une classification arbitraire qu'on ne peut essayer de modifier sans être coupable de sacrilège; toute amélioration serait un crime de lèse-Brahmâ. Au contraire, la religion samanéennne, moins soucieuse des vaches et des perroquets, a songé davantage à la grande famille humaine. Artisans, laboureurs, ont compté aux yeux de Bouddha autrement que comme pratiques payantes de la pagode. Les plages lointaines qui ont le malheur de ne point être arrosées par les rivières saintes (Gange, Brahmapoutre, etc.), ne doivent point désespérer du salut. Et justement c'est là que fleurit aujourd'hui l'église bouddhique. L'Inde, de temps immémorial, si molle, si douce, excepté lorsqu'il s'agit de donner des couronnes, des empires à ses rois, ou d'offrir des victimes à ses dieux, l'Inde a expulsé les bouddhistes de son sein, et l'Inde est restée ce qu'elle était il y a trois mille ans! les barbares du plateau central et du nord-est de l'Asie se sont plus ou moins soumis au sceptre pacifique de Bouddha, et les barbares se sont civilisés! Ces habitudes de rapine et de sang qui jadis les avaient rendus fameux ont fait place à des mœurs plus douces. Les pâtres du Tibet, les nomades de la Tatarie respectent au moins autant que les Européens les lois saintes de la pitié et de l'honneur. Les farouches conquérants qui ont envahi et dévasté l'Asie, au moyen âge, ont été ou arrêtés ou modérés dans le cours de leurs déprédations par les doctrines du réformateur hindou, comme dans l'empire romain Clovis et Théodoric l'avaient été par la voix des pontifes chrétiens. Ce contraste des dogmes de paix et de guerre se manifeste de nos jours encore. Les races turque et mongole, il y a douze siècles, étaient aussi turbulentes, aussi sanguinaires l'une que l'autre: les Turcs ont embrassé l'islamisme, et n'ont pas changé; les Mongols se livrent presque exclusivement aux soins des troupeaux. Des monastères, des livres, des imprimeries, existent chez eux. Il y a quatre-vingts et quelques années au plus qu'une riche bibliothèque, formée par eux, fut anéantie par trente Cosaques.— Ces détails nous amènent à l'histoire du bouddhisme même. Cette histoire, une des plus difficiles et des plus compliquées qui puisse être entreprise, se résumera pour nous en peu de colonnes. Commençons par rappeler que chez quelques transcendantalistes hindous l'essence suprême se nomme Bouddha, ou, pour la distinguer de ses homonymes, Adibouddha (*Voy.* ce nom). Sous Adibouddha se révélant apparaissent cinq Bouddhas, qui sont comme les cinq doigts de sa main, qui sont ses fils. Ceux-ci enfantent à leur tour les cinq Boddhiçatoas. Un d'eux, Padma Pani, crée la Trimourti. Pénétré de cette légende cosmogonique et de la quantité de traits brahmaïtes, vichnouïtes, sivaïtes, que réu-

nit la biographie bouddhéenne, K. Ritter a pensé qu'il avait existé à une époque extrêmement reculée un culte primitif de Bouddha, distinct du bouddhisme proprement dit. Ce protobouddhisme aurait précédé le brahmanisme même, ou du moins se rattacherait à la première origine du brahmanisme, dont il aurait eu les signes et les caractères primordiaux. Le premier Bouddha antérieur aux réformes, et conséquemment aux réformateurs ou au réformateur, n'aurait été alors qu'un symbole du culte antique que ce système fait apparaître à l'origine de l'histoire religieuse de l'Inde, et qui virtuellement contenait toutes les sectes dans son sein. Ainsi s'expliquerait le Bouddha brahmaïte et le Bouddha incarnation vichnavienne. Au fond, qu'y a-t-il dans cette hypothèse? parallélisme et même identité de Brahm et de Bouddha? Eh bien! quoi de plus facilement explicable? L'Égypte ne dit-elle pas Toth-Hermès? car Toth est Bouddha, et Hermès (Piromi) est Brahm. Pour Bhram, il est déterminé en Brahmâ; de même Bouddha (Adibouddha) a bien voulu se scinder en cinq Bouddhas. Ces préliminaires posés, passons au vrai bouddhisme, né vers le dixième siècle avant l'ère chrétienne (plus précisément de 1027 à 887?). Le bouddhisme ne fut d'abord qu'une tentative de réforme élaborée successivement par plusieurs pontifes. Suivant la liste des 33 premiers patriarches ou pontifes suprêmes du bouddhisme (extrait de l'Encyclopédie japonaise), un Bouddha, premier auteur de la réforme, mourut en 950. Ensuite vint Maha-Kaciapa, de la caste brahmanique, qui vivait encore en 905, et qui le premier reçut le titre d'illustre, puis le Kchatriia Ananti, avant 879, puis un Vaicia, mort en 805, puis un Soudra, qui rendit le dernier soupir en 760. A propos de cet ordre de succession dans lequel se reflète si puissamment le principe essentiel d'une institution qui détruit le système des castes, et appelle indifféremment toutes les classes à remplir toutes les fonctions, sans examiner s'il y a ici un agencement tout à fait arbitraire et factice d'évènements controuvés, ou si plutôt ce ne sont pas des faits réels, mais qui se suivirent ainsi sous l'influence prédominante du principe fondamental, toujours est-il que l'ensemble des doctrines bouddhiques ne dut être ébauché que pendant ce temps-là. Un huitième patriarche, qui vivait en 628, le Gaoutama Bhondou des Chingulais ou Somonokodom de la péninsule transgangétique, semble avoir définitivement formulé le vrai bouddhisme primordial. A notre avis, c'est en mélangeant et des faits de la biographie et quelques traits de la physionomie du premier Bouddha, mort en 950, puis en y intercalant, sans beaucoup de méthode, des particularités de l'histoire de la religion même et des six patriarches intermédiaires, qu'on s'est formé la légende du Bouddha idéal. A partir de cette époque le bouddhisme s'étendit rapidement dans les Indes, et rassembla sous sa loi des néophytes de toutes les sectes qui pullulent dans cette grande terre classique de l'ontologie et de la métaphysique. Mais en se convertissant, les déserteurs des cultes antiques apportaient de leurs mythes, de leurs dogmes au bouddhisme. De là tant de contradictions dans une légende qui devrait ne pécher que par les invraisemblances, mais non par les démentis qu'elle se donne à elle-même. De là aussi les tendances di-

verses qui se discernent sous l'homogénéité apparente du bouddhisme. Ces tendances, et les résultats par lesquels elles se sont formulées, ont été analysés dans le *Catholique* de septembre 1829, par M. d'Eckstein, le premier, avec M. Abel Rémusat, qui ait commencé à jeter du jour sur les obscurités de la philosophie et de la théologie bouddhoïdes. Cependant une réaction immense, profonde, se préparait à petit bruit. Les Brahmes, champions intéressés du système des castes, entamèrent une lutte qui se prolongea long-temps avec des succès variés. Les mythes l'ont symbolisée par Vikrama et Salivahana. Vikrama persécuta les bouddhistes, et obtint de Kali mille années de puissance. Au bout de ce temps naquit de Vikrama le brillant Saka, Hala ou Salivahana, bouddhiste, ennemi juré du culte protégé par son père. Enfin, vers le septième ou huitième siècle de J.-C., un célèbre philosophe de la secte brahmanique, Sankara-Atcharia, en imprimant au sivaïsme sa dernière forme, par la fusion de la légende de ce dieu à la Sankia de Patandjali, porta le dernier coup au bouddhisme de l'Inde. C'est lui qui commanda la grande persécution dirigée contre les ennemis du système des castes; c'est lui qui définitivement les expulsa du cœur de l'Inde. Mais déjà, pendant qu'il éprouvait de si effrayantes difficultés dans son berceau, le culte bouddhique avait franchi les limites du Gange et de l'Himalaïa. Expulsés de la terre natale, de cette Magadha, berceau putatif de la religion, de cette Varanaci, conquise par l'arme de la persuasion et de l'éloquence sur les brahmanistes, les Baouddhas la portèrent en masse sur les nouvelles contrées dont les habitants ouvraient l'oreille à leurs prédications. A l'inverse des anciens prêtres du paganisme, les coryphées de la religion réformatrice organisèrent, activèrent partout un prosélytisme qui se dirigeait spécialement vers le nord-ouest, où ils fondèrent Khotan ou Khoustana, la mamelle de la terre, le Nabha ou le nombril sacré (Delphes de la Sérique). Répandu de bonne heure à Ceilan (dont, quoi qu'on en dise, il ne fut pas la primitive religion, car Siva, puis Vichnou, y avaient été adorés auparavant), il avait rayonné de là comme d'un second foyer dans toute l'Inde au-delà du Gange, à Siam, dans l'Annam, la presqu'île de Malaca et l'empire des Birmans (Ava et Pégou). La Chine, dès le 2e siècle de l'ère chrétienne, les îles du Japon, en 552, avaient reçu le dieu, la première sous le nom de Foé ou Fô, les secondes sous celui de Bouts ou Pouts. Dans ces diverses localités, on substitue souvent à ce nom celui de Saca ou Chakia. Un peu plus tard les hautes montagnes du Tibet lui ouvrirent leurs paraméras escarpées, leurs cimes froides et neigeuses. Bouddha, que là on nomme Bout ou Pout, apporta aux sauvages montagnards de ces contrées la civilisation et l'écriture. Bientôt les steppes de l'Asie centrale, les plaines maigres et presque nues qu'arpentent seulement les troupeaux des Torgottes et des Bourettes, se virent sillonnées par des missionnaires, par des colonies du bouddhisme, et abandonnèrent leurs vieilles divinités pour les rites et les prescriptions nouvelles. Kachemire même, cet antique siége du brahmanisme, échangea la liturgie de l'organisation brahmaïque pour un culte plus approprié aux besoins et aux progrès de l'humanité; et déjà S. Clé-

ment d'Alexandrie (*Tapiss.*, I, 559) et S. Cyrille (*cont. Jul.*, IV, p. 9 de l'édition de Bâle) signalent des Samanéens à Bactres. Porphyre, surtout, décrit leurs institutions monacales d'après une relation qui date du deuxième siècle. De l'autre côté de la chaîne des Himalaïa et du Kandahar était le berceau des Magas, la demeure de Saka qui est Mithra ou Vichnou, la terre sainte par excellence. Rien de plus naturel, en conséquence, que l'intérêt qu'apportèrent les Samanéens ou bouddhistes à pénétrer dans ces vastes régions de la Sogdiane et de la Bactriane. Là ils rencontrèrent sur leur passage les Ases; là, le culte de la régénération s'établit et se conserva long-temps. On adorait le cigne-aigle Garoudha, vahanam de Vichnou, dans la contrée de Salmala ou des Sarmates. Les Arimaspes rendaient un culte pur à l'Apollon hyperboréen, dont Aristée fut le pontife. C'est de ces régions mystiques qu'étaient sortis les Abaris et les Zamolxis. Les bouddhistes y trouvaient donc un terrain propre à la semence de leurs idées religieuses. Ils les y jetèrent à pleines mains, en effet, et elles portèrent leurs fruits. De là les idées des Ménès, des Ascagne et des Pharnace dans l'Asie mineure haute et basse. De là, la belle incarnation et la doctrine bienfaisante d'Apollon devenu lumière morale. De là, la grandeur de Jupiter, porté sur l'aigle, dispensateur des lois, océan de sagesse et de justice. Et, dans le système des Ases, quoique nous n'admettions pas l'identité de Bouddha et d'Odin (Wodan), de là le dogme du renouvellement de toutes choses dans un autre monde, et l'immolation volontaire du dieu qui, montant les degrés du bûcher, se perce neuf fois de sa lance, pour que son âme s'exhale au sein d'Alfadour. Aujourd'hui le bouddhisme avec toutes ses branches compte dans le monde, selon Malte-Brun et Graberg 150 millions de partisans, selon Adrien Balbi 170 millions, selon Pinkerton (revu par MM. Walckenaer et Eyriès) 180 millions, enfin selon M. Hassel 315 millions 977 mille. Il est évident pour nous que cette dernière estimation est fausse, plus fausse encore si on la compare avec celle que le même auteur donne pour le christianisme qui avec toutes ses branches, dit-il, ne compte que 232 millions de croyants. L'opinion de MM. Eyriès et Walckenaer (éd. 1827 de Pinkerton) donne au christianisme 55 millions de plus qu'à l'église bouddhique, et se rapproche davantage de la vérité. Nous croyons pourtant que jusqu'à nouvel énoncé le mieux sera de s'en tenir aux chiffres de Balbi, si connu par l'exactitude consciencieuse de ses recherches. Ce savant Italien fixe la quantité des chrétiens à 260 millions; ce qui porte l'excès de l'église chrétienne sur la bandia bouddhique à 90 millions. Le bouddhisme est donc le culte le plus répandu après celui de Jésus-Christ; et il l'est plus que le catholicisme (église latine) dont on ne peut porter le chiffre à plus de 139 millions de membres. Les bouddhistes regardent leur culte comme la religion universelle et affirment qu'indubitablement le monde entier sera un jour converti à leur loi. Ils vont plus loin. Selon une de leurs légendes, le grand-prêtre bouddhiste croyant qu'il n'y avait plus rien à convertir parmi les hommes, résolut un jour de civiliser la grande espèce de singes appelée Iacktcha ou Backtcha, et d'introduire chez eux la religion, les préceptes et les rites sacrés de Bouddha. L'entreprise fut confiée à une mission, sous la di-

rection d'un lama regardé comme une incarnation du saint Khomchim Bodhiçatoa. Elle réussit parfaitement et convertit une prodigieuse quantité de singes (Ext. des liv. mongols par M. Klaproth, t. XIII, 421 des *Ann. des Voy.*).—A présent une question se présente naturellement : le bouddhisme ne forme-t-il qu'une religion une et indivise? M. Klaproth est pour l'affirmative. M. Abel Rémusat au contraire distingue dans ce culte aux immenses ramifications trois branches bien nettement dessinées. La première serait le bouddhisme primitif ou samanéisme (vulgairement chamanisme) professée par les Baouddhas et les Djaïnas du Dékan et de Ceilan. Anciens vichnouvistes, ces peuples adorent Bouddha comme la neuvième incarnation de Vichnou. On présume que la secte bouddhique, qui aujourd'hui encore subsiste dans le Népâl, et dont on doit la connaissance aux investigations de M. Hogdson, se rattache à cette antique division du bouddhisme. En second lieu viendrait le bouddhisme réformé dont l'Hindoustan fut le berceau et qui de là fut importé dans l'Indochine et dans la Chine, dans le Tibet et la Boukharie, dans Ceilan même. De nos jours encore il est en vigueur dans cette île jetée à la pointe de la presqu'île en deçà du Gange, et il y dispute la prééminence au samanéisme simple. Les empires Annamitique et des Birmans, la Chine, la Corée, les Iles Japonaises, le professent encore : la population non lettrée surtout y est très-attachée. Au Japon même où il se divise en quinze sios (espèces de sectes), il est devenu la religion dominante en se mêlant avec le sintoïsme. C'est même une des questions les plus épineuses de la philologie que cette alliance du bouddhisme et du sintoïsme; les prêtres sintoïstes admettent Bouddha et gardent leurs Kamis tout différents des Saints du bouddhisme. Les bouddhistes de cette deuxième section, la plus importante de toutes, n'ont qu'une hiérarchie irrégulière et purement locale. Reste une troisième fraction de la grande église bouddhique. Celle-ci, du nom des lamas ses ministres, s'appelle lamisme ou lamaïsme et quelquefois dalaïlamisme (*Voy.* plus bas). Établie dans le Tibet du 12[e] au 13[e] siècle, elle a été successivement reconnue par toutes les nations mongoles et par les tangouses. La grande métropole du culte est Lahsa, séjour d'un pontife suprême nommé Dalaï-Lama. Ce chef des prêtres et par conséquent de la population est, nous l'avons déjà indiqué, Bouddha dans une de ses modifications théologiques, Bouddha incarné dans la personne de son ministre. Rien n'est plus célèbre en Europe que la vénération des lamistes pour ce représentant humain de leur dieu.

Les Mongols à leur cou portent dans leurs mosquées Du Dalaï-Lama les reliques musquées.

Un point non moins remarquable que ces burlesques démonstrations de respect, c'est la régularité cérémonieuse et savante de la hiérarchie au Tibet, dans la Mongolie et partout où le lamisme est professé. Cette régularité rappelle, d'une manière frappante, l'église romaine. Au-dessous du pontife souverain se retrouvent, dans la religion dont le chef repose sur la natte sacerdotale de Lahsa, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de lamas supérieurs qui se réunissent en conclave pour élire le pontife, et dont les insignes même se rapportent à ceux de nos cardinaux, des couvents de moines et

de religieuses : des prières pour les morts, la confession auriculaire, l'intercession des saints, le jeûne, le baisement des pieds, les litanies, les processions et l'eau lustrale, tels sont les traits caractéristiques des rituels des lamistes. Nul doute que ces ressemblances du cérémonial de l'église romaine et du catholicisme ne soient dues à une influence ancienne du culte de Jésus-Christ. Le christianisme autrefois fut très-répandu dans l'Asie centrale. La secte nestorienne surtout y jeta de puissantes ramifications. Rubruquis (*Voyage*, ch. 21) attribue aux chrétiens nestoriens un évêque siégeant à Séglün en Chine (Zun-Ghoni de Marc-Paul). Les Ouigours, selon Carpin (art. 5, p. 40) et le P. Gaubil (*Obs. mathém.*, I, p. 224 de l'éd. du P. Souciet) étaient des chrétiens entachés de l'erreur de Nestorius. Ces savants se trompaient sans doute. Mais quelle était la cause de leur erreur? Évidemment la similitude frappante du nestorianisme antique et de cette religion moderne qui sous le nom de dalaï-lamisme s'était peu-à-peu substituée à la première, important dans le pays beaucoup de légendes nouvelles, mais gardant toutes les institutions hiérarchiques. Une particularité remarquable, c'est que les Dalaï-Lamas comme les pontifes romains n'ont pas toujours cumulé les pouvoirs spirituel et temporel. Pendant quelque temps ces papes du Tibet ont été soumis à des princes séculiers nommés Tsan-Pa. Ce sont les Éleuths (peuplade kalmouke) qui intervertirent cet ordre de choses, et qui ayant battu le prince séculier transférèrent son pouvoir au Dalaï-Lama. Jusqu'à ces derniers temps ce pontife investi d'un pouvoir souverain nommait le tipa ou régent des affaires temporelles. Mais des différents s'étant élevés au sein des lamas divisés en jaunes et rouges (d'après la couleur des pelleteries dont sont chamarrés leurs habits sacerdotaux), l'empereur de la Chine en profita pour s'immiscer dans la politique intérieure du Tibet. Grâce à son intervention, le lama jaune obtint la prépondérance. Mais en même temps il vit sa souveraineté, de réelle qu'elle avait été, devenir nominale. Depuis 1792, une chaîne de postes militaires chinois occupe le Tibet; et c'est à Péking que l'on nomme, sans même consulter le Dalaï-Lama, le Gioun-Ouan ou prince-gouverneur. Ce nom de Gioun-Ouan nous met sur la voie de l'énigme du prêtre Jean, *il prete Janni*, si célèbre par les narrations des trois grands voyageurs du moyen âge (Carpin, Rubruquis, Marc-Paul). Il est certain aujourd'hui que ce n'est ni en Afrique ni aux Indes qu'il faut chercher ce mystérieux souverain. Tout d'ailleurs dans les récits indique un chef spirituel et temporel à la fois. D'autre part la moins mauvaise des étymologies données de ce nom, celle de Scaliger (*presté-iéghan*, le porteur universel de nouvelles, l'apôtre du monde), n'est nullement satisfaisante. Dès-lors, quoi de plus naturel que de voir dans le Lama-Gioun-Ouan le prêtre Jean? En effet le nom de Dalaï-Lama n'a commencé à être connu en Europe qu'en 1624 par Duhalde (t. IV, p. 176). Malte-Brun incline à croire que le prêtre Jehan ou prêtre Jean ne fut qu'un phénomène momentané, un prêtre nestorien qui aura dû sa grande renommée à la prépondérance que son esprit élevé lui faisait exercer sur les Mongols (*Précis de géog.*, t. III, p. 584 d'éd. 2[e]). Quoi qu'il en soit de ces variantes sur le caractère de ce pontife des anciens jours et sur les différences des grandes sectes même en-

tre elles, la réunion des sectateurs de Bouddha forme, comme nous l'avons donné à deviner, ce que l'on appelle la Bandia (église bouddhique), ainsi nommée de ce que tous manifestent par des salutations (bandana) le respect que leur inspire la vue de ceux qui ont acquis la *connaissance*. La Bandia se divise de plusieurs manières. Tantôt on y voit des Bhikchou (renonçants au mariage) et des Vadjra-Atcharias (à vie séculière). Tantôt on y établit cinq classes, savoir : les Arhan, les Bhikchou, les Chrâvakas, les Tchaitakas, les Vadjra-Atcharias. Les quatre premières semblent des sous-divisions des Bhikchou de la première classification. Les Arhan et les Bhikchou se ressemblent en ce qu'ils se vouent à la contemplation, et n'ont aucun souci des affaires humaines; ils vivent d'aumônes, mais les Arhan plus parfaits ne reçoivent que ce qu'on leur offre; les Bhikchou demandent. Les Chrâvakas lisent les écritures sacrées en présence de nombreux auditeurs et sont soutenus par leurs libéralités. Les Tchaitakas n'ont d'autres sollicitudes mondaines que de se procurer un morceau de toile suffisant pour couvrir leur nudité. Il est essentiel de noter cependant qu'au Népâl tous ces bouddhistes sont mariés. Au Tibet, les Lamas appartiennent à la classe des Arhan; les Bhikchou-Beggars y sont excessivement nombreux. Nous avons vu que la collection sacrée des bouddhistes s'appelle Gandjour. Les Tibétains ont traduit dans leur langue cette bible du bouddhisme, et ont construit des temples uniquement pour renfermer ces saints volumes. Comme, dans la pensée des dévots, il suffit, pour que les prières adressées à la divinité soient efficaces, qu'elles soient mises en mouvement par un moyen quelconque, une manivelle ou la bouche de l'homme, on voit dans les mias (tel est le nom des temples) un grand nombre de cylindres qui tournent continuellement par le moyen d'un moulin à eau. Ils renferment, les uns, des volumes, les autres des feuillets du Gandjour, dont le contenu, ainsi agité, ne peut manquer d'exercer une très-heureuse influence sur le bien-être du genre humain. Dans les grandes solennités on allume un guéridon garni de cent huit lampes qui représentent les cent huit tomes du Gandjour, et qu'on fait tourner dans le même sens que les cylindres. Les chapelets des Gellongs avaient aussi cent huit grains. Aux cent huit épais volumes du Gandjour furent annexés dans la suite, sous le titre de *Iem* (*Iom*), douze tomes de métaphysique destinés, dit-on, aux îles nombreuses de la mer de l'Inde. Comme chaque volume du Gandjour est accompagné d'un volume pareil contenant le commentaire du texte prononcé par la bouche de Chakiamouni, la collection sacrée, augmentée de quatre tomes surnuméraires, forme en tout une encyclopédie religieuse de deux cent trente-deux volumes, qui est intitulée *Dandjour*. Cet immense corps d'ouvrage exige pour son transport plusieurs chameaux. Traduit de l'hindou en mongol par ordre de l'empereur Khianloung, il a été imprimé en deux formats différents. Il faut, pour le vendre, un permis particulier; et le prix d'un exemplaire ne monte pas à moins de mille onces d'argent (soit 6666 fr.).—C'est ici le lieu, non pas de transcrire tout entière, mais de faire saisir de haut et dans son ensemble la suite chronologique de tous les patriarches de la religion de Bouddha. Elle se divise en trois séries, savoir : 1° les patriarches ou *illustres* des Indes,

depuis l'établissement de la religion samanéenne jusqu'à l'émigration des bouddhistes dans les Indes; 2° les maîtres de la doctrine, qui résidèrent à la cour des souverains de la Chine et de la Tatarie; 3° les grands Lamas (Dalaï-Lama) dont l'institution, due à l'influence des sectes chrétiennes, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.— Il nous resterait à parler des insignes des diverses classes de prêtres de Bouddha, des costumes et des ordres monastiques, de la forme générale des idoles, des autels et des temples, enfin de cette foule d'instruments et d'objets relatifs au culte. C'est dans l'ouvrage publié à Londres, par Neumann, sous le titre de *Catéchisme des Samanéens ou Lois et réglements sacerdotaux de Bouddha en Chine*, qu'il faut aller chercher la plupart de ces descriptions qui sont au reste loin d'être complètes. On peut y joindre Pallas *Nachrichte von mongolisch-Volkersch.*, t. II; Bergmann, *Voy. chez les Kalmouks;* Hogdson, etc. Quant aux effigies de Bouddha, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire un mot. Ces effigies sont multipliées presque à l'infini dans les pagodes de l'Inde nord-ouest, dans la Tatarie, dans la Chine, dans tous les pays où ce dieu prophète est l'objet des adorations. Mais en général elles sont peu variées. Un type uniforme préside à ces innombrables figures du sage et du saint par excellence, le symbole de la doctrine et de la sagesse morale. Il est représenté sur une natte (qui figure l'ioni?) les jambes croisées, le buste roide, le cou tendu, la tête haute, dans une attitude impérieuse, il est vrai, mais qui accuse encore plus l'enseignement ou la méditation que la puissance. D'ordinaire il est nu et de couleur noire. Circonstance remarquable, mais commune à un grand nombre de divinités tibétaines, et que l'on ne sait à quelle cause rapporter avec certitude (l'ignorance des artistes ou bien l'intention de faire un dieu hermaphrodite, un Bouddha - Bouddhi?), le sublime contemplateur des choses célestes a une taille, un sein de femme, et cependant ses cheveux courts artistement relevés en boucles et frisés autour de sa tête, ses jambes maigres, ses traits anguleux, annoncent bien le sexe mâle. Quelquefois une boucle ou plutôt une touffe prolongée surmonte toutes les autres, et lui forme une espèce de coiffure; quelquefois c'est un bonnet pyramidal qui s'élève au-dessus de sa chevelure frisée. On voit aussi des ornements massifs surcharger ses oreilles et en alonger le lobe inférieur. Le cordon jaune, phylactère caractéristique des Brahmes, lui tombe souvent de l'épaule gauche. Dans quelques figures un manteau remplace cet insigne ou, si l'on veut, ce talisman sacré. Tantôt sa poitrine, tantôt la paume de ses mains porte soit le carré magique divisé par deux lignes, qui se coupent selon la perpendiculaire en quatre carrés mineurs, soit le pentagone adéquate à trois triangles (songer ici aux étoiles à cinq pointes formées par cinq lignes). Le lingam, l'ioni, le lotos, le croissant de la lune lui sont aussi donnés par les statuaires et les peintres des pagodes. A ces diverses variantes, légères comme on le voit, se réduisent habituellement les libertés des artistes chargés de reproduire l'image du chef du bouddhisme. De temps en temps cependant on en aperçoit de plus importantes. Une figure le représente avec sept têtes, sans doute en qualité de Souria (Soleil). D'autres le montrent allaité par la belle Maïa (Mahamaïa) sa mère, et recevant des offrandes de

fleurs et de fruits. Près de lui folâtrent des groupes d'animaux, allusion évidente à la mansuétude du législateur qui probiba les sacrifices sanglants.

BOUDHA, et non **BOUDDHA**, passe, dans la mythologie sivaïte, pour le génie de la planète de Mercure. Tara, sa mère, était mariée à Vrihaspati, pontife des dieux et vulgairement identifié avec la planète de Jupiter. Mais elle avait été enlevée par Tchandra, le dieu de la lune. Bientôt un combat s'engagea entre Indra (le premier des Vaçous), que Vribaspati avait supplié de venir à son secours, et Tchandra qu'appuyaient les Daitias (Titans hindous) commandés par Soukra, leur pontife. Malgré la puissance de ces belliqueux auxiliaires, Tchandra se vit obligé de céder; et Tara revint du lit de ce dieu lunaire entre les bras de Vrihaspati. Malheureusement elle était enceinte. Mais, chose extraordinaire! d'une part Vribaspati et Tchandra se disputent la paternité de l'enfant qui va ouvrir ses yeux au jour; et de l'autre quand Indra déclare qu'à Tchandra revient de droit le titre de père du fils de Tara, Vrihaspati veut que son épouse, avant de rentrer dans la couche nuptiale, rejette loin d'elle, c'est-à-dire mette au monde avant terme le fruit de l'adultère. Puis, nouvelle contradiction, à peine Boudha est-il né que Vrihaspati, ébloui de la beauté de cet enfant au berceau, se désole de ne point pouvoir s'en dire le père. Cependant il l'élève jusqu'à sa première année, et lui apprend toute la science des dieux. Ensuite Soukra s'empare de cette âme encore molle et tendre, et l'initie à tous les mystères des sciences que possèdent les Daitias. Effrayés des rapides progrès du jeune fils de la Lune et des soins constants auxquels se livre Soukra, les Daitias, dont le pouvoir tient au monopole, et par conséquent au huis-clos de la science magique que l'on enseigne à Boudha, se réunissent pour porter plainte à leur souverain Sounda. Ordre à Soukra de répudier l'enfant. Le pontife, loin d'obtempérer aux volontés du roi des Daitias, projette d'en faire son gendre et son fils adoptif, et le destine à le remplacer un jour comme pontife des Titans des Indes. Ceux-ci accusent leur chef spirituel de folie. Un de ces génies malfaisants abat la tête de Boudha. Soukra, au moyen des formules magiques avec lesquelles il est familier, rappelle bientôt son pupille à la vie. Un autre met en pièces ce nouveau Cadmile, et disperse au loin ses membres en lambeaux, comme les Corybantes dispersent ceux de Bacchus, comme Typhon dissémine les treize fragments du corps d'Osiris; Soukra, qui plus tard imitera Isis, rassemble ces débris et recompose Boudha. Alors les Daitias réunis l'ensevelissent et brûlent son corps; Soukra le ressuscite à l'heure même. Enfin les génies rebelles réduisent ses ossements en une poudre impalpable, et la présentent à Soukra dans un breuvage : Soukra, qui ne s'aperçoit de la trahison que quand il a englouti ainsi le corps de son disciple réduit en atômes, a recours aux plus terribles évocations. D'affreuses tortures en résultent. Boudha ressuscite dans le sein de son maître. Mais comment est-ce qu'il sortira? C'en est fait : Boudha ne peut faire irruption dans le monde extérieur qu'en brisant l'enveloppe qui le contient! s'il naît, Soukra est mort! et Soukra ne veut point mourir. A la vérité il existe des formules capables de rendre les cadavres à la vie; mais Boudha ne les sait pas. Faut-il se décider à les lui apprendre? Soukra ne

sera donc plus le seul être qui puisse se vanter de les connaître! Puis, qui répond que Boudha voudra le ressusciter? Enfin pourtant, vaincu par les instances de sa fille qu'enflamme un vif amour pour Boudha, le pontife prend une résolution généreuse et hardie. Il se déchire le sein, et Boudha s'élance à la vie, puis à l'instant même répétant l'incantation résurrectionnelle dont on vient de l'instruire, il rappelle l'existence fugitive dans le corps de son maître. Victorieux de tant d'épreuves, Boudha, par le conseil de Soukra, retourna dans les Souargas et auprès des dieux qui le reçurent avec enthousiasme. Là, grâce à l'emploi des évocations magiques auxquelles les leçons de Soukra l'avaient initié, il découvrit bientôt le mystère de sa naissance, et sut que sa noblesse était au moins égale à sa beauté. Orgueilleux de tant d'avantages, et tout fier de pouvoir s'intituler fils d'un Kchatriia, puisqu'il était le rejeton du dieu guerrier de la lune, il dédaigna la jeune brahmane fille de Soukra et refusa sa main. Irritée de son ingratitude, l'amante délaissée maudit Boudha, et souhaita l'affaiblissement de sa gloire. Ce vœu fut exaucé, et c'est par suite de cette malédiction que le fils de la Lune ne jouit pas de toute l'illustration que mériteraient ses brillantes qualités, et qu'au lieu d'obtenir de l'universalité des hommes un culte fervent et de profondes adorations, il a tout simplement été chargé de conduire la planète de Mercure et de présider au mercredi, encore ce jour est-il censé néfaste. A son tour Boudha maudit la fille du brahme son instituteur, et lui souhaita d'épouser un Kchatriia. Ainsi tour à tour, dans ce mythe riche en contradictions, la fille du brahme se dégrade en épousant un Kchatriia, le Kchatriia craindrait de se dégrader en acceptant la main de la fille du brahme. La force malveillante de Boudha eut aussi un plein succès; et sa primitive fiancée s'unit à Iaïati, arrière-petit-fils de Pourou, et par conséquent bis-arrière-petit-fils de Boudha. Iaïati passe pour l'aïeul des Kchatriias occidentaux habituellement nommés enfants de la Lune, ou, d'un seul mot en samskrit, Tchandravansi. Boudha ensuite épousa Ila, fille du Menou Vaivaçouata, tige des Souriavansi ou enfants du Soleil, Ila qui, fille d'abord et ensuite garçon, avait repris son sexe primordial en chassant dans la forêt de Gaouri. De cette union naquit Pourou, le chef de cette tribu guerrière de Paouravas qui, du temps d'Alexandre, gouvernait sous le nom collectif de Porus une grande partie de l'Inde occidentale.—Cinq faits saillants dominent dans cette légende. Ce sont 1° la lutte acharnée des Daitias contre le pontife qui instruit son jeune pupille dans la science des incantations; 2° le rôle noble et désintéressé du pontife Soukra qui, loin de voir un ennemi dans tout ce qui n'est pas de la race des Daitias, initie le divin adolescent aux secrets qui font la gloire et la puissance de ses frères; 3° la position de Boudha sur la limite de deux mondes opposés, les dieux (Dévas), les diables (Titanes, Daitias, Teufel), le soleil (déterminé en Vrihaspati) et la lune, position transitionnelle et équivoque, qui plus tard se reflète par l'ambiguïté des deux sexes (*Voy.* Ila; et comparez ici Pourou qui, comme sa mère, est tour-à-tour garçon et fille, homme et femme); 4° les morcellements et la résurrection; 5° enfin, la mutuelle malédiction des amants, et par suite la séparation définitive des deux races, les Tchandravansi qui doivent le jour à la

fille de Soukra, et les Sonriavansi qui naissent d'Ila et de Bondha. Cette ardente passion que suit la haine, ces vœux funestes qui privent Boudha de son culte, la jeune fille de son rang de prêtresse, sont une allégorie de la guerre allumée entre les partisans de Siva et les sectateurs de Bhavani, c'est-à-dire entre les adorateurs du principe mâle de la création et ceux du principe femelle. Quant à la permutation des sexes, elle n'a rien que de concevable, d'abord à cause de la fréquence des révolutions religieuses, qui tour à tour reconnaissent le Lingam, puis l'Ioni pour suprême principe, et ensuite à cause de cette incertitude perpétuelle des peuples sur le sexe qu'ils devaient donner aux astres. Tchandra est mâle, mais comme Ila qu'il a imité dans sa maladresse ou sa témérité, il a été changé en femme par Siva. Même particularité sur le soleil. Les dieux Pharnace et Lunus de l'Asie arménienne et paphlagonienne sont de même des principes lunaires et mâles, placés par les peuples à la tête des principes cosmogoniques. Ce même principe fut nommé Ménès, Mond, Monat, en Germanie (comparez le Μὴν grec), Ascanios en Phrygie. Ces imitations ne sont pas les seules. Certes Prométhée communiquant le feu aux hommes, Prométhée, dans la Titanomachie, quittant avec Thémis le parti des Titans ses frères pour passer du côté des Cronides, est bien Sonkra, instituteur de Bondha et déserteur de la cause des Daitias, qui ne cessent de tendre des embûches au fils de Tchandra et de Vrihaspati. Boudha sera un jour le pontife suprême et le chef des Daitias; Jupiter remplacera Titan et ses fils dans l'empire du ciel; le trône passera ainsi de la branche aînée à la branche cadette. Boudha est successivement décapité, coupé en morceaux, enseveli, brûlé, réduit en poudre impalpable, avalé; et il ressuscite : Jupiter a eu les nerfs coupés par la harpé des Titans, et il a été déposé dans la grotte Corycienne sous la garde de Typhon; Mercure lui rend la vie. D'autres mutilations, d'autres résurrections et rajeunissements bien plus célèbres ont été composés sous l'influence de la légende hindoue. Absyrte semé en lambeaux sur la route d'Éete, Pélias victime d'une horrible trahison sont autant de Bondhas malheureux. Jason, que l'ardente Médée son amante jette, pour le régénérer, dans la magique chaudière, Éson à qui elle rend le même service, Cadmile sans cesse immolé pour renaître, Dionyse qui mouille de son sang la ciste sacrée, Osiris, Adonis, Atys, le Phénix peut-être, sont des Boudhas que couronne le succès. La chaudière rénovatrice, figure de l'Argha, de l'Ioni, du grand Utérus dans lequel la nature élabore et compose de mille parties différentes les êtres qui semblent y prendre naissance, cette Kalaça hindoue (car tel est le nom que la langue samskrite donne à la marmite sacrée, et elle se nomme en allemand *kessel*) est la chaudière de la bretonne Cériduen. On sait que celle-ci a été le type de toutes les autres chaudières magiques, instrument essentiel de tout ce qui fait de la sorcellerie. Comparez K.-Ottfried Müller, *Orkhomenos u. die Minyer*. Ce savant mythologue, qui voit dans le sacrifice d'Athamas et dans la fuite insensée des enfants de sa race un type de la plus haute importance diversement modifié par les nations, nous montre les Dévas et Daitias de la fable indienne précipitant le vieil univers dans la Kalaça pour qu'il s'y régénère sous une forme nouvelle, et y produise la bois-

son d'immortalité. Comp. AMBROSIE, p. 170 et 171.—*N. B.* Le Boudha, dont nous venons de retracer l'histoire et le caractère d'après les Pouranas, est tout siraïte. On lui oppose un autre Boudha qui n'a, dit-on, de rapport avec lui que par son identification à la planète de Mercure. Ce dernier se trouve nommé dans les Védas, et il est invoqué par les Brahmaïstes. Malgré cela peut-être, la différence des deux personnages semblera équivoque à quelques lecteurs. Autant la légende du douteux enfant de Tchandra et de Vrihaspati est riche, variée, brillante de destructions créatrices, autant celle du Boudha planète du cycle brahmaïste est vide et nue ; mais est-ce une raison de dire que la biographie fantastique et la maigre exposition ne roulent pas sur la même idée? Ce dieu que la collection védaïque, dans sa majesté lyrique, épique et métaphysique, se borne à nommer, les Pouranas aux couleurs dramatiques et vives le suivent dans toutes les phases de sa vie : il y a plus, ils ajoutent, ils brodent à plaisir, ils inventent des généalogies, ils multiplient l'allégorie et le symbole. K. Ritter a été plus loin encore que nous, et confondant Boudha planète avec le Bouddha incarnation de Vichnou, il en a tiré de hardies, mais très-douteuses inductions sur l'existence d'un bouddhisme primitif plus ancien que tous les autres cultes de l'Inde. Ici comp. l'art. BOUDDHA.

BOUDS ou BOUDDHS, dieux, génies, etc., introduits au Japon par le culte de Bouddha, sont nommés plus communément Fotoques (*N. B.* Foé et Bouddha ne sont que le même nom).

BOUG ou BOG, est l'Être-suprême dans la religion des vieux Slaves. Ce nom signifie Dieu. Comme la race slavone était dualiste, elle distingue les deux principes par les noms de Bielbog (Dieu blanc ou Bon principe) et Tchernibog (Dieu noir ou principe du mal) : Tchernibog se nomme aussi Tchart. Quant à Bielbog, autrement Ioutribog (ou dieu du matin), primitivement on lui attribuait la création et l'entretien du monde. Mais plus tard on trouva sans doute que les détails minutieux de cette vaste administration étaient au-dessous de lui ; et on réduisit ses fonctions au gouvernement des choses célestes. Nous ne savons ni si Bog et Bielbog constituent deux personnes divines essentiellement différentes (comme en Perse, Zervane Akérène et Ormuzd), ni si Bog ou Bielbog se confondent avec Sivantevit (la sainte lumière).—Le Boug qui prend sa source en Podolie et qui se jette dans le Dniepr, après un cours de 135 lieues, était aussi un dieu pour les Slavons. Le Dniepr, la Volkova, bien d'autres rivières de ces vastes contrées septentrionales ont eu le même honneur. Cette vénération des fleuves rappelle les hommages rendus à Noutephen (le Nil), à Parvati-Ganga, aux dieux-fleuves de la Grèce, Alphée, Achéloüs, Achéron, etc. L'eau, chez les Slaves fut-elle donc le dieu primitif, le dieu des dieux ? Ce problème est encore incertain. Dans tous les cas, il est bien évident que ce n'est pas l'être suprême qui a tiré son nom du fleuve, mais bien le fleuve qui a emprunté le sien au dieu.

BOUII (que les Allemands écrivent BUGI) ou BOUN, le mauvais principe chez les Toungouses, passe pour le plus puissant des dieux après Boa. Il commande à tous les êtres animés ou inanimés qui sont susceptibles de nuire. Heureusement, les Chamans ou Prêtres ont beaucoup de pouvoir sur lui ; et moyennant des prières, des sacrifices, et surtout des

présents, un Toungouse est à peu près sûr de fléchir le courroux de cet Ahrimân septentrional.

BOULJANE, Buljanus, idole adorée chez les Nannètes (département de la Loire-Inférieure) et probablement dans l'Armorique tout entière, dont les habitants allaient trois fois par an à Nannètes (Nantes) pour rendre hommage au dieu. Ce culte se maintint dans les Gaules jusqu'à Constantin, qui fit détruire le temple et l'idole. Les modernes ont décomposé le nom de Buljanus en Baal et Jauns.

BOULLIKAI, dieu khamtchadale, mieux Billoukai, Billoutchet ou Piliatchoutchi (*Voy.* ce nom).

BOUMI ou BOUMIDÉVI, la terre, dans la mythologie hindoue.

BOUNSIO, héroïne japonaise, avait pour père un homme riche qui habitait les bords du fleuve Riou-Sa-Gava. Elle épousa Simmios-Daï-Mio-Sin. Mais ne pouvant avoir d'enfants elle s'adressa aux Kamis. Ceux-ci la rendirent enceinte, et elle pondit cinq cents œufs. Epouvantée de l'événement, et craignant de voir des bêtes farouches ou dangereuses sortir de ces œufs, Bounsio les renferma dans un coffret, sur lequel elle inscrivit les mots Fo-Cia-Rou, et qu'elle jeta dans les eaux du Riou-Sa-Gava. Le coffret toujours flottant arriva dans des parages extrêmement éloignés, où un vieux pêcheur le recueillit, l'ouvrit et en porta le contenu chez lui. Sa femme pensa que les œufs ne valaient rien, puisqu'on les avait jetés à la mer, et lui donna le conseil de les reporter où il les avait pris. Le mari s'y opposa; et enfin tous deux d'accord ils exposèrent, selon le procédé oriental, les cinq cents œufs à la chaleur du four, puis se mirent à les casser. Quelle fut leur surprise de voir sortir de chaque œuf, dont ils brisaient la coquille, un enfant (d'autres disent six)! Mais la pauvreté des deux époux les mettait presque dans l'impossibilité d'élever une si nombreuse famille (500 ou 3000; on la réduit aussi à cinquante enfants). Des feuilles d'armoise et du riz suffirent d'abord aux besoins des jeunes créatures. Bientôt ces moyens de subsistance devinrent trop faibles : les cinq cents jeunes gens se mirent à voler. Un jour ils firent remonter dans cette vue le fleuve à leurs parents adoptifs, afin d'aller piller la maison d'un homme extrêmement riche. Ils arrivent, ils frappent. On leur demande leur nom. Ils répondent qu'ils n'en ont pas, qu'ils ne connaissent ni père ni mère, qu'ils sont nés de cinq cents œufs renfermés dans un coffret que l'on avait abandonné aux flots. — Et ce coffret portait-il une inscription? — Oui! on lisait dessus, Fo-Cia-Rou. Eh bien! s'écrie la maîtresse de la maison, vous êtes mes fils. Elle les reconnaît publiquement à l'instant même, et elle signale cette reconnaissance inespérée par un banquet magnifique, dans lequel elle boit en l'honneur de chacun de ses enfants le breuvage Sokana avec une fleur de pêcher. Dans la suite Bounsio et ses cinq cents fils furent admis au nombre des Kamis. On lui donna alors le nom de Bensaïten. Elle préside à la richesse, et selon la conjecture de quelques mythologues, à la population, élément principal de la richesse d'une nation industrieuse et maîtresse d'un vaste sol. On célèbre en son honneur la deuxième des cinq grandes fêtes japonaises, la Sangouats-Sauits ou fêtes des pêches. Cette solennité qui a lieu le 3 du troisième mois de l'année japonaise, est principalement la fête des jeunes filles. On leur donne un festin, ou plutôt ce

sont elles (et quand elles sont trop jeunes encore, leurs parents en leur nom) qui donnent un festin aux amis de la maison. Une salle est remplie de jouets d'enfants et principalement de fort belles poupées qui représentent la cour du Daïri : devant l'image de chaque personne absente est une petite table converte de riz et de fout-kon-mo-tsi (gâteaux d'armoise). Chacun se fait un devoir, comme en Europe au jour de l'an, de rendre visite à ses parents, à ses amis, à ses supérieurs, et l'on fait des parties de promenade sous des allées de pruniers, de cerisiers et d'abricotiers en fleur. — Le coffret aux cinq cents œufs rappelle d'une manière frappante et tous les coffres grecs, égyptiens, syriaques qui renferment des enfants, des cadavres, des phalles, etc., etc., et l'Argha hindou, dépositaire des germes de la création, et l'œuf du monde des écoles organiques, et Brahmanda et Bhavani, laissant au milieu de ses bonds échapper de son sein les trois œufs qui seront un jour la Trimourti.

BOURBOR, épithète d'Odin, fils de Bor (*Myth. scand.*).

BOURE, l'homme prototype de la mythologie scandinave, naquit des rochers de glace qui commençaient à se fondre et que léchait la vache Audoumbla. On peut voir à cet article comment naquit Boure. Il eut pour fils Bore, que vulgairement on regarde comme le premier homme, et qui donna naissance aux trois dieux Odin, Vilé et Vé.

BOURI, radjah de la race des enfants de la Lune, fils de Somadatta et père de Siraven et de Salouven (*Myth. hindoue*).

BOURKHANS, dieux des Kalmouks et des Bourettes, sont extrêmement nombreux. Les principaux sont: Tingri Bourkhan, le créateur suprême, puis Chakiamonni (le Bouddha par excellence), Abida ou Abidaba, Erlik-Khan, Ourdara et Oltaugatouçoua. Les Bourkhans se divisent en deux classes, les bons et les méchants. Les premiers sont représentés avec la face aimable et riante, les autres avec des formes monstrueuses, une bouche horrible, des yeux hideux ou menaçants. Presque tous sont assis sur des nattes, surtout les Bourkhans bienfaisants, et portent, d'une main un sceptre, de l'autre une cloche. Les idoles sont ordinairement de cuivre creux fondu et fortement doré au feu. Elles ont de quatre à seize pieds de haut. Les piédestaux creux sur lesquels elles sont posées contiennent chacun un petit cylindre fait avec les cendres des saints, dans le corps desquels a passé le Bourkhan que l'on adore, ou du moins une petite inscription tibétaine ou tangute; mais jamais on ne doit porter ses mains soit sur ce cylindre soit sur cette inscription. Un plan de cuivre luté avec soin ferme le piédestal. S'il arrive par hasard que ce plan ait été levé, les Kalmouks ne regardent plus ce réceptacle des cendres saintes comme saint et pur, et ils refusent de l'acheter. C'est un excellent moyen d'empêcher les fidèles de vérifier ce qu'on leur vend. Il y a aussi des images peintes ou dessinées, soit sur du papier de Chine, soit sur de petits morceaux d'étoffe. Quelques-unes sont d'une grande finesse de dessin. Toutes ces effigies sacrées reposent tantôt dans de petites boîtes de cuivre, tantôt dans des pyramides construites à cet effet.

BOUROUVEN, autrement POROURVEN ou POUROU, premier radjah de la race des enfants de la Lune (*Voy.* Pourou).

BOUTO (en latin Buto, en grec Βουτώ, g.-όος-οῦς), divinité égyptienne du premier rang, était antérieure et supérieure même aux trois Khaméphis (Knef, Fta, Fré), dont la réunion forme la Trinité, et par conséquent se trouve comprise dans l'hermaphrodite irrévélé, que l'intelligence a peine à concevoir, et dont les langues ne savent comment exprimer le nom. De quelque manière que l'homme conçoive la formation de l'univers, il conçoit qu'avant le temps l'éternité fut; qu'avant le commencement de l'organisation actuelle des êtres, ou même avant les mille organisations possibles qui précédèrent celle-ci, préexistait un être immense, nécessaire, sans commencement et sans limites, un et tout (τὸ ἓν καὶ τὸ πᾶν). Que la nature de cet être soit une ou multiple, matérielle ou bien spirituelle, voilà sur quoi les raisonneurs, les métaphysiciens, les corps religieux et le vulgaire ne s'accordent pas. Les uns ont assuré que l'Être nécessaire est tout intelligence, et a tiré le monde du néant. Les autres ont dit : l'Être nécessaire est tout matière, et la matière prend nécessairement et aveuglément, sans qu'intelligences, génies, démons ou dieux s'en mêlent, des milliers de formes, dont la millionième, peut-être, est maintenant sous nos yeux. Enfin, un tiers parti a proclamé la co-existence, la co-éternité de l'intelligence et de la matière. Mais dans cette hypothèse même il peut arriver que l'on fasse prédominer ou l'un ou l'autre des deux principes : tel subordonne, en quelque sorte, la matière à l'intelligence; tel absorbe presque l'intelligence dans la matière. Ajoutons qu'admise la matière comme préexistante à l'arrangement du monde et co-existante à l'éternel architecte, rien ne dit encore quelle est la nature de cette matière primitive. Les uns nommèrent le feu; et à ce mot mille contradicteurs, simplement pour nier ce rôle élevé du feu, et par un vague souvenir de ce que l'un appelle le néant, appelèrent le premier principe nuit, ténèbres. D'autres assignèrent la préexistence à l'eau, et proclamèrent le principe qui a couru sous le nom de Thalès Ἄριστον μὲν ὕδωρ. Les fluides aériformes, une espèce d'air épais, nébuleux, saturé d'humidité, et près de laisser échapper vers un centre de gravité des torrents liquides, eurent aussi des partisans; enfin, les syncrétistes et les éclectiques, qui jamais ne tardent à paraître là où il y a divergence, réunirent les deux extrêmes, le sec et l'humide, le feu et l'eau, ou (avec une variante légère, selon les uns, très-grave, suivant les autres), la terre et l'eau, le limon primordial, pâte primitive des êtres. Cette énumération, que quelques-uns de nos lecteurs, peut-être, ont pris pour un hors-d'œuvre, est justement l'histoire des variations auxquelles l'être éternel, en tant que matière, semble avoir donné lieu en Égypte. Probablement la caste sacrée de l'Égypte ne fut pas d'abord profonde métaphysicienne : le culte des astres, des planètes, et tout au plus de quelques agents terrestres ou météorologiques, dut être le début des laïques, ses disciples dans la carrière de la religion. Les idées ne se généralisèrent, et ne commencèrent à prendre l'essor dans le vague du transcendantalisme, que beaucoup plus tard. C'est alors que de la contemplation affectueuse des astres et des planètes, on put arriver à l'idée du soleil, seigneur suprême des cieux, protecteur suprême des pieux Égyptiens, architecte

suprême du monde visible; puis, plus tard, à celle d'un dieu antérieur au soleil, d'un dieu-lumière et feu par excellence; et, antérieurement à toute réalisation lumineuse dans les astres, à un dieu plus saint et plus haut encore, dont la seule volonté avait donné l'existence au dieu-lumière. On eut ainsi trois Démiurges ou créateurs, subordonnés les uns aux autres en ce sens, que le second est un développement, une détermination du premier, et que le troisième est une détermination du second (*Voy.* Piromi). Mais une fois parvenu là, il fut impossible de ne pas se demander : «Qu'y avait-il avant les Démiurges?» et de ne pas répondre : « le même dieu, mais inerte et enseveli en lui-même, le même dieu, non Démiurge.» Dès-lors, au-dessus des trois Démiurges ou Khaméphis, membres de la Trinité, et révélations de plus en plus spécialisées de l'Être éternel, apparut, dans le vague, cet être éternel lui-même, comme irrévélé et immobile. Tant que l'analyse ne s'applique point à ce grand être, on le voit comme un tout, n'importe le nom sous lequel on le désigne (Piromi? Irmou? Icton?). Dès qu'elle y fixe son regard, elle le décompose et le scinde, d'abord en intelligence et puissance, mais nous n'examinons point ici ce point de vue, puis en puissance et matière. Nommons Piromi la puissance; qu'est-ce que la matière? On la considéra d'abord comme Nuit, nuit primordiale, de laquelle devaient un jour sortir les êtres. En un sens, cette Nuit n'est autre chose que le néant. Ce n'est pas toujours, comme on se l'imagine, Dieu couvert de ténèbres, par cela même qu'il ne se révèle pas; c'est aussi la négation positive de toute existence. Et ici se découvre un fait majeur, c'est que les ténèbres irrévélées de Damascius, le célèbre σκότος ἄγνωστον, n'est nullement identique à Bouto. Le Scotos-Agnôston, c'est le mystérieux et invisible prédécesseur des Démiurges, qui nous apparaît, dans un vague ténébreux et tout d'un bloc, au-dessus et au-delà de la Trinité khaméphioïde. La nuit primordiale, Bouto, ne commence à être comptée sur la liste des dieux que quand le bloc Scotos-Agnôston se scinde en deux, de façon ou d'autre. Du néant, Bouto ne tarde point à passer à l'être, et elle devient l'Eau ou l'Humidité primitive : en ce sens quel nom porta-t-elle? c'est ce que nous ignorons. Enfin, on la trouve désignée chez les écrivains des siècles postérieurs par plusieurs périphrases qui indiquent encore, avec plus de précision, la matière. Ce sont, 1° le Sable et l'Eau, ou, en renversant les mots, l'Eau et le Sable (Damascius, *des Princip.*, dans les *Anecdot. græc.* de Wolf, III, § XIII, p. 2, etc.). 2° Un limon (le limon du Nil? demande Creuzer), ἰλύν τινα (*Voy.* Simplicius, *sur la phys. d'Aristote,* p. 50). 3° La matière, mot à mot la forêt (ὕλην : le même). C'est surtout dans cette seconde hypothèse (Bouto-Matière) que les épithètes majestueuses et graves sont prodiguées à la déesse. Tantôt prise comme la Passiveté fécondable ou fécondée; tantôt décorée par ses adorateurs du rôle même de Fécondatrice, elle est nommée la Nourrice des êtres, la Génératrice du soleil, l'Eau Mère de tout (ὑγρότης παμμήτωρ), la Grande-Mère (T'ar-Môuth) et ce nom, que d'autres hautes déesses partagent avec elle, lui appartient exclusivement et la caractérise : elle est la mère des mères, et Neith, Athor, Pooh, Isis, souvent réabsorbées en elle, apparaissent inférieures dès

qu'elles s'en séparent. Les deux premières, et surtout Athor, sont souvent prises pour l'Eau primitive. Mais il est certain que dans ce cas on ne doit pas prendre le mot *primitive* dans toute sa latitude, et que d'ailleurs les deux déesses ne sont alors que des personnalisations de Bouto, comme Knef et Fta des déterminations de Piromi.—Cette ressemblance des deux déesses, et plus spécialement d'Athor avec Bouto, a fait souvent regarder les deux premières comme divinités suprêmes. Ainsi, par exemple, dans Gorres, qui met à la tête des dieux Knef, comme premier hermaphrodite, Neith, fille-épouse de ce Khaméphis, figure à la tête des déesses; et dans Creuzer, qui place avant les trois androgynes ou couples démiurges, un couple plus élevé, la déesse-nuit, déesse-matière, déesse-grande-mère, est Athor.—Du reste, comme toutes les divinités du premier ordre ne sont qu'un seul et même dieu, s'émanant sous des formes diverses, se spécialisant en personnes diverses, Bouto est Athor, Athor est Bouto, comme Knef est Fta, comme Fta est Knef, comme Amoun est Piromi, comme Piromi est Amoun. Mais alors, que l'on admette une Bouto inférieure, qui sera la même qu'Athor, et une Athor supérieure, une espèce d'Athor Trismégiste, qui sera Bouto. Que de plus, on se pénètre bien de la nécessité de distinguer momentanément les fonctions et les positions, partant les personnes divines, quitte à faire, plus tard, converger ces personnes dans un même centre. A la puissance éthérée ou ignée (Fta, Héphestc, Vulcain, etc.), déjà si déterminée, que doit-on opposer? l'eau déterminée, l'eau marine ou fluviatile, déjà réunie en masses liquides ou coulant dans le lit qui l'encaisse. Mais l'eau primordiale, mêlée encore à la terre, et formant avec elle ce mélange, cet ἰλύν τινα indéfinissable de Damascius, mêlée aux germes encore rudes du feu, et suspendue en nuages épais au milieu des fluides aériformes, cette eau primordiale date de quelques milliers de siècles, de cycles de siècles plus loin; elle est antérieure même à la plus grossière ébauche de l'organisation; elle se confond avec la nuit et échappe aux yeux, refoulée au-delà du temps, pour se perdre dans l'abîme de l'éternité. Nourrice des dieux et nourrice ténébreuse, Bouto, en tombant de la haute antiquité dans l'histoire légendaire, devient la nourrice d'Haroéri. Tandis que Typhon multiplie les complots contre le bienfaisant Osiris, le tue, le mutile, profane sa tombe, et persécute sa famille, Isis confie son jeune fils à Bouto; et l'antique déesse le cache et le nourrit dans une île flottante, auprès de la ville égyptienne qui porte son nom. Ainsi, tous les caractères de la grande divinité procosmogonique se retrouvent ici, les eaux, une retraite profonde, et des soins nourriciers. Le rôle important que joue l'eau dans toute cette cosmogonie, se reflète dans trois détails du culte égyptien : 1° la fréquence des barques, comme chars ou trônes des dieux (*Voy.* AMOUN et nos réflexions sur la Bari sacrée); 2° le culte voué au lotos, emblème perpétuel de fécondité, de maternité, de salubrité, de repos et de bonheur; 3° (mais ici un dieu mâle, Knef, pris pour le Nil, Knouphis Nilus, comme on le dit vulgairement, ou Noute-Phen, forme la transition) la multitude des canopes et vases sacrés, tantôt posés dans les temples ou sur les monuments, tantôt placés aux mains des déités de tous les ordres,

tant au ciel que sur la terre, et dans les sombres régions de l'Amenti. Nous verrons les eaux primordiales jouer un rôle non moins important aux Indes; et le symbolique lotos, qu'il faut se garder de croire originaire de l'Égypte, ne manquera dans aucune de ces conceptions cosmiques. Ainsi, l'hermaphrodite Hara-Gauri ou Arddhanara-Içouara, union mystique de Siva-Mahadéva et de Parvati-Bhavani, s'élève assis sur un nélomba épanoui au sommet du Kailaça; ailleurs, le brillant Narâïana (*celui qui se meut sur les eaux*, ὁ ἐφ' ὕδατι κινούμενος) flotte moelleusement sur la feuille du vata ou açouatha (grand figuier des Indes), en attendant que Brahmâ le Démiurge sorte de son nombril; plus loin, Maïa, antérieure à toutes les formes des mondes, Maïa, mère des trois personnes de la Trimourti, comme Bouto des trois Khaméphis, Maïa, identique à Sacti et matière première de toutes choses, laisse écouler de son sein la mer de lait en deux ruisseaux. L'inépuisable Ganga, Bhavani-Ganga au cours éternel, continuera, dans une sphère inférieure, cette magnifique série de tableaux. Dans la Phénicie et la Chaldée, nous verrons aussi des mythes d'un haut sens cosmogonique nous rappeler la création par les eaux. Le mystérieux, et en apparence multiple Oannès, puis toute la série des dieux-poissons, Dagon, Addirdaga, unissent l'Inde à l'Egypte, et démontrent qu'une pensée fondamentale, unique, a présidé à la composition de toute cette doctrine religieuse. La déesse Baaut ou Môt offrira une ressemblance encore plus frappante avec Bouto-T'ar-Môouth, quoique ici l'élément humide n'occupe plus autant de place. En Grèce, sans parler d'Amphitrite et de l'attrayante Anadyomène, qui sont des traductions d'Athor, ou du moins de quelque incarnation inférieure de Bouto, Latone, amante du dieu suprême (Jupiter identifié avec Amoun, et par suite avec le dieu prokhaméphis), mère du Soleil (Fré, Hélios, Apollon, Osiris, Haroéri, tous ces noms ne sont qu'un), en rapport avec Poubasti, la sœur d'Haroéri (les Grecs ont identifié Poubasti à Diane), Latone, avec sa flottante Délos, nous présente les traits épars de la grande Bouto, et nous reporte aux légendes hydrocosmogoniques de l'Égypte. Aussi les Grecs n'ont-ils pas manqué de voir Latone dans Bouto, et ont-ils substitué aux noms des villes où l'on adorait la Grande-Mère par excellence, celui de Létopolis ou Latopolis (Λητώ, doriq. Λατώ, signifiant Latone). Comme Nuit, Bouto avait près d'elle, dans ses temples, la mygale ou musaraigne, qui, comme la taupe, était censée aveugle, parce que ses yeux, très-petits, sont presque entièrement cachés par les replis de la peau (Plutarq., *Quest. de Tab.*, IV, 5 : comp. Hérodote, liv. II, 67). L'ichneumon aussi lui était consacré, ainsi qu'à Hercule. *Voyez* dans la *Desc. de l'Égypte*, *Antiq.*, Pl., IV, pl. 58, 41, une médaille de Létopolis, qui représente ce quadrupède ami des eaux et, selon la tradition vulgaire, ennemi du crocodile. Une autre planche (t. III, pl. 14, 2) nous montrerait (selon M. Guigniant) Bouto coiffée de la partie inférieure du pchent, embrassant Osiris. Cette planche est la copie d'un bas-relief de Louksor. Trois villes ont porté le nom de cette déesse. La première, située dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, est cette fameuse Latopolis, déjà mentionnée par nous. Les indigènes l'appelaient, et on la

nomme encore de nos jours, Esneh. Ses magnifiques ruines ont attiré l'admiration de tous les voyageurs. Le premier volume des planches de la *Descript. de l'Égypte* est consacré presque tout entier à les reproduire. Vingt-quatre colonnes d'un temple gigantesque, où l'on adorait Amoun à la tête de bélier, subsistent encore, chargées de bas-reliefs et d'hiéroglyphes : à peu de distance au nord s'élevait un temple plus petit, aujourd'hui en ruines. Ce dernier, peut-être, était consacré exclusivement à Bouto. Dans l'un et dans l'autre était un zodiaque rectangulaire; mais tous deux se ressemblent exactement. Les deux autres villes de Bouto appartenaient à l'Égypte inférieure. L'une, dite Latone (en grec Λητοῦς, g. de Λητώ, et par conséquent, en lettres latines, Letus), était à l'ouest du Delta, et était la capitale d'un district, ou, si l'on veut, d'un nome appelé Latopolite. C'est aujourd'hui un bourg sans importance (Errahoué). L'autre garda toujours son nom de Bouto, que seulement les Grecs mirent au génitif (Βουτοῦς, en lettres latines *Butus*). Elle était dans le grand Delta, à peu de distance de la mer, sur la rive méridionale du lac Bouto (aujourd'hui Bourlos), où les traditions plaçaient la retraite et l'éducation furtive d'Haroéri. La déesse y avait un temple très-vaste, où les pèlerins venaient de toutes parts la consulter sur l'avenir. On y remarquait une chapelle dont chaque pan de muraille (haut de quarante coudées!) était d'un seul bloc de pierre, ainsi que la voûte. Trois autels s'élevaient en l'honneur de Bouto, d'Haroéri et de Poubasti. On venait y donner la sépulture aux musaraignes que l'on trouvait mortes en son chemin, et qui, comme il a été dit plus haut, étaient consacrées à la ténébreuse déesse. — La partie du pchent, ci-dessus indiquée comme coiffure de Bouto, convient à merveille à cette patrone des régions deltaïques, vu que la moitié inférieure de cet insigne divin était l'emblème de la domination sur la région inférieure et du monde et de l'Égypte, en d'autres termes, sur l'Amenti, séjour de la Nuit, et sur les plaines du Delta. Comp. BOUDDHA, NUIT, PÔ.

BOUTRAVÉNEN, radjah hindou de la race des fils de la Lune, de la branche de Iadaver, était fils de Soumakrunauta, et fut père de Dourvatrha.

BRAHM, qu'on nomme aussi PARABRAHMA ou BHAGAVAN, l'être suprême, l'éternel, l'illimité, l'irrévélé, l'absolu dans l'idée des Hindous, existe seul. Tad (IL) est son nom. Il est tuat; tout est lui, et rien n'est que lui. (Comp. ici les passages des Védas cités par Creuzer, p. 152 de la traduct. franç.). La vie des hommes, leurs mouvements, leur être sont lui, et en conséquence ne sont pas. Car, dès qu'on parle d'autre chose que de *lui*, c'est qu'on a distingué quelque chose en *lui*. Or cette distinction est vaine. Il n'existait qu'un grand tout, ἓν πᾶν. Seul, ce tout a de la réalité; ses parties n'en ont pas. — Mais, dit-on, on les distingue. — Oui, mais c'est illusion ou, pour employer les termes sacramentels de la théologie hindoue, c'est Maïa. Distinction, dualité, aperception, apparence, monde, dieux, hommes, êtres mortels ou immortels, voilà dans quel ordre se suivent ce que nous prenons pour des faits : mais sont-ce des faits? non, ce sont des vues, des visions; c'est Maïa. —Ceci posé, Brahm se scinde ustensiblement; et pour nos faibles yeux (soit physiquement, soit intellectuellement),

en une quantité innombrable de formes, de rôles, de groupes. Voici les deux principaux : 1° une trinité, en samskrit Trimourti. Elle se compose de trois principes, le créateur, le conservateur, le modificateur (vulgairement destructeur). Ces trois principes se nomment Brahmâ, Vichnou, Siva. 2° Une dualité, la substance plus ou moins adéquate à la puissance mâle, la Force inhérente à la substance, la Force qui tantôt se distingue d'elle, tantôt ne s'en distingue pas; la Force, grâce à laquelle la substance est et peut varier les apparences de l'être, la Force qui est plus ou moins identifiable à la puissance femelle. Cette Force prend des noms divers, selon la face sous laquelle on l'envisage. En tant qu'énergie, on la nomme Sacti; en tant que simple aperception et par conséquent illusion, elle devient Maïa; en tant que mère des individualisations, c'est Matri; enfin en tant qu'être femelle par excellence, c'est elle (Sonacba). Brahm et Brahm-Maïa ne sont donc que le même être quoique considéré différemment. Il en résulte que chacun des trois dieux de la Trimourti, hermaphrodite et indistinct, comme l'unité suprême, peut de même se scinder en deux sous-rôles, en deux sexes. Chaque membre de la Triade sacrée a sa Sacti : du sein de Brahmâ s'élance soudain Saraçouati; du sein de Vichnou, Lakchmi; du sein de Siva, Bhavani. Maïa alors, pour s'en distinguer, se qualifie de Paraçacti ou grande Sacti. Allons plus loin : 1° la Trinité, soit mâle, soit femelle, indiquée ci-dessous n'est rien encore. Elle se reflète dans vingt autres, tant réelles ou substantielles qu'idéales ou métaphysiques ou abstraites ou inanimées. Telles sont : Mana, Ahankara, Mahanatma (*Voy.* BRAHMA) ou Mahanatma-Ahankara-Mana; Hiraniagharba, Pradjapati, Prana; Brahmâ-Indra, Varouna, Iama; le soleil, l'air, le feu; le soleil, la lune, la terre; la terre, l'eau, le feu; l'or, l'argent, les diamants; le noir, le bleu, le rouge, emblèmes des trois qualités; les trois Kalas (temps qui se subdivisent en deux saisons); les trois grandes régions de la géographie mystique, Souargas, Patalas et au milieu Bhouloka ou Mrilloka; les trois notes modèles Graha, Niaça, Ansa; les trois angles du triangle par qui se formule l'Ioni; les trois écorces du lingam ou arbre du vie. Brahmâ est l'écorce extérieure, Vichnou celle du milieu, Siva la dernière : au milieu reste la tige nue que d'ordinaire on suppose sous la garde de Siva, mais qui, à bien examiner l'esprit des livres hindous, dut être Brahm même aux yeux d'une foule de dévots. De dix manières différentes on peut toujours ramener soit la trinité, soit la dualité des hiérarchies hindoues à une suprême et centrale unité. « Jusque dans ses émanations dernières, dit Creuzer (trad. par Guigniaut, I, 157), cette double trinité témoigne de sa haute origine qui est l'unité, considérée en elle-même dans sa première émanation, dans la dualité des sexes partout reproduite. Ses pouvoirs, ses facultés ses opérations, bien que distinctes, se croisent, se combinent, se permutent entre eux de mille manières. Ce sont les trois couleurs d'un même rayon, les trois rameaux d'une même tige, les trois formes d'un même principe; car cette définition des mots en dirait assez quand même les représentations symboliques ne viendraient pas en foule à l'appui. *Tres sunt et hi tres unus sunt.* Toutes les divinités mâles rentrent les unes dans les autres. De là leurs alliances mystiques; de là les attri-

» buts et les noms qu'elles échangent » mutuellement. Les divinités femelles en font autant. Les premières » semblent se concentrer toutes en » Siva.... Les secondes en Parvati-Bhavani.... Siva et Bhavani se réunissent à leur tour dans l'hermaphrodite Arddhanari, qui lui-même » a son type dans Brahm-Maïa : et » ainsi tout se ramène à l'unité où » réside la dualité première, source » et principe de toute créature, etc.» (Voy. aussi la not. 1, p. 158, qui suit immédiatement). — Achevons en disant que souvent celui des membres de la Trimourti, par qui se résume cette triplicité divine, éclipse Brahm ou s'identifie avec lui. C'est ce que nous venons de voir pour Mahadéva que ses adorateurs inclinent à prendre pour le seul dieu de l'univers. Même chose a lieu pour Vichnou qui prend l'épithète de Bhagavan et de Héri (seigneur), et qui, comme tel, s'élève au-dessus de ses deux collègues. Enfin tel est surtout le rôle de Brahmâ, du moins aux yeux des Brahmanes, ses fils, ses disciples et ses favoris. Brahmâ (*Voy.* les développements de cette idée à son art.) n'est que Brahm déterminé. Au reste, on verra aussi que Brahm, avant des'émaner en Brahmâ, a passé par les phases de Souaïambhou (l'être par soi-même), Sarvam Akhiaram (le temps sans limites), Hiraniagharba (le ventre d'or), Moût (l'affamée, la mort), Vatch (la parole), Kama (l'amour), Brahmanda (l'œuf de Brahmâ), Pradjapati, Aham et Ahankara. Il ne faut pas oublier non plus que, dans l'opinion des Bouddhistes, c'est Bouddha Adibouddha qui est le dieu suprême; soit que Brahm ne soit qu'un nom d'Adibouddha, soit que Brahm ne soit qu'un être secondaire ou imaginaire. De Brahm aussi vient la destruction du monde : le dieu qui a produit la Trimourti et l'univers les réabsorbe de même par un souffle. L'éternité voit ainsi se dérouler une suite d'émanations et de réabsorptions; le monde apparaît et rentre dans l'ombre. Seul, Brahm existe immuable et toujours le même au milieu de ces phases rapides de Maïa.

BRAHMA (au masculin, qu'il ne faut pas confondre avec BRAHM au neutre), le premier membre de la Trimourti, passe, dans la théologie hindoue, pour le créateur. Issu de Brahm, n'importe comment, n'importe par quelle suite de transformations ou d'émanations, il reste longtemps assis sur l'humide kamala ou padma (lotos), fragile théâtre de sa naissance; il porte avec étonnement ses regards de tous côtés : les huit yeux de ses quatre têtes n'aperçoivent que les vastes eaux couvertes d'éternelles ténèbres. Saisi d'effroi à cette vue, et ne pouvant concevoir le mystère de son origine, il demeure immobile, muet, absorbé dans la contemplation. Des âges s'écoulent : tout à coup une voix retentit à son oreille, et le tirant de cette longue somnolence, lui conseille d'implorer Bhagavan (l'adéquate de Brahm). Bhagavan imploré par Brahmâ lui apparaît aussitôt sous la forme d'un homme à mille têtes. Brahmâ se prosterne et chante ses louanges. Bhagavan satisfait chasse les ténèbres; il ouvre à son adorateur le spectacle incommensurable de son être, où tous les mondes gisent en germe et comme endormis; il lui donne le pouvoir de les faire sortir de ce lumineux abîme. Brahmâ, après avoir passé cent années divines (36,000 ans) à examiner ce panorama sublime, commence l'œuvre de la création. Il procède d'abord à la production des sept Souargas ou sphères étoilées qu'éclairent les corps resplen-

dissants des Dévatas, puis de Mritloka ou la Terre avec ses deux luminaires, enfin des sept Patalas ou régions inférieures, qui ont pour flambeaux huit escarboucles placées sur la tête des huit serpents. Les sept Patalas et les sept Souargas forment ces quatorze mondes dont il est si fréquemment question dans la mythologie des Hindous. Des mondes, il passe aux êtres qui vont en peupler l'immensité. Les premiers qui l'occupent sont les purs esprits par lesquels il se réserve de se faire aider dans le gigantesque ouvrage qu'il doit accomplir. Mouni (autrement Lomus?) et les neuf Richis, parmi lesquels se remarque Naréda ou Nardman, se vouent à la vie contemplative, et refusent d'être ses coopérateurs. Il consomme alors son hymen merveilleux avec la belle Saraçouati, sa sœur, qui long-temps fut sourde à ses vœux, et en a cent fils dont l'aîné, Dakcha, donne naissance à cinquante filles. Treize de celles-ci s'unissent à Kaciapa, que l'on nomme quelquefois le premier Brahmane, et qoi, lui-même, doit le jour à un fils de Brahmâ (Maritchi). Aditi, une des treize épouses, enfante les Dévatas, génies lumineux et bienfaisants qui habitent les cieux. Diti, en tout parallèle à Aditi sa sœur, enfante une foule de Daitias ou Açouras, génies funestes, amis des ténèbres et auteurs de tout le mal qui se fait dans l'univers. Jusque-là pourtant la terre était sans habitants. Selon les uns, Brahmâ tira de lui-même Menou Souaïambhouva que d'autres regardent comme l'ayant précédé, et n'étant autre que la suprême unité Brahm; il lui donna pour femme Sataroupa, et leur dit de croître et de multiplier. Suivant les autres, Brahmâ donna naissance à quatre fils, Brahmân, Kchatriia, Vaicia, Soudra, qui sortirent, le premier de sa bouche, le se-

cond de son bras droit, le troisième de sa cuisse droite, le quatrième de son pied droit, et qui devinrent les chefs des quatre castes fondamentales. Les trois derniers reçurent de lui chacun une épouse, Kchatriiani, Vaiciani et Soudrani, issues du bras gauche, de la cuisse gauche et du pied gauche de Brahmâ. Brahmân aussi (*Voy.* ce nom) en obtiot une de son père, mais celle-ci était issue de la race impie des Açouras. Telle est la cosmogonie des Védas. Le Manava-Dharma-Sastra (recueil des lois de Menou) la modifie en plusieurs points, et la présente avec des formes plus larges et plus complètes. Brahm est l'être des êtres, le Grand Tout, l'Unité, Souaïambhou. Mais il est imperceptible; car rien n'existe que lui, rien ne se distingue de lui, il ne se distingue pas lui-même. Arrive pourtant un jour où il veut se produire. Il s'émane alors en eaux primordiales où flotte l'œuf d'or qui donne naissance à Brahmâ, nommé pour cette raison Hiraniagharba (l'Utérus d'or) et Naràïana (le flottant sur les eaux). Brahmâ, intelligence suprême déterminée est par là même le type du monde (macrocosme) et de l'homme (microcosme) : Pouroucha (Porch de l'Oupnékat, c'est-à-dire homme) est son nom; ce créateur puissant est l'Homme-Dieu. Par sa pensée il organise d'abord le monde physique, en développant l'œuf qui renfermait les semences de toutes choses, Brahmanda. Alors se révèlent trois hautes émanations du Grand Être : 1° Mana, l'intelligence indéfinie; 2° Ahankara, l'intelligence déterminée ou conscience, principe de l'individualité; 3° Mahauatma, la grande âme ou l'âme du monde, la vitalité universelle avec le cortège des trois qualités ou modes des cinq sens, etc. Des cinq éléments vivifiés par Mahauatma, déterminés

par Ahaukara, Brahmâ-Mana forma tous les êtres animés. Les cinq éléments et les trois principes ci-dessus forment une ogdoade créatrice, divisible en pentade matérielle et trinité spirituelle. La trinité peut se présenter dans l'ordre suivant, Mahanatma-Ahankara-Mana ou Mana-Ahankara-Mahanatma; et au fond elle est identique à la Trimourti vulgaire Brahmâ-Vichnou-Siva. L'ogdoade rappelle d'une manière frappante les huit grandes puissances cosmogoniques que l'Égypte, la Perse, la Phénicie mettaient à la tête de leurs cosmogonies, quoique dans les détails il y ait des variations presque infinies. Dans cette création majestueuse, résultat de la combinaison de Mana-Ahankara-Mahanatma avec la pentade élémentaire, se déroulent successivement les dieux et les génies, le sacrifice, les védas, le feu, l'air, le soleil, trinité éternelle produite pour l'accomplissement du sacrifice, les temps et les divisions du temps, les étoiles, les planètes, les fleuves, les eaux, les montagnes, etc., et enfin les quatre castes. Brahmâ finit par créer l'espèce humaine, en divisant sa propre substance et en devenant, de Pouroucha qu'il était d'abord, Pouroucha-Viradj (Vir-Virago). Pouroucha-Viradj donna naissance à Menou, qu'il choisit alors pour créateur subalterne du monde visible. La Mimansa, philosophie dont l'auteur fut, dit-on, Douipaïana-Viaça, donne une troisième cosmogonie qui, en apparence, diffère beaucoup des deux précédentes, et qui pourtant ne s'en éloigne que médiocrement. C'est Maïa qui fait sortir le Très-Haut de ses ineffables profondeurs, et qui produisant la mer de lait et Kama, l'amour, enfante ainsi les mondes. Dans cette deuxième création, Brahmâ porte le nom de Radjah, comme Siva celui de Tama, et Vichnou celui de Sattoua. Enfin les bouddhistes n'attribuent la création à Brahmâ qu'en sous-ordre. Quant à Adibouddha, qui est Souaïambhou, et qui a dépouillé Brahm de ce titre, il veut, d'un qu'il a été pendant des milliers de siècles, devenir plusieurs; il donne lieu à cinq Bouddhas: chacun de ces Bouddhas a un fils. Ce n'est qu'après la production de ces dix premiers génies célestes, ce n'est que par l'opération de Padma-Pâni, l'un d'eux, qu'apparaissent au jour les trois membres de la Trimourti, Brahmâ, Vichnou, Siva, et que le premier se met à créer. Dans ce système, les détails de la création sont formulés un peu autrement que ceux qui précèdent. D'abord Brahmâ, par l'ordre de Padma-Pâni, crée Brahmâ et les quatre ordres d'êtres (ovipares, vivipares, etc.): sa création est en outre de six espèces, savoir: celles des Dévas (dieux), des Daïtias (démons ou mauvais génies) des Mânoucha (hommes), etc. Il créa le ciel pour les dieux, les lieux inférieurs pour les démons, et des régions intermédiaires pour les autres créatures. Au-dessus de ces diverses demeures s'élèvent les onze ou quatorze habitations d'Adibouddha, habitations qui sont l'ouvrage du dieu lui-même. Adibouddha réside dans la plus élevée; il admet les fidèles sectateurs de Bouddha dans les dix ou treize suivantes. Dans tout ce qui précède nous nous sommes toujours interrompus au milieu de la création ou de la filiation des esprits célestes. Toutefois il est nécessaire, si l'on veut comprendre Brahmâ et le Brahmaïsme, d'en embrasser les principaux groupes. Ce sont: 1° les sept Menous primitifs (Menou Souaïambhouva ou Souaïambhou, Sonarotchicha, Outtama, Tamaça, Reivata,

Tchakchoucha, Vaivaçouata), puis sept autres, Souria-Savarni, Dakcha-Savarni, Brahmâ-Savarni, Dharma-Savarni, Ruudra-Savarni, Routchéia, Agni-Savarni, qui n'ont pas encore fait leur apparition; 2° les sept Richis, les Maharchis, les Dévarchis et les Radjarchis, sur les noms et les caractères desquels existent les plus graves divergences; 3° les dix Brahmadikas ou Pradjapatis, que quelques-uns regardent comme identiques aux Maharchis (*Voy.* Brahmadikas); 4° les huit Vaçous, protecteurs et régulateurs des huit régions du monde (Indra, Iama, Nirouti, Agni, Varouna, Kouvéra, Vaïou, Içana, qui n'est que Siva dans une sphère inférieure de déterminations; 5° les huit Sactis ou Matris, qui devraient toujours répondre exactement aux huit Vaçous, mais dont on donne des énumérations très-diverses (Voici celles du Dévi-Mahatmia: Brahmani ou Brahmi, Mahéçouari, Kaoumari, Vaichnavi ou Naraïani, Varchi, Narasinhi, Aindri, Tchaudika-Aparadjita, mais dans quelques listes Tchamouoda occupe la place, soit de Narasinhi, soit d'Aindri); 6° les sept Mounis, chefs des sept sphères célestes, prêtres, solitaires, prophètes, chantres sacrés, en un mot, véritables brahmanes; 7° à la suite de Dakcha et de Maritchi par Aditi et Diti, femmes de Kaciapa, les douze Aditias avec une quantité de Dévas, de Dévatas, de Souras, d'une part, de Daitias, de Danavas, de Rakchaças, d'Açouras de l'autre (nous avons déjà indiqué ces deux séries de génies contraires); 8° Roudra (qui sort, dit-on, du front de Brahmâ), et les onze Roudras, en qui s'émane ce fils de Brahmâ, identique encore à Siva; 9° une multitude de divinités inférieures qui remplissent tous les mondes, animent toutes les parties de la nature, peuplent les montagnes, les vallées, les fleuves, les mers, et dont le nombre s'élève à trois cent trente-deux millions, mais parmi celles-ci peut-être il faut ranger les sept belles Gopis ou laitières bien-aimées de Krichna; 10° les Tchoubdaras, ouvriers habiles, à la tête desquels brille le divin architecte Viçouakarma; 11° les Raginis (notes musicales personnifiées), et à leur tête Mahaçouaragrama; 12° les brillants Gandharvas; 13° les légères Apsaras, habitantes aériennes, dont rien ne peut rendre les grâces, le frais éclat, la moelleuse agilité, chœurs célestes qui charment sans cesse par leurs chants et leurs danses la cour délicieuse où règnent Indra et Indrani. A la tête des Gandharvas, se remarque la belle Rambha: les Apsaras forment à elles seules un peuple entier. Elles sont plus de six cents millions. Mais ici commence une foule de faits d'un caractère totalement différent. Enorgueilli de cet immense déploiement de sa puissance et de la publication des Védas, Brahmâ se crut sinon l'égal de Brahm, de Bhagavan, de l'être des êtres, du moins le premier de la Trimourti: il se proclama supérieur à Vichnou; il insulta Siva, Siva ce modificateur qui, en régissant les formes, régit le monde, ce seigneur (Iça) de l'univers, ce dieu grand par excellence (Mahadéva). Ce n'est pas tout, il voulut s'approprier une partie de l'espace ou des mondes, de sorte que quand les dieux, après avoir placé au-dessus des sept Souargas, Brahmaloka pour Brahmâ, Vaikouuta pour Vichnou, Kailaça pour Siva, puis Bhouloka ou Mritloka, la Terre, il n'y eut plus de lieu où mettre Naraka, l'enfer. Enfin, en proie à une passion incestueuse, il poursuivait de ses criminelles supplications

Saraçouati, sa sœur ou sa fille. En vain la déesse cherchait à se dérober à des importunités sacrilèges. A chaque mouvement qu'elle faisait, le puissant Brahmâ prenait une tête nouvelle avec une face nouvelle. Après avoir ainsi demandé successivement un avis aux quatre points cardinaux, Saraçouati s'envole aux cieux. Mais là encore les regards ardents de son père la poursuivirent, et une cinquième tête s'éleva du milieu et au-dessus des quatre autres. Mahadéva qui est aussi pentacéphale, et qui ne veut pas qu'un seul être au monde partage cet honneur, abat la tête qui vient de surgir à cet amant incestueux. Déjà son empire, en punition du larcin qu'il avait tenté de commettre, avait été réduit d'une quantité égale à celle qu'il s'était appropriée de sa pleine autorité. Cette fois il fut précipité avec sa demeure Brahmaloka, du haut des Souargas dans le fond de l'abîme; et la pénitence sévère à laquelle il s'astreignit ne lui obtint pas sur-le-champ le pardon de Bhagavan. « Ne sais-tu pas, dit le » Très-Haut, que je me nomme le » Vengeur de l'orgueil? L'orgueil, » voilà le seul crime que je ne pardonne pas. Si donc tu veux obtenir ta grâce, courbe-toi sous le poids » de l'humiliation, passe par quatre incarnations pendant le cours » des quatre âges. » Brahmâ obéit, et apparut successivement pendant le Satiaïouga sous les traits du corbeau-poète Kakabhousonda (vulgair. Caybossum); pendant le Tretaïouga, sous ceux du paria Valmiki, d'abord brigand, puis grave et austère pénitent, interprète renommé des Védas, et auteur du Ramaïana; pendant le Douaparaïouga, sous ceux de Viaça, Mouni, poète et auteur du Mahabharata, du Bhagavat, et de plusieurs Pouranas; enfin pendant le siècle noir ou Kaliiouga sous ceux de Kalidâça, le grand poète dramatique, l'auteur du Sakountala ou la Bague enchantée, l'indicateur de la vraie position d'Aïodhia (Aoud), le restaurateur des ouvrages de Valmiki. Il y a cette différence entre les incarnations de Brahmâ et celles de Vichnou, que dans celles-ci le caractère bienfaisant et pur de la divinité se manifeste dans tout son éclat, tandis qu'il y a quelque chose de matériel et de grossier dans les premières. Vichnou s'incarne pour sauver des coupables, des condamnés; Brahmâ ne descend sur la terre que pour expier ses propres fautes. Vichnou s'abaisse de son plein gré et sans que nul l'y invite; Brahmâ s'est vu précipité dans Naraka, et Mritloka est pour lui un purgatoire où il faut qu'il reste pour mériter de revoir les Souargas. Vichnou, en accomplissant les actes d'une bonté divine, n'obéit qu'à la miséricorde la plus haute comme la plus tendre; Brahmâ fléchit sous ce *cercle de nécessité* (κύκλος ἀνάγκης) qui fut si fameux chez les Grecs orientalisants, et qui au fond n'est qu'une forme de l'irrésistible Mahadéva. Vichnou est l'esprit de vie qui s'infiltre dans les molécules matérielles; Brahmâ est la vitalité organique qui va de corps en corps. Vichnou est par excellence l'Homme-Dieu; Brahmâ est plus spécialement l'Homme-Corps ou bien le Dieu-Monde. Brahm, suprême unité, se compose de deux forces contraires, la centripète et la centrifuge : Vichnou est la première, Brahmâ la seconde. (Comp. Brahm). Quoi de plus simple dès-lors que la légende qui montre Brahmâ, bien que créateur, inférieur au conservateur Vichnou? — Mais va-t-on dire pourquoi est-il inférieur aussi à Siva? Notons d'abord qu'il ne l'est pas toujours; et une fois

pénétrés de cette idée, que l'infériorité n'est que passagère ou partielle, ne comprenons-nous pas que chaque membre de la Trimourti devient tour à tour le plus important des dieux selon le rôle cosmogonique que l'on regarde comme le plus essentiel à l'existence du monde. Créer, dit l'un, c'est tout. Créer n'est rien, dira un autre; c'est de conserver qu'il s'agit. Ni l'un ni l'autre, répondra un troisième. Nul ne crée véritablement; et conserver serait absurde. La vie, c'est le mouvement, qui est essentiel et à l'ensemble des êtres matériels et à chaque être : or, le mouvement, c'est le déplacement, c'est la co-existence des désaggrégations et des réaggrégations, c'est Siva. Siva, si l'on cesse de juger sur les apparences, Siva ne tue pas, n'engendre pas; il ne change que les formes; mais les formes sont tout dans le monde. La substance n'est saisissable que par les formes. Le dieu des formes est donc le dieu grand : seul entre tous les Dévas, il a droit d'être salué Mahadéva. Brahmâ ne semble être que par lui. Nous pourriuns prolonger beaucoup ces hauts développements auxquels les Hindous se sont livrés avec taut de complaisance. Mais c'en est assez pour faire comprendre comment on a pu arriver à reléguer Brahmâ à un raog qui semble si indigne du suprême créateur, et pour mettre les penseurs sur la voie. Au reste, si Vichnou et Siva sont plus spécialement que Brahmâ les dieux populaires, pour les Brahmanes il est l'objet constant de leurs plus pures et de leurs plus antiques adorations. A vrai dire, pour qui sait discerner dans l'obscurité des légendes mythologiques la théologie primordiale, Brahmâ c'est « Brahm déterminé; c'est l'énergie » créatrice de Brahm; c'est l'être » descendant dans la forme, la substance se révélant dans le phénomène, l'esprit venant animer la matière, le moi nniversel, le roi de la » nature, la loi du Très-Haut gouvernant le monde, qu'elle a fait d'après » les lois invariables qu'elle-même » s'est prescrites. Brahmâ, c'est l'âme » du monde, c'est la matrice des êtres, » le père, le générateur, le plus ancien des dieux, le maître de toutes » les créatures, le régulateur des éléments, le frère aîné du Soleil, le » type du temps et de l'aonée, l'oracle du destin, la couronne de l'univers... Brahmâ, c'est l'intelligence » incarnée dans le monde et dans » l'homme, au commencement des » temps, s'y incarnant de nouveau » daos le cours de chaque âge, à » chaque révolution de l'univers. Il » est la parole par qui tout fut créé, » tout est vivifié; il est le chef invisible des Brahmaoes, le premier » ministre du Très-Haut, le prêtre, » le législateur par excellence, la » science, la doctrine, la loi, la forme » des formes » (Creuzer). Aussi ce créateur par la parole embrasse-t-il par la mélodieuse Saraçouati, la science, l'harmonie, la parole et la musique; par les Mounis, les Richis, les Menous, les Vaçous, les Apsaras et les Gandharvas, tous les objets personnifiés de la connaissauce humaine, croyances, sciences, arts, lois, institutions, en un mot la civilisation tout entière. — Les Brahmanes iovoquent régulièrement Brahmâ matin et soir en jetant trois fois de l'eau avec le creux de la main sur la terre et vers le soleil, qu'ils adorent ensuite comme la plus belle image de l'Éternel. Ils lui renouvellent leurs hommages à midi, en lui offrant une simple fleur. Dans le sacrifice du fen, ils lui présentent le beurre clarifié, en même temps

qu'à Agni. Les dieux, dit-on, ont deux bouches, celle de Brahmâ et celle d'Agni.—Quant à l'histoire du culte de Brahmâ, que d'un mot on peut nommer Brahmaïsme, elle se lie trop fortement à celle du Vichnouïsme et du Sivaïsme pour que nous la tracions ici. Nous la renvoyons donc à l'article Siva. En y joignant ce que nous disons à l'article Bouddha, on aura les linéaments d'une histoire complète des religions indiennes. Là aussi nous nous étendrons sur les rapports multipliés qu'offrent Mahadéva et Brahmâ, rapports que déjà ont pu faire pressentir quelques détails, ne fût-ce que les noms de Maheça et d'Açouara, donnés au dernier. Parmi les nombreux surnoms ou noms secondaires de Brahmâ, les plus importants sont les suivants : Adajavaïa (semblable à lui-même); Abaricédi (l'illimité); Souadacal ou Souadaçatta (qui est par lui-même); Souaïambhou (même sens); Ananda (sans commencement); Achariri (l'incorporel); Ananda (l'infini); Tchastava (le vengeur); Sotchdava (le créateur); Parama (le bienfaiteur); Parabara (l'excellent); Parabrahmâ (le grand Brahmâ); Paraméçouara (le seigneur très-haut); Içouara (le seigneur; c'est aussi un nom de Siva); Tchatouranana (aux quatre visages), dénomination qui rappelle par le son Saturne, par l'idée Janus; Kamalaçana (assis sur le lotos). Nous connaissons déjà ces dénominations d'Ahankara, Aham, Pradjapati, Narâïana, Brahmanda, Hiraniagharba, Souaïambhou, qui toutes ont été expliquées dans l'exposé de la création, et qui appartiennent pour ainsi dire autant à Brahm qu'à Brahmâ, puisqu'elles forment comme une chaîne d'émanations intermédiaires, le long desquels glisse l'irrévélé Brahm pour se métamorphoser en Brahmâ. Les peintures hindoues ont représenté toujours Brahmâ avec les quatre têtes ou quatre faces analogues aux quatre points cardinaux, aux quatre régions du monde, aux quatre castes, aux quatre Iougas, aux quatre Védas. De longues barbes descendent de ses quatre mentons. Ses quatre et non huit mains tiennent et la mystérieuse chaîne à laquelle pendent les moudes et le livre de la loi, et le calame ou le poinçon à écrire, et le feu du sacrifice. Quelquefois on le voit traçant la parole divine sur une feuille de palmier. Un vase recouvert est dans une de ses mains. Au-dessus de ses quatre têtes ornées de padma, et à la place de celle qu'abattit Içouara, s'arrondit ovalairement une espèce de conque surmontée d'une pyramidelle de flammes, frappant emblème de l'eau et du feu, véritable Ioni-Lingam, par lequel les Hindous sivaïtes ou vichnouïtes ou brahmaïstes récapitulent toujours la nature et la création. Jusqu'ici Brahmâ semble hermaphrodite. Mais assez souvent on le voit tenant mollement dans un de ses bras sa sœur, sa fille et son épouse Saraçouati, de laquelle il ne peut se séparer, lors même qu'il se distingue d'elle. Le dédoublement alors a eu lieu : Brahmâ et Brahm se posent à part, quoique une passion éternelle fasse palpiter l'une pour l'autre ces deux moitiés de Parabrahmâ. Tantôt il est posé sur quelques feuilles de lotos; tantôt il presse, il garde, il semble couver l'œuf du monde. Mais le plus ordinairement il a pour monture le beau cigne-aigle Hamsa, dont la fantastique beauté réunit et la moelleuse élégance de formes du gallinacé et les serres puissantes, la large envergure, la rapidité du *prædator*. Il serait trop long d'indiquer, même

sommairement, les rapports de Brahmâ avec les dieux étrangers. Nous nous bornerons à appeler l'attention sur les points suivants : 1° Brahmâ et Ormuzd ; 2° Brahmâ et Oannès (songer aux quatre apparitions de ce législateur pisciforme) ; 3° Brahmâ et Amoun ; 4° Brahmâ et les trois antiques dieux grecs qui viennent après le Chaus (Brahm) : Uranus, par son nom analogue à celui d'Hiraniagharba ; Saturne, par sa dévorante avidité ; Jupiter, par sa puissance et sa bienfaisance, par son hymen avec sa sœur, par la chaîne d'or que lui donne Homère, par son aigle et le cygne de Léda, par la trinité qu'il forme avec Neptune et Pluton (analogue à celle de Brahmâ-Indra, Varouna et Iama), rappellent le dieu créateur des Hindous, et l'identité fondamentale des deux cultes ne peut être méconnue.

BRAHMADIKAS, autrement PRADJAPATIS, génies créés par Brahmâ, participent, sous ses ordres, à la création et à l'ordonnance des mondes. Ce sont, en quelque sorte, les ouvriers de Brahmâ. Aussi les nomme-t-on souvent les dix Brahmâs ou les grands Brahmanes. Ils tiennent le premier rang après les quatorze Menous, et ont pour subordonnés les Pitris ou Patriarches qui habitent dans la lune, et qui, pères et générateurs, pacifiques comme les Brahmadikas, exécutent le détail des opérations voulues par ceux-ci : on classe vaguement les Brahmadikas parmi les Mounis, avec les Richis. Selon les uns, ils se confondent avec les génies brahmaïques; suivant les autres, ils s'en distinguent. Le fait est que quelques noms sont communs à l'une et à l'autre liste. En effet, voici les noms des premiers : Angiras, Atri, Kratou, Bhriguu, Dakcha, Maritchi, Naréda, Poulaha, Paoulastia et Vacichtha. Les sept Richis sont Kaciapa, Atri, Vacichtha, Viçouamitra, Gotama, Djamadagni et Bharadvadja. Quelques traditions font naître les Brahmadikas du premier Menou : d'autres veulent que neuf d'entre eux aient été produits des différentes parties du corps de Brahmâ, qui est le dixième ou le premier des dix.

BRAHMAN, le fils aîné de Brahmâ, fut créé de la bouche de son père, tandis que ses trois frères et ses trois sœurs sortirent de membres moins nobles, Kchatriia et Kchatriiani des bras, Vaicia et Vaiciani des cuisses, Soudra et Soudrani des pieds du dieu. Brahmâ donna en partage à son fils les quatre Védas ou livres sacrés, comme les quatre paroles de ses quatre bouches. Primitivement il n'avait point de femme. Il s'en plaignit à Brahmâ qui vainement tenta de lui faire entendre que, né pour l'étude et la prière, il avait besoin de fuir ces liens matériels. Brahman insista, et son père irrité lui donna pour femme une fille de la race maudite des géants. De cet hymen naquirent les Brahmanes, cette caste sacrée interprète des Védas, et ministre de tous les sacrifices offerts par les Hindous à leurs dieux. Ainsi la caste par excellence naît du fils aîné de Brahmâ. Les trois autres castes naissent des trois puînés. Kchatriia donna naissance à la caste des Kchatriias ou guerriers, Vaicia à celle des agriculteurs, des artisans et des commerçants, enfin Soudra à celle des esclaves. Cette généalogie des Brahmanes a ceci de remarquable qu'elle nous présente dans ces prêtres dominateurs de l'Inde deux faces différentes, l'une par laquelle ils sont les fils de l'intelligence, l'autre par laquelle ils avouent que leur race descend

d'un esprit de ténèbres et de malice.

BRAHMANDA, c'est-à-dire l'*œuf de Brahmâ*, Brahm déjà sorti des profondeurs de l'irrévélation, et commençant à prendre les formes de Créateur-Création. Sous Brahm se dessinent Hirauiagharba, Pradjapati, Brahmanda, lequel bientôt devient Brahmâ. Brahmanda est comme un Brahmâ prototype, transition de la monade irrévélée Brahm au Démiurge Brahmâ.

BRAHMANI ou BRAHMI, la femme de Brahmâ, n'est autre que SARAÇOUATI.

BRAMMON, premier fils du premier couple humain, selon quelques mythologues, n'est que BRAHMAN.

BRANCHUS, Βράγχος, passait pour fils du milésien Smicros ou Macarée; mais dans la réalité il devait la naissance au soleil qui s'était introduit dans la bouche, et de là dans les flancs de sa mère endormie. Un jour que Branchus errait dans les bois, Apollon lui apparut, l'embrassa, lui révéla le mystère de sa naissance, lui donna la couronne et le sceptre des devins, et en même temps lui apprit l'art de prévoir l'avenir (Lactance, sur Stace, *Théb.*, III, 478, VIII, 198; Conon, *Narr.*, XXXII). Suivant une tradition différente Branchus était de Delphes; de là l'assertion qui eu fait un Thessalien : il fut aimé d'Apollon à cause de sa beauté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on éleva dans Didyme (quartier de Milet) un temple magnifique en l'honneur de Branchus et d'Apollon Philésius. Le dieu-prophète y rendait des oracles célèbres, et dont la vogue attira longtemps un nombre infini de pèlerins. Cet oracle, appelé oracle des Branchides, ne le cédait en renommée et en richesse qu'à Delphes même. Lors des guerres médiques, les Branchides livrèrent les trésors du temple à Xerxès qui plus tard, pour les soustraire à la vengeance des Grecs, les emmena dans ses états, et leur fit une concession de terrain en Sogdiane. L'origine delphique de Branchus indique sans doute que l'oracle et le temple milésiens étaient une colonie religieuse de Delphes. (*V.* M. Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, II, 151). — Un autre BRANCHUS semblerait avoir été le père d'Ergine l'Argonaute, si l'on prenait à la lettre le passage d'Orphée, *Arg.*, v. 150. Mais, comme d'autre part Ergine est appelé fils de Neptune, il est probable que le poète a voulu dire qu'Ergine venait du pays des Branchides.

BRANGAS, Βράγγας, fils du fleuve Strymon, eut deux frères, Olynthe et Rhésus. Le premier ayant été dévoré par un lion, Brangas lui fit élever un cénotaphe dans le lieu où il avait péri, et bâtit en son honneur la ville d'Olynthe dans la péninsule de Sithonie.

BRAURONIE ou BRAURONIENNE, BRAURONIA, Βραυρωνία, Diane adorée à Braurôn, un des dèmes de l'Attique, par une fête quinquennale, instituée en mémoire de la délivrance d'Oreste et d'Iphigénie (*Voy.* ORESTE). On sait quel danger courut le jeune Agamemnonide traîné devant les autels de la sanglante Opis ou Diane Taurique. Un glaive nu, qui légèrement appliqué sur une tête humaine entamait légèrement la peau, et tirait des veines quelques gouttelettes de sang, faisait allusion à cet évènement. Venait ensuite un Égobole ou sacrifice de la Chèvre. De jeunes filles vêtues de jaune et décorées du nom mystique et bizarre d'Ourses (Ἄρκτοι) se tenaient auprès de l'autel, autour duquel des hommes faisaient retentir en chœur un chant de l'Iliade. Les Ourses devaient avoir au moins cinq et au plus dix ans. Vulgairement

on expliquait leur nom et l'usage qui les réunissait au pied des autels par une historiette populaire. Un ours, dit-on, avait été apprivoisé par les habitants de Braurôn, et on le laissait librement errer de maison en maison sans le museler. Un jour il mit en pièces une jeune fille. Les Brauroniens firent à cette victime de leur imprudence de magnifiques funérailles, où peut-être figura la peau de l'ours écorché vif. Peut-être aussi quelques lambeaux de peau d'ours faisaient-ils originairement partie du costume des compagnes de la jeune fille; de là le nom d'Ourses qui leur fut donné. Mais il nous semble plus probable que l'Ourse est ici un symbole de la fière et sanglante Opis. Chasseresse infatigable, elle tue les ours; jalouse de sa chasse, elle ne veut pas qu'on les tue; elle les protège contre les flèches des hommes. Les bêtes fauves qui peuplent les forêts lui appartiennent. C'est son bien, c'est elle-même. Ainsi Callisto, sa suivante, fut métamorphosée en ourse. Les jeunes ourses sont donc des Dianes-ursiformes qui prennent pour quelques instants le nom symbolique de la déesse qu'elles adorent.

BRENTUS, Βρέντος, fils d'Hercule, fonda Brindes (primitivement *Brentesium*, puis *Brundusium*).

BRÉSIE, BRÆSIA, Βραισία, fille de Cinyre et de Métharme, fut, ainsi que ses deux sœurs Laogore et Orsédice, persécutée par Vénus qui leur inspira une passion désordonnée pour tous les hommes qu'elles apercevaient, et elle alla mourir avec elles en Égypte (Apollodore, III, 14, 3).

BRETANNUS, père de Celtine qu'Hercule rendit mère de Celte. Généalogie ethnographique.

BRETTIE. *Voy.* ABRETTIE.

BRETTUS, Βρεττός, fils d'Hercule et de Balétie, fille de Balète, donna son nom à une ville de Bretto (Brettus) en Tyrrhénie (Ét. de Byzance, art. Βρεττός).

BREVIS ou PARVA, *qui dure peu* ou *qui donne peu* (la Fortune des Pauvres), surnom sous lequel la Fortune avait à Rome un temple qui lui fut élevé par Servius Tullius (Plutarq., *Quest. rom.*, LXXIV).

BRIACAS, fils du roi d'Arcadie Éginète et frère de Polymestor.

BRIARÉE, Βριαρεύς, le Titan (*Voy.* ÉGÉON). — On donne aussi ce nom 1° à un Hercule de la plus haute antiquité; 2° à un Cyclope qui, pris pour arbitre dans un différent entre le Soleil et Neptune relativement à la Corinthie, adjugea l'isthme au dieu des mers, et le promontoire qui domine Corinthe au Soleil.

BRIGION, BRIGIO, comme BERGION. *Voyez* ALBION.

BRIGOU. *Voy.* BHRIGOU.

BRIMO, Βριμώ, Hécate à face terrible et courroucée, revient au fond à la grande déesse Passiveté dans son rôle infernal. En conséquence les légendaires l'ont prise, les uns pour Proserpine, les autres pour Diane. Mercure seul un jour voulut violer la première; Mercure avec Mars et Apollon, ayant rencontré la seconde dans les bois, tentèrent de consommer sur elle le même attentat. C'est alors que l'une ou l'autre déesse se métamorphosa en Brimo (Properce, *Élég.* 11 du liv. II; Tzetzès sur Lycophron, v. 1176). — On dérive vulgairement Brimo de Βρίω, Βρίθω, analogue à βρίμω, frémir et presque *rugir* (Grand étymologiste, art. Βριμώ). La Brimo qui figure dans les poésies orphiques comme un être cosmogonique semble être Latone. Elle ne diffère point de celle dont il s'agit. Latone se délègue en Diane, et Diane

est Hécate. Or d'Hécate à Proserpine il n'y a qu'un pas.

BRINGHI (*myth. hind.*), Apsara ou Gopi est regardée comme présidant aux jeux et aux plaisirs. Vichnou-Krichna, formant des danses avec les ravissantes laitières occupe le centre du chœur avec Bringhi.

BRISA, nymphe, une des nourrices de Bacchus qui prit en mémoire d'elle le nom de Brisée (Brisæos). Il est clair que cette nymphe n'a été imaginée que pour rendre raison du nom en question. Tout au plus faudrait-il admettre que c'est un nom de lieu métamorphosé en nom propre de femme,

BRISÉE, Βρισαῖος, Brisæos ou Brisæus, Bacchus, soit à cause de Brisa sa nourrice, soit à cause du cap Brisa dans l'île de Lesbos, soit enfin de βρίω ou βρίθω, *regorger*, *être chargé de*, par allusion aux grappes pesantes qui font plier les ceps.

BRISÉIS, Βρισηΐς, nom patronymique d'Hippodamie, fille de Brisès. *Voy.* Hippodamie.

BRISÈS, Βρίσης, prêtre-roi de Pédase, ville des Léléges en Carie, donna le jour à Hippodamie. Son royaume ayant été conquis par Achille, il se pendit de désespoir. Sa fille devint la proie du vainqueur, et échut en partage au jeune chef (Dictys de Crète, II, 17). Selon l'Iliade, il était natif de Lyrnesse (I, 392, II, 689); et c'est là que quelques-uns supposent qu'il desservait le temple de Jupiter.

BRISSONIUS, un des fils de Priam.

BRITO, c'est-à-dire (en crétois) *la douce*, ou Britomartis, *la douce vierge*, Βριτώ, Βριτόμαρτις, divinité crétoise, qui originairement ne fut autre qu'Artémis ou Diane. On lui donna le surnom vulgaire de Dictynne, soit parce qu'elle était censée conduire la chasse sur le mont Dictys, soit à cause des filets (δίκτυον) dont la chasse fait un si fréquent usage. Dans la suite les mythologues grecs distinguèrent Britomartis Dictynna d'Artémis, et l'on en fit une nymphe qui reproduisait en elle les mœurs et le caractère de la déesse. Fille de Jupiter et de Carmé, elle avait juré, dit-on, de n'avoir de passion que pour la chasse. Le roi de Crète, Minos, l'ayant un jour rencontrée voulut s'en faire aimer. Britomartis se mit à fuir; plutôt que de se laisser atteindre elle se précipita dans la mer, et tomba dans des filets de pêcheur. Diane alors la mit au rang des divinités. D'autres disent qu'elle tomba un jour dans ses propres filets, et qu'elle n'obtint sa délivrance de Diane, sa protectrice, qu'à condition de lui élever un temple. C'est ce qu'elle fit en dédiant en Crète à la sœur d'Apollon le temple dit de Diane Dictynne. Ceux qui tiennent pour la première légende la couronnent, en disant qu'à partir de l'époque de sa disparition, Britomartis porta le nom d'Aphée (l'invisible; α nég., φαίνομαι); ceux qui adoptent la deuxième, lui donnent celui de Dictynne. Aphée avait à Égine un beau temple : et même Pindare fit un hymne pour les fêtes de cette déesse. Dictynne était adorée en Crète, mais principalement à Cydon. On prétendait que son culte venait de Samos. Artémis Dictynne, qui peut sembler différente de notre Britomartis, et qui au fond n'en diffère pas, avait un temple à Anticyre et un autre en Laconie (Pausanias, X, 36, III, 24). Neumann croit avoir lu ce nom sur des médailles de Cydon et de Sparte (*Num. ined.*, p. 240). Comp. Heyne, *Exc.* sur le liv. III de l'*Énéide*.

BRITON, fils de la Terre, donna son nom aux Bretons, nation germa-

nique. Comp. Brutus et Bretannus.

BRITOVIUS, Mars. C'est, dit-on, un surnom local ; mais nous ne connaissons aucun lieu de ce nom.

BRIZO, Βριζώ, déesse du sommeil, était ainsi nommée de βρίζω, dormir. Elle rendait des oracles en songe. Les femmes de Délos lui offraient en sacrifice de petites barques remplies de toute espèce de mets, excepté de poisson, afin de faire arriver les vaisseaux à bon port. Les navigateurs en faisaient autant.

BROCK, nain de la mythologie scandinave, donna au dieu Freir un sanglier merveilleux qui avait des soies d'or si étincelantes que quiconque le montait de nuit y voyait aussi clair qu'en plein jour. Freir se servit de ce sanglier comme de monture.

BROME ou BROMÉE, Bromie, Βρομίη ou -μία, une des nourrices de Bacchus, fut placée par son nourrisson parmi les étoiles, ou bien, comme le disent certaines traditions, fut rajeunie soit par Médée, soit par Thétis. Il est évident que ceux qui admettent simultanément ces deux traditions (l'apastrose et le rajeunissement) sont infidèles à l'esprit des mythes antiques. Quelques mythologues font de Bromée une des Hyades, ce qui n'est point inconciliable avec l'apastrose ci-dessus. Au surplus, le fait évident, c'est que Bromée n'a été inventée que pour rendre raison de Bromios, ou pour tenir compagnie à Bromios. A chaque grand dieu il faut un parèdre mâle ou femelle, jeune ou vieux, dieu ou mortel. Bromée est ce parèdre, et l'on en a fait une nourrice. Comparez Brisa et Bromios.

BROMIOS ou BROMIUS, Βρόμιος, célèbre surnom de Bacchus. On en ignore l'origine. Les étymologies qu'on en donne se réduisent à deux. 1° Bromé ou Bromie, sa nourrice ; 2° Βρέμω, *frémir, faire du bruit*, soit à cause du retentissement de la foudre, qui l'accompagna la première fois, soit à cause des clameurs des Bacchantes, soit enfin à cause du bruit que font les buveurs. — Un autre Bromios, égyptide, fut tué par sa femme Érato la nuit de ses noces (Apollodore, II, 1).

BROMOS, Centaure, fut tué par Thésée aux noces de Pirithoüs (Ov., *Métam.*, XII, 427).

BRONTÉE, Βροντεύς, fils de Tantale Ier et père de Pélops, qui ordinairement passe pour le fils de Tantale, fabriqua la plus ancienne statue de Cybèle, et la posa sur le mont Coddine, dans la Magnésie (Pausanias, III, 22). C'est à tort que quelques-uns le nomment Brotée ou Brothée. C'est à tort aussi qu'on l'a fait père de Tantale Ier, mari de Clytemnestre.

BRONTÈS, Βρόντης, Cyclope. *Voy.* Cyclopes.

BRONTON, Βροντῶν, le tonnant, Jupiter. On dit aussi Brontécéraune et Bronteos.

BROTÉE, Βροτέας, fils de Vulcain et d'Aglaïa (la Splendeur ou la Beauté), était d'une telle difformité que tout le monde le fuyait. De désespoir il se jeta dans le cratère de l'Etna (Ovide, *Mét.*, 517). — Deux autres Brotée combattirent l'un pour Persée, contre les partisans de Phinée, l'autre pour Thésée et Pirithoüs. Ils furent tués, le premier par Phinée, le second par le Centaure Grynée (Ovide, *Métam.*, V, 107 ; XII, 262).

BROUIN est la divinité suprême selon les Geôgbis, secte des Banians, qui prohibe le mariage et qui pousse l'affectation de chasteté jusqu'à ne pas souffrir le contact d'une femme. Brouin a créé le monde. Il est tout

lumière, et nul œil ne pourrait soutenir sa vue : aucune image ne saurait lui convenir. Il s'est fait représenter sur la terre par Mécis, ou plutôt il s'est incarné sous les traits de ce fervent serviteur de Dieu, que la secte révère presque à l'égal de Brouin qui lui-même semble n'être que Brahm.

BRUMNOS, Bacchus chez les Romains.

BRUNON donna son nom au Brunswick, selon les Frisons.

BRUSUS, fils d'Émathius, donna son nom à une partie de la Macédoine, nommée Brusis.

BRUTUS, fils de Sylvius, et par conséquent petit-fils d'Énée, tua son père par mégarde, et se réfugia en Grèce, où il se forma un nombreux parti de Troyens, qu'il délivra de captivité, et où il épousa la fille du roi Pandrose, maître des esclaves dont il brisait les liens. Plus tard, il quitta ce pays; et sur l'ordre de Diane, qui lui apparut en songe dans l'île de Légrésie, et qui lui indiqua, comme but de ses pèlerinages, une grande île à l'ouest des Gaules, jadis habitée par des géants, il fit voile vers l'occident, s'établit dans la Grande-Bretagne, et devint chef d'une dynastie qui régna jusqu'à l'arrivée de Jules-César dans le pays.

BRYCÉE, Βρύκεια, Danaïde, fille de Polyxo, est sans doute la même que Bébryce.

BRYLLA, Βρύλλα, fille de Minos, eut d'Hylée son mari, ou plutôt de Neptune, le célèbre chasseur Orion.

BUBASTIS, Βούβαστις, en égyptien Poubasti, une des divinités égyptiennes de la troisième dynastie, fille d'Osiris et d'Isis, et par conséquent sœur d'Haroéri et d'Har-Pokrat par son père ainsi que par sa mère, d'Anébô et de Macédo par sa mère, coopéra à l'éducation première du jeune Haroéri; peut-être même lui servit-elle de nourrice, ou si c'est à Bouto, à Isis seulement qu'appartient ce rôle, elle devient parèdre de la déesse qui donne le sein au dieu nourricier. Dans ces occasions, et dans plusieurs autres, Poubasti se confond avec sa mère, dont évidemment elle n'est que l'émanation, le reflet, de même qu'Haroéri est l'émanation d'Osiris. On peut comprendre par là combien il a été facile aux Grecs d'y voir Diane. Comme Diane, Poubasti (en quelque sorte Isis seconde) est une déesse-lune; comme Diane, elle est sœur d'un dieu-soleil brillant et jeune; comme Diane, elle aide sa mère dans l'éducation de son frère (on sait que Diane, jumelle d'Apollon, mais née avant lui, contribue dès sa naissance à la délivrance de Latone); comme Diane, Poubasti, en un sens, est fille de Latone, puisque l'on confondait souvent Isis et Bouto, et que pour les Grecs Bouto était Latone; comme Diane (qui partage avec Junon le nom de Pythie et Lucine), elle préside aux accouchements. Aussi les mythographes ont-ils assez souvent parlé de Bubastis Diana, quoique certainement cette jonction de noms n'ait pas été connue de l'Égypte antique. Selon Creuzer (t. I, p. 418 de la *Symbolique* en français), c'est elle qu'on voit sous la forme d'une biche (ou plutôt d'un cerf?), combattant l'antiosiride Typhon (pierre gravée de la *Dactyl. Stosch.*, éd. Schlichtegroll, pl. 22, n° 126). Cette explication est sujette à plus d'une objection. En général, jusqu'ici on a été assez embarrassé pour distinguer sur les monuments la figure de Poubasti. Toutefois, M. Champollion jeune, en déterminant sa légende symbolique, vient de faciliter ce travail aux

savants, et déjà l'on a reconnu d'une manière certaine la jeune et brillante déesse dans une scène de la galerie du temple de l'ouest à Philes (*Desc. de l'Eg.*, t. I, pl. 22, 2). Creuzer, par une méprise tout-à-fait inexplicable, l'avait prise pour Hermès ou Toth I[er], sans doute parce qu'elle marque un degré sur le sceptre dentelé auquel est suspendu le caractère emblématique des panégyries. La scène entière représente une offrande faite par Tibère à la déesse Isis; celle-ci allaite son fils Haroéri, déjà sorti de l'enfance, et debout devant elle; deux déesses, Poubasti et Saté, se trouvent derrière elle. La légende de Poubasti se compose d'une étoile au bout d'un bâton surmonté d'un signe en manière d'accolade renversée horizontalement; à côté est le caractère distinctif du genre. M. Huet (p. 43) avait pris cette étoile pour Sothis ou Sirius; d'Isis il faisait Bouto, et Poubasti devenait Isis. — Comp. Plutarque, *Isis* et *Osir.*, 21; Horapollon, I, 3; Jablonski, *Panth. Æg.*, II, p. 55 et suiv.; 99 et suiv.; Prichard, *Anal. of Æg. mythology*, 134, 141.

BUBONA, déesse romaine de l'agriculture, présidait à la bonne santé des bœufs (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 34).

BUCLOPE, Buclopus, dieu des mouches chez les Romains. Comp. Baal-Zéboub et Myiagre.

BUCOLE, Βούκολος, 1° fils d'Hercule et de la Thespiade Marse; 2° fils d'Hippocoon, tué par Hercule; 3° père de Sphèle et grand-père d'Iasos, fut tué par Énée au siége de Troie (*Iliade*, III).

1. BUCOLION, Βουκολίων, l'aîné des fils de Priam. Apollodore (t. I, 353 de l'éd. Clavier) nomme sa mère Calybé. Il faisait paître les troupeaux dans les plaines de la Troade, lorsqu'il rencontra la naïade Abarbarée, qu'il rendit mère d'Ésèpe et de Pédase (*Iliade*, VI, 21, etc.; Hermann, *Handb. d. myth. a. Hom. u. Hes.*, p. 212). Bucolion rappelle le grec Βουκολεῖν, duquel il est difficile de ne pas le dériver. Sur ceci, et sur l'idée qu'il faut concevoir de toute cette généalogie, comparez Abarbarée.

2. BUCOLION, un des cinquante fils de Lycaon (*Voy.* Lycaon).

BUDDHA, *voyez* Bouddha.

BUGENÈS, Βουγενής, c'est-à-dire *né du taureau*, Bacchus, soit parce qu'ayant lui-même les formes du bœuf, il est censé avoir un bœuf pour père, soit parce que les traditions le faisaient fils de Jupiter Ammon.

BULÉE, Bulæus, Bulæa, Βουλαῖος, Βουλαία, surnom commun à Minerve et à Jupiter, qui étaient censés présider aux délibérations et au bon conseil.

BULIS, Thessalienne, mère d'Égypius. *Voy.* ce nom.

BUNÉE, Βουναία, Junon. C'est comme si l'on disait Junon au tertre (Βοῦνος, tertre).

BUNICHUS, Βούνιχος, un des fils de Pâris et d'Hélène.

BUNUS, Βοῦνος, fils d'Alcidamie et de Mercure, succéda au roi de Corinthe Alète, lorsque ce dernier alla au siége de Troie, et laissa le pouvoir à Époppée. C'est lui, dit-on, qui bâtit le temple de Junon Bunée. — Évidemment Bunus n'est autre chose qu'une personnalisation locale propre à la Corinthie, comme Actée à l'Attique, ou Égiale à l'Achaïe (Βοῦνος veut dire tertre. Pausanias, II, 3; Tzetzès, sur Lycophron, 174).

BUPHAGE, Buphagus, Βούφαγος, fils de Japet et de Thornax, ayant tenté de faire violence à Diane,

tomba sous la flèche de cette déesse. On donna son nom à une rivière d'Arcadie (Pausanias, VIII, 27).—Buphage est aussi un surnom d'Hercule. Ce mot veut dire *mangeur de bœufs*; et la mythologie nous montre souvent Hercule mangeant un bœuf entier jusqu'aux os, exploit gastronomique que renouvelèrent, dit-on, des athlètes célèbres, entre autres Milon de Crotone. Reste à décider si c'est le surnom qui a précédé et fait imaginer la légende, ou si la légende a précédé le surnom. Nous tenons pour la première hypothèse. D'autre part, Buphage fut-il pris originairement pour mangeur de bœufs? Non! ce sens littéral et grossier en voile un autre, c'est l'absorption du taureau zodiacal que dépasse, et que, par là même, semble dévorer Hercule-soleil dans sa course victorieuse à travers les douze signes.— Comp. Addéphage.

BUPHONAS, Βουφόνας, un des principaux Siciliens qui s'opposèrent au passage d'Hercule à travers la Sicile, lorsqu'il conduisait les bœufs de Géryon d'Espagne en Grèce. Il fut tué avec tous ceux qui l'appuyaient dans sa résistance (Diodore, IV, 23).

BURA, Βοῦρα, fille de Jupiter et d'Hélice, donna son nom à un bourg de l'Achaïe, qui fut, ainsi que le bourg d'Hélice, submergé par suite d'un tremblement de terre.

BURCHANES. *Voyez* Bourkhans.

BUSIRIS, en latin Busiris, Βούσιρις, Βούσιρις (g. ιδος), passe dans la mythologie grecque pour un prince égyptien, qui alors se serait nommé Pousiri. On variait sur sa généalogie, quoique généralement on s'accordât à lui donner pour père Neptune. Mais quelle était sa mère? Selon Agathon, cité par Plutarque (*Vies Parall.*, t. VII, p. 50 de l'édit. Reiske), c'était Anippe, fille du Nil. D'autres nomment une fille d'Épaphus, Lybie, suivant le Syncelle (*Chronog.*, p. 152), Lysianasse, suivant Apollodore (*Biblioth.*, liv. II, ch. V, § 11). On ne sera point étonné d'après cela que des savants qui ont pris au sérieux les légendes anciennes aient voulu distinguer plusieurs Busiris (trois, quatre et même cinq), et que Diodore de Sicile, par exemple, place nettement après Ménès un Busiris I, chef d'une dynastie de huit Pharaons, dont le dernier, Busiris II, serait le fondateur de Thèbes. Quelques mythographes aussi ont placé en Espagne un Busiris; mais la conformité des rôles et surtout la lutte que tous soutiennent contre Hercule démontrent assez qu'il ne s'agit au fond que d'un même personnage, ou pour mieux dire d'une seule fable transportée successivement sur divers théâtres. Les légendes vulgaires nous offrent Busiris directement en rapport avec Hercule. Au commencement de son règne, disent-elles, l'Égypte fut neuf ans de suite en proie à la famine : un devin de l'île de Cypre (Thriase ou Phriase) annonça que les dieux feraient cesser ce fléau, à condition que chaque année on immolerait à leurs autels un étranger (selon d'autres, un homme à cheveux blonds, et rarement les Égyptiens ont les cheveux de cette couleur). Comme dans tout bon roman, le conseiller fut immolé le premier : cent victimes tombèrent ensuite (sur quoi remarquons en passant que ce nombre suppose un règne extrêmement long à Busiris). Enfin un jour Hercule aborde en Égypte. Chargé de fers et traîné devant le roi, il va périr lorsque tout-à-coup brisant ses chaînes il tue Busiris, Amphidamas (ou Iphi-

damas), son fils, et le hérault Chalbès. Les sacrifices humains sont abolis en Égypte (Voy. Apollod., pass. cité et comp. schol. d'Apollonius sur liv. IV, v. 396). Cet événement a-t-il lieu avant ou après les triomphes d'Hercule dans l'Hespérie? Là-dessus les mythographes se partagent encore, et tandis que chez les uns Hercule semble se rendre par l'Égypte où il trouve Busiris, par la Libye où il trouve Antée, enfin par l'Atlas aux îles Hespérides, les autres semblent plutôt tracer l'itinéraire du retour et nous montrer le vainqueur des Hespérides revenant dans sa patrie par la Libye et par l'Égypte. De ces derniers, les plus complets racontent que Busiris était devenu amoureux des Atlantides (les sept filles d'Atlas, les mêmes que les Hespérides) et qu'il envoya des pirates à leur poursuite. Ceux-ci avaient exécuté leur commission et s'apprêtaient à faire voile pour l'Égypte avec leur proie, lorsqu'Hercule les tua et rendit les sept déesses à leur père, qui en récompense lui apprit l'astronomie. Il se rendit ensuite en Égypte; et là c'est au tyran en personne et non à ses pirates qu'il eut affaire. L'entrevue se termina comme nous l'avons dit ci-dessus. Mais, aux yeux de ceux qui, frappés de la nouveauté relative de ces historiettes, voulaient pourtant que l'histoire vraie fournît un Busiris, il parut clair, grâce à un calcul de généalogie et de chronologie, que la fille de Libye ayant pour aïeule Io, antérieure (rien de plus incontestable!) de treize générations à Hercule, ne pouvait avoir donné naissance à un contemporain de ce héros; et il fut décidé à vue de pays que Busiris était antérieur de dix ou onze générations au fils d'Alcmène, de 200 ans à Persée. C'est une des bonnes raisons par lesquelles le panégyriste de Busiris éloigne du roi dont il chante les louanges le reproche d'inhumanité et de barbarie. Nous arrivons ainsi à cette autre tradition non moins gratuite qui fait de Busiris un vice-roi laissé en Égypte par Osiris lorsqu'il partit pour son expédition des Indes. Maintenant essayons de retrouver ce que c'était que Busiris, puisque évidemment nous ne pouvons ni admettre les opinions gréco-romaines sur ce prétendu roi humain, ni même tenter des recherches analogues. Ainsi, que Rollin (*Hist. anc.*, tom. I), d'après Diodore, ait identifié Busiris avec Ramessès-Miamum (Ramsès-Mai-Amou-ou Ramsès IV de la table des prénoms à Abydos), que M. Champollion jeune (*Syst. hiéroglyph.*, pag. 246) ait pris l'Athosis, Rathosis ou Rathotis de la 18e dynastie de Manéthon (Ramsès I de la table des prénoms) pour le fameux tyran Busiris si connu dans les mythes grecs, ces idées, qu'ils ne reproduiraient sans doute plus aujourd'hui, ne peuvent nous arrêter qu'un instant et ne sont consignées dans nos mythologies que pour mémoire. Même chez les anciens, des esprits d'élite avaient déjà senti le néant de ces explications historiques, et Ératosthène cité par Strabon (liv. XVII) niait formellement l'existence d'un roi du nom de Busiris. Deux villes très-connues ont porté en Égypte le nom de Busiris. L'une était dans l'Heptanomide (Voy. Strab., liv. XVII, p. 802 de l'édit. de Casaub. et comp. Hérodote, liv. II, ch. 60). L'autre se trouvait dans le Delta sur la branche Phatmétique du Nil à qui elle donna le nom de branche Busiritique, à vingt lieues de l'embouchure et à vingt lieues du sommet du Delta. Son nom moderne représente absolument l'ancien, puis-

que les Arabes l'appellent encore Boucir, Aboucir (abréviation d'Al-Boucir). M. Champollion a lu Pousir et Pousir, avec cette différence que Pousiri appartenait au dialecte memphitique ou de la basse et de la moyenne Égypte, tandis que Pousir était le nom thébain (*Voy*. Fragm., du Musée Borgia, *Catal. Musei Borg., Cod. Sahid.*, n° CXLIII, p. 238, cité dans l'*Égypte sous les Phar.*, t. II). Or cette dernière était la capitale d'un ptoch ou nome dans lequel il est probable que l'on immolait des victimes humaines et plus spécialement des étrangers (Voyez Strabon, pass. cité : il y dit en termes exprès que la fable de Busiris n'a d'autre base que l'odieuse inhospitalité et les sacrifices impies reprochés par les étrangers aux Busirites). Ainsi dans cette hypothèse nous verrions dans le roi mythique si fameux en Grèce une personnification d'un peuple, d'une ville tout entière. On demandera s'il est vrai que les Égyptiens aient sacrifié des victimes humaines. C'était l'opinion générale des anciens (Voy. Plutarque, *Malign. d'Hérodote*, p. 857 de l'éd. Wytt., Manéthon dans Porphyre, *Traité de l'Abst.*, II, 55; etc.). Hérodote, il est vrai, veut disculper l'Égypte sous ce rapport (liv. II, ch. 45). Pour l'Égypte contemporaine, il avait raison peut-être; mais qu'en conclure en faveur de l'Égypte ancienne? Amasis interdit à ses sujets dans Héliopolis les sacrifices humains : ils existaient donc. En vain on objecte que la défense peut n'avoir été que préventive; il n'est personne qui ne sente qu'un tel décret aspire à faire cesser d'horribles antécédents plutôt qu'à rendre impossible un avenir auquel personne n'aurait songé. De plus les bas-reliefs et les peintures des temples offrent trop souvent l'image de ces meurtres sacrés pour qu'on puisse nier qu'ils aient été en usage. Ici ce sont des hommes noirs de la tête ou du cou desquels jaillit un ruisseau de sang; là, on voit la tête décollée du tronc; ailleurs, un héros vainqueur, Pharaon ou prêtre, n'importe, tient d'une main les longues chevelures réunies de 29 ou 33 victimes et lève sur elles un coutelas (Voy. *Descr. de l'Ég. ant.*, pl. vol. II, pl. 85 et 86, etc.; Cailland, *Voy. à Méroé*, pl. 16, 18, 61, etc.; Gau, *Ant. de la Nubie*, pl. 51, etc.). Que de ces représentations un grand nombre soient symboliques, loin de le nier, nous le prouverions au besoin contre les contradicteurs; mais l'usage même du symbole prouve que la réalité n'était que trop familière aux Égyptiens. Les Grecs, toujours féconds en étymologies, décomposèrent le nom de la ville égyptienne en Βοῦς, Ὄσιρις, *bœuf*, *Osiris*, puis établirent une liaison factice quelconque entre ces deux mots, soit qu'ils se figurassent Osiris à tête de bœuf, ou un bœuf sacré, représentant d'Osiris, soit qu'ils imaginassent Osiris enfermé dans un tombeau en forme de bœuf; car telle fut effectivement une des formes sacrées des tombeaux, et telle fut plus spécialement celle de la tombe d'Osiris. Mais l'étymologie de Βοῦς et Ὄσιρις n'en semblera pas moins bizarre. Comment, dans un nom égyptien, admettre la présence d'un élément grec, à moins toutefois que Βοῦς lui-même ou un mot analogue n'ait été égyptien, ce qui est douteux. Cependant Jablonski (*Voc. Ægypt.*, p. 54) et Zoëga (*de Obelisc.*, p. 288) voient dans les mots Coptes *Bé-Ousri* ou *Bé-Ousiréi*, tombeau d'Osiris, la forme primitive de Busiris, et invoquent à l'appui de leurs conjectures

l'autorité de Plutarque qui, dans son Traité d'Osiris et d'Isis (ch. 21, p. 293 de l'édit. Wyttenb.), explique Busiris par Taphosiris (Ταφόσιρις): or Taph... (ταφ...) signifie tombeau. M. Champollion jeune a fait voir sinon la puérilité, du moins l'insuffisance complète de ces étymologies en ramenant Pousiri à ce qu'il est véritablement, Pe-Ousiri, c'est-à-dire tout simplement Osiris (en copte Ousri et Ousiréi) avec l'article. Cette étymologie, incontestablement vraie tant qu'il s'agit du langage parlé, n'a d'autre tort que de ne pas rendre compte des bizarreries fréquentes auxquelles donna lieu l'hiéroglyphique égyptienne. Car nous ne devons point perdre de vue qu'autre fut l'écriture phonétique, autre l'écriture hiéroglyphique. Les légendes hiéroglyphico-symboliques d'Osiris ne sont plus inconnues aux modernes; et une des formes les plus usitées de cette légende est la tombe tauromorphe (en forme de bœuf) surmontée ou accompagnée d'un œil. L'œil seul serait déjà Osiris; la vache plus l'œil n'est aussi qu'Osiris; mais pour nombre de personnes, c'est une vache et Osiris; Pousiri est donc pour ceux-ci une vache et Osiris. De là deux étymologies: l'une vraie, simple, fondamentale, explicative de la langue parlée, nous montre le nom propre précédé de l'article; l'autre fallacieuse, épisodique, reflet fidèle de la langue écrite, unit Osiris et la vache, ou si on l'aime mieux Osiris et la tombe. Creuzer soupçonne que les idées de Diodore sur la dynastie busiritique qui succède à Ménès se réduit à ceci que les Pharaons, fondateurs de Thèbes, furent dits reposer dans la tombe d'Osiris. Effectivement Osiris lui-même, selon Diodore, jeta les premiers fondements de Thèbes, ou peut-être toute cette dynastie n'est-elle qu'une allusion mythique à l'origine de l'architecture égyptienne née dans les grottes sépulcrales. Le nom et le mythe de Busiris eurent une vogue extraordinaire en Grèce et par suite à Rome. *Quis aut Eurysthea durum, Aut illaudati nescit Busiridos aras?* s'écriait Virgile quelques années avant le commencement de l'ère chrétienne. *Illaudati*, il est vrai, peut paraître singulier: car quel écolier n'a entendu parler de l'éloge de Busiris par Isocrate? Cet éloge existe encore et n'est point indigne d'être édité et commenté ex professo. Beaucoup de poètes même avaient mis Busiris en scène; et il nous reste encore des fragments d'une tragédie de *Busiris* par Euripide (*Voy*. Fragm. d'Eurip., édit. Beck, p. 434; et comparez Athénée, *Dipnos.*, l, X, p. 4 et 16 de l'édit. Schweigh.). Parmi les peintures antiques qui représentent l'aventure de Busiris, nous recommandons surtout le n° 28 des *Peint. de vases grecs* de Millingen, Rom. 1813, reproduits au trait dans Creuzer et dans la trad. fr. de sa *Symb. u. Myth.* (tom. IV, pl. LIII, 165). On aperçoit le tyran de Memphis sur son trône, vêtu avec un luxe barbare; derrière lui une canéphore, une joueuse de flûte: un grand sceptre sert d'appui à la main gauche du monarque; la droite lève un coutelas. Devant lui, tout près, le héros est debout, chargé de liens et contenu par des esclaves. Vains efforts! Le fils d'Amoun se dégage de ses liens; son coude gauche écarte le couteau sacré, sa droite soulève comme une plume l'énorme massue. Sa vigueur, ses noirs cheveux, son œil étincelant, sa pose aisée et légère, la liberté de ses mou-

vomeuts que relève le contraste des efforts auxquels se livrent les esclaves chargés de le contenir, tout annonce quel sera le dénouement de cette soudaine péripétie. Pour Dupuis, que préoccupent toujours ses idées astronomiques et paranatellontiques, il prononce de sa propre autorité que Busiris n'est autre qu'Orion; Busiris est fils de Neptune : Orion ne doit-il pas la vie à une peau de bœuf ou de vache que fécondent Jupiter et Neptune? Busiris devient amoureux des Pléiades et envoie des vaisseaux à leur poursuite : Orion ne se lève-t-il pas, ne monte-t-il pas à la suite du taureau sur lequel sont placées les Pléiades? Des Busiris règnent à Thèbes : l'histoire d'Orion ne nous reporte-t-elle pas à une ville homonyme, à la Thèbes de Cadmus? Comparez, pour achever de bien comprendre Busiris, les articles Osiris, Typhon, Antée (ce dernier se trouve aussi dans la mythologie égyptiaco-hellénique en rapport avec Hercule et a été considéré comme incarnation de Typhon. Comme lui aussi il a été dit fils de Neptune et de Lysianasse). *Voy.* de plus Sturtz sur Phérécyde; Théon, *Probl.* Comp. les interp. de Diod. de Sic. sur liv. I, ch. 88; Heyne sur Apollod., passage ci-dessus cité de la *Biblioth.*; enfin Costaz, *Desc. de l'Ég.*, vol. I, ch. IX, p. 401.

2. BUSIRIS. Apollodore mentionne (liv. II, ch. 1, § 5) dans sa liste des fils d'Égyptus un Busiris, qui est oublié dans celle d'Hygin (*fab.* CLXX), et lui donne pour femme Automaté. Il n'est pas besoin d'ajouter que celle-ci le tua la nuit de ses noces.

BUSTÉRICH, Bustérichus, dieu germain dont l'idole se voit encore aujourd'hui à Sondershausen (Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. II).

1. BUTÈS, Βούτης, le plus jeune des fils de Borée, succéda en Thrace à son frère Lycurgue, fut obligé d'abandonner ses états, et se rendit avec sa suite dans l'île Strongyle, depuis Naxos, où il subsista de pirateries. Manquant de femmes lui et les siens, il se jeta sur la Thessalie pendant une fête de Bacchus, et enleva un grand nombre des jeunes adoratrices du dieu du vin. Coronis, la plus belle, devint son épouse. Mais cette princesse invoqua le secours de Bacchus; et le dieu, l'exauçant, inspira à Butès un accès de délire tel, qu'il se précipita dans une fontaine ou dans un puits (Diodore de Sicile, V, 50).

2. BUTÈS le Bébryce descendait du célèbre roi des Bébryces Amycus, et suivit Énée en Italie. Comme son belliqueux aïeul il excellait au combat du ceste. Cependant il fut vaincu en Troade par Darès. Quelquefois on le montre s'établissant dans la Sicile, et y épousant la belle Lycaste, à qui ses charmes avaient valu le nom de Vénus, et qu'il rendit mère d'Éryx, prétendu fondateur de la religion de Vénus en Sicile. Ce Butès a été confondu avec le précédent, et l'on a mêlé assez bizarrement l'histoire de l'un à celle de l'autre. *Voy.* l'art. n° 1 de M. Noël, et les n°s 1 et 2 de Nitsch.

3. BUTÈS, Argonaute, fut si charmé du chant voluptueux des Sirènes, qu'au retour de l'expédition il s'élança du vaisseau dans la mer. Heureusement Vénus le sauva à temps, et le transporta en Sicile, où elle lui donna en mariage Lycaste, sa rivale de beauté. De cette union naquit Éryx. C'est évidemment une réminiscence du mythe ci-dessus (Apollodore, I, 9, 25; Hygin, *fab.* XIV et CCLX; Apollonius, IV, 914). Diodore fait de

Butès uu roitelet indigène. C'est ce qui nous semble le plus raisonnable. Le culte d'une déesse que plus tard on prit pour Vénus naquit en Sicile. Quand on connut les Grecs et leurs traditions, on voulut y rattacher le Butès sicilien. De là deux manières de voir, un Butès argonante, nn Butès asiatique. Butès, Βούτης, signifie *bouvier;* ce qui convient autant à la Sicile qu'à la Troade.

4. BUTÈS, fils du roi d'Athènes Pandion et de Zeuxippe, épousa Cbthonie, fille d'Érechthée, et devint la tige d'une famille sacerdotale célèbre, les Étéobutades; lui-même avait été prêtre de Minerve Poliade, de Neptune et d'Érechthée, et avait élevé un autel dans le temple dédié en commun à ces trois dieux. Les Étéobutades subsistaient encore du temps de Cicéron (*Nat. des Dieux*, III, 19). Comp. Pausanias, liv. I, ch. 26.

5-8. BUTÈS, 1° fils de Pallas, et un des députés par l'organe desquels les Athéniens supplièrent Éaque de les secourir contre Minos. 2° Argien, ami de Tlépolème, le suivit dans son émigration à Rhodes. Tlépolème, en partant pour Troie, lui laissa le gouvernement de Rhodes, dont il avait été investi par les habitants (Diod. de Sicile, l. V, c. 59). 3° Troyen qui portait les armes d'Anchise, et à qui plus tard Énée confia le soin de veiller sur Ascagne (*Énéide*, liv. XI, v. 646, etc). 4° Autre Troyen. Il fut tué par Camille en Italie (*Énéide*, XI, 691).

BUTIS, surnom de Vénus, en mémoire de sa bienveillance pour Butès (*Voy.* ce nom, n° 2 et 3).

BUTO ou BUTUS. *Voy.* BOUTO.

BYBLIE, BYBLIA, Βυβλία, surnom local de Vénus, à cause du beau temple qu'elle avait à Byblis en Phénicie.

BYBLIS. *Voy.* BIBLIS.

BYGOIS. *Voy.* BAGOÉ.

BYRSÉE, corrup. pour HYRIÉE.

BYSNÉ, Βύσνος, BYSNUS, roi des Bysnéens ou plutôt des Béhryces, dans l'Asie mineure, fut tué par le roi de Troie Ilus.

BYSSA, Βύσσα, fille d'Eumèle, fut métamorphosée en un oiseau de même nom par Minerve, en punition de son impiété.

BYSTE, BYSTUS, Βύστος, Lapithe, père d'Hippodamie, qui épousa Pirithoüs.

BYZAS ou BYZÈS, Βύζας (g. -αντος), fils de Neptune et de Croessa, ou plutôt Créuse, fille d'Ino, était originaire de Mégare. Il fonda Byzance, dont au reste les accroissements furent très-lents. Les Argonautographes le font vivre à l'époque où les Argonautes franchirent le détroit qui sépare la mer de Marmara de la mer Noire. Il est évident que Byzas n'est que Byzance personnifiée, et qu'en conséquence c'est un personnage imaginaire. Cependant son existence était une des traditions nationales des indigènes, et les monuments en font foi (*Voy.* Eckhel, *Doctr. numor. vet.*, t. II, p. 27). — L'épithète de fils de Neptune signifie sans doute tout simplement que Byzas était un navigateur.

BYZÈNE, fils de Neptune, se fit remarquer par sa franchise, et donna lieu au proverbe Βυζήνου παῤῥησία, le franc-parler de Byzène.

BYZÈS, 1° le même que Byzas; 2° le même que Bysne.

C

N. B. On cherchera tous les mots hindous, japonais, tatars, aztèques, etc., que quelquefois on trouve écrits par C, à la lettre K ou aux séries TS ou TCH.

CAANTHE, Κάανθος, fils de l'Océan et de Thétys, mit le feu à un temple d'Apollon, pour punir ce dieu d'avoir enlevé Mélie, sa sœur, que depuis long-temps il cherchait en vain par l'ordre de son père. Apollon irrité le tua à coups de flèches. On montrait encore son tombeau du temps de Pausanias (*Paus.*, IX, 10).

CABARDIENNE, Cabardiensis, Minerve adorée à Cabardie.

CABARNE, Κάβαρνος, berger de Paros, apprit à Cérès l'enlèvement de Proserpine par Pluton, et fut nommé par la déesse, en récompense, prêtre de son temple. Caylus a lu le nom de Cabarne sur un monument; c'est sans doute le précédent.

CABIRA, divinité cabirique qui, comme l'indique son nom, est la Cabire par excellence. Mais ce nom, qui est générique, voile un nom spécial : lequel? On l'ignore. Généralement on dit Cabira une nymphe fille de Protée et femme de Vulcain. Une nymphe! c'est bon pour ceux qui se contenteraient de voir dans Protée un dieu marin subalterne, le vieux pasteur des troupeaux de Neptune. Mais Protée est, de deux choses l'une, ou l'Être suprême, Knef-Piromi lui-même, ou Fta-Fré. Dans le premier cas Cabira est sa première manifestation féminine : Vulcain (représentant du Fta memphitique) serait dès-lors la première manifestation mâle. Protée, comme l'immensurable et irrévélé Piromi, était androgyne. Ainsi commence à se dessiner l'Ogdoade, ou Double Tétrade cabirique : Protée à la tête, androgyne et monade suprême, grosse de l'Ogdoade qui va suivre; puis un dieu et une déesse, première manifestation unisexuelle de la haute monade. Dans l'autre cas, Cabira est fille de Fta-Fré, Vulcain supérieur (mais alors elle se confond avec lui) et femme d'un autre Fta-Fré, Vulcain subalterne, Mars, qui la rend mère de Fré, Cadmile-Soleil divisible en sept Cabires inférieurs. Ceci posé, élevons-nous dans les conceptions cosmogoniques de l'Orient. Nous nous rappellerons que la monade primitive est tantôt femelle, tantôt mâle. Mâle, c'est un Cabire (Cabirus) par excellence; femelle, c'est une Cabira. De Cabire (sans femme) émanent Hépheste-Arès et Aphrodite; de Cabira (sans époux) émanent de même Aphrodite et Hépheste-Arès. Un jour vient où l'on veut combiner et fondre tous les systèmes. Cabira unie à Cabire suprême est fille, femme, sœur, épouse (*Voy.* Maïa) : or si le grand Cabire a été nommé tour à tour Vulcain et Protée, elle se trouve ainsi fille de Protée et femme de Vulcain. Ce syncrétisme fausse la religion primitive, et les dogmes vrais sont ceux que nous exposons d'abord.

CABIRES, en latin Cabiri, Κάβειροι, grandes et mystérieuses divinités que l'on sait avoir été honorées principalement dans les îles circahelléniques de Samothrace, d'Imbros, de Lemnos et de Thasos, mais dont le culte, évidemment d'origine étrangère, ne se borna nullement à l'enceinte de la Grèce, n'offrent aucune trace de légende à la curiosité populaire. Dans les renseignements que la théosophie

grecque nous a laissés sur la théogonie de l'Egypte, nous voyons Hépheste (Vulcain) père des sept Cabires. Hépheste répond à Fta; et vraisemblablement les sept Cabires dont il est question dans ce système ne sont que l'une ou l'autre pentade des Treize-Douze avec Fré ou Djom à la tête, Imouth à l'arrière-garde. La Phénicie, élève on condisciple de l'Égypte, adorait plus explicitement sept Cabires, enfants de Sidik identique à Fta : nu huitième dieu, Esmoun, qu'habituellement on prend pour Esculape, et qui, dans la réalité est Fré-Esculape ou même Fta-Fré-Esculape (*Voy.* Esmoun) s'adjoint à eux, et transforme l'hebdomade en ogdoade ou en ennéade, selon qu'on l'absorbe en Fta-Sidik ou qu'on l'en distingue. Suivant Münter (*Relig. d. Karthag.*, p. 87), Carthage aussi adorait les Cabires sous le nom d'Abaddirs. Les nains à ventre sphérique, qui couvrent les monnaies de Pantellaria (Neumann, *Numi inediti*, II, pl. IV, 10-14) les rappellent aussi de la manière la plus évidente. A Malte, colonie punique, le nom même de Cabire semble s'être conservé dans le dialecte. Nous verrons les Curètes, les Corybantes, les Anaces, les Dioscures tenir à un même fonds d'idées, qui indubitablement dérivent d'un fonds oriental. Enfin la haute Asie présente sous dix formes diverses, soit le nom, soit le caractère des Cabires. Ici le fleuve chaldéen Chaboras et les villes de Cabira dans le Pont, de Charres (Χάῤῥαι, aujourd'hui Harran) dans la Mésopotamie, reproduisent presque sans altération le nom sacré. Là les Cabirim (les hommes forts par excellence) de la Perse, Gao, le robuste forgeron qui conduit les Perses opprimés à la victoire, offrent et la ressemblance syllabique et celle des rôles. Il n'est pas jusqu'à l'Inde qui, dans son Kouvera et dans d'autres personnages mythologiques, ne fournisse des traits de comparaison (voy. *Asiat. Res.*, t. V, p. 297, etc.; Polier, *Myt. des Hind.*, t. II, p. 312, etc.). Schelling (*üb. die Gotth. v. Samothr.*) et Baur (*Symb. u. Myth.*, t. II, 1re p.) rapprochent aussi des Cabires, tant par le nom que par l'idée, les Kobold (génies malins, farfadets, lutins) de la Germanie antique. Enfin, M. Ad. Pictet (*du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, Genève. 1824) a retrouvé, dans la mythologie irlandaise, les idées et jusqu'aux noms des Cabires de Samothrace. L'étymologisme n'a pas manqué de jouer ici son rôle. Schelling et Baur, exagérant la facilité avec laquelle, dans certaines circonstances, les deux liquides L et R se permutent, dérivent presque directement Kobold de Cabires (Κάβειροι métamorphosé en Κάβαροι, Κόβαλοι) ou Cabires de Kobold. Les explications grecques de Schwenck, Müller et Voelcker ne valent pas mieux. Welcker, sous l'influence des mêmes préjugés, transforme, de sa pleine autorité, Κάβαροι en Κάειροι, et y découvre comme racine κάειν, καίειν, *brûler*. Il est inutile de s'appesantir sur l'arbitraire de ces étymologies. Évidemment le dissyllabe Cabir présente, comme presque toutes les racines parfaites des langues sémitiques, ces trois consonnes autour desquelles se placent diversement et voyelles et lettres serviles destinées à varier la physionomie du mot en même temps qu'à ajouter une nuance à l'idée primitive : on y revoit, à n'en pouvoir douter, ou Khaberim (*socii*, les dieux associés, Schell., ouv. cité, p. 107), ou mieux encore Cabirim (*potentes*, les dieux puissants). Dans le

premier cas, on aurait en eux le pendant asiatique des *Dii complices* ou *consentes* qui de l'Étrurie passèrent à Rome; dans l'autre hypothèse les Cabires seraient représentés par les *Dii potes* des livres auguraux (Varron, *Lang. lat.*, l. IV, ch. x, p. 16, éd. Scalig.), et c'est ce que semblent transformer en certitude les traductions libres de Cabires par θεοὶ δυνατοί (Varron, pass. cité), et θεοὶ μέγαλοι ou χρηστοί (Cass. Hémina, dans Macrobe, *Saturn.*, l. III, ch. iv). Il est donc éminemment probable que c'est à une importation orientale que les îles de la mer Égée ont dû l'idée primordiale des Cabires; mais à quelle partie de l'Orient? Le problème n'est pas définitivement résolu. Schelling dérive le culte cabirique d'origines phéniciennes, hébraïques, sémitiques en général. Creuzer le fait venir d'Égypte : la Phénicie, à la vérité, est dans ce système et la première à le recevoir et presque la seule à le communiquer (*Symb. u. Myth.* 2ᵉ part., ch. vi, p. 310, etc., de la 2ᵉ éd. all.). D'autre part, la force des preuves qui semblent assigner l'Orient pour patrie au culte des Cabires n'a pas également frappé tous les mythographes. K.-Otff. Müller (*Orchom. u. d. Min.*, Beitr. ii, p. 450, etc.) regarde ce culte comme purement pélasgique, et constituant à lui seul presque toute la religion primitive des Grecs; tout au plus les auteurs auraient-ils jeté un vague regard vers les théogonies de l'Inde. Welcker (*Aschylische Tril. Prom.*) suppose qu'il se composa d'éléments divers fournis les uns après les autres par différentes nations, et successivement amalgamés. Sainte-Croix (*Myst. du pagan.*, sect. II, art. 1) avait déjà soutenu l'opinion analogue, en admettant que la religion des Cabires, primitivement pélasgique, se combina beaucoup plus tard avec des éléments égyptiens ou phéniciens. Pour nous, voici ce qui nous paraît résulter le plus clairement de la collation des documents anciens. Oui, le fond du système cabirique fut importé de la Phénicie dans les îles grecques; oui, un culte pélasgique, et par conséquent indien d'origine, préexistait à l'importation de ce système; oui, il y eut fusion des idées phéniciennes et des idées pélasgiques. Mais, fait capital, dans cette combinaison de deux dogmes rivaux, l'étranger l'emporta sur l'indigène, l'Asie éclipsa l'Europe, les noms des dieux phéniciens restèrent les noms sacrés par excellence; les noms pélasgues furent admis et tolérés comme équivalents, comme traductions. Resterait à examiner si la Phénicie, qui a transmis la religion des Cabires à la Grèce et à l'Afrique occidentale, en fut vraiment l'institutrice première, et, en résolvant négativement le problème, si c'est à l'Égypte qu'il faut en attribuer l'invention. À notre avis, émanées de l'Inde, comme toutes les idées religieuses qui ont dominé dans l'Asie méridionale, les bases du système cabirique acquirent une haute importance dans les contrées occidentales adoratrices du feu : là plus qu'ailleurs la puissante armée des planètes devint un conseil et une famille de dieux. La Babylonie, la Chaldée, la Syrie, les cités phéniciennes reçurent et développèrent ce culte. L'Égypte sans doute n'y fut point étrangère; mais elle ne l'imagina point, et elle ne lui laissa point prendre cette extension que l'aspect physique de la nature fit prendre au culte du feu dans l'Asie cisindine. La doctrine transcendantale, indigène peut-être (car elle diffère notablement de toute autre), nous fait planer dans une

sphère bien plus haute qne celle des planètes et même de tous les astres; la légende populaire nous entretient d'Osiris et de Typhon. Les Cabires tombés dans la seconde dynastie divine, dans celle des Treize-Douze dont même ils ne forment qu'une section (les divinités élémentaires, Anonkc, Saté, etc., figurent dans la seconde), ne jouent en quelque sorte dans le culte qu'un rôle muet, et passent presque incognito. Il est vrai que les doctrines religieuses s'enseignant en partie à huis clos, et le nom de Cabires étant connu en Égypte par nombre d'hommes qui n'en savaient pas le vrai sens, il fut souvent appliqué peut-être aux Khaméphioïdes; et quand les idées égyptiennes se répandirent, soit en Crète, soit ailleurs, la famille cabirique refléta sous certains rapports le système supérieur de la théogonie égyptienne. — Plusieurs groupes de divinités helléniques ou hellénoïdes doivent être rapprochés des Cabires, et se confondent plus ou moins avec eux. Ce sont les Curètes, les Corybantes, les Dactyles (on, comme on dit, Dactyles Idéens), les Telchines, les Anaces, les Tritopators, les Dioscures. Tous ces dieux, dont les analogies et les relations sont multipliées, pourraient être désignés par le nom de Cabiroïdes (Καβειροειδεῖς); toutefois nous ne partageons point le soupçon émis par Creuzer que tons ces noms désignent les mêmes dieux, et que leurs différences ne tiennent qu'à la variété des lieux et des idiomes. Il fallait se borner à dire qu'une seule et même idée fondamentale avait présidé à l'invention de tons ces cultes; mais cette idée a été bien diversement développée, colorée, juxtaposée ou mêlée à d'autres idées par les races qui l'ont reçue. Ainsi le même rayon reçu par des surfaces diversement colorées donne lieu à des reflets divers. Et encore cette énonciation est-elle peu en harmonie avec les faits. A notre avis, les groupes cabiroïdes dont il s'agit ici, ou sont des morcellements du vrai système cabirique, ou ont été imaginés à part sous d'autres influences, qu'ensuite un syncrétisme, relativement à nous fort antique, essaya de fondre avec les dogmes des Cabires. Et d'abord, pour ne faire entrer ici que les points culminants, les Curètes, les Corybantes, les Dactyles même et les Telchines ne sont que des prêtres (prêtres purs ou prêtres semi-séculiers, industriels, etc.), des Cabires ou des puissances cabiroïdiennes, tandis que les groupes suivants, les Anaces, les Dioscures, les Tritopators, sont véritablement des Cabires, mais seulement, ou quelques-uns des Cabires, ou les Cabires sous un point de vue déterminé, qui ne semble nullement celui de l'orthodoxisme samothracien. Ainsi des quatre personnes essentielles à l'ensemble cabirique, ces groupes n'offrent tantôt que deux, que trois; tantôt le chef, tantôt le dédoublement femelle, tantôt le Dieu-Rapport manquent; et ce qui achève de différencier les systèmes, les membres du groupe apparaissent égaux entre eux, sans qu'on voie trace, ou de supériorité hiérarchique, ou de priorité chronologique. — Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (Schol. d'un ms. de Paris, sur Ch. I, v. 915-920) nous a conservé les noms mystiques de ces hautes personnifications qui devinrent les grandes divinités de Samothrace : Axiéros et Axiocerse, l'un à désinence masculine, l'autre à désinence féminine (Ἀξιόκερσα, Ἀξιόκερσος), voilà les noms des trois premières. Selon Mnaséas, Dionysodore avait ajouté celui du quatrième Casmile,

autrement Cadmile, et même Cadme. Chercher à ces quatre noms des étymologies purement grecques, ce serait s'égarer de gaîté de cœur. L'Axi... ("Αξι...), élément initial des trois premiers, est l'AS, ACH, AKHS, AKS, qui joue un si grand rôle dans les nomenclatures divines (Ases, etc., ἅγιοι, ἅζομαι), et qui indique haute dignité, position vénérable, prééminence, est presque l'*archi* des Grecs et des Européens latinisants. Au reste, c'est aussi de cette syllabe AS que vient le mot grec ἄξιος, et même ce mot fut employé dans les cérémonies religieuses comme l'expression du plus haut respect. Ainsi en Élide on saluait Bacchus par la formule : "Αξιε ταῦρε, vénérable taureau, saint taureau. Éros, finale du premier mot, est cette racine orientale R développée en ER, IR, AR, OUR, OR, mais surtout en ER et AR, et qui, sous ces formes, a donné au latin *herus*, à l'allemand *herr*, au grec ἥρως, ἄρι... avec les deux adjectifs ἀρείων et ἄριστος, "Ηρη, Junon, c'est-à-dire la maîtresse, la souveraine, la reine régnante. "Ερος en grec n'est évidemment que *herus*, et l'analogie est plus parfaite encore si l'on compare la quantité des syllabes, quoique au fond cette similitude ne soit pas d'importance majeure, et que peut-être la religion samothracienne ait dit "Ηρος ; du moins c'est presque ce qu'indiquerait le nom "Ηρη, qui seul s'est conservé ; tandis que le masculin tomba en désuétude. Quant au quatrième personnage, Casmile ou Cadmile, ce nom, selon les mythographes hellénisants, Müller, Welcker, Schwenck et Vœlcker, dérive de κάσις, *frère*, ou du vieux verbe κάζομαι, κάδομαι (prét. κεκαδμένος), *avoir soin*. Zoëga, d'après l'égyptien, y trouve *tout sage* ; Bochart, d'après l'hébreu, *serviteur* ou *ministre de Dieu*, Münter (*Rel. der Karth.*, p. 89, etc., 2e éd.) et Schelling, d'après le phénicien, *celui qui se tient devant Dieu* ou *devant la face de Dieu*. De toutes ces étymologies, aucune peut-être ne nous met aussi véritablement sur la trace que le simple rapprochement (phonique et logique) de Cadme (le même que Cadmile) avec l'amour indien Kama ; et s'il était vrai que *il*, *ile*, finale de Cadmile, signifiât *dieu*, les deux synonymes, Cadme, Cadmile, nous offriraient le pendant parfait des deux appellations indiennes Kama, Kamadéva. — Une autre question s'élève maintenant : Axiéros, Axiocerses, Cadmiles ne sont que des noms génériques. A quelles divinités déterminées, et plus spécialement à quelles divinités grecques, ont été assimilés les grands personnages divins de Samothrace? Généralement on nomme d'abord Vulcain, puis Mars, Vénus, Bacchus. A ce dernier d'autres substituent Hercule, Mercure (Hermès), Cupidon que tout le monde sait être l'Amour ou quelque chose d'approchant, le Désir, l'excitation physique, "Ερως, "Ιμερος, Πόθος, Hermione ou Harmonie. On nomme aussi Junon, Cybèle, Vesta. Cabira, fille de Protée, mais qui du reste ne figure dans aucune nomenclature purement hellénique, se voit aussi sur cette liste. Enfin Cérès, Pluton, Proserpine, etc., sont aussi assimilés aux trois premiers Cabires. Deux célèbres passages, l'un de Pline (*Hist. nat.*, l. XXXVI, c. 4), l'autre de Pausanias (I, c. 43), indiquent encore les noms de Vénus, Pothos et Phaéthon, Éros, Himéros et Pothos. Mais le groupe de Pausanias est-il bien le même que celui du naturaliste romain? Dans l'un et dans l'autre il est parlé de trois statues ouvrage de Scopas : mais Pline

seul, en disant que ces statues se voyaient à Mégare, affirme qu'elles représentaient des divinités de Samothrace. Toutefois, admettons (ce qui en fait nous semble incontestable) que les deux auteurs aient voulu désigner le même groupe, ont-ils vu dans chaque membre de ce groupe le même dieu? Rien n'est plus douteux. Ainsi, pour ne parler d'abord que de Vénus, comment se fait-il que nulle divinité femelle ne se trouve mentionnée dans Pausanias? Qui ne serait surpris de voir groupés ces trois noms presque synonymes, Éros (amour, ἔρως), Himère (désir) et Pothos (désir physique)? Enfin pourquoi trois dieux seulement au lieu de quatre? Pourquoi sans cesse est-il question de huit (ou sept) Cabires, tandis que tous les vestiges des traditions mystiques ne donnent que quatre noms sacrés? En effet l'Égypte nous offre Fta et à sa suite sept Cabires (planètes?) dont il est le père (comparez l'article des TREIZE-DOUZE); la Phénicie adorait avec Sidik, que nous savons être le représentant de Fta, sept Cabires et Esmoun, lequel se réabsorbe dans Sidik. Cette Ogdoade sainte se retrouvait à Samothrace, selon Phérécyde et Acusilas. Suivant le premier (cité dans Strabon, l. X), Hépheste eut de Cabira, fille de Protée, trois êtres mâles et trois êtres femelles, les uns et les autres nommés Cabires. Acusilas (aussi dans Strabon) mentionnait de même trois Cabires et trois nymphes cabirides, enfants de Camille (évidemment il faut lire Cadmile), lequel lui-même devait la naissance à Hépheste et à Cabira. Les légères divergences de ces deux légendes ne doivent pas nous arrêter pour l'instant. Il ne s'agit au contraire que de faire attention à leur ressemblance. Or de part et d'autre nous voyons neuf personnages dont six expressément nommés Cabires, ce qui, en ajoutant Hépheste et sa femme, ou bien Hépheste et Cadmile, donne huit dieux. Comment concilier ce nombre de huit avec le nombre quatre. Nous nous bornerons à indiquer l'explication suivante. Omorca (dans la légende babylonienne qui se reflète dans toutes les grandes religions) se divise en deux parts, le Ciel, la Terre; mais la deuxième n'est en quelque sorte que la contre-épreuve de la première. Ce que nous disons ici des deux individualités, résultat de la section d'Omorca, il faut le dire des groupes mêmes. La tétrade samothracienne peut s'entendre de dieux suprêmes, célestes, éthérés, hypérouraniens; elle peut s'entendre de dieux terrestres, sublunaires, souterrains. Mais desquels? Des uns et des autres, c'est là le nœud de l'énigme. Le Ciel se reflète dans la Terre; les principes, les forces, les agents, les phénomènes célestes, dans des principes, des forces, des agents, des phénomènes terrestres: les premiers se distinguent des seconds, et pourtant, dès qu'on le veut, les premiers réabsorbent les seconds: vous avez donc à volonté ogdoade ou tétrade. Et, pour fixer davantage les idées, nommons la tétrade, en tant que céleste, Vulcain, Mars, Vénus, Amour; en tant que terrestre, Cérès, Pluton, Proserpine, Mercure. A vue de pays il faut encore entrer dans les discussions, les développements et les corollaires; qui peut trouver extraordinaire que les initiés du premier rang en aient conclu Vulcain-Cérès, Mars-Pluton, Vénus-Proserpine, Amour-Mercure (Herméros)? Voilà huit noms, et vous les réduisez (de plus d'une façon) à quatre, selon que vous faites prédominer la face céleste ou terrestre, selon que vous résumez l'idée

complexe par le nom d'un dieu unique, ou que vous imaginez un nom nouveau syncrétistique. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans de plus longs détails. Toutefois nous avons lancé en passant la vraie solution. Le monde, qui est dans la métaphysique des anciens, activité et passiveté, forme et fonds, esprit et matière, est surtout ciel et terre. De là, Tétrade-Ciel, Tétrade-Terre, Tétrade à deux faces, dont l'une terre et l'autre ciel. L'œil se les figure ainsi :



A la simple intuition de ces premiers linéaments, les remarques abondent. — Et d'abord, relativement au dernier personnage : 1° Harmonie, quoique vulgairement censée femme, est plutôt, d'après l'essence même des choses, un être androgyne ou neutre (un rapport en effet n'a pas de sexe); 2° quant au son radical, Harmonie, nommée aussi Hermione, ne diffère en rien d'Hermès (Mercure); 3° en réunissant cette observation à la précédente, Harmonie n'est donc qu'Hermès femelle; ou, pour mieux dire, le dieu androgyne rapport, une fois nommé Herm...., nous apparaît divisible en Hermès (ὁ Ἑρμῆς) et Hermione (ἡ Ἑρμῆς) et tour à tour on peut s'attacher exclusivement à l'une ou à l'autre de ces appellations, ce qui laisse nécessairement une des deux dans l'ombre; 4° l'union d'Hermès et d'Hermione en un seul et même type, quasi androgyne, nous est du reste confirmée par le mythe qui fait cette Harmonie fille de Mars et de Vénus, la femme de Cadmus, incarnation ou synonyme d'Hermès (*Voy.* Cadmus). D'ailleurs les idées ont une connexion naturelle : la sagesse qui préside à l'enfantement du monde, n'apparaît qu'avec et par l'harmonie du monde. Ordre et haute intelligence régulatrice, voilà les deux phénomènes, faces de l'organisation des mondes : séparables pour nos facultés abstractives, ils sont inséparables dans la réalité ; point d'Hermès sans Harmonie, et point d'Harmonie sans Hermès. Point d'Harmonie non plus sans l'Amour, et point d'Amour sans Harmonie. Ne nous étonnons donc pas de voir des légendes substituer au nom d'Hermès, au nom d'Harmonie, ceux d'Himéros, de Pothos, d'Éros. Au fond, ces mots ne désignent que les faces d'un même fait ; et c'est ce qu'achève de prouver le vrai nom pélasgique d'Hermès. C'était, on l'assure, Imbrame ou Imbre (Ἴμβρος). Or, Imbre et Imère (Himère, par conséquent ?) sont le même mot, c'est un point indubitable pour quiconque est au fait de la lexicologie grecque. Ces remarques commencent à soulever le voile qui couvre le sens des noms donnés par Pline et Pausanias aux statues cabiriques de Scopas. — Relativement aux trois premières personnes, 1° Mars, époux de Vénus, Mars dans lequel se délègue Vulcain, n'est autre chose que Vulcain même, descendant des hauteurs nuageuses de

l'indéterminisme dans le déterminé, de l'androgynat au rôle mâle. L'anthropomorphisme grec a fait de tout cela des individualités distinctes, et a vu dans le groupe si grave de Samothrace, un mari dupé et un amant, le mariage et l'adultère qui le souille (Comp. pour le développement de cette légende VULCAIN). 2° Vénus, la grande et haute Vénus, est moins la déesse gréco-romaine à laquelle nous ont habitués les fables dont nous avons été bercés, que la fécondatrice suprême (γενετυλλίς, Vénus Génétrix), la mère (ARTÉMIS, BENDIS, etc.), la nourricière (*alma*...). A tous ces titres elle est la χρυσῆ Ἀφροδίτη (se rappeler l'Hiraniagharba de l'Hindoustan), l'Anadyomène, l'ébauche de l'être qui commence à se dessiner hors des profondeurs du non-être, l'embryon qui flotte tremblant et frêle dans l'utérus maternel, le lotos, féconde prison des êtres, surgissant des flots du Gange, la vivante Délos! 3° Et rien de tout cela n'empêche qu'elle ne soit la beauté et la mère des amours. Cadmile, ce servant de l'hymen, n'est-il pas Cupidon? et d'autre part, dès que l'Androgynisme-Inorganisme s'est scindé en deux sexes, en deux phénomènes, n'est-il pas naturel que l'Activité soit dite Force, comme la Passiveté Beauté? De là le mythe qui donne pour femme à Vulcain, non pas Vénus, mais Charis (Χάρις, la Grâce). A notre avis Κάρις n'est qu'une altération du nom vrai que nous supposons avoir été Κίρης ou Κόρη, ou quelque chose d'approchant. Mais cette altération n'en est pas moins fort ancienne, et prouve que la Fécondatrice, quelle qu'elle fût, était toujours censée la Beauté. 4° A la Passiveté se joignait, dans l'esprit des philosophies anciennes l'idée d'humide; à l'activité généra-trice, celle de sécheresse, de feu. Voilà Vénus et Vulcain; Vénus jaillissant de l'écume marine, Vulcain conçu aux cieux, incarnation du feu, artisan de la foudre. Et c'est une nouvelle preuve que Mars, dans la haute tétrade, n'est que la délégation mâle de l'androgyne Vulcain. 5° Cérès se délègue dans Proserpine comme Vulcain dans Mars. L'un et l'autre dans l'idiôme des mystères se nommaient Κόρη, et quoique plus tard Κόρη, revêtant la signification exclusive de jeune fille, de vierge, ait été opposée à Δημήτηρ (Δῆ μήτηρ), qui peut assurer que Cérès n'est point un dérivé de κόρη? Quant à l'idée, vierge et mère ne s'excluent point dans les mythologies. Maïa aux Indes est la première vierge et la première épouse. La chaste Diane n'est au fond que la contre-épreuve de la grande Mère, Sage-femme et Nourrice, Artémis aux mille mamelles.—Passons maintenant à la collation des deux tétrades. 1° Nous voyons la première dominée par un dieu, la deuxième par une déesse. Ce n'en est pas moins au fond la même tétrade. Le mystère consiste en ce qu'Axiéros, cette essence primordiale, est souverain, est androgyne. Mais l'esprit seul se le figure androgyne. Dans les langues humaines, Axiéros prend successivement un sexe; il est *le* ou *la*. Pourquoi pas toujours le même sexe? C'est qu'aux yeux des uns l'esprit créateur domine et contient en lui tous les matériaux du futur univers; pour les autres la matière préexiste de toute éternité et recèle dans ses ténébreuses profondeurs l'esprit qui doit un jour l'organiser. En langue métaphysique moderne, ces deux mots, esprit, matière, résumeraient les deux hypothèses; les anciens disaient alors lumière-feu, eau-terre, puis,

en divinisant, Héphestе-Gæa ou -Bouto, ou -Cybèle ou -Athor, etc. *Diva Mater, Div mater, Damater*, appellation plus générale et plus vague, devait aussi se présenter naturellement. 2° Que le nom d'Hermès est bien placé dans l'une et l'autre tétrade! Non-seulement dans l'une et dans l'autre il est le dieu-rapport, instrument, résultat; il est le dieu-rapport de l'une à l'autre. Le rôle qu'il joue entre les Axiocerses, soit célestes, soit terrestres, il le joue entre les deux tétrades. Il unit l'empire d'en haut à l'empire d'en bas, la sphère de feu et de lumière au globe d'eau et de fange, l'éthra céleste à l'âtre souterrain, l'Olympe à l'Enfer. Aussi le vulgaire le nomme-t-il messager. Mais qu'est-ce pour le transcendantaliste que le dieu-messager? C'est le dieu-transition, c'est l'horizon qui sépare l'hémisphère éclairé de l'hémisphère en proie aux ténèbres, c'est Hermès conduisant les âmes au sombre empire, Hermès χθόνιος, Hermès Anbô (ici comp. l'art. ANUBIS). 3° Et qui n'a entendu parler des deux Vénus, la céleste et l'inférieure? Voir, comme nos sentimentalistes modernes, dans cette distinction des deux Vénus, la distinction des deux amours, l'un tout physique, l'autre intellectuel ou semi-intellectuel, esthétique, épuré, c'est voir exclusivement les idées morales où elles ne sont qu'épisodiques et fortuites. La Vénus céleste, c'est celle de la première tétrade; la Vénus inférieure, c'est celle de la deuxième. Et, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant dans ce dédoublement de la Passiveté féconde en deux hémitypes? Hécate et Phébé n'en offrent-elles pas déjà un exemple connu des personnes les moins initiées à la mythologie? Proserpine n'est-elle pas chez les poètes Junon infernale (*inferna Juno*)? Au milieu de tous ces points de vue plus ou moins épisodiques, le caractère du système cabirique persiste dans son intégrité : ce qui le constitue, c'est ce cadre de quatre personnes divines disposées sur trois lignes, réabsorbables en unité suprême et ayant entre elles toutes ces relations effleurées et développées précédemment. — Il y a donc deux manières de dévier du système cabirique : l'une est de réduire (n'importe comment) la liste exotérique des personnages divins à trois ou deux; l'autre d'imposer les noms sacrés d'Axiéros, etc., à d'autres dieux que les huit ou neuf dieux grecs ci-dessus nommés. Voici de quelle manière le plus souvent on a procédé à ces interprétations nouvelles et rares des noms sacrés. 1° L'Axiocerse femelle devient la Lune. Car la Lune aussi, selon les anciens, était l'humide Passiveté. La Lune, dans presque toutes les cosmogonies, joue le rôle de grande puissance passive. C'est la fécondée fécondatrice qui reçoit et épanche les germes. Axiocerse-Artémis est la transition de l'interprétation vulgaire ci-dessus (Vénus, Proserpine) à celle qui nous occupe : Artémis, par un de ses pôles, est la grande mère dans le sens le plus large; par l'autre c'est Phébé, la lune. A présent quels corollaires en dérivent? D'abord une Axiocerse-Io (car Io, dans toutes les langues orientales, signifiait Lune) et une Axiocerse-Hélène (Ἑλένη, presque σελήνη, deux noms qui se rattachent d'une part à El, d'où ἥλιος, etc., de l'autre à Sel, σέλας, sol, etc., etc.). *Voy.* l'art. SALIENS, qui est lui-même une modification ou une dérivation d'El, et remarquez l'identification des Tyndarides Dioscures aux Cabires. Remarquez de plus le nom que la fable

donne à la fille d'Hélène; c'est aussi une Hermione, comme l'Hermione Cadmile résultait de l'union de Mars avec Vénus. 2° L'Axiocerse femelle devient aussi Junon. Car qu'est-ce que Junon? la déesse suprême, δῖα θεάων, dîa mètèr, Dioné (forme où vous distinguez à volonté δῖα ou Djuno), Jour femelle, et sous un point de vue syncrétistique transcendantal Ilith-Artémis. Toutes ces identifications se lient spontanément aux précédentes. La grande fécondatrice est bien Beauté-Amour, Humide-Lune, Reine : la déesse (par excellence, *dea*, *dia*) est bien Διώνη, Diane, Diouno (Diuno, Djuno, Juno) : la Reine, la femme du Roi (*herus*, ἔρος) est bien *hera*, ἔρα, Ἥρη; et qu'ici on ne passe pas légèrement sur *Hera*. Ce mot en ionien a voulu dire terre. La terre est reine, la reine c'est la terre : témoin, et Cybèle, et Réa, et Gæa, et Déméter. Junon au fond est identique à elles. D'autre part, on la prend pour l'atmosphère terrestre, pour les nues, pour tout l'espace sublunaire : sera-ce là pour nous une difficulté? Non. Évidemment l'idée primordiale dont ces assertions mythologiques ne sont que des démembrements, c'est que l'Axiocerse femelle, par cela même qu'elle est passive, humide, succube, est et lune et terre et tout l'espace interjacent; elle est et toutes ces choses à la fois et chacune séparément, selon qu'on le veut. Ajoutons que l'identification de Diana et Diouno, se reflète dans Ilithye-Lucine, tour à tour prise pour Junon et pour Diane; puis, qu'Io, rivale apparente, rivale extérieure de Junon, comme Mars l'est de Vulcain, nous apparaît maintenant sous son véritable jour, c'est-à-dire comme incarnation ou délégation inférieure de Junon; les noms même font foi; Io et Ionno ne sont-ils pas entre eux comme Δῖα et Διώνη? 3° Enfin, l'Axiocerse mâle semble tendre à être Minerve, Minerve-Pallas. Neith à Thèbes est femme et fille de Knef-Amoun : ainsi Pallas est femme et fille du Cabire suprême, sa fille s'il est Axiéros, sa femme s'il est Axiocerse. Et dans le fait ce grand Cabire est tour à tour Vulcain et Jupiter. Des légendes obscures nous attestent l'existence de cette tradition. Si Jupiter accorde à sa fille la permission de garder éternellement sa virginité, c'est après avoir déclaré qu'il ne trouve point d'autre époux que lui-même digne de tant de sagesse et de vertu, et après s'être inutilement offert à elle. Quant aux relations de Minerve avec Vulcain, outre que l'Égypte donnait en quelque sorte son type Neith pour femme à Fta (comparez pourtant les art. NEITH et ATHOR), nous en voyons des indices nouveaux dans le nom d'Héphestobule (commun à Neith et Athor) et dans la sémipriapesque aventure dont Érichthonius est le résultat, et dans les qualités communes au dieu et à la déesse. Minerve file (noble développement de l'idée de la grande fileuse); et qui ne se rappelle le magique et invisible réseau de Vulcain? Minerve invente les arts (Minerva-Ἐργάνη); et quel dieu si ce n'est Vulcain préside au feu, à l'industrie, aux opérations métallurgiques, source de toute richesse humaine? Minerve est presque un Vulcain femelle. Et qui ne se rappelle en effet que les Égyptiens divisaient en mâle et femelle chacun de leurs cinq éléments? 4° L'Axiocerse femelle étant Junon, il n'est certes pas étonnant de voir Jupiter Axiocerse mâle et (puisque le second personnage n'est qu'une

détermination du premier) Axiéros. 5° Le soleil aussi peut être l'Axiocerse mâle. De là l'union furtive d'Apollon et de Vénus dans la mythologie d'époque reculée et plus anciennement d'Apollon et de Rhodé, d'Hypérion et de la terre. 6° Et d'autre part le soleil peut être pris pour Cadmile. Car immédiatement au-dessous de la lumière, qui paraît? l'astre par excellence, le roi des astres, le soleil. A la suite de Fta et d'Athor en Égypte se dessine Fré. De Jupiter (Axiocerse) et de Latone (passiveté humide et conséquemment Axiocerse femelle, *Voy.* LATONE) naît le dieu Apollon. Suivons et pressons ce fait premier. Nous concevrons maintenant qu'Hercule, que Bacchus, qu'Esculape (et ses incarnations connexes, Jasion, etc.) revêtent quelquefois le rôle de Cadmile cabirique, car tous sont des dieux-soleils. 7° Vigueur, gaîté, santé, sont les attributs naturels de Cadmile, instrument et organe, servant et célébrateur des noces. Or Hercule c'est la force; Dionyse c'est la vie, la gaîté, les joyeux banquets; Esculape, c'est la santé. Il y a plus, les rôles s'échangent, et chacun est tout cela. Le dieu du vin moissonne des lauriers et dompte des peuples lointains; le robuste vainqueur d'Antée, de Géryon, de Diomède, danse, chante et s'enivre : l'Hercule ἐπιτραπέζιος était célèbre en Grèce, même avant que la démocratie athénienne le travestît en ignoble mangeur, et Euripide l'introduit dans son drame si touchant d'Alceste. 8° Chacun de ces dieux s'élève quelquefois au rang d'Axiocerse mâle. De là Bacchus et Cérès unis ensemble dans les dogmes d'Éleusis. Ne doutons pas qu'Hercule et Omphale n'en soient des reflets. Ainsi Atys, espèce de Cadmile de Cybèle, en dépit de son infécondité supposée, lui sert d'époux en Phrygie. Parfois le dieu-soleil, le dieu-amour se fait Axiéros. Phaéthon, ce prétendu fils d'Apollon, n'est autre que Vulcain appelé aussi Fta, Hépheste. Érôs (Ἔρως) diffère à peine d'Éros (Ἔρος) par le sens, et n'en diffère en rien par l'idée : car dans les cosmogonies (Damascius, dans Eusèbe, *Prép. évang.*), l'Amour est le principe du monde. Enfin l'idée et le mot de roi, *rex*, *herr*, *herus*, réunissent l'amour (Ἔρως) et le soleil (Ré, Pi-Ré). 9° Hermès aussi de Cadmile qu'il était devient Axiocerse mâle : la tradition égyptienne surtout nous en a conservé le souvenir lorsqu'elle nous peint Toth voulant faire violence à Poubasti (Proserpine-Lune) vulgairement Bubastis, qui lui apparaît sous les traits de Vénus en colère. 10° On peut soupçonner un Cadmile Priape. Car à n'en pas douter l'Hermès-Cadmile était souvent armé du phalle. Il est question même de Mercure ithyphallique dans les mythologies mystérieuses des anciens. Serait-ce que tour-à-tour le phalle et l'ithyphalle armaient Hermès et par leur alternative symbolisaient Mercure tour-à-tour messager des dieux célestes et des manes, ouranodrome et psychopompe? Quoi qu'il en soit, de l'Hermès ithyphallophore, à Priape, le pas (s'il y en eut un) dut être léger à franchir. Thoth-Colonne, Hermès-Terme et Terme-Priape, enfin Hermès-Himéros sont autant d'arguments à l'appui. Et d'autre part qu'est-ce que Priape sinon la caricature d'Éros, Himéros et Pothos? 11° Mais les Axiocerses femelles sont encore bien plus nombreuses que nous ne l'avons dit. Toutes les amantes de Jupiter (Axiocerse mâle) semblent devoir y être assimilées, et en

ce sens toutes sont des incarnations, des faces, des phases de la grande fécondation, de Diva-Mater, de Diana-Dioné-Diouno. Io déjà nous a passé sous les yeux ainsi que Latone. Alcmène, Maïa, Sémélé nous présentent le même spectacle. Les Cadmiles alors sont ceux qu'on a si souvent nommés, Hercule, Mercure, Dionyse. 12° Et au fond cette interprétation convient à presque toutes les maîtresses et les femmes des dieux pris pour Axiocerses mâles : ainsi Omphale; ainsi Coronis; ainsi Climène d'où Phaéthon; Leucothoé, Rhodé, vingt autres encore. Mais c'est surtout pour les généalogies solaires, tant pélasgiques qu'orientales, qu'elle est de mise. Là partout les filles, mères, sœurs, épouses! là partout un sage (dien, prêtre ou prophète) qui assiste le fondateur ou roi suprême! Les familles mythiques d'Éète en Colchide, de Sandak dans l'île de Cypre, d'Évandre au Latium, en sont autant d'exemples qu'on peut étudier et élaborer à sa guise, sans croire toutefois trop fermement que les conjectures reconstruisent l'antique système. Il est trop loin de nous et a laissé trop peu de vestiges. Le grand avantage de cette étude, c'est qu'elle fait de plus en plus apprécier l'étonnante flexibilité de ce cadre cabirique où tout se localise, se classe, se déclasse, se hausse, se baisse, s'enlace, se plie, se distingue, puis se réabsorbe et se réidentifie de tant de façons, Protée aux mille formes, véritable pandémonium des croyances de l'Asie antérieure et du bassin religieux hellénoïde. — Ce n'est pas tout. Par là même que les quatre personnages sacrés de la haute tétrade se résolvent les uns dans les autres, il devient possible que quelqu'un de leurs noms disparaisse de la nomenclature, et alors pour le vulgaire qui s'en tient toujours à la lettre, le système change : en d'autres termes, il existe des groupes cabiroïdiques à défectuosité. Voici ceux dont il nous reste des vestiges. 1° La triade de Scopas. Les détails nous en sont parvenus sous deux formes. Dans Pline, elle se compose de Vénus, Puthos et Phaéthon. Nul doute que Vénus ne soit l'Axiocerse femelle; Pothos, Cadmile-Cupidon; Phaéthon, Hépheste, Fta, Vulcain tour à tour Axiéros et Axiocerse mâle (*Voy.* plus haut). Chez Pausanias, Pothos, seul nom qui lui soit commun avec Pline, se trouve accompagné d'Himéros et d'Éros. Nous avons déjà indiqué l'embarras dans lequel ce passage jette les mythologues. Welcker conteste le rapport des trois noms entre eux et même celui des trois de Pline aux divinités cabiriques. Creuzer avait d'abord identifié l'Éros du géographe au Pothos du naturaliste. Aujourd'hui il pense avec M. de Sacy que le Pothos de part et d'autre désigne le même être divin, mais que cet être divin n'est point Cadmile. Au contraire il exclut Cadmile de cette nouvelle triade, où conséquemment il ne voit qu'Axiéros et les deux Axiocerses. Le nom d'Himéros, qui signifie à la fois désir (ἵμερος, *Cupido*) et Hermès (en ancien pélasgique) complique encore les difficultés. Pour nous, sans déduire ici nos raisons que sans doute les lecteurs pénètrent sans trop de peine, nous oserons affirmer que les noms de Pausanias avaient été long-temps à l'avance altérés et changés en noms de dieux plus connus que ceux des Cabires, et nous ne balancerons pas à reconnaître, dans Pothos, le même Cadmile-Cupidon que ci-dessus; dans Éros, Ἔρος, Ἥρος ou Ἥρως (mais non Ἔρως), la monade suprême Axiéros; dans Himéros (dont nous ne

cherchons point à saisir la déformation, mais qui peut-être fut 'Ημέρος), la personnification des deux Axiocerses, que l'on pouvait résumer à volonté ou par l'Axiocerse mâle ou par sou partner féminin. 2° Laissons disparaître la notion d'épouse dans celle de sœur, et le mythe des Tyndarides, Dioscures vulgaires, va nous lancer dans une série de triades sans Cadmile : Jupiter, d'où Pollux avec Hélène; Léda, d'où Castor avec Clytemnestre; Jupiter-Léda, d'où Pullux-Hélène avec Castor-Clytemnestre. Notez que ces groupes calquent fidèlement les trois tétrades, la céleste, la terrestre et la composite, formulées dans nos tableaux ci-dessus. Tout est immortel dans la première, mortel dans la deuxième, mixte ou à double face dans la troisième. De plus, notez qu'à la tête de la première est un dieu, à la tête de la deuxième une quasi-déesse : Jupiter est à Léda, ce que Vulcain était à Cérès. Au fond, Léda n'est qu'une Latone mortelle (Λητ-Ληδ et les désinences α, ω sont indifférentes). Enfin Léda, aiosi que Vénus, se trouve en regard de deux époux ou bien d'un amant et d'un époux (Jupiter et Tyndare, comme Vulcain et Mars), et le deuxième n'est que la délégation, la détermination du premier. Pollux et Hélène, Clytemnestre et Castor se réunissent alors dans l'idée de Cadmile, et on revient à une tétrade dans laquelle le quatrième membre est gros de Cabires. Terminons en faisant remarquer que Castor et Cadmile sont probablement le même mot, et que la deuxième triade voile sans doute une tétrade où Castor jouait double rôle. Quant au reste de ce qui regarde les Dioscures, ainsi que l'introduction de Tyndarides humains dans ces mythes, et le sens des deux œufs que pond Léda, *Voy.* Léda et Dioscures. 3° Du temps de Varron, les Tyndarides étaient censés synonymes de Cabires. Tantôt c'étaient les deux frères (on voit comment on était arrivé à cette dyade : suppression de Jupiter-Léda; absorption de chaque sœur dans son frère); tantôt c'étaient les deux frères accompagnés d'un être divin femelle, mais là encore on devait se diviser, et tantôt sans doute la mystique parèdre était Hélène-Cadmile, tantôt c'était Léda-Axiéros. Il est parlé aussi de Minerve; dans ce cas, quel fut son rôle? était-ce Minerve-Cadmile (car c'est là que nous mène la série Minerve, Pallas, Phalle, Priape, Éros)? était-ce Minerve-Axiéros? ou enfin était-ce Minerve-Cadmile-Axiéros, puisque à chaque instant le quatrième membre se rapporte au tout immense, le ministre au roi suprême, le Phaéthon fils d'Apollon au Phaéthon son père, Dionyse à Jupiter? 4° Dans une triade peu connue mais qu'on croit celle des Tritopators, Dionyse-Cadmile est mis à mort par ses deux frères, Zagrée et Eubulée (que l'on nomme Corybantes); on enveloppe sa tête d'un voile de pourpre, un la couronne, on l'ensevelit au pied de l'Olympe. Son organe viril est placé dans une ciste; les assassins le transportent religieusement en Italie. Reconnaissons ici Cadmile-Éros dans Dionyse, le phalle n'en est que le symbole. 5° Enfin à toute cette ligne de Cabires frères viennent s'annexer les mythes de Dardanus et Jasion, des deux Erginides Agamède et Trophonius, et de quelques autres. Ces groupes se transforment en triades, par l'adjonction d'Harmonie, la sœur des deux héros, ou si l'on veut d'Harmonie-Cadmus; puis, par la superposition de Jupiter, en tétrade. En outre si l'on se borne à la simple dyade, ce groupe est remarqua-

ble en ce qu'il nous présente l'un des frères (Jasion) assassiné par l'autre et en conséquence jouant deux rôles, celui d'Axiocerse parallèle à Dardanus, et celui de Cadmile-Phalle inanimé. 6° Dans une triade cabirique toute féminine importée, dit-on, de Lemnos en Étrurie, les trois êtres divins portaient les noms de Cérès, Palès et Fortune. Palès (identique à Pallas, et phalle comme elle) était le Cadmile; la Fortune (Imarmène ou Tyché), suprême arbitre, était l'Axiéros; et dans Cérès-Proserpine se résumaient les deux Axiocerses. — Samothrace n'a point changé de nom (on dit aujourd'hui Sémendraki). Primitivement elle avait porté ceux de Leucosie, puis de Samos ou Saos (qu'on assure avoir été celui d'Hermès ou de l'un de ses fils, fondateur du culte qui rendit cette île célèbre). Elle n'avait point de port, et la mer aux environs était souvent agitée par les tempêtes. Mais la haute réputation de ses mystères y attira toujours de nombreux pèlerins. La totalité de l'île sans doute appartenait aux prêtres qui durent former une corporation religieuse; la population laïque, s'il y en avait, ne se composait que de serfs. Les prêtres portaient, ainsi que leurs dieux, le nom de Cabires, ce qui, du reste, était commun à beaucoup de confréries théocratiques (Corybantes, Curètes, Telchines). Les Cabires de Lemnos, dit-on, se donnaient celui de Carcines, qu'on explique ordinairement par porte-tenailles, et que d'autres résolvent en Καρκχῖνοι font rentrer dans l'idée attachée à Corybantes (brauleurs de tête). Le grand-prêtre se nommait Coès. Très-probablement l'organisation, les groupements, la hiérarchie, rappelaient et calquaient la tétrade, base perpétuelle de tout le système. Des Cadmiles Néocores, jeunes enfants, assistaient les pontifes qui, deux à deux, agissaient sous la présidence d'un supérieur, d'un Axiéros. Les cérémonies, les costumes, les chants, reproduisaient les traits principaux des légendes que nous avons parcourues. Un reflet de l'organisation hiérarchique de la tétrade se conserva aussi sans doute dans l'initiation, qui semble avoir été graduelle. Probablement l'initié était admis d'abord à un rang analogue à celui de Cadmile, de simple assistant ou servant des mystères. L'initiation éleusine semble avoir fidèlement reproduit cette marche dans la Grèce. Celle des Mithriaques était encore bien plus compliquée et plus longue (*Voy.* Mithra), puisqu'elle était septuple. Les trois premiers degrés de l'initiation franc-maçonnienne (apprenti, compagnon et maître) ne sont peut-être pas sans rapport avec la graduation cabirique. Préalablement le récipiendaire se confessait au Coès, dont Fréret explique le nom par auditeur (d'une ancienne forme d'ἀκούω). On sait que Lysandre, et un peu plus tard Antalcidas, refusèrent de répondre aux questions imprudentes de ce ministre. Les enfants étaient exempts de cette cérémonie préparatoire. Venaient ensuite des sacrifices expiatoires, des purifications. Il paraît que tous les crimes, même après la confession, n'étaient pas censés pardonnés. L'exemple d'Évandre, général de Persée, meurtrier d'Eumène, prouve que les attentats majeurs étaient soumis à un tribunal (sacerdotal aussi? quoique siégeant en dehors des temples) qui pouvait prononcer la mort (Voy. Tite-Live, l. XLV, et Sainte-Croix, *Myst. du Pagan.*, p. 49, etc.). Le parjure aussi était regardé comme un crime capital. Aussi le serment par

les dieux de Samothrace passait-il à l'époque impériale romaine pour un des plus redoutables et des plus sacrés. La dernière cérémonie, celle qui complétait la sanctification, était le Thronisme (θρονισμός, θρόνωσις) ou intronisation. L'initié, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe de pourpre, quelquefois le front couvert d'un voile (κρήδεμνον) de même couleur, était placé sur une cathèdre élevée ou sur un trône : tous les mystes présents l'entouraient, et se tenant par la main exécutaient autour de lui des danses symboliques au son d'hymnes, dits aussi *thronismes* (Platon, *Euthyd.*, p. 193 d'éd. Ficin; Dion Chrysost., XII, 388, d'éd. Bekker; comp. Proclus, *Théol. de Plat.*, VI, 13; et l'Hymne d'Orph., dit Θρονισμοί). L'écharpe et le voile étaient des espèces de talismans, et leur vertu merveilleuse préservait de dangers ceux qui s'en revêtaient. Ainsi Ulysse (*Odyss.*, V, v. 346) assailli par la tempête dans les environs de l'île des Phéaciens, roule autour de sa poitrine le κρήδεμνον (plus exactement peut-être la ταινία ou ταίνη) que lui donne la déesse marine Leucothée; et Agamemnon, pour apaiser ses soldats mutinés, se montre à leurs yeux avec les bandelettes de pourpre des mystères de Samothrace (Schol. sur l'*Iliad.*, I, 334, XVI, 100; Schol. sur Apollon de Rh., I, 915). Au reste, quoiqu'il y ait de la confusion dans ce que les anciens nous disent de ces deux ornements (l'écharpe et le voile), il est probable qu'il faut les distinguer et y voir des insignes de deux degrés différents d'initiation (Voy. Münter, *Antiq. Abhandl.*, p. 204, etc.). Les initiés conservaient l'écharpe toute leur vie : le voile semble faire allusion à la draperie sanglante dans laquelle, selon la légende, fut enveloppé le cadavre ou le phalle de Cadmile-Dionyse. La commémoration de ce meurtre sacré venait ensuite : c'était une ithyphallagogie : l'organe viril ou son effigie était portée en pompe au milieu du deuil, des pleurs et des gémissements des initiés. On eût dit l'Aphanisme des fêtes d'Adonis. La cérémonie prenait le nom de mort cabirique. Et pourtant le phalle droit, l'ithyphalle, annoncerait plutôt une résurrection. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'un secret inviolable était prescrit à tous les initiés. La plupart même des cérémonies avaient lieu la nuit; et quelques-unes se faisaient dans des temples-grottes qui nous reportent et à la grotte cosmique de Mithra et aux grottes antiques du sivaïsme dans l'Inde. Le sens symbolique des mystères n'est point douteux. Mais on peut varier sur des interprétations de détail. 1° Qu'est-ce au fond que la mort cabirique? Faut-il ne voir dans cette vague appellation que l'allusion à Dionyse-Cadmile, victime de ses deux frères, puis l'explication par ce principe cosmique que de la mort jaillit la vie? N'y aurait-il pas au fond de ce mythe l'idée d'amélioration morale? En effet la confession, les purifications nous lancent dans cette voie; et les idées collatérales de santé, de talisman contre les périls corporels sont loin d'être inconciliables avec celles de perfectionnement moral. 2° Pourquoi l'écharpe et le voile? L'écharpe (ταινία, ταίνη) est évidemment le symbole de la force surtout en tant que défensive. Se ceindre les reins, c'est, en langue ancienne, se mettre sur la défensive. Nous n'hésitons pas à reconnaître dans cette écharpe cabirique un baudrier à la fois physique et moral contre les atteintes et de la mort et du péché. Quant au voile, si c'est bien

un voile, sa signification fondamentale nous échappe. Sans doute le rapprochement du voile qui couvrit Dionyse massacré n'est qu'un fait épisodique. Si au lieu de voile on doit entendre bandelettes, il n'y a rien là qui caractérise les mystères cabiriques plus que vingt autres cultes. 3° La couleur écarlate de l'écharpe et des voiles-bandelettes, peut s'interpréter diversement, et jusqu'à un certain point on doit fondre ces sens les uns dans les autres. Le voile rouge fait penser au sang de Dionyse; mais on peut penser aussi et à l'éclatante couleur du feu, des astres, des météores, avec lesquels on s'est plu à identifier les Cabires (Hépheste, feu; Mars et autres, planètes; Dionyse, Hercule, Apollon, soleil : Dioscures, phénomènes électriques) et à la royauté idéale de l'Axiéros (Ἄξιος, Herr), dévolue à l'initié qui tend à se réabsorber en lui, au sage qui est roi et maître. 4° Nul doute qu'il ne faille en dire autant de l'intronisation. 5° Les danses bruyantes avaient rapport probablement à la marche des planètes, à l'harmonie des mondes. Les mains entrelacées des danseurs semblent le confirmer encore. Les habitants de Samothrace et de toutes les contrées voisines tenaient à se faire initier. Peut-être y eut-il un temps où une classe de personnages ne pouvaient, sans se rendre suspects, omettre cette consécration de leur vie aux Cabires. Toutefois on peut présumer que la plupart des initiés restaient dans des grades inférieurs, et que les Thronismes étaient rares. Souvent on initiait les adolescents, les enfants même. Philippe et Olympias, encore beaucoup trop jeunes pour qu'on songeât à les marier, s'étaient vus à Samothrace lors de leur initiation, et l'on affirme gravement que là ils commencèrent à prendre du goût l'un pour l'autre, ce qui n'empêcha pas que le roi de Macédoine pérît assassiné par les ordres de son épouse. Sous des formes très-diverses, le culte des Cabires s'étendit au-delà des limites de Samothrace, partout sans doute où il y eut des Pélasgues, et plus loin encore; Troie les adora; Mégare, Sparte les adoptèrent sous les noms de Dioscures; l'Italie antique porte mille vestiges de leur culte dans ses pénates, dans sa patrie, dans son palladium, dans les mille légendes relatives à l'origine de ses peuples. Nous avons parlé plus haut des traces qu'elle a laissées dans Malte et dans l'Afrique carthaginoise. Les peuples celtes, la Sardaigne, la Gaule, l'Irlande n'y demeurèrent point étrangers. Les Grecs même reconnurent dans ces lointaines contrées les doctrines cabiroïdes. Rome, victorieuse du monde, rendit hommage à la sainteté de Samothrace, en lui accordant l'autonomie, et Germanicus avait dessein de se faire initier aux antiques mystères de cette île vénérée (Tacite, *Annal.*, II, 54).

CABIRIDES (LES NYMPHES) étaient sans doute des filles du grand couple cabirique, Vulcain et Cabira, c'est-à-dire de Sidik et de sa femme. On ne parle d'ordinaire que de sept Cabires, comme venant à la suite de Sidik; mais il est dans l'esprit des religions orientales de les dédoubler en deux sexes : dès-lors on a les nymphes cabirides.

CABRE, CABRUS, CAPRUS ou CALABRUS, dieu que l'on révérait à Phasélide en Pamphylie, et à qui ses adorateurs offraient en sacrifice des poissons salés, était sans doute un Cabire.

CACA, sœur du géant Cacus, révéla le lieu où son frère avait caché les vaches enlevées à Hercule. Selon

les légendes ordinaires ce sont les vaches mêmes qui décèlent leur retraite par des mugissements. Caca avait une chapelle dans laquelle les Vestales offraient des sacrifices et entretenaient un feu éternel (Lactance, *Instit. div.*, I, 20, 36; Servius, *sur l'En.*, VIII, 110). Il serait difficile de dire au juste de quelle contrée vint la tradition sur Caca. D'une part c'est bien un dédoublement de Cacus (censé hermaphrodite), et Cacus est le feu mâle ou Vulcain, Caca le feu femelle ou Vesta (peu importe que dans la mythologie gréco-latine Vulcain soit oncle et non frère de Vesta); de l'autre, il est assez remarquable de voir remplir par la déesse un rôle tout-à-fait contraire à celui de Cacus. Elle le trahit; elle fait cause commune avec le principe bienfaiteur: jusqu'à un certain point, elle serait donc bienfaitrice elle-même. Nefté se conduit absolument de même en Égypte, et seconde Haroéri dans sa lutte contre Typhon.

CACUS, personnage typhonien, fut l'antagoniste d'Hercule, selon les légendes latines. Vulgairement on en fait un géant énorme, demi-homme et demi-satyre. Fils de Vulcain, il vomissait des torrents de flamme et de fumée. Une grotte du mont Aventin lui servait de demeure: douze bœufs n'auraient pu déranger la pierre qui en fermait l'entrée. Berger (T.-Liv., X), ou brigand (Den. d'Halic., l. I), il était la terreur des forêts et des plaines voisines. Nul voyageur ne passait impunément devant les monts qu'il appelait ses domaines. Hercule même, lors de son arrivée en Italie après la défaite de Géryon, ne peut séjourner un jour sur le Palatin sans avoir à se plaindre du vol de quelques-unes des vaches ibériennes. Dans l'effroi que lui inspirait le héros, Cacus avait employé la ruse pour mettre ses poursuites en défaut: les vaches traînées à reculons dans l'antre des monts indiquaient par leurs traces une route diamétralement opposée à celle qu'elles avaient suivie. Mais leurs mugissements remirent Hercule sur la voie. Courir à la grotte dans laquelle se réfugie le tremblant Cacus, enlever l'énorme quartier de roc, attaquer le brigand, l'étouffer (Virg., *Enéid.*, l. VIII, v. 193, etc.) ou le tuer à coups de massue (Ovid., *Fast.* l. I, v. 543, etc.), malgré les flammes qu'il vomit, ne sont que des jeux pour le vainqueur de Géryon. Ravis de se voir délivrés de leur oppresseur, les habitants de la contrée voisine saluent Hercule, comme un dieu, et, tandis que lui-même sacrifie un taureau à Jupiter, ils instituent une fête en son honneur, et lui élèvent un autel. Carmente, la mère ou la femme d'Évandre, avait prédit ce triomphe: elle fut associée au héros de Tirynthe par la vénération des peuples, et la fête célébrée le 15 janvier prit le nom de Carmentales. Dans cette fable se révèle toujours l'idée d'opposition, de lutte: il y a lutte entre le principe bienfaiteur et le principe funeste. Ainsi qu'en Égypte, en Cilicie et en Grèce, Hercule tue les ennemis de l'espèce humaine, peu importe quel nom on leur donne ou quelles formes ils affectent, Antée ou Typhoée, dunes ou volcans. Mais ici tout semble annoncer qu'il s'agit surtout de volcans. L'Italie antique en eut sans doute bien d'autres que le Vésuve, témoin les plaines phlégréennes, témoin les salses, témoin l'éruption qui fit naître un petit volcan au sein même du lac Lucrin (Malte-Brun, *Précis de géogr.*, VII, 577). Or, qui n'a dit que les volcans sont toujours dans le voisi-

nage des mers, et que l'eau leur fournit des aliments? Dessécher les marais, reculer les limites de la mer, c'est éteindre les feux des volcans. Tels furent, lorsque la civilisation commença la réforme du monde, les premiers travaux de l'humanité : telles furent les opérations préliminaires de l'agriculture. Hercule, cette apanthropose vivante du soleil et par conséquent de l'agriculteur (car chaleur solaire et agriculture se fondirent dans une même idée), Hercule éteint les volcans et refoule au sein des entrailles de la terre, au fond des grottes sombres, leur séjour habituel, les laves brûlantes qui, on peut le dire à la lettre, enlèvent les troupeaux à l'agriculteur : ici, tuer Cacus n'est point autre chose. Cacus en grec (κακός) signifie le méchant. Cacus est donc en général le principe funeste, et plus particulièrement le principe volcanique. De là cette opposition d'Évandre (εὖ, ἀνήρ, bonheur aux hommes) et de Cacus, du mont Palatin et de l'Aventin, opposition qui plus tard encore et sur les confins de l'histoire vraie imprime des traces dans les traditions relatives à Romulus et Rémus, Romulus et Tatius; de là aussi la généalogie qui fait de Cacus un fils de Vulcain. Ignicole, de qui peut-il descendre si ce n'est du dieu principe igné? Et d'autre part le dieu du feu ne s'émane-t-il pas sous dix autres formes funestes, Suvk, Antée, Typhon en Égypte, les Cyclopes en Sicile, Eurytion en Ibérie, les Cercopes et le Mélampyge en Lydie; dans l'Asie antérieure, la planète rougeâtre, et par suite le dieu sanglant Ertosi, Arès ou Mars? Comp. l'art. HERCULE, surtout pour les rapports de ce dieu avec l'agriculture et sur la similitude frappante qu'Hercule immolant un taureau à Jupiter offre avec Mithra Βουκτόνος. L'autel dédié par les peuples latins à leur libérateur s'appelait par excellence Grand Autel, *Ara maxima*. Il était en effet d'une dimension prodigieuse (Servius, sur le liv. X de l'*En.*) : on le voyait encore dans le troisième siècle. Il était situé entre le grand Cirque et le mont Palatin, au milieu du Forum Boarium (Varron, *Agric.*, II, 5; Tacite, *Ann.*, XII). On y offrait à Hercule la dîme de toutes les productions de la terre, et l'on allait y sceller les conventions par des serments. L'autel fut long-temps desservi par deux familles sacerdotales celle des Potitiens et celle des Pinariens (Serv., *sur l'En.*, l. VIII; Val. Maxime, I). On voit sur des pierres gravées (Mariette, *P. gr. du cab. du roi*, II, pl. 89; *cab. de Crozat, p. gr.* n. 1022) Cacus dans l'instant où il enlève les vaches. Une médaille d'Antonin le représente expirant au milieu de la foule qui entoure Hercule de ses acclamations. Les Carraches (dans les plafonds du palais Zampieri à Bologne) ont, contrairement aux idées des anciens, donné à Cacus un corps humain et une tête d'animal. Au reste l'idée même de Cacus-Satyre (Semicaper) n'est peut-être pas plus essentielle que celle de ces peintres modernes : si elle l'était, si véritablement la pure et antique légende du Latium donnait ces traits au géant, on aurait là une nouvelle preuve de l'analogie que les anciens ont vue entre l'élément du feu et les formes du singe. Comp. CERCOPES et HANOUMAN.

CADMÉE, CADMEUS, Καδμεῖος, Bacchus, petit-fils de Cadmus par Sémélé sa mère. Il avait sous ce nom une statue faite par Polydore (l'aïeul de Laïus), d'un morceau de bois qui tomba du ciel au milieu des éclairs et du tonnerre qui accompa-

gnèrent Jupiter lorsqu'il se présenta devant Sémélé dans toute sa gloire.

CADMILE, CASMILE et CAMILE, tantôt avec un, tantôt avec deux L, Κάδμιλος, Κάσμιλος, Κάμιλος, est ce quatrième personnage que l'on voit figurer au bout des triades cabiriques. Peu d'auteurs (*Voy*. Phérécyde dans Strabon, livre x, ou les *Fragm. de Phérécyde*, éd. Sturz, p. 141; et Mnaséas) connaissent ce quatrième personnage, et parmi ceux qui en parlent, plusieurs lui donnent d'autres noms (Gigon et Hermès). Ces divergences ne doivent en rien nous étonner. Tous les écrivains ne furent point initiés aux mystères de Samothrace, et les initiés eux-mêmes n'étaient admis que peu à peu à la connaissance de la vérité totale. D'ailleurs, à côté de la vraie doctrine, devaient s'élever des opinions erronées, sinon sur les noms des divinités, du moins sur les équivalents populaires qu'on pouvait leur substituer. Heureusement, ici, les variantes mêmes nous mettent sur la voie du système orthodoxe. Gigon, le plus souvent assimilé à Hercule, est, comme on sait, un dieu rieur et moqueur, un Cabire dansant, un génie aphrodisiaque favorisant et célébrant l'union des deux Axiocerses. Cadmile (que même quelquefois on nomme par syncope Cadme, Κάδμος) est bien certainement le même qu'Hermès-Mercure (Κάδμιλος ὁ Ἑρμῆς Βοιωτικῶς, Tzetzès, *sur Lycoph.*, v. 162). Or, à chaque instant, les mythographes de l'antiquité parlent d'un Hermès ithyphallique qu'ils mettent en rapport tantôt avec la Lune, tantôt avec Vénus, toutes divinités qui ont été confondues avec la déesse Axiocerse. Il est clair que cet Hermès ithyphallique est bien, au fond, le même que Gigon, quoique accessoirement se trouvent quelques différences. Quant à la difficulté que semble présenter le rapprochement d'Hercule et d'Hermès dans cette hypothèse, elle n'est qu'apparente. D'abord Hercule, dieu-soleil, étant le produit de Fta et d'Athor (à Samothrace les deux Axiocerses), l'Axiocerse mâle se réjouit en lui; Hercule est donc la joie d'Axiocerse générateur, le génie aphrodisiaque qui applaudit à l'hymen d'Axiocerse. De plus, Cadmile, au moins à notre avis, figurait deux fois dans l'hebdomade ou ogdoade cabirique : la première, il est l'acolythe des Cabires en tant que lumineux et appartenant à la sphère supérieure (Axiéros-Vulcain, Axiocerse-Mars, Axiocerse-Vénus); la deuxième, il assiste les Cabires en tant que dieux de la région sombre (Axiéros-Déméter, Axiocerse-Pluton, Axiocerse-Proserpine). Dans les deux cas il est bien Hermès; mais il peut céder son rôle dans le monde supérieur à un être brillant et fort par excellence, à Hercule, à Dionyse (Bacchus), à Apollon. Il est bien Hermès, mais c'est à la suite de la première triade qu'il mérite par excellence le nom d'ithyphallique; aux enfers ce n'est plus que le phalle inanimé et privé de sa force génératrice (Comparez Adonis, Osiris, etc.) Dans l'un et l'autre cas, la triade cabirique apparaît inséparable d'un dieu son ministre, son suivant. Ce dieu peut être considéré sous des faces diverses par les philosophes, par les prêtres, par le peuple. Pour les philosophes, ce sera le Démiurge se contemplant avec satisfaction dans son ouvrage accompli, et souriant à la création à l'instant où la lutte et l'union des forces contraires produisent, hors des profondeurs de l'être, le monde éclatant d'une harmonieuse beauté; ou

bien ce sera l'intelligence incarnée, servant les dieux démiurges aux différents degrés de la cosmogonie. Pour le peuple, il n'y verra que l'Amour. Et peut-être les prêtres, en le décomposant, y distingueront-ils le désir et la copulation. Dans ce dernier cas, le ministre des dieux assume un rang plus élevé et semble, tant virtuellement que chronologiquement, au-dessus des deux déités qui s'unissent. Chronologiquement, et en tant que désir, il les précède; logiquement, et dans les deux sens, il les contient, car tout désir suppose et l'être qui désire et l'objet désiré, toute copulation deux êtres qui s'unissent. Aussi une des exégèses de la doctrine dont celle de Samothrace est un reflet, met-elle Hermès ithyphallique (Thoth) en rapport avec Proserpine-lune (Poubasti), à laquelle il veut faire violence (Plutarque, *Isis et Osir.*, p. 449 de l'édit. Reiske). Dans cette aventure allégorique que ne voit-on pas? Pour Plutarque, c'est Mercure-planète-principe ou intelligence solaire, produisant dans la lune, lors de la conjonction de celle-ci avec lui, la régularité et les justes proportions que nous admirons dans cet astre; pour Porphyre, c'est l'alliance des deux principes, solaire et lunaire, l'un fécondant et intelligent, l'autre recevant en même temps fécondité et raison formatrice; pour Proclus, c'est la forme et la matière, la matière qui, stérile par elle-même, est domtée et disciplinée par la forme, la forme qui, tombant sur la matière, devient la réalité même, le principe fécondant incarné, la loi visible et tangible. Conclusion : Cadmile est le « dieu médiateur qui met en communication le ciel et la terre, le monde des corps et le monde des esprits, et par là conduit à fin l'œuvre de la création universelle » (Creuzer, trad. par Guigniaut, t. II, p. 298). Et pour exprimer enfin dans toute sa latitude et tout son vague la conception samothraco-égyptienne, admis que toute spécialité dans le monde, et que le monde lui-même, comme universalité unique (comme ἓν πᾶν), naît de la commixtion de deux principes, l'un mâle et l'autre femelle, quels que soient ces deux principes, Cadmile est tout rapport entre ces principes : en conséquence, il est la commixtion même, l'affinité ou amour, loi que réalisent la commixtion, l'intelligence et la volonté, puisque l'acte semble supposer ces deux phénomènes, enfin, l'instrument à l'aide duquel de l'affinité, rapport intelligible ou loi, on passe à la commixtion, rapport visible ou fait. Dans l'usage vulgaire, Cadmile devient le phalle. Récapitulons à présent, en laissant de côté toute explication transcendantale. Cadmile loi, rapport, instrument, Cadmile intelligence, amour et phalle, Cadmile perpétuellement décomposable en deux rôles, est tour à tour 1° dieu subalterne, et simple servant des Cabires, dieu suprême; 2° dieu sans épouse, dieu époux; 3° dieu ministre de la triade lumineuse, dieu ministre de la triade ténébreuse, en d'autres termes, ithyphalle et simple phalle, ministre rieur et ministre grave, Hercule et Hermès, Gigon et Cadmile proprement dit. Des trois statues de Scopas (*Voy.* Cabires), il est probable que Pothos était Cadmile. Si les trois statues que Pausanias (liv. I, ch. 43) attribue à ce célèbre statuaire sont les mêmes que celles de Pline, indubitablement c'est encore dans Pothos qu'il faut retrouver Cadmile, quoique primitivement Creuzer ait penché pour Érôs. Il est vrai que les deux mots se rappro-

chent par le sens (Ἔρως, amour, Πόθος, désir passionné). Le nom de Cadmile passa dans l'Italie, et la religion étrusco-romaine, dans laquelle se conservèrent tant de traces des rites religieux de Samothrace, employait sous ce titre (*Camilli*, *Camillæ*), comme appariteurs et assistants des prêtres, nombre de jeunes gens et de jeunes filles de naissance libre. Les premiers devaient ne pas avoir passé l'âge de puberté; les jeunes filles étaient admises jusqu'au temps de leur mariage (Denys d'Halicarn., l. II, ch. 24; Adam, *Ant. rom.*, t. II, p. 74). Dans les cérémonies du mariage, le Camile portait un vase couvert nommé Comère (*-um* ou *-a*), qui renfermait les bijoux de l'épouse et des jouets pour les enfants (Plaut., *Cist.*, III, 1, 5; *id.*, IV, IV, 110), ce qui nous ramène au rôle du jeune Cadmile pendant l'hymen des deux Axiocerses. Il est à noter que les prêtres pères de famille n'avaient point de Camile. On devine aisément que le surnom de Camille, donné à une branche de la famille patricienne de Furius, faisait allusion à la dignité religieuse dont avait été revêtu dans l'enfance un de ses membres. Suivant K.-Otfr. Müller, Welcker, Schwenck et Volcker, le nom de Cadmile s'expliquerait par le grec κεκαδμένος, participe ionien usité en poésie épique; c'est le mot qui offre le plus de rapport avec la syllabe fondamentale de Cadmile. Mais incontestablement c'est à l'Orient qu'il faut demander l'origine du nom. Toutefois, ni l'interprétation égyptienne de Zoëga (*tout sage* dans le *de Obel.*, p. 220; comparez Banier, I, p. 9), ni même celles de Bochart (*serviteur de Dieu*, dans *Géog. sac.*, I, p. 376), et Schelling (*üb. d. Samothrak. Gotth.* : *celui qui se tient devant Dieu*), ne nous semblent complétement satisfaisantes.

CADMUS, Κάδμος, législateur de la Béotie, était fils du roi phénicien Agénor et de Téléphasse selon les uns, d'Argiope ou de Damno selon les autres. Agénor lui ordonna, ainsi qu'à ses trois autres fils, Thasos, Cilix et Phénix, d'aller à la recherche d'Europe, leur sœur, que Jupiter avait enlevée, et leur défendit de reparaître à ses yeux sans elle. La flotte, commandée par Cadmus, arriva d'abord à Rhodes, où il éleva un temple à Neptune (Diod., V, 58); Calliste (depuis Théra, aujourd'hui *Santorin*), Thasos, Samothrace, la Thrace, le reçurent ensuite. Dans chacune de ces localités il laissa une colonie phénicienne. Dans l'île sainte de Samothrace, surtout, il eut des rapports intimes avec les prêtres du culte qui rendit ce sanctuaire des vieilles religions pélasgiques si célèbre. Peut-être les idées qu'il apportait de la Phénicie exercèrent-elles quelque influence et y introduisirent-elles quelques modifications dans les doctrines ou dans les cérémonies cabiriques. Beaucoup de savants même soupçonneraient aisément Cadmus d'avoir importé l'idée des Cabires dans Samothrace; car la Phénicie avait aussi des Cabires (*V.* ce mot). En Thrace, il ouvrit les mines d'or de Scapta-Hyla, qui, dans la suite des temps, échurent à la famille de Thucydide, et que plus tard le roi de Macédoine Philippe exploita pour corrompre la Grèce. Téléphasse qui, selon les mythologues, accompagnait son fils dans ses longues excursions maritimes, acheva sa carrière dans ce pays. En revanche, Cadmus dut à la Thrace une épouse, la fille d'Arès et d'Aphrodite, Harmonie, que d'autres nomment Hermione. Les

dieux assistèrent à cette biérogamie célèbre. Peut-être faudrait-il placer dans Samothrace le théâtre de ces noces brillantes (*Voy.* Harmonie, Cabires; et comp. le nom de *Cadmus* à celui de *Cadmile*, une des divinités cabiriques). Malgré ses recherches multipliées, Cadmus ne pouvait trouver les traces d'Europe. Il alla consulter l'oracle de Delphes. « Ne cherche plus ta sœur, répondit Apollon, mais suis la première vache qui se présentera devant tes yeux, et fonde aux lieux où elle s'arrêtera une ville pour toi et les tiens (Schol. d'Euripide, sur *Phénic.*, 641; Schol. d'Aristoph. sur *Grenouil.*, 1256 et 115). » Presque aussitôt il vit une vache des troupeaux de Pélagon (Pausanias, IX, 12). L'ayant achetée des bergers, il se mit à la suivre, et arriva dans la Béotie. Deux compagnons marchaient avec lui : Cadmus les envoya chercher de l'eau à une fontaine voisine; mais ils périrent dévorés par un dragon commis à la garde des eaux sacrées. Cadmus, à son tour, tua le dragon, et en sema les dents à terre. Soudain des hommes armés surgissent du sol, et se battent avec acharnement les uns contre les autres. La lutte ne cesse que quand il ne reste de cette foule de guerriers que cinq combattants. Ceux-ci déposèrent les armes, s'unirent à Cadmus, et de concert avec lui fondèrent Thèbes, ou plutôt Cadmée, la citadelle de Thèbes. Échion, Udée, Chthonius, Hyperénor, Péloreétaient leurs noms. Celui de Spartes (Semés), qu'on leur donne souvent, s'applique autant à toute cette population armée issue des dents du dragon qu'à eux-mêmes (*Voy.* Spartes). Le reptile tué par Cadmus était consacré à Mars; aussi le vainqueur ne put-il obtenir son pardon du dieu de la guerre qu'à la condition d'être un an (huit ans selon Suidas) esclave d'un prince du pays. (Comp. Heyne sur Apollodore, p. 556). Suivant les narrateurs ordinaires, c'est après avoir accompli cette pénitence que le fils d'Agénor devint l'époux d'Harmonie. Le dieu des combats, en consentant à cette union, proclamait hautement qu'il avait pardonné à l'imprudent meurtrier. La vieillesse de Cadmus ne fut pas moins agitée que sa jeunesse. Père de quatre filles, Ino, Autonoé, Agavé, Sémélé, il vit celle-ci consumée par la foudre de Jupiter son amant, celles-là se livrer avec frénésie à la propagation du culte de Bacchus, et fomenter ainsi la discorde dans Thèbes. Le fils d'Autonoé, Actéon, fut dévoré par ses chiens; celui d'Agavé, Penthée, fut mis en lambeaux par sa mère et ses deux tantes; Ino, deuxième épouse d'Athamas, causa par sa jalousie et ses violences la ruine de la maison des Athamantides. Soit avant, soit après ces grandes catastrophes, Cadmus, devenu parmi les siens un objet de mépris ou de haine, se vit dans l'obligation de quitter Cadmée, et de chercher un asile dans l'Illyrie. Échion l'avait remplacé sur le trône de Béotie. Il eut le bonheur d'en trouver un autre au lieu de son exil. Les Enchéliens, après une vaine résistance, le reconnurent pour leur roi. C'est là que Cadmus et Harmonie, selon les uns, moururent de vieillesse, ou suivant les autres, furent métamorphosés en dragons (Denys le Périégète, 390). Pindare nous montre Cadmus siégeant dans l'empire souterrain parmi les juges des âmes, et s'enfonçant avec Harmonie dans les verdoyantes profondeurs de l'Élysée sur un char attelé de serpents (*Pythique* III,

153). Tout le monde sait que Cadmus passe pour l'inventeur ou l'importateur de l'alphabet en Grèce.

C'est de lui que nous vint cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Pharsale, trad. de Brébeuf.

Pline (*Hist. nat.*, VII, 56) lui attribue aussi l'invention de la fonte des métaux. Le mont Pangée, en Thrace, fut le premier théâtre de cette industrie nouvelle.—Historiquement parlant, il semble d'abord qu'on doive restreindre le mythe de Cadmus aux traits suivants. 1° A la race indigène de la Béotie, race appelée postérieurement Spartes, et qui se composait, dit-on, d'Hyantes, d'Aones, de Léléges, auxquels se réunissent des étrangers, des Phéniciens. 2° Ces étrangers apportent l'art de l'écriture, l'architecture, la métallurgie à la race primitive : de plus ils modifient leurs idées religieuses et introduisent dans le catalogue des dieux plusieurs divinités orientales. 3° La prédominance que semble avoir pendant un temps la race étrangère dure peu. Les Spartes, qui momentanément ont fait alliance avec la colonie, se remettent en possession du pouvoir et refoulent leurs conquérants en Illyrie. Mais cette manière de comprendre et d'arranger la légende est fausse encore. K.-Ottfr. Müller a démontré que les colonies phéniciennes en Grèce ne sont que des fables. Il faudrait donc se borner à faire apparaître dans toute cette histoire des indigènes et des étrangers, mais sans qualifier les étrangers de Phéniciens. De plus, rien ne prouve même que les étrangers qui ont eu dispute avec les indigènes pour la possession du pays, si jamais semblable lutte a existé, puissent être récapitulés par le personnage de Cadmus : Cadmus au contraire est essentiellement indigène, comme l'écriture, comme l'architecture pélasgique. Avant tout, que l'on parcoure de nouveau les détails du mythe, on y verra trop d'invraisemblances et d'impossibilités pour ne pas admettre qu'elles ont été introduites après coup, et pour croire que le fonds primordial ait été fourni par l'histoire. La généalogie divine d'Harmonie, la vache, les traits métallurgiques qui rappellent les Telchines et les Dactyles, la source sacrée, le dragon, toutes les aventures des filles de Cadmus, leur divinisation (car toutes ont été divinisées; *voy.* leurs articles), celles même de Cadmus et d'Hermione (car leur métamorphose en serpents veut dire jeunesse éternelle, palingénésie, immortalité; c'est le serpent roulé de l'Égypte), voilà le canevas qu'on a brodé historiquement; mais ce revêtement historique n'a pas changé le fonds des choses. Ceci posé, qu'on s'interroge sur le caractère propre du héros. On reconnaîtra en lui un scribe sacré, un civilisateur des peuples, un homme-science, un de ces êtres à qui, comme à Toth, comme à Manu, comme à Oannès, comme à Botchica, à Votan, à Manco-capac, l'espèce humaine attribue toutes les inventions, toutes les institutions, toutes les industries, tous les arts. A la tête de l'histoire de sa civilisation, la Béotie plaça Cadmus, comme Athènes plaça Cécrops, comme l'Étrurie plaça Tagès. Mais Cadmus étant le grand-prêtre primordial à Samothrace, elle fit venir son Cadmus de Samothrace; et peu à peu l'on développa son itinéraire. On lui fixa un point de départ (la Phénicie). On établit des jalons sur la route (Rhodes, Thasos, Scapta-Hyla, etc.); on y rattacha divers établissements politi-

ques, industriels ou religieux. — Toutefois nous ne nions pas que quelques points historiques n'aient pu être introduits accessoirement dans le récit des aventures de Cadmus. A notre avis les voici : la caste sacrée en possession des connaissances domina d'abord le pays à qui elle les distribuait avarement (c'est le règne de Cadmus); les laïques, les guerriers, les Kchatriias de la Béotie secouèrent le joug, et, chassant les chefs de la caste sacerdotale au nord-ouest, réduisirent sa suprématie à être toute spirituelle (voilà le triomphe des Spartes et l'avènement d'Échion : voilà aussi le rôle d'épouse donné aux filles de Cadmus). L'introduction du culte de Bacchus se rattache peut-être à cette révolution. Bacchus, Hindou d'origine, n'en est pas moins Samothracien et cabirique. Il est Cadmile, tout comme Hermès-Kadmos; mais il est en même temps et plus matériel et plus fantastique, selon la face que l'on voudra faire prédominer dans son caractère : de plus il est conquérant, et la caste guerrière dut voir avec plaisir ce trait de sa physionomie. Cependant n'oublions pas que les fonctions mythiques de ses quatre filles autour de ce dieu (l'une est mère, les trois autres sont nourrices du jeune Bacchus) peuvent faire supposer au contraire que Cadmus fut l'introducteur de la religion dionysiaque en Grèce. Cécrops avec ses trois filles (Hersé, Pandrose et Agraule) joue un rôle tout-à-fait analogue dans l'histoire de la religion de Minerve. Selon Creuzer, c'est le culte de la Cérès cabirique, puis c'est un dieu-soleil, c'est Apollon même que Cadmus apporta en Grèce. La deuxième supposition n'a nul argument en sa faveur. La première est moins fausse en ce sens qu'effectivement ce sont des dieux cabiriques et telluriques que la Béotie adorait à l'époque représentée par Cadmus. Mais la caste sacerdotale que nous appelons Cadmus les introduisit-elle? Non; elle les trouva tout faits et n'eut que la peine d'imposer aux adorateurs sauvages d'une Déméter primitive des formes nouvelles, des dogmes réguliers, des cérémonies, et surtout de lier le culte à une organisation sociale, forte et toute à leur avantage. Le servant de la déesse devint ainsi le roi des hommes, et la rude Déméter se métamorphosa en Harmonie. — Il n'est pas besoin de réfuter les assertions spéciales de quelques mythographes sur Cadmus. Ainsi le Scholiaste de Lycophron (sur Cass., 1206) le fait venir de Thèbes d'Egypte, qui devient ainsi la métropole de la Thèbes de Béotie. M. Raoul-Rochette (*Col. gr.*, I, 122) y soupçonne en conséquence un des chefs des colonies que les Phéniciens unis aux débris des Hyksos (ou rois-pasteurs) de l'Égypte passent pour avoir envoyées en diverses contrées. Suivant Évhémère (dans Athénée, XIV, fin) Cadmus avait été cuisinier d'un roi phénicien, et se serait évadé du palais avec la joueuse de flûte Harmonie. — On place la prétendue colonie de Cadmus à la quatrième année du règne d'Amphiction; de plus on fait ce prince contemporain de Danaüs et d'Érichthonius. Les synchronismes comparés de M. Petit-Radel portent en conséquence ces événements à l'an 1519 avant J.-C. (Voy. *Expl.*, CXCIX et CCXIX). Dans Millin, *Monum. ant. inéd.*, se voit une peinture de vase qui représente Cadmus au moment où il va lancer une pierre au dragon de la source. Un bas-relief dans Zoëga (*Bassir.*, I, 2) représente l'hiérogamie.

CADUCÉATOR et CADUCIFER, c'est-à-dire *qui porte le caducée*, Mercure. Ce caducée est une baguette autour de laquelle s'enroulent deux serpents. Suivant les uns, Apollon donna ce genre de sceptre au dieu de l'éloquence, en échange de la lyre dont Mercure lui avait fait présent. Selon les autres, un jour Mercure sépara de sa baguette deux serpents qui se battaient, et le caducée devint ainsi un emblème de paix. Une tradition un peu différente fait de ces deux serpents Jupiter et Rhée. Rhée avait emprunté la forme du reptile pour se dérober aux importunités de Jupiter : vain espoir! Jupiter se transforme comme elle, et Mercure les unit. Dans toutes les fables Mercure se montre comme dans les mystères cabiriques, le dieu de l'union (Harmonie, Érôs, Cosmos), mais mieux encore le dieu de l'union sexuelle, le Gigon, le *Leno*, le génie ithyphallique. Ces réflexions nous dévoilent le vrai caractère du Caducée; ce n'est pas un simple sceptre, comme pour les dieux vulgaires; ce n'est pas un Phalle-Ithyphalle, un Priape-Colonne (Terme), un Licne ou Van stimulateur; c'est une forme d'Ioni-Lingam, c'est un symbole élégant et adouci de la copulation. Au reste, une fois armé du caducée par la mythologie, Mercure le porte partout et dans toutes ses fonctions; le guichet des enfers s'ouvre sous la percussion légère de cette baguette de paix; les morts qu'elle touche marchent sans rebellion dans la voie sombre qui les éloigne du monde et les jette dans la foule des fantômes. On donne aussi le caducée à Bacchus comme ayant réconcilié Jupiter et Junon, à Hercule, à Cérès, à Vénus (*Voy.* les médaill.), à diverses déesses allégoriques, la Félicité, la Paix, la Concorde, la Sécurité, la Fortune. Nous ne disons rien des Anubis Caducifers. Anubis que l'on peut appeler l'Hermès Chthonios de l'Égypte ne pouvait manquer, lorsque les Grecs l'hellénisèrent, de prendre en main le sceptre de Mercure.

CAIÈTE, Caieta, nourrice d'Énée, mourut lors du débarquement de ce héros en Italie. On lui éleva un tombeau sur la côte; et par la suite une ville bâtie près de là prit son nom (*Énéide*, VII, 172). Elle est appelée aujourd'hui *Gaëte*.

CAÏQUE, Κάϊκος, Caïcus, dieu-fleuve, fils de Mercure et d'Ocythoé, ou plutôt d'Océan et de Thétis. Le Caïque se nomme aussi *Girmarti*. —Un autre Caïque, suivant d'Énée, commandait un vaisseau à lui (*En.*, I, 183, IX).

CALABRE, Calabrus. *Voy.* Cabré.

CALAIS et ZÉTHÈS. *Voy.* ce dernier nom.

CALAME, Calamus, fils du fleuve Méandre, fut amant de Carpo. L'étymologie explique le sens de ce mythe. *Kalam....* (en grec) veut dire *épi*, *tuyau*, etc.; *Karp...* signifie fruit.

CALAS, Calaus, Κάλαος, dans la mythologie phrygienne, était le père du dieu-soleil Atys.

CALCHAS, Κάλχας (g.-αντος), célèbre devin, fils de Thestor, ce qui lui valut le surnom patronymique de Thestoride, était de Mycène, et séjournait à Mégare. Il accompagna les Grecs à Troie, en qualité de prophète et de guide de la flotte; déjà les Grecs conduits par un autre que lui avaient débarqué dans les états de Télèphe, et prenant cette portion de la Mysie pour la Troade s'étaient mis à la piller. Parvenus à Aulis, après s'être aperçus du quiproquo, ils

choisirent Calchas pour diriger leur navigation. Suivant quelques mythologues, c'est Calchas qui, lorsque les vents contraires retinrent si longtemps la flotte grecque dans le port, déclara qu'elle ne pourrait partir qu'après le sacrifice d'Iphigénie. C'est lui anssi qui, à la vue des ueuf jeunes oiseaux et de leur mère dévorés par un dragon, annonça que le siège de Troie ue se terminerait que dans la dixième année. Lorsque Apollon, pour venger l'insulte faite par Agamemnon à son prêtre Chrysès, lança la mort sur l'armée grecque, Calchas proclama que le fléau ne cesserait que quand le chef suprême aurait rendu Chryséis à son père. Il fut, selou Quintus de Smyrne (XII, 8, etc., 47, etc.), pour quelque chose dans la construction du cheval de bois. Quand Troie fut prise il engagea les Grecs à laisser la vie sauve à Énée, et prédit à ce Troyen la gloire qui l'attendait lui et ses descendants en Italie. Les modernes ne pouvaient manquer de dire que toutes ses prophéties étaient concertées à l'avance avec Agamemnon et Ulysse. Selon les uns Calchas revint en Grèce avec ses compatriotes. Mais ensuite il prit le chemin de l'Asie avec Podalire, Polypète, Amphiloque et Léontée. D'autres disent qu'il suivit cette route immédiatement après le sac de Troie. On le montre aussi voyageant avec Podalire, Polypète, Léontée, et ne se joignant à Amphiloque que parce qu'il le rencontre à Colophon. Selga dans la Pamphylie lui faisait honneur de sa fondation. Malles en Cilicie le vit disputer au fameux Mopsus la palme de la divination. Vaincu, il se pendit, ou bien mourut de chagrin, ou bien encore fut tué par le tonnerre (*Voy.* MOPSUS). Une autre tradition fait voyager Calchas en Italie avec Podalire. Selon Lycophron et Strabon, on voyait son cénotaphe dans cette contrée. Calchas est plusieurs fois figuré dans la table Iliaque.—Un autre CALCHAS, fils d'un autre Thestor, fut tué dans la Siritide par Hercule. (Schol. de Lycophron, sur v. 978). Il est évident que c'est le même et que les aventures du vrai Calchas auront été mêlées à quelque autre tradition.

CALCHINIE, Καλχινία, fille de Leucippe, roi de Sicyoue, fut aimée de Neptune dont elle eut Sicyon.

CALCHUS, Κάλχος, roi de la Daunie, aima Circé, se rendit dans son île, s'assit à sa table, et fut enfermé par elle dans une étable à porcs. Mais les Dauniens s'étant emparés de l'île magique, il recouvra la liberté, en promettant que jamais, dans quelque dessein que ce fût, il ne remettrait les pieds dans l'empire de la puissante sorcière.

CALENDARIA : Junon à qui les calendes de chaque mois romain étaient consacrées, et à qui l'on offrait des sacrifices ce jour-là.

CALENDE, CALENDUS, nourrit le peuple romain à ses frais pendant quinze jours, et obtint en récompense que l'on donnerait son nom à quinze jours du mois. — N. B. On sait que chaque mois romain se divise en trois parties inégales, 1° nones (quatre ou six jours), 2° ides (huit jours), 3° calendes, le reste du mois. Les calendes sont le premier du mois, et toute la partie finale du mois qui précède se nomme, selon son plus ou moins d'éloignement du jour des calendes, *pridie kal.*, *III kal.*, *IV kal.*, etc. Cette partie finale du mois varie entre quinze et dix-neuf jours.

CALÉSIUS, Καλήσιος, conducteur du char d'Axyle, fut tué devant Troie par Diomède (*Iliade*, VI, 18).

CALÉTOR, Καλήτωρ, fils de

Clytius et neveu de Priam, tomba sous les coups d'Ajax à l'instant où il allait mettre le feu au vaisseau de Protésilas (*Iliad.*, XV, 419).

CALIADNE, une des femmes d'Égyptus (R. : καλός ou *Kali*, noire; Dan.... comme dans Évadné, Ariadne, etc.).

CALIGO, c'est-à-dire LES TÉNÈBRES, être cosmogonique qu'Hygin (préf. des *Fables*) regarde comme antérieur au Chaos même. Comp. CHAOS.

CALLIANASSE et CALLIANIRE (probablement ces deux noms n'indiquent qu'une même déesse) étaient selon les uns des Néréides, selon les autres des nymphes présidant aux vertus, aux bonnes mœurs, aux brillantes qualités. (R. : κάλλος, beauté ; ἄνασσα, princesse ; ἀνήρ, homme).

CALLIARE, CALLIARUS, fils d'Odédoque et de Laonome, donna son nom à une ville de Phocide (Eustathe, *sur Iliade*, II, 531).

CALLIAS, Καλλίας, fils de Témène, premier souverain héraclide d'Argos, tua son père qu'il soupçonnait de vouloir laisser le trône à son gendre Déiphon, époux d'Hyrnétho. Apollodore (II, 8, 5) lui donne deux frères, Agélas et Eurypyle; Pausanias (II, 19), substitue à ces noms les quatre suivants : Cisus, Céryne, Phalcès, Agrée.

CALLIDICE, Καλλιδίκη, Danaïde, tua Pandion son époux (Apollod., II, 1).

CALLIGÉNIE, Καλλιγένεια, *la belle naissance*. 1° Cérès, 2° Tellus (c'est-à-dire la Terre, ce qui revient à Cérès, Dê ou Ghê Mêtêr), 3° une nourrice de Cérès. — N. B. Les nourrices des déesses sont toujours des incarnations de la déesse, ou la déesse même sous une forme spéciale.

CALLIGLOUTE, en latin CALLIGLUTOS (et non CALLIGLYTOS), Καλλίγλουτος, la même que CALLIPYGE.

CALLIGNOTE, Καλλίγνωτος, un de ceux qui importèrent en Arcadie (nous ne disons pas à Mégalopolis) les mystères des grandes-mères. Il avait une statue à Mégalopolis. Évidemment c'est un des parèdres Cadmiles que l'on voit toujours à côté de la déesse matrone, comme Atys auprès de Cybèle.

CALLINIQUE, Καλλίνικος, Hercule. Télamon qui assiégeait Troie avec Hercule entra le premier dans cette ville. Le héros de Tirynthe, irrité de ce qu'on lui enlevait ainsi la priorité, allait attaquer son ami l'épée à la main, quand tout-à-coup il s'aperçut que celui-ci élevait un autel sur lequel il inscrivait à HERCULE CALLINIQUE (*Hercule à la belle victoire*). C'est à cette occasion qu'Hercule, charmé, lui donna pour récompense Hésione, fille de Laomédon.

CALLIOPE, Καλλιόπη, c'est-à-dire *la belle voix*, une des neuf Muses des temps postérieurs, présidait à la poésie épique, et comme telle était censée la plus noble de toutes. Calliope est, pour ainsi dire, Apollon Lyriste femme. Quoique généralement on donne les Muses pour vierges, des mythes particuliers qualifient Linus, Cymothoüs, Rhésus, Ialème, Orphée, Hyménée, les Sirènes, d'enfants de Calliope. Elle eut les deux premiers d'OEagre, le troisième de Strymon, les trois suivants d'Apollon, les Sirènes d'Achéloüs. Il est piquant de remarquer que, de ces amants mystérieux, deux sont des dieux-fleuves (or les fleuves sont en mythologie des symboles de chant), et qu'un troisième est le chant même dans sa plus haute comme dans sa plus pure divinisation.

D'ordinaire on représente Calliope avec les tablettes et le graphium ou stylet; c'est ainsi qu'on la voit dans la mosaïque d'Italica, p. 19. Dans les *Pitture ant. d'Ercolano*, elle tient un volume en rouleau : une tunique verte, un manteau blanc, une couronne de lierre complètent le costume. Archélaüs de Priène, dans son apothéose d'Homère (*Musée Pio-Clémentin*, I, B des preuves), a fait entrer les neuf Muses. Calliope y est caractérisée par les tablettes. Une belle statue, aussi du Musée Pio-Clémentin, donne Calliope avec des tablettes de cire sur les genoux et le style. Une ceinture rattache sa tunique. Les poètes lui supposent une couronne d'or. C'est ainsi que Lebrun l'a représentée à Versailles. Quelquefois on lui met à la main plusieurs couronnes de laurier, et le sol, à ses pieds, est jonché de poëmes (l'*Iliade*, l'*Énéide*, etc.). Les anciens la plaçaient à côté de leurs rois, de leurs héros. On a voulu en conclure que Calliope présidait à la politique. Il était trop simple de voir dans la réunion du grand roi et de la Muse épique un symbole de l'immortalité donnée par les Muses aux grandes actions. Les héros veulent des rhapsodes; Achille aspire à un Homère. L'un fait; et l'autre chante.

CALLIPHÉE, Καλλιφεία, une des quatre Nymphes qui s'appelaient Ionides, à cause du culte qu'institua pour elles Ion, fils de Gargette, et qui avaient leur temple principal à Elis (Pausanias, VI, 22).

CALLIPYGE, et quelquefois CALLIGLOUTE; Καλλίπυγος, Καλλίγλουτος, en latin, CALLIPYGA et CALLIPYGOS, CALLIGLUTOS, Vénus (rac. : κάλλος, beauté; et πυγή ou γλουτός). Personne n'ignore le sens de ce nom que les latinistes modernes ont rendu par *pulchriclunis*. Quant au fait qui en fournit l'occasion, ce sont les philosophes d'Athénée qui nous l'ont transmis. Deux jeunes paysannes siciliennes, dit-on, se disputaient sur une grande route le prix de ce genre de beauté qu'exprime le mot Callipyge. Elles étaient sœurs. Un jeune homme qui passait par là fut pris pour arbitre par les contendantes, et adjugea la palme à l'aînée. Rentré chez lui, il conta l'historiette à son frère qui fut curieux de juger à son tour laquelle des deux sœurs méritait le prix, et qui, admis à contempler ces charmes rivaux, se déclara pour la cadette. Amoureux, chacun de celle à laquelle il donnait la préférence, ils songèrent à les épouser, et après une résistance assez longue de la part de leur père, qui était très-riche, ils parvinrent à obtenir son consentement. Cette aventure ébruitée dans Syracuse fit donner aux deux épouses le surnom de Callipyge; et l'on assure que celles-ci, bien loin de se courroucer de la hardiesse de leurs admirateurs, élevèrent, pour éterniser le souvenir de leur aventure, un temple à Vénus Callipyge, et s'y firent représenter par le sculpteur dans l'attitude où elles s'étaient offertes aux regards de leurs juges. Comp. Alciphron, *Let.* I, 39. On connaît la charmante Callipyge du palais Farnèse. Debout, elle tourne légèrement la tête, ses yeux sont à demi-voilés par ses paupières, son regard glisse mollement sur les formes sphéroïdales qui terminent le dos le plus fin et le plus souple (voy. Maffei, *Raccolta di stat.*, pl. 55; Thomasin., *Ant. stat.*, II). La tête de cette statue est moderne. Comp. Heyne, *Antiq. Aufs.* I, p. 153. Le grand jardin de Dresde avait une copie de cette statue. Elle fut brisée lors du siége de

cette ville par les Prussiens. On voit dans la niche du bassin octogone des Tuileries une fort jolie Callipyge de Thierry ; mais l'artiste, pour satisfaire aux goûts pudiques de la reine Marie Leczinska, a été obligé de voiler en partie par une ample draperie les belles formes de la Vénus farnésienne: d'une copie la décence a fait ainsi une imitation libre. Plusieurs pierres gravées présentent aussi l'image de Callipyge. Sur une d'elles la déesse, qui présente le dos, retourne la tête sur ses épaules pour apercevoir à loisir ses formes harmonieuses et potelées. Ses mains tiennent devant elle un tissu qui va lui servir de vêtement. L'Amour l'éclaire armé d'un flambeau (*V.* Lippert, *Dactyliotheca*, I, 258).

CALLIROÉ ou CALLIRRHOÉ, Καλλιρόη ou -ῥόη, fille d'Achéloüs, deuxième femme d'Alcméon, ne consentit à épouser ce prince qu'à condition d'avoir pour présent de noces le péplum et le collier d'Ériphyle. Alcméon, qui les avait donnés à Alphésibée sa première épouse, alla les reprendre sous un prétexte frivole, et presque aussitôt fut tué par les deux Phégéides, frères de celle qu'il abandonnait. Sa veuve alors céda aux sollicitations amoureuses de Jupiter, à condition que ses deux fils, Acarnas et Amphotère, arriveraient sur-le-champ à l'âge d'homme, et vengeraient leur père.—Calliroé signifie en grec *beau courant* (κάλλος; ῥέω). Il n'est pas surprenant de voir ainsi nommée une nymphe fille d'un dieu-fleuve.—Deux autres CALLIROÉ furent filles, l'une de Scamandre, l'autre de l'Océan et de Thétys. Celle-ci eut de Chrysaor Échidna, Orthos et Cerbère. Celle-là épousa Tros, et devint mère de Ganymède, d'Ilus et d'Assaracus.—Joignons à ces trois Calliroé, 1° une fille de Niobé, épouse de Pirase ou Piranthe et mère d'Argus Panopte et de Triopas; 2° une fille de Lycus, tyran de Libye (amante de Diomède qui vint échouer sur les côtes d'Afrique après la prise de Troie, elle se tua de désespoir lorsqu'il s'éloigna); 3° l'amante insensible de Corèse (*V.* ce nom).

CALLISTAGORAS, dieu vénéré dans l'île de Ténos.

CALLISTE, c'est-à-dire *la très belle;* Diane. *Voy.* l'art. suivant.—Vénus et Junon auraient pu aussi porter ce surnom. Ce qu'il y a de certain, c'est que les insulaires de Lesbos et les montagnards de la Parrhaside, en Arcadie, célébraient, en l'honneur de ces déesses, des fêtes dites Callistées, où les femmes se disputaient le prix de la beauté. Même solennité avait lieu à Élis; mais là, c'est entre les hommes que se passait le combat. Les Callistées de la Parrhaside avaient été instituées par Cypsèle. Le vainqueur aux Callistées d'Élis recevait une armure complète, et allait la consacrer à Minerve.

CALLISTO (et non CALISTO), Καλλιστώ, nymphe de la suite de Diane, et par conséquent incarnation de Diane même, était, selon d'autres, une Arcadienne, fille de Lycaon II ou de Nyctée ou de Cétée; mais elle faisait partie du cortège immortel de la déesse de la chasse. Jupiter l'ayant séduite, Diane au bain s'aperçut que la jeune princesse était enceinte, et lui défendit de se présenter à ses yeux. Junon instruite en même temps de l'infidélité de son époux changea sa rivale en ourse. C'est alors qu'elle mit au monde Arcas qui donna son nom à l'Arcadie. Peu après des bergers la poursuivirent : elle se réfugia dans un temple de Jupiter, et son ancien amant prenant pitié d'elle la plaça parmi les

astres. Une autre tradition la fait vivre jusqu'à l'adolescence ou la jeunesse d'Arcas. Devenu grand, un jour ce prince, en se livrant au plaisir de la chasse, rencontre sa mère qu'il n'a garde de reconnaître, la poursuit et va la percer de son dard, quand Jupiter, pour prévenir nn parricide, arrête la main du rapide chasseur, et transporte le fils et la mère aux cieux où ils forment les constellations de la Grande et de la Petite Ourse. — On varie sur quelques détails de ce mythe. Plusieurs écrivains disent que Jupiter prit la forme de Diane pour séduire Callisto. Ailleurs c'est Diane même qui change la princesse en ourse. Selon Callimaque, elle fait subir un interrogatoire à la coupable; et celle-ci, lorsque la déesse lui demande de qui elle est grosse, répond naïvement que c'est de Diane. Enfin dans Hygin, la vierge divine se repent d'avoir traité si inhumainement la nymphe, et c'est elle qui la change en constellation circompolaire. La céleste Callisto ne s'abaisse jamais sous l'horizon : c'est Junon qui, toujours en proie à l'esprit de jalousie et de vengeance, a sollicité cette grâce de l'Océan et de Téthys : « Que jamais, a-t-elle dit, ma rivale ne se repose et ne se couche! » On montrait le tombeau de Callisto en Arcadie, à trente stades de Crunes, à mi-côte d'une éminence plantée d'arbres de toute espèce, et au haut de laquelle était un temple. — Callisto signifie *très-belle*. La terminaison en *o* (g. *ûs*) est plus ancienne que celle en *e*, *es*. Évidemment Callisto est une Diane pélasgique, une Diane-Ourse. La chasseresse se distingue à peine des animaux ses victimes. C'est ainsi qu'Apollon, ce tueur de loups, est loup lui-même. Latone, Diane sont louves. D'ailleurs dans les vieilles religions les dieux affectent toujours les formes animales. Addirdaga est poisson, Neith est lionne, Mandou est bouc, Amoun est bélier, Sovk-Saturne est crocodile, Esculape est serpent, Bacchus-Hébon est taureau. Cette nomenclature deviendrait immense, si nous voulions l'épuiser. Toutefois on doit comparer à Diane-Ourse la troisième incarnation de Vichnou (Varahâvataram qui flotte entre le sanglier et l'ours). *Voy.* aussi Brauronie.

CALOMNIE, Διαϐολή, Calumnia, avait un temple à Athènes.

CALOS, Κάλως, nom que l'on donne quelquefois à Talos (Τάλως), le neveu de Dédale (Pausanias, I, 21, 26. Comp. Heyne, sur Apollod. III, ch. xv, § 9). Hécatée nous atteste un changement analogue dans le nom de Talaos que quelques-uns prononçaient Calaos. — Doit-on remarquer que Κάλως en grec signifie *câble*, et que sous ce nom peut-être se cache quelque allusion aux poulies, aux grues, enfin à une des inventions du jeune mécanicien? Comparez l'art. Talos.

CALVA, c'est-à-dire *Chauve :* Vénus. Les Romains lui élevèrent un temple sous ce nom, en mémoire de l'empressement avec lequel leurs femmes firent le sacrifice de leur chevelure, pour fournir la matière première des cordes nécessaires au jeu des machines lors du siège du Capitole par les Gaulois (Lactance, *Instit. div.*, I, 20, 27).

CALYBE, Καλύϐη, la même qu'Abarbarée (*Voy.* ce nom). Peut-être Abarbarée n'est-il qu'un adjectif indiquant la patrie de la nymphe dont Calybe est le vrai nom propre. — Une autre Calybe était prêtresse de Junon. Alecto emprunta ses traits pour exciter Turnus contre Énée (*Énéide*, VII, 419).

CALYCE, Καλύκη, fille d'Éole et d'Énarète, épousa Éthlius et en

ent Endymion (Apollod., I, 7, 2). —Une autre CALYCE était fille d'Hécaton, et eut de Neptune le chef troyen Cycnus (Hygin, *fab.* CLVII).

CALYCOPIS, Καλυκῶπις, fille du roi phrygien Otrée, était femme du roi de Lemnos, Thoas. Vénus prit son nom lorsqu'elle alla s'offrir aux vœux d'Anchise sur le mont Ida. Diverses traditions nous montrent Thoas fondant en l'honneur de sa femme des temples dans les villes de Paphos, de Byblos, d'Amathonte. Bacchus, dit-on, lui avait donné le royaume de Cypre pour le consoler des infidélités de sa femme qu'il avait surprise en flagrant délit avec le dieu du vin. Les évhéméristes disent que Calycopis est la Vénus mère d'Énée. Ce qui nous semble plus certain c'est que Calycopis est une incarnation phrygienne de Vénus. Mais l'étrange complication de la légende ne nous permet de décider ni si cette Vénus est totalement la même que l'Aphrodite cypriote et l'Astarté syrienne, ni si Thoas est bien le Cinyre père d'Adonis. Enfin comment le mythe des amours d'Anchise et de Vénus a-t-il pu se mêler à Lemnos, à la Phrygie, à l'Asie antérieure méridionale et à Cypre?

CALYDON, Καλυδών, fils d'OEtole et de Pronoé, mari d'Éolie, père de Protogénie et d'Épicaste, donna son nom à la capitale de l'Étolie. Quelques mythologues l'ont fait fils de Mars ou d'Endymion. —Pour le sanglier de Calydon, *Voy.* MÉLÉAGRE.

CALYPSO, Καλυψώ, Océanide, ou Néréide, ou Atlantide, résidait dans la brillante et joyeuse Ortygie. Ulysse, porté dans cette île par des vents contraires, trouva chez elle l'accueil le plus amical et en eut deux fils, Nausithoüs et Nausinoüs. Mais ni les caresses de l'immortelle, ni l'offre qu'elle lui fit de le rendre immortel lui-même, ne purent le décider à rester dans ses bras. Calypso pourtant s'opposait toujours à son départ. Mais enfin les injonctions de Jupiter ou de Minerve triomphèrent de son obstination. Ulysse partit. Quelques mythologues veulent que son séjour dans Ortygie ait été de sept ans. D'autres ne font naître de l'union du prince mortel et de la déesse qu'un fils, Auson, qui donna son nom à l'Italie. D'autres encore admettent trois fils, Auson, Nausithoüs et Nausinoüs. Enfin, une tradition portait qu'après le départ d'Ulysse Calypso désespérée se donna la mort; ce qui serait en contradiction avec sa divinité. Fénélon, dans *Télémaque,* ramène Calypso sur la scène et la rend amoureuse du jeune prince qui brûle pour une simple nymphe nommée Eucharis. On présume qu'Homère est l'inventeur de la fable de Calypso. Toutefois on doit noter que son nom se trouve déjà dans Hésiode.—Calypso rappelle le verbe grec *calyptô*, voiler (futur *calypsô*). Il semble que cette fille des eaux primordiales soit une Bouto méditerranéenne, une Passiveté transcendantale qui aspire à tenir caché dans son sein le principe actif ou mâle.

CAMASÈNE (dont le nom s'écrit aussi CAMÉSÈNE, CAMISÈNE, CAMISENNE, CAMISÉ, Καμασήνη, Καμισήνη, Καμίσηνος ou -νος, Καμίση (Athénée, *Dipnosoph.*, liv. XV, p. 528, éd. Schweigh.; et Démophile, dans Jean le Lyd., *Mois*, p. 150, édit. Rother), déesse latine, sœur-épouse de Janus à qui elle donne un fils, Éthex, et une fille, Olistène, nous présente les rapports les plus frappants avec l'esprit des religions et des théogonies orientales. 1° L'idée de

sœur-éponse et, en la développant de la manière la plos riche, de fille-mère-sœur-épouse, nous rappelle Baal-Baaltide, Knef-Neith, Brahm-Maïa, etc., etc., et par conséquent nons met snr les traces d'un système d'émanation non moins complet en Italie qu'en Égypte, eo Orient et aux Indes. 2° Il est parlé d'uo roi d'Italie, frère de Camasène et par conséquent de Janus. Il se nomme Camesenuus ou Camise. Ce Camise n'est évidemmeot qu'une forme de Jaons : et aiosi Janus l'androgyne se dédouble en Camisès-Camisa. 3° Comme Dercétn l'Ascalonite, Camasène est une femme-poisson. Femme du créateur suprême, elle se manifeste comme lui d'abord par la création des mers, elle s'individualise et s'incarne en poisson. Dagon, Oaunès, voilà ses parèdres mâles : et qui empêche que jusqu'à un certain point Janus ait été regardé aussi comme présidant aux eaux? Éanus, un de ses noms, a été expliqué par *eo*, Ἰανός son nom grec par ἴω, εἶμι; c'est celui qui va, qui s'écoule, c'est un fleuve; pourquoi pas une mer? Éanus et Oannès d'ailleurs ne semblent pas complètement sans rapport. 4° Aux Indes aussi nous trouvons l'incarnation de Vichnou en poisson; c'est la plus ancienne de toutes, c'est le Matsiâvataram. 5° Aux Indes encore Kamalaçana, on Brahmâ s'élevant des eaux primitives sur le sein de Vichnou, offre pour le nom une analogie on ne peut plus remarquable avec Camasène. 6° Kama, l'Amour indien, Kama, une des émanations de l'irrésistible et puissant Siva, n'est pas moins digne de remarque, surtout si l'on pense au rôle élevé que l'Amour joue dans toutes les théogonies helléniques et phéniciennes d'une haute antiquité. Peut-être même n'est-il point absurde d'adjoindre à Kama les noms d'Isa et d'Isani (Siva et Bhavani), et alors Kama-Isa, Kama-Isani (Kamæsani) reproduisent pour le sens comme pour le son, pour le fond comme pour la forme, Camise et Camisène. 7° D'autres femmes ou amantes de Janus se résolveot natnrellement dans Camasène. Ainsi Vénilie, Salacie, déesses des eaux, on pour mieux dire, vagues personnifiées, ne sont que des formes de Camasène. Juturne, fille du fleuve Vulturne et mère du dieu Fontus, s'y rapporte non moins évidemment. Anna, l'année luoaire, peut même être identifiée à elle : car la lune est l'astre humide; car la lune roule, barque silencieuse, sur les vagues azurées du fleuve-ciel; car l'an coule de même que les flots. 8° Canente, Carmente; les divines prophétesses, épouses l'une d'un dieu humanisé (Picus), l'autre d'un homme que l'on divinise (Évandre); ne sont à des degrés différents que des incarnations ou des émanations de Camasène. Janus, Saturne se distinguent sous Évandre et Picus. Camasène descend de même dans leurs femmes. Et qu'on ne dise pas que les nymphes prophétesses n'ont nul rapport avec les nymphes des eaux. Toute la mythologie est là pour attester que Muses, Sibylles, prophétesses de tous les genres, magiciennes, musiciennes, législatrices sont censées surgir des flots (*Voy.* l'art. Raguini). 9° Enfin Camœna (les Muses en latin) n'est peut-être que l'abréviation de Camasena.

CAMÈLES. *Voy.* Gamèles.

CAMÈNE, Camoena, déité italique qui inspirait le goût du chant aux enfants, présidait de plus aux personnes adultes (S. Augustin). Pour la première partie de ces fonctions, *Voy.* Camènes. La seconde est dou-

teuse; cependant *Voy.* Camasène.

CAMÈNES, Camoenæ : les Muses. Leur nom dérive de Camasène (Camesna, Camena) et indique le rapport du chant avec les eaux. L'étymologie vulgaire est *cano amœna.*

CAMERS (g. *Camertis*), frère de Numa et fils de Volscens (*Énéide*, liv. X).

CAMERTE, Camertus, chef rutule dont Juturne prit les traits quand elle voulut rompre le combat convenu entre Énée et Turnus.

CAMÈSE ou CAMISE, CAMISÈS, roi d'Italie, donné comme le frère de Janus (*Voy.* Camasène).

CAMILLE ou CASMILLE, l'Amazone italique, était fille de Métabe, roi des Volsques de Privernum, et de Camille; forcé de fuir devant ses sujets rebelles, Métabe arrêté en route par le fleuve Amasène, attacha Camille en bas âge au bâton de sa lance, et la jeta ainsi d'un bord à l'autre, promettant de la consacrer à Diane si elle arrivait saine et sauve sur la rive ultérieure. Camille livrée dès son enfance aux exercices de la chasse devint habile à la course et au tir de l'arc. Dans la guerre des Troyens et des Rutules, elle prit parti pour ceux-ci. Aruns la tua par ruse. Diane, sa protectrice, envoya Upis (*Voy.* ce mot) pour punir son meurtrier et pour empêcher ses restes de tomber entre les mains des Troyens (*Énéide*, VII et XI, 532, etc.). Caton dans ses *Orig.* donnait des détails bien plus étendus sur ce mythe que probablement il regardait comme de l'histoire (Heyne, *Exc.* II sur Virgile, *Én.*, XI).

CAMIRE, Camirus, Κάμειρος, fondateur mythique d'une ville éponyme à Rhodes, fut fils, selon les uns, de Cercaphe et de la nymphe Cydippe, suivant les autres, d'Apollon et de Rhodé. Comp. Jalyse, Linde.—Vulgairement, mais à tort, on donne Althémène et les Doriens comme fondateurs des trois villes rhodiennes de l'Hexapole dorique (*Voy.* Raoul-Rochette, *Col. grecq.*, III, 71). Ce chef en fut tout au plus le rénovateur. —On nomme aussi un Camire, fils d'Hercule et d'Iole. Quelques-uns lui font honneur de la fondation de Camire.

CAMIRO et CLYTIE, filles de Pandore de Crète, furent élevées par Vénus et livrées aux Furies par Jupiter, malgré les prières de la déesse qui la suppliait de leur donner des époux convenables.

CAMOENA. *Voy.* Camène.

CAMPÉ, Κάμπη (fémin.), monstre né de la Terre et probablement d'Uranus (le ciel), était chargé de garder les Centimanes et les Cyclopes dans les enfers. Jupiter, ainsi que le lui avait recommandé l'oracle, voulut prendre quelques-uns d'eux pour auxiliaires, lors de la guerre qu'il soutint contre les Titans. La geôlière Campé refusa de les laisser sortir. Jupiter la tua. Un autre mythe montre Campé ravageant les environs de Zaberne en Lydie et tuée par Bacchus qui consacra à la mémoire de son triomphe un côteau très-élevé. Les mythologues ordinaires distinguent ces deux Campé. Nonnus (*Dion.*, XVIII, 236-264) avait fait preuve de plus de jugement et de vrai savoir en ne les séparant pas. Κάμπη en grec signifie *chenille*. Il est probable que les premiers poètes, auteurs des cosmogonies, se figurèrent Campé sous des formes analogues à celles des chenilles, ou plutôt d'un de ces branchiopodes phyllopes dont les nombreuses paires de pattes foliacées offrent quelque ressemblance avec les barbes dont sont hérissés les anneaux des chenilles.

CAMULE, Camulus, divinité sabine qu'on prend pour Mars même. On dérive son nom de *Camus*, frein. Les Camulogènes gaulois peuvent faire songer à Camule. Ce dieu se trouve sur les monuments, armé d'un bouclier et d'une pique.

CANACÉ, Κανάκη, fille d'Éole et d'Énarète, eut un commerce criminel avec son frère Macarée. Éole instruit de son crime la tua ou plutôt la força à se donner la mort. Suivant quelques-uns cette découverte eut lieu après que Canacé eut mis au monde un fils qu'elle voulait faire emporter secrètement. Éole tua la mère et livra le fils aux chiens. Une tradition différente montre Canacé aimée de Neptune qui la rendit mère d'Hoplée, d'Épopée, de Nérée, d'Aloée, de Triops, quelques-uns ajoutent d'Iphimédie. Il y a ici confusion de deux légendes différentes, celle de la mère des Aloïdes (Iphimédie aussi était son nom) et celle de Canacé. Ce serait une grande erreur que d'entreprendre de concilier et de réunir les deux mythes relatifs aux amours de la fille d'Éole. La XIe héroïde d'Ovide est celle de Canacé à Macarée.

CANCER, en grec Καρκῖνος, c'est-à-dire *écrevisse*, piqua Hercule au talon lorsqu'il combattit l'hydre des marais de Lerne. C'est Junon qui l'envoyait pour arracher la victoire au héros. Cette écrevisse transportée au ciel où elle forme le quatrième signe du Zodiaque (en partant du Bélier) serait-elle un Scorpion?

CANDALE, Κάνδαλος, fils d'Hélios (le soleil) et non Elios, trempa dans le meurtre de Ténage son père, et fut obligé en conséquence de quitter Rhodes pour Cos. *Voy.* Rhodé; comp. Candaule et Candule. Ces trois articles offrent une série nombreuse de rapprochements.

CANDAON, Κανδάων, Orion chez les Béotiens.

CANDAULE, Κανδαύλης, Hercule lydien selon Hésychius (art. Κανδαύλης). On sait aussi que le dernier Héraclide qui ait régné en Lydie porta ce nom de Candaule; et il est très-probable qu'au nom vulgaire d'Héraclide, lorsqu'il s'agit des dynasties lydiennes, on peut substituer celui de Candaulide. Et d'autre part, la légende hellénique des rois asiatiques nous offre plus d'une fois des noms analogues en rapport avec les dieux-soleils. Ainsi dans Rhodes, Candale est fils d'Hélios : et en Lycie se retrouve un Candule. Les villes de Candybe, de Candara aussi dans l'Asie antérieure présentent de même cette syllabe radicale Cand, que les noms précédents ont fait voir plus développée. A cette série de noms divins, joignons celle des Sand... qui n'en diffèrent que par une lettre, Sandak ou Sandok en Cilicie, Sandès en Perse, Sandon en Lydie. Est-il hors de propos de soupçonner une connexion entre tous ces noms divisés en deux branches, les Cand... et les Sand..? Quant au caractère propre de Candaule, si Candaule est Hercule, il faut consulter l'art. Omphale, dans lequel on s'appesantit sur ce qui constitue l'Hercule lydien, l'énervation, l'efféminalion, l'abnégation de cette puissante virilité que les mythes grecs se sont complu à développer dans le rejeton thébain d'Alcmène et de Jupiter. Et toutefois, notons qu'en Lydie Hercule fut toujours représenté ou symbolisé par le lion. Emblème de force, emblème aussi de l'aspect solsticial, le lion reste là pour désigner le dieu-soleil, quoique généralement on représente à Sardes le dieu-soleil mourant et faible. Il y a mieux, le lion demeure l'attribut sacré des rois

lydiens. Crésus dans ses riches offrandes à l'oracle de Delphes consacre un lion d'or; chaque année autour des murs de Sardes, on promène solennellement un lion, et dans le style allégorique des oracles, « Si le roi Mélès « eût promené autour de Sardes le « lion né d'une de ses concubines », (un fils naturel au lieu du fils légitime) « jamais Cyrus n'aurait posé le pied « dans l'enceinte de cette capitale ». Ainsi les jeunes princes du sang royal, les jeunes Candaules sont des lionceaux (*Voy.* Gygès).

CANDIOPE, Κανδιόπη, 1° sœur d'Orion; 2° fille d'OEnopion, aima son frère Rhéodotion, en eût Hippotage et s'établit avec eux en Thrace.

CANDRÈNE, Κανδρήνη, Junon (ou Vénus?) à cause de son temple à Candara en Paphlagonie. Naturellement on eût dû dire Candarène.

CANDULE (ou Candyle?) Κάνδουλος ou Κάνδυλος, un des deux Cercopes, s'il faut en croire quelques mythologues. Dans cette hypothèse, on nomme l'autre Atlas. Généralement les deux Cercopes s'appellent Acmon et Passale. Il n'est pas besoin de faire remarquer combien le nom de Candyle ressemble à celui de l'Hercule Lydien (Candaule). Le voisinage d'un Atlas est peut-être plus remarquable encore. Hercule et Atlas (*Voy.* ces deux articles) sont bien en rapport dans la mythologie grecque. Très-probablement Atlas et Candyle ne diffèrent d'eux que légèrement. Mais alors comment se trouvent-ils au nombre des Cercopes, ou plutôt comment sont-ils Cercopes? Serait-ce qu'Atlas, ce mont dont toutes les pentes servent d'asile à d'immenses familles de singes (*V.* Shaw, *Travels into the Afr.*), et dont Pline nous présente les cimes comme retentissant la nuit des cris et des danses joyeuses des Satyres (*Histoire nat.*, liv. V), aurait été naturellement transformé en un Cercope colossal, et que par suite Hercule, son collègue, dans une scène mythologique aura été regardé comme un personnage de même nature? Ainsi les deux Cercopes se seraient partagé les deux mondes: l'un aurait habité, possédé l'occident, l'autre les contrées orientales du globe; celui-ci serait le bon, le robuste, le radieux, l'invincible Cercope, tandis que celui-là serait le Cercope funeste, faible, sombre, le Cercope qui demande à se démettre de ses fonctions et à jeter sur les épaules d'un remplaçant l'immense fardeau du ciel. La position des Cynocéphales dans la sphère céleste (*V.* Anubis) confirmerait assez cette manière d'envisager le rôle des singes comme pôles, pivots ou colonnes des cieux. Il faudra de plus penser aux colonnes d'Hercule, et comparer l'article du héros.

CANDYBE, Κάνδυβος, fils de Deucalion donna son nom à une ville de Lycie.

CANENTE, Canens, déesse latine, fille de Janus et de Vénilie sa sœur-épouse, fut mariée, dit-on, à Picus fils de Saturne et roi d'Italie. Après la fin déplorable de ce prince, disent les évhéméristes, elle se consuma de chagrin et s'évapora dans les airs. On donna son nom au lieu témoin de ses douleurs et théâtre de sa disparition, et on la mit, ainsi que Picus, au nombre des dieux indigètes de l'Italie. Pour qui comprend l'esprit de l'antiquité et les religions antiques, il est évident que Canente (la cantatrice, *canens*, *quæ canit*, ἡ ᾄδουσα) est la personnification du chant, du rhythme, accompagnement ordinaire et naturel de la prophétie. Picus, le dieu-oiseau, le roi-prophète, confident des secrets des dieux, agile intermédiaire du ciel

qui connaît l'avenir et de la terre qui aspire à le connaître, Picus ne se révèle que par la parole (*canit*), par les vers (*canit*; le terme devient plus juste que jamais). Perception de l'avenir et paroles qui révèlent la perception, esprit prophétique et bouche qui lui sert d'organe, sens profond et harmonie, fond et formes divinatoires, les deux faits sont inséparables. Qu'on les personnalise, qu'on les déifie, naturellement l'un est époux, l'autre est épouse! Canente est donc femme, reine, prophétesse, déesse : l'air, milieu sonore, véhicule des sons, est son domaine. L'eau (empire de Vénilie) est aussi en rapport avec sa fille; car en Grèce et en Italie, dans l'Occident et dans l'Orient, c'est du sein des eaux que s'élèvent les prophétesses, les nymphes aux chants harmonieux, les Sirènes, les Sibylles : fluide et liquide semblaient identiques, et l'air est fluide ; les sons roulent et se suivent, se tiennent comme les vagues : on dit roulades dans nos langues modernes, on disait *liquidum guttur*, *liquidum fundit ab ore melos*; ῥεῖν ᾠδή. Il y a mieux : parler, c'est couler; *reden* et *rennen* dérivent d'un même radical, et en grec les deux idées s'expriment par le même mot, ῥεῖν. Ne nous étonnons donc pas de voir Canente, souveraine des mers, protectrice de la navigation, compter parmi ses attributs le vaisseau et le dauphin.

CANES, c'est-à-dire *Chiennes*, les Furies.

CANÈTHE, Κάνηθος, un des cinquante fils de Lycaon, fut foudroyé par Jupiter (Apollodore, III, 8, 1). — Un autre CANÈTHE, fils d'Abas le Neptunide, fut père de Canthe l'Argonaute (*Voy*. CANTHE).

CANOBE ou CANOPE (en latin CANOBUS ou CANOPUS; en grec Κάνωπος, Κάνωβος; on trouve aussi Κανωβεύς, CANOBÉE), passait en Égypte, dans les temps postérieurs à l'indépendance, pour le dieu des eaux; mais, pour peu que l'on veuille se donner la peine de scruter ses caractères, on verra bientôt qu'il faut, tantôt restreindre ce mot, et l'entendre seulement des eaux fluviatiles, tantôt y voir les eaux primordiales, créatrices, génératrices, adéquates au principe passif de la nature. La mer était en horreur aux Égyptiens primitifs, et la religion n'avait admis que de faibles modifications à ce principe. D'autre part, l'Égypte n'a qu'un fleuve; c'est celui qui la traverse dans toute son étendue, et qui la rend habitable. Naturellement donc nous voilà conduits à penser que le Générateur s'individualise, non pas en dieu des mers, mais en dieu du Nil ou Nil même (Noute-Phen). Telle est effectivement la vérité, et toutes les images du dieu, quelques-unes même de ses légendes viennent à l'appui. Les Grecs firent de Canope un pilote de Ménélas. Tué en Égypte par la piqûre d'un hadjé, il y fut enterré magnifiquement; et le prince spartiate donna son nom à la bouche occidentale du fleuve et à une ville qu'il bâtit sur ses bords. Canope, ajoutent les Grecs, était si beau que la fille de Protée, Théonoé, devint amoureuse de lui (comp. Conon, *Narrat*. VIII; Strabon, XVII; Tacite, *Annal.*, II, 60). Généralement le dieu Canope n'est qu'un vase, une urne à large ventre, qu'assez souvent surmontent des têtes d'hommes ou d'animaux. Quelquefois au vase niliaque est substitué un corps d'homme, mais mutilé, serré comme dans une gaîne et sans mouvement : les formes sont celles du nain, que rappellent surtout, et la sphéricité du ventre, et l'absence

ou la petitesse relative des pieds. Il n'est pas rare que ces vases ou nains ventrus à forme de vases soient très-richement ornés. Dans ce genre se range surtout le beau Canope en basalte vert de la villa Albani, figuré dans Winckelmann (*Hist. de l'art*, t. I, pl. xv, coll. 16). Sur le ventre sphérique du dieu-urne sont représentés plusieurs divinités et emblèmes sacrés de l'Égypte; vers le centre, un autel servant de base à deux éperviers face à face, et offrant au-dessous deux enfants accroupis; autour et surtout à droite de l'autel, Osiris, Anubis à tête de chakal, Hôr ou Harpocrate le doigt sur la bouche; plus bas Hermès ou Toth cynocéphale; assis enfin sous l'autel un grand scarabée, image de Tho ou Thoré (le monde ou le Démiurge?) Les Canopes se retrouvent sur presque toutes les classes de monuments égyptiens. Les médailles, les bas-reliefs, les peintures, les caisses de momies en sont semés. La comparaison de ces diverses représentations met naturellement l'investigateur des monuments sur la voie d'un fait de haute mythologie. A chaque instant on voit ce symbole du Nil se combiner avec les symboles des autres dieux les plus élevés, l'ourée, la tête d'épervier, celle de bélier, etc. C'est qu'au fond Canope, ce dieu des eaux fluviales, ce Dieu-Nil personnifié n'est autre que Knef. Knef, le plus ancien et le plus grand des dieux, du moins après l'Irrévélé (*Voy.* Piromi), se révèle comme fécondateur, et, puisque l'humide était par excellence le principe fécondant, comme dieu des eaux fluviales. L'identité des conceptions se reflète même dans les mots, puisque Knef et Canop ou Canob (réduisons à ces éléments les mots grecs Κάνωπος et Κάνωβος) nous présentent les mêmes lettres dans le même ordre. D'ailleurs nous trouvons sur les monuments un dieu-transition, Knouph-Nil (Knuphis-Nilus, Κνοῦφις Νεῖλος), qui achève de lever tous les doutes. En dépit de l'étymologie qui fait venir Knouph de Noute-Phon, Noute-Phen (*le dieu qui verse* ou *le dieu versé*), il est évident que Knouph n'est qu'une altération légère de Knef. Or ce Knef-Nil a entre les mains le vase niliaque duquel il laisse tomber les eaux fécondes. Qui ne sait que dans ces systèmes d'émanation et de réabsorption perpétuelles l'eau, le vase d'où s'échappe l'eau, le dieu qui tient le vase ne sont au fond qu'un seul et même être exprimé par trois formes différentes? Et en s'élevant au dessus de cette sphère, déjà inférieure, de conceptions, qui ne voit que le dispensateur des eaux fécondes, en d'autres termes le fécondateur par les eaux, est une des faces du fécondateur suprême, du grand Knef? La fable grecque des amours de Canope et de Théonoé en serait au besoin une preuve nouvelle. Car qu'est-ce que Théonoé (divin esprit)? C'est Neith. Neith, fille de Knef-Amoun (Protée), aime Knef-Noute-Phen. Mais, si Canope est une des faces inférieures de Knef, il ne faut pas croire qu'il ne représente que lui : le plus souvent au contraire il faut le regarder comme une face de Sérapis. Toutes les attributions des trois hauts personnages de la Triade vinrent, vers le temps de Ptolémée, se concentrer dans Sérapis, et parmi ces attributions celle de dispensateur des eaux est une des premières. Sérapis (*Voy.* ce nom), est Knef. Canope est donc Sérapis. Aussi rien de plus ordinaire chez les mythographes modernes que l'expression Sérapis-Canobus. Il y a plus; selon Creuzer (*Symb. u. Myth.*, liv. III de la trad. fr., t. I, p. 415), origi-

nairement Sérapis ne fut que Canope. La baucalie (ce vase sphérique d'où l'eau s'épanchait par des trous latéraux), telle fut la première forme de cette divinité dont le culte devait, pendant la période des Lagides et des Romains, éclipser celui de toutes les divinités anciennes. A mesure que l'Égypte s'ouvrit aux étrangers et surtout aux Grecs, la pureté des symboles s'altéra; des têtes humaines ornèrent le cou de la baucalie; enfin sous cette tête se développèrent de belles formes, des membres jeunes et pleins de vie; près du gros et informe Canope s'éleva l'élégant Sérapis, sur qui bientôt ses adorateurs accumulèrent les attributs et les fonctions des grands dieux de la vieille théogonie égyptienne. Ainsi, pour emprunter un moment le langage de la théologie ancienne, Canope serait l'œuf d'où sortit Sérapis. Et toutefois cette filiation virtuelle de Sérapis et de Canope n'empêche point que Canope lui-même, tout en restant Canope, n'ait admis la forme humaine. A Canope-vase nous opposons Canope-nain ventru; et à tous deux ensemble Sérapis. Le vase à tête humaine forme la transition, tant du vase au nain ventru, que du vase au dieu. Jablonski (*Panth. Ægypt.*) avait déjà aperçu ce rapport des deux déités, mais sans en concevoir avec autant de délicatesse, sans en fixer avec autant de précision la nature, les limites et l'origine. Canope a pu devenir le Verseau (mais non dans le sens où Dupuis l'entend, *voy.* plus bas; il y a là, ce nous semble, deux fautes capitales): et effectivement, dans les nomenclatures des Décans zodiacaux, comme dans le latercule d'Ératosthène, nous retrouvons des noms singulièrement voisins de Canope. Tels sont, dans les premières, Chachnoumen d'Origène (Charchumis de Saumaise, Aphrnimis de Firmicus) et Chnoum ou Chnoumen d'Origène (Chumis de Saumaise); dans la seconde, Chnubis (lisez Chnoub), douzième dynaste. De plus, il est évident que c'est et à l'idée de Canope, de ce dieu-vase qui épanche les eaux fertilisantes au cours éternel (*ἀενάους ποταμούς* d'Eschyle), et à celle du verseau zodiacal qui n'en est que l'apothéose ou l'énouranose, qu'est dne toute la série hellénique des dieux-fleuves couronnés de roseaux, penchés sur leurs urnes et dormant au murmure de leurs eaux. Quant à la manière dont les Grecs des temps postérieurs conçurent ou expliquèrent Canope, il y a peu à dire. Toujours disposés à tout ramener à des formes, à des bases historiques, toujours enthousiastes de leur pays et de leurs annales, ils proclamèrent que Canope avait été le pilote de Ménélas, et que par lui Ménélas, après la prise de Troie, fut amené en Égypte où était cachée Hélène. D'autres, tout aussi gratuitement, supposèrent que Canope était l'amiral d'Osiris, à l'époque où ce grand conquérant s'embarqua pour les Indes. Nous ne songeons pas plus à réfuter ces interprétations que les détails du pèlerinage de Charlemagne à la Terre sainte avec les croisés. Au reste, tous ajoutaient, qu'en récompense de ses services et de son dévouement, pilote de Ménélas ou amiral d'Osiris, Canope avait été placé parmi les astres après sa mort. Effectivement la constellation australe, connue sous le nom d'Argo ou le Navire, offre une étoile de ce nom. Elle est de première grandeur, et, pour employer le style poétique des anciens mythologues, étincèle sur le gouvernail du vaisseau. Quoique très-brillante, elle ne peut s'apercevoir dans nos climats, et même elle

ne monte qu'à une très-petite hauteur dans l'Égypte septentrionale (un quart de ligne à Alexandrie); plus au sud elle devenait très-visible. Les Arabes, à qui elle servait comme d'étoile polaire pour diriger leurs courses vers le midi, l'honoraient d'un culte particulier, et la tribu de Taï en avait fait le génie tutélaire de sa horde. Selon Dupuis (*Orig. des Cult.*, liv. III, ch. 16) qui s'étend longuement sur la position de cette étoile, Canope est le dieu-soleil peint sous les formes du verseau pour exprimer le solstice d'hiver. Car, assure-t-il, les Égyptiens ont voulu exprimer en langage astronomique l'ouverture des quatre saisons, et pour ceci ils n'ont rien trouvé de mieux que de se figurer le grand astre à un des quatre points équinoxiaux ou solsticiaux, puis de le représenter sous la forme des signes qui correspondaient alors à ces quatre points. De là le soleil représenté sous la forme du bœuf au printemps, revêtu des attributs du lion en été, entortillé du serpent en automne. Le verseau qui tient un vase complète cette série de symbolisations solaires. On a pu voir déjà que nous sommes loin d'admettre les bases de ce système. Mais, dans le cas même où nous les admettrions, nous pourrions encore demander : Quelle espèce de rapport y a-t-il entre le verseau et Canope? C'est, répond Dupuis, qu'une partie de la constellation du Navire, en se levant, se trouve en aspect avec le verseau, en d'autres termes, est le paranatellon du verseau, et par conséquent lui fut unie comme génie tutélaire. De là, l'idée de peindre le soleil sous les traits du verseau. A l'appui de cette idée, Dupuis, tout en affectant de dédaigner le secours des étymologies, en indique une qui, au reste, n'est point indigne d'être prise en considération. Les Arabes, dit-il, donnent aux astres méridionaux le nom d'Al-Gnoubi ou Gnoub. Il est certain que, de ce mot à celui de Canob ou Canop, la différence est peu de chose. Mais il est essentiel de remarquer que ce Gnoub arabe n'est point le nom d'une étoile particulière : c'est une épithète générique que l'on trouve appliquée au poisson austral, au bassin austral de la balance, etc. (Comp. Riccioli, *Almag.*, p. 128; Bayer, *Uranol.*, tab. XXVIII; Ulugbeigh, p. 24, et Hyde, p. 49 de son *Comm. sur Ulugb.*). Une historiette, dont nous ignorons la date, mais qui probablement ne remonte pas au-delà du IVe ou du Ve siècle avant notre ère, a été rapportée par presque tous les anciens. Les Chaldéens, dit-on, s'exprimaient avec dédain sur la religion égyptienne, et prétendaient que leur dieu, le Feu, était plus puissant que toutes les divinités niligènes. Un prêtre de Canope se chargea de démontrer le contraire. La baucalie divine voit boucher avec de la cire les mille pores ou trous dont elle est percée; la superficie externe est enduite de diverses couleurs; une tête humaine couronne le cou du vase: enfin l'intérieur est rempli d'eau. Arrivent les sages Chaldéens : ils allument le feu sacré, au centre duquel on place Canope; tout à coup la cire qui bouche les orifices de l'urne niliaque se fond, et le liquide qui s'échappe tue la divinité chaldéenne.

CANTHE, Canthus, Κάνθος, Argonaute, passe pour fils de Céréon ou bien de Canèthe l'Abantide. Quelques-uns lui donnent Abas d'Eubée pour père. C'est ce qui nous semble le plus probable. Dans ce cas Canèthe et Canthe ne forment qu'un seul personnage. Canthe fut tué en Libye par Caphaure d'un coup de pierre, ou par

Céphalion à coups de massue. Voy. Burmann, *Cat. des Argon.*; Apollonius, I, 77, 78, IV, 1485; Orphée, *Argon.*. 139; Val. Flaccus, I, 453.

CANTOR, c'est-à-dire *chanteur:* Bacchus. C'est le *Dionysos Melpomenos* des Grecs.

CAPANÉE, Capaneus, Καπανεύς, un des sept chefs qui firent la guerre à Thèbes pour mettre Polynice en possession du trône, était fils d'Hipponoüs et d'Astynome; d'autres disent de Mégapenthe et de Laodice. Hipponoüs haïssait son fils et le maudit. Cependant Capanée lui succéda dans Olène (en Achaïe). Il est présumable que ce prince prit part à la guerre qu'Alector et Amphiaràs firent aux Biantides. Dans l'expédition thébaine, Capanée fut chargé d'assiéger la porte ogygique ou celle d'Électre. Son bouclier portait pour emblème un homme armé d'un flambeau, et pour devise les célèbres mots Πρήσω πόλιν. Eschyle, dans sa pièce des *Sept devant Thèbes*, a magnifiquement décrit l'allure et la physionomie de ce héros. Voici comment Laharpe, toujours un peu faible, a traduit ce passage.

A la porte d'Électre aux assauts destinés
S'élève comme un roc l'énorme Capanée.
. . . .
Nul mortel ne saurait égaler sa stature;
Audacieux géant qu'agrandit son armure,
Il jure que nos tours tomberont sous son bras,
Que les dieux conjurés ne nous sauveront pas.
D'une voix sacrilège il défie, il blasphème
L'Olympe, le Destin et Jupiter lui-même.
Il ose se vanter qu'en vain le dieu jaloux
Armerait contre lui son foudroyant courroux
Pour lui tout ce fracas qui fait trembler la terre
N'est rien que du midi la vapeur passagère:
Pour jeter plus d'effroi, son bouclier d'airain
Présente un homme nu la torche dans la main,
Et ces sinistres mots: *J'embraserai la ville.*

En dépit de ce langage altier, Capanée périt dans l'assaut donné à Thèbes, foudroyé par Jupiter lui-même. On lui fit de brillantes funérailles par ordre de Thésée qui contraignit les Thébains à laisser enterrer les morts argiens. — Conformément aux idées superstitieuses du temps, il fut enterré à part, comme ayant été frappé de la foudre. Évadné, sa femme, vint se jeter sur son bucher. Sthénélus était son fils (c'est de l'Évadné fille d'Iphis qu'il s'agit ici, et non d'une Évadné fille de Phylacus). Quelques-uns prétendent qu'Esculape rendit la vie à Capanée. On croit voir Évadné et Capanée sur une pierre gravée (Lippert, *Dactylioth.*, II, 883).—Comp. Évadné, et les *Suppliantes* d'Euripide.

CAPET, Capetus, prétendant d'Hippodamie, fut tué par Œnomaüs qui le vainquit à la course des chars (Pausanias, VI, 21).—Pour les autres détails, *voy.* Capys.

CAPHAURE, Κάφαυρος, berger libyen, fils d'Amphithémis et d'une nymphe tritonide (à laquelle d'autres substituent Acacallis ou Diane même), avait pour frère Nasamon. Il tua l'Argonaute Canthe. Quelques-uns le regardent comme identique à Céphalion.

CAPHYRE, Καφύρα, Océanide, fut nourrice de Neptune. Ce nom, peut-être, a un rapport lointain avec le cap Capharée. Comp. Diodore, V, 55.

CAPITOLIN, Capitolinus: Jupiter sous l'invocation de qui était le Capitole. Sa statue, d'abord de plâtre peint, et plus tard d'or, tenait la foudre d'une main et un javelot de l'autre. Sur sa tête était posée une couronne de chêne; quelquefois un diadème d'or la remplace. Une robe de pourpre, semblable à celle des triomphateurs, enveloppait son corps. Des jeux quinquennaux se célébraient en son honneur. Ils avaient été institués en mémoire de la défaite des Gaulois.

CAPITOLINE, CAPITOLINA, Vénus, mère d'Énée, et par conséquent aïeule des Romains, avait sa chapelle au Capitole.

CAPPAUTAS, Καππαύτας : Jupiter. Ce mot, en jargon laconien, signifiait *qui fait cesser, qui délivre* (Rac. : καταπαύω, et abréviativement καππαύω). Une grosse pierre à trois stades de Gytbium, où Oreste, après avoir été long-temps en proie aux Furies, s'assit pour prendre un instant de repos, fut l'occasion de ce surnom (Pausanias, II, 22).

CAPRICORNE, CAPRICORNUS, fils d'Égipan, élevé avec Jupiter sur l'Ida, le seconda dans la guerre contre les Titans. C'est lui qui le premier souffla dans les conques de mer. A ce bruit, les Titans épouvantés prirent la fuite. Jupiter, en récompense, le plaça dans les cieux. Un antre mythe fait ce dieu le même que Pan. Pan, dit-on, s'enfuit en Égypte sous la forme d'un bouc, quand les Titans firent la guerre aux dieux, et se cacha dans le Nil. Jupiter, charmé de ce stratagème, le mit au nombre des constellations, dès que la guerre fut terminée.

CAPROTINE, CAPROTINA : Junon à Rome, soit à cause de la peau et des cornes de chèvre qu'on lui donne quelquefois, soit à cause de l'aventure suivante. Rome, après le départ des Gaulois, fut, dit-on, pressée vivement par le dictateur fidénate Lucius qui, à la tête de tous les peuples voisins coalisés, exigeait des Romains leurs femmes et leurs filles. Les esclaves, sur l'avis de l'une d'elles nommée Philotis, s'offrirent à la place de leurs maîtresses. Distribuées dans tout le camp, elles enivrèrent les confédérés de vin et d'amour; puis, du haut d'un figuier sauvage (en latin *caprificus*), donnèrent aux Romains qui étaient restés dans la ville le signal du combat. Ceux-ci taillèrent l'ennemi en pièces. Les esclaves furent affranchies et reçurent une somme d'argent; le 7 de juillet, jour de l'évènement, fut nommé Nones Caprotines; et l'on institua en l'honneur de Junon Caprotine une fête annuelle à laquelle étaient admises les servantes, et qui se donnait sous un figuier sauvage. Cette fête se célébrait aussi le 7 juillet (Macrobe, *Saturnal.*, I, 12; Varron, *Lang. lat.*, V, 3).

CAPTA, c'est-à-dire *prise*, *prisonnière*, *enchaînée*, Minerve qui avait sous ce nom une chapelle sur le mont Cœlius à Rome. Probablement l'idée de ce nom tenait à une prétendue captivité de la déesse chargée de chaînes, comme pour l'empêcher de s'enfuir.

CAPYS, Κάπυς, fils d'Assaracus et d'Hiéromnémé, fille du Simoïs, épousa Thémis fille d'Ilus, sa cousine, et en eut Anchise (*Iliad.*, XX; Apollodore, II, 11, 2). — Un autre CAPYS, Troyen, conseillait à Priam de jeter dans la mer le cheval de bois. Il suivit Énée en Italie, et y fonda Capone. — On trouve aussi un CAPYS dans la liste chronologique des rois d'Albe. Il est fils de Capet, nom qui n'en diffère peut-être pas. Nous donnons ici le tableau de la dynastie des rois d'Albe, qui épargnera beaucoup de recherches au lecteur.

An av. J.-C.	
1057	Ascagne ou Iule.
1049	Silvius Posthume ou Énée Sylvius.
989	Latinus.
984	Alba.
945	Atys ou Capet.
919	Capys.
891	Calpet.

878 Tiberinus.
870 Agrippa.
837 Romulus.
818 Aventinus.
781 Procas.
768 Numitor et Amulius.

CAR, l'un des fils de Phoronée (l'autre était Apis), régna d'abord à Mégare, puis alla former un établissement dans l'angle sud-ouest de l'Asie mineure qui prit le nom de Carie. On voyait son tombeau sur la route de Corinthe. Ce monument, qui d'abord n'était qu'un simple tertre, avait été depuis, et sur l'ordre de l'oracle, construit en pierres (Pausanias, I, 39 et 44).

CARANUS, fondateur du royaume de Macédoine, était Héraclide. Il descendait du héros de Tirynthe par Témène et par Cérus, fils d'Aristomidas et frère de Phidon. C'est sans doute de concert avec ce roi de Corinthe que, vers 805 avant J.-C., il alla s'établir à la tête d'une colonie pélasgique péloponésienne dans la Macédoine, que déjà avaient visitée Macedne, fils d'Éole ou petit-fils de Deucalion; Péon, un des fils d'Endymion, à la tête des Épéens; les Crétois sous Minos; enfin diverses peuplades pélasgiques tyrrhéniennes. Caranus commença par prendre Édesse, força Midas, roi des Bryges ou Phrygiens, à vider le pays, et jeta ainsi les fondements d'un grand état au nord-ouest de la Grèce. Les mythologues ont embelli ce fait historique tout simple de deux circonstances mythiques. 1° C'est un oracle qui ordonne à Caranus de quitter Corinthe. 2° Il suit des chèvres, comme Cadmus une vache, pour savoir en quel lieu il doit s'arrêter et fonder une ville. — Une chèvre était peinte sur les drapeaux de la Macédoine. Caranus semble être un mot de même famille que *Créon*, *Cratos*, etc.

CARBIUS ou CARBYS, fils de Jupiter et de Torrébie. *Voy*. CABIUS.

CARCINOS, traduction grecque du latin Cancer.

CARDÉE, CARDEA, autrement CARDINEA et CARNA, une des divinités locales du Latium, présidait, selon l'opinion vulgaire, aux gonds des portes (*cardo*, gond). La légende la mettait en rapport avec Janus qui, comme on sait et comme on le voit par son nom, a aussi les portes (*januæ*) sous sa domination. Épris de ses charmes, il lui fit violence, et la dédommagea en lui octroyant une partie de sa puissance. Outre la surintendance des gonds, elle avait le pouvoir d'éloigner des berceaux des enfants les oiseaux nocturnes dits *striges*. Elle sauva ainsi le jeune Procas qui fut depuis père d'Amulius et de Numitor, évènement que Corradini attribue gravement à une de ses prêtresses, en faisant observer que Procas, treizième roi du Latium, était séparé de Janus par des siècles. Les modernes ont rapproché Carna d'Apollon Carnéen. Effectivement Janus, identique en un sens au soleil, l'est aussi au bel Apollon; au solstice d'hiver, il a pour femme Carmente ou Mania (déesse des morts); au solstice d'été, il a pour amante la brillante, la jeune Carna. Selon Court de Gébelin (*Hist. des Celtes*, l. III, ch. 3, § 3, et ch. 12, § 5, n° 3), Carna est Diane, et il la reporte à l'époque où le mois de juin ouvrait l'année. C'est sur les gonds, dit-il, que les portes font leur révolution; c'est en quelque sorte sur juin, sur Carna que l'année fait la sienne. D'ailleurs Carna s'appela primitivement Grane, et en grec καρήνη veut dire *tête, commencement*. La fête

de Carna se célébrait le 1[er] juin. C'est, dit-on, à Brutus que l'on en dut l'institution. Il avait établi en même temps celle de Mania. Ces deux déesses forment ensemble un contraste naturel. Mania, génie destructeur, a sous son empire l'hiver, la mort; Carna préside à la vie, à l'été, au renouvellement et au rajeunissement de l'année. — Le nom de Grané, donné aussi à Carna, a fait penser à l'Apollon Grannus des Celtes (voy. Gruter, *Insc.*, p. 37 et 38; Jos. Scaliger, I. I, lettre LXVI; Ryck, *not. sur Tacite*, p. 65), et à l'Apollon Grynæus des Mysiens (Servius sur Virgile, *Égl.* VI, v. 72), l'un et l'autre dieux de la verdure, dieux de la saison où tout verdoie (*Grün* en allemand *vert*).

CARDIS, père de Climène, descendait d'un des Dactyles idéens.

CARÉE, Καραιός, c'est-à-dire *grand:* Jupiter en Béotie (Hésychius, art. Καραιός). Ce nom peut-être doit être rapproché, pour le sens, de ceux de Créon, Cérès, Corê, Achenchara, etc.

CARÈS, qu'on donne pour un roi de Carie, inventeur de l'art des augures, est sans doute le même que Car, fils de Phoronée.

CARICE, fille d'Oxyle et d'une Hamadryade.

CARIE, Καρία, une des Heures (Hygin, *fab.* CLXXXIII).

CARIUS, Jupiter à Mylase, ville carienne célèbre par son temple qui appartenait en commun aux Mysiens, aux Lydiens et aux Cariens (Hérod., I, 171, et V, 66).—Un Carius, fils de Jupiter et de Torrébie, fut instruit par les nymphes dans l'art de la musique, et l'apprit lui-même aux Lydiens qui, en récompense, lui élevèrent un temple (sur le mont Carius, dit-on : ne serait-ce pas plutôt Casius?). Il y a beaucoup de monts Casius, et *Cas....* en général semble avoir été, dans l'Asie occidentale, un nom générique de montagnes.—*Carbius*, autrement *Carbys*, est une fausse leçon.

CARMA, mieux CARNA. *Voy.* Cardée.

CARMANOR, Καρμάνωρ, Crétois remarquable par sa physionomie toute sacerdotale et principalement par son rôle de purificateur, demeurait à Tarrha, dans la partie montagneuse de la Crète. C'est chez lui qu'Apollon et Diane, après la mort de Python, allèrent chercher un refuge. Le premier de ces dieux se fit purifier par l'illustre Crétois du sang de l'énorme reptile percé par ses flèches. Carmanor fut père d'Eubule, le premier vainqueur aux jeux pythiques, et de Chrysothémis (Pausanias, II, 11; X, 7 et 30). —Le sens de ces mythes n'offre rien de difficile. Nul doute que le dieu pur, Apollon, ne s'entoure surtout de purificateurs. Le sang d'un monstre l'a souillé. Il lui faut, à lui comme à un être mortel, des cérémonies expiatoires. En haute théologie, c'est lui-même qui les ferait; en théologie populaire, le purificateur se distingue de lui. Voilà Carmanor. Du reste, on sait que la Crète fut un des sanctuaires, un des sous-foyers du culte d'Apollon. Enfin remarquons les deux fils de Carmanor. L'un est athlète et l'autre chantre sacré. C'est-à-dire que l'incarnation d'Apollon pythique se scinde ensuite en deux sous-incarnations, la lutte et le chant.—Comp. K.-Ottfr. Müller, *Dorier*, I, 207 et 343.—Peut-être y eut-il en crétois un mot tel que Καρμαίνω (subst. καρμάνωρ) qui signifiait *sacrifier*.

CARMÉ, Κάρμη, mère de Britomartis (la Diane crétoise), qu'elle

eut de Jupiter, est placée par les uns en Crète, par les autres en Phénicie, par d'autres encore en Béotie ou en Attique. Dans le premier cas, c'est une fille d'Eubule (le Carmanoride?). Dans le second, on la donne comme née de l'hymen de Phénix (l'Agénoride) et de Cassiopée (fille d'Arabius). Dans le troisième enfin, elle a pour père le vieil Ogygès. Toutes ces versions tiennent aux différences des légendes de Britomartis et s'expliquent par elles. — *Karmé* signifiait-il en crétois la pure? Comp. Carmanor, fin.

CARMEL, Κάρμηλος, Carmelus, dieu syrien identifié avec la montagne de ce nom. Était-ce un mont personnifié? était-ce un Atlas asiatique? était-ce un grand dieu cosmogonique pris comme phalle par excellence et par suite symbolisé sous les formes de mont, pyramide et colonne (comp. Siva, Toth)? C'est ce qu'il est impossible de décider. Carmel n'avait ni temple ni autel, mais simplement un prêtre et une statue (Tacite, *Hist.*, II, 92).

CARMÈNES, Carmenæ, déesses romaines qui à la naissance de chaque homme déterminaient et prophétisaient sa destinée. C'étaient des Parques (Rac. *carminare*, peigner la laine et la carder; chanter). *Voy.* Parques.

CARMENTE, Carmenta ou Carmens (g. *Carmentis*), déesse latine, individualisation de Canente, mais qui plus clairement et plus explicitement que Canente est réabsorbée dans les conceptions de déesse supérieure. Janus, le dieu suprême et universel de l'Étrurie, une fois dédoublé en Camise-Camisa, nous avons vu que celle-ci s'émane encore soit dans des formes collatérales, soit dans des déterminations de plus en plus inférieures. C'est ainsi qu'elle devient Canente, la parole prophétique. Bientôt la parole prophétique s'asservit au rhythme, s'encadre en vers, se formule : Canens s'est métamorphosée en Carmens. La déesse qui arrive à ce degré de détermination n'a pu manquer d'être localisée dans l'histoire humaine : aussi l'évhémérisme en a-t-il fait une reine ou mère de roi (*Voy.* plus bas). Mais d'autre part le transcendantalisme la ramène dans des sphères supérieures et l'identifie de plus en plus avec son type suprême, Camisa. 1° Prophétesse, elle semble non-seulement proclamer, mais décréter les évènements qu'elle va révéler aux hommes; la voilà Parque. 2° Mère des évènements, elle l'est aussi des objets et des êtres vivants; elle est enceinte du monde, et elle facilite toutes les naissances : la voilà grande fécondatrice et grande accoucheuse. 3° Opposée à Janus, au principe mâle, à l'identité par excellence, elle est le principe passif. Il y a mieux, elle l'est doublement, car d'une part, identifiée avec la nature, elle reçoit les formes que lui imprime la force fécondatrice; de l'autre, une fois les choses produites, elle les proclame, ce qui n'est comparativement à la production qu'une œuvre toute de passiveté. 4° Enfin, en généralisant l'idée antique de prophétie, on arrive à celles de sciences, de lettres, de lois, de civilisation, d'écriture. Carmente les réunit toutes en elle. Maintenant nous étonnerons-nous de voir nommer Évandre (εὐανδρος, actif, et aussi, bienfaisant) le roi humain en rapport avec Carmente? Nous étonnerons-nous d'entendre nommer celle-ci tantôt sa femme (comp. Canente), tantôt sa mère? Nous étonnerons nous dans cette dernière hypothèse de la saisir

toujours unie à Mercure, soit comme fille, soit comme épouse, soit même comme mère? Tout ne nous reporte-t-il pas à ces hautes conceptions orientales où l'être suprême primitivement androgyne se scinde en deux sexes, où le dédoublement femelle se trouve *ad libitum* et en même temps, mère, fille, sœur, épouse, où Thoth, Tat, Hermès, Brahm, sont les noms favoris de l'hermaphrodite suprême en tant que sage, où Maïa (Μαῖα en grec, accoucheuse) est celui du principe femelle, enfin où Brahmâ et Maïa se plaisent à s'émaner de sphère en sphère jusqu'à ce que les formes humaines les saisissent et les enveloppent? Évandre, sur la terre, est le représentant d'Hermès, l'Hermès visible, le dernier Hermès : Carmente est Maïa sa mère. Maïa elle-même en Grèce fut la Muse primitive; admirable pendant d'Hermès, car quelle opposition et quelle liaison plus simple que celle de l'esprit (Hermès) et du signe qui le révèle (Maïa), de la pensée dont l'intelligence est grosse et de la parole qui accouche l'intelligence en mettant au monde la pensée? Carmente indique tout cela : c'est l'accoucheuse (comme Maïa), la fileuse (*carminare*) des destinées humaines, la versificatrice. C'est l'eau (Camasène ou Vénilie), principe humide, principe passif, principe excipient, qui ne fait rien, mais au sein duquel tout se fait, se prépare ou s'élabore. Mais quelle monade au monde n'est décomposable? les évènements sont funestes ou propices; le temps se divise au moins en deux masses, passé et avenir. De là, décomposition de Carmente. Comme Prorsa (πρὸ *orsa*, *præ orsa*), elle chante le passé; comme Postverta (*post vertere*), elle annonce l'avenir. Prorsa, elle fait le bien, Postverta, elle fait le mal. Prorsa, elle est active, circonspecte, arrive la première et avant l'heure au rendez-vous, c'est la prudence : Postverta; elle vient trop tard, c'est l'imprudence, la stérilité, le repentir. Et dans l'accouchement, Prorsa, elle présente la tête de l'enfant en avant, elle active et mène à bien la délivrance; Postverta, elle fatigue, elle tue l'enfant ou la mère. A elles deux Prorsa et Postverta forment Carmente, que l'on a tort de regarder comme leur sœur et par conséquent comme distincte d'elles. Ensemble on les nomme les deux Carmentes. Elles sont analogues aux Xantries des Grecs (ξαίνω, *carmino*, carder la laine) et aux deux Sirènes d'Homère (*Odyssée*, liv. XII, v. 189). Carmente, dit-on, était venue d'Arcadie avec Évandre son fils. Cette tradition prouve tout au plus que l'on avait essayé de fondre quelque ancien récit relatif à un culte grec avec des idées originaires de l'Italie. On ajoute que le nom de Carmente lui fut donné en Italie, mais que dans le Péloponèse elle s'appelait Nicostrate et Thémis. Ceci nous ramène encore à Carmente-Lune. Quant aux étymologies de Carmente, il est évident que *carmen*, ou le radical inconnu de *carmen*, est la seule qu'on puisse donner, peu importe qu'on dérive Carmente de *Carmen* ou *Carmen* de Carmente, quoique indubitablement le premier parti soit de beaucoup le plus sûr. Le celtique *carm* ou *gharm*, la périphrase *carens mente* n'ont rien à faire ici. On célébrait la fête de Carmente les 11 et 15 janvier (Ovide, *Fast.*, l. I, v. 461). Les matrones surtout imploraient la déesse avec ferveur. Elles ne pouvaient porter dans son temple ni peaux, ni cuir, ni aucune substance

tirée du règne animal. On ne sait si la fête durait les cinq jours de suite. Primitivement elle n'eut qu'un autel à une porte de Rome (Servius sur *Én.*, liv. VIII, v. 337) : plus tard on lui éleva un temple (*Quest. Rom.* de Plutarque). La porte dont nous venons de parler s'appela en conséquence Carmentale : elle avait aussi le nom de Scélérate (c'est-à-dire funeste) en mémoire du désastre des 306 Fabius qui avaient quitté Rome par cette porte. Au reste, c'est dans le Capitole que se célébraient les Carmentales. Carmente avait un Flamine particulier dit Flamen Carmentalis. On a vu Carmente dans un Terme de marbre que surmonte une tête de femme aux cheveux noués et flottant en boucles derrière la tête, et aux pieds duquel un bas-relief représente trois jeunes filles en costume de nymphes, Eunomie, Dicé et Irène. Celles-ci sont les Heures. La tête dominatrice semble donc être Thémis ou son équivalent romain, Carmente.

CARNA, déesse romaine qui présidait aux parties musculaires (*carnes*, les chairs) et aux viscères nobles de l'homme. Brutus l'invoquait. Elle avait un temple à Rome sur le mont Cælius, et sa fête se célébrait le 1er juin (Macrobe, *Saturn.*, I, c. 12).—Une autre CARNA est la même que CARDÉE.

CARNE ou CARNÉE, Κάρνος, Κάρνειος, est donné tantôt comme un Troyen fils de Jupiter et d'Europe, favori d'Apollon, fondateur de combats de musique et de poésie en l'honneur de Latone, tantôt pour un Acarnanien instruit par Apollon lui-même dans l'art de la divination. Il fut tué par les Héraclides lorsqu'ils passèrent par l'Étolie pour marcher sur l'Attique. Une peste qui suivit fut regardée comme la punition de ce crime, en expiation duquel les Héraclides élevèrent un temple à Apollon Carnéen. A notre avis, le Troyen et l'Acarnanien ne diffèrent pas. Mais lors même que l'on contesterait cette identité, il resterait toujours un fait, c'est que Carne l'Acarnanien est une incarnation d'Apollon. Quant au sens du mot Carne, il est inconnu. Cependant nous inclinerions à croire que dans quelqu'un des idiomes de la Haute-Illyrie, dans ce que nous appellerions le proto-hellénique, Carnos, comme Caranos, Coiranos, etc., signifie prince, roi. Ce serait alors l'analogue de l'*Anax* du grec commun, emprunté, comme on le sait, aux *Énakim* de la Syrie. Apollon Carnéen (Καρνεῖος) était honoré surtout dans les régions de la Grèce qui conservèrent le mieux le caractère continental et montagnard des sauvages Illyriotes. Sparte et ses colonies, Théra, Cyrène, la Crète, Sicyone, lui rendaient hommage. Sa fête, nommée Carnées (Κάρνεια), durait neuf jours du 13 au 21 Carnée, mois dorien qui correspondait au Métagitnion d'Athènes (août). Elle était remarquable par la physionomie toute militaire des cérémonies. Les dévots y observaient exactement la discipline et la vie des camps : neuf tentes étaient dressées dans une plaine, et là pendant les neuf jours de suite neuf hommes choisis dans les trois tribus primitives de Sparte vivaient sous les lois d'un héraut public. De plus, la fête à Sparte était égayée par des jeux où l'on se disputait le prix des combats ; les noms des vainqueurs étaient inscrits sur des colonnes. Cette institution dura si long-temps qu'Hellanicus recueillant les noms et narrant la vie des triomphateurs put en composer un volume qu'il intitula Καρνεο-

νῖκαι (les vainqueurs aux Carnées). —On a dérivé Carnée de κραίνω, accomplir, de κρανεία, cornouiller, etc. Ces dérivations sont absurdes.

CARNOBUTA, roi Gète établi en Mésie et non en Mysie, fit accueil à Triptolème qui parcourait la terre afin d'apprendre l'agriculture aux hommes; mais bientôt il résolut sa mort et tua un des deux dragons qui tiraient son char afin qu'il ne pût échapper. Mais Cérès envoya sur-le-champ un autre dragon à l'apôtre de son culte et fit tomber Carnobuta dans un accès de démence tel qu'il se donna la mort. Son corps transporté aux cieux y devint la constellation du Serpentaire (*Serpentarius*, *Anguitenens*, *Ophiuchus*, etc.), quelquefois nommé simplement le Serpent, le Dragon, l'Anguille (*Ophis*, *Draco*, *Serpens*, *Enchelys*). Au reste, on a regardé aussi comme l'original du Serpentaire Phorbas, Triopas, Cadmus, Esculape, Sérapis, Jason, l'Hercule d'Athénagore, Tantale, Thésée, Tybrès, Prométhée, Ixion et Triptolème lui-même.

CARON. *Voy.* CHARON.

CARPO, Καρπώ, une des Heures (Pausanias, IX, 35), aima Camille, fils du dieu-fleuve Méandre, et se noya dans les eaux de cette rivière. Jupiter la changea en fruits (καρποί).

CARPOGÉNÉTHLE, Καρπογένεθλος, c'est-à-dire *générateur des fruits*, Apollon.

CARPOPHORE, Καρποφόρος, *qui porte des fruits :* Cérès et Proserpine à Perga.

CARTÉRON, Καρτέρων, un des Lycaonides foudroyés par Jupiter.

CARTHAGE, CARTHAGO, fille de Melkarth ou l'Hercule de Tyr, donna, selon une tradition consignée dans Cicéron (*Nat. d. Dieux*, III), son nom à la ville de Carthage, dont la fondation est ordinairement attribuée à Didon.—Carthage en langue indigène s'appelait Kartha-Adhath, et signifiait *ville neuve*.

CARYATIDE ou CARYE, Καρύα, Καρυᾶτις, CARYATIS, Diane, à Caryum en Laconie. De jeunes filles qui dansaient dans son temple, s'étant aperçues qu'il menaçait ruine et allait s'écrouler se réfugièrent sous un noyer. En mémoire de cet événement, les jeunes filles s'assemblaient tous les ans dans la saison des noix et formaient des danses à l'ombre des noyers (Pausanias, III, 10). — Noix en grec se dit *cary...*, κάρυον. — Diane Caryatide n'a aucun rapport avec les célèbres Caryatides de l'architecture fantastique du monde gréco-romain. Selon Vitruve (liv. I, ch. 1), cet ornement rappelle la vengeance exercée par les Grecs sur les habitants de Carye, ville du Péloponèse. Ceux-ci, dans une guerre que la Grèce soutenait contre les Perses, abandonnèrent leurs compatriotes et se joignirent aux ennemis. Les Grecs vainqueurs ruinèrent Carye, passèrent les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes captives, et les firent paraître revêtues de leurs longues robes dans la cérémonie du triomphe. Pour perpétuer leur humiliation on les contraignit de garder toujours ce costume, et les architectes les représentèrent ainsi, en manière de colonnes, soutenant sur leurs têtes le poids des édifices. Ces statues caryatides se voient encore dans des monuments modernes, notamment au Louvre.

CARYSTE, CARYSTUS, Κάρυστος, fils du Centaure Chiron, donna son nom à Caryste en Eubée (Eustathe, *sur Iliade*, II, 539).

CASIUS, Jupiter. On traduit ce

mot par *du mont Casius*, mais alors il faudrait dire Casianus. De deux choses l'une : ou le nom de la mootagne est *Kas*..., où Jupiter est lui-même le mont Casius; il oe préside pas au mont, il est le mont. Ceci posé, la géographie ancienne offre deux monts Casius, l'un sur les confins de l'Égypte et de la Syrie, l'autre dans la Syrie même, près d'Antioche. Au pied du premier est une ville de Casinm. Dans la Syrie les parages voisins de la montagne portaient le nom de Casiotide. Jupiter était adoré dans ces deux localités sous le nom de Casius. La première des denx était la plus célèbre. C'est à celle-là que se lie la légende qui nous montre nu homme du nom de Casius, donnant l'hospitalité à Jupiter et bâtissaot un temple en son honneur. Une tradition conservée dans Hérodote (III, 5; comp. Jablonski, *Panth. Æg.*, V, 2) suppose Typhon précipité par la foudre de Jupiter dans les eaux du lac Serbonide aux vapeurs méphitiques. Ce lac se trouvait à pen de distance du mont Casius, et peut-être cette fable est-elle l'origine du culte de Jupiter Casius. Il portait aussi ce nom dans un temple à Péluse; mais cette ville, située à peu de distance du mont, n'en était sans donte qu'one succursale religieuse. Enfin, Jupiter Casius était honoré dans la ville de Cassiopé à Corcyre (aujourd'hui Corfou). Néron, passant en Grèce pour y moissonner des couronnes, vint chanter uo hymne de sa façon au pied de l'antel de Jupiter Casius. Il est probable que *Kas*.... signifie élevé, sublime, saint, divin, ou quelque chose de ce geore dans une des langues de l'Asie occidentale. Caucase est évidemment un mot de même racine, et ne diffère de *Kas*... que par l'addition initiale de *Kaf* ou *Kav*, mont, en persan. — On représentait Jupiter Casius comme identifié avec la montagne sur laquelle étaient son temple et son autel. Comme tel il rappelle Mahadéva identifié avec sou gigantesque Kailaça. Diverses médailles le montrent sous cette forme. Sur une d'elles est un temple à quatre colonnes, au milieu une montagne, sur la cime un aigle : autour on lit ZEYΣ K'AΣIOΣ, c'est-à-dire *Jupiter Casius* (Spon, *Miscellan. Erud. antiq.*, p. 75). Mais à Péluse il était représenté soos les traits d'un jeune homme, les bras étendus et tenant à la main une orange.

CASPÉRIE, Κασπερία, femme de Rhétus, roi des Marrubes, eut avec son beau-fils un commerce incestueux, et devint ainsi mère d'un fils (*Enéide*, X).

CASSANDRE, Κάσσανδρα, ou Alexandra, Ἀλεξάνδρα, fille de Priam et d'Hécube, qui la mit au monde en même temps qu'Hélénus, fut, ainsi que lui, célèbre par son habileté dans l'art de la divination. Dès leur enfance on avait pressenti que telle était leur destinée. Laissés de nuit dans le temple d'Apollon Thymbrée, ils y furent retrouvés le leodemain entre deux dragons qui leur léchaient les oreilles. Cassandre, arrivée à l'adolescence, fut, mais en vain, demandée en mariage par Otryonée et divers autres princes asiatiques. Aimée d'Apollon, elle lui promit de céder à ses vœux, à coodition qu'il lui accorderait le don de prophétie. Apollon consentit à tout; mais à peine Cassandre se sentit-elle en possession du génie fatidique, qu'elle se moqua de la crédulité du dieu prophète, et lui déclara, eu lui donnant un baiser, qu'elle ne serait jamais à lui. Apollon piqué, ne

pouvant reprendre le don qu'il avait fait, lui mouilla la bouche de sa salive, et par là frappa toutes ses prédictions de discrédit. Ainsi, du moins il le neutralisa, et même le rendit funeste à celle qui le possédait. A partir de cette époque, Cassandre ne cessa de prédire à ses compatriotes tout ce qui devait résulter des événements présents; mais ses prévisions sinistres trouvèrent partout une incrédulité obstinée, et elle finit par devenir un objet de mépris et de haine. En proie au délire commun à toutes les devineresses, souvent errante par les rues de Troie et hors du palais de Priam, souvent enfermée dans une tour, dédaignée par sa propre famille, détestée des uns à cause de sa beauté et de ses connaissances, des autres à cause des excellents avis qu'elle multipliait et qui contrariaient leurs passions, elle arriva ainsi au jour du sac de Troie. Corèbe, alors son fiancé, trouva la mort dans la ville incendiée. Épouvantée au milieu du massacre général, elle se réfugia dans le temple de Minerve. Mais Ajax l'Oïlide lui fit violence au pied même de l'autel de la déesse. Dans le partage du butin vivant, elle échut au chef suprême Agamemnon, et selon l'usage de ces temps de barbarie, elle partagea la couche du vainqueur, qui la rendit mère de deux jumeaux, et la conduisit à Argos, en dépit des prophéties menaçantes qu'elle lui fit entendre. Agamemnon, à peine entré dans son palais, fut tué par Clytemnestre et par Égisthe; Cassandre eut le même sort. On montrait son tombeau à Mycènes. Amycles prétendait aussi l'avoir. On a concilié ces deux prétentions en disant que le monument de l'infortunée prophétesse était sur la route d'Amycles à Mycènes. Leuctres honorait Cassandre sous le nom d'Alexandra; son temple et sa statue, dans cette ville, étaient célèbres parce qu'ils offraient un asile sacré aux jeunes filles qui se refusaient à un mariage. Celles-ci se précipitaient aux pieds de la chaste fiancée d'Apollon, revêtues du costume des furies, les cheveux épars, le teint altéré par des compositions ou des sucs dont elles oignaient leurs joues; mais par là même elles se dévouaient au culte d'Alexandra, c'est-à-dire que probablement elles contractaient un engagement de virginité sinon éternel, du moins temporaire. Thalames aussi, en Laconie, avait un temple à oracles sous l'invocation d'Alexandra, qui là portait, dit-on, le nom de Pasiphaé (vulgairement et faussement expliqué par *qui parle à tous*, *πᾶσι φάσθαι*). On mentionne encore deux autres temples de Cassandre, l'un chez les Danniens, en Italie, l'autre chez les Dardaniens, en Troade. — Au reste, notons la ressemblance des noms d'Alexandre (Pâris) et d'Alexandra (Cassandre). Hélénus et Hélène en présentent déjà une semblable. Cassandre et Pâris forment à eux deux une incarnation d'Apollon prophète et astre de beauté; Cassandre et Hélénus sont une incarnation d'Apollon prophète, à la fois s'individualisant dans l'espèce humaine et se scindant par les sexes. Cassandre seule est une haute incarnation de Minerve phalle et vierge. Enfin, les hommages que lui rendent Argos, et surtout la Laconie, la classent vaguement au rang de puissance cabiroïdique, d'Anactotéleste, de Dioscure femelle. Elle occupe, dans l'opinion religieuse de certaines peuplades, la place d'Hélène, qui, par l'idée primordiale est aussi une Pallas, une Dioscure, une divinité cabiroïdienne. Les prophéties et les

malheurs de Cassandre ont fourni au poëte alexandrin Lycophron le sujet d'un poëme qualifié d'épique par les uns, de lyrique par les autres : il est en vers iambiques. L'obscurité qui a rendu cet ouvrage fameux plutôt que célèbre, tient moins au style qu'au choix des traditions les plus rares et des légendes les plus tombées en désuétude. Il fourmille d'allusions mythologiques qui le rendent précieux au philologue. — On voit Cassandre dans la Table iliaque, III. Un magnifique vase peint, donné par Millin (*Gal. mythologiq.*, 608), comme appartenant à M. Vivenzio, à Nole, la montre nue, échevelée, suppliante, au pied de la statue de Minerve, qui semble la défendre de son bouclier, et repousser de sa lance étendue Ajax écumant, furieux, armé, et sur le point de l'outrager; un jeune Troyen, Corèbe sans doute, est étendu sur le sol. Un vase campanien de la collection d'Hamilton la présente dans la même attitude. Près d'elle, un vase renversé est le symbole de la perte de sa virginité. Winckelmann (*Monum. ant. ined.*, n° 140), a publié un cheval de bois à Troie. A une des tours de la ville, entre les créneaux, paraît la figure inspirée et puissante de Cassandre, dont on a méprisé les prédictions, et qui se tord les mains qu'elle tend vers le ciel à l'aspect des flots de Grecs vomis par les flancs du colosse.

CASSIÉPÉE, Κασσιέπεια, peut-être par erreur pour Cassiopée, fille d'Arabius ou Arabus, épousa Phénix, roi de Phénicie, et en eut, selon les uns, Atymne, favori des trois frères Minos, Sarpédon, Rhadamanthe; selon les autres, Carmé, frère de Britomartis (Schol. d'Apollon. de Rh., II, 178; et Heyne, *sur Apollodore*, V, 534).

CASSIOPE ou CASSIOPÉE, Κασσιόπη, Κασσιόπεια, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, fut mère d'Andromède. Fière soit de sa beauté, soit de celle de sa fille, elle osa se préférer ou la préférer, les uns disent à Junon, les autres aux Néréides. Les dieux punirent son orgueil par une inondation qu'on ne put faire cesser qu'en livrant Andromède à la fureur d'un monstre marin (*Voy.* Andromède). On sait comment celle-ci fut inopinément délivrée par le courage de Persée. Cassiopée, ainsi que son époux, sa fille et le libérateur de cette jeune princesse, fut transportée au ciel, où elle forma la constellation qui porte son nom. Cassiopée, dans les figures tracées sur les sphères célestes, se trouve au ciel vis-à-vis d'Andromède, assise sur un trône, et tellement placée qu'elle se couche renversée et la tête la première (Hygin, *fab.* LXXI, *Astronom.*, II, 10; comp. Munker et Van Staver sur ce passage).

CASSIPHONE, Κασσιφόνη, fille d'Ulysse et de Circé, épousa Télémaque, et le tua pour venger la mort de Circé sur laquelle son mari avait osé porter les mains (Tzetzès, *sur Lycophron*, 798 et 808).

CASSOTIDE, Cassotis, Κασσωτίς, nymphe du Parnasse, donna son nom à une fontaine voisine du temple d'Apollon (Pausanias, X, 24).

CASSUS, Κάσσος (ou Κάσος?), Égyptide, épousa Helcite.

CASTALIDES, Κασταλίδες, les Muses. *Voy.* Castalie.

CASTALIE, Κασταλία, nymphe dont Apollon fut épris, lui refusa constamment ses faveurs, et ne put échapper à ses poursuites qu'en obtenant des dieux la grâce d'être métamorphosée en fontaine. Apollon, dit-on, communiqua aux eaux de cette source

le privilège d'inspirer de beaux vers et de véridiques prophéties. Il y avait en effet une source du nom de Castalie sur le Parnasse et non loin de Delphes.—Une fille d'Achéloüs porta aussi le nom de Castalie.

CASTALIUS, Κασταλιος, fils de l'Apollon Delphique, donna son nom, selon quelques mythologues, à la fontaine Castalie (Probus, sur Virg., *Géorgiq.*, III, 293).

CASTIANIRE, Καστιάνειρα, concubine de Priam, était native d'Esèpe, et fut mère de Gorgythion (*Iliad.*, VIII, 305).

CASTOR et POLLUX. *Voyez* 1° Pollux, 2° Dioscures. — Un autre Castor fut un chef troyen, compagnon d'Énée. Ulysse (*Odyss.*, xiv), se donne pour fils d'un Crétois qu'il nomme Castor.

CATAMITE, Catamitus, Κατάμιτος, est le même nom que Ganimède (Γανυμήδης), successivement changé par les Grecs, et par les peuples qui leur empruntèrent le fond de leur langue, en Ganimède (ε long, η, se prononce i), Ganimite, Canimite, etc. C'est donc à tort que le *Lexicon erot.* donne ce mot comme purement latin (p. 112). On sait qu'à la longue Catamite devint en latin un nom commun (*Voy.* Cicéron, *Philippiques*, II; mais comparez Plaute, *Ménechm.*, I, II, 35; Ausone, *Epitaphe* xxxiii); et probablement les Romains eux-mêmes ignoraient presque tous l'origine véritable de ce mot.

CATAON, Κατάων, Apollon en Cappadoce. N'aurait-il pas donné son nom à la Cataonie, pays en partie compris dans la Cappadoce? Ou peut-être aussi Cataon ne signifierait-il pas Cataonien?

CATASCOPIE, Κατασκοπία, c'est-à-dire *contemplatrice*, Vénus à qui l'on bâtit une chapelle dans l'endroit d'où Phèdre assise contemplait Hippolyte conduisant son char.

CATÉBATE, Καταιβάτης, c'est-à-dire *qui descend*, Jupiter identifié avec la foudre. Ainsi les anciens distinguaient et personnifiaient deux mouvements de la foudre; son ascension de la terre aux nues à l'état de vapeurs (selon leurs systèmes de physique), et sa descente des cieux sur la terre. — Catébate se rapproche d'Élicius, mais il y a cette différence que Jupiter Élicius descendait sur la terre par la force des charmes humains, tandis que Catébate n'obéissait qu'à la nature et à sa propre volonté.

CATHARES, Καθαροί, c'est-à-dire *les purs*, dieux de l'Arcadie. C'est peut-être une appellation adjective, comme en grec *Macares*, les bienheureux, en latin *Superi*, les êtres d'en-haut, en français les immortels.

CATHESTE, Κάθεστος, père d'Alta, dont Neptune eut Ancée, est mieux nommé Thespius.

CATILE ou CATILLE, Catilus, Catillus, fils d'Amphiaras et frère de Tiburte et de Cora, donna son nom à une montagne d'Italie, et seconda ses deux frères dans la fondation de Tibur. Il prit parti pour les Rutules contre Énée et tua Iolas (*En.*, VII, 670; Pline, XVI, 44).

CATINENSIS, c'est-à-dire *de Catane*, Cérès dans la ville sicilienne de ce nom. Elle y avait son temple où nul homme ne pouvait entrer, et une statue que nul homme ne devait toucher.

CATIUS ou CAUTIUS, dieu romain qui rendait les hommes fins (*catos*) ou circonspects (*cautos*) (Varron, *Lang. lat.*, IV, 8).

CATRÉE. *Voy.* Crétée.

CAUCASE, Caucasus, berger de race scythe, fut tué par Saturne qui, après la guerre des géants, se réfugia sur les monts colcho-arméniens pour se dérober au courroux de Jupiter. Ce dernier voulut que le mont Niphate, sur lequel ce berger s'était réfugié, fût nommé Caucase.

CAUCHATE, Καυχάτης, un des Siciliens auxquels Hercule, revenant en Grèce avec les bœufs de Géryon, fut forcé de livrer bataille. Cauchate fut tué : les Siciliens lui rendaient les honneurs héroïques.

CAUCON, Καύκων, un des Lycaonides foudroyés par Jupiter.

CAUMAS, Centaure.

CAUNE, Caunus, fils de Milet et frère de Biblis, inspira une passion incestueuse à sa sœur, prit la fuite pour se dérober à ses importunités, et fonda la ville de Canne en Carie. C'est de ce pays que les célèbres figues cauniennes tirèrent leur nom (*Voy.* Biblis).

CAUNIUS : l'Amour, adoré à Caune.

CAURUS, vent du nord-ouest chez les Romains, était figuré sous les traits d'un vieillard barbu, habillé chaudement et tenant à la main un vase d'où il semble verser la pluie. Stace le peint chassant des tourbillons de neige contre l'armée d'Annibal au milieu des Alpes.

CAUSIUS (quatre syllabes), Καΰσιος : Esculape honoré à Caos.

CAYSTRIUS, Καΰστριος, fils d'Achille et de Penthésilée selon les uns, ou plutôt du dieu-fleuve Caystre à ce que conjecturent les autres, avait sur les bords de cette rivière un *Hérôon* (Virgile, *Géorg.*, I; Ovide, *Métam.*, II; Strabon, l. XIV; Servius, *sur Enéid.*, XI).

CÉADE, Κεάδας, Thrace, père d'Euphème, chef de troupes auxiliaires envoyées à Troie (*Iliade*, l. II).

CEB, CEP ou CEPH, Κῆβος, Κῆπος, Κῆφος, grand singe adoré à Memphis. Diodore en donne une description absurde ; mais Élien, d'après Pythagore, nous en a laissé une admirable. Il est probable que le Ceb, si c'est un des singes que nous connaissons, est le *gibbon*. Pline parle d'un ceb qui fut amené à Rome de son temps. —Il est possible que cet animal ait été censé une incarnation de Mandou (Mendès), ou bien de Toth qui si souvent emprunte les traits du Cynocéphale. Rien de moins extraordinaire que de voir un même dieu, une fois qu'il va choisir ses formes extérieures dans le genre singe, varier pourtant d'espèce selon les localités. — Céphée, qui joue un si grand rôle dans les légendes gréco-orientales, a sans doute quelques rapports avec le dieu Ceb. —Comp. Hanouman.

CÉBREN, Κέβρην, fleuve de la Troade qui valut à un canton de ce pays la dénomination de Cébrénie, fut père d'OEnone (amante de Pâris) et d'Astérope, femme d'Ésaque. L'un et l'autre sont en conséquence souvent appelées Cébrénides.

CÉBRIONE, Cebriones, Κεβριόνης, fils de Priam et d'une de ses esclaves, conduisait le char d'Hector son frère et fut tué par Patrocle d'un coup de pierre à la tête. Les Grecs après un long combat s'emparèrent de son corps. C'est de lui, dit-on, que la Cébrénie en Troade prit son nom. Mais Cébrénie ne peut venir de Cébrione, et d'ailleurs il est croyable que c'est un mot corrompu (*Voy.* Cébren). —Un autre Cébrione, géant, fut tué par Vénus dans la Gigantomachie.

CÉCIAS, Καικίας, Cæcias, vent du nord-est, souffle vers l'équinoxe d'automne. On le représente avec un bouclier rond d'où sort la grêle.

CÉCROPIDE, Κεκροπίδης et au féminin Κεκροπίς, dénomination patronymique commune aux trois filles de Cécrops (Aglaure ou Agraule, Hersé, Pandrose) et à tout héros natif d'Athènes, vu que par le fait seul de son origine, il était aussi descendu de Cécrops. Cécropie fut le premier nom d'Athènes. Des dix tribus établies dans cette ville par Clisthène, une portait le nom de Cécropide.

CÉCROPS, Κέκροψ, civilisateur d'Athènes, passait pour fils de la Terre : de là son nom de Γηγενής. On sait que cette généalogie indiquait ou que l'on ignorait la naissance d'un héros ou que sa vie remontait très-haut dans la nuit des temps. D'après cela, il eût été naturel de voir en lui un autochthone, un Pélasgue ; et nul doute en effet que, si l'on doit admettre l'existence d'un personnage particulier du nom de Cécrops, ce personnage n'ait appartenu à la race pélasgique. Cependant les légendes vulgaires en font ou un phénicien, ou un sage d'Égypte, de Saïs. Quelques-uns veulent concilier ces traditions en le donnant comme de la race des Hyksos, ou bien en le faisant aller d'Égypte en Phénicie, puis de Phénicie en Grèce. Arrivé dans l'Actâ, depuis Attique, il n'y trouva que des peuplades sauvages, errantes, sans lois, sans mœurs, sans frein pour le présent et sans ressources pour l'avenir. Il les réunit, leur apprit les avantages que la société procure à l'homme, les soumit au joug jadis inconnu du mariage, leur enseigna l'art de se construire des maisons, les initia aux travaux de l'agriculture, enfin leur fit connaître des dieux nouveaux, Athânâ (Minerve) et Arès (Mars). Quelques-uns y ajoutent Jupiter. Divers mythes symbolisèrent dans l'antiquité ces importations religieuses. Telles sont la rixe d'Arès avec Posîdôn (Neptune), à propos de la violence faite à Alcippe par Halirrhothe, puis la querelle de ce même Posîdôn avec Athânâ pour savoir à qui des deux appartiendra l'honneur de donner son nom à la ville de Cécrops. Autour de ce prince se groupent ses trois filles, Agraule, Hersé, Pandrose, personnifications agriculturales que quelques savants ont prises faussement pour des missionnaires féminins du culte et des lois apportés à la Grèce par Cadmus. Toutes trois avaient pour mère une autre Agraule, bien plus clairement identifiée avec Minerve (Athânâ-Aglauros), mais donnée par les évhéméristes pour fille d'Actée, le premier roi d'Athènes. Un quatrième rejeton de Cécrops et de cette haute Agraule fut Érysichthon. Complétons ce tableau en rappelant que des traditions d'un autre genre, mais qui furent plus tard fondues avec celles de l'Attique, montrent Cécrops dans l'île de Cypre. Si l'on admet l'origine phénicienne ou égyptienne de notre héros, ce fait est simple. De Saïs il se rend à Tyr, en Cypre, aux ports de l'Actâ. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que là aussi il fonde un établissement, il institue des cérémonies, il bâtit une ville (Coronis depuis Salamine), il est secondé par les trois nymphes Agraulides ses filles. Après cela comment admettre que ces trois princesses soient nées de l'hymen de Cécrops et d'une Agraule européenne? Comment croire qu'il ait existé réellement un Cécrops? Les vieux mythes achèvent de nous éclairer en dépeignant le législateur sous les traits d'un homme dragon. Le fabuleux reptile ainsi nommé a trait, tantôt aux entrailles de la terre et aux trésors qu'elle recèle, tantôt à sa surface et par conséquent à l'agricul-

ture, aux moissons, aux pluies fécondantes, à la rosée. Tel est Cécrops avec son cortège tout allégorique. Mais, dit-on, en quoi le labour a-t-il trait à la législation? Un mot suffirait pour répondre. Cérès n'est-elle pas en mythologie la législatrice (Δαμάταρ Θεσμοφόρος)? Au fond ce n'est pas de lois écrites qu'il s'agit, c'est d'institution, de civilisation. Et quel élément de civilisation naissante a plus d'importance et d'influence que l'agriculture? Ainsi Osiris, Tagès, Botchica, Oannès, Mancocapac, tous ces princes de la civilisation humaine, commencent par instruire les populations dans l'art d'extirper les plantes nuisibles ou inutiles et de multiplier les substances alimentaires. A la suite de l'agriculture se produisaient naturellement la fixité des habitations, la prévoyance, la régularité des travaux, l'agglomération des hommes, enfin le mariage, la famille, le dème, la cité. Le mariage surtout occupe dans cette série de phénomènes nouveaux une place importante. On conçoit l'absence complète de ce lien chez les sauvages; l'amour doit être nomade chez des nomades. La série des travaux agricoles en attachant l'homme par un pied à la terre régularise sa vie, et substitue à d'éphémères hasards la permanence et la certitude. C'est à ce double caractère de laboureur (ou homme-dragon) et d'instituteur du mariage que fait allusion la célèbre épithète de *diphyès* (διφύης et en latin *biformis*) mot à mot *à deux natures* ou *à deux sexes*. On a beaucoup disserté sur le sens de ce mot. Généralement on y a vu une allusion soit aux deux peuples qui peuvent revendiquer Cécrops (l'Égypte et la Phénicie, ou plutôt l'Orient et l'Europe), soit aux deux langues qu'il parlait. C'était absurde. Aux yeux des peuples enfants, Cécrops était homme-serpent (voilà deux genres) et homme-femme. Primitivement on se figure l'être comme un bloc dans lequel l'œil n'opère nulle division (aux Indes c'est Brahm) : un peu plus tard on voit que toute espèce organisée suppose deux sexes; mais en distinguant les sexes on les localise dans le même être (comme c'est réellement le fait dans presque toutes les plantes); on a ainsi, non plus l'être (Brahm) mais l'être dioïque (Brahm-Maïa). Cécrops considéré sous ce rapport est un Hermaphrodite cosmogonique, un Arddhanari européen, un Adam des Pélasgues (expression de M. d'Eckstein). Cet Adam androgyne ne tarde pas à se dédoubler. Vous avez alors Cécrops-Agraulos; puis Agraulos elle-même s'émane en une trinité agriculturale. Nous omettons pour l'instant Érysichthon, mais *voy.* cet article. M. Petit-Radel place le règne de Cécrops vers 1575 avant J.-C. — On distingue un Cécrops qui a peut-être plus de réalité que le précédent et qu'en conséquence on appelle Cécrops II, fils et successeur d'Érechthée; il épousa Métiaduse, fille de Dédale, et en eut Pandion.

CÉCULE, Cæculus, fondateur prétendu de Préneste, avait pour mère la nymphe de ce nom et pour père Vulcain, ou plutôt une étincelle qui de la forge de ce dieu alla tomber dans le sein de la nymphe. Le nom de Cécule (petit aveugle) lui fut donné soit à cause de l'exiguïté de ses yeux, soit parce que la fumée de la forge paternelle les avait endommagés. Il avait vécu quelque temps de brigandage, lorsqu'il jeta les fondements de Préneste : mais peu d'habitants voulaient se soumettre à ses lois et peupler sa ville; « Non, Cécule n'est pas le fils d'un dieu », disaient les noma-

des. Alors le jeune aventurier annonça des jeux, et quand de tous côtés on fut venu pour y assister, il supplia Vulcain d'entourer de flammes toute l'assemblée : Vulcain exauça ses vœux, et soudain les incrédules enveloppés par l'incendie s'écrièrent que Cécule était le fils de Vulcain et qu'ils habiteraient sa ville. Un autre récit présente Cécule faisant tomber sur les téméraires qui nient sa céleste origine les foudres forgées par son père. On dit aussi qu'abandonné après sa naissance par une mère impie, il fut élevé par les bêtes farouches, et que de jeunes filles le trouvèrent au milieu des flammes, paisible et n'ayant à se plaindre que de l'affaiblissement de ses yeux. Dans l'Énéide, Cécule prend le parti des Rutules contre Énée (liv. VII, v. 678, et l. X, v. 544). On conçoit aisément, par tout ce qui précède, que le personnage de Cécule a été imaginé sous l'influence du système des émanations. Cécule est fils de Vulcain, comme Cacus, comme cent héros à physionomie ahrimanienne. Il se déclare contre le parti qui est réputé le plus juste (celui d'Énée). Il vit longtemps de rapines et désole le pays. Du reste la nuance qui le caractérise, c'est qu'il est plutôt la fumée que la flamme, les ténèbres compagnes du feu, que le feu : c'est la personnification du *luce maligna* de Virgile. Enfin on doit remarquer la ressemblance de la fable de Cécule et de l'histoire de Servius. L'esclave mère de ce roi vit un phalle se dessiner dans la flamme, et une étincelle qui s'en détacha la rendit mère du sixième roi de Rome.

CÉDALION, Κηδαλίων, Cyclope, fut chargé par Vulcain, de servir de guide à Arion, quand Œnopion eut crevé les yeux à ce héros (Ératosthène, 32). Sophocle avait composé une tragédie de *Cédalion*. Nous ne l'avons plus.

CÉDRÉATIS, Κεδρεάτις, Diane chez les Orchoméniens (d'Arcadie?), sans doute à cause de quelque statue en bois de cèdre.

CÉGLUSE, Κέγλουσα, nymphe, amante de Neptune et mère d'Asope.

CÉLADON, Κελάδων, de Myndète en Égypte prit parti pour Phinée dans le combat que ce dernier livra contre Persée. Il y fut tué. — Un CÉLADON, Lapithe, reçut aussi la mort à une noce qu'interrompit un combat. Amycus le tua en lui lançant un flambeau à la tête.

CÉLÉE, Κηλεύς, roi d'Éleusis, épousa Métanire et en eut trois filles, Diogénée, Pammérope, Sésara, et deux fils, Triptolème et Déiphon ou Démophon. Il donna l'hospitalité à Cérès qui apprit l'art de l'agriculture à Triptolème, et voulut assurer l'immortalité à Déiphon en le passant par la flamme. Mais la mère survint au milieu de l'opération, et ses cris empêchèrent qu'elle ne réussît. Célée est donné comme l'inventeur des paniers et de quelques instruments d'agriculture. — Un CÉLÉE, roi de Céphalénie, fut père d'Arcésius. — Un autre essaya avec trois de ses compagnons d'enlever le miel de la caverne où Jupiter avait été élevé. Tous quatre furent métamorphosés en oiseaux.

CÉLÉNÉE, Κελαινεύς, un des fils d'Électryon et d'Anaxo, fut tué avec ses frères par les Ptérélaïdes.— Un deuxième CÉLÉNÉE, Cimmérien, institua, selon Val. Flaccus, les cérémonies de l'expiation dans sa patrie. CÉLÉNÉE, *Celœnea*, Κελαίνεια, est aussi un surnom de Cybèle honorée en Phrygie et principalement dans Célènes, une des capitales de ce pays.

CÉLÉNO, Κελαινώ, Harpye. Son

nom indique assez que c'est la noirceur des tempêtes personnifiée (κελαινή, nuire). Virgile a fait de cette déesse le chef du gruupe immonde qui vient souiller les mets sur la table d'Énée, et il lui prête des accents prophétiques et sinistres (*Én.*, l. III, v. 212 et suiv.). « *Ego Furiarum maxima* », dit-elle en exaltant sa science divinatoire. — Quatre autres CÉLÉNO sont: 1° une des sept Atlantides; 2° une des cinquante Danaïdes; 3° une fille de Neptune et d'Ergine; 4° une fille d'Ilyame qu'Apollon rendit mère de Delphus.

CÉLEUSTANOR, Κελευστάνωρ, fils d'Hercule et de la Thespiade Laothoé.

CÉLEUTHÉE, Κελεύθεια, Minerve, qui apparut à Ulysse au milieu d'un chemin (*Kéleuthos*, κέλευθος) et lui promit la victoire sur les amants de Pénélope.

CÉLEUTOR, Κελεύτωρ, fils d'Agrius fut tué par Diomède.

CELME ou CELMIS, Κέλμος, Κέλμις, un des trois Dactyles idéens que mentionne l'auteur de la *Phoronide* (Schol. d'Apollon. de Rhod., sur ch. I, v. 1126). Sainte-Croix (*Myst. du Pag.*, § II, art. 2), identifiant les Dactyles avec les Cabires, regarde Celmis comme le représentant phrygien du Cadmile de Samothrace, et s'appuie à cet effet sur l'étymologie la plus ridicule. Il est probable que Celmis (Κέλμις) est un nom d'origine orientale et signifiait marteau: il se trouve ainsi en rapport avec les noms des deux autres Dactyles Acmon (Ἄκμων) enclume, et Damnaménée (Δαμναμενεύς, de δάμναμαι?) le domteur (de métaux). Des deux autres Dactyles ajoutés par Strabon (liv. X) à la liste de la Phoronide, Hercule (Ἡρακλῆς) et Salaminius, il est presque indubitable que le deuxième n'est autre que Celmis. Rien de plus voisin que ce dernier nom et celui de Salamine, en grec Σαλαμίν ou Σαλαμίς. Il est parlé aussi d'un CELMIS Curète, et comme tel nourricier de Jupiter. Il fut changé en diamant, selon les uns pour avoir révélé que ce dieu était mortel, selon les autres pour avoir manqué de respect à la reine des dieux. Quelques mythologues dédoublent ce personnage, et même M. Noël nomme un Celmis père du nourricier de Jupiter. Ce sont autant d'erreurs; ce Celmis est le Dactyle dont nous venons de parler.

CELTE, CELTUS, Κέλτος, selon les uns naquit d'Hercule et de Celtine, suivant les autres fut un des trois fils de Polyphème et de Galatée (les deux autres sont Gall et Berg). Comp. l'art. suivant.

CELTINE, Κελτίνη, fille de Brétannus devint amoureuse d'Hercule, lorsqu'il passa par les Gaules en revenant d'Espagne avec les bœufs de Géryon. Elle lui en déroba quelques-uns et ne consentit à les lui rendre qu'à condition d'être son amante. Elle eut de lui Celte, tige des Celtes. On cumprend que ces personnages ne sunt que des personnifications de pays et de peuple. Ce qu'il faut noter ici, c'est que Celte ne vient qu'après Celtine. Celte est le premier homme. Celtine est une déesse, ou si l'on veut est la Terre celtique qui s'unit au soleil; de là, la race humaine, la race celte récapitulée en un héros de ce nom.

CENCHRÉE, Κεγχρεύς, fils de Neptune et de Salamine, délivra les Salaminiens Cypriotes d'un énorme serpent qui infestait le pays, et fut proclamé roi en récompense de son courage. — Une CENCHRÉE, Κέγχρεια, aussi CENCHRIAS, Κεγχριάς, fille de la nymphe Pirène, fut tuée par Diane

qui la perça d'un dard en croyant le lancer à une bête farouche. Cenchrée est un nom commun 1° à une ville de Troade; 2° au port oriental de Corinthe (sur le golfe Saronique); 3° à une bourgade entre Argos et Tirynthe.

CENCHRÉIS, Κεγχρηΐς ou CENCHRIS, Κέγχρις, femme de Cinyre, roi de Cypre, et mère de Myrrha, osa prétendre que sa fille était plus belle que Vénus. En punition de ce trait d'orgueil la déesse inspira à Myrrha un amour criminel pour son père.

CÉNÉE, CÆNEUS, Καινεύς, héros thessalien, avait pour père Exade le Lapithe ou Atrax ou Élate (d'où ses noms *Atracides*, *Elateia proles*, etc.). On assure que d'abord il était femme. Son nom alors était Cénis. Neptune obtint ses faveurs et en récompense changea son sexe. Cénée alors se distingua par sa valeur. Il devint roi des Lapithes, prit part à la chasse du sanglier de Calydon, combattit les Centaures aux noces de Pirithoüs, fondit le premier sur Eurytion, qui avait porté les mains sur la fiancée du héros. Cénée était invulnérable; aussi les Centaures ne purent-ils lui arracher la vie qu'en l'accablant sous une forêt d'arbres. Pindare entr'ouvre la terre sous ses pas, et le fait ainsi descendre sans blessure au sombre empire. Ailleurs il est métamorphosé en un oiseau à ailes jaunes. Cette transformation peut se lier au mythe qui le montre accablé sous des monceaux d'arbres gigantesques. Dans Virgile, Énée rencontre Cénée avec son premier sexe. Cénée laissa deux fils Corone et Énée, tous deux Argonautes.—Un CÉNÉE, fils de Corone, figure aussi parmi ces héros voyageurs; est-ce un Cénée II, petit-fils du précédent, ou Cénée lui-même? —Un chef troyen du nom de CÉNÉE, suivit Énée en Italie, y tua Ortygius et périt lui-même sous les coups de Turnus (*Énéide*, IX, 593).

CENTAURE (le) : CHIRON. *Voy.* ce nom. — On donne aussi le nom de Centaure au fils d'Apollon et de Stilbé, père mythologique des Centaures dont l'article suit.

CENTAURES, Κένταυροι, peuple fabuleux de la Thessalie, devaient le jour, selon les uns à Ixion et à la Nue, à Ixion et à Néphélé (ce nom propre signifie nuée), à Ixion et à ses cavales; selon les autres au commerce adultère de Jupiter changé en cheval, et de Dia femme d'Ixion, ou bien à une vaine tentative de Jupiter sur la vertu de Vénus. Quelques mythologues leur donnent aussi pour mères les Naïades nourrices de Bacchus. Ce qu'on dit d'un Centaure par excellence, devenu père des autres Centaures par ses nombreuses amours avec les cavales de la Magnésie, rentre dans le mythe qui fait naître ce peuple bizarre d'Ixion et de ses cavales. Enfin dans Diodore (IV, 71), on voit Apollon et Stilbé donner le jour à deux frères, Centaure et Lapithe, dont chacun devint la tige d'un peuple. Les Centaures furent élevés par les nymphes sur le mont Pélion; et c'est là que les poètes placent leur résidence primitive. Eurytion était leur roi du temps de Pirithoüs. Ce héros ayant épousé Hippodamie, le chef des Centaures invité au festin nuptial avec les siens se permit, à l'égard de la jeune mariée, des gestes qui offensèrent le prince lapithe. On lui coupa le nez et les oreilles. Les Centaures prirent fait et cause pour leur roi, et une rixe violente s'engagea. Les Lapithes appelèrent à leur aide Thésée, et, quoique d'abord une de leur tribu commandée par Cénée eût été vaincue, finalement les Centaures eurent le

dessous. Les uns passèrent dans l'île des Sirènes où ils moururent de faim, et dans le pays des Éthiques. D'autres sons la conduite d'Eurytion et de Dexamène allèrent à Olène. Dexamène fut l'ami d'Hercule; mais Eurytion qui voulait de haute lutte forcer une des filles du héros à l'épouser trouva la mort sous le toit même de Dexamène. D'autres se fixèrent en Arcadie avec Pholus, Hylée et Rhécus. Ces deux derniers ayant tenté de faire violence à la chasseresse Atalaute périrent sous les traits de cette jeune amazone. Pholus, ami d'Hercule, traitait dans sa grotte ce chef argieu, qui lui avait apporté un baril du jus de la vigne nouvellement exprimé par Bacchus, et s'abreuvait avec lui du précieux liquide, quand les autres Centaures, attirés par l'arome du vin, s'élancèrent vers l'entrée de la grotte et voulurent s'emparer du nectar inconnu, dont l'odeur parfumait les monts. Hercule les tua tous: il eut même la douleur de blesser involontairement le loyal Pholus d'une de ses flèches. Chiron, le plus sage des hommes et des Centaures était seul resté dans les fraîches vallées du Pélion. Là il se livrait en paix à l'étude de la médecine et donnait une éducation complète aux jeunes héros ses contemporains (*Voy.* ACHILLE). — Les Centaures disparurent ainsi entièrement. Ils ne laissèrent point de postérité, à moins que l'on ne veuille regarder comme différents d'eux les Hippocentaures nés, dit-on, du commerce des cavales et des Centaures. A notre avis les Centaures et les Hippocentaures ne forment qu'une même classe d'êtres mythologiques. Hippocentaure est un pléonasme. Personne n'ignore que les Centaures avaient le corps, le cou et la poitrine de l'homme, le ventre, la croupe et les jambes du cheval. Quelquefois les deux extrémités antérieures sont celles de l'homme; mais les jambes de derrière sont constamment celles du cheval. Les idées de taureau, de piqûre (ταῦρος, κεντέω), contenues dans le mot Centaure s'expliquent dans cette hypothèse, soit parce que l'on s'exerçait à combattre des taureaux afin d'apprendre à domter le cheval, soit parce que ce fut pour tuer des taureaux furieux que les jeunes héros du Pélion imaginèrent de monter à cheval. — On a beaucoup disserté sur ce qui a pu donner lieu à la fable des Centaures. Les anciens crurent longtemps à l'existence de ces monstres. Pline parle le plus sérieusement du monde d'un Centaure qu'il a vu à Rome embaumé dans du miel, sous le règne de Claude. Plutarque assure que Périandre, tyran de Corinthe, en vit un. Il serait difficile de dire quel hétéradelphe l'ignorance naïve de ces temps reculés pouvait ainsi prendre pour un homme-cheval. Les modernes moins absurdes dans leurs explications n'ont pas beaucoup avancé la solution. Généralement on a regardé les Centaures comme le premier peuple qui se soit livré à l'équitation: le cavalier et le cheval, dit-on, étaient regardés par des spectateurs inexpérimentés et tremblants comme un seul animal. D'autres les ont pris pour une association de riches bergers. Peut-être ces deux idées devraient-elles se réunir pour une explication véritable. Rien de moins extraordinaire en soi que des pâtres écuyers. Les Kalmouks, les Mongols, les Bourettes en offrent encore de nos jours de frappants exemples. Mais ce qui est vraiment bizarre, c'est que la demeure de ce peuple qui domte les chevaux se trouve non dans une plaine, mais sur les âpres flancs de la montagne. Il faudrait donc sup-

poser que les Centaures habitèrent primitivement quelqu'un des vastes plateaux de la Thessalie, et que des évènements, dont la trace ne s'est pas même conservée par des légendes mythologiques, les forcèrent à changer de domicile. Mais alors comment comprendre ce trait mythique si clair dans la supposition d'un peuple né sur les monts, « fils de Néphélé ou de la Nue ? » Nitsch a soupçonné en conséquence que cette fable qui donne deux formes aux Centaures a rapport au moral farouche et inculte des peuplades sauvages qui, de temps à autre descendant des cimes aériennes de la montagne, se montraient aux paisibles habitants du plateau labourable. Ces Highlanders de la Thessalie n'étaient pas des hommes, c'étaient des hommes-taureaux furieux, des hommes-chevaux, des hommes bêtes farouches. Dans ce cas les Lapithes seraient les habitants de la plaine, les êtres civilisés, les hommes. Mais rien n'indique que tel soit leur caractère. Remarquons en passant que cette présence des montagnes se conserve dans les deux actes du drame des Centaures. L'Arcadie, le théâtre de leurs fureurs, est plus hérissée encore de crêtes alpestres et sauvages que la Thessalie. Il est essentiel de comparer ici LAPITHES. — Mélosandre avait composé sur les Centaures un poème épique qui est perdu (Élien, XI, 2). Les artistes anciens se sont plu à figurer les Centaures. On en trouve en grand nombre sur les médailles, les pierres gravées et les bas-reliefs. Lucien nous a laissé la description d'une famille de Centaures, peinte par Zeuxis : le père rapporte de la chasse un lionceau, la mère presse contre son sein l'enfant effrayé à cette vue. Dans un autre tableau du même peintre, dont il existait une copie à Athènes, une Centauresse de la plus grande beauté présentait le sein à deux jeunes Hippocentaures. Un vieux Centaure, les mains liées derrière le dos et tourmenté par un Amour, forme le sujet d'une statue antique. Dans les *Pitture antiche d'Ercolano* se voient beaucoup de Centaures des deux sexes, les uns lutinés par des Bacchantes, les autres jouant de divers instruments avec des adolescents qu'ils semblent instruire. Dans beaucoup de bas-reliefs relatifs aux mystères et aux pompes de Bacchus, on voit les Centaures traîner le char du dieu, en faire retentir la lyre. (*Voy.* Millin, *Gal. myth.*, 245, 260, 261, 275). Dans une mort de Penthée (*Galerie Giustiniani*, I, 104), deux Centaures, dont l'un caresse les cordes de la lyre, tandis que l'autre lève les mains au ciel, semblent demander la grâce du prince que déchirent les impitoyables Bacchantes. Un magnifique camée nous offre de même des Centaures tirant le char triomphal de Bacchus (Millin, *Gal. myth.*, 678 ; la gravure de Cuper, *Apotheos. Homer.*, p. 203, ne vaut rien). Les centauromachies ont aussi inspiré de belles œuvres à l'art. A la tête de celles-ci on place la collection de pierres antiques du palais Spada à Rome, gravées par Masson et Legrand. Quelquefois ces combats forment des ornements secondaires (Tischbein, *Engravings*, II, 6). On voit aussi des Centaures marins, des Centaures dadouques, des Centaures dendrophores (Millin, *Galer. myth.*, 174, 273, 101, 434, 439).

CENTIMANE, *qui a cent mains*, Briarée. — Au pluriel, *voy.* HÉCATONCHIRES.

CÉPHALE, Κέφαλος, fils de Déion et de Diomède suivant les uns,

d'Éole selon les autres, ou même, suivant une troisième tradition, de Mercure et d'Hersé, épousa Procris, fille d'Érechthée. Sa beauté inspira de l'amour à l'Aurore, qui l'enleva, en eut Phaéthon, puis le rendit à la tendresse de son épouse. Les diverses aventures de Céphale et de Procris sont rapportées à l'article Procris. Ici bornons-nous à dire de Céphale, qu'après le meurtre involontaire qu'il eut le malheur de commettre sur la personne de sa femme, il se tua de désespoir, suivant Ovide; et que, suivant Hygin, il fut cité devant l'Aréopage, perdit sa cause, fut banni, seconda Amphitryon dans son expédition contre Télèbes, et enfin alla s'établir dans les îles Fortunées, ou plutôt dans les îles Téléboennes, qu'Amphitryon vainqueur lui donna. Les descendants de Céphale revinrent dans Athènes dix générations après ces évènements. Céphale avait un chien d'une extrême agilité et d'une force extraordinaire. Il l'avait reçu de Procris, et il le donna à Amphitryon lorsque celui-ci voulut tuer Alopex. Céphale et Procris furent mis après leur mort parmi les astres. — L'histoire de Céphale, telle qu'on vient de la lire, se compose de deux légendes, l'une cypriote, l'autre athénienne. A Cypre appartient le fils de Mercure et d'Hersé, l'amant enlevé par l'Aurore, le père de Phaéthon, le bel et brillant adolescent en rapport avec la famille des Cinyrades; le reste est grec : quant à la fusion des deux récits elle n'eut rien d'absurde. L'Aurore aime la beauté, l'éclat, l'extrême jeunesse. L'époux de Procris offre ces caractères. En Égypte, l'Aurore chérit la ville de Tpé : Tpé, comme *Képhalê*, signifie tête. — L'Aura qui inspire de la jalousie à Procris n'est peut-être pas sans rapport avec l'Aurore : le dernier de ces deux noms a pu donner lieu à l'autre.

CÉPHALEN, Κεφαλήν, et non Céphallen, Bacchus à Méthymne. On adorait sous ce nom une tête de bois d'olivier que des pêcheurs avaient retirée de la mer, et que la Pythie avait nommée Bacchus Céphalen. Les Méthymnéens envoyèrent une copie de cette précieuse idole au temple de Delphes (Pausanias, X, 19).

CÉPHALION, Κεφαλίων, et non Céphalon, berger libyen, fils d'Amphithémis et de Tritonis (disons plutôt une nymphe tritonide), tua les deux Argonautes Canthe et Eurybate. On l'appelle aussi Caphaure.

CÉPHÉE, Κηφεύς, père d'Andromède, régnait ou en Éthiopie ou dans la ville phénicienne de Joppé. On lui donne pour père Agénor, ou Phénix ou Bélus. Ces variantes s'expliquent d'elles-mêmes. *Voy.* pour le reste Andromède, Cassiopée, Persée, Phinée. — A nos yeux, le nom de Céphée a quelque rapport avec celui de Ceb, Cep ou Ceph, qui est le nom d'un singe fameux chez les anciens. En quoi consiste précisément ce rapport, c'est ce que le temps ne nous permet pas d'examiner. Quoi qu'il en soit, il nous semble que Céphée auprès de Persée joue un rôle analogue à celui du dieu-singe Hanouman auprès de Rama. — Deux autres Céphée sont, 1° un fils de Pontos et de la Terre (Hygin, *Préf.*); 2° un Arcadien, fils de Lycurgue ou d'Alée, et dans ce cas oncle ou frère d'Ancée. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes, seconda Hercule dans sa guerre contre les fils d'Hippocoon, régna dans Tégée, bâtit Caphyes, qui même semble avoir pris son nom, et dédia dans la première de ces villes un temple à Minerve

Poliatide. Le deuxième Céphée a été scindé en deux personnages par les mythologues qui distinguent le fils d'Alée du fils de Lycurgue.

CÉPHISE, Κηφισσός, dieu-fleuve, fils de Pontos et de Thalasse, coulait en Béotie. Il eut de Liriope le beau Narcisse. L'Argolide lui dédia un temple. Il avait aux environs d'Orope un autel en commun avec les nymphes, Pan et Achéloüs. Les eaux de la source de Castalie, à Delphes, étaient aussi en partie sous sa protection, vu, dit-on, que tout ce qu'on jetait dans le Céphise venait se montrer à la surface de la fontaine de Castalie. — Un autre fleuve de ce nom coulait en Attique. Vénus se baigna dans ce Céphise, et pour en témoigner sa reconnaissance aux Athéniens, leur envoya à partir de là les vents les plus purs et les amours pour cortège. On dit aussi que les Grâces aimaient à se baigner dans le Céphise. Est-ce le Céphise de la Béotie ou le Céphise athénien qu'il faut entendre ici? Les anciens probablement auraient été embarrassés de décider cette question.

CÉPHYRE. *Voy.* Éphyre.

CÉRAMBE, Κέραμβος, du mont Othrys en Thessalie, se déroba au déluge qui submergeait ce pays en se réfugiant sur les cimes les plus hautes. Selon les uns les nymphes lui donnèrent des ailes; les autres disent qu'il fut changé en oiseau ou plutôt en escarbot.

CÉRAME, Κέραμος, fils de Bacchus et d'Ariadne, donna son nom au faubourg du céramique à Athènes.— On sait que la véritable origine de ce surnom fut le grand nombre de tuileries et de poteries de terre dont ce lieu était rempli.—C'est à tort qu'on parle d'un autre lieu de Cérame ou Céramique en Grèce. Il n'y en avait de tel qu'en Carie, sur le bord du golfe qui prit de là le nom de mer Céramique (aujourd'hui golfe de Co ou Stanco).

CÉRANE, Coeranus, Κοίρανος, de Paros, se sauva seul lors d'un naufrage qui eut lieu dans la mer ionienne, et fut porté par un dauphin sur la plage de Zacynthe. Plus tard, lorsqu'il mourut et qu'on brûla son corps, des dauphins assistèrent à ses funérailles. On attribua ce prodige à la reconnaissance des dauphins. Cérane, dit-on, avait un jour acheté à Byzance plusieurs de ces mammifères marins, et les avait rendus à la mer. Le lieu où il fut déposé par l'animal fut nommé *Cœranion*.—Deux autres Cérane furent tués, l'un par Ulysse, l'autre par Hector. Ce dernier était cocher de Mérione.

CÉRAOS, Κέραος, cornu, Bacchus, à cause de sa forme de taureau sous laquelle on le représente fréquemment.

CERASE ou CÉRASSE, Κέρασος, celui qui le premier mêla le vin et l'eau (κεράννυμι, mixtionner). Hygin, *fab.* CCLXXIV.

CÉRASTE, Κεράστης, c'est-à-dire *cornu*, Cyclope, sur la tombe duquel les Athéniens immolèrent les filles du Lacédémonien Hyacinthe. On donnait aussi le nom de Céraste à l'île de Cypre, à cause des nombreux promontoires dont était hérissée sa côte. Les peuples même de l'île portèrent ce nom, soit à cause de leur férocité (ils sacrifiaient les étrangers sur l'autel de Jupiter), soit parce que Vénus, irritée de leur barbarie, les changea en taureaux. Enfin, les Furies sont quelquefois appelées Cérastes; mais nous avons de la peine à croire que ce soit, comme on le prétend, à cause des serpents qui forment leur chevelure, que les my-

thologues disent avoir été des Cérastes ou Vipères à cornes (*Vipera Cerastes* de l'Encyc. méthodique, pl. 35, f. 1). Ce reptile extrêmement dangereux, de l'Afrique septentrionale, porte au-dessus de l'œil, de chaque côté, une corne pointue et fort dure, longue d'une à deux lignes; il n'est point imaginaire comme le Céraste d'Hasselquist, qui semble n'avoir été qu'un javelot dans la tête duquel les jongleurs implantent deux ongles d'oiseau.

CERBÈRE, Κέρβερος, le chien à deux, trois, cinquante ou cent têtes, qui garde l'entrée des enfers, naquit de Typhon et d'Échidna. Son cou était hérissé de serpents en guise de poil; sa bouche, comme celle des vipères, distillait un noir poison. Couché dans un antre, sur la rive du Styx, il laissait passer en paix les âmes qui allaient grossir la foule des ombres, et menaçait de ses triples aboiements celles qui osaient tenter de sortir. Mercure l'apaisa avec son caducée; Orphée l'endormit au son de sa lyre; Déiphobe, en guidant Énée aux enfers, le fit tomber dans une léthargie profonde à l'aide d'une pâte mêlée de miel et de pavots. Hercule, plus brave que le reste des mortels, alla le combattre corps à corps, le musela, et l'entraîna au séjour de la lumière. Cerbère, en courroux, laissa couler de ses gueules béantes un noir venin dont fut imprégné profondément le sol des lieux théâtre de ce prodige. La Thessalie, la caverne Ténarienne en Laconie, l'Hermionide, un canton du Pont, se disputaient l'honneur d'avoir été foulés par les pas de Cerbère et de son vainqueur, et attribuaient à la bave puissante du monstre la vertu délétère des herbes vénéneuses dont leurs magiciennes se servaient dans de mystérieuses opérations. — Très-probablement, la tête de chien d'Anubis a été le modèle de Cerbère. A bien examiner la physionomie infernale de ce dieu égyptien, on est porté à croire que Mercure-Chthonios et Cerbère sont ses dédoublements : Anubis est à la fois psychopompe et portier; comme psychopompe il est devenu Mercure; comme portier, il a été transformé par les Grecs en Cerbère. Il est possible pourtant que quelques idées zoroastériennes se soient mêlées à la formation de cette figure effrayante du guichetier de l'Érèbe. Quant aux trois têtes, elles signifient simplement que Cerbère voit partout. Trois points cardinaux, indiqués par trois lignes qui forment, autour d'un point commun d'intersection, des angles de cent-vingt degrés, embrassent toute la circonférence avec autant de puissance que les quatre points cardinaux vulgaires. Trois d'ailleurs est le nombre sacré : Hécate est triple, le monde est triple (ciel, terre, enfer), les éléments sont triples (air, terre, eau), les saisons, en Grèce, furent au nombre de trois, et il en est de même aux Indes. Les explications de ceux qui ont vu dans les trois têtes de Cerbère les trois ouvertures d'un gouffre entouré d'herbes empoisonnées où une foule de reptiles frayaient, et de ceux qui croient qu'un énorme serpent, fléau des campagnes de Ténare, donna lieu à la célébrité de Cerbère sont absurdes; nous ne nous y arrêterons pas. Il y a quelque chose de mieux dans l'hypothèse qui nous montre le roi d'Épire, Aïdonée, faisant garder ses mines par des dogues altérés de sang. La victoire d'Hercule sur Cerbère a été expliquée après coup; mais probablement elle n'a pas été imaginée sous l'influence d'une idée allégorique. Il est donc inutile

de s'arrêter aux conjectures de Paul Hungar, qui veut que Cerbère soit l'Avarice enfouissant des richesses, taudis qu'Hercule serait la Force rendant les biens à la lumière et les répartissant avec sagesse entre les citoyens; pas plus qu'à celles de Bergier, qui fait de Cerbère un torrent aux vastes abîmes, aux sombres mugissements, et d'Hercule une digue qui arrête les flots et les fait descendre d'un cours régulier vers la mer (Eurysthée). Polygnote, seul, parmi les peintres anciens, avait représenté Cerbère : l'aspect de cette œuvre, exécutée pour les Thébains, faisait frissonner. La sculptnre s'en occupa davantage; Bathyclès prit l'enlèvement de ce monstre ponr le sujet d'un des bas-reliefs du temple d'Apollon-Amyclée. Un célèbre camée de Dioscoride, représente la victoire du fils d'Alcmène sur Cerbère : Hercule, que convre la peau du lion de Némée, a placé entre ses jambes les trois têtes du monstre pour les attacher avec plus d'aisance; le chien terrible froissé avec violence, enfonce ses griffes dans les chairs du héros. Un beau jaspe sanguin du cabinet des médailles et les deux figures du marbre romain, mentiouné par Pighius, sont des copies de ce magnifique camée. Un groupe de marbre, trouvé à Narbonne et publié par Duchoul, roule sur le même sujet (Comp. Lafont, *Hist. du Languedoc*). Un des bas-reliefs du sépulcre des Nasons mêle à cette scène Mercure qui conduit Hercule hors des enfers (Comp. Beger, *Th. Brandenb*, p. 192; Lippert, *Dactylioth.*, I taus., 597; Mariette, t. II, p. 1, pl. 80; Maffei, t. II, pl. 95; et Millin, *Gal. mythol.*, X, 334, 339, 341, 342, 346, 353). — On trouve le nom de Cerbère appliqué à un des Crétois qui dérobèrent le miel dans la grotte de Jupiter, et qui furent métamorphosés en oiseaux (*Voy.* Égolius).

CERCAPHE, Κέρκαφος, fils d'Hélios, épousa Cydippe, sa nièce, quoiqu'elle eût été promise à Ocridien (*Voy.* ce nom), et en eut trois fils, Linde, Jalyse et Camire, qui régnèrent à Rhodes après lui. — Un autre Cercaphe, fils d'Éole, fut père d'Ormène.

CERCÉIS, Κερκηΐς, Océanide (Hésiode, *Théogonie*).

CERCESTE, Κέρκεστης, Égyptide, épousa Dorion et fut tué par cette Danaïde (Appollod., II, 1, 5).

CERCIUS ou RHÉCIUS, Κέρκιος ou Ῥήκιος, et Amphite, conduisaient le char des deux Dioscures, Castor et Pollux.

CERCOPES, Κέρκωπες, peuplade mythique que des légendes asiatiques mettaient en rapport avec Hercule. Les deux principaux se nommaient Acmon et Passale; ou bien, selon quelques traditions, Atlas et Candule. Suivant Diodore, qui ne manque jamais de voir partout des faits historiques, c'était un corps de brigands; ils habitaient dans le voisinage d'Éphèse et ravageaient an loin la contrée à l'époque où Hercule dans les bras d'Omphale s'abandonnait à la mollesse et oubliait son ancienne valeur. Vainement leur mère, Sennon (Memnouis, Thia l'Océanide, ou la Terre?), avec ce ton énigmatique des anciens oracles, leur avait conseillé de mettre nn frein à l'excessive témérité de leurs incursions : en vain elle leur avait répété « Défiez-vous du Mélampyge »; le Mélampyge, c'était Hercule. Un jour Omphale, irritée de la pétulance des deux Cercopes, ordonne au héros d'aller la venger; Hercule part, les lie par les jambes,

les charge sur son dos et les emporte ainsi, la tête en bas, comme deux pièces de gibier, à la cour de Lydie. Les prisonniers, dans cette posture, aperçoivent le poil épais et rude qui couvre le corps du vainqueur : « Ah! dirent-ils, voilà le Mélampyge! » A considérer les Cercopes seulement d'après ce récit, nous voyons en eux les puissances ennemies, les puissances hybernales qui, pendant que le soleil, descendu dans la sphère inférieure, dans le nombril (*omphalos*) du monde, languit infidèle à lui-même et privé, en apparence, de cette énergie indomtable à laquelle se soumettent cieux et terre, insultent en quelque sorte à son absence, à son repos, à son éphémère léthargie. Tout-à-coup le lion se réveille : vents funestes, longues nuits, froids, neiges, tristes météores, toutes les influences sinistres disparaissent comme par enchantement ; l'esclave d'Omphale triomphe encore : son aspect ramène beaux jours et riantes divinités. Lui-même il n'est plus mélampyge (μέλας, πυγή) : la bizarre épithète n'indiquait que l'état accidentel du dieu et non son essence. Si l'on prend la peine de réunir les documents relatifs aux Cercopes, on verra que ce nom (reproduit d'ailleurs avec assez d'exactitude par celui de Κερκοπίθηκοι, Cercopithèques) désigna dans l'antiquité une espèce de singes. Aristote (*Hist. des Anim.*, II, 2) en donne la description (Comp. Schneider, sur ce passage ; et Jean le Lyd., *Mois*, p. 38, 102, etc.). Or, les mythologies extra-helléniques nous montrent le singe en rapport avec le soleil. Dans la péninsule hellénique et hindoustanique Rama s'avance, suivi d'Hanouman et de la troupe des singes à la conquête de Sélendive (Ceylan). La légende grecque du dieu de Nysa représente ce soleil incarné au milieu de la troupe joyeuse des Satyres que conduit Silène. Ces particularités ne se reflètent-elles pas dans les autres légendes où il est question des Cercopes. Dans l'une, on voit ces adolescents, ces adultes que domine un tempérament de feu, irriter le maître du monde, Jupiter, par leur insolence : ils sont changés en singes, et l'île qui fut leur patrie porte encore leur nom (Pithécuse, Πιθηκοῦσσα, pour πιθηκόεσσα de πίθηκος). Le mythe des Arimes n'est que la contre-épreuve de cette aventure. Dans l'autre, Hercule n'est plus, du moins n'est plus entièrement l'ennemi des Cercopes ; ils cinglent de compagnie dans une coupe vers l'île du Soleil. Il est vrai que dans cette course les malins quadrumanes le poursuivent de leurs sarcasmes ; mais ils ne tardent point à recevoir le châtiment de leurs espiègleries sans frein. Ils tombent comme enivrés dans des tonneaux (πίθοι) et s'y noient. — Voici, selon toutes les apparences, ce qui résulte le plus clairement de ces divers éléments nouveaux : 1° les Cercopes sont bien des hommes-singes, en rapport avec Hercule-Soleil, comme les sujets d'Hanouman avec Rama, comme les Satyres avec Bacchus ; Acmon et Passale, leurs chefs de file, brillent au milieu d'eux comme Hanouman parmi les singes indiens, comme Silène parmi les Satyres ; 2° cette pétulance, ces railleries contre l'invincible dieu-soleil, ces bonds sauvages et désordonnés, cette irritabilité capricieuse et inquiète, cette mobilité d'humeur, toutes manifestations brusques, inattendues, de l'électrique étincelle qui fait bondir leur pouls, saillir leurs veines et luire leurs yeux, sont autant d'indices d'actions physiques remarquables mais funestes, ra-

pides mais irrégulières et en quelque sorte opposées à la loi de bienfaisance que s'est imposée la nature. Tels sont entre autres ces éclairs, ces feux St-Elme, ces traînées électriques, apparitions brillantes, bizarres, plus vives que la pensée, aussi promptes à disparaître qu'à se montrer. On peut aussi y joindre les feux follets, le mirage, les sources de naphte et de bitume. Enfin, et c'est là une interprétation capitale, les Cercopes sont les laves volcaniques, qui semblent joûter avec le Soleil et éclipser par leurs sombres et rougeâtres lueurs, que ternissent des pluies de cendres, l'éclatante, la pure, l'immaculée et blanche lumière qu'épanche le Soleil. Creuzer suppose qu'Hercule est le volcan même avec son cratère puissant, avec ses laves lumineuses : la fumée, les cendres que laisse échapper le redoutable cône seraient les Cercopes. — Il n'est point impossible que πίθηκος et πίθος aient quelques rapports ensemble. Les plus grands dieux en Égypte étaient figurés sous formes de coupes, de vases, de Canopes, et qu'est-ce qu'un πίθος, qu'un tonneau ancien, si ce n'est une amphore, si ce n'est un canope? Il y a plus ; le cynocéphale égyptien, en rapport avec Pi-Ré (le Soleil), avec Pooh (la Lune), avec les astres, avec les révolutions et les périodes de l'année, se voit quelquefois, dans la bari sacrée, accroupi et replié sur lui-même de manière à rappeler l'effigie du Canope. Sur plusieurs monuments d'antiquité on remarque les singes occupés à regarder fort gravement dans des tonneaux ou dans des urnes. Et d'autre part, on sait que diverses nations anciennes (entre autres les Égyptiens et les Italiotes) comptaient par le moyen de vases, d'urnes et de coupes, les ans, les mois et les jours. Quoi de plus naturel? le temps marche ; va, fuit, coule... Coule! c'est le mot le plus naturel et le plus simple, quoiqu'il soit métaphorique. Ainsi l'onde qui s'échappe par l'orifice de la clepsydre est l'emblème des instants qui fuient. Cette urne aussi, comme le liquide qui s'en échappe, en est le symbole ; le contenant se confond ici avec le contenu. Et l'être divin que vous faites assister à la fuite des gouttes, à la fuite des heures, en vain vous voulez le distinguer des unes et des autres : force est bientôt de l'identifier avec elles. C'est lui qui est clepsydre, c'est lui qui est onde, c'est lui qui est temps. Il coule, il fuit par les pores du vase ou par l'orifice inférieur, il se perd dans l'argile avide, il diminue d'instant en instant, il disparaît. C'est là se noyer (dans l'année, vase qui supporte celui d'où l'eau s'écoule) et périr. L'idée d'ivresse, de noyade, de roideur cadavérique, sont des broderies jetées après coup sur l'allégorie fondamentale. Mais, va-t-on nous demander, quel laps de temps figurent les Cercopes? Creuzer répond les mois, les mois d'hiver qui se perdent successivement entraînés par le fleuve de l'année, tandis que les forces végétantes de la terre semblent pétrifiées. Sans rejeter cette interprétation, nous aimerions mieux qu'elle fût moins exclusive, et nous préférerions voir dans le peuple si changeant des Cercopes, tantôt des mois, tantôt des semaines ou toute autre section du mois, tantôt des périodes d'hiver, tantôt de ces périodes d'été pendant lesquelles on est tenté de croire qu'il y a partout exubérance et luxe de vie, et que la nature trop pleine de sève épanche, éparpille, dissipe en folles créations et en anomalies le trop plein de cette énergie qu'a développée dans son sein la puissance

d'un soleil perpendiculaire. Les sources principales du mythe sont Diodore de Sicile (l. IV, c. 31); Ovide (*Métam.*, liv. XIV, 89); Eustathe (*sur l'Odyss.*, XIX, 247, etc.), et quelques lexicographes anciens (Suidas, art. Κέρκ., avec observat. de Reines, de Toup, Zonare, Harpocration). On doit comparer 1° le Grand-Étymologiste (p. 459 de l'édition de Leipz.), Nat. Comes (*Mythol.*, II, p. 81 de l'éd. de Genève); Clavier, *sur Apollod.* (p. 300 et les notes), Heyne, p. 81 de ses notes sur Apollodore et Exc. II, sur l'*Én.*, liv. IX; Müller, sur les Schol. de Tzetzès, comm. sur Lycoph., v. 688 et 1356; et Creuzer, *Ad Fragm. histor. gr. antiquiss.*, p. 163, 183; 2° Plutarque, *Op. moral.*, t. I, 2ᵉ part., ch. 18, p. 228 de l'éd. Wittenb.; 3° les art. Arimes, Paliques, Hanouman, etc.—Les comiques grecs, entre autres Eubule (on peut y joindre Euripide, comme auteur de drames satiriques), s'étaient emparés des aventures des Cercopes et les avaient exploitées avec succès, quoique probablement dans un esprit très-peu conforme aux idées religieuses des inventeurs (*V.* Athénée, l. X, p. 25; l. XIII, p. 47 de l'éd. Selw., avec les notes de ce savant, t. V, p. 531).

CERCYON, Κερκύων, fils de Vulcain ou de Neptune, désolait non pas l'Attique, comme on le dit vulgairement, mais l'isthme de Corinthe. Tous les étrangers que leur mauvaise fortune amenait dans ces parages étaient forcés de se mesurer avec lui; vaincus, il les tuait. Thésée, enfin le terrassa, et lui arracha la vie. Cercyon mourut sans postérité. Il n'avait eu qu'Alope, encore la fit-il mourir dès qu'il apprit qu'elle avait eu commerce avec Neptune. C'est près de son tombeau que la lutte s'établissait entre Cercyon et ses antagonistes. Quelques mythologues attribuent, mais à tort, à Cercyon, tous les détails de la fable relative à Sinis (*Voy.* ce nom).—Un autre Cercyon fut fils d'Agamède.

CERCYRE, Κερκύρα, fille du dieu-fleuve Asope et de Méthone, fut séduite par Neptune dans l'île qui porta depuis son nom, et qui aujourd'hui se nomme Corfou.

CERDO, Κερδώ, femme de Phoronée à qui d'autres donnent pour épouse Laodice. On voyait son tombeau à Argos au troisième siècle de J.-C. (Pausanias, II, 21).

CÉRÉATE, Κερεάτης, Apollon à Mantinée en Arcadie.

CÉRÈS, Ceres (g. *Cereris*), en grec Dêmêtêr, ou Damatar, Δημήτηρ, Δαμάταρ, la Terre, en tant que produisant les moissons et se parant de la plus riche végétation, et par conséquent la déesse de l'agriculture, était aux yeux des Grecs la fille de Saturne et de Rée, la sœur de Junon et de Vesta. L'Égypte, la Crète, la Grèce et la Sicile se disputaient l'honneur d'avoir été son berceau. Saturne la dévora comme ses trois frères (*Voy.* Jupiter) immédiatement après sa naissance, mais Rée la lui fit rendre au moyen d'un vomitif que lui fournit la prudente Métis. Jupiter et Neptune obtinrent successivement les faveurs de Cérès. Le premier en eut Proserpine; le second la rendit mère d'une fille que l'on désigne par le nom générique de *Despœna* (maîtresse), et du rapide cheval Arion : mais Despœna et Proserpine ne sont qu'une seule personne. Suivant quelques mythologues, Cérès fut si affligée de ces aventures qu'elle se métamorphosa en Furie. On la montre aussi quittant l'Olympe et allant ensevelir sa honte dans une grotte. Pan l'y découvre :

Jupiter, ioformé par ce dieu de sa résidence, dépnte vers elle la Parque qui la décide à reparaître. Avec elle l'abondance renaît, et la terre subitement fertilisée prodigue ses doos aux hommes. D'ordinaire elle séjouroait dans la fécoode Sicile. C'est là que Proserpine, occupée à cueillir des fleurs avec les jennes nymphes ses amies, dans la riaote vallée d'Enna, lui fut enlevée par Pluton qui sondaio la transporta aux eofers et en fit son épouse. Cérès que cette perte désole, allume deux torches au cratère de l'Etna, s'élaoce d'un bond rapide sur nn char que traînent deux dragons, et se met à parcourir la terre pour avoir des nouvelles de sa fille. Arrivée en Lycie, elle veut étancher sa soif daos l'eau d'un étang qu'elle rencontre sur sa route; des paysans occupés sur le bord s'y opposent et se moquent d'elle: elle les métamorphose en grenouilles, boit, puis cootinue sa route. Fatiguée de nooveau. elle s'arrête daos une espèce de désert en Attique, au lieu où fut depuis Élensis, et s'assied sous les traits d'une pauvre et vieille femme sur nne pierre qui fut nommée par la suite Agélaste (contraire au rire), près de la footaine Enoéacrune, que d'antres nomment Parthénios, Callichoros ou Anthion. Quelques-uns distinguent Eonéacrune de celle à laquelle convieooent les trois dernières dénominations: de Callichoros on fait aussi un puits. Près de là demeurait Célée. Callidice, Clîsidice, Démo, Callithoé, ses filles, vinrent à la fontaine puiser de l'eau, elles aperçurent la vieille absorbée par la douleur, et lui demandèrent qui elle était. «Je me nomme Dos», dit la déesse, «je vieos d'échapper à grand «peine à des corsaires crétois qui oot «abordé sur cette plage. Je désire «avoir des enfants à nourrir.» Les filles de Célée conduisirent la déesse à leur mère Métanire. Celle-ci engage l'étrangère désolée à s'asseoir en sa présence. Cérès refuse. Iambé alors, Iambé, l'adroite et vive suivante, lui arrange no siège qu'elle lui présente. La déesse s'asseoit. Métaoire lui confie son fils Démophon qui est encore au berceau. Cérès, décidée par la reconnaissance à lui conférer l'immortalité, l'accable des soios les plus tendres et les moins attendus, le frotte d'ambrosie, l'échauffe dans son sein pendant le jonr et la nnit, l'épure au feu à l'insu de ses parents. Cepeodant la vigilance materoelle s'inqoiète de ces circonstances extraordinaires et du mystère qui enveloppe les pratiques noctnrnes de l'augnste nonrrice: une nuit Métanire se met en embuscade et guette Cérès. Elle voit son fils au milieu des flammes: la crainte lui arrache nn cri de désespoir; elle exhale sa douleur en plaintes amères. A l'instaot même Cérès traosfigurée paraît dans toute la splendenr et la majesté des déesses, reproche à la mère soupçonneuse l'imprudence qui enlève à son fils l'immortalité qu'elle s'occupe de lui dooner, et commande d'élever nn aotel dans un grand temple où désormais se célèbreront, institnés par elle, d'illustres mystères. Le lendemain Célée convoque le penple, annonce les évènements de la nuit et les injonctioos de la déesse, puis d'accord avec le vœu dn pays, élève dans Éleusis le temple et l'autel que de mystérienses cérémonies doivent rendre si célèbres. De nombrenses variantes à cette légende couraieot dans les livres et daos les temples du monde païen. D'abord, selon les nns, le jenoe enfant qne la déesse a voulu, à l'aide du fen, purifier de tout ce qu'il avait de mortel, périt consomé dans les flam-

mes. Suivant les autres, il ne perd que l'immortalité, et reçoit de la déesse qui l'a bercé sur ses genoux les promesses les plus flatteuses. A Démophon on a substitué Triptolème, Triptolème tantôt en bas âge et passé par le feu absolument avec les mêmes circonstances que Démophon, tantôt adolescent ou adulte, et voyageant avec Cérès sur un char attelé de deux dragons pour faire connaître aux hommes les bienfaits de l'agriculture (comp. Hygin qui admet les deux données, et qui, d'après Pausanias, fait voyager par toute la terre Triptolème échappé des flammes). Selon le Scholiaste de Nicandre, c'est le roi d'Éleusis (Célée? ou Éleusin?), et non son fils, qui fut victime de l'élément igné auquel Cérès demandait sa purification. Une autre série de mythes se caractérise par l'indécence du principal personnage. La vieille Baubo donne l'hospitalité à Cérès, et lui offre un breuvage ou une bouillie dont l'orge a fourni l'ingrédient essentiel (techniquement *cycéôn :* espèce de bière sur laquelle surnagent les grains?). Cérès à qui son désespoir ôte l'appétit refuse. Baubo prend sa résistance pour une insulte, et retrousse sa robe jusqu'au dessus des hanches, de manière à laisser apercevoir à la déesse la marque distinctive de son sexe. A cette vue la résolution de l'errante déité change subitement : elle accepte l'aliment liquide qui lui est offert, et l'avale d'un trait. Suivant St Clément d'Alexandrie et Arnobe, Baubo habitait Éleusis avec quatre bergers de profession, Dysaule, Triptolème, Eumolpe et Eubule; mais c'est elle qui, comme habitante principale, héberge et traite la voyageuse. Le Scholiaste de Nicandre prononce encore un autre nom, Hippothoon (époux, dit-on, d'une Méganire); et c'est là qu'il place la scène un peu libre dont il vient d'être question. D'autres mythologues appellent Misma l'hôtesse complaisante; mais celle-ci n'insulte pas à la déesse; c'est Ascalabe, son fils, qui ose rire en voyant avec quelle avidité la divine mère de Proserpine fait disparaître la bouillie sacrée. L'irascible déité le change aussitôt en lézard (*stellio*). *Voy.* l'art. ASCALABE. Dans l'hymne à Cérès par Callimaque, c'est Hespère (Hespéros, l'étoile du soir) qui décide Cérès à prendre quelques aliments. Symbolisation claire, et qui se traduit d'elle-même par cette phrase : La déesse désolée ne but qu'au coucher du soleil. Ailleurs, dans cette maison de Baubo, apparaît de nouveau la joviale Iambé; c'est elle qui déride le front de la larmoyante déesse. Du reste, on diffère même sur l'âge d'Iambé. Chez les uns, elle semble une jeune autant que vive et légère soubrette; d'autres la qualifient de vieille femme. Revenue en Sicile après ce long voyage qui dura, selon les uns, deux ans, selon les autres une année seulement, Cérès apprit de la nymphe-fontaine Cyané que le ravisseur de sa fille, c'était le roi des enfers, le frère de Jupiter et de Neptune, enfin son frère à elle-même. Aussitôt quittant la terre, elle s'élança vers les cieux, et alla porter sa plainte au père suprême qui consentit à lui rendre Proserpine, à condition néanmoins qu'elle n'aurait rien mangé dans les enfers. Le triomphe de Cérès paraissait certain, et la mère allait de nouveau presser sa fille entre ses bras, quand Ascalaphe déclara qu'il avait vu Proserpine sucer un pépin de grenade (*Voy.* ASCALAPHE). Le dénonciateur fut puni; mais Proserpine n'en resta pas moins dans les

enfers, et la seule grâce qu'elle obtint du roi des dieux fut de passer tour à tour six mois auprès de son ténébreux époux, six mois auprès de sa mère. Depuis ce temps on voit Cérès sans aventures remarquables résider, suivant les uns, à Éleusis ou sur les bords du Céphise en Attique, selon les autres, en Sicile. A ces pays on substitue quelquefois l'Hermionide, la Crète, Phénéos en Arcadie, Nysa en Asie. On eût pu dire avec autant de raison en Chaonie, en Libye, en Égypte, en un mot dans tous les pays où les céréales abondent et sont la source principale des richesses. Un appendice sans doute assez moderne de la légende éleusinine la montrait résidant un an entier à Éleusis, pendant qu'on lui élève un temple et avant de remonter dans les cieux. Nous l'avons vue avoir un commerce amoureux avec les grands dieux, Jupiter, Neptune. Selon la tradition sicilienne consacrée par Diodore (III, 62), le premier la rendit mère de Bacchus. Comp. Sophocle (*Antig.*, 1232) qui la représente tenant dans ses bras ce jeune dieu. Son intrigue avec Jasion, intrigue dont le résultat fut la naissance de Plutus (la Richesse), n'est pas moins remarquable. Originairement sans doute ce fut un mythe cabirique. Dans la suite des temps on supposa une rivalité entre Jasion et Jupiter. Dans ce cas la tétrade cabiroïdique se trouve être : Jupiter Axiéros; Cérès et Jasion, couple axiocersique; Plutus, Cadmile. Jasion alors est à Jupiter ce que, dans la tétrade vulgaire, Mars est à Vulcain, une individualisation de l'Axiéros. On trouve encore divers mythes où Cérès joue un rôle plus ou moins important. Ainsi, par exemple, elle changea en lynx Lyncus qui voulait donner la mort à son disciple favori Triptolème. Érésichthon, qui avait osé porter la cognée sur une forêt que lui avait consacrée la piété publique, se vit tout à coup en proie à une boulimie que nul aliment ne pouvait assouvir. Elle fit présent à Phytalle d'une branche de figuier, et lui apprit la manière de planter cet arbre. Enfin Pandare reçut d'elle le don de manger autant qu'il le voudrait, sans que jamais il en ressentît le moindre malaise. A présent sachons comprendre les vrais caractères de Cérès. C'est, dit-on vulgairement, la déesse de l'agriculture. Cependant, pour réduire cette idée à sa plus juste expression, il faut remonter plus haut, saisir et les précédents et les causes, voir que l'agriculture (culture de champ, *agri cultura*) suppose la terre. Cérès primordialement ne fut que la terre. Mais bientôt on distingue dans la terre la couche extérieure sur laquelle nous rampons, et la masse intérieure qui est comme la charpente de ce globe opaque, la couche extérieure apercevable à l'œil de l'homme et la masse intérieure qui lui est à jamais cachée, la couche extérieure que pénètre, sature et colore la lumière du soleil, et la couche intérieure dont jamais l'accès ne sera ouvert aux flots impondérables de ce fluide. Dès lors vous avez, au lieu d'une Cérès, Proserpine et Cérès. Cérès à elle seule vaut Proserpine et Cérès; et, bizarre viceversâ! Proserpine à son tour, Proserpine à elle seule, égale Cérès et Proserpine. Ce début aidera sans doute à comprendre que Cérès est aussi la lune. Hécate-Diane-Phébé a donc un calque parfait dans cette Cérès Luna. Nouveau détail de symbolisme différent du premier, et qui va s'enter sur le premier; la terre qui tourne, et sur elle-même, et autour du soleil, n'offre par conséquent qu'une portion de sa superficie au

soleil, soit dans l'année, soit dans le juur. L'hémisphère éclairé sera Cérès, l'hémisphère ténébreux sera Proserpine; et dès lors voyez comme uaturellement Proserpine passera six mois au séjour ténébreux, six mois au ciel. Ainsi, conclusion, Cérès, en tant que terre sans que l'on en vienne encore aux idées agriculturales, Cérès a deux rôles, 1° bloc, 2° portion de bloc. C'est tour à tour l'hémisphère éclairé opposé à l'hémisphère sans clarté (Proserpine), et la surface de la sphère opposée au solide que limite la surface. Ajoutons aussi qu'indubitablement Cérès fut prise pour l'âme de la terre. Ces préliminaires posés, descendons aux détails. La superficie terrestre se couvre de moissons, quoi de plus naturel que de voir dans la déesse superficie terrestre, l'inventrice, la propagatrice, la tutrice de l'agriculture. Mais à elle seule, toute fille de Saturne qu'elle est, elle ne peut tout exécuter! il lui faut des seconds, des ministrants, des disciples, des apôtres! De là l'idée de Célée, de Triptolème, etc. L'agriculture attache l'homme à la terre, en d'autres termes, fixe le nomade en un domicile, crée l'établissement et, par suite, la permanence, l'accumulation des richesses, les soins de l'avenir, la famille, la parentèle ou alliance (*cognatio*), la phratrie, le dème, la cité, d'où, pour récapituler et régulariser ces phénomènes que les modernes appellent civilisation, la loi. Cérès est donc législatrice. Tel est en effet dans le paganisme hellénique et romain son deuxième attribut: Thesmophoros, Legifera. Enfin voyez Triptolème; en enseignant l'art d'ensemencer la terre, il donne des lois. Cécrops qui vient en Attique initier les grossiers habitants de la plage et de la montagne aux pratiques agricoles, et les centraliser dans la Pédiade (πεδιάς, plaine), Cécrops promulgue des lois et crée des usages. Cadmus moins nettement dessiné si on l'examine isolément, Cadmus ne marche qu'accompagné d'Harmonie, et son caractère de scribe ou prépare ou complète celui d'inventeur des lois. Point de codification sans écriture (comp. THOTH). Osiris en Égypte, Osiris, époux et second d'Isis, réunit, ainsi que sa femme, les deux rôles. En Étrurie, Tagès le sage naît de la glèbe. Complétons cet examen de la physionomie de Cérès par un retour sur cette notion fondamentale *Cérès-Terre*, notion que cette fois il faudra, non plus ramifier en détails, mais hausser et élargir. En un sens la terre s'oppose au ciel; ce qui signifie: « Passiveté se pose égale et parallèle à activité, nature à créateur, matière à esprit. » En un autre sens la terre est seule principe suprême, seule mère universelle, seule âme (*mens agitat molem*), seule Dieu: Bhavani, Cybèle, Isis se présentent avec ces derniers caractères. Nous y ajouterions Bouto, Artémis, si ces colossales et profondes divinités n'étaient des Déesses-Océan. Eh bien! Cérès dans les mystères fut cette mère universelle, cette grande fécondatrice, cette Pammâtôr (παμμάτωρ), et même dans les légendes exotériques on voit poindre la tendance à ce caractère de haute maternité. Cérès n'a pas d'époux! que veut dire cela? qu'elle est la monade en qui tout est, et qui tire tout d'elle-même. Au-dessus de Cérès se dessinent humblement de modestes élèves, grands par elle, nuls sans elle. N'est-ce pas Atys auprès de Cybèle? A tout instant les Baubo, les Misma, les Métanire, ne se trouvent-elles pas au-dessous d'elle comme les Axiocerses femelles sous Axiéros?

C'est qu'effectivement ce sont autant d'Axiocerses femelles, ses adéquates subalternisés. Et cependant il arrive qu'elle-même s'individualise, se scinde, se fait simple femme d'hermaphrodite qu'elle était. Alors c'est Baubo (Bouto égéenne?) qui prend son rôle, qui contient, qui reçoit, qui domine: et Baubo, Utérus Axiocerse, Ctis-Dieu, Ioni égal à Ioni-Lingam, Baubo apparaît dans sa majestueuse nudité si ridiculement travestie par la légende, et laisse voir ce signe devant lequel tout pieux Hindou s'incline avec respect et ferveur. Qui ne comprend dès-lors que Cérès ait été appelée la Fortune et la Grande-Fileuse? Qui ne seut qu'on a dû souvent identifier Cérès et la Bonne Déesse? Enfin qui n'a pas le secret de cette perpétuelle et intime alliance de Bacchus et de Cérès? Il ne s'agit plus seulement du rapport agricultural des céréales et de la vigne, rapport déjà frappant et heureux par lui-même, mais de la facilité avec laquelle on voit 1° Iacchos (nom de Bacchus dans les mystères) Cadmile tantôt avoir Cérès pour mère, tantôt avoir pour mère Proserpine et Cérès pour aïeule; 2° Iacchos, Axiocerse mâle, se placer parallèlement à côté de Cérès son épouse, diagonalement au-dessous de Cérès redevenue sa tante. Il s'agit aussi de cette curieuse analogie qui, récapitulant Bacchus en phalle et Cérès en ctis, représente à volonté dans les deux dieux les organes sexuels de la génération, ou les générateurs suprêmes de qui tout émane. Bhavani et Siva se montrent de même aux Indes. Ce n'est pas à dire pour cela que parmi les déesses hindoues, Bhavani soit celle à qui un doit de préférence comparer Cérès. La déesse des céréales ressemblerait davantage à Sri, l'épouse de Brahmâ. Mais elle ressemble bien plus encore à Isis. Il suffit, pour apercevoir les similitudes, de lire l'article de cette dernière. La culture des terres, la promulgation des lois, le deuil, les voyages, l'allaitement sacré d'un jeune enfant passé par des flammes dépuratives et immortalisantes, tels sont les traits principaux communs à l'une et à l'autre déesse. Nous avons indiqué encore d'autres ressemblances telles qu'elles ont donné lieu à des identifications. Ainsi la Bonne Déesse (Fauna?), Cybèle, Artémis, ont été désignées comme singulièrement rapprochées de Cérès par quelques-uns de leurs caractères. A cette liste nous eussions pu ajouter Rée, Vesta, Gæa, Tia, Proserpine. Et ici une observation: s'il importe d'assimiler et d'identifier, souvent il importe non moins de distinguer et de scinder. La Bonne Déesse n'est qu'une Cybèle vaquant à l'acte générateur, et en conséquence n'a de ressemblance avec Cérès, qu'autant qu'elle se rapproche de Cybèle. Pour Proserpine, nous savons qu'elle n'est que la Terre à l'intérieur. Tia, Gæa ne sont en quelque sorte que d'énormes fétiches à peine personnalisés comme Agdistis ou Agd des Phrygiens. Vesta, c'est la Terre incandescente, ce noyau central qui bout encore et qui lance des flammes par la bouche des volcans, des vapeurs par les eaux minérales. Rée, c'est quelquefois la Terre comme centre du monde ou nature; c'est quelquefois la Terre en tant que femme du Ciel ou d'un être céleste, sa délégation, Saturne.—Cérès portait en Grèce le nom de Déméter, et en dorien Dâmâtâr (Demetrios, Damatrios en est l'adjectif, et en conséquence revient au *Cerealis* des Latins). On a décomposé ce nom en Dê Mêtêr (ou Dâ Mâtâr), ce qui,

dit-on, signifie terre, mère, *Dé* étant pour *Gé*. terre. Il est plus croyable que *Dê* est le δῖα ionien, le *dea* latin, le *dévi* samskrit, et veut dire divine, à moins toutefois que *Dé* ne soit le même mot que *Tê*, d'où *Tia*, *Titéa*, etc., et n'ait dans quelque vieux dialecte illyrien ou pélasgue signifié terre. Il faut comparer ici le To égyptien (To était la terre, Io Mouth la terre mère). *Déo*, Δηώ (ou *Dos*), est aussi un nom très-employé de Cérès; c'est un de ceux qui feraient le plus fortement penser au *Dévi* hindou si souvent altéré d'une manière analogue (par ex. : Kamdeo pour Kamadéva). *Sito* signifie la déesse des blés. On associe à ce nom celui de *Simalis*. *Ioulo* est une allusion à l'espèce de barbe jaune et tendre, lanugineux ornement des épis verts. *Pampano* veut dire bergère universelle (Pan, Πάν, dieu des bergers; *Pan*, πᾶν, tout). Quant à l'origine du nom latin Cérès, rien n'est moins certain. Le président De Brosses le tire d'*Érets*, en hébreu terre, et prononce, au lieu de Cérès, Hêrès, Chérès. Il eût pu dès-lors en rapprocher les Merchérès, Akenchérès, Akenchersès de l'Égypte, puis les Axiocerse et la fameuse Cécropide Hersa, enfin Cora, nom commun de Proserpine. Quant aux dérivations basées sur χαίρε et *gero* (*a gerendis frugibus*), elles ne valent pas la peine d'être réfutées. La similitude phonique de Sri et Cérès ne doit peut-être pas inspirer un dédain aussi profond qu'on le croira au premier abord. Villoison, et après lui Creuzer, croient que la véritable racine de Cérès est le mot étrusque *Cerus*, créateur, d'où *cereo* (et par suite *creo*). Les surnoms de Cérès sont très-nombreux. A la tête des plus remarquables se rangent : 1° *Xanthé* (ou *Flava*) la blonde, *Chloé* la verte, *Euchloos*, la déesse à la belle verdure, *Hélégerys*, qui jaunit l'épi à l'aide de la chaleur solaire, *Mâlophoros*, la porteuse de fruits ou de brebis, *Pambotanos*, nourricière de toutes les herbes, *Potériophoros*, la porteuse de coupes, de breuvages, etc., *Alôas*, la batteuse en grange, la déesse de l'aire, *Erysibie*, la rouille des blés ou nielle (mais dans le sens de préservatrice de la nielle); 2° *Anesidora*, celle qui parachève les dons, *Olbodotira*, *Ploutodotira*, donatrice de l'opulence (ici songez à la généalogie qui fait naître Plutus de l'opulence (la déesse de l'agriculture), *Kourotrophos*, nourricière des adolescents, *Ompnia* la bienfaisante (*Alma*), *Sotira*, la salvatrice; 3° *Chthonia*, la souterraine, *Melæna* la noire, *Erinnys*, la Furie; 4° *Xiphéphoros*, qui porte une épée, *Chrysaoros*, au glaive d'or (ici l'on ne peut dire s'il y a simplement allusion à la physionomie souterraine et funeste de la déesse, ou bien s'il s'agit de quelque notion solaire incorporée à l'idée d'agriculture : au reste, c'est le cas de se rappeler et de comparer l'épithète d'Hélégérys); 5° *Euryanassa* la puissante princesse; 6° *Thermésie*, comme présidant aux eaux chaudes, ou même s'identifiant au feu central; 7° Thesmos, Thesmophorie; 8° *Phlœa*, Φλοιά; 9° *Orée*, ou la montagnarde, *Géphyrée*, ou qui a son autel sur un pont (comp. plus bas, p. 579); amphictionique, actéenne, éleusine ou éleusinine, mysienne, *Catanensis*, *Patrensis*, messénienne, milésienne, mycalésienne, achéenne, panachéenne à Égée, Prosymne dans un bosquet de la forêt de Lerne, pélasgique à Argos, cabirique à Samothrace et dans les pays circonvoisins,

Stiritide du nom d'une bourgade de la Phocide, etc. Chaque lieu où était adorée Cérès, pouvait et devait donner matière à un de ces surnoms. De tous ces lieux néanmoins nul n'était aussi célèbre qu'Éleusis, ainsi nommé de ce qu'elle y était venue (ἠλεύσομαι d'ἔρχομαι), en d'autres termes de ce qu'elle y avait fait son apparition. Les Éleusinies (tel est le nom que l'on donnait à l'ensemble des cérémonies) étaient des mystères, et l'on n'était admis à en voir une partie qu'autant qu'on était initié. Tout dans cette fête mystérieuse, le nombre des jours, les cérémonies spéciales qui s'y pratiquaient, l'ordre des cérémonies, a été long-temps sujet à des difficultés d'autant plus grandes qu'elles avaient pour cause le défaut de monuments *ad hoc* et le pieux silence des mystères. Enfin, à force de combiner les renseignements épars et de les contrôler les uns par les autres, Meursius est arrivé à des résultats qui ont été universellement adoptés par les mythologues, à quelques détails près, et que nous allons présenter avec les rectifications aujourd'hui admises. Les Éleusinies duraient neuf jours, et se terminaient le dixième par des jeux gymniques qui n'avaient rien de religieux que le nom de la déesse sous l'invocation de laquelle ils se donnaient. Hérodote, Isocrate, Aristide l'orateur disent formellement qu'ils se renouvelaient chaque année. On voit donc combien est fausse l'opinion vulgaire qui place la célébration des mystères de quatre en quatre ans, et même de cinq en cinq: mais là il y avait erreur matérielle; on avait mal compris l'expression vulgaire *chaque cinquième année* dont le sens est *le premier jour de chaque cinquième année*. Scaliger, d'après un passage de Tertullien mal expliqué, a cru pouvoir affirmer que les petits mystères étaient biennaux (de deux en deux ans), et les grands quinquennaux. Petau (Not. sur Themistius, pag. 649-61) a pleinement réfuté ces paradoxes. Reste à fixer l'époque de chaque espèce de mystères. Les petits, suivant Julien, étaient fixés à l'époque où le soleil entre dans le signe du Bélier, et les grands à l'époque où cet astre se trouve près du signe de la Balance. De cette manière, les deux fêtes sont réparties à peu près à égale distance dans l'année, et chacune a lieu vers le temps de l'équinoxe. Cette symétrie, que Julien trouvait commode pour l'application de ses principes théurgiques, n'est pas de tous points conforme aux faits. Dans son hypothèse les petites Éleusinies, ou plutôt les mystères d'Agra, coïncideraient avec Élaphébolion (février et mars): il est prouvé qu'elles se célébraient en Anthestérion, un mois avant Élaphébolion (c'est-à-dire vers la fin de janvier ou en février, et alternativement dans l'un et dans l'autre; car les mois flottaient dans l'année, même depuis les découvertes astronomiques de Méton). Quant aux grandes Éleusinies, elles commençaient le 15 de Boédromion (mois athénien qui, dans l'espace d'une octaétéride, tombe successivement aux 3 septembre, 22 août, 11 août, 30 août, 19 août, 6 septembre, 26 août, 15 août). Dans les petits mystères ou mystères d'Agra, ainsi nommés du lieu où on les célébrait (c'était un petit temple près de l'Ilisse, à deux ou trois stades au sud-est d'Athènes; aujourd'hui l'église de Panagia?), on commençait par se purifier dans les eaux de la rivière voisine; ensuite on posait le pied gauche sur ce que l'on appelait *Dios*

kôdiôn (Διὸς κώδιον), c'est-à-dire toison de Jupiter (peaux saignantes des victimes immolées à Jupiter Mîlichios et Ctésios); on jeûnait, on jurait de garder le silence sur les révélations qu'on était sur le point de recevoir; on répondait à diverses questions du ministre de Cérès : dans ces réponses (espèce de catéchisme analogue à celui des francs-maçons) se trouvaient ces paroles : « J'ai bu « du cycéôn (le breuvage de Cérès); « j'ai pris de la ciste; après avoir « travaillé, j'ai mis dans le calathe, « ensuite du calathe dans la ciste. » Ces formules, si intelligibles pour les hommes de bonne volonté, étaient accompagnées de cérémonies symboliques adaptées à la circonstance. Puis on apprenait qu'il ne faut pas *se dévorer le cœur à soi-même*, c'est-à-dire se désespérer. On recevait solution de quelques belles énigmes d'argot religieux. On en venait à ce point de science astronomique de dénommer les étoiles petits chiens de Proserpine (Περσεφόνης ou Ἑκάτης σκύλακες). Arrivés à ces sublimes vérités les catéchumènes étaient placés sur un trône comme les récipiendaires de Samothrace, et après le thronisme ils étaient déclarés Mystes, ce que l'on peut traduire par adeptes (la racine est μυέω, remuer les lèvres, chuchoter, de l'onomatopée monosyllabique μῦ, my). Notons ici que, quoique Mystes se dise de tous les initiés à quelque degré d'initiation qu'ils fussent montés, c'est une expression abusive. Le Myste était l'initié du premier degré, l'Époptе ou Éphore (c'est-à-dire contemplateur) celui du second. De là le nom d'Époptée pour la seconde initiation. On l'appelait aussi Télété, c'est-à-dire perfection; ce qui au reste n'empêche pas que *Télété* n'embrasse aussi et la Myèse (μύησις) et l'Époptée (ἐποπτεία). Il est assez bizarre que l'idée d'initiation s'exprime en latin et en grec par deux idées secondaires si différentes. Initiation vient d'*initium*, commencement, et Télète de *telos*, achèvement, fin. Quant aux grandes Éleusinies ou Éleusinies de neuf jours, le premier s'appelait *Agyrme*, c'est-à-dire le rassemblement (ἀγυρμός). Il ne consistait qu'en préliminaires, et probablement en un appel méthodique de tous ceux qui, initiés déjà aux petits mystères, voulaient arriver à la grande initiation, en d'autres termes, de ceux qui, simples Mystes, aspiraient à devenir Télètes. Le second jour avait le nom d'*Haladé Mystæ*, « A la mer les initiés! » de la formule même par laquelle se récapitulaient les cérémonies du jour. Les initiés rangés sur deux longues files traversaient deux rites (ῥειτοί, canaux d'eau salée) qui séparaient le territoire d'Athènes du sol sacré d'Éleusis, ou plutôt dirigeaient processionnellement leur marche le long des deux rigoles saintes jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la mer. Et les rites et la mer possédaient la vertu lustrale. Les Mystes s'y purifiaient de leurs fautes par de larges ablutions. Athénée raconte que la célèbre Phryné ne manquait jamais, le jour de l'Haladé Mystæ, de faire ses dévotions en pleine eau et de se montrer, aux yeux de la foule, nue et la chevelure flottante sur les épaules. Il n'est pas dit si l'on se baignait dans les rites. De ces deux ruisseaux, sans doute creusés de main d'homme, le plus voisin d'Éleusis était consacré à Cérès, le plus voisin d'Athènes était censé appartenir à Proserpine. L'Haladé Mystæ rappelle la procession alexandrine des Adonies. Le lendemain, troisième jour des Éleusinies, com-

mençaient, à proprement parler, les scènes mystiques qui tendaient à reproduire les aventures attribuées à Cérès par la légende. Suivant Meursius qui s'appuie à tort d'un passage de Callimaque tout à fait contraire à son opinion, c'était la pompe sacrée du Calathe. Dans cette translation solennelle de la corbeille se reflèteraient les jeux naïfs de Proserpine cueillant l'hyacinthe et la violette dans les prairies veloutées d'Enna. Sainte-Croix, qu'appuie M. Sylvestre de Sacy, présume qu'il était consacré à l'abstinence et aux gémissements. On imitait ainsi le deuil et les larmes de Cérès, et en même temps on se préparait par des privations aux sublimes faveurs que promettait la religion. Vers le soir sans doute on rompait ce jeûne, et c'est alors que les initiés, mangeant du sésame, des pyramides (espèce de biscuit), des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots et des pastilles contenues dans la ciste mystique, redisaient ce que déjà ils avaient dit aux mystères d'Agra : « J'ai bu du cycéôn; j'ai pris de la ciste! » Au reste, outre ces faibles et maigres aliments permis aux jeûneurs, la boîte sacrée contenait aussi du lierre, des férules, de la moelle d'arbres, la figure d'un dragon consacré à Bacchus, (encore un phalle dans l'ioni), enfin des grenades plus sévèrement défendues que tout le reste à la bouche des adorateurs de Cérès. On renouvelait ainsi dans l'âme des initiés le funeste souvenir du fruit sucé par la jeune beauté qui par là même s'était trouvée dévolue aux enfers. Peut-être aussi est-ce le troisième jour des Éleusinies que se dressait dans le temple le Léchos, ou couche nuptiale. Il paraît qu'il n'y en avait pas qu'une, quoiqu'une seule eût suffi pour Proserpine. Mais, comme chaque femme tenait à s'identifier à la divinité, chacune, lorsqu'elle le pouvait, avait sa petite couchette mystique, entourée de bandelettes couleur de pourpre ou de flamme. *Enedysa es lechos* (ἐνέδυσα ἐς λέχος), « Je me suis glissé dans la couche » (prononcé par les hommes assimilés à Pluton?), était une des formules sacramentelles les plus connues des Éleusinies. Il est croyable qu'elles avaient trait à cette partie de la fête. Ces particularités donnèrent-elles quelquefois lieu à des abus? Le fait est que le philosophe Héraclite les désapprouvait et que saint Clément d'Alexandrie (*Prorept.*) les proclame dignes de la nuit à la faveur de laquelle probablement elles se passaient. De tout ceci on peut conclure que le nom spécial du troisième jour était, si l'on s'en rapporte à Meursius, *Calathe;* si l'on préfère les autres hypothèses, *Nestis*, ou *Lechos*, ou *Nestis cæ Lechos* (Νῆστις καὶ Λέχος), ou enfin *es Lechê Mystæ* (ἐς λέχη Μύσται), «aux lits, initiés.» A quoi se passait le quatrième jour? c'est ce qu'à vrai dire on ignore complètement. Comme il est parlé dans Hésychius d'un sacrifice (Thya) qui s'est fait dans les Éleusinies, et qui à coup sûr n'est pas l'acte principal des autres jours, on l'a transporté au quatrième jour qui prendrait de là le nom de *Thya* (Θύα). Beaucoup de pratiques minutieuses se mêlaient à la cérémonie. Les pieds des initiés devaient poser sur des *Dios Kôdion.* Alors aussi peut-être des danses (la danse était inséparable des sacrifices chez les Grecs) s'exécutaient dans une prairie émaillée de fleurs autour du puits de Callichore, sur lequel il n'était pas permis de se reposer (se souvenir ici des outrages auxquels Cérès voyageuse est en butte dans la Lycie). Le

cinquième jour était le jour des Flambeaux, *Lampadôn Hémera* (*λαμπάδων ἡμέρα*) ou *Lampadéphorie*. Les initiés, une torche à la main, défilaient deux à deux (comp. un bas-relief découvert par Spon et Whéler, t. II, p. 283 de Spon, II, 526 de Whéler). Le Dadouque (et non, comme l'indique l'inscription du bas-relief, l'Hiérocéryx) présidait à cette cérémonie nommée, à cause de la circonstance, *δαδοῦχον πῦρ*, feu dadouque ou feu dadouchique. Un profond silence régnait pendant la cérémonie. On a remarqué, comme différence importante, que dans les mystères d'Isis, le Lampadéphore principal portait une lampe d'or, tandis qu'ici le Dadouque qui remplit les mêmes fonctions n'a qu'une torche. La procession aux torches avait lieu hors de l'enceinte du temple. Lorsque l'on y rentrait, chaque torche devait passer de main en main jusqu'à celui qui était à la tête de la pompe sacrée. Arrivées là, que devenaient-elles? les éteignait-on? les déposait-on sur un autel? C'est ce que nous ignorons. Seulement on sait que comme leur flamme était censée purificatoire, on avait soin de les secouer, et que leur odeur passait pour avoir quelque chose de l'arome divin. Le sixième jour était nommé *Iacchos* (*Ἴακχος*.) C'était le plus célèbre de tous. Le jeune Iacchus, couronné de myrte sur la tête, flambeau à la main, était porté en pompe depuis le Céramique jusqu'à Éleusis. Le liène sacré, le calathe, une foule d'objets contenus dans l'un et dans l'autre de ces ineffables emblèmes, puis une branche de laurier, une espèce de roue, un phalle, suivaient l'admirable statue de marbre du dieu. On répétait à haute voix et mille fois le nom sacré « Iacchos! Iacchos! » ce qui s'appelait Iacchiser (*Iacchizare*, *Ἰακχίζειν*); on chantait des hymnes dont en définitive le sens était que Iacchus daignât servir d'intercesseur aux Mystes près de Cérès (Aristophane, *Grenouilles*, 326, etc., en a jeté un); et enfin l'on se mettait en route avec des chœurs dansants. Une procession de ce genre ressemblait assez à une Bacchanale. On quittait Athènes par une porte dite *Hierâ Pylè*, la porte sacrée; la route d'Éleusis elle-même se nommait *Hierâ Hodos*, la voie sacrée. Elle était ornée de superbes monuments, et Whéler qui l'a visitée dans le 17e siècle l'a trouvée pavée de carreaux. Polémon avait écrit un livre entier sur cette route. Il est probable que l'Époptée avait lieu soit ce jour-là, soit dans la nuit qui le séparait du suivant, qui était le septième. Comme la distance d'Athènes à Éleusis n'allait pas à moins de huit lieues, il ne faut pas s'étonner que l'on n'arrivât que le lendemain du sixième jour. De là les noms de retour ou Géphyrisme (*Nostousin hœ Epoptæ*, *Νοστοῦσιν οἱ ἐπόπται*; *Gephyrismos*, *γεφυρισμός*), donnés à ce septième jour de la cérémonie. On sent que dans cette hypothèse il fallait qu'une station eût lieu pendant le trajet. Peut-être ces superbes monuments que l'on place sur la route d'Athènes à Éleusis étaient-ils en grande partie des auberges ou des maisons de plaisance destinées à l'hospitalité en même temps qu'au délassement. C'est à ce septième jour des Éleusinies que l'on met d'ordinaire et la station sous le figuier sacré (on a vu que Cérès aussi s'arrêta fatiguée, haletante, mourant de soif, de faim et de douleur, sous un figuier), et le passage du pont (*géphyrâ*, *γεφυρά*). Il ne serait pas impossible que

ce prétendu pont dût être pris dans un sens plus large et ne fût l'étape même. Ce qui caractérisait le passage à la Géphyra, c'est le cataclysme de plaisanteries et de sarcasmes que les habitants du lieu faisaient pleuvoir sur les bénévoles fantassins de la procession cérérique; c'est l'échange rapide de saillies obscènes qui avait lieu entre les adorateurs privilégiés de Cérès et leurs caustiques assaillants. L'Épopte vainqueur dans cet opéra buffa sacré était aussitôt couronné de bandelettes. Le lendemain (8ᵉ jour), on initiait ceux qui avaient négligé de se faire initier entre l'Iacchos et le Géphyrisme. Ce jour se nommait Épidaurie, en mémoire d'Esculape, qui lui-même, arrivant d'Épidaure pour se faire initier à Éleusis, ne mit le pied sur le territoire sacré que le lendemain du retour des initiés. Le neuvième et dernier jour de la fête portait le nom de Plémochoé (Πλημοχόη). La plémochoé était un vase à fond plat et à une anse. Les prêtres remplissaient de vin deux de ces vases, puis les renversaient, l'un du côté du levant, l'autre du côté du couchant, en prononçant des paroles mystérieuses que l'on conjecture avoir été le ὗε τοκυῖε relaté par les Pères de l'Église, et en contemplant successivement le ciel et la terre que l'on regardait comme les générateurs de tout ce qui existe. Le mot τοκυῖε n'est pas de bon grec et se prête également à signifier père (τοκεύς; comp. τιτοκώς, τιτοκυῖα), ou fils (τόκος). Si l'on inclinait pour le premier sens, ce qui donnerait *ô fils-père*, on obtiendrait des corrélations précieuses avec le haut transcendantalisme de l'orient, et même avec les idées supérieures à toute théologie spéciale. On peut comparer ici *l'Hyès Attès*, *Attès Hyès* des Cybébées (*Voy.* Atys). La cérémonie des Plémochoés avait un aspect lugubre et semblait un symbole de cette évasion lente mais continuelle de la vie qui coule, coule sans cesse, puis se perd dans l'Océan de l'éternité : ce n'est pas le temps qui vole et passe, c'est nous : *diffluis, amens!* Les infusions dans la fosse (Crioboles, Tauroboles, etc.) étaient usitées pour les sacrifices aux dieux infernaux dans les cérémonies funéraires. Quant à l'initiation proprement dite, cérémonie qui s'accomplissait du sixième au septième jour de la fête, on comprend que nous n'en connaissions pas tous les détails. L'Hiérocéryx l'ouvrait selon les formules accoutumées en excluant les profanes, les coupables non expiés et ceux qui prononceraient des paroles de mauvais augure. Dans les siècles postérieurs, la formule d'exclusion fut modifiée et devint celle-ci : « Si quelque « athée, chrétien ou épicurien est « spectateur de ces mystères, qu'il « sorte et que les personnes qui « croient en Dieu soient initiées sous « d'heureux auspices. » Ensuite venaient des questions analogues à celle de la petite initiation : « Avez-vous mangé du pain? » « Non! J'ai bu du « cicéon; j'ai pris de la ciste; après « avoir travaillé, j'ai mis dans le ca« lathe, ensuite du calathe dans la « ciste. » Si l'on eût répondu oui, il eût été prouvé par là que l'aspirant aux mystères d'Éleusis n'avait point fait son noviciat dans Agra. Après cela, nouvelle purification qui se pratiquait probablement par les eaux sur la chair nue; puis, pour représenter au vif l'état sauvage des premiers hommes, peau de faon négligemment jetée en bandoulière ou comme ceinture au milieu du corps

(c'est ce que l'on appelait nébriser, de *nébride*, pean de faon); puis on se déshabillait encore et l'on prenait un costume de laine blanche avec des bandelettes et une couronne de myrte. Alors on était salué par les prêtres des noms d'*eudémon*, *olbios* (εὐδαίμων, ὄλβιος), « heureux, fortuné, » et l'on prononçait *épopteuîn mœ dokô* (ἐποπτεύειν μοι δοκῶ), « il me semble que j'y vois clair. » Y voir clair, c'était *avoir époptée*, c'était *être Epopte*. Alors les portes de l'édifice s'ouvraient avec fracas, les Époptes faisaient leur entrée dans la nef (ou *sèque: es naon, es sêcon Eleusis*, ἐς ναόν, ἐς σηκὸν Ἐλευσις); car jusque-là tout s'était passé dans le pronaos ou vestibule du temple. C'était alors une alternative rapide de lumières et de ténèbres. Des fantômes à figures monstrueuses, des hurlements de chiens, un bruit semblable à celui de la foudre, la lueur blafarde et fugitive des éclairs, épouvantaient les initiés dont les frémissements, les sueurs, l'effroi, l'état de stupeur et d'incertitude sont comparés par Plutarque à l'agonie du mourant chez qui la vie lutte encore avec la puissance du principe délétère. L'entrée de l'adyte surtout était couverte d'une ombre épaisse, et les assistants ne pouvaient même soupçonner où elle se trouvait, quand tout-à-coup les portes de ce sanctum sanctorum s'ouvraient à deux battants, et livraient passage à une statue parée, lavée, frottée, fardée et resplendissante des reflets divins de la belle lumière qui, jetée artistement sur ses membres saints, jouait en auréoles et en diagonales capricieuses autour d'elle. Cette cérémonie, que l'on appelait *phôtagogie* (φωταγωγία), déduction lumineuse), annonçait la présence des dieux. Ce spectacle, complément de l'Époptée, se nommait Autopsie (Αὐτοψία, *vue d'Elle*). C'est pendant ce dernier ensemble de mimes sacrés que l'on révélait (dévoilait), que l'on élevait le phalle (ithyphalle?) et non le ctîs, comme l'a prétendu Meursius d'après un passage de Théodoret, qu'il a mal compris. Ce qu'il y a d'essentiel à noter ici, c'est 1° que les prêtres avaient soin de varier l'Autopsie, et de réserver quelque chose de nouveau pour les personnes qui devaient assister l'année suivante à leurs solennités; 2° que les récipiendaires étaient initiés, non pas tous à la fois, mais par fournées, et se remplaçaient les uns les autres jusqu'à ce que toute la foule, qui primitivement avait attendu au propylée, fût entrée dans la sèque mystique, de là dans le sanctuaire. L'initiation achevée, l'Hiérophante ou prêtre principal congédiait l'assemblée par ces mots: Konx Ompax (Κόγξ Ὄμπαξ) dont probablement fort peu d'initiés auraient pu analyser le sens et donner l'origine. Évidemment ils n'étaient pas grecs. Leclerc et d'autres en ont demandé l'explication à l'hébreu et au groupe des langues sémitiques qui, sous leur plume, se prêtent à toutes les solutions. Konx Ompax, suivant ces savants, aurait signifié « veiller et être pur, » ou bien « peuples assemblés, silence! » Ce serait le *Favete linguis* perpétuellement répété par les poètes de l'antiquité, mais qui ouvre plus dignement les mystères qu'il ne les termine. Wilford (Jones, *Asiatic Research.*, t. V, p. 300) a risqué une interprétation toute différente, et qui nous semble beaucoup plus vraie. Il décompose Konx Ompax en trois mots monosyllabiques, et y retrouve les trois mots hindous « Kankcha Om (ou Aoum) Pakcha », par lesquels les brahmes terminent l'office divin et congédient l'assemblée. *Kankcha*, c'est

l'objet des suprêmes désirs ; *Aoum*, *Hom*, *Om* est le nom sacré par excellence de la divinité qui se révèle; *Pakcha* signifie *alternat*, *migration*, *allée*, *ordre*, *devoir*, et correspond au sens mystique d'Éleusis (*la venue*). *Konx Om Pax* se traduiraient donc en grec par τριπόθατε Ὂμ ἐλθέ (ou πόθος Ὂμ Ἐλευσις), et en latin par *amatissime Om veni* (ou *Amor, Om, adventus*), c'est-à-dire « Amour, Aoum, arrivée ». Tout Athénien devait se faire initier avant la mort, et même celui qui tardait un peu trop à remplir ce devoir courait la chance d'être regardé comme irreligieux et athée. Probablement les Athéniens libres étaient les seuls qui fussent soumis à cette obligation d'usage (car nulle loi écrite n'y forçait les habitants d'Athènes); mais comme les Métèques, deuxième classe des habitants dans les cités grecques, tenaient à se rapprocher autant que possible des citoyens, ils ne manquaient sans doute pas de courir à l'initiation. Quant aux nothes (illégitimes), aux esclaves et aux femmes publiques, l'abord du temple de Cérès leur était défendu par des lois expresses. Une loi traditionnelle attribuée à Eumolpe excluait aussi les barbares, nom sous lequel on comprenait tous les étrangers. Cependant de nombreux exemples semblent attester la violation du rit eumolpique. Mais cette irrégularité n'est qu'apparente. Tantôt en effet les étrangers admis aux mystères se sont fait naturaliser avant d'aller à Éleusis (témoin dans les temps héroïques, Hercule, les Dioscures, Aphidne ; dans les temps historiques, Anacharsis, Hippocrate, Démétrius Poliorcète, Sylla, Julien); tantôt ces Époptes prétendus ne sont que des Mystes reçus à l'initiation d'Agra. La petite initiation en effet n'avait été instituée originairement que pour les étrangers. Terminons en remarquant que certains étrangers, les Mèdes et les Perses par exemple, ne pouvaient par aucun moyen laver la tache de leur naissance, et se faire admettre au temple de la Cérès d'Éleusis. Dans la suite, le fanatisme joignit à cette classe de réprouvés les épicuriens et les chrétiens. Les Eumolpides, les Céryces et les autres ministres d'Éleusis formaient un tribunal spécial, devant lequel les lois écrites permettaient de traduire tous ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque impiété. Ce tribunal était sans doute (Voy. Corsini, *Fasti attici*, II, p. 609) ce que l'on appelait le sénat sacré. Toutefois, il paraît que les causes n'y étaient plaidées qu'en première instance. Le sénat, le peuple, enfin les Héliastes étaient les juges suprêmes de toutes les affaires capitales. Quelquefois les ministres d'Éleusis se portaient accusateurs. C'est ce qui arriva lors du célèbre procès d'Andocide, dans lequel furent impliqués trois cents Athéniens, et où l'on vit l'Hiérophante lui-même plaider contre le prévenu. Le grand crime, selon les prêtres d'Éleusis, était de révéler les mystères. Révéler! ce mot était bien vague, et se prête facilement aux interprétations. Aussi vit-on souvent de grands hommes accusés d'impiété sous les plus frivoles prétextes, grâce à l'élasticité du mot fatal. Eschyle risqua d'être condamné à mort pour avoir dans ses pièces des *Sagittaires*, des *Prêtres*, d'*Œdipe*, de *Sisyphe*, d'*Iphigénie*, laissé échapper des traits relatifs aux mystères. Heureusement il prouva qu'il n'avait jamais été initié. Aristote un jour avait sacrifié aux mânes de sa femme : l'Hiérophante Eurymédon prétendit qu'il avait rem-

pli ce pieux devoir avec les cérémonies usitées en l'honneur de Cérès Éleusine, et le précepteur d'Alexandre crut qu'il était de sa sûreté de quitter l'Attique. Du reste les dévots initiés, suivant l'usage constant des enthousiastes, qui s'occupent peu d'examiner si leurs dires impliquent contradiction, assuraient d'une part que jamais il n'y avait eu la plus légère indiscrétion parmi les heureux Époptes sortis du temple d'Éleusis, de l'autre que dix fois les indiscrets avaient été exemplairement et miraculeusement punis par Cérès elle-même. Le fait est que les anciens nous ont conservé les noms de plusieurs révélateurs des mystères éleusiniens. Outre le sacrilège par excellence, qui était de parler, il pouvait se commettre plusieurs petites fautes contre la déesse éleusinine. Ainsi intenter une action judiciaire pendant la fête, porter de trop riches costumes à la fête, paraître en char à la fête, étaient autant de peccadilles que la législation punissait par des amendes. Le produit sans doute en était versé dans une caisse particulière qu'on laissait à la disposition des ministres d'Éleusis. Le lendemain de la Plémochoé était consacré à la discussion de toutes les petites affaires de ce genre. C'était le sénat qui jugeait. Le lieu de l'assemblée était entouré de cordes, afin que ceux-là seulement assistassent aux débats qui étaient initiés. Après les mystères d'Éleusis, la plus fameuse des fêtes de Cérès était celle des Thesmophories, qualifiée de Télété par Hérodote, de Mystères par Hésychius, d'Orgies par Aristophane. Elle se distinguait de la précédente: 1° parce que, comme le nom même l'annonce, elle était consacrée plutôt à Cérès législatrice qu'à Cérès ambulante ou à Cérès cultivant les campagnes; 2° parce que les femmes seules pouvaient y assister. Un homme qui eût osé s'y introduire eût été puni de mort ou du moins condamné à perdre les yeux (Meursius, *Thesm. Attic.*, II, 20; et *Græc. fer.*, p. 156). Cependant on assurait jadis qu'un ministre nommé Stéphanéphore présidait à la célébration de la fête. Corsini a fait justice de cette assertion. Les Thesmophories se célébraient à Athènes, c'est-à-dire dans le territoire d'Athènes, la nuit, au mois de Pyanepsion (novembre) et duraient cinq jours. On rapportait leur fondation tantôt à Orphée, tantôt aux filles de Danaüs. Les femmes qui s'y trouvaient se nommaient Thesmophoriazuses (Θεσμοφοριάζουσαι), et nous avons encore une pièce d'Aristophane sur ce sujet et sous ce titre. Le lieu où l'on accomplissait les cérémonies saintes s'appelait Thesmophorion. Les célébrantes se préparaient aux mystères par une continence, on ne dit pas de combien de jours, et afin de faciliter l'exécution de cette loi, se couchaient à terre sur un lit d'agnus castus, de cnéore, de cnyse et de conyse (agnus castus, camelée? sarriette sauvage? herbe aux puces?). Au reste, Ovide fixe à neuf jours la continence exigée pour les Thesmophories. La pythagoricienne Théano fit une réponse plus philosophique à une question qu'on lui adressait à ce sujet: « Au bout de « combien de temps l'adoratrice de Cé« rès qui vient d'avoir commerce avec « un homme, peut-elle assister aux « Thesmophories? » — « Le jour mê« me, dit Théano, si c'est avec son « mari; si c'est avec un autre, jamais! » On ne sait à quelle époque classer dans les Thesmophories le *Diogme* ou Poursuite (διωγμός), dont au reste

on conçoit assez le sens. On ne sait pas avec certitude si c'est la même chose que l'*Apodiogme*. La *Nestis* ou Jeûne occupait la troisième journée. Ce jour-là point de tribunaux, d'assemblées, de sénat, de Pnyx. Les femmes poussaient des hurlements, et tête nue, pieds nus, suivaient jusqu'au Prytanée le calathe traîné par quatre chevaux blancs et entouré de vierges qui portaient de riches tissus d'or. On chantait aussi des hymnes; outre celui que Laporte-Dutheil a cru retrouver dans Aristophane (*Acad. des inscript.*, XXXIX, 231), on peut comparer ceux de Callimaque (*Hymn. à Cérès*, 131-38) et d'Homère, qui l'un et l'autre ne sont que de courtes épopées. Le dernier qui a été découvert seulement vers la fin du XVIIIe siècle, est naïf et précieux. La *Zémie* (Ζημία), sacrifice expiatoire destiné à éloigner de la république tous les dommages (ζημιῶν), avait lieu le dernier jour de la fête, ainsi que la cérémonie si éminemment significative de la Translation des lois que les femmes portaient à Éleusis sur leurs têtes. L'exaltation du Mylle ou Ctîs, la danse du Cnisme ou de l'Oclasme, l'absorption des gâteaux de sésame, le jeu des torches tour à tour éteintes et rallumées, complétaient les rites connus des Thesmophories. La Béotie célébrait, selon Plutarque, au mois de Damatrion (juillet) des espèces de Thesmophories en l'honneur de Cérès Cabirique. Cette fête était lugubre et triste. On y ébranlait aussi avec fracas l'adyte du temple, afin de causer aux initiés une espèce de frémissement. Squire assure (Not. sur l'*Isis et Osir.* de Plutarque, pag. 160), que les initiés portaient des figures de cet édicule et qu'on les remuait comme l'édifice lui-même : commémoration évidente, ajoute-t-il, du coffre d'Osiris. On a soupçonné que la décence n'avait pas toujours été scrupuleusement observée dans cette solennité, parce qu'une loi de Diagondas prohiba dans Thèbes toutes les cérémonies nocturnes (Cicéron, *Lois*, II, 15; comp. Xénophon, *Hellén.*, t. V). L'Eubée avait aussi ses Thesmophories qui se distinguaient des précédentes par l'usage où l'on était de faire cuire au soleil les viandes sacrifiées. On n'y invoquait point Calligénie. Un fragment d'une ancienne inscription nous apprend que les Hermioniens, d'après un traité d'alliance avec les Asinéens, offraient à Cérès Chthonie des sacrifices annuels. Les prêtres, tous les magistrats civils, des personnes des deux sexes et de tout âge marchaient ayant sur la tête des couronnes de comosandale, fleur assez semblable à celle de l'hyacinthe. A leur suite venait une vache qui semblait se précipiter sous le glaive du sacrifice. Quatre vieilles femmes en matrones (*Gérères*, Γεραίραι) immolaient l'animal docile à Cérès Chthonie, et de là portaient le couteau déjà taché de sang sur le cou de trois autres victimes qui n'opposaient pas plus de résistance. Aristocle assure qu'une de ces matrones conduisait à son aise par les oreilles un taureau ou une génisse que dix hommes réunis auraient eu de la peine à domter. La ville d'Argos honorait avec autant de ferveur qu'Athènes, Thèbes et l'Eubée, les deux déesses de la terre. Elle prétendait même conserver avec plus de scrupule que la ville de Cécrops les traditions et les rites de l'Égypte. Car, au dire des Argiens, Cérès venait d'Égypte. Pélasgus, leur roi, l'avait reçue à son arrivée dans le Péloponèse. Danaüs du moins l'avait introduite au sein de cette montueuse

péninsule avant qu'il eût pénétré dans l'Attique. Parmi les diverses cérémonies en usage dans cette solennité, on remarquera surtout la coutume que l'on avait de jeter des torches ardentes dans une fosse. Les plaines ou plutôt les landes marécageuses de Lerne, à 40 stades (au plus deux lieues) d'Argos, n'étaient pas moins renommées qu'Argos même pour leurs mystères de Cérès. Telle était la célébrité de la fête lernéenne que les Romains y affluaient pour s'y faire initier. Cérès recevait l'encens et les vœux de ses adorateurs dans un plataniste ou platanône (bosquet de platanes) décoré de plusieurs statues consacrées à Bacchus et à cette déesse. Nous avons vu qu'elle portait là le nom de Prosymna. D'ordinaire on attribuait l'institution des mystères lernéens à Philammon, ce qui en faisait remonter l'origine à une époque antérieure à l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse. Mais comme tout ce qui concernait les mystères était écrit en dialecte dorique, il est avéré que l'institution ne peut avoir eu lieu qu'après l'arrivée des Héraclides. Les Lacédémoniens importèrent d'Éleusis en Laconie et sur le mont Taygète (et non dans Sparte même) le culte de Cérès Éleusine. Une parenté fort étroite unissait la succursale et la métropole. En effet, les Lacédémoniens se vantaient d'avoir été les premiers étrangers admis à l'initiation chez les Athéniens, et les ministres d'Éleusis jouissaient du droit d'hospitalité à Sparte. On sait par Xénophon (*Hellén.*, l. IV) que les mystères de la Cérès du mont Taygète différaient essentiellement de tout ce que l'on connaissait. En Arcadie, les mystères phénéatiques ou de Phénéos étaient célèbres par le Pétroma et par une scène de bastonnade. Le Pétroma était un lieu voisin de l'édifice dans lequel se célébrait la fête : là étaient deux pierres jointes ensemble et qui renfermaient un écrit relatif aux pratiques de l'initiation. On l'en retirait pour en donner lecture aux initiés, puis on le remettait où on l'avait pris. Cette cérémonie terminée, l'Hiérophante prenait la figure de Cérès Cidaria (à la Besace) et distribuait des coups de bâton aux gens du pays, usage bizarre et allégorique analogue à celui des fêtes d'Isis pendant lesquels à Busiris ou à Pousiri on frappait indistinctement hommes et femmes, analogue aussi peut-être aux coups de fouet que donnaient les Luperques aux dames romaines pendant les Lupercales. Selon les dévots Phénéates, Cérès, pendant ses voyages, avait reçu chez eux l'accueil le plus généreux et leur en avait témoigné sa reconnaissance en leur faisant présent de tous les légumes en même temps que des céréales. Toutefois elle excepta les fèves. A Thelphuse en Arcadie, les mystères étaient accompagnés d'une tradition fort peu ordinaire, mais que nous avons effleurée sur l'union incestueuse de Neptune métamorphosé en cheval et de Cérès, union de laquelle était résulté, au dire des uns, Arion, le cheval ailé, suivant les autres, Proserpine elle-même. A Phigalie, on tenait pour Proserpine, et sa mère, identifiée avec les divinités cosmogoniques les plus elevées, était figurée tenant d'une main un dauphin, de l'autre une colombe : symboles clairs et connus de la création, création par les eaux et par le feu, création du fluide primitif et des individualités, création de l'inorganisme et de l'organisation. Une tête de cheval avec sa crinière, des serpents, etc., complétaient la représentation sacrée et rendaient l'allusion plus

frappante encore de vérité. Dans la cérémonie, toujours confiée à une prêtresse et au plus jeune des prêtres qui l'accomplissaient à huis clos, toujours accompagnée de libations, étaient employées des toisons sans apprêt. Dans l'Achaïe, le culte empruntait des formes comiques et sévères tout à la fois. Le jour et la nuit de la fête, on expulsait du temple les hommes et tous les animaux mâles, les chiens même; et quand le lendemain les portes s'ouvraient aux bannis, on les accueillait par de fous rires et des sarcasmes, comme pour se moquer de la bonhomie avec laquelle ils avaient obtempéré au vœu de la religion, ou pour leur rendre plus amer le regret d'une continence forcée. Restait à savoir si les consolations manquaient toujours aux veufs: la loi sacrée, il est vrai, faisait un devoir à toutes les femmes d'assister à la cérémonie sainte; mais toutes obéissaient-elles? Même séparation des deux sexes à Sicyone qui rendait les mêmes hommages à Cérès Prostasie ou Présidente. La Crète, si elle ne fut point, comme elle en avait la prétention, le berceau de la religion de Cérès, se livrait du moins avec ferveur à l'adoration de cette déesse. On a prétendu que les fêtes par lesquelles on l'honorait n'étaient cachées aux yeux de personne. Cela ne doit s'entendre que des cérémonies de son culte, mais non de la partie dogmatique et des symboles les plus élevés qui, là comme ailleurs, constituaient des mystères. A Olonte, par exemple, un silence profond enveloppait tout ce qui se rapportait à Cérès, et les habitants n'accordèrent que comme une haute faveur et une marque spéciale d'amitié aux Latins la permission d'y être admis. Au reste, dans cette ville on distinguait Éleusinie de Cérès. A Paros, la fête en l'honneur de Cérès portait le nom de Cabarnis, parce que, selon la tradition indigène, Cérès avait appris des Cabarnes (corporation sacerdotale de cette île) l'enlèvement de Proserpine par Pluton. La Sicile avait, en l'honneur des deux déesses, un grand nombre de temples, ce qui n'a rien d'étonnant dans une contrée où la mythologie place le séjour de Proserpine, et à qui la nature a départi un sol si riche, un ciel si beau, des rivières, et, mieux encore, des chaînes de montagnes sur lesquelles s'échelonnent toutes les cultures. De tous les édifices consacrés à Cérès, le plus fameux était le temple d'Enna dans lequel les Romains, en conséquence d'un ordre consigné dans les écritures sibyllines, envoyèrent dix prêtres sacrifier à la *très-ancienne* Cérès. Il ne se passait rien de mystérieux dans cette enceinte révérée. A Catane était un adyte interdit aux hommes et même à toute femme qui n'était pas vierge. Au milieu de ce sanctuaire se voyait une statue de Cérès tombée du ciel, à ce qu'assuraient les habitants. Comme le concussionnaire artiste Verrès s'en empara, il est permis de croire qu'elle était belle, et qu'en conséquence elle avait été au moins retouchée de main d'homme. A Syracuse une fête commune à Cérès et à Proserpine avait lieu dans la ville neuve, autour d'un petit lac qui s'était formé au lieu par lequel Pluton avait jailli à la surface de la terre. Elle commençait vers l'époque des semailles, après les Anthesphories, et durait dix jours. Les deux déesses ensemble y étaient appelées Thesmophores, et Cérès seule Simalis et Sito, deux mots qui, en syracusain, signifiaient pain et blé. Ainsi là, ce sont de véritables fétiches que l'on

adorait; et l'idée d'une déesse aux formes humaines, inventrice du labourage, législatrice, civilisatrice, ne se développa que par degrés. La Thesmophorie syracusaine avait ceci de remarquable que l'on imitait dans le cérémonial la vie grossière et misérable des sauvages, allusion évidente aux bienfaits de la déesse dont les inventions agricoles détruisirent cet état de choses. De plus, il paraît que l'on n'y épargnait pas les propos obscènes. Le prétexte de ces saillies si peu virginales était le besoin de consoler Cérès affligée de la disparition de sa fille. On peut y voir encore une imitation lointaine des vives saillies de la jeune ou vieille étourdie Iambé, et peut-être aussi une fescennine nuptiale, puisque, selon toutes les probabilités, Proserpine enlevée était aussi Proserpine non vierge. Nouvelle preuve de la similitude de Cérès et de la Bonne Déesse! Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on colportait cérémoniellement le Mylle figure du Ctîs (organe sexuel féminin) faite avec de la pâte de sésame et du miel. Sainte-Croix conjecture que les Théogamies (aussi nommées Eugamies), fête de Proserpine, ne différaient point des Thesmophories syracusaines. La partie de l'Italie la plus voisine de la Sicile adopta le culte des deux déesses d'Éleusis. Proserpine avait à Locres un temple célèbre par ses richesses, et que pillèrent d'abord Pyrrhus, et plus tard Pléminius qui commandait dans le Brutium pour les Romains. Naples honora Cérès sous le nom de Thesmophore, et confia le soin de son culte à une prêtresse spéciale. C'est même de cette ville que les Romains, lorsqu'ils eurent reçu le culte de Cérès, tiraient en grande partie leurs prêtresses, afin que les anciennes cérémonies ne fussent point altérées. Hélia ou Vélie partageait avec Naples cet honneur (Cic., *pro Balb.*, § 24; *Verrine*, II, 72). On présume que cette ville, fondée par des émigrants d'Hélos près de Pallantie en Arcadie, dut son nom à la Cérès de ce pays, qui naturellement s'appelait Cérès Hélia ou Dâmâter Hâliâ. C'est aussi aux Arcadiens que l'on attribue l'origine du culte de Cérès dans le Latium. Ce fait ne serait pas douteux, si la réalité d'une colonie arcadique aux bords du Tibre sous Évandre était chose démontrée. Mais on est loin aujourd'hui d'affirmer sur la foi d'un épisode de l'Énéide et d'une hypothèse de Denys d'Halicarnasse. Il est certain du moins qu'avec le rameau pélasgique qui vint dans l'Italie centrale furent importées beaucoup des formes, des croyances et des cérémonies mystérieuses de Cérès. Au reste, on peut, aux fêtes de Cérès dans Rome, assigner une double et même une triple origine. Ainsi, outre l'institution primitive du culte qui se perd dans la nuit des origines italiotiques, et qui remonte à l'immigration même des peuplades occupantes du pays, et non au temps des Tarquins, comme le prétend l'auteur des *Mystères du Paganisme*, nous voyons, dès les premières années de la république romaine (treize ans après l'expulsion des rois), une Triade grecque dont Cérès fait partie (Cérès, Bacchus, Proserpine) recevoir, sur la dîme des dépouilles latines, un temple dont le dictateur A. Posthumius, vainqueur au lac Régille, fait le vœu, et Cassius, depuis son collègue, la dédicace. Plus tard furent instituées, en partie sur le modèle des Thesmophories, les Céréales ou Céréalies (*Cerealia*) que l'édile Memmius, vers le 5e siècle de Rome, célébra le premier: témoin la médaille de la famille Mem-

mia, qui porte d'un côté Cérès assise, les épis et le rouleau législatif à la main, un serpent aux pieds, et pour légende ces mots : MEMMIUS. AED. CERIALIA. PRIMVS. FECIT. Cette fête se célébrait au mois d'avril ; on varie seulement sur la date précise (du 7 au 22). A Rome la principale cérémonie des Céréales consistait à représenter par une espèce de pantomime l'enlèvement de Proserpine : la prêtresse disparaissait subitement du milieu du temple (Tertullien, *aux Gent.*, II), sans doute à l'aide de quelque trappe ménagée là pour faciliter le miracle. Les cris, les longs gémissements usités dans les Thesmophories grecques étaient bannis (Den. d'Hal., II) : et telle était l'importance de cette prescription aux yeux des pieuses Thesmophoriazuses qu'à la nouvelle du désastre de Cannes, les femmes, occupées à célébrer la fête annuelle de Cérès, interrompirent les cérémonies, parce qu'il était défendu de s'y livrer dans l'affliction (Tite-L., XXII, 56). Le deuil alors fut fixé à trente jours, pour que l'on pût procéder à la reprise des solennités interrompues (Valère-Max., I, 1, 15). Les libations de vin, du moins pendant les phases de la cérémonie qui se rapportaient au mariage de Proserpine, étaient aussi prohibées. Peut-être ici doit-on voir un vestige de rivalité, d'inimitié entre les religions habituellement amies de Cérès et de Bacchus. Il était défendu encore, mais on en devine facilement la raison, d'immoler le bœuf, cet utile auxiliaire de tous les travaux agricoles (comp. Varron, *Agricult.*, II, 5). Il paraît pourtant que cette loi, comme tant d'autres, tomba en désuétude, et même fut rapportée. Il n'est pas besoin, pour rendre compte de cette dérogation à un usage respectable, d'aller chercher des rapports avec le taureau isiaque, avec Bacchus, etc., etc. La victime ordinaire dans les sacrifices à Cérès était la truie, soit à cause de sa paresse proverbiale, soit parce qu'elle fouit les guérets et déterre les jeunes semences. On faisait aussi couler aux pieds des autels de la déesse le sang des renards, parce que ces animaux avaient mis le feu aux moissons à Carséoles (Ovide, *Fast.*, IV, 710, etc.). Dans la haute antiquité on lui avait immolé des hommes. Mais, alors, Cérès était Cérès-Proserpine, Damatâr-Phéréphatta, véritable Isis, Tithrambo ou Bhavani-Kali. Son unité n'avait pas été scindée (Creuzer, *Symb.*, IV, 346 de l'éd. all.). Les autres offrandes consistaient en miel, lait, farine, grains de sel et encens ou aromates. A défaut de ceux-ci, on allumait des torches de pin, ce qui d'ailleurs nous rappelle à la légende pittoresque qui arme Cérès de deux torches résineuses, lorsqu'elle s'élance des plaines blondissantes de la Sicile à la recherche de sa fille. C'est la nuit que les Céréales avaient lieu du temps de Plaute. On ne peut présumer que cette coutume ait cessé pour long-temps pendant les époques qui suivirent, et si quelques décrets interdirent aux Romains les cérémonies nocturnes, l'usage dut bientôt abolir en fait une loi incompatible avec les mœurs de la Rome de Sylla et de César, de Faustine et d'Héliogabale. Les jeux du cirque à l'occasion des Céréales duraient huit jours : ils sont marqués dans les calendriers que nous possédons aux 13 et 19 avril. Quant aux grands mystères, Saumaise, d'après Denys d'Halicarnasse, nie formellement qu'ils aient jamais été introduits à Rome ; Claude seul tenta en vain de les y établir. Toutefois on ne peut douter que quelques-

nns des rites mystérieux des Grecs n'aient été en usage dans la capitale des Romains, et peut-être quelques institntions secrètes, c'est-à-dire non-officielles, copies libres de l'institution d'Éleusis existèrent-elles, soit dans Rome même, soit dans quelques villes municipales ou qnelques colonies. — La Cérès idéale qui résulte de la collation de tous les traits mythologiques, harmonisés et fondus en un tout homogène, est une femme d'une taille majestueuse, belle, haute en couleur, blonde ou brune, selon que l'on tient à indiqner plus fortement ou les moissons dorées, auxquelles elle donne naissance par son sourire, ou le ton animé de ses chairs. Comme celles de Cybèle, comme celles de la Diane transcendantale, adorée sous le nom d'Artémis dans Éphèse, comme celles de l'Isis égyptienne, ses mamelles turgescentes et fécondes semblent sur le point de s'épancher en ruisseaux de lait. Des épis ou des pavots ombragent sa tête et chargent une de ses mains; l'autre porte une torche ardente, symbolisation évidente des longues recherches auxquelles elle se livre pour retrouver sa fille. Souvent on voit le sceptre briller dans ses mains au lieu des bouquets d'épis; au lieu de la couronne de pavots, un diadème à l'orientale décore et presse ses tempes: c'est que la déesse de l'agriculture, la Terre, la Loi, Cérès, est reine. Souvent aussi sa longue chevelure, dont les ondes d'or imitent et rappellent les frêles trésors sous lesquels blondissent les guérets, vole au gré des vents éparse et négligée sur ses blanches épaules : là encore se dessine le souvenir de Proserpine ravie! désormais la mère désolée n'a ni la force ni le temps de se parer. Une autre fois sa main portera la faucille, emblème plus clair encore de la richesse agriculturale, qui commence à n'être plus douteuse quand a lui le jour de la récolte. Au sein puissant de la protectrice des moissons, s'attachent aussi, chez quelques artistes, de jeunes enfants qui semblent pomper avec avidité les sucs nourriciers, premiers soutiens de la vie, ou bien encore qui tiennent à la main, traînantes à terre et y répandant leurs richesses, des cornes d'abondance. Rarement Cérès est nue. Ses vêtements en général sont amples et nobles comme ceux des divinités-reines : ce sont des chlamydes à longs plis, des peplums d'étoffe précieuse, des stoles traînantes; quant à la couleur du costume, ce n'est qu'un détail peu important. Le pourpre, qui chez les anciens était l'insigne de la suprématie et de la royauté, semblerait naturellement avoir été l'apanage de Cérès comme des déités du premier ordre. D'ordinaire cependant on recommande aux peintres qui veulent représenter Cérès les draperies jaunes, comme se liant mieux par leur nuance avec l'aspect des céréales que l'été commence à mûrir. Les images de Cérès sont extrêmement nombreuses. Montfaucon, dans son *Antiq. expliquée*, t. I, 1re partie, pl. 42-45, en a publié une grande quantité. On peut voir aussi les planches des *Admiranda Romæ*, Mariette, *Pierr. grav.*, t. II, 1re partie; Spanheim, *de usu et præstant. numism.*, etc. Dans ce dernier, Cérès est sur un char attelé d'éléphants, autour desquels folâtrent de jeunes amours. Dans Maffei, *Raccolta di gemme antiche*, t. II, pl. 40, elle a les pieds sur un globe. Au lieu de faucille, de sceptre, de torche flamboyante ou d'épis jaunissants, une simple haste ou *haste pure* arme ses mains, dans la pl. 39 de la même *Raccolta*. Une

foule de monuments représentent Cérès soit dans la compagnie de Triptolème, qui fend avec elle sur un char attelé de dragons le vide des airs, et qui tient dans le pan de sa chlamyde la semence qu'il doit répandre sur la terre (camée de la Bibliothèque royale; Millin, *Gal. myth.*, 220, XLVIII); soit debout avec Bacchus dans un char (Buonarroti, *Medagl. antic.*, p. 427). Tischbein (*Vas. gr.*, IV, 36), a une Cérès Thesmophore (législatrice) qui montre à Bacchus le rouleau sur lequel sont inscrits les dogmes des mystères et les lois qui règlent les propriétés. C'est une Thesmophore-Frugifère, que la Cérès de Visconti (*Iconographie grecque*, II, XLVI, 25, d'après une médaille de Démétrius Soter, 155 ans av. J.-C.), qui dans une de ses mains tient la corne d'abondance pleine de bienfaisantes productions, tandis que l'autre agite le style qui a servi à graver ses lois. Elle est assise sur un siège auquel sont attachés des serpents ailés. Une autre médaille d'Antonin le pieux, représente Cérès Catagusa, c'est-à-dire Reconductrice. Caractérisée par les épis qu'elle porte à sa main droite, la mère charmée embrasse sa fille Proserpine, qui ne pourra toujours demeurer avec elle, parce qu'elle a sucé un pépin de grenade : en effet, la grenade fatale est encore à sa main (Bast, *Antiq. rom. et gaul.*, XVII, n° 12). Le Musée royal de Paris a plusieurs statues antiques de Cérès, sous les n°s 235, 242, 301, 440. L'autel triangulaire, dont une des faces a été gravée dans les *Monumenti inediti* de Winckelmann (on les a depuis reproduites toutes les trois dans les *Monumenti Gabini*, p. 223), représente Cérès, Mars et Jupiter avec les trois signes zodiacaux, dans lesquels ils étaient censés avoir leurs domiciles, la Vierge, le Scorpion, le Sagittaire. Cet autel nous est venu de Venise (Voy. *Musée français*, t. IV, etc.). Le grand autel des douze dieux, gravé en partie dans Winckelmann, *Monumenti inediti*, p. 15, et entièrement dans le Musée Pio-Clém., t. 6, pl. B, ainsi que dans les *Monumenti Gabini*, p. 209, pl. A, B, C, représente une Cérès remarquable par sa simplicité et le grandiose du style. Une Cérès sans attributs et sans symbole se présente la neuvième sur le bas-relief horizontal de l'autel cylindrique des douze dieux (Voir *Monum. Gabini*, n°s 16 et 17, ou *Galerie mythologique* de Millin, 85, XXVIII). Il faut joindre à ces effigies de la déesse de l'agriculture celle qui la représente avec la tête et les traits de Julie, fille d'Auguste : sur cette tête est une couronne d'épis; sa main aussi tient des épis. Un pallium d'étoffe légère, gaufré, orné de longues franges, l'enveloppe entièrement (ancienne collection de la couronne; *Monuments du Musée*, t. III, pl. 13). Une inscription de Claudia Hédoné, encastrée dans le piédestal, fixe l'attention par les expressions déchirantes qui annoncent le désespoir de cette mère malheureuse. Nulle de ces statues n'égale encore soit la belle Cérès du palais Maffei ou du Vatican, soit celle du palais Borghèse, qui porte deux cornes d'abondance. Une autre Cérès aussi de la villa Borghèse, a une tête moderne qui ne s'harmonie point avec le torse antique sur lequel elle a été juxtaposée. On loue la Cérès de la villa Pamfili comme jolie de traits et de détails; mais la pose en est gênée et médiocre. En fait d'œuvres modernes, nous ne citerons que deux belles statues de Bacchus et de

Cérès par Jean Goujon, adossées au mur de la cheminée de la salle des Caryatides, dans le Musée des antiques, à Paris. Nous recommandons à l'attention des artistes un bas-relief qui représente l'enlèvement de Proserpine, et dont le dernier groupe est Cérès et Cyane, s'élançant sur un char à la recherche de la victime des amours de Pluton (*Musée Pio-Clém.*, V, 5). *Voy.* Éleusis.

CÉRESTE, Cérestos, compagnon d'Énée en Italie (*Énéide*, X, 541).

CERNUNOS, divinité gauloise. *Voy.* Kernunos.

CERTHE, Κέρθος, fille de Thespius et mère d'Iole.

CÉRUS, Cæros, Καιρός, le Temps favorable, l'Occasion, l'A-propos personnifié.

CÉRUSMANUS, que l'on révérait dans l'Étrurie comme dieu bon et créateur, ne diffère peut-être pas de Cérus. On dérive ce nom de *cereo* (d'où *creo*), en étrusque, créer, et *manus*, bon.

CÉRYNE, Κηρύνης, fils du roi héraclide d'Argos, Témène, fut tué d'un coup de flèche par Déiphon, son beau-frère. On peut supposer qu'il fut dit que la colline de Cérynie en Arcadie lui devait son nom. Ce lieu devint célèbre par la biche aux pieds d'airain, qu'Hercule tua par l'ordre d'Eurysthée (ce qu'on regarde comme le troisième des travaux du héros), et qu'on nomme tantôt Cérynitide, tantôt Ménalienne (*Voy.* Ménale).

CÉRYX, Κήρυξ, c'est-à-dire le héraut, fils de Mercure et de la Cécropide Pandrose, devint dans Athènes la tige des Céryces ou Hiérocéryces. L'Hiérocéryce, dans les mystères, représentait Mercure. (*V.* Cérès et comp. Hersé.)

CÉSAR (Jules), dictateur de Rome, reçut après sa mort les honneurs divins. On le représentait avec une étoile sur la tête, en mémoire de la comète qui parut à l'époque de son assassinat (*Voy.* son art. dans la *Biogr. univ.*, VII, 565).

CESTRINE, Κέστρινος, fils d'Andromaque et d'Hélénus, s'établit avec quelques Épirotes près de la rivière Thyamis, dans une contrée de l'Épire qui prit de lui le nom de Cestrinide (Pausanias, I, 11).

CÉTÉE, Κητεύς, Lycaonide, père de Mégisto (la même sans doute que Callisto, qui fut métamorphosée en ourse). Lui-même il forme aux cieux, selon quelques écrivains, la constellation de l'Agenouillé ou Engonase (Hygin, *Astronomie*, II, 6).

CÉTÈS, Κήτης, roi égyptien qu'on suppose le même que Protée, nous semble une Bouto mâle. Bouto, toute humidité, ressemble beaucoup à l'Addirdaga babylonienne, au Naraïana ou au Vichnou-Matsia des Hindous. Comp. Addirdaga. — *N. B.* Κῆτος veut dire un gros poisson ou gros animal marin : de là notre nom scientifique de cétacé.

CÉTO, Κητώ, déesse marine, fille de Pontos et de Gæa, eut de Phorcys, son frère, les Grées, les Gorgones, le Dragon gardien du jardin des Hespérides. Pontos désigne le lit des mers; l'hymen de ce dieu allégorique et de Gæa donne lieu à nombre de divinités marines qui ne sont autres que les phénomènes marins personnifiés ; ainsi Nérée représente le fond à jamais immobile de la mer, etc. Κῆτος en grec, et probablement dans nombre d'idiomes orientaux, ayant signifié cétacé, poisson colossal, monstre marin, on devinera sans peine que Céto représenta d'abord la zoologie gigan-

tesque, puis bientôt toute la zoologie de la mer. Céto semble quelquefois compliquer, et en conséquence modifier son caractère : on serait tenté de la prendre pour le flot même. C'est le flot (Céto) qui, en se brisant contre les promontoires (Phorcys), engendre la blanche écume (les Grées), etc. Les flots ont pu d'autant mieux se substituer aux colosses marins ou se confondre avec eux, que leur masse, leurs formes bizarres et changeantes, enfin leur mobilité, offrent quelque ressemblance avec ces êtres redoutables. — On nomme aussi une autre Céto Néréide. Nous ne savons si elle diffère de celle-ci. Mais au surplus il est certain que l'une et l'autre auraient été la population marine personnifiée.

CÉTOS, Κῆτος, figure deux fois comme monstre marin en mythologie. La première fois il va désoler l'Éthiopie à la sollicitation des Néréides. La deuxième il est envoyé par Apollon et Neptune pour ravager les campagnes troyennes, en punition de la perfidie de Laomédon. Andromède lui est livrée la première fois; Hésione dut être sa proie la deuxième. Dans l'un et l'autre cas, Cétos est tué. Nul doute pourtant qu'on ne doive pas distinguer deux Cétos. Des peuplades qui n'avaient ensemble que peu de relations brodèrent sur une idée commune deux légendes fort différentes, fausses l'une et l'autre, et cependant conciliables. Quant au mot de cétacé, il veut dire gros poisson, animal marin colossal; un gros poisson, un cétacé même, n'offrent rien de monstrueux.

CÉUS, Coeus, Κοῖος, Titan fils de Cœlus et de la Terre, eut de Phébé sa sœur, Latone et Astarté (la lune et les astres).

CEUTHRONYME, père de Ménèce, et par conséquent aïeul de Patrocle. Hercule aurait tué derechef son fils aux enfers, s'il n'eût été sauvé par l'intervention de Proserpine.

CEYX, Κῆϋξ. *Voy.* Halcyone.

FIN DU CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME.





